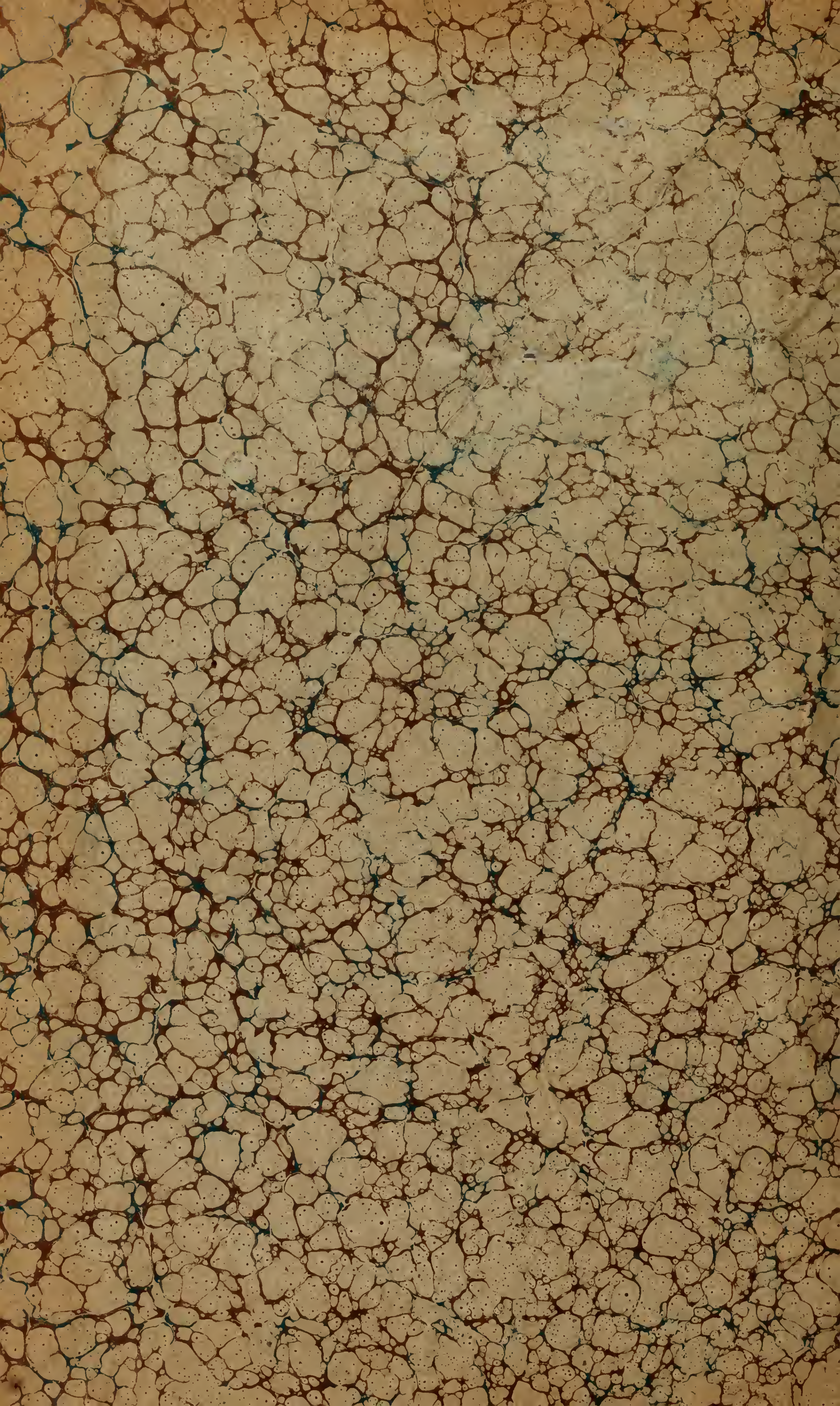
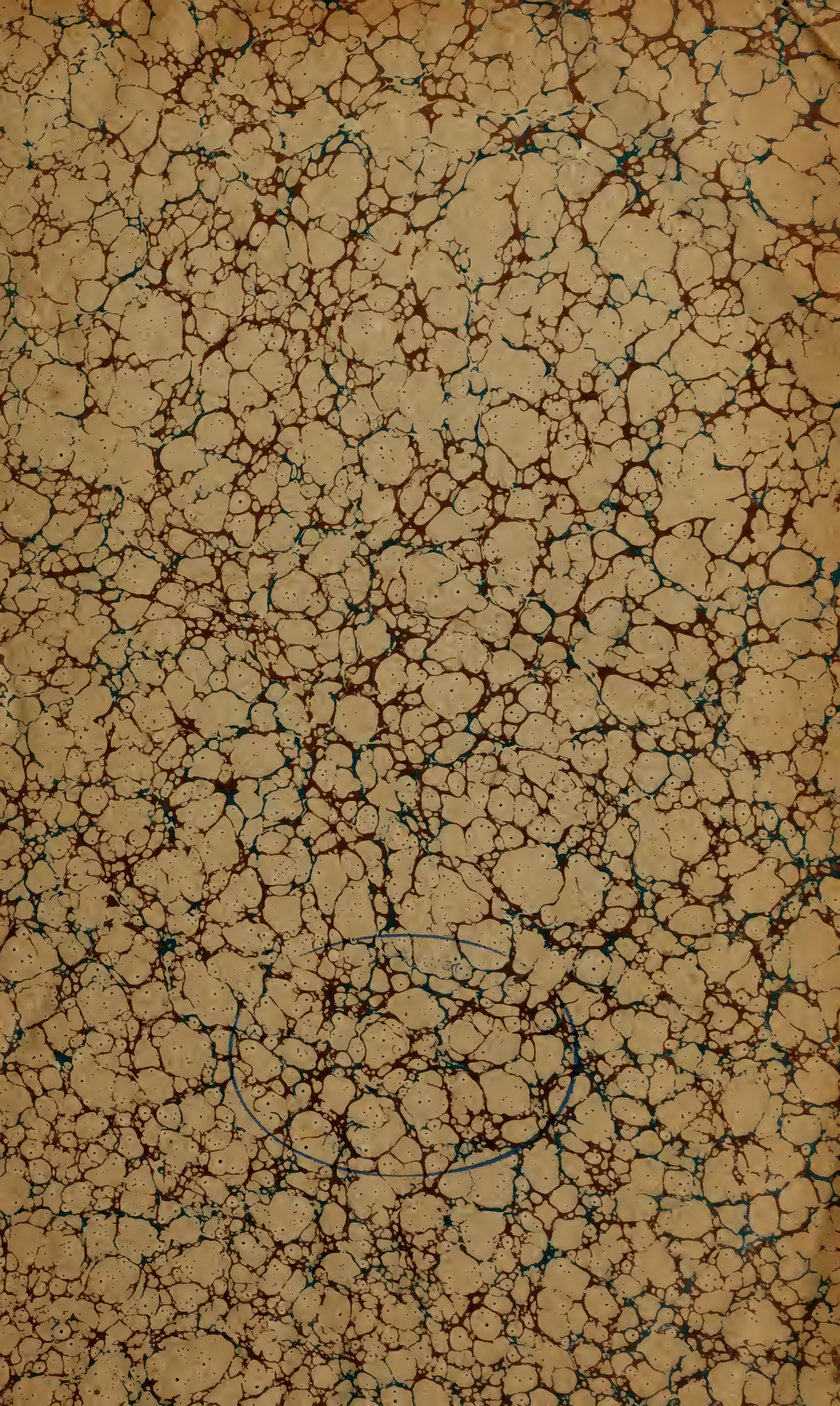
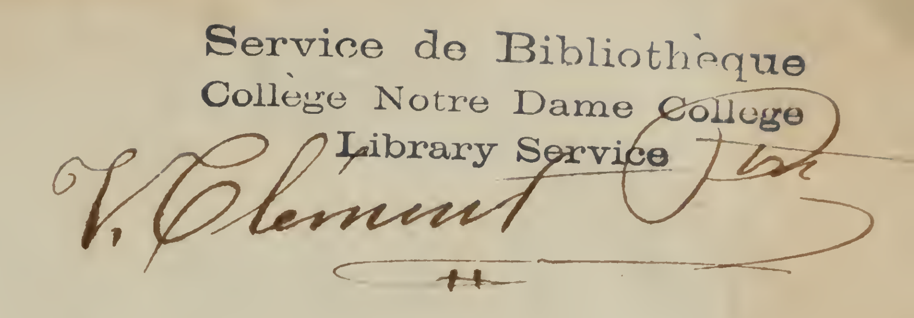








VIES DES SAINTS

A L'USAGE DES PRÉDICATEURS



La contrefaçon de cet ouvrage sera poursuivie selon la rigueur des lois, soit en France, soit à l'étranger.

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de la griffe de l'auteur sera réputé contrefait.

C. Martin

PARIS. — IMPRIMERIE PILLET FILS AÎNÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

VIES
DES SAINTS

A L'USAGE

DES PRÉDICATEURS

PAR

M. L'ABBÉ C. MARTIN

Chanoine, officier d'Académie, membre de plusieurs Sociétés savantes, auteur de la BIBLIOTHÈQUE DES PRÉDICATEURS.

TOME DEUXIÈME

CONTENANT LES MOIS D'AVRIL, MAI ET JUIN

CET OUVRAGE CONTIENT :

I. — La VIE du saint de chaque jour.
II. — Son PANÉGYRIQUE.
III. — Des MATÉRIAUX sous les titres de : 1° Écriture; 2° SS. Pères; 3° Comparaisons, emblèmes, figures; 4° Vertus et maximes du Saint; 5° Plans pour panégyriques; 6° Encomia; 7° Auteurs à consulter; 8° Martyrologe.

PARIS

LIBRAIRIE RELIGIEUSE ET ECCLÉSIASTIQUE

DE MARTIN NEVEU ET AUDIER

Rue du Cherche-Midi, 87.

M DCCC LXV

VIES DES SAINTS

A L'USAGE DES PRÉDICATEURS

1er avril. — **SAINT HUGUES,** évêque de Grenoble.

(XIe ET XIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT HUGUES.

Hugues naquit en 1053, à Châteauneuf, en Dauphiné, dans le diocèse de Valence. Son père, nommé Odilon, était un brave officier, qui alliait parfaitement les devoirs du christianisme à ceux de sa profession. Il quitta depuis le monde pour aller finir ses jours dans la Grande-Chartreuse, sous la conduite de saint Bruno et de ses successeurs. Il y mourut à l'âge de cent ans, après y avoir passé les dix-huit dernières années de sa vie. Hugues, qui avait beaucoup contribué à sa retraite, lui administra les derniers sacrements. Il exhorta aussi à la mort sa mère, qui était restée dans le monde, où elle avait donné l'exemple de toutes les vertus chrétiennes.

Né de parents aussi vertueux, Hugues, après avoir fait ses études avec succès, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à un canonicat de la cathédrale de Valence. Hugues, évêque de Die, en Dauphiné, depuis archevêque de Lyon, cardinal et légat du Saint-Siége, s'employa avec succès, durant sa légation, à la réforme de plusieurs abus qui s'étaient glissés parmi quelques ecclésiastiques.

En 1080, le légat tint un concile à Avignon ; il y fut question de donner un pasteur à l'Eglise de Grenoble, qui, par les mauvais exemples du dernier évêque, se trouvait réduite à l'état le plus déplorable. On jeta les yeux sur notre saint, qui ne consentit à être élu que lorsque le légat et les Pères du concile lui eurent ordonné de se soumettre.

Le nouvel évêque, ayant suivi le légat à Rome, y fut sacré par le pape Grégoire VII. La comtesse Mathilde voulut fournir à tous les frais de la cérémonie ; elle fit aussi présent à Hugues de ses ornements épiscopaux, et d'une collection de bons livres, en se recommandant à ses prières. La présence du saint n'étant plus nécessaire à Rome, il partit pour Grenoble. Il ne put retenir ses larmes à la vue des désordres occasionnés par la mauvaise conduite de son prédécesseur ; il résolut d'employer tous les moyens possibles pour y remédier. Il intéressa le Ciel en sa faveur par de longues veilles, des jeûnes rigoureux et des prières ferventes. Il changea en peu de temps l'état de son diocèse. Après avoir passé deux ans dans l'épiscopat, il voulut s'en démettre par humilité, et alla prendre l'habit de Saint-Benoît dans l'abbaye de la Chaise-Dieu, au diocèse de Clermont, en Auvergne : mais le pape, informé de sa retraite, lui ordonna de retourner à son Eglise. Il reprit ses fonctions avec une nouvelle ardeur, et les exerça avec plus de fruit que jamais.

Saint Bruno et ses six compagnons s'adressèrent à l'évêque de Grenoble pour le consulter sur le dessein qu'ils avaient formé de quitter le monde. Il leur conseilla

de se retirer dans un désert de son diocèse, où il les conduisit en 1084; ce désert, appelé *Chartreuse*, donna depuis son nom à l'ordre qui y avait pris naissance. Hugues visitait souvent les pieux solitaires, et s'assujettissait, comme eux, à tous les exercices de la pénitence; les charmes de la contemplation le retenaient quelquefois si longtemps dans la solitude, que saint Bruno était obligé de l'avertir d'aller reprendre le soin de son troupeau.

Le saint évêque voulait vendre ses chevaux, afin d'être en état de faire plus d'aumônes. Saint Bruno l'en empêcha, en lui représentant que le dépérissement visible de sa santé ne lui permettait pas de faire à pied la visite de son diocèse. Il avait des maux de tête et d'estomac qui le faisaient beaucoup souffrir. Dieu permit encore qu'il fût rudement éprouvé par des tentations intérieures. Il ne pouvait s'empêcher de pleurer, toutes les fois qu'il pensait aux misères de l'homme et à cet amour infini dont Dieu nous a donné des marques. Comme un autre Ambroise, il pleurait dans le confessionnal avec ses pénitents, et par là les faisait entrer dans les sentiments de la plus vive componction. Il prêchait avec une onction qui attendrissait les âmes les plus insensibles; et dès qu'il était descendu de chaire, il se livrait à l'administration du sacrement de pénitence.

Il fit de nouvelles tentatives pour aller mourir dans la solitude ; mais le pape s'y opposa, et l'obligea de garder son siége. Dieu, avant de l'appeler à lui, acheva de le purifier par les douleurs d'une longue maladie. Quelque temps avant sa mort, il perdit la mémoire ; il oublia tout, excepté ses prières, qu'il récitait presque continuellement. Il s'observait jusqu'à ne point parler de ses maux. Il remerciait tous ceux qui lui rendaient quelques services, et demandait pardon à ceux auxquels il croyait avoir causé la moindre peine. Sa bienheureuse mort arriva le premier avril 1132. Il était âgé de près de quatre-vingts ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT HUGUES.

TEXTE : *Mirabilis Deus in sanctis suis.* (Ps. LXVII, 36.)

Hugues, dont j'ai à vous parler aujourd'hui, est un de ces hommes que la grâce a transfigurés.

Evêque de Grenoble au douzième siècle, il brille au premier rang parmi les plus illustres pontifes de son temps. Aucune des vertus qui font les grands saints ne lui a manqué; mais il en est une qui le distingue surtout, qui lui donne sa physionomie particulière, et qui d'ailleurs résume en quelque sorte sa vie entière : je veux dire sa profonde humilité.

Vous montrer combien Hugues a excellé dans cette vertu fondamentale du christianisme, dans cette vertu, principe fécond et conservateur de toutes les autres vertus, ce sera à la fois vous tracer le plus *fidèle portrait* de notre saint et vous en faire le plus vrai comme aussi le *plus complet des éloges.*

Ire CONSIDÉRATION. — HUMILITÉ DU SAINT AVANT SON ÉPISCOPAT.

L'homme s'élève et s'anoblit devant Dieu à proportion qu'il s'abaisse lui-même. La juste mesure de sa grandeur est dans la profondeur du sentiment qu'il a de sa petitesse : il sera d'autant plus grand en réalité qu'il sera plus humble.

Mais s'il en est ainsi, et cela ne saurait faire l'objet du moindre doute pour un disciple de l'Evangile, combien doit paraître grand aux yeux de notre foi, Hugues, cet amant si passionné de l'humilité, Hugues qui ne respirait que humilité, et dont la vie entière n'était, pour ainsi dire, qu'un acte continuel d'humilité.

Il n'avait que vingt-cinq ans, lorsque le clergé de Grenoble le demanda pour son évêque. Simple prébendier dans le cathédrale de Valence, sa ville natale, puis adjoint, en qualité de conseiller, à l'archevêque de Lyon, légat du Saint-Siége en France, il était déjà devenu, à raison de sa science et de sa haute sagesse, l'objet

de l'admiration générale; lui seul s'ignorait. Aussi, quand il sut qu'on voulait l'élever à la dignité épiscopale, quels ne furent pas son étonnement et sa douleur! Il en frémissait, disent ses biographes, de tout son corps, et se mit à crier qu'il n'avait ni la vertu, ni le savoir, ni rien de ce qui est requis pour une si éminente dignité, et qu'il ne souffrirait jamais qu'elle fût souillée par la promotion d'un misérable comme lui.

Mais le légat, un des plus célèbres et des plus pieux personnages de son temps, ravi de le voir dans ces dispositions à l'égard des honneurs dont tout le monde, à l'exception de lui-même, le jugeait si digne, fit si bien par ses remontrances, qu'il réussit à apaiser les craintes de Hugues, et le décida à accepter une charge, trop pesante, il est vrai, pour les plus forts, quand ils sont abandonnés à eux-mêmes, mais que les plus faibles peuvent aisément porter, quand c'est Dieu qui les anime et les soutient.

Ils partent donc tous deux pour Rome, où le pape devait lui-même sacrer le nouvel évêque. Déjà le jour fixé pour la cérémonie approchait, lorsque Hugues est tout à coup attaqué par une violente tentation de blasphème. Dieu, qui voulait donner en lui à son Eglise un modèle achevé de l'humilité chrétienne, permit cette épreuve, laquelle dura jusqu'à la mort du saint, afin qu'au milieu de l'estime universelle et des applaudissements qu'excitaient ses actions héroïques et ses miracles, il eût en lui comme un moniteur qui l'avertît sans cesse de sa faiblesse et le mît à l'abri de toute vaine gloire. Tel était sans doute le dessein du Ciel; mais Hugues ne veut voir là qu'un juste châtiment pour avoir, prétendait-il, trop facilement consenti à son élection. Comment d'ailleurs se chargerait-il de la conduite d'un vaste diocèse, lui qui ne savait pas se gouverner et se maîtriser lui-même?... Il ne fallait rien moins, pour mettre un terme à ses hésitations, que l'autorité du pape, qui, après l'avoir merveilleusement consolé et encouragé, lui imposa les mains.

IIe CONSIDÉRATION. — SON HUMILITÉ DURANT SON ÉPISCOPAT.

Le diocèse de Grenoble était alors dans le plus déplorable état. A une corruption presque générale des mœurs se joignait une ignorance non moins générale. Le désordre avait gagné jusqu'aux hommes du sanctuaire. Que ne puis-je vous raconter tous les travaux qu'entreprit Hugues, afin de remédier à de si grands maux; qu'il me suffise de vous dire qu'il employa pour cela tous les moyens que peuvent suggérer à un homme de Dieu une charité ardente, le zèle le plus brûlant et la prudence la plus consommée. Tant de labeurs semblaient cependant ne produire aucun résultat. A qui le pasteur désolé va-t-il s'en prendre? C'est à lui-même. Se persuadant qu'il était rempli d'une infinité d'imperfections, qui seules mettaient obstacle aux fruits de son ministère, il se retira, après deux ans d'efforts continuels, dans le monastère de la Chaise-Dieu, où il prit l'habit de Saint-Benoît. Ce n'est pas qu'il eût cédé au découragement, ni qu'il voulût abandonner son troupeau. Non; mais il devait, pensait-il, par les austérités de la pénitence, se sanctifier d'abord lui-même, avant de songer à sanctifier les autres. Toutefois, la même humilité qui lui avait fait quitter son diocèse, l'y ramena au bout d'un an, pour obéir à l'ordre exprès de saint Grégoire VII.

Cette humilité si grande, qu'elle semblait poussée jusqu'à l'exagération, attira visiblement les bénédictions d'en haut sur Hugues et sur tout ce qu'il entreprit depuis. Car à peine est-il de retour à Grenoble, que tout y change presque aussitôt de face : les abus sont réformés; les mœurs se régénèrent; la religion est connue, aimée, pratiquée. Ses prédications, pleines de vigueur apostolique, faisaient une telle impression sur les auditeurs, qu'on les vit plus d'une fois l'interrompre pour confesser publiquement leurs péchés.

Eh bien! qui le croirait? Malgré tant de succès qui tenaient du prodige, Hugues pense n'avoir rien fait; il se regarde encore comme le dernier, le plus inutile des serviteurs de Dieu, et cela avec tant de conviction qu'il importunera successive-

ment trois souverains pontifes par ses pressantes suppliques, afin d'obtenir la faveur de résigner une dignité qui était cependant si bien faite pour sa grande âme. Mais il n'eurent garde d'entrer dans ses vues. Que fait alors Hugues? il part, va se jeter aux pieds d'Innocent II, à Rome. Pour le coup, il sera écouté : il a tant de bonnes raisons à faire valeir! Mais non : il échoue encore cette fois. Le vicaire de Jésus Christ, connaissant le bien immense que faisait au milieu de son troupeau le saint prélat, est aussi inébranlable dans son refus que celui-ci était opiniâtre dans ses supplications. Hugues mourra évêque, après avoir voulu pendant toute sa vie ne pas l'être, et après en avoir rempli les sublimes fonctions de manière à servir de modèle accompli à tous les pasteurs des âmes.

A son exemple, M. F., n'ambitionnons pas la gloire qui vient des hommes, mais celle qui vient de Dieu, la seule vraie, la seule durable, et elle ne se trouve que dans l'humilité.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Vocavit eum Dominus, et ait : Vidi afflictionem populi mei; veni, et mittam te, ut educas populum meum. (Exod., III, 9.)

Rectorem te posuerunt : noli extolli. (Eccli., XXXII, 1.)

Introducant vos in Sion. (Jerem., III, 14.)

Nouveau Testament. — Oves illum sequuntur, quia sicunt vocem ejus. (Joan., X, 4.)

2. — SS. PÈRES.

Officii sacerdotalis est viduis desolatis impertiri solatia. (S. Gregor. Magn., *in Registr.*, 13.)

Decet dominicum sacerdotem moribus et vita clarescere, quatenus in eo, tanquam in vitæ suæ speculo plebs commissa et eligere quod sequatur et videre possit quod corrigat. (*Ibid.*, c. 22.)

Coadjutor Redemptoris consiliarius Domini, dapifer mensæ Christi. (Petr. Bles., *Serm.* 47.)

3. — COMPARAISONS.

1. Fuit decus Ecclesiæ universalis, columna firmissima Ecclesiæ grationopolitanæ, sancti Brunonis hospes et dux; populi janua civitatis æternæ.

2. Ayant vu en songe sept étoiles se cacher dans un affreux désert de son diocèse, ce qui signifiait la venue de saint Bruno et six de ses compagnons, il fut pour eux comme un soleil qui devait les guider dans leur solitude. C'est cette idée qu'a reproduite le pinceau de Lesueur dans son neuvième tableau de la vie de saint Bruno avec cette épigraphe :

Ergo iter emensi, septenaque auspice stellas,
Protinus Hugonis limina sacra petunt.
Laude fores, venerande senex, peregrinus propinquo
Clarius ut terris sydera solo micent.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Chasteté. Quoiqu'il eut quatre-vingts ans, il ne regardait jamais en face aucune femme.

Patience. Il souffrit d'un mal d'estomac pendant quarante ans sans se plaindre.

Amour de la retraite. Il désira et tenta plusieurs fois de se retirer du monde. Chaque année il allait se recueillir et se mortifier pendant plusieurs semaines au couvent de la Chartreuse.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

Saint Hugues : 1. Evêque. — 2. Hôte et guide de saint Bruno. — 3. Solitaire avec les Chartreux.

—

IIe PLAN.

(Le même).

1. Vertus privées du saint : humilité, douceur, patience, chasteté, charité. — 2. Vertus publiques comme évêque : zèle, activité, dévouement, exercice des œuvres d'après les actes de son épiscopat.

6. — ENCOMIA.

1. SES RETRAITES FRÉQUENTES A LA CHARTREUSE.

Cur Carthusiacos, inquis, petit Hugo recessus,
Incolit et rigido culmina vincta gelu?
Æthereos, mirum! queis pectora concremet ignes
Perpetuas inter concipit ille nives.

2. IL DONNE LE PRIX DE SON ANNEAU PASTORAL AUX PAUVRES.

Pauperiem quis, Dive, tibi nupsisse negabit?
Annulus ille datus, fœderis arrha fuit.

3. VIGILANCE DE SAINT HUGUES SUR SES YEUX.

Pervigil Antistes semper sua lumina clausit,
Nam, mortis geminas noverat esse fores.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

La vie de saint Hugues a été écrite deux ans après sa mort par GUIGUES, son ami, cinquième prieur de la *Grande-Chartreuse;* il la composa par l'ordre du pape Innocent II. Voir les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, au 30 avril, les *Annales de Mabillon*, l'*Histoire littéraire de la France*, t. XI, et les *Hagiographes* principaux.

8. MARTYROLOGE. — S. Théodore, m. — S. Venant, m. — SS. Victor, Etienne, Quintien, Irénée, mm. — S. Macaire, conf. — S. Valery, ab. — S. Jean, év. — S. Dolin, id. — S. Meliton, m. — S. Gilbert, id. — S. Hugues, év.

---

2 avril. — SAINT FRANÇOIS DE PAULE,

FONDATEUR DES MINIMES (XVe SIÈCLE).

VIE DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

François naquit à Paule, en Calabre, l'an 1416. Ses parents le regardèrent comme le fruit d'un vœu qu'ils avaient fait à Dieu; jamais enfant ne put mieux le faire croire : la vertu en lui commença dès le premier âge, et elle ne cessa de croître jusqu'à la mort. Les exemples édifiants de sa famille ne servirent pas peu à nourrir sa piété : contents d'avoir un fils et une fille, ses père et mère vécurent comme frère et sœur, occupés uniquement de leur salut et de celui de leurs enfants. Dès l'âge de treize ans, ils donnèrent leur fils aux religieux de Saint-François.

L'étonnante sagesse de cet enfant lui gagna bientôt le cœur des bons religieux, qui mirent tout en œuvre pour ne pas perdre ce jeune trésor; mais Dieu l'appelait ailleurs. Au retour d'un voyage à Rome, qu'il fit l'année suivante, il se retira dans un lieu solitaire du domaine de son père, pour y vivre dans la retraite, et comme il ne trouva point ce lieu assez désert, il alla se cacher dans le coin d'un rocher au bord de la mer, où il se creusa un asile, et là il se mit à pratiquer, avec ferveur, le genre de vie des anciens et des plus fameux anachorètes. Son lit était la pierre nue; sa nourriture, des herbes et des racines; sa boisson, l'eau d'un petit ruisseau; son vêtement, un cilice : la lecture de livres pieux, la prière et la contemplation remplissaient toutes les journées de ce jeune ascète de quinze ans.

Il en avait dix-neuf, quand, ne pouvant plus résister à leur instante prière, il reçut quelques jeunes gens, qui se construisirent, près de sa grotte, trois cellules avec une chapelle. Là ils chantaient les louanges de Dieu, et un prêtre venait leur dire la sainte messe et leur administrer les sacrements : telle fut l'origine de l'Ordre illustre des *Minimes*. L'éminente sainteté de François, et les œuvres qu'il faisait, augmentèrent bientôt le nombre de ses disciples; il fallut bâtir un monastère. Les populations voisines, témoins des miracles du fondateur, se portèrent en foule pour aider à le construire. François introduisit dans ce monastère le régime de son premier ermitage; il voulut que le Carême y fût perpétuel, sans nul usage de viande ni de laitage. Tout à coup cet institut, si austère, se propagea dans les provinces voisines et jusqu'en Sicile, où il eut plusieurs établissements.

Ce qui explique ce rapide succès, ce sont les merveilles opérées par le jeune

saint; le don des miracles le suivait partout, et il faisait presque autant de prodiges que de pas. On eût dit qu'il avait la clef de tous les cœurs, qu'il était dans tous les lieux pour connaître tout ce qui s'y passait, et que son œil voyait dans l'avenir comme dans le présent. Il prédit la prise de Constantinople par les Turcs; il ordonna au roi de Naples de chasser ces barbares de la Calabre, et ce prince remporta sur eux, avec des forces inégales, une victoire complète; il annonça au roi de Castille que les Maures perdraient, sous son règne, le royaume de Grenade, et qu'il les expulserait de l'Espagne.

La sœur unique de François avait empêché un de ses fils de suivre l'institut de son oncle : cet enfant mourut; on fit publiquement ses obsèques; mais, au lieu de le descendre au tombeau, l'oncle voulut qu'on le portât dans sa cellule; là il se prosterna en prière, et le jeune homme revint à la vie. A la mère désolée qui s'écriait : « Ah! si je ne l'avais point empêché de vous suivre, mon fils ne serait point mort! » il dit : « Eh bien! s'il vivait, y consentiriez-vous à présent? » Sur la réponse affirmative, l'homme de Dieu remonte dans sa chambre, donne l'habit de moine à son neveu, et le vient jeter dans les bras de sa mère!

Le pape Sixte IV, informé des merveilles de cet homme extraordinaire, et des conversions prodigieuses qui en étaient le fruit, voulut voir par lui-même les constitutions de son Ordre, et il les approuva par une bulle du 25 mai 1474. Dès lors cet Ordre se répandit, comme un fleuve fécond dont les eaux s'enrichissent sans cesse, dans l'Italie, dans la France, dans l'Allemagne, et dans tout le monde catholique.

Le bruit des miracles de François s'étant répandu à la cour de France, le fameux Louis XI voulut le voir; il fallut un ordre du pape pour le déterminer à ce voyage. Ce fut pour lui un continuel triomphe : il fut reçu à Naples comme un légat du Saint-Siége; à Rome, comme un ange du ciel; en France, comme l'envoyé de Dieu. Les peuples s'empressèrent partout sur son passage, et presque partout leur foi était récompensée par des miracles. La ville de Bormes, en Provence, était désolée par la peste; il y entra, et tous les malades furent guéris. Le roi de France alla au-devant de lui avec toute sa cour; il se jeta sur terre à deux genoux, le conjurant de lui prolonger la vie. « Grand prince, répondit l'homme de Dieu, la vie des rois a ses bornes comme celle des autres : vous me demandez une plus longue vie; mais Dieu m'envoie à vous pour vous préparer à une sainte mort. » Le roi écouta cet arrêt avec une soumission étonnante, il donna au saint toute sa confiance, et il mourut entre ses bras dans les sentiments d'un chrétien.

Le pauvre ermite de Calabre fut aussi humble, aussi mortifié, aussi recueilli à la cour des rois que dans son ermitage. Pendant son séjour au Plessis, où Charles VIII fit bâtir un monastère de son Ordre, il mit la dernière main à sa triple règle, pour les religieux, les religieuses et le tiers-ordre; et cette règle fut solennellement approuvée par le pape Jules II, en 1506.

Il ne restait plus au bon serviteur que d'aller recevoir la récompense due à ses immenses travaux : il tomba malade en 1507, et il se prépara au redoutable passage par un renouvellement de ferveur et de pénitence. Il trépassa le jour du vendredi saint, 2 avril, à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

TEXTE : *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum*. (Luc., XII, 32.)

Voici un saint qui a été un véritable prodige d'humilité, de pénitence et de pureté. Il ne fut ni riche, ni savant, ni grand aux yeux du monde; mais de même que la divine Providence découvre souvent les dissimulations et les fourberies des orgueilleux pour les confondre, ainsi il a élevé son humble serviteur en mettant au grand jour ses mérites extraordinaires. Comme l'orgueil est le vice le plus commun et le moins odieux

aux yeux des mondains, et comme l'humilité est la plus rare des vertus, il nous est bon de méditer cette vertu en l'examinant dans la vie des saints; mais comme elle conduit aussi à la véritable gloire, il faut la considérer dans ses effets. De là ces deux points : *Francois de Paule humilié*, première considération; *François de Paule élevé aux yeux de Dieu et des hommes*, deuxième considération.

Ire CONSIDERATION. — FRANÇOIS DE PAULE HUMILIÉ.

Vous le savez, M. F., l'orgueil est né dans le cœur des anges rebelles, qui, pour avoir voulu s'élever au-dessus du Créateur, ont été précipités au fond des enfers. Vous le savez encore, il a été la cause première de la chute de nos premiers parents, qui, pour devenir semblables à Dieu, ont mangé du fruit défendu. Ainsi, l'orgueil a été le pire de tous les vices et de tous les malheurs qui ont rempli le monde et l'enfer. Il en sera toujours ainsi : il faut que l'orgueil soit abaissé, puni et maudit de Dieu. Le divin Maître avait rendu cet oracle : « Celui qui s'élève sera abaissé; » et, pour donner l'exemple de l'humilité, il est venu sur la terre; il s'est fait humble et petit jusqu'à devenir enfant, pauvre, ignoré, jusqu'à mourir de la main des pécheurs. Tel est le modèle que s'est proposé François de Paule.

Né à Paule, petite ville de Calabre (Italie), le 27 mai 1416, il ne trouva, près de son berceau, que les richesses impérissables de la vertu. Ses parents, pauvres et laborieux, lui donnèrent l'exemple des plus sublimes vertus. Aussi, à peine âgé de treize ans, il avait déjà jugé et condamné toutes les vanités du monde. Obéissant à une vocation irrésistible, il quitta sa modeste chaumière pour aller demeure dans une solitude agreste et sévère. Là il vivait heureux en Dieu et dans les saintes jouissances de ses humbles vertus. Mais bientôt Dieu déchira lui-même le voile dont le solitaire calabrais voulait couvrir sa vie : d'autres âmes, éclairées du ciel et désabusées des folies du monde, vinrent se mettre sous la direction du jeune saint. Dès 1453, un monastère devint nécessaire, et les nouveaux religieux prirent le nom d'Ermites de Saint-François, en souvenir du glorieux patron d'Assise. Plus tard ils s'appelèrent Minimes, les plus petits, les plus humbles de tous. François avait plus que tous les autres ce sincère désir d'être le moindre de tous. Quoique supérieur de ces austères solitaires, il se faisait le serviteur de ses frères, remplissant avec bonheur les offices les plus abjects, voulant être en quelque sorte le frère servant de tous. Bien plus, pour pouvoir l'être toujours, il ne voulut pas être prêtre, afin de se mettre à l'abri de toutes les dignités ecclésiastiques auxquelles on aurait pu l'élever par estime de sa sainteté.

Ainsi il vécut, ainsi il mourut, humble et petit à ses propres yeux; mais bientôt nous verrons comment Dieu se charge lui-même d'élever ceux qui s'abaissent, et comme il glorifie, même aux yeux des hommes, ceux qui savent s'anéantir devant Dieu et à leurs propres yeux.

Hélas! M. F., que sommes-nous en comparaison de ces humbles serviteurs qui s'anéantissent et se méprisent, tout riches qu'ils sont des biens du Ciel. Pauvres et misérables, nous sommes de plus assez aveugles pour nous élever sur les fragiles tréteaux que notre orgueil élève, et, quand vient le jour des grandes justices, nous sommes confondus, mais trop tard, de notre folie et de notre vanité. Oh! confondons-nous plutôt maintenant qu'il en est temps encore, et devenons humbles pour être un jour véritablement grands devant Dieu.

IIe CONSIDERATION. — FRANÇOIS ÉLEVÉ AUX YEUX DE DIEU ET DES HOMMES.

Pendant que notre saint s'anéantissait autant qu'il le pouvait, Dieu le comblait de ses grâces les plus signalées. Il accomplit en lui cette parole célèbre : « Celui qui s'abaisse sera élevé. » Le Seigneur multipliait les miracles par l'intercession de son humble serviteur. Il lui accordait le rare don de prophétie; il lui envoyait une foule d'âmes que son exemple devait sauver. Quel important sujet de médi-

tation! D'une part, un saint qui se cachait au monde; de l'autre, Dieu qui le lui révélait par les dons les plus éclatants; d'une part, le serviteur qui se mettait aux pieds de tous et ne se glorifiait que de son nom de Minime, et, de l'autre, le divin Maître qui le proclamait aux yeux des hommes comme le plus grand de tous!

Il a beau faire, la gloire du monde qu'il cherche tant à fuir, vient le chercher jusque dans sa pauvre cellule. Il est le conseiller des rois et des princes; il est le confident des plus terribles secrets; il est la force et la consolation des situations les plus douloureuses. Que d'âmes relevées, consolées, sauvées par cet homme de Dieu. Ah! c'est que, dit saint Thomas, le vrai humble connaît et avoue la faiblesse de la créature, se défie de lui-même et se confie d'autant plus en Dieu, et devient ainsi invincible par le secours du Tout-Puissant. Le frère aidé de son frère est comme une ville bien fortifiée, dit l'Ecriture, à plus forte raison celui qui n'est pas seulement secouru, mais conduit, animé, possédé de l'esprit de Dieu et fortifié par le bras de Celui qui peut tout. Aussi voyez : un roi de France, Louis XI, étant dangereusement malade et désirant avec passion d'être guéri et de vivre longtemps encore, se souvient du solitaire de la Calabre. Il le demande à grands cris; l'humilité du saint résiste à cette prière intéressée; l'illustre malade s'adresse au Souverain-Pontife; un ordre arrive à l'humble ermite : il obéit, arrive au chevet du roi et lui annonce sa mort prochaine. Il savait par révélation que son voyage serait inutile, il obéit néanmoins sans mot dire : voilà bien la vraie humilité. On le garde comme un trésor à la cour de France, où il meurt en 1507 dans les mêmes sentiments qui avaient inspiré toute sa vie.

Voilà comme le Seigneur comble les humbles de cœur, auxquels il a dit : « Ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume. » M. F., soyons de ces âmes choisies qu'il appelle petit troupeau à cause de leur humilité; il n'y a rien qui purifie, élève et grandit plus une âme que cette glorieuse vertu : elle ferme l'enfer; elle ouvre le ciel; elle s'efface sur la terre; mais elle règne dans l'éternité!

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ego minimus in domo Patris mei. (Judic., VI, 15.)

Si quis est parvulus, veniat ad me. (Prov., IX, 4.)

Erexit eum Dominus ab humilitate. (Eccli., XI, 13.)

Nouveau Testament. — Discite a me quia mitis sum et humilis corde. (Matth., XI, 29.)

Qui major est in vobis, fiat sicut minor. (Id., XXII, 11.)

Qui se humiliat exaltabitur. (Luc., XIV, 11.)

Scientia inflat, caritas vero ædificat. (I Cor., VIII, 1.)

2. — SS. PÈRES.

Fode in te fundamentum humilitatis et pervenies ad fastigium caritatis. (S. Augustin., *in Joan.*)

Semper habet unde det cui plenum est pectus caritatis. (Id., *in Ps.*, XXXVI.)

Humilitas caritatis est meritum, caritas humilitatis est præmium. (Id., *Tr. in Joan.*)

Deum nonnisi humiles contemplari possunt. (S. Gregor.. XXVII, *Moral.*)

Humiliatos plures videmus, sed non humiles. (Id., *ibid.*, S. Bernard., *Serm. in Cant.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Il est dit des Apôtres dans l'Evangile: *Facta est contentio inter eos quis eorum videretur esse major.* Saint François de Paule imitant saint Paul s'écrie avec lui : *Mihi omnium sanctorum minimo.* (Eph., III, 8.)

2. *Gladius Domini et Gedeonis... tenuerunt lampades sinistris manibus.* (Judic., II et VII.) C'est avec des armes semblables à celles dont Gédéon se servit pour détruire les Madianites que saint François de Paule

remporta une victoire signalée sur les Turcs et les chassa de l'Italie.

3. Mensura humilitatis unicuique data est ex mensura magnitudinis. (S. August., *de Virginit.*)

4. Un des symboles de la charité qui convient le mieux à celle du saint est celui-ci : *Vexillum ejus super me caritas.* (Cant., II) ou encore : *Induti loricam fidei et caritatis.* (II Petr., IV.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

HUMILITÉ. La conduite et les règles monastiques de ce saint sont dans ces expressions de saint Augustin : « Si quæris quid ri mum sit in religione et disciplina Christi? Respondebo : primum est humilitas, Quid secundum ? humilitas. Quid tertium ? humilitas. (*Ep.* 56.)

PÉNTENCE. Il prescrivit dans son Ordre un carême perpétuel.

CHARITÉ. L'Eglise s'exprime ainsi dans un passage de l'office de ce saint : *Divino ardore succensus in eremum secessit*; et dans un autre de la Bulle de sa canonisation : *Nullus ad eum accessit, qui quasi divino Spiritu plenus ab eo non recesserit.*

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(De Fléchier et de Senault.)

Saint François de Paule fut : 1. Grand dans son humilité. — 2. Grand dans son élévation.

—

IIe PLAN.

(Du P. Lejeune.)

1. Adam perdit l'innocence par l'orgueil, saint François de Paule la conserva par l'humilité. — 2. Adam céda à Eve par une lâche condescendance; saint François de Paule fut digne et ferme devant les rois. — 3. Adam pécha par intempérance; saint François fit sa première loi de l'abstinence.

IIIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

Conduite admirable de ce saint : 1. Au désert. — 2. Dans l'état religieux. — 3. A la cour des grands et des rois.

6. — ENCOMIA.

1. CARÊME PERPÉTUEL DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Cum semper duret tibi quadragesima nunquam
Paschalem potis es, Dive, tenere diem.
Quin, cum præcedant quasvis jejunia luces
Quadragena, tibi Pascha perenne micat.

2. SES VERTUS ET SES MIRACLES.

Dives est iste in miraculis, dives in virtutibus, dives in siguis, reddidit cæcis visum, surdis auditum, mutis loquelam, claudis gressum, aridis sospitatem.
(S. AUGUSTIN., *Serm.* 215.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES.

Le P. Duvivier : *Vie et miracles de saint François de Paule.* — Le P. Hilarion : *Portrait* ou *Histoire abrégée de la vie de saint François de Paule.* — Le P. Fr. Victor. — Le cardinal Simoneta. — Le P. d'Attichi, qui a été évêque d'Autun. — Isidore Tuscanus. — Fulgosus. — Théophile Renault. — Eschenius. — Papebrochius. — De Coste. — Giry. — Les Bollandistes et tous les hagiographes.

HISTORIENS.

Philippe de Commines : *Mémoires.* — Héliot : *Histoire des Ordres religieux.* — Fleury : *Histoire ecclésiastique.*

PANÉGYRISTES.

Senault. — Lejeune. — Fléchier. — Bossuet. — Vivien. — Houdry. — Larue. — Massillon. — De Neuville. — Séraphin. — Bretonneau. — Clément.

ASCÉTIQUES.

Haineuve. — Nouet. — Croiset.

8. MARTYROLOGE. — S. François de Paule, év. — S. Amphien, m. — Sainte Théodosie, v. et m. — S. Nizier, év. — S. Abonde, év. — S. Urbain, id. — Sainte Marie Egyptienne. — S. Longis, ab. — Sainte Ebbe et ses compagnes, vv. et mm.

3 avril. — SAINTE MARIE ÉGYPTIENNE, pénitente.

(Ve SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE MARIE D'ÉGYPTE.

Sous le règne de Théodose le Jeune, il y avait en Palestine un moine nommé Zozime, que son éminente sainteté avait fait élever au sacerdoce. Ayant servi Dieu dans son monastère pendant cinquante-trois ans, il lui vint dans l'esprit qu'il avait atteint la perfection de son état. Le Seigneur, pour lui découvrir le danger de cette tentation, lui ordonna, dans une révélation, de se retirer dans un autre monastère situé auprès du Jourdain. Là, il vit des hommes qui ne tenaient pas plus à la terre, que s'ils eussent été d'un autre monde. Le travail des mains, toujours accompagné de la prière, était leur unique occupation. Ils se partageaient en différents chœurs, afin de chanter les psaumes toute la nuit, sans la moindre interruption. Du pain et de l'eau faisaient presque toute leur nourriture. Le premier dimanche de carême, après avoir assisté aux divins mystères, et reçu la sainte Eucharistie, ils passaient le Jourdain, et se dispersaient dans les vastes déserts qui sont du côté de l'Arabie. Les uns apportaient de quoi vivre durant ce temps-là ; les autres subsistaient en mangeant les herbes sauvages qui croissaient dans le désert. Ils retournaient au monastère le dimanche des Rameaux, pour célébrer eusemble la passion et la résurrection du Sauveur.

Zozime passa le Jourdain avec les frères, vers l'an 430. Chaque jour il s'enfonçait de plus en plus dans le désert, espérant d'y rencontrer quelque ermite encore plus consommé dans les voies de la perfection que ceux parmi lesquels il vivait. S'étant arrêté à midi, le vingtième jour, pour se reposer un peu et pour réciter, selon sa coutume, un certain nombre de psaumes, il aperçut comme la forme d'un corps humain. Dans la crainte que ce fût une illusion du démon, il fit le signe de la croix, et continua sa prière. Lorsqu'il l'eut finie, il tourna les yeux du même côté, et vit quelqu'un qui avait un corps noirci par les ardeurs du soleil, avec des cheveux courts, mais blancs comme de la laine. C'était une femme qui se mit aussitôt à fuir. Zozime, la prenant pour quelque saint anachorète, courut pour la joindre. Quand il fut à portée de se faire entendre, il lui cria de s'arrêter pour lui demander sa bénédiction. « Abbé Zozime, répondit-elle, je suis une femme ; je ne puis vous parler, parce que je suis nue ; jetez-moi donc votre manteau, pour me couvrir, afin que je puisse m'approcher de vous. » Zozime, surpris d'entendre prononcer son nom, ne douta point que Dieu ne l'eût révélé à cette femme. Il lui jeta donc son manteau, dont celle-ci se couvrit. Ils s'entretinrent quelque temps encore et firent ensuite chacun leur prière. Le saint homme, dont l'étonnement augmentait de plus en plus, la pria de lui dire qui elle était, depuis combien de temps elle vivait dans le désert, et de quelle manière elle y avait vécu. La sainte femme lui parla ainsi :

« Je dois mourir de honte, en vous disant ce que je suis. Le seul récit de ma vie vous causera tant d'horreur, que vous vous enfuirez de devant moi comme vous vous enfuiriez devant un serpent. Vos oreilles ne pourront entendre l'histoire des crimes énormes que j'ai commis ; je vous les raconterai cependant après vous avoir demandé le secours de vos prières, afin que Dieu daigne me faire miséricorde au jour redoutable de sa justice.

« L'Egypte est mon pays. A l'âge de douze ans, je quittai mon père et ma mère, et me retirai malgré eux dans la ville d'Alexandrie. Je ne puis penser, sans frémir, à mes premiers égarements, ni à ceux qui les suivirent. Je vécus dix-sept ans en prostituée. Ce n'était pas que je fisse payer le crime : je ne cherchais qu'à con-

tenter la fougue d'une passion effrénée, et je m'imaginais que le plus sûr moyen d'y parvenir était de m'abandonner gratuitement aux libertins. Ayant vu un jour plusieurs personnes qui couraient vers la mer, je demandai où elles allaient. On me répondit qu'elles allaient à Jérusalem pour y célébrer la fête de l'Exaltation de la sainte Croix. Je m'embarquai avec les autres, dans le dessein de continuer mes impudicités, et me plongeai dans les plus affreux désordres durant le voyage. Je fis la même chose à Jérusalem.

« Lorsque le jour de la fête fut arrivé, je me rendis avec les autres à l'église, où l'on exposait la croix du Sauveur à la vénération des fidèles. Mais il ne me fut pas possible d'y entrer : une force secrète et invisible me repoussait quand je me présentais à la porte. Cela m'étant arrivé trois ou quatre fois, je me retirai dans un coin de la place qui était devant l'église, et me mis à considérer quelle pouvait être la cause d'un événement aussi extraordinaire. Après quelques réflexions sérieuses, je ne doutai point que ce ne fût l'abomination de ma vie qui me fermait l'entrée du temple. Cette pensée tira de mes yeux des larmes abondantes. Tandis que je me frappais la poitrine en poussant de profonds soupirs, j'aperçus au-dessus de moi une image de la Mère de Dieu. Alors, m'adressant à elle, je la conjurai par son incomparable pureté d'avoir compassion d'une malheureuse pécheresse, et de faire agréer à Dieu mes gémissements et mon repentir. Je la priai encore de m'obtenir la grâce d'entrer dans l'église, pour y voir le bois sacré qui fut l'instrument de notre salut. Je promis en même temps de me consacrer au Seigneur par une vie pénitente, et je pris la sainte Vierge pour caution de la sincérité de ma promesse.

« Ma prière finie, je ressentis dans ma douleur une grande consolation. M'étant ensuite présentée à la porte de l'église, j'y entrai facilement et pénétrai même jusque dans le chœur. Là j'eus le bonheur d'adorer le bois sacré de cette croix glorieuse qui donne la vie aux hommes. Frappée de l'incompréhensible miséricorde de Dieu, et de la promptitude avec laquelle il reçoit les pécheurs à la pénitence, je me prosternai par terre, j'arrosai le pavé de mes larmes. Après quoi je sortis de l'église et retournai devant l'image de la Mère de Dieu que j'avais prise pour garante de mes nouveaux engagements. Je me mis à genoux et la suppliai d'être ma protectrice et de me servir de guide. J'entendis une voix qui me disait: Si tu passes le Jourdain, tu trouveras un parfait repos. Alors baignée de larmes et regardant l'image, je priai la Reine du monde de ne jamais m'abandonner. Je m'en allai aussitôt acheter trois pains; puis, ayant demandé au boulanger quelle était la porte de la ville qui conduisait au Jourdain, je partis sur-le-champ et marchai tout le reste du jour. Sur le soir, j'arrivai à l'église de Saint-Jean-Baptiste, qui était sur le bord du fleuve. J'y adorai Dieu et y reçus le précieux corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je mangeai ensuite la moitié d'un de mes pains et me reposai sur la terre. Le lendemain matin, je passai le fleuve, après m'être encore recommandée à la sainte Vierge ; et, depuis ce temps-là, j'ai eu le plus grand soin d'éviter la rencontre des hommes. »

Zozime lui ayant demandé combien il y avait d'années qu'elle demeurait dans cette solitude et de quoi elle y avait subsisté, elle lui répondit : « Il y a, si je ne me trompe, quarante-sept ans que je sortis de la ville sainte. Je me nourris d'abord des pains que j'avais apportés tant qu'ils durèrent ; après quoi je me suis nourrie des herbes qui croissent dans le désert. Mes habits s'étant usés, j'eus beaucoup à souffrir des ardeurs du soleil et des rigueurs de l'hiver. Je me trouvais quelquefois si mal que je n'avais pas la force de me tenir debout. » Zozime l'ayant ensuite interrogée sur les combats intérieurs auxquels elle avait été exposée, elle continua ainsi : Vos dernières questions me font trembler en me rappelant le souvenir des dangers que j'ai courus et des assauts qui m'ont été livrés par la perversité de mon cœur. Durant l'espace de dix-sept ans, j'éprouvai des tentations violentes et continuelles. Lorsque je commençais à manger, je me sentais portée à souhaiter de la viande et à regretter les poissons d'Egypte. Il me semblait aussi que j'aurais voulu avoir du vin. J'avais tant aimé cette liqueur dans le monde

qu'il m'était arrivé d'en boire avec excès, au lieu que dans la solitude je ne pouvais pas toujours avoir une goutte d'eau pour étancher ma soif. Cependant je pleurais et frappais ma poitrine; je me recommandais à la Mère de Dieu et me rappelais les engagements que j'avais contractés sous sa protection. Quand j'avais longtemps pleuré et meurtri mon corps de coups, je me voyais tout à coup environnée d'une lumière éclatante et le calme rentrait dans mon esprit. Souvent la tyrannie de mes anciennes passions semblait m'entraîner hors du désert : je me prosternais alors contre terre; je l'arrosais de mes larmes; j'élevais continuellement mon cœur vers la sainte Vierge, qui ne manquait jamais de m'assister. »

Zozime, qui s'était aperçu qu'elle se servait de temps en temps des paroles de l'Ecriture, lui demanda si elle avait étudié les livres saints? « Comment, répondit-elle, les aurais-je lus ou même entendu lire? vous êtes le seul homme que j'aie vu depuis que je suis dans le désert. Mais Dieu sait *donner à l'homme l'intelligence.* Telle est l'histoire de ma vie : tenez-la secrète jusqu'à ce que Dieu m'ait enlevée de ce monde. N'oubliez pas dans vos prières une personne que vous savez avoir commis tant de crimes. J'ai encore une grâce à vous demander, c'est de ne point sortir du monastère, selon votre coutume, au commencement du carême prochain; vous tenteriez même inutilement d'en sortir. Apportez-moi, le jour de la sainte Cène, le corps et le sang du Sauveur. Vous m'attendrez sur les bords du Jourdain, du côté qui n'est point habité. » Ayant achevé ces paroles, elle se recommanda de nouveau aux prières du vieillard, puis se sépara de lui pour s'enfoncer dans le désert. Zozime se mit à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il avait vu et entendu; il baisa la trace des pas de la sainte et reprit au temps marqué la route de son monastère.

L'année suivante, Zozime se trouva malade lorsque les frères passèrent le Jourdain. Il se souvint alors de ce qui lui avait été dit par la sainte, qu'il ne pourrait sortir du monastère avec les autres, quand même il le voudrait. Le jeudi saint étant arrivé, il se rendit sur le bord du Jourdain avec l'Eucharistie, qu'il mit dans un petit calice, et avec un panier d'osier rempli de figues, de dattes et de lentilles. Le soir il vit la sainte de l'autre côté du fleuve. Elle forma le signe de la croix sur les eaux et marcha dessus à pied sec. Quand elle fut auprès du vieillard, elle lui demanda sa bénédiction et le pria de réciter le *Symbole* avec l'*Oraison dominicale.* Ayant ensuite reçu la divine Eucharistie, elle leva les mains au ciel et dit en fondant en larmes : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre servante, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur de mon âme. » « Pour vous, dit-elle à Zozime, ayez la charité de me pardonner la peine que je vous ai donnée et accordez-moi la grâce de revenir le carême prochain à l'endroit où je vous parlai la première fois. » Le vieillard la pria de son côté d'accepter les petites provisions qu'il lui avalt apportées; mais elle ne prit qu'un peu de lentilles. Elle repassa ensuite le fleuve.

Le carême suivant, Zozime entra dans le désert avec les autres frères. Son premier soin fut de chercher la sainte, pour s'édifier avec elle et pour lui demander son nom, ce qu'il avait oublié de faire jusqu'alors. Mais lorsqu'il fut arrivé au lieu désigné, il la trouva morte. Il y avait auprès de son corps étendu par terre une inscription qui portait qu'elle s'appelait Marie et qui marquait le temps où Dieu l'avait retirée du monde. Zozime l'enterra dans une fosse creusée par un lion que Dieu avait envoyé. Ayant ensuite imploré son intercession pour lui et pour toute l'Eglise, il retourna dans son monastère, où il rendit compte de toutes les merveilles dont il avait été témoin. Il continua de servir Dieu avec ferveur jusqu'à sa mort, qui arriva dans la centième année de son âge.

L'auteur de la *Vie de sainte Marie d'Egypte*, qui était contemporain, écrivit d'après la relation du monastère de Zozime. Cette sainte florissait dans le cinquième siècle.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MARIE D'ÉGYPTE.

TEXTE : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* (Luc., VII, 47.)

La sainte, dont l'Eglise célèbre en ce jour la mémoire, fut du nombre de ces chrétiens qui, ne pouvant plus arriver au ciel par le privilége de l'innocence conservée, y marchent par les efforts du repentir. S'arrachant à des erreurs chéries et à des habitudes contractées, elle ensevelit la honte de ses fautes dans les sévérités d'une pénitence mémorable. Elle lava dans le sang miséricordieux du Sauveur une vie souillée et fangeuse; par la force de la grâce, elle fit jaillir d'un cœur égaré et d'une âme avilie la source de ces regrets profonds et de ces gémissements inconsolables qui purifient. C'est ainsi qu'elle replaça son nom au plus haut rang dans le respect des hommes et l'amitié de Dieu.

Méditons : 1° *L'histoire de sa conversion;* 2° *ses austérités.*

Ire CONSIDÉRATION. — SA CONVERSION.

Dieu est admirable dans ses saints, dit l'Ecriture. Il fut surtout admirable dans la manière dont il révéla au monde la vie tout entière de Marie d'Egypte. Voici cette vie :

Sous le règne de Théodose le Jeune, il y avait en Palestine un moine de haute science et d'éminente sainteté; il se nommait Zozime. Dans sa profonde solitude, il avait depuis longues années appris à tenir le corps sous le joug de l'esprit, et l'esprit sous le joug de Dieu. Il semblait ne plus vivre que par l'âme, la nuit, le jour, dans le travail, la prière et le repos, si l'on peut appeler repos ce qu'il prenait pour ne pas mourir. Un jour, une voix mystérieuse le pressa de quitter sa retraite et de visiter un monastère situé près du Jourdain. Là, il trouva des religieux consommés en sainteté; c'était comme une légion d'anges, tant le corps tenait peu de place dans leur solitude. Il se fit agréer dans ce monastère, où ne parvenait plus, même par un écho affaibli, le fracas des choses mondaines. Or, il était d'usage dans cette communauté que le premier dimanche de carême chaque religieux quittât le monastère pour se retirer dans le désert, y passer quarante jours, à l'exemple de Jésus-Christ, et n'en revenir que vers la fête de Pâques. Zozime franchit donc le Jourdain, marcha pendant vingt jours, et rencontra Marie d'Egypte, qu'il pria de lui raconter sa vie, disant que c'était la volonté de Dieu. L'habitante des déserts répondit d'abord : « J'ai honte de vous révéler ce que je suis... Mon récit vous fera reculer d'horreur comme à la vue d'un serpent, et votre oreille ne soutiendra pas l'histoire de mes crimes. » Cependant, pour s'humilier davantage, elle lui raconta cette histoire tout entière : Née en Egypte, elle s'enfuit de la maison paternelle à l'âge de douze ans, et s'en alla dans la ville d'Alexandrie. Là, sans frein, sans retenue, la jeune fille se livra, avec une frénésie hideuse, à tous les désordres. Elle y resta dix-sept ans, suivant avec la fougue la plus indomptée ses goûts ignominieux. L'âge ne fit qu'augmenter cet embrasement funeste où son âme périssait dévorée et faisait périr tristement bien d'autres âmes. Un jour d'été, voyant une grande foule s'empresser vers les bords la mer, elle demanda la cause de tout ce mouvement. On lui apprit qu'on allait à Jérusalem pour y célébrer l'exaltation de la Sainte-Croix. Alors elle s'embarqua de même, avec l'intention de continuer sa vie de désordre et de souillure. Mais Dieu l'attendait à Jérusalem pour lui briser le cœur et en faire sortir ces larmes réparatrices qui, mêlées au sang du Sauveur, suffisent à racheter un monde. Quand vint le jour de la fête, la pécheresse se rendit avec les fidèles à la basilique où l'on vénérait la croix. « Je parvins, dit-elle, jusqu'au seuil du temple où le bois du salut était exposé. Les autres y pénétraient facilement; mais moi, une force invisible m'en empêchait et me repoussait; je me vis tout à coup au milieu de la

place. » Elle recommença la lutte, faisant des efforts inouïs pour suivre la foule dans l'église; impossible; une main de fer semblait la retenir sur le seuil de la porte. Enfin, fatiguée, honteuse de cette lutte stérile, elle comprit que Dieu lui interdisait l'entrée dans sa maison. Elle se mit à pleurer, à sangloter, à se frapper la poitrine. Elle fit une longue prière à la sainte Vierge, et lui promit de dire adieu au monde et aux choses du monde. Une révolution profonde et subite se fit dans cette âme; le crime et l'erreur la quittèrent, et la vérité victorieuse y entra avec sa lumière et sa pureté pour rendre aux anges une sœur longtemps égarée dans la compagnie des démons. Elle entra donc sans difficulté à l'église, y versa d'abondantes larmes, et demanda ce qu'elle devait faire pour expier ses fautes par une rigoureuse pénitence. Une voix répondit : « Au delà du Jourdain, tu trouveras ton repos. » ..... Marie d'Egypte partit immédiatement pour le désert, en faisant ses derniers adieux à toutes les vanités de la terre. Conversion prompte, humble, fervente, tel est l'exemple qu'elle nous a donné. Suivons-la au désert.

IIe CONSIDÉRATION. — SES AUSTÉRITÉS.

La pécheresse d'Egypte était de ces âmes véhémentes et orageuses qui s'enfoncent dans le mal avec un effroyable mépris d'elles-mêmes; mais qui, les illusions une fois dissipées, se retournent vers Dieu avec toute leur puissance d'aimer, se prennent à Dieu avec un courage extraordinaire et lui rendent à chaque instant ce qu'elles lui ont dérobé pendant les années livrées au vice. Marie égyptienne, en quittant Jérusalem, n'avait emporté que trois pains pour toute provision. Elle en vécut tant qu'il en resta quelque chose. Ensuite, elle se nourrit d'herbes et de racines. Ses vêtements s'étant à la fin entièrement usés, elle eut beaucoup à souffrir des rigueurs de l'hiver et des ardeurs du soleil. La chaleur la brûlait et le froid la saisissait si fort que souvent elle restait à terre, immobile et presque sans vie. Elle lutta pendant dix-sept ans contre ses passions effrénées comme avec des bêtes féroces. Souvent encore le souvenir de ses anciens désordres devenait pour la pénitente une nouvelle tentation; elle se rappelait, malgré elle, les viandes et les poissons de l'Egypte, quand elle prenait sa misérable nourriture; les chants dissolus qu'elle avait appris dans le siècle la tourmentaient cruellement et revenaient presque sur ses lèvres; mais alors elle versait des larmes, se frappait la poitrine, se souvenant de la ferveur de sa conversion et des bontés de la Vierge, sa patronne; elle échappait ainsi à ces terribles angoisses. Souvent elle se meurtrissait le corps à coups redoublés; alors surtout Dieu lui donnait des signes certains de son amour : une éclatante lumière l'environnait, l'orage s'abattait et le calme était rendu à son âme. Ces retours fougueux de la pensée vers une vie sensuelle, ces ardeurs impitoyables qui semblaient faire revivre dans la pénitente les passions mal soumises de la pécheresse d'autrefois, la quittèrent enfin, au bout de dix-sept ans : les jours de la pénitence avaient ainsi égalé les jours donnés au péché. Dès lors rien ne troubla plus sa vie, elle était arrivée au port. Après avoir passé quarante-neuf ans dans le désert, Dieu voulut l'appeler à lui pour la récompenser du martyre volontaire auquel elle s'était soumise. Zozime, sur la prière de la sainte, lui avait porté une fois la communion au désert. La seconde fois qu'il voulut lui rendre ce service, il la trouva étendue à terre, les mains croisées, le visage tourné vers l'Orient : elle était morte. Il trouva auprès du cadavre cette inscription tracée sur le sol : « Zozime, ensevelissez ici le corps de la misérable Marie; rendez à la poussière ce qui est poussière, et priez Dieu pour moi, qui suis sortie de ce monde la nuit de la passion du Sauveur, après avoir reçu l'aliment des divins mystères. » Zozime, n'ayant aucun instrument pour creuser une fosse dans la terre, alors très-dure, n'en ayant pas d'ailleurs la force à cause de son grand âge, fut remplacé dans cette pieuse fonction par un lion, qui s'approcha de lui d'un air soumis, et de ses griffes creusa un tombeau assez large pour contenir le cadavre (IVe siècle).

M. F., vous avez admiré à la fois la courageuse et profonde conversion

de sainte Marie d'Egypte, ses longues et dures austérités. C'est ainsi que les vrais pénitents s'assurent le royaume du ciel. Que faisons-nous pour arriver au même but? Où en sommes-nous? Où est notre conversion? Où sont nos mortifications? Hélas! nous prétendons à la même couronne et nous refusons de la conquérir; nous voulons la victoire, et nous n'osons combattre. Commençons donc une bonne fois à vivre pour Dieu et pour notre âme, en nous souvenant que le ciel souffre violence, et qu'il n'y a que les âmes courageuses qui puissent l'obtenir.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Figures. — 5. Vertus de cette sainte. — 6. Plans divers. — 7. Encomia. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me. (Ps. l. 4.)

Iniquitatem meam ego cognosco et peccatum meum contra me est semper. (Id., *ibid.*)

Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem. (Cant. VIII, 7.)

Nouveau Testament. — Ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix. (Luc., VII, 37.)

Stans retro secus pedes ejus, lacrymis cæpit rigare pedes ejus, et capillis capitis sui tergebat et osculabatur. (Id., *ibid.*)

Remittuntur ei peccata multa quoniam dilexit multum. (Id., *ibid.*)

Sicut exibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati ad iniquitatem; ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem. (Rom., VI, 19.)

2. — SS. PÈRES.

Cor contritum erumpit in lacrymas. (S. Cyprian., *L. de Ablut.*)

Recipio penitentes si lacrymis ligatos videro. (S. Gregor. Naz., *Orat.* 2 *de Baptismo.*)

Baptizatur suis lacrymis. (S. Chrysost., *Hom. ad pop. Antioch.*)

Si doleamus et contristemur, peccati magnitudinem minuimus, sæpe etiam funditus ipsum delemus. (Id., *ibid.*)

Frontosa ad fornicationem, frontosior ad salutem. (S. Augustin., *in Ps.* CXXV.)

Accessit ad Dominum immunda ut rediret munda; accessit ægra, ut rediret sana; accessit confessa, ut rediret professa. (Id., *Hom.* 23 *ex sancta.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Instrumenta peccati fecit instrumenta virtutis. (S. Euthymius.)

2. Felices lacrymæ quæ ad abluendas culpas virtutem sacri habuere baptismatis. (S. Leo, *Serm. de Pass.*)

3. Cujus vel saxeum pectus illæ hujus peccatricis lacrymæ ad exemplum pœnitentiæ non emolliunt. (S. Gregor., *Hom.* 13 *in Evang.*)

4. Non peccatrix solum, sed ipsius civitatis facta fuerat ipsa peccatum. (S. Chrysolog., *Serm.* 93.)

5. Petrus flevit *amare;* Magdelena *dulciter;* Maria Egyptiaca *prosemper.*

4. — FIGURES.

1. Le feu sacré que les Israélites cachèrent dans un puits et qui fut changé en boue, puis tiré de là et exposé aux rayons du soleil redevint feu sacré comme il était, peut servir de figure au changement de notre sainte.

2. L'enfant prodigue dans ses déréglements et dans son retour à la maison paternelle est aussi une figure de Marie égyptienne pécheresse et pénitente.

3. La brebis égarée ramenée au bercail, autre figure bien appropriée, de même que la drachme perdue et heureusement retrouvée.

4. La conduite et le changement de la pécheresse de l'Evangile, figure et image de la vie de la sainte.

5. — VERTUS DE CETTE SAINTE.

Mépris du respect humain: *Frontosa ad fornicationem sed frontiosior ad salutem.* (S. Augustin., *in Ps.* CXXV.)

Pénitence. Jeune encore, accoutumée à ses aises, elle s'en va au désert, où elle passe quarante-sept ans à endurer la faim, le froid, la chaleur, les tentations, les ma-

ladies, les privations et souffrances de toute sorte.

HAINE DU PÉCHÉ ET AMOUR DE DIEU. Pœnitentiam veram non facit nisi amor Dei et odium peccati. (S. Augustin., *in Ps.* CXXV.)

6. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Le P. Séraphin, de Paris.)

TEXTE : *Nunc exhibete membra vestra servire justitiæ.* (Rom., VI.)

1. Motifs de la pénitence chrétienne. — 2. Actes de cette pénitence. — 3. Obstacles qui la retardent. — 4. Comment sainte Marie égyptienne accomplit cette pénitence.

—

IIe PLAN.

(Imité de Maimbourg et Biroat.)

EXTE : *Remittuntur ei peccata multa quoniam dilexit multum.* (Luc., VII.)

Conversion de Marie d'Egypte : 1. Courageuse : *frontosa.* — 2. Entière : *eradicans universa genimina.* — 3. Constante : *perpetua usque ad mortem.* — Les nôtres au contraire sont sans cesse ajournées, timides, superficielles, éphémères.

—

IIIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

Trois obstacles principaux aux conversions : 1. L'habitude du péché. — 2. Le respect humain. — 3. La rigueur de la pénitence. — Sainte Marie d'Egypte surmonte tous ces obstacles.

7. — ENCOMIA.

1. AB INGRESSU TEMPLI DIVINITUS REPULSA, OPEM B. VIRGINIS IMPLORAT.

Illa olim Pharii mulier famosa Canopi
Idaliæ nimium docta magistra scholæ;
Ter templo molita pedes inferre scelestos,
Ter subitam sensit vim prohibere gradus.
Quid faciat? Clausa hinc cernit sibi limina templi,
Inde sibi clausum conspicit esse polum.
Nominis illa sui non ultra oblita, Mariam
Invocat, et lachrymis limina sancta rigat.
Libera mox sacris patuerunt atria votis,
Et facili subiit templa cupita gradu.
Jure, Maria, tibi reserantur limina templi,
Cum cœli pateat janua, virgo, tibi.

2. JORDANEM SICCO VESTIGIO TRAJICIT.

Quid mirum, Jordanis aquas calcare Mariam,
Et rapido ferri per vada summa gradu?
Quæ vitium exuerat, cordis grave pondus iniqui,
Suppositas amnis non onerabat aquas.

(FASTI SACRI.)

8. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES.

Sophrone, év. de Jérusalem. — Les Bollandistes. — Nicéphore Calixte. — Second Concile de Nicée. — S. J. Damascène, 3e Oraison. — Uzuard et Baronius placent sa fête au 2 avril, quoique sa mort soit du 9 avril 520, sous l'empire de Justin l'Ancien.

PANÉGYRISTES.

Séraphin. — Nouet.

9. MARTYROLOGE. — S. Pancrace, év. et m. — SS. Evagre et Benigne, mm. — Saintes Agape et Chione, vv. et mm. — S. Vulpien, m. — S. Nicétas, ab. — S. Richard, év. — Sainte Burgondofore, v. — S. Ubrice. év. — S. Malon, id.

4 avril. — SAINT ISIDORE DE SÉVILLE, évêque,

CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE (VIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT ISIDORE DE SÉVILLE.

Isidore, regardé comme le plus illustre docteur de l'Église d'Espagne, fut envoyé par Dieu pour arrêter le torrent de barbarie et de férocité qui suivait partout les armées des Goths. Le huitième concile de Tolède, tenu quatorze ans après sa mort, l'appelle « le docteur excellent, la gloire de l'Église catholique, le plus savant homme qui eût paru pour éclairer les derniers siècles, et dont on ne doit prononcer le nom qu'avec respect. »

Il eut pour patrie la ville de Carthagène. Son père se nommait Sévérien et sa mère Théodore; ils étaient l'un et l'autre de la plus haute naissance, et très-recommandables par leur vertu. Isidore était frère de saint Léandre et de saint Fulgence, tous deux évêques, et de Florentine, qui est aussi honorée d'un culte

public. Il se consacra dès sa jeunesse au service de l'Eglise, et se prépara aux fonctions du ministère par une grande application à l'étude et aux exercices de piété. Il s'unit à saint Léandre, son frère, archevêque de Séville, pour travailler à la conversion des Visigoths, infectés de l'hérésie arienne, et il eut beaucoup de part à la victoire que la vérité remporta sur l'erreur en cette occasion.

Saint Léandre, archevêque de Séville, étant mort en 600 ou 601, saint Isidore, son frère, fut élu pour lui succéder. Il s'appliqua fortement à rétablir la discipline dans l'Eglise d'Espagne, et fut l'âme des conciles qui se tinrent à ce sujet. On doit donc regarder principalement comme son ouvrage toutes le décisions importantes qui se firent alors, et il n'en faudrait pas davantage pour donner la plus haute idée de son savoir et de son zèle. Les évêques assemblés à Tolède, en 610, ayant déclaré l'archevêque de cette ville primat de toute l'Espagne, le roi Gundemar confirma le décret par un édit, et saint Isidore y souscrivit par amour de la paix, ainsi que par le désir qu'il avait de voir l'union établie entre toutes les Eglises du royaume.

En 619, il présida au concile de Séville. Ce fut dans cette assemblée qu'il disputa publiquement contre un évêque de la secte des acéphales, nommé Grégoire, qui était venu de Syrie. Il réfuta si fortement l'hérésie des eutychiens qui avait donné naissance à celle des acéphales, que Grégoire abjura l'erreur sur-le-champ, pour embrasser la doctrine catholique. Il présida aussi, en 633, au quatrième concile de Tolède, le plus célèbre de tous ceux qui se sont tenus en Espagne. Cet honneur appartenait à Juste, archevêque de Tolède, en qualité de primat; mais le respect qu'on avait pour Isidore le lui fit céder par le primat lui-même.

Les infirmités de la vieillesse n'affaiblirent en rien le zèle et la ferveur d'Isidore. Pendant les six derniers mois de sa vie, il redoubla ses aumônes avec une telle profusion, qu'on voyait venir chez lui une foule de pauvres depuis le matin jusqu'au soir. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il pria deux évêques de se rendre chez lui; il alla avec eux à l'église, où l'un le couvrit d'un cilice et l'autre lui mit de la cendre sur la tête. Levant alors les mains au ciel, il pria avec beaucoup de ferveur et demanda à haute voix le pardon de ses péchés. Il reçut ensuite de la main des évêques le corps et le sang de Notre-Seigneur, se recommanda aux prières des assistants, remit à ses débiteurs ce qui lui était dû, exhorta le peuple à la charité, et fit distribuer aux pauvres ce qui lui restait d'argent; après quoi, il retourna chez lui, où il mourut en paix le 4 avril 636. Son corps fut enterré dans la cathédrale de Séville, entre ceux de saint Léandre et de sainte Florentine. Ferdinand Ier, roi de Castille et de Léon, le fit transporter, en 1603, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de la ville de Léon, où il est encore aujourd'hui.

Saint Isidore savait les langues grecque, latine et hébraïque. Il avait une érudition fort étendue et une grande connaissance des anciens auteurs, tant sacrés que profanes, comme on le voit par la lecture de ses ouvrages.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ISIDORE DE SÉVILLE.

Texte : *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cælorum.* (Matth., v, 19.)

Jésus-Christ, le Prêtre éternel, le Pontife par excellence, a commencé lui-même par agir avant d'enseigner; il a donné aux hommes l'exemple de toutes les vertus avant de les instruire sur les mystères du salut; après les avoir charmés par la beauté toute divine de sa vie et des œuvres, il leur a seulement ouvert les trésors de son éternelle sagesse; et alors il a pu dire aux plus incrédules : « Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez au moins à mes œuvres. » C'est pourquoi il place l'œuvre avant l'enseignement quand il prédit la grandeur future de ses saints : « Celui qui aura agi et enseigné, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux. »

Saint Isidore fut un de ces héros de l'Eglise qui agissent avant de parler; qui se

sanctifient eux-mêmes avant d'entreprendre la sanctification des autres. Là est toute sa grandeur : 1° *Ses œuvres;* 2° *ses enseignements.* C'est la division de mon discours.

Ire CONSIDÉRATION. — SES ŒUVRES.

Dieu forme souvent ses saints dans le secret de la famille, sous les yeux d'un père chrétien, d'une mère pieuse, de frères et de sœurs vertueux. Embaumées d'avance dans cette pure atmosphère de la piété, les âmes dociles à l'exemple et aux inspirations de la grâce, se fortifient dans la solitude chrétienne, et se rendent invincibles pour les combats de la vie publique. C'est ainsi que le Seigneur forma, au sein de sa famille, cet enfant qui devait remplir le monde du bruit de son nom et les siècles de l'éclat de ses vertus. Né à Carthagène, d'une famille illustre, il eut le bonheur de ne trouver autour de lui que des saints. Frère de saint Léandre et de saint Fulgence, tous deux évêques, et de Florentine, qui est aussi honorée d'un culte public, il n'eut rien de plus à cœur que sa propre sanctification. Il se sépara du monde sans aucun effort, sans croire faire à Dieu un grand sacrifice. Son regard d'aigle avait bien vite sondé tout le vide des choses de la terre. Aux âmes ordinaires il faut parfois de longues années, bien des épreuves et des malheurs pour prononcer ce jugement pratique; aux saints, un moment suffisait pour leur donner la claire vue de cette grande maxime : « Vanité des vanités, tout est vanité, excepté aimer et servir Dieu. »

Après les pures et innocentes années de l'enfance, Isidore se consacra, dans sa jeunesse, au service de l'Eglise, se préparant au saint ministère par une grande et continuelle application à l'étude et aux exercices de piété. Il savait que la science sans la vertu ne produit que l'orgueil, ne sert qu'à multiplier les dangers autour d'une âme et devient un moyen de plus de se perdre; mais il savait aussi que la piété sans la science devient souvent stérile pour le salut d'autrui; c'est pourquoi il voulut joindre ensemble ces deux forces, ces deux reines du monde qui forment le secret de toutes ses conquêtes et de toute sa gloire. Laissez-le grandir en sagesse et en âge dans cette humble et sainte solitude qu'il s'est créée au foyer même de sa famille, et un jour il en sortira comme un géant armé de toutes pièces qui s'avance au combat sans trembler, parce qu'il est sûr de la victoire. Oh! M. F., si nous pouvions une fois comprendre que tout le secret de notre faiblesse, de nos vices, de nos fautes, de nos malheurs et de nos tristesses, se trouve dans ce besoin insatiable que nous avons de nous répandre au dehors, de chercher force et consolation dans un monde plus faible et plus vicieux que nous, au lieu de vivre en nous-mêmes, au lieu de chercher Dieu et notre paix dans une sainte solitude, dans le silence de la prière et de la méditation, loin des bruits étourdissants et des passions corruptrices du siècle. Demandons-nous donc une seule fois sérieusement : Comment désirerai-je avoir vécu, quand un jour je serai sur mon lit de mort? Que préférerai-je alors, ou la vie bruyante et désordonnée du monde ou la vie silencieuse et pure des saints? Le choix n'est pas difficile à faire dès maintenant. Faisons-le donc, tandis qu'il en est temps encore; vivons en Dieu et pour Dieu dans la solitude pour que nous puissions paraître ensuite, forts et invulnérables, au milieu des périls qui nous menacent de toutes parts. Agissons comme les saints, et nous partagerons un jour leur glorieuse destinée.

IIe CONSIDÉRATION. — SES ENSEIGNEMENTS.

Toutefois, ne soyons pas de ces lâches chrétiens qui, retranchés dans une sorte de pieux égoïsme, restent indifférents à la perte de tant d'âmes qui végètent autour d'eux. Dieu a recommandé à chaque chrétien l'âme de son frère, et notre vie ne doit pas s'écouler stérile pour le salut de notre prochain. Saint Isidore l'avait bien compris. Dès qu'il se sentit fort et mûr pour le travail d'un apôtre, il s'unit à saint Léandre, son frère, archevêque de Séville, pour convertir les Visigoths, infectés de l'hérésie arienne. Outre l'exemple de sa vie édifiante et toute

céleste, il employa l'enseignement oral pour faire triompher la vérité sur l'erreur, et il eut une grande part à la victoire que l'Eglise remporta sur les hérétiques d'Espagne. Isidore travailla sans relâche pendant le règne de six rois, et aujourd'hui encore ses travaux subsistent. Saint Léandre étant mort en 600 ou 601, clergé et peuple élurent Isidore pour lui succéder.

C'est alors que sa science et son zèle éclatent au grand jour. Il devint bientôt l'âme des conciles qui se tinrent à cette époque. Voulant, avant tout, rétablir la discipline dans l'Eglise d'Espagne, il fut le principal auteur de toutes les améliorations importantes qui y furent introduites alors. Il n'en faudrait pas davantage pour donner la plus haute idée de son savoir et de son zèle. Il présida, en 619, au concile de Sévile. Là, il réfuta si solidement l'hérésie des eutychiens, qu'un évêque de la secte, venu de Syrie, abjura l'erreur sur-le-champ, pour embrasser la doctrine catholique. Il parut avec la même gloire au concile de Tolède, le plus célèbre de tous ceux qui furent tenus en Espagne. Aux yeux de tous, il était évident que Dieu l'avait suscité pour arrêter le torrent de barbarie et de férocité qui suivait partout les armes des Goths. Aussi le huitième concile de Tolède, tenu peu d'années après sa mort, l'appela-t-il le docteur excellent, la gloire de l'Eglise catholique, le plus savant homme qui eut paru pour éclairer les derniers siècles, et dont on ne doit prononcer le nom qu'avec respect.

Cependant les infirmités de la vieillesse viennent pour les saints comme pour les chrétiens les plus ordinaires; mais l'homme qui ne comprend pas le prix du temps se croit exempté du travail quand l'âge a brisé sa primitive énergie; les saints ne pensaient pas ainsi. Saint Isidore, usé par les travaux de sa vie, employa les dernières années de son épiscopat à écrire des ouvrages qui sont encore aujourd'hui une lumière dans l'Eglise. Sachant les langues grecque, latine et hébraïque, il voulut faire part aux siècles à venir de son immense érudition. C'est ainsi que le zèle des serviteurs de Dieu s'étend au delà des limites de leur vie. Pendant les six derniers mois que Dieu lui accorda encore, il redoubla ses aumônes avec une profusion telle que la foule des pauvres ne cessait d'assiéger sa demeure du matin au soir; il voulait se dépouiller avant de mourir. Sentant approcher sa fin, il alla, accompagné de deux évêques, dans une église, où l'un le couvrit d'un cilice, et l'autre lui mit de la cendre sur la tête. Il leva alors les mains vers le ciel, pria avec une ferveur angélique, demanda aux assistants pardon de ses péchés, communia; puis, ayant remis à ses débiteurs ce qui lui était dû, et aux pauvres ce qui lui restait d'argent, il retourna chez lui pour y mourir pauvre et dénué de tout, après un épiscopat de plus de trente-six ans (639). Sachons, comme lui, unir la vie contemplative à la vie active, et employer au salut de nos frères les talents et la fortune que Dieu nous prête, et alors, devenus pauvres à nos propres yeux et aux yeux du monde, nous serons les vrais riches aux yeux de Dieu; car ces richesses de l'âme, conservées au ciel, ne périront jamais.

MATÉRIAUX.

1. Écriture, — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Qui vigilaverit propter sapientiam, cito securus erit. (Sap., VI, 16.)

Surge et loquere ad eos omnia quæcumque præcipio tibi, ne formides a facie eorum, nec timere te faciam vultum eorum. (Jerem., I, 17.)

Ego constitui te hodie super gentes, et super regna, ut evellas, et destruas et dissipes et plantes. (Id., *ibid.*)

Nouveau Testament. — Nihil extra dicens quam ea quæ prophetæ locuti sunt. (Act., XXVI, 26.)

Existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei. (Philip., III, 8.)

Quæ desursum est sapientia, pudica est,

pacifica, plena misericordia et fructibus bonis. (Jac., III, 15.)

2. — SS. PÈRES.

Arius in Alexandria una scintilla fuit, sed quia non statim oppressus est, totum orbem ejus flamma populata est. (S. Hieron., *in Ep.* 5.)

Debet divinarum Scripturarum doctor fidelis, ac debellator erroris, et bona docere et mala dedocere, et hoc opere et sermone conciliare adversos, remissos erigere, nescientibus quid expectare debeant intimare. (S. Augustin., *de Doctr. Christ.*)

Qui in erudiendis atque instituendis ad virtutem populis præerit, necesse est ut in omnibus sanctus sit, et in nullo reprehensibilis habeatur. (S. Isidor., l. II, *Offic.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Saint Athanase en orient, saint Hilaire et saint Isidore dans l'occident furent les boulevards du catholicisme contre l'arianisme. On peut avec raison mettre ces trois docteurs en parallèle pour leur science, leur vertu, leurs combats et leurs victoires.

2. Saint Isidore peut être comparé à Jérémie : *Bellabunt adversum te et non prævalebunt.* (Jerem. XV, 20.)

3. Il fut l'*Armatura fortium* dont il est parlé dans le *Cantique des cantiques*, opposé à la barbarie et à la férocité des Goths, qu'il adoucit et convertit au Seigneur.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

1. APPLICATION A LA SCIENCE DIVINE. *Doctrina et sermone eruditus.*

2. DIGNITÉ ET SAINTETÉ DANS SON LANGAGE. Sermo purus, simplex, apertus, plenus gravitatis honestatis, plenus suavitatis et gratiæ. (S. Isidor., *Offic.*)

3. HUMILITÉ. Per nimiam humilitatem suam subditorum vitia convalescere faciens. (Id., *ibid.*)

4. CHASTETÉ. Custos castitatis. (Id., *ibid.*)

5. CHARITÉ. Sollicita dispensatione curam pauperum gerens. (Id., *ibid.*)

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

TEXTE : *Positus sum ego doctor gentium in fide et veritate.* (I Tim., II, 7.

1. Science du docteur : livres qu'il a composés; conversions qu'il a opérées. — 2. Vertus du saint évêque : humilité, douceur, zèle, persévérance.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

TEXTE : *Ego dedi te in civitatem munitam, et in columnam ferream, et in murun æreum, super omnem terram regibus Juda et sacerdotibus et populis terræ. Et bellabunt adversum te et non prævalebunt.* (Jerem., I, 18.)

1. Saint Isidore, la terreur des ariens en Espagne. — 2. Saint Isidore, l'apôtre des Goths. — 3. Saint Isidore, la lumière de l'Eglise d'Espagne au septième siècle. — 4. Saint Isidore, le modèle des vertus épiscopales.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Consulter : 1. Les écrits de ce saint. — 2. Ceux de saint Braulion et saint Ildefonse, ses disciples. — 3. Mabillon, *Vie de saint Isidore.* — 4. Les principaux hagiographes.

7. MARTYROLOGE. — S. Agothopode, m. — S. Ambroise, év. — S. Isidore, id. — S. Plator, solit. — S. Zozime, anach. — S. Benoît de saint Philadelphe.

---

5 avril. — SAINT VINCENT FERRIER, dominicain.

(XIVe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT VINCENT FERRIER.

Vincent Ferrier, né à Valence, en Espagne, l'an 1350, vint au monde avec de si belles inclinations et une si riche nature, que son enfance fut un prélude merveilleux de la sainteté suréminente de sa vie. Presque dès le berceau il se montra pieux ; sa jeunesse tout entière fut un hommage d'amour et d'innocence offert à Dieu, à Jésus et à Marie. La science, chez lui, marcha d'un pas égal avec la sainteté : à dix-sept ans il avait terminé ses cours de philosophie et de théologie, et il

embrassa l'institut de Saint-Dominique, où la science et la piété brillaient avec éclat. Son père, avant la naissance de cet enfant, avait eu révélation que son fils serait une des grandes lumières de cet Ordre : aussi le conduisit-il au couvent avec une douce joie.

Le jeune novice égala bientôt en mérite les religieux les plus parfaits; par l'innocence de sa vie, par ses solides études, il devint un des hommes les plus illustres de son siècle. Ses travaux n'interrompaient jamais sa prière : « Voulez-vous étudier avec succès, a dit ce grand homme, consultez plus encore l'Esprit saint que les livres; l'étude fatigue l'esprit, dessèche le cœur : délassez-vous de temps en temps dans les plaies sacrées de Jésus, interrompez souvent votre travail par de courtes mais ferventes oraisons jaculatoires : la science est un don du Père des lumières. »

Vincent professa la philosophie successivement à Valence, à Barcelone, à Lérida, avec un éclat prodigieux. A vingt-huit ans, l'évêque de Valence le chargea de faire des leçons d'Ecriture sainte et de théologie; puis, comme il avait un talent éminent pour la chaire, il lui confia le ministère de la prédication : les conversions suivirent bientôt sa parole, et on reconnut que Dieu venait de donner un nouvel apôtre au monde. Ce prédicateur composait ses sermons au pied du crucifix; on sentait que son éloquence coulait de cette source : la croix avait fait de lui le plus austère et le plus humble des hommes; aussi entraînait-il à sa suite la foule des âmes vers le ciel.

Un zèle si ardent, une vertu si éclatante, émurent l'enfer, qui essaya de le perdre; mais l'ange du Seigneur le garda. Une infâme courtisane trouva un jour moyen de se cacher dans sa cellule; Vincent y entra sans l'apercevoir, et il se mit à la prière et à l'étude : cette misérable alors se posa devant lui; que faire? prendre la fuite? mais le scandale peut éclater. Le saint fait mieux; il convertit la pécheresse, dont la vie édifiera le public, témoin de ses désordres.

Benoît XIII, élu pape d'Avignon, appela Vincent; il obéit, croyant obéir à la voix du vicaire véritable de Jésus-Christ. Là il tombe malade; prêt à expirer, Jésus lui apparaît, lui ordonne de quitter Avignon et d'aller prêcher en apôtre. Guéri subitement, il obéit à l'instant même, refusant l'évêché de Valence et le chapeau de cardinal.

Constitué missionnaire apostolique, on le vit parcourir des contrées immenses, et faire changer de face aux pays qu'il évangélisait. Il commença par sa patrie, où il opéra de telles merveilles, qu'on lui décerna le titre glorieux d'apôtre de l'Espagne. Il vint en France, où il fit des merveilles plus grandes encore. Il parcourut ensuite le nord de l'Italie, passa en Suisse, en Lorraine, en Allemagne, puis dans les Pays-Bas et en Angleterre, et partout il prêcha avec tant de fruit, qu'on se mit à l'appeler l'apôtre de l'Europe. On courait en foule au-devant de lui; des milliers de personnes le suivaient d'une ville à l'autre; son auditoire, en pleine campagne, s'élevait parfois à près de cinquante mille âmes. Dieu lui avait communiqué le don des langues, et les miracles suivaient en nombre étonnant et partout sa parole.

Jamais dans le cours de son apostolat, malgré ses fatigues immenses, le saint religieux ne relâcha rien de l'observance de sa règle; il jeûna tous les jours l'espace de quarante ans, et au pain et à l'eau le mercredi et le vendredi; il couchait sur un peu de paille, et il se déchirait le corps par de sanglantes disciplines; son désintéressement était sans bornes, et la pauvreté faisait ses plus chères délices.

Appelé au concile de Constance, il contribua par ses conseils à la pacification de l'Eglise et à l'élection de Martin V. Il reprit ensuite ses courses apostoliques, qui se terminèrent par la Bretagne. Epuisé de travaux et de pénitences, il tomba malade à Vannes, où il mourut, le 5 avril 1419, à l'âge de soixante-dix ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT FERRIER.

TEXTE : *Et data est ei corona, et exivit vincens ut vinceret.* (Apoc., VI, 2.)

Quel est, M. F., ce vainqueur que le voyant de Pathmos nous montre, une couronne au front, et s'en allant guerroyer, assuré de la victoire? Ce vainqueur est Notre-Seigneur Jésus-Christ, s'apprêtant à combattre les ennemis de son Eglise, auxquels il ne laissera ni trève ni repos jusqu'à ce qu'il les ait réduits à lui servir de marche-pied; il a la couronne sur la tête, en signe de la souveraine puissance qu'il a reçue dans le ciel et sur la terre.

Mais l'Homme-Dieu n'est pas seulement vainqueur par lui-même; il le sera aussi, à travers tous les siècles, par ceux qu'il a associés à sa puissance, et qui, comme lui, toujours attaqués par les mêmes ennemis, comme lui en triompheront toujours.

Parmi ces lieutenants du Christ, un des plus glorieux est Vincent Ferrier, dont nous célébrons la fête aujourd'hui. Né à Valence, en Espagne, le vingt et un janvier 1357, d'une noble et ancienne famille, il reçut au baptême le nom de Vincent, c'est-à-dire vainqueur : nom qu'on peut appeler prophétique, puisqu'il semblait annoncer dès-lors ce que notre saint devait être dans la suite.

Vincent fut en effet vainqueur, et il le fut doublement, premièrement : *Vainqueur des ennemis du salut en lui-même;* en second lieu : *Vainqueur de ces mêmes ennemis dans les autres.*

Ire CONSIDÉRATION. — VAINQUEUR EN LUI-MÊME.

Trois sortes d'ennemis s'opposent au règne de Dieu en nous. Vous ne les connaissez que trop bien, M. F. : ils se nomment le démon, le monde et la chair. Vincent eut à lutter contre eux comme nous et plus que nous peut-être; il faut voir avec quelle énergie et quel indomptable courage il le fit.

Le démon, furieux de son ardeur à marcher dans les voies de la perfection, employa tout ce qu'il avait de malice et de ruse pour le perdre ou du moins le ralentir dans sa course. Tantôt, sous la figure d'un vieil anachorète blanchi dans les travaux de la pénitence, il lui conseillait plus de modération dans ses austérités et ses longues veilles, dont les excès le mettraient bientôt hors d'état d'être utile; tantôt, sous la forme d'un Ethiopien au noir visage, il cherchait à l'effrayer, en lui déclarant qu'il l'attaquerait sans relâche, et qu'il le ferait bien enfin succomber à ses coups. Mais les menaces ne lui réussirent pas mieux que les artifices : Vincent mit sa confiance en Dieu et se moqua de Satan.

Celui-ci pourtant ne se tint pas pour battu. Il en voulait surtout à ce que Vincent estimait son plus grand trésor, je veux dire à sa pureté. Un jour donc que Vincent priait avec ferveur devant une image de la très-sainte Vierge, lui demandant la conservation de cette précieuse vertu : « Tu as été vierge jusqu'à présent, lui cria une voix sortant du côté de l'image, mais bientôt tu ne le seras plus. » Dire quelles étaient la douleur et la confusion du saint jeune homme serait impossible. Mais il entend aussitôt une autre voix; c'était la voix de sa puissante protectrice, qui lui fit connaître que la première était celle de l'esprit immonde, et que, pour elle, jamais elle ne l'abandonnerait.

Que de fois encore le serpent infernal essaya-t-il, tout aussi vainement, à le prendre dans ses piéges!

Vincent remporta les mêmes victoires sur l'esprit du monde, cet autre ennemi du salut, non moins redoutable que le premier.

Qu'elles sont grandes les séductions du siècle pour un homme jeune, riche, d'une naissance distinguée, réunissant aux plus belles qualités de l'intelligence celles du corps, et pouvant ainsi sans peine, comme on dit, faire son chemin dans le monde. Vincent possédait tous ces brillants avantages : il les foula tous aux pieds.

Il avait dix-sept ans lorsque son père, qui était fort pieux et qui méritait bien

d'avoir un tel fils, lui proposa trois choses : ou d'entrer dans l'ordre de Saint Dominique, ou de se marier, ou d'aller soit à Rome, soit à Paris, pour faire valoir sur un théâtre digne de lui les talents que Dieu lui avait donnés. Vincent n'hésita pas un instant : de ces trois choses il choisit la première, parce que, disait-il, Dieu l'y avait prédestiné de toute éternité. Il se fit donc frère-prêcheur, et ainsi, d'un seul coup, il abattit l'esprit du monde. Immense fut la joie que causa une si généreuse résolution à ce bon père, bien différent de tant d'autres, qui détournent leurs enfants de la religion et aiment mieux les voir s'engager dans les chemins périlleux du monde.

Mais il restait à Vincent un dernier ennemi, ennemi d'autant plus à craindre qu'il ne nous quitte jamais, qu'il est en nous, qu'il est nous-mêmes et qu'il nous suit partout, jusque dans la solitude. Cet ennemi s'appelle la chair ou la concupiscence, qui n'est autre chose qu'un soulèvement continuel de la nature corrompue contre la raison et contre Dieu. Vincent, il est vrai, n'a pas attendu jusqu'à présent pour dompter cet ennemi domestique; mais il sait que cent fois vaincu, cent fois il se relève, et qu'il ne meurt entièrement qu'avec nous. Maintenant donc il s'adonnera plus que jamais aux salutaires exercices de la prière et de la mortification, où il faut que nous puisions tous la force qui doit nous rendre victorieux dans le combat spirituel. L'espace de quarante ans il observera un jeûne non interrompu, excepté les dimanches; il se donnera toutes les nuits la discipline; après ses journées, consacrées aux plus pénibles travaux, il n'accordera à son corps, sur un peu de paille ou de sarments, qu'un repos de quelques heures.

C'est par de telles rigueurs que Vincent, après avoir triomphé du démon et du monde, remporta une victoire plus difficile encore, en triomphant de sa propre convoitise.

Maintenant nous allons voir comment, vainqueur de tous les ennemis du salut en lui-même, il le fut aussi dans les autres.

IIe CONSIDÉRATION. — VAINQUEUR DANS LES AUTRES.

L'ordre de Saint-Dominique avait pour fin principale la prédication de l'Evangile. Vincent, qui sera une des lumières de cet ordre si riche en illustrations, était, si j'ose le dire, né frère-prêcheur. Enfant, il préludait déjà au noble ministère qu'il devait un jour remplir avec un si prodigieux succès : dès lors il aimait à réunir autour de lui les compagnons de son âge, pour leur débiter les sermons qu'il avait entendus dans les églises. Fidèle aux inspirations du Ciel, dont il ignorait encore les desseins sur lui, il s'appliquait avec une ardeur sans égale à l'étude, et y faisait des progrès non moins rapides ni moins étonnants que ceux qu'il faisait dans la vertu.

C'est ainsi que Vincent se préparait d'avance aux combats qu'il allait bientôt avoir à livrer aux ennemis du salut dans les âmes de ses frères. L'humble religieux n'a d'autres armes que la parole; mais c'est la parole de Dieu, qui, arrivant aux hommes par la bouche d'un saint, sera ce glaive à deux tranchants dont parle l'Evangile, et auquel rien ne résiste.

Il fit d'abord une rude guerre au démon dans une multitude de personnes que l'esprit de mensonge tenait asservies à ses lois. Et voulez-vous savoir avec quels merveilleux résultats? Ses biographes vous diront qu'il a converti dix-huit mille Maures, Turcs ou Sarrazins, vingt-cinq mille juifs, quarante mille hérétiques ou schismatiques, et un nombre incroyable de paysans, presque aussi grossiers et ignorants dans les choses de la foi que les païens eux-mêmes. Et qui pourrait compter les pécheurs, ces autres esclaves de Satan, que, dans ses courses apostoliques à travers la plus grande partie de l'Europe, il eut le bonheur de ramener à Dieu? Tels sont, d'après des témoignages certains, les glorieux trophées qu'il remporta sur l'enfer.

D'un autre côté, je pourrais rapporter plus d'un fait pour montrer avec quel zèle infatigable et aussi avec quels éclatants succès il travaillait à détruire dans

ses contemporains l'esprit du monde et à y ranimer l'esprit de l'Evangile. Je n'en citerai qu'un seul. Un jour qu'il prêchait devant Marguerite, veuve de don Martin, roi d'Aragon, cette princesse fut si vivement touchée qu'elle se mit à pleurer amèrement en présence de l'assemblée, et qu'après avoir dit un solennel adieu à toutes les pompes et à toutes les vanités du siècle, elle se retira dans un couvent où elle termina ses jours dans la pratique des plus humbles vertus.

Mais ses plus terribles coups, il les réservait pour la concupiscence, parce qu'il la regardait avec raison comme une source empoisonnée de la corruption des hommes et comme la cause universelle de leur perte. Aussi ne voulait-il pas qu'on entrât en accommodement avec elle; et après avoir fait voir en sa personne comment on peut la dompter, il inculquait à tous la nécessité de lui faire une guerre sans trêve ni merci. La preuve que ce ne fut pas en vain, nous la trouvons et dans ces processions de pénitents qui, en sortant du sermon, se fouettaient publiquement dans les rues jusqu'au sang, et dans ces foires d'un nouveau genre, où, quand Vincent avait prêché, les marchands étalaient, quoi? des haires et des cilices, des disciplines, des ceintures de crin ou de fer, et autres instruments de mortification!

Après une vie ainsi toute remplie d'actions héroïques, et dont Dieu lui-même attesta la sainteté par de nombreux miracles, Vincent alla recevoir dans le ciel la couronne du vainqueur, à l'âge de soixante-dix ans.

Puissions-nous, M. F., en imitant autant que possible un si grand modèle, avoir un jour quelque part à la même récompense. Ainsi soit-il.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Maximes du saint. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Relinquent gentes idola sua et venient. (Job, XIV, 8.)

Leva in circuitu oculos tuos et vide; omnes isti congregati sunt et venerunt tibi. (Is., XLIX, 8.)

Mittam ex eis in Africam et Lydiam..... in Italiam et Græciam, ad insulas longe. (Id., LXVI, 23.)

Nouveau Testament. — Ite ad oves quæ perierunt domus Israel. (Matth., X, 5.)

Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona. (Rom., X, 15.)

In itineribus sæpe, periculis fluminum, in labore et ærumna, in vigiliis multis, in fame et siti, in jejuniis multis. (II Cor., XI, 26-27.)

2. — SS. PÈRES.

Quis ita sibi terrarum orbem tam brevi tempore subjugavit? Unde igitur hæc tanta, tamque admirabilis virtus?... homo etenim ignobilis, abjectus et circumforaneus in tantum virtute progressus est ut et Persas et Parthos, et Medos, et Indos, et Scythos, et Ethiopes, et Sauromatas, et Saracenos et omne prorsus humanum genus sub jugum mitteret veritatis. (S. J. Chrysost., *Hom. de Laudib. B. Pauli.*)

In mundo grana seminis spargit. (S. Gregor., *Hom.* 20 *in Evang.*)

Prædicatores suos Dominus sequitur. (Id., *Hom.* 17 *in Evang.*)

3. — MAXIMES DU SAINT.

1. La science est un don du Père des lumières; ne la regardez donc pas comme l'ouvrage de votre esprit et de vos talents.

2. Voulez-vous étudier d'une manière qui vous soit utile? Que la dévotion accompagne toutes vos études et que votre but soit moins de vous rendre habile que de contribuer à votre sanctification.

3. L'étude fatigue l'esprit et dessèche le cœur. Allez de temps en temps ranimer l'un et l'autre aux pieds de Jésus-Christ. Quelques moments de repos dans ses plaies sacrées procurent une nouvelle vigueur et de nouvelles lumières.

4. Interrompez votre travail par ces prières courtes et ferventes, nommées *jaculatoires.*

5. Quiconque aime à disputer et à contredire par orgueil ne sera jamais solide-

ment vertueux. Jésus-Christ cache sa vérité aux orgueilleux et ne la découvre qu'aux humbles. (S. Vincent Ferrier, *Traité de la Vie spirituelle,* c. I, 2 et 16.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

1. DÉVOTION. Il avait une tendre dévotion à Jésus souffrant et à la sainte Vierge.

2. MORTIFICATION, PRIÈRE, SCIENCE SACRÉE. Il joignit à la prière et aux austérités de la pénitence, l'étude et la méditation des livres divins, ainsi que la lecture des écrits des Pères.

3. JEUNES. Il contracta de bonne heure l'habitude de jeûner le mercredi et le vendredi afin de maîtriser plus aisément ses passions.

4. HUMILITÉ ET DÉSINTÉRESSEMENT. Son attention à conserver dans son cœur l'esprit d'humilité ne le fit pas moins admirer que son désintéressement. Il refusa constamment les dignités ecclésiastiques et tous les emplois qu'on voulut lui donner dans son Ordre, se contentant du titre de missionnaire apostolique.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Saint Vincent Ferrier, religieux. Il met en pratique les trois règles de perfection prescrites dans son *Traité de la vie spirituelle :* 1. Eviter les distractions extérieures. — 2 Préserver son cœur de l'enflure de l'orgueil. — 3. Bannir tout attachement immodéré aux choses sensibles.

II. Saint Vincent, missionnaire. Son zèle s'étend à trois grands maux de son temps : 1. Faire cesser le schisme d'Occident. — 2. Convertir les juifs et hérétiques. — 3. Ramener à la sainteté de vie chrétienne les grands et le peuple, avilis dans une grossière corruption.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

Premier moyen d'action du saint missionnaire : 1. Exposition des sujets les plus terribles de la foi : péché, mort, jugement, enfer, éternité. — 2. Expression populaire, accent pathétique.

Deuxième moyen. Pratique des vertus d'un vrai apôtre : zèle, courage, mortification, piété, persévérance.

6. — ENCOMIA.

1. CRUCIS SIGNO TEMPESTATEM CEDAT.

Cærula dum rapidis quatiuntur regna procellis,
Œquoreo Nereus illa Tridente premit.
Sedas, Vincenti, commotum turbine cœlum,
Et silet imperio protinus aura tuo.
Ærias quidni modereris, Dive, procellas,
Cum tua sit sacro cincta Tridente manus ?

2. REOS AD SUPPLICIUM CONCITATUR ET PII VERBIS INCENDIT.

Ad fera dum vincti rapiuntur funera sontes,
Vincenti, miseris fis comes ipse reis;
Damnatis solator ades, mortisque paratæ
Horrorem blanda præditus arte levas.
Nec satis. Inflammas illorum pectora verbis,
Succendisque sacro frigida corda rogo.
Sic quamvis varias subeant pro crimine mortes,
Tu tamen hos uno cogis amore mori.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Ranzano, *Vie de saint Vincent Ferrier.* — Henschenius, id. — Papebroch, id. — Godescard, id. — Touron, *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, t. III.

8. MARTYROLOGE. — Sainte Irène, v. et m. — S. Zénon, m. — S. Vincent Ferrier, c. — Plusieurs saints martyrs.

---

6 avril. — SAINT CÉLESTIN Ier, pape et confesseur.

(Ve SIÈCLE.)

—

VIE DE SAINT CÉLESTIN Ier.

Célestin, fils de Priscus, né à Rome, fut choisi par tout le peuple pour remplacer saint Boniface sur le siége apostolique. Dieu lui accorda des grâces multipliées pour la défense de l'Eglise. Sachant bien qu'il n'y a plus à accorder à ceux que le Saint-Siége a condamnés de remettre leur cause en question, mais qu'il ne faut leur offrir que le remède de la pénitence, il refusa à Célestin, principal sectateur de Pélage, l'audience qu'il sollicitait, comme si l'affaire de cet hérétique n'eût pas été décidée, et il donna ordre de l'expulser d'Italie. Il ne mit pas moins de zèle à faire disparaître l'hérésie pélagienne de la Grande-Bretagne, et pour y parvenir, il

y envoya comme son vicaire saint Germain d'Auxerre. D'un autre côté, il ordonna évêques deux Irlandais, Pallade, qui était diacre de l'Eglise romaine, et saint Patrice; de cette manière, en prenant soin de maintenir dans l'unité catholique la Bretagne, déjà soumise à la foi chrétienne, il convertit l'Irlande, qui était encore barbare.

Célestin usa de toute la force de son autorité pour combattre Nestorius, évêque de Constantinople, et l'erreur impie qu'il s'efforça d'introduire dans l'Eglise, en soutenant que le Christ était né de Marie seulement comme homme, et non comme Dieu et homme tout à la fois, et que la divinité lui avait été ensuite conférée à cause de ses mérites. Le pape délégua donc saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, pour qu'il portât une sentence de condamnation contre le novateur, si celui-ci ne consentait pas à se rétracter dans l'espace de dix jours. Mais l'obstination de Nestorius dans l'erreur ayant encore accru les divisions et le trouble, il fallut célébrer le troisième concile œcuménique, qui se tint à Ephèse et auquel Célestin présida par ses légats. Nestorius y fut condamné, avec l'hérésie dont il était l'auteur, par les évêques, qui y prononcèrent en juges d'après leurs sentiments, et sans en permettre la discussion.

Célestin défendit dans ses lettres qu'on refusât la pénitence aux mourants; que l'on promût à l'épiscopat des laïques dont la vie n'aurait pas été pure; que le métropolitain exerçât sa juridiction hors de sa province, et que pour l'élection des évêques on préférât les étrangers aux clercs qui avaient servi dans l'église vacante. Enfin, il s'endormit dans le Seigneur l'an 432 de Jésus-Christ, et fut enseveli dans le cimetière de Priscille, sur la voie Salaria.

PANÉGYRIQUE DE SAINT CÉLESTIN Ier.

TEXTE : *Homo peregre proficiscens, vocavit servos suos et tradidit illis bona sua.* (Matth., XXV, 14.)

Quel est cet homme qui s'en va dans un pays étranger, appelle ses serviteurs et leur confie ses biens dont il leur demande compte à son retour? Evidemment, dit saint Grégoire, c'est notre Sauveur, qui s'en alla au ciel avec la même humanité qu'il avait revêtue par amour pour nous. Les biens qu'il a confiés à ses serviteurs, ce sont les richesses de la terre, les dons naturels de l'esprit et les grâces du ciel. Au dernier jour du monde, quand il reviendra pour juger les vivants et les morts, il demandera à chacun un compte sévère des dons qu'il aura reçus. C'est cette pensée qui a inspiré tant de fermeté et de courage aux saints. Mieux que nous, ils comprennent la nécessité d'employer à la gloire de Dieu et au salut des âmes les talents que le ciel ne donne que pour ce saint usage. Méditons l'exemple que nous a donné à cet égard l'illustre pontife que l'Eglise honore en ce jour, examinons : *Sa douceur*, première considération; *Sa fermeté inébranlable*, deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — SA DOUCEUR.

L'Écriture sainte nous trace en deux mots les deux qualités les plus précieuses que doit posséder tout homme appelé à commander aux autres : la douceur dans la manière d'agir et la fermeté dans les affaires. C'est ainsi que Dieu lui-même conduit le monde physique et le monde moral. Aussi tous les saints, serviteurs fidèles du meilleur des maîtres, nous apparaissent-ils avec ce double caractère de bonté et de douceur envers leurs frères et de fermeté pour les principes. C'est bien aussi ce que l'histoire rapporte du pape saint Célestin.

Romain de naissance, il succéda à saint Boniface en 422. Son élection se fit d'une voix unanime, tellement ses éminentes qualités l'avaient élevé haut dans l'opinion publique.

Saint Augustin, ayant appris qu'il était choisi pour successeur de saint Pierre,

redouta en quelque sorte son extrême bonté, et lui écrivit pour le prier de ne point accorder sa protection aux esprits orgueilleux et rebelles qui troublaient l'Eglise. Célestin prouva bientôt que cette crainte était superflue, et que, s'il savait pardonner comme un père aux enfants repentants, il savait aussi résister comme un rempart inébranlable aux ennemis de la vérité. Dur et sévère pour lui-même, il était plein de mansuétude pour les fautes et les faiblesses des autres; mais il est une douceur imprudente et dangereuse qui, au lieu de corriger le mal, ne fait qu'encourager le coupable; il en est une autre qui est le fruit de la charité et de la sagesse chrétienne et qui s'arrête aux limites convenables. Celle-ci fut toujours pratiquée par notre saint, et l'histoire nous dit quels succès éclatants en furent la récompense. C'est ainsi qu'il rétablit la paix dans l'Eglise d'Orient, agitée alors par l'hérésie nestorienne; c'est ainsi qu'il envoya en Angleterre un ange de paix, appelé saint Germain d'Auxerre, qui, animé d'un zèle aussi pur qu'éclairé, y dissipa les prestiges de l'erreur, et préserva l'Egilse britannique du danger qui la menaçait; c'est ainsi encore que cet illustre pontife envoya saint Pallade prêcher la foi aux sectes qui habitaient l'Irlande et le nord de la Bretagne; enfin, ce fut encore de lui que saint Patrice, le grand apôtre de l'Irlande, reçut sa mission en 433. C'est cette même douceur qui lui inspira cette lettre admirable qu'il écrivit aux évêques des provinces de Vienne et de Narbonne pour les exhorter à corriger plusieurs abus, et leur demander d'accorder l'absolution à tous les pécheurs qui la demanderaient sincèrement à l'article de la mort, attendu, dit il, que la contrition dépend moins du temps que du cœur. On voit que son amour pour l'Eglise s'étendait dans l'univers catholique tout entier; car, dans cette même lettre, il disait : « Ma vigilance pastorale n'est point limitée par les lieux; elle s'étend dans tous les pays où l'on adore Jésus-Christ. » Modèle de douceur évangélique, tel nous apparait d'abord saint Célestin.

Maintenant, M. F,, faisons un retour sincère sur nous-mêmes; demandons-nous : Ne suis-je pas à l'égard de ceux qui dépendent de moi et pour mes propres défauts d'une douceur ou plutôt d'une faiblesse également fatale aux autres et à moi-même? N'ai-je pas fermé les yeux sur des fautes capitales, des habitudes vicieuses, de scandaleux exemples qu'il était de mon devoir de corriger dans les autres ou en moi-même? Ou bien, ne suis-je pas d'une dureté impitoyable envers mon prochain, tandis que mon indulgence n'a pas de bornes quand il s'agit de mes propres défauts? Que de chrétiens, d'ailleurs irréprochables, qui manquent dans l'un ou dans l'autre de ces points!

IIe CONSIDÉRATION. — SA FERMETÉ INÉBRANLABLE.

Un homme qui manque de fermeté de caractère est capable de commettre les plus grandes fautes; les ennemis de la vérité s'en prévalent pour lutter contre elle avec une audace impudente; le mal s'étend et s'enracine autour de ce chef sans qu'il s'en doute; tout le monde sait ce qui se passe, lui seul l'ignore, et ainsi il se rend responsable des fautes qu'il aurait dû empêcher. Saint Célestin, en véritable pasteur du troupeau de Jésus-Christ, ne connaissait pas cette fatale condescendance pour les propagateurs de l'erreur. Après avoir employé les moyens que la douceur chrétienne lui avait conseillés, il savait aussi leur opposer un front d'airain. Ainsi il confirma la sentence du concile de Numidie, qui avait condamné et déposé le nommé Antoine, qui avait essayé de surprendre le bonne foi de Boniface Ier. Nestorius, patriarche de Constantinople, avait jeté le brandon de la discorde dans tout l'Orient; par deux lettres hypocrites il avait déguisé ses véritables sentiments, croyant tromper le pape; mais celui-ci fit assembler un concile à Rome en 430, fit examiner les écrits de cet hérétique et condamna hautement ses blasphèmes. Mais ayant refusé de se rétracter, ce malheureux agitateur eut occasion de comprendre que le chef de l'Eglise ne savait pas pactiser avec l'erreur. Le pape assembla un concile général à Ephèse en 431; il s'y trouva une foule d'évêques; Nestorius refusa de comparaître, continua à soutenir sa doctrine impie

contre l'unité de personnes en Jésus-Christ; les cent quatre-vingt-dix Pères du concile, sur l'ordre du pape, le frappèrent d'excommunication. Enfin, le calme fut rendu à l'Eglise, grâce à la fermeté de son chef.

Quelques prêtres des Gaules, par suite d'une interprétation erronée de la doctrine de saint Augustin sur la nécessité de la grâce, blâmaient hautement ceux qui la suivaient. Le saint pontife écrivit une lettre pleine d'énergie aux évêques du pays pour leur ordonner de repousser une nouveauté qui pouvait devenir si dangereuse. Dans une lettre, il donnait de grands éloges à saint Augustin : « Nos prédécesseurs, dit-il, l'ont toujours regardé comme un des plus célèbres docteurs de l'Eglise, et la mémoire de ce grand homme ne pourra jamais être flétrie par les clameurs de quelques particuliers. »

Aussi, partout où grondait un orage, où se montrait un ennemi, où se préparait un scandale ou une lutte, on voyait ce courageux pontife sur le champ de bataille. Quelle grandeur que celle d'un homme qui, placé en face de l'univers agité par mille passions, ne s'inspire que des pensées du ciel, ne craint au monde que Dieu, ne mesure jamais ses forces d'après les calculs étroits de la sagesse humaine, mais se sent à toute heure prêt à mourir pour défendre le dépôt sacré de la foi! On peut bien le dire, saint Célestin vécut et mourut sur la brèche où il combattait pour la cause de la vérité catholique.

Et nous, M. F., n'avons-nous rien à faire pour elle? Dans le cercle étroit où s'écoule notre vie, n'avons-nous jamais manqué de fermeté et d'énergie, quand notre foi, notre sainte religion, ses prêtres ou ses sacrements étaient attaqués? Peut-être avons-nous gardé alors un lâche et honteux silence? Notre bouche n'est-elle pas restée muette en face de ces calomnies? N'avons-nous pas peut-être souri aux railleries de l'ignorance ou de la méchanceté? Ah! que nous serions coupables envers la vérité qui nous a faits tout ce que nous sommes! De nos jours, elle trouve tant d'ennemis! Les journaux, les brochures, les romans, les sociétés secrètes, les livres corrupteurs la bafouent, l'insultent, la nient, la faussent et voudraient l'effacer du monde. Soyons-en les nobles et courageux défenseurs; sachons, en véritables soldats de l'Eglise, combattre jusqu'à la mort pour la doctrine infaillible de Jésus-Christ, notre chef et notre récompense éternelle.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Erit quasi pater habitantibus Jerusalem. (Is., XXII, 21.)

Statuit ei principatum sacerdotii. (I Mach., XI, 27.)

Nouveau Testament. — Oportet et hæreses esse ut et qui probati sunt, manifesti fiant in vobis. (I Cor., XI, 19.)

Potens sit exhortari in doctrina sana, et eos qui contradicunt arguere. (I Tim., II.)

Hæreticum hominem post unam et secundam correptionem devita. (Tit., III, 10.)

2. — SS. PÈRES.

Dolosa doctrina hæreticorum, sub nomine Dei blasphema, sub pretextu religionis impia. sub veritatis specie fallax. (S. Hilar., *in Ps.* CXXXVIII.)

Lethale venenum falsæ doctrinæ fugiendum est. (S. Joan. Chrysost., *Hom.* 5 *in Gen.*)

Catholici te conditorem antiquæ fidei venerantur atque suscipiunt, omnes hæretici detestantur. (S. Hieronym., *in Ep.*)

Hæretici humiliter irrepunt, blande capiunt, mollitter ligant, latenter occidunt. (S. Leo, *Serm.* 5 *in Jejunio.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Pater patrum, par angelis in fervore, par prophetis in absconditorum mysteriorum revelatione, par apostolis in prædicatione.

2. Validissimus malleus hæresis Nestorianæ.
3. Almus Doctor Concilii Ephesini.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

CHARITÉ. Il prescrit aux évêques des provinces de Vienne et de Narbonne d'accorder l'absolution à tous les pécheurs à l'heure de la mort, vu que la contrition dépend moins du temps que du cœur.

DEFENSOR FIDEI. Le *Martyrologe romain* s'exprime ainsi : Cælestinus papa qui Nestorium Constantinopolitanum episcopum damnavit, Pelagiumque fugavit.

PROTECTOR PACIS. Il employa tous les moyens pour faire cesser les divisions parmi les évêques orientaux après la condamnation de Nestorius.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

TEXTE : *Potens sit exhortari in doctrina sana et eos qui contradicunt arguere* (Tit., I, 9.)

I. Caractères de la sainte doctrine : 1. Invariable. — 2. Apostolique. — 3. Sainte.

II. Marques de la fausse doctrine : 1. Prétentieuse. — 2. Nouvelle. — 3. Indocile.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1. Conduite de saint Célestin à l'égard des hérétiques. — 2. Sa conduite à l'égard des pécheurs pénitents. — 3. Ses admirables vertus.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Tillemont, *Mémoires*, t. XIV. — D. Cellier, t. XIII. — Godescard, *Vies des Saints*. — Plusieurs autres hagiologues.

7. MARTYROLOGE. — S. Sixte, p. et m. — SS. Timothée et Diogène, mm. — Cent vingt martyrs en Perse. — S. Platon et deux autres martyrs. — S. Marcellin, id. — S. Célestin, p. et m. — S. Celse, év. — S. Guillaume, abbé.

---

7 avril. — LE B. HERMAN, dit JOSEPH,

DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ (XIIIe SIÈCLE).

VIE DU B. HERMAN, dit JOSEPH.

Le bienheureux Herman, surnommé Joseph, si connu par sa tendre dévotion à la sainte Vierge, était Allemand de nation, d'une honnête famille qui avait été fort à son aise, mais qui, depuis quelque temps, se trouvait presque réduite à la misère. Il naquit à Cologne sur la fin du douzième siècle. Son éducation se ressentit de la triste situation de sa famille ; il ne fut pas élevé avec beaucoup de soins, mais il fut prévenu des plus douces bénédictions du Ciel presque dès le berceau.

On ne découvrait en lui nul des défauts du premier âge. Paisible, doux et docile, son penchant à la piété était si grand, qu'il ne semblait être né que pour la vertu

Sa dévotion envers la sainte Vierge était née avec lui. Il n'avait encore que sept ans que, se dérobant aux amusements de ceux de son âge, il se retirait secrètement dans une église dédiée à cette Reine du ciel ; là il passait en prière tout le temps que ses compagnons employaient à se divertir. Prosterné devant une image de Marie, on l'entendait s'adresser familièrement tantôt à la Mère, tantôt au Fils, avec cette sainte simplicité que Dieu seul peut inspirer à une âme innocente.

Cette pieuse ingénuité le portait ordinairement à présenter à la sainte Vierge et au petit Jésus des fleurs et quelquefois des fruits qu'on lui avait donnés, les pressant, avec une affectueuse importunité, d'accepter le petit présent qu'il venait leur offrir. Cette innocente simplicité leur plut ; et l'on assure que Dieu voulut bien l'autoriser par des miracles.

C'en était un bien singulier que la tendresse que la sainte Vierge avait pour

ce saint enfant. Elle lui apparaissait très-souvent dans cette même église, et, le comblant des douceurs célestes, elle daignait elle-même l'instruire et pourvoir, par des voies merveilleuses, à ses besoins. C'est de sa propre bouche qu'on apprit, peu avant sa mort, la plupart de toutes ces merveilles.

Il n'avait encore que douze ans quand il fut reçu dans le monastère de Steinfeldt, de l'ordre de Prémontré. En attendant qu'il eût l'âge de prendre l'habit, on l'envoya en Frise faire ses études dans une maison de l'Ordre. Il y fit des progrès étonnants et dans les sciences et dans la vertu. Sa piété crût toujours avec son âge. A son retour à Steinfeldt, il fut chargé du soin du réfectoire. Comme cet office lui laissait peu de loisir de vaquer à ses dévotions ordinaires, il en sentit quelque chagrin, il en fut repris. Souvenez-vous, mon fils, lui dit la sainte Vierge en lui apparaissant, que le premier de vos devoirs, c'est d'obéir. Toutes les dévotions de choix sont souvent des fruits de l'amour-propre. Vous ne serez jamais plus agréable à mon Fils et à moi, que quand vous ne suivrez que les impressions de l'obéissance. Quel honneur et quel avantage pour vous de servir vos frères! la charité renferme toutes les vertus. Jamais leçon ne fit plus de fruit. Herman ne trouva plus de goût que dans l'obéissance, et quoiqu'il fût, dans les exercices de piété, comblé de douceurs célestes, il fut toujours subordonné à ses devoirs.

Il serait difficile de raconter, et encore plus de détailler les bontés singulières que la très-sainte Vierge avait pour son serviteur. Le religieux de l'ordre de Prémontré, l'un de ses confidents, qui a écrit sa vie, rapporte sur cela un nombre infini de faits merveilleux, et avoue ingénument que, s'il n'en avait été le témoin, il les croirait lui-même peu probables.

A la vérité, on a vu peu de dévots de Marie l'aimer avec tant de tendresse, et l'honorer avec tant de zèle et de respect. La vue seule de son image le faisait entrer en extase. Il ne prononçait jamais ce doux nom, qu'il ne se prosternât par respect, et il a assuré qu'il goûtait alors des douceurs spirituelles qui sont au-dessus de toute pensée et de tout sentiment.

Sa vie innocente, son amour pour Notre-Dame et sa chasteté engagèrent ses confrères à ne l'appeler plus que Joseph. Il pensa que c'était déshonorer un si beau nom de le donner à un homme, disait-il, qui n'avait nulle des vertus du saint qui le porte; mais la sainte Vierge lui ayant fait connaître dans une vision que ce nom lui convenait, il le retint jusqu'à la mort.

Il est aisé de comprendre par quels moyens il s'attira du ciel tant de grâces et tant de faveurs; son humilité seule aurait pu les lui mériter, tant ce grand serviteur de Dieu avait de bas sentiments de lui-même. Sa vie fut un prodige de pénitence. Il ne vécut presque jamais que de pain et d'eau; ses veilles étaient continuelles; et lorsqu'il était obligé de prendre du repos, il ne le faisait que sur des ais, n'ayant qu'une pierre pour oreiller. Il disait que le temps de cette vie ne doit être qu'un temps d'épreuves; et il aurait été inconsolable, s'il eût été un moment sans souffrir.

Ses excessives austérités ne furent pas cependant les seuls exercices de sa pénitence; Dieu permit, pour modérer sans doute la satisfaction que pouvaient lui donner les faveurs extraordinaires qu'il recevait d'en haut, pour épurer sa vertu et faire croître son mérite, Dieu permit qu'il fût humilié par de longues et de fâcheuses tentations, et accablé de diverses infirmités corporelles qui réduisirent son corps en un état digne de compassion, et qui servirent à faire admirer sa patience et sa parfaite soumission aux ordres de Dieu.

Ses peines intérieures et ses douleurs augmentaient d'ordinaire les veilles des plus grandes fêtes. C'est ainsi que, par de nouvelles souffrances, Dieu préparait cette âme innocente aux grâces qu'il avait coutume de lui faire en ces jours solennels. Il fut réduit, une veille de Noël, dans un état si pitoyable, qu'on crut qu'il allait expirer. Ses douleurs et ses peines étaient étonnantes, lorsque tout à coup, sur le minuit, se trouvant miraculeusement guéri, il alla assister à l'office et à la messe.

Il avait une dévotion particulière à sainte Ursule et à ses compagnes; il composa même quelques proses ou chants rimés en leur honneur, et obtint de leurs

reliques pour son monastère. Mais rien n'égalait son amour pour Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement; il le manifestait par ses fréquentes visites et ses assidues adorations.

Dès qu'il se vit élevé à la haute dignité du sacerdoce, la majesté du divin sacrifice l'occupa uniquement : l'ardeur qui paraissait sur son visage, pendant qu'il disait la messe, trahissait le feu dont son cœur était embrasé. On ne le voyait jamais à l'autel sans qu'on ne fût profondément édifié; et les larmes abondantes qu'il y répandait faisaient connaître les douceurs intérieures dont son âme était inondée.

On l'a vu ravi durant trois jours en extase. L'exposition sublime du Cantique des cantiques qu'il a laissée montre quelles étaient les lumières qu'il recevait dans ces communications intimes avec Dieu. Il y avait déjà plusieurs années que ce saint homme, accablé de peines intérieures et extérieures, languissait, et ne vivait presque que par miracle, lorsque le Seigneur voulut enfin le récompenser.

Les religieuses de l'ordre de Cîteaux, d'un monastère peu éloigné de celui de Steinfeldt, souhaitèrent de voir le bienheureux Herman Joseph. Quelque peine qu'eût l'abbé de le laisser partir, il ne put pas le leur refuser. Le saint homme y fut à peine arrivé, qu'il traça avec son bâton une fosse pour sa sépulture. Sachant qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre, il redoubla de ferveur, et rendit à ces sœurs tous les services spirituels qu'elles avaient demandés. La troisième fête de Pâques, se sentant extraordinairement affaibli, il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort par des entretiens continuels avec Dieu et avec la sainte Vierge. Enfin, le jeudi de la même semaine, l'an 1233, cette âme innocente alla recevoir du Père des miséricordes et du Dieu de toute consolation, la récompense due à sa fidélité et à ses vertus. Il fut enterré dans l'endroit qu'il avait lui-même désigné; mais l'abbé et les religieux de Steinfeldt, fâchés de se voir privés de ce trésor, obtinrent de l'archevêque de Cologne la permission de lever ce saint corps. Il fut trouvé sans corruption, quoique depuis sept semaines il eût été déposé dans le tombeau. Son nom fut inséré dès lors dans les *Martyrologes* et dans les calendriers au 7 avril, et l'on commença peu après de célébrer sa mémoire par une fête et par un office particulier, dans l'Ordre de Prémontré et dans divers endroits du diocèse de Cologne. L'an 1628, on commença les procédures de sa canonisation, à l'instance de l'empereur Ferdinand II, et par les soins de l'archevêque électeur de Cologne, Ferdinand de Bavière.

PANÉGYRIQUE DU B. HERMAN, dit JOSEPH.

TEXTE : *Venite, benedicti Patris mei; possidete paratum vobis regnum.* (Matth., xxv, 34.)

Quels sont les bienheureux que le Fils de Dieu proclamera les élus, les bénis de son Père? Ce sont, comme il nous l'apprend lui-même, ces âmes pures, courageuses, élevées au-dessus du monde, que l'amour de Dieu et du prochain aura consumées ici-bas comme des victimes. Le saint homme dont l'Eglise rappelle en ce jour les vertus avait bien compris cette grande obligation, et c'est là son plus beau titre de gloire et de noblesse. Inclinons-nous devant ces héros du christianisme et cherchons à puiser dans leur belle vie des exemples et des encouragements pour régler et sanctifier la nôtre. Méditons : *Son amour pour Dieu*, premier point; *son amour pour le prochain*, deuxième point.

Ier POINT. — SON AMOUR POUR DIEU.

C'est une souveraine sagesse que de comprendre que la première et la plus essentielle de nos obligations est celle-ci : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. » Sans cette connais-

sance, l'homme n'est rien sur la terre ; sa vie s'écoule sans but et sans direction, comme celle de l'être sans raison ; il ne sait pas d'où il vient, ni où il va, et alors, nécessairement, il tombe dans l'amour des choses et des créatures d'ici-bas, et il devient la victime de ses passions et des vices les plus honteux. Mais qu'il élève sa pensée plus haut ; qu'il se dise : Mon âme est faite à l'image et à la ressemblance de Dieu ; fille du ciel, immortelle comme Dieu, elle doit retourner pure et sans tache vers celui d'où elle vient ; elle doit tendre sans cesse vers lui comme vers son centre et sa souveraine félicité. Oh ! alors la vie de l'homme devient grande et précieuse aux yeux de Dieu et de l'homme ; elle s'épure et s'ennoblit chaque jour jusqu'à ce qu'elle soit glorifiée au ciel.

Telle fut la vie du bienheureux Herman. Sa grande science, sa souveraine sagesse, la seule qu'il eût ambitionnée sur la terre, ce fut d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces. Pour y parvenir, il détache d'abord son cœur des hommes et des choses d'ici-bas ; il se fait pauvre des biens de ce monde ; il brise tous les liens profanes qui pourraient faire obstacle au mouvement de son âme vers la perfection ; il chasse, en un mot, le monde de son cœur ; puis il y fait une guerre à mort aux pensées, aux désirs, aux concupiscences de la nature : il y fait mourir le vieil homme, l'homme de la chair et du sang, pour le remplacer par l'homme nouveau, par l'homme surnaturalisé par la foi et la grâce. Que de combats soutenus dans cette pieuse solitude de Prémontré ! Que de luttes entreprises pour vaincre en lui le démon, la chair et le monde ; victime de son amour, il immola à Dieu tout ce qui était de la terre et il s'immola lui-même à l'amour de son Créateur.

Il règne, M. F., dans le monde, une grande erreur relativement aux saints. En les voyant si fort élevés au-dessus de la nature et des sentiments de la nature, on s'imagine qu'ils étaient nés ainsi et qu'ils n'avaient qu'à suivre leur instinct pour arriver à la plus haute perfection. Voilà ce qu'on croit ; voilà ce qu'on dit, et on ajoute : C'étaient des saints ; quant à moi, je ne puis pas agir ainsi, je n'en ai pas la force, ni la grâce. Ce faux raisonnement est une ruse du démon, une véritable tentation, un piège fort dangereux. Mais voici la vérité : les saints étaient nés avec les mêmes faiblesses, les mêmes tentations, les mêmes passions que nous ; pour devenir meilleurs que nous ils avaient besoin de prier, de veiller, de combattre, de faire de grands efforts comme nous. Autre chose, une foule de saints n'avaient pas plus de grâces que nous ; beaucoup d'entre eux en avaient moins ; plusieurs se trouvaient au milieu d'obstacles qui étaient plus sérieux que ceux dont nous nous plaignons. Non, non, il n'est pas vrai qu'ils ont acquis sans peine leurs vertus et leur sainteté ; mais la grande différence entre eux et nous, c'est qu'ils voulaient fermement aimer Dieu et se sauver, tandis que nous, nous ne voulons pas ; nous voulons jouir de la terre et avoir le ciel par-dessus le marché, sans effort et sans peine, ce qui est une folie et un malheur, puisque la terre n'est rien et que le ciel est tout.

IIe POINT. — SON AMOUR POUR LE PROCHAIN.

Pour l'ordinaire on ne comprend pas pourquoi nous devons aimer notre prochain comme nous-mêmes. La première raison de cette obligation, c'est la volonté expresse de Dieu qui l'ordonne, et il l'ordonne avec la même sévérité que l'amour que nous devons avoir pour lui-même. Mais pourquoi Dieu exige-t-il de l'homme cet amour pour son semblable ? Parce que tous les hommes ne forment ensemble qu'une immense famille dont Dieu est le Père, et dont les membres sont ses enfants, ayant la même origine, les mêmes droits à l'héritage éternel de leur père, la même vocation, la même destinée. Dieu aime ses enfants ; Dieu est tout charité pour les hommes, et il veut que les hommes entre eux s'aiment comme il les aime lui-même, et c'est pour cela qu'il leur a donné pour mesure et règle de leur amour mutuel l'amour que chacun a pour lui-même. Aussi déclare-t-il fausse et pharisaïque la piété de quiconque prétend aimer Dieu sans aimer son prochain. Les

deux vertus n'en font qu'une ; ce sont les deux branches d'un même arbre, vivant de la même racine et animées de la même séve. Pourquoi aimer Dieu? A cause de lui-même : il est par lui-même infiniment aimable. Pourquoi aimer le prochain? Encore à cause de Dieu, parce que Dieu le veut et qu'on doit accomplir parfaitement la volonté de celui qu'on aime. Ne pas aimer le prochain, c'est donc mépriser l'ordre formel de Dieu, c'est donc ne pas aimer Dieu. On le voit, ces deux obligations n'en font qu'une.

Notre bienheureux le comprenait bien. Dieu d'abord, ensuite le prochain, tels étaient les seuls objets de ses affections; ses prières, ses courses, ses fatigues, ses sacrifices, ses paroles, ses actions avaient toujours pour but de glorifier Dieu et de sauver l'âme de ses frères. Dans ce double amour, l'égoïsme n'avait rien à réclamer; sa propre personne ne comptait pour rien dans sa vie ; il n'en avait aucun souci : faire connaître, aimer et servir le Seigneur, édifier, corriger, sanctifier ses frères; voilà ses seules occupations, le seul besoin de son cœur, le but suprême de sa vie.

Que faisons-nous, M. F., de la nôtre? Dieu, nous l'oublions; il n'occupe que des instants passagers de notre existence ; nous croyons perdus les jours que nous consacrons à son amour et à son service; la terre, la terre, toujours la terre ! Le prochain, nous l'abandonnons à lui-même et à Dieu. Comme l'on dit à certains pauvres qu'on congédie : Dieu vous assiste ! Ainsi on dit à tous en pensée et en action : Je ne m'occupe de personne ; je suis pour moi seul ; que chacun s'arrange comme il lui plaît ; chacun pour soi ; Dieu pour tous ! Et l'on se croit parfait. Hélas ! M. F., ce n'est pas ainsi que Dieu entend les choses; ce n'est pas ainsi que les saints ont pratiqué l'amour de Dieu et du prochain. Et pourtant ils ont raison contre nous ; et pourtant pas de salut pour celui qui n'est pas d'accord avec eux ! Aimons donc Dieu et le prochain pour Dieu, c'est la voie qui mène seule au ciel.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Vertus spéciales du saint. — 4. Plans divers. — 5. Encomia. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Dedit illi scientiam sanctorum. (Sap., x, 10.)

Oleum effusum nomen tuum... Trahe me ; post te curremus in odorem unguentorum tuorum. (Cant., I, II, III.)

Ego mater pulchræ dilectionis et timoris et agnitionis et sanctæ spei. In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes virtutis. (Eccli., XXIV, 24.)

Nemo natus in terra sicut Joseph. (Id., XLIX, 17.)

Nouveau Testament. — Ego ero illi in patrem, et ipse erit mihi in filium. (Hebr., I, 5.)

2. — SS. PÈRES.

Soror nostra est Maria. (S. Athanas., *in Ep.*)

Salve dilectionis Dei thesaure. (S. Method., *Orat. in Hypap.*)

Ad Mariam recurre. (S. Bern., *Serm. de Nat. B. V.*)

Beata virgo plane omnium nostrum mater. (Rupert., l. XIII, *in Joan.*)

Pro plenitudine devotionis gratiosus. (Alexand., III, *Ep.*)

Cujus facta et verba scintillæ quædam sunt igneæ caritatis. (Gerson., *Serm. de S. Bernard.*)

3. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Dévotion extraordinaire à la sainte Vierge. Cette dévotion était née avec lui. La vue seule de son image le faisait tomber en extase.

Pureté. Son innocence et sa chasteté portèrent ses confrères à le surnommer *Joseph.*

Austérités. — Sa vie fut un prodige de pénitence.

4. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

IMITATION DU B. HERMAN DANS SA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

I. Il l'honore : 1. Comme une tendre mère. — 2. Comme une puissante médiatrice.

II. Il l'invoque : 1. Sans présomption. — 2. Avec amour. — 3. Il l'imite dans toutes ses vertus.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Le B. Herman pratique les aimables vertus du premier âge : 1. Docilité. — 2. Simplicité. — 3. Obéissance.

II. Il pratique, en religion, les vertus de son ordre.

III. Il se signale par une dévotion particulière à la sainte Vierge et à sainte Ursule.

5. — ENCOMIA.

1. ANNUM AGENS DECIMUM TERTIUM MUNDO RENUNTIAT.

Tertius ad decimum vix Divo accesserat annus,
Cum spreto petiit claustra cupita solo.
Scilicet audierat prælongum ad sydera callem,
Mature hinc voluit cautus inire viam.

2. A BEATA VIRGINE IN SPONSUM ELECTUS, PUERUM JESUM ACCEPIT DE MANIBUS EJUS.

Hermannum haud stupeas Puero colludere Jesu,
Depositumque poli nobile ferre sinu.
Ille alter Josephus erat, sponsusque Mariæ;
Debuit hinc Pueri bajulus esse Dei.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

On lira avec fruit le Commentaire de ce saint sur le *Cantique des cantiques*, et quelques autres traités de piété qui lui ont mérité d'être placé parmi les plus célèbres contemplatifs, tels que Thomas à Kempis, sainte Thérèse, Blosius, Harphius, Lanspergius, Hilton, etc.

7. MARTYROLOGE. — SS. Epihane, év., Donat, Rufin et treize autres mm. — Deux cents autres mm. — S. Caliope, m. — S. Cyriace et dix autres mm. — S. Peleuse, p. et m. — S. Hegesippe, c. — S. Saturnin, év. et c. — S. Aphraate, m.

---

8 avril. — **SAINT GUILLAUME,**

CHANOINE RÉGULIER DE SAINTE-GENEVIÈVE DU MONT, A PARIS, PUIS ABBÉ D'ESCHIL, EN DANEMARK (XIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT GUILLAUME.

Saint Guillaume, si célèbre dans le XIIe siècle par sa haute vertu et par ses miracles, naquit à Paris, de parents distingués par leur noblesse, vers l'an 1105, et fut élevé dès son enfance dans l'abbaye de Saint-Germain des Prés, sous la conduite de Hugues, son oncle, qui en était abbé.

Son naturel heureux, son amour pour l'étude, son penchant à la piété, laissèrent peu à faire à l'éducation. Il devint bientôt l'admiration d'une communauté qu'il édifiait par ses bons exemples. L'abbé, charmé des pieuses inclinations de son neveu, lui conseilla d'embrasser l'état ecclésiastique. Il le fit et s'y distingua par la régularité de ses mœurs. Elevé au sous-diaconat, il fut pourvu d'un canonicat dans l'église collégiale de Sainte-Geneviève du Mont, où la réforme n'avait pas encore été introduite.

La vie exemplaire du nouveau chanoine, l'innocence de sa vie, son assiduité au chœur, son amour pour la retraite et pour l'étude, qui auraient dû lui attirer l'estime et l'affection de ses confrères, ne servirent qu'à le mettre mal auprès d'eux. Ils le regardèrent comme un réformateur fâcheux, et prirent sa régularité pour une censure importune de leurs relâchements et de leurs mœurs licencieuses. Leur aversion alla si loin, qu'ils résolurent de l'obliger à se défaire de son canonicat. L'un d'entre eux, feignant de vouloir se faire religieux, persuada aisément à notre saint de partager une si sainte résolution; mais Guillaume, ayant découvert la ruse, n'en devint que plus exemplaire, resta dans le chapitre, et

édifia si fort le public, qu'Etienne, évêque de Paris, l'ordonna diacre, quelques efforts que fissent ses ennemis pour l'en détourner.

La cure ou prévôté d'Epinay, dépendante du chapitre de Sainte-Geneviève, à cinq lieues de Paris, étant venue à vaquer, les chanoines, pour l'éloigner, n'hésitèrent pas à en pourvoir notre saint. Il l'accepta, mais il demeura toujours chanoine, conformément à l'usage de cette église, qui voulait que cette cure fût desservie par quelqu'un du chapitre.

Les chanoines ne jouirent pas longtemps de la licence qu'ils croyaient s'être procurée par l'éloignement de leur vertueux confrère; car le pape Eugène III, étant venu à Paris l'an 1147, et ayant été informé de leurs déréglements, résolut, avec l'agrément du roi Louis le Jeune, de réformer ce chapitre. Suger, abbé de Saint-Denis, fut chargé de cette commission; il y fit venir des chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Victor, laissant aux anciens chanoines séculiers, leur vie durant, le revenu de leurs prébendes.

Saint Guillaume ne délibéra pas un moment, il renonça à sa prévôté pour devenir chanoine régulier, et il n'eut pas plus tôt embrassé ce saint institut, qu'il en devint l'ornement. Son exactitude dans la discipline régulière, sa dévotion et sa ferveur étonnèrent les plus parfaits. On le fit sous-prieur de la maison, et l'on vit bientôt ce que peuvent, dans une communauté, la vertu et les bons exemples.

Quelque vif que fût son zèle pour la discipline religieuse, il sut l'accompagner de tant de modestie, de tant de sagesse et de tant de douceur, qu'en faisant garder la régularité, il rendait aimable sa manière de commander.

Ce n'était pas seulement en France que la haute vertu de notre saint se faisait admirer; sa réputation avait passé jusqu'en Danemark; et Absalon, évêque de Roschild, ayant dessein de rétablir dans la pureté de l'ancienne discipline un monastère de chanoines réguliers de son diocèse, dans l'île d'Eschil, ne crut pas pouvoir y mieux réussir qu'en lui donnant pour abbé le sous-prieur des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. Il députa le prévôt de son église, qu'on croit avoir été le célèbre Saxon le Grammairien, qui a écrit l'histoire de Danemark. Quelque peine qu'eût l'abbé de Sainte-Geneviève de perdre celui qu'il regardait comme l'âme de sa maison, il crut que la gloire de Dieu demandait ce sacrifice. Saint Guillaume partit accompagné de trois autres chanoines réguliers.

Ils furent reçus avec une bonté extraordinaire par Waldemar, fils du martyr saint Canut; et l'évêque Absalon, un des plus saints prélats de son temps, les combla d'honneurs, et leur rendit mille bons services. Saint Guillaume ne se vit pas plus tôt abbé d'Eschil, qu'il s'appliqua à y rétablir l'observance régulère dans toute sa vigueur; et pour y réussir, il crut qu'il fallait qu'il prêchât par ses exemples. L'entreprise se trouva beaucoup plus difficile qu'elle n'avait d'abord paru. La rigueur du climat, le peu d'usage qu'il avait de la langue du pays, la pauvreté de la maison, mirent son zèle et sa vertu à de grandes épreuves. Il se vit abandonné par les trois religieux qu'il avait amenés. Rebutés par la violence du froid et de plusieurs autres incommodités, ils voulurent retourner en France. Ceux de la maison, nourris dans le relâchement, ne purent pas s'accommoder de la réforme; le seul exemple du saint abbé les désespérait; ils se révoltèrent souvent contre lui, et tentèrent de s'en défaire en mille manières. Ce ne fut pas là cependant ce que notre saint eut de plus fâcheux à souffrir.

L'enfer, irrité d'une réforme qui devait rallumer la ferveur dans tout le Danemark, se souleva contre le saint abbé. Il se vit assailli des plus violentes et des plus opiniâtres tentations. Mais à mesure qu'il voyait se multiplier les obstacles et les efforts de l'ennemi du salut, il redoublait ses austérités et ses prières. Dieu récompensa bientôt le courage et la fidélité de son serviteur; non-seulement il lui fit la grâce d'adoucir et de gagner ses religieux par sa modération, par sa patience et par sa douceur; mais il lui donna de ramener un grand nombre de pécheurs que sa réputation lui attirait, et de convertir à la foi de Jésus-Christ tous les païens qui restaient encore sur les côtes de la mer Baltique.

Le grand nombre de miracles qu'il fit contribua beaucoup à tous ces merveil-

leux succès; et sa persévérance, sa tranquillité inaltérable au milieu de tant de fatigues et de dangers, passaient aux yeux de tous comme un prodige.

On le voyait sans cesse fondre en larmes au pied des autels, afin d'obtenir du ciel de nouvelles grâces pour lui et pour ses frères. Il ne quitta jamais le cilice; il coucha toujours sur la paille; il ne porta jamais de linge, et son jeûne fut continuel. Il fut averti du jour de sa mort sept ans avant qu'elle arrivât; et ce fut surtout durant ce temps qu'il amassa de grands trésors pour le ciel, par un accroissement de ferveur, d'austérités, de zèle et de patience.

Il ne montait jamais à l'autel qu'il n'arrosât la divine victime de ses pleurs; il s'y regardait comme sur le Calvaire. Il passa le dernier carême dans des rigueurs excessives. Le jeudi saint il célébra la messe avec une si tendre dévotion, que tous les religieux qui étaient présents en furent touchés jusqu'aux larmes. Il les communia tous de sa main, et, après la messe, il lava les pieds à un grand nombre de pauvres. Après le repas, il se préparait à les laver à ses frères, lorsqu'un violent mal de côté l'obligea de se coucher sur son pauvre lit; une fièvre l'y retint. Le jour de Pâques, un peu après minuit, entendant chanter ces paroles des Matines : *Ut venientes ungerent Jesum*, il demanda l'extrême-onction, et à peine eut-il reçu ce dernier sacrement que, pénétré des plus tendres sentiments d'amour de Dieu et de confiance en sa miséricorde, il expira, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans; il y en avait quarante qu'il était en Danemark, vivant dans les exercices de toutes les vertus, et surtout de la plus austère pénitence. Sa mort arriva l'an 1203, et Dieu manifesta bientôt la gloire de son serviteur par un grand nombre de miracles. Vingt ans après sa mort, le pape Honorius III le canonisa, l'an 1224.

PANÉGYRIQUE DE SAINT GUILLAUME.

TEXTE : *Dixit Petrus ad Jesum : Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te.* (Matth., XIX, 27.)

Jésus-Christ en a fait la promesse solennelle : il rendra au centuple tout ce qu'on aura quitté par amour pour lui. Saint Pierre avait tout abandonné, puis s'était abandonné lui-même tout entier à la conduite du Seigneur. Aussi a-t-il reçu une éternelle récompense pour les sacrifices temporels qu'il sut faire à son amour pour le divin Maître. Le saint que nous honorons en ce jour est aussi de cette troupe héroïque de saints qui ont eu la sagesse de fouler aux pieds les biens qui passent pour conquérir plus sûrement ceux qui ne passent pas. Sa vie se partage naturellement en deux périodes : celle qu'il passa dans sa patrie et celle qui s'écoula à l'étranger. C'est aussi la division de ce discours. Ainsi : *Guillaume en France,* première considération; *Guillaume en Danemark,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — GUILLAUME EN FRANCE.

Ce généreux contempteur des vanités de la terre était né à Paris, d'une famille illustre, vers l'an 1105. Ses premières années s'écoulèrent calmes et heureuses, à l'ombre du sanctuaire, dans le monastère de Saint-Germain des Prés, sous les yeux de Hugues, son oncle, qui en était abbé. Là on ne trouve dans sa vie que le délicieux parfum de l'innocence, de la piété et de toutes les vertus monastiques. Tous ses moments étaient scrupuleusement consacrés à la piété et à l'étude. Aussi faisait-il la joie et le bonheur de la communauté. Vers la fin de ses études, il reçut le sous-diaconat et fut nommé chanoine de la collégiale de Sainte-Geneviève du Mont. Ses confrères y admiraient son assiduité à la prière, sa douceur, sa modestie, son amour pour la retraite et son esprit de mortification. Peut-être même son exemple condamnait-il trop hautement la tiédeur de plusieurs d'entre eux ; car ils le nommèrent à la cure d'Epinay, dépendant de leur chapitre.

Le serviteur de Dieu obéit et porta ailleurs la même édification; tandis que le pape Eugène III, venu à Paris en 1147, substitua à ces chanoines ceux de l'abbaye de Saint-Victor. Guillaume, toujours ami de la solitude, se sentait à l'étroit dans le monde; il embrassa l'institut de Saint-Victor, et mérita, par ses éminentes vertus, d'en être élu sous-prieur. Après avoir pratiqué l'obéissance dans sa perfection, il n'en était que plus propre à commander; il sut y mettre tant de douceur et de modération qu'il faisait pratiquer avec amour tout ce que la règle avait de plus austère. C'est là qu'il se sanctifia de plus en plus, se détachant chaque jour plus d'un monde dont il avait toujours fui les dangereuses jouissances pour ne vivre que pour Dieu et pour son âme. Heureux l'homme qui a compris de si bonne heure que tout ici-bas n'est que vanité et affliction d'esprit, exeepté aimer et servir Dieu seul! Voilà un homme qui eût pu faire le mal impunément, et il ne l'a pas voulu; un homme qui eût pu jouir des plaisirs que donnent la fortune et le monde, il les a méprisés, foulés aux pieds; il n'a demandé au monde que le silence et l'oubli, et c'est pourquoi le Seigneur l'a comblé de grâces et de consolations intérieures. Ainsi, par avance, il avait en quelque sorte le ciel sur la terre.

Oh! que les esclaves du monde sont à plaindre! Eux aussi cherchent le repos et le bonheur sur la terre; nuit et jour ils s'agitent, l'un pour amasser une fortune qui n'arrive pas; l'autre pour goûter des plaisirs qui ne le rassasient jamais; un autre pour conquérir une gloire qui fuit comme une ombre. Pendant ce temps, ils oublient Dieu et leur âme; la grande affaire de leur salut leur devient indifférente et importune, et pourtant les années se passent, la vieillesse vient, si elle vient; l'éternité, avec ses mystères épouvantables, se dresse devant eux comme un spectre qui va les dévorer. Ils se regardent; ils pèsent leur vie dans la balance des justices de Dieu, et ils la trouvent trop légère, ou plutôt remplie de péchés sans nombre. Il faut bien, avant de finir, qu'ils arrivent à cette amère réflexion : J'ai fait pour me damner plus que les saints n'ont fait pour se sauver; j'ai souffert stérilement pour le monde plus qu'ils n'ont souffert pour Dieu. Heureux encore si ces tardifs regrets peuvent les sauver encore. N'attendons pas, M. F., au dernier moment pour les faire; mesurons dès aujourd'hui tout le vide des biens terrestres, et toute la grandeur des récompenses promises à ceux qui vivent dans la grâce et dans l'amour de Dieu, et mourons chaque jour volontairement aux choses d'ici-bas pour ne pas mourir sous le fardeau écrasant de nos fautes et de nos ingratitudes. Puissions-nous dire aussi avec saint Pierre : « Maître, nous avons tout quitté pour vous suivre!... »

IIe CONSIDÉRATION. — GUILLAUME EN DANEMARK.

Guillaume n'était pas au bout des sacrifices que Dieu lui demandait. Malgré toutes les précautions que prenait son humilité pour cacher ses vertus aux yeux du monde et de l'Eglise; elles éclatèrent au dehors. La réputation de sa sagesse et de sa sainteté parvint jusqu'aux oreilles d'Absalon, évêque de Roschild, en Danemark. Ce pieux prélat résolut de l'attirer dans son diocèse. Il envoya donc à Paris le prévôt de son église pour s'occuper de cette affaire. Guillaume, voyant qu'il ne s'agissait que de procurer la plus grande gloire de Dieu, consentit sans peine à quitter sa patrie et sa chère solitude pour aller dans un pays étranger, pauvre et froid. C'est que les saints sont aussi avides de privations que les mondains le sont des jouissances.

Absalon, en vrai homme de Dieu, remit à Guillaume la conduite des chanoines réguliers du monastère d'Eschil. Le saint y vécut, comme partout ailleurs, dans la prière et les mortifications les plus austères. Il portait continuellement un cilice, couchait sur la paille et jeûnait tous les jours. Il gouverna avec une admirable sagesse le monastère pendant trente années, donnant au monde et à ses frères l'exemple des plus hautes vertus. Il eut beaucoup à souffrir précisément de ce côté; plusieurs seigneurs, peu réglés dans leur conduite, ne pouvaient suppor-

ter cette vie qui condamnait ostensiblemsnt la leur, et ils se mirent à le persécuter; mais la patience du saint lassa à la fin ses persécuteurs. D'autre part, il eut à supporter l'extrême pauvreté de sa maison, située dans un climat fort rude, mais il ne s'en plaignit pas; il ne voulut jamais faire la moindre démarche pour changer cette situation. Il avait renoncé à toutes les aises du monde, ce n'était pas pour les retrouver dans la solitude du cloître. Enfin, il manquait à notre saint un dernier trait de perfection : Dieu ne le lui refusa point; il lui envoya une longue série d'épreuves intérieures, des troubles, des inquiétudes qui le bouleversaient parfois; mais il triompha de tout par sa confiance en Dieu et sa ferme volonté de lui rester à jamais fidèle, malgré toutes les épreuves qu'il pourrait lui envoyer. Voilà bien le caractère distinctif des saints : ils souffrent avec amour et patience, sans prêter l'oreille aux murmures et aux réclamations de la nature; leur âme, attachée à Dieu, commande le corps et fait taire les voix importunes, souvent injustes et coupables, de la nature inclinée à la révolte. Comme Job, ils attendent l'heure du Seigneur, sachant qu'il n'abandonne jamais les siens; mais qu'il est plus près d'eux quand il les éprouve le plus rudement. Aussi que de fois ne releva-t-il pas le courage de son serviteur! La maison de Dieu était son meilleur refuge. Pénétré d'un profond respect pour la grandeur et la sainteté de nos mystères, il versait des larmes abondantes; mais des larmes de bonheur et de joie, chaque fois qu'il s'approchait de l'autel. Là, il sentait ce qu'exprimait si bien saint Pierre sur le mont Thabor : « Maître, il fait bon ici; bâtissons des tentes pour y rester! » Après une vie pareille, il ne faut pas s'étonner si on aime de mourir; Guillaume eut cette dernière joie le 8 avril 1203.

M. F., puisons dans l'exemple de ce saint cette profonde conviction : « Tout ici-bas n'est que poussière et vanité. Une seule chose reste au dernier jour de la vie : « Les œuvres faites pour Dieu! » Efforçons-nous donc de détacher notre cœur de tout ce qui pourrait le corrompre, le détacher de Dieu, le fermer aux choses du ciel, et préparons-nous par les sacrifices d'une vie vertueuse les saintes joies d'une heureuse mort!

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et Maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Perfectio tua, Domine, et doctrina tua viro sancto tuo, qui dixit patri suo et matri suæ : Nescio vos, et fratribus suis ignoro vos. (Deuter., XXXIII, 8.)

Ecce ego et pueri mei, quos dedit mihi Dominus, in signum et portentum Israel. (Is., VIII, 18.)

Pars mea Dominus. (Thren., III, 24.)

Nouveau Testament. — Sequere me et dimitte mortuos sepelire mortuos suos. (Matth., VIII, 22.)

Contendite intrare per angustam portam, (Luc., XIII, 24.)

Scimus quoniam si terrestris domus nostra dissolvatur, ædificationem ex Deo habemus æternam in cœlis. (II Cor., VI.)

2. — SS. PÈRES.

Præsules illuminare debent verbo, pascere exemplo, et fovere egentes beneficio. (S. Augustin., *Serm.* 40 *ad fratres.*)

Sit pater humilium Abbas, et magister superborum. (S. Isidor. Hispal., *de Sum. Bono.*)

Studeat Abbas plus amari quam timeri. (S. Benedict., *in Regula.*)

Abbas per omne quod agit, ad amorem Christi debet filios provocare et fovere. (S. Petr. Dam., *Opusc.* 13 *de Perfect. Monach.*)

Abbas in omnibus Christi vitam studeat imitari. (Petr. Bles., *Ep.* 132.)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Sicut sal omnem cibum condit, ita omnis abbatiæ condimentum est Abbas.

2. Sicut senatorem chlamys ornat, sicut agricultura rusticum, sicut barbarum arma, sicut nautam navigationis peritia et sin-

gulos quosque opifices operis sui qualitas, ipsos demonstrat auctores, sic abbatem non aliud nisi episcopalis opera designat. (S. Bernard., *de Precept.*)

3. Abba cæce, dux cæcorum, propria oris sententia te peris ; si vices Christi agis, quare non facis ut Christus? (J. Thritem., *in* c. 2 *Regul. S. Bened.*)

4. Oves pastorem sequuntur et subditi Abbatem : Quo ? ad vitam si bonus, ad mortem si negligens præcedat. (Id., *Ibid.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

DOUCEUR ET PATIENCE à Sainte-Geneviève du Mont.

PERSÉVÉRANCE durant les épreuves, à Eschil, en Danemark.

AUSTÉRITÉ. Il ne quittait jamais son cilice, couchait sur la paille, jeûnait continuellement.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

SAINT GUILLAUME EN FRANCE ET EN DANEMARK.

I. Saint Guillaume en France : 1. Modèle des chanoines de Sainte-Geneviève. — 2. Modèle des curés à la prévôté d'Epinay.

II. Saint Guillaume en Danemark : 1. Réformateur d'Eschil. — 2. Sa persévérance dans les luttes contre le climat, les mœurs rudes et l'indiscipline de ses subordonnés.

—

IIe PLAN

(Par le même.)

I. Vertus privées de saint Guillaume : 1. Son application à l'étude. — 2. Régularité de ses mœurs dès son bas âge. — 3. Sa modestie. — 4. Son humilité. — 5. Sa piété.

II. Vertus publiques : 1. Son courage de réformateur. — 2. Sa persévérance dans les épreuves. — 3. Son triomphe.

6. — ENCOMIA.

SANCTUS GUILLELMUS 40 ANNIS CŒLI INJURIAS, DŒMONUM FURORES, ET HOMINUM BARBARIEM IN DANIA CONSTANTER TOLERAT.

Illius haud animum cœli inclementia frangit,
Nec terrent rigidi frigora dura soli.
Barbara gens telis, tædis hunc impetit Orcus;
Indigenum spernit tela, stygisque faces.
Fortis Atlas tantum stellatos sustinet orbes,
Sustinet hic terras, astra, stygemque simul.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Voir les principaux hagiographes, et en particulier les Bollandistes, Godescard, Proust. Plusieurs placent sa fête au 6 avril.

8. MARTYROLOGE. — S. Edèse, m. — SS. Janvier, Maxime et Macaire, mm. — SS. Hérodion, Alyucrite et Phlogon. — S. Denis, év. — S. Perpétue, id. — S. Rédempte, id. — S. Gautier, ab. — S. Amant, év. — S. Albert, carm.

---

9 avril. — SAINTE WAUTRUDE, vulg. SAINTE VAUDRU,

VEUVE, PATRONNE DE MONS EN HAINAUT (VIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE WAUTRUDE.

Sainte Wautrude, sœur de sainte Aldégonde, était fille du comte Valbert et de la princesse Bertille, et nièce de Gundeland, maire du palais. Elle vint au monde vers l'an 626, dans cette partie de la basse Austrasie qu'on a depuis nommée le Hainault.

Son éducation répondit à la noblesse de sa naissance et à l'éminente piété de ses parents. Sainte Bertille, sa mère, trouvant en elle ces heureuses dispositions pour la vertu, qui en abrégent si fort le chemin, n'oublia rien pour cultiver un cœur et un esprit que le Seigneur avait prévenus, dès le berceau, des douceurs de sa grâce.

Sa vertu brillant encore plus que sa beauté, elle fut recherchée par les plus grands seigneurs de la province. Ses parents choisirent le comte Madelgaire, l'un des principaux seigneurs de la cour du roi Dagobert. Elle l'épousa, et l'on vit

bientôt que Dieu avait présidé à ce mariage ; car il n'en fut jamais de mieux assorti, ni peut-être de plus heureux.

Fille de deux saints, sœur de sainte Aldégonde, épouse d'un saint, elle eut quatre enfants, Landry, Aldetrude, Madelberte et Dentlin, qui sont tous morts en odeur de sainteté, comme presque tous les membres de cette illustre famille.

Notre sainte croissait tous les jours en perfection ; sa dévotion, douce, humble et solide, faisait de merveilleuses impressions sur les cœurs. Madelgaire en fut si touché que, dégoûté du monde, il ne pensa plus qu'à l'affaire de son salut et ne s'étudia plus qu'à acquérir les vertus chrétiennes. Ayant fait vœu de continence perpétuelle à la persuasion de son épouse, il résolut, par le conseil de saint Aubert, évêque de Cambray, de se retirer dans le monastère d'Haumont-sur-Sambre ; il s'y fit religieux, sous le nom de Vincent, et il s'y sanctifia d'uue manière si exemplaire que l'Eglise a cru devoir honorer sa mémoire d'un culte public, le 20 septembre.

Sainte Wautrude demeura encore deux ou trois ans dans le monde après la retraite de son mari, toute occupée de bonnes œuvres et en particulier du soin d'élever ses deux filles Aldetrude et Madelberte. Quelque extraordinaire que fût la piété de notre sainte, Dieu l'appelait à une plus éminente vertu.

D'après les avis de saint Guislain, son directeur, qui lui conseilla de se bâtir une retraite sur la montagne de Castriloc, où elle pût passer le reste de ses jours dans le silence et la prière, sainte Wautrude ne délibéra pas un moment : elle fit acheter la place par un seigneur nommé Hidulphe, son parent, et qui est honoré comme saint ; et elle le pria de le lui faire bâtir une cellule, où elle pût se renfermer pour servir Dieu dans les exercices de la pénitence. Hidulphe fit plus qu'on ne lui avait demandé ; il y fit construire une maison superbe, mais notre sainte refusa d'y loger. Le Ciel autorisa peu de jours après sa délicatesse ; car un violent ouragan renversa cet édifice jusqu'aux fondements. Saint Hidulphe, instruit par cet accident, suivit le plan que lui avait donné la sainte. Il lui fit élever une petite cellule avec une chapelle, où elle alla s'enfermer après avoir reçu le voile sacré des mains de saint Aubert, évêque de Cambray.

Sainte Wautrude, charmée de se voir éloignée du tumulte du monde, ne s'appliqua plus qu'à se perfectionner dans l'exercice des plus héroïques vertus. Sa prière était continuelle ; à peine quelques moments de repos, pris sur des ais, interrompaient son oraison ; elle se macérait par de rudes austérités ; et son amour pour Dieu lui faisait sans cesse verser des larmes. La rigueur de sa pénitence ne se trahit jamais dans ses manières ni dans ses mœurs ; elle était pleine de douceur, d'honnêteté et de charité envers tout le monde. La pauvreté volontaire où elle s'était réduite n'empêchait pas qu'elle n'assistât les pauvres et qu'elle ne trouvât diverses ressources pour les soulager ; sa retraite ne fut jamais oisive ; mais sa vertu était trop éclatante pour ne pas exciter l'eunemi du salut à troubler son repos. La tentation épargne peu les grandes âmes ; notre sainte recluse en fit bientôt la douloureuse épreuve.

Une tristesse accablante se répandit dans son esprit et un profond dégoût de la solitude remplit son cœur d'amertume. Le souvenir de ce qu'elle avait laissé dans le monde, le rang qu'elle y tenait, les bonnes œuvres qu'elle y faisait, la douceur d'une honnête et chrétienne liberté, la délicatesse de sa santé, l'espérance si bien fondée d'une longue vie ; tout concourait à ébranler sa résolution, tout sollicitait son retour, tout plaidait la cause de l'amour-propre. Elle eut besoin de grandes grâces pour y résister. Dieu les lui donna et elle y répondit avec courage et avec fidélité. Au milieu de ces troubles, de ces sécheresses et de ces désolations, elle avait recours à la prière, elle renouvelait cent fois le jour ses engagements, prenait de nouvelles résolutions, redoublait ses austérités, ses pénitences. Sa dévotion tendre à la Mère de Dieu, en qui, après Jésus-Christ, elle mettait toute sa confiance, lui obtint de nouveaux secours. Elle combattit et elle triompha ; ces nuages épais se dissipèrent, le ciel devint serein, le calme succéda à l'orage ; et

notre sainte, victorieuse de tout l'enfer par la grâce du Rédempteur, goûta délicieusement les doux fruits de sa fidélité.

Cependant l'éclat de sa vertu se répandit au loin. Plusieurs servantes de Jésus-Christ, touchées de la grâce, vinrent se mettre sous sa conduite. Il fallut que l'amour de la retraite cédât à la charité ; et l'on vit bientôt un couvent au lieu d'une cellule. Les exemples de sainte Wautrude y faisaient d'autant plus d'impression qu'on les voyait de plus près. La piété la plus édifiante, la régularité la plus exacte, l'esprit de pénitence le plus fervent, firent l'éloge de cette religieuse communauté, qui est devenue depuis un célèbre chapitre de chanoinesses : et ce monastère, si petit et si pauvre dans son origine, s'est trouvé dans la suite des temps et par le culte de sainte Wautrude, environné d'une ville considérable, aujourd'hui la capitale du Hainaut.

Sa sœur, sainte Aldégonde, abbesse du monastère de Maubeuge, l'étant venue visiter, et voyant la pauvreté de son monastère et la modicité de son revenu, l'invita à se retirer avec ses filles dans son monastère; mais sainte Wautrude l'en remercia, retenue à Mons par les raisons qu'on alléguait pour lui persuader d'en sortir. Elle aimait trop les rigueurs de la pénitence pour vouloir éviter les incommodités de sa demeure; et Dieu montra par un miracle combien il approuvait son choix. Les deux saintes s'étant un jour plus éloignées de la maison qu'à l'ordinaire, les portes à leur retour se trouvèrent fermées ; mais à peine notre sainte se fut avancée, qu'elles s'ouvrirent miraculeusement. Elle eut la consolation d'apprendre par un ange que son nom et celui de sainte Aldégonde sa sœur étaient écrits dans le livre de vie : sa ferveur et les rigueurs de sa pénitence augmentèrent depuis cette révélation. Enfin, comblée de grâces et de mérites, elle obtint de Dieu qu'il la retirât de ce monde : ce fut le 9 avril de l'an 686, deux ans après la mort de sainte Aldégonde qu'elle quitta la terre. Elle était âgée d'environ soixante ans ; elle en avait passé trente dans son monastère, dans la chapelle duquel elle fut enterrée. Les miracles dont Dieu honora son tombeau la rendirent célèbre. La ville de Mons l'a prise pour sa patronne : et c'est à son culte et à la réputation de sa communauté que cette ville est redevable de son existence et de sa prospérité.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE WAUTRUDE.

TEXTE : *Mulierem fortem quis inveniet ? Procul et de ultimis finibus pretium ejus.* (Prov., XXXI, 10.)

Que signifie cette étrange expression de femme forte quand il s'agit du sexe faible ? La femme, pour l'ordinaire, est bien la plus fragile des créatures, à moins qu'elle ne soit fortifiée par la grâce. La femme forte, selon les saintes Ecritures, c'est celle qui, aidée du secours d'en haut, foule aux pieds honneurs, plaisirs et richesses pour ne chercher que Dieu et les biens de l'éternité. C'est la femme entourée de mille piéges, mais qui triomphe de tout, s'élève au-dessus de sa nature, pour ne suivre que les inspirations du Ciel. C'est à ce titre que nous pouvons appeler femme forte la sainte dont nous célébrons en ce jour la fête. A ce propos examinons : *Quelles sont les principales vertus d'une femme chrétienne,* première considération ; *comment les acquérir,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — PRINCIPALES VERTUS D'UNE FEMME CHRÉTIENNE.

La première et la plus essentielle vertu de la jeune fille et de la femme en général, c'est la modestie. Je ne parle pas ici de cette modestie extérieure qui entre même dans les convenances du monde, et qui ne servirait de rien si elle n'avait pas pour source et pour base la pureté du cœur et de la vie. La femme qui se respecte est toujours respectée ; si elle a horreur de la moindre mauvaise pensée, de la moindre parole grossière et déshonnête, si elle préfère mourir plutôt que de

faire ou de permettre ce qui serait contraire à l'angélique vertu de pureté, elle se couronne d'une couronne immortelle; elle force les plus mauvais à l'estimer; elle attire sur elle les regards de Dieu et des anges; car elle est alors elle-même un ange, et plus qu'un ange. En effet, un ange n'a point de corps, point de tentations, point de séductions à craindre. Il est donc très-vrai de dire que la femme chaste s'élève au-dessus même des anges du ciel. Elle devient une reine qui gouverne toutes ses passions, qui foule aux pieds les plaisirs les plus séduisants, les flatteurs les plus perfides. Et quand elle serait pauvre et dénuée de tout, et quand elle n'aurait pas même une chaumière pour subsister, elle serait encore grande, noble et riche aux yeux de Dieu et des hommes qui savent estimer la vertu. C'est ce qu'a bien compris sainte Wautrude, qui a mis la pureté de son cœur au-dessus de tous les trésors du monde.

Un cœur pur, une vie chaste pour soi-même, voilà la première vertu de la femme ; mais il en est une autre qui doit éclater en elle pour qu'elle puisse faire le bonheur du foyer domestique : c'est la douceur dans ses relations avec le prochain. Rien de hideux comme la femme méchante et haineuse qui tyrannise une famille, comme ferait un démon incarné. Dieu a donné la femme à l'homme pour être la consolation de sa vie, et voilà pourquoi il a dit au premier homme : « Il n'est pas bon que l'homme reste seul. » Il faut donc qu'une jeune fille et qu'une femme aient la douceur d'un ange dans l'intérieur de la famille. Il faut que leur patience apaise les colères qui s'élèvent autour d'elles ; il faut qu'elles soient fortes pour supporter les mille détails pénibles d'un ménage ; qu'elles soient le soutien de tous ceux qui souffrent sous le toit domestique ; qu'elles soient amies de la paix pour l'y maintenir au prix de tous les sacrifices.

Oh ! alors on peut bien dire qu'elles valent plus que tout l'or du monde ; mais, hélas ! que ce trésor est rare ! L'écrivain sacré semble l'insinuer, quand il dit : « Qui trouvera une femme forte? Elle est plus précieuse que les perles qu'on apporte des extrémités de la terre.

Filles et femmes chrétiennes, avez-vous pratiqué ces deux vertus, pureté et douceur? L'un pour votre bonheur, l'autre pour le bonheur de ceux avec lesquels vous passez votre vie?

IIe CONSIDÉRATION. — COMMENT LES ACQUÉRIR ?

Le sage Salomon disait : « Je sais que je ne pourrai être sage sans le secours de Dieu ; et c'est déjà une grande sagesse que de savoir cela. » Soyons donc bien convaincus, M. F., que, sans la grâce de Dieu, il est impossible de mener une vie pure. Il n'y a que la religion qui donne les bonnes mœurs ; il n'y a qu'une piété solide qui puisse donner et conserver un cœur dans la pureté. Où donc une jeune fille puisera-t-elle les grâces nécessaires pour se préserver de la corruption du siècle? Dans la prière, dans la fréquente communion, dans une filiale dévotion envers la Vierge des vierges. Hors de là, tout est vain et inutile ; les considérations mondaines n'empêchent pas la corruption du corps, ni les débordements secrets. C'est donc dans les pratiques de la religion qu'il faut chercher la plus précieuse comme la plus délicate des vertus.

Où et comment acquérir cette douceur angélique qui fait le charme du foyer domestique? Je ne saurais mieux vous dire que ces paroles du Sauveur : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Voilà votre modèle, Jésus-Christ, vivant au milieu des juifs, des pharisiens, des païens, et ne proférant jamais une parole inspirée par la colère ou la haine ; Jésus-Christ mourant pour ses ennemis et ses bourreaux, faisant du bien à ses persécuteurs, priant pour eux : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Un autre modèle de douceur et de patience, c'est la bienheureuse vierge Marie. Dans quelle société n'a-t-elle pas été obligée de vivre ! au milieu des ennemis de son divin Fils, elle n'est que charité, que miséricorde. Mettons-nous donc souvent devant les yeux ces deux modèles de toutes les vertus ; demandons-nous : Comment ont-

ils pensé, parlé, agi? Est-ce ainsi que je pense, que je parle, que j'agis? Quand la vivacité nous emporte, au premier moment où la colère vient, disons-nous : Comment ferait en ce moment Jésus, s'il était à ma place? Puis taisons-nous, et prions; éloignons-nous du lieu de la tentation et de la personne qui nous l'occasionne.

M. F., persuadons-nous bien que la moitié des amertumes qui remplissent notre vie, viennent de notre impatience et de notre colère. Nous empoisonnons notre vie et celle du prochain par ces vivacités inconvenantes qui blessent et troublent les consciences. La source de ce mal, c'est notre orgueil, notre puérile vanité qui ne veut rien supporter. Nous exigeons que les autres soient des anges, tandis que nous sommes des démons. Nous perdons ainsi le droit d'être difficiles pour autrui. Oh! imitons la sainte que nous invoquons en ce jour; voulant un jour régner avec elle au ciel, efforçons-nous d'imiter sa pureté et sa douceur incomparables.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et maximes. — 4. Vertus spéciales de la sainte. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Adjuva me ancillam tuam. (Esther, XIV, 3.)

Deus cœlorum exaudi me deprecantem et de tua misericordia præsumentem. (Judith, IX, 17.)

Sapiens mulier ædificat domum. (Prov., XIV, 1.)

Mulier sensata et tacita. (Eccli., XXVI.)

Nouveau Testament. — Et hæc vidua... non discedebat de templo, jejuniis et obsecrationibus serviens nocte ac die. (Luc., XI, 37.)

Hæc erat plena operibus bonis et eleemosynis quas faciebat. (Act., IX, 37.)

Volo orare mulieres in habitu ornato, cum verecundia et sobrietate ornantes se. (I Tim., II, 9.)

2. — SS. PÈRES.

Deus cujus perpetua clementia est, viduas defendi ac tueri jubet. (Lact., *de Divin. instit.*, l. 6, c. 12.)

Viduæ continentes nullam debent habere maculam, neque in verbo, neque in cogitatu, neque in facto, neque in opinione. (S. J. Chrysost., *Hom. 4 in Matth.*)

Bonæ viduæ sunt quæ non sunt deliciosæ, non linguosæ, non curiosæ, non invidiosæ, non superbæ; sed jejuniis, eleemosynis, et orationibus serviunt Deo. (S. Cæsarius Arelat., *Hom.* 20.)

Non omnes viduæ sunt æquales, nec illæ Deo placent, quæ corpore tantum viduæ videntur esse non opere. (S. Augustin., *de Vita christiana*, c. I.)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Virgo et vidua inter se differunt : poterit virgo felicior haberi, at vidua laboriosior; illa quod bonum semper habuit, ista quod sibi invenit; in illa gratia, in ista virtus coronatur. (Tertull., l. I *ad Uxor. de nuptiis.*)

2. Viduitati virginitas, viduitas matrimonio præferenda est. (S. Hieron., *adv. Jovin.*)

3. Tria genera viduarum : unum quod Deo orationibus et jejuniis servit; aliud quod filiorum curam habet et domus religiose; tertium quod vivit in epulis et deliciis, hoc autem æternæ morti servatur et pœnæ. (S. Augustin., *de Vita christiana.*)

4. Judith virtutibus, non vestibus ornari studuit. (Judith, VIII.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

PIÉTÉ. Elle vaquait continuellement à l'oraison.

AUSTÉRITÉS. Elle se macérait par les plus rudes pénitences.

SOLITUDE. Elle quitta le monde et s'enferma dans une cellule.

PAUVRETÉ. Elle quitta tout, distribua ses grands biens en aumônes et embrassa la pauvreté.

PERSÉVÉRANCE. Malgré les tentations les plus violentes, elle résista aux assauts du démon et ne fit que progresser dans la vertu.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — Conduite de sainte Wautrude auprès de sa mère, sainte Bertille : 1. Son obéissance. — 2. Sa piété, sa candeur. — 3. Sa pureté.

2e POINT. — Conduite de la sainte durant son mariage : 1. Epouse docile, humble, respectueuse. — Mère vigilante et sainte.

3e POINT. — Conduite de la sainte durant sa viduité : 1. Détachement du monde. — 2. Elle devient fondatrice d'un couvent qu'elle dirige avec sagesse. — 3. Elle meurt après trente ans de solitude.

IIe PLAN.

(Par le même.)

1er POINT. — Des trois états : virginité, mariage et viduité, honorés par sainte Wautrude.

2e POINT. — Chacun doit se sanctifier dans son état.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Bollandistes, *Acta sanct.* — Surius, *Vies des Saints.* — Molan, dans son *Abrégé des saints de Flandre* et ses additions au *Martyrologe* d'Uzuard. — *Annales du pays d'Hainault.* — Proust, *Vies des Saints.*

—

7. MARTYROLOGE. — S. Procore, m. — SS. Demetrius, Concesse, Hilaire, mm. — Sept vierges mart. à Sirmie. — S. Marcel de Die. — Transl. de sainte Monique. — S. Hugues, év. — S. Gaucher, ch. — Sainte Marie Cleophas. — S. Eupsyque, m. — S. Badeine, id. — S. Acace, év.

10 avril. — SAINT MACAIRE, archevêque d'Antioche.

(XIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT MACAIRE.

Saint Macaire, dont la ville de Gand conserve les précieuses reliques avec tant de vénération, était Arménien, d'une des plus nobles familles de l'Orient, et des plus distinguées par ses emplois et par ses alliances. Il vint au monde vers la fin du dixième siècle. Son père Michel et sa mère Marie souhaitèrent que l'archevêque d'Antioche, nommé Macaire, leur plus proche parent, fût son parrain. Ce prélat lui donna son nom ; et après l'avoir laissé, les premières années, sous la conduite de ses parents, il voulut l'élever lui-même dans la piété et dans la connaissance des belles-lettres. Ce jeune enfant, qui avait un esprit excellent, un naturel heureux, des inclinations portées au bien et une docilité peu ordinaire, fit de si grands progrès dans ses études, et surtout dans la science du salut, que le saint archevêque ne douta point que Dieu ne l'eût choisi pour en faire un vase d'élection et pour être un jour l'ornement de son Eglise; c'est ce qui l'engagea de l'élever aux ordres sacrés et de le faire prêtre.

Le jeune Macaire confirmait chaque jour, par sa conduite, l'idée avantageuse que l'archevêque avait de sa vertu. Son application à l'étude, l'amour de la retraite, sa modestie et la régularité de ses mœurs le firent admirer de tous; et à peine fut-il admis dans le clergé, qu'il en devint le modèle. Chargé de fonctions importantes, il s'en acquitta avec tant d'édification et de succès, qu'on ne le regarda plus que comme le digne successeur du saint archevêque.

Le prélat n'avait pas d'autres sentiments. Son grand âge et ses infirmités lui faisant entrevoir sa fin, il assembla le clergé et le peuple : Vous voyez, leur dit-il, que la mort est à ma porte; on m'appelle pour aller rendre compte de mon administration, et je vous ai convoqués pour vous donner mes derniers avis et me recommander à vos prières. Me voici sur le point de finir ma carrière : c'est de votre intérêt de me choisir un successeur qui répare mes fautes. Vous ne manquez pas d'excellents sujets : pour moi, je crois que le Ciel vous a destiné pour pasteur le jeune Macaire : sa vertu, son mérite semblent demander vos suffrages,

et je mourrai content si vous les lui donnez. Le saint vieillard n'avait pas achevé ces paroles que toute l'assemblée l'interrompant s'écria : Macaire sera votre successeur, nous ne voulons point d'autre pasteur que le jeune Macaire.

Il ne fut pas si facile d'avoir son agrément que celui du public. Plus on le souhaitait pour archevêque et plus il s'en croyait indigne. Cependant le saint vieillard étant mort, il fallut qu'il se soumît aux ordres du Ciel; il fut sacré et installé avec un applaudissement universel. Cette nouvelle dignité ne servit qu'à le rendre plus humble, et sa conduite justifia bientôt le choix qu'on avait fait.

Les vertus que sa vie privée tenait cachées se produisirent d'abord avec éclat. Le portrait que saint Paul fait d'un saint évêque se trouva le véritable portrait du nouveau prélat. Jamais zèle plus ardent, ni plus sage ; jamais charité plus universelle, ni plus efficace; jamais sollicitude accompagnée de tant de succès. Puissant en paroles et en œuvres, il prêchait tous les jours à son peuple, visitait lui-même les malades, et les pauvres ne vivaient presque tous que de son revenu. Peu de pécheurs qui pussent résister à sa douceur : nul qui ne se rendît à ses pressantes sollicitations. Ses grandes austérités donnaient un nouveau lustre à l'innocence de ses mœurs; et sa prodigieuse abstinence, jointe à la modestie de ses habits, de ses meubles et de son domestique, ne servait pas peu à augmenter ses aumônes. Sa piété envers Dieu était si tendre, qu'encore que sa prière fût presque continuelle, il ne priait jamais sans répandre une si grande abondance de larmes, qu'il fût obligé de tenir du linge à son oratoire pour sécher ses yeux. La réputation de sa sainteté ayant porté un lépreux à appliquer ce linge sur ses ulcères, il fut guéri. Ce miracle, suivi de plusieurs autres, fit trop de bruit pour ne pas alarmer son humilité. Sa ville épiscopale lui devint un triste séjour, dès qu'il s'aperçut qu'on l'y regardait comme un saint. Il lui fut impossible de s'accoutumer aux honneurs qu'on lui rendait. L'expérience de tous les jours, au lieu d'adoucir ou de diminuer le fardeau de sa charge, lui en rendait la pesanteur plus accablante ; il ne s'en crut jamais plus indigne que quand il vit que tout le monde le louait. C'est ce qui lui fit prendre le parti de s'en décharger, pour ne plus travailler qu'à son salut dans la tranquille obscurité d'une vie privée. Sa résolution arrêtée, il confia le soin de son troupeau à un prêtre de grand mérite, nommé Eleuthère ; et ayant distribué aux pauvres et aux églises le peu de bien qui lui restait, il sortit secrètement de la ville, accompagné seulement de quatre de ses disciples, qui ne voulurent point le quitter. Il prit le chemin de la Palestine, pour aller visiter les saints lieux. Il fit ce voyage en véritable pénitent, et arrivé à Jérusalem, il arrosa de ses larmes cette terre baignée du sang de Jésus-Christ.

Quelque soin qu'il eût de se cacher, il fut connu par Jean, patriarche de Jérusalem, qui le reçut avec honneur; c'est ce qui l'obligea de hâter son retour. Les Sarrasins occupaient alors la plus grande partie de la Palestine ; il n'en rencontrait point sur sa route qu'il n'entreprît de les convertir. Son zèle ne fut pas infructueux; plusieurs abjurèrent leurs erreurs et demandèrent le baptême.

Ces heureuses conquêtes lui attirèrent une cruelle persécution. Ces barbares se saisirent de lui et le traînèrent en prison, après lui avoir fait toutes sortes d'outrages. En dérision de la doctrine qu'il ne cessait de leur prêcher, ils l'étendirent sur la terre en forme de croix, lui attachèrent les pieds et les mains avec des cordes et des clous, lui chargèrent l'estomac d'une grosse pierre toute brûlante, et lui firent souffrir plusieurs autres tourments mêlés d'opprobres et d'ignominies.

Le saint supporta toutes leurs cruautés avec une constance qui leur donna de l'admiration. Mais Dieu se contenta du désir qu'il avait du martyre et l'arracha de leurs mains. Une lumière surnaturelle ayant tout à coup dissipé les ténèbres de son cachot, un ange lui apparut, et l'ayant exhorté à poursuivre son voyage, selon que Dieu le lui avait inspiré, il le mit en liberté. Ce prodige convertit un grand nombre de ces barbares ; et les guérisons miraculeuses qu'il opéra en leur faveur attirèrent beaucoup d'infidèles à la foi.

Ayant appris, par des députés d'Antioche, le dessein qu'avaient ses parents et tout son peuple de le contraindre à remonter sur son siége épiscopal, il s'em-

barqua pour le Ponant, traversa l'Epire et la Dalmatie, vint jusqu'en Bavière, passa par les villes de Mayence et de Cologne, laissant partout sur sa route des marques visibles de sa sainteté ; et payant partout l'hospitalité qu'on exerçait à son égard par tant de miracles, qu'étant logé chez un seigneur bavarois nommé Adalbert, deux valets crurent pouvoir s'enrichir en lui volant son mouchoir, dans l'espérance que ce qui avait servi au saint ferait aussi des prodiges. Une convoitise si impie fut rigoureusement punie ; une maladie violente réduisit les voleurs à l'extrémité ; et ils ne furent guéris que par un nouveau miracle.

Il semblait que le Seigneur voulût marquer toutes les journées de son serviteur par quelque fait merveilleux. A Cologne, il guérit son hôte de l'épilepsie ; il éteint, à Malines, un incendie furieux ; il calme une sédition cruelle à Tournay ; il paraît comme un nouveau prophète à Maubeuge. Enfin, l'an 1011, il arriva à Gand avec trois de ses compagnons et se retira au monastère de Saint-Bavon. Il fut reçu de l'abbé Erembold et de ses religieux comme un homme extraordinaire. Le séjour qu'il y fit donna une si haute idée de sa sainteté, qu'on mit tout en usage pour obtenir de lui qu'il terminât là ses pèlerinages.

Dès le commencement du printemps de l'année suivante, il voulut s'embarquer pour son retour dans le Levant, malgré les larmes et les instances de l'abbé et de tous les frères; mais le Seigneur ne permit pas que ceux qui avaient si bien profité de ses grands exemples fussent privés de ses reliques. Une fièvre violente l'obligea de revenir à Saint-Bavon ; il y resta encore cinq ou six mois, se disposant, par un accroissement de ferveur et d'austérités, à sa mort qu'il avait prédite : il marqua même l'endroit où il serait enterré, dans une grotte sous la chapelle de la sainte Vierge, à laquelle il avait eu toute sa vie une tendre dévotion, et mis, après Dieu, toute sa confiance. Une peste cruelle désolait les Pays-Bas, on eut recours à ses prières : elles furent exaucées. Il prédit qu'il en serait frappé, et que par sa mort la colère de Dieu serait apaisée. L'événement vérifia bientôt la prédiction. Il mourut à Gand dans le monastère de Saint-Bavon, le 16 avril de l'an 1012 : et après sa mort la ville et tout le pays furent délivrés de la peste.

On éprouva bientôt la puissance de son crédit auprès du Seigneur, et c'est ce qui fit qu'en 1062, cinquante ans après sa mort, on leva son corps de terre, par les soins de Siger, abbé de Saint-Bavon, et de Baudoin V, comte de Flandres. La cérémonie en fut faite en présence de Philippe I[er], roi de France, de tous les seigneurs du pays et d'un peuple innombrable, par Baudoin, évêque de Tournay, assisté de plusieurs autres prélats. Cette solennelle translation des reliques du saint fut accompagnée de plusieurs miracles.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MACAIRE.

TEXTE : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciet.* (I Reg., II, 35.)

Dieu a fait un don inestimable à l'Eglise d'Orient en lui donnant le grand saint Macaire, ce ministre selon son cœur, ce pontife fidèle, cet autre Samuel accordé au peuple chrétien dans ses plus grands besoins. Pour comprendre la grandeur de ce don, il faudrait pouvoir pénétrer dans le secret de cette vie si pleine de bonnes œuvres et en calculer les salutaires conséquences parmi les fidèles. Contentons-nous de considérer en lui : *L'homme de Dieu par son zèle,* première partie ; *l'homme du peuple par sa charité,* deuxième partie.

I[re] PARTIE. — L'HOMME DU PEUPLE PAR SON ZÈLE.

Un évêque est la grande lumière placée sur le chandelier pour éclairer tout son diocèse ; il brille sur la montagne pour dissiper les ténèbres de la vallée, comme le soleil qui éclaire la terre de ses rayons bienfaisants. C'est pourquoi Jésus-Christ a dit à ses apôtres, à ses premiers évêques : « Vous êtes la lumière du monde. »

C'est là la première mission que remplit saint Macaire à Antioche. Elevé à l'école de Jésus-Christ, il a fait luire sa science au milieu de son peuple, l'instruisant par son éloquente parole, faisant prêcher l'Evangile par ses prêtres, montrant partout un zèle extraordinaire pour l'instruction des fidèles. Homme de Dieu, il brûlait d'amour pour la gloire de son divin Maître, réparant les maux que l'ignorance et le vice avaient causés dans le sein de son troupeau. O que n'a-t-il pas fait pour son diocèse alors si éprouvé! Combien de synodes, d'instructions, de visites, d'établissements, d'écoles pour renouveler partout l'esprit de foi et la pureté des mœurs! Que n'a pas souffert cet illustre pasteur dans une entreprise si glorieuse! Ni la chair, ni le sang, ni les plaisirs, ni les hommes, ni les persécutions des gouverneurs violents, ni la calomnie, n'ont été capables d'affaiblir son zèle, ni de le détourner de la fidélité qu'il devait à son Dieu : il a été véritablement « ce grand pontife qui a soutenu la maison du Seigneur tant qu'il a vécu, et qui a fortifié le temple pendant ses jours. » (Eccli., L, 1.)

M. F., nous ne pourrons jamais assez remercier Dieu des soins paternels qu'il a pris de chacun de nous. En instituant son Eglise, il a préposé à notre garde le souverain Pontife, le père de toute la chrétienté, puis, plus près de nous, il nous a donné un évêque qui est la lumière vivante, le soleil bienfaisant pour toutes les âmes du diocèse; l'évêque, à son tour, nous donne un pasteur, un ami particulier, qui est là, tout près de nous, pour nous instruire en son nom et au nom de Dieu, de manière que pas une âme ne puisse dire : J'ai été oubliée, je suis seule, abandonnée de tous. Non, mon frère, ma sœur, vous avez près de vous un homme de Dieu qui s'intéresse, comme un père, à votre bonheur temporel et éternel, qui est votre lumière, votre conseiller, votre confident, votre ami désintéressé et obligé. Que la maladie vous visite, il est là; que la calomnie vous accable, il est là; que la pauvreté s'abatte sur vous comme un vautour, il est là; que les hommes vous abandonnent, vous trahissent, vous persécutent, il est là; enfin que la mort vienne frapper à votre porte, il est encore là. Il est toujours là, pour vous instruire, vous donner bon conseil, vous encourager, vous consoler. Oh! qu'il fait bon être l'enfant de l'Eglise catholique, et que ce mot de Jésus-Christ se vérifie admirablement : « Je ne vous laisse pas orphelins sur la terre, mais je viendrai à vous, je demeurerai avec vous, et je resterai avec vous jusqu'à la fin des temps. » Et voilà comme notre saint a été l'homme de Dieu, par lui-même et par ses prêtres, en déployant le plus grand zèle pour l'instruction et le bonheur de son peuple.

IIe PARTIE. — L'HOMME DU PEUPLE PAR SA CHARITÉ.

1. Non-seulement il a été un pasteur fidèle à son Dieu par le zèle qu'il a eu pour sa gloire, mais encore il a été fidèle à son peuple par la grandeur et l'étendue de sa charité. Un pasteur des âmes doit les paître en trois manières, dit saint Bernard; en offrant pour elles de ferventes prières, en les nourrissant par la parole de vérité et en les édifiant par le bon exemple. Jamais pasteur ne fut plus fidèle à les paître ainsi que saint Macaire. Il les portait toutes dans son cœur, les aimant en Dieu, le priant sans cesse de les conduire lui-même, de les éclairer, de les rendre fécondes en bonnes œuvres. Le jour lui paraissait trop court pour prier, il y employait encore les nuits, imitant en cela son divin Maître, qui passait les nuits à fléchir la colère de son Père céleste. Quel spectacle digne des anges que de voir ce pieux pontife abattu, prosterné devant la divine Majesté, disant avec le prophète Joël : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, et ne souffrez pas que votre héritage devienne la proie de ses ennemis, qui sont aussi les vôtres.»

Quelle vie édifiante au milieu de son troupeau! Il s'offrait chaque jour en victime pour son peuple. Il opposa ses mérites aux châtiments du ciel. Il vous opposa, Seigneur, le bouclier de son ministère; comme un nouvel Aaron, il se mit entre les vivants et les morts pour arrêter les effets de votre colère, et sa prière montant jusqu'à vous, fut un encens d'agréable odeur qui fit cesser les plaies de l'ange exterminateur.

2. Non-seulement il fut un intercesseur, un avocat pour son peuple; il lui distribua encore le pain de la parole divine. Il éloignait ainsi des âmes les deux plus terribles fléaux, l'ignorance et le vice ; on voyait disparaître l'erreur, les superstitions, les faux docteurs pour laisser la place à la vérité ; l'orgueil baissait la tête, l'avare devenait prodigue, l'impudique renonçait à ses passions honteuses ; il disait à tous : « Faites pénitence, ou vous périrez tous. » Et on faisait pénitence. O ! charité de l'apôtre, que d'âmes tu as sauvées de l'enfer.

3. Il paissait enfin son troupeau par le bon exemple. Les vertus et la sainteté de sa vie donnaient une haute efficacité à sa parole. Il était beau de voir un prélat ne prenant de l'épiscopat que les sueurs et les travaux, joignant aux fonctions épiscopales les austérités des anachorètes ; donnant tout aux pauvres ; s'épuisant, se réduisant à l'extrémité pour engraisser ses brebis. O charité héroïque ! que d'âmes vous avez sauvées ! Que de cœurs blessés vous avez guéris ! Que de vies désolées vous avez relevées et encouragées !

M. F., les pasteurs de l'Eglise font encore pour nous la même chose ; en sommes-nous dignes? En sommes-nous reconnaissants? Que notre fidélité soit leur meilleure récompense !

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et Maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Elegi eum ex omnibus in sacerdotem ut ascenderet ad altare meum. (I Reg., II, 21.)

Beatus qui excogitat vias sapientiæ in corde suo. (Eccli., XIV, 23.)

Dominus dedit mihi linguam eruditam ut sciam sustentare eum qui lassus est verbo. (Is., L, 4.)

Nouveau Testament. — Fuit gratus Deo, eruditus omni sapientia ; et erat potens in verbis et in operibus suis. (Act., VII, 20.)

Nihil vereor, nec facio animam meam pretiosiorem quam me, dummodo consummem cursum meum, et ministerium verbi quod accepi a Domino Jesu. (Id., XX, 24.)

Sermo meus in ostensione Spiritus et virtutis. (I Cor., II, 4.)

2. — SS. PÈRES.

Dolere, flere, gemere, talia munimenta sunt arma sacerdotis. (S. Ambros., *Ep.* 32 *ad Valentin.*)

Pauperem vitam sacerdos gerere debet, et ideo si superbiam habet, si magno beneficio gaudet, præter victum et vestitum quod superest, pauperibus dare non differat, quia omnia pauperum sunt. (S. August., *Serm.* 37 *ad Fr.*)

Ubi modestia ac mansuetudo sacerdotis elucet, semper in honore est. (S. J. Chrysost., *Hom.* 13 *in Tim.*)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Pontifex sine misericordia, navis est in medio pelagi undique perforata. (S. Euseb. Cæsar., *Ep. ad Damas. p. de morte D. Hieron.*)

2. Recte comparantur apibus sacerdotes, quia ut apes castitatem corporis præferunt, cibum vitæ cœlestis exhibent, aculeum legis exercent ; puri enim ad sanctificationem, suaves ad refectionem, severi sunt ad ultionem. (S. Ambr., *Serm.* 83 *de temp.*)

3. Agnoscas dignitatem tuam et vim dignitatis exerceas, quia unctus es. (S. Gregor. Magn., *Ep.* 15 *ad Joan. Episcop.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

VERTUS DE SA VIE PRIVÉE. Application à l'étude ; amour de la retraite ; modestie ; régularité de ses mœurs.

VERTUS DE SA VIE SACERDOTALE. Zèle ardent ; charité universelle et efficace ; mortification, simplicité de vêtement, d'habitation, détachement, mépris et fuite des honneurs ; constance dans les épreuves.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Saint Macaire, clerc : 1. Amour de l'étude, de la retraite. — 2. Modestie. — 3. Régularité.

II. Saint Macaire, évêque : 1. Son refus. — 2. Exercice de son apostolat. — 3. Abdication spontanée et retraite.

III. Saint Macaire, pèlerin : 1. Ses épreuves en Palestine. — 2. Couronnement de sa sainteté.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1. Vie du jeune clerc à l'imitation de saint Macaire. — 2. Saint Macaire modèle des évêques. — 3. Mépris et fuite des honneurs, éminent caractère de sainteté.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Baronius, *Annales*. — Molan, *Additions sur Uzuard*. — Raderus et Robert de Mire en leur *Calendrier des saints de Flandre et de Bourgogne*. — Surius, *Vies des Saints*, t. II. — Bavon Siger, *Vie de saint Macaire*, écrite en 1067.

7. MARTYROLOGE. — S. Ezechiel, proph. — Plusieurs saints martyrs de Rome. — SS. Térence, Pompée, Africanus et leurs compagnons, mm. — S. Pallade, abbé et év. d'Auxerre. — S. Fulbert, év. de Chartres. — S. Macaire, év. d'Alexandrie.

11 avril. — SAINT LÉON LE GRAND, pape,

CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE (Ve SIÈCLE.)

VIE DE SAINT LÉON LE GRAND.

Saint Léon, surnommé le Grand, issu d'une des premières familles de Toscane, naquit à Rome. Il acquit une grande connaissance de toutes les parties de la littérature et surtout de l'éloquence. Mais il ne regarda les sciences profanes que comme un préliminaire à l'étude de la religion et des livres saints. Un ancien concile général dit, en parlant de lui, « que Dieu, qui l'avait destiné à remporter des victoires éclatantes sur l'erreur et à soumettre la sagesse du siècle à la vraie foi, avait mis dans ses mains les armes de la science et de la vérité. »

Ayant été nommé archidiacre de l'Eglise romaine, il prit beaucoup de part aux affaires sous le pape Célestin. Sixte III, successeur de Célestin, aidé du secours de son zèle et de sa pénétration, découvrit les artifices de Julien le Pélagien, qui employait toutes sortes de manœuvres sourdes pour rentrer dans le sein de l'Eglise, et qui voulait en imposer par les apparences d'une fausse pénitence. Personne ne parut plus propre que Léon à terminer le différend servenu entre Aétius et Albin, lequel pouvait avoir des suites très-fâcheuses; il se transporta dans les Gaules, où étaient ces deux généraux, et vint heureusement à bout de les réconcilier.

Pendant son absence, le pape Sixte mourut au mois de juillet 440. Le clergé de Rome le choisit pour remplacer ce pontife, parce que sa sainteté, sa prudence, son savoir et son éloquence le rendaient le premier homme de son siècle. Ce choix fut approuvé de tout le monde chrétien. On conçut de lui les plus hautes espérances; il les surpassa par les grandes actions qui illustrèrent son pontificat. Il serait difficile d'exprimer les démonstrations de joie avec lesquelles on le reçut à Rome, où la cérémonie de son intronisation se fit le 26 septembre 440. Nous apprenons de lui-même quels furent ses sentiments à la nouvelle de son élection. Il regardait une dignité sublime comme une place élevée où les chutes sont très-fréquentes et toujours dangereuses. « Seigneur, s'écriait-il à la vue des périls qui l'environnaient, j'ai entendu votre voix qui m'appelait, et j'ai été saisi de

crainte. Car quelle proportion y a-t-il entre le fardeau qui m'est imposé et ma faiblesse, entre cette élévation et mon néant?..... O vous qui m'avez imposé ce fardeau, portez-le avec moi, je vous en conjure! soyez mon guide et mon soutien. » De pareilles dispositions ne pouvaient manquer d'attirer le secours du ciel.

Léon n'eut pas plus tôt été intronisé qu'il déclara une guerre irréconciliable au vice et à l'erreur. Il était fort exact à prêcher la parole de Dieu à son peuple, et il regardait cette fonction comme le plus indispensable devoir des pasteurs. Nous avons ses sermons sur les principales fêtes de l'année et les sujets les plus intéressants de la morale chrétienne. Il se surpassa en quelque sorte lui-même dans ses discours sur les mystères de l'Incarnation et sur l'amour incompréhensible qui porta le Fils de Dieu à se revêtir de notre nature et de nos misères. Il eut la consolation d'amener un grand nombre d'infidèles à la connaissance de la vérité. Il fut le fléau des hérétiques.

Après la prise de Carthage par les Vandales, les manichéens de l'Afrique se retirèrent à Rome. Ils feignirent à l'extérieur d'être catholiques; mais leur hypocrisie ayant été découverte, le saint pape employa des moyens efficaces pour éloigner la contagion de son troupeau. Il convoqua une assemblée qui fut composée d'évêques, de prêtres et des personnes les plus qualifiées du sénat et de l'empire. On fit comparaître les *élus* des manichéens, c'est-à-dire ceux qui étaient initiés dans leurs mystères. Ces malheureux reconnurent publiquement qu'ils avaient plusieurs dogmes impies, et s'avouèrent coupables d'un crime que la pudeur ne permet pas de nommer. Il y en eut beaucoup d'entre eux qui se repentirent et rentrèrent dans le sein de l'Eglise. Quant à ceux qui persistèrent opiniâtrément dans l'erreur, ils furent bannis.

Vers le même temps, saint Léon écrasa le pélagianisme, qui commençait à reparaître du côté d'Aquilée. Il empêcha aussi cette hérésie de s'introduire dans la ville de Rome; en quoi il fut merveilleusement aidé par saint Prosper d'Aquitaine, qu'il s'etait attaché en qualité de secrétaire. Il écrivit à saint Turibe, évêque d'Astorga, qui combattait fortement les erreurs des priscillianistes, qui dogmatisaient alors en Espagne, pour le louer de son zèle, et en même temps pour réveiller l'attention des autres évêques d'Espagne. Il leur ordonnait à tous de s'assembler en concile, afin d'exterminer l'hérésie, qui, semblable à un cancer, se répandait insensiblement.

Un évêque des Gaules, nommé Chélidoine, déposé par saint Hilaire d'Arles, s'adressa à saint Léon pour se plaindre de la sentence de son métropolitain. Notre saint, après avoir examiné l'affaire, trouva que la sentence n'était pas fondée sur des raisons suffisantes; en conséquence il rétablit Chélidoine sur son siége. Il ôta aussi à l'Eglise d'Arles le droit de métropole pour le donner à celle de Vienne. Il avait pour maxime de ne jamais juger, surtout au préjudice des droits d'autrui, qu'après avoir pris des informations pour connaître la nature et le fond des affaires.

Notre saint était très-attentif sur le choix de ceux qu'il admettait aux ordres sacrés. On voit par ses écrits qu'il ne voulait élever au sacerdoce que ceux qui sont d'un âge mûr, qui ont été éprouvés durant un temps suffisant, qui ont bien mérité de l'Eglise par leur travail et leurs services, qui ont donné des preuves de leur soumission aux règles, de leur amour pour la discipline et de leur zèle à l'observer.

Les troubles qui s'élevèrent en Orient à l'occasion de l'hérésie d'Eutychès donnèrent beaucoup d'exercice à la sollicitude pastorale de saint Léon. Il annula les actes du conciliabule d'Ephèse. Il écrivit en même temps à saint Flavien, patriarche de Constantinople, pour l'exhorter à ne pas démentir les sentiments qu'il avait montrés par rapport à l'eutychianisme. Il écrivit aussi une lettre fort touchante à l'empereur au sujet de la conduite qu'il avait tenue à l'égard du patriarche. « Seigneur, lui disait-il, vous devez laisser aux évêques la liberté de défendre la foi; elle subsistera malgré le pouvoir et les menaces des hommes.....

C'est à vous à protéger l'Eglise, et à réprimer ceux qui veulent troubler la paix, afin que Jésus-Christ se déclare le protecteur de votre empire. »

Marcien et Pulchérie, qui régnèrent après l'empereur Théodose, s'étant fortement déclarés pour la doctrine catholique, saint Léon convoqua un concile général, composé de six cents évêques, dont l'ouverture se fit à Chalcédoine, le 8 octobre 451, et auquel il présida par ses légats. A la lecture de sa lettre à Flavien, où se trouvait une explication nette et précise de la doctrine catholique sur le mystère de l'Incarnation, attaqué par Nestorius et Eutychès, les Pères de Chalcédoine s'écrièrent tout d'une voix qu'elle avait été dictée par le Saint-Esprit, et qu'elle devait servir de règle à toute l'Eglise. Dans leur lettre synodale au saint pontife, ils le prièrent de confirmer leurs décisions. « Vous nous avez présidés, disaient-ils, comme la tête préside aux membres. » Léon confirma tous les décrets concernant les matières de foi.

En même temps que l'empire d'Orient était troublé par les factions des hérétiques, celui d'Occident était livré en proie à la fureur des barbares. Attila, roi des Huns, tourna sa marche du côté de Rome; saint Léon alla trouver ce prince dans l'espérance qu'il viendrait à bout d'adoucir sa férocité. Attila, contre l'attente générale, reçut le pontife avec de grands honneurs, lui donna une audience favorable, et promit de vivre en paix avec l'empire moyennant un tribut annuel, et fit aussitôt cesser tous les actes d'hostilité. Quelque temps après, il repassa les Alpes, et se retira dans la Pannonie au delà du Danube. Mais tandis qu'il retournait dans son pays, il fut pris d'un horrible vomissement de sang, dont il mourut en 453. Telle fut la fin d'Attila, appelé *la terreur du monde et le fléau de Dieu*, parce qu'il fut l'instrument dont le Ciel se servit pour punir les péchés des chrétiens.

L'impératrice Eudoxie, pour venger la mort de Valentinien III, qui avait été assassiné, invita les Vandales à entrer sur les terres de l'empire. Genséric, roi de ces peuples, se mit aussitôt en marche. Il trouva les portes de Rome ouvertes pour le recevoir. Saint Léon alla au-devant de lui, et le pria d'ordonner à ses troupes de se contenter de piller la ville sans y verser le sang et sans y mettre le feu, ce qui lui fut accordé : tant il est vrai qu'un saint pasteur est la meilleure ressource de son troupeau dans les calamités publiques.

L'humilité, la douceur et la charité étaient les vertus qui faisaient comme le fond du caractère de notre saint pontife. Aussi fut-il toujours respecté et aimé des empereurs, des princes, des hommes de tout état, même des infidèles et des barbares. Il mourut le 10 novembre 461, après avoir siégé vingt et un ans un mois et treize jours.

Saint Léon doit à ses écrits une partie de la gloire dont il a toujours joui dans l'Eglise. Ils sont en effet les monuments les plus authentiques de sa piété, de son savoir et de son génie. Ses pensées sont vraies, pleines d'éclat et de force. Ses expressions ont une beauté et une magnificence qui charment, étonnent, transportent. Il est partout semblable à lui-même; partout il se soutient, sans jamais laisser paraître d'inégalités. Sa diction est pure et élégante; son style est concis, clair et agréable. Ce qui passerait pour enflure dans un écrivain ordinaire n'est que grandeur dans saint Léon; on remarque dans les endroits même où il est le plus élevé une facilité qui écarte toute apparence d'affectation, et qui montre qu'il ne faisait que suivre l'impression d'un génie naturellement noble et porté au sublime.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LÉON LE GRAND.

TEXTE : *Stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se augustiaverunt.* (Sap., v, 1.)

Les hommes supérieurs et les saints empruntent toujours un nouvel éclat aux difficultés de leur temps et de leur position. Il en est ainsi de saint Léon. Jamais époque ne fut plus désastreuse que celle où il vécut : d'une part une foule immense de barbares se disputaient l'Occident et surtout l'Italie; de l'autre toutes les hérésies semblaient y vouloir régner. Le vieux monde romain croûlait de toutes parts et c'était à savoir qui s'en emparerait. La religion catholique était là aussi ; elle se plaça en face des barbares, les arrêta dans leurs projets sinistres et les convertit pour en former des peuples nouveaux. Saint Léon comprit parfaitement cette mission de l'Eglise qui devait régénérer le monde et préparer notre société moderne. Aussi fut-il également grand selon l'Eglise et selon le monde. Nous ne le considérerons ici que sous le point de vue de ses vertus : *Comme évêque,* première considération; *Comme pape,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — COMME ÉVÊQUE.

Deux villes se disputent l'honneur d'avoir vu naître saint Léon : c'est Rome et Volterre, en Toscane. Il naquit vers la fin du quatrième siècle. Tout jeune encore, il montra une intelligence extraordinaire, fit de rapides progrès dans les sciences humaines; mais elles n'étaient à ses yeux qu'un moyen et une introduction à l'étude de la théologie et des livres saints. Promu au sacerdoce, il devint archidiacre de l'Eglise romaine sous le pape Célestin Ier. Il fut donc mêlé tout de suite aux difficultés inséparables d'une aussi haute position. Ses vertus devaient l'élever plus haut encore. Absent de Rome au moment de la mort de Sixte III, il fut élu évêque de Rome à l'unanimité; c'était un éclatant témoignage rendu à sa sainteté (440). Cette nouvelle inattendue fit trembler l'humble serviteur de Dieu. Un jour, il raconta lui-même du haut de la chaire quels furent ses sentiments dans un moment qui semblait devoir si fort satisfaire la nature orgueilleuse de l'homme; il dit : « Quand je songe à ma faiblesse, et au pesant fardeau qui m'est imposé, je sens le besoin de m'écrier avec le Prophète : « Seigneur, j'ai entendu votre appel et j'ai craint; j'ai considéré la grandeur de ma tâche, et j'ai tremblé ! »

Mais il ne se laissa pas abattre par la vue des difficultés qui l'attendaient; il comptait entièrement sur le secours de Dieu, qui l'avait appelé à ce poste éminent. Comme évêque de Rome, il fut un père tendre et dévoué à son peuple, ne négligeant aucun moyen de faire fleurir la religion dans la Ville éternelle, ne redoutant aucune fatigue, aucun sacrifice quand il s'agissait du salut de son troupeau. Aussi ce peuple romain s'attacha-t-il du fond de son cœur à son vénéré pontife, qui était à ses yeux l'organe de Dieu même.

M. F., n'admirez-vous pas comme Jésus-Christ a pris soin de son troupeau par l'institution de son Eglise. Il a donné, il donne et il donnera toujours des pasteurs, des docteurs, des savants à son Eglise, de manière à ce qu'elle puisse figurer avec honneur dans le monde. Il faut que chaque âme, chaque brebis du troupeau trouve une lumière, un guide, un médecin dans les diverses circonstances de sa vie; que personne ne puisse se plaindre d'avoir été oublié, abandonné. Oh! rendons-nous dignes de cette sollicitude paternelle de Jésus-Christ; soyons soumis à l'autorité spirituelle établie pour conduire et gouverner l'Eglise; rendons le devoir de nos pasteurs plus facile par notre docilité à suivre leurs conseils et leurs avis. C'est à cela que Jésus-Christ reconnaît lui-même les brebis qui lui appartiennent; elles entendent ma voix, dit-il. Soyons donc pleins de respect pour le chef spirituel du diocèse; comme le peuple romain, attaché à son évêque, restons fortement attachés au nôtre par le fidèle accomplissement de tous nos devoirs, par l'unité de foi, par l'affection de cœur, par l'union des volontés.

Mais allons plus loin, et, après avoir considéré saint Léon comme évêque de Rome, considérons-le aussi comme Pape, comme pasteur des pasteurs, comme le vicaire de Jésus-Christ et le chef de l'Eglise universelle. C'est là surtout que nous verrons éclater sa grandeur et sa sainteté tout ensemble.

IIe CONSIDÉRATION. — COMME PAPE.

« Dieu, dit un concile général en parlant de saint Léon, Dieu, qui l'avait destiné à remporter des victoires éclatantes sur l'erreur et à soumettre à la vraie foi toutes les pensées des hommes, l'avait entièrement couvert des armes de la science et de la vertu. » En effet, un génie surnaturel, un courage et une grandeur d'âme extraordinaires, telles sont les qualités qui distinguent cet illustre pontife. L'hérésie étouffée ou vaincue, dans les deux empires d'Orient et d'Occident, Rome sauvée deux fois de la fureur des barbares, tels sont les titres qui lui ont valu le surnom de Grand.

Il s'attaqua d'abord à l'hérésie qui menaçait l'Eglise; il déclara une guerre irréconciliable au vice et à l'erreur. Chaque peuple barbare avait importé dans l'empire sa religion particulière. Goths, Huns, Vandales, Bourguignons, Francs étaient ariens ou païens, et avant de se convertir ils persécutaient. Saint Léon employa tous les moyens pour réparer les ruines spirituelles qui affligeaient l'Eglise, et ramena dans son sein bien des infidèles. Ses sermons, modèles d'éloquence et de force, y contribuaient puissamment. Des manichéens, échappés de Carthage, vinrent se réfugier dans Rome même. Saint Léon découvrit les fraudes dont ils couvraient leurs erreurs, convoqua une assemblée d'évêques, de prêtres et de seigneurs, et les amena à avouer les mystères de la secte. Les uns se convertirent, les autres furent bannis. Les pélagiens cherchaient aussi à pénétrer dans la ville de Rome; d'autres hérétiques agitaient l'Espagne; la grande hérésie de l'Orient, le nestorianisme, venait de naître à Constantinople. Saint Léon convoqua contre cette nouvelle religion un concile à Chalcédoine et en triompha; c'est dans cette assemblée de six cents évêques que fut prononcé par eux ce mot célèbre : Pierre a parlé par la bouche de Léon.

Cependant d'autres ennemis fondirent sur l'Italie; les Huns, venus des frontières de la Chine, s'étaient précipités sur les autres barbares et parurent en Occident conduits par Attila! Homme d'une renommée formidable, ami de la guerre, terrible au conseil, fier dans ses succès, il passait au milieu des peuples comme un torrent dévastateur. Un évêque, saint Loup, lui demande qui il est : « Je suis le fléau de Dieu, » répondit le conquérant. Déjà il est en Occident et dans les Gaules : Strasbourg, Mayence, Tongres, Metz sont ruinés. « L'herbe ne devait pas repousser là où son cheval avait passé, » disait le barbare. Vaincu cependant par les Romains, les Visigoths et les Francs, il se retira, mais comme le lion blessé, grinçant des dents, écumant de rage et jurant de se venger, Bientôt il s'avance vers Rome. Tous tremblent; Léon le Grand seul ne tremble pas; il prend la résolution de sauver Rome. Il va au-devant du terrible adversaire. Son éloquence persuasive, ses habits pontificaux, sa démarche majestueuse, frappent le barbare de vénération : il écoute la prière du saint et se retire de l'Italie. Ses guerriers lui reprochèrent de ce que le vainqueur du monde était vaincu par un prêtre; il leur répondit : « Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour vous et pour moi; j'ai vu à la droite de Léon un guerrier debout et l'épée nue à la main, qui m'a dit : « Si tu n'obéis pas à Léon, tu périras avec tous les tiens. » Saint Léon ne fut pas aussi heureux contre les Vandales qui, pendant quatorze jours, pillèrent la vieille capitale du monde; mais au moins obtint-il que la vie des habitants fût épargnée et que la ville ne fût pas ruinée par l'incendie. Tels furent les graves événements auxquels ce grand Pape prit part. Il mourut en 461, après un pontificat de vingt et un ans.

Vous le voyez, M. F., ce fut un bonheur pour la religion et pour la société civile qu'un tel homme pût s'opposer aux hérésies et aux invasions des barbares.

Un saint est toujours un bienfaiteur de ses frères. Dieu les envoie pour sauver les individus, les cités, les peuples, selon les besoins de l'Eglise. Admirons la Providence; ne nions pas ce qu'elle a fait pour nous dans les siècles passés, et attachons-nous, plus que jamais, au siége de Pierre, la seule voie sûre qui mène à la vie éternelle.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Postquam se amplius dedit ad diligentiam lectionis legis et prophetarum, voluit et ipse scribere quæ ad doctrinam et sapientiam pertinent. (Eccli., Prolog.)

Dominus dedit mihi linguam eruditam ut sciam sustentare eum qui lassus est verbo. (Is., L, 4.)

Qui docti fuerint, fulgebunt quasi splendor firmamenti. (Dan., XII, 3.)

Nouveau Testament. — Ego sum ostium. (Joan., X, 9.)

Nocte et die non cessavi, cum lacrymis monens unumquemque vestrum. (Act., XX, 31.)

Auxilio adjutus Dei sto. (Id., XXVI, 22.)

2. — SS. PÈRES.

Tanta debet esse scientia et eruditio Pontificis Dei, ut egressus ejus, et motus, et universa, vocalia sint; verumtamen mente concipiat, et toto eam habitu resonet et ornatu, ut quidquid agit, quidquid loquitur, sit doctrina populorum. (S. Hieron., *Ep.* 6 *ad Fabiol.*)

Ecclesiæ salus in summi sacerdotis dignitate pendet. (Id., *Ep.* 12 *adv. Lucifer.*)

Corona mea, sicut apostolus ait, et gaudium vos estis, si fides vestra quæ ab initio Evangelii in universo mundo prædicata est, in dilectione et sanctitate permanserit. (S. Leon, pap., *Serm.* 2 *in annivers. Assumpt. suœ*)

Apostolica sedes est caput omnium Ecclesiarum. (S. Petr. Dam., *Ep.* 20 *ad Cadaloum.*)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

Sicut illa quæ pertinent ad Dei cultum, excedunt temporalia; ita dignitas pontificalis excedit omnes alias dignitates. (S. Thom. Aquin., *in Ep. ad Hebr.*)

Papa est Pontifex summus, caput totius Ecclesiæ in terris, primus Christi vicarius legitime electus. (*Collect.*)

Papa dicitur quia pater patrum; hic universalis dicitur, quia universæ præest Ecclesiæ. (Hugo a S. Victore, *de Sacrament.*, l. I.)

Omnis papa exhibeat se Joannem incestuosis, Jehu et Matathian apostolis, fornicantibus Phineen, Heliam idololatris, mentientibus Petrum, blasphemantibus Paulum, negotiantibus Christum. (Petr. Bles., *Ep.* 15 *ad Episc. carnot.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

COURAGE APOSTOLIQUE. Il va hardiment au devant d'Attila, appelé le fléau de Dieu et la terreur du monde. Il agit de même envers Genséric, roi des Vandales.

ZÈLE. Il est le fléau des hérétiques, particulièrement des manichéens, des eutychéens, des pélagiens.

PIÉTÉ. Il prêche fréquemment et avec onction. Ses nombreux écrits témoignent de la pureté et de la sainteté de sa doctrine.

HUMILITÉ, DOUCEUR, CHARITÉ, dont il a donné de nombreux exemples.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Saint Léon, sauveur de son peuple : 1. En présence d'Attila. — 2. De Gensérie.

II. Saint Léon, sauveur de la foi, contre les assauts : 1. Du manicheisme, de l'entychianisme, du pelagianisme. — 2. Des restes du paganisme.

III. Saint Léon, gardien : 1. De la science. — 2. De la civilisation. — 3. De la saine morale.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Poiitique sage et humaine des souverains pontifes aux époques d'invasion, de barbarie, de vandalisme.

II. Saint Léon a été un des rois pontifes modèles de dévouement pour le salut du peuple.

6. — ENCOMIA.

ATTILAM IN ITALIAM IRRUMPENTEM, ELOQUENTIA SUA REPRIMIT.

Attila barbarico succensus corda furore,
Ausonios fuso sanguine tingit agros;
Obvius immani quisnam audeat ire tyranno?
Sustineat rabidi sæva quis ora lupi?
Tu, romana, Leo, aversurus fata, tyrannum
Armatum audenter Præsul inermus adis.
Nec satis. Eloquio compescis protinus iras,
Facundoque truces comprimis ore minas.
Romulus extruxit Romam; Leo Magnus ab hoste
Servat. Utrumque urbis quis neget esse Patrem?

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Ce pape a laissé douze Epîtres adressées à l'empereur Marcien; treize à l'empereur Léon; neuf à Flavien; dix-huit aux évêques d'Orient; en outre plusieurs Sermons et Homélies. — Tous les hagiographes reproduisent sa vie.

8. MARTYROLOGE. — S. Léon, p. — S. Autipe, m. — S. Domion, év., et huit soldats, mm. — S. Philippe, év. — S. Eustorge, pr. — S. Isaac, moine. — S. Barsanufe, anachor. — Sainte Godeberte, v. — S. Gilles, S. Etienne, S. Ildebrand, S Cisters, martyrs des Albigeois. — SS. Siagre et Patrice de Lyon. — S. Ageric, ab. de Saint-Martin de Tours.

12 avril. — SAINT ZÉNON, évêque de Vérone.

(IVe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT ZÉNON.

Ce saint, qui a le titre de martyr dans saint Grégoire le Grand et dans plusieurs martyrologes, n'a été honoré que comme confesseur à Vérone jusqu'au milieu du seizième siècle. Dans une lettre adressée par saint Ambroise à Syagrius, successeur de Zénon sur le siége de Vérone, il est parlé des vertus éminentes et de la mort bienheureuse du saint; mais il n'y a rien qui porte à croire qu'il ait été martyrisé. Zénon, qui était né en Afrique, fut élevé sur le siége épiscopal de Vérone en 362, sous le règne de Julien. On voit par plusieurs de ses sermons qu'il baptisait chaque année un grand nombre d'idolâtres et qu'il combattait les ariens avec autant de zèle que de succès. S'opposant aussi avec beaucoup de force aux erreurs des pélagiens, il vint à bout de purger presque tout son diocèse des impiétés de l'hérésie et des superstitions du paganisme. Son troupeau étant considérablement augmenté, il entreprit de bâtir une grande église. Il fut aidé dans cette œuvre de piété par des personnes riches de Vérone, lesquelles, sans avoir été sollicitées, lui en fournirent généreusement les moyens.

Parmi les vertus que le saint pasteur inspirait à son peuple par ses exemples plus encore que par ses discours, il n'y en avait point qu'il recommandât plus fortement que la charité envers les pauvres; aussi l'on vit ses diocésains porter cette vertu si loin que leurs maisons étaient toujours ouvertes aux étrangers. Ils prévenaient les malheureux et leur épargnaient jusqu'à la honte de demander. Ils donnèrent de nouvelles preuves de leur charité en rachetant, vers l'an 378, des Romains que les Goths avaient faits prisonniers après les avoir battus à Andrinople. Quant à saint Zénon, autant il était charitable pour les pauvres, autant il était dur à lui-même. Il se refusait tout ce qui n'était point indispensablement nécessaire aux besoins de la nature. Il s'appliquait à former des clercs pour le service des autels, tout en s'associant aussi des prêtres, auxquels on donnait à Pâques une rétribution proportionnée à leurs besoins et aux fonctions qu'ils exerçaient. C'était aussi à Pâques qu'il faisait les ordinations et qu'il réconciliait les pénitents.

Nous apprenons de saint Ambroise qu'il y avait à Vérone des vierges qui portaient le voile et qui s'étaient consacrées à Dieu par le ministère de saint Zénon. Les unes vivaient dans leurs maisons et les autres dans un monastère dont le saint évêque avait la direction. Il paraît que ce monastère existait avant que saint Ambroise en eût fondé aucun à Milan.

Comme on abusait depuis longtemps des agapes ou repas de charité qui se faisaient aux fêtes des martyrs, et qui n'étaient plus pour un grand nombre de chrétiens qu'une occasion de vanité et d'intempérance, saint Zénon combattit ce désordre avec son zèle et son éloquence ordinaires. L'on ne peut douter qu'il ne soit un des évêques d'Italie loués par saint Augustin pour avoir banni de leurs diocèses la source de tant d'abus. Il corrigea avec le même succès ceux qui par leurs cris et par leurs larmes troublaient les prières et les sacrifices que les prêtres offraient à Dieu pour les morts. Enfin, après avoir conduit son diocèse avec autant de vigueur que de prudence, Zénon alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux en l'année 380.

La première église qui porta le nom de saint Zénon fut bâtie sur son tombeau et sur les bords de l'Adige, hors les murs de Vérone. Il s'y opéra, en 489, un miracle éclatant rapporté par saint Grégoire le Grand. Une grande partie de la ville de Vérone étant submergée par une inondation de l'Adige ; le peuple courut en foule à l'église de Saint-Zénon, dont les portes furent respectées par les eaux, qui s'élevèrent à la hauteur des fenêtres sans pénétrer dans l'église. Elles demeurèrent suspendues comme celles du Jourdain lors du passage des Israélites, pendant que le peuple resta vingt-quatre heures en prières, après quoi elles diminuèrent, et le fleuve rentra dans son lit.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ZÉNON.

Texte : *Quasi sol refulgens, sic ille refulsit in templo Dei.*
(Eccl., L, 7.)

Le divin fondateur de l'Eglise a envoyé ses apôtres dans le monde pour qu'ils y fussent à la foi lumière et préservatif; c'est pourquoi il leur dit ces paroles : « Vous êtes la lumière du monde; vous êtes le sel de la terre. » Voilà bien, en quelques paroles, les devoirs des évêques et des prêtres : ils sont la lumière du monde par la science, et le sel de la terre par leurs vertus. Leur science doit préserver les hommes des erreurs de l'esprit, et leurs vertus préserver les cœurs de la corruption du vice. C'est ce qu'a parfaitement pratiqué saint Zénon dans son diocèse : *Il était la lumière de son troupeau,* première considération ; *et le sel de son diocèse,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — LUMIÈRE DE SON TROUPEAU.

Nous lisons dans l'Ecriture ces paroles remarquables qui s'appliquent bien à notre saint : « Sa parole a dompté les monstres ; Dieu l'a glorifié devant les rois et lui a donné la loi de la vie et de la discipline pour enseigner ses volontés à Jacob et ses jugements à Israël. » (Eccli., XLV, 2.) Le monstre de l'ignorance est un des plus dangereux ennemis de l'Eglise et des âmes. Aussi Jésus-Christ a-t-il voulu instruire ses apôtres pendant trois ans et demi, afin qu'ils pussent être la lumière du monde. Il leur donna expressément l'ordre d'enseigner toutes les nations ; de leur apprendre tout ce qu'ils avaient appris de lui. Il savait que l'ignorance est la mère de tous les vices.

Nos évêques, M. F., sont les successeurs des apôtres ; ils sont placés à la tête des diocèses pour en être la lumière qui brille dans la maison de Dieu, comme le soleil.

Or, M. F., avez-vous remarqué que les étoiles qui brillent dans les ténèbres de la nuit disparaissent et s'effacent dès que le soleil se lève ; leur lumière ne soutient pas l'éclat du soleil. C'est l'image de ce que doivent être les simples fidèles devant la parole lumineuse de leur évêque. Il est pour eux la lumière souveraine, la grande lumière du ciel, le soleil moral, et eux, pauvres étoiles de la nuit, ils doivent non pas vouloir effacer et dominer la lumière du soleil, mais la subir,

s'en laisser éclairer et effacer ; comprendre enfin que l'évêque est à leur égard la lumière de Dieu, l'organe de ses volontés, le docteur de la loi, appelé à éclairer tout Israël. C'est ainsi que saint Zénon est apparu à son peuple. Il était pour lui la lumière de Dieu ; il acceptait la vérité de sa bouche comme de celle de Dieu, sachant que le pasteur n'invente pas la vérité ; mais qu'il l'a reçue lui-même de Dieu pour la communiquer à ses ouailles. De là, quel profond respect pour son évêque ! quelle sainte avidité pour entendre sa parole ! quelle filiale docilité à ses ordres ! De nos jours, M. F., tout le monde se plaint que le respect pour l'autorité se perd. Cela n'est que trop vrai ; mais quelle est la cause de ce mal ? C'est la diminution de l'esprit de foi ; c'est l'affaiblissement des sentiments chrétiens. On s'habitue, par suite du mépris de l'impiété, à ne voir dans l'évêque ou le prêtre, que des fonctionnaires du monde ; on oublie d'y voir l'homme de Dieu, le ministre de l'Eglise, le dispensateur des mystères les plus élevés. Et c'est là un très-grand malheur, parce qu'il a des conséquences terribles pour le peuple. Ce manque de respect fait dans les âmes des ravages souvent irréparables. La confiance dont le pauvre pécheur a besoin se perd ; les consolations de la religion qui iraient le conforter dans ses épreuves n'existent plus pour lui : il ne les cherche pas ; elles n'arrivent pas jusqu'à lui. Oh ! ne soyons pas aussi ennemis de nous-mêmes. Que l'évêque, que le prêtre soit notre lumière la plus sûre, notre guide le plus éclairé, notre ami le plus aimé !

II[e] CONSIDÉRATION. — LE SEL DE SON DIOCÈSE.

Jésus-Christ est la grande et éternelle source de tout bien, de toute vertu, de toute pureté, de toute sainteté ; pour se communiquer aux âmes, il a établi son Eglise, institué ses sacrements et appelé ses prêtres pour les distribuer aux peuples. L'évêque et le prêtre sont donc devenus par état le sel de la terre, et cela de deux manières : par le moyen des grâces qu'ils communiquent aux âmes dans les sacrements et par la parole, ensuite par la puissante influence de leur exemple. Le sel est un préservatif contre la corruption ; de même l'évêque, le prêtre est un préservatif vivant contre le poison du vice qui cherche à s'insinuer dans les âmes. Les sacrements purifient l'âme de ses maladies spirituelles et y affaiblissent les sources de la corruption ; ils fortifient contre les faiblesses de la nature et contre les tentations du monde et du démon ; la parole divine éclaire l'esprit, échauffe le cœur, stimule la volonté pour le bien et devient à son tour un préservatif contre le vice. Enfin l'exemple des vertus encourage les faibles et leur fait dire cette parole qui a tant impressionné saint Augustin : « Est-ce que je ne pourrai pas faire ce que font ceux-ci et ceux-là ? ».

Saint Zénon a été ainsi comme l'Evangile vivant de son peuple. Son zèle insatiable n'était occupé qu'à rendre son troupeau plus vertueux et plus heureux. Les sacrements, la prédication, la prière, le bon exemple, étaient entre ses mains les moyens préservatifs contre la corruption du siècle. Et son peuple a reçu ses sacrements, a entendu avec amour cette parole et a suivi ces exemples.

Agissons de même, M. F., Dieu vous a particulièrement favorisés sous ce rapport. Le clergé de France se distingue dans l'Eglise par sa science, par son zèle et par ses vertus. Que les chrétiens de France se distinguent aussi par le fruit qu'ils tirent de tant de grâces qui leur sont prodiguées. Ce serait une effrayante responsabilité pour vous, M. F., si, ayant au milieu de vous la lumière, vous restiez dans les ténèbres ; si, ayant avec vous le sel de la terre, vous préfériez la corruption du vice et des passions du monde. Vous ressembleriez à un homme qui a les yeux bons, mais qui les fermerait pour ne pas voir l'éclat du soleil ; s'il se heurte, s'il tombe, s'il se brise la tête dans un abîme, à qui la faute ? De même, M. F., si avec la lumière et les grâces de l'Eglise, vous restiez ignorants et vicieux, et qu'un jour vous ayez le malheur de tomber dans l'abîme de l'enfer, à qui la faute ? Oh ! que ce malheur sans fin ne nous frappe pas ; il serait sans remède !

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Vir Dei es tu, et verbum Domini in ore tuo verum est. (III Reg., XVII, 24.)

Ecce docuisti multos et manus lassas roborasti; vacillantes confirmaverunt sermones tui. (Job, IV, 3.)

Lex veritatis fuit in ore ejus. (Malach., II, 6.)

Nouveau Testament. — Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis. (Joan., XI, 11.)

Qui bene ministraverint gradum bonum sibi acquirent. (I Tim., III.)

Tu assecutus et doctrinam, fidem, longanimitatem, dilectionem, patientiam. (II Tim., III, 13.)

2. — SS. PÈRES.

Si quis ad dignitatem sacerdotii velut dignus repertus sit, in eaque sancte et irreprehensibiliter ambulaverit, vitam et coronam immarcessibilem sibi ipse conciliat. (S. Ephrem., *de Sacerdotio.*)

O præclara, o reverenda potestas vestra! certe non est potestas post Deum, sicut potestas vestra, cui nihil in cœlo vel in terra valeat comparari, consecrare videlicet corpus et sanguinem Domini. (S. Bernard., *Serm. de Convers. ad cleric*, c. 30.)

Isti sunt ministri verbi, adjutores Dei, oraculum Spiritus sancti; per tales Deus placatur populo, populus instruitur Deo. (S. Prosper., *de Vita contempl.*, c. 25.)

3. — COMPARAISONS.

1. Pontifices triplici vase electo comparantur in Scripturis : scilicet altari consecrato; cortinæ ligatæ; scypho aureo. (Deut., XII; — Exod., XXIV; — Eccli., L.)

2. Pontifices rationabiliter possunt dici Ecclesiæ oculi; quoniam speculatores habentur. (S. Thom. Aq., *in Catena in* XVIII, Matth.)

3. O tremendum sacerdotii mysterium! spirituale ac sanctum, venerandum, et irreprehensibile. Scutum siquidem est refulgens et incomparabile, turris firma, murus indivisibilis, fundamentum solidum ac stabile, a terra ad axem usque cœli pertingens. (S. Ephrem., *de Sacerdotio.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

ZÈLE. Il combattit avec persévérance les ariens et les pélagiens.

PIÉTÉ. Il édifia dans Vérone une grande église qui put contenir tous les fidèles.

CHARITÉ. Il pratiqua et prêcha continuellement la charité.

MORTIFICATION. Autant il était généreux envers les pauvres, autant il était dur envers lui-même.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Saint Zénon, apôtre : il convertit les idolâtres.

II. Saint Zénon, défenseur de la foi : il combat les ariens et les pélagiens.

III. Saint Zénon, évêque : 1. Œuvres de son épiscopat. — 2. Vertus dont il donne l'exemple.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Zèle du prêtre de notre temps à l'imitation de celui de saint Zénon : 1. Païens ou incrédules à convertir. — 2. Antichrétiens à combattre.

II. Vertus du prêtre de nos jours à l'imitation de celles de saint Zénon : piété, douceur, mortification, patience, charité.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Baronius, dans ses *Annotations.* — Paul Diacre, dans son *Histoire des Lombards.* — Molanus, dans ses *Annotations sur le Martyrologe d'Uzuard.* — Pierre de Natalibus et saint Grégoire dans leurs *Dialogues* en parlent comme d'un martyr.

7. MARTYROLOGE. — S. Zénon, év. — S. Sabas, goth. — S. Victor, m. — Sainte Vissie, v. — S. Jules, p. — S. Constantin, év. de Gap. — S. Damien, év. — Sainte Simplice, v. — S. Erchemond, év. — S. Florentin, abbé.

13 avril. — SAINT HERMÉNIGILDE, martyr.

(VIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT HERMÉNIGILDE.

Herménigilde, fils de Levigilde, prince visigoth, fut élevé dans l'arianisme. Mais les sollicitations et la vertu de la princesse Ingonde sa femme, jointes aux instructions de saint Léandre, son oncle, lui firent embrasser la religion catholique. Cette conversion alarma son père. Il lui envoya des personnes de confiance pour lui parler de sa part et les chargea de lettres, où, après les plus magnifiques promesses, s'il voulait revenir à l'arianisme, il le menaçait de tout le poids de son indignation, s'il ne se rendait à ses désirs.

Herménigilde répondit aux lettres de son père avec tout le respect qu'il lui devait et en même temps avec le courage qu'on avait lieu d'attendre de la grâce qui agissait sur son cœur. « J'avoue, lui écrivit-il, que vos bontés sont infinies à mon égard, et je me croirais indigne de vivre si jamais je manquais de reconnaissance. Oui, je conserverai jusqu'au dernier soupir le respect, l'attachement et la tendresse que je vous dois. Mais est-il possible que vous ne vouliez pas me permettre de préférer mon salut aux grandeurs de la terre? Je vous le dis, la couronne que je porte, je la compte pour rien. Je suis prêt à vous rendre ou à briser le sceptre que vous m'avez donné et à descendre du trône où vous m'avez fait monter. Je suis prêt même à perdre la vie plutôt que d'abandonner la vérité que Dieu a eu la bonté de me faire connaître. Il n'est pas juste qu'un père ait plus de pouvoir sur son fils que la conscience et la loi de Dieu. »

La générosité chrétienne, qui paraissait dans cette lettre, irrita Leuvigilde au dernier point, et il résolut de mettre tout en œuvre pour faire changer son fils. Celui-ci prit le parti de se retirer à Ossète, qui était en ce temps-là une place très-forte, et dont les habitants étaient fort attachés à ce prince. Leuvigilde attaqua Ossète, la prit et y mit le feu. Le jeune prince surpris et hors d'état de se pouvoir défendre, se retira dans une église comme dans un asile sacré, espérant au moins que le lieu serait respecté. Leuvigilde ne voulut pas en effet l'en tirer par force; mais il permit à Recarède, son second fils, d'avoir une entrevue avec Herménigilde, et de lui promettre le pardon s'il venait se soumettre à son père. Recarède y alla de bonne foi. Il protesta à son frère qu'il ne s'agissait plus de religion ; que Leuvigilde ne lui en parlerait plus, mais qu'il voulait qu'il lui demandât pardon d'avoir pris les armes contre lui, et qu'à ce prix son amitié lui serait rendue avec la paix. En effet, Herménigilde est blâmable d'avoir pris les armes contre son père, quoique pour se défendre. Il ne savait pas, dit Grégoire de Tours, le jugement dont Dieu le menaçait pour s'être attaqué à son père, tout hérétique qu'il était. Le jeune prince crut à la parole de son frère et vint se prosterner aux pieds de Leuvigilde, qui le releva et l'embrassa avec des marques apparentes d'un véritable retour. Ensuite ils s'en allèrent ensemble, et, pendant le chemin, le père tint à son fils des discours pleins d'une feinte tendresse, jusqu'à ce qu'il l'eût amené dans son camp. Alors Leuvigilde démasquant la perfidie qu'il avait tenue cachée, fit ôter à son fils les marques de la royauté et l'envoya à Séville, où il fut enfermé dans une tour. Là on employa encore les promesses et les menaces pour le faire changer. Mais comme il demeurait inébranlable, on l'enferma dans un cachot affreux, que la grâce lui fit regarder comme un lieu de délices. Comme si les horreurs d'une prison si rude et les autres incommodités qui accompagnaient un tel état ne fussent pas encore assez rigoureuses, le saint y ajouta beaucoup d'aus-

térités. Il jeûnait continuellement ; il n'avait que la terre pour lit, il était couvert d'un rude cilice et il s'occupait uniquement des choses du ciel.

Il vécut ainsi jusqu'au 14 avril de l'an 586. Comme Leuvigilde souhaitait avec passion de le ramener à la secte des ariens, il lui envoya ce jour-là, vers le milieu de la nuit, un évêque de ce parti, pour lui administrer la communion. Mais Herménigilde ayant su que cet évêque était arien, loin de l'écouter, le chassa de sa présence. Leuvigilde regarda cet affront comme un outrage fait à sa propre personne, et il en fut si irrité que sur-le-champ il envoya un bourreau pour couper la tête à ce jeune prince.

PANÉGYRIQUE DE SAINT HERMÉNIGILDE.

TEXTE : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* (Sap., IV, 13.)

Dans le monde, on dit d'un homme qu'il a fourni une longue carrière, quand il a vécu beaucoup d'années, lors même qu'elles auraient été nulles et vides de bonnes œuvres; mais Dieu compte autrement que les hommes : dans le langage de la foi, celui-là seul a longtemps vécu qui a vécu pour Dieu et pour son âme, lors même qu'il serait mort à la fleur de l'âge.

C'est ce qu'on peut dire du jeune prince dont l'Eglise honore la mémoire en ce jour. En peu d'années il est arrivé au plus haut degré de perfection, et il a terminé sa vie quand Dieu l'a trouvé assez riche et assez pleine de vertus. Considérons : *La fermeté de sa foi,* première partie ; *La faiblesse de la nôtre,* deuxième partie.

Ire PARTIE. — LA FERMETÉ DE SA FOI.

Herménigilde appartient au sixième siècle de l'Eglise. Il était fis de Leuvigilde, prince visigoth, et il eut le malheur d'être élevé dans l'hérésie arienne dont son père était l'un des plus ardents défenseurs. Cependant Dieu ne l'abandonna pas, à cause de la droiture de son cœur : il épousa la princesse Ingonde, dont les vertus jointes aux instructions de saint Léandre, son oncle, lui firent embrasser la vraie foi. Cette conversion exaspéra son père, qui jura de s'en venger. Il lui envoya d'abord des lettres dans lesquelles il lui fit les promesses les plus flatteuses s'il voulait revenir à l'arianisme. Il faut entendre la ferme et respectueuse réponse du fils à son père : « J'avoue que vos bontés sont infinies à mon égard, et je me croirais indigne de vivre si jamais je manquais de reconnaissance. Oui, je conserverai jusqu'au dernier soupir le respect, l'attachement et la tendresse que je vous dois. Mais est-il possible que vous ne vouliez pas me permettre de préférer mon salut aux grandeurs de la terre ? Je vous le dis, la couronne que je porte, je la compte pour rien. Je suis prêt à vous rendre ou à briser le sceptre que vous m'avez donné et à descendre du trône où vous m'avez fait monter. Je suis prêt même à perdre la vie plutôt que d'abandonner la vérité que Dieu a eu la bonté de me faire connaître. Il n'est pas juste qu'un père ait plus de pouvoir sur son fils que la conscience et la loi de Dieu. »

Cette lettre admirable ne fit qu'irriter son père davantage et il eut recours à la persécution. Herménigilde s'enfuit dans une église où il trouva un asile assuré contre ces sauvages rigueurs. Plus tard on y revint, et, à force de ruses et de perfidies, ce malheureux père jeta son fils en une prison infecte, espérant ainsi vaincre la constance du jeune chrétien. Celui-ci y trouva ses délices, et, comme si ce séjour eût été trop doux, il se livra aux plus grandes austérités, jeûnant continuellement, couchant sur la dure, le corps couvert d'un rude cilice, enfin, ne s'occupant que de Dieu et des choses du ciel : la foi suffisait à son cœur et y remplaçait toutes les joies et toutes les gloires de la terre.

Vers l'année 586, son père fit une nouvelle tentative pour l'entraîner dans l'hé-

résie : il lui envoya un évêque arien pour lui administrer la communion ; mais le courageux prince le chassa de sa présence sans vouloir l'écouter. Leuvigilde, plus furieux que jamais, résolut d'en finir, et, étouffant sous les sentiments de la nature, il envoya un bourreau qui trancha la tête à son fils.

Quelle foi ! et quelle fermeté dans la foi ! sacrifier un trône, résister aux promesses, aux caresses, aux menaces d'un père ! souffrir les opprobres et la mort même pour conserver sa foi ! Quel exemple, M. F., mais aussi quelle honte pour les lâches chrétiens de nos jours ! Imitons son héroïque foi.

IIe PARTIE. — FAIBLESSE DE LA NÔTRE.

La foi, M. F., repose, avant tout, sur la grâce de la vocation chrétienne ; c'est Dieu qui la donne, la développe, la soutient jusqu'à la fin de la vie dans les âmes fidèles. D'autre part elle est appuyée sur la parole infaillible de Dieu même, sur le témoignage de la tradition catholique et sur l'enseignement et l'autorité infaillibles de l'Eglise; par conséquent, elle est élevée, par son principe et par la base, au-dessus de toutes les choses humaines. C'est la lumière qui éclaire, le feu qui anime, le ressort qui pousse l'âme vers sa destinée éternelle qui est le ciel. Voilà ce qui explique le courage et la générosité des martyrs.

Hélas ! nous ne leur ressemblons guère. Plus ignorants qu'eux, et surtout, infidèles à la grâce, nous laissons s'affaiblir ou s'éteindre en nous cette flamme divine qui doit éclairer notre course à travers ce monde. Nous nous abandonnons aux influences humaiues, et surtout aux influences de la famille qui décide pour l'ordinaire de notre sort éternel. Or, c'est là le plus grand des périls. Une foule d'âmes y ont trouvé leur perte.

Ainsi, dans le monde, où le chrétien devrait attirer et convertir ceux qui ne le sont pas, c'est au contraire le chrétien qui se laisse corrompre et perdre par les paroles astucieuses et l'exemple pernicieux des méchants. Ainsi, dans la famille, où les meilleurs devraient conduire, corriger et sauver les plus vicieux et les plus infidèles, ce sont les meilleurs qui cèdent et périssent.

Entrons dans des détails intimes. Dans telle maison, tout le monde est chrétien, excepté le père. Qu'arrive-t-il ? On lui laisse, non-seulement le gouvernement des affaires temporelles, ce qui est juste, du reste, mais on lui abandonne le gouvernement des consciences. Lui-même s'en empare, en abuse, et tyrannise les âmes qui composent la famille. Alors, femme, enfants, domestiques, tous se gênent, se cachent devant ce père incrédule ou indifférent ; bientôt il ne voit plus aucun signe de religion dans sa maison ; il s'en glorifie, il triomphe, et il ne reviendra jamais de l'abime où il est tombé. Tout bon exemple lui manque, et Dieu retire sa grâce de cette famille lâche et timide. Ah ! si, au contraire, on pratiquait, sous ses yeux, les douces et admirables vertus du christianisme, si à chaque heure du jour il avait en face la touchante image d'une vie foncièrement chrétienne, il viendrait un jour, une heure où il y chercherait lui-même le bonheur dont jouissent les autres.

Ailleurs on voit une jeune fille, innocente et vertueuse, que des parents ambitieux et avares jettent en pâture à un homme sans foi et sans mœurs. Timide colombe entre les griffes d'un aigle, elle souffre en secret, pleure et se désole ; mais faible dans sa foi, elle n'ose la pratiquer hautement sous les yeux de cet homme, et il arrive un moment où elle ressemble à son tyran.

Ailleurs encore, ce sont les serviteurs d'un maître impie qui commettent la même apostasie pratique ; ailleurs ce sont les inférieurs, soldats, fonctionnaires, pauvres, qui ont l'œil sur ceux qu'ils craignent, et ils font plier leur foi selon les caprices du plus fort. Ah ! M. F., prenons garde à cette coupable faiblesse, et restons fermes, indépendants et constants dans notre foi, notre espérance et notre charité : elles mènent au ciel.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et Maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Post tempestatem tranquillum facis, Domine. (Tob., III, 22.)

Qui timet Dominum, nihil trepidabit et non pavebit, quoniam ipse est spes ejus. (Eccli., XXXIV, 10.)

Ecce Deus salvator meus, fiducialiter agam et non timebo. (Is., XII, 2.)

Qui persequuntur me cadent et infirmi erunt. (Jerem., XX, 11.)

Nouveau Testament. — Dabo vobis os et sapientiam cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri. (Luc., XXI, 15.)

Patior sed non confundor. (II Tim., I, 12.)

Divitias æstimans improperium Christi, aspiciebat in remunerationem. (Hebr., XI, 26.)

Si exprobramini in nomine Christi beati eritis. (I Petr., IV, 14.)

2. — SS. PÈRES.

Serviant reges terræ Christo, etiam leges ferendo pro Christo. (S. Augustin., *Ep.* 48.)

Reges sunt qui carnem suam regunt. (Id., *in Job*, c. 36.)

Esse regem, quia sunt et alii, non mirum est; sed esse catholicum, quod multi alii non merentur, hoc satis est. (S. Gregor., Magn., *in Registro.*)

Ad omnia quæ tibi agenda sunt, regaliter age, quia Deus tecum est. (S. Hieron., *in Reg.*)

Illud profecto primarium ac summe regium est, sui ipsius esse regem. (S. Sidon., Episc., *de Regno ad Arcad. imperat.*)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Martyrum interfectores similes sunt his qui flammam quidem extinguere petunt, oleum pro aqua instillantes, ardentiorem illam efficiunt, et sicut ignis rubum ardebat et non consumebat. (Theodoret., *Serm.* 9.)

2. Ut lapsus non potest erigere lapsum; ita malus et stultus princeps non potest emendare populum. (Plutarch., *in Moralibus.*)

3. Regium sane quidem ornamentum, virtutum omnium concursus est; prudentia tamen præ cæteris maxime regi convenit. (S. Sidonius, *Ep. ad Arcad. imper.*)

4. Lapides Stephano, craticula Laurentio, carbones ignis Vincentio dulces fuerunt. (S. Antonius de Padua, *Serm. infr. oct. Nativ. Dom.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Fidélité a sa croyance. Il préfère descendre du trône, être enfermé dans un cachot et subir le martyre plutôt que d'embrasser l'arianisme.

Mortification. Il jeûnait continuellement, même dans sa prison.

Confiance et dévouement filial. Il va humblement demander grâce à son père perfide, qui, violant sa promesse, le fait garrotter.

Résignation. Il endure les horreurs d'une prison rigoureuse et subit courageusement le martyre.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. La fidélité à sa religion est une belle vertu dans un prince.

II. Exemples de princes pieux.

III. Saint Herménigilde, modèle des princes, des grands, comme des simples chrétiens.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Saint Herménigilde bon fils, bon époux, bon roi.

II. Saint Herménigilde fervent catholique, martyr admirable.

6. — ENCOMIA.

1. AB INGUNDE CONJUGE AD FIDEM CATHOLICAM CONVERTITUR.

Ingundem miseræ prolem quis dixerit Evæ?
Illa viro vitam contulit, ista necem.

2. IN IPSO PASCHÆ DIE, MARTYRIO CORONATUR.

AD SANCTUM HERMENEGILDUM.

Vere Pascha fuit, cum te pater ense peremit;
Nam tu Paschalis victima, martyr eras.

3. POST EJUS MORTEM, VISIGOTHI OMNES FIDEM CATHOLICAM AMPLEXI SUNT.

Cur Divi post fata, fidem gens barbara cepit?
Nascitur ex grano, dum perit, ampla seges.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Saint Grégoire, pape, dans ses *Dialogues*, c. XXXI. — Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*, l. V, c. XXXVIII, l. VI, c. XLIII, et l. VIII, c. XXVIII. — Bède, Uzuard, Adon, dans leurs *Martyrologes*. — Voir encore Vasée, Mar. Scot et Sigebert. — Les hagiographes postérieurs n'ont fait que les copier.

8. MARTYROLOGE. — S. Carp, év., et ses compagnons, mm. — S. Justin le Philosophe. — S. Herménigilde, m. — S. Maxime et ses compagnons, id. — S. Ours, év. — S. Romain, év. — S. Mars, ab. — S. Ide, id.

14 avril. — S. TIBURCE, S. VALÉRIEN et S. MAXIME,

MARTYRS (IIIe SIÈCLE.)

VIES DES SAINTS TIBURCE, VALÉRIEN ET MAXIME.

Valérien était un jeune gentilhomme romain, qui, épris de la beauté et du mérite de sainte Cécile, la rechercha en mariage avec beaucoup d'empressement, et mit tout en usage pour l'avoir pour épouse.

Cécile, chrétienne à l'insu de ses parents, qui étaient païens, fut d'autant plus alarmée des poursuites de Valérien, que, dès son baptême, elle avait consacré à Dieu sa virginité. Cependant le mariage fut conclu et le jour arrêté pour les noces. Dans cette extrémité, sainte Cécile a recours à la prière et aux jeûnes : le Seigneur se rendit à ses larmes et exauça ses vœux. Le mariage se célébra avec beaucoup de réjouissance; mais sainte Cécile, animée d'une vive confiance en la bonté et en la toute-puissance de Jésus-Christ, son divin époux, se trouvant seule avec Valérien, lui ouvrit son cœur, lui avoua qu'elle était chrétienne et qu'elle avait consacré à Dieu sa virginité.

Touché de la grâce, Valérien, subitement changé, admire Cécile et lui promet de vivre avec elle dans une parfaite continence. Bientôt instruit des mystères de la foi par sa chaste épouse, il se fit chrétien et eut le bonheur de recevoir le baptême. Valérien avait un frère nommé Tiburce, qu'il aimait tendrement. Il le tira des ténèbres du paganisme pour le faire jouir avec lui des avantages qui suivent la connaissance de la vérité.

La foi dans les deux frères ne fut pas oisive. Les pauvres ressentirent bientôt les effets bienfaisants de leur conversion; leurs aumônes en tirèrent un grand nombre de la misère. Leur piété et leur zèle les portaient surtout à ensevelir les corps des martyrs pendant la persécution, à consoler et à fortifier les saints confesseurs dans leurs chaînes.

Une vertu si éclatante dans des personnes de cet âge, de ce mérite et de cette qualité, ne pouvait manquer de faire grand bruit. Almaque, préfet de Rome et ennemi des chrétiens, en étant averti, manda les deux frères. Valérien et Tiburce s'étant présentés : Je suis surpris, leur dit le préfet, que des gens de votre condition osent se mêler avec ces misérables chrétiens qui sont en exécration à toute la terre. Sied-il bien à des hommes comme vous de fréquenter de pareilles gens? Si vous voulez faire du bien, manque-t-il dans Rome d'honnêtes malheureux?

Seigneur, répond Tiburce, vous connaissez peu les chrétiens. La qualité seule de serviteur du vrai Dieu dans la véritable religion vaut toutes les richesses et tous les titres de noblesse. Il n'y eut jamais de peuples si sages : ils méprisent tout ce qui paraît quelque chose aux yeux des hommes et qui n'est rien dans le

fond ; et ils estiment ce qui ne paraît rien à nos yeux et qui en soi vaut toutes choses. Almaque l'interrompant : Et qu'est-ce qui en soi n'est rien de réel, quoiqu'il paraisse être quelque chose ? C'est ce monde qui n'est qu'une figure qui passe, répond Tiburce ; ce sont ces vains honneurs dont on se repaît ; c'est ce fantôme de gloire, cette chimérique félicité de cette vie après laquelle on court. Et qu'entendez-vous, repart Almaque, par ce qui en soi vaut toutes choses et qui ne paraît rien à nos yeux ? C'est l'autre vie, répond Tiburce, cette vie heureuse pour les justes, laquelle ne doit jamais finir, cette vie malheureuse et éternelle qui doit être le partage des méchants. Qui vous a appris toutes ces rêveries, dit Almaque? Dites ces vérités éternelles, réplique Tiburce, et je vous répondrai que c'est mon Sauveur Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, qui m'a instruit. Qui vous a fasciné l'esprit, repart le préfet, par tant d'idées creuses ? et depuis quand déraisonnez-vous? Permettez-moi, seigneur, de vous dire qu'on n'est dans l'erreur et qu'on ne déraisonne que quand on prend pour un dieu une statue de bois ou de pierre, ou qu'on préfère une poignée de jours accompagnée de tant de chagrins à une félicité pleine et éternelle : j'avoue que je déraisonnais, quand j'étais dans l'aveuglement où vous êtes; mais depuis que Jésus-Christ m'a éclairé par sa miséricorde, je pense juste et je raisonne bien. Vous êtes donc chrétien, lui dit le juge? J'ai ce bonheur, répond Tiburce, et je m'en fais gloire.

Le préfet, irrité par des réponses si hardies et si justes, fait arrêter Tiburce, et s'adressant à Valérien : Vous voyez, lui dit-il, que votre frère a perdu l'esprit. Vous vous trompez, seigneur, repart Valérien, il ne fut jamais si sage. Vous êtes, à ce que je vois, réplique Almaque, aussi fou que lui ; je n'ai jamais vu tant d'extravagance. Vous ne penserez pas toujours de même, répond Valérien, et vous reconnaîtrez un jour, mais trop tard, qu'il n'y eut jamais une plus insigne folie que de prendre pour des dieux de purs hommes, et de s'imaginer que des mortels fourbes, scélérats, impudiques pendant leur vie, soient devenus dieux à leur mort. Quelle idée avez-vous de la divinité? et ne faut-il pas avoir perdu le sens pour s'imaginer qu'il y a plus d'un Dieu ? Et cette multitude de déesses et de dieux n'est-elle pas la plus pitoyable de toutes les extravagances?

Almaque, ne sachant que répondre, entra dans une espèce de fureur ; et sans avoir égard à la qualité des deux saints confesseurs, il les fit battre avec tant de cruauté qu'ils faillirent expirer au milieu de ce supplice. On les entendait s'écrier, sous cette grêle de coups : Soyez éternellement béni, Seigneur, de la grâce que vous nous faites en ce jour, de répandre notre sang pour vous qui avez daigné nous racheter par l'effusion du vôtre.

On avait conduit les deux saints en prison, lorsque Tarquinien, assesseur du préfet, lui représenta que s'il ne faisait promptement exécuter ces deux gentilshommes romains, ils ne manqueraient pas de se servir de tout le temps qu'il leur laisserait pour distribuer leurs biens aux pauvres. Cet avis le frappa, et il ordonna qu'on menât sans délai les deux frères au temple de Jupiter pour y offrir le sacrifice ; que s'ils refusaient de le faire, on les fît mourir.

Cet arrêt prononcé, on les met entre les mains de Maxime pour être conduits au supplice. Cet officier, surpris de la joie extraordinaire que témoignaient les saints martyrs, leur en demanda la cause. N'avons-nous pas sujet de nous réjouir ? répond Tiburce, nous voici arrivés au terme de cette triste vie qui n'est proprement qu'un exil, pour en commencer une pleinement heureuse qui n'aura point de terme. Est-ce qu'il y a une autre vie? repart Maxime. Sans doute, reprend Tiburce : notre âme, qui seule ressent la joie et la tristesse, est immortelle ; et après cette vie si courte et sujette à tant de traverses, il y en a une qui ne doit jamais finir, heureuse et délicieuse, destinée pour tous les chrétiens qui font une mort sainte, et souverainement malheureuse pour tous ceux qui ne sont pas chrétiens.

Maxime frappé de cette vérité : A ce prix-là, dit-il aux saints martyrs, je veux être chrétien, et je fais volontiers, comme vous, le sacrifice de ma vie. Faites surseoir jusqu'à demain l'exécution de notre arrêt, répondent nos deux saints ; conduisez-nous chez vous, afin que cette nuit vous puissiez recevoir le baptême, et

apercevoir au moment de notre mort un faible rayon de notre gloire. Maxime y consentit. Sainte Cécile se rendit elle-même, durant la nuit, auprès des saints confesseurs, et par ses discours elle fit naître dans le cœur de ces nouveaux chrétiens un ardent désir du martyre. Le lendemain, au moment où les saints Valérien et Tiburce eurent le cou coupé, Maxime vit leurs âmes, resplendissantes comme des astres lumineux, portées dans le ciel par les anges, au milieu d'une gloire qui l'éblouissait. Alors ne pouvant retenir ses larmes : Généreux serviteurs du vrai Dieu, s'écria-t-il, que votre sort est heureux ! et qui peut comprendre, comme je le vois, quelle est votre gloire? Puisque j'ai le bonheur d'être chrétien comme vous, que ne puis-je avoir le même sort ! Cette conversion éclatante de Maxime, l'un des premiers officiers du préfet, fut suivie de la conversion de beaucoup de païens, et elle ne tarda pas à être récompensée. Almaque, en étant averti, ordonna qu'il fût à l'instant même roué de coups de bâton, et cet arrêt fut exécuté avec tant de cruauté, qu'il expira dans ce supplice. Le martyre de ces grands saints arriva vers le commencement du troisième siècle. Leurs corps furent enterrés à quatre milles de la ville, proche du lieu où ils avaient été martyrisés, et leur culte a été public dans toute l'Eglise dès le quatrième siècle. Leurs reliques furent transférées dans la ville de Rome avec celles de sainte Cécile, par le pape Pascal, l'an 821, qui les mit dans l'église construite sous le vocable de cette sainte vierge.

PANÉGYRIQUE

DES SAINTS TIBURCE, VALÉRIEN ET MAXIME.

TEXTE : *Qui me confessus fuerit coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo.* (Matth., x, 32.)

Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité. De même qu'il a menacé de sa colère ceux qui rougissent de lui devant les hommes, de même il promet de récompenser ceux qui professent ouvertement leur foi et leur amour. Les martyrs ont rendu à Jésus-Christ, non-seulement le témoignage de la parole, mais celui du sang : ils sont morts en professant hautement leur foi; et c'est pour eux particulièrement que le Sauveur a dit : « Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi moi-même devant mon Père. » Arrêtons-nous avec respect devant le martyre des saints Tiburce, Valérien et Maxime, et voyons : *Comment ils ont professé Jesus-Christ*, première partie; *En quoi nous manquons sur ce point*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — COMMENT ILS ONT PROFESSÉ JÉSUS-CHRIST.

Tiburce était l'époux de sainte Cécile. Elle l'avait gagné à Dieu par ses prières et ses vertus; Dieu même avait montré au païen un ange qui gardait la virginité de la sainte, et Tiburce se fit baptiser avec son frère par saint Urbain, pape. Accusés de christianisme, ils professèrent hautement leur foi en disant que les dieux des païens n'étaient que les vaines images des démons. Ce qui leur valut une rude flagellation. Résistant aux promesses comme aux menaces de leurs persécuteurs, ils furent condamnés à mort et conduits au supplice par un serviteur du préfet. Ce serviteur, appelé Maxime, fut si frappé de la constance des martyrs, ainsi que ses compagnons, qu'ils abandonnèrent à l'instant même le culte des idoles, se rangèrent du côté des victimes et moururent martyrs de Jésus-Christ, après avoir été les ministres du démon.

Quel magnifique témoignage rendu à la vérité de l'Evangile ! Voilà deux jeunes gens qui, pour rester fidèles à leur foi, quittent biens, familles, espérances de l'avenir, et courent gaiement à la mort. A côté d'eux, la hache tombe de la main des bourreaux; Maxime et ses compagnons s'élèvent au-dessus de tous les intérêts et de toutes les considérations terrestres pour partager le sort des victimes. Certes, en cela ils se montraient plus grands que leurs vainqueurs. Les noms de ceux-ci

sont livrés depuis dix-huit siècles aux malédictions du monde et de l'histoire, tandis que la mémoire des saints est entourée du respect et de l'amour des peuples. Les vaincus sont ici les vainqueurs ; les faibles sont les forts ; les immortels sont ceux qui sont morts les premiers. Ils étaient de ceux dont parle Jésus-Christ, quand il dit : « Les cheveux de leur tête sont comptés, et il n'en tombe pas un seul sans la volonté de leur Père qui est dans les cieux. » A cause de leur courage à le confesser devant les ennemis de l'Evangile, il les a reconnus et glorifiés devant son Père. Pour surplus de récompense, il leur a accordé encore la gloire et les honneurs de son Eglise qui fait survivre leur souvenir à toutes les vanités de la terre. Leur exemple reste au milieu de nous pour nous encourager dans les combats de la vie chrétienne ; morts, ils vivent encore, ils parlent encore, ils agissent encore parmi nous. Oh ! apprenons d'eux à soutenir et à défendre notre Dieu, notre foi, nos sacrements contre les persécutions et les attaques du monde ; professons hautement nos croyances et ne rougissons jamais de ce qui doit faire un jour notre bonheur et notre gloire dans le ciel.

IIe PARTIE. — EN QUOI NOUS MANQUONS SUR CE POINT.

Les saints dont nous célébrons en ce jour la fête nous ont donné l'exemple du courage chrétien au milieu des persécutions du monde. Ils ont souffert avec joie la faim, la flagellation, la prison, la mort, pour soutenir et défendre la même foi que nous professons, les mêmes préceptes que nous devons observer, la même Eglise dont nous sommes les enfants. Il y a là un puissant encouragement pour le chrétien fidèle qui se fait un honneur de professer sa foi partout et toujours ; mais, hélas ! combien de chrétiens qui oublient en ce point les engagements solennels de leur baptême ! Lâches et timides déserteurs de leurs promesses, ils rougissent honteusement de ce qui devrait faire leur gloire, de ce qui est en réalité leur plus beau titre de noblesse, le titre de chrétiens et de soldats de Jésus-Christ.

On renie aujourd'hui Jésus-Christ de mille manières ; ce n'est pas toujours en paroles expresses ; mais par le silence ou par l'action. Ici c'est un père qui est obligé par état de donner le bon exemple à ses enfants, à sa femme, à ses serviteurs. Que fait-il ? Rien, peut-être, et il se croit innocent, parce qu'il se dit : Je ne les scandalise pas ! Certes, c'est assez les scandaliser que d'omettre les plus graves devoirs de sa religion : la prière, la sanctification du dimanche, la réception des sacrements. Il croit se justifier en disant : « Je suis honnête homme ; je ne fais aucun mal ! » Devant Dieu, cela veut dire : Je rougis de Jésus-Christ et de son Evangile ; puisqu'on ne fait rien pour eux. Omettre ses devoirs, c'est assez faire de mal pour être à jamais rejeté de Dieu. Ailleurs, c'est une mère, une épouse qui doit être, au sein de la famille, un modèle vivant de toutes les vertus ; mais elle n'a ni grands vices, ni petites vertus : c'est une brave femme, dit-on, et voilà tout ; mais est-ce assez ? Est-ce là professer Jésus-Christ et son Evangile ? Est-ce là remplir sa mission et ses devoirs d'état ? C'est assez pour se damner. On renie encore Jésus-Christ dans les sociétés du monde. Ici on attaque les doctrines de l'Eglise ; c'est un ennemi qui frappe à coups redoublés sur le sein qui l'a nourri et élevé, il frappe l'Eglise, sa mère, le lâche ! et il est entouré d'autres enfants de la même mère ; ceux-ci l'entendent blasphémer et ils se taisent ; ils le voient rire de la religion, de ses sacrements, de ses ministres, et ils rient avec lui ; pas un ne trouve une parole pour stigmatiser l'audacieux contempteur des choses les plus sacrées. Est-ce là professer sa foi ? est-ce là du courage chrétien ? C'est une véritable apostasie. Ailleurs on s'amuse aux dépens de la piété et des personnes pieuses ; on tourne en ridicule les pratiques les plus estimées de l'Eglise et les personnes les plus vertueuses ; on entend ces coupables plaisanteries, et on plaisante avec les autres, on ne dit rien ; on garde un lâche silence, au lieu de défendre les absents, ce qui est un devoir de charité et de justice.

Voilà, M. F., comment beaucoup de chrétiens se rendent parfois gravement coupables. Examinons-nous sur ce point, demandons-nous si nous avons toujours

professé hautement et courageusement notre foi dans nos familles, en public et en particulier. Soyons les avocats de la vérité, les avocats de Dieu, et alors se vérifiera un jour en notre faveur cette parole de Jésus-Christ : « Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père. »

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et Maximes. — 4. Vertus spéciales de ces saints. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Domino Deo nostro serviemus, et obedientes erimus præceptis ejus. (Josue, XXIV, 21.)

Visi sunt oculis insipientium mori et æstimata est afflictio exitus illorum... illi autem sunt in pace. (Sap., III, 2.)

Glorississimam mortem magis quam odibilem vitam complectens, voluntarie præibat ad supplicium. (II Mach., VI, 19.)

2. — SS. PÈRES.

Et ideo, fratres, veneremur eos in sæculo, quos defensores habere possumus in futuro. (S. Ambros., *Serm.* 77.)

Martyres principes sunt fidei, intercessores mundi, præcones regni, cohæredes Dei. (Id., *Ibid.*)

Quanta mala passi sunt martyres, quanta exitia, quanta tormenta : squalores carcerum, stricturas catenarum, sævitias ferarum, ardorem flammarum, aculeos contumeliarum. (S. Augustin., *in Ps.* CXXVII.)

Sine labore et dolore corporis consummari non potest corona martyris. (Cassiodor., *in Ps.* IX.)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Tanquam aurum in fornace probavit illos et quasi holocausti hostiam accepit illos. (Sap., III, 6.)

2. *Quasi rosa plantata super rivos aquarum.* (Eccli., XXXIX, 17.) Rosæ sunt martyres, quorum pulchritudinem in amore et sanctitate, imitari debemus. (S. Bonavent., *Serm.* 3 *Dom.* VII *Pent.*)

3. Aliter olet flos uvæ; quia magna est virtus et opinio prædicatorum, qui inebriant mentes audientium.

Aliter flos olivæ : quia suave est opus misericordiæ; quia more olei referet et lucet.

Aliter flos rosæ : quia mira est fragrantia, quæ rutilat et redolet, ex cruore martyrum. (S. Greg. Magn., *in Ezech.*, l. I, *Hom.* 6.)

4. — VERTUS DE CES SAINTS.

Docilité a la grace. Ils lui doivent tous trois leur conversion.

Piété. Ils ensevelissaient pendant la persécution les corps des martyrs.

Foi ardente dont ils font éloquemment profession devant leurs juges et leurs persécuteurs.

Joyeux héroïsme. La joie de Valérien et de Tiburce allant à la mort occasionne la conversion de Maxime.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Correspondance aux grâces de conversion : 1. Grâces intérieures : inspirations, réflexions, élans spontanés. — 2. Grâces extérieures : lectures, sermons, cérémonies religieuses; exemples domestiques.

II. Fidélité de ces trois saints à cette correspondance.

Les entretiens de Cécile convertissent Valérien; ceux de Valérien convertissent Tiburce; leur joie du martyre convertit Maxime.

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Conduite sainte des premiers chrétiens : 1. Dans leurs unions. — 2. Dans le foyer domestique.

II. De notre conduite païenne aujourd'hui en ces situations.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Ménologe des Grecs. — *Martyrologes* de Bède, Uzuard, Adon. — On trouve reproduits les actes de ces martyrs dans la *Vie de sainte Cécile.* — Baronius, *Annales.* — Tous les hagiographes rapportent leur martyre.

7. MARTYROLOGE. — SS. Tiburce, Valérien et Maxime, mm. — S. Procul, év. — Sainte Dommine, v. et m. — Sainte Thomais, m. — S. Ardalion, m. — S. Lambert, év. — S. Fronton, ab. — S. Abonde.

15 avril. — **SAINT BÉNEZET**, berger.

(XII[e] SIÈCLE.)

VIE DE SAINT BÉNEZET.

Benoît, appelé Bénezet, à cause de son âge et de sa petite taille, vint au monde l'an 1165, près d'Avignon. Il perdit son père de bonne heure; sa mère, qui l'éleva dans la crainte de Dieu, l'employait à garder un troupeau de brebis. Le petit berger avait douze ans quand Dieu le choisit pour opérer une merveille bien extraordinaire.

Le 13 septembre 1177, gardant son troupeau à la campagne, il entendit une voix : « Benoît, mon fils, écoute-moi. » Etonné d'entendre cette voix, et de ne voir personne : « Qui est-ce qui me parle? » dit-il. Trois fois la même voix se fit entendre, et trois fois il fit la même question. Alors le Seigneur lui dit : « Je suis Jésus, ton Dieu. — Seigneur, s'écria l'enfant, que voulez-vous de moi? — Je veux que tu laisses là ton troupeau, et que tu ailles bâtir un pont sur le Rhône. — Je ne connais pas le Rhône, et je ne puis quitter les brebis de ma mère. — Va, ton troupeau sera soigné, et quelqu'un te conduira vers le fleuve. — Mais je n'ai que trois deniers, je ne puis faire un pont avec cela. — Je pourvoierai à tout. » L'enfant laisse ses brebis et part. Un jeune homme s'offre à lui aussitôt pour le guider, le mène au Rhône et lui indique l'emplacement du pont à élever.

Benoît voyant la largeur des eaux, la rapidité du fleuve, en fut effrayé : « Il n'est pas possible, dit-il à son guide, de faire jamais là un pont. — Ayez confiance, Dieu ne commande rien d'impossible. » L'enfant passa le Rhône sur une barque, et alla trouver l'évêque d'Avignon, à l'église, où le prélat instruisait son peuple. Il l'interrompit, et lui cria qu'il venait, de la part de Dieu, pour bâtir un pont sur le Rhône. Tout le monde se mit à rire; l'évêque le prit pour un insensé, et lui dit d'aller trouver le prévôt de la ville. Benoît y alla, sans réplique. Le prévôt jetant les yeux sur une pierre énorme : « Prends ce rocher, lui dit-il, pour poser la première pierre. » L'enfant s'avance vers l'énorme bloc, fait le signe de la croix, le met sur ses épaules, traverse toute la ville, suivi du prévôt, de l'évêque, d'une foule sans cesse grossissante, et arrivé sur le bord du fleuve, il y dépose la première pierre du mystérieux édifice.

Le prodige entraîna tout le monde; on fit des fonds; on trouva des ouvriers, que Benoît enrôla dans une confrérie des *Frères du Pont*. Le saint jeune homme fut l'architecte habile et inspiré de la grande œuvre, et le supérieur de la pieuse communauté, qu'il édifia par toutes sortes de prodiges et surtout par une vie de toute sainteté. En sept ans le pont fut achevé; le miraculeux architecte avait alors dix-neuf ans, et Dieu lui fit connaître qu'il allait le retirer de ce monde, son œuvre y étant accomplie. Une maladie, légère en apparence, l'avertit de sa fin prochaine; il mourut, en prononçant les doux noms de Jésus et de Marie, le 14 avril 1184. La nouvelle de sa mort mit en deuil toute la province; il fut inhumé dans une chapelle qu'il avait bâtie sur une des piles du pont, et son corps y fut retrouvé sain et entier, sans ombre de corruption, le 13 mars 1670.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BÉNEZET.

TEXTE : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.*
(Matth., XI, 29.)

Le Seigneur trouve des serviteurs dans toutes les conditions de la vie. Aux yeux de la Majesté infinie, il n'y a ni grands, ni petits, comme l'entend le monde. Celui-là seul est grand devant Dieu, qui est en grâce avec lui; celui-là seul est petit qui est en état de péché et de révolte contre lui. C'est pourquoi Jésus-Christ a dit : Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez pas, et si vous ne devenez pas comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » (Matth., XVIII, 3.) Au fond, c'est l'humilité qui fait la grandeur des âmes devant Dieu. Les humbles sont rois, parce qu'ils sont les amis particuliers de Dieu. Je viens, M. F., vous parler aujourd'hui d'un saint qui a été bien petit aux yeux du monde, mais très-grand aux yeux de Dieu. Considérons : *La vertueuse humilité de sa condition*, première partie; *sa grandeur morale devant Dieu*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — VERTUEUSE HUMILITÉ DE SA CONDITION.

Dieu forme des saints dans toutes les conditions de la vie, afin que personne ne puisse trouver de prétexte pour négliger son salut. On peut servir Dieu dans tous les états honnêtes, seulement il y a plus ou moins de difficultés et de dangers dans les diverses conditions; mais Dieu proportionne ses grâces d'après nos besoins, et nous devons y compter du moment que nous voulons sérieusement nous sauver. Saint Bénezet était un pauvre berger; il n'avait donc ni science, ni fortune, ni talents; mais il avait quelque chose qui vaut mieux que tout cela : il avait un grand cœur! Dans ce grand cœur il nourrissait un profond amour pour Dieu, un noble détachement des choses de ce monde et un ardent désir des biens de l'éternité. Il était par conséquent assez riche, assez grand, assez savant. Occupé extérieurement aux soins de son troupeau, il avait l'âme occupée de Dieu et des choses du ciel. Qu'il était beau de voir ce pauvre homme, le jour et la nuit, chargé de la garde d'un troupeau, s'entretenir sans cesse avec Dieu, méditant les vérités éternelles, rêvant le ciel en admirant les œuvres de Dieu sur terre! Pendant que, dans une belle nuit, les étoiles brillaient au haut du firmament, il s'élançait dans les hauteurs du ciel où Dieu fait sa demeure. Ainsi éloigné du monde, il pouvait à son aise s'occuper de son âme et l'orner des plus belles vertus.

Que de fois peut-être les passants le regardaient avec mépris et plaignaient son sort; mais le serviteur de Dieu n'était pas à plaindre; il s'estimait le plus heureux mortel de la terre; il était l'ami de Dieu, et il trouvait son bonheur dans cet amour qui dépasse toutes les fausses joies de la terre. N'est-ce pas aux humbles et aux petits que Dieu accorde ses grâces et ses faveurs? Qui donc a eu le premier l'honneur de voir le Sauveur à Bethléem? C'étaient de pauvres bergers qui eurent avis du ciel qu'un enfant leur était né et qu'ils devaient aller l'adorer. Aussi sain Bénezet eut le bonheur de connaître, d'aimer et de servir le Seigneur, et de cette manière il avait plus de véritables jouissances que les grands, les riches, les savants et les princes du monde. Apprenons par là, M. F., à n'estimer les hommes que d'après les vertus qui brillent en eux, car Dieu ne juge pas autrement. Un jour, quand bergers et rois seront cités à son tribunal suprême, il ne sera pas question des richesses ou de la gloire de ce monde; il n'y a que la vertu qui fera la différence entre eux. La plus belle couronne sera alors pour les plus humbles, les plus petits, les plus pauvres, s'ils ont été les plus vertueux.

IIe PARTIE. — LA GRANDEUR MORALE DEVANT DIEU.

Pour l'ordinaire, on n'estime dans le monde que les richesses, la puissance, la beauté et le talent; dès que l'on trouve cela chez un homme, il est en haute es-

time; si, au contraire, il est pauvre, grossier, faible et ignorant, fût-il un saint, on le méprise. Que de fois on se trompe du tout au tout! Sous les dehors de la pauvreté se cachent souvent de grandes richesses : celles de la vertu; sous les dehors de la faiblesse, se trouve souvent une grande force de caractère, de volonté, de sainteté; sous les dehors grossiers d'un pauvre paysan, Dieu voit souvent la plus ravissante beauté que l'homme puisse s'imaginer : la beauté surnaturelle d'une âme angélique; enfin sous les dehors de l'ignorance on rencontre parfois plus que le génie d'un savant : c'est l'esprit de Dieu, l'esprit de foi, l'amour et la connaissance des choses du ciel. Tout cela réuni forme une noblesse, une grandeur morale que le monde ne connaît pas et ne peut pas donner. Or, voilà ce qui distingua ce pauvre berger dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête. Il y avait en lui des vertus et des qualités que l'on chercherait en vain dans toute une ville, dans toute une contrée. Dieu s'était chargé de former cette âme par sa grâce, de l'élever jusqu'au ciel, de la rendre semblable à lui-même. C'était pour lui que le Sauveur avait dit : « Bienheureux les pauvres... » C'était pour lui qu'il avait proclamé la grande récompense des humbles : « Celui qui s'élève sera humilié, et celui qui s'humilie sera élevé. » Saint Bénezet, petit aux yeux des hommes, mais grand aux yeux de Dieu, est encore aujourd'hui grand dans l'Eglise. Le souvenir de son humilité et de sa sainteté touche encore le cœur de ceux de sa condition, et les grands, les riches et les princes viennent réfléchir et prier devant ses autels : il a donc été élevé d'autant plus qu'il s'était abaissé devant les hommes.

Chrétiens! que le spectacle de la vertueuse humilité et de la grandeur morale de ce saint nous engage à mépriser les vaines distinctions de la terre, et à n'aspirer qu'à la véritable grandeur qui réside dans l'âme et dans la vertu. Jugeons-nous comme Dieu nous jugera un jour, selon les vertus que nous aurons pratiquées. Les biens, les honneurs, les dons de la nature seront mis alors en complet oubli; ils ne vaudront pas aux yeux de Dieu la moindre prière, ni la moindre bonne œuvre. Que d'hommes qui auront cru être quelque chose, et qui alors se trouveront pauvres, nus et dépouillés de tout! Que diront-ils alors quand, paraissant au tribunal de leur juge, ils n'auront que les mains vides? Oh! heureux les pauvres de ce monde, ils seront alors les véritables, les grands et les princes de la bienheureuse éternité.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et Maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Fuit autem Abel pastor ovium. (Gen., II, 2.)

Abel obtulit de primogenitis gregis sui et de opibus eorum. (Id., *ibid.*, 4.)

Respexit Dominus ad Abel et ad munera ejus. (Id., *ibid.*, 5.)

Egredere et abi post vestigia gregum, et pasce hædos tuos.

Juxta tabernacula pastorum. (Cant., I, 8.)

Nouveau Testament. — Pastores erant in regione eadem vigilantes et custodientes vigilias noctis super gregem suum. Et ecce Angelus Domini stetit juxta illos, et claritas Dei circumfulsit illos. (Luc., II, 9.)

Pastores loquebantur ad invicem : transeamus usque Bethleem et videamus hoc verbum quod factum est... et venerunt festinantes; et invenerunt Mariam et Joseph et infantem positum in præsepio. (Id., II, 15.)

Ego sum pastor bonus. (Joan., XI, 14.)

Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis. (Id., *ibid.*)

2. — SS. PÈRES.

Pastorum absentia lupis invadendi gregis occasionem præstat. (S. Athanas., *Apol. ad imp. Constantium.*)

Satius est pascere diligenter quam pascere negligenter. (S. Ephrem., *de Timore Dei.*)

Bonus pastor et talis quem vult Christus, innumeris certat martyriis. (S. Joan. Chrysost., *Serm.* 29 *in Ep. ad Rom.*)

Magis timeamus ne ovis Christi nequitiæ

gladio necentur in corde, quam ne ferro in corpore trucidentur. (S. Augustin., *Ep.* 180.)

Pastor oves agnoscit; infirmas consolidat; ad pascua ducit et reducit; lupos arcet a voce et baculo; morbidas et ægrotas sanat; confractas alligat; errantes reducit; debiles portat; pereuntes requirit; ab eis agnoscitur. (Hugo a S. Victore, *de Claustro*, l. II.)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Christus pluris videtur facere pastoris nomen quam regis; hoc aspernatus est; et in morte inclinans caput a titulo regis deflexit; tum contra, seipsum pastorem nominat. (Octavian., *in Eccli.* XVIII.)

2. Ovis onus videtur, sed corona est. (Tertull., l. III, *adv. Marcion.*, c. 9.)

3. *Ego sum Pastor bonus.* (Joan., x, 11.) Ego enim sum qui, quod infirmum est, consolido; quod ægrotum sano; quod confractum, alligo; quod errans, reduco; quod periit, quæro. (S. Basil., Seleuc. *Orat. hic.*)

4. Qui Deo primus placuit Abel; pastor fuit; Moyses magnus ille legislator, pecudes pavit in monte Horeb et per pasturam ad colloquium Dei pervenit. Jacob patriarcha pecudes pascendo pro veritate patientiam ostendit. David a pecudum pastura pervenit ad regnum. (Mendoza, *in I Reg.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Foi. Sa foi transportait les roches et les montagnes.

Docilité à sa vocation extraordinaire et en apparence insensée.

Sagesse. Tout jeune il est le digne et sage supérieur de la *Confrérie du Pont.*

Persévérance. Il demeure fidèle à l'exécution de son entreprise, qui n'est achevée qu'après sept ans.

Couronnement. Il meurt en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. L'esprit d'association, œuvre puissante et civilisatrice inconnue des anciens, est une inspiration du christianisme.

II. Grandes associations religieuses : 1. Ordres militaires qui ont arrêté l'invasion musulmane. — 2. Ordres religieux qui ont sauvé les monuments des sciences et des lettres. — 3. Confréries qui ont bâti les métropoles du moyen âge, défriché les landes, les forêts; desséché les lacs, les marais, construit les ponts, les principales voies.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Le pasteur, l'instituteur, le magistrat, le chrétien actif et laborieux trouve dans saint Bénezet un modèle pour diriger saintement des œuvres fécondes, pratiques, utiles au bien public.

II. Qualités exigées : 1. Vues droites, désintéressées. — 2. Activité incomparable. — 3. Persévérance à toute épreuve. — 4. Sentiment éminemment chrétien.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Le R. P. Théophile Rainaud, jésuite. — *Vie de saint Bénezet*, extraite des actes de la Maison de ville d'Avignon et des Archives de l'Hôpital du Pont d'Avignon. — Le P. Raimond de Paradin, *Histoire de Lyon.* — Guesnay, *Annales de Marseille.* — Moland, *Additions sur le martyrologe d'Uzuard.* — Baronius, *Annales.* — Bollandus et Moreri.

7. MARTYROLOGE. — Saintes Basilisse et Anastasie, mm. — SS. Maron, Euticher, Victorin, Flavie, Domilitte, mm. — SS. Maxime et Olympiade, mm. — S. Eutyches, id. — S. Crescent, id. — SS. Théodose et Pansilippe, id. — S. Paterne, év. — Le B. Gonzalès, relig. — S. Abdon, év. — S. Silvestre, id. — S. Vaumont, ab. — S. Godwin, relig.

16 avril. — SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE.

(XVIIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE.

Benoît-Joseph, fils de Jean-Baptiste, laboureur et mercier, et d'Anne-Barbe Grandsire, naquit le 16 mars 1748, à Amette, paroisse de l'ancien diocèse de Boulogne, aujourd'hui du diocèse d'Arras. Ses parents lui inspirèrent de bonne heure l'amour et la pratique de la vertu. Le jeune Benoit se montra docile à leurs

leçons, et sa première jeunesse fut remarquable par sa piété et son innocence. Il avait l'esprit pénétrant, le jugement solide et la mémoire heureuse. Son naturel, quoique vif, était plein de douceur. De telles dispositions engagèrent ses parents à confier son éducation à son oncle, curé d'Erin, qui lui enseigna la langue latine et lui fit faire sa première communion. Ce fut à cette époque que Benoît-Joseph commença cette vie de pénitence, de solitude et de détachement qu'il continua jusqu'à la fin de ses jours.

La lecture des sermons du P. Le Jeune, dit l'*Aveugle*, acheva de le détacher du monde, qu'il n'avait jamais aimé. Dès l'âge de quinze ans, il voulut se retirer à la Trappe; mais, ses parents s'étant fortement opposés à cette résolution, il resta chez son oncle, à Erin, jusqu'à ce que, une maladie contagieuse lui ayant enlevé ce vertueux prêtre, qui périt victime de son zèle pour ses ouailles, Benoît se rendit à la maison paternelle et sollicita de nouveau la permission d'aller à la Trappe. Il l'obtint enfin après de vives instances; mais on refusa de le recevoir, sous prétexte qu'il était trop jeune. Il fit ensuite chez les Chartreux de Montreuil et de Longuenesse des essais qui ne furent pas heureux : une sécheresse spirituelle, des peines intérieures dont il plut à Dieu de l'affliger, le forcèrent d'abandonner ces asiles pieux et de venir chez son oncle maternel, M. Vincent, curé de Conteville. Il y suivit les exercices de piété qu'il pratiquait dans ces deux maisons, jeûnant rigoureusement, prolongeant ses prières, et pour se reposer couchant sur le plancher.

A l'âge de vingt et un ans, Benoît-Joseph Labre fit de nouveaux efforts pour entrer à la Trappe, sans pouvoir s'y fixer. Il se rendit ensuite à l'abbaye de Sept-Fonts, célèbre par la sévérité de sa règle; après quelques mois de noviciat, il en sortit encore en 1770; sa santé, délabrée par une maladie grave, ne lui permettait pas de suivre les exercices de cette maison.

Ce fut à cette époque qu'il alla à Rome en passant par Lorette et par Assise, vivant en pauvre pèlerin. Dès qu'il y fut arrivé, il y visita les lieux propres à satisfaire sa dévotion; il en partit un mois après pour aller à Fabriano visiter les reliques de saint Romuald, fondateur des Camaldules.

Pendant les premières années qui suivirent son arrivée à Rome, le vénérable entreprit divers pèlerinages, même dans des pays plus éloignés. Il visita deux fois la célèbre église de Notre-Dame d'Einsidlen ou des Ermites, en Suisse, le tombeau de saint Nicolas, à Bari, et le mont Gargano. Dans ses voyages, il marchait le plus souvent nu-pieds, en hiver comme en été, vêtu d'une redingote qui tombait presque en lambeaux; sans compagnon de voyage pour n'être pas distrait, et sans provision pour le lendemain. Il vivait d'aumônes, qu'il recevait sans mendier, ne prenait de ce qu'on lui donnait que le strict nécessaire, et distribuait le reste aux autres pauvres. Son air de piété et de douceur, malgré son extérieur misérable, excitait l'intérêt; mais, dès qu'il s'apercevait qu'il était remarqué, il changeait de route ou de séjour.

Le serviteur de Dieu passa six ans dans ces rudes exercices de pénitence. Après ce temps, il revint à Rome, d'où il ne sortit plus que pour aller une fois l'an à Lorette.

Il passait les journées entières dans les églises à prier à genoux ou debout; le soir il allait entendre une instruction que l'on faisait aux pauvres; il se retirait ensuite dans un enfoncement de murailles ruinées qui se trouvaient près de l'amphithéâtre de Vespasien, qu'on appelle aussi le Colisée. Ce lieu lui plaisait fort, parce qu'il se trouvait près des chapelles des stations de la Passion du Sauveur, qu'il visitait souvent; mais l'incommodité de ce séjour le força ensuite à prendre un lit à l'hôpital évangélique, où il demeura jusqu'à sa mort, qui arriva le mercredi saint 18 avril 1783.

Après avoir passé le carême dans la pratique de la plus rigoureuse pénitence, il tomba évanoui sur les degrés qui conduisent à la porte de l'église de Notre-Dame des Monts; on s'empressa autour de lui, on le conduisit chez le sieur Zaccarelli, homme de bien, et qui était son ami. Parvenu à cette maison, il perdit bien-

tôt toute connaissance, et, au moment qu'on invoquait pour son soulagement la protection de la sainte Vierge, à laquelle il avait toujours eu une tendre dévotion, il expira tranquillement, le même jour, à l'âge de trente-cinq ans.

A peine Labre eut-il rendu le dernier soupir qu'on entendit retentir dans toutes les places de Rome ce cri : Le saint est mort. On se précipita pour voir une dernière fois ce martyr de la pénitence. Son corps, exposé pendant cinq jours, conserva sa fraîcheur et sa flexibilité naturelles, sans aucune marque de corruption. Il fut visité par une foule immense, puis inhumé près du maître-autel de l'église de Notre-Dame des Monts.

Son tombeau devint bientôt un des pèlerinages les plus fréquentés de Rome. Des miracles nombreux attestèrent son pouvoir dans le ciel. Dans plusieurs villes on éprouva des guérisons subites opérées par son intercession, et attestées de la manière la plus authentique. C'est ce qui a engagé la congrégation des Rites à lui décerner le titre de *vénérable* dès l'année 1783. Il a été récemment canonisé par sa Sainteté le pape Pie IX.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE.

TEXTE : *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis.* (Ps. XC, 11.)

On entend parfois des chrétiens ignorants ou faibles dans la foi qui osent tenir ce langage téméraire : aujourd'hui il n'y a plus de saints ! Dire cela, c'est presque un blasphème ; car l'Eglise est une mère toujours féconde en élus; aujourd'hui, comme au temps des apôtres, elle ne cesse de conduire des âmes au ciel; aujourd'hui, comme alors, elle dispose des lumières, des sacrements et des grâces qui forment les saints ; aujourd'hui, comme alors, elle rencontre sur la terre des cœurs dociles à sa voix qui arrivent à la plus haute perfection par l'action sanctifiante de l'Eglise. Le saint dont j'ai à vous entretenir en ce moment est presque de notre temps. Contemplons cette vie héroïque passée tout entière dans les plus austères pratiques de la vertu. Mais dans un sujet si vaste, choisissons deux traits qui résument toutes les vertus de saint Benoît Labre : *Sa confiance dans la Providence,* première considération ; *sa dévotion envers l'Eucharistie,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — SA CONFIANCE DANS LA PROVIDENCE.

Benoît-Joseph, fils de Jean-Baptiste Labre, laboureur et mercier, et d'Anne-Barbe Grandsire, naquit le 16 mars 1748, à Amet, paroisse de l'ancien diocèse de Boulogne, aujourd'hui du diocèse d'Arras. Il eut le bonheur de ne voir que des exemples de vertus et de piété dans la maison paternelle; c'est là, en effet, que commence, pour l'ordinaire, la sainteté ou la réprobation des hommes. Sa première jeunesse fut remarquable par son innocence et sa piété. Son éducation fut confiée à son oncle, curé a Erin, qui lui enseigna la langue latine et lui fit faire sa première communion. Cette grande action décida de tout son avenir. C'est à cette époque qu'il commença cette vie de pénitence, de solitude et de détachement qui ne cessa qu'avec ses jours. Dès l'âge de quinze ans, il pensa se retirer à la Trappe; mais l'opposition énergique de ses parents lui fit retarder l'accomplissement de ce projet; plus tard, il lui fut permis de faire l'essai de cette vie austère, mais on le refusa à cause de sa jeunesse. Il frappa à la porte des Chartreux; une sécheresse spirituelle extrême, des afflictions intérieures, lui firent comprendre que ce n'était pas sa vocation. Il entra, à l'âge de vingt et un ans, à la Trappe; mais sa santé délabrée l'empêcha d'y rester.

Alors il résolut d'aller à Rome par Lorette et par Assise, vivant en pauvre pèlerin. Dès ce moment il s'abandonna plus que jamais à la Providence pour les soins matériels, n'ayant pas le moindre souci de ce côté. Ainsi l'heureux pèlerin, trouvant Dieu partout où il allait, laissait la charité faire son œuvre, et la charité le

nourrissait partout. Sa vie ne fut plus qu'une série de pèlerinages, souvent en des pays éloignés; ainsi il visita deux fois Notre-Dame des Ermites, en Suisse; il alla prier sur le tombeau de saint Nicolas, à Bari, et sur le mont Gargan. Dans ces pieux voyages, il marchait le plus souvent pieds nus, en hiver comme en été, vêtu d'une redingote en lambeaux, sans compagnon de voyages, voulant être seul pour prier et méditer; sans provisions pour le lendemain, comptant sur la Providence, qui nourrit les oiseaux du ciel. Il ne se trompait pas : il vivait d'aumônes et ne mendiait pas; et cependant il se trouvait toujours trop riche, puisqu'il distribuait à d'autres pauvres ce qui ne lui était pas absolument nécessaire : ainsi l'enfant de la Providence pratiquait plusieurs vertus à la fois : pauvreté volontaire, humilité, confiance en Dieu et charité. L'œil de Dieu était ouvert sur lui, et l'œil même du monde ne se trompait pas; il distinguait le saint, malgré son extérieur misérable, à cet air de profonde piété et de céleste douceur que le pécheur ne sait pas contrefaire. Et le monde, frappé de tant de vertus, prenait soin de l'enfant de Dieu. Mais le grave pèlerin venait-il à s'apercevoir qu'on prenait garde à lui, et qu'on s'intéressait à sa personne, il changeait aussitôt de route ou de séjour. Ces pèlerinages durèrent six ans; après ces rudes exercices de pénitence, il revint à Rome, et n'en sortit plus que pour aller une fois l'an à Lorette. Il avait pratiqué la plus grande confiance en Dieu; désormais il avait besoin de se reposer dans l'amour de Jésus-Christ résidant sur nos autels.

M. F., qui de nous oserait quitter sa maison, sa famille, son pays et dire : Je ne veux plus rien; je ne m'occuperai plus de ma vie matérielle : Dieu et la charité y pourvoieront. Nous sommes trop faibles dans la foi, l'espérance et la charité pour parler ainsi. Notre saint l'a fait et s'en est bien trouvé. Du moins, ayons en Dieu, en sa providence, en son amour assez de confiance pour étouffer les murmures, pour apaiser les colères, pour conserver la patience dans nos peines, et disons au moins alors : Que votre volonté soit faite!

IIe CONSIDÉRATION. — SA DÉVOTION ENVERS L'EUCHARISTIE.

Dans la seconde période de sa vie, saint Benoît Labre ne voulut plus vivre que pour visiter, adorer et aimer Jésus-Christ sur nos autels. Il était presque toujours en présence du saint Sacrement, entendant la messe, assistant à une adoration solennelle ou priant seul et tenant compagnie au Sauveur dans son sanctuaire. Sa vie n'était plus qu'une prière, et sa prière était un acte continuel d'amour pour le Dieu de l'Eucharistie. Après avoir prié dans les églises de Rome pendant le jour, il allait, le soir, entendre une instruction que l'on faisait aux pauvres. Puis, quand venait la nuit, il se retirait au Colysée et se couchait dans un enfoncement de murailles ruinées, qui avaient été témoins des souffrances de tant de martyrs. Là, il méditait sur la passion du Sauveur, près des chapelles qui abritent les tableaux des stations; il aimait ce séjour solitaire où il pouvait se livrer à son aise aux inspirations de son ardente charité. Cependant ses forces physiques ne lui permirent pas de rester plus longtemps dans ce séjour incommode, et il se vit forcé d'accepter un lit à l'hôpital Evangélique, où il demeura le reste de sa vie. Il mourut le 16 avril 1783, le mercredi saint. Il tombait victime de son amour et de ses austérités dans la même semaine où la grande Victime s'était immolée sur le Calvaire. Benoît Labre montait les degrés qui conduisent à l'église Notre-Dame des Monts, quand tout à coup il s'évanouit; on le porta dans une maison où il expira le même jour à l'âge de trente-cinq ans. Bientôt retentit dans tout Rome ce cri : Le saint est mort! On se précipita pour contempler une dernière fois ce grand modèle de confiance et d'amour; les miracles se multiplièrent sur son tombeau, et récemment il a été mis au nombre des saints.

On dit parfois : Les pèlerinages ne sanctifient personne. C'est vrai, si on parle des pèlerinages tels que les font les chrétiens tièdes, ou les jeunes gens et jeunes personnes qui vont y chercher leurs plaisirs, et quels plaisirs! Impurs, honteux et déshonorants, voilà ce qu'ils désirent, voilà ce qu'ils poursuivent;

est-il étonnant que ces pèlerinages les rendent pires? Qu'ils les fassent comme saint Benoît Labre et ils y trouveront les grâces, les bénédictions et les joies spirituelles qu'il y a trouvées. Sachons aussi l'imiter dans ce tendre et filial amour qu'il avait pour Jésus Christ dans l'Eucharistie; il vivait en quelque sorte toujours en sa présence. Nous, nous passons à côté de sa demeure, et nous ne pensons pas à lui; nous ne le saluons même pas, loin de le visiter. D'où vient cela? M. F., ah! c'est que nous ne connaissons pas, nous n'aimons pas assez Jésus-Christ! C'est là notre crime et notre plus grand malheur; car saint Paul nous dit : « Que celui qui n'aime pas Jésus-Christ soit anathème! »

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et Maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Peregrino molestus non eris, scitis enim advenarum animas, quia et ipsi peregrini fuistis in terra Egypti. (Exod., XXIII, 9.)

Pauperibus et perigrinis carpenda dimittes. (Levit., XIX, 10.)

Quasi peregrinus fui oculis eorum. (Job, XIX, 15.)

Advena ego sum apud te et peregrinus. (Ps. XXXVIII, 13.)

Nouveau Testament. — Juxta fidem defuncti sunt omnes isti, non acceptis repromissionibus, sed a longe eas aspicientes et salutantes, et confitentes quia peregrini et hospites sunt super terram. (Hebr., XI, 13.)

Carissime, fideliter facis quidquid operaris in fratres et hoc in peregrinos, qui testimonium reddiderunt caritati tuæ in conspectu Ecclesiæ, quos benefaciens, deduces digne Deo. (III Joan., 5.)

2. — SS. PÈRES.

Quando quis peregrinationem suscepturus est, efferat Domino sacrificium precum, et ejus adjutorium invocet, et sic institutum aggrediatur. (S. J. Chrysostom., *Hom.* 65 *in Gen.*)

Qui propter Deum peregrinatur, habitus omnesque affectus sæculi deponat, ne pertubationibus ludibrio sit. (S. J. Climac., *Grad.* 3.)

Ecce in hac vita positi peregrinos nos esse cognoscimus, et tamen finiri nostram peregrinationem non oramus; sed patriæ cœlestis obliti, peregrinationis carcerem diligimus. (Joan. Trith., *de Vanitate et miser. hum. vitæ.*)

Felix peregrinus qui habet hospitium in cœlis. (Thom. a Kemp., *in Hortulo Rosar.*)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Nullum, mihi crede, iter est, quod te extra cupiditates, extra iras, extra motus sistat, quamdiu malorum gestaris causas. (Seneca, *Ep.* 104.)

2. Sicut ad solium Salomonis non nisi per sex gradus aureos calcatos fuit accessus, ita ad solium in cœlo paratum per aureos virtutum gradus calcatos ascendendum est. (Drexel., *in Rosis select.*)

3. Sicut nemo gravem habens sarcinam per angustam portam intrare non potest, nisi deponat illam; ita nemo per angustam portam regni cœlorum intrare poterit, nisi qui inordinanter affectionis erga divitias sarcinam deposuerit. (Platus, *in Matth.*, VII.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Obéissance à ses parents dès son bas-âge.

Détachement. Dès l'âge de quinze ans il veut se retirer à la Trappe.

Pratique de la pauvreté, dans sa nourriture, ses vêtements, son habitation.

Austérités. Pèlerinages longs, fréquents, vivant d'aumônes, continuellement dans les prières et les jeûnes.

Piété. Il passait les journées entières dans les églises.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er point. — Epreuves de saint Labre dans sa vocation : 1. Tentatives inutiles à la Trappe et à la Chartreuse. — 2. Il devait se sanctifier : 1° dans le pèlerinage; 2° dans la fréquentation des églises.

2e point. — Epreuves du chrétien dans sa vocation : 1. On peut se sauver dans tous les

états honnêtes. — 2. Bien choisir celui auquel nous sommes destinés.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1. Des pèlerinages à notre époque.—2. Moyens pour les faire avec fruit. — 3. Explication du passage de l'Imitation : *Qui multum peregrinantur, raro sanctificantur.* (Imit. Christi, l. I, c. XXIII.) — 4. Comment saint Labre fit servir le pèlerinage à sa sanctification.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

I. De la fréquentation des églises : 1. Les dimanches et jours de fêtes. — 2. Les jours ouvrables.

II. Assiduité de saint Benoît Labre à cette pratique.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Ce saint est mort l'an 1783, à Rome. Sa vie a été écrite par plusieurs auteurs et s'est répandue dans toute la catholicité. Tous les hagiographes contemporains la reproduisent.

7. MARTYROLOGE. — SS. Calliste, Charisse et sept autres martyrs. — SS. Optat, Luperque, Successe, Martial, Urbain, Julie, Quintilien, Publius, Fronton, Félix, Cécilien, Event, Primitif, Apodème et quatre autres martyrs. — Sainte Eucratide, v. et m. — SS. Caius et Crément, mm. — S. Lambert, m. — S. Turibe, év. — S. Fructueux, id. — S. Paterne, id. — S. Drogon, c. — S. Dreux, solit. — S. Joachim. — S. Vassie, m. — S. Scubillon.

17 avril. — SAINT ANICET, pape et martyr.

(IIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT ANICET.

Saint Anicet, douzième pape depuis saint Pierre, était originaire de Syrie. Il vint au monde vers la fin du premier siècle, et la haute réputation dont il jouissait prouve combien il avait passé saintement les premières années de sa vie. On remarquait en lui un génie supérieur, une grandeur d'âme peu commune, une fermeté, une intrépidité qui lui fit mépriser les plus grands dangers, et un zèle ardent pour la vérité et pour la pureté de la foi ; aussi fut-il regardé constamment comme le fléau des hérétiques. Il passait pour un des plus savants et des plus saints prêtres de tout le clergé de l'Eglise de Rome, lorsque le pape saint Pie ayant été couronné du martyre l'an 157, il fut élu pour le remplacer.

L'Eglise avait besoin d'un pareil pontife dans un temps où la malice et la multitude des hérétiques n'oubliaient rien pour altérer la sainteté de ses mœurs et la pureté de sa foi. Ces ennemis déclarés de Jésus-Christ s'étaient presque tous rassemblés à Rome, où la foi a toujours régné et fleuri dans toute sa vigueur, pour tâcher de la corrompre jusque dans sa source.

Valentin, cet impie hérésiarque, y était venu sous le pape saint Hygin ; il avait répandu ses erreurs sous saint Pie et continuait à y faire tous les jours de nouvelles victimes. Une misérable femme nommée Marcelline, de la secte infâme des carpocratiens ou gnostiques, s'efforçait depuis peu de temps de pervertir les fidèles. Marcion mettait tout en œuvre pour se former des prosélytes dans cette capitale du monde chrétien. Ainsi Anicet, en montant sur le saint-siége, se vit comme entouré de ces monstres qui répandaient partout leur venin ; mais il les confondit durant son pontificat, les poursuivant jusque dans leurs derniers retranchements et les mettant dans l'impossibilité de nuire aux fidèles.

Dieu bénit le zèle et les travaux du saint pape. Le troupeau fut bientôt guéri de ses maladies contagieuses, par les soins et la vigilance du pasteur. Les valentiniens, les marcionites et tous les autres hérétiques, confondus et démasqués par la piété et la science de notre saint, devinrent bientôt l'objet de l'exécration géné-

rale. Ce grand pontife instruisit et cultiva son peuple avec tant de succès, que Rome, le centre de l'unité de la foi, devint en même temps le siége de la sainteté et le théâtre de la piété chrétienne. C'est le témoignage qu'en donne Hégésippe, qui vint à Rome sous le pape Anicet.

Les hérétiques firent de temps en temps de nouveaux efforts pour corrompre la foi ; mais la vigilance de notre saint pape empêcha les effets de leurs pernicieuses entreprises. Il fut visité, dès le commencement de son pontificat, par saint Polycarpe, disciple de saint Jean l'évangéliste, évêque de Smyrne qui, plein d'estime et de vénération pour Anicet, fut bien aise de venir conférer avec lui sur certains points de discipline, dont on ne convenait pas encore entre l'Eglise latine et l'Eglise grecque, et sur lesquels on n'avait encore rien décidé. Les deux saints furent bientôt d'accord. La déférence et le respect qu'avait saint Polycarpe pour le vicaire de Jésus-Christ, et l'estime singulière qu'avait saint Anicet pour saint Polycarpe, établirent une amitié très-intime entre ces deux augustes prélats. Cette bonne intelligence ne servit pas peu à confondre les hérétiques, à conserver les vrais fidèles dans la pureté de la foi qu'ils avaient reçue des apôtres, et à faire fleurir à Rome cette régularité de mœurs qui édifiait si fort tout le monde chrétien. Certainement si la vérité et la vertu furent violemment attaquées par ces nombreux hérétiques qui s'y étaient rendus, elles n'y furent pas moins puissamment défendues par le concours merveilleux des saints personnages qui s'y trouvèrent.

Outre saint Anicet, saint Polycarpe et saint Hégésippe, dont on vient de parler, on vit encore à Rome, dans le même temps, saint Justin, l'une des plus grandes lumières de son siècle. C'est là qu'il composa la plus grande partie de ses ouvrages, qui ont servi à dissiper les calomnies des païens et les erreurs d'un si grand nombre d'hérétiques. Cet illustre savant, s'estimant heureux de seconder le zèle d'un si grand pape, établit à Rome une école de piété, où il faisait des leçons de religion à tous ceux qui venaient l'entendre. Le fruit répondit à ses efforts, l'on ne vit jamais tant de constance ni de ferveur parmi les fidèles, malgré les persécutions des païens, la malice et les ruses des hérétiques.

Saint Anicet gouverna l'Eglise avec une sagesse, une vigilance et un zèle admirables, pendant l'espace de douze ans, selon Eusèbe et Nicéphore. Quoique ce fussent des temps de trouble et de contestation, sa sollicitude pastorale le fit descendre jusque dans les moindres détails de la vie des clercs et dans les points les moins importants de la discipline ecclésiastique.

Il fit une ordonnance qui défend aux clercs, conformément aux ordres de l'Apôtre, de porter de longs cheveux, et en même temps leur commande de porter la couronne ou tonsure cléricale. Grégoire de Tours croit que saint Pierre fut auteur de cette couronne, en mémoire de la couronne d'épines de Notre-Seigneur ; il est probable que saint Anicet fit un précepte de ce qui n'était que de simple usage. Ce qui est certain, c'est qu'autrefois on ne laissait qu'un petit bord de cheveux autour de la tête, tout le reste était rasé et formait la couronne, comme l'observent encore aujourd'hui quelques religieux.

Ce saint Pape soupirait depuis longtemps après le martyre. Son zèle pour conserver dans toute sa pureté le dépôt sacré de la foi, et pour étendre le royaume de Jésus-Christ par toute la terre, ne pouvait pas manquer de lui procurer cette insigne faveur. Il reçut la couronne du martyre durant la persécution de Marc-Aurèle, vers l'an de Notre-Seigneur 167 : son corps fut enterré par les chrétiens dans le cimetière de Calliste.

L'an 1590, le chef de ce grand saint fut apporté à Munich par l'archevêque Minuce, secrétaire de Guillaume, duc de Bavière, et mis dans l'église des Pères de la compagnie de Jésus, où on l'honorait avec beaucoup de dévotion.

L'an 1604, le pape Clément VIII accorda à Jean Ange, duc d'Altaemps, le corps de saint Anicet ; il fit bâtir une chapelle magnifique, où l'on conserva avec une grande vénération, dans un superbe tombeau de marbre, ce précieux trésor. Le même duc a fait l'éloge de ce saint pontife en ce peu de mots : « Si la parfaite

intelligence des divines Ecritures; si l'innocence et la sainteté de la vie; si la gloire du martyre, comme tout le monde l'avoue, prises séparément, suffisent pour rendre un homme immortel, que doit-on penser du mérite et de la gloire de saint Anicet, en qui toutes ces glorieuses qualités se trouvaient réunies? »

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANICET.

TEXTE : *Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit.* (Joan., XV, 18.)

La haine et les persécutions du monde ne durent qu'un temps; elles ne peuvent, du reste, nuire qu'au temps et aux intérêts passagers de la terre; elles ne sauraient atteindre l'âme, ni enlever la récompense éternelle du ciel. Au contraire, elles la donnent si on les souffre avec patience. C'est pourquoi Jésus-Christ, la grande victime du Calvaire, félicite ses serviteurs qui souffrent pour sa gloire : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. » Considérons ces deux points : *L'Eglise triomphe en souffrant,* premier point; *Le monde est vaincu en persécutant l'Eglise,* deuxième point.

Ier POINT. — L'ÉGLISE TRIOMPHE EN SOUFFRANT.

Jésus-Christ n'a pas voulu vaincre par la force brutale, et il n'a pas voulu que l'Eglise triomphât des âmes par le glaive. C'est pour inculquer cette vérité dans les cœurs qu'il dit un jour à Pierre, voulant frapper ses ennemis : « Mettez votre glaive dans le fourreau. » Il eut pu écraser par une seule pensée tous ses calomniateurs; il eut pu appeler à son aide des légions d'anges; il ne l'a point voulu; sa grande arme était la croix, sa grande force la souffrance, sa couronne de gloire la couronne d'épines. Aussi voyez, à peine a-t-il versé son sang, que déjà les pécheurs se convertissent et meurent pour lui. C'est de son sang que sont sortis tous les martyrs. Il a même prédit à ses apôtres qu'ils auraient à souffrir les mêmes persécutions que lui; qu'ils seraient comme lui les objets de la haine du monde, et, en effet, tous les apôtres sont morts pour leur divin Maître. La destinée de l'Eglise est la même. Depuis son berceau elle souffre; une mare de sang s'étend à travers les siècles et ne cessera qu'avec le monde; il y a, et il y aura toujours des martyrs dont le sang semble nécessaire pour féconder les racines de cet arbre majestueux sous les branches duquel les oiseaux du ciel, les âmes, viennent se reposer. Et cependant malgré toutes les attaques, malgré la haine et les persécutions du monde, malgré tout le sang répandu, l'Eglise s'étend, grandit et se fortifie toujours : elle survit à tous ses persécuteurs, et aujourd'hui, comme au temps de Julien l'Apostat, on peut dire que Jésus-Christ est toujours occupé à faire des cercueils pour eux, et que l'Eglise les enterre ou assiste à leur perte.

Aujourd'hui même l'Eglise souffre persécution dans la personne de son auguste chef, et l'on verra, comme par le passé, l'Eglise triompher de ses ennemis, si perfides et si puissants qu'ils puissent être. Elle vivra plus longtemps que leur chétive puissance, et la persécution même lui donnera plus de fermeté, de constance et de saints.

Que conclure de tout cela? C'est qu'il faut être plein de confiance, de courage et d'amour pour l'œuvre de Dieu : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Voilà la solennelle promesse qui a été faite à l'Eglise, et voilà le secret de son triomphe : Dieu est avec elle; que pouvons-nous craindre. Faisons notre devoir; le reste est l'affaire de Dieu. Tels sont les sentiments du Souverain-Pontife qui gouverne en ce moment l'Eglise. Tels étaient ceux du Pape saint Anicet, qui mourut avec bonheur pour la vérité, sachant que le sang des martyrs est une semence de nouveaux chrétiens et la source de nouveaux triomphes.

IIe POINT. — LE MONDE EST VAINCU EN PERSÉCUTANT L'ÉGLISE.

Il y a toujours eu, et il y aura toujours sur la terre deux camps, deux drapeaux, deux armées : le camp, le drapeau et l'armée des chrétiens, et le camp, le drapeau et l'armée des persécuteurs. C'est ce que saint Augustin appelle la cité de Dieu et la cité du démon. Dieu d'un côté, le démon de l'autre! Qui peut douter de quel côté sera la victoire.

En consultant l'histoire des dix-huit siècles passés, on peut déjà dire ce qui arrivera dans la suite. A Bethléem, autour du berceau du Sauveur, il n'y avait que quelques rois et quelques bergers pour l'adorer, et Hérode, et Jérusalem et toute la Judée pour le persécuter. Qui a vaincu? Ce n'est pas Hérode, c'est Jésus-Christ. Pendant trois siècles, le sang des nouveaux chrétiens coule partout; la colossale puissance de l'empire romain s'est acharnée pendant tout ce temps à anéantir l'Eglise. Ce temps passé, les empereurs ennemis avaient disparu, et l'Eglise remplit tout l'univers. Après la persécution brutale des empereurs et des préfets, le poison corrupteur des passions et la perfidie des hérétiques sont tombés sur les enfants de l'Eglise : elle n'a fait que grandir dans cette nouvelle et pénible épreuve. Ainsi elle s'en ira, forte et incorruptible, jusqu'au jugement dernier, où cessera le combat dans les extases d'une gloire sans fin.

Le monde s'en va de même vers sa ruine; les méchants, qui composent ce monde, s'usent par la rage qu'ils mettent à persécuter les bons; ils assument sur eux la terrible responsabilité d'une série d'injustices qui crient vengeance contre eux; et Dieu, pour les punir de leur audace et de leurs excès, n'a qu'une chose à faire pour les punir : il les abandonne à leurs passions; il les laisse s'aveugler par de prétendus succès, et un jour vient où ils sont pris dans leurs propres filets. C'est l'histoire exacte de tous les persécuteurs de l'Eglise passés, présents et à venir. C'est ainsi que saint Anicet, si doux, si pacifique, a triomphé de Marc-Aurèle; c'est ce qu'on verra jusqu'à la fin du monde. C'est aussi ce que la foi nous apprend sur le sort réservé aux ennemis de l'Eglise : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Que signifie ces paroles, sinon que les puissances auxiliatrices de l'enfer ne seront pas victorieuses; qui donc le sera? Ce sera l'Eglise, qui porte avec elle Jésus-Christ, ses doctrines, ses sacrements, sa puissance et ses grâces.

M. F., ne soyons-donc pas de ces chrétiens timides et pusillanimes qui tremblent à la moindre tempête qui s'élève contre la barque de Pierre. Sachons que Jésus-Christ est avec Pierre; qu'il est dans la barque, et que lors même qu'il semble dormir, il vit, et il veille sur les siens. Cependant nous ne devons pas nous endormir, mais veiller avec Jésus-Christ, le réveiller par nos prières et par nos bonnes œuvres, afin qu'il reste toujours avec nous, qu'il nous soutienne par sa présence et nous conduise enfin dans l'éternelle patrie où il couronne ses élus.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Pater eram pauperum. (Job, XXIX, 16.)

Audite filii disciplinam patris vestri. (Prov. IV, 1.)

Deus tentavit eos et invenit illos dignos se. (Sap., III, 5.)

Nouveau Testament. — Non enim subterfugi quominus annuntiarem omne consilium Dei vobis. (Act., XX, 27.)

Nec facio animam meam pretiosiorem quam me. (Id., *Ibid.*)

Docebo vos viam bonam et rectam. (I Reg., XII, 23.)

2. — SS. PÈRES.

Si qua est Ecclesia quæ fidem respuat,

nec Apostolicæ prædicationis fundamenta possideat, deserenda est. Petra tua Christus est. (S. Ambros., *in Luc.*, l. VI, c. 9.)

Non habent Petri hæreditatem qui Petri fidem non habent. (Id., *de Pœnit.*, l. I, c. 6.)

Ita est Ecclesia sancta quæ fidem Christi integram servat. (S. Hieron., *in Symb. Ruffini.*

Esto subjectus pontifici tuo et quasi parentem animi ama. (S. August., *ad Nepot.*)

Lux gregis est flamma pastoris. (S. Gregor., *in Pastor.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Sicut cor sapientiæ locus est, ita pontifices sunt receptacula sapientiæ spiritualis. (S. Chrysost., *in Matth.* XXI, *hom.* 38.)

2. Ut sal omnem cibum condit, nec est aliquid tam suave quod absque eo gustum demulceat; ita mundi totius, condimentum summus Pontifex. (S. Hieron., *Contr. Lucifer.*)

3. Martyrum interfectores similis sunt his qui flammam quidem extinguere petunt, oleum pro aqua instillantes, ardentiorem illam efficiunt, et sicut ignis rubum ardebat et non consumebat. (Theodoret., *Serm.* 9.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Zèle. Il fut regardé comme le fléau des hérétiques de son temps : valentiniens, gnostiques, marcionites.

Piété. Pasteur modèle du troupeau, qui fut visité par les grands personnages de son époque : Hégésippe, saint Polycarpe, saint Justin.

Sagesse. Il introduisit des articles de discipline pleins de sagesse.

Grandeur d'ame, sagesse et intrépidité avec lesquelles il affronta le martyre.

4. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Épreuves de l'Église au deuxième siècle. Luttes contre : 1. Les païens. — 2. Les hérétiques.

II. Conduite de saint Anicet dans ces luttes.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1. Défenseurs de la foi au deuxième siècle. — 2. Patronage que saint Anicet accorda à ces principaux défenseurs, qui furent saint Hégésippe, saint Polycarpe, saint Justin, chacun en des genres et des manières différentes.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

1. Innocence et sainteté de la vie de saint Anicet. — 2. Son intelligence des Ecritures. — 3. Actes de son pontificat. — 4. Gloire de son martyre.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Saint Jérôme. — Tous les *Martyrologes* en font mention, de même que tous les historiens ecclésiastiques. (Voir encore les hagiographes tels que Bollandus, Giry, Godescard, Proust, etc.)

7. MARTYROLOGE. — S. Anicet, p. et m. — S. Mappalice, m. — SS. Pierre et Hermogène, mm. — SS. Elie, Paul et Isidore, mm. — S. Pantagate, év. — S. Innocent, id. — S. Etienne, ab. — S. Landri, év. — S. Vaudon, ab. — S. Gernen, id.

18 avril. — **SAINT APPOLLONE**, sénateur romain, martyr.

(IIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT APPOLLONE

Le changement arrivé dans l'empire, l'an 180, par la mort de l'empereur Marc-Aurèle, fut favorable aux chrétiens. Les fidèles avaient souffert, sous ce prince, une persécution presque continuelle, même depuis l'édit qu'il avait porté en leur faveur l'an 174, lorsqu'ayant gagné la bataille sur les Allemands, par les prières des chrétiens, comme il l'avouait lui-même, il défendit, sous peine de la vie, de les accuser en fait de religion. Cela n'empêcha pas qu'ils ne fussent cruellement tourmentés sous son règne, soit par la malice des philosophes païens qui étaient irrités de se voir tous les jours confondus par la pureté de leurs mœurs et par

leurs savantes apologies, soit par l'attachement outré qu'avait le prince aux superstitions païennes, soit enfin par une malheureuse politique qui l'obligea de laisser subsister dans leur rigueur toutes les lois que ses prédécesseurs avaient faites contre les chrétiens.

L'empereur Commode, son fils, qui lui succéda, n'imita ni les vertus morales dont on fait honneur à son père, ni l'aversion que son humeur philosophique et ses superstitions lui avaient inspirées contre le christianisme; il laissa vivre les fidèles en paix, et ce calme, après tant de tempêtes, ne contribua pas peu à l'accroissement du royaume de Jésus-Christ. On voyait partout fructifier la semence de l'Evangile, partout la vérité triomphait des erreurs et des impiétés du paganisme ; et la ville de Rome surtout, par les soins et le zèle du saint pape Eleuthère, voyait tous les jours beaucoup de familles nobles, riches et distinguées s'enrôler tout entières dans cette sainte milice, et se présenter avec ardeur aux eaux sacrées du baptême pour y trouver leur salut.

Parmi les personnes de qualité qui entrèrent alors dans le sein de l'Eglise, l'une des plus considérables et des plus distinguées par sa naissance, par son esprit et par le haut rang qu'elle tenait dans la ville, fut saint Apollone. C'était un sénateur romain, issu d'une illustre famille, et encore plus recommandable par son mérite personnel. Il passait constamment pour un des plus savants et des plus éloquents du sénat ; et la connaissance qu'il avait des belles-lettres et de la philosophie le mettait au rang des plus beaux esprits de son temps. Les entretiens fréquents qu'il eut avec saint Eleuthère, et probablement avec saint Lucien, et l'étude qu'il fit de notre religion dans les livres sacrés, lui dessillèrent les yeux : il déplora le temps qu'il était demeuré enseveli dans les ténèbres du paganisme ; il en eut horreur; et, se rendant aux pressantes sollicitations de la grâce, il ouvrit les yeux aux lumières de la foi, se soumit à la loi de Jésus-Christ, et reçut le baptême.

On ne peut dire quelle fut la joie des fidèles, de voir, au nombre des disciples de Jésus-Christ, un sénateur romain d'un si grand mérite; mais on peut encore moins exprimer les avantages que tira l'Eglise de cette conversion. Le sénateur chrétien devint bientôt un prodige de vertu, un modèle de perfection et un des premiers apologistes du christianisme.

Le démon, comme parle Eusèbe, ne pouvant souffrir le repos où était alors l'Eglise, et la conversion de tant de personnes illustres que l'exemple et le zèle de saint Apollone retiraient tous les jours de l'erreur, employa, pour s'en venger, tout ce qu'il avait de force et d'artifice. Il suscita un misérable esclave, que saint Jérôme nomme Sévère, lequel, au mépris de la loi contre les dénonciateurs des chrétiens, accusa le sénateur Apollone d'avoir renoncé à la religion de ses pères et de s'être fait chrétien.

Le préfet du prétoire, nommé Perennie, commença par punir de mort le misérable délateur, qui expira sur la roue le jour même. Il exhorta ensuite saint Apollone à renoncer à la foi chrétienne, pour ne point perdre sa fortune et la vie, et le voyant inébranlable dans sa foi, il lui ordonna de rendre raison de sa religion devant le sénat, dont il était l'un des principaux membres.

Saint Apollone, depuis sa conversion, ne s'était livré à aucune autre étude que celle de la religion ; il avait fait de si grands progrès dans cette science divine, et il s'y était rendu si habile que saint Jérôme ne fait point de difficulté de le mettre le second entre les Pères de l'Eglise latine. Il fut heureux de se voir obligé de donner une juste idée de sa religion, en rendant raison de sa foi dans une si célèbre assemblée. Il composa, pour cette circonstance, une belle et savante apologie où, mettant dans tout son jour la vérité et la sainteté du christianisme, il détruisait toutes les calomnies dont on s'était servi jusqu'alors pour noircir les chrétiens, et faisait sentir le ridicule, les infamies et les absurdités impies du paganisme.

Notre saint prononça cette défense en plein sénat avec tant d'éloquence et de force, que les esprits les plus exaltés et les plus ennemis du nom chrétien furent interdits. Rien ne fit tant d'honneur à la religion : tout allait se rendre à la force

de la vérité que ce héros venait de faire triompher au milieu du sénat de Rome, lorsque le préfet du prétoire, voyant l'impression que ce discours avait faite sur les esprits, et craignant que les applaudissements qu'on lui donnait n'eussent des suites contraires aux lois de l'empire, représenta qu'il était défendu d'absoudre un chrétien qu'on avait une fois mis en justice, lorsqu'il persistait dans la foi de Jésus-Christ ; il exhorta ensuite Apollone de pourvoir à son honneur et à sa vie en renonçant à sa religion, et lui accorda quelques heures pour délibérer.

Saint Apollone répondit au préfet qu'il s'étonnait que, sachant par le discours qu'il venait d'entendre ce qu'il pensait de la religion chrétienne, il osât le solliciter de changer sa croyance ; que le martyre était depuis longtemps l'objet de ses vœux, et qu'il ne pouvait pas avoir un sort plus heureux, ni qui lui fît plus d'honneur que de donner son sang pour la foi dont il venait de faire l'apologie ; qu'il l'exhortait lui-même et tout le sénat de pourvoir à leur salut, en renonçant à toutes les impiétés et les extravagances des païens, et en embrassant la religion chrétienne.

Perennie admira sa constance et sa tranquillité, mais il ne déféra point à de si salutaires conseils. Saint Apollone fut condamné, par arrêt du sénat, à avoir la tête tranchée, et ce fut le 18 avril de l'an 189, que cet illustre défenseur de la religion releva le premier la dignité de sénateur romain, par la couronne du martyre.

Saint Apollone fut dès-lors en singulière vénération dans toute l'Eglise. On conservait de ses reliques dans plusieurs endroits du monde chrétien. Et la ville de Bologne, en Italie, s'estime fort heureuse d'en posséder une grande partie dans l'église de Saint-François, où elles furent apportées de Rome, l'an 1622, sous le pontificat de Grégoire XV.

PANÉGYRIQUE DE SAINT APPOLLONE.

TEXTE : *Vos eritis mihi testes.* (Act., I, 8.)

Quel beau spectacle que de voir des millions d'hommes qui rendent témoignage à la vérité en répandant leur sang pour elle ! Quels témoins que ceux qui meurent pour confesser leur foi ! Certes, il n'y a que l'Evangile qui puisse en trouver de pareils. Qui hésiterait donc à croire? Saint Apollone a fourni ce témoignage à Jésus-Christ. Que si Dieu ne nous demande pas le même sacrifice, au moins sachons qu'il nous en demande d'autres : *Le sacrifice du cœur*, première considération ; *Le sacrifice de nos souffrances*, deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — LE SACRIFICE DU CŒUR.

Avant de verser son sang pour Jésus-Christ, saint Apollone lui appartenait tout entier ; son cœur était tout rempli de son amour, détaché des créatures et ne désirant que de le posséder éternellement. Ainsi, avant de lui faire en réalité le sacrifice de sa vie, il s'immolait mille fois en pensée et en désir ; mourir pour lui n'était plus que l'accomplissement extérieur des désirs les plus ardents de son cœur.

Or, M. F., c'est là le fond et l'âme de la vie chrétienne. Le premier et le plus important de nos devoirs c'est d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces. Notre cœur est fait pour Dieu, et il ne trouvera de repos qu'en lui seul. Un cœur partagé est indigne de Dieu ; c'est pourquoi Jésus-Christ a dit : « Personne ne peut servir deux maîtres. » Si donc notre cœur est plein des créatures ; si une passion secrète l'enchaîne ; s'il est esclave de l'orgueil, de l'avarice, de l'impureté, de l'intempérance ou de la haine, il est incapable d'aimer

Dieu; car alors il est idolâtre : par l'orgueil on s'adore soi-même ; par l'avarice on adore les biens de ce monde ; par l'impureté on adore la créature ; par l'intempérance on adore le boire et le manger; par la haine on adore sa passion ; un cœur ainsi profané est rejeté du cœur de Dieu. Brisons donc l'idole qui reçoit nos hommages ; chassons du cœur le faux dieu que nous servons ; triomphons de la passion qui nous enchaîne, alors seulement nous pouvons donner à Dieu notre cœur tout entier, comme il le demande lui-même : « Mon enfant, donnez-moi votre cœur. »

Où en sommes-nous sur ce point ? Où est notre cœur ? Là où est notre trésor ? Et où est notre trésor ? Est-il au ciel ou sur la terre ? Pour le découvrir et nous juger nous-mêmes, il faut partir de ce principe : Le trésor de notre cœur, c'est l'objet auquel nous pensons ordinairement ; dont nous parlons le plus souvent et le plus volontiers ; pour lequel nous faisons les plus grands sacrifices. Maintenant à quoi pouvons-nous penser le plus souvent ? De quoi parlons-nous le plus volontiers ? Quel est pour nous le bonheur suprême ? Est-ce quelque créature sur la terre ? Est-ce Dieu au ciel ? Aimons-nous de penser à Dieu ? de parler de Dieu ? d'entendre parler de lui ? Faisons-nous avec joie ce que nous faisons pour lui ? Si nous pouvons répondre oui à ces questions, tout est bien : notre cœur est à Dieu ; il est notre trésor ; mais si notre conscience répond non, nous ne sommes pas dans le chemin qui mène au ciel. Ah ! que les saints étaient heureux de se donner à Dieu tout entiers ! Qu'il était beau de voir ces hommes dont la terre n'était pas digne, abandonner le monde avec toutes ses pompes, pour ne s'attacher qu'à l'espérance du siècle futur ; s'interdire les plaisirs dont le monde s'enivre avec tant de transport, l'orgueil, la fortune, l'intempérance, les douceurs fatales de la volupté !

Après cela, M. F., croyons-nous qu'il nous soit permis de passer toute notre vie le cœur appesanti sous le poids des choses terrestres et passagères ? Pouvons-nous laisser ramper nos pensées et nos désirs sur cette misérable terre ? Que notre cœur soit donc à Dieu, et à Dieu seul !

IIe CONSIDÉRATION. — LE SACRIFICE DE NOS SOUFFRANCES.

Souffrir et mourir pour le nom de Jésus-Christ, c'est une de ces insignes faveurs que Dieu réserve à ses élus privilégiés ; mais le commun des fidèles ne peut et ne doit pas vivre dans le calme et le repos, à l'abri de toute contradiction et de toute épreuve. « C'est là, dit saint Jérôme, la plus grande de toutes les erreurs. » Le Saint-Esprit l'a déclaré : « Tout homme qui pratique la justice et la pitié sera exposé à la persécution. » Oracle que certains chrétiens ne veulent pas comprendre. Autrefois, dit saint Augustin, le démon était lion ou dragon ; il persécutait avec violence les serviteurs de Dieu ; aujourd'hui il est devenu serpent ; il a jeté ses premières armes qui n'avaient servi qu'à sa honte et à sa défaite, mais il a su s'en former de nouvelles plus dangereuses : les armes qu'il emploie aujourd'hui, ce sont ces maximes perverses qu'il répand partout avec profusion et qui étouffent la foi dans les âmes ; c'est cette monstrueuse indifférence pour Dieu qui empêche de rien faire pour lui ; c'est la corruption qui est montée à son comble, c'est l'aveugle attachement à la matière et au bien-être de la vie ; c'est l'entraînement du mauvais exemple ; ce sont les prestiges de la séduction ; c'est la calomnie ; c'est la censure amère de la conduite des gens de bien ; c'est la raillerie piquante, c'est l'outrageant dédain, c'est le sarcasme effronté. Telles sont les armes du démon en nos jours ; telles sont les sources d'où découlent pour le chrétien de grandes et continuelles souffrances ; le démon, les hommes, et nos passions, voilà les tyrans qui ne cessent de nous persécuter. Voilà la guerre, le martyre quotidien que la foi exige de l'âme fidèle. Or, il faut pour l'amour de Dieu dompter ses passions, réprimer le vice de ses penchants, résister au monde et au démon ; impossible de se sauver autrement. Martyre invisible et continuel qui doit nous mériter la couronne éternelle !

Les saints n'ont pas obtenu autrement la leur : avant de donner leur vie pour Dieu, ils avaient triomphé d'eux-mêmes ; avant de présenter leur corps aux tortures et aux supplices, ils l'avaient tourmenté et crucifié. En donnant leur sang, ils ne faisaient qu'abréger leur sacrifice et le terminer par un acte héroïque et douloureux qui y mettait le comble. Ne nous plaignons donc pas, M. F., Dieu ne nous en demande pas tant ; mais aussi soyons forts et courageux à livrer chaque jour ce combat spirituel qui mène à la même récompense ; souffrons avec patience et joie les peines de notre condition ; ayons sans cesse les yeux tournés vers le ciel, où le Seigneur attend ceux qui auront sacrifié tout à son amour ; qui lui auront donné leur cœur et leurs souffrances comme gages de la vie éternelle.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Qui vigilaverit propter sapientiam, cito securus erit. (Sap., VI, 16)

A Deo perfecta est sapientia et in ore fideli abundabit. (Eccli., XV, 10.)

Os prudentis quæritur in Ecclesia. (Id., XXI, 20.)

Nouveau Testament. — Unicuique datur manifestatio Spiritus ad utilitatem : alii quidem per Spiritum datur sermo sapientiæ ; alii autem sermo scientiæ secundum eumdem Spiritum, (I Cor., XII, 7.)

Existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei. (Philip., III, 8.)

2. — SS. PÈRES.

Non dignus est philosophi nomine qui in Christi disciplina versatus non est. (S. Justin. mart., *in Apologia* I.)

Quidam philosophorum quædam magna, quantum divinitus adjuti sunt, invenerunt ; quantum autem humanitus impediti sunt erraverunt. (S. Augustin., *de Civ. Dei.*, l. II, c. 7.)

Scire expedit quinque : quid credendum, quid faciendum, quid vitandum, quid timendum, quid appetendum. (Hugo card., *in Job*, c. XXVII.)

Non aliud desideres scire quam quod necessarium est scire. (Id., *in Eccle.*, c. VII.)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Scientia creaturæ in comparatione scientiæ creatoris quodammodo vesperascit. (S. Augustin., *de Civ. Dei.*, l. II, c. 6.)

2. Vinum scientiæ sæcularis inebriat quidem, sed curiositate, non caritate, implens, non nutriens, inflans, non ædificans, ingurgitans, non confortans. (S. Bernard., *Serm.* 36 *in Cant.*)

3. Nomen philosophiæ, si latine interpretatur, amorem sapientiæ ; porro si sapientia Deus est, verus philosophus est amator Dei. (S. Augustin., *de Civit. Dei*, l. VIII, c. 1.)

4. Totius philosophiæ robur, patientia est. (S. Antonin., *Summa*, p. 4, tit. II, c. 4.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

AMOUR DE LA VÉRITÉ. Il la recherche dans les sciences, dans les lettres, dans la philosophie, et la trouve enfin dans le christianisme.

PIÉTÉ. Il étudie avec ardeur l'Écriture sainte.

CHARITÉ. Il emploie son influence et ses richesses en bonnes œuvres.

DÉFENSE DE LA RELIGION. Il fit en plein sénat une excellente apologie de la religion chrétienne.

CONSTANCE DANS SA FOI, qui est inébranlable et lui vaut la couronne du martyre.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1. Les sciences, les lettres, la philosophie étudiées avec droiture conduisent à la foi. — 2. Exemples donnés à ce sujet par les premiers apologistes et ceux de tous les siècles, particulièrement par saint Apollonius.

—

IIe PLAN.

(Par le même.)

1. Eminent mérite des apologistes de la foi. — 2. Chaque fidèle peut être un apologiste à sa manière.

—

IIIe PLAN.

(Par le même.)

Apollonius : 1. Philosophe, littérateur, savant. — 2. Sénateur riche et puissant. — 3. Martyr.

6. — ENCOMIA.

PRO FIDEI CONFESSIONE SECURI PERCUTITUR.

Sola senatoris gestasti insignia vivens,
Consulis at fasces mors tibi, Dive, dedit.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Bède, Uzuard, Adon et autres martyrologues. — Uusèbe, *Hist. eccl.*, l. V, c. XX. — Saint Jérôme, *De scriptorib. eccl.* — Nicephor, *Hist.*, l. X, c. XVI. — Voir en outre tous les hagiographes anciens et modernes.

8. MARTYROLOGE. — Apollonius, m. — SS. Eleuthère, Anthies, mm. — S. Colocère, m. — S. Parfait, p. et m. — S. Galdin, év. — S. Corèbe, m. — S. Antoine en Dauphiné. — S. Victor, m. — S. Idesbaud, ab. — S. Florentin, c. — Sainte Ail.

19 avril. — SAINT LÉON IX, évêque de Toul, pape.

(XIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT LÉON IX.

Brunon, depuis Léon IX, était de l'illustre maison de Hapsbourg; il naquit en Alsace, l'an 1002. Sa mère, Heilewide, femme d'une piété peu commune, voulut le nourrir et l'élever elle-même. L'heureux naturel du fils répondit parfaitement aux soins de la mère, qui le donna, dès l'âge de cinq ans, à Berthold, évêque de Toul, pour son éducation. Ce jeune enfant, aussi rempli des qualités de l'esprit que de celles du corps, fit en peu de temps de merveilleux progrès dans les sciences et dans la vertu : devenu grand, partout on le citait pour modèle. Guéri miraculeusement d'une maladie très-grave, il fut fait chanoine de Toul, et l'empereur Conrad voulut l'avoir à sa cour. L'air du grand monde n'altéra point sa vertu; sa modestie et sa sagesse brillèrent d'un vif éclat, et sa réputation se répandit dans toute l'Europe.

L'an 1026, l'église de Toul le choisit pour son pasteur : il était alors grand-prévôt de Saint-Dié; il devint un des plus grands et des plus saints évêques de son siècle. Sa dignité lui inspira une ferveur nouvelle : la réformation des monastères, du clergé et du peuple, fut le premier but de son active sollicitude. Son humilité le rendit toujours petit à ses propres yeux; sa charité était immense; il cachait ses mortifications rigoureuses sous un air doux, riant et affable; sa dévotion égalait ses autres vertus; on pouvait surtout admirer sa piété envers Jésus dans l'Eucharistie, et sa tendresse pour la sainte Vierge.

La haute réputation de science et de sainteté de l'évêque de Toul, autant que sa parenté avec l'empereur, le firent choisir pour occuper la chaire de saint Pierre, où il monta en 1049, malgré ses refus, ses larmes et ses prières : il fit son entrée dans Rome les pieds nus. Chargé du soin de toutes les églises du monde, il n'épargna ni ses travaux, ni sa santé, ni sa vie même, afin de pourvoir à tous leurs besoins; il mit tout son zèle à rétablir la discipline ecclésiastique et à réformer les mœurs des fidèles; il assembla, dans ce but, plusieurs conciles en Italie et en d'autres lieux. Tout entier aux affaires de l'Eglise, il passa en Allemagne vers l'empereur Conrad : Il vint à Cologne; à Toul, son ancienne Eglise, dont il voulut toujours rester évêque; à Reims, où il leva le corps de saint Remi; à Mayence, d'où il rentra en Italie. Il passa ensuite dans la Pouille et les provinces voisines, puis il revint à Rome, où il condamna la détestable hérésie de Bérenger.

sur l'Eucharistie. Toujours infatigable, le saint pontife entreprit un nouveau voyage en France et en Allemagne pour les intérêts de l'Eglise. Il fit encore plus tard un autre voyage en Allemagne, poussé par le même zèle et la même sollicitude; puis il revint à Rome, où il tint un concile, au sujet du schisme des malheureux Grecs.

Léon excita ensuite l'empereur contre les Normands, qui ravageaient le midi de la Péninsule italique. Les troupes impériales furent défaites, et le pape lui-même, surpris par les ennemis de l'Eglise, fut fait prisonnier. Les Normands, frappés de sa majesté et de sa douceur, le traitèrent avec toute sorte de respect. Conduit à Bénévent, il employa l'année entière de sa captivité à la prière et aux exercices de la pénitence. Revêtu d'un rude cilice, jeûnant presque tous les jours, ayant pour lit le plancher de sa chambre, couvert d'un tapis, il célébrait tous les jours la sainte messe avec abondance de larmes. Les Normands, qu'il avait gagnés à Jésus-Christ, le regardant, non plus comme leur prisonnier, mais comme un père, le reconduisirent à Capoue, d'où il revint à Rome. Là, épuisé de fatigues et d'austérités, sentant sa fin prochaine, il assembla le clergé pour lui donner ses derniers avis et lui faire ses adieux; puis il se fit porter à l'église de Saint-Pierre, où il entendit la messe, et reçut l'extrême-onction et le saint viatique. Il expira durant son action de grâces, le 19 avril 1054.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LÉON IX.

TEXTE : *Quasi sol refulgens, sic ille effulsit in templo Dei.*
(Eccl., L, 7.)

Qui n'admire l'éclat, la beauté, la lumière du soleil dans un jour d'été? Il éclaire, il vivifie, il embellit tout dans l'univers. Tel fut l'illustre Pape dont nous célébrons en ce jour la mémoire : il fut le soleil de l'Eglise sur la terre; il jeta un vif éclat, une resplendissante beauté, une bienfaisante lumière sur le siècle où il vécut. Ce que j'admire surtout en lui, c'est : *Son humilité* et *son amour pour l'Eglise*. Ce sont les deux grands traits de cette belle vie. Puissions-nous puiser dans cette méditation de nouvelles forces pour suivre un aussi parfait modèle.

Ire CONSIDÉRATION. — SON HUMILITÉ.

Saint Léon était connu dans le monde sous le nom de Brunon, et descendait de l'illustre maison d'Hapsbourg, en Alsace. Ses vertus et sa science l'élevèrent au siége de Toul; c'était plus d'élévation qu'il n'en avait jamais désiré. Aussi Dieu le destinait-il à de plus grandes choses, grâce à sa modestie. Le pape Damase étant mort en 1048, la diète de Worms n'eut qu'une voix pour élire à sa place le saint évêque de Toul. Mais quel ne fut pas l'étonnement de l'assemblée quand on le vit refuser énergiquement cette charge honorable. On le pressa davantage; il résista encore; enfin il demanda trois jours pour réfléchir. Il les passa en prière, sans prendre aucune nourriture; ensuite, croyant avoir trouvé un moyen efficace pour faire connaître son indignité, il fit une confession publique de ses péchés; il répandit des larmes si abondantes que tous les assistants pleurèrent avec lui. Il se crut désormais à l'abri des honneurs dont on voulait le charger. Ce fut tout le contraire. L'assemblée persista dans sa résolution. Le saint eut alors recours à un autre moyen : il déclara qu'il ne pourrait accepter la dignité suprême sans le cautionnement du clergé et du peuple romains. Il retourna d'abord à Toul, et après la fête de Noël il prit l'habit de pèlerin et se dirigea vers Rome. Le bruit de sa sainteté l'y avait précédé, et quand il approcha de la capitale du monde catholique, toute la population vint au-devant de lui, chantant des cantiques de joie. Il dut se rendre à tant de signes de la volonté de Dieu. A cette occasion il prononça cette édifiante parole : « Comme je ne suis venu que malgré moi, je m'en retournerai volontiers, si mon élection ne vous est pas agréable. »

On ne lui répondit que par des acclamations d'enthousiasme. Intronisé le 12 février 1049, il prit pour modèle le grand saint Léon, dont il voulut porter le nom. Il n'avait encore que quarante-cinq ans.

Voilà bien, M. F., les véritables grands hommes! Ornés de tous les talents, de toutes les vertus, ils sont humbles et petits à leurs propres yeux, voulant se mettre à la dernière place, au lieu de la première, qu'ils méritent; tandis que les plus imparfaits, les ignorants, les incapables aspirent toujours à s'élever au-dessus des autres. Nous-mêmes, ne sommes-nous pas tombés maintes fois dans cette folle erreur? Que pensons-nous de notre mérite personnel? Si nous en avons, le rapportons-nous à Dieu seul, en le cachant avec soin aux yeux des hommes? Hélas! nous sommes peut-être les premiers à proclamer nos fausses vertus, nos misérables talents, nos prétendus mérites! Nous avons peut-être cette détestable manie de nous vanter devant nos frères, de vouloir conquérir leur estime et leurs éloges? Oh! retenons-le bien, cette mesquine gloire ressemble à une ombre : elle fuit celui qui veut la saisir et elle suit celui qui ne la cherche pas. Retenons cette parole de Jésus-Christ : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Et cette autre : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu. »

IIe CONSIDÉRATION. — SON AMOUR POUR L'ÉGLISE.

Saint Léon n'occupa le siége de Rome que cinq ans; mais si le temps qu'il gouverna l'Eglise fut court, il n'en fut pas moins bien employé au bien de toute la catholicité. On peut dire que cet illustre pontife fut victime de ses travaux et de son amour pour l'Eglise. Lumière éclatante placée sur le chandelier, elle se consuma promptement par son ardeur même. Il fit plusieurs voyages en Allemagne, cherchant partout à corriger les désordres, travaillant à réformer les mœurs, et rétablissant la discipline partout où il arrivait. Dans ce but, il tint un concile à Rome, et un autre à Pavie. Il ne vécut que pour le bonheur et la gloire de la grande famille chrétienne. Tombé malade, à force de travail, il se fit porter à l'église Saint-Pierre, y reçut les derniers sacrements, et fit, presque en mourant, cette touchante prière : « Seigneur, plein de miséricorde et Rédempteur des hommes, vous êtes toute ma confiance, parce que seul vous pouvez me sauver. Si vous voulez que je travaille encore sous vos ordres au salut de votre peuple, je ne refuse pas la peine; mais si vous voulez m'appeler à vous, soyez-en béni, je suis votre serviteur; daignez abréger le temps de mon exil. » Belle et sublime prière, qui exprime admirablement les sentiments qui doivent animer le prêtre et le fidèle durant la vie et à la mort. Saint Léon mourut le 19 avril 1054, âgé de cinquante ans.

Et nous, M. F., nous, enfants de la même Eglise, qu'avons-nous fait, que faisons-nous pour elle? Qu'avons-nous souffert ou sacrifié pour la gloire de notre mère? Enfants ingrats, nous l'avons peut-être méconnue, méprisée, oubliée ou même insultée en paroles ou en actions! Ne nous sommes-nous pas rangés du côté de ses ennemis et de ses bourreaux, pour crier avec eux contre le chef de l'Eglise : « Crucifiez-le, crucifiez-le! » Oh! nous serions mille fois plus coupables que les Juifs, qui ne connaissaient pas celui qu'ils ont persécuté. Mais si nous n'avons pas péché en paroles contre l'Eglise, n'avons-nous pas à nous reprocher de l'avoir trop peu aimée en actions? Notre vie est-elle conforme à ses lois? Observons-nous celles qui regardent le devoir pascal, les jeûnes, les abstinences, les fêtes et autres graves obligations. Ah! si notre conscience nous reproche sur ces points des manquements considérables, sachons que nous sommes des bourreaux de l'Eglise, des Judas qui déchirent les entrailles qui les ont portés et nourris. Soyons désormais comme saint Léon, humbles et petits à nos propres yeux; mais pleins d'amour, de dévouement et de courage pour défendre et servir l'Eglise, car qui sert l'Eglise sert Dieu lui-même, qui l'a fondée pour le salut du monde.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et Maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Zelatus est pro Deo suo. (Num., xxv, 13.)

Cum sancta civitas habitaretur in omni pace, leges etiam adhuc optime custodirentur, propter Oniæ pontificis pietatem... fiebat ut et ipsi reges et principes locum summo honore dignum ducerent et templum maximis muneribus illustrarent. (II Mach., III, 1-2.)

Nouveau Testament. — Qui intrat per ostium pastor est ovium; huic ostiarius aperit; et oves vocem ejus audiunt. (Joan., x, 2.)

Cum venerit Dominus et pulsaverit, beati servi quos invenerit vigilantes. (Luc., xII, 36.)

Nocte et die non cessavi cum lacrymis monens unumquemque vestrum. (Act., xx, 31.)

2. — SS. PÈRES.

Quid est aliud : *Si diligis me, pasce oves meas*, quam si diceretur : Si me diligis, non te pascere cogita, sed oves meas; sicut meas pasce, non sicut tuas; gloriam meam in eis quære, non tuam; Dominum meum, non tuum; lucra mea, non tua. (S. Augustin., *Tract.* 123 *in Joan.*)

Ipsi sunt Ecclesiæ decus, in quibus amplius fulget Ecclesia; ipsi janua civitatis æternæ; ipsi janitores quibus datæ sunt claves regni cœlorum; ipsi etiam dispensatores regiæ domus. (S. Prosper., *de Vita contempl.*)

Heu schisma! fera pessima, monstrum horrendum, ingens, biceps, portentum pestiferum. (J. Gerson., *Tr. 2 de Schism.*)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

Sicut amissio caritatis est via amittendi fidem, ita schisma est via ad hæresim. (S. Anton., *Summa*, part. 2, t. 3, c. II.)

Mater pestilens schismatum superbia est, ejusque crudellissimæ filiæ, invidia et vana gloria. (S. Leo IX, *adv. Præsumptiones Michaælis*, c. 8.)

Oves agnoscit, infirmas consolidat, ad pascuum ducit et reducit, lupos arcet voce et baculo, morbidas et ægrotas sanat, confractus alligat, errantes reducit, debiles portat, pereuntes requirit, ab eis agnoscitur. (Hugo a S. Vict., *de Propr. rerum*, l. IX, c. 14.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Application a l'étude qui lui fit faire de grands progrès dès son bas âge, dans les sciences et les lettres.

Humilité qui le rendait petit à ses propres yeux.

Zèle apostolique. Il s'appliqua à de sages réformes dans le clergé et dans le peuple; tint un concile au sujet du schisme des Grecs.

Piété envers l'Eucharistie et la sainte Vierge.

Mortification. Il fit son entrée à Rome, pieds nus.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Saint Léon, évêque de Toul : 1. Réforme les monastères, le clergé, le peuple. — 2. Il donne l'exemple de toutes les vertus dans sa vie privée.

II. Saint Léon pape : 1. Ses pérégrinations pieuses. — 2. Sa conduite envers l'hérésie de Bérenger, le schisme des Grecs et les déprédations des Normands.

—

IIe PLAN.

(Par le même.)

1. Mission civilisatrice des souverains Pontifes au moyen âge. — 2. Saint Léon n'a pas failli à cette mission.

6. — ENCOMIA.

1. S. LEONIS HUMILITAS.

Roma, Leo, testis virtutum oculata tuarum,
Tergeminum merito dat diadema tibi.
Tu tamen oblatos, mirum! Aversatus honores,
Prærigidus vitæ censor es ipse tuæ.
At Romæ cassis onerasti vocibus aures,
Plus oculis etenim credidit illa suis.

2. S. LEO CŒLO RECEPTUS.

Ante Leo rabidus spirabat ab æthere flammas,
Mitis in astrifera nunc Leo sede micat.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Baronius, Molanus, Petrus *in Catalogo*, l. IV, c. LXV. — Anselme, de Reims, Sigebert, *De vir. illustr.*, c. CLIII. — Desiderius, *ab. Cassin. de eodem Pontifice plura scripsit.* — Voir en outre les Bollandistes et les principaux hagiographes.

8. MARTYROLOGE. — S. Timon, diac. — SS. Hermogène, Caius, Expeditus, Aristonicus, Rufus et Galatée, mm. — S. Vincent, m. — SS. Socrate et Denis, mm. — S. Paphunce, id. — S. Ephlége, év. et m. — S. George, év. — S. Léon IX, p. — S. Uzuard, év. — S. Crescent, c. — S. Vernier, m. — S. Bernard. — S. Flobert.

20 avril. — SAINTE AGNÈS DE MONT-PULCIEN,

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE (XIIIe ET XIVe SIÈCLES.)

VIE DE SAINTE AGNÈS DE MONT-PULCIEN.

La bienheureuse Agnès vint au monde vers l'an 1274, dans la ville de Monte-Pulciano en Toscane. Ses parents, distingués par leur noblesse, leurs richesses et encore plus par leur piété, résolurent de ne rien épargner pour son éducation, présumant, non sans raison, que Dieu avait des desseins sur cette enfant.

Sa dévotion prévint en quelque sorte sa raison ; car à peine était-elle en âge de bégayer; que déjà elle goûtait Dieu dans la prière.

Bientôt son amour pour Jésus-Christ, qu'elle appelait son divin époux, et sa tendre dévotion envers la sainte Vierge se développèrent d'une manière admirable. On la voyait tressaillir de joie à la seule vue de leurs images : jamais enfant ne le fut moins en matière de piété. Sa vertu croissant avec l'âge, son dégoût pour le monde croissait aussi. Elle n'avait guère que cinq ou six ans, qu'elle exprimait hautement son désir d'être religieuse. Quelque envie qu'eussent ses parents de l'établir dans le monde, ils furent contraints de céder à ses instances et à ses larmes. Quand elle eut neuf ans, on la mena dans le monastère des sœurs qu'on appelait Sachines, parce qu'elles portaient un scapulaire de grosse toile dont on fait les sacs. On la mit sous la conduite d'une sage et vertueuse maîtresse nommée Marguerite qui, admirant l'abondance des grâces dont cette âme innocente avait été prévenue, eut plutôt besoin de modérer sa ferveur que d'exciter sa religion ; elle s'aperçut bientôt que le Saint-Esprit dirigeait lui-même cette âme privilégiée.

Agnès devint en peu de temps le sujet de l'admiration de toute la communauté par son humilité ingénue et sincère. Sa mortification des sens, qui étonnait les plus parfaits, son assiduité, sa ferveur, sa tendre dévotion, son attrait pour l'oraison, sa douceur, sa modestie religieuse et sa soumission étaient si parfaites qu'on la disait née sans amour-propre et sans volonté ; enfin, la joie spirituelle qui se répandait sur toutes ses actions, et qui paraissait dans toutes ses manières, donnait une si haute idée de son éminente vertu, qu'une abbesse étrangère, d'un grand mérite, qui visitait plusieurs monastères, par ordre de l'évêque d'Arezzo, admirant ses rares qualités, dit que la sœur Agnès ne ferait pas moins d'honneur à la religion par ses vertus, qu'une autre Agnès romaine en avait fait à l'Eglise par son martyre.

Sa sagesse consommée porta la communauté, malgré son jeune âge, à lui donner le soin du temporel ; la prudence, avec laquelle elle s'acquitta de cet emploi, fit bien voir que la vertu donne de la force et supplée à l'âge.

La réputation d'une piété si extraordinaire priva bientôt le monastère du Mont-Pulcien de ce trésor. Des religieuses nouvellement établies à Proceno, petite ville du comté d'Orviette, instruites et frappées des merveilles qu'on racontait de la sœur Agnès, l'obtinrent du pape Nicolas IV pour supérieure, quoiqu'elle n'eût fait sa profession que depuis peu de jours et qu'elle n'eût que seize ans. On vit bientôt que Dieu avait présidé à ce choix.

Agnès ne se crut mise à la tête des autres que pour leur donner de plus grands exemples d'humilité, de mortification et de régularité. Persuadée que la charge qu'on lui avait imposée ne lui conférait point d'autre avantage au-dessus de ses sœurs, qu'une plus étroite obligation de leur servir de guide et de modèle, on ne peut dire jusqu'à quel point de perfection alla sa ferveur. Elle jeûnait continuellement au pain et à l'eau ; elle couchoit sur la dure, n'ayant pour chevet qu'une pierre. Elle porta la mortification si loin, et ses austérites furent si excessives

qu'elle ruina entièrement sa santé, et le reste de sa vie ne fut proprement qu'une suite de maladies douloureuses.

Celle qu'elle eut à l'âge de vingt-huit ans la réduisit à l'extrémité et obligea ses directeurs et ses supérieurs d'employer toute leur autorité pour modérer ses pénitences. Sa patience, la joie qu'elle montrait dans ses souffrances ne furent pas de moindres exemples pour ses sœurs que ses autres vertus.

Le Seigneur la dédommageait de cette innocente sévérité qu'elle exerçait sur elle-même pour son amour. Favorisée fréquemment de visions célestes, comblée de ces ineffables douceurs que Dieu fait goûter aux âmes privilégiérs, dans la contemplation, elle s'entretenait familièrement avec son divin Epoux, et quand il fallait quitter l'oraison, c'était toujours pour elle un sacrifice.

La réputation de sa sainteté fit comprendre aux habitants du Mont-Pulcien la perte qu'ils avaient faite en cédant à ceux de Proceno la bienheureuse Agnès; pour la faire revenir, ils employèrent inutilement les prières et l'autorité des prélats. Une ruse de charité leur réussit.

Ils se souvinrent du désir qu'avait eu Agnès de voir convertir en un monastère de pénitence une maison de filles perdues, qui était à l'entrée de leur ville ; ils s'engagèrent d'exécuter ce pieux projet, si elle voulait venir en prendre soin. L'amour de la retraite le céda au zèle du salut des âmes. Elle obtint la permission de venir travailler à ce nouvel établissement, et elle eut la consolation de voir achever en très-peu de temps ce nouveau monastère. L'empressement qu'on avait à se mettre sous sa conduite forma bientôt une nombreuse communauté. Elle y établit la règle primitive de saint Augustin, selon l'esprit de l'institut de Saints Dominique. Le légat apostolique confirma ce nouvel établissement, et elle ne s'appliqua plus qu'à consolider l'édifice spirituel qu'elle avait élevé à Dieu, et à cultiver avec soin ses nouvelles élèves.

On vit bientôt, à l'exemple de sainte Agnès, la plus édifiante régularité et la ferveur de l'esprit régner dans cette nombreuse communauté. L'enfer eut beau frémir de rage, la pureté et toutes les plus éclatantes vertus triomphèrent dans un lieu où étaient auparavant l'abomination et le scandale. La bienheureuse Agnès y fit vivre l'esprit de la règle avec tant de succès, que le nouveau couvent du Mont-Pulcien fut regardé dès-lors comme un modèle de la perfection religieuse.

On était surpris que cette sainte fille ne succombât pas à tant de travaux et à tant d'infirmités; mais ce ne fut pas là le seul miracle que Dieu daignà faire en faveur de sa servante. Toute l'Italie retentissait des merveilles qui s'opéraient à Mont-Pulcien et ailleurs, par l'intercession de la bienheureuse Agnès.

Usée enfin par ses austérités, ses longues maladies et son zèle, elle connut que Dieu voulait la tirer de cet exil. La joie qu'elle en ressentit fut si vive qu'elle avait de la peine à la contenir. Les derniers jours de sa vie ne furent qu'une oraison continuelle ; et quoiqu'elle souffrît de très-vives douleurs, on eût dit, à voir le contentement peint sur son visage, qu'elle n'était pas malade. Se sentant à l'extrémité, elle reçut les derniers sacrements de l'Eglise avec une nouvelle ferveur, et, entourée de toutes ses filles qui fondaient en larmes, elle rendit tranquillement son esprit à Dieu, le 20 avril 1317, âgée de quarante-trois ans ; elle en avait passé trente-six dans le monastère.

Le grand nombre de miracles qui se firent à son tombeau le rendirent glorieux et y attirèrent le peuple en foule. Le pape Clément VII, par une bulle du 28 mai 1532, permit aux habitants de Monte-Pulciano d'en faire publiquement la fête et de célébrer son office. Le pape Clément VIII, à la prière du roi Henri IV, étendit cette permission à toutes les maisons de l'ordre de Saint-Dominique. Léonore de Bourbon, abbesse de Fontevrault et tante du roi, ne contribua pas peu à rendre son culte célèbre ; par reconnaissance, les habitants de Monte-Pulciano lui envoyèrent des reliques de notre sainte. La dévotion à sainte Agnès s'est répandue jusqu'au fond des Indes et de l'Amérique, où l'on trouve des églises et des monastères qui portent son nom.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE AGNÈS DE MONT-PULCIEN.

TEXTE : *Qui gloriatur, in Domino glorietur. Non enim qui seipsum commendat, ille probatus est, sed quem Deus commendat.* (II Cor., x, 17, 18.)

Tout homme se recherche lui-même. Il y a au fond de son être une voix secrète qui lui dit qu'il est le roi de la création, le chef-d'œuvre de Dieu, et qu'il est destiné à de grandes choses. Cette voix n'est pas mensongère, c'est la voix de Dieu. Mais l'homme se trompe sur la nature de sa grandeur, sur les moyens d'y arriver : il la cherche en ce monde et dans les choses du monde, tandis qu'elle n'est que dans la vertu et dans le ciel. Rien de plus grand que les saints ; mais ils ne cherchaient qu'en Dieu seul leur grandeur. Cherchons donc : *La véritable grandeur de l'homme,* premier point ; *Moyens d'y atteindre,* deuxième point.

Ier POINT. — VÉRITABLE GRANDEUR DE L'HOMME.

Selon le monde, on appelle grand celui qui possède d'immenses richesses qui font de lui le prince de tout un pays ; mais cet homme peut être extrêmement petit, très-pauvre par ses défauts, ses vices et ses passions. On appelle encore grand un homme qui, par sa position, a acquis une haute influence sur les autres hommes; mais cet homme peut être très-petit et très-faible dans l'intérieur de sa famille et aux yeux de Dieu ; il peut être l'esclave des plus vilaines passions et n'avoir aucune force, ni influence sur elles. On appelle encore grand cet homme de génie qui s'est élevé, par sa science, au-dessus de ses contemporains ; mais cet homme peut être très-petit et très-ignorant dans les choses de la religion, et être moins qu'un enfant et qu'un pauvre paysan par son ignorance dans les choses essentielles à un chrétien. Enfin on appelle grands les rois et les princes de ce monde, parce qu'ils résument dans leur personne la puissance, la gloire et les richesses ; mais le plus grand monarque de la terre peut être très-petit et très-méprisable s'il est l'esclave des passions les plus honteuses et les plus vulgaires. Dans tout cela point de véritable grandeur ; elle n'est pas dans les choses matérielles et extérieures ; elle ne provient pas de l'homme ; il faut qu'elle vienne de Dieu. La véritable grandeur d'une âme consiste à être grande aux yeux de Dieu ; et cette grandeur morale n'est autre chose d'abord que l'état de grâce qui la constitue dans l'amitié de Dieu. Une fois dans cet état, elle est capable de pratiquer des vertus qui l'embellissent et la rehaussent toujours de plus en plus devant Dieu. Ces vertus, ce sont les différents degrés par lesquels l'homme s'approche de plus près de Dieu à mesure qu'il avance dans la perfection de ces vertus. Arrive alors un moment où cette âme contracte des traits de ressemblance avec Dieu ; sa beauté intérieure produite par les vertus est comme un reflet de la beauté infinie de Dieu. Alors cette âme est véritablement grande en elle-même et aux yeux de Dieu et de l'Eglise. Enfin quand Dieu manifeste au monde cette beauté et cette grandeur d'une âme par des miracles, l'Eglise la recommande de sa propre autorité au respect et à la vénération de ses enfants, et voilà les saints ! La vertueuse et noble vierge, que l'Eglise honore en ce jour, a donc eu cette grandeur morale. Bien que cachée au monde au fond de son cloître, Dieu a jeté sur elle des regards de complaisance, et l'Eglise l'a élevée sur ses autels. La postérité spirituelle de saint Dominique l'a comptée au nombre de ses plus illustres modèles, et Monte-Pulciano, en Toscane, est devenu célèbre pour lui avoir donné le jour. Depuis sa mort, arrivée en 1317, une foule d'âmes ont trouvé force et consolation à marcher sur ses traces et ont puisé dans son exemple le secret de la véritable grandeur du chrétien. Apprenons aussi d'elle cette souveraine sagesse.

IIe POINT. — MOYENS D'Y ATTEINDRE.

Un jour un célèbre orateur romain, uu païen disait à César : « Il y a plus de grandeur à se vaincre soi-même qu'à triompher de nombreuses armées ennemies. » C'est vrai ; vaincre sa mauvaise nature, fouler aux pieds les passions qui dégradent, c'est être roi, plus que roi, puisqu'on domine sur des puissances occultes, indomptables et qui font partie de soi-même. Or, comme notre nature nous porte avec beaucoup d'énergie vers les honneurs, les plaisirs et les richesses de la terre, faux biens qui nous éblouissent et nous trompent, c'est être très-intelligent et très-fort que de les mépriser, d'en comprendre le vide, de les dominer de toute sa hauteur morale. Voulez-vous donc être véritablement grands, M. F., soyez rois de vos passions, dominez les tentations qui viennent soit de votre natere, soit du démon, soit du monde. Le monde n'est du reste que le cœur de l'homme en grand ; l'Apôtre dit qu'il n'est que « concupiscence de l'orgueil, concupiscence des yeux et concupiscence de la chair. » Se vaincre soi-même, c'est donc vaincre le monde en soi-même. Le moyen de se vaincre, c'est de mortifier sa chair et ses sens ; voilà ce que les saints savaient si bien faire.

Ainsi sainte Agnès, à peine âgée de quinze ans, quitta le monde pour n'en être pas la victime ; elle alla cacher à l'ombre d'un couvent sa jeunesse, sa beauté et ses vertus. Là, elle ne se reposa pas dans un lâche repos ; elle commença une vie extrêmement austère ; faisant pénitence comme si elle eût été une grande pécheresse ; domptant son corps pour en empêcher les révoltes ; n'accordant à la nature que ce qu'elle ne pouvait pas lui refuser sans la faire mourir. Elle mena cette dure vie jusqu'à sa mort, et, âgée de quarante-trois ans, elle était arrivée à une très-haute perfection dans toutes les vertus chrétiennes. C'est donc à la mortification qu'elle a dû ses victoires ; c'est en soumettant les sens à la raison, et la raison à Dieu qu'elle a acquis cette véritable grandeur à laquelle seule est réservée la couronne du ciel.

M. F., que nous sommes pauvres et petits en face des saints ! Pauvres en vertus, nous nous croyons assez parfaits si nous ne commettons pas les plus grands crimes. Petits aux yeux de Dieu par nos vices et nos défauts, nous nous croyons quelque chose aux yeux des hommes par cette fausse et triste grandeur que nous empruntons au monde et à ses vanités. Oh ! revenons enfin de nos erreurs et de nos égarements passés ; mettons-nous à l'école des saints, qui est l'école de Jésus-Christ ; apprenons-y à être humbles et petits selon le monde pour être grands devant Dieu. Pour le devenir, luttons courageusement contre nos passions ; il n'y a que ce combat qui conduise à la couronne immortelle du ciel.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et maximes. — 4. Vertus spéciales de la sainte. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament — Ponam tabernaculum meum in medio vestri. (Levit., XXVI, 11.)

Incorruptio facit esse proximum Deo. (Sap., VI, 20.)

Ego dilecto meo et dilectus meus mihi. (Cant., VI, 2,)

Lætabitur virgo in choro. (Jerem., XXXI, 13.)

Nouveau Testament. — Ecce sponsus venit, exite obviam ei. (Matth., XXV, 6.)

Veniam autem ad visiones et revelationes Domini..... raptus est in paradisum et audivit arcana verba quæ non licet homini loqui. (II Cor., XII, 1-4.)

Sine macula enim sunt ante thronum Dei. (Apoc., XIV, 5.)

2. — SS. PÈRES.

In vita monastica una voluptas, una jucunditas, unæ deliciæ, unum desiderium, una spes omnibus inest. (S. J. Chrysost., *in Apol. vitæ monast.*)

Religionem et professionem tuam habitu et incessu demonstra, ut sit ingressu tuo simplicitas, in motu puritas, in gestu gravitas, in incessu honestas. (S. Isidor., *in Synon.*)

Attendamus ad angustam viam quam indicabit ventris afflictio, panis inedia, salubre et purgativum ignominiæ poculum, subsannationes, illusiones, ludibria, abscissiones propriarum voluntatum, offensarum tolerantia, contemptus nostri, murmurationum toleratio. Beati qui prædictam viam pergunt, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. (S. J. Climac., *Gr.* 2.)

3. — COMPARAISONS.

1. Sicut in magna domo domestici non tantum a patre ac domino sed etiam a matre-familias gignuntur, aluntur, educantur ac reguntur, ita religiosi non tantum a Deo sed etiam a sancta Dei Matre foventur ac proteguntur. (Platus, *Simil.*, l. I, c. 14.)

2. Sicut si cui transeundum flumen est, navi vel ponte facilius transitur, an si terræ iter faciendum, jumento aut rheda facilius peragitur quam pedibus, ita iter ad Deum et alteram vitam facilius per vehiculum aut navim religionis quam pedibus vitæ sæcularis peragitur.

3. Sicut animi tristitia ipsum etiam corpus confici videmus; ita vicissim lætitia mentis in ipsum etiam corpus redundat. (S. Bernard., *in Cant.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

Dévotion envers Jésus et Marie dès l'âge le plus tendre.

Douceur et modestie qui en fit un modèle dans le monastère.

Soumission si parfaite qu'on la disait née sans amour-propre et sans volonté.

Mortification. Ses austérités furent si excessives qu'elles ruinèrent sa santé.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Avantages de servir Dieu dès son bas âge : 1. Avantages temporels. — 2. Estime publique. — 3. Prospérité matérielle.

II. Avantages spirituels : 1. Satisfaction morale. — 2. Garantie de salut.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1. Conduite de sainte Agnès dans sa famille. — 2. Sa conduite dans le monastère.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

Imitation de cette sainte : 1. Dans ses pénitences. — 2. Dans son amour pour Jésus et Marie.

6. — ENCOMIA.

1. INTER PRECANDUM MANNA OPERITUR.

Dura mihi nemo referat jejunia Divæ,
Quæ fertur modico pane levasse famem.
Æthere delapsum quam crebro manna tegebat,
Aligerum intus erat virgo repleta cibo.

2. SUAM MORTEM INFANTES CELEBRANT CANTU.

Agnetem, mea Musa, aude celebrare camenis,
Scandentique polum dic puerile melos.
Balbas forte timet tua promere lingua loquelas ?
Sed vult infantum vocibus illa coli.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Raymond, général des dominicains, a écrit sa vie. — Surius, id. — Séraphin Razzi, *Vies des Saints de l'ordre de Saint-Dominique.* — Martyrologe romain. — Baronius, *Annales.* — Bollandus, *Vies des Saints.* — Giry, Proust, Godescard, Rhorbacher.

8. MARTYROLOGE. — SS. Sulpice et Sévère, mm. — SS. Victor, Zotice, Zénon, Acindine, Césaire, Séverin, Chrysophore, Théone et Antonin, mm. — S. Théotime, év. — S. Marcellin, év. d'Embrun. — S. Marcion, pr. — S. Théodore, c. — Sainte Agnès de Mont-Pulcien, v. — Sainte Hildegonde, v. — S. Mamertin, ab. — S. Hugues, c. — Sainte Ode, v.

---

21 avril. — SAINT ANSELME, archevêque de Cantorbéry,

CONFESSEUR ET DOCTEUR (XIe ET XIIe SIÈCLES.)

VIE DE SAINT ANSELME.

Anselme, fils de Gondulphe et d'Ermengarde, tous deux d'une famille noble, naquit, vers l'an 1033, dans la ville d'Aoste, en Piémont. Il voulait, à l'âge de quinze ans, embrasser l'état monastique, mais le supérieur auquel il s'adressa refusa de l'admettre de crainte d'encourir l'indignation de Gondulphe. Au reste,

ces premiers mouvements de ferveur ne furent pas de longue durée. Anselme, ayant négligé ses exercices de piété, tomba insensiblement dans la tiédeur; puis il laissa prendre de l'empire à ses passions, et marcha dans les voies corrompues du siècle. Il perdit aussi l'amour de l'étude, tant sont grands les maux que produit le relâchement auquel on néglige d'abord de s'opposer.

N'ayant pu fléchir son père, dont il avait perdu l'amitié, il se retira en Bourgogne, où il reprit ses études avec ardeur. Trois ans après, il revint en Normandie, afin de suivre les leçons de Lanfranc, prieur du Bec, qui enseignait avec beaucoup de réputation. Après la mort de son père, il pensa sérieusement à choisir un état. Sur l'avis de Maurille, archevêque de Rouen, prélat très-versé dans les voies intérieures, il se détermina pour l'ordre de Saint-Benoît, et prit l'habit dans l'abbaye du Bec, à l'âge de vingt-sept ans. Étant devenu prieur de cette maison en 1063, sa jeunesse excita les murmures des moines. Mais par sa douceur et sa patience, il vint à bout de gagner l'affection de toute la communauté. Il condamnait une excessive sévérité, surtout par rapport aux jeunes gens. Un abbé du voisinage, qui pensait différemment sur ce point, ne l'eut pas plutôt entretenu qu'il résolut de l'imiter, et l'expérience lui prouva qu'il avait agi très-sagement.

Anselme, malgré ses occupations, trouvait encore du temps pour s'appliquer à l'étude de la théologie. Il fit part depuis au public des rares connaissances qu'il avait acquises en composant plusieurs ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous. Il succéda à Herluin, abbé du Bec, mort en 1078. Ce monastère ayant des possessions en Angleterre, il y fit différents voyages. Il en profitait pour resserrer de plus en plus les liens de l'amitié qui l'avaient toujours uni avec Lanfranc, alors archevêque de Cantorbéry. Tous les ordres de l'Etat s'empressaient de lui témoigner leur estime et leur vénération. Le roi lui-même, si redoutable et si inaccessible aux Anglais, s'humanisait avec l'abbé du Bec, et semblait être tout autre en sa présence.

L'Angleterre avait alors pour roi Guillaume le Roux, qui avait succédé en 1087 à Guillaume le Conquérant, son père. Ce prince usurpa les biens ecclésiastiques. Il s'appropria les revenus des siéges vacants; et, afin d'en jouir plus longtemps, il défendit d'élire des évêques à la place de ceux qui étaient morts. Ce fut ainsi qu'après Lanfranc, l'église de Cantorbéry resta cinq ans sans pasteur. Le roi, étant tombé dangereusement malade, rentra en lui-même et promit, s'il recouvrait la santé, de réparer les maux qu'il avait faits, et de rendre la liberté aux églises. Il commença par nommer Anselme archevêque de Cantorbéry. Celui-ci employa tous les moyens possibles pour empêcher l'effet de cette nomination. Il céda enfin lorsque le prince se fut engagé de rendre au siége de Cantorbéry les biens qu'il possédait sous Lanfranc, et de reconnaître Urbain II pour pape légitime.

A peine Guillaume fut-il guéri de sa maladie qu'il oublia les beaux sentiments qu'il avait fait paraître. Anselme lui en parla avec une généreuse liberté, et il l'exhorta à permettre aux évêques de tenir des conciles, afin de remédier aux abus et aux désordres qui se multipliaient de jour en jour. Le roi, irrité, cherchait à le dépouiller de son siége; il défendit à plusieurs prélats, entièrement dévoués à sa cour, de le regarder comme archevêque et de lui obéir comme à leur primat. Il essaya ensuite de gagner la noblesse. Mais la plupart des seigneurs répondirent que leur conscience les obligeait à reconnaître Anselme comme archevêque de Cantorbéry et comme primat du royaume. Guillaume, par politique, reconnut Urbain pour pape, dans l'espérance de le porter à se réunir à lui contre le saint. Mais ce moyen ne réussit pas mieux que les précédents. Enfin Anselme, vivement affligé de l'oppression dans laquelle se trouvait son Eglise, et qu'il lui était impossible d'empêcher, ne crut pas devoir rester plus longtemps en Angleterre. Il en partit en 1097.

Arrivé en France, il alla passer quelque temps avec saint Hugues, abbé de Cluny. De là il se rendit à Lyon. Le dérangement de sa santé le retint dans cette ville plus longtemps qu'il ne pensait, et il ne put partir pour Rome qu'au mois de mars de l'année suivante. Le pape le fit loger dans son palais; il l'assura de sa

protection, et écrivit en sa faveur au roi d'Angleterre. Comme l'air de Rome était contraire à Anselme, il se retira dans le monastère de Saint-Sauveur, dans la Calabre. Charmé des douceurs de la retraite et sans espoir de faire du bien à Cantorbéry, il pria le pape d'accepter sa démission. Mais Urbain lui ordonna de rester dans l'état où la Providence l'avait placé.

Au mois d'octobre de la même année, le pape assembla à Bari un concile de cent vingt-trois évêques, pour travailler à la réunion des Grecs. Il voulut qu'Anselme y assistât. Les Grecs, en proposant leurs difficultés sur la procession du Saint-Esprit, embrouillaient la question par des longueurs interminables. Le saint archevêque, par l'ordre du souverain pontife, prit la parole, et s'exprima avec tant de force et de solidité qu'il réduisit les Grecs au silence. Aussitôt les Pères dirent anathème à quiconque nierait que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. On entama ensuite l'affaire du roi d'Angleterre, et le concile opina qu'on usât de la plus grande sévérité envers ce prince, et qu'on prononçât contre lui une sentence d'excommunication. Notre saint, s'étant jeté aux pieds d'Urbain, le conjura de ne point porter de censure; ce qui lui fut accordé.

L'archevêque de Cantorbéry, de retour en France, prit la route de Lyon. L'archevêque de cette ville l'attendait avec impatience. Il lui céda l'honneur d'officier dans son église, et le pria encore d'exercer toutes les fonctions épiscopales, comme s'il eût été dans son propre diocèse. Anselme était dans l'abbaye de la Chaise-Dieu, en Auvergne, lorsqu'il apprit la fin tragique de Guillaume le Roux. Ce malheureux prince avait été tué à la chasse, sans avoir eu le temps de rentrer en lui-même et de recevoir les sacrements de l'Eglise. Anselme pleura sa mort, dont les circonstances étaient si terribles aux yeux de la foi. Il fut rappelé en Angleterre par Henri Ier, successeur de Guillaume. Son retour causa une grande joie dans le royaume. Le nouveau roi formant des demandes contraires à la liberté de l'Eglise, on craignit de nouveaux troubles. On convint pourtant de consulter le pape sur ce sujet.

Sur ces entrefaites, Robert, duc de Normandie, arriva de la Terre-Sainte. Il se plaignit amèrement de ce qu'on lui avait préféré Henri, son frère, lorsqu'il avait été question de donner un successeur à Guillaume le Roux. Il leva une armée pour faire valoir ses droits, et vint débarquer à Portsmouth. Anselme resta fidèle au roi, et mit tout en usage pour prévenir les suites d'une révolte naissante. Enfin Robert fit un accommodement avec Henri, et abandonna l'Angleterre. Ce fut ainsi que l'archevêque de Cantorbéry ramena la paix dans le royaume, et assura la couronne chancelante sur la tête de Henri.

Le danger passé, Henri oublia toutes les promesses qu'il avait faites de rendre la liberté à l'Eglise britannique. Il continua de s'arroger le droit de donner l'investiture des bénéfices. La querelle élevée à ce sujet pouvait avoir des suites fâcheuses. On convint cependant à la fin qu'Anselme irait en personne consulter le pape sur cette matière. La décision du souverain pontife, qui était Pascal II, ne fut point favorable à Henri. Anselme, après avoir quitté l'Italie, revint à Lyon. Lorsqu'il fut dans cette ville, Henri lui fit défendre de rentrer dans son royaume, jusqu'à ce qu'il eût pris la résolution de se conformer à ses volontés. Il se retira ensuite à l'abbaye du Bec. Ce fut là que le pape lui adressa une commission, pour juger l'affaire de l'archevêque de Rouen, accusé de plusieurs délits. Pascal lui permit aussi d'admettre à la communion ceux qui avaient reçu du roi l'investiture de leurs bénéfices. Cette condescendance du pape produisit les plus heureux effets; le roi en fut si charmé, que sur-le-champ il envoya inviter le saint archevêque à repasser en Angleterre. Mais Anselme ne put partir du Bec, parce qu'il était dangereusement malade. Il n'y reparut donc que quelque temps après.

Il passa les dernières années de sa vie dans une langueur continuelle. Six mois avant sa mort, il tomba dans une faiblesse extrême; cela ne l'empêchait pas de se faire porter tous les jours à l'église pour y entendre la messe. Il mourut le 21 avril 1109, et fut enterré dans la cathédrale de Cantorbéry. Il s'opéra plusieurs miracles par son intercession.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANSELME.

TEXTE : *Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enuntiabit Ecclesia.* (Eccli., XXXIX, 14.)

Jésus-Christ, en fondant son Eglise, lui a promis l'assistance du Saint-Esprit, afin de la rendre infaillible dans son enseignement. Elle est donc la colonne inébranlable de la vérité ; elle est la grande lumière élevée en face des peuples et des siècles pour éclairer tout homme qui vient en ce monde. C'est pourquoi Dieu envoie de temps en temps à son Eglise des hommes extraordinaires qu'il enrichit du don de la science et de celui de la sainteté ; ce sont les docteurs, les maîtres de la grande famille chrétienne. Saint Anselme a été de ce nombre. Admirons la double couronne dont le Seigneur l'a orné : *La sainteté,* premier point ; *la science,* deuxième point.

Ier POINT. — LA SAINTETÉ.

Avons-nous une idée bien exacte de ce mot : *sainteté ?* Comprenons-nous bien ce que c'est qu'un saint? Pour l'ordinaire, on s'imagine qu'un saint est un être mystérieux, né tel, élevé tellement au-dessus du niveau des autres hommes qu'il faut désespérer d'arriver à sa hauteur. C'est là une erreur profonde. Les saints sont nés avec les mêmes faiblesses que nous ; ils furent, comme nous, sujets à toutes les tentations et capables de commettre toutes les fautes que nous commettons. Leur sainteté a été tout simplement le fruit de leurs efforts continuels, joints à la grâce de Dieu. Un saint, c'est donc une âme fidèle à l'impulsion de la grâce ; un saint, c'est l'homme remplissant ses devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers lui-même ; enfin, en un mot, un saint c'est une âme pure et remplie de l'amour de Dieu. Tel fut celui dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Jeune encore, il avait déjà mesuré dans toute sa profondeur le néant des choses humaines ; il comprit que le cœur de l'homme a été fait pour autre chose que pour les créatures qui passent, et il s'attacha à Dieu de toutes ses forces ; le reste n'était plus rien pour lui. A l'âge de vingt-sept ans il était devenu un homme complétement détaché du monde, et c'est dans la solitude des bénédictins qu'il chercha à vivre pour Dieu seul, ne voulant d'aucune jouissance de la terre, d'aucun trésor du monde, d'aucune gloire humaine. Cependant, malgré son humilité, Dieu et les hommes le forcèrent à se montrer au monde : il fut élevé sur le siége de Cantorbéry. Cette élévation ne fut qu'un motif de plus pour lui de servir Dieu avec plus de fidélité. Il se consacra, corps et âme, à procurer la gloire de l'Eglise, sans jamais calculer ses propres intérêts : repos, santé, vie, tout fut sacrifié pour combattre les ennemis de la religion et porter haut le drapeau de l'Eglise. Il mourut comme il avait vécu, tout entier à Dieu, tout rempli de son amour, ne voulant que lui seul. C'est ainsi qu'il remit sa belle âme entre les mains de son juge, le 21 avril 1109.

M. F., comprenons-donc bien ce qui nous manque pour devenir des saints. Penser, parler et agir comme Dieu, voilà la sainteté. Que pensons-nous de ce monde? Aux yeux de Dieu ce n'est qu'une figure passagère de son éternelle beauté, qui seule est faite pour remplir tout le cœur de l'homme ; mais nous, nous avons le cœur rempli du monde et vide de Dieu. Voilà une première différence entre nous et les saints. Comment parlons-nous? Les vanités du monde, le vil langage des passions, les plus grossiers plaisirs des sens, voilà l'objet ordinaire de nos conversations ; mais Dieu et les choses du ciel ne nous occupent guère, et c'est la seconde différence entre les saints et nous. Enfin que faisons-nous sur la terre? Nous n'y sommes que pour Dieu et ponr notre âme : procurer la gloire de Dieu et le salut de notre âme, voilà les seules raisons de notre existence ici-bas. Et c'est précisément ce que nous paraissons ignorer. Dieu et notre âme occupent la moindre place dans notre vie : nous travaillons, nous usons nos forces, notre santé, notre vie au service de nos intérêts terrestres ;

Dieu, l'âme, l'éternité sont devenus choses accessoires dans nos préoccupations, et c'est là une troisième différence entre les saints et nous. Oh! quel malheur que de vivre ainsi pour ce qui passe et ne vaut rien, et de négliger ce qui seul dure et a un prix infini!

IIe POINT. — LA SCIENCE.

Les saints étaient des âmes avides de science, non pas de cette vaine science du monde, qui n'est souvent qu'un aliment pour l'orgueil; ils ne voulaient de la science du monde que pour faire triompher la science de Dieu; l'une n'était qu'un instrument au service de l'autre. C'est ainsi que saint Anselme était, dans toute la force du terme, un philosophe, mais un philosophe chrétien; une profonde intelligence, un esprit scrutateur, un illustre penseur, un savant même, selon le monde; mais toute cette science, il la fit servir à la gloire de Dieu et de l'Eglise, pour confondre les faux docteurs, dévoiler leurs erreurs et leur perfidie, et montrer la vérité dans toute sa majestueuse grandeur. Ah! quand on voit de tels hommes plaidant la cause de Dieu et pratiquant les plus humbles vertus, qu'on trouve petits et misérables ces prétendus savants du monde qui n'entendent rien, absolument rien aux plus simples questions de la religion! Qu'il fait bon suivre, de loin même, ces génies sanctifiés par l'amour de Dieu, au lieu de se laisser éblouir par ces feux-follets qui ont la prétention de conduire le monde, et même l'Eglise. M. F., Dieu ne demande pas de nous que nous soyons des savants; il en a assez d'autres: mais ce qu'il exige de nous, c'est que nous connaissions au moins la science du salut, que nous sachions ce que nous devons croire et pratiquer; car on ne peut pas faire ce qu'on ignore. Or, M. F., il ne faut pas se faire illusion sur ce point; il existe aujourd'hui parmi nous une foule incroyable de chrétiens d'une ignorance grossière dans leur religion. De véritables sauvages au milieu de la société chrétienne, quel spectacle! Et cependant rien de plus vrai. D'où vient ce mal? Une première cause, c'est la négligence des parents à envoyer leurs enfants à l'école. Les ignorants d'aujourd'hui peuvent à bon droit accuser la négligence de leurs parents. Une seconde cause de ce mal, c'est l'absence presque complète de l'éducation chrétienne au sein des familles. Aujourd'hui on abandonne toute l'instruction au pasteur et aux maîtres, et on ne se croit pas obligé d'y ajouter quelque chose; sachons-le, ceux qui, avant tout, sont obligés d'instruire leurs enfants, ce sont le père et la mère, et ils doivent personnellement s'en occuper, selon la mesure des moyens intellectuels que Dieu leur a donnés. Enfin la grande cause de l'ignorance en matière de religion, c'est qu'on n'assiste pas aux instructions religieuses à l'église. La première communion faite, on trouve qu'on en sait assez pour la vie entière.

M. F., nous voilà avertis; retenons que sur ce point nous aurons tous à rendre un compte sévère à Dieu; que sert le reste, si nous n'avons pas connu Dieu et nos devoirs; le reste passe, Dieu reste et notre âme aussi.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et Maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Annuntiavi justitiam tuam in ecclesia magna. (Ps. XXXIX, 10.)

Scrutabor legem tuam. (Id., CXVIII, 34.)

Denudabit absconsa sua illi, et thesaurizabit super illum scientiam et intellectum justitiæ. (Eccli., IV, 21.)

Nouveau Testament. — Fuit gratus Deo, eruditus omni sapientia; et erat potens in verbis et in operibus suis. (Act., VII, 20.)

Cum apparuerit princeps pastorum, percipietis immarcessibilem gloriæ coronam. (I Petr., V, 4.)

Quæ desursum est sapientia pudica est, pacifica, plena misericordia et fructibus bonis. (Jac., III, 17.)

2. — SS. PÈRES.

Illud potissimum est generosi doctoris, non solum sermone quos imbuit ac docet, sed et precibus juvare. (S J. Chrysost., *Serm.* 32 *in Ep. ad Rom.*)

Doctorem oportet non solum consulendo docendoque discipulorum mentes instruere ac corrigere, sed et terrendo, Deoque tradendo. (Id., *Serm.* 12 *in Ep. ad Eph.*)

Magnis virtutum fulgoribus ornari debet persona doctoris. (S. Gregor. Magn., *Hom.* 30 *in Evang.*)

Cum doces, cum erudis, cum instruis, noli verborum obscuritate uti; ita dic, ut intelligaris; nec simplicibus displiceas, nec prudentes offendas. (S. Isidor. Hispal., *L. de Synonim.*, c. 14.)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Sicut cæcus sine ductore, sic homo sine doctore viam rectam vix graditur. (S. August., *Serm.* 1, *fer.* VI *post Domin. Pass.*)

2. Quemadmodum quorum corpus ægrotat, his medico opus est; ita quorum æger est animus, hi pædagogo opus habent, ut animi nostri morbis medeatur, deinde vero doctore, qui nostram animam deducat ad cognitionem. (S. Clem. Alex., *de Pædag.*, l. I, c. 1.)

3. Agricola quando videt terram fecundam et feracem, parat etiam ipse ut majori studio illam colat. Eodem modo et doctor si viderit auditoris profectum majorem, postea docendi laborem adhibet. (S. Chrysost., *Hom.* 34.)

4 — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Ardeur pour l'étude des saintes lettres et de la théologie.

Mortification journalière par des jeûnes austères, des veilles fréquentes, des voyages pieux.

Humilité qui lui valut l'estime de tous.

Zèle apostolique avec lequel il défend les prérogatives de l'Eglise contre les rois d'Angleterre.

Pureté de doctrine qui brilla dans son enseignement public et privé et en a fait le principal docteur de la scolastique.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1. Luttes de l'Église contre les prétentions des princes et des grands au moyen âge, relativement aux investitures. — 2. Saint Anselme est un défenseur de la foi et de la discipline : courageux, pieux, savant, conciliant.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Services de la théologie scolastique. Elle a sauvé à cette époque de barbarie et de transition : 1. Les lettres, les sciences, les arts. — 2. La civilisation.

II. Services rendus par saint Anselme : 1. A l'Eglise. — 2. A la théologie. — 3. A la métaphysique. — 4. A la piété, par ses travaux apostoliques et ses bons ouvrages.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

I. Anselme religieux et prieur : 1. Jeunesse orageuse d'Anselme. — 2. Son changement. — 3. Son entrée en religion. — 4. Sa conduite au monastère comme religieux puis comme prieur.

II. Anselme archevêque et docteur : 1. Ses vertus privées et publiques. — 2. Sa science théologique. — 3. Ses luttes courageuses. — — 4. Ses exils. — 5. Son triomphe.

6. — ENCOMIA.

1. LANFRANCO SUCCESSIT ANSELMUS.

Attica Cecropium jactavit terra Lyceum,
Beccensem jactat francia nostra scholam.
Lanfrancum primo illa fuit mirata docentem;
Dein stupuit linguæ flumina, Dive, tuæ.
Gallia translatas ad se sic vidit Athenas;
Scilicet ille Plato, tu Stagiræus eras.

2. IN CONCILIO BARENSI GRÆCOS CONFUTAT.

Plures vana sophos quid jactas Græcia? Cunctos
En stupor, e nostris dum tonat unus, habet.

3. IN CINERE MORITUR.

In cinere Anselmum merito sacra flamma cremavit,
Nam secli phœnix extitit ille sui.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Edmer, *Vie de saint Anselme.* — Edmond, *id.* — Trithème, *Les Dominicains célèbres.* — Martyrologe romain. — Molan, *Additions d'Uzuard.* — Bollandistes, etc.

8. MARTYROLOGE. — S. Siméon, év. et m. — SS. Abedechalas, Ananie, mm. — SS. Arator, Fortunat, Félix, Silvie et Vitat, id. — SS. Apollon, Isaac, Crotate, id. — S. Anastase, év. — S. Volbodon, év. — S. Anselme, év. et doct. — S. Frou, solit. — S. Amphise, conf. — S. Fastrade, m.

22 avril. — SAINTE OPPORTUNE, vierge, abbesse.

(VIIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE OPPORTUNE.

Cette sainte était de la province de Normandie, issue d'une famille des princes du sang royal. Entre plusieurs enfants qui naquirent de ces illustres parents, il y en a deux qui méritèrent d'être inscrits par l'Eglise au catalogue des saints ; saint Godefran, martyr, et sainte Opportune : cette princesse fut douée d'un si bon naturel que dès sa tendre jeunesse elle s'adonna entièrement à la véritable piété, elle renonça aux plaisirs et aux commodités de la vie, que sa grande naissance lui offrait, pour embrasser la mortification de ses sens et de ses passions. Elle eut tant d'amour pour la chasteté qu'elle résista courageusement aux pressantes sollicitations de ses parents qui voulaient l'engager dans le mariage ; elle leur représenta respectueusement qu'elle n'y avait aucune disposition, et qu'elle leur aurait des obligations infinies s'ils voulaient seconder le dessein qu'elle avait de se consacrer à Notre-Seigneur, en lui accordant la permission de se retirer dans un monastère.

Un avare n'a pas plus de joie d'un grand gain qu'il fait que sainte Opportune en ressentit de cette permission, que ses parents lui accordèrent, de devenir pauvre à la suite de Jésus-Christ, en se faisant religieuse ; elle commença à en témoigner à Dieu sa reconnaissance en distribuant aux pauvres tous ses joyaux et ce qu'elle avait de plus précieux à son usage ; puis elle alla demander humblement l'habit de religieuse dans le monastère de l'abbaye de Domnè-je, au diocèse de Séez, où les règles étaient pour lors très-religieusement observées ; elle pria l'abbesse de n'avoir point d'égard à sa naissance, et de la traiter comme la moindre de sa communauté.

Tout le temps qu'elle pouvait avoir de reste après s'être acquittée de ses devoirs, elle l'employait à la lecture et principalement de l'Ecriture sainte, dont Dieu lui donna une si grande intelligence qu'il y avait peu de personnes de son temps qui en pénétrassent mieux les plus grandes difficultés ; et quand on lui donnait sur cela des louanges, elle répondait avec une modestie tout à fait édifiante que Jésus-Christ avait dit : apprenez de moi que je suis humble et débonnaire, c'est-à-dire qu'il ne fallait se glorifier de rien, parce que nous n'avons rien et ne pouvons rien de nous-mêmes.

Son régime de vie était bien extraordinaire, elle ne mangeait point de chair et ne buvait point de vin : le vendredi et le samedi elle ne mangeait qu'un peu de pain d'orge, et le dimanche elle y ajoutait un peu de poisson ; et quand on lui demandait pourquoi elle faisait une si grande abstinence : Adam, répondit-elle, nous a chassé du paradis par sa gourmandise, il faut tâcher d'y entrer par l'abstinence ; quoiqu'elle fût extrêmement sévère pour elle-même, il n'y avait rien de si affable pour les autres ; de sorte qu'elle se faisait aimer et admirer de toutes les religieuses du monastère.

Quand l'abbesse fut morte, on la choisit pour lui succéder, mais ce ne fut pas sans de grandes répugnances qu'elle accepta cette charge, dont elle s'estimait indigne. Quoiqu'elle fût naturellement douce, elle savait néanmoins se servir avec discrétion de la sévérité qui était nécessaire pour maintenir l'observance de la règle dans sa vigueur ; et quand elle trouvait quelques religieuses rebelles ou opiniâtres, elle priait Dieu pour elles avec tant de ferveur qu'elle amollissait leurs cœurs et les faisait rentrer dans leurs devoirs.

Dieu la mit à une épreuve qui lui fut bien sensible, en la privant de la consolation spirituelle qu'elle recevait de son frère saint Godefran, évêque de Séez, qui fut assassiné par les intrigues de son grand vicaire. Ce saint prélat ne pouvant souffrir la vie déréglée que menait ce mauvais ecclésiastique, lui en avait fait de très-sévères réprimandes, dont il fut si irrité, que ne consultant que sa passion de vengeance, il gagna par argent un scélérat qui était filleul du saint évêque, qui l'assassina dans un village pendant qu'il faisait la visite de son diocèse. Le grand vicaire et le meurtrier moururent peu de temps après, l'un presque enragé des douleurs de la colique, et l'autre possédé du diable qui le porta à s'étrangler. Cette nouvelle causa une grande affliction à sainte Opportune, qui néanmoins se résigna à la volonté de Notre-Seigneur. Elle sut par révélation qu'elle mourrait dans la même année, c'est pourquoi elle renouvela avec plus de ferveur que jamais ses anciennes pratiques de pénitence et de dévotion.

Etant tombée malade, et voyant sa fin approcher, elle fit venir toutes ses religieuses et les exhorta à être fidèles, à garder les vœux qu'elles avaient fait, les assurant d'une fidélité réciproque de la part de leur époux céleste à les récompenser. Elle leur recommanda la paix et la charité entre elles, et mourut rendant son âme entre les bras de la sainte Vierge, environnée d'une sainte troupe d'anges et de vierges.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE OPPORTUNE.

TEXTE : *O quam pulchra est casta generatio cum claritate.*
(Sap., IV, 1.)

Il est dans le monde une merveille de grâce que la religion des Juifs n'avait point connue, que le paganisme ne soupçonnait même pas; qu'aucune religion fausse ne saurait reproduire, c'est la merveille que le langage catholique appelle : la vierge ! « O qu'elle est belle la race chaste, lorsqu'elle est jointe à l'éclat de la vertu! Une âme pure et virginale, qui s'est consacrée à Dieu, qui garde fidèlement pour Dieu seul toutes ses affections, est un ange, et plus qu'un ange, dit saint Augustin; c'est le chef-d'œuvre de la grâce, la joie du ciel, l'honneur de la terre, la plus pure gloire qui puisse couronner une vie. Sainte Opportune a eu cette gloire, et elle l'a conquise au prix des plus grands sacrifices. A cette occasion, méditons ces deux points : *Beauté de la vertu de chasteté*, premier point; *Comment sainte Opportune l'a conservée*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — BEAUTÉ DE LA VERTU DE CHASTETÉ.

Pour comprendre toute l'excellence de cette angélique vertu, il faut voir l'estime que Dieu lui-même en fait. Or, c'est ce que nous lisons dans les saintes Ecritures. Elles nous disent clairement que cet état est aimé et béni de Dieu. En s'adressant à son épouse, le divin époux se sert de ces expressions pleines de tendresse : « Mon amie, ma sœur, mon épouse, ma colombe, vous êtes pure, et il n'y a en vous aucune tache. » (Cant., IV, 8.) Jésus-Christ lui-même promet le ciel aux âmes pures : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Saint Jean nous représente les vierges comme les compagnes fidèles de l'Agneau, qui approchent le plus près de son trône, et qui le suivent partout où il va. » (Apoc. XIV, 4.) Quel a été parmi les apôtres celui que le Sauveur aima le plus ? Ce fut saint Jean. L'Ecriture lui donne toujours le nom de disciple bien-aimé; il reposa sur le cœur du divin Maître lors de la dernière cène ; c'est à lui que Jésus mourant confia sa mère. Pourquoi cette préférence ? C'est, disent les saints Pères, que Jésus-Christ voulait distinguer la pureté, et toutes ces faveurs étaient la récompense de la virginité que cet apôtre avait toujours gardée.

Enfin, citons l'exemple de la sainte Vierge, la reine des vierges. Dieu l'a comblée de grâces et l'a choisie entre toutes les femmes, parce qu'il savait qu'elle resterait



toujours pure et vierge : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ! » La raison de cette préférence de Dieu, c'est la pureté de Marie.

Voilà ce que Dieu pense de cette vertu qui fait de nous des anges. Qu'en pense le monde ? Le monde, même ce monde impur qui ne la pratique pas, l'estime malgré lui ; on admire, on respecte, on vénère un jeune homme pur, une jeune fille pure, qui savent se respecter et se faire respecter de tous. Ils sont en spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes ; ils sont l'honneur de leurs familles et de leur paroisse ; ils sont la joie de leurs parents et de leur pasteur ; car ils sont aimés de Dieu et des hommes. O jeunesse ! si tu savais à quel degré d'honneur et de respect tu t'élèves par cette vertu, et quelle douce mort tu te prépares par une vie pure et sans tache !

M. F., avons-nous assez estimé cette vertu ? Avons-nous eu pour elle un tel respect que nous ne l'ayons jamais blessée ni dans les autres en paroles ou en actions, ni en nous-mêmes par pensées, désirs ou actions ? Retenons-le bien ; on devient un démon si on ose s'attaquer aux anges de la terre ; on profane, on déshonore, on foule aux pieds les temples vivants du Saint-Esprit, les membres de Jésus-Christ.

Aimons, respectons cette délicate et céleste vertu qui se perd si facilement et que l'on ne retrouve presque jamais tout entière. Rappelons-nous souvent de cette parole du Sauveur : « Rien d'impur n'entrera dans le royaume du ciel. » Ne prenons donc jamais sur nous la terrible, l'effrayante responsabilité d'un scandale qui nous perdrait nous-mêmes en perdant les autres : « O qu'elle est belle la race chaste, lorsqu'elle est jointe avec l'éclat de la vertu ! Sa mémoire est immortelle ; elle est en honneur devant Dieu et devant les hommes ! »

IIe PARTIE. — COMMENT SAINTE OPPORTUNE L'A CONSERVÉE.

1. Pour conserver cette précieuse vertu, sainte Opportune renonça aux partis les plus avantageux selon le monde. Issue d'une des meilleures familles du pays d'Auge, en Normandie, elle se vit recherchée par plusieurs seigneurs de distinction, mais Dieu avait comblé son âme des richesses de la grâce, et elle fit avec joie le sacrifice de tous les avantages du siècle pour n'appartenir qu'au seul Seigneur du ciel et de la terre.

Quel exemple ! Qu'il doit confondre tant de chrétiens qui, pour quelques intérêts temporels, perdent leur innocence, leurs mœurs, leur réputation, et vendent en quelque sorte leur âme au démon de l'impureté. Que de parents et d'enfants qui se rendent coupables en ce point ! Pour arriver à un mariage avantageux on oublie la modestie chrétienne, on permet tout, on se laisse entraîner dans les plus honteux excès ; on n'ose résister à aucune séduction : l'avarice triomphe ainsi de la pureté.

2. Sainte Opportune, pour mettre sa pureté à l'abri du souffle empoisonné du monde, se retire dans la solitude, au monastère de Montreuil, dans la forêt d'Auge, à quelque distance de Séez. Là, à l'ombre du sanctuaire, sous les yeux de son divin Epoux, elle fit de si grands progrès dans toutes les vertus que, l'abbesse étant morte, elle fut choisie pour lui succéder. La solitude est la gardienne de la pureté, quand cette solitude est consacrée à Dieu.

D'où vient la dépravation des mœurs parmi la jeunesse de nos jours ? La cause principale de ce mal, c'est qu'on a horreur de la solitude ; on ne veut que société, que conversations, que fréquentations de jour et de nuit. C'est là que naissent les mauvaises pensées, les désirs impurs ; ils sont allumés dans les cœurs par des paroles infâmes qui deviennent un poison pour les âmes ; ils sont nourris par des hardiesses coupables et des affections déréglées qui conduisent enfin au déshonneur et aux larmes inutiles d'une vie méprisée et méprisable aux yeux de Dieu et des hommes.

Parents chrétiens, j'en appelle à votre expérience. Arrivés à l'âge où vous êtes, retournez en arrière dans le passé, souvenez-vous des jours les plus mauvais de

votre jeunesse, et demandez-vous : Quelle a été la cause de mes chutes? Et vous serez obligés de dire : c'est telle conversation, telle société, telle maison, telle personne. Eh bien! appliquez cette connaissance d'expérience à vos enfants et veillez pour leur épargner les mêmes fautes et les mêmes remords de conscience. Et vous, jeunes gens, et jeunes personnes, qui voulez rester purs et vous sauver, éloignez-vous du monde, de ce monde impur qui vous sollicite et qui réside dans telle maison, dans telle personne. Que votre réputation vous soit plus chère que tous les plaisirs ; que votre repos et votre pureté de cœur vous soient plus chers que tous les biens de ce monde, car ils passent, et la mémoire des âmes pures est immortelle ; leur patrie est au ciel.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de la sainte. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Egredere de cognatione tua, et de domo patris tui et veni in terram quam monstrabo tibi. (Gen., XII, 1.)

Plenam mercedem recipias a Domino, ad quem venisti, et sub cujus confugisti alas. (Ruth., II, 12.)

Indui me sacco obsecrationis. (Baruch, IV, 20.)

Nouveau Testament. — Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlo. (Matth., XIX, 20.)

Non secundum carnem ambulamus, sed secundum spiritum. (Rom., VIII, 1.)

Quasi morientes et ecce vivimus; quasi tristes, semper autem gaudentes, tanquam nihil habentes et omnia possidentes. (II Cor., VI, 9.)

2. — SS. PÈRES.

Abbatissa moriente, quam communis sororum voluntas, in matrem et abbatissam monasterii elegerit, Episcopus illam benedicendo annulo vice Christi subarrhet in vero conjugio, si ad officium reperiatur idonea (S. Hieron., *in Reg. Monac.*, c. 17.)

Abbatissa cogitet quale onus susceperit et cui redditura sit rationem de grege sibi commisso. (S. Francisc. Assis., *in Regula prima sanctæ Claræ.*)

Vita abbatissa, velut pennatum animal, ad altum semper per desiderium evolet, per verba resolvat, luceat per exemplum. (S. Bonavent., *Pharetr.*, l. I, c. 37.)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

Digna virginitas quæ apibus comparetur : sic laboriosa, sic pudica, sic continens. Rore pascitur apis, nescit concubitus, mella componit. Ros quoque virginis, est sermo divinus. (S. Ambros., *in Cantic.* IV.)

Virgo es, o virgo; non curveris, non inflectaris in terram, ut in te flos paternæ radicis ascendat.

Hortus clausus es, virgo; serva fructus tuos; non ascendant in te spinæ, sed uvæ tuæ floreant.

Paradisus es, virgo; Evam cave.

Fons signatus es, virgo, nemo aquam tuam polluat, nemo conturbet, ut imaginem tuam in fonte tuo semper attendas. (Id., *de Institut. Virgin.*, c. 9.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

Renoncement dès sa jeunesse aux commodités de la vie.

Chasteté. Elle résista aux pressantes sollicitations de ses parents qui voulaient l'engager dans le mariage.

Charité. Elle distribua tous ses joyaux aux pauvres.

Lecture de l'Écriture à laquelle elle employait tous ses moments libres.

Mortification. Elle pratiquait l'abstinence la plus rigoureuse, le jeûne, les veilles, portait le cilice.

Modération et douceur dans son gouvernement.

5. — PLANS DIVERS.

I[er] PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1. Pratique de la religion dans les familles chrétiennes. — 2. Cette pratique produit des saints et des saintes à toutes les époques.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Héroïsme du renoncement au monde dans la jeune fille. Son renoncement : 1. A sa famille. — 2. A ses compagnes. — 3. A son pays natal. — 4. A tous les sentiments humains. — 5. A toutes les mondanités. — 6. A toute liberté.

II. Héroïsme, sur tous ces points, de sainte Opportune.

III. Son imitation.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

Sainte Opportune a pratiqué les vertus : 1. De la famille dans son bas âge. — 2. De la religieuse après sa profession. — 3. De l'abbesse, après son élection.

6. — ENCOMIA.

MONIALES DELINQUENTES BENIGNA CORREPTIONE EMENDAT.

Vino, oleoque pius Samarites vulnera tergit;
Unius ast olei, Diva, liquore levas.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Saint Adelin, évêque de Séez, a écrit longuement la vie de sainte Opportune. — Bollandus, Proust, Giry, Godescard et autres hagiographes.

8. MARTYROLOGE. — S. Soter, p. et m. — S. Caius, id. — SS. Appelles et Lucie, id. — SS. Milles, év., Acepsimas, id., Azale et Abdièse, Athala et Joseph, Marcas et Bicor, év., et deux cent cinquante clercs, des religieux, des vierges martyrisées par Sapor, roi de Perse. — SS. Parmen, Helimenas, Chrysotèle, pr., Luc et Muce, diac., mm. — S. Hemonide, m. — S Léon, év. — SS. Epipode et Alexandre, mm. — S. Théodore, év. — S. Apruncule, id. — S. Melaine, id. — S. Théoger, id. — S. Wolphème, ab. — S. Guillaume, id. — S. Adelbert, id. — Sainte Lucie. — S. Pherbute et quatre martyrs. — S. Théodore, év. — S. Nathanael.

23 avril. — SAINT GEORGE, martyr.

(IIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT GEORGE.

Saint George, un des plus célèbres martyrs de l'Eglise, que les Grecs appellent grand martyr, était de Cappadoce, d'une famille distinguée par sa noblesse, et encore plus par son zèle pour la foi.

Sa naissance et son rang l'obligèrent d'entrer au service. Comme il était jeune, bien fait, et un des plus braves de l'armée, il gagna bientôt les bonnes grâces de l'empereur Dioclétien, qui l'éleva aux premiers grades de la milice. Son courage, sa sagesse, et toute sa conduite dans un âge si peu avancé justifièrent le choix de l'empereur qui, reconnaissant tous les jours davantage les belles qualités et le mérite de ce jeune officier, pensait à le combler de nouvelles faveurs; mais la tempête qui se formait depuis quelques années contre les chrétiens commençant à éclater, les circonstances changèrent l'esprit du prince, et donnèrent à la carrière de George une nouvelle direction.

Agé seulement de vingt ans, ce jeune officier ne se regarda plus que comme une victime destinée au sacrifice; il s'y prépara par les actes des plus héroïques vertus. Comme il était du conseil, il vit qu'il fallait se déclarer des premiers, donner des preuves de sa foi et ne point dissimuler sa religion. Il prévint le sacrifice de sa vie par celui de ses biens. Héritier, par la mort de sa mère, d'une riche succession, il distribua ses biens aux pauvres, vendit tous ses meubles et ses plus riches habits, en répandit l'argent sur les fidèles, la plupart dispersés au premier bruit de cette horrible persécution, et donna la liberté à ses esclaves.

Dépouillé de tout, il entre, pour ainsi dire, dans la lice et se rend dans la salle du conseil. L'empereur, ayant communiqué le cruel et l'impie dessein qu'il avait d'exterminer tous les chrétiens, se vit applaudi par toute l'assemblée; mais on

fut bien surpris quand notre jeune officier, se levant d'un air noble, mais modeste et respectueux, releva en peu de mots tout ce qu'on avait avancé pour autoriser la résolution de persécuter les chrétiens et de les exterminer dans tout l'empire.

Comme il était naturellement éloquent, qu'il parlait avec beaucoup de grâce et de feu, il se fit écouter avec admiration et avec respect. Il démontra à toute l'assemblée l'injustice et l'impiété de cette persécution ; il fit l'apologie des chrétiens, confondit les païens, et finit par exhorter l'empereur à révoquer des édits qui ne tendaient qu'à opprimer l'innocence. Il avait fini de parler et l'on demeurait dans l'étonnement ; la force de ses raisons, la vivacité de son discours, son air religieux, sa modestie avaient comme interdit ses auditeurs, du moins ils avaient comme suspendu les passions de toute l'assemblée. L'empereur, frappé plus que les autres, ordonna au consul Magnence de répondre à notre saint. Il paraît bien, lui dit le consul, par la hardiesse avec laquelle vous avez parlé devant l'empereur, que vous êtes un des principaux chefs de cette secte : votre aveu mettra le comble à votre insolence ; mais notre prince, défenseur des dieux de l'empire, saura bien les venger de votre impiété.

S'il faut punir l'impiété, répond le saint, en fut-il jamais une plus abominable que d'attribuer à des créatures, même inanimées, les titres augustes et les droits inaliénables de la Divinité. Il ne peut y avoir qu'un Dieu, et c'est le seul vrai Dieu que j'adore et que je sers. Oui, je suis chrétien, et ce seul nom fait toute ma gloire ; et l'avantage de pouvoir donner mon sang pour celui de qui je tiens la vie fait tout mon bonheur. L'empereur, furieux de ce discours, et craignant que ce que le saint disait ne fît impression sur les esprits, ordonna qu'on le chargeât de chaînes et qu'on le jetât dans un cachot.

Le saint y trouva abondamment de quoi satisfaire le désir extrême qu'il avait de souffrir pour Jésus-Christ. Un supplice horrible, inouï jusqu'alors, fut le premier effet de la colère du tyran. On attacha ce généreux martyr à une roue armée de pointes d'acier, qui à chaque tour enlevait des lambeaux de chair et fendait en sillons tout son corps. Sa joie durant cet horrible supplice étonna les bourreaux, qui tombèrent dans une extrême surprise, lorsque ne doutant point qu'il ne fût mort, ils le trouvèrent entièrement guéri de ses plaies.

Cette guérison miraculeuse convertit beaucoup de païens ; mais elle ne fit qu'irriter davantage le tyran. Comme saint George était une des premières victimes que Dioclétien immolait à sa cruauté, il n'est point de supplice qu'il n'employât pour vaincre sa magnanimité et sa constance. On a de la peine à croire tout ce que les Actes les plus anciens rapportent de ses tourments. Tout ce que l'inhumanité la plus barbare, tout ce que la rage, tout ce que la malice de l'enfer peut inventer de plus cruel, fut employé pour faire souffrir cet invincible martyr ; mais tout servit à confondre les païens et à manifester la gloire et la toute-puissance du Dieu qu'il adorait. Le fer, le feu, la chaux vive, tout fut mis en usage pour ébranler sa résolution et sa foi. La fermeté, la joie même qui paraissait sur son visage au milieu de tous ces supplices ; l'éclat merveilleux qui entourait sa personne et qui dissipait les ténèbres d'un affreux cachot ; plusieurs miracles qu'il fit en faveur même de ceux qui contribuaient le plus à le faire souffrir, tout cela fit triompher sa religion et convertit à la foi beaucoup d'infidèles : Protole et Anatole, tous deux prêteurs, furent de ce nombre. On eut beau crier au sortilége, aux enchantements ; sa patience héroïque au milieu des plus grands tourments et les prodiges qu'il opérait ébranlèrent les plus obstinés et firent craindre à l'empereur une conversion générale dans la ville. On assure que l'impératrice Alexandra en fut touchée et qu'elle mérita la gloire du martyre. Quoi qu'il en soit de cette illustre conversion, il est certain que l'empereur, voyant que tous les supplices étaient inutiles, eut recours à l'artifice ; et changeant tout à coup de ton et de conduite, il ordonne qu'on ôte toutes les chaînes à George et qu'on le lui amène.

Dès que ce prince vit paraître le saint, affectant une feinte douceur : C'est avec regret, lui dit-il, que j'ai été contraint de vous faire subir la rigueur des édits portés contre les ennemis de ma religion ; vous n'ignorez pas l'estime que j'ai

toujours eue de votre mérite ; et le rang que vous tenez dans mes armées est une preuve de ma bonté : votre entêtement est le seul obstacle que vous puissiez mettre à votre fortune. Vous êtes jeune, vous avez les bonnes grâces de l'empereur, la faveur jointe à votre valeur vous promet les premières places : qu'attendez-vous pour rentrer dans votre devoir et pour apaiser les dieux par des sacrifices ?

Saint George prie l'empereur de le faire conduire dans le temple, pour y voir ces dieux de l'empire auxquels il voulait qu'il sacrifiât. Ce prince ne douta plus que sa douceur et ses promesses n'eussent triomphé du confesseur de Jésus Christ. On le mène au temple, accompagné d'un peuple infini : dès qu'il aperçoit l'idole d'Apollon : Etes-vous Dieu ? s'écrie-t-il. A ces mots, qu'il accompagna du signe de la croix, tout le temple retentit de cris et d'hurlements effroyables, et l'on vit toutes ces sacriléges statues tomber en pièces. A ce prodige, tout le monde fut effrayé ; mais les prêtres des idoles ayant excité une effroyable sédition, on entendit tout le peuple demander qu'on délivrât au plus tôt la terre de ce monstre.

L'empereur, ayant appris ce qui venait d'arriver, ordonna qu'on lui coupât la tête : ce qui fut exécuté le 23 avril, vers l'an 290.

Cet illustre martyr a toujours été très-célèbre dans les Eglises de l'Orient et de l'Occident : son culte est un des plus anciens. On assure que sainte Clotilde, femme du roi Clovis, lui dressa des autels dès la fin du cinquième siècle. Saint Germain, évêque de Paris, l'un des plus grands prélats du sixième siècle, contribua beaucoup à le faire connaître en France. A son retour de Constantinople, il fit bâtir une chapelle en l'honneur de saint George dans l'église de Saint-Vincent, qui est aujourd'hui celle de Saint-Germain-des-Prés. Les chapelles et les autels dressés sous le nom de saint George, dans toutes les parties de l'Europe, montrent l'empressement qu'ont eu les peuples à se mettre sous sa protection. Plusieurs ordres militaires portent son nom, comme celui qui fut fondé l'an 1470, par Frédéric IV, empereur et premier archiduc d'Autriche ; celui de la république de Gênes, un autre enfin qui existait en Aragon, sous le nom de chevalier de Saint-George-d'Alfama, fondé vers l'an 1200. Les armées chrétiennes se mettent ordinairement sous la protection de saint George. On le peint en cavalier qui attaque un dragon pour la défense d'une fille qui craint d'en être dévorée ; mais c'est un symbole, qui rappelle que cet illustre martyr a purgé sa province, représentée par cette fille, de l'idolâtrie qui est figurée par ce dragon.

PANÉGYRIQUE DE SAINT GEORGE.

TEXTE : *Stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt.* (Sap., V, 1.)

Quel magnifique spectacle que celui de ces millions de martyrs qui donnèrent gaiement leur sang pour la vérité ! C'est là une des grandes bases sur lesquelles repose notre foi. En effet, l'homme est égoïste par nature ; il ne sacrifie pas légèrement sa vie, ses biens et son bonheur pour autrui ; d'autre part la nature a horreur de la mort et ne lui cède que par nécessité. Et cependant, l'Eglise compte une foule immense de ces héros magnanimes qui se sont élevés au-dessus de la nature et de la mort pour l'amour de la vérité et de la vertu. Où ont-ils appris cette grandeur d'âme ? Où ont-ils puisé cette foi ardente, cet amour sans limites. A l'école de Jésus-Christ, sur le Calvaire, au pied de la croix : c'est là que l'égoïsme et l'amour exagéré de la vie et des biens de la terre ont été tués ; c'est là que les martyrs ont pris naissance. Saint George est un de ces courageux imitateurs de Jésus-Christ ; examinons : 1° *Son généreux sacrifice ;* 2° *Conclusions pratiques.*

Ire CONSIDÉRATION. — SON GÉNÉREUX SACRIFICE.

Saint George était un jeune et brillant prince de Cappadoce. Il s'engagea de bonne heure dans la carrière militaire ; pour cela, il dut quitter sa patrie et voulut

se retirer d'abord en Palestine avec sa pieuse mère, sans doute pour y fortifier sa foi de manière à la mettre à l'abri de tous les dangers de cette profession. Fort estimé de l'empereur Dioclétien, furieux ennemi de l'Eglise, qui connaissait ses talents et son courage, il fut élevé aux premiers grades de l'armée. Le brave soldat servit fidèlement le prince tant qu'il ne toucha pas à sa foi ; mais quand l'infâme persécuteur eut publié ses édits contre les fidèles de Nicomédie, George se souvint qu'il était, avant tout, soldat de Jésus-Christ : il résolut de renoncer à tout plutôt que de manquer à ses devoirs de chrétien. Il commença donc par sacrifier à Dieu et à sa foi tous les emplois qu'il tenait de l'empereur, refusant de servir un ennemi de Dieu, de tirer l'épée contre ses frères, et aimant mieux vivre et mourir pauvre et méprisé que d'être un apostat riche et honoré du monde. Voilà un grand exemple de renoncement ; combien en trouverait-on parmi nous qui auraient le même courage, la même foi, le même amour pour Dieu ?

2. Après cet acte héroïque, saint George eut encore le rare courage de dire hautement pourquoi il méprisait ainsi toutes les espérances du monde et d'un avenir déjà si honorable : il reprocha en face à l'empereur ses cruelles injustices envers les chrétiens. Ce courage moral, cette fermeté d'âme, cette noble indépendance est chose plus rare qu'on ne pense, surtout de nos jours. On trouve assez d'hommes courageux sur un champ de bataille, assez d'âmes infatigables pour faire le mal ; mais où sont les chrétiens qui osent dire la vérité aux grands ? braver les plus grands périls et tout sacrifier en défendant la vérité. Hélas ! de nos jours on ne cherche qu'à flatter ceux qu'on craint ou dont on espère quelques avantages ; on parle comme ils aiment de l'entendre ; on rampe aux pieds des riches et des puissants pour obtenir leurs faveurs et leur protection, et personne ne rougit de cette bassesse de caractère. Ce n'est pas tout encore : on sacrifie son âme et sa conscience, on renie Dieu en pratique pour plaire aux hommes.

3. Le courage de saint George lui coûta la vie ; il le savait, mais ce n'était pas un motif qui pût le faire fléchir. Il fut arrêté et mis en prison. Là, on employa tous les moyens, promesses et menaces, pour ébranler sa constance : tout fut inutile. L'amour de Dieu est plus fort que la mort, et, après avoir sacrifié sa fortune et sa position, Georges saura aussi mourir pour sa foi. L'impiété païenne dut s'avouer vaincue, et, conduisant le noble soldat de l'Evangile jusque hors des murs de Nicomédie, elle lui fit trancher la tête. Sa victoire était complète ; il avait suivi jusqu'au Calvaire son divin Maître, et le chef de tous les martyrs.

IIe CONSIDÉRATION. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Nous devons avoir une profonde vénération pour ce grand et courageux imitateur de Jésus-Christ. Il a été dans le vrai sens un soldat chrétien. C'est ce qui explique pourquoi son nom est si vénéré et si populaire parmi les soldats dont il est le patron. Cette dévotion s'est implantée profondément dans les cœurs par suite des apparitions du saint avant quelques batailles célèbres où son assistance visible donna la victoire à ses protégés. C'est ce qui arriva pour les croisés assiégeant Antioche, et pour Richard, roi d'Angleterre, en guerre contre les Sarrazins. Saint George est également en grande vénération en Russie, à Gênes et en Angleterre. Les premiers l'invoquent comme patron dans la guerre, et autrefois le concile d'Oxford (1222) avait rendu sa fête obligatoire dans tout le royaume. Les Grecs lui donnent le glorieux nom de Grand-Martyr.

2. Mais cette dévotion serait stérile si nous ne cherchions en saint Georges un modèle parfait de ce courage chrétien qui apprend à faire, à sacrifier et à souffrir tout pour Jésus-Christ. Est-ce ainsi que nous avons estimé et défendu notre foi et notre conscience? Est-ce ainsi que notre titre de chrétien nous était plus cher que tous les biens du monde? Hélas! il y a aujourd'hui bien des chrétiens de nom, qui ne consentent à l'être que tant qu'il n'en coûte rien ; âmes timides et esclaves du monde qui ne semblent pas soupçonner ce que Dieu exige d'eux

quand il s'agit de professer hautement leur foi ; âmes égoïstes, attachées à la matière, qui ne savent rien sacrifier pour le triomphe de l'Eglise et de la vérité ; âmes insensibles qui ne s'intéressent pas à l'éclat de nos cérémonies religieuses, à l'ornementation de la maison de Dieu, au soulagement des membres souffrants de Jésus-Christ. Ah ! que ces tristes chrétiens sont loin de ressembler aux saints qui se faisaient un honneur de tout quitter, de tout perdre pour conserver leur innocence, ou faire triompher la vérité et la vertu. Parlons clairement. Il y a telle église qui est dans un état pire que celui de l'étable de Bethléem ; il y a des chrétiens qui le voient, qui pourraient donner à Jésus-Christ une demeure plus digne de lui ; mais non, ils n'ont pas honte d'être logés plus splendidement que le Maître de l'univers ! Quelle honteuse avarice ! quelle faiblesse dans la foi !

3. Saint George a osé dire la vérité à un cruel empereur et perdre par là tout l'espoir de l'avenir. Avons-nous eu cette même indépendance quand notre foi était attaquée en notre présence? Avons-nous su parler et défendre les bonnes mœurs dans la société des libertins ! Un lâche silence de notre part n'a-t-il pas encouragé les ennemis de notre religion ?

4. Saint George a donné sa vie pour elle ; quel sacrifice avons-nous fait pour cette grande cause ? Ah ! sachons désormais être de vaillants soldats de Jésus-Christ ; pensons, parlons, agissons comme les saints, et alors nous serons de ceux dont il est dit : « Bienheureux ceux qui auront souffert pour la justice ! »

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Usque ad mortem certa pro justitia et Deus expugnabit pro te inimicos tuos. (Eccli., IV, 33.)

Dominus mecum est ; quasi bellator fortis. (Jerem., XX, 11.)

Nouveau Testament. — Arma militiæ nostræ non carnalia sunt, sed potentia ad destructionem munitionum. (II Cor., X, 4.)

Induite vos armaturam Dei ut possitis stare adversus insidias diaboli, quoniam non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates. (Eph., VI, 12.)

Commendo... ut milites in illis bonam militiam. (I Tim., I, 18.)

2. — SS. PÈRES.

Præclara est militia quæ regno cœlorum militat. (S. Ambros., *de Virgin.*, l. III.)

Deus militem suum ita spectat dimicantem ut adjuvet laborantem. (S. Augustin., *de Cataclysmo*, c. 2.)

Christi miles, nec laude extollitur, nec vituperatione frangitur ; non divitiis tumet, non contrahitur paupertate, et læta contemnit et tristia. (S. Hieron., *Ep. 2 ad Nepot.*)

Si milites sumus quare non militamus? qui male militat, finem belli formidat. (Joan. Trithem., *de Inst. vitæ sacerd.*, c. 7.)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Miles terrenus ad quemcumque locum mittitur, paratus ac promptus est, multo magis miles Christi sine impedimento hujus sæculi imperatori suo Domino Jesu Christo debet obedire. (S. Augus., *de Salut.*, c. 20.)

2. Fuere milites sancti qui arma tractarunt salva fide, religione, pietate. Abrahæ quanta fides et pietas ! qui hoste fuso, Melchisedech ex itinere adiit. (Velloso *in Gen.*, XIV, 18.)

3. Ubi Christus est, omnis cœlestis militia adest, tanquam principi militiæ virtutis Domini. (S. Ignat., Mart., *Ep. ad Smyrnens.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

1. COURAGE de vaillant soldat qui lui mérita les bonnes grâces de Dioclétien et le fit élever aux plus hauts rangs de la milice.

CHARITÉ. Il vendit les grands biens dont il venait d'hériter et les distribua

aux fidèles persécutés, fugitifs, et aux pauvres.

Zèle apostolique. Il fit devant le conseil de l'empereur une éloquente apologie du christianisme.

Constance. Il endura le plus horrible supplice avec une sainte joie.

Héroïsme. Courageuse apostrophe aux idoles, par laquelle il couronne son martyre.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(A S. Petro Damiano, *Sermo de S. Georgio, martyre.*)

1. S. Georgius fuit miles strenuus in utraque militia carnali et spiritali. — 2. Varia supplicia quibus afflictus est. — 3. Virtutes hujus martyris. — 4. Omnes nos martyres esse debemus.

—

IIe PLAN.

(A B. Alberto Magno, *Serm. pro festo S. Georgii.*)

I. Triplex hostis contra quem præliandum : 1. Mundus. — 2. Caro. — 3. Diabolus.

II. Arma quibus muniri debemus : 1. Castitatis balteo. — 2. Lorica justitiæ. — 3. Pacis calceis. — 4. Scuto fidei. — 5. Galea spei. — 6. Caritatis gladio. — 7. Equo spiritus insidentes. — 8. Lancea confessionis et conversionis.

—

IIIe PLAN.

(A Dionysio Carthusiano, *Sermo de S. Georgio.*)

S. Georgius fuit : 1. Miles fidelis. — 2. Obediens. — 3. Martyr fortis et triumphans.

—

IVe PLAN.

(A S. Laurentio Justiniano, *Sermo in solemnitate S. Georgii.*)

1. S. Georgius propugnator eximius fidei fuit. — 2. S. Martyr mortuus est sæculo ut viveret in Christo. — 3. Veneratione religiosa est dignus ob martyrium pro Christo viriliter perpessum.

—

Ve PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. S. George chrétien : 1. Il distribue ses biens aux pauvres. — 2. Aux fidèles fugitifs et persécutés.

II. S. George apologiste de la foi : 1. Devant le conseil de l'empereur Dioclétien. — 2. Devant l'armée.

III. S. George martyr : 1. Horribles supplices qu'il endure. — 2. Couronnement glorieux de son martyre.

—

VIe PLAN.

(Le P. Séraphin, de Paris, *Panégyrique de S. George.*)

1. Il a fallu que le Christ souffrît. — 2. Il faut que nous souffrions, nous aussi, pour parvenir au bonheur éternel.

—

VIIe PLAN.

(Le P. Bourrée.)

Texte : *Hic venit in testimonium.* (Joan., I, 7.)

I. Saint George a rendu à la vérité du christianisme par la sainteté de sa vie.

II. Il a rendu témoignage à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ, par le courage et la force qu'il a fait paraître dans son martyre.

6. — ENCOMIA.

1. AD CÆSAREM.

Quid magni geminas clavis ardentibus viri
 Athletæ plantas, stulto tyranne, jubes ?
Ignea cursoris pedibus talaria nectis,
 Queis volet ad metam promptior ille suam.

2. EPIGRAMMA VENANTII FORTUNATI IN S. GEORGIUM.

Carcere, cœde, siti, vinclis, fame, frigore, flammis,
 Confessus Christum, duxit ad astra caput.
Qui virtute potens Orientis in arce sepultus,
 Ecce sub Occiduo cardine prœbet opem.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. Pierre Damien, *Serm. de S. Georgio.* — S. Thomas d'Aquin, *id.*

HAGIOLOGUES.

Ménologe des Grecs. — Tous les martyrologes. — Bollandus et les autres hagiographes.

PRÉDICATEURS.

Albert le Grand, 1 serm. — Guillaume de Paris, id. — Denis le Chartreux, id. — Saint Laurent Justinien, id. — Matthias Faber en a plusieurs, mais aucun spécial. — Séraphin, 1 serm. — Bourrée, id.

8. MARTYROLOGE. — S. George, m. — SS. Félix, Fortunat et Achille, mm. — S. Adalbert, év. — S. Marole, id. — S. Gérard, id. — Sainte Pusine, v. — S. Gilles, moine.

24 avril. — SAINT FIDÈLE DE SIGMARINGEN, capucin.

(XVIe ET XVIIe SIÈCLES.)

VIE DE SAINT FIDÈLE.

Ce saint, dont le père se nommait Jean Rey, naquit en 1577, à Sigmaringen, petite ville d'Allemagne dans le cercle de Souabe. Il fit ses premières études dans l'Université de Fribourg, en Suisse. Il s'appliqua surtout à la jurisprudence, et passa docteur en droit. Il menait une vie très-mortifiée, ne buvait jamais de vin, et portait toujours le cilice. Ses vertus, entre autres sa modestie et sa douceur, lui attiraient l'estime et la vénération de tous ceux qui le connaissaenit.

En 1604, il partit avec trois jeunes gentilshommes qu'on envoyait voyager dans les différentes parties de l'Europe. Il s'attacha principalement à leur inspirer de vifs sentiments de religion. Sans cesse il leur donnait l'exemple de la piété la plus tendre. Il ne laissait passer aucune grande fête sans s'approcher de la sainte communion. Il lui arriva quelquefois de se dépouiller de ses habits pour en revêtir les pauvres.

Après ces voyages il obtint, à Colmar, en Alsace, une place de magistrature, qu'il exerça avec beaucoup de réputation. Il s'intéressait vivement en faveur des indigents, ce qui le fit surnommer l'*Avocat des pauvres*. Quelques injustices, qu'il ne pouvait empêcher, lui inspirèrent du dégoût pour sa charge. Craignant donc de n'avoir pas la force de résister aux tentations du démon, il résolut de quitter le monde, et de se retirer chez les capucins de Fribourg. Il prit l'habit en 1612, et reçut le nom de *Fidèle*. Il donna son bien et sa bibliothèque au séminaire de l'évêque, afin de pourvoir à l'entretien et à l'instruction des jeunes clercs peu favorisés de la fortune. Tous ses autres effets furent distribués aux pauvres.

Du moment qu'il fut religieux, il n'eut plus d'ardeur que pour les humiliations et les austérités de la pénitence. Les tentations dont il fut d'abord attaqué ne le découragèrent point; il les vainquit en les découvrant à son supérieur, dont il suivait les avis avec docilité. Dans ses prières il demandait surtout à Dieu de ne tomber ni dans le péché ni dans la tiédeur. Son cours de théologie fini, on le chargea du soin d'annoncer la parole de Dieu, et d'entendre les confessions des fidèles. Il remplit ce double ministère avec un très-grand succès. Devenu supérieur du couvent de Weltkirchen, il opéra des prodiges et des conversions dans cette ville et dans les lieux voisins. Il dessilla ainsi les yeux à plusieurs calvinistes.

La nouvelle des succès qui accompagnaient ses travaux apostoliques étant parvenue à Rome, la Congrégation de la propagande le désigna pour aller prêcher chez les Grisons. Il fut le premier missionnaire envoyé à ce peuple depuis qu'il avait embrassé le calvinisme. On lui associa huit religieux de son ordre, qui devaient travailler sous sa conduite. Il ne se laissa rebuter ni par les fatigues ni par les menaces qu'on lui fit de lui ôter la vie. Il convertit deux gentilshommes calvinistes dans ses premières conférences. En 1622, il pénétra dans le canton de Prétigout, et y convertit beaucoup d'hérétiques; ce qu'on attribua moins à ses discours qu'à la ferveur et à la continuité de ses prières.

Tant de conversions firent entrer dans une étrange fureur les calvinistes, qui avaient pris les armes contre l'empereur. Ils résolurent d'y mettre fin en se défaisant de celui qui en était le principal instrument. Le saint missionnaire, informé de leurs desseins, se prépara à tout événement. Le 24 avril 1622, il se confessa à l'un de ses compagnons, dit la messe, et prêcha dans le bourg de Gruch. Il prononça son sermon avec encore plus de feu qu'à l'ordinaire. Il prédit sa mort à

plusieurs personnes, et depuis il signa toutes ses lettres, *Frère Fidèle, qui doit être bientôt la pâture des vers*. De Gruch, il alla prêcher à Sévis, où il exhorta fortement les catholiques à rester inviolablement attachés à leur foi. Un calviniste ayant tiré sur lui un coup de mousquet dans l'église, les fidèles le prièrent instamment de se retirer ; mais il leur répondit qu'il ne craignait point la mort, et qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour la cause de Dieu.

Pendant que le saint retournait à Gruch, il tomba dans les mains d'une troupe de soldats calvinistes, qui avaient un ministre à leur tête. Ils le traitèrent de séducteur, et voulurent le forcer à embrasser leur secte. « Que me proposez-vous là, répondit le P. Fidèle? Je suis venu parmi vous pour réfuter vos erreurs, et non pas pour les embrasser. La doctrine catholique est la foi de tous les siècles ; je n'ai donc garde d'y renoncer. Au reste, vous savez que je ne crains pas la mort. » Un de la troupe l'ayant renversé par terre d'un coup d'estramaçon, il se releva sur ses genoux, et fit cette prière : « Seigneur, pardonnez à mes ennemis. Aveuglés par la passion, ils ne savent ce qu'ils font; Seigneur Jésus, ayez pitié de moi. Sainte Marie, mère de Jésus, assistez moi. » Cette prière finie, il reçut un second coup qui le jeta par terre, baigné dans son sang. La fureur des soldats ne fut point encore satisfaite. On lui perça le corps avec des poignards, et on lui coupa la jambe droite. Sa bienheureuse mort arriva en 1622.

Quelque temps après les impériaux défirent les calvinistes, conformément à une prédiction du saint. Le ministre qui s'était mis à la tête des soldats fut tellement frappé de cet événement qu'il se convertit et abjura publiquement l'hérésie. Il s'est opéré beaucoup de miracles par l'intercession du saint martyr. Il fut béatifié par Benoît XIII en 1729, et canonisé par Benoît XIV en 1746.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FIDELE.

TEXTE : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est.* (Exod., xxv, 40.)

Voilà bien ce que Dieu et l'Eglise nous disent en nous présentant l'exemple des saints : « Regardez et faites selon le modèle qui vous a été montré. » Quel autre est plus digne de nos regards et de notre attention que ce saint dont nous célébrons en ce jour la mémoire et dont toute la vie a été, on peut le dire, une suite non interrompue d'actes d'amour de Dieu; une série des plus sublimes vertus. Considérons-le dans les deux parties remarquables de sa vie : *Ce qu'il fut dans le monde,* première partie ; *Ce qu'il fut hors du monde,* deuxième partie.

Ire PARTIE. — CE QU'IL FUT DANS LE MONDE.

La plupart des chrétiens d'aujourd'hui ne sont plus guère faits pour le monde : ils n'en soutiennent pas les chocs et les tentations. Au lieu de le dominer par leurs vertus, ils se laissent dominer par ses vices et ses passions. Il n'en était pas ainsi des saints : armés de leur grande foi et de leurs vertus à toute épreuve, ils étaient les maîtres du monde, et jusque dans le feu des passions, ils dominaient encore par la force divine et la puissance invincible de leurs vertus. C'est ainsi qu'on a vu saint Fidèle de Sigmaringen, après une enfance pure et innocente, se présenter au collége de Fribourg, comme un modèle accompli des plus belles qualités. La science et les vertus qu'il y puisa ne firent que rehausser son noble caractère. Voyageant ensuite dans toute l'Europe pour se perfectionner dans les connaissances humaines, il ne se laissa pas influencer par ses compagnons, mais il les porta à la vertu autant par son éloquente parole que par ses bons exemples. Passant ainsi d'un lieu dans un autre, voyant le monde de près, il ne se laissa pas aveugler par ses vanités; mais il exerçait contre lui-même de rudes austérités, afin d'empêcher la dissipation de s'emparer de son âme.

On est frappé de stupéfaction quand on voit les saints, si forts pourtant, et qui prennent mille précautions contre les séductions du siècle, tandis que nous, si faibles, nous affrontons avec une téméraire audace les plus grands dangers. Les saints se défiaient d'eux-mêmes et ils triomphaient de tout par la grâce d'en haut; nous, nous sommes enflés d'orgueil, imprudents et présomptueux; c'est pourquoi Dieu nous laisse tomber dans les abîmes pour donner une salutaire leçon à notre orgueil.

Saint Fidèle, revenu en Allemagne, devient avocat et s'acquiert une brillante renommée; mais voyant les dangers de cette profession, il cherche une voie plus sûre d'opérer son salut. Après mûres réflexions, il sollicite son admission dans l'ordre des frères mineurs capucins. Il quitte sans regret un monde qu'il n'avait point aimé; car les grandes âmes ne sauraient trouver le repos, ni le bonheur dans le cercle étroit des vanités du monde. Il leur faut le grand air de la solitude; il leur faut les horizons sans limite de l'éternité; en un mot il leur faut Dieu lui-même dans le silence et le calme de la vie solitaire.

C'est là un don que l'esclave du monde ne comprend et ne goûte pas. Absorbé par les intérêts du temps, distrait par les mille bagatelles qui l'amusent, comme de futiles jeux amusent un enfant, il ne pense jamais à rien de sérieux, jamais à l'avenir, jamais aux destinées éternelles de son âme. C'est ce qui constitue notre étonnante faiblesse; nous ne réfléchissons pas; nous ne nous demandons jamais : pourquoi suis-je sur la terre? Pourquoi Dieu m'a-t-il donné une raison, une âme immortelle, un besoin irrésistible d'aimer? Dieu nous crie de mille manières : « Aimer et servir Dieu, voilà tout l'homme! » L'Evangile proclame sur les toits cette grande maxime : « Que sert-il à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme? » Nous n'entendons pas, nous ne comprenons pas; nous ne voulons ni entendre, ni comprendre, et nous vivons au jour le jour, dans le tourbillon des affaires et des vanités, jusqu'à ce qu'arrive enfin le terme fatal, qui finit si souvent par la réprobation, par l'enfer. O chrétiens, devenons enfin sages par l'exemple des saints, et vivant dans le monde, vivons autrement que lui, pour ne pas périr avec lui.

IIe PARTIE. — CE QU'IL FUT HORS DU MONDE.

Dieu cache ceux qu'il aime aux yeux des hommes, les sépare du monde et les conduit dans la solitude pour les entretenir et les sanctifier avec plus de liberté; il dit à l'âme appelée à cet état heureux : « Je la mènerai dans la solitude et je lui parlerai au cœur. » (Osee, II, 14.) Chose admirable! saint Fidèle, après avoir brillé dans le siècle par de grandes qualités et de solides vertus, fut encore un modèle dès son entrée dans la vie religieuse. Embrassant avec ardeur et générosité les devoirs de son état, il passa comme d'un bond au plus haut degré de perfection religieuse. On comprend qu'un tel homme a dû exercer une puissante influence sur le monde; sa parole pénétrait les pécheurs les plus endurcis, même les hérétiques ne pouvaient résister à tant d'éloquence et à tant de vertus. Il acquit une telle renommée par ses œuvres apostoliques qu'on lui décerna le glorieux surnom de Père de la patrie. Enfin il fut mis à la tête des missionnaires envoyés pour convertir les habitants de la Rhétie : ce fut pour lui une joie extraordinaire d'entreprendre cette conquête des âmes; le succès le plus complet couronna ses efforts. Il devait trouver la mort dans son triomphe. Doué du don de prophétie, il prédit plusieurs fois qu'il tomberait victime de la haine des hérétiques : c'est ce qui arriva, en effet, le 24 avril 1622. Il glorifia donc sa congrégation par son martyre, après l'avoir glorifiée par ses vertus et ses talents. Aujourd'hui personne ne sait plus le nom de ses obscurs assassins; Dieu les a jugés; mais l'Allemagne catholique est encore heureuse de se souvenir des vertus de saint Fidèle; elle va encore à ses autels implorer sa protection et chercher dans sa vie des exemples à imiter. C'est ainsi que Dieu glorifie ses élus; mais c'est ainsi aussi que le monde même laisse dans l'oubli les ennemis de Dieu.

M. F., prenons garde de ne pas nous laisser enchaîner par le monde. Jésus-Christ nous assure qu'il a vaincu le monde, et que la victoire sur le monde est promise à l'homme de foi. Sachons bien, comme dit saint Paul, que la figure du monde passe et que rien ne demeure ici-bas, excepté ce que nous faisons pour Dieu et pour le salut de notre âme. Soyons donc plus forts et plus grands que le monde; enfants de Dieu, ne suivons pas honteusement les traces des enfants des ténèbres. Nés rois du monde, n'en devenons pas les indignes esclaves; mais allons parfois chercher dans la solitude la force et la volonté d'aimer Dieu, de haïr le péché, d'avancer rapidement dans la vertu; puis, quand sonnera l'heure où la récompense doit être décernée, nous serons heureux, mille fois heureux d'être du nombre des vainqueurs; et alors la victoire durera toujours; elle durera éternellement dans le ciel.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Peregrini sumus coram te, Deus. (1 Paral., XXIX, 15.)

Elegi abjectus esse in domo Dei magis quam habitare in tabernaculis peccatorum. (Ps. LXXXIII, 11.)

Sumus humiles in universa terra, Domine. (Dan., III, 37.)

Nouveau Testament. — Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, et da pauperibus; et habebis thesaurum in cœlo. (Matth., XIX, 21.)

Plantabo eum et non turbabitur amplius. (Apoc., III.)

Servasti verbum patientiæ meæ, et ego servabo te ab hora tentationis. (Id., *Ibid.*)

2. — SS. PÈRES.

Si cupis esse, quod diceris, monachus id est; solus quid facis in urbibus : habeto simplicitatem columbæ, ne cuiquam machineris dolos, et serpentis astutiam ne aliorum supplanteris insidiis. (S. Hieron., *ad Paulin.*)

Diversæ hæreses, diversa schismata personant, linguæ multæ contradicunt veraci doctrinæ. Tu curre ad tabernaculum Dei, Ecclesiam catholicam tene, a regula veritatis noli discedere, protegeris in tabernaculo a contradictione linguarum. (S. Augustin., *in Ps.* XXX.)

Versatur in terra vestra sub vestimentis ovium lupus rapax. (S. Bern., *Ep.* 240.)

3. — COMPARAISONS.

1. Sicut folles interdum necessarii sunt ut ignis sopitus suscitetur; ita teste Apostolo, oportet hæreses esse, ut et probati manifesti fiant, et non probatorum fervos et fides excitetur. (Marchantius, *Tuba sacra.*)

2. Sicut lupi famelici, una ovicula comprehensa, eam ita lacerant ut nullum ejus membrum intactum relinquant, sic hæretici hodie omnia dogmata Ecclesiæ convellere et labefactare conantur. (S. Irenæus, *adv. Hæres.*)

3. Sicut is qui naufragium facit, nudus et omnibus rebus destitutus evadit; ita qui fide excederit, nihil jam habet ubi figatur, aut ubi seipsum recipiat. (S. J. Chrysost., *Hom.* 46.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

MORTIFICATION, qu'il pratiqua durant ses études en droit, ne buvant jamais de vin et portant toujours le cilice.

MODESTIE, qui lui attirait l'estime de ses maîtres et l'amitié de ses condisciples.

PIÉTÉ. Il donnait à tous l'exemple de la piété la plus tendre.

GÉNÉROSITÉ ET DÉVOUEMENT. Il se fit l'avocat des pauvres.

COURAGE contre les tentations et durant son noviciat.

ZÈLE du missionnaire dans les contrées protestantes.

SA PERSÉVÉRANCE dans ce périlleux ministère lui procure la couronne du martyre.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Par Clément, *Panégyrique de S. Fidèle.*)

1. Préparation de saint Fidèle à l'apostolat. — 2. Exercice de cet apostolat, travaux, épreuves, souffrances dont il triomphe.

—

IIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

Saint Fidèle, modèle de la jeunesse, par : 1. Son application à l'étude. — 2. Sa piété. — 3. Sa modestie. — 4. Ses mortifications. — 5. Le triomphe sur lui-même.

—

IIIe PLAN.

(Le même).

Saint Fidèle, modèle du vrai chrétien dans le monde; comme lui, tout serviteur de Dieu doit être : 1. Modeste et pieux. — 2. Chaste et mortifié. — 3. Laborieux. — 4. Protecteur du pauvre et du faible, en se faisant son avocat.

IVe PLAN.

(Le même.)

SAINT FIDÈLE, CAPUCIN, MISSIONNAIRE ET MARTYR.

I. Capucin, il est le modèle de son ordre, soit : 1. Comme novice. — 2. Comme profès.

II. Missionnaire : 1. Ses longues et difficiles pérégrinations. — 2. Ses efforts pour la conversion des protestants. — 3. Industries de son zèle.

III. Martyr : 1. Son attachement à la foi. — 2. Son martyre glorieux.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

PANÉGYRISTES.

Clément seul a traité ce sujet en l'unissant à celui de saint Joseph de Léonessa.

HAGIOGRAPHES.

Les Bollandistes. — Godescard. — Rorhbacher et tous les modernes hagiologues.

7. MARTYROLOGE. — S. Sabas, m. — S. Alexandre, id. — SS. Eusèbe, Néone, Longin et quatre autres martyrs. — S. Mellite, év. — S. George, év. — S. Honorius, id. — S. Egbert, pr. — Saintes Bone et Dode, v. — S. Fidèle de Sigmaringen, m. — SS. Maurice, Georges et Tibère, mm. — S. Innocent, m. — S. Orat, év. — S. Dieudonné, ab. — S. Guillaume, pr. — S. Robert, ab.

25 avril. — SAINT MARC, évangéliste.

(Ier SIÈCLE.)

VIE DE SAINT MARC.

Saint Marc était juif d'extraction; et son style fait assez juger que la langue hébraïque lui était plus naturelle que la grecque. Il était originaire du pays de Cyrène, dans la province appelée Pentapolis; et Bède assure qu'il était de race sacerdotale. Quoiqu'il ait pu voir Jésus-Christ, on ne croit pas qu'il ait été du nombre de ses disciples. Il a été une des premières conquêtes de l'apôtre saint Pierre, qui le convertit à la foi peu après la descente du Saint-Esprit; aussi, dans sa première épître, l'appelle-t-il son fils, parce qu'il l'avait engendré en Jésus-Christ.

La ferveur de ce nouveau disciple, sa piété, son zèle pour la religion, son attachement pour saint Pierre, qu'il regardait comme son père, tout cela fit que le chef des apôtres le prit pour compagnon de ses voyages, et le fit son interprète et son confident.

Saint Marc suivit saint Pierre à Rome, où il eut part à la plus grande partie des choses qu'il eut à faire ou à souffrir pour l'établissement de la foi de Jésus-Christ. Saint Pierre plantait, ou pour mieux dire, jetait la divine semence; saint Marc arrosait, et Dieu faisait croître avec tant d'abondance le nombre des fidèles, qu'on ne parlait dans tout le monde que de la foi des Romains.

Saint Pierre, étant obligé de quitter Rome pour vaquer aux fonctions de son apostolat, y laissa son cher disciple, qui cultiva cette vigne avec succès. Ce fut en ce temps-là que les fidèles de cette ville, se sentant tous les jours plus embrasés de l'amour de la vérité, et plus pénétrés des grands mystères de l'Evangile que saint Pierre leur avait prêchés, prièrent saint Marc, son disciple, de leur laisser par écrit l'histoire évangélique, afin qu'ils pussent avoir la consolation de repasser souvent dans leur esprit, et de conserver à perpétuité, sous leurs yeux, la doctrine sainte qui leur avait été annoncée. Marc, vaincu par leurs pieuses sollicitations, mit par écrit ce qu'il avait entendu dire à saint Pierre, soit dans les prédications ou instructions que ce grand apôtre faisait aux fidèles, soit dans ses entretiens particuliers. Saint Marc ne s'attache point à rapporter les choses selon l'ordre des temps, mais seulement à garder une grande exactitude dans les faits qu'il rapporte, et à écrire avec précision; s'appliquant surtout à ne rien omettre de ce qu'il avait appris de la bouche de son maître, et à ne suivre en tout que les lumières de l'Esprit saint, sous l'inspiration duquel il écrivait.

Saint Pierre apprit que saint Marc avait écrit l'Evangile; et l'ayant lu à son retour, il l'approuva, et permit qu'on s'en servît dans l'Eglise. Cet Evangile est presque un abrégé de celui qu'a écrit saint Matthieu, quoiqu'il rappelle quelquefois, mais en peu de mots, des circonstances nouvelles assez considérables. Eusèbe assure qu'il n'écrivait que ce qu'il avait entendu rapporter à saint Pierre; et c'est pour cela qu'il ne parle point de ce que Jésus-Christ dit à l'avantage de cet apôtre, qui le premier le reconnut pour le Christ et le Fils de Dieu. Il ne dit point non plus qu'il ait marché sur les eaux : et, au contraire, il raconte fort au long tout ce qu'il y a de plus humiliant pour cet apôtre, comme son triple renoncement qui lui avait fait verser tant de larmes; parce que saint Pierre en parlait fort souvent.

Saint Marc écrivit en grec cet Evangile; c'était alors la langue la plus commune, non-seulement en Orient, mais même à Rome où, jusqu'aux femmes de la dernière classe, tout le monde y parlait plus ordinairement grec que latin. Saint Pierre se servit encore de notre saint pour écrire sa première épître aux fidèles des diverses provinces de l'Asie; et saint Jérôme croit que ce fut saint Marc qui en fournit les termes et le style; l'apôtre se contentant de dire ce qu'il fallait qu'il écrivît. On assnre que saint Marc fut envoyé de Rome à Aquilée par saint Pierre; qu'il y demeura deux ans et demi; et qu'y ayant converti un grand nombre de personnes, il établit et forma cette Eglise qui, dans ces premiers siècles, a été une des plus célèbres de l'Occident.

Tous les Juifs ayant été chassés de Rome, sous l'empereur Claude, vers l'an 49 de Jésus-Christ, saint Pierre envoya saint Marc en Egypte et dans les provinces qui en dépendaient, pour y prêcher le royaume de Dieu. Il y porta l'Evangile qu'il avait écrit, afin que les peuples qu'il devait instruire de vive voix eussent le même avantage qu'avaient eu les Romains; car la langue grecque était encore plus en usage à Alexandrie qu'à Rome.

Saint Marc, plein du même esprit qui animait les apôtres, cherchait à porter partout les lumières de la foi. Il descendit d'abord à Cyrène, dans la Pentapole, et il y fit, par ses miracles, un grand nombre de conversions. Ces peuples idolâtres, ouvrant les yeux aux vérités que le nouvel apôtre leur annonçait, brisèrent leurs idoles et abattirent les bois qu'ils avaient consacrés aux démons. Il passa ensuite dans les autres parties de la Lybie, c'est-à-dire dans les provinces qu'on nommait Marmarique et Ammoniaque, partout il obtint le même succès : il employa douze ans à ces différentes missions. Il pénétra ensuite dans la haute et basse Egypte, dans l'une et l'autre Thébaïde; et Dieu répandit une bénédiction si abondante sur ses travaux, que ce pays, où le paganisme régnait depuis tant de siècles avec le plus d'opiniâtreté, et qui avait été le plus attaché aux plus grossières superstitions de l'idolâtrie, fut dans la suite une terre fortunée, le séjour de tant de saints anachorètes, et la contrée de tout l'univers où la semence de l'Evangile produisit le plus de fruit.

Saint Marc, ayant défriché ce vaste champ, résolut d'aller prêcher la foi dans Alexandrie, qui était alors, après Rome, la première ville de l'empire. Ayant laissé à ses disciples le soin de cette nouvelle chrétienté, il partit pour cette capitale d'Orient, Dieu l'ayant destiné pour en être l'apôtre.

On trouve dans les Actes les plus anciens, qu'étant entré dans la ville, il eut besoin d'avoir recours à un ouvrier qui, en accomplissant l'ouvrage qu'il lui avait demandé, se blessa la main et s'écria avec douleur : Ah ! mon Dieu ! Car, comme dit Tertullien, l'idolâtrie la plus aveugle et la plus corrompue n'a jamais pu empêcher que, dans les premiers mouvements naturels, l'âme des païens même ne parût comme chrétienne, en reconnaissant un seul Dieu. Saint Marc prit occasion de cette exclamation, pour lui faire connaître cet unique Dieu qu'il invoquait sans y songer, et lui fit espérer qu'il l'assisterait. Ensuite mettant un peu de boue sur sa plaie, et faisant le signe de la croix, sa blessure fut guérie à l'instant. Anien (c'était le nom de cet ouvrier), touché de ce miracle et de l'air grave, modeste et mortifié de saint Marc, le pressa d'entrer chez lui, et d'y prendre sa réfection avec tous ceux de sa compagnie. Il se fit instruire en même temps de la vérité, et quand il la connut suffisamment, il fut baptisé avec toute sa famille et beaucoup d'autres personnes converties par les instructions et les miracles de saint Marc. Anien fit en peu de temps de si grands progrès dans la connaissance et la pratique des vérités chrétiennes, que saint Marc le fit évêque d'Alexandrie deux ans après. Tel fut l'établissement de la religion chrétienne dans cette grande ville.

Le nombre des chrétiens s'y multiplia en très-peu de temps d'une manière si prodigieuse, que saint Marc fut obligé d'y établir diverses églises ou paroisses, où l'on faisait les instructions au peuple, et où l'on rompait ensemble le pain sacré de la communion.

La ferveur de ces nouveaux chrétiens semblait s'accroître avec le nombre. Plusieurs, touchés du désir de s'élever jusqu'au plus haut point de la perfection chrétienne, s'efforcèrent de joindre la pratique des conseils de l'Evangile à l'observation des préceptes : et l'on vit bientôt cette grande ville et son territoire remplis de ces généreux chrétiens qui, renonçant à toutes les commodités de la vie, ne s'occupaient plus que de Dieu, et passaient leurs jours dans la pratique des plus grandes austérités, dans la lecture des livres saints, et dans une continuelle méditation des vérités éternelles. Comme la plupart de ces contemplatifs étaient Juifs de naissance, et conservaient encore beaucoup de choses des cérémonies judaïques, Philon les a crus de cette religion. Ces fervents chrétiens d'Egypte furent nommés *Thérapeutes*, mot qui signifie serviteurs appliqués plus particulièrement et uniquement à plaire à Dieu : ils furent comme la semence de ce nombre prodigieux de saints solitaires qui, quelques siècles après, peuplèrent l'Egypte et la Thébaïde.

De si nombreuses et de si éclatantes conversions ne pouvaient pas manquer d'exciter quelque persécution violente. Toute la ville se souleva contre saint Marc, qu'on appelait le Galiléen, et qui n'était venu, disait-on, que pour renverser les idoles et abolir le culte de leurs dieux. Notre saint, voyant le peuple ameuté, et prévoyant les suites de la persécution, voulut pourvoir à son Eglise. Il en sacra, comme nous l'avons dit, saint Anien, qui est compté pour le premier évêque d'Alexandrie; saint Marc, qui l'a été avant lui, étant plutôt considéré comme apôtre que comme le pasteur d'un troupeau particulier.

Ayant pourvu à tous les besoins spirituels de l'Eglise d'Alexandrie, saint Marc alla visiter ses chers enfants en Jésus-Christ qu'il avait dans la Pentapole, et mit deux ans à parcourir ces provinces et à confirmer dans la foi les fidèles, dont le nombre, la piété et la ferveur croissaient tous les jours. De retour à Alexandrie, il se prépara au sacrifice qu'il devait faire de sa vie à Jésus-Christ. Il n'eut pas longtemps à attendre. Un jour que les païens d'Alexandrie célébraient la fête de leur idole Sérapis, le peuple s'écria : Qu'on cherche et qu'on immole au plus tôt à notre juste colère l'ennemi de nos dieux. On trouva Marc à l'autel, offrant le divin sacrifice : ils le saisissent, lui mettent une corde au cou et le traînent par la

ville, en criant qu'il fallait mener ce buffle à Bucoles pour s'en défaire. C'était un lieu près de la mer, plein de roches et de précipices, où l'on faisait paître les bœufs.

On le traîna ainsi depuis le matin jusqu'au soir; la terre était toute couverte de son sang et sa chair tombait toute en lambeaux; lui, cependant, bénissait Dieu et chantait ses louanges. La nuit étant venue, on le mit dans un affreux cachot; Jésus-Christ lui apparut, le consola, et l'assura qu'il serait bientôt avec lui dans sa gloire.

A peine fut-il jour, que les infidèles le tirèrent de la prison et le traînèrent comme le jour précédent, jusqu'à ce qu'enfin il rendit son âme à Dieu et consomma son martyre. Ce fut le 25 avril de l'an 68, jour auquel toute l'Eglise latine et grecque célèbre sa fête.

Les païens s'efforcèrent de brûler son corps; mais un grand orage qui survint les ayant obligés de se retirer, les chrétiens l'enlevèrent et l'enterrèrent dans un lieu creusé dans le roc à Bucoles, près du lieu où ils avaient coutume de s'assembler pour prier. On y bâtit dans la suite une magnifique église.

Ces précieuses reliques étaient en singulière vénération à Alexandrie dans le huitième siècle, quoique cette ville fût alors sous la domination des Sarrasins, ou Arabes mahométans. On les voyait dans un tombeau de marbre, devant l'autel d'une église construite à l'extrémité de la ville, du côté de la mer, où on les avait déposées après les avoir retirées de Bucoles.

C'était déjà une opinion publique et universellement établie dès l'an 870, que le corps de saint Marc n'était plus à Alexandrie, et qu'il avait été enlevé secrètement par les Vénitiens, qui crurent faire un acte de religion en le dérobant à la fureur des Mahométans et des Arabes.

Cette illustre république était sous la protection de saint Marc, et faisait sa fête, le 25 avril, avec la plus grande solennité.

Ce même jour on célèbre dans l'Eglise l'institution des grandes litanies par le pape saint Grégoire le Grand, l'an 590. La colère de Dieu se faisait sentir d'une manière bien terrible dans Rome; la peste y remplissait tout de deuil. Ce grand saint, voulant apaiser le Seigneur justement irrité, ordonna des processions générales ou prières publiques, pendant trois jours. Ayant distribué tous les fidèles en sept chœurs différents, il les fit partir en même temps de sept églises, comme autant de processions. La confiance que ce grand pape avait en la puissante protection de la sainte Vierge, et à l'intercession des saints, ne fut pas vaine : l'ange du Seigneur mit l'épée dans le fourreau, et dès lors le fléau de Dieu cessa. Comme l'on croit que ce fut le 25 avril, fête de saint Marc, que ces processions ou litanies furent instituées, l'Eglise en fait en ce jour l'anniversaire.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARC.

TEXTE : *Prædica verbum; insta opportune, importune; argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina.* (II Tim., IV, 2.)

Le Seigneur a dit à ses apôtres et à chacun de ses prêtres : « Allez, prêchez l'Évangile ! » C'est le droit et le devoir de chaque pasteur; c'est l'une de ses principales obligations. Puissent les peuples la comprendre aussi bien que lui! Saint Paul explique à son disciple comment et avec quel zèle il doit remplir ce devoir; pesons bien ses paroles: « Prêchez la parole de Dieu sans crainte ; pressez les gens à temps et à contretemps; reprenez, suppliez, menacez avec toute la patience possible et sans discontiuuer vos instructions. » C'est bien là ce qu'a fait l'Evangéliste dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire; il a fait plus encore : il a scellé de son sang la parole qu'il a prêchée. Méditons donc : *Son zèle pour la prédication,* première considération; *sa glorieuse mort,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — SON ZÈLE POUR LA PRÉDICATION.

Saint Marc, juif d'origine, était né dans la Cyrenaïque, et sortait de la race d'Aaron. On croit qu'il a été converti par les apôtres après la résurrection du Sauveur. Il fut l'un des plus zélés et des plus fidèles disciples de saint Pierre. Aussi le chef des apôtres avait-il pour lui une affection toute paternelle : il ne l'appelait pas autrement que son fils. C'est à sa prière que saint Marc composa son Evangile, pour rappeler aux fidèles de Rome ce que saint Pierre leur avait prêché. C'est sans doute pour cette raison que saint Irénée l'appelle le disciple et l'interprète de saint Pierre.

Pendant son séjour en Italie, il confia à plusieurs de ses disciples la mission d'aller répandre l'Evangile dans différentes contrées encore plongées dans les ténèbres du paganisme. Saint Marc fut envoyé en Egypte, pays qui passait pour le plus gâté par les superstitions, et le plus enraciné dans toutes sortes de vices et de crimes. Nommé évêque d'Alexandrie, alors la plus célèbre ville du monde, après Rome, il devint l'instrument dont Dieu se servit pour convertir ce pays à la foi. A peine eût-il reçu cette mission du chef des apôtres, qu'il quitta Rome pour aller cultiver le champ confié à son amour et à son zèle. Pendant douze années entières il court de ville en ville, de province en province, laissant partout des disciples pour achever l'œuvre commencée. Il accomplit à la lettre la recommandation de saint Paul, prêchant la parole de Dieu sans crainte; pressant les gens à temps et à contre-temps; reprenant, suppliant, menaçant avec toute la patience possible, et sans discontinuer ses instructions. Aussi le Seigneur ne manqua-t-il pas de bénir ses travaux : la malédiction dont l'Egypte avait été frappée jusqu'alors fut levée; elle reçut la bénédiction promise par ses prophètes, et pour laquelle, selon la pensée de quelques pères, Jésus-Christ y était venu dans son enfance. Les plus grossières et les plus ridicules superstitions disparurent sous le feu de la parole inspirée de l'apôtre, et, de son vivant même, le nombre des chrétiens se multiplia si fort à Alexandrie, qu'il dut y établir plusieurs églises ou paroisses pourvues de pasteurs qui pussent rompre à tous le pain de la parole et celui de la communion. Quelle consolation, quelle joie, quelle gloire pour le saint évêque ! mais aussi quel honneur pour ses fidèles auditeurs !

M. F., vous avez le même bonheur; chaque dimanche vous entendez les mêmes vérités, le même Evangile. Chaque prêtre, comme saint Marc, est chargé de Dieu de vous l'annoncer; à lui aussi il est dit : « Prêchez la parole de Dieu sans crainte ! » Il la prêche, et comment l'accueillez-vous? Il lui est dit : « Pressez les gens à temps et à contre-temps ! » Mais n'en est-il pas parmi vous qui sont sourds à sa voix, ou qui regardent comme perdus les moments qu'on donne à s'instruire de sa religion? Il lui est dit : « Reprenez ! » Mais combien peu de chrétiens supportent une réprimande quelque méritée qu'elle soit ! Il lui est dit : « Suppliez ! » Il le fait en chaire, au confessionnal, dans les familles; mais que de fois toutes les instances du zèle restent stériles ! Il lui est dit : « Menacez avec toute la patience possible ! » Il menace les pécheurs impénitents, les ingrats, les tièdes, et ils meurent dans leur impénitence ! Enfin il lui est dit de ne pas discontinuer ses instructions; il obéit, il instruit sans cesse, et cependant il est encore des ignorants, des méchants, des ennemis de la religion, des hommes scandaleux, des corrupteurs de l'innocence. Ah ! c'est qu'ils fuient la vérité, ou s'ils l'entendent, ils luttent contre elle, pèchent contre le Saint-Esprit en méprisant la vérité connue et se perdent ainsi pour l'éternité. M. F., sachons que si le devoir de prêcher l'Evangile est si grave aux yeux de Dieu, l'obligation de l'écouter et d'en profiter ne l'est pas moins. Imitons la docilité des fidèles de l'Egypte entendant saint Marc et se convertissant à sa voix : les mêmes bénédictions seront notre partage.

IIe CONSIDÉRATION. — SA GLORIEUSE MORT.

Souvent le bon prêtre, le pasteur zélé, a de nombreux ennemis. Le succès

même de son ministère irrite ceux qui n'en profitent pas. Comme Jésus-Christ à Jérusalem, le prêtre rencontre ses contradicteurs; que de fois il trouve ses persécuteurs et ses meurtriers au milieu même de sa paroisse. C'est ce qui est arrivé à saint Marc. Les progrès étonnants que le christianismé faisait à Alexandrie soulevèrent contre lui un violent orage. Les païens ne pouvaient souffrir les nombreuses conquêtes que son zèle remportait chaque jour; ils résolurent donc de lui ôter la vie. Dieu se déclara pour son serviteur et fit par lui plusieurs miracles pour forcer ses ennemis à se rendre à l'évidence; ils n'en devinrent que plus furieux et plus ardents à la vengeance. L'apôtre fut traité de magicien! Pendant quelque temps le saint évêque se déroba à leurs poursuites haineuses; mais il fut découvert un jour qu'il célébrait les saints mystères. Ses persécuteurs s'emparèrent de lui, le lièrent avec des cordes et le traînèrent pendant tout le jour à travers les rues de la ville et sur les rochers de Bucoles. Pendant que la terre était rougie de son sang et que l'on voyait de tous côtés des lambeaux de chair tombés de son corps, le courageux évangéliste ne cessait de prier pour ses bourreaux et de remercier le Seigneur de la faveur qu'il lui faisait de mourir pour sa gloire. Vers le soir, il fut jeté dans une humide et infecte prison. Là Dieu le récompensa par deux visions qui lui donnèrent amplement la force de combattre jusqu'au bout le glorieux combat de la foi. Le lendemain on recommença le jeu cruel de la veille, et il expira dans cet affreux supplice.

Aujourd'hui, personne ne connaît le nom d'aucun de ses obscurs et odieux persécuteurs : Dieu les a jugés et effacés du ciel et de la terre; mais il n'agit pas de même avec les persécutés. Voilà dix-huit siècles que saint Marc reçoit pour récompense, au ciel les délices des martyrs, et sur la terre les louanges du monde et de l'Église. La poussière de ses bourreaux est perdue dans le souvenir des hommes; mais les reliques de leur victime reçoivent encore les hommages des fidèles de Venise, dont il est le patron. C'est là leçon que Dieu donne sans cesse aux méchants, que de les confondre ainsi, pendant qu'il relève et glorifie ses fidèles serviteurs.

Apprenons par là, M. F., à ne pas nous étonner, ni nous troubler à la vue des succès éphémères de ceux qui semblent si peu les mériter. Le souverain Juge réserve tout pour l'éternité. Il laisse parfois à ses ennemis les misérables félicités de la terre, à cause de quelques bonnes œuvres qu'ils ont faites; mais ce temps de jouissance passé, il lui reste toute l'éternité pour punir. Attachons-nous énergiquement à la pratique de nos devoirs; mourons, s'il le faut, pour Dieu et pour notre foi, et attendons avec calme et fermeté la gloire promise aux élus.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Emblèmes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Non recedat volumen legis hujus ab ore tuo, sed meditaberis in eo diebus ac noctibus ut custodias et facias omnia quæ scripta sunt in eo. (Josue, I, 8.)

Hic liber mandatorum Dei et lex quæ est in æternum. (Baruch, IV, 1.)

Evangelistam dabo. (Is., XLI, 17.)

Nouveau Testament. — Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantiem bona. (Rom. X, 15.)

Christus dedit quosdam quidem apostolos, quosdam autem prophetas, alios vero evangelistas. (Eph., IV, 11.)

Vocavit nos in fide per Evangelium. (II Thess., II, 13.)

2. — SS. PÈRES.

Nobis fidem ex Apostolis Joannes et Matthæus insinuant; ex Apostolicis, Lucas et Marcus instaurant. (Tertullian., *adv. Marcion.*, l. IV.)

Ideo voluit Spiritus sanctus etiam ex his

qui inter duodecim apostolos non fuerant, eligere ad conscribendum Evangelium duos, ne putaretur gratiæ, evangelizandi usque ad apostolos pervenisse, et in illis fontem gratiæ defecisse. (S. Augustin., *Serm.* 146 *de Temp.*)

Marcus discipulus et interpres Petri, juxta quod Petrum referentem audierat, rogatus Romæ a fratribus, brevi scripsit Evangelium. (S. Hieron., *L. de Scriptor. ecclesiast.*)

3. — EMBLÈMES.

Similitudo quatuor animalium. (Ezech., I, 5 et Apoc. IV, 6.) Commemoratur hic animal quadruplex habens quatuor personas, hominis, vituli, leonis, aquilæ. Matthæo leo tribuitur qui rex est bestiarum; quia in generationibus Domini regiam seriem prosecutus est. Lucæ autem quia cœpit a sacerdotio Zachariæ sacerdotis vitulus deputatus est; quia victima magna vitulus erat in sacrificiis sacerdotum. Marco homo merito assignatus est, quia ab homine Christus exorsus. Aquila Joanni quia a Divinitate. (S. Augustin., *tr.* 36 *in Joan.*)

Tuba Christi est ejus Evangelium. (S. Clemens, Alex., *Orat. ad Gent.*)

Sol Evangelium. (V. Beda, *in Samuel*, l. I, c. 1.)

Evangelium speculum veritatis, nemini blanditur; nullum seducit; talem in eo se quisque reperiet qualis fuerit. (S. Bernard, *Serm. de 7 pan.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Docilité à la grâce de conversion aussitôt que saint Barnabé lui parle de Jésus-Christ.

Zèle apostolique dans ses missions à Antioche, à Cypre, à Ephèse, à Rome, enfin en Egypte, à Cyrène et Alexandrie.

Renoncement à tout pour suivre et prêcher Jésus-Christ.

Application à l'étude de la connaissance de Jésus-Christ pour en écrire la vie et les paroles dans son Evangile.

Héroïsme de son martyre.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(A S. Petro Damiano, *Serm.* 16.)

1. Sedes Alexandrina vocatur Sedes apostolica. — 2. B. Petri et B. Marci, amor in Christum. — 3. Venetia reliquias B. Marci possidet.

—

IIe PLAN.

(A Dionysio Carthusiano, *in proprio Sanctorum*)

De prærogativis et gratiis B. Marci : 1. Prima gratia ejus est quod beatissimi principis Apostolorum Petri familiarissimus fuit discipulus et in baptismo. — 2. Secunda, quod unus ex quatuor Evangelistis fuit. — 3. Tertia, copiosus fructus quem fecit, plurimos convertendo ad fidem. — 4. Quarta, fortitudo et patientia in persecutione et martyrio. — 5. Quinta, virtus miraculorum.

—

IIIe PLAN.

(Vivien, *Tertullianus prædicans.*)

I. Marcus tanquam evangelista veritatem et virtutem manu consignavit; nobis offert Evangelium commendatum : 1. Majestate. — 2. Veritate. — 3. Utilitate.

II. Marcus tanquam concionator, ore propulavit. Quam probe Marcus Evangelizatoris functus fuerit officio constat ex : 1. Multitudine populorum quibus prædicavit. — 2. Promptitudine qua tot regiones peragravit. — 3. Magnitudine fructus quem reportavit.

III. Marcus tanquam martyr : 1. Ab ingratis morte mulctatur. — 2. Ignominia dedecoratur. — 3. Magno honore veneratur.

—

IVe PLAN.

(Par le P. Séraphin de Paris.)

Saint Marc a été : 1. Un ouvrier évangélique avantageux. —2. Il a possédé toutes les qualités d'un bon ouvrier.

—

Ve PLAN.

POUR UNE MÉDITATION.

(Par le P. Nouet.)

1. Saint Marc a été le bien-aimé de Dieu, des anges et des hommes. — 2. Il a égalé les plus grands saints en toutes sortes de perfections. — 3. Il a été redoutable aux ennemis de Dieu.

6. — ENCOMIA.

1. AD BIBLIOTHECAM ALEXANDRINAM.

In Pharium sacro munitus codice præsul
  Romulea venit missus ab urbe solum.
Bibliotheca illic toto celeberrima mundo,
  Ditaras variis quam, Philadelphe, libris.
At quamvis caperet numerosa volumina, Marci
  Exiguo cessit Bibliotheca libro.

2. AD S. MARCUM, REIPUBLICÆ VENETÆ PATRONUM.

Marce, Parætoniam post funera deseris urbem,
  Ut fias Veneti spesque, salusque soli.
Te Duce, quid mirum Turcas dare terga phalanges?
  Has tuus immani territat ore Leo.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES.

Saint Jérôme, *de Scriptor. ecclesiast.* — Saint Isidore, *de Vita et obitu Sanctor.* — *Ménologe* des Grecs. — Eusèbe, *Hist. eccles.* — Gelase, *Decret.* — Bède, Surius, Metaphraste, Nicephore, Procope, Baronius, Bollandus et tous les hagiographes.

PRÉDICATEURS.

Saint Pierre Damien a 3 sermons sur ce saint. — Guillaume de Paris, 1 id. — Albert le Grand, 1 id. — Denis le Chartreux, 1 id. — Saint Bonaventure, 2 id. — Saint Laurent Justinien, 1 id. — Saint Thomas, 2 id. — Ces sermons sont tous mystiques, excepté les deux dont nous avons cité les plans ci-dessus. — Le P. Mich. Vivien, *Tertullianus prædicans*, où on trouve en latin un bon panégyrique dont nous avons donné le plan. — Le P. Séraphin de Paris a un assez bon panégyrique, dont nous avons retracé le plan. — Les PP. Nouet et Caignet ont traité faiblement ce sujet.

8. MARTYROLOGE. — S. Marc, év. — SS. Evode, Hermogène et Calliste. — S. Etienne, év. et m. — SS. Philon et Agathopode, diacres. — S. Anien, év. — S. Ermine, év. et conf. — S. Phebade, év. — S. Maurice, patriarche de Constantinople. — S. Erme, ab. — S. Mansuet, m. — S. Rustique, év. — S. Heribalde, ab. — S. Floribert, év. — S. Gramace, id. — S. Herman, rel.

26 avril. — SAINT RIQUIER, abbé.

(VIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT RIQUIER.

Riquier naquit dans le Ponthieu, en un lieu nommé alors *Centule*. Il eut le malheur de se laisser entraîner au torrent des plaisirs; et il gémissait encore sous le poids de ses désordres, lorsque deux prêtres Irlandais, recommandables par leur vertu, vinrent dans le Ponthieu. Les habitants grossiers et rustiques ne voulurent pas les recevoir, et même les maltraitèrent de paroles, sans respecter leur caractère et leur piété. Riquier l'ayant appris, fit venir les deux prêtres chez lui, et en eut beaucoup de soin. Dieu versa ses bénédictions dans sa maison, à cause de ceux qui y étaient. Ces prêtres, pour le payement des bons services qui leur étaient rendus, découvrirent à leur hôte les secrets du ciel.

Ils lui parlèrent avec tant de force du bonheur qu'il y a à servir Dieu, et de la gloire éternelle qui en est la récompense, que Riquier se sentit embrasé d'un ardent désir de renoncer au siècle, pour ne plus s'occuper que de l'importante affaire du salut.

Quand il eut longtemps pratiqué la vertu, et qu'il se fut parfaitement instruit dans la science dn salut, on l'éleva au sacerdoce, et on l'envoya prêcher aux autres les mêmes vérités qu'il avait apprises. Comme ses exemples parlaient encore plus fortement que ses discours, il fit de grands fruits dans tous les lieux où il annonça la parole de vie. Les pécheurs se convertissaient, et les justes s'affermissaient dans la justice.

Le roi Dagobert, attiré par ses vertus, vint le voir pour se recommander à ses prières et recevoir ses instructions. Le saint profitant de la confiance que ce prince lui témoignait, lui parla fortement de la vanité des grandeurs, et du compte terrible que rendront ceux qui gouvernent. Il l'exhorta a prendre la justice pour règle de toutes ses actions, et avoir toujours présente devant les yeux cette importante vérité, qu'un roi n'est grand qu'autant qu'il s'est rendu le maître de toutes ses passions, qu'il aime son peuple comme ses enfants, et qu'il fait régner Dieu dans tous ses Etats. Dagobert reçut avec plaisir les remontrances du saint, et l'invita à dîner avec lui. La conversation, pendant le repas, fut aussi sainte que celle qui l'avait précédée. On goûta des mets beaucoup plus délicieux que ceux qui sont apprêtés par les mains des hommes. Le cœur des conviés, et surtout celui du prince, se nourrit de la parole de Dieu, qui sortit de la bouche du saint

et l'attention que l'on prêtait à ses discours, faisait oublier presque tous les besoins du corps. Depuis ce temps, Dagobert eut toujours beaucoup de vénération pour saint Riquier, et lui en donna souvent des marques. Mais ce saint homme, craignant que les honneurs n'affaiblissent sa piété, et ne lui fissent oublier le néant d'où nous sommes tirés, alla se cacher dans la solitude, pour n'être connu que de Dieu, à qui seul il voulait plaire. Il choisit la forêt de Cressy au diocèse d'Amiens, comme moins fréquentée des hommes, et s'y exerça à la vie contemplative avec un compagnon seulement. Dieu l'ayant appelé à lui vers l'an 645, fit connaître par la multitude et la grandeur des miracles qu'il opéra sur son tombeau, combien la conduite de ce fidèle serviteur lui avait été agréable.

PANÉGYRIQUE DE SAINT RIQUIER.

TEXTE : *Justum deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei.* (Sap., x, 10.)

Parfois la faiblesse humaine s'effraye à la vue des vertus des saints; l'homme, écrasé par ses passions, et comme bouleversé par la grandeur de certaines natures d'élite, se décourage, et dit : Je ne pourrai jamais atteindre à une telle perfection. Ce sentiment, tout erroné qu'il soit, je le comprends; mais pour le saint dont nous avons à parler aujourd'hui, ce prétexte ne peut exister, car c'est un converti, c'est un pécheur devenu juste que je propose aujourd'hui à vos respects et à votre imitation. Je vais vous montrer : *Sa conversion*, première partie; *ses moyens de persévérance*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — SA CONVERSION.

Riquier était né en France, dans le Ponthieu, dans un lieu nommé alors Centule. Il fut d'abord un enfant du monde, se laissa entraîner par le torrent des passions et des plaisirs coupables. Il y serait peut-être mort, si la Providence ne lui avait préparé des moyens de salut. Et voici celui dont Dieu se servit pour ramener le pécheur dans la bonne voie. Pendant qu'il gémissait sous le poids de ses désordres, deux prêtres irlandais, recommandables par leurs vertus, vinrent dans le Ponthieu. Les grossiers et rustiques habitants du pays ne voulurent pas les recevoir; ils les accablèrent même d'insultes. Riquier, l'ayant appris, appela les deux prêtres chez lui et en eut beaucoup de soin.

Dieu regarde comme fait à lui-même ce qu'on fait pour ses serviteurs, et il récompensa la charité de Riquier; les bénédictions du Ciel tombèrent sur cette maison à cause de ceux qui y avaient été recueillis et traités comme des amis. En payement des bons services qui leur avaient été rendus, ces prêtres découvrirent à leur hôte les trésors et les secrets du Ciel. Ils lui parlèrent avec tant de force du bonheur de servir Dieu, du Ciel qui est la récompense des élus, que Riquier se sentit tout embrasé du désir de quitter le monde et de ne vivre plus que pour le salut de son âme.

Il se convertit, en effet, et pour toujours. Il pratiqua toutes les vertus dans une haute perfection. Cela dura des années. Quand il se fut parfaitement instruit de la religion, il fut promu au sacerdoce et envoyé prêcher aux autres les mêmes vérités qui faisaient depuis longtemps son propre bonheur. Sa vie exemplaire, son éloquence persuasive, jointes à son zèle pour le salut des âmes, obtenaient de grands succès. Les pécheurs se convertissaient en foule et les justes s'affermissaient dans la vertu.

Voilà comme notre saint réparait devant Dieu les péchés de sa vie passée; il ne se contentait pas de s'en corriger, de ne plus les commettre, il se hâtait de faire beaucoup de bien, de donner le bon exemple, de gagner enfin des âmes à Dieu.

C'est bien ce que doit faire chaque pécheur. En péchant, il a déshonoré la divine

majesté, profané son propre cœur en le livrant aux créatures. Il doit donc rendre à Dieu l'honneur qu'il lui a ravi, et pour cela, cesser de l'offenser et ensuite lui rendre gloire pour toutes sortes de bonnes œuvres. Est-ce ainsi que nous avons réparé notre passé, chargé peut-être de tant de fautes? N'avons-nous pas cru avoir assez fait pour Dieu parce que nous avons cessé de commettre de grandes fautes? Où sont les vertus que nous pratiquons? Amassons-nous dans le ciel des trésors de mérites pour racheter les trésors de colère que nous avions amassés sur notre tête par les péchés d'autrefois! Pensons-y et comptons sévèrement avec nous-mêmes. Le salut est à ce prix.

IIe PARTIE. — MOYENS DE PERSÉVÉRANCE.

1. Saint Riquier, dès le premier moment de sa conversion, chercha toutes ses forces dans la prière. Sachant que l'homme n'est et ne peut rien sans la grâce de Dieu, et que cette grâce est accordée surtout à une prière fervente et constante, il se faisait une joie, un vrai bonheur de se nourrir de la prière, et c'est là que son âme vivait en Dieu et le raffermissait dans ses bonnes résolutions.

Pourquoi sommes nous si faibles? Pourquoi les tentations, le monde et le démon sont-ils si forts contre nous? C'est parce que nous prions peu et mal. Nous négligeons le grand et suprême moyen de salut que Jésus-Christ nous recommande si fort. C'est donc de notre faute si nous périssons.

2. Notre saint ne se contentait pas de prier; il commença une lutte à mort contre ses passions, contre les sens révoltés, contre le monde. Aussi était-il si plein de cet esprit de lutte spirituelle qu'il ne pouvait s'empêcher de la recommander à toutes les occasions. Le roi Dagobert, attiré par l'odeur de ses vertus, vint le voir pour se recommander à ses prières et recevoir ses instructions. Le saint profita de cette occasion et de cette confiance du prince pour lui prêcher hautement la vanité des grandeurs humaines et le compte terrible que rendront ceux qui gouvernent: « Un roi, lui disait-il, n'est vraiment grand que quand il s'est rendu maître de toutes ses passions, qu'il aime ses sujets comme ses enfants et qu'il fait régner Dieu dans tous ses Etats. » Cette vérité fut si bien accueillie et goûtée du roi qu'il devint l'ami du saint, l'invitant à sa table, le comblant de bienfaits. Après notre conversion, combattons-nous sérieusement nos passions? Sommes-nous convaincus qu'il n'y aura de sauvés que ceux qui auront combattu et triomphé des ennemis?

3. Saint Riquier, une fois converti, quitta le monde, les sociétés, les maisons, tout ce qui pouvait être une occasion de chute pour lui. Même voyant que le roi l'attirait et l'estimait outre mesure, ou au moins plus que ne le voulait son humilité, il résolut de quitter davantage le monde; il aspirait à une solitude profonde, où le souffle empoisonné des sociétés humaines ne pût venir le troubler dans ses prières et ses méditations. C'est pourquoi il se retira dans la forêt de Crécy, au diocèse d'Amiens et s'y livra à la vie contemplative. Dieu l'appela à lui vers l'an 645 et opéra sur son tombeau une foule de miracles pour montrer à tous combien la conversion et la persévérance de son serviteur lui avaient été agréables.

L'hospitalité, M. F., que l'on exerce envers les serviteurs de Dieu est une source abondante de bénédictions pour une maison. Jésus-Christ, que l'on reçoit dans ses ministres, paye avec usure tout ce qu'on fait pour eux. Saint Riquier y trouva son salut. Sachons pratiquer la même vertu; persévérons dans le bien après une bonne confession; et pour cela, prions, combattons, veillons, fuyons les occasions du péché, et, devenant ainsi sages par l'expérience du passé, nous serons heureux en ce monde en servant Dieu fidèlement. Puis, quand viendra la fin de notre carrière, ah! qu'il fera bon mourir, après une vie de pénitence et d'amour de Dieu; alors se vérifiera pour nous cette parole: « Quiconque aura combattu recevra la couronne éternelle! »

MATÉRIAUX.

1. Écriture, — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Peccavi, sed precor, Domine, ut transferas iniquitatem servi tui, quia stulte egi nimis. (II Reg., xxiv, 10.)

Lavamini, mundi estote.... quiescite agere perverse, discite benefacere. (Is., i, 16.)

Cumque quæsieris ibi Dominum Deum tuum, invenies eum. (Zachar., i, 3.)

Nouveau Testament.—Pœnitentiam agite; appropinquavit enim regnum cœlorum. (Matth., iv, 17.)

Surge qui dormis, et exurge a mortuis, et illuminabit te Christus. (Ephes., v, 14.)

Induite novum hominem. (Eph., iv, 23.)

2. — SS. PÈRES.

In tribunal mentis tuæ ascende contra te, et reum te constitue ante te. (S. Chrysost., *L. de Reparat. laps.*)

Zelo domus Dei comeditur qui omnia perversa quæ videt, cupit emendare, et si emendare non potest, tolerat ac genuit. (S. Augustin., *in Joan.*)

Zelum tuum inflammet caritas, informet scientia, firmet constantia. Sit fervidus, sit circumspectus, sit invictus. (S. Bernard., *in Cant.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Sicut rogum ignis aqua immissa, ita ardorem peccati superinfusæ lacrymæ extingunt. (Beyerlink, *in festo S. Mar. Magdal.*)

2. Sicut aurum facile reperitur, margaritæ vero et gemmæ pretiosæ non item; sic multos quidem reperies sui, paucos autem animarum sinceros amatores et zelatores. (S. Macar., *Hom.* 38.)

3. Amaritudinem radicis dulcedo pomi compensat; dolorem medicinæ spes salutis mitigat. (S. Hieron., *in Matth.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Hospitalité qu'il accorde à deux prêtres irlandais, ce qui lui mérite la grâce de conversion.

Zèle avec lequel il s'applique à la conversion des pécheurs.

Piété qui le fait remarquer du roi Dagobert et de sa cour, où il porta l'édification par ses exhortations et ses bons exemples.

Renoncement qu'il fait des grandeurs pour aller vivre dans la solitude.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1. Riquier subit les entraînements du monde. — 2. Occasion providentielle de sa conversion. — 3. Ses exemples de vertu à la cour de Dagobert. — 4. Sa vie contemplative et sainte au désert.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1. Riquier, pénitent. — 2. Prêtre et apôtre. — 3. Solitaire et saint.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Les Bollandistes. — Giry. — Godescard. — Les hagiographes modernes.

7. MARTYROLOGE. — S. Clet, p. et m. — SS. Marcellin, Claude, Cyrinus et Antoine, mm. — S. Basilée, év. et m. — S. Pierre, id. — S. Clarence, év. — S. Lucidius, id. — S. Richard, pr. — Sainte Exupérance, v. — S. Riquier, abbé. — S. Pascase, id. — S. Jean, év.

27 avril. — **SAINTE ZITE, vierge et servante.**

(XIIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE ZITE.

Zite, née au commencement du treizième siècle, au village de Monte-Sagrado près de Lucques, appartenait à des parents très-pauvres. Sa mère, nommée Bonissime, l'éleva dans la crainte de Dieu et la plus naïve piété. Dès que cette enfant eut assez de raison pour connaître le Seigneur. elle ne perdit plus de vue sa présence; son cœur mit tout son bonheur à l'aimer; sa mère n'eut besoin, pour lui donner une éducation solide, que de deux mots : « Dieu le défend ! — Dieu le commande ! » Sa douceur et sa modestie charmaient tout le monde.

A douze ans, la pauvre fille fut mise en service chez un bourgeois de Lucques; devenue servante, elle s'appliqua, de tous ses soins, à remplir parfaitement les devoirs de son état. Levée dès la pointe du jour, elle donnait à la prière un temps que d'autres accordent au repos, et avant l'heure du travail, elle avait toujours assisté à la messe. Humble, mortifiée, laborieuse, obéissante, elle fut cependant durement éprouvée : sa maîtresse n'agréait rien de ce qu'elle faisait; les autres domestiques s'étudiaient à nourrir cette antipathie; on désapprouvait sa dévotion, on tournait en ridicule son silence et sa délicatesse, on blâmait ses austérités. Zite ne se démentit en rien; pleine de calme, de douceur et d'application, elle ne laissail pas échapper une plainte de sa bouche. La persévérance de sa vertu triompha de l'antipathie, de la jalousie et de la malignité; ses maîtres découvrirent enfin ce trésor, et les domestiques conçurent pour elle de la vénération. La confiance en elle alla même si loin qu'on la chargea seule du soin de toute la dépense : sa vigilance, son exactitude, son économie justifièrent pleinement cette confiance.

La tendresse de la jeune Zite pour la Reine des vierges lui inspira un amour extraordinaire de la pureté; sa délicatesse sur ce point fut extrême. Pour conserver cette délicate vertu, elle vivait dans les rigueurs de la pénitence, jeûnant tous les jours, et souvent au pain et à l'eau, marchant nu-pieds, même en hiver, couchant sur la dure et se revêtant d'un cilice. Douée d'un don sublime d'oraison, tout le jour elle travaillait, mais tout le jour elle priait; embrasée du feu de l'amour divin, sans cesse elle répétait : « Oui, mon Dieu, je vous aime! souvent elle passait les nuits en contemplation, et les domestiques ont attesté avoir vu bien des fois sa petite cellule éclairée d'une lumière éblouissante.

Son humilité répondait à ses autres vertus : elle s'étonnait sérieusement de n'être pas méprisée de tout le monde; elle savourait les mépris comme un délicieux plaisir. Aussi Dieu récompensa-t-il son humble servante dès cette vie par des miracles. Un jour qu'elle devait pétrir le pain, elle s'oublia dans ses dévotions; pour réparer sa faute, elle accourut toute désolée : le Ciel avait pourvu à sa besogne, qu'elle trouva faite de la main d'un ange.

Le maître de la douce servante était colère et emporté; la seule présence de Zite l'apaisait; une de ses paroles le rendait doux comme nn agneau. La charité de cette humble fille surpassait toutes ses vertus; rien ne résistait à son cœur, et son cœur débordait en œuvres de miséricorde. Elle donnait tout aux pauvres : dans un temps de famine elle épuisa le grenier de son maître, qui le trouva néanmoins, après cela, plus rempli qu'auparavant. Un soir de Noël on lui prêta un manteau, qu'elle donna à un pauvre à demi nu et transi de froid; après la messe le pauvre le lui rapporta et disparut.

Douée des plus éminentes vertus, notre sainte fut comblée, dès ici-bas, de dons

surnaturels extraordinaires; son oraison allait souvent à l'extase ; dans la communion elle était inondée de ces douces larmes qui trahissent les consolations intérieures, avant-goût des joies célestes. Dieu voulut à la fin récompenser d'une gloire éternelle son humble servante, qui mourut en prononçant un acte d'amour le 27 avril 1272, à soixante ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE ZITE.

TEXTE : *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini.* (Ps. CXVIII, 1.)

L'Eglise est une mère qui compte des milliers d'enfants dans tous les temps, dans tous les pays et dans toutes les conditions de la vie. Elle peut ainsi proposer à tous des modèles de la perfection chrétienne; aux rois, elle montre des rois qui se sont sanctifiés sur le trône; aux pauvres, elle présente des pauvres qui ont servi Dieu au milieu de toutes les privations de la vie. Aujourd'hui elle propose à l'imitation du monde une pauvre fille qui a pratiqué les plus sublimes vertus dans la plus humble des conditions. Zite était une simple servante; mais ce qui fait sa gloire, c'est qu'en servant les hommes, elle servait Dieu avant tout. Elle est devenue ainsi le modèle des serviteurs chrétiens. A cette occasion, expliquons : *Les devoirs des maîtres,* première considération ; *les devoirs des serviteurs,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — DEVOIRS DES MAÎTRES.

Aujourd'hui on n'entend plus que plaintes des maîtres contre les serviteurs, et des serviteurs contre les maîtres. Qui a raison dans ce procès qui retentit partout? Je ne m'en constitue pas le juge ; mais j'oserai dire qu'ils ont tous tort.... Toutes ces plaintes cesseraient du moment que maîtres et serviteurs seraient des saints. La cause du mécontentement des uns se trouve dans les défauts des autres et réciproquement. D'où vient que les serviteurs se plaignent sans cesse de leurs maîtres? C'est qu'il y a des maîtres durs, avares, orgueilleux, injustes et corrupteurs. Reprenons. Il y a des maîtres durs. Ayant acheté le travail des pauvres qui les servent, ils s'imaginent avoir acheté des esclaves, et ils les traitent comme tels. A les entendre, on dirait qu'ils n'appartiennent pas à l'espèce humaine ; qu'ils sont d'une autre nature qu'eux, et qu'ils ne méritent ni estime ni considération. De là au mépris, il n'y a qu'un pas. Or, un serviteur méprisé est un serviteur mécontent, et bientôt il deviendra infidèle. Le respect produit le respect, l'estime force l'estime, l'affection en inspire. Soyez doux et condescendant envers vos serviteurs, et vous n'aurez pas à vous en plaindre. Premier devoir.

Il y a des maîtres avares. Par suite de cet avarice, ils croient perdu ce qu'ils donnent pour être servis, et ils donnent le moins possible. Aussi on leur en fait pour leur argent. Ces maîtres-là méritent-ils d'être bien servis? Ils se punissent eux-mêmes, parce qu'ils ne peuvent se dégager d'une partie de leur superflu pour se rendre la vie douce et agréable. Ah ! si, moins avares, ils savaient stimuler le zèle de leurs serviteurs par quelque acte de générosité, par une légère récompense, par des gages convenables, ils auraient des serviteurs fidèles et dévoués. Soyez généreux envers eux, et vous n'aurez pas à vous en plaindre. Deuxième devoir.

Il y a des maîtres orgueilleux. L'orgueil d'un maître est un fardeau qui écrase le serviteur, et le serviteur s'en venge comme il peut. L'orgueilleux n'adresse jamais une parole douce et affectueuse aux humbles et aux petits : il les dédaigne, les persécute, les trouble et leur inspire une profonde répulsion. Etonnez-vous ensuite, si un serviteur le méprise et n'a aucune affection pour lui ! Soyons humbles, estimons ceux qui nous servent, montrons-leur cette bonté condescen-

dante qui doit être le caractère d'un chrétien, et alors on nous aimera, on nous estimera, on nous respectera. Troisième devoir.

Il y a des maîtres injustes. Tel ne paye pas les gages promis, et c'est vol manifeste qui crie vengeance vers le ciel. Tel autre met une honteuse parcimonie dans la nourriture de ses serviteurs, c'est encore une injustice. Tel autre est injuste dans ses procédés, dans ses reproches, dans ses accusations. Un serviteur, victime d'une injustice quelconque, se révolte et devient infidèle. Soyez justes à leur égard, et vous n'aurez pas à vous en plaindre. Quatrième devoir.

Enfin, il y a des maîtres corrupteurs. Oubliant qu'ils n'ont droit qu'au travail qu'ils payent, ils s'en prennent à l'âme, aux mœurs, à l'honneur de leurs serviteurs, de leurs servantes surtout. Quelle honte et quelle ignominie ! Abuser ainsi de la faiblesse et de la pauvreté ! Arracher ainsi à une pauvre fille la joie la plus pure de sa vie ! Oh ! soyez honnêtes et respectueux pour la vertu de vos domestiques et vous n'aurez pas à vous en plaindre. Cinquième devoir.

Les maîtres de sainte Zute surent remplir ces devoirs ; aussi resta-t-elle sous leur toit jusqu'à sa mort. Tels maîtres, tels serviteurs !

IIe CONSIDÉRATION. — DEVOIRS DES SERVITEURS.

Zite était née dans un village voisin de Lucques, en Italie. Ses parents étaient très-pauvres, mais honnêtes et religieux. Sous les yeux d'une pieuse mère, elle apprit à estimer et à pratiquer la vertu, et quand, à peine âgée de douze ans, elle se mit au service d'un riche bourgeois de Lucques, elle donna bientôt des preuves de sa bonne éducation. Elle s'y distingua par sa piété, par la pureté de ses mœurs, par son respect pour ses maîtres, et en même temps par sa politesse, son activité, sa fidélité et sa vigilance. Tant de vertus ne la mirent pas à l'abri de la jalousie et des calomnies des autres serviteurs de la maison ; mais sa douceur, sa patience et sa persévérance dans le bien, lui regagnèrent bientôt l'estime de tous.

Calomniée, elle ne se vengea de personne, mais redoubla de zèle, d'obéissance et d'activité, et, dans ses vieux jours, après quarante-huit ans de service dans la même famille, elle n'était plus regardée comme une servante, mais comme une amie de la maison. Un jour ses maîtres, par égard pour son âge, l'exhortaient à se ménager, à ne plus travailler ; elle répondit : « Vous ne voudriez pas que la mort me surprît dans l'oisiveté. » Aussi vit-elle la mort sans crainte ; elle rendit sa belle âme à Dieu le 27 avril 1272.

M. F., Pourquoi les maîtres se plaignent-ils de leurs serviteurs ? Oh ! c'est qu'il y en a qui ne ressemblent guère à sainte Zite. La foi, la piété, les pratiques de la religion leur manquent, et alors tous les défauts les dominent. Ils sont désobéissants, infidèlee, débauchés et paresseux ; ils ne se font pas une obligation de conscience de bien servir leur maîtres, et ils les servent aussi mal que possible. Qu'ils sont donc ennemis d'eux-mêmes, ces maîtres aveugles qui empêchent leurs serviteurs d'assister aux offices et aux instructions de l'Eglise ; qui savent trouver mille prétextes pour les éloigner des sacrements. Ah ! ils méritent bien leur châtiment, car ils en sont eux-mêmes la cause. Sainte Zite a trouvé au pied des autels, dans la prière, à la sainte messe et dans la communion, les grâces et les vertus qui en ont fait un trésor pour ses maîtres. Soyons donc désormais plus chrétiens, et nous serons plus heureux, plus contents de nous-mêmes et des autres, et Dieu aussi sera content de nous, st nous donnera un jour la récompense promise à ses serviteurs fidèles.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Emblêmes. — 5. Vertus de cette sainte. — 6. Plans divers. — 7. Encomia. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Servo sapienti prosperi erunt actus et dirigetur via ejus. (Prov., XIV, 15.)

Non lædas servum in veritate operantem, nec mercenarium dantem animam suam. (Eccli., VII, 22.)

Servus sensatus sit tibi dilectus quasi anima tua; non defraudes illum in libertate, neque inopem derelinquas. (Id., *ibid.*)

Nouveau Testament. — Servi, obedite dominis carnalibus cum timore et tremore, in simplicitate cordis vestri, sicut Christo; non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes, sed et ut servi Christi. (Eph., VI, 5.)

Et vos domini eadem facite illis; remittentes minas, scientes quia illorum et vester Dominus est in cœlis. (Id., *ibid.*)

2. — SS. PÈRES.

Grati servi est ut nunquam obmurmuret, sed in silentio et gratitudine suscipiat omnia. (S. J. Chrysost., *Hom.* 45.)

Servus es, ne contemnas dominum. (S. Augustin., *Tract.* 29 *in Joan.*)

Servus debet esse obediens, fidelis, sapiens, hilaris, promptus. (Hugo a S. Victore, *de Propriet. rerum*, l. IV, c. 17.)

3. — COMPARAISONS.

1. Quid in mentis abdito, dignum volvens centurio aiebat? Mihi hic servus est et ego Creatoris; iste me super terram, et ego magnum in cœlis habeo Dominum. Si ergo ejus non misereor, quomodo illi mei miserebitur? Si ego huic non subvenio, quomodo ille mihi subveniet? Sic debent omnes qui famulos et famulas habent, cogitare; sic misereri et condoleri eis, supplicare et curam habere de servis, vel de ancillis; sicut ille beatus centurio fecit. (Origen., *Hom.* 5.)

2. Magna consoslatio ancillarum quod Mater Dei, angelorum Regina, Domina totius creaturæ se vocarit ancillam. (B. Humbertus, *Serm.* 98 *ad Famulas divitum.*)

4. — EMBLÊMES.

Bonum servum pingebant Ægyptii, undique manibus et oculis plenus; ut ad nutus domini sui vigil, totus oculus, totus argus videretur; et ad exequendum quidquid ei jussum, totus manus foret. Linguam sub pedibus tenebat; tum ut verbis parcus esset; tum, ne ad excusationes linguosus. (Alvarez., *Illustr.* 89.)

5. — VERTUS DE CETTE SAINTE.

Amour de Dieu dès son bas-âge.

Vertus de son état de servante : humilité, douceur.

Obéissance, application au travail, patience.

Dévotion extraordinaire et exemplaire.

Chasteté qu'elle conserva comme un trésor précieux.

Charité qui la portait à tout donner aux pauvres.

6. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Vertus des bonnes servantes : 1. Humilité. — 2. Obéissance. — 3. Patience. — 4. Vigilance. — 5. Application au travail. — 6. Crainte et amour de Dieu.

II. Comment sainte Zite a pratiqué à un degré éminent toutes ces vertus.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

DEVOIRS DES MAÎTRES.

I. Soins spirituels : 1. Faire instruire sur la religion et leurs devoirs leurs domestiques. — 2. Veiller sur leur conduite. — 3. Leur donner le bon exemple.

II. Soins temporels : 1. Les traiter en hommes. — 2. Ne pas les abandonner dans leurs maladies. — 3. Leur payer exactement leur salaire.

DEVOIRS DES DOMESTIQUES.

1. Etre fidèles. — 2. Obéissants. — 3. Dévoués aux intérêts des maîtres.

7. — ENCOMIA.

LECTO NON UTITUR.

Servet ut integrum Virgo castissima florem,
Defossos artus usque reclinat humi.
Mollia, quid mirum, si strata recuset? Amictam
Omnigenis terram floribus esse videt.

8. — AUTEURS A CONSULTER.

Bollandistes. — Godescard. — Rorhbacher. — Les hagiographes contemporains.

9. MARTYROLOGE. — S. Anthime, év. et m. — SS. Castor et Etienne, id. — S. Anastase, pape. — S. Tertulien, év. — S. Théophile, id. — S. Jean, ab. — S. Alpinien, pr. — Sainte Zite, v.

28 avril. — SAINT VITAL, martyr.

(IIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT VITAL.

Saint Vital, célèbre dans tout le monde chrétien, et surtout en Italie, était de Milan, d'une ancienne et illustre famille. Quelques-uns le font père des saints martyrs Gervais et Protais. Ce qui est sûr, c'est qu'il était chrétien ; mais comme il n'avait pas eu encore occasion de faire une profession publique de sa foi, il se contentait d'assister les chrétiens en secret, de les consoler, d'être un sujet d'admiration aux païens même par son exacte probité, et de servir de modèle aux chrétiens par son zèle pour la foi, et par la régularité de sa vie.

Il avait servi en qualité d'officier dans les armées de l'empereur, et s'y était distingué. Les emplois qu'il y avait eus, et le rang qu'il tenait dans la ville l'avaient étroitement lié avec le consul Paulin. Celui-ci, ennemi mortel des chrétiens, les épargnait en bien des occasions, à la prière de Vital, qu'il regardait simplement comme un parfait honnête homme, dont la bonté s'étendait sur tous les malheureux. A la faveur de sa réputation, et par son grand crédit, notre saint rendait aux chrétiens des services insignes; il visitait durant le jour ceux qui étaient en prison pour la foi, pourvoyait à tous leurs besoins ; et pendant la nuit il allait visiter ceux qui étaient cachés sous les rochers et dans de profondes cavernes.

Paulin, allant de Milan à Ravenne, voulut que son ami Vital l'accompagnât : c'était au plus fort de la persécution. Notre saint, ne doutant point qu'il ne pût être aussi utile aux chrétiens de Ravenne qu'il l'avait été à ceux de Milan, consentit à ce voyage. En entrant dans la ville, il apprit qu'un chrétien, nommé Ursicin, médecin de profession, qu'on menait au supplice, effrayé à la vue des tortures, des ongles de fer, et du chevalet qu'on devait lui faire souffrir, chancelait en la foi. Il crut qu'il ne pouvait plus se dispenser de se déclarer, et d'aller encourager à mourir généreusement pour Jésus-Christ celui que la crainte de la mort allait entraîner dans l'aspostasie. Animé de ce saint zèle, il quitte brusquement le consul, et se rend au lieu du supplice. Il trouve Ursicin à demi-vaincu : une foule de païens l'obsédaient, et l'avaient presque persuadé de sacrifier aux idoles. Vital, fendant la presse, et d'aussi loin qu'il put se faire entendre : Eh quoi ! s'écria-t-il, Ursicin, généreux confesseur de Jésus-Christ, vous pliez à la fin du combat : vous avez la couronne entre les mains, et vous allez la laisser tomber par une vaine frayeur : vous êtes arrivé heureusement, après bien des travaux, au terme de votre carrière, et vous reculez au moment qu'il faut triompher : vous craignez une demi-heure de tourments, et vous vous précipitez dans des feux qui ne s'éteignent pas. Serait-il possible que vous, qui étiez si habile à guérir les maux corporels, vous vous procuriez, par votre lâcheté, une mort éternelle. Ranimez votre foi, mon cher frère, reprenez votre courage; et plein de confiance en la miséricorde de Jésus-Christ pour lequel vous mourrez, achevez généreusement votre sacrifice. Ces paroles furent si efficaces que, sans plus hésiter, Ursicin confessa Jésus-Christ, avec plus de courage que jamais, et fut couronné du martyre. Vital voulut rendre lui-même les devoirs de la sépulture au corps du saint, après quoi il se prépara lui-même à mourir.

Ce qu'il venait de faire avait fait trop d'éclat pour être ignoré du consul. Celui-ci va le trouver, et lui parlant en ami : Etes-vous insensé, lui dit-il, et à moins d'être vous-même chrétien, pouvez-vous agir comme vous venez de faire?

Que doit dire le peuple, et que pensera l'empereur? L'empereur, répond le saint en interrompant le consul, pensera que je suis chrétien; le peuple le dit déjà aasez haut; et j'avoue que je me fais gloire de l'être. N'appelez pas cela folie; mais reconnaissez, comme je suis sûr que votre bon esprit vous le fait assez connaître, reconnaissez qu'il faut être insensé, ennemi de la raison et du bon sens, pour adorer comme des dieux des êtres qui ne mériteraient pas d'être hommes. Il n'y a qu'un seul Dieu, et il ne peut y en avoir plusieurs; et ce Dieu unique est celni qu'adorent les chrétiens, et pour l'amour duquel ils se glorifient de mourir.

Paulin parut interdit. Il aimait Vital, il connaissait sa probité et son bon esprit, il se sentait frappé de son raisonnement et de son exemple; mais la passion ayant prévalu sur la raison, il ordonne qu'on le mette en prison comme chrétien, et qu'en cette qualité il soit dépouillé de tous ses titres.

Alors la joie de Vital se répandit jusque sur son front, car il ne se vit pas plus tôt chargé de chaînes et mêlé, dans la prison, avec plusieurs autres saints confesseurs, qu'il ne put retenir les vifs sentiments d'allégresse que lui causait son heureux sort. Sa présence relevait le courage des martyrs, et ses discours faisaient tous les jours quelque nouvelle conquête. Le juge Paulin, désespérant de le pervertir, le fit tourmenter sur le chevalet avec tant de cruauté, qu'on regarda comme un miracle qu'il pût survivre à ce supplice. Tous ses os furent déboîtés, tout son corps déchiré avec des ongles de fer; et l'inhumanité du consul alla à un tel point, que les bourreaux même ne purent jamais se résoudre à pousser plus loin cette barbarie. Saint Vital n'avait presque plus de vie, et il avait encore assez de force pour prêcher Jésus-Christ. Le tyran devenu furieux par la constance inimaginable de ce grand saint, et irrité de se voir vaincu, commanda qu'il fût conduit au lieu où Ursicin avait été exécuté; qu'on y dressât un autel; et que, s'il refusait de sacrifier aux dieux de l'empire, il fût enterré tout vif à la place même de l'autel. Vital fut mené au supplice, comme au triomphe, et sa fermeté à confesser et prêcher Jésus-Christ, se manifestant avec plus d'éclat au milieu des tourments, il fut jeté dans une fosse profonde, où, accablé de pierres et de terre, il alla recevoir dans le Ciel la récompense due à sa fidélité. Son martyre arriva le 27 avril 171, selon Baronius. Au moment que le saint expira, un prêtre d'Apollon, qui avait le plus animé le juge contre lui, fut possédé du démon et agité avec tant de rage, qu'il ne cesss de crier jour et nuit : Tu me tourmentes, Vital, tu me brûles; jusqu'à ce qu'au septième jour, ne pouvant plus supporter l'ardeur dont il était embrasé, il se jeta dans une rivière où il se noya.

On voit à Ravenne une des plus magnifiques églises du monde, sous le nom de ce saint; elle a été bâtie sur le lieu où l'on tient par tradition qu'il avait souffert le martyre. On y conserve ses reliques dans un magnifique tombeau.

On célèbre aussi en ce jour la mémoire de sainte Valérie, femme de saint Vital, laquelle retournant de Ravenne à Milan, après la mort glorieuse de son mari, fut assommée en chemin par des paysans idolâtres, qui voulaient l'obliger de manger des viandes qu'ils avaient offertes aux idoles; mais leur ayant répondu qu'elle était chrétienne, et qu'elle avait horreur de tout ce qui était immolé à leurs fausses divinités, elle fut si cruellement flagellée, qu'ayant été portée à Milan à demi-morte, elle y rendit à Dieu, deux jours après, son bienheureux esprit; elle est honorée comme martyre.

PANÉGYRIQUE DE SAINT VITAL.

TEXTE : *Inveni quem diligit anima mea; tenui eum nec dimittam.* (Cant., III, 4.)

Jésus-Christ nous a donné et sacrifié tout son cœur; il a pu, en s'adressant à tous les hommes, leur porter ce défi : « Y a-t-il un de vos amis qui soit mort pour vous? » C'est pourquoi aussi il exige que nous l'aimions à notre tour, puisqu'il nous a aimés le premier. C'est par le cœur que nous pouvons juger si nous sommes dans la voie du salut. « Là où est notre trésor, là est notre cœur. » Le cœur des saints était tout à Dieu; celui de saint Vital n'a pas appartenu un instant au monde. En célébrant la fête de ce grand saint, considérons : *Son amour pour Dieu,* première partie; *notre peu d'amour pour lui,* deuxième partie.

Ire PARTIE. — SON AMOUR POUR DIEU.

Ce que Dieu exige avant tout de nous, c'est notre cœur. La première de nos obligations est de l'aimer : « Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur. » C'est pourquoi Dieu dit à chacun de nous : « Mon fils, donnez-moi votre cœur. »

Aussi, pour connaître un saint, il ne suffit pas d'entendre les différents détails de son histoire, il faut surtout connaître l'histoire de son cœur; étudier ce cœur, en mesurer la largeur, la profondeur, les sentiments, les aspirations et l'amour. Or, dans le cœur des saints il y avait un amour profond et sans bornes pour Dieu. Lui seul leur paraissait digne de posséder leur cœur; tout le reste n'était rien à leurs yeux; le monde, les biens, les honneurs, les plaisirs du monde n'étaient à leurs yeux que des tentations ou des obstacles à leur salut. C'est de là que venait le mépris qu'ils en faisaient; pour ce motif, ils se retiraient du monde dans d'affreuses solitudes pour ne vaquer plus qu'aux saints exercices de leur amour. Ainsi, M. F., si vous voulez vous faire une idée exacte de ce que c'est qu'un saint, je vous le dirai en un mot : un saint est un cœur brûlant d'amour pour Dieu; c'est une âme qui pousse l'amour pour Dieu jusqu'au mépris de soi-même et des choses du monde.

C'est bien ce que pratiqua toute sa vie saint Vital. Dès qu'il eut connu le vrai Dieu, il s'y attacha de toute son âme, ne laissa échapper aucune occasion pour lui témoigner son inviolable attachement. Voyez-le pratiquant une des plus belles œuvres de miséricorde, pour l'amour de son Dieu, en visitant les prisonniers de la foi; suivez-le dans Ravenne encourageant Ursicin à demi-vaincu sous les tortures, lui rendant par ses paroles de feu l'héroïsme qui en fait un martyr. Ce qu'il y a de plus admirable encore, c'est la joie qui rayonne sur son front quand à son tour on le charge de chaînes, qu'on le traîne en prison au milieu des autres confesseurs. Oh ! c'est alors que son amour pour Dieu éclate avec violence et qu'il peut s'appliquer ces belles paroles de l'Ecriture : *Fortis est ut mors dilectio*, car pour lui la mort va être son bonheur véritable auquel aspiraient tous ses désirs.

Où en sommes-nous sur ce point? Avons-nous seulement commencé à aimer Dieu? De quelle époque date notre fidélité à Dieu? Hélas! que d'années perdues dans les affections terrestres! Que de jours profanés au service du monde! Oh! pleurons avec saint Augustin et écrions-nous avec lui : O bonté toujours ancienne et toujours nouvelle, je vous ai aimée trop tard! Qu'au moins à l'avenir je ne cesse plus de vous aimer!

2e PARTIE. — NOTRE PEU D'AMOUR POUR LUI.

Pour juger si nous aimons véritablement Dieu, il faut se demander : quelles sont mes pensées habituelles, mes désirs les plus ardents, mes conversations, mes intentions, mes actions? Jésus-Christ l'a dit : « Celui qui m'aime garde mes commandements. » Pour savoir donc où en est notre cœur, il faut rechercher quel est l'objet ordinaire de nos pensées, de nos désirs, de nos paroles, le but de nos actions. Est-ce Dieu ou la créature, les choses de Dieu ou celles du monde? Le chrétien qui aime véritablement Dieu pense souvent à lui; la conversation intime et silencieuse de son cœur est avec Dieu; son désir le plus ardent serait d'être uni à jamais à Dieu; parler de Dieu, du ciel, de l'âme et des choses de l'âme et du Ciel, est son suprême bonheur; ses actions ne tendent que vers le Ciel; enfin il ne vit que pour Dieu.

Cet amour de Dieu une fois enraciné dans un cœur y produit une haine profonde du péché. Cela est logique; quand on aime Dieu, on aime ce qu'il aime, on hait ce qu'il hait; or, sur la terre, Dieu ne hait qu'une seule chose, le péché. Cette haine, ce dégoût, cette crainte du péché, voilà un des principaux signes auxquels on reconnaît les saints. Est-ce le nôtre? Quelles sont les tendances de notre cœur et de notre vie? L'arbre tombera du côté vers lequel il penche; s'il penche vers l'enfer, il y tombera; s'il s'élève vers le Ciel, il y demeurera. Enfin, M. F., si je vous demandais : Voulez-vous être heureux? Vous me répondriez : Certes, oui. Et que je vous pose cette seconde question : Où avez-vous placé votre bonheur? Il faut que vous puissiez répondre : en Dieu seul! Aimer et servir Dieu en ce monde, le posséder dans l'autre, voilà mon suprême bonheur, mon seul désir.

En est-il ainsi de nous? Si Dieu venait à nous demander dix fois par jour : Mon enfant, à quoi pensez-vous? que désirez-vous? de quoi parlez-vous? Pour qui travaillez-vous et souffrez-vous? Notre réponse quelle serait-elle? Pourrions-nous dire que Dieu seul est le plus cher objet de nos pensées et de nos affections?

Saint Thomas d'Aquin, ce savant et pieux ami de l'Eucharistie, après avoir beaucoup travaillé et écrit pour mieux faire connaître ce grand sacrement, reçut un jour la visite de Jésus-Christ, qui lui dit : « Thomas, tu as bien écrit de moi, que veux-tu pour ta récompense? » Le saint ne chercha pas longtemps une réponse, et s'écria : « Vous-même, Seigneur, vous seul! » Oh! que ce soit là le cri habituel de notre cœur : je ne veux que vous, Seigneur, vous seul! Que ce soit là le sens de toutes nos actions, le but de toute notre vie. C'est commencer le Ciel ici-bas; car le Ciel qu'est-il? C'est la patrie où l'on ne cesse d'aimer et de posséder le Seigneur, notre Dieu.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Absit a nobis ut relinquamus Dominum et serviamus diis alienis. (Jos., xxv, 16.)

Spes illorum immortalite plena est. (Sap., III, 4.)

Nouveau Testament. — Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. (Matth., v, 10.)

Qui perdiderit animam suam propter me et Evangelium, salvam faciet eam. (Marc., VIII, 35.)

Qui vicerit, vestietur vestimentibus albis. (Apoc., III, 5.)

2. — SS. PÈRES.

Ipsa mors martyrum, præmium vitæ est. (S. Ambros., *de Virginib.*, l. I.)

Cum judicatur martyr et condemnatur, tunc vincit, atque prosternit persecutorem. (Id., *Serm.* 76.)

Nulli martyrum, sed ipsi Deo, quamvis in memorias martyrum, constituimus altaria. (S. Augustin., *de Civit. Dei*, l. XX, c. 21.)

Sine ferro et flaminis martyres esse possumus, si patientiam in animo veraciter conservemus. (S. Bonavent., *Serm.* 3 *de S. Andrea.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Mundus vindemiarum ubertate lætatur, nos sanctorum passione gaudemus, quæ quidem passio vindemiis comparanda est. (S. Ambros., *Serm.* 73 *de Nativ. SS. Petr. et Pauli.*)

2. Martyres dicuntur consanguinei Christi, quia sanguinem Christi miscuerunt cum sanguine suo. (S. Vinc. Ferr., *Serm.* 2 *Dom.* XX *Pent.*)

3. Abel ideo martyr, quia justus; ideo justus quia patiens; a quo pati martyres didicerunt. (S. Zeno, *Serm. de Patient.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

1. Exercice journalier de charité en assistant en secret les chrétiens persécutés et emprisonnés.

2. Apostolat qu'il exerce auprès d'Ursicin à demi vaincu, qu'il corrobore dans la foi et soutient jusqu'à l'accomplissement de son martyre.

3. Joie sainte qu'il éprouve lorsqu'il est conduit en prison et chargé de chaînes.

4. Confession courageuse de sa foi au milieu des tourments.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Conduite du chrétien dans les temps d'agitation, de persécution religieuse : 1. User de son influence pour adoucir les maux des persécutés. — 2. Visiter les cachots, faire des aumônes, donner partout l'exemple de la fermeté dans la foi.

II. Saint Vital a été un modèle de conduite dans de pareilles circonstances.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1. Martyre de la vie ordinaire. — 2. Moyens pour en triompher.

6. — ENCOMIA.

Inde Ravennatum placitam pete dulcius urbem,
Pulpita sanctorum per religiosa recurres,
Martyris egregii, tumulum Vitalis adora.
Vitalem ac reliquos tot chara Ravenna sepultat.
(Venant. Fortunat., *in Vita sancti Martini*, l. IV.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Bède. — Uzuard. — Adon et autres. — Actes du martyre des saints Gervais et Protais. — Surius. — Mombritius. — Venantius Fortunatus. — Bollandistes.

8. MARTYROLOGE. — S. Vital, m. — Sainte Valérie, id. — S. Marc, év. et m. — Sainte Théodore, v. et m. — SS. Aphrodisius, Caralippus, Agapius, Eusèbe, mm. — S. Pollion, id. — SS. Patrice, év., Acate, Menandre, Polyène, mm. — S. Prudent, év. — S. Pamphyle, év. — S. Emon, év. et m. — Sainte Probe, v. et m. — S. Arthème, év. — S. Théodulphe, pr. — S. Lambert.

29 avril. — SAINT PIERRE DE VÉRONE, martyr.

(XIIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT PIERRE.

Pierre naquit à Vérone, en Lombardie, vers l'an 1205, de parents infectés de manichéisme : mis heureusement dans une école catholique, il y suça les vrais principes de la religion. Envoyé ensuite à l'université de Bologne, il fit de merveilleux progrès dans la science et dans la piété. Dès l'âge de quinze ans, redoutant les séductions du monde pour son innocence, ce jeune prédestiné alla se jeter aux pieds de saint Dominique, et le conjura de le recevoir sous sa discipline; Dominique l'éprouva, et il découvrit dans cet enfant des qualités si rares et une vocation si évidente, qu'il l'admit en son ordre, dont il devait être un jour l'ornement.

Les succès de Pierre dans les sciences répondirent à ses succès dans la vertu;

aussi saint que savant, il fut bientôt en état de produire de précieux fruits. Elevé au sacerdoce, son talent éminent pour la chaire le fit destiner au ministère de la prédication, et il devint l'apôtre de l'Italie. Les cœurs les plus endurcis ne pouvaient tenir à l'onction de ses paroles; les hérétiques ne pouvaient résister à la force de ses raisons, à la vertu de ses exemples et à l'autorité de ses miracles. Les peuples sortaient en foule au-devant de lui; son auditoire ne pouvant plus se renfermer dans les églises, il était obligé de prêcher dans les rues, sur les places, ou en pleine campagne. On ne peut dire toutes les merveilles de conversion opérées par le serviteur de Dieu : les docteurs hérétiques demeuraient muets en sa présence; l'enfer eut beau frémir contre le frére Pierre de Vérone, le saint confondit les démons et leurs sectateurs, et il triompha de toute leur malice.

Pour détruire l'autorité des miracles du grand prédicateur, le chef de l'hérésie imagina un stratagème. « Je vais, dit-il aux siens, faire le malade, et je me glisserai vers lui dans la foule; il m'imposera les mains, et me dira que je suis guéri. Alors je proclamerai son imposture. » L'artifice fut mis en usage; mais Pierre n'y fut pas trompé. « Si vous êtes malade, dit-il, soyez guéri; si vous n'êtes pas malade, soyez-le! » Aussitôt une fièvre terrible s'empara de cet homme, et le mit dans un état à désespérer de sa vie. Alors, dévoilant lui-même sa fourberie, il pria le saint d'avoir pitié de son âme, fit abjuration de ses erreurs, et recouvra la santé.

La foi et le zèle de notre apôtre, son amour pour Jésus-Christ, sa dévotion à la sainte Vierge, devenaient de jour en jour plus ardents. Sa soif du salut des âmes l'entraînait; la douceur et la charité étaient les armes invincibles de ses combats. Cependant les ennemis de l'Eglise conjurèrent sa perte; un jour qu'il revenait de Côme à Milan, ils apostèrent deux assassins sur sa route. L'un d'eux lui déchargea sur la tête deux coups de hache; Pierre, tombé par terre, se releva pour réciter le Symbole de la foi; alors l'assassin lui enfonça une épée dans la poitrine, et lui procura ainsi la couronne de martyre, le 29 avril 1252; il avait 46 ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE.

TEXTE : *Beatus vir qui suffert tentationem... accipiet coronam vitæ.* (Jac., I, 12.)

L'égoïsme est tellement grand de nos jours qu'on l'a presque érigé en vertu. Ainsi il n'est pas rare d'entendre des hommes qui tiennent ce langage : « Je ne m'occupe nullement des autres; je fais mes affaires; que chacun fasse les siennes; tout sera bien. » Le mal ne serait pas si grand encore, si on ne pensait de même quand il s'agit des intérêts éternels des âmes. Sur ce point même, on se croit innocent, si on ne fait pas de mal aux âmes; on ne se croit pas obligé de leur faire du bien. Cette conduite égoïste est solennellement condamnée par celle des saints; nous allons le voir dans la vie de saint Pierre. Méditons : *Ce qu'il fit pour son salut,* première considération; *ce qu'il fit pour le salut du prochain,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — CE QU'IL FIT POUR SON SALUT.

Ce saint naquit à Vérone, en 1205. Il n'eut autour de son berceau et de son enfance que de mauvais exemples : ses parents étaient infectés de l'hérésie du manichéisme; mais Dieu veilla particulièrement sur cet enfant de bénédiction; il fut d'abord préservé du danger auquel l'exposait sa naissance; puis confié à un maître catholique, il revint à la maison paternelle fervent serviteur de Dieu. Envoyé à l'Université de Bologne, il sut si bien se conserver, qu'il échappa à toutes les atteintes des vices qui y régnaient : la corruption de ses compagnons, loin de le faire tomber dans les mêmes égarements, ne fit que raffermir sa vertu.

Quel exemple pour nous, M. F.! Que de fois nous accusons les autres de nos chutes! Nous sommes si faibles dans la foi, si peu enracinés dans la vertu, que le

moindre choc nous fait tomber; un mot impie trouble notre foi; une parole déshonnête flétrit notre cœur; une simple moquerie abat notre courage; quelle honte pour des disciples de Jésus-Christ d'être aussi chancelants, aussi peu courageux dans le bien !

Cependant saint Pierre, comme toutes les âmes qui aspirent à la perfection, sentit s'élever dans son cœur un vif désir de quitter le siècle et d'aller servir Dieu loin du regard des hommes. Il se présenta à saint Dominique, n'ayant encore que quinze ans. Malgré sa jeunesse, mais à cause de sa vertu et de sa science, il lui donna l'habit de son ordre. Pierre se montra digne de cette confiance. Prière continuelle, veilles prolongées, jeûnes rigoureux, voilà ce qu'était sa vie; elle était si laborieuse et si austère qu'il en tomba dangereusement malade. Quel admirable courage dans un jeune homme de quinze ans! quelle énergie de foi et d'amour dans un enfant!

Que sont nos jeunes gens à cet âge? De grands enfants qui ne savent ni penser, ni parler, ni se conduire. Des âmes timides, faibles, cédant à toutes les tentations, tombant dans tous les piéges. Que sont-ils à l'Eglise? Que vaut leur prière? Comment assistent-ils aux offices de l'Eglise? Que sont-ils à la maison paternelle? Pourrait-on deviner par leur conduite qu'ils ont été instruits, élevés dans les principes du christianisme? Quelles vertus remarquent leurs parents en eux? Ou plutôt quels vices ne montrent-ils pas?

A qui la faute? M. F., aux enfants d'abord, parce qu'ils n'ont pas profité des grâces et des moyens de perfection que Dieu leur avait ménagés; aux parents ensuite, parce qu'ils détruisent chaque jour dans l'âme de leurs enfants l'édifice moral que le prêtre y avait bâti. Quelle épouvantable responsabilité pour les enfants et pour les parents! Saint Pierre, martyr, s'est sanctifié malgré les hérésies et les scandales de la maison paternelle; que dire donc des enfants qui se damnent sous les yeux de parents chrétiens? Il y a là de quoi réfléchir et nous humilier en face de la conduite des saints qui condamne solennement la nôtre.

IIme CONSIDÉRATION. — CE QU'IL FIT POUR LE SALUT DU PROCHAIN.

Non, saint Pierre, de l'ordre de saint Dominique, ne fut pas égoïste; non, il ne se contenta pas de faire son propre salut; il eut encore faim et soif du salut de ses frères. Que fit-il pour atteindre ce but? Il se consacra entièrement à la conversion des âmes par la prédication. Le Ciel lui avait donné tous les talents et toutes les qualités nécessaires pour faire de brillantes conquêtes par la parole. Aussitôt qu'il fut ordonné prêtre, il dut exercer ce sublime ministère; il fit une telle impression qu'une multitude innombrable de pécheurs se convertirent en Italie; une foule d'hérétiques revinrent dans le sein de l'Eglise, et le Ciel semblait réserver de grandes destinées à ce nouvel apôtre.

Mais, qui peut sonder les desseins de la Providence? Pour empêcher peut-être l'orgueil de se mêler dans ces magnifiques succès, ou plutôt pour préparer l'apôtre à la couronne du martyre qui l'attendait, Dieu permit que la calomnie vînt le noircir pour quelque temps. Pierre fut retiré de la chaire et relégué dans un couvent de la Marche d'Ancône. Le vertueux prêtre souffrit cette humiliation avec joie, et remercia Dieu de lui avoir ménagé cette épreuve.

Cependant plus tard, son innocence fut reconnue, il reparut dans la chaire de vérité, et sa parole continua à opérer des prodiges. Bientôt son mérite et ses éminentes vertus le firent placer à la tête de plusieurs couvents. En 1232, le Souverain Pontife le nomma même inquisiteur général de la foi, fonctions délicates qu'il sut remplir avec autant de mansuétude pour les bons que de fermeté contre les méchants. Son zèle pour le salut de ses frères augmenta avec son autorité : Voyages, prédication, travaux de toute sorte, rien ne fut épargné pour étendre le royaume spirituel de Jésus-Christ.

Cependant un tel homme, on le comprend, devait être odieux aux ennemis acharnés de l'Eglise. Les hérétiques le haïssaient à mort, et, après avoir médité sa

perte sous le pontificat de Grégoire IX, ils arrivèrent à leur but sous celui d'Innocent IV : ils apostèrent deux assassins pour le tuer à son retour de Côme à Milan. C'est ainsi qu'il mourut pour la foi, victime de son zèle, le 29 avril 1252. Mais bientôt les nombreux miracles qui illustraient son tombeau, ouvrirent les yeux à un grand nombre d'hérétiques. Son assassin même se sentit accablé de remords, se convertit et expia son crime par les exercices d'une longue et austère pénitence.

Saint Pierre sauve son âme malgré tous les dangers et les obstacles qu'il rencontre sur sa route; nous, nous perdons la nôtre au milieu des grâces les plus abondantes. Saint Pierre court après les âmes égarées pour les ramener à Dieu, et nous, ne perdons-nous pas souvent, au contraire, les âmes de nos frères par nos mauvais exemples. Saint Pierre se réjouit de se voir calomnié; ne prenons-nous pas plaisir à répandre ou à écouter la calomnie? Saint Pierre meurt pour sa foi; que faisons-nous pour la nôtre? Répondons devant Dieu à ces graves questions.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Qui credit Deo, attendit mandatis ejus, et qui confidit illi non minorabilitur. (Eccli., XII, 28.)

Nouveau Testament. — Signa autem eos qui crediderint hæc sequuntur : in nomine meo dæmonia ejicient... super ægros manus imponent et bene habebunt. (Marc., XVI, 17.)

Si mihi non vultis credere, operibus credite. (Joan., X, 38.)

Attendite a falsis prophetis. (Matth., VII, 15.)

2. — SS. PÈRES.

Credite qui omnino non fallit. Credite illi qui credentibus præmia æternæ vitæ dabit. Credite illi qui incredulis æterna supplicia gehennæ ardoribus irrogabit. (S. Cyprian., *ad Mart.*)

Fides in Deo est secura anchora. (S. Chrysost., *in Gen.*)

Quamvis sint in hæreticorum scriptis quædam quæ videantur eruditionis et pietatis speciem habere, nunquam tamen vacua sunt venenis. (S. Leo, *Ep.* 93.)

Morte martyrum religio defensa, cumulata fides, Ecclesia roborata est, vicerunt mortui, victi persecutores sunt. (S. Ambros., *de Resur. rect. fide.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Sicut quædam medicamenta omnibus morbis prosunt ; ita fides catholica contra omnes morbos animi medelam affert. (S. Hilar., *de Trinit.*)

2. Sicut per tres filios Noe hominum genus multiplicavit universi conditor; ita quoque et in fide per undecim piscatores illiteratos et ideotæs, qui neque os aperire audebant, omnem sibi conciliavit. (S. Bonavent., *de Diæta salut.*)

3. Sicut improbi pueri pædagogum excludunt, ita hæretici arcent prophetas a sua ecclesia, ne ab iisdem de falsis doctrinis arguantur. (S. Clement. Alex., *Strom.*, l. VII.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Amour de l'étude qui lui fait faire de grands progrès dans les sciences sacrées et profanes.

Zèle qu'il montre dans ses éloquentes prédications, où il opère de nombreuses conversions.

Foi. Il meurt martyr de sa foi en succombant sous les coups des hérétiques.

Dévotion à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à la sainte Vierge, ardente et persévérante.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(A Guillelmo Parisiensi, *Ex proprio de Sanctis.*)

Texte : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi, in reliquo reposita est mihi corona justitiæ.* (II Tim., IV.)

Sanctus Petrus similis fuit B. Paulo, apostolo: 1. Paulus ultimus fuit apostolorum, sic iste temporibus nostris ultimus fuit martyrum. — 2. Similis fuit in vita quia sanctam vitam cœlibemque duxit. — 3. In morte Paulus occisus

est obtruncatione, ille capitis vulneratione. — 4. In causa mortis, quia pro fide occisus est. — 5. In coronatione, quia præter communem gloriam cum Paulo, habet specialem coronam, virginum, prædicatorum, martyrum.

—

IIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Saint Pierre, religieux dominicain : 1. Son renoncement au monde. — 2. Son amour pour la solitude. — 3. Ses progrès dans la vertu.

II. Saint Pierre, prédicateur : 1. Sa célébrité accroît son humilité. — 2. Merveilleux fruits de ses prédications.

III. Saint Pierre, martyr : 1. De sa foi. — 2. De la méchanceté des hérétiques.

6. — ENCOMIA.

AUDITORES SUOS NIMIO CALORE ÆSTUANTES, NUBE MIRABILITER OBVELAT.

Petre, petis supplex divinæ umbracula nubis,
Moxque æstum velo temperat orta suo.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Le P. Ferdinand du Châtel, *Histoire de saint Dominique*. — Thomas Lentius. — Surius. — Les Bollandistes. — Proust. — Godescard. — Rorhbacher.

8. MARTYROLOGE. — S. Pierre, m. — S. Tychius. — SS. Agape et Secondin, mm. — SS. Emilien, Tertulla et Antonia, v. — Les sept voleurs convertis et martyrisés. — S. Paulin, év. et c. — S. Hugues, ab. — S. Robert, id. — S. Gombert. — S. Martin, c. — Sainte Ave, v.

30 avril. — SAINTE CATHERINE DE SIENNE,

VIERGE, DU TIERS ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE (XIVe SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

Sainte Catherine naquit à Sienne en 1347 ; elle eut pour père Jacques Benincasa, teinturier de profession et homme de bien. Elle fut élevée d'une manière fort chrétienne. Ses belles qualités la firent surnommer Euphrosine. A peine fut-elle capable de connaître Dieu, qu'elle en reçut les grâces les plus abondantes, auxquelles elle répondit par la plus parfaite fidélité. La prière et la retraite faisaient ses plus chères délices. De temps en temps elle se retirait dans la solitude, afin de retracer en elle, autant que la faiblesse de son âge le lui permettait, la vie des Pères du désert. Dès son enfance, elle fit vœu de virginité, pour que son cœur ne fût plus partagé entre la créature et le Créateur. Lorsqu'elle eut atteint sa douzième année, ses parents voulurent la marier. Comme elle témoignait beaucoup de répugnance pour cet état, on lui suscita une forte persécution : on dérangea ses pratiques de dévotion ; on lui ôta la petite chambre où elle se retirait seule de temps en temps ; on la chargea du soin de la maison, et on exigea d'elle les services qu'on n'exige communément que d'une servante. Ses sœurs et ses amies l'attaquèrent de leur côté, en tâchant de lui inspirer le goût des vanités du monde, et elle commença à se parer un peu mieux. Mais elle découvrit bientôt le piége qu'on lui tendait ; elle se repentit de sa complaisance et la pleura le reste de sa vie. Cependant son père, édifié de sa patience et de ses vertus, revint de ses préventions, rendit son amitié à sa fille, et lui permit de reprendre ses anciennes pratiques de dévotion.

Catherine, devenue libre, suivit l'attrait intérieur qui la portait à toutes les œuvres de mortification et de charité. Elle faisait aux pauvres d'abondantas aumônes ; elle servait les malades ; elle consolait les prisonniers et tous les malheureux. Sa nourriture ordinaire consistait en des herbes bouillies sans aucun assaisonnement. Elle portait le cilice avec une ceinture de fer. Elle dormait peu, encore était-elle couchée sur la terre nue. Ce fut à l'âge de quinze ans qu'elle commença ce genre de vie. Dieu l'affligea de diverses maladies, que les remèdes ne firent qu'aigrir ; les douleurs qu'elle souffrait n'altérèrent jamais la tranquillité

de son âme. Lorsqu'elle eut atteint sa dix-huitième année, elle prit l'habit du tiers ordre de Saint-Dominique. Ses mortifications n'eurent plus de bornes. Dieu permit que son imagination fût remplie de fantômes impurs, et qu'elle éprouvât les tentations les plus honteuses et les plus humiliantes pour une vierge. Le démon remplit son esprit d'épaisses ténèbres, en sorte qu'elle se trouva réduite à l'état le plus déplorable. La prière, l'humilité, la résignation et la confiance en Dieu la firent triompher de tous les efforts du tentateur. Le Sauveur l'ayant visitée après ce rude combat, elle lui dit : « Où étiez-vous, mon divin Époux, tandis que je me voyais dans une situation aussi affreuse? — J'étais avec vous, répondit-il. — « Quoi! reprit Catherine, vous étiez au milieu des abominations qui couvraient mon âme! — Ces abominations, répliqua le Sauveur, ne vous ont point souillée, parce qu'elles vous faisaient horreur; ainsi, le combat que vous avez soutenu a été pour vous une source de mérites; c'est à ma présence que vous avez été redevable de la victoire. »

Son amour pour les pauvres l'avait portée à servir deux vieilles femmes qui avaient les maladies les plus dégoûtantes. Loin de recevoir des marques de reconnaissance de la part de ces malheureuses, elle n'en recevait au contraire que des duretés, des reproches et des injures. L'une même de ces femmes en vint jusqu'à noircir la réputation de sa bienfaitrice par des calomnies atroces, en quoi elle fut secondée par une des sœurs du couvent. Catherine n'en continua pas moins ses soins, laissant à la Providence celui de justifier son innocence. Elle pria pour ses calomniatrices, qui se convertirent et se rétractèrent publiquement.

Pendant la peste qui fit sentir ses ravages en 1374, elle se dévoua généreusement au service de ceux qui étaient attaqués de ce fléau, et elle obtint par ses prières la guérison de plusieurs d'entre eux. Elle obtint de la même manière la conversion de divers pécheurs, qui paraissaient désespérés. Ses discours, dans ces occasions étaient si persuasifs, qu'on ne pouvait y résister. Ses supérieurs la déterminèrent à faire différents voyages, dont le but était la gloire de Dieu et l'utilité du prochain.

Les Florentins avaient déclaré la guerre au pape, dans l'intention de le dépouiller de ce qu'il possédait en Italie. Leur armée prit pour signal le mot *Liberté*. Catherine, par ses lettres, ses exhortations et ses prières, empêcha plusieurs d'entrer dans leur parti. On lui fit faire diverses démarches dans la persuasion qu'elle réussirait à ramener les esprits divisés et à rétablir la paix. Malheureusement elle traitait avec des hommes qui n'avaient rien moins que des dispositions pacifiques. Elle montra le plus grand zèle pour obtenir que le pape Grégoire XI quittât Avignon et revînt à Rome, ce point lui paraissant d'une grande importance pour faire cesser le schisme qui affligeait l'Eglise depuis si longtemps. Elle eut le bonheur de voir ses désirs accomplis. Le pape partit d'Avignon le 13 septembre 1376.

Catherine, de retour à Sienne, continua son premier genre de vie. La connaissance qu'elle avait des choses célestes lui avait acquis beaucoup de réputation. La jalousie porta quelques particuliers à lui proposer des questions qu'ils croyaient difficiles, dans le dessein de la prendre en défaut et de la faire passer pour une ignorante ; mais ses réponses ne servirent qu'à couvrir ses ennemis de confusion. Ils furent forcés de convenir qu'ils n'avaient jamais vu personne aussi éclairé dans les voies de Dieu, ni aussi solidement établi dans l'humilité, que Catherine de Sienne.

Un sénateur de Sienne, nommé Etienne, d'une famille distinguée, avait des ennemis puissants qui l'avaient réduit à la dernière extrémité. La sainte, par ses prières, lui obtint un parfait mépris des choses du monde, et calma la fureur de ceux qui le persécutaient. Etienne, plein de reconnaissance pour sa libératrice, s'attacha à sa personne. Il avouait que sa présence et ses discours excitaient dans son cœur de vifs sentiments d'amour pour Dieu, et le confirmaient de jour en jour dans le mépris des objets créés. Il recueillait toutes ses paroles comme des oracles, et il la suivit dans ses voyages. Ce fut par ses conseils qu'il embrassa depuis l'institut des Chartreux. Il assista à sa mort et se chargea d'écrire sa vie. Il

avait été témoin des miracles et des vertus de la sainte; il l'avait vue prédire l'avenir et pénétrer dans les replis les plus secrets des consciences.

Cependant les troubles d'Italie duraient toujours. Le pape envoya Catherine aux Florentins, dans l'espérance qu'elle réussirait mieux que personne à disposer les esprits à un accommodement. Elle trouva la ville de Florence dans le plus affreux désordre; ce n'était de toutes parts que meurtres et confiscations. Plus d'une fois elle se vit exposée à perdre la vie. A la fin son courage et sa persévérance furent couronnés d'un heureux succès. Son zèle pour la gloire de Dieu la rendait extrêmement sensible aux scandales; mais il n'y en eut point qui lui causât plus de douleur que celui du grand schisme qui commença en 1378. Elle fit tous ses efforts pour en arrêter les suites. Elle écrivit des lettres pleines de force à divers princes pour les exhorter à y renoncer. Nons n'entrerons point dans le détail des extases, des miracles et des autres grâces extraordinaires dont elle fut favorisée. Elle nous a laissé des ouvrages qui paraîtront précieux à quiconque estime le langage de la vraie piété. Elle mourut à Rome le 30 avril 1380, à l'âge de trente-trois ans, et fut canonisée en 1461 par le pape Pie II.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

TEXTE : *Castigo corpus meum et in servitutem redigo.*
(Cor., IX, 27.)

De nos jours, M. F., on ne songe plus qu'à jouir : on veut devenir riche pour jouir; on veut devenir grand et estimé aux yeux du monde pour jouir; en un mot, jouir, semble pour beaucoup d'hommes être le but suprême de la vie. Rien de plus opposé à la volonté de Dieu; rien de plus dangereux pour le salut. Les saints, qui comprenaient mieux que nous la fin dernière de notre existence terrestre, ont redouté toutes les jouissances passagères qui attirent après elles des châtiments sans fin. Sainte Catherine, surtout, nous apparaît comme un illustre modèle de pénitence et de mortification. Arrêtons-nous un moment à contempler ce grand et édifiant spectacle d'une vie entière vouée aux plus effrayantes austérités. Oui, elle fut : *Dure pour elle-même,* première considération; *charitable pour les autres,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — DURE POUR ELLE-MÊME.

Naturellement l'homme a horreur de toute souffrance. Le mot de pénitence sonne mal aux oreilles peu chrétiennes. Le démon de son côté se sert de cette répugnance pour éloigner les âmes de toute mortification : ce mot lui sert d'épouvantail pour les retenir dans les faciles jouissances du siècle. Mais là où souffle l'esprit de Dieu, la pénitence devient la précieuse échelle par laquelle les âmes s'élèvent vers le ciel; elle est, pour le pécheur, pour le pauvre naufragé, la planche unique de salut; elle est pour les justes un moyen de perfection qui augmente de jour en jour et les attache plus fortement aux biens impérissables de l'éternité. C'est à ce titre que Catherine de Sienne s'est faite pénitente : innocente et pure à toutes les époques de sa noble vie, elle n'avait pas, comme nous, à expier les égarements d'un passé orageux : les terribles austérités de sa vie n'étaient qu'un moyen de se détacher du monde pour s'attacher à Dieu seul. Plus que personne, elle était profondément convaincue de cette maxime essentielle : « que la vie du chrétien sur la terre doit être une pénitence continuelle. »

Aussi n'attendit-elle pas que les années eussent fortifié son tempérament pour se livrer aux rigueurs de la pénitence. Encore enfant, elle cherchait à imiter la vie silencieuse et mortifiée des Pères du désert : prières presque continuelles, mortifications dans ses repas, discipline, voilà ce qu'on trouve déjà dans les premières années de son enfance vertueuse. Un jour l'amour de la solitude la poussa

à quitter la maison paternelle pour aller se cacher dans une caverne : on a toujours remarqué que les grandes âmes recherchent le silence et le calme pour mieux jouir d'elles-mêmes; mais ici l'Esprit saint commanda à la pieuse enfant de retourner chez ses parents : elle obéit à l'instant.

Cependant son père, irrité de cette manière de vivre de sa fille, voulut la forcer à se marier ; mais il était trop tard, Catherine avait disposé de son cœur ; elle l'avait voué à Jésus-Christ, qu'elle avait choisi pour son éternel époux. Elle dut, pour expier son vœu de virginité, se voir condamnée aux travaux les plus vils et les plus rudes de la maison ; elle s'y soumit sans se plaindre, heureuse qu'elle était de souffrir persécution pour une aussi bonne cause. Enfin son père, averti d'en haut et frappé lui-même de tant de vertu, la laissa libre de suivre sa vocation. Dès lors commença pour elle une nouvelle série d'austérités : elle se retira dans une petite chambre de la maison paternelle et s'y livra, tout à son aise, à la prière et à ses pénitences favorites. Faisant maigre tous les jours, ne buvant que de l'eau, elle se contenta d'un peu de pain avec des herbes crues. A l'âge de vingt ans, nouvelles austérités: elle se retrancha le pain; coucha sur une planche; porta une chaîne de fer autour du corps. Elle se donnait trois fois le jour la discipline durant une heure et demie chaque fois : que de fois le sang ruisselait de toutes parts sur son corps! Ayant pris l'habit de Saint-Dominique, elle devint plus rude encore à elle-même : elle passa trois ans sans parler à d'autres qu'à son confesseur, et ne sortit de sa cellule que pour aller à l'église. Et cette vie se prolongea jusqu'à sa mort. Quel exemple, M. F., et que nous devons nous confondre à la vue de ces âmes saintes qui se méprisent, qui se persécutent elles-mêmes, tandis que nous, pauvres esclaves de toutes les passions, nous ne songeons qu'aux plaisirs mortels de la terre! Jusqu'à quand durera cet aveuglement?

IIe CONSIDÉRATION. — CHARITABLE POUR LES AUTRES.

Quand on est riche et bien né, c'est une noble jouissance que de faire du bien aux pauvres; aussi ne vous parlerai-je pas de cette charité ordinaire quand il s'agit d'une héroïne comme l'était sainte Catherine. Elle fut ingénieuse à trouver une charité où elle se punissait cruellement elle-même; une charité qui l'exposait à souffrir de la méchanceté, de l'ingratitude et des persécutions de ceux mêmes auxquels elle faisait bien. Un exemple entre autres. Il y avait, à Sienne, une veuve affligée d'une affreuse et rebutante maladie; personne n'eût osé ni la soigner, ni seulement l'approcher. Catherine vit là une bonne occasion de pratiquer la charité avec plusieurs autres vertus. Elle se mit donc à servir cette malheureuse comme si elle eût été sa servante.

Mais, au lieu d'en être touchée, cette femme se prit à maltraiter sa sainte bienfaitrice, la frappant, la maudissant, l'accusant des crimes les plus abominables. Qu'eussiez-vous fait à sa place? Bien certainement, vous l'eussiez laissé là, disant qu'elle méritait son triste sort. Mais les saints ne pensent pas ainsi. Loin de se rebuter de tant de méchanceté et d'ingratitude, Catherine redouble de soins et de charité envers cette infortunée. Plus sensible aux maux spirituels de cette âme qu'à ses propres peines, elle ne songea qu'à l'encourager, à l'éclairer et à l'engager à pleurer ses péchés et à se convertir; à Dieu était renvoyé toute la gloire de cette sublime résignation. Aussi la récompensa-t-il bientôt: Jésus-Christ apparut à la sainte, tenant en ses mains une couronne d'or et une couronne d'épines, l'invitant à choisir. Catherine saisit avec empressement la seconde, et l'enfonçant sur sa tête, elle s'écria : « Seigneur, je veux me conformer en cette vie à votre passion et faire de vos souffrances mes délices. » Voilà bien l'esprit des saints : ils ne veulent que souffrir pour celui qu'ils aiment ; c'est la marque la plus certaine du véritable amour.

Enfin, après avoir vécu trente-trois ans dans les pratiques de la pénitence et de la charité, sainte Catherine mourut en prononçant ces belles paroles : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains! »

M. F., les saints, les innocents, les âmes pures cherchent ardemment les souffrances, et nous, pécheurs, que faisons-nous? Nous nons estimons heureux quand nous pouvons y échapper! Quel aveuglement! Oh! attachons-nous donc à la croix, aimons-la, suivons-la; elle mène au Ciel.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et maximes. — 4. Vertus spéciales de la sainte. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Deus docuisti me a juventute mea. (Ps. LXX, 17.)

Mirabiliter me crucias. (Job, X, 19.)

Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus. (Ose., II, 14.)

Nouveau Testament. — Qui vult venire post me, abneget semetipsum et sequatur me. (Luc., IX, 23.)

Stigmata Jesu Christi in corpore meo porto. (Gal., VI, 17.)

Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus. (Id., II, 30.)

Nostra conversatio in cœlis est. (Philip., III, 20.)

2. — SS. PÈRES.

Ille caritate Dei perfectior est qui ad ejus amorem pluris convertit, gratissimunque Deo sacrificium zelus est animarum. (S. Augustin., *in c.* III *Joan.*)

Quid prodest solitudo corporis, si solitudo defuerit mentis? (S. Gregor., *Moral.*, l. III.)

Sic vivere, jam in æternitatis vita partem habere est. (Id., *Ep.* 26.)

Nolo vivere sine vulnere cum te video vulneratum. (S. Bernard., *in Cant.*)

3. — COMPARAISONS.

1. De même que le Saint-Esprit instruisit les apôtres, de même le Sauveur luimême voulut être le précepteur de sainte Catherine.

2. Sainte Catherine peut être comparée justement à la femme forte de l'Ecriture, car elle a comme elle gouverné avec sagesse sa maison, à ce point qu'elle fut chargée des affaires les plus importantes, civiles comme ecclésiastiques, et qu'elle les mena toutes à une heureuse conclusion.

3. Son amour pour le Sauveur a été semblable à celui de l'épouse des *Cantiques : Fulcite me floribus, quia amore langueo.*

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

HUMILITÉ profonde dans toutes les situations où elle s'est trouvée.

MORTIFICATION continuelle dès son bas âge jusqu'a sa mort.

PRATIQUE DE LA PRIÈRE habituellement.

RÉSIGNATION complète à la volonté de Dieu.

CHARITÉ qu'elle exerça toujours par ses abondantes aumônes.

DÉVOUEMENT incessant durant la peste de 1374.

ESPRIT DE CONCILIATION dans les hautes missions dont elle fut chargée.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Le P. Nouet.)

I. *Dilectus meus mihi :* Son bien aimé fut avec elle : 1. Dès son bas âge. — 2. Lui donnant l'esprit d'oraison, le sentiment de la perfection, sa couronne d'épines, ses saintes plaies, son propre cœur.

II. *Et ego illi :* Elle s'est donnée à Jésus-Christ : 1. Par une fidèle correspondance à la grâce. — 2. Ses mortifications. — 3. Son avancement dans la perfection, en pratiquant toutes les vertus à un degré éminent.

—

IIe PLAN.

(Le P. Houdry.)

Sainte Catherine a été : 1. L'objet des soins les plus empressés de la providence de Dieu. — 2. Le sujet de ses faveurs. — 3. L'instrument de ses merveilles.

—

IIIe PLAN.

(Tiré des *Essais de Panégyriques* de Bretteville.)

En recevant les stigmates, sainte Catherine reçoit : 1. Une grande charité. — 2. Un désir ardent de souffrir. — 3. Un courage extraordinaire qui la fera triompher de toutes choses.

—

IVe PLAN.

(Biroat.)

1. Fille de saint Dominique, sainte Catherine participe à l'esprit de charité de son Ordre. — 2. Epouse du Sauveur, elle participe à son esprit, à ses sentiments, à ses souffrances. — 3. Mère des chrétiens, elle travaille à leur conversion, coopère à leur salut par ses prières.

6. — ENCOMIA.

1. SPINEAM CORONAM SIBI A CHRISTO OBLATAM AUREÆ PRÆPONIT.

Insevit capiti spinas Catharina, rubosque;
Vulnera sed capiti facta tulere rosas.

2. OMNI CIBO ABSTINET.

Cur dapibus mortalis eget, nullisque puella,
Vescitur ? Ille soli civis, at ista poli.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES.

Remundus Campanus : *Vie de sainte Catherine.* — Surius. — Bolandus. — Ribadeneira. — Baillet. — Giry. — Rorhbacher.

ASCÉTIQUES.

Nouet, *Vie de Jésus-Christ dans ses saints.* — Grenade, *Catéchisme*, IIe p., et dans son *Traité de l'amour de Dieu.* — S. Jure, *Connaissance de N. S. Jésus-Christ.* — Croiset, *Exercices spirituels.*

PRÉDICATEURS.

Bretteville, *Essais de Panégyriques.*—Marue, un panégyrique. — Biroat, id. — Senault, id. — Houdry, id. — Bourrée, id.

8. MARTYROLOGE. — Sainte Catherine de Sienne, v. — SS. Marianus et Jacques, mm. — S. Eutrope, év. et m. — SS. Amator, Pierre et Louis, mm. — S. Laurent, m. — SS. Aphrodisius et trente autres martyrs. — S. Maxime, id. — S. Sévère, év. — S. Donat, id. — S. Erconuald, id. — Sainte Sophie, v. et m. — S. Sévère, év. — S. Maternien, id. — S. Quiritte, id. — SS. Jean, Didier, Flave. — S. Michonier, c. — S. Adjuteur, id. — S. Forannan, ab. — Sainte Sabine, v. — Sainte Heldegarde, reine de France.

1er mai. — **SAINT JACQUES et SAINT PHILIPPE,**

APOTRES (Ier SIÈCLE.)

VIES DE SAINT JACQUES ET DE SAINT PHILIPPE.

Jacques, surnommé le *Mineur*, pour le distinguer de saint Jacques, frère de saint Jean, était fils de Marie, sœur de la sainte Vierge, et d'Alphée. C'est pour cela qu'il est appelé dans l'Evangile *frère du Seigneur*, comme étant son parent selon la chair. Il fut surnommé *le Juste*. La sainteté admirable de ses mœurs, la grandeur de sa foi et sa sagesse lui avaient mérité ce surnom, bien plus glorieux que tous les titres qui viennent de l'orgueil humain.

On croit qu'il vint au monde onze ou douze ans avant la naissance de Jésus-Christ. Quelques Pères ont dit qu'il demeurait à Capharnaüm : peut-être y vint-il lorsque Jésus-Christ s'y établit au commencement de sa prédication, l'an trentième de l'ère commune. Deux ans après, il fut appelé à l'apostolat par Jésus-Christ avec saint Jude, son frère, la seconde année de la prédication du Sauveur, quelque temps après Pâques. Jésus-Christ, après sa résurrection, s'étant montré à plus de cinq cents frères ou disciples dans la Galilée, apparut aussi en particulier à saint Jacques. Clément d'Alexandrie ajoute que ce fut alors que le Seigneur lui communiqua le don de science, aussi bien qu'à saint Jean et à saint Pierre. Saint Jérôme prétend qu'il fut désigné évêque de Jerusalem par Jésus-Christ même ; mais qu'il n'entra dans les fonctions de l'épiscopat qu'après la mort de saint Etienne. La persécution qui suivit cette mort, et dont elle fut le commencement, ayant agité l'Église de Jérusalem, les apôtres songèrent à lui donner un pasteur pour la soutenir par son exemple, ses prières et ses instructions. Saint Pierre et les deux fils de Zébédée choisirent saint Jacques, sans lui disputer cet honneur, ni se prévaloir des marques de distinction que le Seigneur leur avait données.

Il se conduisit dans cet emploi avec tant de sagesse et de piété, qu'il était aimé de tous les fidèles, et respecté des Juifs mêmes. Il était Nazaréen, dit saint Epiphane ; il ne se faisait jamais couper les cheveux et ne buvait point de vin, ni rien qui pût enivrer. On ajoute qu'il ne portait point de sandales, et qu'il n'avait qu'un simple manteau d'une étoffe grossière et une seule tunique. Il se prosternait si souvent en terre pour prier, que son front et ses genoux s'étaient endurcis comme la peau d'un chameau.

Vers l'an cinquante-unième, quelques chrétiens de Judée troublèrent l'Eglise d'Antioche en voulant forcer les gentils à la circoncision, quoiqu'ils n'en eussent reçu aucun ordre de saint Jacques. On envoya pour cela saint Paul aux apôtres et aux prêtres qui étaient à Jérusalem. Chacun dit son sentiment, et saint Jacques parla le dernier, comme évêque de Jérusalem. Il fut décidé qu'on ne devait pas inquiéter les gentils convertis, et cette décision fut envoyée à Antioche.

Festus, gouverneur de Judée, étant mort, Néron envoya Albin en sa place. Pendant que celui-ci était en chemin, le grand prêtre Ananus, voulant profiter de cette circonstance pour empêcher les progrès de l'Evangile, assembla un conseil devant lequel saint Jacques fut amené. On feignit d'abord de le consulter au sujet de Jésus-Christ. Le peuple vous prend pour le Messie, lui dit-on, c'est à vous à le désabuser de cette erreur, puisque tout le monde est prêt à croire ce que vous direz. L'histoire ne rapporte pas ce que saint Jacques répondit ; mais Hégésippe, auteur du deuxième siècle, dit qu'on le fit monter sur la terrasse du temple, afin qu'il fût entendu de tout le monde. Après qu'il y fut monté, les scribes et les pharisiens commencèrent à lui crier : O juste, que nous devons tous croire, puisque le peuple s'égare en suivant Jésus crucifié, dites-nous ce qu'il faut croire. Saint Jacques répondit à haute voix : Jésus, le Fils de l'homme, dont vous parlez, est maintenant assis à la droite de la majesté souveraine, comme Fils de Dieu, et doit venir sur les nuées du ciel. Plusieurs le crurent et rendirent gloire à Dieu ; mais les scribes et les pharisiens dirent entre eux : Nous avons mal fait d'attirer ce témoignage à Jésus : il faut précipiter cet homme. Et étant montés, ils le précipitèrent du haut de la terrasse du temple, en disant : Il faut le lapider. Saint Jacques ne mourut pas aussitôt ; mais, se mettant à genoux, il pria Dieu pour ceux qui le faisaient mourir. Comme ils lui jetaient des pierres, un des prêtres de la famille de Réchabites s'écria : Que faites-vous ? le juste prie pour vous. Mais il se trouva un foulon qui prit son maillet à fouler les draps et lui en donna plusieurs coups sur la tête. Ce fut ainsi que ce saint évêque acheva son martyre l'an 62, après avoir gouverné l'Eglise de Jérusalem vingt-neuf ans. Il fut enterré au même lieu auprès du temple, et l'on y dressa une colonne. Il a écrit une épître ou lettre qui est une des sept épîtres catholiques qui sont dans le Nouveau-Testament.

Saint Philippe, apôtre, était Galiléen et natif de Bethsaïde. Il était marié, ce qui ne l'empêchait point de s'occuper de la prière et de la méditation de la loi de Dieu. Il avait plusieurs filles qu'il avait élevées dans la crainte dn Seigneur. Jésus-Christ, quittant le lieu où saint Jean baptisait, rencontra Philippe et lui commanda de le suivre. Cette parole d'un Dieu qui peut tout ce qu'il veut eut son effet. Philippe suivit Jésus, et devint en même temps le disciple et le prédicateur de la vérité. Il courut trouver Nathanaël et lui fit part des lumières dont il venait d'être éclairé. Il lui dit qu'il avait trouvé le Messie, et l'invita à venir avec lui voir Jésus-Christ.

Saint Philippe s'attacha dès lors au Sauveur du monde et ne le quitta point. Il fut fait apôtre l'année suivante. Lorsque Jésus-Christ voulut nourrir cinq mille hommes qui le suivaient, il demanda à Philippe, pour éprouver sa foi, où l'on pouvait acheter du pain pour tant de monde ; et Philippe, qui ne connaissait pas encore la puissance de Jésus ou qui ne pensait pas qu'il voulût faire un miracle, répondit qu'il faudrait en acheter pour plus de deux cents deniers, c'est-à-dire pour plus de vingt-cinq écus. Les gentils, désirant de voir le Sauveur quelques jours avant sa passion, s'adressèrent pour cela à Philippe. Cet apôtre le dit à

André ; et ils en parlèrent ensemble à Jésus. Dans la dernière cène, Philippe demanda à Jésus-Christ qu'il fit voir le Père à lui et aux autres disciples, et qu'ils seraient contents. Jésus lui répondit que celui qui le voyait, lui qui était le Fils, voyait le Père, parce que le Père et le Fils ne sont qu'un seul et même Dieu, quoique deux personnes différentes. C'est tout ce que l'on sait de certain touchant saint Philippe. On dit qu'il prêcha la foi dans la Phrygie, où il mourut, et qu'il fut enterré à Hiéraple, ville de ce pays, vers l'an 80.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JACQUES ET DE SAINT PHILIPPE.

Texte : *Sic nos existimet homo ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei.* (I Cor., IV, 2.)

Dans ces paroles est renfermé un secret que certains chrétiens semblent complétement ignorer. Saint Paul dit : « Que l'homme nous estime comme des ministres de Jésus-Christ, et comme les dispensateurs des mystères de Dieu. » Tel est le prêtre; ministre de Jésus-Christ, il fait connaître, aimer et servir son maître ; dispensateur des divins mysteres, il transmet aux fidèles, de la part de Dieu, les lumières et les grâces nécessaires au salut. Tels furent les apôtres dont l'Eglise célèbre en ce jour la fête. Leur vie entière a été employée à ce sublime ministère : *Faire connaître Jésus-Christ,* première considération ; *nos obligations à cet égard,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — FAIRE CONNAITRE JÉSUS-CHRIST.

Saint Jacques, appelé *le Mineur* pour le distinguer de saint Jacques, frère de saint Jean, était frère de saint Simon et de saint Jude, et fils de Marie d'Alphée. Il fut appelé à l'apostolat par Jésus-Christ, la seconde année de sa prédication. On lui donnait le nom de Juste à cause de la pureté de ses mœurs, de la vivacité de sa foi et de sa sagesse extraordinaire. Aussi le vit-on plein d'ardeur à faire connaître son divin Maître. Destiné à la conversion des Juifs de Jérusalem, il en fut nommé évêque par saint Pierre. Que ne fit-il pas pour gagner à Dieu cette nation de tout temps rebelle et incrédule ? Que de travaux entrepris, que de larmes versées pour ses ouailles ! On le trouvait presque toujours prosterné à terre, demandant pardon pour le peuple, et priant pour son salut avec une telle assiduité que son front et ses genoux s'étaient endurcis comme une pierre. Non-seulement il instruisait ; mais, puissant en œuvres, il touchait, par la sainteté de sa vie, ceux qui avaient résisté à la force de ses paroles. Ses prières, sa douceur, sa gravité, son air affable et insinuant, en un mot, la bonne odeur que répandait partout son éminente et profonde piété, en convertit un si grand nombre, que les scribes et les pharisiens, ne pouvant supporter un pareil succès, résolurent de le perdre. On feignit de le consulter au sujet de Jésus-Christ ; on le fit monter sur la terrasse du temple, afin que le peuple pût mieux l'entendre. Alors ses perfides persécuteurs se mirent à crier : « O juste, que nous devons tous croire, puisque le peuple s'égare en suivant Jésus crucifié, dites-nous ce qu'il faut croire. » Saint Jacques leur répondit à haute voix : « Jésus, le Fils de l'Homme, dont vous parlez, est maintenant assis à la droite de la Majesté souveraine, comme Fils de Dieu, et doit venir sur les nuées du ciel. » Plusieurs se convertirent par suite de cette solennelle profession de foi ; mais les scribes et les pharisiens se repentirent d'avoir attiré ce témoignage à Jésus-Christ, et le précipitèrent du haut de la terrasse du temple; mais il ne mourut pas de sa chute ; on le lapida pendant qu'il priait pour ses bourreaux, et il expira enfin sous les coups de maillet dont le frappa un de ses ennemis. Ainsi mourut ce saint apôtre et évêque, l'an 62, après avoir gouverné l'Eglise de Jérusalem vingt-neuf ans.

Saint Philippe était Galiléen et natif de Bethsaïde. Marié d'abord, il quitta sa famille et ses enfants au premier appel du Sauveur. C'était le jour où Jésus-

Christ, quittant le lieu où saint Jean baptisait, rencontra Philippe et lui commanda de le suivre. Philippe obéit à l'instant. Il devint aussitôt le disciple et le prédicateur de la vérité : il courut trouver Nathanaël et lui fit part des lumières dont il venait d'être éclairé. Il lui déclara qu'il avait trouvé le Messie, et l'invita à venir le voir. Dès ce moment Philippe s'attacha au Sauveur et ne le quitta plus. L'année suivante il fut fait apôtre. Lors de la multiplication des pains, Jésus-Christ éprouva sa foi, et il fut témoin du miracle ; quelques jours avant sa passion, il se servit de Philippe pour lui amener les gentils qui désiraient le voir ; enfin à la dernière cène, Philippe, ayant demandé à Jésus-Christ de lui montrer le Père, reçut cette réponse : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas encore? Philippe, celui qui me voit, voit mon Père. » Une fois éclairé par le Saint-Esprit, ce courageux apôtre n'a plus qu'une pensée, qu'un désir : faire connaître Jésus-Christ. Faut-il pour cela passer en Asie, en Phrygie ? Il y court prêcher l'Evangile, arracher les superstitions païennes, renverser les idoles et élever des autels au vrai Dieu. Faut-il donner au divin Maître le témoignage de son sang? Il le donne avec joie. Quand notre zèle approchera-t-il de celui de ces apôtres qui ont signé de leur sang les vérités qu'ils ont prêchées ?

IIe CONSIDÉRATION. — NOS OBLIGATIONS A CE SUJET.

Enfants des apôtres, disciples de Jésus-Christ, nous devons le connaître, l'aimer et le servir, et le faire connaître, aimer et servir des autres. Plusieurs d'entre nous le doivent par état : prêtres, parents et maîtres; mais tous, nous le devons par la charité qui nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, et de nous intéresser au salut de nos frères comme au nôtre. Or, Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie ; il a dit lui-même à son Père : « C'est là la vie éternelle, qu'ils vous connaissent, vous, le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. » Si donc nous regardons comme notre bonheur suprême la grâce que nous avons reçue de connaître Jésus-Christ, ne devons-nous pas la communiquer aux autres ?

Nous devons à tous : 1° l'exemple d'une vie chrétienne, d'une vie modelée sur celle de Jésus-Christ; notre vie deviendra ainsi une prédication continuelle, une leçon vivante pour nos frères, un encouragement pour les bons, un reproche pour les méchants. Chacun lira ainsi dans notre conduite journalière comme dans un livre ce qu'il doit faire ou éviter. C'est la première manière de faire connaître Jésus-Christ. Il en est une seconde qui est moins pratique, mais qui, dans l'occasion donnée, est une grave obligation; 2° c'est de professer hautement Jésus-Christ par la parole ; d'abord dans nos maisons, en parlant de lui avec respect et amour comme de notre premier et meilleur ami ; ensuite de le défendre avec énergie en face de ses ennemis, aujourd'hui surtout où il se rencontre tant de blasphémateurs et d'ignorants qui osent s'attaquer à sa divine personne. Que ces païens, ces juifs, ces hérétiques, ces mauvais chrétiens de nos jours, trouvent toujours en nous des soldats et des défenseurs prêts à mourir en disant comme saint Jacques : Oui, Jésus est assis à la droite de la Majesté souveraine, et il est le Fils de Dieu ! » Malheur, trois fois malheur au lâche chrétien qui rougirait de Jésus-Christ ; 3° Enfin nous devons le faire connaître en plaçant l'image de la croix dans nos habitations, à la place d'honneur, comme l'ami de la maison, pour dire à tous : « Voilà celui qui est mort pour nous ! voilà celui pour lequel nous voudrions mourir ! » C'est là une prédication muette et une profession de foi qui fait parfois une heureuse impression sur ceux qui ont de l'intelligence et du cœur. Reconnaissons, aimons ainsi notre divin Maître, et s'il ne nous demande pas le témoignage de notre sang comme à ses apôtres, au moins qu'il ait celui de notre cœur, de notre vie, de notre parole, de notre exemple, et ainsi, à notre manière, nous serons apôtres de la vérité éternelle.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Vertus spéciales des saints. — 4. Plans divers. — 5. Encomia. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

SAINT JACQUES.

Maria mater Jacobi minoris. (Marc., xv, 40.)

Postquam tacuerunt, respondit Jacobus, dicens :

Viri fratres; audite me... Propter quod ego judico, non inquietari eos qui ex gentibus convertuntur ad Deum. (Act., xv, 13.)

Deinde visus est Jacobo. (I Cor., xv, 7.)

Aliorum apostolorum vidi neminem nisi Jacobum fratrem Domini. (Gal., i, 19.)

Cum cognovissent gratiam quæ data est mihi, Jacobus et Cephas et Joannes qui videbantur columnæ esse, dexteras mihi dederunt. (Id., ii, 9.)

Jacobus Dei et Domini nostri servus. (Ep. Jacob., l, 1.)

Judas Jesu Christi servus, frater autem Jacobi. (Jud., i, 1.)

SAINT PHILIPPE.

Invenit Philippum et dicit ei : Sequere me. (Joan., i, 43.)

Elegit Jesus et apostolos nominavit Philippum et Jacobum Alphæi. (Luc., vi, 14.)

Dicit ei Philippus : Domine, ostende nobis Patrem et sufficit nobis. (Joan., xiv, 8.)

Dixit ei Nathanael : A Nazareth potest aliquid boni esse? Dicit ei Philippus : Veni et vide. (Id., i, 46.)

2. — SS. PÈRES.

Volo ascendere ad partes Jerosolymæ et videre venerabilem Jacobum, vita et facie Christo similem. (S. Ignat., Mart., *Ep. ad Smyrn.*)

Jacobus frater Domini cognomento justus, de utero matris sanctus fuit, vinum et siceram non bibit, nunquam tonsus est, nec unguento, nec balneo usus est. (Id., *de Script. Eccles.*)

Huic soli in sancta licebat ingredi. (Id., *ibid.*)

Quam vero Christus (Philippum) familiariter adhiberet, illud facile declarat quod gentiles Salvatorem videre cupientes, ad Philippum accesserunt; et Dominus cum in solitudine hominum multitudinem pascere vellet, sic Philippum affatus est : *Unde ememus panes, ut manducent hi?* (Id.)

Tanquam novæ Hierusalem summum ducem, sacerdotum principem apostolorum verticem, in lampadibus resplendentem et inter astra maxime illustrem. (Hesychius, *de S. Jacob. apost.*)

3. — VERTUS DE CES SAINTS.

SAINT JACQUES.

1. Abstinence. Ab ineunte ætate vinum et siceram non bibit, carne abstinuit, nunquam tonsus est, nec unguento, nec balneo usus est. (S. Hieron., *de Script. Eccles.*)

Assiduité a la prière. Cui assiduitas orandi ita callum genibus obduxerat ut duritie cameli pellem imitaretur. (Id., *ib.*)

Perfection. Tanta erat Jacobi sanctitas ui fimbriam vestimenti ejus certatim homines cuperent attingere. (Id., *ib.*)

Austérités, activité, zèle. Inter noctem et diem nullum erat ei discrimen, sed noctu quoque lucis exercebat opera. (Metaphrastes, *in Rebus gestis S. Jacob.*)

Pardon des injures. Jacobus confractis cruribus jacens semivivus, manus tendebat ad cœlum, Deumque pro illorum salute precabatur, his verbis : ignosce, Domine, quia nesciunt quid faciunt. (S. Hieron., *id.*)

SAINT PHILIPPE.

Foi. *Veni, vide.* (Joan., i, 47.)

Docilité. Sequere me. (Id., i, 44.)

Zèle. Il amène à Jésus Nathanaël. (Id., *ibid.*)

Amour divin. Ostende nobis Patrem, et sufficit nobis. (Joan., xiv, 8-9.)

Constance. Il subit courageusement le martyre.

4. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

SUR SAINT PHILIPPE.

(A Dionysio Carthusiano, *Ex proprio sanctor.*)

Commendatur sanctus Philippus : 1. Quia primus a Christo ad discipulatum vocatus fuit. — 2. A sua docilitate et obedientia namque Christi vocationi acquievit. — 3. A fervore caritatis fraternæ, zeloque animarum. — 4. A sua sapientia, ante enim vocationem a Christo scivit Moysem et prophetas prædixisse de Christo. — 5. A privilegio suæ vocationis ad apostolatum.

IIe PLAN.

SUR LES DEUX SAINTS APOTRES.

(A S. Laurentio Justiniano.)

SS. apostolorum Philippi et Jacobi labores, merita, gloria, merces æterna.

—

IIIe PLAN.

SUR SAINT JACQUES.

(Biroat.)

I. *Dignité de sa personne* : 1. Il est appelé le frère de Jésus-Christ. — 2. Il est l'apôtre spécial du peuple juif.

II. *Sainteté de sa vie* : 1. Il a donné l'exemple de toutes les vertus et est surnommé le Juste. — 2. Enumération de ses vertus.

III. *Services qu'il rend à l'Eglise* : 1. Doctrine sainte qu'il enseigne dans son Epître. — 2. Il est regardé comme une colonne de l'Eglise: *Columnæ* (Gal., II.) — 3. Son glorieux martyre.

—

IVe PLAN.

SUR SAINT JACQUES ET SAINT PHILIPPE.

(Richard l'Avocat.)

TEXTE : *Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis. Jam non dicam vos servos... sed amicos, quia omnia quæcumque audivi a Patre meo nota feci vobis.* (Joan., XV, 14.)

Ne séparons pas par des éloges particuliers deux apôtres pour lesquels l'Eglise n'établit qu'une fête. Nous y trouverons partout une indissoluble union d'intérêts, de religion, de fidélité, de courses, de travaux, de ministère, de persécutions pour un même Maître :

I. Ils ont suivi Jésus-Christ pauvre, premier fondement de leur éloge.

II. Ils ont annoncé Jésus-Christ, inconnu, second fondement de leur éloge.

III. Ils sont morts pour Jésus-Christ, troisième fondement de leur éloge.

Amis désintéressés, zélés, courageux : *Vos amici mei estis...*

—

Ve PLAN.

POUR LES MÊMES SAINTS.

(Caignet.)

TEXTE : *Saul et Jonathas amabiles et decori in vita sua, in morte quoque non sunt divisi.* (II Reg., I, 23.)

Trois choses à considérer dans ces deux saints apôtres :

I. La sainteté de leur vie;

II. Leur zèle apostolique;

III. Leur martyre.

I. SAINTETÉ DE LEUR VIE, marquée dans saint Philippe : 1. Par son renoncement à tout ce qui est terrestre : *Domine, ostende nobis Patrem et sufficit nobis.* (Joan., XIV, 8-9.) — 2. Par son attachement à Dieu : dans saint Jacques : 1° par la mortification des sens; 2° par l'union avec Dieu dans l'oraison.

II. ZÈLE APOSTOLIQUE de saint Philippe, qui commence aussitôt sa mission, en amenant à Jésus Nathanaël : *Veni et vide* (Joan., I, 46); en convertissant des Gentils, qui passaient par Jérusalem : *Domine, volumus Jesum videre* (Id., XII, 21); en allant, après la dispersion des apôtres, porter l'Evangile en Scythie et en Phrygie, — de saint Jacques, qui évangélise avec persévérance : 1. Jérusalem et la Judée. — 2. Le monde catholique, par sa belle Epître, qu'on peut appeler le canon ou règle de la foi et de la vie chrétienne.

III. LEUR MARTYRE, qui est pour tous deux : 1. Long et cruel. — 2. Qui est accepté par tous deux avec foi et un grand esprit de charité, car tous deux en mourant prièrent pour leurs bourreaux.

5. — ENCOMIA.

1. DUORUM APOSTOLORUM NATALITIA.

Non patitur geminos cœlestis machina soles.
Festa tamen soles lux capit ista duos.

2. AD SANCTUM PHILIPPUM OCCIDENTEM SERPENTEM.

Ore suo mortem serpens afflavit Adamo,
Ore tuo recipit nunc homicida vicem.

3. AD SANCTUM JACOBUM PRÆCIPITATUM.

Mitteris excelso præceps de culmine templi,
Dive, sed hic animam casus ad astra tulit.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HISTORIENS.

Egésippe. — Saint Jérôme, *De Script. eccl.* et *in Euseb. chron.* — Saint Clément d'Alex. — Eusèbe, *Hist.* — Théodoret, *in Ep. ad Gal.* — Evodius. — Nicephore, *Hist.* — Glicas. — Saint Chrysostôme, *Hom.* v, *in Matth.* — Fleuri, *Hist. eccl.*

HAGIOGRAPHES.

Metaphraste. — Surius. — Baronius. — Bolandus. — Tillemont. — Baillet. — Rorhbacher.

PRÉDICATEURS PANÉGYRISTES.

Théophane de Céramée. — Nicetas de Paphagonie. — Rodulphe Ardent. — Saint Bonaventure. — Denis le Chartr. — Saint Laurent Justinien. — M. Faber. — Biroat. — Senault. — Richard l'Avocat. — Houdry. — Neuville. — Caignet. — Latour.

7. MARTYROLOGE. — SS. Philippe et Jacques, apôtres. — S. Jérémie, proph. — S. Andéol, m. — SS. Orente et Patience, mm. — S. Sigismond, roi de Bourgogne. — S. Amator, év. — S. Orient, id. — SS. Asaphe, év., et Valburne, v. — Sainte Grate, veuve. — S. Macaire, év. — S. Pèlerin, rel. — S. Evermard, m. — Sainte Berthe, m. — Sainte Florine, v. et m. — S. Africain, év. — S. Marcoul, ab.

2 mai. — SAINT ATHANASE, D'ALEXANDRIE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE (IIIe SIÈCLE).

VIE DE SAINT ATHANASE.

Athanase, d'Alexandrie en Égypte, fut élevé pieusement par des parents chrétiens, et surtout par son oncle, saint Alexandre, qui ayant vu ses rares dispositions, se chargea lui-même de diriger ses études. Elles furent brillantes et solides; les belles-lettres furent pour lui la porte des sciences, et surtout des sciences sacrées. Ses progrès furent plus soutenus encore dans la vertu : à dix-neuf ans, voulant s'y choisir un maître parfait, il s'enfonça dans le désert, où il vécut un temps assez considérable au nombre des disciples du grand saint Antoine. De retour à sa ville natale, il fut ordonné diacre par son oncle, devenu évêque d'Alexandrie.

Ce fut alors que le trop fameux Arius, le premier des grands hérésiarques, se mit à dogmatiser, et à nier la divinité de Jésus-Christ. Après avoir essayé inutilement de le ramener par les voies de la douceur, Alexandre l'avait excommunié dans un synode composé des évêques de la province. Cette sentence avait été envoyée à tous les évêques; mais Arius ne se rendit point, et il fut dénoncé au pape saint Sylvestre, qui assembla le concile de Nicée. Là, le jeune Athanase découvrit les artifices et les fourberies d'Arius, et le confondit entièrement, ainsi que ses sectateurs. Ce triomphe éclatant fut la source d'une série de persécutions qui poursuivirent ce grand homme pendant toute sa vie.

Saint Alexandre étant mort, Athanase, alors âgé de trente ans, fut choisi pour lui succéder; il se cacha, voulant éviter une dignité si redoutable, mais on le chercha, on le découvrit, et il fut sacré aux acclamations de tout le peuple. Les premières années de son épiscopat furent assez tranquilles; mais Arius ayant réussi, par une soumission feinte, à tromper l'empereur Constantin, fut rappelé de l'exil auquel il avait été condamné. Il voulut rentrer dans le clergé d'Alexandrie; Athanase, qui avait éventé ses ruses, s'y opposa. Les ariens, furieux de se voir démasqués, chargèrent le saint patriarche de toutes sortes de calomnies aux yeux de l'empereur : après bien des tracasseries, l'innocence d'Athanase fut mise en un jour éclatant. Mais ses ennemis ne se lassèrent point; ils remuèrent ciel et terre pour arriver à leur but; ils vinrent à bout de surprendre la bonne foi de Constantin : Athanase fut déposé, dans un concile tenu à Tyr par les évêques ariens; Arius fut rétabli dans la communion sacrée, et l'empereur exila le saint patriarche à Trèves. L'église d'Alexandrie redemanda son pasteur; saint Antoine et les solitaires d'Egypte réunirent leurs instances aux larmes des fidèles : leurs vœux ne furent point exaucés. Cependant Constantin se voyant près de mourir, pressé par les remords de sa conscience, ordonna de rappeler Athanase.

Ce retour glorieux irrita ses ennemis, qui pensaient anéantir la vérité, s'ils pouvaient faire périr Athanase; soutenus par l'empereur Constance, ils exercèrent des cruautés énormes dans Alexandrie, fidèle à son saint pasteur. Athanase, pour faire épargner son troupeau, s'enfuit dans le désert, puis à Rome, où le Pape le reçut comme un confesseur de la foi, et l'empereur Constant comme un saint : la persécution contre lui dura jusqu'à la mort de Constance. Julien ayant rappelé tous les exilés, Athanase profita de ce moment pour réparer, autant qu'il put, les maux causés par l'hérésie à son Eglise; mais le nouvel empereur, ayant apostasié le christianisme pour relever l'idolâtrie, chassa de nouveau le grand patriarche, qui recouvra sa liberté un an plus tard, à la mort de l'apostat. Le règne trop court de Jovien le laissa en paix; mais sous l'empire de Valens, Athanase fut contraint, pour

la cinquième fois, dans l'intérêt de son peuple, de fuir devant la colère de l'empereur; il demeura caché pendant quatre mois dans le tombeau de son père. Enfin ce prélat, si indignement persécuté, put rentrer dans son Eglise, où il vécut paisiblement, jusqu'au jour où Dieu avait résolu de terminer ses travaux apostoliques, et de lui donner le repos éternel. Sa mort arriva le 2 mai 373, dans la quarante-septième année de son épiscopat, et la soixante-dix-septième de son âge.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ATHANASE.

TEXTE : *In omnibus tribulationem patimur, sed non angustiamur; persecutionem patimur, sed non derelinquimur.* (II Cor., IV, 8.)

Ces paroles, qui résument les maux que saint Paul a soufferts pour Jésus-Christ, conviennent bien au grand saint Athanase. Aussi l'Eglise les lui applique-t-elle en ce jour de sa fête, pour nous faire comprendre tout ce que cet illustre défenseur de la divinité de Jésus-Christ a fait et souffert pour la cause de son divin Maître. Il a pu dire comme le grand Apôtre : « Nous sommes pressés par toutes sortes d'afflictions, mais nous n'en sommes pas accablés; nous nous trouvons dans des difficultés insurmontables, mais nous n'y succombons pas : nous sommes persécutés, mais non pas abandonnés; nous sommes abattus, mais non pas entièrement perdus. » Considérons ces deux points : *Grandeur d'âme du saint*, première considération; *conclusions pratiques*, deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — GRANDEUR D'AME DU SAINT.

Saint Athanase fut évêque d'Alexandrie pendant quarante-six ans (327-373). On peut dire qu'il y eut, depuis les apôtres, peu d'hommes ayant montré autant de grandeur d'âme que saint Athanase. A peine fut-il diacre, en l'année 325, qu'assistant au concile de Nicée, il s'éleva courageusement contre Arius qui niait la divinité de Jésus-Christ. La guerre fut dès lors déclarée entre lui et les empereurs Constance et Valens qui protégeaient les ariens. Ceux-ci lui firent souffrir la plus dure, la plus injuste et la plus longue persécution qu'on puisse exercer contre un homme. Cependant, au milieu de ce déluge de maux, pendant que tous l'abandonnaient, ce grand saint demeura inébranlable. Soutenant, presque seul dans l'Orient, la pureté de la foi, l'honneur de l'épiscopat de l'Eglise; luttant avec une constance et une fermeté incroyables. Il disait lui-même en parlant de cette lutte : « Quand on serait abandonné de ses propres frères, quand on se verrait trahi par l'éloignement et la fuite de ses amis, quand il ne resterait plus personne qui prît part à notre affliction, et de qui on pût recevoir quelque consolation, ils ne voient pas qu'on a toujours pour soi la chose du monde la plus capable de fortifier le cœur, savoir : la protection de Dieu qui est un refuge infaillible dans toutes les disgrâces de la vie. Elie était seul, continue saint Athanase, dans la persécution; mais dans cet état d'abandon extérieur, Dieu lui-même était avec lui et lui tenait lieu de toutes choses. C'est aussi le modèle que le Sauveur nous a laissé, lorsqu'étant seul et abandonné de tout le monde, il nous a donné pour règle de ne pas nous abattre quand les hommes nous abandonnent, mais de mettre en lui toute notre espérance, de ne trahir jamais la vérité qui peut bien être affligée pour un temps, mais qui est enfin reconnue par ses persécuteurs mêmes. »

Tel est le portrait qu'il traçait de lui même; on le voit, il puisait sa force d'âme dans sa grande foi, dans son amour de Dieu et de l'Eglise. Aussi n'en conçut-il aucun sentiment de vanité ou de mépris pour les autres. « Non, non, dit saint Grégoire de Nazianze, plus sa vie était élevée, plus son cœur était humble. Il avait su allier toutes les vertus ensemble, et louer Athanase c'est louer la vertu même. » En un mot, cet illustre défenseur de l'Eglise a été pendant toute sa vie une véri-

table colonne de la vérité. Les persécutions, les calomnies, la prison, l'exil, rien ne put ni l'abattre, ni le réduire au silence; il resta inflexible en face des princes et des plus puissants ennemis. Obligé de se conserver pour son troupeau, il mena parfois une vie errante, se cacha pendant quatre mois dans le tombeau de son père, puis combattait de nouveau avec une ardeur indomptable contre des hérétiques fourbes et malins qui, appuyés de l'autorité des empereurs, ne cherchaient qu'à le perdre, comme si par là ils eussent pu opprimer la vérité elle-même. Ce qu'il y a d'admirable en ce grand saint, c'est le mélange de cette fermeté sans exemple et d'une charité sans bornes pour ses ennemis comme pour ses ouailles. Cela se comprend quand on pense que le secret de cette grandeur d'âme était son amour de la vérité pour laquelle il serait mort volontiers, si Dieu avait demandé le témoignage du sang. Quel magnifique spectacle que de voir un seul homme tenir tête à tant d'orages qui s'élevaient contre lui, parler haut et ferme en face des empereurs, ne craignant ni hommes, ni maux de la terre, ne voulant qu'une chose : le triomphe de la vérité. Cependant le Seigneur, content de ses longs et loyaux services, lui accorda, vers la fin de sa vie, quelques années de calme et de repos, et il mourut en paix au milieu de ses ouailles en 373.

IIe CONSIDÉRATION. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

L'exemple de cet admirable pontife doit faire une grande impression sur des chrétiens qui sont dans l'affliction ou qui souffrent d'injustes persécutions. Ils doivent se souvenir 1° que les chrétiens les plus fidèles à Dieu et à leur devoir souffrent pour l'ordinaire le plus de la part des méchants. Leurs vertus déplaisent aux hommes vicieux; de là vient qu'on les persécute, qu'on les calomnie, qu'on les décrie; 2° que Dieu, pour tenir ses serviteurs dans l'humilité, permet qu'ils passent par les épreuves et les persécutions, afin que leur vie ressemble à la vie pauvre, humble et crucifiée du Sauveur. Enfin 3° le chrétien doit se souvenir, dans ce temps d'orage et d'épreuves, de ce qu'ont souffert tant de confesseurs, et en particulier saint Athanase dont l'exemple est si propre à réveiller notre foi et notre piété. Le pape Célestin Ier dit en parlant de lui : « Où est celui qui ne trouve en lui un modèle accompli de force et de constance? Où est celui qui ne soit touché de la fermeté de son espérance? Il a souffert la prison, les extrémités les plus grandes; néanmoins, il n'a point été abattu par les souffrances; ce qui lui a mérité la qualité de confesseur. Ce qui prouve qu'un chrétien ne doit pas craindre un bannissement temporel, mais ne redouter qu'une chose : d'être exilé pour toujours de la demeure des vivants qui est notre patrie éternelle. » Telle est la conclusion pratique que nous devons tirer de l'exemple des saints. Ainsi quand nous serons persécutés, abandonnés de tous, ou affligés par quelque épreuve, imitons saint Athanase, levons les yeux au ciel où réside celui qui a dit : « Bienheureux sont ceux qui souffrent pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient. » Disons avec le Psalmiste : « J'ai élevé mes regards vers les montagnes d'où me doit venir le secours. » (Ps. CXX, 1.) Regardons vers le Calvaire où le Roi des martyrs, notre divin Maître, nous montre sa croix et son sang, pour nous animer au combat. Dieu, dans sa divine sagesse, a préparé à chacun de nous sa croix; nous la trouvons sur notre chemin sans la chercher et sans pouvoir l'éviter. Pour un tel, c'est sa pauvreté, son travail et une longue série de privations; pour tel autre, c'est au sein de sa famille même qu'il rencontra ses bourreaux ou ses persécuteurs; il en est qui la trouvent dans leurs propres faiblesses ou tentations; pour celui-ci, c'est cet ennemi qui s'attache à ses pas comme une bête sauvage pour le faire souffrir; pour celui-là, c'est une longue et cruelle maladie qui le retient comme sur l'échafaud, sans le faire mourir. Que faire, M. F. ? Il faut se jeter avec un confiant amour dans les bras de la Providence, comme fit saint Athanase, et attendre l'heure de Dieu, avec un courage inflexible, car Dieu n'abandonne jamais les siens. Au plus fort des tribulations, il faut s'écrier avec le roi-prophète : « J'ai espéré en vous, Seigneur, et je ne serai jamais confondu. »

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et Maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Os meum loquetur sapientiam. (Ps. XLVIII.)

Voluit et ipse scribere quæ ad doctrinam et sapientiam pertinent. (Prolog., Eccli.)

In medio Ecclesiæ aperuit os ejus. (Eccli., XV, 5.)

Nouveau Testament. — Alii quidem per spiritum datur sermo sapientiæ; alii autem sermo scientiæ. (I Cor., XII, 8.)

Fuit gratus Deo, eruditus omni sapientia; et erat potens in verbis et in operibus suis. (Act., VII, 20.)

2. — SS. PÈRES.

Hæreticus est qui prisca apostolicæ fidei sacramenta deserens, ipse sibi pro suæ voluntatis arbitrio fidem, quam sequi debeat, somniat. (S. Athanas., Magn. *in Disput. contra Arium.*)

Hæreticus pravum omnino et undequaque corruptum animum ad impietatem habet. (Id., *Serm. 4 contra Arian.*)

Non potest fides venire in dubium, quæ veritatis fulta præsidio, crassiora mendaciorum nubila, fulgidæ claritatis lumine dissipat. (Id., *de Passione et cruce Domini.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Fuit Athanasius gladius Christi, turris Ecclesiæ et firmamentum, gloria Ecclesiæ orientalis, lingua, lucerna Ecclesiæ, malleus hæreticorum, sal orbis universi, vena fontis æternæ. (*Ex diversis.*)

2. Nonne lupis Ariani comparandi sunt sicut et omnes hæretici ? qui insidiantur obitus Christi. (S. Lupi.)

3. Sunt hæretici omnes. Docere nesciunt, ululare consueverunt. (S. Ambros., *Serm.* 6 *in Pss.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Application à l'étude des sciences sacrées dès son bas âge.

Vie solitaire qu'il va mener auprès de saint Antoine à dix-neuf ans.

Humilité et abnégation. Il se cache pour échapper aux honneurs de l'épiscopat.

Patience à supporter les calomnies des ariens.

Son courage dans l'exil.

Sa fermeté dans la foi et durant les cinq exils auxquels il fut condamné.

Sa piété, ses austérités, sa sainteté, dans tous les actes de sa conduite.

Sa doctrine pure et saine attestée par ses écrits.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(A sancto Gregorio Nazianzeno.)

1. Virtutes omnes reperiuntur in sancto Athanasio. — 2. Illarum virtutum encomium. — 3. Gestorum hujus sancti Episcopi ab infantia ad vitæ extremum narratio. — 4. Magni hujus Antistitis cum variis hæreticis certamen. — 5. De reditu sancti Athanasii ab exilio. — 6. Athanasii mansuetudo et in judicando integritas. — 7. Athanasii varia nomina et epitheta.

—

IIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1. Saint Athanase, solitaire auprès de saint Antoine. — 2. Saint Athanase, évêque : sa science et ses vertus. — 3. Saint Athanase, docteur et confesseur : ses luttes et enfin son triomphe à l'égard des ariens.

6. — ENCOMIA.

1. IN SICCA CISTERNA DELITESCIT.

Sicca tibi cisterna lares dedit, inclyte Præsul,
Cum fugeres diræ tela cruenta manus.
Sicca sed immerito dicta est cisterna perennem,
Cum Sophiæ fontem clauderet illa sinu.

2. LATET IN PATERNO SEPULCHRO.

Quatuor ad patriam menses agit abditus urnam
Præsul, et ad claram prosilit inde diem.
Debuit e patrio nimirum surgere busto
Eoi Phœnix cum foret ille soli.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Saint Grégoire de Naz., *Serm. in ejus celebritate.* — Saint Basile, id. — Socrate. — Theodoret. — Sozomène. — Metaphraste. — *Ménologe* de Grecs. — Bède. — Uzuard. — Adon. — Bolandus, etc.

8. MARTYROLOGE. — S. Athanase, év. — SS. Saturnin, Néopole, Germain, Célestin, mm. — SS. Exupère, Zoé, Cyriace et Theodule. — S. Vindemial, év. et m. — S. Second, év. — S. Antonin, id. — S. Sicaire, m. — S. Germain, év. et m. — SS. Clenaire et Sponsaire, v. et m. — Sainte Flamine, v. et m. — S. Waldebert, ab. — S. Vaubert, rel. — S. Florent, pr.

3 mai. — L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

(IVe SIÈCLE.)

FÊTE DE L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

L'empereur Adrien, ayant cru pouvoir détruire la religion chrétienne en profanant les saints lieux où elle a pris naissance, fit mettre la statue de Jupiter sur le Calvaire, et celle de Vénus à Bethléem: ces deux idoles y ont subsisté jusqu'au règne du grand Constantin. Sainte Hélène, mère de cet empereur, étant allée à Jérusalem, eut la dévotion de chercher le croix de Jésus-Christ : elle s'informa du lieu où il avait été crucifié; elle y fit creuser, et l'on découvrit le saint sépulcre. Près du tombeau l'on trouva trois croix, avec le titre qui avait été attaché à celle de Jésus-Christ, mais séparément des croix : on trouva aussi les clous qui avaient percé son sacré corps. Il ne s'agissait plus que de reconnaître sur laquelle des trois croix Jésus-Christ était mort pour le salut du monde, afin de ne point rendre de culte à ce qui ne méritait que du mépris. Une foi vive peut tout obtenir. Saint Macaire, évêque de Jérusalem, qui était présent, conseilla à Hélène de faire porter les trois croix chez une dame dangereusement malade. On le fit. Saint Macaire pria Dieu qu'il eût égard à la foi des assistants, et en particulier à celle d'Hélène ; et après sa prière il appliqua les deux premières croix sur la malade: comme elles n'opéraient aucun effet, le saint évêque fit toucher la troisième, et l'impression de Jésus-Christ, qui était mort comme homme, se faisant sentir aussitôt, la dame fut guérie parfaitement et se leva pour rendre gloire à Dieu.

Hélène, remplie de joie d'avoir trouvé le trésor qu'elle estimait plus que toutes les richesses de la terre, adora dans ce bois sacré, non le bois même, dit saint Ambroise, ce qui était imiter l'erreur des païens, mais le Roi des cieux qui avait été attaché à ce bois, et qui de là avait instamment prié son Père qu'il pardonnât les péchés de ceux qui l'y avaient attaché. Ces paroles apprennent aux fidèles en quoi consiste le culte que l'Eglise rend à la Croix. Quoique l'on se serve du mot *adoration* en parlant de la Croix, c'est Jésus crucifié que l'on doit adorer. L'Eglise n'expose à nos sens les instruments de la passion qu'afin d'élever nos cœurs jusqu'à Celui qui a souffert et qui est mort pour nos péchés.

Hélène prit une partie de ce précieux trésor pour le porter à son fils; elle en envoya une autre partie à Rome pour une église qu'elle fonda, et fit renfermer la portion la plus considérable dans un étui d'argent et le confia à la garde de l'évêque Macaire. Constantin, qui faisait travailler alors à la nouvelle ville de Constantinople, reçut le présent de sa mère avec une grande vénération. On bâtit à Jérusalem une église magnifique, dans laquelle on conserva la partie de la croix laissée par Hélène.

On a fait la fête de l'invention ou découverte de ce bois sacré, dans l'Eglise latine, dès le cinquième ou sixième siècle.

FÊTE DE L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

TEXTE : *Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* (Galat., VI, 14.)

Le grand Apôtre ne cessait pas de louer et d'exalter la croix de son divin Maître. C'est qu'il était pénétré des sentiments du plus ardent amour, quand il pensait au mystère de cette charité incompréhensible qui a fait mourir le Sauveur pour le salut des hommes. C'est pourquoi la croix lui paraissait encore toute ruisselante de ce sang

qui la sanctifia et qui en fit l'instrument de la miséricorde divine. Aussi mettait-il toute sa gloire à aimer et à partager la croix de Jésus-Christ pour être, comme lui, crucifié pour mettre le monde à ses pieds.

L'Eglise, M. F., célèbre en ce jour un grand événement historique, l'anniversaire du jour heureux où la véritable croix fut découverte par les soins de sainte Hélène. Je viens vous entretenir de ces deux points : *Découverte de la sainte croix*, premier point; *mystères de la croix*, deuxième point.

Ier POINT. — DÉCOUVERTE DE LA CROIX.

Qu'était devenue la croix de Jésus-Christ après sa mort ? Les ennemis de la grande victime l'enterrèrent profondément sur le Calvaire même, pour en faire disparaître à jamais la trace. L'empereur Adrien fit plus encore, par haine du christianisme, il profana les lieux saints en élevant une statue de Jupiter sur le Calvaire, et celle d'Adonis à Béthléem. Ces deux idoles infâmes subsistèrent jusqu'au règne du grand Constantin. Ce premier empereur chrétien ayant remporté une victoire éclatante sur le tyran Maxence, par la vertu de la Croix qui lui apparut, fit détruire les temples des faux dieux que l'impiété païenne avait érigés sur le Calvaire, et ordonna d'y bâtir une magnifique église.

L'illustre sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, alla à Jérusalem et fit rechercher la croix de Jésus-Christ. Après s'être informée du lieu où il avait été crucifié, elle y fit creuser, et on découvrit d'abord le saint sépulcre. Non loin du tombeau on trouva trois croix, avec le titre de celle du Sauveur et les clous qui avaient percé ses mains et ses pieds. Mais comment reconnaître la croix de Jésus-Christ d'avec celles des deux larrons? Dieu en prit soin pour que le monde chrétien ne s'adressât par ses hommages qu'à ce qui méritait du mépris. Sur une inspiration du Ciel, on fait toucher un mort avec les deux premières croix, le cadavre reste immobile; mais, au contact de la troisième, le mort se ranime et se lève en rendant grâces à Dieu de cette victoire due à la croix. Le Ciel avait parlé; désormais on savait à laquelle de ces croix adresser ses respects et ses hommages.

C'est en mémoire de cette précieuse découverte que l'Eglise célèbre la fête qui porte le nom de l'Invention de la sainte croix. A cette occasion, M. F., je vous ferai remarquer comment Dieu se plaît à déjouer les projets impies de ses ennemis. Pour effacer à jamais parmi les hommes le souvenir du Calvaire et de la croix, les juifs avaient amassé sur la sainte relique un monceau de pierres, dans la pensée de la mieux cacher. Ce fut précisément ce qui la fit découvrir : ils avaient ainsi marqué plus ostensiblement le lieu, l'endroit précis où ils l'avaient enterrée. Le souvenir des juifs et des chrétiens s'y fixa plus facilement et en rendit ainsi la découverte moins laborieuse. Apprenons par là à ne jamais vouloir échapper à Dieu qui fait souvent tourner contre ses ennemis les moyens mêmes qu'ils avaient employés contre lui. Rendons grâces à Dieu d'avoir ainsi rendu à son Eglise ce précieux instrument de notre salut. Heureuses les églises qui ont pu en obtenir une parcelle qui rapproche pour eux le Calvaire, le rend présent à leurs regards, et efface les siècles qui nous séparent de ce grand événement. Un illustre docteur de l'Eglise exprime avec feu le désir ardent qu'il avait de voir, de toucher et de baiser les chaînes de saint Pierre; combien ne devons-nous pas nous estimer heureux de voir, de toucher et de baiser une parcelle de la croix rougie du sang de Jésus-Christ! O croix sainte, sanctifiez-nous! O croix glorieuse, que notre bonheur consiste à vous aimer et à goûter les mystères qui sont cachés en vous !

IIe POINT. — MYSTÈRE DE LA CROIX.

Pour comprendre le mystère de la croix, M. F., il faut nous rappeler les commencements de notre histoire religieuse. Notre premier père était sorti juste et saint des mains du Créateur ; nous aurions hérité de sa justice et de son bonheur, s'il eût persévéré dans son innoceuce ; mais, par son péché, il nous précipita dans un abîme de malheurs. Enfants infortunés de ce père coupable, nous avons été

enveloppés dans sa disgrâce ; nous naissons enfants de colère, ennemis de Dieu, esclaves de Satan et du péché, victimes dévouées à une mort éternelle ; désormais bannis du ciel, nous n'avions plus pour partage que les affreux châtiments de l'enfer. Mais non, le Seigneur abaissa un regard de miséricorde sus ses malheureux enfants; il promit et donna un sauveur au genre humain; il cacha sa divinité sous le voile de notre humanité et parut sur le Calvaire pour y mourir sur une croix et opérer ainsi le mystère ineffable de la Rédemption.

Qui pourra jamais sonder cet abîme de l'amour divin ? Qui pourra calculer les immenses avantages que cette mort nous a procurés? Elle paye nos dettes et nous rend l'innocence ; elle nous délivre de l'empire du démon et du péché ; elle nous rétablit dans nos droits d'enfants de Dieu et d'héritiers du ciel ; elle ferme l'enfer sous nos pieds et devient la source de notre salut éternel. Grâces qui nous fortifient et nous consolent ; saintes inspirations qui nous éloignent du mal et nous poussent au bien ; lumières qui nous montrent le chemin du ciel : voilà ce qui nous vient de la croix. C'est le remède à tous nos maux ; c'est le baume consolateur qui calme et guérit toutes nos blessures ! Ah ! je ne m'étonne plus de ces paroles de l'Apôtre : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ ! » Je comprends maintenant la haute estime qu'il avait de la croix, quand il disait : « Je ne veux savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. » C'est la grande science de l'Apôtre, et il se glorifie de ne prêcher que ce mystère de la croix : « Nous prêchons Jésus-Christ crucifié. Ce grave prédicateur de la croix ordonne aux prêtres de la faire connaître aux hommes : « Vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. »

M. F., avons-nous toujours eu cette haute idée, cette profonde estime pour la croix et le mystère de la croix. Notre âme ne vivant que des mérites de la croix, il est juste que nous lui rendions le double témoignage de nos paroles et de nos actions. Que notre bouche ne prononce donc ce nom qu'avec les sentiments du plus respectueux amour ; que notre vie ne soit pas en contradiction avec le mystère d'un Dieu mourant sur une croix ! Faisons profession publique d'aimer la croix, d'y mettre toute notre gloire, et surtout portons notre croix avec patience à la suite de la grande victime du Calvaire ; c'est le chemin royal du ciel ; car le Sauveur, l'éternelle vérité, a dit aux amis de la croix : « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » (Matth., v, 5.)

MATÉRIAUX.

(Voir des matériaux plus étendus au t. II, p. 71, de notre ouvrage sur les *Mystères de Notre Seigneur Jésus-Christ.*)

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Figures. — 4. Motifs et moyens. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Fecit Moyses serpentem æneum et posuit eum in signo quem cum percussi aspicerent, sanabantur. (Num., XXI, 9.)

Nonne a ligno indulcata est aqua amara? (Eccli., XXXVIII, 5.)

Nouveau Testament. — Tunc parebit signum filii hominis in cœlo. (Matth., XXIV, 30.)

Qui non accipit crucem suam et non sequitur me, non est me dignus. (Id., *ibid.*, 38.)

Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. (Galat., VI, 14.)

2. — SS. PÈRES.

Crux desperatorum spes, navigantium gubernatio, fluctuantium portus, oppugnatorum refugium, afflictorum consolatio. (S. Ephem., *Serm. de Cruce.*)

In cruce omnes inveniunt virtutem. (S. Chrysost., *de Cruce et Latrone.*)

Hodie crux fixa est et mors subversa est. (S. Augustin., *Serm. de Parascev.*)

Crux Christi clavis est paradisi. (S. J. Damasc., *Serm.*)

Nunquam imago Crucifixi ab animo tuo recedat. (S. Bernard., *Serm. honest. Vitæ.*)

3. — FIGURES.

L'arbre de vie (Gen. II, 9.) — L'arche de Noé : Arca Noe est crux Christi. (S. Thom., *in Gen.*, c. 8.) — Le bâton et l'échelle de Jacob : Crux est scala Jacob. (Bellarm., *Conc.* 29 *Dom. Pass.*) — La baguette de Moïse. — La lettre Thau. — La colonne de feu. — Les eaux de Mara (Exod., XV, 25.) — Moïse priant les bras en croix. — Le serpent d'airain. — La tour de David. — Le vase d'huile.

4. — MOTIFS ET MOYENS.

MOTIFS POUR NOUS PORTER A VÉNÉRER LA CROIX.

Elle est : 1° le sceptre de Jésus-Christ (S. André de Crète); 2° sa gloire et l'instrument de sa puissance. (S. J. Chrysost.); 3° la source de sa miséricorde, de ses grâces, de ses bénédictions. (S. Léon.)

MOYENS POUR VÉNÉRER LA CROIX.

1° Lui rendre le culte qui lui est dû; 2° faire souvent le signe de la croix; 3° supporter avec résignation les croix que Dieu nous envoie.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(A sancto Thomas Aquin., *Serm. in Invent. Crucis.*)

I. Christus in cruce quinque bona fecit : 1. Ab inferno nos liberavit. — 2. Virtutem peccati debilitavit. — 3. Diabolum expugnavit. — 4. Mortem superavit. — 5. Cœlum reseravit.

II. Christus in cruce quinque demonstravit imitanda : 1. In caritate. — 2. In humilitate. — 3. In obedientia. — 4. In patientia. — 5. In mansuetudine.

—

IIe PLAN.

SUR LES FÊTES DE LA CROIX.

(M. l'abbé C. Martin.)

Histoire et esprit de ces fêtes :

I. Histoire des fêtes de l'*Invention* et de l'*Exaltation.*

II. Esprit de ces fêtes : 1. Souvenir de la Passion. — 2. Courage pour combattre à la vue de notre étendard. — 3. Enseignements de la Croix. — 4. Respect pour la Croix.

III. Manière de sanctifier ces fêtes : 1. Par la pratique du Chemin de la Croix. — 2. Par l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — 3. Par la résignation dans nos afflictions.

—

IIIe PLAN.

SUR LE SIGNE DE LA CROIX.

(Le même.)

I. Son efficacité : 1. Il met en fuite les démons. — 2. Il dissipe les tentations. — 3. Il attire les bénédictions célestes.

II. Pratique du signe de la Croix. Nous devons le faire : 1. Le matin et le soir. — 2. Au commencement de nos prières, de nos principales actions, de nos repas. — 3. Dans les dangers et les tentations.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Voir au t. II, p. 85, de notre ouvrage sur les *Mystères*, toute la longue série des auteurs sacrés : SS. Pères, ascétiques, hagiographes, prédicateurs, qu'on peut consulter sur cette matière.

7. MARTYROLOGE. — Invention de la Croix. — SS. Alexandre, pr., Event et Théodule, pr. mm. — S. Juvénal, év. — SS. Alexandre et Antonine, v. mm. — SS. Timothée et Maure, id. — SS. Diodore et Rodopian, id. — S. Aufroi, év. — S. Isdeband, ab. — S. Génie, conf.

4 mai. — SAINTE MONIQUE, veuve.

(IVe SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE MONIQUE.

Monique naquit en 332, dans une famille pieuse; elle fut élevée avec le plus grand soin par une personne vertueuse qui avait la confiance de ses parents, et qui la porta, par ses leçons et surtout par ses exemples, à l'amour de la religion et du devoir, en comprimant, avec douceur, mais aussi avec fermeté, les saillies de ses passions naissantes. Monique, devenue un modèle de vertu, fut unie à un époux nommé Patrice, qui était encore païen. Elle l'honora comme son sei-

gneur et son maître, lui fut pleinement soumise, et travailla de tout son cœur à le gagner à Jésus-Christt. Sa conduite irréprochable lui mérita l'estime, le respect et l'amour de son mari. Sa dévotion, qui la menait tous les jours à la sainte messe, et qui la ramenait tous les soirs devant les saints tabernacles, ne lui permit jamais de négliger le soin de son ménage. Patrice était violent et emporté ; jamais la pieuse épouse ne le contredisait dans sa colère ; quand la fougue était passée, elle lui parlait avec une grande douceur, et ce lion se laissait dompter. « Si vous êtes maltraitées, disait-elle à certaines personnes qui lui contaient leurs peines, c'est votre faute, ou plutôt la faute de votre langue. » Le silence et la douceur peuvent seuls vaincre un caractère impétueux, Aussi, Monique gagna-t-elle à Dieu son mari ; un an avant de mourir, il embrassa le christianisme, qu'il pratiqua hautement. Elle gagna encore sa belle-mère, en lui arrachant, à force de patience, les préventions conçues et longtemps entretenues contre elle.

Monique eut deux fils et une fille qu'elle éleva soigneusement dans la crainte du Seigneur, mais les soins d'une mère deviennent souvent impuissants pour un fils, quand elle n'est point secondée par la main énergique d'un père chrétien : un père vicieux, ou même peu vertueux, a bientôt gâté par ses exemples, l'œuvre d'une bonne mère ; c'est ce qui arriva pour Augustin, un des fils de Monique. La fougue de l'âge eut bientôt effacé en lui les premières impressions de vertu. Une passion démesurée d'acquérir de la célébrité, par la supériorité de ses talents, s'empara de lui, et l'orgueil l'entraîna dans l'abîme des mauvaises passions. Il avait dix-sept ans quand mourut son père ; il continua ses études à Carthage, où il se laissa séduire par les manichéens : preuve irrécusable que le génie seul est un guide peu sûr, puisque le beau génie d'Augustin put embrasser de telles erreurs. Il alla ensuite à Rome, puis à Milan, pour y enseigner la rhétorique : partout il se montra la honteuse victime des penchants mauvais. Instruites des égarements de son fils, la pieuse mère en ressentit une douleur inconsolable : elle pleura son fils avec plus d'amertume que si elle l'eût vu porter au tombeau ; elle inondait de ses larmes tous les lieux où elle offrait à Dieu ses prières. Tant que durèrent les erreurs de son Augustin, elle ne cessa d'implorer la miséricorde divine par ses soupirs, ses prières et ses larmes. « Le moment du Seigneur viendra, lui dit un jour un saint évêque ; il est impossible qu'un fils de tant de larmes et de prières périsse. »

En effet, pendant son séjour à Milan, où l'avait rejoint la pieuse Monique, les conférences de saint Ambroise ouvrirent les yeux à Augustin, et la grâce pénétrant son cœur, il se convertit sincèrement, et il surpassa les désirs de sa tendre mère. Pour le retirer du désordre, en femme prudente, elle avait songé à lui procurer une épouse vertueuse, mais son fils la mit au comble de la joie et du bonheur, en lui répondant qu'il voulait se vouer à une perpétuelle continence. Il tint parole : baptisé le jour de Pâques avec plusieurs de ses amis, ils vécurent ensemble, menant une vie angélique ; la mère d'Augustin les avait tous adoptés, et les soignait comme ses enfants. Tous devaient retourner en Afrique, et la sainte mère avec eux ; mais le Seigneur en disposa autrement : au moment de s'embarquer, elle tomba malade à Ostie, dans la cinquante-sixième année de son âge. « Mon fils, disait à Augustin cette admirable mère, il n'y a plus rien qui puisse me retenir sur la terre : tous mes vœux sont accomplis ; vous voilà, non-seulement catholique, mais entièrement dévoué au Seigneur. » Son fils Navige insistait pour la ramener en Afrique : « On n'est nulle part éloigné de Dieu, s'écria-t-elle ; vous m'enterrerez ici : Dieu saura bien un jour retrouver mes restes. » Elle mourut en 387.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MONIQUE.

TEXTE : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.* (I Joan., v, 4.)

Un jour le Sauveur, parlant à ses disciples, leur dit: « Si vous aviez de la foi comme un grain de senevé, vous feriez des prodiges : vous diriez à cette montagne de changer de place, de se transporter en tel ou tel endroit, et elle obéirait. » Il y a eu des saints qui ont vérifié en eux ces paroles à la lettre. Ce n'est pas ce dont je veux vous entretenir; mais, outre les montagnes matérielles et physiques, il en est d'autres spirituelles et morales dont l'aplanissement n'est pas moins merveilleux. Sainte Monique, par sa grande foi, a opéré de ces merveilles qui doivent servir d'exemple et d'instruction pour tous les chrétiens. Méditons-les : *Œuvres de sa foi pour elle-même,* première considération; *pour son fils,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — ŒUVRES DE SA FOI POUR ELLE-MÊME.

Monique naquit l'an 333 et reçut une éducation fort chrétienne. Mariée à Patrice, bourgeois de Tagaste, elle eut beaucoup à souffrir de cet homme violent et emporté qui était encore païen. Elle chercha sa force et sa consolation dans sa foi, opposant une douceur angélique aux emportements de son mari. Ses prières et ses vertus firent enfin sur lui une salutaire impression; l'heure des miséricordes du Seigneur arriva, et elle eut la consolation de voir Patrice chrétien, et chrétien fidèle à tous ses devoirs. Après dix-huit ans de mariage elle perdit son mari : la foi lui fit supporter avec résignation cette grande épreuve. Libre désormais, elle ne s'appliqua plus qu'à servir Dieu avec plus de fidélité que jamais. Après les exercices de piété, elle n'avait pas de plus grande jouissance que de pouvoir verser dans le sein des pauvres les biens qu'elle possédait : sa foi lui avait appris à regarder les malheureux comme les membres souffrants de Jésus-Christ et à les traiter avec le même amour qu'elle avait pour le divin Maître. C'est encore sous les inspirations de cette foi ardente qu'elle prenait soin des malades, consolait les affligés et volait au secours de tous les nécessiteux. Epouse chrétienne, elle se montra comme une veuve entièrement dévouée à Dieu et au prochain, confondant dans le même amour le père et les enfants. Grâce à la foi vive qui animait toutes ses pensées, ses paroles et ses actions, elle trouvait tout facile et agréable, même les choses qui coûtent le plus à la nature : sa foi l'élevait au-dessus des sens et des circonstances; elle y avait puisé un courage que l'on rencontre rarement dans une veuve abandonnée de tous. On peut bien lui appliquer l'éloge que l'Ecriture fait de la femme forte, en disant : « Qui trouvera une femme forte? Elle est plus précieuse que les perles qu'on apporte des extrémités de la terre. » (Prov., xxx, 10).

Sainte Monique se montra dans toute sa vie comme un modèle parfait des jeunes personnes, des femmes mariées et des veuves. Jeune fille, elle conserva une pureté angélique, évitant avec un soin extrême les sociétés dangereuses et les occasions du péché. Femme, elle convertit un mari païen par le spectacle de ses éminentes vertus jointes à ses larmes et à ses prières continuelles. Veuve enfin, elle n'usa de sa liberté que pour aimer et servir Dieu avec plus d'amour et de perfection. Telles sont les merveilles que la foi, et la foi seule a opérées en sainte Monique. Pourquoi sommes-nous si faibles et si lâches dans le service de Dieu? Pourquoi au lieu de devenir meilleurs, devenons-nous chaque jour pires? Parce que notre foi est faible et chancelante. Et pourquoi l'est-elle? Parce que nous sommes trop infidèles aux grâces sans nombre que le Ciel nous accorde continuellement; surtout, parce que nous ne prions ni assez bien, ni assez souvent. Oh! puisons dans l'exemple de cette illustre sainte un puissant encouragement à mieux vivre; disons-nous : Ce qu'elle a fait avec le secours de la grâce, je le puis faire aussi. La foi, ce ressort tout puissant des grandes œuvres, n'a pas perdu de son efficacité; je puis et je veux devenir un saint.

IIe CONSIDÉRATION. — POUR SON FILS AUGUSTIN.

Sainte Monique avait eu trois enfants dont l'aîné s'appelait Augustin. Il avait environ dix-sept ans quand mourut son père. Monique ne lui ménagea pas les leçons d'une mère chrétienne. Que de fois elle l'avertissait des dangers que court la jeunesse ! Que de fois elle lui montrait avec l'éloquence d'un cœur inspiré par la foi les abîmes et les douleurs où on se précipite quand on prend les passions pour guides de ses actions. Tout fut inutile : Augustin suivit le torrent du vice comme faisaient les jeunes gens de son temps, et Monique eut la douleur de le voir courir d'égarements en égarements, et livrer son esprit et son cœur à toutes sortes de désordres. Que fit Monique ? Ce que doit faire toute mère chrétienne en pareil cas : elle chercha à se rendre de plus en plus agréable à Dieu pour pouvoir agir plus efficacement sur l'âme de son fils ; elle se mit à gémir, à prier et à pleurer sur les égarements de son enfant. Cela dura de longues années, sans que cette sainte mère songeât à se décourager : sa foi lui faisait comprendre qu'une prière persévérante ne reste jamais stérile, et qu'elle fait une sorte de violence au cœur de Dieu. Elle fut enfin exaucée : Augustin se convertit. Renonçant à toutes les folies comme à toutes les espérances du siècle, il se retira à la campagne pour ne s'occuper plus que de l'affaire de son salut. Monique le suivit, et, le voyant pleinement détaché des vanités du monde, elle lui dit un jour : « Mon fils, je vous avoue que je ne vois rien en cette vie qui puisse me plaire, et je ne sais plus ce que j'y fais, ni pourquoi j'y demeure davantage. La seule chose qui me faisait souhaiter de vivre encore, c'était de vous voir catholique. Dieu a fait plus, puisque avec cette grâce il m'a donné celle de vous voir mépriser, pour l'amour de lui, tous les biens et tous les avantages de ce monde. » Quelques jours après, elle tomba dangereusemenl malade, et perdit toute connaissance pendant quelque temps ; revenue à elle, elle dit à ses deux fils, Augustin et Navigius : « Mettez ce corps où vous voudrez, sans vous en inquiéter ; souvenez-vous seulement de moi à l'autel du Seigneur, en quelque lieu que vous soyez. » Elle mourut le neuvième jour de sa maladie, vers le 13 novembre de l'an 389 ; elle était dans la cinquante-sixième année de son âge.

Voyez M. F., l'admirable efficacité de la foi ; d'abord elle sanctifie Monique ; elle donne à cette mère chrétienne toutes les vertus qui doivent la préparer à être entre les mains de Dieu, l'instrument de ses miséricordes. Puis, quand vint l'heure de Dieu, elle ramène du sentier du vice cet enfant prodigue qui devient ensuite lui-même un saint, un évêque, un grand docteur de l'Eglise. Elle fut ainsi sa mère selon la nature et selon la grâce par sa foi et son amour pour Dieu. Imitons cette illustre servante du Seigneur ; soyons fermes dans notre foi ; elle mène à la vie éternelle.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de cette sainte. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7, Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Mater autem ejus flebat illum. (Tob., x, 4.)

Mulierem fortem quis inveniet? (Prov., xxxi, 10.)

Nouveau Testament. — O mulier! magna est fides tua, fiat tibi sicut vis. (Matth., xv, 28.)

Ecce defunctus efferebatur, filius unicus matris suæ, et hæc vidua erat. (Luc., vii, 12.)

Mortuus erat et revixit, perierat et inventus est. (Luc., xv, 24.)

Sanctificatus est vir infidelis per mulierem fidelem. (I Cor., vii, 14.)

2. — SS. PÈRES.

Mater carnis meæ salutem meam sempiternam carius parturiebat corde casto. (S. Augustin., *Confess.*, l. I, c. 11.)

Per lacrymas ejus diebus et noctibus pro me sacrificabatur. (Id., l. III, c. 7.)

Virum suum, jam in extrema vita temporali ejus, lucrata est. (Id., l. IX.)

Jam venerat ad me mater fortis pietate, terra marique me sequens, et in periculis omnibus de se secura. (Id., l. VI.)

3. — COMPARAISONS.

1. Sainte Monique peut être comparée au bon pasteur qui va chercher la brebis égarée et la rapporte sur ses épaules.

2. De même que saint Etienne donna saint Paul à l'Eglise, de même sainte Monique lui donna saint Augustin.

3. Siméon, ayant vu le Messie, ne demande plus qu'à mourir; de même, après avoir vu la conversion de son fils, sainte Monique ne demande qu'à aller se reposer dans les joies éternelles du paradis.

4. Sainte Monique peut être comparée à la veuve de Naïm.

4. — VERTUS DE CETTE SAINTE.

Vertus de l'épouse : douceur, bonté, obéissance, patience, dévouement.

Vertus de la mère : vigilance, amour, bon exemple, application des soins moraux et spirituels en toute occasion.

Vertus de la femme chrétienne : piété, humilité, chasteté, pénitence, zèle.

Vertus de la sainte veuve : amour de la retraite, du silence ; résignation à la volonté de Dieu; recueillement dans la prière; charité envers le prochain.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Biroat.)

Texte : *Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus; consideravit semitas domus suæ.* (Prov., XIX.)

Conduite de sainte Monique : 1. Envers sa famille. — 2. Envers son fils. — 3. Envers elle-même.

—

IIe PLAN.

(Houdry.)

Sainte Monique a été un modèle d'une mère chrétienne : 1. Par sa soumission à son époux. — 2. Par l'éducation chrétienne qu'elle donne à ses enfants. — 3. Par les soins qu'elle prodigue à ses domestiques.

—

IIIe PLAN.

(Clément.)

Le cœur de sainte Monique fut :

I. Sensiblement éprouvé : 1. Par un mari idolâtre. — 2. Par un fils d'abord indocile.

II. Abondamment consolé : 1. Par la conversion de son époux. — 2. De son fils.

—

IVe PLAN.

(Nouet, l'*Homme d'oraison.*)

I. Moyens que sainte Monique trouve pour se sanctifier dans le mariage : 1. A l'égard de son époux. — 2. De ses enfants. — 3. De sa maison.

II. Vertus qu'elle pratique dans son veuvage : 1. Bonnes œuvres. — 2. Bons exemples. — 3. Zèle pour la conversion de saint Augustin.

6. — ENCOMIA.

1. MATRIMONIO INVITA COPULATUR.

Invitans thalamo Monicam junxere parentes,
Virginei floris cum studiosa foret.

2. SUUM FILIUM MULTIS LACRYMIS AB ERRORE REVOCAT.

Dum prolem cernit scelerum sub gurgite mersam
Mœsta parens, largis fletibus ora rigat.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

Saint Augustin, *Confessiones; Ep. de bono viduit.; Ad Probam.* — Saint Ambroise, *De viduis.* — Saint Jérôme, *Ep. ad Salvinam de servanda viduitate et ad Hedibiam.* — Saint Fulgence, *Ep. II ad Gallum.*

HAGIOGRAPHES.

Surius. — Lipomanus. — Ribadeneira. — Baillet. — Bollandus. — Nouet.

PRÉDICATEURS.

Senault. — Biroat. — Houdry. — Clément.

8. MARTYROLOGE. — Sainte Monique, v. — S. Silvan, év. et m. — Trente martyrs. — S. Cyriace, év. et m. — S. Porphire, m. — Sainte Antoinette, v. et m. — S. Florien, m. — Sainte Pélagie, v. et m. — S. Paulin, m. — S. Vénère, év. — S. Sardos, év. — S. Curcodome, diacre. — SS. Marse, Alexandre et Jovien. — S. Rupin. — Sainte Hélène.

5 mai. — SAINT PIE V, pape et confesseur.

(XVIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT PIE V.

Michel Ghisleri, qui fut depuis pape sous le nom de Pie V,, naquit le 27 janvier 1504, dans la petite ville de Bosco, au diocèse de Tortone. Il sortait d'une famille distinguée du Bolonais, qui, par le malheur des temps, avait beaucoup perdu de son ancien éclat. Les leçons de piété qu'il avait reçues dans sa jeunesse firent sur lui une telle impression qu'il ne les oublia jamais. A l'âge de quinze ans, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Chaque jour, il travaillait à l'emporter sur les autres frères, en modestie, en humilité et en obéissance. Ayant été ordonné prêtre, on le chargea d'enseigner la philosophie et la théologie; emploi qu'il remplit avec un grand succès durant l'espace de seize ans. On l'élut, malgré lui, aux différentes places de son Ordre, et il y montra toujours le zèle le plus ardent pour l'accomplissement des devoirs de son état.

En 1556, le pape Paul IV l'obligea d'accepter l'évêché de Népi et de Sutri. Ces denx siéges situés dans l'État ecclésiastique, unis depuis, n'en firent plus qu'un. L'année suivante, il fut créé cardinal de *Sainte-Marie-sur-la-Minerve*, et prit le nom de cardinal *Alexandrin*, de la ville d'Alexandrie en Lombardie, qui était peu éloignée du lieu de sa naissance. Ces dignités ne servirent qu'à donner un nouvel éclat à ses vertus; elles ne produisirent aucun changement dans ses exercices de piété. Il n'avait qu'un petit nombre de domestiques, qui tous menaient une vie exemplaire. Il avait pour eux des sentiments de père, et il les traitait comme ses enfants. Le pape Pie IV, successeur de Paul IV, le transféra à l'évêché de Mondovi, en Piémont. Personne ne lui paraissait plus digne que lui de gouverner un diocèse réduit par les ravages de la guerre à l'état le plus déplorable. Il vint à bout, par ses travaux et ses exemples, de rétabllr partout l'union et la paix, et de rendre à son Eglise l'ancienne splendeur dont elle avait joui.

Ayant été appelé à Rome par le pape, il prit beaucoup de part aux affaires qui furent alors agitées; et il se montra toujours fort zélé pour l'observation des lois et la discipliue ecclésiastique. L'empereur Maximilien V avait écrit au pape pour l'engager à permettre le mariage des prêtres. Il alléguait pour raison que cette condescendance contribuerait à la réunion des sectaires. Tous les cardinaux furent d'avis qu'il ne fallait rien relâcher de l'ancienne discipline. Mais il n'y en eut point qui fit mieux sentir que le saint les inconvénients qui résulteraient de l'abolition d'une loi dont l'origine était si ancienne et si sacrée. La charité. disait-il, exige sans doute que les premiers pasteurs aient du ménagement pour les hérétiques et qu'ils leur accordent tout ce qu'ils peuvent, afin de les gagner à Jésus-Christ; mais ces ménagements ne peuvent avoir lieu dans le cas dont il s'agit. Au reste, ceux qui s'étaient séparés de l'Église, refusaient de rentrer dans son sein, non pas précisément à cause de la loi qui ordonnait la continence aux prêtres, mais à cause de leur attachement à des dogmes contraires à la foi catholique.

Le Saint-Siége ayant été vacant en 1565, la pluralité des suffrages se réunit en faveur du cardinal Alexandrin. Il n'y eut que la crainte de résister à la volonté de Dieu qui le fit consentir à son élection; ce qui arriva le 7 janvier 1566. Il prit le nom de son prédécesseur. Il commença par régler sa famille, afin qu'elle pût servir de modèle. Il engagea aussi les cardinaux à établir le bon ordre dans leurs maisons. Il proscrivit les combats de bêtes, comme contraires à l'humanité; il porta de sages règlements pour arrêter les débauches qui se commettaient dans les cabarets; il remit en vigueur les lois portées contre les femmes de mauvaise

vie. Tous les jours il disait la messe et faisait deux méditations. Son humilité avait quelque chose d'admirable. Un seigneur anglais, protestant. se convertit en le voyant baiser les pieds d'un pauvre tout couvert d'ulcères. Pour réussir plus facilement dans le dessein qu'il avait de reformer l'Église, il publia les décrets du Concile de Trente, et travailla de toutes ses forces à les faire exécuter. On dut anssi à son zèle la publication du catéchisme du même Concile. Il étendit sa sollicitude jusqu'en Amérique, aux Indes et aux extrémités du nouveau monde, en s'appliquant à faciliter les succès des travaux apostoliques des missionnaires.

Non content de travailler à la propagation de la foi, il mit aussi tout en œuvre pour empêcher les progrès que faisait l'ennemi commun du nom chrétien, envoyant des secours puissants aux chevaliers de Malte, assiégés par une armée formidable de Turcs. Il ne s'oublia pas non plus durant les troubles qui agitèrent la France sous le faible règne de Charles IX. Il réussit par sa vigilance à sauver la ville et le territoire d'Avignon de tous les stratagèmes de Coligny. Ses soins purgèrent l'Etat ecclésiastique des voleurs et des assassins qui l'infestaient. S'il employa quelquefois la sévérité, c'est que le rétablissement de la tranquillité publique l'exigeait.

Son zèle pour la pureté de la foi le faisait veiller à ce qu'il ne s'introduisît point de nouveautés contraires à ce que l'Eglise avait toujours enseigné. Michel Baïus, docteur de Louvain, s'étant mis à dogmatiser sur les matières de la grâce, on déféra au Saint-Siége plusieurs propositions où était contenue la doctrine qu'il enseignait. Pie V les proscrivit par une bulle, le 1er octobre 1567.

Il donna aussi un bref pour faire revivre les anciens canons qui ont pour objet la vénération due aux temples du Seigneur; il défendit, entre autres choses, de mendier dans les églises; il permit seulement aux pauvres de se tenir à la porte, afin d'y recevoir les aumônes des fidèles. L'attention qu'il donnait aux affaires publiques ne l'empêchait pas de vaquer aux exercices de la vie intérieure. A la prière il joignait la pratique de la mortification et l'amour des pauvres. Souvent il visitait les hôpitaux, consolait ceux qui y étaient renfermés, et les disposait lui-même à mourir saintement. Il forma de pieux établissements, qui avaient surtout pour objet l'instruction de la jeunesse. Il assigna aussi des fonds considérables pour marier un certain nombre de pauvres filles. En même temps qu'il s'appliquait à faire fleurir la vertu, il s'efforçait aussi d'exciter l'émulation parmi les savants. Les hommes de mérite étaient sûrs de trouver en lui un protecteur.

Sélim II, fils et successeur de Soliman, empereur des Turcs, enivré du succès de ses armes, ne pensait à rien moins qu'à la conquête de toute la chrétienté. Alarmé du danger qu'elle courait, le pape, avec les Vénitiens et les Espagnols, forma une ligue pour arrêter le progrès que faisaient chaque jour les mahométans. Les chrétiens, s'étant embarqués, trouvèrent la flotte turque à l'ancre dans le port de Lépante. Il se livra, le 7 octobre 1571, une des plus fameuses batailles dont l'histoire fasse mention. Les chrétiens remportèreat la victoire la plus complète. Ils firent un butin immense, et mirent en liberté quinze mille captifs qui étaient sur les galères des infidèles. Ceux-ci apprirent enfin qu'ils n'étaient point invincibles; qu'il est un Dieu suprême qui donne des limites aux empires, et dont la Providence règle toutes les révolutions; que, si ce Dieu punit ses enfants coupables, il leur fait aussi miséricorde lorsqu'ils reviennent à lui; qu'il sait déconcerter les projets ambitieux de leurs ennemis, et les arrête au milieu du cours de leur prospérité.

Dès le commencement de cette expédition, Pie avait ordonné des jeûnes et des prières publiques. Comme un autre Moïse, il avait eu les mains levées au ciel, afin d'attirer la bénédiction du Seigneur sur les armes des chrétiens. Il était à travailler avec les cardinaux tandis que la bataille se donnait. Mais il les quitta tout à coup; puis, après avoir regardé le ciel quelques moments, il ferma la fenêtre qu'il avait ouverte, et dit : « Il ne s'agit plus de parler d'affaires; nous ne devons plus penser qu'à rendre grâces à Dieu pour la victoire qu'il vient d'accorder à l'armée chrétienne. » Ce fait a été attesté de la manière la plus authentique, et il

est rapporté comme incontestable dans le procès de la canonisation du saint pontife. Ce fut en reconnaissance de la victoire dont il s'agit que Pie V voulut qu'on célébrât la fête du Rosaire le premier dimanche d'octobre. Il inséra aussi les mots de *secours des chrétiens* dans les litanies de la sainte Vierge.

L'année suivante, il se préparait à profiter de la victoire remportée sur les infidèlés; mais il mourut de la pierre le 1er mai 1572, à l'âge de soixante-huit ans trois mois et quelques jours. Il fut béatifié par Clément X en 1672, et canonisé par Clément XI, en 1712.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIE V.

TEXTE : *Custodivit ab inimicis et certamen forte dedit illi ut vinceret.* (Sap., x, 5.)

C'est Dieu qui fait les saints; c'est lui qui les appelle par leur nom avant leur naissance, lui qui leur trace la voie qu'ils doivent suivre, lui qui veille sur eux pendant le temps de leur épreuve, lui qui les défend contre ses ennemis. » Bien plus, Dieu n'exempte pas ses élus des attaques de leurs adversaires; au contraire, il leur fournit des occasions de combattre pour leur procurer la gloire de vaincre : « Il l'a engagé dans un rude combat afin qu'il demeurât victorieux. » Ces paroles s'appliquent bien à ce pape illustre qui combattit avec tant de succès le combat du Seigneur : *Il a vaincu le monde*, premier point; *il a vaincu les ennemis de l'Eglise,* deuxième point.

Ier POINT. — IL A VAINCU LE MONDE.

Saint Pie V était né en Italie d'une noble et illustre famille. Il eut pu prendre sa part des joies, des honneurs et des richesses d'un monde qui souriait déjà à son berceau; mais à peine âgé de quatorze ans, il entra dans l'ordre des frères prêcheurs. Ce fut sa première victoire sur le monde. Dans cette solitude, il se distingua au milieu de ses frères par une patience admirable, par une profonde humilité, par une grande austérité de vie, par son assiduité à la prière, par l'observation exacte de la règle, enfin par un zèle extraordinaire pour procurer la gloire de Dieu. Outre ses éclatantes vertus, il avait des dispositions supérieures pour les sciences: il professa de longues années la philosophie et la théologie; son éloquence attirait autour de sa chaire une foule immense; il convertit ainsi beaucoup de pécheurs. Il mit aussi un frein à la fureur des hérétiques qui cherchaient à corrompre la foi des fidèles. C'est ainsi qu'il a vaincu le monde dans le cœur des autres. Telle était la grandeur d'âme des saints : ils quittaient d'abord tout ce qui attache pour l'ordinaire l'homme à la terre; honneurs, plaisirs, richesses, amis, famille, tout était sacrifié à la grande pensée : je veux sauver mon âme. Puis, quand ils s'étaient affranchis des liens du monde, ils se mettaient avec ardeur à détruire le péché, l'aveuglement et les affections terrestres dans les âmes. Alors commence entre les saints et le monde une lutte à mort, lutte qui explique parfaitement les contradictions qu'ils rencontrent, les haines qu'ils s'attirent et les persécutions qu'ils ont à souffrir : ils sont alors les plus redoutables ennemis du démon, et le démon agit de toutes ses forces pour diminuer leur puissante influence sur les cœurs. Tel fut saint Pie V, un adversaire redoutable des ennemis de Jésus-Christ, un soldat qui s'était armé dans la solitude et qui en sortit avec un courage et des talents supérieurs; de là les immenses fruits de ses travaux apostoliques. Apprenons par son exemple à mépriser les vanités de ce monde; à ne compter pour rien les vains honneurs, les dangereux plaisirs et les fragiles richesses de ce monde ; sans ce détachement du cœur, il est impossible d'aimer Dieu, impossible de lui plaire et de faire aucun progrès dans la vertu. Quand viendra le grand jour des justices de Dieu, il ne nous demandera

pas ce que nous aurons valu dans l'opinion des hommes, ce que nous aurons possédé de biens ou d'honneurs, mais seulement ce que nous aurons quitté pour lui, ce que nous aurons fait ou souffert pour son amour.

Est-ce bien là ainsi que nous avons compris la plus grave de nos obligations? Notre cœur est-il plus attaché à Dieu qu'à toute autre chose ? Sommes-nous prêts à abandonner, à sacrifier, à perdre tout plutôt que de tomber en disgrâce auprès de Dieu? Ah! si nous pouvons en toute vérité répondre affirmativement à ces questions, nous aurons le droit de tout attendre de Dieu, sa protection en ce monde, et ses éternelles récompenses dans l'autre.

IIe POINT. — IL A VAINCU LES ENNEMIS DE L'ÉGLISE.

Les ennemis de l'Eglise sont : les hérétiques, les incrédules, les vices et les abus. Or, saint Pie V, devenu évêque et cardinal, entreprit avec une ardeur incomparable de combattre les hérétiques, les incrédules, les vices et les abus. Il parcourut tout son diocèse pour y mettre ordre, et quand il avait vu ses efforts couronnés de succès, il retournait à Rome où les plus graves affaires exigaient sa présence et ses lumières. Pie IV étant mort, notre saint fut élu pape. Ce qui frappa le monde d'étonnement, c'est que cette promotion ne changea rien dans sa vie, excepté son vêtement. Même zèle pour la propagation de la religion, mêmes efforts pour donner un grand éclat à l'Eglise, même vigilance pour extirper les erreurs et les vices dans tout l'univers, même générosité à soulager toutes les misères humaines; mais surtout une intrépidité sans exemple a conserver intacts les droits du Saint-Siége contre les empiétements et les injustes attaques de ses ennemis.

Un orage terrible s'éleva contre l'Eglise à cette époque : Sélim, sultan des Turcs, enorgueilli par de nombreuses victoires, menaçait l'Italie et surtout Rome. Pie V envoya contre lui une faible flotte; mais il comptait plus sur ses ferventes prières que sur la force des armes. Il ne se trompait point; ce furent ses prières qui triomphèrent de ses redoutables ennemis. Cette victoire, regardée comme miraculeuse, lui fut révélée à l'heure même où elle fut remportée, et le saint pontife l'annonça au moment même à ceux qui étaient autour de lui. Dieu avait ainsi soutenu son serviteur pour exalter sa sainte Eglise et la recommander une fois de plus aux respects des princes et des peuples. Saint Pie V, après avoir abattu l'orgueil des ennemis de la religion, en devait recevoir la récompense. Il eut à souffrir des douleurs atroces avant de mourir; il montra en cette circonstance le même courage qu'il avait mis à défendre l'Eglise, et enfin il mourut dans les sentiments de l'amour le plus parfait pour celui auquel il avait consacré tous les instants de sa longue et active carrière. M. F., ce ne sont pas seulement les chefs de l'Eglise qui sont obligés de la soutenir et de la défendre; dans cette grande cause, nous sommes tous avocats; et dans cette grande guerre nous sommes tous soldats. Or, le simple soldat, comme le général, doit combattre l'ennemi et défendre le drapeau auquel il appartient. Enrôlés au service de Dieu depuis le jour de notre baptême, nous devons à son Eglise toutes les lumières de notre esprit, toutes les affections de notre cœur, toute l'énergie de notre volonté. En quel temps fut-elle plus calomniée, plus attaquée par la ruse et l'hypocrisie, plus spoliée de ses droits les plus sacrés? Aujourd'hui ce ne sont plus les Turcs ou les païens qui la persécutent et versent son sang le plus pur, ce sont ses propres enfants qui déchirent son sein maternel qui les a nourris, réchauffés et élevés. C'est de leur part qu'elle a à essuyer les plus sanglantes injures. Oh! combattons ces Judas; aimons et défendons l'Eglise, notre mère; car les amis de l'Eglise sont les amis de Dieu.

MATÉRIAUX.

1. Écriture, — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Os suum aperuit sapientiæ. (Prov., XXXI, 25.)

Sicut turris collum tuum, mille clypei pendent ex ea terribilis ut castrorum acies ordinata. (Id., VI, 9.)

Ego murus. (Id., VIII, 10.)

Nouveau Testament. — Fecit mihi magna qui potens est. (Luc., I, 49.)

Semper vivens ad interpellandum pro nobis. (Hebr., VI, 25.)

Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim. (Apoc., XII, 4.)

2. — SS. PÈRES.

O vera mediatrix ante Dominum nostrum Jesum Christum, te supplices exoramus ut memor sis nostri. (*In Liturg. Ethiopum.*)

Mihi patronam sentiam acceptissimam. (S. Gregor. Naz., *in Tragæd. de Christo patiente.*)

Sentiant omnes tuum juvamen. (S. Augustin., *Serm.* 18 *de Sanctis.*)

Virtus pugnantium et corona victorum. (Id., *ibid.*)

Fecit in te magna qui potens est et data est tibi omnis potestas in cœlo et in terra. (S. Petr. Damian., *Serm.* 1 *de Nativ. Virg.*)

Organisatrix pugnantium. (S. Bonavent., *in Speculo B. V.*)

3. — COMPARAISONS.

TITRES SOUS LESQUELS SAINT PIE V INVOQUA LA SAINTE VIERGE A L'OCCASION DE LA BATAILLE DE LÉPANTE.

Acies Dei viventis. (I Reg., XVII, 26.) — Acies loquens victorias. (Prov., XXI, 28.) — Acies pro qua Deus ipse pugnat. (Judith, V, 16.) — Terribilis ut castrorum acies ordinata. (Cant., VI.)

Acies triumphans in Christo per Christum. (II Cor., II, 14) ; — Turris davidica; turris eburnea; — auxilium christianorum; — Regina, Mater sacratissimi Rosarii.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Vertus d'un pieux dominicain : piété, pénitence, mortification, douceur, obéissance, chasteté.

Vertus de l'évêque à Nepi et à Mondovi : régularité, vigilance, zèle, charité, bonté, bon exemple, conciliation.

Vertus d'un saint pape : ordre dans sa maison, discipline dans le clergé, réformes privées et publiques, condamnation des hérétiques, organisation de secours pour arrêter l'envahissement des Turcs; victoire de Lépante.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(J. de La Boissière.)

Texte : *In lege Domini congregationem judicavit... et in fide sua probatus est propheta... et invocavit Dominum omnipotentem in oppugnando hostes undique.* (Eccli., XLV, 17 et 19.)

I. Saint Pie V a jugé les fidèles selon la loi, réformant les mœurs : 1. Par ses décrets. — 2. Par son exemple.

II. Il a combattu par sa foi : 1. Les infidèles. — 2. Les hérétiques.

—

IIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Envahissement de l'Occident par le mahométisme.

II. Ses progrès et ses tentatives ont été arrêtées : 1. Par les papes. — 2. Particulièrement par saint Pie V.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

Saint Pie V, modèle : 1. Des religieux dominicains. — 2. Des évêques et des cardinaux. — 3. Des papes.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Tous les hagiographes modernes rapportent la vie de ce grand pape. Elle a été, de plus, écrite par une de nos célébrités contemporaines, M. le comte de Falloux.

7. MARTYROLOGE. — Sainte Crescentiane, m. — SS. Sivain et Euthyme, id. — SS. Irénée, Peregrin et Irène. — S. Jovinien, id. — S. Ange, pr., id. — S. Maxime, év. et m. — S. Euloge, év. — S. Hilaire, év. d'Arles. — S. Nizier, év. — S. Geronce, év. — La Conversion de saint Augustin. — S. Pie V, pape. — S. Mauront, ab. — S. Théodore, év. — S. Nectaire, id. — S. Briton, id. — S. Avertin, id. — Sainte Uvaldrée, v. et abbesse.

6 mai. — SAINT JEAN DEVANT LA PORTE-LATINE.

(Ier SIÈCLE.)

VIE DE SAINT JEAN DEVANT LA PORTE LATINE.

Cette fête a été instituée pour célébrer le prodige arrivé devant la porte de Rome, appelée Latine. Saint Jean, l'apôtre bien-aimé de Jésus, ayant été arrêté à Ephèse, sous l'empire du féroce Domitien, fut traîné à Rome, et condamné à périr dans une chaudière d'huile bouillante. Il y fut précipité; mais Dieu suspendit les rigueurs de la flamme, qui ne toucha point à la chair vierge de l'apôtre de la charité. L'huile bouillante se changea pour lui en un bain rafraîchissant, d'où il sortit plus vigoureux et plus sain. Domitien fut effrayé de ce prodige, mais l'attribuant à la magie, il exila Jean à Pathmos. (*Voir la* VIE DE SAINT JEAN, *au 27 décembre.*)

SAINT JEAN DEVANT LA PORTE LATINE.

TEXTE : *Discipulus quem diligebat Jesus.* (Joan., XXI, 20.)

L'apôtre dont l'Eglise célèbre en ce jour la mémoire est célèbre entre tous parce qu'il fut celui que Jésus aimait le plus, et qu'il aima plus son divin Maître que les autres apôtres. Ce n'est pas là une simple opinion, c'est un fait constaté par l'Evangile même qui en apporte les preuves. Nous allons donc, l'Evangile à la main, rechercher les traces de ce double amour qui lia le disciple au Maître et le Maître au disciple, et nous trouverons dans cette étude des motifs sérieux de nous attacher davantage à Jésus-Christ. Ainsi : *Amour de Jésus pour saint Jean,* premier point; *Amour de saint Jean pour Jésus,* deuxième point.

Ier POINT. — AMOUR DE JÉSUS POUR SAINT JEAN.

Saint Jean était le plus jeune et le plus pur des apôtres. On attribue à sa chasteté extraordinaire l'affection particulière que Jésus lui témoignait en toutes rencontres. Mais il y a surtout deux circonstances solennelles où l'on voit clairement qu'il l'aimait de préférence aux autres apôtres. Ainsi :

1° Lors de la dernière cène, il repose sur le sein même de Jésus. Quel bonheur pour le disciple! Madeleine embrasse les pieds du Sauveur et elle y puise des grâces extraordinaires : là c'est la place des pécheurs. Les mains du Sauveur caressent les petits enfants qu'on lui présente, touchent les lépreux, les sourds, les aveugles. Ses yeux, d'un seul regard, tirent des larmes de ceux de Pierre et y produisent une source intarissable de pleurs. Mais la poitrine du Maître, mais le cœur amoureux de Jésus-Christ, est le partage et le lit de repos du disciple bien-aimé! (S. Augustin.) Qui pourra jamais comprendre les lumières et les grâces qu'il puisa dans ce divin cœur qui renferme tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu? Ah! si, dans le récit de son Evangile, il s'élève d'un vol rapide, comme l'aigle, jusque dans les hauteurs des cieux; s'il pénètre jusque dans le sein du Père éternel, pour y découvrir le mystère de la génération du Verbe, c'est qu'il a été, plus que les autres apôtres, à l'école du Verbe fait chair. Saint Augustin dit : « Les autres évangélistes marchent en quelque sorte sur la terre avec Jésus-Christ, et ne rapportent que les actions de sa vie mortelle; mais saint Jean, semblable à

l'aigle, s'élève jusque dans le ciel, et va découvrir dans le sein du Père, le Verbe qui lui est coéternel, sans être ébloui de sa gloire. » Ce fut dans ce moment mystique et solennel, dans ce sommeil surnaturel, qu'il reçut communication des secrets profonds de l'*Apocalypse;* c'est là, sur le cœur de Jésus, que lui furent révélées les dures épreuves, les combats et les victoires réservées à l'Eglise, épouse de l'Agneau. L'éternité seule pourra nous apprendre ce qui se passa alors entre le cœur du Maître et du disciple.

2° Maintenant contemplons-les sur le Calvaire, au moment non moins solennel où la divine victime prononça les paroles sacrées de son Testament. Les autres apôtres étaient en fuite; Judas s'était pendu après sa trahison; Pierre, Pierre si courageux avant le danger, pleurait sa faiblesse; aucun des amis de Jésus n'assistait à son agonie... Je me trompe, Jean était au pied de la croix; la Mère-vierge et le disciple-vierge y étaient venus pour recueillir le dernier soupir du mourant. Là encore on vit la tendresse que Jésus avait pour Jean. Le Sauveur, près d'expirer, donne son esprit à son Père, son sang aux hommes, son paradis au bon larron, sa grâce et ses sacrements à son Eglise; mais il lui reste encore sa sainte mère. A qui va-t-il la donner? C'est au disciple-vierge. Il dit à cette femme bénie entre toutes: « Femme, voilà votre fils! » Il dit ensuite au disciple : « Voilà votre mère! » Quel confiance de la part d'un fils pareil quand il s'agit d'une pareille mère! Quelle gloire pour Jean d'avoir été élevé à une condition digne d'être enviée du premier des anges! Il est le fils et le gardien de celle qui a eu pour fils le fils de Dieu! Jean était donc le bien-aimé disciple du Sauveur.

IIe POINT. — AMOUR DE SAINT JEAN POUR JÉSUS.

1. Saint Jean, de son côté, rendit amour pour amour. Dès le jour où le Sauveur l'appela avec son frère saint Jacques le Majeur, il le suivit pour ne plus jamais le quitter. Il quitta ses filets de pêcheur, sa famillle et ses amis pour s'attacher entièrement à son divin Maître. C'est dans l'adversité que l'on reconnaît ses véritables amis; c'est aussi durant sa douloureuse passion que Jésus-Christ trouva en saint Jean un amour constant et ferme. Les autres apôtres l'abandonnent, même Pierre qui avait juré de mourir pour lui; mais Jean ne l'abandonne pas; il ne rougit pas de lui; il ne craint pas la rage des Juifs ni la haine de leurs princes; il suit la grande victime jusqu'au Calvaire, et il ne la quitte plus jusqu'après l'accomplissement de cette scène de douleur. C'était bien là l'amour en action; un amour ferme, coustant, autant que fervent et tendre.

2. Il ne se contenta pas d'aimer Jésus-Christ, il s'efforça encore de le faire aimer par les autres. Il a assujetti au joug du Sauveur les Parthes; il a fondé et gouverné toutes les Églises d'Asie, et instruit dans la science de l'amour divin ce grand troupeau qui lui avait été confié. C'est l'amour sous la forme du zèle apostolique.

3. Il souffrit aussi par amour pour son maître. Dans la persécution de Domitien, il fut conduit à Rome et plongé dans l'huile bouillante auprès de la Porte-Latine; mais Dieu l'en fit sortir sain et sauf. C'est cet événement qui fait l'objet de la fête de ce jour, surtout dans l'église qui porte ce titre et qui est bâtie sur la place même où il souffrit. De là, il fut envoyé en exil dans l'île de Pathmos, pour y travailler aux mines et aux carrières. La mort du persécuteur lui rendit la liberté; il se retira à Ephèse en 97 où il écrivit son *Evangile* et ses *Epîtres.*

4. C'est dans ces écrits que l'on rencontre encore les preuves de son ardent amour pour Jésus-Christ; à chaque ligne il y recommande cette obligation. Lorsque enfin, âgé de près de cent ans, il ne pouvait plus ni écrire, ni faire de longs discours, il se contentait d'instruire ses disciples de vive voix, et comme il répétait sans cesse ces mots : « Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres, » ses disciples ennuyés de cette fréquente répétition, lui dirent « Maître, vous nous dites toujours la même chose. » Il répondit : « C'est le commandement du Seigneur; si on l'exécute bien, il suffit. » Il aima ainsi le Sauveur et n'aima que lui

sur la terre, se sacrifiant à sa gloire et mourant dans le ministère de l'amour. Ce qui arriva en l'an 100 de l'ère chrétienne.

Est-ce ainsi que nous aimons Jésus-Christ en esprit et en vérité? Saint Jean nous donne un moyen de connaître si nous l'aimons réellement : le signe infaillible de l'amour pour Dieu, c'est l'amour pour le prochain : « Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? » (I Joan. IV, 20.) Sachons comme lui, donner à Dieu notre cœur, au prochain nos travaux, et au monde notre sang s'il le faut pour la gloire de Dieu et le salut de nos frères.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum regem. (Prov., XXII, 11.)

Annuntiate quæ ventura sunt. (Is., XLI, 23.)

Nouveau Testament. — Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum? dicunt ei : possumus. (Matth., XX, 22.)

Dixit discipulus ille quem diligebat Jesus, Petro : Dominus est. (Joan., XXI, 7.)

Ego Joannes, frater vester. (Apoc., I.)

Ego, Joannes, vidi sanctam civitatem Jerusalem novam descendentem de cœlo a Deo. (Id., XXI, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Multoties martyr est Joannes. (S. Chrysost., *Hom.* 33 *ad Pop.*)

Joanni defuit martyrium, sed Joannes non defuit martyrio; ideoque nec Joanni defuit præmium martyris. (S. Hieron.)

Diligebat eum Jesus quoniam speciali prærogativa castitatis, ampliori dilectione fecerat dignum. (S. Greg. Nyss., *Hom.* 2.)

Amicus Dei esse voluero, ecce nunc fio. (S. Augustin., *in Confess.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Paulus audivit arcana verba quæ non licet homini loqui; Joannes vero audivit quod licuit loqui; et potest hominibus prædicari. (Origen.)

2. Sicut inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista, sic inter choros angelorum non surrexit major Joanne evangelista. (S. P. Damian.)

3. Petrus diligebat ferventius et ideo diligebatur fortius. Joannes autem amabat dulcius, et ideo diligebatur familiarius. (S. Bernard., *Epist.* 25.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Saint Thomas d'Aquin, dans un sermon pour la fête de saint Jean devant la Porte-Latine, expose ainsi les vertus et prérogatives de cet apôtre : Sanctus Apostolus commendatur 1° ab humilitate; 2° a Dei caritate; 3° a Christi familiaritate; 4° ab amoris suavitate; 5° a sapientiæ profunditate et a testimonii veritate.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

Prérogatives de saint Jean; il a eu : 1. La lumière des prophètes. — 2. La pureté des vierges. — 3. La générosité du martyr.

—

IIe PLAN.

(Duneau.)

I. Amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour saint Jean, en lui procurant l'honneur du martyre.

II. Amour de saint Jean pour Jésus-Christ, en endurant le supplice de l'huile bouillante devant la Porte-Latine.

—

IIIe PLAN.

(Sénault.)

I. Entre les évangélistes, il a été le plus éclairé.

II. Entre les apôtres, il a été le plus aimé.

III. Entre les martyrs, il a été le plus affligé.

IV. Entre les vierges, il est le mieux récompensé.

—

IVe PLAN.

(Tiré de Voragine, *Sermones aurei.*)

I. Double martyre de saint Jean : 1. Supplice de l'huile bouillante. — 2. Exil.

II. Les trois prérogatives de saint Jean : 1. Ami de Jésus : *quem diligebat Jesus.* — 2. Camérier de Jésus : *qui recubuit supra pectus Domini.* — 3. Secrétaire de Jésus : *Domine, quis est qui tradet te ?*

6. — ENCOMIA.

IN BULLIENTIS OLEI LEBETEM MISSUS, VEGETIOR EMERGIT.

Cæsareo jussu, ferventi immersus olivo
Præsul, ut in tepidis stat recreatus aquis.

DOLIO FERVENTIS OLEI EMERSUS, IN PATHMON RELEGATUR.

Athleta incolumis, ferventi emersus ab olla,
Exul in externum cogitur ire solum.

AD SANCTUM JOANNEM, MARTYRII LAUREA INSIGNEM.

Sicca morte licet fueris defunctus, Olympo
Jure tuum cingit laurea, Dive, caput.
Supplicio nimirum animus non defuit ingens,
Defuit est animo pœna cupita tuo.

—

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Plusieurs saints Pères et tous les hagiographes ont parlé longuement de saint Jean. On trouvera ces indications à la fête du saint, le 27 décembre. Nous ne citerons ici que les quelques prédicateurs qui ont un sermon sur son martyre devant la Porte-Latine, lesquels sont : saint Jean Damascène, saint Thomas d'Aquin, Sénault, Duneau, Texier, La Pesse et Nouet.

8. MARTYROLOGE. — S. Jean devant la Porte-Latine. — S. Evode, év. et m. — S. Lucius, év. — SS. Héliodore et Venuste, et soixante-dix autres martyrs. — S. Théodote, év. — S. Jean Damascène, d. — S. Protogène, év. — S. Eadbert, év. — Sainte Benoite, v. — Translation des reliques de saint Matthieu à Salerne. — Sainte Avoye, v. et m. — SS. Valère et Valérien, mm. — S. Just, év. et m. — S. Géron, conf.

7 mai. — SAINT STANISLAS, évêque et martyr.

(IIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT STANISLAS.

Stanislas Szepanowsky, de l'une des plus nobles familles de Pologne, naquit à Szepanow, le 26 juillet 1030. Ses parents l'obtinrent du Ciel par leurs prières, après trente ans d'un mariage stérile : aussi le consacrèrent-ils à Dieu, par reconnaissance, dès son berceau. L'enfant se montra digne d'une telle naissance et de tels parents. Dès son bas âge il montra un goût prononcé pour la prière, les mortifications, et une vie toute sérieuse : les amusements de l'enfance lui étaient insipides ; il déposait dans le sein des pauvres l'argent qui lui était donné pour ses plaisirs. Il fit ses études à l'université de Gnesen, et il vint les achever à celle de Paris, où il étudia sept ans la théologie et le droit canon.

La mort de son père et de sa mère l'ayant rendu maître d'une immense fortune, Stanislas disposa de tout en faveur des pauvres, résolu de se retirer dans un monastère pour s'y livrer à Dieu tout entier. L'évêque de Cracovie, qui connaissait la vertu et la capacité de Stanislas, mit obstacle à ce dessein ; il l'ordonna prêtre, le fit chanoine de sa cathédrale, et le chargea du soin d'annoncer la parole de Dieu. Le jeune prêtre s'acquitta de cette tâche avec un succès merveilleux ; ses discours produisirent une réforme générale dans les mœurs ; il conquit la confiance de toute la Pologne.

Le seul désir du bon évêque de Cracovie était de voir Stanislas lui succéder ; il voulut, de son vivant, lui résigner son bénéfice ; mais l'humilité du noble chanoine fut un obstacle invincible. Cependant, à la mort du prelat, il fallut céder aux vœux réunis du roi, du clergé et du peuple, à un ordre formel du pape, et le sacre de Stanislas eut lieu en 1072. Il fut un évêque consommé en mérites, et le

diocèse de Cracovie prit, sous son gouvernement, une face nouvelle. Son zèle et surtout sa charité ne connaissaient aucune borne.

La Pologne avait alors pour roi Boleslas II, qui fut surnommé le *cruel*, à cause de ses actes horribles de tyrannie et d'injustice. Ses infâmes débauches le rendirent odieux et méprisable à ses sujets; il ne mettait aucun frein à ses crimes. Stanislas eut le courage de l'aller trouver et de lui reprocher le scandale de sa conduite. La douceur des paroles du saint évêque impressionna le tyran, qui parut se repentir; mais cette impression ne fut pas durable, et il conçut une insurmontable aversion contre l'homme assez hardi pour lui avoir dit de telles vérités. Voulant se venger, il fit intenter au prélat un procès pour une terre, qu'il l'accusa d'avoir volée. Cité à son tribunal, Stanislas trouva des témoins intimidés et n'osant témoigner le vrai. « Accordez-moi trois jours, dit-il, et j'amènerai le vendeur devant vous. » Or, ce vendeur était mort. On accepta la condition en riant; mais quel ne fut pas l'effroi des juges, quand ce vendeur, ressuscité par les prières du saint, parut pour témoigner de la vérité et redescendre ensuite dans son tombeau. L'évêque fut absous.

Les désordres de Boleslas continuèrent; l'évêque renouvela ses avertissements; le tyran les méprisa; l'évêque menaça de l'excommunication; le tyran menaça de la mort; Stanislas lança l'anathème; Boleslas le brava; l'évêque lui fit fermer les portes de l'église; le tyran, furieux, lança contre l'évêque une troupe de ses gardes avec ordre de l'assassiner. La première troupe recula devant le crime, frappée d'une stupeur surnaturelle, à la vue de l'homme de Dieu; une seconde fit de même; une troisième encore. Alors le monstre, transporté d'un accès de rage, s'élança lui-même, se jeta sur Stanislas et le tua au moment où il offrait à l'autel le saint sacrifice. Les soldats hachèrent en morceaux son corps, qu'ils jetèrent dans les champs, comme une proie aux bêtes et aux oiseaux; mais ces morceaux, demeurés intacts, furent recueillis par les chanoines, qui leur donnèrent une honorable sépulture. Ce crime arriva en l'année 1079. Le pape Grégoire VII fulmina l'anathème contre Boleslas et ses complices. Le malheureux prince, chargé de la haine de ses sujets, s'enfuit en Hongrie, où il périt misérablement.

PANÉGYRIQUE DE SAINT STANISLAS.

TEXTE : *Dedit illi scientiam sanctorum; honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius.* (Sap., x, 10.)

Quel plus bel éloge pouvons-nous faire de saint Stanislas que de lui appliquer ces paroles de l'Ecriture : « Dieu lui donna la science des saints; il le rendit glorieux dans ses travaux, et les couronna d'un heureux succès. » La vie de la plupart des saints peut se diviser en deux parts : leur propre sanctification et les travaux entrepris pour le salut de leurs frères. Cela est surtout vrai des pontifes et des prêtres. Ainsi saint Stanislas a reçu de Dieu ce double talent, cette double mission : la science des saints pour lui-même, et le zèle dans les travaux utiles au salut du prochain. Méditons ces deux points : *Science des saints*, première considération; *zèle pour le salut du prochain*, deuxième considération.

1re CONSIDÉRATION. — SCIENCE DES SAINTS.

Que signifie ce mot : science des saints? C'est cette sagesse surnaturelle qui fait comprendre à l'homme : 1° la vanité de tout ce qui passe, et 2° la nécessité d'aimer et de servir Dieu pour arriver à la vie éternelle, qui est sa suprême et dernière fin. Le chrétien qui possède cette science n'estime et ne recherche ni honneurs, ni plaisirs, ni richesses sur la terre, parce qu'il sait que tout cela n'est que jouets d'enfants, choses qui passent et ne servent à rien au moment de mourir. Ainsi, son cœur est détaché de ces vanités, qu'il redoute même, parce que souvent l'abus

qu'on en fait est un danger réel pour le salut. Les saints élèvent plus haut leurs pensées et leur cœur; ils ont une ambition plus grande que celle des mondains; ils aspirent à ce qui est éternel et infini. Dieu lui-même, voilà ce qu'ils veulent, voilà le but de leurs pensées, de leurs désirs, de leurs actions, de leurs travaux, de leurs souffrances, de leur vie entière. Eclaircis d'en haut, ils comprennent, dans toute son étendue et sa profondeur, cette parole de Jésus-Christ : « C'est là la vie éternelle, qu'ils vous connaissent, vous, le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. » Toute leur science se réduit à cette grande loi qui renferme la doctrine et les prophètes : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même. » Le monde n'est rien, Dieu est tout; Dieu, le ciel et les âmes. Oh! tant qu'on ne comprend pas ces vérités, on ne sait rien; on est dans les ténèbres; on n'est pas un chrétien, mais un païen, un aveugle au milieu de toutes les lumières du christianisme; mais si on les comprend, on sait assez; on sait tout. Saint Stanislas avait cette science des saints. Né en Pologne, d'une famille noble et distinguée selon le monde, il n'estima que l'éducation chrétienne qu'il reçut de ses pieux parents. Le reste, il le sacrifia de grand cœur. Jeune encore, il se consacra à étudier la théologie, la science des saints, et, ses parents morts, il distribua aux pauvres son riche héritage par détachemenf des biens terrestres; puis, entra dans un monastère, où il devint prêtre. Bientôt, l'évêque de Cracovie le nomma prédicateur et son successeur. Dans ces fonctions difficiles, il se montra toujours préoccupé de cette grande vérité : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité, excepté aimer et servir Dieu seul. » Il avait détaché son cœur de toutes les choses créées, pour obtenir cette liberté du cœur qui rend capable d'entreprendre les plus grandes choses pour Dieu; à la place des biens qui passent, il mit ceux qui ne passent pas. Sa sanctification personnelle en aimant Dieu sans mesure, voilà le but de toutes ses actions, de toute sa vie.

M. F., arrêtons-nous devant cette première partie de la vie de notre saint, et demandons-nous sérieusement : « Ai-je cette science des saints? Suis-je bien détaché des honneurs, des plaisirs et des biens de la terre? N'ai je pour ces vanités aucune estime, aucune affection? Dieu est-il bien le seul et suprême objet de mes pensées, de mes paroles, de mes actions, de ma vie? Connaître, aimer et servir Dieu pour me sauver moi-même, est-ce bien le grand et unique sujet de mes alarmes et de mes préoccupations? Oh! puissions-nous pouvoir répondre comme les saints : « Vous seul, Seigneur, vous seul, et après vous, plus rien! »

IIe CONSIDÉRATION. — ZÈLE POUR LE SALUT DU PROCHAIN.

Devenu évêque de Cracovie, saint Stanislas se consacra entièrement au salut de son peuple; il devint la lumière vivante placée sur le chandelier pour éclairer toutes les âmes, la force des faibles, le consolateur des affligés, le père des orphelins, le protecteur et le soutien des veuves, mais surtout des pauvres et des malheureux.

Il fut également un zélé et ferme défenseur de la morale publique, ne craignant ni les grands ni les puissants du siècle quand il s'agissait de son devoir. Ainsi, il reprocha au roi de Pologne, Boleslas, ses désordres publiquement connus, comme le prophète Nathan reprocha à David ses péchés; mais Boleslas n'imita pas la docilité du roi-prophète; il résolut de se venger. Un jour, il accusa en pleine assemblée le saint d'avoir acheté, au nom de son église, un village qu'il occupait, voulant faire de lui un simoniaque. Le noble accusé eut recours à Dieu pour confondre le roi, et promit de faire paraître le vendeur, qui était mort depuis trois ans. On se moqua du saint; mais il se mit à jeûner et à prier pendant trois jours; puis, allant sur la tombe du défunt, il lui ordonna de ressusciter et de prêter témoignage à la vérité; ce qui arriva en effet. Ce service rendu, il s'endormit de nouveau dans le Seigneur.

Les scandales du roi ne cessant pas, malgré les fréquents avertissements du

saint évêque, il dut, pour l'exemple des fidèles, retrancher le coupable de la communion de l'Eglise. Furieux de cette mesure, Boleslas envoya des soldats chargés de percer de leur épée le courageux prélat; ils essayèrent à trois reprises d'exécuter les ordres du roi; mais chaque fois, une force divine les en empêcha. Le roi vint alors lui-même pendant que le saint était à l'autel disant la messe; il lui trancha la tête de ses propres mains, coupa son corps en morceaux et les dispersa au milieu de la campagne. On vit venir des aigles qui défendirent ces précieux restes contre la dent des bêtes sauvages. On les recueillit pour les exposer à la vénération publique. Bientôt Dieu multiplia les miracles sur le tombeau du saint pontife, pour vérifier, aux yeux du monde et de l'Eglise, ces paroles des livres saints : « Il le rendit glorieux dans ses travaux et les couronna d'un heureux succès. »

Voilà comme saint Stanislas sut acquérir pour lui-même la science des saints et déployer un zèle actif et courageux pour défendre la foi et les mœurs, pour lesquelles il donna même sa vie. Ainsi, il est encore vrai de dire : « Le bon Pasteur donna sa vie pour ses brebis! » Il scella de son sang ce qu'il croyait et ce qu'il enseignait aux autres. Quelle foi et quel courage!

Où en sommes-nous, M. F., sur ce point? Que faisons-nous quand le monde nous menace d'une part et notre conscience de l'autre? Ne prenons-nous pas mille subterfuges pour échapper au devoir et aux contradictions des hommes? Savons-nous parler et agir en hommes et en chrétiens quand Dieu a parlé. Ah! qu'elles sont rares les âmes élevées et courageuses qui admettent pour règle de leur conduite : « Dieu avant tout! »

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Cunctis diebus suis impius superbit; et numerus annorum incertus est tyrannidis ejus. (Job., XV, 20.)

Sonitus terroris semper in auribus illius, et cum pax sit, ille semper insidias suspicatur. (Job, XV, 21.)

Cum impii sumpserint principatum, gemet populus. (Prov., XXIX, 2.)

Nouveau Testament. — Herodes tenuit Joannem et alligavit eum, et posuit eum in carcerem propter Herodiadem uxorem fratris sui. Dicebat enim illi Joannes : non licet tibi habere eam. (Matth., XIV, 3-4.)

Argue, obsecra. (II Tim., IV, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Sacerdotis est regem aut populum monere, non movere arma; quia gladium mentis, non Martis tenet. (S. Chrysost., *Hom.* 5.)

Justum est principem legibus obtemperare suis. Tunc enim sua jura ab omnibus custodienda existimet, quando et ipse præbet illis reverentiam? (S. Isidor., *de Summo bono*, l. III, c. 52.)

Christi milites non pila tractant ferrea, sed dolor, orationes, fletus et lacrymæ sunt arma et munimenta ipsorum. (S. Ambros., *in Hexam.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Aufer rubiginem de argento et egredietur vas purissimmum. Aufer impietatem de vultu regis et firmabitur justitia thronus ejus. (Prov., XXV, 4.)

2. Leo rugiens et ursus esuriens, princeps impius super populum pauperem. (Id., XXVIII, 15.)

3. Si tyranni quæris imaginem, leonem, ursum, lupum, aut aquilam cogita, quæ laniatu vivunt ac præda. (Erasmus, *de Instit. Principis.*)

4. Tam fuit crudelis erga S. Stanislaum rex Boleslas, quam Herodes erga Joannem Baptistam. (Matth. XIV, 3.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

VIE DE PRIÈRE, DE MORTIFICATION, DE RECUEILLEMENT dès son bas âge.

DÉSIR d'entrer en religion et de vivre dans la solitude.

HUMILITÉ. Il refuse le siége épiscopal de Cracovie et ne cède qu'aux vœux réunis du roi, du clergé et du peuple.

ADMONITIONS envers le tyran Boleslas : il remplit le précepte de saint Paul avec courage : *Argue, obsecra, increpa.* (II Tim., IV, 2) imitant le zèle de saint Jean-Baptiste.

COURAGE CHRÉTIEN ET ÉPISCOPAL dans la lutte et la persécution.

HÉROÏSME dans son martyre.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Obligation des ministres de Jésus-Christ de rappeler leurs devoirs : 1. Aux rois. — 2. Aux grands comme au peuple.

II. Fidélité et courage de saint Stanislas à accomplir ce devoir.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Saint Stanislas chrétien fervent, mortifié, désireux de s'avancer dans la perfection évangélique.

II. Saint Stanislas évêque zélé, vigilant, courageux.

III. Saint Stanislas persécuté, priant dans son église, subissant héroïquement le martyre sur les marches de l'autel.

6. — ENCOMIA.

1. MORTUUM SUSCITAT.

E tumulo testis mox redivivus adest.

2. ARGUIT PUBLICE REGIS BOLESLAI NOTAM LIBIDINEM.

Hunc verum Herodem facit effrenata libido,
Sed te, Joannem, Dive, pudoris amor.

3. BOLESLAO AD ALTARE INTERFICITUR.

Unum mysta pius Christum mactabat ad aras,
Victima cum Christo mysta sed ipse fuit.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Jean Longin, chan. de Cracovie. — Surius. — Stanislas Reschius, *Histoire de Pologne.* — Bolandus et les hagiographes modernes.

8. MARTYROLOGE. — S. Stanislas, év. et m. — Sainte Domitille, v. et m. — Saintes Euphrosyne et Théodore, id. — SS. Nerée et Achille, mm. — S. Juvénal, id. — SS. Flavius, Auguste et Augustin, id. — S. Quadrat, id. — S. Benoit, pape. — S. Jean, év. — S. Pierre, id. — Translation de saint Etienne. — S. Sérence, d. — S. Jean de Beverley, év. — S. Mastide, c. — S. Domitien, év. — S. Placite, pr. — S. Sérence, ab. — S. Rabon, c.

---

8 mai. — APPARITION DE SAINT MICHEL ARCHANGE,

VERS L'AN 494.

APPARITION DE SAINT MICHEL.

Il est prouvé par l'autorité des livres sacrés, et par l'ancienne tradition des saints, que le bienheureux archange Michel est souvent apparu aux hommes. C'est pour cela qu'on célèbre en une multitude de lieux la mémoire d'un pareil fait. De même que jadis la synagogue des juifs, ainsi maintenant l'Eglise de Dieu vénère saint Michel comme son gardien et son patron. Sous le pontificat du pape Gélase Ier, il y eut une mémorable apparition de ce bienheureux archange, dans la Pouille, au sommet du mont Gargano, au pied duquel habitent les Sipontins. Il arriva, en effet, qu'un taureau du mont Gargano s'éloigna beaucoup du troupeau dont il faisait partie, et après l'avoir longtemps cherché, on le trouva pris et embarrassé à l'entrée d'une caverne. Comme un de ceux qui le poursuivaient lui tira une flèche pour le percer, la flèche, s'étant retournée, frappa l'archer qui l'avait lancé. Cet événement imprima une telle terreur à ceux qui se trouvaient là et à tous ceux qui l'apprirent, que personne n'osait plus approcher de la caverne. Alors les Sipontins consultèrent leur évêque, qui, ayant indiqué trois jours de jeûnes et de prières, répondit que c'était à Dieu qu'il fallait s'en remettre en pareil cas. Trois jours lui ayant été consacrés, l'archange Michel avertit l'évêque

que ce lieu était sous sa protection, et qu'il avait montré par ce signe qu'il voulait que Dieu fût honoré en mémoire de lui et de ses anges. L'évêque se mit donc en devoir d'aller à la caverne, accompagné des gens de son diocèse. Comme ils virent que cet endroit ressemblait par sa disposition à une église, ils se mirent à y célébrer les offices divins, et plus tard il s'y fit beaucoup de miracles. Peu de temps après l'apparition, le pape Boniface consacra à Rome, dans le grand Cirque, une église en l'honneur de saint Michel, le 29 septembre, jour où l'Eglise fait la fête de tous les anges. Mais c'est aujourd'hui 8 mai qu'est célébrée la mémoire de l'apparition de l'archange Michel.

APPARITION DE SAINT MICHEL.

TEXTE : *Quis putas major est in regno cœlorum?*
(Matth., XVIII, 10.)

Nous devons payer à tous les anges le tribut de notre vénération, de notre amour et de nos prières; mais nous sommes plus encore les obligés de l'archange saint Michel. D'abord parce qu'il est le chef et le protecteur de l'Eglise comme il l'était jadis de la synagogue. Ensuite parce que plusieurs passages des livres sacrés prouvent qu'il est le chef et le prince des anges qui sont restés fidèles à Dieu. Enfin parce qu'il a soutenu plusieurs combats dans lesquels il a montré sa dignité et sa puissance. Je voudrais vous parler des divers ministères dont Dieu a chargé saint Michel et de l'objet spécial de la fête de ce jour : *Missions de saint Michel,* première partie; *objet particulier de cette fête*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — MISSIONS DE SAINT MICHEL.

L'Ecriture sainte nous apprend que Dieu a créé des anges, des esprits sans corps, et qu'il s'est souvent servi d'eux pour faire connaître aux hommes ses volontés toujours justes et raisonnables. On connaît les noms des divers ordres d'anges, savoir : les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances, les Vertus, les Archanges et enfin les Anges. Ces différentes dénominations sont données à ces esprits célestes, à raison de leurs différents ministères, qui n'ont cependant qu'un but, la gloire de Dieu. L'Ecriture rapporte aussi les noms de trois de ces anges, Michel, Gabriel et Raphaël; ce sont ceux dont Dieu s'est servi le plus souvent pour faire connaître ses volontés aux hommes. Saint Michel est le plus célèbre de tous. Il a été chargé de quatre missions importantes : la première fut de combattre Lucifer, lors de la révolte qui eut lieu au ciel et dont saint Jean parle en ces termes : « Il se donna une grande bataille dans le ciel. Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon et ses anges combattaient contre lui. Mais ce dragon, cet animal serpent, qui est appelé Diable et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité en terre, et ses anges avec lui. » (Apoc.) Ainsi Dieu a confié à saint Michel le soin de foudroyer les anges rebelles et de venger la gloire de son saint nom. Saint Michel soutint un autre combat contre le démon, comme le dit saint Jude dans son épître. Il s'agissait de la sépulture de Moïse ; Dieu voulut qu'il fût enseveli par les anges (Deut. XXXIV), en un lieu ignoré des Juifs, afin de les empêcher de l'adorer comme un dieu ; mais le démon voulait leur révéler le lieu de la sépulture afin de les jeter dans l'idolâtrie. Alors saint Michel descendit dans la campagne, expliqua les paroles mystérieuses de son drapeau : « Qui est comme Dieu? » et repoussa le démon loin du tombeau de Moïse. La troisième mission de saint Michel eut lieu au moment où le peuple de Dieu devait être délivré de la captivité de Babylone. Nous lisons dans le livre de Daniel (X) que l'ange Gabriel lui apparut et lui dit : « Tes paroles ont été entendues et je suis venu à cause de ton discours. Mais le prince des Perses m'a résisté pendant vingt et un jours, et voici que Michel, l'un

de nos chefs, est venu à mon secours. » Ainsi, ce fut une lutte amicale et purement spirituelle dans laquelle l'ange des Perses et Gabriel, l'ange des Hébreux, aidé de saint Michel, luttèrent par la raison et la prière auprès de Dieu, l'un pour prolonger, l'autre pour abréger la captivité du peuple de Dieu. Enfin la quatrième mission de l'archange Michel sera la plus célèbre de toutes. Ce sera au jour du jugement dernier où il livrera un dernier et suprême combat contre le dragon et ses anges et tous les réprouvés; cette lutte finira par le rejet du démon et des damnés dans l'abîme de l'enfer. On y verra paraître saint Michel pour combattre l'antechrist, défendre les fidèles et procurer la gloire de Dieu. Tel est saint Michel, un grand et puissant défenseur des intérêts de Dieu et de l'Eglise ; or, il est aussi le défenseur de chaque fidèle. C'est pourquoi l'Eglise chante dans l'office de ce jour : « O Archange Michel, je vous ai établi chef sur toutes les âmes qui doivent être sauvées. » Et dans la messe des morts : « Afin que saint Michel représente les âmes dans la lumière sainte. »

Invoquons donc ce grand protecteur, afin qu'il nous défende contre les attaques de nos ennemis; qu'armé de son glaive, il les abatte à nos pieds et nous introduise dans le ciel.

IIe PARTIE. — OBJET PARTICULIER DE CETTE FÊTE.

Saint Michel est souvent apparu aux hommes; et en beaucoup de contrées, on célèbre la mémoire de quelque apparition de ce puissant gardien et patron de l'Eglise. Or, c'est une fête de ce genre que nous célébrons en ce jour. Sous le pontificat de Gelase I, est arrivée une apparition de saint Michel sur le sommet du mont Gargan, dans la Pouille. Un taureau avait quitté son troupeau et s'était réfugié dans une caverne où on le trouva après de longues recherches. Quelqu'un voulut lui lancer un trait pour le tuer ; mais le trait rebroussa et vint le percer lui-même. Depuis ce jour personne n'osa plus approcher de cette caverne. Les habitants du pays allèrent consulter l'évêque qui leur conseilla de passer trois jours dans le jeûne et la prière pour obtenir des lumières du ciel. Ces trois jours écoulés, l'archange saint Michel fit connaître à l'évêque que ce lieu était sous sa protection spéciale, et qu'il voulait qu'on rendît gloire à Dieu en souvenir de lui et des anges. C'est pourquoi l'évêque, d'accord avec ses ouailles, se transporta avec eux près de cette caverne, et, la trouvant avec la forme d'une église, on commença à y célébrer le divin sacrifice. Plus tard Dieu fit éclater en ce lieu un grand nombre de miracles. En mémoire de cet événement on fit construire dans le cirque de Rome une église en l'honneur de saint Michel et de tous les anges. Mais le jour d'aujourd'hui porte le nom d'apparition de saint Michel dans toute l'Eglise catholique.

Pour l'ordinaire, M. F., les chrétiens n'ont pas assez de dévotion envers les saints anges. D'où peut venir une pareille négligence? Elle vient de l'ignorance. On ne sait pas quelles missions ils remplissent dans le gouvernement de ce monde. L'Ecriture et la tradition nous apprennent que les anges sont les ministres de Dieu dans les affaires de ce monde. 1° Ils sont tous appelés anges, ou esprits destinés au ministère, et envoyés pour servir ceux qui doivent être sauvés, et cette administration comprend une infinité d'offices; 2° Ils offrent à Dieu les prières des justes, comme il est rapporté dans le livre de Tobie et dans l'Apocalypse ; 3° Ils rendent aux fidèles chrétiens plusieurs services dans les choses temporelles, comme on le voit dans la prière que Tobie adresse à Dieu pour demander qu'un ange conduise son fils dans le pays des Mèdes. Saint Augustin prouve clairement que toutes les apparitions de Dieu dans l'Ancien Testament se faisaient par le ministère des anges; 4° C'est aussi la doctrine de l'Eglise catholique que le Seigneur a donné à chaque homme un ange gardien qui veille sur lui et le protège contre les pièges du démon.

Il est juste d'admirer les soins merveilleux que Dieu prend de nous, puisqu'il a des légions d'anges qu'il emploie au service de l'homme; mais il ne faut pas s'en

tenir à une stérile admiration. Nous avons deux obligations à remplir envers saint Michel et les saints anges; les invoquer comme nos protecteurs, et les imiter dans la parfaite obéissance avec laquelle ils exécutent les ordres de Dieu. Nous lui devons la même soumission et la même promptitude à accomplir en tout sa sainte volonté; c'est pourquoi Jésus-Christ nous a appris à prier: « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Dénominations des anges. — 4. Apparitions de saint Michel. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Nemo est adjutor meus nisi Michael princeps vester. (Dan., x, 21.)

Consurget Michael princeps magnus, qui stat pro filiis populi tui; et in tempore illo salvabitur omnis qui inventus fuerit scriptus in libro. (Id., xii, 1.)

Nouveau Testament.—Mittet filius hominis angelos suos. (Matth., xxiv, 11.)

Exibunt Angeli et separabunt malos de medio justorum. (Id., xiii, 49.)

Factum est prælium magnum in cœlo : Michael et Angeli ejus præliabantur cum dracone, et projectus est draco ille magnus, qui seducit universum orbem. (Apoc., xii, 7.)

2. — SS. PÈRES.

Satage quomodo magis adsumaris ad societatem Michaelis Archangeli; qui orationes sanctorum semper offert Deo; adsumeris autem in hunc numerum, vel in istud officium, si insistas semper orationi, et vigiles in ea. (Origen., *Hom.* 14 *in Num.*)

Quis esse putandus est princeps exercitus Domini? arbitror esse Michaelem Archangelum. (B. Theodoretus, *in Josue.*)

Tu, sancte Michael, cœlestis exercitus Primas et Dux; animarum electorum sedulus susceptor. (S. Laur. Justin., *in festo S. Mich.*)

3. — DÉNOMINATIONS DES ANGES.

Adjutores Angeli sunt nostri invicti. (S. Thom. *in Apoc.*, c. 12.)

Amici magni regis. (Sophronius, Ep. Hieros., *de sanctis Angelis.*)

Arma Dei quibus utitur ad pugnandum contra malos. (S. Thom., *in Ps.* xxxiv.)

Messores. Qui seminat bonum semen filius est hominis; ager autem est mundus; bonum vero semen hi sunt filii regni, messores autem sunt Angeli. (S. Gregor. Magn., *Hom.* 12 *in Evang.*)

Saint Michel a été appelé par nos rois : *Princeps gallici imperii.*

4. — APPARITIOMS DE SAINT MICHEL.

1° A Rome vers les premiers temps du christianisme, Drepanius Florus en fait mention dans des vers consignés dans le *Martyrologe;* 2° à Constantinople, au rapport de Sozomène et Nicéphore; 3° à Rhodes; 4° en France, l'an 709, au rapport de Sigebert, au lieu nommé depuis Saint-Michel; 5° au mont Gargan; cette apparition est la plus célèbre et a été marquée par une fête; 6° un grand nombre d'églises sont dédiées à saint Michel; beaucoup de villes et de villages portent ce nom du protecteur des fidèles et du défenseur de l'Eglise.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Matthias Faber, *Conciones.*)

Expeditiones sancti Michaelis : 1. Prælium cum Lucifero. — 2. Altercatio pro sepulcro Moysis. — 3. Concertatio cum angelo Persarum. — 4. Pugna cum Dracone in die judicii.

—

IIe PLAN.

(Bretteville, *Essais de panégyriques.*)

Saint Michel triomphe du démon, particulièrement en trois circonstances : 1. Lorsque Satan attaque Dieu par l'idolâtrie et l'impiété. — 2. Lorsqu'il attaque l'Eglise par les hérésies, les divisions et le relâchement. — 3. Lorsqu'il attaque les âmes durant leur vie et surtout à l'heure de leur mort.

—

IIIe PLAN.

(Nouet, *Vie de Jésus dans ses saints. Méditation pour le 8 mai.*)

TEXTE : *Ecce Michael unus de principibus primis, venit in adjutorium meum.* (Dan., x, 13.)

Saint Michel est le protecteur : 1. De l'Eglise. — 2. De la France. — 3. De chaque chrétien en particulier.

6. — ENCOMIA.

1. APPARITIO AD MONTEM GARGANUM.

Hic ubi Garganus se tollat ad æthera vertex,
Sacrum amat armipotens Ales habere locum.

2. PEREGRINATIO OTHONIS III, IMPERATORIS AD MONTEM GARGANUM, PŒNITENTIÆ CAUSA.

Nudatis pedibus, posito diademate, Cæsar
Gargani supplex culmina sancta petit.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

SUR LES APPARITIONS DE SAINT MICHEL.

HISTORIENS ET HAGIOGRAPHES.

Florus. — Sozomène. — Nicéphore. — Sigebert. — *Ménologe* des Grecs. — Procope. — Baronius. — Adon. — Uzuard. — Bollandus et tous les hagiographes.

PRÉDICATEURS.

Les prédicateurs qui ont fait le panégyrique de saint Michel sont : M. Faber et Grenade (en latin.) — Molinier, Lejeune, Biroat, Senault, Texier, Richard, Du Jarry, Caignet, Fromentières, Bergier.

8. MARTYROLOGE. — Apparition de saint Michel au mont Gargan. — S. Victor, m. — S. Acathe, id. — S. Denis, év. — S. Hellade, id. — S. Pierre, id. — S. Vuiron, id. — S. Aurélien, id. — S. Désiré, m. — S. Godon, év. — S. Gibrien, pr. — S. Martin, dit le Voyageur.

9 mai. — SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE,

ARCHEVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE (IVe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

Grégoire, surnommé *le Théologien*, était d'Arianze, petit bourg du territoire de Nazianze, en Cappadoce. Son père, évêque de Nazianze, et sa mère se sont rendus illustres par leur piété. Quand il eut été suffisamment instruit dans les écoles de son pays, on l'envoya à Athènes, où il demeura plusieurs années. Il sanctifiait ses études par la prière, et, rendant grâces à Dieu des lumières qu'il lui communiquait, il lui demandait avec instance de ne s'en servir jamais que pour sa gloire, l'utilité de l'Eglise et son propre salut. Il était l'exemple de ses compagnons d'étude, retenu au milieu de leurs emportements, aimant la retraite et l'application; et loin de suivre les déréglements des autres, il en retira plusieurs de leurs désordres et les porta à la vertu. C'est alors qu'il se lia d'une étroite amitié avec saint Basile, après la mort de son père. On a toujours cité ces deux jeunes étudiants comme un modèle accompli d'une amitié sainte. Inséparables et attentifs à éviter les compagnies dangereuses, ils ne connaissaient dans Athènes que deux rues, celle qui conduisait à l'église et celle qui menait aux écoles.

Quand il fut revenu dans sa famille, on lui conféra le baptême, qu'on avait coutume de donner alors dans un âge avancé, et il se retira dans la solitude. Le goût qu'il avait pour la retraite le portait à s'y livrer entièrement, lorsque Dieu l'en retira pour aller secourir son père, qui, trompé par les ariens, avait souscrit à la formule de Rimini. Il fut fait évêque de Sasunes et gouverna celui de Nazianze.

Vers l'an 379, on le députa à Constantinople pour l'opposer aux progrès de l'hérésie arienne. Son extérieur n'était guère propre à lui attirer le respect des hérétiques et des gens du monde. Son corps était courbé par les années (c'est ainsi qu'il parle de lui-même), sa tête était chauve et son visage desséché par ses larmes. Il était pauvre, mal vêtu, sans argent. Cependant il osa attaquer l'hérésie triomphante, et qui dominait depuis si longtemps dans la capitale de l'empire. Tous les hérétiques, qui redoutaient sa vertu et sa science, se réunirent contre lui et le chargèrent de calomnies. Ils le traînèrent devant les tribunaux séculiers ; et

partout Dieu montra que l'homme ne peut rien contre celui qu'il protège. Le saint n'opposa que la patience à tant d'outrages, ravi de participer aux souffrances de Jésus-Christ. Sa vie était très-frugale; il se nourrissait de pain et d'herbes, assaisonnées d'un peu de sel. Il priait et méditait beaucoup. Le peuple, édifié de tant de vertu, le proclama archevêque de Constantinople.

Vers l'an 383 il se démit de ses fonctions et il se renferma dans sa maison d'Arianze pour y achever sa course. Il y vivait avec d'autres solitaires, mortifiant son corps par les larmes, les jeûnes, les veilles et les prières. Il n'avait qu'un seul habit, ne portait point de souliers, passait l'hiver sans feu et ne couchait que sur la paille. Malgré les infirmités de son corps et une vie aussi dure et aussi austère, il sentait encore des combats très-violents de la chair contre l'esprit. Le principal remède qu'il employait contre ces tentations importunes était la prière et la confiance en la grâce de Dieu : C'est moi, disait-il, qui cours au milieu de la carrière ; mais Jésus-Christ est mon guide et ma force. C'est par lui que je respire, que je vois et que je cours heureusement ; sans lui, nous sommes de vains fantômes, des cadavres vivants, infectés par nos péchés. Comme les oiseaux ne peuvent voler sans air, ni les poissons nager sans eau, ainsi l'homme ne peut faire un seul pas sans Jésus-Christ.

Pour se corriger de ce que dans sa vieillesse il croyait parler trop, il garda le silence pendant un carême entier; car il punissait très-sévèrement en lui jusqu'à l'apparence d'une faute. Trois choses, disait-il, sont nécessaires à un chrétien : il doit conserver sa foi pure, dire toujours la vérité, être chaste. Il mourut dans sa retraite, l'an 390, à soixante ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

TEXTE : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciet.* (I Reg., II, 35.)

Il y a dans le monde peu d'hommes qui soient athées, ou impies, ou entièrement incrédules. La foi à quelques principes est un besoin de la nature, et si on ne croit pas à la vérité catholique, on s'attache à des erreurs, à des superstitions, à mille folies de la pauvre raison humaine. La foi, la véritable foi est commune néanmoins parmi les chrétiens; mais ce qui est plus rare, c'est la foi vivante et pratique, qui est la seule qui puisse nous sauver. C'est la foi des saints; c'était celle de saint Grégoire. Considérons en lui deux vertus principales : *Sa foi vivante et pratique,* premier point ; *sa patience dans les épreuves,* deuxième point.

Ire PARTIE. — SA FOI VIVANTE ET PRATIQUE.

Que faut-il entendre par ce mot : foi vivante et pratique? Ce n'est pas cette simple affirmation de quelques vérités que la raison même nous révèle; ainsi, dire : je crois en Dieu ; je crois qu'il est mon créateur et mon maître; je respecte la religion et ses ministres ; la religion catholique est la seule vraie, vous croyez cela, c'est bien ; mais ce n'est pas assez pour vous sauver: « Les démons le croient aussi et tremblent. » Vous savez que Notre-Seigneur a dit : « Ce n'est pas celui qui dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume du ciel, mais celui qui observera mes commandements. » La foi vivante et pratique est celle qui consiste dans les œuvres que la religion nous impose. Saint Paul dit que la foi sans les œuvres ressemble à un corps sans âme, à un cadavre. Or, que peut faire un cadavre ? que vaut-il ? à quoi peut-il servir : « Le juste vit de la foi ! » Il faut que la foi se montre dans les œuvres, où elle est une foi morte et stérile. Et quelles œuvres ! Celles qui nous sont commandées dans les préceptes de Dieu et de l'Eglise. Sans cela tout le reste est inutile, et quand notre foi serait aussi vive que celle des saints et des martyrs, si nous n'y ajoutons pas les œuvres de la foi, elle ne sert de rien. Saint Grégoire avait une foi capable de transporter les montagnes. Né d'une famille qui pouvait lui faire donner une brillante éducation, il fut en-

voyé dans les diverses écoles de son pays, puis à Athènes, où il se perfectionna dans les sciences. Déjà là, il montrait la fermeté de sa foi en résistant à tous les entraînements et aux mauvais exemples de ses compagnons d'études ; en conservant la pureté de son cœur au milieu des désordres les plus scandaleux qui régnaient alors dans les écoles. Sa foi le rendait plus fort que toutes les séductions ; elle le conserva humble et pieux au milieu des succès de ses études. Il comprenait que Dieu ne donne les talents qu'avec obligation de les employer à procurer sa gloire et le salut des âmes. Aussi demandait-il souvent à Dieu de faire servir les siens uniquement à sa gloire, à l'utilité de son Eglise et à son propre salut. Sa foi le poussait vers la solitude, où il eût voulu ne s'occuper que de l'unique nécessaire ; mais Dieu l'appelait à combattre l'arianisme. On l'envoya à Constantinople, en 379, pour l'opposer aux progrès de cette hérésie. Les ennemis de la religion redoutaient sa vertu et sa science ; mais lui-même ne s'appuyait que sur la grâce de Dieu : « C'est moi, disait-il, qui cours au milieu de la carrière ; mais Jésus-Christ est mon guide et ma force. C'est par lui que je respire, que je vois et que je cours heureusement. Sans lui, nous sommes de vains fantômes, des cadavres vivants infectés par nos péchés. Comme les oiseaux ne peuvent voler sans air, ni les poissons nager sans eau, ainsi l'homme ne peut faire un seul pas sans Jésus-Christ. » Voilà bien le langage d'une âme qui vit de sa foi ; puissions-nous lui ressembler !

Examinons notre conduite journalière, et voyons si nous vivons véritablement de la foi. La foi nous dit : « Que sert-il à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme ! Une seule chose est nécessaire, aimer et servir Dieu et sauver son âme. » Nous croyons cela ; mais notre conduite s'accorde-t-elle avec cette croyance? De quoi sommes-nous le plus occupés ? A quoi pensons-nous le plus souvent ? De quoi parlons-nous le plus volontiers ? Quelles sont les intentions qui animent nos actions ? Est-ce Dieu qui est le but suprême de notre vie ? Est-ce pour lui et pour notre salut que nous vivons et que nous agissons ? La foi nous apprend que le seul véritable malheur pour l'homme est le péché mortel. Or, est-ce là ce que nous craignons le plus au monde ? Est-ce notre passé souillé de fautes qui nous inquiète le plus ? La foi pratique règne-t-elle dans nos ménages, dans nos familles, dans nos relations avec les hommes ? Hélas ! nous faisons le contraire de ce que nous croyons ; nous condamnons par nos œuvres ce que nous professons de bouche. Oh ! vivons désormais de la foi, comme les saints, en faisant les œuvres saintes qui ont rempli toute leur vie.

IIe POINT. — SA PATIENCE DANS LES ÉPREUVES.

Le grand apôtre saint Paul dit que tous ceux qui sont à Jésus-Christ doivent combattre et souffrir pour lui. C'est bien ce qu'a fait saint Grégoire pendant une grande partie de sa vie. Luttant avec les hérétiques, il eut beaucoup à en souffrir. Ils le traînèrent devant les tribunaux civils, se réunirent contre lui et le chargèrent de calomnies ; mais Dieu montra que l'homme et ses persécutions ne peuvent rien contre celui qu'il protége. Le saint n'opposa que la patience à tant d'outrages, ravi qu'il était de participer aux souffrances de Jesus-Christ.

Il montrait encore sa patience dans les mortifications volontaires qu'il s'imposait. Son corps était courbé par les années, sa tête était chauve et son visage desséché à force de pleurer. Il était pauvre, mal vêtu, sans argent. En 383, il se retira dans la solitude dans sa propre maison. Il y vivait avec d'autres solitaires, mortifiant son corps par les larmes, les jeûnes, les veilles et les prières. Il n'avait qu'un seul habit, ne portait point de chaussure, passait l'hiver sans feu et ne couchait que sur la paille. Cependant, chose étonnante ! malgré les infirmités de son corps, et une vie aussi dure et aussi austère, il sentait encore des combats très-violents de la chair contre l'esprit. Il leur opposait sa grande foi, la prière et la confiance en Dieu. Il se punissait souvent et sévèrement de l'apparence même d'une faute. Croyant avoir trop parlé dans ses dernières années, il se condamna

une fois à un silence absolu pendant un carême tout entier. Trois choses sont nécessaires à un chrétien : « Conserver sa foi pure, dire toujours la vérité, être chaste de corps et d'esprit. On comprend quelle vigueur d'âme, quel courage et quelle patience il a dû avoir pour supporter une vie aussi remplie de peines, de pénitences et d'austérités. Il mourut dans sa retraite, plus comblé de vertus que d'années, vers l'an 390, n'ayant guère que soixante ans.

Nous avons mille prétextes pour nous traiter avec douceur ; nous redoutons les moindres épreuves, les plus légères contradictions. Nous sommes sans cesse occupés à soigner notre corps et notre santé ; à nous voir, ne dirait-on pas que notre principale affaire est de conserver et de faire durer longtemps cette misérable vie, qui pourtant s'en va chaque jour, malgré toutes nos précautions. L'âme, notre pauvre âme, qui, après Dieu, doit être l'objet de tous nos soins, cette âme nous l'oublions, nous la laissons végéter, comme si elle n'avait aucune valeur. Nous avons mille peines à nous persuader que c'est par le chemin de la croix et des épreuves que nous devons l'épurer et la préparer au ciel. Je ne crains pas de l'affirmer : dans la vie de saint Grégoire, il y a eu plus de souffrances volontaires qu'il n'y en a dans la vie de cent chrétiens comme vous. Oh ! prenons désormais un autre chemin, celui que la foi pratique des saints nous a tracé, et qui seul peut nous conduire à la vie éternelle.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Optavi et datus est mihi sensus : et invocavi, et invenit in me Spiritus sapientiæ. (Sap., VII, 7.)

Paravit cor suum ut investigaret legem Domini et faceret et doceret. (I Esdr., VII, 10.)

Nouveau Testament. — Fuit gratus Deo et eruditus omni sapientia; et erat potens in verbis et in operibus suis. (Act., VII, 20.)

Datur alii sermo scientiæ. (I Cor., XII, 8.)

2. — SS. PÈRES.

Non magni ducere debemus si plebem excellimus ; sed pro detrimento habere, si dignitati nostræ non responderimus. (S. Gregor. Naz., *Apologia de sua fuga.*)

Ecclesiæ lychnus est Episcopus. (Id., *Ep.* 18 *ad Cœsariens.*)

Gravitas cum prudentia conjuncta, præferenda est risui ; nam animus severo faciei aspectu corrigitur. (Id., *in Eccli.*, c. VII.)

3. — COMPARAISONS.

1. Quemadmodum si quis intueri solis lucem velit, oculum purgat clarioremque reddit seipsum ; aut quemadmodum si quis civitatem aut regionem inspicere cupiat, pergit ad locum inspiciendi gratia ; ita et qui theologorum assequi intelligentiam cupit, abluere prius animam debet atque detergere et per vitæ morumque similitudinem, ipsos adire sanctos, ut voto atque instituto illis conjunctus, ea etiam quæ illi Deus revelavit, intelligat. Nam absque munditia animi, et vita sanctitatis æmula possibile non est sanctorum dicta intelligere. (S. Athanas., *de Verbo incarnato.*)

2. Argutatores ac sophistas, non theologos agunt homines. (S. Gregor. Naz., *de Theolog.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

SA CORRESPONDANCE à son éducation chrétienne.

AMITIÉ SAINTE. A Athènes avec saint Basile.

Leur MODESTIE ; leur APPLICATION au travail ; leur ASSIDUITÉ à l'église et aux écoles ; leur CHASTETÉ durant le cours de leurs études.

ABNÉGATION et renoncement au monde.

VIE DE PÉNITENCE dans la solitude.

ZÈLE sur son siége épiscopal à Nazianze et à Constantinople.

DOUCEUR ET CHARITÉ à l'égard des hérétiques et de ses persécuteurs.

VIE D'ÉTUDE, DE TRAVAIL, qui le rend le plus savant des théologiens d'Orient, et l'un des plus éloquents des saints Pères.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Le P. Klée, *Breviar. sanctor.*)

I. Ne cuivis injicias dexteram.

II. Sanctus Gregorius Nazianzenus unam tantum habuit amicitiam, scilicet cum sancto Basilio.

III. Vera amicitia tantum inter bonos oritur, inter meliores proficit, inter optimos consummatur. (Cassiodor.)

—

IIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Education de la jeunesse de notre temps dans nos grandes cités : 1. Sans direction et sans vigilance. — 2. Inapplication à l'étude. — 3. Entraînement vers le plaisir. — 4. Oubli et abandon des pratiques religieuses.

II. Education toute contraire des saints Grégoire et Basile : 1. Vigilance sur leur conduite. — 2. Mortification de leurs sens. — 3. Application soutenue à l'étude. — 4. Fréquentation assidue des églises.

—

IIIe PLAN.

(Le même).

De l'étude de la théologie : 1. Sublimité de cette science. — 2. C'est la science des saints et des ministres de Dieu. — 3. Saint Grégoire de Nazianze y a appliqué tous ses soins.

6. — ENCOMIA.

1. NONDUM NATUM EUM DEO MATER CONSECRAT.

Altera supremo prolem dicat Anna parenti
Nascitur hinc magno non Samuele minor.

2. EUM CASTITAS ET SAPIENTIA IN SPONSUM ACCIPIUNT.

Æthereæ sistunt sese tibi, Dive, Sorores,
Hinc sacra virginitas, inde sophia comes.

3. SCRIPTIS JULIANUM INSECTATUS EST.

Cœlesti periit confossus Apostata telo,
Dive, tuo fixus sed fuit ante stylo.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Grégoire, prêtre, *Vie de saint Grégoire de Nazianze*. — Suidas. — Adon. — Métaphraste. — Lui-même, dans un poëme, où il retrace tous les actes de sa vie. — Baronius. — Hermant. — Ch. de Beauvais a écrit sa vie. — Tous les hagiographes.

8. MARTYROLOGE. — S. Grégoire de Nazianze, év. et doct. — S. Hermas, m. — Trois cents martyrs en Perse. — S. Géron, év. — S. Beat, c. — Translation des reliques des saints André, ap., Luc, év., et Timothée. — Id. de saint Jérôme. — Id. de saint Nicolas.

10 mai. — SAINT ANTONIN, évêque de Florence.

(XVe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT ANTONIN.

Antonin naquit à Florence, en 1389, de parents honnêtes. On remarqua en lui, dès l'enfance, beaucoup de modestie, de candeur, de sérieux et de docilité : son délice était de lire la vie des saints. Doué d'une mémoire prodigieuse, d'un jugement précoce et d'une pénétration rare, il fit des progrès d'une rapidité étonnante dans ses études : une seule chose l'emportait en lui sur le désir de la science, c'était celui de la vertu.

A seize ans le jeune Antonin, ravi des prédications d'un frère prêcheur, se présenta comme novice dans un couvent de saint Dominique. Exact à l'accomplissement de tous les points de la règle, ses frères le regardèrent bientôt comme un modèle d'obéissance, de recueillement, d'humilité et de mortification. Devenu prêtre, il redoubla de ferveur dans ses exercices de piété, et à l'autel on lui voyait les yeux baignés de larmes. Successivement prieur de diverses maisons, il ajouta partout la force de l'exemple à celle des discours, et malgré les occupations intérieures, il trouva toujours moyen de se livrer au dehors à l'œuvre sainte de la prédication. Il prêchait fort souvent et avec des fruits merveilleux. Ses rudes austérités lui achetaient des âmes devant Dieu : vêtu d'un cilice, et souvent d'une ceinture de fer, il couchait sur des planches nues ; jamais il n'usa de viande ni de vin, sinon en maladie grave ; il passait les nuits à prier, à lire ou à écrire, et quand le

sommeil l'emportait, il s'appuyait un instant à la muraille, pour se réveiller au plus tôt, et se livrer de rechef au travail ou à la prière.

Antonin se trouva, par l'ordre d'Eugène IV, au concile de Florence; il assista, en qualité de théologien, à toutes les sessions et à toutes les discussions des Latins avec les Grecs. Là, il fut élu prieur du couvent de Saint-Marc, et quand il y eut établi un ordre parfait, il fut chargé de visiter les monastères de son ordre en Toscane et dans le royaume de Naples. Pendant le cours de ses visites, l'archevêché de Florence vint à vaquer, et le pape l'y nomma. Le saint prêtre, sensiblement affligé d'une telle nouvelle, forma le projet de s'enfuir, mais on l'en empêcha. De Sienne il écrivit au pape une lettre pleine de larmes; pour toute réponse, il reçut un ordre d'obéir, et comme il ne se rendait pas encore, il fut menacé d'excommunication. Il se rendit donc aux vœux du Saint-Père, et il se laissa sacrer et introniser.

Le nouvel évêque vécut en véritable religieux : une simplicité pauvre régna dans ses vêtements, sur sa table et en son ameublement; il n'eut ni chiens ni chevaux; il visitait son diocèse chaque année, mais toujours à pied : une mule suffisait aux nécessités de sa maison. En revanche, ses aumônes se faisaient avec un luxe d'abondance qui parfois l'épuisait, au point de le forcer à vendre ses meubles. Une patience admirable couronnait toutes ses vertus, sans cependant lui faire perdre rien d'une admirable fermeté à détruire les abus. Sa réputation de sagesse et d'intégrité devint si grande que, de toutes parts, on venait le consulter : ses décisions étaient reçues comme des oracles; ce qui le fit appeler Antonin le *Conseiller*. Le pape Eugène IV voulut mourir dans ses bras.

En 1448, la peste ravagea Florence et tout son diocèse; la famine suivit de près. Il est incroyable tout ce que le saint évêque déploya de zèle, d'activité, de ressources, pour combattre ces deux fléaux : presque tous les religieux de son ordre en Toscane y périrent. En 1453, et les deux années suivantes, des tremblements de terre bouleversèrent tout un quartier de sa ville épiscopale : Antonin fut à la hauteur de sa tâche en de si grandes épreuves, et partout sa charité surpassa les calamités. Il avait souvent à la bouche ces belles paroles : *Servir Dieu, c'est régner!* Ce fut la devise de sa vie, ce fut aussi celle de sa mort, qui arriva le 2 mai 1459.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANTONIN.

TEXTE : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.*
(Matth., XIX, 17.)

C'est une grande erreur que de croire que la sainteté n'est que le privilége de quelques âmes choisies, et qu'elle exige des efforts et des sacrifices extraordinaires. C'est une ruse du démon de dépeindre la sainteté sous ces traits qui effrayent et repoussent les âmes du chemin de la vie éternelle. Je tiens à effacer cette illusion de vos esprits et de vous ouvrir les yeux sur ce piége de Satan. La vérité est que, pour obtenir la vie éternelle, il suffit d'observer les commandements de Dieu et de l'Eglise. C'est ce que nous verrons clairement dans la vie de saint Antonin. Je veux donc vous entretenir de ces deux points : *Essence de la sainteté,* première considération; *quelle fut celle de ce serviteur de Dieu?* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — ESSENCE DE LA SAINTETÉ.

Notre divin Maître l'a dit : « Rien d'impur n'entrera dans le royaume de Dieu. » Que signifie cette parole : « Rien d'impur? Aucune âme entachée d'un péché n'entrera au ciel. Qu'est-ce qu'un péché? c'est une pensée, un désir, une parole, une action ou une omission contraire à un commandement de Dieu ou de l'Eglise. Quelle conclusion tirer de ce raisonnement? Celle-ci : Il n'y a que les saints qui entre-

ront dans le ciel; mais quels sont les saints? Ce sont tous ceux qui observent fidèlement les commandements de Dieu et de l'Eglise. La sainteté à laquelle est promise la vie éternelle, ce n'est donc autre chose que cet amour du cœur qui remplit la volonté de Dieu en toutes choses. La sainteté ne consiste donc pas dans de longues et ardentes prières : elles ne sont qu'un moyen d'arriver à la sainteté. Elle ne consiste pas non plus dans la fréquentation des sacrements : ce ne sont encore que des moyens de salut et une source de grâces. Elle n'est pas non plus dans les aumônes abondantes, ni dans les pieux discours, ni dans la modestie extérieure, ni même dans les joies intérieures, ni dans les beaux et tendres sentiments du cœur : tout cela accompagne souvent la sainteté comme cause ou effet, mais ne sont pas la sainteté elle-même. Comprenons-le donc bien : on est juste, on est pur, on est saint, on est l'ami de Dieu, lorsqu'on accomplit fidèlement sa volonté exprimée dans ses commandements ou formulée par son Eglise qui est son interprète infaillible. Aussi le Seigneur a-t-il dit : « Ce n'est pas celui qui dit : Seigneur, Seigneur! qui entrera dans mon royaume, mais celui qui observe mes commandements. » L'extérieur, les formes de la piété, le langage de la sainteté, les actions éclatantes et extraordinaires, les austérisés qui effrayent ou étonnent la nature, tout cela n'est pas la sainteté. Nous serons sauvés, nous serons des saints dès que nous aurons soumis complètement notre volonté à celle de Dieu, ne cherchant qu'à lui plaire, en aimant ce qu'il aime, en évitant ce qui l'offense, en faisant le bien qu'il ordonne, et en fuyant le mal qu'il défend.

Voilà, M. F., la véritable idée que nous devons nous faire de la sainteté. Trop souvent on regarde les saints comme des êtres extraordinaires, n'ayant plus rien de commun avec l'humanité, élevés au-dessus de la nature, et ne faisant que des choses sublimes et héroïques. Non, non, les saints n'étaient pas autres que nous, faibles, fragiles et tentés comme nous; mais ils s'en humiliaient, ils cherchaient avant tout à se vaincre, à soumettre les sens à leur raison, leur raison à leur conscience, et leur conscience à Dieu. Voilà les saints.

Nous voyons par là, M. F., combien nous sommes loin derrière eux. Leur grand et unique souci sur la terre était de faire en tout la volonté de Dieu, mais c'est là le moindre de nos soucis, c'est la chose à laquelle nous pensons le moins; la terre, toujours la terre! voilà le fond de notre cœur et de notre vie. Renversons les choses, et disons désormais : Dieu, le ciel et mon âme, voilà les seuls objets qui méritent d'occuper tous les instants de ma vie!

IIe CONSIDÉRATION. — QUELLE FUT CELLE DE CE SERVITEUR DE DIEU?

Antoine que sa petite taille a fait nommer Antonin, naquit à Florence, l'an 1389. Dès sa plus tendre enfance, il donna des signes de sa future sainteté. On voyait que Dieu avait répandu sur cet aimable enfant son esprit de grâce et de prière. On le surprenait souvent passant des heures entières dans l'oraison et demandant à Dieu la force d'accomplir en tout et toujours sa sainte volonté. Après les études ordinaires, son père voulut lui faire étudier le droit. Il obéit, pensant en cela accomplir la volonté de Dieu même. Bientôt le Ciel lui inspira la pensée de quitter le monde. Il se présenta chez les Dominicains; on le trouva si jeune, si faible et si délicat qu'on le refusa d'abord; mais, croyant que c'était Dieu qui l'appelait dans la solitude, il ne se rebuta pas et persista à solliciter son admission. Il l'obtint enfin, et il prit l'habit n'étant âgé que de seize ans.

On ne tarda pas à s'apercevoir que l'on possédait en lui un trésor. Après avoir occupé les places les plus importantes de son ordre, il fut élevé sur le siége de Florence, et cela par ordre exprès du Souverain-Pontife. Il céda, non par ambition, mais uniquement parce qu'il pensait que telle était la volonté de Dieu. Durant son épiscopat, il n'eut en vue que cette volonté divine qui dirigeait toutes ses actions. La piété la plus profonde dominait dans toute sa maison; il jeûnait pendant l'Avent, se faisait lire l'Ecriture sainte pendant ses repas et se levait chaque nuit pour assister aux matines dans son église cathédrale.

Les choses et les affaires du monde, les honneurs même de l'Eglise l'occupaient si peu, qu'un jour, il répondit à un flatteur qui disait qu'il espérait le voir un jour cardinal : « Occupons notre esprit des pensées de la mort qui est proche, et non des grandeurs humaines. » Faire son devoir, suivre en tout la volonté de Dieu, telle était la grande affaire de sa vie. Mourir était pour lui un avantage, et quand il vit la mort en face, il n'en témoigna que de la joie. Pendant sa dernière maladie, un de ses amis lui ayant dit qu'il devait espérer que sa santé se rétablirait : « Je ne désire que la volonté de Dieu » répondit Antonin. Voilà bien les saints : que tout aille bien ou mal, qu'ils soient en bonne santé ou malades, ce n'est pas ce qui les préoccupe ; mais que la volonté de Dieu s'accomplisse, voilà le seul but de leurs pensées, de leurs actions, de leur vie. C'est ainsi qu'il alla se reposer dans le Seigneur le 2 mai 1459.

Apprenons donc enfin, M. F., par l'exemple des saints, que nous n'avons en réalité qu'une chose à faire ici-bas : accomplir la volonté divine contenue dans ses commandements. Persuadons-nous donc une seule fois que tout le reste est vanité, folie et enfantillage. Que ce soit là toute notre vie : observer les commandements ! Puissions-nous toujours dire et répéter encore sur notre lit de mort cette belle parole de saint Antonin : « Je ne désire que la volonté de Dieu. »

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Qui agunt omnia cum consilio, reguntur sapientia. (Prov., XIII, 10.)

Ante omnia opera verbum verax præcedat te et ante omnem actum consilium stabile. (Eccli., XXXII, 20.)

Magnus consilio et incomprehensibilis cogitatu. (Jerem., XXXII, 19.)

Nouveau Testament. — Vos scitis a prima die..... qualiter vobiscum per omne tempus fuerim, serviens Deo cum omni humilitate. (Act., XX, 18.)

Regnum immobile suscipientes, habemus gratiam, per quam serviamus placentes Deo cum metu et reverentia. (Hébr., XII, 28.)

2. — SS. PÈRES.

Seculares de bonis propriis non dantes eleemosynam indigentibus, quos sciunt, cum decenter possunt, furtum faciunt. (S. Antonin., *in Summa*, p. I, c. 4, tit. 15.)

Tales debent voluntariam paupertatem assumere qui temporalia contemnant. (Id., p. IV, c. 3.)

Ad victum necessarium pauca sufficiunt et paucis pauperes voluntarii sunt contenti. (Id., *ibid.*)

Nil dulcius caritate. (Id., p. 3, l. 30.)

3. — MAXIMES FAVORITES DE S. ANTONIN

Surnommé le *Conseiller*.

1. SUR LE CONSEIL.

In consilio non oportet uti velocitate seu præcipitatione, sed magis maturitate. (S. Anton., *in Summa*, p. I, t. 4, *de Volunt.*)

Multa consilia quærenda sunt ab insipientibus et simplicibus, scilicet non a multis, sed ab uno de multis agendis. (Id., *ibid.*)

Necessarium est consilium ante judicium de eligendis haberi. (Id., *ibid.*, *de Prudentia.*)

2. SUR LE SERVICE DE DIEU.

Servire Deo regnare est. (Devise de sa vie et de sa mort.)

Vacare Deo negotium negotiorum. (S. Antonin., *in Summa*, p. 2, tit. 9, *de Acedia.*)

Gloria cujuslibet hominis est sanctitas vitæ. (Ib.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Assiduité à l'oraison dès son bas âge.

Application à l'exercice de la prédication.

Pénitence. Il portait le cilice, une ceinture de fer, couchait sur la terre nue, ne buvait pas de vin, ne mangeait pas de viande.

PIÉTÉ. Il passait les nuits en prières, en lectures ou écritures pieuses.

FUITE des honneurs du siége épiscopal de Florence.

PAUVRETÉ volontaire qu'il embrasse, devenu évêque.

PATIENCE dans toutes les occasions.

CHARITÉ ET DÉVOUEMENT durant la famine et la peste de Florence.

SAGESSE dans ses conseils qui lui vaut le surnom de *conseiller*.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

Saint Antonin :

I. Dominicain : sa piété ; ses austérités.

II. Prêtre : ses prédications, ses ouvrages théologiques et historiques.

III. Archevêque : son esprit apostolique; sa pauvreté volontaire; zèle contre les abus; son dévouement et ses largesses durant la famine et la peste de Florence; ses maximes favorites.

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Vie privée de saint Antonin, modèle de la vie du vrai chrétien.

II. Vie publique du saint, modèle de celle de ceux qui exercent l'autorité parmi leurs semblables.

6. — ENCOMIA.

I. Les revenus ecclésiastiques, disait saint Antonin, sont le patrimoine des pauvres et ne sont pas faits pour entretenir le luxe et la mollesse des prélats.

II. Il répondit à un flatteur, qui lui dit qu'il espérait le voir bientôt cardinal : « Occupons-nous de la pensée de l'éternité, et non des grandeurs passagères. »

III. La pape Pie II, contre l'usage ordinaire, assista à ses funérailles.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Maniard a écrit sa vie, qui a été publiée à Paris en 1526. — On consultera avec fruit les nombreux ouvrages du saint, qui sont : *Somme théologique*, en quatre parties ; — *Chronique depuis Adam jusqu'à Frédéric III ;* — *Traité des censures ecclésiastiques ;* — *Traité de la confession ;* — *Commentaires sur les Evangiles.* — Tous les hagiographes modernes rapportent sa *Vie*.

8. MARTYROLOGE. — SS. Gordien et Epimaque, mm. — Le saint homme Job, proph. — S. Calepode, m. — S. Palmace, sa femme et ses enfants, et quarante-deux serviteurs, mm. — SS. Simplice et sa famille, id. — S. Félix et sainte Blanche, son épouse, mm. — SS. Quart et Quint, id. — SS. Alphée, Philadelphe et Cyrin, id. — S. Dioscoride, m. — S. Catalde, év. — Invention des saints Nazaire et Celse. — S. Isidore, laboureur. — S. Antonin, év. — Sainte Solange, v. et m.

---

11 mai. — SAINT MAMERT, évêque de Vienne.

(Ve SIÈCLE.)

VIE DE SAINT MAMERT.

Mamert, qui succéda à Simplice sur le siége de Vienne, en Dauphiné, joignait à une sainteté éminente un profond savoir et le don des miracles. On doit à sa piété l'établissement des supplications publiques connues sous le nom de *Rogations*, et voici quelle en fut l'occasion. Dieu, pour punir les péchés des peuples, permit qu'ils fussent affligés par la guerre et divers autres fléaux ; il les effraya aussi par un grand nombre d'embrasements, par de fréquents tremblements de terre, et par la vue des bêtes sauvages qui venaient en plein jour jusque sur les places publiques. Les impies attribuaient ces événements au hasard ; mais les personnes sages les regardaient comme les effets de la colère de Dieu, qui les menaçait d'une ruine totale. Au milieu de ces calamités, le Ciel accorda à la foi de Mamert une marque de sa bonté. Un terrible incendie, que l'on ne pouvait arrêter, menaçait la ville de Vienne d'un embrasement total. Le saint évêque se mit en prières et le feu s'éteignit tout à coup. La nuit de Pâques, il arriva un second incendie qui causa dans la ville de nouvelles alarmes, mais que le saint pasteur, en recourant encore à la prière, eut le bonheur de voir cesser miracu-

leusement. Ce fut dans la même nuit qu'il forma le pieux projet d'établir des supplications publiques, qui se feraient chaque année pendant trois jours. Cette sainte institution ne fut pas concentrée dans le diocèse de Vienne ; celui de Clermont, dont saint Sidoine Apollinaire était évêque, l'adopta avant l'année 475, et elle devint bientôt une pratique universelle dans l'Eglise d'Occident. Quant au saint évêque de Vienne, nous ne savons plus rien de ce qui concerne le reste de sa vie, si ce n'est qu'il mourut en l'an 477.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MAMERT.

TEXTE : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.*
(I Cor., IV, 16.)

Les saints sont des hommes qui, sous le puissant souffle de la grâce, ne cherchent qu'à imiter en tout Jésus-Christ, la marque et le modèle de toute perfection. C'est pourquoi il dit à ses apôtres : « Faites selon l'exemple que je vous ai donné, » et saint Paul se propose lui-même comme le modèle que les chrétiens doivent imiter. Il me semble entendre en ce jour le grand évêque de Vienne nous dire à tous la même parole : « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus-Christ. » Saint Mamert nous a donné particulièrement l'exemple : *de la foi pratique*, premier point ; *de l'esprit de prière,* deuxième point.

Ier POINT. — LA FOI PRATIQUE.

Saint Mamert, évêque de Vienne, en Dauphiné, joignait à une éminente sainteté, un profond savoir et le don des miracles. Il fut par là, dans le cinquième siècle, une des plus brillantes lumières de l'Eglise gallicane. Mais ce qui fut le secret de sa puissance morale et des grandes œuvres de sa vie épiscopale, ce fut la force de sa foi, de cette foi pratique, active et vivante qui voyait et cherchait Dieu en tout. C'est ce que nous voyons surtout par l'établissement des Rogations que nous devons à ce saint évêque. Voici quelle en fut l'occasion. Dieu, voulant punir les péchés des peuples, les affligea par la guerre et divers autres fléaux. Il les effraya par de fréquents incendies, par des tremblements de terre et par l'apparition subite des bêtes sauvages qui venaient en plein jour jusque dans les places publiques. L'impie, pour l'ordinaire, attribue les châtiments du Ciel au hasard, qui est un mot inventé par l'ignorance et la mauvaise foi ; mais les saints, éclairés du Ciel, les regardent comme les effets de la justice divine. Au milieu de ces calamités, Dieu accorda à la foi de saint Mamert une grâce extraordinaire. Un terrible incendie, que l'on ne pouvait arrêter, menaçait la ville de Vienne d'un embrasement général. Le saint évêque, inspiré par sa grande foi, se mit en prières, et le feu s'éteignit tout à coup. Profitant de cette faveur du Ciel, il exhorta les pécheurs à mettre fin à leurs désordres, pour apaiser la colère de Dieu, à faire pénitence et à se livrer à toutes sortes de bonnes œuvres. Le jour de Pâques, il arriva un second incendie qui causa dans la ville de nouvelles alarmes. Le saint prélat eut recours à ses armes ordinaires ; il se prosterna devant l'autel, et les flammes s'éteignirent d'une manière que saint Avit nomme miraculeuse. Voilà la recompense que Dieu accorda à la foi ardente de son serviteur.

Nous avons aussi la foi ; mais notre foi est languissante et faible. Dans la pratique, nous parlons et nous vivons comme si nous n'avions pas la foi. Quiconque l'a, à un degré suffisant pour être assuré de son salut, doit être disposé à mourir pour chaque article du Symbole. Que faisons-nous pour notre foi ? Vient-on à l'attaquer, à la tourner en ridicule, nous n'avons pas le courage de la soutenir ; nous gardons un lâche silence ; nous la laissons traîner dans la boue, et nous ne trouvons rien à redire rux ignorantes attaques de ses détracteurs. S'agit-il de professer

hautement notre foi par la pieuse assistance aux offices, aux processions et aux cérémonies de l'Eglise, nous y manquons ou nous y assistons sans dévotion et sans respect. La crainte des hommes est plus forte en nous que la foi.

Dans notre conduite intime et privée, dans nos ménages, est-ce la foi et les pensées de la foi qui nous dirigent? Est-ce sur Dieu que nous comptons avant tout? Est-ce de sa grâce que nous attendons tous nos succès, plutôt que de notre industrie et de nos efforts? La principale affaire de notre vie, est-ce le soin de notre salut? Dans l'éducation de vos enfants, cherchez-vous avant tout de leur inculquer les principes de la religion et de la piété, plutôt que de les enrichir des biens de la terre? Voilà de quoi réfléchir et nous juger nous-mêmes.

IIe POINT. — L'ESPRIT DE PRIÈRE.

La prière est un des grands moyens d'obtenir les grâces nécessaires au salut. Elle doit être comme l'âme de notre âme, la vie de notre vie. Avoir l'esprit de prière, c'est aimer la prière; c'est se trouver heureux quand on peut prier; c'est éprouver durant la prière ce que saint Pierre exprimait sur le mont Thabor quand il disait au Sauveur : « Maître, il fait bon ici; dressons des tentes. »

Saint Mamert avait cet esprit de prière; la prière était sa vie, son bonheur et sa plus grande consolation. Dans ses succès, comme dans ses peines, il trouvait sa force et son appui dans ses intimes communications avec Dieu. C'est là qu'il se réfugiait pour se mettre à l'abri de l'ingratitude et des persécutions du monde. Son peuple était-il frappé de quelque calamité publique, c'est à la prière qu'il avait recours pour y mettre fin. Nous l'avons vu arrêter par ce moyen le bras vengeur de la justice divine. Ce fut à cette occasion, dans la nuit même de Pâques, que le saint prélat forma le projet d'établir des supplications publiques, qui se feraient chaque année durant trois jours. Elles avaient pour but d'apaiser le Ciel irrité, et elles consistaient dans le chant des psaumes, dans la confession des péchés et dans la prière, accompagnée du jeûne, des larmes et de la componction du cœur. Cette pieuse institution ne fut pas concentrée dans le diocèse de Vienne; celui de Clermont, dont saint Sidoine Apollinaire était évêque, l'adopta avant l'année 475, et elle devint bientôt une pratique universelle dans l'Eglise d'Occident, sous le nom de Rogations.

Le saint évêque de Vienne mourut en 477, dans les plus sublimes sentiments de piété et d'amour de Dieu.

M. F., vous connaissez maintenant l'origine des Rogations. Dieu lui-même y donna occasion en faisant cesser deux fois des fléaux terribles qui ravageaient toute une contrée. Un saint les institua, le même qui opéra ces prodiges en unissant sa prière à celle de son peuple. De nos jours, la foi s'est tellement refroidie qu'un grand nombre de chrétiens refusent d'assister à la procession des Rogations. D'autres y assistent d'une manière si indigne qu'ils semblent vouloir insulter Jésus-Christ. Ah! prenons garde d'assumer sur nous une effrayante responsabilité en traitant aussi légèrement cette profession publique de notre foi. Dieu n'a-t-il pas promis à la prière commune son assistance particulière? N'a-t-il pas dit : « Si deux ou trois sont réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux. » Que sera-ce donc quand tout un peuple ne forme plus qu'un cœur et qu'une âme pour ne faire qu'une prière? Que de malheurs nous pouvons ainsi éloigner de nous! que de grâces nous pouvons ainsi obtenir! Faisons-nous donc à l'avenir un devoir et une gloire d'assister à ces prières publiques; ne rougissons pas de ce qui est si grand aux yeux de Dieu et de l'Eglise, sans quoi Jésus-Christ rougira de nous; malheur à ceux dont il rougira!

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et Maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Si irruerint super nos mala, gladius judicii, pestilentia, et fames, stabimus coram domo hac in conspectu tuo, in qua invocatum est nomen tuum, clamabimus ad te in tribulationibus nostris, et exaudies, salvosque facies. (II Paralip., XX, 9.)

Parce, Domine, parce populo tuo. (Joel, II, 17.)

Nouveau Testament. — At illi magis clamabant, dicentes : Domine, miserere nostri, fili David. (Matth., XX, 31.)

Petite et dabitur vobis, quærite et invenietis, pulsate et aperietur vobis. (Matth., VII, 7.)

2. — SS. PÈRES.

Medicina Christi correptio est ; corripit enim Deus, quem vult convertere. (S. Ambros., *in Ps.* XXXVII.)

Fili, si ploras, sub patre plora ; noli repellere flagellum. Si non vis repelli ab hæreditate. (S. Augustin., *in Ps.* CII.)

Oratione in communi facta Deus potissimum placatur. (S. J. Chrysost., *Hom.* 4 *in* 2 *Hen.*)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Homo decem de causis puniri consuevit : 1° ad purgationem ut Maria soror Moysi ; 2° ad probationem ut Job ; 3° ad humiliationem ut Paulus ; 4° ad glorificationem divinæ potentiæ ut cæcus natus ; 5° ad commendationem divinæ clementiæ, ut pater Joannis Baptistæ ; 6° ad manifestationem divinæ justitiæ, sicut Herodes ab angelo percussus ; 7° ad punitionem parentum, ut pueri sodomitarum ; 8° ad terrorem aliorum ; 9° ad exempla posteriorum ; 10° ad detestationem criminum. (S. Bonavent., *in Luc.*, c. XIII.)

2. Jejunio et eleemosyna et excussa socordia continuis precibus placatur Deus. (S. J. Chrysostom., *Hom.* 27 *in Gen.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Sa confiance en Dieu dans les calamités publiques.

Sa charité pour le salut de ses ouailles.

Son dévouement pour son peuple.

Son application à la prière.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

SUR LES ROGATIONS.

(Matth. Faber.)

Supplicationum ritus : 1. Præferuntur crux et vexilla. — 2. Cantantur litaniæ. — 3. Gestantur sanctæ Reliquiæ et imagines. — 4. Adhibentur cœrei ardentes. — 5. Proceditur cum ordine ; bini et bini ; præcedunt parvuli. — 6. Adhibetur aliqua mortificatio.

—

IIe PLAN.

(Le cardinal Giraud.)

1. Ce qu'on entend par Rogations. — 2. Leur origine. — 3. Obligations qu'elles nous imposent. — 4. Motifs de l'Eglise dans leur institution. (Voyez le développement de ce plan dans notre *Panorama des Prédicateurs*, t. III, p. 166.)

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Bède. — Uzuard. — Adon. — Saint Sidoine Apollinaire, Ep. II, l. IV. — Alcinus Avitus, év. de Vienne. — Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*. — Adon, de Vienne, dans sa *Chronique* de 396 à 452. — Surius. — Albinus. — Flaccus. — Sigebert : *Chronique* de 421 à 468.

Tous les hagiographes en font mention.

7. MARTYROLOGE. — S. Anthime, pr. et m. — S. Evellius, id. — SS. Maxime, Basse, Fabius, id. — S. Anastase et ses compagnons, id. — SS. Sisin, Dioclet et Florent, id. — S. Anthime, id. — S. Gandulphe, m. — S. Mamert, év. — S. Majol, ab. — S. Illuminat, conf. — S. Gauthier, ab. — S. Eudald, m. — Sainte Lissière, v. et m. — S. Ruf et S. Agatumbre, év. — S. Milchard, id. — S. Vaubert et sainte Bertilie.

12 mai. — SAINTS NÉRÉE, ACHILLÉE, DOMITILLE et PANCRACE, martyrs.

(Ier ET IIe SIÈCLES.)

VIE DES SAINTS NÉRÉE, ACHILLÉE, DOMITILLE ET PANCRACE.

Nérée et Achille étaient deux frères, eunuques de Flavie-Domitille, nièce des empereurs Tite et Domitien ; ils avaient été baptisés par l'apôtre saint Pierre, en même temps que Plautille, mère de leur dame et maîtresse Domitille. Celle-ci ayant été fiancée à Aurélien, fils du consul Tite-Aurèle, ils lui parlèrent avec tant de force et d'onction du prix de la virginité, qu'elle forma le dessein de demeurer vierge et de se consacrer à Jésus-Christ. Aurélien, furieux de désespoir, les fit traduire devant les tribunaux comme chrétiens ; les supplices les trouvèrent inébranlables dans la confession de la foi chrétienne, et ils furent relégués avec leur pieuse maîtresse, qui persistait dans sa glorieuse résolution, à l'île Pontia, où ils la servirent en fidèles et dévoués serviteurs. Domitille, qui avait dû à sa parenté avec Domitien d'éviter la mort, mena dans cette île une longue vie de martyre, adoucie toutefois par la grâce et par le dévouement de ses eunuques. Sous le règne de Trajan, Aurélien pensa triompher plus facilement de la nièce d'un empereur tombé ; il vint à Pontia et il tenta tous les moyens de séduction envers sa victime. Voyant qu'il ne gagnait rien, il la dénonça de nouveau et on la transporta à Terracine. Là Nérée et Achille, comme coupables de mauvais conseils envers Domitille, furent battus de verges, déchirés sur le chevalet, tourmentés par le fer et le feu. Le proconsul Rufus, n'ayant pu les amener à renoncer à leur foi, les condamna enfin à perdre la tête par le glaive ; ce qui eut lieu le 12 mai 98. Auspice, précepteur de la princesse, recueillit leurs corps et leur donna la sépulture. Domitille, après leur mort, ne fut pas plus sensible aux promesses, aux menaces, aux caresses d'Aurélien ; elle fut donc, elle aussi, traînée devant Rufus, pour avoir à renoncer à Jésus-Christ, avec deux jeunes vierges, ses compagnes, Théodore et Euphrosyne. Leur constance fut inébranlable ; le proconsul ordonna que le feu serait mis à leur demeure et qu'elles y seraient ainsi brûlées vives. Le feu ne détruisit point le corps angélique de ces vierges du Seigneur. Elles furent étouffées dans les flammes, mais pas un de leurs cheveux ne périt. Le diacre Césaire eut soin de leur sépulture.

Pancrace était un enfant de quatorze ans, né en Phrygie, de parents nobles et fort riches ; venu à Rome avec un oncle dont il était le pupille, et qui l'avait adopté comme son fils, orphelin qu'il était de père et de mère, ils se convertirent tous deux à la foi et furent baptisés par le pape saint Marcellin. Son oncle mourut paisiblement ; mais lui, saisi comme chrétien, fut conduit à l'empereur. Dioclétien, qui avait connu son père, essaya par ses caresses de le gagner et voulut lui persuader de sacrifier aux idoles. Mais le cœur du jeune homme fut invincible et rien ne put lui arracher de l'âme sa foi. Il fut condamné à perdre la vie et il reçut la couronne du martyre le 12 mai 303. Une pieuse femme, nommée Octaville, embauma son corps et eut soin de l'ensevelir.

PANÉGYRIQUE

DES SAINTS NÉRÉE, ACHILLÉE, DOMITILLE ET PANCRACE.

TEXTE : *Stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt.* (Sap., v, 1.)

Ici-bas la vertu est rarement récompensée : elle est trop grande, trop méritoire aux yeux de Dieu pour qu'elle puisse trouver sur la terre une récompense digne d'elle. C'est pourquoi Dieu la réserve pour l'éternité. En attendant, le vice triomphe, le méchant persécute et écrase l'homme vertueux ; mais le chrétien ne doit pas se laisser abattre par le spectacle des tristes succès des ennemis de Dieu et des saints : il viendra un jour où les rôles seront intervertis. Alors les saints triompheront à leur tour, tandis que leurs persécuteurs seront accablés de honte et d'opprobres. Ce sera l'heure où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. Les saints seront alors les juges et les vainqueurs de leurs oppresseurs d'autrefois qui s'écrieront : « Insensés que nous étions ! Nous nous sommes trompés, égarés de la voie de la vérité. » (Sap., v, 4.) Les saints martyrs Nérée, Achillée, Domitille et Pancrace, ont été des champions et des victimes de la vérité. Considérons : *Leur courage*, première partie ; *leurs souffrances*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — LEUR COURAGE.

Si je parle du courage des martyrs, il ne s'agit pas seulement de celui qu'ils montrèrent devant leurs tyrans au moment de mourir. Il y a un autre courage peut-être plus grand et plus difficile que celui-là. C'est le courage moral, c'est le courage de l'âme qui apprend à fouler aux pieds les honneurs, les plaisirs, les richesses de la terre ; à se séparer de sa famille et de ses amis ; à renoncer à toutes les espérances de l'avenir ; à se voir méprisé, persécuté et traité comme des criminels quand on se sent innocent en tout. Et voilà le courage héroïque de nos saints martyrs. Un trait seulement de la vie de chacun d'eux. Saint Nérée et saint Achillée étaient les domestiques ou chambellans de sainte Flavie Domitille. Persécutés pour leur foi, ils surent s'élever au-dessus de toutes les passions du monde, au-dessus de tous les sentiments de la nature pour rester fidèles à Dieu et à leur conscience. Saint Grégoire le Grand parle d'eux en ces termes : « Ces saints, devant les tombeaux desquels nous sommes assemblés, n'ont eu que du mépris pour le monde ; ils l'ont foulé aux pieds, malgré les charmes que leur offraient l'abondance, les richesses et la santé. » Jeunesse, avenir, promesses du monde, rien de tout cela ne pouvait les vaincre et les plier devant les idoles de leurs persécuteurs.

Sainte Domitille était la fille de la sœur du consul Flavius Clemens, par conséquent petite-nièce de l'empereur Domitien, ce grand persécuteur des chrétiens. Riche, honorée selon le monde, jeune et pouvant avoir plus que personne des espérances de gloire et de bonheur sur la terre, elle a eu assez de grandeur d'âme pour mépriser ces avantages que les hommes recherchent avec tant d'ardeur : sa foi vive, son amour pour Dieu, l'espérance des récompenses du ciel, lui donnèrent le courage de sacrifier tout, les biens extérieurs et les exigences de la nature les plus impérieuses. La noble vierge avait placé plus haut ses affections, et son cœur n'aspirait qu'à la possession des biens éternels.

Saint Pancrace n'était encore qu'un enfant de quatorze ans quand déjà il vit les tyrans et les ennemis de sa foi le placer dans l'alternative ou de sacrifier aux faux dieux ou de mourir. Que la grâce est puissante quand elle tombe dans une âme docile et généreuse !

Quelle grandeur d'âme que de quitter la vie au moment où l'on voit le monde à travers tant d'illusions et de charmes ! Ah ! c'est que Dieu a voulu que la bouche des enfants et des innocents louassent aussi son saint nom. Il s'est choisi des témoins de la vérité de tous les âges comme de toutes les conditions.

Quelle honte pour tant d'hommes qui n'ont pas même le courage moral d'un enfant ! Que dis-je? que de chrétiens qui, au lieu de tout sacrifier à leur conscience, sacrifient leur âme, leur conscience et leur devoir pour la moindre perte temporelle ! Que d'âmes en enfer que l'amour des biens terrestres y a précipitées !

IIe PARTIE. — LEURS SOUFFRANCES.

C'est le courage moral qui donne le courage de mourir pour la foi. C'est l'amour de Dieu qui inspire le mépris de tout ce qui passe et fait trouver son bonheur à mourir pour obtenir la vie éternelle. Au fond, c'est bien calculer : on quitte le mensonge pour la vérité ; les biens terrestres pour les biens éternels ; le monde pour le ciel ; les hommes pour Dieu. C'est ce que comprenaient admirablement nos quatre martyrs.

L'infâme Domitien condamna sainte Domitille à l'exil dans l'île de Pontia; saint Nérée et saint Achillée partagèrent le sort de leur sainte maîtresse. Ils vécurent dans cette solitude dans les exercices de la plus haute piété, demeurant chacun dans une cellule séparée, pour n'avoir que Dieu pour témoin de leur prière et de leurs austérités. La généreuse et noble vierge, après avoir soutenu avec joie les privations et les souffrances de l'exil, fut mandée pour sacrifier aux idoles. Elle ne répondit à cette proposition que par cette parole si ordinaire dans la bouche des martyrs : « Je suis chrétienne ! » Elle résista aux promesses comme aux menaces, et finit par être brûlée à Terracine, sous le règne de Trajan.

Les deux serviteurs, Nérée et Achillée, furent soumis au même interrogatoire. Leur réponse fut la même : ils furent décapités dans la même ville. Leur fête se célébrait avec beaucoup de solennité à Rome, dans le sixième siècle, et Baronius, devenu cardinal de leur ancienne église, la rebâtit avec magnificence et y plaça leurs reliques. Ainsi, pour n'avoir cherché que les opprobres et la mort ici-bas, ils ont été couronnés de gloire au ciel et sur la terre. Leur mort arriva au deuxième siècle.

Saint Pancrace, si jeune encore, trouva cependant dans sa foi assez d'énergie pour confesser hautement Jésus-Christ. Il fut décapité en 304, sous Dioclétien, ce terrible ennemi du christianisme qui avait répandu tant de sang chrétien qu'il croyait ce nom effacé de la terre. Saint Grégoire de Tours appelle ce saint le vengeur des parjures, parce que, dit-il, Dieu, par un miracle continuel, punit visiblement les faux serments qui ont été faits devant ses reliques.

Quelles conclusions tirer du spectacle de ce double courage des martyrs, le courage de vivre saintement et celui de mourir pour leur foi ? M. F., confondons-nous devant ces exemples ; ayons honte de notre lâcheté : nous ne savons ni bien vivre, ni bien mourir. Enfants du monde, nous ne comprenons rien aux mystères des enfants de Dieu. Ah ! prions sans cesse que Dieu nous donne le courage de vivre et de mourir pour lui seul. C'est la seule science véritable.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Maximes. — 4. Vertus spéciales de ces saints. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament — Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma. (Prov., XVIII, 19.)

Non lædas servum in veritate operantem. (Eccli., VII, 22.)

Si est tibi servus fidelis, sit tibi quasi anima tua. (Id., XXXIII, 31.)

Nouveau Testament. — Domini quod justum est et æquum servis præstate scientes quoniam et vos Dominum habetis in cœlo. (Col., IV, 1.)

Qui multos filios in gloriam adduxerat, auctorem salutis eorum, per passionem consummari. (Hebr., II, 10.)

—

2. — SS. PÈRES.

. Vere frater ille est, cujus idem spiritus et voluntas in fratre est. (S. Augustin., *de Verb. Apost.*, *Serm.* 25.)

Vos benedicti, de carcere in carcerem translati! habet quidem tenebras, sed lumen estis ipsi; habet vincula, sed vos soluti in Deo estis; triste quid illic spirat, sed vos odor estis suavitatis. (Tertull., *ad Martyres*, c. 2.)

Ante oculos ponenda sunt semper facta sanctorum. (S. Valerian., *Ep. Hom.* 16.)

3. — MAXIMES.

1. Fratres se invicem adjuvant auxilio; consilio, consolatione, oratione, subsidio. (S. Joan. Cassian., *in II Cor.*)

2. Noli servire cum murmure; non enim id agunt murmura tua, ut non servias, sed ut malus servus fias. (S. Augustin., *in Ps.* XICX.)

Martyrii est inœstimabilis gloria, infinita mensura, immaculata victoria, nobilis virtus, incomparabilis titulus, triumphus immensus. (S. Cyprian., *de Laude Mart.*)

4. — VERTUS DE CES SAINTS.

VERTUS des saints Nérée et Achillée : sainte AMITIÉ qui accroît les liens de leur fraternité; OBÉISSANCE, DÉVOUEMENT des vrais serviteurs; ZÈLE pour la foi qui les porte à inviter Domitille à garder sa virginité; PATIENCE dans leur exil; HÉROÏSME dans leur martyre.

VERTUS de Domitille: CHASTETÉ; RENONCEMENT aux grandeurs et à une alliance consulaire; CONSTANCE inébranlable dans la persécution et le martyre.

VERTUS du jeune saint Pancrace : FOI ardente; FERMETÉ HÉROÏQUE, comme le jeune Cyrille dont il sera parlé ci-après, le 29 mai.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Force que les liens naturels de la fraternité trouvent dans ceux d'une amitié chrétienne.

II. Saints Nérée et Achillée : frères dévoués; serviteurs fidèles; martyrs héroïques.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Noblesse d'âme des matrones romaines devenues chrétiennes.

II. Vertus spéciales de sainte Domitille, digne modèle des jeunes vierges.

6. — ENCOMIA.

1. MARTYRE DES SAINTS NÉRÉE ET ACHILLÉE.

Fratribus invictis rapidas, post verbera flammas
Admovet ac sævo demetit ense caput.

2. SANCTA FLAVIA DOMITILLA, ÉTOUFFÉE DANS LES FLAMMES.

Mulcibres ardentes superavit Flavia tædas,
Nam stygias Veneris vicerat ante faces.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Bède. — Uzuard. — Adon. — Surius. — Saint Grégoire, *Ep.* XLIV, et *Hom.* XXVIII. — Tous les hagiographes rapportent les actes du martyre de ces saints.

8. MARTYROLOGE. — SS. Nérée, Achillée et Domitille, mm. — S. Pancrace, id. — S. Denis, id. — S. Philippe d'Argyre. — S. Epiphane, év. — S. Germain, id. — S. Modoald, id. — S. Dominique, c. — S. Vaubert, év. — S. Macaire, ab. — Sainte Rictrude, veuve et abbesse.

15 mai. — SAINT JEAN LE SILENTIAIRE,

(Ve SIÈCLE.)

VIE DE SAINT JEAN LE SILENTIAIRE.

Jean que son amour pour la retraite et le silence fit surnommer *le Silentiaire*, naquit à Nicopole, en Arménie, l'an 454. Son père et sa mère, qui comptaient des généraux d'armée et des gouverneurs de province dans leur famille, le firent élever chrétiennement avec ses frères. Quand il fut maître de son bien, il l'employa à bâtir une église en l'honneur de la sainte Vierge, et un monastère où il se retira avec dix autres personnes. Il travailla d'abord à acquérir l'humilité, persuadé que celui qui ne possède pas cette vertu ne peut en avoir que de fausses. Il s'exerçait

aussi à la tempérance, qu'il poussait jusqu'à l'austérité, afin d'avoir l'esprit plus libre pour la prière, et d'éteindre tous les mouvements de la concupiscence. Il jugeait si importante la pratique du silence que, lorsqu'il était obligé de parler, il le faisait toujours en très-peu de mots. Sa prudence et sa douceur dans le gouvernement le firent aimer de ses frères. Il avait banni l'oisiveté du monastère, comme étant l'ennemie de la vertu et la source de tous les vices. Un travail utile et laborieux occupait les religieux, sans néanmoins les surcharger, et remplissait tous les intervalles de la prière et des autres exercices.

Il n'avait que vingt-huit ans lorsque l'archevêque de Sébaste, qui connaissait son mérite, l'ordonna évêque de Colonie. Jean ne se soumit que malgré lui : sa dignité n'apporta aucun changement à son genre de vivre; il continua toujours de pratiquer la vie monastique. Son exemple fit beaucoup d'impression sur un de ses frères et sur un de ses neveux, qui étaient à la cour de l'empereur. Ils réformèrent leurs mœurs; et la grâce, qui sauve les solitaires dans leur retraite, rendit ceux-ci des modèles de perfection au milieu du monde.

La joie que Jean en ressentit fut troublée par Pasinique. C'était un homme violent, et qui n'avait jamais travaillé à vaincre ses passions. Il outrageait les ecclésiastiques et ne leur laissait pas la liberté de faire leurs fonctions. Jean l'en reprit souvent, mais toujours inutilement. Voyant que ses avis ne produisaient aucun effet, il alla à Constantinople, et se plaignit à l'empereur Zénon, qui lui rendit justice. Afin de n'être plus exposé à de semblables affaires il conçut le dessein de renoncer à l'épiscopat dont il était chargé depuis neuf ans. Il congédia les prêtres qui l'accompagnaient, s'embarqua secrètement, et vint à Jérusalem, d'où il se retira dans le monastère de saint Sabbas.

Il y avait cent cinquante moines sous la conduite de ce saint abbé, tous remplis de zèle et de ferveur. Sabbas, ayant remarqué en lui une vertu éminente, lui donna une cellule pour s'y retirer seul et pour s'y livrer à la contemplation. Jean y demeura trois ans, après lesquels il fut fait économe. La dissipation, qui semble inséparable de cet emploi, ne fut pas même pour lui une distraction. Comme il avait un grand amour de Dieu, il n'avait pas besoin de faire le moindre effort pour y penser; il en était occupé en tout temps et marchait toujours en sa présence. On ne sait pas en quelle année Dieu appela à lui ce fidèle serviteur; mais on sait qu'il vivait encore en 558.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN LE SILENTIAIRE.

TEXTE : *Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir.* (Jacob., III, 2.)

La langue de l'homme est un abîme de maux quand on la laisse suivre les penchants de la nature. C'est pourquoi saint Jean dit cette parole étonnante : « Celui qui ne pèche point par la langue est parfait. » Il veut dire : Les péchés de la langue sont si communs, si multipliés, si faciles à commettre, que celui qui est assez sage pour s'en préserver, saura plus facilement encore éviter les autres fautes. C'est la crainte des péchés de la langue qui a inspiré à saint Jean un tel amour pour le silence, qu'on l'a surnommé le Silentiaire. Dire qu'un homme, qui savait si bien parler, a voulu se taire pendant cinquante ans. Quelle merveille! Quel exemple. Admirons dans ce saint deux vertus principales : *Son humilité,* première considération; *son amour du silence,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — SON HUMILITÉ.

Jean *le Silentiaire* naquit dans la ville de Nicopole, en Arménie, l'an 454. Son père et sa mère comptaient parmi leurs aïeux des généraux et des gouverneurs de provinces; mais ils étaient plus illustres encore par leurs vertus que par la noblesse de leur origine. Ils lui inspirèrent dès son enfance, le goût de la piété chrétienne.

Après leur mort, il se trouva maître de grands biens à l'âge de dix huit ans : il les employa à bâtir une église en l'honneur de la sainte Vierge, et un monastère qu'il vint habiter avec dix personnes pieuses dont il fut le chef pendant vingt ans. Persuadé que celui qui ne possède pas l'humilité ne peut avoir que de fausses vertus, il s'appliqua à devenir le plus humble de tous ses frères. Cette humilité éclata en plusieurs occasions. Ainsi quand l'évêché de Colone, petite ville d'Arménie, devint vacant, en 482, le clergé et le peuple jetèrent les yeux sur le pauvre moine. Le métropolitain, connaissant sa modestie, le fit venir chez lui sans lui dire pour quel motif, et dut le forcer à accepter la charge d'évêque. Larmes, prières, plaintes, rien n'y fit ; on pensa avec raison que le plus humble était le plus digne. Cette nouvelle dignité ne changea rien à son genre de vie qu'il avait adopté dans sa solitude. Il n'eut que les dehors d'un évêque. Son humilité n'en devint que plus profonde. Pendant dix ans, il fut le modèle de son clergé et de son peuple ; il les portait tous dans son cœur pour les porter dans celui de Jésus-Christ. Une circonstance particulière où il crut voir la volonté du Ciel ralluma en lui l'amour de la solitude. Une nuit, étant en prière, il vit une étoile lumineuse en forme de croix ; il en sortit une voix qui disait : « Si tu veux te sauver, suis cette lumière. » Il se mit en route, et, sous la conduite de ce guide céleste, il alla au monastère de saint Sabbas. Il y fut reçu sans être connu : il fut chargé des soins matériels de la maison ; on vit l'évêque déguisé allant chercher de l'eau dans un ruisseau assez éloigné, et servant de manœuvre aux maçons. Enfin il n'y avait pas d'office si bas auquel il ne s'employât avec une humilité qui édifiait tous ses frères. On finit par lui donner une cellule ; cette faveur le combla de joie. L'abbé Sabbas, témoin de tant de vertus, le proposa au patriarche d'Elie pour l'ordonner prêtre. Jean, jusque-là si heureux d'être méconnu de tous, se vit obligé de découvrir sa dignité à ce prélat ; mais il le conjura de n'en rien dire à son abbé. Le patriarche fit appeler ce dernier et lui dit seulement que certaines particularités l'empêchaient d'élever Jean au sacerdoce. Sabbas s'en alla profondément affligé de s'être trompé ainsi sur le compte de Jean qu'il croyait coupable de quelques grands crimes. Dieu vint le tirer de cette peine ; il lui envoya un ange qui lui apprit que Jean était évêque. L'humble moine, enfin découvert, résolut de quitter ce lieu, et ce ne fut que la promesse du secret qui put l'engager à y rester. Quel mépris des honneurs ! Quel amour de l'humilité ! Ah ! que nous sommes misérables à côté des saints ! Nous sommes si dénués de vertus, et pourtant si pleins d'orgueil, tandis que l'humilité des saints augmentait en proportion de leurs vertus. Sachons donc une bonne fois nous connaître nous-mêmes !

IIe CONSIDÉRATION. — SON AMOUR DU SILENCE.

Jean s'appliquait particulièrement à dompter sa langue. Non-seulement il ne parlait du prochain que pour en dire du bien, mais par crainte de manquer de charité ou de prudence, il aimait de garder le plus complet silence. Dans son premier monastère, il ne parlait que pour chanter les louanges du Seigneur et adresser quelques paroles d'instruction à ses frères ; hors de là, il gardait le silence. Dans le monastère de saint Sabbas, il eut quelque temps la charge de recevoir les hôtes qui y venaient, mais il le fit avec tant de sagesse, de discrétion et de recueillement d'esprit, que l'abbé, ravi de sa conduite, l'en récompensa en lui donnant une cellule pour y vivre dans le silence absolu. Jean y demeura trois ans, passant cinq jours de la semaine sans voir personne. Sur le soir du samedi, il venait le premier à l'oratoire ; il y demeurait tout le dimanche et se retirait toujours le dernier. Devenu économe, il conserva au milieu des affaires et des préoccupations de cette charge la plus admirable tranquillité d'esprit. Le bruit des occupations extérieures retentissait à ses oreilles, mais n'entrait point dans son cœur. Il fallait qu'il parlât, mais c'était si peu et si sagement qu'il ne disait absolument que ce qu'il fallait dire. Vers les dernières années de sa vie, saint Jean se retira dans une cellule séparée. Plus que jamais, il voulut s'isoler de la société des hommes : il

observa alors pendant dix ans un rigoureux silence qu'il ne rompit qu'une seule fois pour parler au patriarche de Jérusalem qui était venu dédier l'église du monastère. Il vécut jusqu'à l'âge de cent quatre ans, et l'auteur de sa vie remarque qu'il en passa cinquante sans parler. Ce silence si long et si connu est une des plus grandes merveilles qu'on lit dans la vie des saints. Dieu, avant de le retirer de ce monde, lui donna l'assurance de sa félicité éternelle. Il rendit son âme à Dieu en 558.

C'est ainsi que Dieu laisse éclore dans son Eglise les plus admirables vertus pour servir d'exemple aux âmes ordinaires. Saint Jean *le Silentiaire* est une leçon vivante pour ces esprits légers, vaniteux, orgueilleux, qui ne cherchent qu'à s'élever et à se faire valoir aux yeux du monde; lui qui eût pu figurer si avantageusement dans son siècle, il emploie mille moyens pour en être ignoré et méprisé; et nous, si pauvres en mérites, nous affichons ceux que nous n'avons pas. Il sert aussi de modèle à ces chrétiens imprudents, bavards, médisants qui, au lieu de s'occuper de leur salut et de leurs affaires, sont constamment occupés à examiner la conduite de leur prochain. Ah! quelle responsabilité que celle-là! Que de fautes, que d'injustices, que de scandales ils commettent avec cette effrayante insouciance qui les empêche de les réparer jamais.

Apprenons donc à garder le silence prudent des saints. Sachons au moins nous taire quand nous n'avons rien de bon à dire, car celui qui ne pèche pas par la langue est parfait.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Axiomata. — 5. Vertus spéciales du saint. — 6. Plans divers. — 7. Encomia. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ubi verba sunt plurima, ibi frequenter egestas. (Prov., XIV, 23.)

Facito frenos ori tuo rectos. (Eccli., XXI, 29.)

Erit cultus justitiæ silentium. (Is., XXXII, 17.)

Nouveau Testament. — Sit sermo vester, est est, non non; quod autem his abundantius est, a malo est. (Matth., V, 37.)

Si quis autem putat se religiosum esse, non refrœnans linguam suam,... hujus vana est religio. (Jac., I, 26.)

2. — SS. PÈRES.

Diu considera quid loquendum sit, et adhuc tacens provide, ne quid dixisse pœniteat. (S. Hieron., *Ep.* 20.)

Silendi patientia, opportunitas loquendi et contemptus divitiarum, sunt maxima virtutum fundamenta. (S. Ambros., *Offic.*)

Majus est linguam refrœnare quam capere civitatem; quia illud insultat exterius; sed istud interius. (S. Augustin., *Serm.* 50.)

Recte scit dicere, qui ordinate scit tacere. (S. Gregor., *Moral.*, l. III.)

3. — COMPARAISONS.

1. Vas quod non habuerit operculum, nec ligaturam desuper, immundum erit. (Eccli., III, 2.)

2. Sicut qui thesaurum custodire cupit, ostium claudit; sic qui cupit animam suam custodire os suum custodire debet. (S. Bernardin., *Serm. in die Ciner.*)

3. Os nostrum perpetuo custodiamus, ei rationem quasi clavem adhibeamus. (S. Chrysost., *in Ps.* CXL.)

4. — AXIOMATA.

Duorum, sapientior tacebit prius. (Drexell., *in Pharet.*)

Lædi et silere, summa fortitudinis est. (Id., *ib.*)

Alium silere cum voles, prius sile. (Id., *in Rosis.*)

Qui nescit tacere, nescit loqui. (Senec., *de Moribus.*)

Silentium custos est religionis. (S. Bernard., *Serm.* 2.)

Moult parler nuit. (Gabriel Meurier, *Trésor des Sentences*, seizième siècle.)

Trop parler nuit plus que trop taire. (*Anc. proverbe.*)

5. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

SAINT USAGE de ses grands biens.
HUMILITÉ, TEMPÉRANCE, PIÉTÉ.
Pratique du SILENCE portée à un tel degré qu'elle lui a valu le surnom de *Silentiaire*.
AMOUR du travail.
VIE MONASTIQUE sur son siége d'évêque.
RENONCEMENT à ses dignités pour retourner dans la solitude, où il est le modèle des cénobites.

6. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Avantages de la vertu du silence : 1. Elle préserve du péché. — 2. Elle porte à la pratique de l'oraison. — 3. Elle est un moyen excellent d'avancement spirituel.

II. Lieux et occasions de silence : 1. Dans les églises. — 2. Dans les réunions d'édification. — 3. Dans la colère. — 4. Dans les grandes afflictions où l'on ne peut recourir qu'à Dieu.

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Saint Jean s'exerçant tout jeune aux vertus d'humilité, de tempérance, de chasteté, de piété, de recueillement.

II. Saint Jean exerçant saintement son ministère épiscopal.

III. Saint Jean le *Silentiaire* dans sa solitude, sous la direction de saint Sabbas.

7. — ENCOMIA.

TOTOS NOVEM ANNOS SILENTIO TRADUCIT.

Facundi siluisse olim memoratur alumnus
Pythagoræ, donec sexta rediret hyems.
Joannes tacuit, donec, nova recurreret æstas.
Audiit ille hominem, scilicet iste Deum.

8. — AUTEURS A CONSULTER.

Le moine Cyrille : *Vies des saints Jean le Silentiaire, Sabbas et Euthymius.* — Lipoman, t. VI. — Surius, t. III. — Uzuard. — Baronius. — Bolland et les hagiographes.

9. MARTYROLOGE. — Dédicace de l'église de sainte Marie des Martyrs. — S. Mucius, m. — Sainte Glycère, id. — S. Servat, év. — Plusieurs saints martyrs, victimes des ariens. — S. Jean le Silentiaire, év. et m. — S. Servais, év. — S. Marcellin, id. — S. Onésime, id. — Sainte Agnès, abbesse. — Sainte Disciole, religieuse. — Sainte Rolende, v.

14 mai. — SAINT BONIFACE, martyr.

(IVe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT BONIFACE.

Au commencement du quatrième siècle vivait à Rome une femme du nom d'Aglaé, jeune, belle et fort riche, mais dont l'amour du monde avait corrompu le cœur. Elle vivait d'une vie criminelle avec son intendant Boniface, homme adonné au vin et à toutes sortes de débauches. Cet homme cependant avait de bonnes qualités ; il avait surtout une incomparable compassion pour les malheureux, et souvent il parcourait de nuit les rues et les places pour soulager les indigents. L'aumône, a dit l'Esprit saint, délivre du péché et de la mort.

Aglaé, pressée des remords de sa conscience, touchée de la grâce et pénétrée de componction, appela un jour son complice : « Tu sais, lui dit-elle, dans quel abîme de désordres nous sommes plongés : quel compte nous aurons à rendre à Dieu ! Mettons-nous sous la protection de quelques saints martyrs, pour l'expiation de nos crimes. Va en Orient, où les serviteurs de Jésus-Christ luttent contre le démon, et rapporte-nous des reliques de quelques-uns de ces généreux athlètes de la foi. »

Boniface se disposa aussitôt à obéir ; il prit des sommes considérables pour les distribuer en bonnes œuvres et il partit. « Et si, dit-il en riant à sa maîtresse, on vous rapportait mes reliques comme celles d'un martyr, qu'en feriez-vous? » Aglaé, prenant ces paroles pour une plaisanterie, l'en reprit sévèrement. La conversion du serviteur était loin d'être parfaite ; toutefois il ne voulut ni manger de

viande ni boire de vin dans sa route, et au jeûne il joignait l'aumône, la prière et les larmes.

Parvenu dans la ville de Tarse en Cilicie, il envoya ses gens à l'hôtellerie et il se rendit droit au palais du proconsul. Simplice siégeait alors sur son tribunal, et une vingtaine de chrétiens, arrêtés pour leur foi, y étaient livrés à toutes sortes de tourments. Boniface ne balance point, il s'approche des généreux martyrs, les embrasse, les console, les encourage en s'écriant : « Qu'il est grand le Dieu des chrétiens ! » Le gouverneur, se croyant insulté par une démarche aussi hardie, somma l'intendant d'Aglaé de lui dire qui il était. « Je suis chrétien, répondit-il, et je brave vos supplices. » Il fut aussitôt saisi et mis à la torture, pour qu'il eût à renoncer à sa foi. On aiguisa des roseaux, qui lui furent enfoncés sous les ongles; on lui versa du plomb fondu dans la bouche ; il fut plongé dans un vase rempli de poix bouillante, et comme rien ne put ébranler son courage, il fut condamné à perdre sa tête. Boniface pria un instant pour la rémission de ses péchés et pour la conversion de ses persécuteurs, puis il présenta sa tête aux bourreaux; c'était vers l'an 307.

Ses gens, stupéfaits de le retrouver martyr, achetèrent son corps, l'embaumèrent et l'emportèrent à Rome, où Aglaé le reçut en triomphe, rendant grâce à Dieu d'une telle merveille ; elle fit élever un oratoire sur son tombeau, près duquel, en pécheresse convertie, elle passa le reste de ses jours dans la pénitence et devint aussi une sainte.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BONIFACE.

TEXTE : *Si quis vult post me venire, tollet crucem suam et sequatur me.* (Matth., XVI, 24.)

Il est des saints dont la vie fut en tout temps pure et innocente; leur exemple est digne d'envie et d'admiration; mais il effraye et décourage presque les faibles chrétiens. C'est pourquoi Dieu leur montre d'autres saints dont la condutte n'a pas toujours été exemplaire, afin de prouver aux pécheurs qu'on peut devenir un grand saint après avoir été un grand pécheur. Celui dont l'Eglise célèbre en ce jour la mémoire a été de ce nombre : c'est un converti. Pauvres pécheurs, je vous invite à étudier sa vie et surtout : *L'histoire de sa conversion,* premier point; *celle de sa sanctification,* deuxième point.

Ire CONSIDÉRATION. — HISTOIRE DE SA CONVERSION.

Vers le commencement du quatrième siècle, il y avait à Rome une femme qui y faisait beaucoup de bruit. Elle se nommait Aglaé. Jeune, riche, belle et d'une naissance illustre, elle avait laissé entrer la corruption dans son cœur, et entretenait un commerce criminel avec Boniface, son principal intendant.

Cet homme était adonné au vin et à toutes sortes de débauches. Cependant il avait quelques bonnes qualités : l'hospitalité, la compassion, la libéralité.

Aglaé, touchée de la grâce et résolue de changer de vie, appela un jour Boniface, et lui dit : « Tu sais dans quel abîme de crimes nous nous plongeons, sans penser que nous devrons paraître devant Dieu pour lui rendre compte de nos actions. J'ai ouï dire qu'en honorant ceux qui souffrent pour le nom de Jésus-Christ, on mérite d'avoir part à leur gloire. J'ai appris aussi que les serviteurs de Jésus-Christ combattaient en Orient contre le démon, et qu'ils livraient leur corps aux tourments pour ne pas renoncer à la religion qu'ils professent. Va donc, et apporte-nous les reliques de quelques-uns de ces saints athlètes, afin que nous puissions honorer leur mémoire, et être sauvés par leur intercession. »

Boniface ne résista pas à la grâce qui parlait par la bouche de la pécheresse. Il prit des sommes considérables pour assister les pauvres et racheter des bourreaux les corps des martyrs. Cependant une étrange pensée lui vint et il dit à Aglaé : « Si

je puis me procurer des reliques, je ne manquerai pas d'en apporter; mais si l'on vous apportait mon corps pour celui d'un martyr, le recevriez-vous. » C'était une prophétie; mais Aglaé, regardant ces paroles comme une plaisanterie inconvenante, l'en reprimanda sévèrement.

Cependant Boniface, bien que sa conversion ne fût pas encore parfaite, se mit en route. Une inspiration du Ciel l'engagea à faire quelque pénitence durant le voyage : il ne voulut ni manger de viande, ni boire de vin pendant son pèlerinage; se mit à prier beaucoup, à jeûner, à pleurer ses fautes, et à pratiquer d'autres mortifications. Dieu l'attendait au but de ce voyage; mais avant de frapper le dernier coup pour le gagner au ciel, il lui accordait la grâce de s'y préparer en secret par l'esprit de pénitence.

Vous le voyez, M. F., Dieu qui nous a créés seul, ne nous sauve pas tout seul; il faut que l'homme coopère à la grâce; il faut qu'il s'humilie; qu'il frappe sa poitrine; qu'il se reconnaisse pour pécheur et déteste ses péchés. Dieu achève ensuite l'œuvre de la conversion.

Il en est parmi nous qui ne sont pas encore convertis, qui marchent encore dans la voie de la perdition, qui touchent peut-être à l'abîme de l'enfer, sans songer qu'ils vont paraître devant Dieu pour lui rendre compte de leurs actions. Pensée qui a converti Aglaé et Boniface. Pourquoi donc ces malheureux pécheurs ne se convertissent-ils pas? Ils ne prient pas, ils ne s'humilient pas devant Dieu; ils ne réfléchissent pas à l'affreuse éternité qui les attend et qui va les engloutir?... Qu'ils imitent, qu'ils invoquent saint Boniface.

IIe POINT. — SA SANCTIFICATION.

Au début du quatrième siècle, Rome et l'Eglise d'Occident jouissaient d'une paix profonde; mais celle d'Orient était en proie aux sanglantes persécutions commencées par Dioclétien et continuées par ses cruels successeurs. C'était surtout en Cilicie, qui avait un nommé Simplicius pour gouverneur, que les chrétiens étaient l'objet des fureurs païennes. Tarse, capitale de cette province, fut le lieu vers lequel Boniface dirigea ses pas. Là, il fut quelque temps témoin des affreux supplices que souffraient les martyrs; là, il vit l'un pendu par un pied au-dessus des flammes, l'autre scié par les bourreaux, un autre les mains coupées, un autre cloué en terre par un pieu qui lui traversait le cou, un dernier pieds et mains attachés au dos, pendant que les soldats le frappaient à coups de bâton. Les spectateurs, ainsi que Boniface, étaient glacés d'effroi et d'indignation; mais les martyrs souffraient avec une tranquillité inaltérable.

Un jour, Boniface ne pouvant plus résister à la grâce qui le poussait au martyre, s'approcha de ces généreux chrétiens, puis, les ayant embrassés, il s'écria : « Qu'il est grand, le Dieu des chrétiens! Qu'il est grand, le Dieu des saints martyrs! Priez pour moi, serviteurs de Jésus-Christ, afin qu'étant réuni à vous, je combatte aussi contre le démon. »

Le gouverneur, furieux à la vue d'une action aussi hardie, demanda à Boniface qui il était. Celui-ci répondit : « Je suis chrétien, et les tourments ne pourraient me faire renier Jésus-Christ, mon divin maître. » C'en fut assez, Simplicius fit aiguiser des roseaux, et ordonna qu'on les lui enfonçât sous les ongles des mains. Puis, il lui fit verser du plomb fondu dans la bouche. Boniface ne cessait de demander aux martyrs expirants le secours de leurs prières. Un moment le peuple même exaspéré de tant de cruauté, poussa le cri : « Qu'il est grand le Dieu des chrétiens? » Simplicius effrayé, se retira.

Le lendemain, il se fit amener de nouveau Boniface. Comme il restait inébranlable, il fut jeté dans un baquet rempli de poix bouillante; mais il en sortit sain et sauf. Enfin il fut condamné à mort. Boniface, avant de présenter sa tête au glaive des bourreaux, pria quelque temps pour la rémission de ses propres péchés et pour la conversion de ses persécuteurs. Sa prière finie, il reçut paisiblement le coup de la mort. Ses compagnons rachetèrent son corps, l'embaumèrent et l'em-

portèrent à Rome (307). Aglaé, instruite de ce qui s'était passé, alla à sa rencontre, et éleva une chapelle pour lui servir de sépulture. Elle-même passa le reste de ses jours dans les larmes et les austérités; pendant quinze ans elle pleura ses péchés et fut enterrée auprès des reliques du saint martyr.

M. F., vous voyez donc qu'il ne faut jamais désespérer du salut de personne. La grâce divine est toute-puissante; elle a changé Boniface pécheur en généreux martyr; elle peut aussi transformer les natures les plus corrompues. Seulement, M. F., ne résistons pas à la lumière du Ciel; n'endurcissons pas nos cœurs; ne disons pas : demain! demain! la mort pourrait venir aujourd'hui, et alors il serait trop tard, éternellement trop tard.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ne tardes converti ad Dominum. (Eccle., v, 8.)

Dominus purgavit peccata ipsius, exaltavit in æternum cornu ejus et dedit illi semen gloriæ. (Id., XLVII, 13.)

Nouveau Testament. — Domine, jam fœtet. (Joan., XI, 39.)

Tremens ac stupens dixit : Domine, quid me vis facere. (Act., IX, 6.)

Non in comessationibus et ebrietatibus, non in cubilibus et impudicitiis, non in contentione et æmulatione, sed induimini Dominum Jesum. (Rom., XIII, 13.)

Venit Maria Magdalena videre sepulchrum. (Matth., XXVIII, 1.)

2. — SS. PÈRES.

Suspirabam ligatus, non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate. (S. Augustin., *Confess.*, l. VIII, c. 5.)

Si non esse peccatores noverimus, et esse nolumus peccatores, pedibus Christi demus lacrymas, figamus oscula pietatis, oleum tota devotione fundemus, ut dicatur et nobis : Remittuntur vobis peccata multa quia dilexistis multum. (S. P. Chrysol., *Serm.* 93.)

Omnibus qui volunt veniam mereri magisterium præstitit Magdalena. (S. Ambros., l. VII, *de Pœnit.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Peccator unius diei aut duorum dierum per facile curatur, quia non ita omnino peccato infectus est, sed quatridianus vix unquam a peccato resurgit. (S. Thom. a Villanov., *Serm.* 7.)

2. Sancta Maria Magdalena tempore pœnitentiæ suæ multis consolationibus recreata est. (S. Hieron., *in Ps.* XXIII); idem dicendum de sancta Aglae.

3. De seipso dicit sanctus Augustinus : æstuabam, suspirabam, flebam, turbabar, non requies erat ulla mihi. (*Confess.*, l. VII, c. 7); idem dicendum de sancto Bonifacio martyre.

4. — VERTUS SPÉCIALES DE SAINT BONIFACE ET SAINTE AGLAÉ.

VERTUS de saint Boniface : CHARITÉ envers les pauvres; DOCILITÉ à la grâce; INTENTION droite dans son voyage en Orient; REPENTIR SINCÈRE; ZÈLE à encourager les martyrs; CONSTANCE dans les tourments.

VERTUS de sainte Aglaé : RETOUR sur elle-même; APPEL et OBÉISSANCE à la grâce; GÉNÉREUX emploi de ses richesses; ORDRES pieux donnés à son intendant Boniface, qui occasionnent sa conversion; PÉNITENCE quotidienne qui en font une sainte comme les Madeleine, les Pélagie et les Marie Egyptienne.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1. Fuite des occasions de péché. — 2. Des chaînes du péché, que ces occasions rendent plus fortes et plus pesantes. — 3. Courage de saint Boniface et de sainte Aglaé à rompre ces chaînes.

IIe PLAN.

(Le même.)

1. Amertumes de la vie de péché. — 2. Douceurs de la vie d'innocence ou de pénitence. — 3. Exemple des saints sur ce point, et particulièrement de saint Boniface et sainte Aglaé.

6. — ENCOMIA.

1. CILICIUM PETIT SANCTUS BONIFACIUS UT MARTYRUM RELIQUIAS CONQUIRAT.

Transit in externas Divus, velut institor oras;
Sed maris hic gemmas comparat, ille poli.

2. AD SANCTUM BONIFACIUM AGLAÏDIS JUSSU ROMA PROFICISCENTEM.

Romulea dominæ discedis ab urbe minister;
Sed propriæ dominus, Dive, redibis heræ.

3. AD SANCTUM BONIFACIUM.

Lethali lascivus amor te cuspide fixit,
Mox tibi divinus vulnera fecit amor.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Uzuard. — Adon. — Baronius. — *Ménologe* des Grecs. — Lipomanus. — Surius. — Bolandus et les hagiographes modernes.

8. MARTYROLOGE. — S. Boniface, m. — S. Potas, id. — SS. Victor et Corone, id. — SS. Juste, Justine et Hénédine, id. — S. Paschal, p. — S. Boniface, év. — S. Pompone, id. — S. Pacôme, ab. — Sainte Augie, v. et m. — S. Atruncule, év. — S. Erembert, id.

15 mai. — SAINT ISIDORE, le laboureur,

PATRON DE MADRID (XIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT ISIDORE.

L'agriculture est le plus nécessaire et le plus important de tous les travaux comme il est le plus conforme à la nature de l'homme. Il a été sanctifié par l'exemple des patriarches et il fournit mille occasions de pratiquer les plus héroïques vertus. Un laboureur a pour ainsi dire sous sa main tous les moyens de salut que les anciens ermites allaient chercher dans le désert. La vie de saint Isidore est une preuve sensible de ce que nous avançons ici.

Il naquit à Madrid, en Espagne. Ses parents, qui étaient pauvres, mais remplis de piété, lui inspirèrent par leurs instructions et leurs exemples l'horreur du péché et l'amour de Dieu. Leur peu de fortune ne leur permit pas de lui faire étudier les sciences. S'il fut privé du secours des bons livres, cette privation fut suppléée en lui par les communications du Saint-Esprit, que méritèrent sa simplicité et son humilité. Il saisissait toutes les occasions qui se présentaient d'écouter la parole de Dieu; et les discours qu'il entendait faisaient sur son âme des impressions d'autant plus profondes, que le désir qu'il avait de s'instruire était plus pur et plus ardent. Sa patience à supporter les injures, sa douceur à l'égard de ceux qui lui portaient envie, sa fidélité à obéir à ses maîtres, son exactitude à prévenir tout le monde dans les choses même indifférentes, son attention à servir les autres, lui firent remporter une victoire complète sur ses passions.

Sa conduite confondait ceux qui prétendent que les occupations extérieures ne leur laissent point de temps pour vaquer aux exercices de piété. Il faisait de son travail un acte de religion, en s'y portant avec un esprit de pénitence et en se proposant l'accomplissement de la volonté divine. Plus ce travail était pénible, plus il lui devenait cher, parce qu'il lui paraissait alors plus propre à dompter les passions et qu'il devenait la matière d'une pénitence plus parfaite. En labourant la terre, il était pénétré de l'esprit des anciens anachorètes. Tandis que sa main conduisait la charrue, son cœur conversait avec Dieu et avec les esprits bienheureux. Tantôt il déplorait ses misères et celles des autres hommes, tantôt il soupirait après les délices de la Jérusalem céleste. Ce fut par cet amour de la prière, jointe à la pratique continuelle de l'humilité et de la mortification, qu'il acquit cette sainteté éminente qui le rendit l'objet de l'admiration de toute l'Espagne.

Il se mit dans sa jeunesse au service d'un gentilhomme de Madrid, nommé Jean de Vergas, pour labourer sa terre et faire valoir une de ses fermes. Il s'engagea

ensuite dans le mariage et fixa son choix sur Marie Torribia, qui était très-recommandable par ses vertus. Après la naissance d'un enfant qui mourut jeune, les deux époux résolurent mutuellement de passer le reste de leur vie dans la continence. Isidore resta toujours attaché au même maître. Il pouvait lui dire comme Jacob à Laban : « J'ai veillé durant les nuits, j'ai supporté le froid et le chaud pour conserver et augmenter votre bien. Vous aviez peu de chose avant que je fusse venu avec vous, et présentement vous voilà riche. » Jean de Vergas, qui sentait tout le prix du trésor qu'il possédait dans la personne d'Isidore, le traitait comme son frère. Il lui accorda la liberté d'assister tous les jours à l'office de l'Eglise. Le saint n'en abusa point. Il se levait tous les jours, de grand matin, pour satisfaire tout à la fois à sa piété et à ses obligations. Plein de charité pour les pauvres, il soulageait leurs besoins autant qu'il était en lui, et employait à cette bonne œuvre une partie de son salaire. Sa femme était la fidèle imitatrice de ses vertus. Elle mourut en 1175, et elle est honorée en Espagne parmi les saints.

Isidore, étant atteint de la maladie dont il mourut, prédit sa dernière heure et s'y prépara par un redoublement de ferveur. La piété avec laquelle il reçut les derniers sacrements tira les larmes des yeux de tous les assistants. Il s'endormit dans le Seigneur le 15 mai 1170, à l'âge de près de soixante ans. Sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles. Nous en rapporterons un qui est appuyé sur des témoignages qu'on ne peut récuser. Philippe III, revenant de Lisbonne, se trouva si mal à Casarubios del Monte, que les médecins désespèrent de sa vie. On ordonna une procession générale du clergé, de la cour et du peuple de Madrid, dans laquelle on porterait les reliques du saint dans la chambre du prince malade. Les prières des fidèles réunis ne restèrent point sans effet. A peine la châsse fut-elle sortie de l'église, que la fièvre quitta Philippe ; et il se trouva parfaitement guéri lorsqu'elle fut portée dans sa chambre.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ISIDORE.

TEXTE : *Si autem vis ad vitam ingredi, serva mandata.*
(Matth., XIX, 17.)

Que de fois on entend dire dans le monde à propos des saints : Oh ! c'étaient des hommes extraordinaires, des natures privilégiées, des âmes choisies entre mille ! On dirait vraiment qu'ils étaient nés impeccables ou que la sainteté n'a demandé d'eux ni efforts, ni peines. Erreur grossière, M. F., les saints avaient à vaincre les mêmes tentations, les mêmes obstacles, les mêmes difficultés. Ils trouvaient en eux-mêmes et hors d'eux les mêmes faiblesses, les mêmes ennemis, la même facilité pour tomber. Que de chrétiens qui vont jusqu'à s'imaginer que la sainteté n'est guère compatible avec les occupations de leur état. Tels sont en particulier les cultivateurs. Pour toute réponse, l'Eglise leur montre aujourd'hui un saint laboureur : *Il s'est sanctifié*, première considération ; *par les vertus les plus communes*, deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — IL S'EST SANCTIFIÉ.

Isidore était né à Madrid, capitale de l'Espagne, au commencement du douzième siècle. Ses parents n'étaient que de pauvres cultivateurs qui gagnaient leur pain à la sueur de leur front ; mais ils étaient assez riches, comme dit Tobie, parce qu'ils avaient la crainte de Dieu et l'amour de sa loi. Leur enfant ne reçut d'autre éducation que celle que ses parents purent lui donner par leurs bons conseils et l'exemple de leur vie chrétienne ; mais Dieu se charge parfois de faire lui-même l'éducation des âmes dociles à sa grâce : ils eurent le bonheur de donner un saint à l'Eglise, honneur le plus élevé que puissent ambitionner des parents.

Qu'il était beau de voir cet enfant, dès l'âge le plus tendre, pénétrer déjà les secrets de la vie intérieure, et montrer une ardeur extraordinaire à s'instruire

dans les voies de la piété et à saisir toutes les occasions de mieux connaître Dieu. Quelle sainte avidité à entendre la parole de Dieu! Quelle sévère assiduité à la prière et aux offices de l'Eglise! Quelle vigilance sur lui-même! Quelle crainte des occasions du péché! Sa simplicité et son humilité lui méritèrent bientôt les intimes communications du Saint-Esprit, et sous un tel maître il fit les plus rapides progrès dans la connaissance des choses du Ciel.

On n'aime que ce qu'on connaît, et plus on connaît Dieu, plus on l'aime. Isidore, ignorant dans les lettres humaines, avait la connaissance de sa religion; bientôt il l'aima d'un amour profond et pratique; sa vie entière tendait sans cesse vers Dieu; tout en lui, pensées, paroles, actions, tout son cœur n'était qu'amour de Dieu. Au dehors, personne ne l'eût deviné, son humilité était le voile sous lequel il cachait les grandes et simples vertus dont ses journées étaient remplies. Ainsi il vécut, ainsi il mourut.

Une chose, M. F., que je tiens beaucoup à vous faire remarquer à cette occasion, c'est la puissante efficacité d'une éducation chrétienne. La plupart des saints ont dû leur sainteté à l'éducation première : il faut un miracle de grâce pour détruire les effets désastreux d'une mauvaise éducation; mais si les leçons et les exemples des parents ont conservé l'innocence de leur enfant et implanté dans son âme jeune encore les vertus chrétiennes, l'amour de Dieu, le goût de la piété, alors il est rare que le monde et le démon puissent déraciner entièrement ces premières semences de la vertu. D'où viennent la plupart des grands crimes, des honteux désordres et des scandales inouïs de nos jours? c'est de la mauvaise éducation des enfants, des funestes exemples des parents, de leur incroyable insouciance des intérêts spirituels de ces âmes dont ils devront pourtant rendre compte à Dieu. Isidore avait des parents simples et ignorants selon le monde, et pourtant il leur dut, en grande partie, la sainteté de sa vie : il avait trouvé en eux l'exemple de ce qu'il devait être lui-même, et il ne fit que copier dans sa vie les vertus qu'il remarquait dans la leur. Oh! prenons à cœur cette importante vérité : On récolte ce qu'on a semé dans le cœur de l'enfant; semez du vent, vous recueillerez des tempêtes; semez le vice, vous récolterez le châtiment; mais semez la vertu, vous récueillerez la gloire et les récompenses de la vertu.

IIe CONSIDÉRATION. — VERTUS COMMUNES DU SAINT.

Je l'ai déjà dit : à voir l'extérieur de la vie de saint Isidore, on n'eût remarqué en lui rien d'extraordinaire. Simple cultivateur, il remplissait les devoirs de sa condition; mais sous les dehors de ses rudes travaux, il avait l'amour de Dieu agissant et pratique. Ainsi, ayant l'esprit et le cœur remplis de la divine majesté, il faisait toutes ses actions dans le but de lui plaire, rapportant tout à sa gloire. De cette manière son travail, si simple et si grossier pourtant, était un acte de religion, une prière continnelle. Il commençait sa laborieuse journée par une longue et fervente offrande à Dieu; puis, dans la journée, il élevait de temps en temps son regard et son cœur vers le ciel pour renouveler ses saintes intentions. Le soir, c'était une longue action de grâces qui le préparait à prendre un sommeil réparateur qui le rendait capable d'entreprendre et de supporter de nouvelles fatigues.

Et ne croyez pas, M. F., que la piété d'Isidore nuisît à ses travaux; bien au contraire. Comment cela? Désirant consacrer à Dieu et à son âme les premiers et les meilleurs moments de sa journée, il se levait plus matin pour satisfaire sa piété. Rien de plus juste; Dieu avant tout, puis l'âme, ensuite seulement le corps et le travail; voilà l'ordre : les intérêts impérissables du ciel avant les passagers intérêts de la terre! Celui qui comprend cela, ne dira jamais comme certains chrétiens tièdes et lâches : Nous autres cultivateurs, nous n'avons pas le temps de prier, de sanctifier le dimanche, de penser toujours au ciel. Hélas! c'est comme s'ils disaient : Le ciel n'est pas fait pour nous! Dieu nous a condamnés d'avance ou bien il nous donnera le ciel pour rien. Parler ainsi, ce serait blasphémer le Seigneur. L'Eglise répond à tout cela en vous proposant pour modèle l'un des vôtres, un cultivateur,

un ouvrier comme vous, un ignorant selon le monde, un pauvre qui a travaillé comme vous, autant que vous, et qui a trouvé le temps de servir Dieu et de soigner les biens de la terre. Ne vous y trompez pas : la vraie piété ne consiste pas dans le nombre ou la longueur des prières; mais dans l'amour de Dieu qui nous porte à observer ses commandements. Or, votre travail vous empêche-t-il d'avoir l'amour de Dieu et la haine du péché dans le cœur; courbés vers la terre tout le jour, ne pouvez-vous pas élever votre âme vers le ciel? Tout pour Dieu ! voilà ce qui doit être le cri continuel de votre cœur, l'âme de vos travaux et de votre vie : c'est le secret de la sainteté.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Cœpitque Noe agricola exercere terram. (Gen., IX, 20.)

Diligenter exerce agrum tuum, ut postea edifices domum tuam. (Prov., XXIV, 14.)

Homo agricola ego sum quoniam Adam exemplum meum ab adolescentia mea. (Zach., XIII, 5.)

Judæi autem agriculturæ operam dabant. (II Mach., XII, 1.)

Nouveau Testament. — Pater meus agricola est. (Joan., XV, 1.)

Dei agricultura estis. (I Cor., III, 9.)

Serve bone et fidelis, intra in gaudium domini tui. (Matth., XXV, 21.)

2. — SS. PÈRES.

Agricolarum labor honestus et sanctus est. (S. Augustin., *de Opere Monach.*, c. 3.)

Agricultura omnium artium est innocentissima. (Id., *de Hæres.*)

Vita hæc rustica quam tu agrestem vocas, parcimoniæ, diligentiæ, justitiæ magistra est. (Cicero, *Orat.* 2 *pro Roscio.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Sicut agrum, qui ad sementem paratur, scindi, occari, sartiri, et aliis modis coli oportet; sic quoque nos dum ad virtutem erudimur, nulla laborum patientia decet frangi. (Thriver., *in Apoph.*, 110.)

2. Sicut rosa flos gratissimus de spinis nascitur, sic e tristibus et asperis fructus laboris jucundissimus capitur. (Erasm., *in Simil.*)

3. Agnoscant homines quod qui in laboribus hominum non sunt, visitari ab angelis non merentur. (S. Bernard., *in Cant.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

SIMPLICITÉ du laboureur chrétien.

HUMILITÉ du vrai religieux.

OBÉISSANCE et FIDÉLITÉ du serviteur dévoué.

PATIENCE et RÉSIGNATION à supporter les fatigues du travail des champs.

DOUCEUR dans les épreuves et les contrariétés.

CHARITÉ envers les pauvres.

PIÉTÉ qui le portait à passer des nuits entières en oraison.

ESPRIT DE SON ÉTAT. Il labourait ses champs dans l'esprit des anachorètes, dans l'esprit de pénitence.

PERSÉVÉRANCE dans sa vie laborieuse et sainte jusqu'à la fin.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Le P. Nouet, *Vie de Jésus dans ses saints. Méditation.*)

TEXTE : *Non sum propheta, homo agricola ego sum; quoniam Adam exemplum meum ab adolescentia.* (Zach., XIII, 5.)

I. Ce saint laboureur a uni la pénitence à la sainteté d'une vie innocente.

II. Il a uni la pauvreté à la libéralité.

III. Il a uni l'oraison au travail des mains.

—

IIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Sainteté et noblesse de l'état de laboureur: d'après l'Ecriture, les saints Pères, les traditions des anciens peuples et la nature de cet état.

II. Manière de s'y sanctifier, à l'exemple de saint Isidore.

IIIe PLAN.

(Le même.)

VERTUS SPÉCIALES DES LABOUREURS.

A l'imitation de saint Isidore, ils doivent : 1. Etre fidèles à leurs devoirs religieux. — 2. Appliqués journellement à leur travail. — 3. Pratiquer les vertus de leur état, qui sont : la sobriété, l'économie, la patience, la douceur, la charité, le bon exemple.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Dom Melchior Ramirèz de Léon a écrit au long sa vie. Les principaux auteurs espagnols qui en font mention sont : Ambroise de Moralès, Jean Basile, Alphonse Villegas, Jean Marielo, Lopez de Vega. (Voir tous nos hagiographes modernes.)

—

7. MARTYROLOGE. — SS. Torquatus, Ctesiphont, Second, Indalet, Cécile, Hesichius et Euphrasius, apôtres de l'Espagne. — S. Maucius, m. — S. Isidore, id. — SS. Pierre, André, Paul, Denise, mm. — S. Simplice, év. et m. — SS. Cassius, Victorin, Maxime et ses compagnons, mm. — Sainte Dympue, v. et m. — Translation des reliques de saint Isidore.

16 mai. — SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE, martyr.

(XIVe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT NÉPOMUCÈNE.

Jean naquit vers l'an 1330, à Népomuck, petite ville de Bohême, située à quelques lieues de Prague. Sa naissance fut regardée comme le fruit des prières de ses parents. Mais à peine eut-il vu le jour, qu'on désespéra de sa vie. Il fut arraché des bras de la mort par la protection de la Mère de Dieu, que ses parents implorèrent dans l'église d'un monastère de Cîteaux, qui était dans le voisinage. Pénétrés de reconnaissance, ils consacrèrent leur fils à celui qui venait de le leur rendre, et n'épargnèrent rien pour lui procurer une excellente éducation. Jamais enfant ne fit concevoir de plus hautes espérances. Il joignait à beaucoup d'esprit et d'application un grand fonds de douceur, de docilité, de candeur et de piété. Après avoir étudié les humanités et la rhétorique à Stuaze, il passa à l'Université de Prague, fondée depuis peu par Charles IV, empereur d'Allemagne et roi de Bohême. Outre la philosophie, il y étudia la théologie et le droit canonique.

Dès ses premières années, il se sentait une forte inclination pour l'état ecclésiastique. Devenu prêtre, il eut ordre de faire valoir le rare talent qu'on lui connaissait pour la prédication, et ses discours produisirent les plus grands fruits. Peu de temps après, il fut nommé à un canonicat de la cathédrale de Prague. Wenceslas, fils et successeur de l'empereur Charles IV, qui, quoique âgé seulement de seize ans, annonçait déjà les inclinations les plus perverses, et auquel on donna depuis les surnoms odieux de *fainéant* et d'*ivrogne* faisait alors sa résidence dans la même ville. Ce qu'on disait du mérite du nouveau chanoine lui donna envie de le connaître, et il le nomma pour prêcher l'Avent à la cour. Le serviteur de Dieu s'acquitta de cette commission, aussi difficile que délicate, à l'applaudissement général. Wenceslas même fut touché de ses discours et suspendit pendant quelque temps le cours de ses déréglements. Il lui offrit un bénéfice considérable, et même un évêché. Jean refusa l'un et l'autre. S'il accepta depuis la place d'aumônier de l'empereur, ce fut uniquement dans la vue d'instruire la cour avec plus d'autorité, et conséquemment avec plus de fruit. D'ailleurs il se voyait par là plus à portée de satisfaire sa tendresse pour les pauvres, auxquels il servait d'avocat et de père. Sa charité était ingénieuse à découvrir et à concilier les différends qui s'élevaient à la cour et dans la ville. Il calmait beaucoup de querelles, et prévenait quantité de procès.

L'impératrice Jeanne, princesse ornée de toutes sortes de vertus, choisit notre

saint pour directeur de sa conscience. Elle avait besoin d'un tel guide au milieu des désagréments qu'il lui fallait essuyer de la part de l'empereur. Wenceslas l'aimait avec passion; mais, comme il était d'un caractère changeant et capricieux, il se livrait de temps en temps à des excès de jalousie qui, joints à sa férocité naturelle, causaient bien des chagrins à la vertueuse princesse. Jeanne apprit de son directeur à supporter ses peines avec patience et même avec joie. Tous les jours elle faisait de nouveaux progrès dans la vertu. La crainte de déplaire à Dieu lui faisait éviter jusqu'à l'ombre du péché. Mais, comme tout se change en poison pour un cœur corrompu, la piété de l'impératrice ne fit qu'aigrir le caractère féroce de Wenceslas. Il s'offensa même des marques de tendresse et de complaisance qu'elle ne cessait de lui donner. Sa jalousie ne connut plus de bornes; il interpréta mal les actions les plus saintes de son épouse, et il en prit occasion d'augmenter ses soupçons sur la conduite de la princesse. Enfin il en vint jusqu'à former le projet, aussi nouveau qu'extravagant, de se faire révéler par Jean Népomucène les confessions de l'impératrice. On sent bien que ses tentatives n'eurent pas le succès qu'il en attendait. Le saint lui représenta de la manière la plus respectueuse combien son projet choquait la raison et blessait la religion. L'empereur dissimula son dépit, et renvoya le saint sans lui rien répondre. Jean augura du morne silence d'un maître irrité et vindicatif que sa perte était résolue. Il ne tarda pas à être confirmé dans cette pensée.

Un jour que le prince était à table, on lui servit une volaille qui n'était point préparée à son goût; par un trait de barbarie, digne de Caligula et des Héliogabale, il ordonna que l'on fît rôtir le malheureux officier au même feu où la volaille avait été mise. Jean Népomucène, en ayant été informé, courut se jeter aux pieds de l'empereur pour l'engager à révoquer l'ordre qu'il venait de donner. Wenceslas n'eut aucun égard aux représentations qui lui furent faites, et pour se délivrer des importunités du serviteur de Dieu, il le fit renfermer dans un cachot, dont il lui permit cependant de sortir quelque temps après. Feignant de lui avoir rendu ses bonnes grâces, il l'invita à dîner le lendemain avec lui.

Jean Népomucène se rendit au palais et y fut bien reçu à l'extérieur. Le repas fini, Wenceslas voulut rester seul avec le serviteur de Dieu; il revint à son projet de se faire révéler la confession de l'impératrice, et employa pour y réussir les caresses, les promesses et les menaces. Furieux de n'avoir pas réussi, il ordonna de reconduire le saint en prison, et de l'y traiter avec la dernière inhumanité. Les bourreaux l'étendirent sur une espèce de chevalet; ils lui appliquèrent des torches ardentes sur les côtes et aux parties du corps les plus sensibles, ils le brûlèrent à petit feu et le tourmentèrent avec la plus horrible barbarie. Au milieu de ce supplice, Jean Népomucène ne prononçait d'autres paroles que les noms sacrés de JÉSUS et de MARIE. A la fin on le retira de dessus le chevalet, mais il était presque expirant.

Cependant l'impératrice, instruite de ce qui se passait, alla se jeter aux pieds de Wenceslas, qu'elle fléchit par ses larmes et ses prières. Elle obtint même l'élargissement du serviteur de Dieu. Quelque temps après, Jean Népomucène reparut à la cour, et se remit à prêcher avec plus de zèle qu'auparavant. Mais prévoyant que le calme ne serait pas de longue durée, il se consacra tout entier aux exercices par lesquels on s'assure une bonne mort. L'empereur, regardant par une des fenêtres du palais, l'aperçut un jour dans la rue. Il sentit se réveiller tout à coup son indignation et sa curiosité sacrilége. Il se fit amener à l'heure même son aumônier, et lui annonça qu'il allait périr, s'il ne lui révélait point les confessions de la reine. Comme il le trouvait inébranlable dans sa résolution, il s'écria : « Qu'on m'ôte cet homme de devant les yeux, et qu'on le jette dans la rivière, lorsque les ténèbres seront assez épaisses pour dérober au peuple la connaissance de l'exécution. » On le précipita les pieds et les mains liés dans la Moldaw, de dessus le pont qui joint la grande et la petite Prague. Ceci arriva la veille de l'Ascension, qui était le 16 mai de l'année 1383.

A peine le martyr eut-il été étouffé sous les eaux, que son corps flottant sur la

rivière fut environné d'une clarté céleste qui attira une foule de spectateurs. A la pointe du jour le mystère s'éclaircit, et les bourreaux eux-mêmes trahirent le secret du prince. Les chanoines de la cathédrale vinrent processionnellement enlever le saint corps et le déposèrent dans une église voisine, en attendant qu'ils eussent préparé dans leur propre église un tombeau plus digne de lui. Il s'opéra plusieurs guérisons durant la translation; il se fit encore depuis divers prodiges à son tombeau.

La vie de Wenceslas ne fut plus qu'un tissu de malheurs. Il persista dans ses désordres, et se fit universellement détester par l'assemblage des crimes les plus odieux. Enfin les princes de l'empire, prenant un parti extrême, s'assemblèrent à Mayence, et le déposèrent. Ce malheureux prince fut frappé d'apoplexie, et mourut sans avoir eu le temps de rentrer en grâce avec Dieu.

Le pape Innocent XIII confirma le culte que l'on rendait à saint Jean Népomucène par un décret équivalent à un décret de béatification; et Benoît XII publia la bulle de sa canonisation en 1729.

PANÉGYRIQUE DE SAINT NÉPOMUCÈNE.

Texte : *Quis dabit ori meo custadiam et super labia mea signaculum certum?* (Eccli., XXII, 33.)

Jésus-Christ, en mourant sur la croix pour sauver le monde, avait donné à ses disciples l'exemple du martyre. A toutes les époques il devait se rencontrer des tyrans pour répandre le sang innocent. Il n'est pas un article de notre foi pour lequel ne soit mort quelque témoin qui le scella de son sang. En plein quatorzième siècle, il se trouva un empereur assez barbare pour imiter les grands persécuteurs de l'Eglise; mais il se trouva aussi un saint qui sut mourir pour son devoir de confesseur : le secret du sacrement de pénitence devait avoir son martyr. Racontons : *Sa sainte vie,* premier point; *sa glorieuse mort,* deuxième point.

Ier POINT. — SA SAINTE VIE.

Jean naquit vers l'an 1330, en Bohême, dans la petite ville de Népomuch. Ses parents regardèrent sa naissance comme une bénédiction du Ciel. Mais l'enfant était si faible qu'ils désespéraient de le conserver. Sa mère eut recours à la sainte Vierge, ce refuge de tous les affligés; elle plaça son fils sous sa puissante protection, et il fut sauvé. Par reconnaissance, ses parents le consacrèrent à Marie qui le leur avait rendu et lui donnèrent une éducation digne de cette consécration. Aussi jamais enfant n'avait fait concevoir de plus belles espérances. Il eut de brillants succès dans ses études commencées dans la maison paternelle, continuées à Staase, et terminées à l'Université de Prague. Il eut pu devenir certainement un savant illustre ; mais son cœur et sa piété le poussaient vers l'état ecclésiastique. Ordonné prêtre, il fut nommé prédicateur de Notre-Dame de Toin. Toute la ville de Prague allait l'entendre. Il y fit de nombreuses conversions. Bientôt l'empereur Wenceslas, ce monstre de cruauté, ayant entendu parler du mérite du jeune prédicateur, le demanda pour prêcher à la cour. Jean s'acquitta de cette fonction aux applaudissements du prince et des courtisans. Wenceslas fut si touché des discours du saint qu'il arrêta quelque temps le cours de ses passions déréglées; il lui offrit même un évêché; mais l'humble chanoine refusa cet honneur, et d'autres encore. Il accepta pourtant la place d'aumônier de l'empereur, parce qu'il pensa que sa conscience lui faisait un devoir d'instruire une cour perverse ; il espérait surtout ramener le prince à des sentiments plus chrétiens, et le faire renoncer à ces habitudes de débauche et de cruauté qui le faisaient regarder comme le fléau de ses sujets. Dans cette haute position, saint Jean se montra le protecteur et le père des malheureux. Il devint l'arbitre des différends et des querelles qui s'élevaient à la cour

ou à la ville. Dieu lui avait donné un talent extraordinaire pour préparer les réconciliations et empêcher les procès.

Ce qu'il y avait d'admirable, c'était de voir le vertueux chanoine rester toujours semblable à lui-même au milieu d'une cour livrée à tous les vices; toujours pieux, pur, sévère pour lui-même, humble et ferme dans sa vie mortifiée et toute dévoué au service de Dieu.

Quel exemple pour nous, M. F., nous sommes si faibles et si inconstants; le moindre vent nous agite; la première occasion nous fait tomber; le mauvais exemple détruit en nous les meilleures résolutions. Les saints étaient des hommes autrement forts dans la foi et dans les œuvres. Aujourd'hui les caractères s'affaiblissent et s'effacent de plus en plus; les âmes baissent visiblement; la mâle énergie des anciens chrétiens se perd chaque jour dans le torrent des passions égoïstes et du matérialisme qui gagne tous les pays et tous les individus. Tenons-nous donc inébranlablement attachés aux principes éternels de l'Evangile; opposons-les comme une digue invincible aux légèretés et aux fausses maximes du monde, et ne tournons pas, comme dit saint Paul, à tout vent de doctrine.

IIe POINT. — SA GLORIEUSE MORT.

L'impératrice Jeanne, fille d'Albert de Bavière, avait choisi Jean Népomucène pour son confesseur. Cette vertueuse princesse demandait à la religion les consolations dont elle avait besoin au milieu des tortures morales que lui faisait endurer son mari cruel et jaloux. Cependant rien dans la conduite de la pieuse impératrice ne pouvait motiver cette jalousie; mais soupçonneux et inquiet, comme tous les tyrans, il interprétait en mal les actions les plus innocentes. Cette passion lui inspira une de ces idées extravagantes qui révoltent l'imagination et qui prouvent jusqu'où peut descendre un homme que la main de Dieu cesse de conduire : il forma le projet ce se faire révéler par son aumônier la confession de l'impératrice, afin de connaître ainsi quels étaient les sentiments de Jeanne pour lui. Il envoya donc chercher l'homme de Dieu; il lui adressa d'abord des questions indirectes; mais, levant bientôt le masque, il lui déclara ouvertement son projet sacrilége. Jean fut saisi d'horreur en entendant la proposition qui lui était faite, et lui répondit avec une sainte et respectueuse hardiesse : « Prince, en toute autre chose que ma conscience me permet, je suis prêt à vous obéir; mais le secret de la confession est inviolable; toutes les connaissances acquises par la confession sont comme si elles n'étaient pas; je ne puis parler. »

L'empereur exaspéré de cette résistance, garda le silence; mais sans renoncer à son coupable projet. Un jour Wenceslas ayant ordonné de faire rôtir un de ses serviteurs en punition d'une faute très-légère; Jean alla se jeter aux genoux du prince pour demander grâce pour le malheureux. Ce fut inutilement. Wenceslas n'en devint que plus furieux et fit jeter Jean en prison en lui faisant dire qu'il n'en sortirait que quand il lui aurait révélé la confession de l'impératrice. Jean Népomucène supporta sans se plaindre sa dure captivité; il attendait la mort sans crainte, lorsque l'empereur hypocrite le fit appeler, le priant d'oublier le passé et le faisant même dîner à sa table. Le repas terminé, Wenceslas fit sortir les autres convives et renouvela sa première proposition : « Vous pouvez, lui disait-il, compter sur un secret inviolable. Si vous déférez à mon désir, je vous comblerai de richesses et d'honneurs; mais si vous vous y refusez, vous pouvez vous attendre à tout, même à la mort. » Le saint répondit comme précédemment que rien au monde ne serait capable de violer le secret sacramentel. L'empereur le fit reconduire en prison et soumettre aux plus cruelles tortures. L'œuvre des bourreaux commença : on étendit le matyr sur un chevalet et on lui appliqua des torches ardentes sur les côtes et on le brûla ainsi à petit feu. Le saint ne poussa pas un cri; mais après cet horrible supplice, il n'avait plus qu'un souffle de vie. L'impératrice intercéda pour lui; il obtint grâce, reparut à la cour, prêcha avec fermeté, mais ne cessa de se préparer à la mort. Bientôt, en effet, sur un nouveau refus de trahir son

devoir, l'empereur dit : « Qu'on m'ôte cet homme de devant les yeux, et qu'on le jette dans la rivière. » Quelques heures après, le 16 mai 1383, il fut précipité dans la Moldaw. En 1719, plus de trois siècles après, on trouva sa langue si bien conservée et si fraîche, qu'on eût dit qu'il venait d'expirer.

M. F., que cette vie et cette mort nous encouragent à profiter des grâces du sacrement de pénitence! Que nous ouvrions notre cœur tout entier à ceux qui savent mourir pour garder nos secrets!

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Verbum secretum habeo. (Judic., III, 19.)

Secretum extraneo ne reveles. (Prov., XXV, 9.)

Silui. (Is., XLII, 14.)

Ipse de regibus triumphabit et tyranni ridiculi ejus erunt. (Habac., I, 10.)

Nouveau Testament. — Ex verbis tuis justificaberis. (Matth., XII, 17.)

Verbum istud absconditum. (Luc., XVIII, 34.)

Pater tuus qui videt in abscondito reddet tibi. (Matth., VI, 18.)

2. — SS. PÈRES.

Gloriosi ducis est commissa signa servare. (S. Cyprian., *Ep.* 73 *ad Jubaianum.*)

Res quæ nunquam debet de corde discedere, nec ab ore discedat. (S. Augustin., *Tract.* 7 *in Ep. Joan.*)

Magni secreti dignitas, densiore velamine perlegatur. (Cassiodor.)

Mysterii, vel secreti revelatio execrabilis est. (S. Petr. Damian., *Ep. ad Petr. Cerebros. Monach.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Nommer Jérémie, Jean-Baptiste, saint Paul, c'est représenter saint Jean Népomucène sous les traits symboliques qui le peignent. (Bourrée.)

2. Qui secreta revelat est sicut saccus sine fundo, et sicut vas sine opertorio. (S. Bonav., *Diæt.*, l. II, c. 7.)

3. Qui confessionem, non dico verbo (quod pejus est omni homicidio), sed signo vel alio quocumque modo occulto, vel manifesto irrisorie, vel applausiore denudant et manifestant (audacter dico) gravius peccant proditore Juda, qui Dei Filium Judæis vendidit. (S. Anton. de Pad., *Serm.* 2, *Dom.* 1, *Quadrag.*)

4. Saint Jean Népomucène est l'imitateur des Jérémie par son zèle, des Jean-Baptiste par sa fermeté, des Cyprien par sa constance. (Latour du Pin.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Zèle dans la prédication de la parole sainte.

Renoncement aux honneurs et aux dignités.

Édification à la cour par ses paroles, ses exemples, ses travaux d'apôtre.

Sagesse dans la direction des âmes.

Religion du secret qu'il garde en toute rencontre, au sujet de la confession de l'impératrice Jeanne de Bavière, jusqu'à subir les plus cruels tourments et le martyre.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Ballet.)

Texte : *Sapientiam et fortitudinem dedisti mihi.* (Dan., II, 23.)

I. La sagesse de ce saint le fit désirer à la cour.

II. Sa sagesse le fit triompher à la cour.

IIe PLAN.

(De la Tour du Pin.)

Texte : *Silui.* (Is., XLII, 14.)

I. L'apostolat le prépara à l'exercice de la vertu essentielle de son ministère, la religion du secret.

II. Le martyre en fut la récompense.

IIIe PLAN.

(Clément.)

TEXTE : *Requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus sapientiæ et intellectus, Spiritus consilii et fortitudinis, Spiritus sapientiæ et pietatis et replebit eum Spiritus timoris Domini.* (Is., XI, 2.)

I. Esprit de science et de piété qui le dispose et le conduit à la cour : *Spiritus scientiæ et pietatis.*

II. Esprit de sagesse et de conseil qui le dirige à la cour : *Spiritus sapientiæ et consilii et intellectus.*

III. Esprit de force et de crainte du Seigneur qui le soutient et le couronne : *Spiritus fortitudinis et timoris Domini.*

—

IVe PLAN.

(Griffet.)

TEXTE : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum et non confundebar.* (Ps. CXVIII, 46.)

I. Saint glorieux par les travaux de son apostolat.

II. Saint glorieux par la constance héroïque de son martyre.

—

Ve PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Obligation de garder les secrets en général : 1. pour tout honnête homme. — 2. Pour tout chrétien. — 3. Pour toute personne en dignité.

II. Saint Jean Népomucène modèle à proposer sur ce point à tous les chrétiens.

—

VIe PLAN.

(Le même.)

I. Edification que saint Jean Népomucène donne à la cour : 1. Par ses prédications. — 2. Son renoncement à l'épiscopat et autres dignités. — 3. Par ses sages conseils dans la direction des âmes. — 4. Par sa piété et ses bons exemples.

II. Gloires de son martyre : 1. Dans ses causes. — 2. Dans son acception et exécution.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES.

Bollandistes. — Butler. — Godescard. — Giry. — Croiset. — Rorhbacher.

PANÉGYRISTES.

Clément, Ballet, Griffet et Latour du Pin ont laissé chacun un bon panégyrique de ce saint. Ces quatre orateurs ont prononcé ces discours devant la reine de France, dans l'église des Récollets, à Versailles, où on célébrait solennellement sa fête en 1744, 1747, 1764. — Nous avons rapporté les plans de ces quatre orateurs.

7. MARTYROLOGE. — S. Ubald, év. — SS. Aquilin et Victorien, mm. — S. Penegrin, év. — SS. Félix et Gennadius, mm. — Les saints moines de Palestine, mm. — S. Aude, év., et plusieurs autres martyrs. — S. Honorat, év. — S. Domnole, id. — S. Fidèle, c. — S. Brandan, ab. — Sainte Maxime, v. — S. Eman, m. — S. Ainobert, év. — S. Rembert, id. — S. Franconce, solit. — S. Bernard de Meuthon, erm. — S. Simon Stock, carme. — S. Fale, ab. — S. Germer, év.

17 mai. — SAINT PASCAL BAYLON, franciscain,

FRÈRE CONVERS (XVIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT PASCAL BAYLON.

Pascal Baylon naquit, en 1540, à Torre-Hermosa, en Espagne, de parents vertueux qui gagnaient leur vie à cultiver la terre; il parut avoir sucé avec le lait les maximes de la piété. Sa famille étant trop pauvre pour l'envoyer aux écoles, le pieux enfant voulut apprendre à lire, en gardant ses troupeaux dans les champs; il priait donc tous ceux qu'il rencontrait de lui apprendre ses lettres; son désir était si vif et son attention si grande, qu'il sut lire en peu de temps, et il se servit de cet avantage, pour connaître mieux sa religion et mieux la pratiquer.

Sorti du premier âge, il se loua chez un riche propriétaire comme berger; la vie innocente et tranquille des champs offrait à cette nature inspirée toute sorte de charmes; tout servait à exciter sa foi, sa dévotion : il bénissait Dieu dans ses œuvres, il l'admirait dans ses créatures : on le voyait souvent prier, à deux genoux, sur le

gazon, sous quelque arbre isolé, ou au bord de quelque ruisseau limpide, pendant que son troupeau paissait sur la montagne ou dans les vallées, Son maître, édifié d'une conduite si pure, lui témoigna beaucoup d'attachement. Cependant Pascal, qui cherchait avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et qui, pour cela, voulait mépriser toutes les choses d'ici-bas, renonça aux grands avantages et aux libéralités de ce bon maître, pour embrasser un nouvel état de vie; mais auparavant il redoubla ses prières, ses jeûnes et ses autres austérités, pour bien connaître la volonté de Dieu.

A l'âge de vingt ans, il quitta l'Aragon pour Valence, et il entra, en qualité de frère convers, dans un couvent de Franciscains déchaussés, situé en un désert. Le novice montra, dès l'abord, une telle vertu et une telle aptitude, qu'on voulut le mettre au nombre des religieux de chœur : son humilité lui fit refuser cette offre de ses supérieurs. Jamais religieux ne fut plus humble, plus soumis, plus austère, plus détaché : il avait un seul habit, souvent usé; il marchait sans avoir même des sandales pendant l'hiver; il priait toujours, en repos ou pendant le travail; il était toujours gai, doux et affable, s'empressant de rendre à chacun les services les plus bas et les plus pénibles. Aussi Dieu lui versa-t-il souvent les douceurs de l'extase.

Un jour Pascal fut député vers le général de son ordre, qui se trouvait à Paris; il fit le voyage pieds nus, et en habit de moine; il traversa ainsi un pays couvert de huguenots, plusieurs fois poursuivi par les huées de la populace, ou même à coup de pierres et de bâtons : Dieu le délivra de tous les dangers. De retour à son monastère, le jour même de son arrivée, quoique harassé de fatigues, il se remit paisiblement à ses travaux ordinaires. Ce fervent religieux avait une tendresse spéciale pour Jésus au saint Sacrement de l'autel; il passait une grande partie des nuits à ses pieds, à genoux ou prosterné : étendu dans son cercueil, à ses funérailles, il ouvrit les yeux à l'élévation de la sainte hostie et à celle du calice. Il avait aussi une dévotion toute filiale pour Marie. Pascal Baylon mourut, à Villa-Roale, près de Valence, le 17 mai 1592, âgé de cinquante-deux ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PASCAL BAYLON.

TEXTE : *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.* (Luc., XII, 4.)

On peut entendre de deux manières cette expression : petit troupeau. C'est le petit nombre des élus comparé à la foule qui se damne. C'est le premier sens. Jésus-Christ appelle aussi les siens petit troupeau à cause de leur humilité, parce qu'ils se regardent eux-mêmes comme petits et méprisables. Or, le saint que l'Eglise honore en ce jour était de ce petit troupeau d'âmes humbles et détachées du monde auxquelles le Père céleste a promis son royaume. Il était petit selon le monde et plus petit encore à ses propres yeux; petit dans le monde, puisqu'il était berger, il devint plus petit encore sous l'habit de franciscain. Admirons : *Son humilité,* première considération; *son détachement du monde,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — SON HUMILITÉ.

Le défaut le plus commun pour les hommes, c'est l'orgueil. Il est si rare de rencontrer une âme véritablement humble ! Et cependant l'humilité est le fondement de toute la perfection chrétienne, et l'orgueil est la source première de tous les vices. Il est donc nécessaire de nous humilier si nous voulons être sauvés, puisqu'il est dit : « Dieu résiste aux superbes, tandis qu'il donne sa grâce aux humbles. » Faisons donc taire en ce moment notre sot orgueil et étudions l'humilité dans la personne de saint Pascal.

Né en 1540, à Torre-Hermosa, petit bourg du royaume d'Aragon, il apparte-

nait à une famille qui gagnait sa vie en cultivant la terre. Elle ne pouvait faire donner la moindre instruction à cet enfant. Mais ce qui prouve qu'il n'est pas nécessaire d'être savant pour aimer Dieu et mener une sainte vie, c'est que Pascal, tout illettré qu'il fût, parvint à la plus haute perfection.

Désirant néanmoins savoir lire et écrire pour pouvoir s'édifier par de pieuses lectures, l'enfant, allant paître son troupeau, emportait un livre et priait ceux qu'il rencontrait de lui apprendre à lire. Le désir qu'il avait de s'instruire fut si vif et son attention si grande, qu'il sut bientôt parfaitement lire et écrire. Il ne se servit de ces connaissances élémentaires que pour s'instruire de sa religion, lire des livres sur la divine Eucharistie, la passion du Sauveur et la vie des saints. C'est ainsi qu'il se forma lui-même dans son enfance à la science du salut; c'est ainsi qu'il acquit alors déjà une tendre dévotion envers le saint Sacrement et le mystère de la Croix.

Sorti du premier âge, il ne chercha pas, comme tant d'autres, à sortir de sa condition; il aimait cette vie tranquille et innocente des champs, parce qu'elle était humble et à l'abri des grandes passions qui agitent les conditions plus aisées. C'est pourquoi il s'engagea en qualité de berger au service d'un laboureur. Gardant son troupeau, il se livrait tout entier à la prière et à la méditation; il lisait sans cessse dans le grand livre de la nature, Chaque objet qui frappait ses yeux élevait son cœur vers Dieu, pour s'humilier lui-même de plus en plus devant la Majesté infinie. Dans cette vie ignorée du monde, il trouva Dieu; il eut avec lui ces entretiens intimes et secrets dans lesquels il se plaît à communiquer ses plus vives lumières aux âmes humbles et dociles. Bientôt le pieux jeune homme acquit cette expérience consommée dans les choses spirituelles qui ravissait d'admiration les plus parfaits. Personne n'avait plus sujet que lui de dire avec David : « Heureux celui que vous instruisez vous-même, Seigneur. » Aussi parlait-il de Dieu et de la vertu avec une onction, une ferveur et une lumière telles qu'on ne pouvait s'empêcher d'y voir l'œuvre du Saint-Esprit lui-même. Souvent il était ravi dans la prière au point qu'il ne pouvait dérober aux yeux des hommes la véhémence de l'amour qui le transportait et qui faisait en quelque sorte fondre son âme par l'excès des douceurs célestes.

Agé de vingt ans, il se crut appelé à la vie religieuse. Suivant les inspirations de son humilité, il choisit un humble et pauvre couvent de franciscains, pensant y pouvoir mieux cacher aux hommes les dons de Dieu. Dans la vie religieuse, ce fut la même humilité, le même mépris de lui-même, le même amour pour les plus bas emplois. Toujours le même, gai, doux, affable et respectueux envers tout le monde, il aimait de saisir toutes les occasions de rendre à ses frères des services humiliants et pénibles. C'était pour lui une véritable jouissance. Ainsi il mourut, heureux par son humilité.

IIe CONSIDÉRATION. — SON DÉTACHEMENT DU MONDE.

Le premier maître de Pascal était un homme plein de foi et de piété. Heureux de le voir mener une vie si édifiante, il lui proposa un jour de l'adopter pour son fils et de lui laisser tous ses biens. Mais les saints craignent les richesses autant que le monde les recherche. Pascal, qui ne soupirait qu'après les biens du ciel, craignit que ceux de la terre ne devinssent un obstacle à sa félicité; il refusa donc généreusement la faveur qu'on lui offrait. Cependant, quelle tentation quand on est pauvre! Combien y en a-t-il parmi vous qui auraient refusé cette offre? Que de prétextes n'aurait-on pas trouvés pour l'accepter et voiler l'amour qu'on nourrit pour les biens de ce monde!

Quoique pauvre et voulant l'être toujours, le saint berger, comme on l'appelait, ne se croyait pas dispensé de l'aumône; il donnait aux malheureux une partie des petites provisions qu'on lui envoyait pour sa propre nourriture; il faisait ainsi à la fois un acte de charité, de mortification et de détachement.

Plus tard, quand il voulut embrasser l'état religieux, on lui indiqua des cou-

vents richement dotés; mais, détaché de tout ce qui sentait la terre, le noble jeune homme répondit : « Je suis né pauvre et je suis résolu de vivre et de mourir dans la pauvreté et dans la pénitence. »

C'est par goût de la pauvreté qu'il choisit d'être frère franciscain au lieu d'être religieux de chœur, comme on le lui avait offert. On remarquait encore en lui une indifférence complète quand on l'envoyait d'un couvent à l'autre, conformément à la coutume de son ordre, qui, pour prévenir les attachements secrets du cœur, fait changer de résidence tous les religieux. Pascal s'en allait chaque fois avec une liberté de cœur entière, trop heureux de retrouver, n'importe où, les mêmes occasions de s'humilier et de se détacher de tout. Quelle grandeur d'âme cachée sous ces dehors si rebutants pour l'orgueil mondain! Cœurs généreux et magnanimes, les saints sont tout remplis de Dieu et ne veulent rien autre chose ici-bas; mais nous, vides de Dieu, nous cherchons enfin à combler l'abîme de notre cœur par les fragiles biens de la terre et les vaines consolations que les hommes donnent. Oh! apprenons à l'école des sages à nous défaire de nos folies; humilions-nous sous la main de Dieu afin de mériter ses grâces; méprisons les biens passagers de la terre; détachons-en nos cœurs, pour ne chercher plus que les biens impérissables du Ciel. Alors nous serons comptés avec ces bienheureux dont il est écrit : « Ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à mon Père de vous donner son royaume. »

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et Maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ego sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis. (Ps. XXI, 7.)

Ero humilis in oculis meis. (II Reg., VI, 22.)

Nouveau Testament. — Nolite possidere aurum neque argentum. (Matth., X, 9.)

Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus. (I Cor., 15.)

Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus. (I Tim., VI, 8.)

2. — SS. PÈRES.

Nisi qui fuerit conculcatus, monachus esse non potest. (*In Vita Patr.*, l. III.)

Vita monachi hæc est, scilicet opera, obedientia, meditatio, ut non judicet, non obloquatur, non murmuret. (Id., l. V.)

Beatus monachus qui se omnium peripsema, id est abjectissimum reputat. (S. Nilus, *Parœn.*)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Regula est : liber vitæ, spes salutis, arrha gloriæ, medulla Evangelii, via crucis, status perfectionis, clavis paradisi, pactum æterni fœderis. (S. Francisc. Assisian., *Opusc. de Laudib. secundæ Regulæ.*)

2. Religio prænobilissima! tu castitas religiosorum, tu chorda clericorum, tu thesaurus super aurum, tu mors virtutum, tu vita virtutum! (S. Bernard., *Hom.* 7.)

3. Hæc brevis regula maneat in memoria tua : fuge, tace, quiesce, ama nesciri, disce mori, luge præterita, sperne præsentia. (Thom. a Kempis, *in Dialog. novit.*, c. 4.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

VERTUS D'UN SAINT BERGER : simplicité, candeur, innocence, pureté, conversation avec Dieu, résignation.

VERTUS DU SAINT FRÈRE CONVERS : humilité, obéissance, renoncement, travail manuel, application, dévouement et fidélité du serviteur, esprit d'oraison, pratiques austères.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Le P. Klée, *Breviarolum actuum sanctorum.*)

TEXTE : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* (Joan., XVI, 23.)

Oratio nostra sit : 1. Assidua. — 2. Fervida ut fuit illa sancti Pascalis.

IIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Parallèle entre l'humilité des offices du frère convers et ceux de beaucoup d'emplois dans le monde.

II. Saint Pascal Baylon, modèle dans la manière de remplir ces offices.

IIIe PLAN.

(Le même.)

Saint Pascal Baylon : 1. Pauvre, résigné au sein de sa famille. — 2. Serviteur obéissant, s'accommodant de l'humble fonction de berger. — 3. Frère convers volontaire chez les franciscains.

—

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Annales des franciscains. — Bollandus, Butler, Godescard, Giry, Rorhbacher.

7. MARTYROLOGE. — S. Torpet. — Sainte Restile, v. et m. — SS. Hérade, Paul, Aquilin et leurs compagnons, m. — S. Adrion, Victor et Basilée, id. — S. Bruno, év. — S. Solochan et ses compagnons, mm. — S. Pascal Baylon, relig. — S. Célestin, m. — S. Montain, erm. — S. Laurent, relig. — Sainte Frameuse.

18 mai. — SAINT THÉODOTE le cabaretier,

ET LES SEPT VIERGES, SES COMPAGNES, MARTYRS (IIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT THÉODOTE.

Théodote était d'Ancyre, capitale de Galatie; il fut élevé très-chrétiennement par les soins d'une vierge pieuse, nommée Técuse. S'étant marié, il prit une hôtellerie, et se mit à vendre du vin. Malgré les dangers que l'on trouve dans cette profession, il se montra toujours juste, tempérant et zélé pour la pratique de tous les devoirs du christianisme. Il méprisait tous les biens du monde, et faisait ses délices du jeûne et de la prière. Non-seulement il assistait les pauvres dans leurs besoins, mais il portait encore les pécheurs à la pénitence. Plusieurs fois il avait encouragé les fidèles à souffrir le martyre. Il ne s'effraya point de la persécution allumée par Dioclétien, parce qu'il avait toujours vécu toute sa vie comme un homme qui se dispose à verser son sang pour Jésus-Christ.

L'édit publié à Nicomédie en 303 arriva bientôt dans la Galatie, qui avait pour gouverneur Théoctène, homme d'un caractère très-cruel. La plupart des fidèles prirent la fuite; plusieurs se cachèrent dans les déserts et sur les montagnes. On dépouillait de leurs biens les plus considérables d'entre eux, après quoi on les envoyait en prison chargés de fers. On traînait dans les rues les femmes avec leurs filles; on n'épargnait pas même les petits enfants, dont tout le crime était d'avoir reçu le jour de parents chrétiens. Pendant les ravages de la persécution à Ancyre, Théodote assistait les confesseurs prisonniers et enterrait les corps des martyrs. Le gouverneur ayant fait offrir aux idoles toutes les denrées nécessaires à la vie avant qu'elles fussent exposées en vente, les chrétiens se voyaient réduits, ou à mourir de faim, ou à participer à l'idolâtrie. Ils étaient même dans l'impossibilité de faire leur offrande à l'autel. Théodote s'était heureusement pourvu d'une ample provision de blé et de vin qui n'avaient point été souillés par les cérémonies sacriléges des païens. Il les vendait au prix qu'ils lui avaient coûté. Ce fut ainsi qu'à la faveur d'une profession autorisée par les lois, le cabaret de Théodote s'était changé en un asile pour les chrétiens de la ville; que sa maison était devenue un lieu de prières, où l'on s'assemblait pour adorer le vrai Dieu; que les malades trouvaient chez lui une infirmerie, et les étrangers un hospice assuré.

Parmi ceux qu'on avait arrêtés pour la foi étaient sept vierges, qui dès l'enfance s'étaient exercées à la pratique de la vertu. Le gouverneur, les trouvant inébranlables dans la foi, les livra à de jeunes libertins pour les outrager, en mépris de

leur religion, et pour leur ravir cette chasteté dont elles avaient été toujours si jalouses. Elles n'avaient, pour se défendre, que les prières et les larmes qu'elles offraient à Jésus-Christ. Un de ces libertins, qui surpassait les autres en impudence, saisit Técuse, la plus âgée des vierges, et la tira à part. Celle-ci, fondant en pleurs, se jeta à ses pieds, et lui dit : « Mon fils, que prétendez-vous faire? Considérez que nous sommes consumées de vieillesse, de jeûnes, de maladies et de tourments. J'ai plus de soixaute-dix ans, et mes compagnes ne sont guère moins âgées. » Ayant ensuite ôté son voile pour lui montrer ses cheveux blancs, elle ajouta : « Peut-être avez-vous une mère de mon âge. Si cela est, qu'elle devienne notre avocate auprès de vous. Nous ne demandons que la permission de verser librement des larmes. Puisse Jésus-Christ vous récompenser, si, comme je l'espère, vous nous épargnez. » Un discours si touchant éteignit le feu impur dans le cœur des jeunes libertins; ils mêlèrent leurs larmes à celles des sept vierges, et se retirèrent en détestant l'inhumanité du juge.

Théoctène, ayant appris qu'elles avaient conservé leur pureté, se proposa ensuite de faire initier les sept vierges aux mystères de Diane et de Minerve, et de les établir prêtresses de ces prétendues divinités. Les païens d'Ancyre étaient dans l'usage d'aller tous les ans laver leurs images dans un étang voisin de la ville. On conduisit au même étang nos saintes pour y être également lavées. Elles se montrèrent insensibles aux flatteries et aux promesses du gouverneur; elles repoussèrent avec indignation les anciennes prêtresses qui leur présentaient la couronne et la robe blanche, comme une marque du sacerdoce qu'on leur conférait. Alors Théoctène ordonna qu'on leur attachât de grosses pierres au cou, et qu'on les jetât à l'endroit où l'étang avait le plus de profondeur. L'ordre ayant été exécuté, elles perdirent la vie sous les eaux.

Théodote désirait bien ardemment de trouver des moyens pour tirer de l'eau les corps des saintes martyres; mais la difficulté étant d'autant plus grande, que le gouverneur avait posté des gardes auprès de l'étang, il eut recours à la prière ainsi que les autres chrétiens. Le soir, ils sortirent avec des faux aiguisées pour couper les cordes qui tenaient les corps saints attachés aux pierres. La nuit était fort obscure; il tombait en même temps une grosse pluie. Enfin ils virent un flambeau qui leur montrait la route qu'ils devaient tenir. Dans le même instant, deux hommes vêtus d'habits éclatants leur apparureut, et dirent que son nom était écrit parmi ceux des martyrs. Cependant l'orage continuait et le tonnerre grondait horriblement. Les gardes effrayés s'enfuirent dans des cabanes du voisinage. Le vent soufflait avec tant de violence, que, poussant l'eau vers les bords, il découvrait le fond où étaient les corps des sept vierges. Théodote et ses compagnons, les ayant retirés, les emportèrent et les enterrèrent près de l'église des patriarches. Les noms des saintes martyres étaient Técuse, Alexandrie, Claudie, Euphrasie, Matrone, Julitte et Phaine.

Le bruit de l'enlèvement des corps saints ne se fut pas plus tôt répandu, qu'on arrêta un grand nombre de chrétiens. On accusa Théodote d'en être le principal auteur. Théoctène, devant lequel il comparut, tâcha de le gagner par des promesses et des menaces. Le saint, dans sa réponse, releva la grandeur, la sainteté, les miracles de Jésus-Christ, et montra en même temps l'impiété et l'extravagance de l'idolâtrie. Les païens entrèrent dans une étrange fureur. Ce n'étaient que cris confus parmi la populace, qui demandait justice contre l'ennemi des dieux. Théodote ayant été étendu sur le chevalet, plusieurs bourreaux, qui se relevaient tour à tour, lui déchiraient le corps avec les ongles de fer. On versa ensuite du vinaigre sur ses plaies, et on y appliqua des torches ardentes. Le martyr ayant un peu tourné la tête, le gouverneur crut qu'il cédait à la violence des tourments. « Vous vous trompez, lui répondit Théodote..... Inventez de nouveaux supplices, pour voir quelle force Jésus-Christ inspire à ceux qui souffrent pour lui. Connaissez enfin que quiconque est soutenu par la grâce du Sauveur, est supérieur à toute la puissance des hommes. » Le gouverneur, qui ne se possédait pas de rage, lui fit frapper la mâchoire et casser les dents avec les pierres. Il le renvoya en prison, le

réservant à de nouvelles tortures. « Il est juste, disait le martyr en faisant remarquer ses plaies, d'offrir de semblables sacrifices à Celui qui nous a donné l'exemple, et qui a daigné s'immoler pour nous. »

Cinq jours après, le gouverneur le fit reparaître devant son tribunal. On l'étendit de nouveau sur le chevalet, et l'on rouvrit toutes ses plaies. On le coucha ensuite sur la terre couverte de morceaux de tuiles toutes rouges de feu. Cette horrible torture ne pouvant ébranler sa constance, il souffrit une troisième fois celle du chevalet. Enfin le gouverneur le condamna à perdre la tête; il ordonna en même temps de brûler son corps, de peur que les chrétiens ne lui donnassent la sépulture. Quand Théodote fut arrivé au lieu de l'exécution, il remercia Jésus-Christ de la grâce qu'il lui avait faite, et le pria de rendre enfin la paix à son Eglise affligée; puis, s'étant tourné vers les chrétiens qui l'accompagnaient, il leur promit de s'intéresser pour eux auprès de Dieu. Après quoi il reçut le coup qui consomma son sacrifice.

Le prêtre Fronton apprit de témoins oculaires les différentes circonstances de la mort de nos saints martyrs. Ils donnaient à Théodote le nom d'*homme de bronze*, à cause de la constance et de l'espèce d'insensibilité qu'il avait montrées dans les plus affreux tourments. Tous ces saints souffrirent en 303.

PANÉGYRIQUE DE SAINT THÉODOTE.

TEXTE : *Vincula et tribulationes me manent, sed nihil horum vereor.* (Act., XX, 23.)

Avant de quitter ses apôtres, Jésus-Christ leur avait promis des persécutions, des tribulations et la mort même : « Vous serez mes témoins à Jérusalem et en tous lieux. » Il est bon que la vérité ait ses témoins ou martyrs ; on croit facilement à des témoins qui se laissent égorger pour attester la vérité de leurs paroles et de leur foi. L'Eglise honore en ce jour huit de ces témoins, un homme et sept vierges qui n'ont pas hésité un moment pour verser leur sang pour Jésus-Christ. Considérons : *Leur glorieux martyre*, premier point ; *la manière de les imiter*, deuxième point.

Ier POINT. — LEUR GLORIEUX MARTYRE.

Théodote était marié, et menait dans la ville d'Ancyre une vie commune aux yeux des hommes, mais précieuse devant Dieu. Il était cabaretier; il vendait du vin; mais il était juste, droit, aimant la religion et la pratiquant avec exactitude. Une pieuse vierge, nommée Técuse, l'avait formé à la piété dès ses plus tendres années. Alors déjà il avait un profond mépris pour les richesses, faisait d'abondantes aumônes, se mortifiait par le jeûne, secourait les malheureux et les malades, et s'occupait activement de la conversion des pécheurs. Sa maxime favorite était qu'il est plus glorieux pour un chrétien de souffrir la pauvreté que d'être riche. Il voulait qu'on se dépouillât en faveur des pauvres, surtout de ceux qui souffrent pour la foi. Il disait souvent qu'on ne connaît pas l'Evangile si l'on garde plus que son nécessaire.

Tel était Théodote, quand la persécution vint affliger l'Eglise. Il se montra généreux à l'égard de ses frères persécutés, leur rendant tous les services qui dépendaient de lui. Il dut à ces soins d'être lui-même cité comme chrétien. Le gouverneur eut recours d'abord aux promesses et aux menaces pour l'engager à trahir sa foi pour offrir aux idoles. Bientôt il comprit que tous les moyens étaient impuissants contre la fermeté du saint. Il donna ordre à plusieurs bourreaux de le déchirer avec des ongles de fer, de verser dans ses plaies du vinaigre très-fort, et d'y mettre le feu avec des torches ardentes. Après ces tortures, il l'envoya en prison. En tra-

versant les rues, le courageux martyr montrait à tout le monde son corps mis en lambeaux, comme une preuve de la puissance de Jésus-Christ et de la force qu'il donne à ses serviteurs. « Il est juste, disait-il, de lui offrir ces sacrifices sanglants, puisqu'il a souffert le premier pour moi. »

Cinq jours après, le tyran fit conduire le généreux athlète sur une place publique où était dressé son tribunal. Là il fit rouvrir ses plaies, on les déchira de nouveau, et on l'étendit sur des charbons ardents. Toutes ces tortures ne servirent qu'à faire éclater davatage la grâce et la puissance du christianisme. Enfin, las de le tourmenter, le gouverneur lui fit trancher la tête, puis, pour empêcher les chrétiens de l'ensevelir, il ordonna que son corps fut brûlé. Au moment de mourir, Théodote se mit à prier pour la paix de l'Eglise, puis, se tournant vers ses frères, il leur dit : « Ne pleurez pas ma mort, mais rendez gloire à Dieu, qui me fait triompher aujourd'hui; je le prierai pour vous dans le ciel. » Ce furent ses dernières paroles. Il mourut en 303.

Sept vierges ont mérité le même jour la double couronne de la virginité et du martyre.

De cette vie de saint Théodote, il résulte, M. F., une vérité que certains chrétiens ne veulent pas comprendre : c'est que, dans toutes les professions, excepté celles que l'Eglise condamne, on peut être véritablement chrétien. Il n'y a que trop de cabaretiers qui scandalisent et se damnent; mais ce n'est pas leur profession qui en est la cause, c'est leur peu de foi, ce sont les injustices qu'ils commettent, ce sont les péchés dont ils sont volontairement les auteurs et les complices. Qu'ils prennent exemple sur saint Théodote.

IIe POINT. — MANIÈRE DE L'IMITER.

Jésus-Christ l'a déclaré : un vrai chrétien doit aimer Dieu plus que toutes choses; par conséquent plus que sa propre vie ; il doit donc être toujours disposé à sacrifier biens, plaisirs et vie plutôt que d'offenser grièvement le Seigneur. Si donc la vérité de notre sainte religion est attaquée, si le monde exige de nous quelque chose de contraire à notre devoir, nous devons pouvoir répondre comme les martyrs : « Je suis chrétien; je sais mourir, mais pas trahir ma foi. » Mais si Dieu ne nous demande pas ce témoignage du sang, nous pouvons et nous devons imiter d'une autre manière le courage héroïque des martyrs. Les occasions pour cela ne manquent à personne. 1° Nous devons soutenir et défendre énergiquement notre sainte religion, l'Eglise, ses sacrements ou le souverain Pontife chaque fois qu'ils sont attaqués en notre présence. Que de fois dans nos voyages, dans les cabarets, dans les sociétés mondaines, nous rencontrons des ennemis déclarés de notre foi; des gens qui par ignorance, par légèreté ou par impiété jettent la boue à ce qu'il y a de plus sacré au monde, tiennent les propos les plus scandaleux, ridiculisent les plus sublimes vertus. Que voit-on alors? Des chrétiens qui croient, qui assistent aux offices, qui remplissent leur devoir pascal, et qui se taisent lâchement en face de ces hardis contempteurs de leur religion. Des chrétiens qui, au lieu d'une sainte et légitime indignation, ne savent que rougir de Jésus-Christ. Des chrétiens enfin qui, pour éviter une lutte ou échapper au ridicule, se rangent du côté des sots et des incrédules, et parlent comme eux. Ah! sont-ce là les descendants des martyrs? Certes, je ne crains pas de le dire bien haut : ces lâches sont indignes de porter le beau nom de chrétiens. Sachons au moins parler comme les martyrs, si nous n'osons pas mourir comme eux.

2° Si Dieu ne nous demande pas notre sang, il nous éprouve néanmoins par les tribulations, les contradictions, les maladies, les travaux, la pauvreté. C'est une sorte de martyre que Dieu impose à chaque chrétien. Nous devons le supporter par amour pour Jésus-Christ, en esprit de pénitence et sans murmurer contre la main qui nous frappe, et nous aurons part à la récompense des martyrs.

3° Enfin il y a le martyre du devoir. Chaque condition a son côté pénible; sou-

vent on rencontre des obligations qui pèseut lourdement sur la nature; devoirs d'un père, d'une mère, d'un serviteur; devoirs d'époux ou d'épouse; devoirs du prêtre, du soldat, du fonctionnaire; que de lourdes chaînes! Que de tribulations! Que de peines qui déchirent et blessent comme des instruments de supplice. Attachons-nous fortement à nos devoirs, rompons la nature au travail, c'est notre croix; mais la croix est le chemin royal du ciel.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Amate peregrinos quia et ipsi fuistis advenæ. (Deuter., x, 19.)

Necessitudine domus meæ hospitio factus est frater. (Eccli., xxix, 34.)

Egenos vagosque induc in domum tuam. (Is., LVIII.)

Nouveau Testament. — Hospes eram et collegistis me. (Matth., xxv, 35.)

Salutat vos Caius hospes meus. (Rom., xvi, 23.)

Introducens eos recepit hospitio. (Act., x, 22.)

Hospitalitatem nolite oblivisci. (Hebr., xiii, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Mensam tuam pauperes et peregrini, et cum illis Christus convivia noverit. (S. Hieron., *Ep.* 2 *ad Nepotian.*)

Vos graves et prudentes viri, discite detestabilium hominum epulas evitare; talia sunt enim convivia qualia perfidorum judicia. (S. Ambros., *de Virgin.*, l. III.)

Cibos esurientibus apponere, humanæ benignitatis est et socialis animi. (S. Leo, *Serm.* 2 *de Jejun.*)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Abraham Deum recepit hospitio, Loth Angelos; unde scis an tu cum suscipis hominem suscipias Christum? quia Christus in paupere est, sicut ipse ait : *hospes fui.* (S. Ambros., *de Offic.*)

2. Olim nusquam superflua illa et inutilia, nusquam diabolica pompa, nusquam cymbala et tibiæ et choreæ, et satanica illa convivia et scommata omni obscœnitate plena; sed omnis honestas, omnis sapientia, omnis bonitas. (S. Joan. Chrysost., *Hom.* 48 *in Gen.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT ET DE SES SEPT COMPAGNES.

1. Vertus de saint Théodote.

VERTUS d'un saint cabaretier : probité, tempérance, vigilance, hospitalité généreuse, bon exemple.

VERTUS d'un chrétien fervent : charité envers les pauvres, visite des prisonniers, allocutions encourageantes aux persécutés, sacrifice de ses biens pour la foi, zèle pour la sépulture des martyrs; constance héroïque dans les tortures de son martyre.

VERTUS des sept vierges compagnes du martyre de saint Théodote.

Comme Anne la prophétesse, elles avaient passé leur longue vie dans les veilles, les jeûnes, la prière, la pauvreté, le travail, l'humilité, la chasteté, l'amour de Dieu.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Dignité et estime de l'hôte chez les anciens.

II. Le cabaretier chrétien peut atteindre la même estime.

III. Devoirs qu'il a à remplir : 1. Dans l'intérêt du prochain. — 2. Dans celui de son âme.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Saint Théodote, vrai modèle du saint cabaretier.

II. Saint Théodote, vrai modèle du chrétien mis à l'épreuve pour sa foi.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

I. Sainteté de vie dès leur bas âge des sept

vierges : Tecuse, Alexandrie, Claudie, Euphrasie, Matrone, Julitte et Phaine.

II. Harangue courageuse et touchante de Tecuse aux libertins, qui se retirent repentants.

III. Actes glorieux de leur martyre.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Ménologe des Grecs. — Le prêtre Fronton a recueilli les actes de leur martyre des témoins oculaires. — Surius. — Uzuard. — Adon. — Baronius. — Bollandus.

7. MARTYROLOGE. — S. Dioscore, m. — S. Venant, id. — S. Félix, év. et m. — S. Potamion, id. — S. Théodote et ses sept compagnons, v. Thecuse, Alexandrie, Claudie, Phaine, Euphrasie, Matrone et Julitte. — S. Eric, roi et m. — S. Guillaume, rel. — S. Quinibert, id.

19 mai. — SAINT PIERRE CÉLESTIN, pape.

(XIIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT PIERRE CÉLESTIN.

Pierre naquit dans la Pouille, vers l'an 1221, de parents vertueux et fort charitables envers les malheureux; il perdit son père, etant fort jeune encore; sa mère, quoique chargée du soin de douze enfants, le fit étudier, à cause de son inclination extraordinaire pour la piété. Mais l'étude ne fut point son véritable objet; envisageant de bonne heure la vraie destination de l'homme, il voulut diriger tous ses pas vers la bienheureuse éternité. Son inclination le poussa vers la vie érémitique, et à vingt ans il se retira sur une montagne déserte, où il se creusa dans le roc une petite cellule, dans laquelle il pouvait à peine se tenir debout ou étendu; il y passa trois années en des exercices d'une pénitence extraordinaire. On finit par le découvrir dans sa grotte, et on lui persuada de venir à Rome, où il fut revêtu du sacerdoce.

L'amour de la solitude l'entraîna bientôt vers ses chères montagnes, et il retourna dans l'Abruzze, où il habita pendant cinq ans, une caverne sur le mont Moroni. Là, il reçut du Ciel toutes les faveurs des âmes contemplatives, mais après avoir subi de violentes épreuves, qu'il surmonta par l'obéissance à son confesseur. Les bois qui environnaient sa caverne ayant été abattus, il s'en alla sur le mont Magelle, avec deux solitaires, qui s'étaient attachés à lui comme à un père. Ils y bâtirent des cellules, où le démon essaya en vain de les troubler, et où ils goûtèrent la joie la plus pure. Ils passaient une grande partie des nuits dans la prière et les larmes dela pénitence, et le jour ils s'occupaient du travail des mains.

Pierre traitait son corps comme un ennemi domestique; jamais il ne mangeait de viande; il jeûnait tous les jours de la semaine; il faisait quatre carêmes dans l'année, au pain et à l'eau; il portait un cilice et une ceinture de fer; il couchait sur la terre ou sur une planche.

Les nombreuses visites qu'attira sa sainteté au serviteur de Dieu, lui firent craindre l'esprit de dissipation, et il gravit le sommet de la montagne, où il s'enferma dans une grotte à peine accessible; mais il se fit à cette nouvelle demeure un immense concours, et beaucoup, voulant se ranger sous sa conduite, Pierre revint à Moroni, où il bâtit un monastère, sous la règle de saint Benoît, selon son austérité primitive. Approuvé par le pape Grégoire X, cet institut se répandit dans toute l'Europe : ses disciples, plus tard, prirent le nom de Célestins de l'incident qui va suivre.

Le Saint-Siége étant demeuré vacant, pendant plus de deux années, tout à coup on vint annoncer à l'ermite qu'il venait d'être élu pape. Sa première pensée fut de prendre la fuite; mais il fut arrêté, et on le contraignit d'acquiescer a son élection; il fut donc intronisé sous le nom de Célestin V. Mais le goût de la solitude l'emporta; au bout de quelques mois, Pierre regretta sa douce retraite; il se per-

suada qu'il était incapable de gouverner l'Eglise universelle; enfin il fit son abdication dans un consistoire tenu à Naples, après quatre mois de pontificat, et il retourna vers ses montagnes chéries.

Des menées de qnelques esprits mécontents contre son successeur, des regrets manifestés par eux de son abdication, des pèlerinages trop nombreux et trop assidus à Moroni, alarmèrent le nouveau pape, qui pria le roi de Naples de lui envoyer Célestin, pour éviter des troubles dans l'Eglise. Boniface VIII eut avec lui plusieurs entretiens dans son palais d'Anagni; puis il lui assigna pour demeure la forteresse de Fumone. Célestin y vécut, sans l'ombre d'une plainte, et sans réclamer sa liberté. « Je n'ai jamais, disait-il, souhaité rien au monde qu'une cellule; on m'en a donné une; je suis content. » Il chantait presque sans interruption les louanges de Dieu avec deux de ses moines qui lui tenaient compagnie. Sa captivité dura dix mois seulement, après quoi il s'en alla recevoir au ciel la récompense de ses rares vertus, le 19 mai 1296, à soixante-quinze ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE CÉLESTIN.

TEXTE : *Custodivit ab inimicis et certamen forte dedit illi ut vinceret.* (Sap., x, 5.)

C'est Dieu qui préside aux destinées de son Eglise; c'est lui qui éclaire et guide ses chefs; c'est lui qui les soutient et les défend contre leurs ennemis du dedans et du dehors; c'est lui enfin qui lui donne la victoire. Le pape Célestin V n'eut pas à lutter contre de grands persécuteurs de l'Eglise, mais contre les ennemis secrets de son propre repos de conscience. Nous allons voir comment Dieu l'éprouva et comment il sut le rendre victorieux dans les épreuves. Ainsi, deux réflexions à développer : *Epreuves et tentations*, première partie; *remèdes*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — ÉPREUVES ET TENTATIONS.

Il est des chrétiens qui s'imaginent faussement que les saints étaient exempts des tentations; que la vertu leur était comme naturelle et ne leur coûtait presque aucun effort. C'est là une grande erreur. C'est pourquoi il est bon de vous montrer un saint qui n'a, pour ainsi dire, rencontré sur son chemin que des épines, des tentations et des épreuves fort étonnantes.

Pierre Célestin naquit dans la Pouille, en 1221. Ses pieux parents lui firent donner une excellente éducation; mais dans les soins qu'ils en prirent, le salut de son âme leur paraissait bien autrement important que la science; ils comprenaient qu'on ne pouvait prendre trop de précautions quand il s'agit de l'éternité. Célestin, éloigné de toute pensée d'ambition, avait fait de bonne heure l'apprentissage de la vie pénitente et contemplative. Pour mieux suivre son goût de la solitude, il se retira sur une montagne déserte et s'y creusa une petite cellule dans le roc. Il y pratiqua pendant trois années des austérités extraordinaires. Mais Dieu éprouva la vertu de son serviteur par de rudes tentations qui achevèrent de purifier son cœur de toute affection terrestre. Devenu prêtre, malgré lui, il retourna, en 1246, dans l'Abruzze, où il passa cinq ans dans une caverne du mont Moroni. Là, il reçut du Ciel ces faveurs signalées qui sont accordées parfois aux âmes contemplatives, mais qu'il faut acheter par la patience dans les épreuves. Elles ne manquèrent pas à notre saint. Il avait souvent dans la nuit des illusions qui le tourmentaient horriblement. Ce fut à tel point qu'il en tomba presque dans le désespoir; il n'osait plus dire la sainte messe.

Devenu pape en 1294, il se fit faire dans son palais une cellule dans laquelle il s'enfermait comme un solitaire. Là, il sentait si fort le fardeau de sa charge, qu'il en avait la conscience toute troublée par la crainte de ne pas bien la remplir. Il se démit de la dignité papale pour aller achever sa carrière dans un de ses couvents.

Bientôt il fut mis en prison dans une citadelle. Nouvelle épreuve. Célestin, loin de s'en plaindre, disait souvent avec une admirable tranquillité d'âme : « Je ne souhaitais rien au monde qu'une cellule, on me l'a donnée. » Pendant les dix mois qu'il passa en prison, il supporta cette épreuve avec une joie incroyable ; il chantait presque sans interruption les louanges de Dieu, avec deux de ses moines qui lui tenaient compagnie. Il mourut à l'âge de soixante-quinze ans.

Voilà comme le Seigneur éprouve ses plus fidèles serviteurs ; ne nous étonnons donc pas s'il nous envoie, à nous pécheurs, quelques tribulations que nous avons mille fois méritées par nos péchés. Les saints n'étaient pas toujours coupables ; les peines de la vie étaient pour eux de simples épreuves ; mais les nôtres sont de justes châtiments. Sachons donc les accepter humblement de la main de Dieu ; supportons-les avec patience, et remercions Dieu de ce qu'il veut bien nous châtier en ce monde par miséricorde, pour nous épargner dans l'autre. Même pour les peines spirituelles, les angoisses de la conscience, les scrupules et les terreurs intérieures, souffrons-les avec résignation comme étant autant de moyens d'éprouver notre amour et d'humilier notre orgueil.

IIe PARTIE. — REMÈDES.

Quand Dieu envoie des épreuves, il donne aussi les consolations, quand il fait une plaie, il prépare aussi les remèdes : « Dieu frappe et guérit, » dit l'Ecriture. Au milieu des peines intérieures que dut éprouver saint Pierre Célestin, Dieu lui ménagea un sage directeur, fort versé dans la conduite des âmes ; il consola Pierre en lui affirmant que ce n'était là qu'un stratagème du démon, et qu'il n'en résulterait aucun mal pour lui s'il le méprisait. Le saint n'éprouvant pas de soulagement, résolut d'aller à Rome consulter le pape. En route Dieu lui envoya une vision qui lui rendit la paix. Un saint abbé, mort depuis peu, lui apparut et lui donna des avis conformes à ceux de son directeur ; il lui conseilla de retourner à sa cellule et de dire chaque jour la messe. Célestin obéit, et se trouva délivré de ses peines.

Nous voyons en cela, M. F., que Dieu n'abandonne jamais les siens dans les peines intérieures ; d'autre part, nous devons apprendre par l'exemple du pape Célestin que l'obéissance est le meilleur remède à ces épreuves.

Le Seigneur éprouva son serviteur en le faisant descendre de la chaire de saint Pierre dans une prison où il passa dix mois. Nous avons vu que, loin de s'en désoler, il ne faisait que chanter. Ah ! c'est que les saints ne voyaient en ce monde qu'un seul mal, le péché ; tout le reste leur paraissait peu de chose, résolus qu'ils étaient de tout supporter pourvu que leur conscience fût en repos. Dieu savait encore consoler lui-même son fidèle prisonnier ; il lui envoyait la joie du cœur, la force de compter pour rien ce qui eût désespéré bien d'autres, et même d'aimer cette cellule forcée où il jouissait paisiblement de Dieu et de lui-même.

Quel exemple pour ces faibles chrétiens qui, à la moindre contradiction se révoltent contre Dieu. Ici, c'est une personne d'une vie et d'une conscience pures, qui, éprouvée par des peines intérieures, s'opiniâtre à trouver des remèdes impossibles, sans vouloir obéir au confesseur que Dieu lui a donné. Elle se plaint, se désole et se décourage au lieu de s'en tenir fermement aux décisions de l'homme de Dieu. Ailleurs, ce sont des âmes affligées par les maladies, la calomnie, la mort de leurs proches, qui semblent demander insolemment compte à Dieu de ses rigueurs, cherchent de vaines consolations au milieu du monde, et n'ont point recours à la seule source de toute consolation, Dieu et la résignation à sa sainte et adorable volonté.

M. F., élevons nos pensées jusqu'à la souveraine sagesse qui gouverne tout ; comprenons qu'il ne nous appartient pas de juger ses œuvres ; mais de marcher simplement dans la voie qu'elle nous trace, c'est la voie du ciel ; il n'y en a pas d'autre.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et Maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ad interiorem deserti apparuit Dominus Moysi. (Exod., III, 2.)

Claude ostium tuum, cum intrinsecus fueris. (IV Reg., IV, 4.)

Vox clamantis in deserto. (Is., XL, 3.)

Nouveau Testament. — Spiritus extulit eum in desertum. (Marc., I, 12.)

Ibat in desertum locum. (Luc., IV, 42.)

Fui in insula quæ appellatur Pathmos. (Apoc., I, 9.)

2. — SS. PÈRES.

Urbis conversationem et mille malorum occasiones reliqui; meipsum relinquere non potui. (S. Basil., *ad S. Greg. Naz. de vita solitar.*)

Quietus ab omni interpellatione mundanæ sollicitudinis et voluptatis. (S. Ambros., *Serm.* 2 *in Ps.*, CXVIII.)

O eremus familiarius Deo gaudens! O desertum Christi floribus vernans! o solitudo! in qua illi nascuntur lapides, de quibus in Apocalypso civitas magni regis extruitur. (S. Hieron., *Ep.* 1 *ad Heliodor.*)

O sancta anima, sola esto, ut serves teipsam quam ex omnibus tibi elegisti. (S. Bernard., *Serm.* 4 *in Cant.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Elias pascitur in solitudine a corvis pane et carnibus, in civitate a vidua solum buccella panis. (III Reg., XVII, 4.)
2. Quandiu in patria tua es, habeto cellulam pro paradiso; varia scripturarum pomo decerpe; his utere deliciis, harum fruere complexu. (S. Hieron., *Ep.* 4.)
3. Carolus V dicere solebat : se resignato imperio, plus voluptatis in sua monastica solitudine percepisse, uno die, quam ex omnibus suis victoriis et triumphis. (Cornel. a Lap., *in Exod.* III.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Amour de la solitude qui le porte à vingt ans vers la vie érémitique.

Esprit d'oraison qui lui fait faire de grands progrès dans la vie contemplative.

Pénitence. Ses jours et ses nuits sont employés aux veilles, aux jeûnes, aux saintes larmes.

Fuite des honneurs du souverain pontificat.

Renoncement et abdication volontaire pour retourner à sa chère solitude.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Le P. Nouet, *Vie de Jésus dans ses Saints.*)

Texte : *Nostra conversatio in cœlis est.* (Philip., III, 20.)

I. Dispositions de ce saint pour la piété, dès son bas âge.

II. Choix qu'il fait de la vie solitaire.

III. Violence qu'il se fait pour accepter le souverain pontificat.

—

IIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Les âmes grandes et saintes comprennent seules bien la vanité et la caducité des honneurs terrestres.

II. Admirable exemple de détachement donné par saint Pierre Célestin.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

I. Saint Pierre Célestin, ermite : 1. Son avancement dans la perfection. — 2. Fondation des religieux Célestins.

II. Saint Pierre Célestin, pape : 1. Son refus. — 2. Son abdication.

III. Saint Pierre Célestin solitaire, consommant sa sainteté.

6. — ENCOMIA.

1. SUMMO SE PONTIFICATU ABDICAT.

Fecerat ad summos te summum ascensus honore
Descensus summum te modo, Petre, facit.

2. FUGIT.

Scilicet invitus fastigia summa subibas;
Præcipiti gressu nunc ea sponte fugis.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Pierre d'Ailly, cardinal, a écrit la vie de saint Pierre Célestin. — Surius. — Bollandus. — Saint Antonin, *Hist.* — Baronius, *Annotations.* — Paul Reguis. — Denis Lefèvre. — Les hagiologues modernes.

8. MARTYROLOGE. — Sainte Pudentiane, v. et m. — S. Pudent, sénateur. — SS. Calocère et Parthenius, mm. — S. Philotère, id. — Sainte Cyriaque, v., et ses cinq compagnes. — S. Pierre Célestin, pape. — S. Dunstan, év. — S. Junon, pr. — S. Yves, pr. — S. Adulphe, év. — S. Cyrille, conf. — S. Evonius, év.

20 mai. — SAINT BERNARDIN DE SIENNE,

FRANCISCAIN, PRÉDICATEUR (XV[e] SIÈCLE).

VIE DE SAINT BERNARDIN DE SIENNE.

Bernardin Albizeschi, né à Massa, en 1380, était d'une famille des plus illustres de Sienne; il perdit sa mère dès l'âge de trois ans, et son père avant sa septième année. Confié aux soins d'une de ses tantes, la vertueuse Diane, il fut élevé dans une tendre piété envers Dieu, et une grande dévotion envers la sainte Vierge. Cet enfant était modeste, doux, humble, faisant ses délices de la prière, aimant surtout de servir la messe, et montrant une compassion rare pour les malheureux. Un jour qu'on renvoyait un pauvre, sans lui rien donner : « Pour l'amour de Dieu, s'écria-t-il, donnons lui quelque chose; j'aime mieux ne pas dîner. » Dès son enfance il montra qu'il devait être un des plus dévots serviteurs de Marie; il s'habitua, tous les samedis, à jeûner en son honneur: aussi fut-il un adolescent de la plus angélique pureté.

A onze ans, il commença un cours d'études, qu'il fit avec un plein succès, et qu'il termina par le droit civil et canonique; puis il se donna tout entier à la lecture des livres saints. Alors il se mit à mâter sa chair par les jeûnes, les veilles, les cilices, les disciplines, et à mortifier son esprit par l'humilité, la patience, l'obéissance, pour augmenter dans son cœur la charité. En 1400, il eut occasion de montrer son dévouement au prochain dans la peste qui désola sa patrie: pendant quatre mois, Bernardin, à peine âgé de vingt et un ans, fit des prodiges de courage, en se consacrant nuit et jour au soulagement des malades, et en bravant toutes les horreurs de la mort, jusqu'à tomber épuisé de fatigues.

Enfin, redoutant le monde, le noble Siennois, qui pouvait aspirer à tous les honneurs, voulut les mépriser tous en entrant dans l'ordre de saint François, de l'étroite observance, et il y fit sa profession, à l'âge de vingt-cinq ans. Dès lors il ne mit plus de bornes à ses élans vers la perfection; il se mit à n'étudier et à ne savoir, comme saint Paul, que Jésus, et Jésus crucifié. C'est dans ces dispositions qu'il reçut l'ordre de se livrer au ministère de la prédication évangélique. L'éclat de sa vertu trahit son humilité; il parut dans l'Eglise comme un astre brillant. La parole de Dieu était dans sa bouche un feu qui consumait tout ce qu'il approchait. « Bernardin, disait-on, est un charbon brûlant! Il s'appliquait surtout à inspirer le dégoût du monde et l'amour de Jésus-Christ. Sans cesse il faisait retentir le tonnerre de sa voix pour réveiller les hommes endormis dans la vanité et le mensonge, et les élever aux désirs des biens éternels.

Le pape Martin V lui offrit l'évêché de Sienne; plus tard Eugène IV celui de Ferrare: le saint refusa tout pour se livrer uniquement au salut des âmes; il prêcha dans presque toute l'Italie; partout les pécheurs se convertissaient; la vertu prenait la place du vice, et la piété fleurissait sur ses traces. On n'en sera nullement étonné, quand on saura que Dieu lui avait donné le don de prophétie et celui des miracles; il guérissait les maladies les plus incurables, et même il ressuscita des morts.

Elu vicaire général de son ordre, Bernardin employa cinq années à y établir une réforme rigoureuse; son administration réussit au point qu'il porta de vingt à deux cents les maisons qu'il y trouva; cependant il se déchargea de la supériorité pour continuer le cours de ses prédications. Il prêcha jusqu'à ce qu'il succombât sous les atteintes d'une fièvre violente, qui l'emporta de ce monde, le 20 mai 1444, dans la soixante-sixième année de son âge.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BERNARDIN DE SIENNE.

TEXTE : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et secundum animam meam faciet.*
(I Reg., II, 35.)

Il y a deux sortes de miséricordes : celles qui regardent le corps et celles qui regardent l'âme. Dieu a promis de grandes récompenses à l'une et à l'autre de ces charités. Le saint que l'Eglise honore en ce jour a su les pratiquer toutes les deux de la manière la plus parfaite; sa vie entière n'a été qu'un long acte de dévouement à soulager les infirmités corporelles et spirituelles de ses frères. Parcourons cette belle et noble existence du nouveau Samaritain, et considérons : *Sa charité pour les malheureux,* premier point; *son zèle pour la conversion des pécheurs,* deuxième point.

Ier POINT. — SA CHARITÉ POUR LES MALHEUREUX.

Saint Bernardin était né à Massa-Carrara, le 8 septembre 1380, d'une famille illustre selon le monde. Devenu orphelin presqu'au berceau, il fut élevé sous les yeux d'une parente pieuse qui sut lui inspirer un grand amour pour Dieu et une tendre dévotion à la sainte Vierge. C'est de la source de ce double amour que sortirent toutes ses vertus. Doux, pieux, humble et modeste, orné en outre des qualités les plus aimables, le jeune Bernardin semblait annoncer déjà ce qu'il devait être un jour : un modèle de la plus pure charité.

Dès ses premières années, il donna les preuves de la plus grande compassion pour les pauvres. Sa tante, ayant un jour renvoyé un mendiant, parce qu'il ne restait plus dans la maison qu'un seul pain pour le dîner de toute la famille, Bernardin tout ému lui dit : « Je vous en supplie, au nom de Dieu, ma chère tante, donnons quelque chose à ce pauvre homme, sans quoi je ne pourrais ni dîner, ni souper de toute la journée. » Quelle belle parole dans la bouche d'un enfant !

Cependant l'âge vint où il devait quitter le toit de la sainte femme qui lui avait servi de mère. On l'envoya à Sienne pour y faire ses études sous les maîtres les plus habiles. Il se fit bientôt une grande réputation par ses progrès et sa pénétration ; mais plus encore par ses rares vertus. Il avait fini ses études de philosophie, de droit et de théologie à l'âge de dix-sept ans.

Pour suivre son attrait pour ses œuvres de charité, il entra aussitôt dans la confrérie de Notre-Dame, établie à Sienne dans l'hôpital de la Scala, pour y servir les malades. Désirant acquérir la perfection des vertus qui doivent accompagner la charité, il s'imposa les privations les plus dures ; il se châtiait comme s'il eût été le plus grand pécheur : jeûnes veilles, cilices, disciplines, toutes les austérités à la fois étaient mises en œuvre pour se rendre humble, patient, doux et affable envers les malheureux. Vers l'an 1400, quatre ans après son entrée à l'hôpital, la peste se déclara dans la ville de Sienne. Chaque jour il y mourait une vingtaine de personnes. Ceux qui administraient aux malades les secours spirituels ou corporels succombaient aux horribles atteintes du fléau. Le découragement s'empara de tous ; Bernardin, resté presque seul, ne perdit pas courage ; à force d'éloquence, il trouva encore douze hommes assez dévoués pour affronter une mort presque certaine. Il consacrait les jours et les nuits à soulager et à consoler les infortunés attaqués par la contagion. Dieu l'en préserva pendant les quatre mois qu'elle exerça ses ravages. Mais de retour chez lui, épuisé de fatigues, il fut saisi d'une fièvre violente qui le retint longtemps au lit. Ne pouvant plus alors édifier le prochain par la charité, il le faisait par sa patience et sa douceur.

Voilà la première partie de sa carrière ; elle est toute de charité pour les pauvres et les malades. On le voit, il aima son prochain comme lui-même et plus que lui-

même, puisqu'il était disposé à mourir pour ses frères, si Dieu n'avait voulu le réserver pour une mission plus élevée encore. Et nous, que faisons-nous pour le soulagement corporel des malades? Que répondrons-nous au jour du jugement, lorsque Jésus-Christ nous dira : J'avais faim, j'avais soif, j'étais nu, malade, prisonnier, étranger, et vous m'avez abandonné. » Où sont nos œuvres? C'est la meilleure réponse; préparons-la chaque jour : elle nous sauvera.

IIe POINT. — SON ZÈLE POUR LA CONVERSION DES PÉCHEUUS.

Bernardin voulant connaître la volonté de Dieu à son égard, redoubla ses jeûnes et ses prières. Il crut enfin qu'il était appelé à l'état monastique dans l'ordre de saint François, il en prit l'habit le 8 septembre 1405, à l'âge de vingt-quatre ans. Il choisit le couvent de la Colombière, situé dans un lieu solitaire, à peu de distance de Sienne. Là, il étudiait nuit et jour les vertus chrétiennes au pied du crucifix. Uu jour il crut entendre la voix de Jesus-Christ qui lui disait: « Mon fils, vous me voyez attaché à la croix. Si vous m'aimez, et si vous voulez m'imiter, clouez-vous à votre croix et me suivez; par là vous serez sûr de me trouver. » Dans cette retraite il se préparait sérieusement au ministère de la prédication. Ses supérieurs lui ordonnèrent de faire valoir le talent qu'il avait reçu de Dieu pour annoncer la parole sainte. Pendant quatorze ans il prêcha dans sa patrie; il parut dans l'Eglise comme un astre brillant. Une foule immense accourait autour de sa chaire; les pécheurs, après l'avoir entendu, se retiraient émus, troublés, fondant en larmes et bien résolus de mettre un terme à leurs désordres. On demandait un jour à un prédicateur célèbre du même ordre, pourquoi ses sermons ne produisaient pas le même résultat que ceux de Bernardin, Il répondit : « Le Père Bernardin est un charbon brûlant. Ce qui n'est pas si chaud, ne peut pas de même allumer le feu dans les autres. »

Notre saint s'appliquait surtout à inspirer l'amour de Jésus-Christ et le mépris du monde. Le souvenir de l'Incarnation le ravissait souvent comme en extase; les souffrances du Sauveur le touchaient jusqu'aux larmes; il ne pouvait prononcer le nom de Jésus sans éprouver des transports extraordinaires. Ces sentiments il les faisait passer dans tous les cœurs. Il prêcha dans la plupart des villes d'Italie, et partout sa voix éloquente obtenait les mêmes succès. Lee plus grands pécheurs se convertissaient; on restituait les biens mal acquis; on réparait les injustices et les injures; la vertu prenait la place du vice. A cette époque les Guelfes et les Gibelins se disputaient Pérouse, et la guerre civile était sur le point d'éclater; Bernardin se rend dans cette ville, et dit aux habitants : « Dieu, que vous offensez grièvement par vos divisions, m'envoie vers vous comme son ange, pour annoncer la paix aux hommes de bonne volonté sur la terre. » A la fin du sermon, il s'écria: Que tous ceux qui ont des sentiments de paix viennent se ranger à ma droite. » Il ne resta à sa gauche qu'un gentilhomme qui murmurait tout bas. Le saint lui fit une sévère réprimande et lui annonça une fin malheureuse, ce qui arriva peu après. Dieu fit d'autres miracles : Bernardin ressuscita quatre morts. Enfin, après s'être épuisé à convertir les pêcheurs, il mourut paisiblement en 1444, âgé de soixante-quatorze ans.

Imitons, M. F., sa charité pour les malheureux : elle couvrira la multitude de nos péchés; ayons aussi le même zèle pour le salut de notre âme, et pour celui des âmes qui nous sont confiées à quelque titre que ce soit : le ciel est à ce prix.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Fruits merveilleux des prédications de saint Bernardin de Sienne. — 6. Plans divers. — 7. Encomia. 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Clama, ne cesses, quasi tuba exalta vocem tuam et annuntia populo scelera eorum et domui Jacob peccata eorum. (Is., LVIII, 1.)

Spiritus Domini super me eo quod unxerit Dominus me; ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde et prædicarem annum placabilem Domino, et diem ultionis Deo nostro, ut consolarer omnes lugentes. (Id., LXI, 1-2.)

Nouveau Testament. — Euntes, docete omnes gentes. (Matth., XXVIII, 20.)

Pœnitemini et convertimini, ut deleantur peccata vestra. (Act., III, 19.)

2. — SS. PÈRES.

Populis populariter est loquendum, omnibus necessaria dicenda sunt more omnium, naturalis lingua cara simplicibus. (S. Chrysol., *Serm.* 43.)

Docente te in Ecclesia, non clamor populi, sed gemitus suscitentur; lacrymæ auditorum, laudes tuæ sint. (S. Hieron., *Ep.* 2 *ad Nepotian.*)

Prædicans Jesum debet ejus passiones imitari. (S. Gregor., pap., *in Registro.*)

Evangelice ex toto loquere, qui vir evangelicus es; sermo tuus legem redoleat; prophetas, apostolos. (Abbas Gilbertus, *Serm.* 16 *in Cantic.*)

Bene et secure ambulat qui Jesum et Mariam in corde portat. (Thom. a Kempis, *in Valle filiorum*, c. 13.)

3. — COMPARAISONS.

1. Sicut seminator manu seminat; ita tu manu et opere optime prædicabis. (Didac. Stella, *in Luc.*)

2. Paulus fuit ardentissimus nominis Jesu amator; Bernardinus senensis dulcissimi nominis Jesu amore flagrabat.

3. Paulus Jesu nomen portavit coram regibus, gentibus et filiis Israel, Bernardinus etiam nominis Jesu præco singulis ejus venerationem cunctis ingenerare conabatur.

4. Paulus pro nomine Jesu multa est passus; Bernardinus similiter pro eodem nomine varias toleravit persecutiones.

5. Quid amabilius verecundo adolescente? Quam pulcra hæc gemma morum in vita et vultu illius? (S. Bernard., *Serm.* 86 *in Cant.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

PUDEUR que sa seule présence inspirait aux enfants de son âge : *Silete : Bernardinus adest.*

DÉVOTION particulière à la sainte Vierge dès son bas âge.

COMPASSION rare pour les malheureux dès sa jeunesse.

GOUT prononcé, tout enfant encore, pour prier et pour servir la messe.

MORTIFICATION par des jeûnes, veilles, cilices, disciplines.

CHARITÉ et DÉVOUEMENT envers les pestiférés, en 1400, à Sienne.

RENONCEMENT à tout en entrant dans l'ordre de Saint-François de l'étroite observance.

HUMILITÉ, OBÉISSANCE, CHASTETÉ admirables : *Seipsum omnium peccatorum vilissimum atque teterrimum existimabat.* (*Auctor ejus vitæ.*)

ZÈLE spécial pour la prédication qui produisait partout des effets extraordinaires.

TRAVAIL assidu aux réformes des maisons de son ordre et à la création de près de trois cents nouvelles.

5. — FRUITS MERVEILLEUX

DES PRÉDICATIONS DE SAINT BERNARDIN DE SIENNE,

D'après J. CAPISTRAN, son biographe.

1. Factiones Guelphorum et Gibelinorum quæ Itandim taliam devastarant, Bernardinus penitus extinxit.

2. Res omnes præter jus fasque acquisitæ, restituebantur.

3. Frequentationem sacramentorum instituit.

4. Mulieres a fuco et luxu vestium abstinebant.

5. Infelicissimæ libidinum publicarum victimæ, aversato meretrico quæstu, castimoniam amplexabantur.

6. Usurarii, piratæ et latrones ad meliorem frugem se recipientes agebant pœnitentiam, restituebantque mala parta.

7. Homines ludo dediti tesseras chartasquæ lusorias in ignem projiciebant.

6. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Vivien, *in Tertulliano prædicante*, t. VI.)

Bernardinus Senensis egregius extitit prædicator : 1. Zelo inflammatus. — 2. Sapientia illustratus. — 3. Virtutibus ornatus.

I PARS. — Zelus Bernardinum sufflammavit, ad : 1. Nominis Jesu devotionem. — 2. Deiparæ dilectionem. — 3. Salutis animarum procurationem.

II PARS. — Bernardini sapientia est : 1. Lucida et illuminans. — 2. Calida et sufflammans. — 3. Fœcunda et generans.

III PARS. — Bernardinus exornatur : 1. Gravitate. — 2. Castitate. — 3. Caritate.

—

IIe PLAN.

(Le P. Nouet, *Vie de Jésus dans ses Saints.*)

TEXTE : *Gloriabuntur in te omnes qui diligunt nomen tuum; quoniam tu benedices justo.* (Ps. v, 15.)

I. Fruits qu'il retira de sa dévotion à la sainte Vierge : 1. Sa charité envers les malades et les pauvres. — 2. La pureté.

II. Grands succès de ses prédications.

—

IIIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

Saint Bernardin, modèle de l'enfant chrétien, par : 1. Sa compassion pour les malheureux. — 2. Son goût pour servir la sainte messe. — 3. Son application à la prière. — 4. Sa candeur, sa soumission. — 5. Sa dévotion à la sainte Vierge.

IVe PLAN.

(Le même.)

Saint Bernardin modèle du chrétien fervent dans le monde : 1. Par son application à l'étude. — 2. La fuite des occasions de péché. — 3. L'exercice de la charité en toute occasion. — 4. La mortification. — 5. La piété la plus vive.

Ve PLAN.

(Le même.)

Ssint Bernardin religieux et prédicateur : 1. Religieux réformateur de l'étroite observance, afin de pratiquer toutes les vertus dans leur perfection. — 2. Prédicateur incomparable, refusant les évêchés pour se livrer uniquement au salut des âmes.

7. — ENCOMIA.

Bernardinus fuit quasi alter Paulus. (Silvius.)
Fuit præco veritatis insignis. (Aug. Dachus, histor.)
Vir sanctitate insigui evangelicæque doctrinæ orator. (Sabellius.)
Facilis erat ei intellectus, sed affectio vehemens. (Gilbertus, *Serm.* IV *in Cant.*)
Coram ipso adhuc adolescente, pueri immodeste loqui et agere verebantur, dicentes : *Bernardinus adest.* (Sabellius.)
Ob suam illibatam pudicitiam *Virgo victoria* nuncupari meretur. (*Tertull. prædieans.*)

8. — AUTEURS A CONSULTER.

J. Capistran, *Vie de saint Bernardin de Sienne.* — De la Haye, *id.* — Surius. — Marc Ulixippe. — Saint Antonin. — Baronius. — Baillet. — Giry. — Bollandus. — Les ouvrages de saint Bernardin se composent d'un *Traité de la spiritualité*; de *Sermons*; d'un *Commentaire sur l'Apocalypse*; tous ces ouvrages sont en latin.

9. MARTYROLOGE. — Sainte Basilée, v. et m. — S. Baudel, m. — SS. Thalalée, Astère, Alexandre et leurs compagnons, id. — S. Aquilée, id. — S. Austrégisile, év. — S. Anastase, id. — S. Théodore, id. — S. Bernardin de Sienne. — Sainte Plantille. — S. Autone, év. — S. Hilaire, id. — S. Germer, c. — S. Auregire, ab. — S. Yves, évêque de Chartres.

21 mai. — SAINT FÉLIX DE CANTALICE, capucin,

CAPUCIN, CONFESSEUR (XVIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT FÉLIX DE CANTALICE.

Félix dont les parents étaient pauvres mais vertueux, naquit, en 1513, à Cantalice, près de Città-Ducale, dans l'Etat ecclésiastique. Il garda les troupeaux pendant ses premières années ; il se mit ensuite au service d'un gentilhomme du pays, qui faisait valoir ses terres. Sa vie ressemblait plutôt à celle d'un ermite qu'à celle d'un laboureur. Il consacrait à la prière une grande partie de la nuit. Il pratiquait de fréquentes abstinences et des jeûnes rigoureux. Chaque jour il entendait la messe, de manière toutefois que sa dévotion ne prenait rien sur son travail. Peu

à peu il contracta l'habitude de méditer; bientôt après il acquit le don de la contemplation. Il prouva par son exemple que, pour méditer, il ne faut pas avoir un génie sublime, ni des connaissances rares, et qu'il suffit pour cela d'être capable de connaître Dieu et de l'aimer. Jamais il ne pensait aux créatures qu'il avait sous les yeux, qu'il ne ressentît de pieuses affectioas. A une profonde humilité il joignait un fonds inaltérable de gaieté, de douceur et de charité pour le prochain.

Mais Dieu, qui voulait le conduire encore à un plus haut degré de perfection, lui inspira le désir d'entrer dans un ordre religieux spécialement dévoué à la mortification. Il se rendit chez les capucins de Città-Ducale, et demanda à y être reçu en qualité de frère convers. Pendant son noviciat, il parut déjà tout pénétré de l'esprit de son ordre, qui est un esprit de pauvreté, de pénitence et d'humilité. Tous les frères ne pouvaient se lasser d'admirer ses vertus et le révéraient comme un saint. A peine eut-il prononcé ses vœux, que ses supérieurs l'envoyèrent à Rome. On le chargea de la quête du couvent. Cet emploi demande un homme sage et d'une vertu connue, afin qu'il puisse se préserver de la dissipation et faire un saint usage des occasions fréquentes qui se présentent de pratiquer la mortification, l'humilité, la douceur, la patience. Rien ne pouvait interrompre son recueillement ; il ne parlait que quand la nécessité l'exigeait? il avait coutume de marcher les yeux baissés, pour que les objets extérieurs ne lui causassent aucune distraction. Ses discours faisaient la plus vive impression sur les pécheurs. Il avait surtout une onction admirable lorsqu'il exhortait quelque moribond à paraître devant Dieu. Saint Philippe de Néri s'entretint plusieurs fois avec lui, et il ne pouvait assez admirer l'éminente sainteté qui éclatait dans toute sa conduite.

Il voyait Jésus-Christ dans la personne de ses supérieurs. A peine lui avaient-ils manifesté leur volonté par le moindre signe qu'il obéissait avec la plus parfaite ponctualité. Il se regardait comme le dernier de la communauté. S'il éprouvait quelque contradiction dans les choses indifférentes, il acquiesçait à ce que les autres disaient et gardait le silence. Il employait divers prétextes pour déguiser ses mortifications. L'union de son âme avec Dieu était si intime, que souvent il n'apercevait pas ceux qui se trouvaient autour de lui. Telle fut la vie qu'il mena pendant les quarante ans qu'il exerça à Rome l'office de quêteur. Durant sa dernière maladie, il fut consolé par une vision. Il mourut paisiblement le 18 mai 1587. Plusieurs miracles opérés par son intercession ayant été juridiquement constatés, Urbain VIII le béatifia en 1625, et Clément XI le canonisa en 1712. Mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée qu'en 1724 par Benoît XIII.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FÉLIX DE CANTALICE.

TEXTE : *Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* (Gal., VI, 46.)

Non, il ne cherchait pas la gloire du monde, cet humble serviteur de Dieu, qui, à l'exemple de saint Paul, ne voulait que la gloire de la croix. Non, il n'ambitionnait pas les amitiés des hommes, celui qui s'estimait heureux d'être crucifié et mort au monde. Non, il ne cherchait pas les plaisirs des sens et de la terre, celui qui, attaché à la croix par son amour, ne voulait d'autre jouissance que d'être à Jésus et à Jésus crucifié. Examinons cette vie étonnante de saint Félix de Cantalice qui fut un des plus fidèles imitateurs de Jésus-Christ. Voyons comment il aima la croix : *Dans le monde*, première considération ; *dans la vie religieuse*, deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — DANS LE MONDE.

Saint Félix naquit à Cantalice, dans les États de l'Eglise, en 1513. Ses parents étaient pauvres des biens de la terre, mais riches de ceux du ciel. Leur enfant

hérita de leurs vertus, tellement qu'à l'âge où les autres enfants ne sont occupés que de bagatelles, on ne l'appelait pas autrement que le saint. Chose étonnante, toutes les grandes âmes et toutes les âmes saintes sont amies de la solitude. C'est ce qu'on vit également dans notre saint. Employé dès son enfance à la garde des troupeaux, il aimait à se retirer dans les lieux écartés. Dans sa tendre dévotion envers Jésus-Christ en croix, il avait gravé une croix sur l'écorce d'un arbre; c'est là qu'il allait goûter les délices de la piété et les secrètes joies de l'amour divin. O saint enfant, que se passa-t-il entre ton cœur si pur et si aimant et celui du Sauveur, qui fut dans sa vie mortelle l'ami particulier de l'enfance?

Quand il fut assez fort pour se livrer à des occupations plus pénibles, il entra au service d'un gentilhomme qui l'employait à la culture de ses terres. Dieu lui accorda alors le don de la méditation au milieu de ses travaux. Il avait une sorte de génie à trouver partout autour de lui des sujets de méditation. La docilité des animaux, la rigueur des saisons, la stérilité de la terre, la vanité du monde, l'aveuglement des pécheurs, l'aspect des cieux, l'ordre de la nature, la beauté des champs, la clarté des eaux, la verdure des forêts, tout le portait vers Dieu; tout lui fournissait des motifs pour l'aimer et le servir. Il n'avait pas besoin de la science humaine: il portait au fond de son âme un trésor inépuisable de saintes pensées, de pieuses affections et de salutaires résolutions. Ainsi, tout absorbé en Dieu, au milieu même de ses travaux, il joignait à une humilité profonde un fond inaltérable de gaieté, de douceur et de charité envers le prochain. Il parlait peu aux hommes, mais beaucoup à Dieu. Aussi se sentait-il élevé au-dessus de toutes les contradictions de la vie. Quelqu'un l'insultait-il, sa réponse ordinaire était : « Dieu veuille faire de vous un saint! »

M. F., arrêtons-nous un instant à contempler ce parfait modèle de ceux qui travaillent et sont d'une condition où l'on s'imagine qu'il est impossible de s'occuper habituellement de Dieu, de son âme et de piété. Saint Félix n'avait pas d'instruction; sa pauvreté l'avait empêché d'en acquérir; et cependant son bon cœur sut remplacer l'esprit; les choses les plus simples de la terre, le spectacle des cieux, les événements les plus ordinaires de la vie, lui servaient comme d'échelle pour s'élever jusqu'à Dieu. Ainsi, il sut joindre la contemplation aux plus grossiers travaux de la campagne.

La méditation remplissait son âme des plus pures joies de la piété, pendant que son corps était courbé vers la terre. Pourquoi donc ne pouvons-nous pas agir de même? Le livre de la nature et des cieux ne parle-t-il plus de Dieu? Ah! c'est que notre esprit est rempli des choses et des vanités du monde; c'est que notre cœur est trop attaché aux créatures et aux intérêts de la terre; c'est que notre foi est trop faible; c'est que nous n'aimons pas Dieu. Voilà pourquoi nous travaillons comme les êtres sans raison qui n'élèvent jamais leurs regards vers le ciel; nous usons misérablement nos forces et notre vie à remuer la terre, et au dernier soir de nos travaux, nous paraîtrons devant Dieu les mains vides. Ce sera trop tard pour réparer notre folie!

IIe CONSIDÉRATION. — DANS LA VIE RELIGIEUSE.

On comprend qu'une âme faite comme celle de Félix était appelée à un autre genre de vie. Après avoir servi de modèle à la classe ouvrière, Dieu voulut le montrer à une famille religieuse dont il devait être l'ornement et la joie. Il entra dans l'ordre des capucins, en qualité de frère convers. Il fit ses vœux à l'âge de trente ans, en 1545.

Après avoir passé quatre ans dans le couvent de Città-Ducale, il fut envoyé à Rome et chargé de la quête de la communauté. Félix, à cette nouvelle, se regarda comme le plus heureux des hommes. Et pour quelle raison? C'est que cet emploi l'exposait au mépris et aux insultes de tous. C'est ce que les saints recherchent pour ressembler mieux à Jésus-Christ : « Loin de moi de me glorifier en autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel le monde est

crucifié pour moi et moi pour lui. » L'humble serviteur de Dieu s'acquitta de ses fonctions avec un recueillement, une sagesse et une modestie qui le faisaient admirer de tout le monde. Ses supérieurs, pour l'en récompenser, lui permirent de disposer d'une partie de ses aumônes en faveur des pauvres. C'était beau de voir le pauvre visiter les pauvres et les malades, partageant avec eux et leur rendant les services les plus rebutants.

Ces courses continuelles devaient, ce semble, lui causer des distractions et le porter même, à la longue, à la dissipation, Il le craignait sans doute, puisqu'il redoublait d'austérités chaque jour ; il marchait pieds-nus, portait un cilice, jeûnait ordinairement au pain et à l'eau, et passait les trois derniers jours de la semaine sainte sans prendre aucune nourriture. La nuit était consacrée à la prière; il ne dormait que deux on trois heures, et encore à genoux, la tête appuyée sur un fagot ; ou s'il se couchait, c'était sur des planches ou sur des sarments. Telle fut la vie de ce saint pendant les quarante ans qu'il exerça a Rome l'office de quêteur. Parvenu à l'âge de soixante-douze ans, on voulut l'en décharger; mais il supplia ses supérieurs de le lui laisser. C'était la crainte des dangers de l'oisiveté qui lui inspirait cette demande. Il prédit sa mort avant d'être malade : il expira le 18 mars 1597 et fut canonisé en 1724.

M. F., que deviendrons-nous un jour? Les justes tremblent et font d'effrayantes pénitences; ils sont si avares de leurs moments qu'ils n'osent se reposer même dans leur haute vieillesse; leur vie est un martyre continuel. Et nous, misérables pécheurs; nous, accablés du poids de nos péchés, nous ne voulons ni rien faire ni rien souffrir pour Dieu et pour le Ciel. O Dieu, jusqu'à quand durera notre aveuglement ? Seigneur, donnez-nous la sagesse des saints?...

MATÉRIAUX.

1. Écriture, — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ego autem mendicus sum et pauper. (Ps. XXXIX, 18.)

Factus es fortitudo pauperi. (Is., XXV, 45.)

Nouveau Testament. — Intrate per angustam portam. (Matth., VII, 14.)

Quicumque facit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ille meus frater est. (Id., XII, 50.)

In omni opere bono fructificantes, et crescentes in scientia Dei. (Colos., I, 9.)

Simplici corde diligite invicem. (1 Petr., I, 22.)

2. — SS. PÈRES.

Pauperes voluntate delectat mendicare cum Christo. (*in Vita Patr.*)

Fratres, petite tantum victui et vestitui necessaria. (S. Franciscus Assisian, *Apoph.*, 41.)

Nolo dimittere regalem meam dignitatem, ire scilicet pro eleemosyna ostiatim. (Id., *ibid.*, 14.)

Competit mendicare religiosis, ut Christum imitentur, qui dicit : Ego autem mendicus sum. (S. Antonin., *Summ.*, p. 3, c. 16.)

3. — COMPARAISONS.

1. Job vir simplex et rectus. (Job, I, 1.)

2. Sicut qui viam terit, eo felicior quo levior incedit;
Ita beatior in hoc itinere vivendi erit, qui paupertate se sublevat, non sub divitiarum onere respirat. (Minut. Felix, *in Octav.*)

3. Ille est panis angelorum qui pro Dei amore petitur, et sancta paupertas colligit ostiatim. (S. Francisc. Assis., *Colloq.* 38.)

4. Mendicus fuit Christus, quærens ab aliis necessaria; et non tantum mendicus sed pauper. (Hugo, card., *in Ps.* XXXIX.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Vertus du bon serviteur tant qu'il resta dans le monde : obéissance, résignation, fidélité, charité, piété, bon exemple.

Vertus du saint frère quêteur chez les capucins : humilité, probité, économie, douceur, patience, détachement, recueillement, modestie, etc., qu'il pratiqua à un degré héroïque pendant quarante ans.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Nicolas de Dijon.)

TEXTE : *Quæsivit Dominus sibi virum juxta cor suum.* (I Reg., XIII.)

Dieu a rendu ce saint : 1. L'image de sa simplicité par l'innocence de ses mœurs. — 2. Le ministre de sa providence par les fonctions de son office. — 3. Victime de son amour par la haine de lui-même.

—

IIe PLAN.

(La Tour-du-Pin.)

TEXTE : *Estote prudentes sicut serpentes et simplices sicut columbæ.* (Matth., X, 26.)

1. Noble simplicité du caractère de saint Félix de Cantalice.

2. Prudente simplicité de sa conduite.

I. Noble simplicité : 1. De confiance. — 2. De zèle. — 3. D'humilité. — 4. De patience. — 5. De dévotion.

II. Prudente simplicité : 1. Recueillement. — 2. Modestie. — 3. Mortification. — 4. Ponctualité à ses devoirs. — 5. Obéissance.

IIIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Sublimité et mérite de l'humble fonction de frère quêteur.

II. Elle fut pour saint Félix la voie de la perfection et de la sainteté.

—

IVe PLAN.

(Le même.)

I. L'institution de la quête, qui a été le résultat nécessaire de la pauvreté volontaire, fut pour son temps une institution sainte.

II. Elle produisait des fruits de salut : 1. Pour les religieux. — 2. Pour les fidèles.

III. Bons effets de l'aumône.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES.

Chroniques de l'ordre de saint François. — Bollandus. — Baillet. — Godescard. — Giry. — Rorhbacher.

PANÉGYRISTES.

Le P. Nicolas de Dijon et Latour-du-Pin ont deux bons panégyriques.

7. MARTYROLOGE. — SS. Timothée, Polius et Eutiche, diacres, mm. — SS. Polyeucte, Victor, Donat, id. — S. Secondin, id. — SS. Synèse et Théopomée. — S. Nicostrate et Antiloque, id. — S. Valens, év. — S. Second, pr. — Sainte Eustelle, v. et m. — S. Hospice, c. — S. Valeur, m. — S. Valle, pr. — S. Maurelle, id. — Sainte Itisberge, v.

---

22 mai. — SAINTE JULIE, vierge et martyre, esclave.

(IVe SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE JULIE.

Genséric, roi des Vandales, s'étant emparé de Carthage, en 439. Julie, qui était de l'une des meilleures familles de cette ville, fut vendue comme esclave à un marchand païen, nommé Eusèbe. Elle supporta les peines attachées à la servitude avec beaucoup de patience et de résignation ; elle en vint même à chérir son état pour l'amour de Jésus, qui, lui aussi, avait pour nous revêtu la forme d'esclave. Elle consacrait à la prière les moments qui lui restaient après l'accomplissement de ses devoirs ; elle jeûnait tous les jours de la semaine, sauf le dimanche, et pratiquait diverses autres austérités.

Eusèbe, qui chérissait son esclave à cause de ses vertus et dans ses propres intérêts, essaya inutilement de la déterminer à quitter sa religion, et surtout à prendre plus de soin de son corps. Ayant en elle une confiance parfaite, il la fit embarquer avec lui pour un voyage dans les Gaules, où il portait de précieuses marchandises du Levant ; étant venu un jour jeter l'ancre à l'île de Corse, il descendit sur le rivage. Les habitants du pays célébraient une fête en l'honneur de leurs dieux, et ils allaient leur sacrifier un taureau. Eusèbe se joignit à eux ; Julie se tint à l'écart

pour ne point participer à la cérémonie ; elle ne put même s'empêcher de déplorer assez haut l'impiété et l'extravagance d'un tel culte.

Félix, gouverneur de l'île, fut bientôt instruit de son audace à censurer la religion du pays ; il manda le marchand, et l'interrogea sur cette femme qui osait ainsi parler contre les dieux. Eusèbe lui répondit qu'elle était chrétienne, qu'il la trouvait très-fidèle à ses devoirs, et qu'il ne consentirait jamais à s'en défaire. « Livrez-la moi, dit le gouverneur, et je vous donne en échange quatre de mes meilleures esclaves. » — « Jamais, lui répliqua le marchand, vous ne pourriez me la payer ce qu'elle vaut ; je la conserverai au prix de ce que j'ai de plus cher. » Félix ne s'en tint pas là ; il invita Eusèbe à manger avec lui, et l'enivra. Quand le maître fut endormi, il se fit amener l'esclave. « Renoncez au Christ, lui dit-il, adorez nos dieux, et je vous promets la liberté. » La sainte fille repoussa cette proposition avec horreur : « Je suis libre, dit-elle, quand je sers Jésus-Christ ; au reste, quoi qu'il puisse m'arriver, je n'achèterai jamais ma liberté par une lâche apostasie de ma foi. » Le gouverneur, qui se crut insulté par une réponse si hardie, la fit souffleter ; puis, comme elle persévérait dans sa foi, il ordonna de lui arracher les cheveux ; enfin il la condamna, comme esclave, à être attachée au gibet de la croix.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE JULIE.

TEXTE : *Virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu.* (I Cor., VII, 34.)

La sainte que l'Eglise honore en ce jour le mérite à double titre : elle fut vierge et martyre. Vierge, elle sut, au milieu des plus grands dangers, conserver son cœur et son corps dans la plus parfaite chasteté ; martyre, elle montra un courage surhumain, en préférant la mort la plus cruelle à tous les avantages et à toutes les promesses du monde. Sa piété la conserva pure ; sa foi lui donna le courage de mourir pour Jésus-Christ. Considérons : *Sa piété*, premier point ; *sa foi*, deuxième point.

Ier POINT. — SA PIÉTÉ.

En 439, Genséric, roi des Vandales, s'était rendu maître de toute l'Afrique, et après avoir fait la guerre aux hommes, il la faisait à Dieu, en pillant les églises, massacrant les catholiques, établissant l'arianisme par le fer, le feu et les plus atroces barbaries. La ville de Carthage fut ravagée par ses soldats. Les femmes et les filles de qualité furent vendues à des marchands.

Au milieu de ce terrible désastre, Julie, qui était d'une des familles les plus honorables de la ville, fut vendue comme esclave à un marchand de Syrie nommé Eusèbe, et païen de religion. Une tendre et profonde piété l'avait préparée à cette cruelle épreuve. Quoique bien jeune encore, elle était à la hauteur des revers que la Providence lui envoyait : elle était grande en sagesse et en vertus. Non-seulement elle sut supporter avec patience l'humiliation et les peines attachées à la servitude, elle en vint même jusqu'à chérir son état et à le préférer à tout autre, par amour pour Jésus-Christ. Elle ne demandait au monde qu'une chose : la liberté d'aimer et de servir Dieu. Or, son maître, quoique idolâtre, ne la tourmentait pas quant à sa religion, pourvu qu'elle le servît bien dans les choses extérieures. Aussi s'appliqua-t-elle avec beaucoup de soin à le satisfaire sous ce rapport. Bien qu'élevée dans la délicatesse et accoutumée à être servie, elle remplissait dans cette maison les fonctions les plus humiliantes ; mais l'heure du travail passée, elle se livrait avec bonheur aux exercices de la piété ; la prière et la lecture entretenaient dans son cœur le feu de l'amour divin ; elle y joignait le jeûne et les plus grandes austérités. Ainsi elle jouissait en secret des dons de Dieu. Son maître, quoique païen, était ravi de sa conduite ; il ne pouvait se lasser d'admirer une religion qui inspirait tant de vertus. Il aimait et estimait Julie à cause de ses belles qualités ; il la

respectait au plus haut degré, et souvent il l'exhortait à se ménager davantage et à prendre plus de soin de son corps. Ces recommandations étaient inutiles; la noble vierge, instruite à l'école de Jésus-Christ, savait mieux que le païen, pourquoi elle traitait rudement son corps, et pourquoi dans ses heures solitaires, elle se donnait à Dieu dans les transports de l'amour le plus pur : « Elle pensait à ce qui est dû au Seigneur, et elle s'occupait à être sainte de corps et d'âme. » Souvent dans la ferveur de ses prières, elle demandait à Dieu, la faveur de mourir en versant son sang pour lui; elle fut exaucée : Dieu lui ménagea l'occasion de cueillir la palme du martyre pour l'ajouter à la couronne de la virginité.

Qu'il est beau de voir une jeune fille, abandonnée à elle-même, dans la maison d'un païen, et restant pure comme un ange; trouvant dans sa piété seule la force de supporter les fatigues et les humiliations de son état, et la force de pratiquer les vertus les plus sublimes. Que de filles de nos jours eussent fait naufrage dans les mêmes circonstances! Il leur suffit parfois de sortir pour quelques mois de la maison paternelle, pour se perdre et revenir chargées de péchés; peut-être même pour couvrir de honte leur honnête famille. D'où vient ce malheur? C'est du manque de piété; c'est qu'elles ne prennent pas les précautions sévères auxquelles sainte Julie avait recours pour se garantir contre le vice et la séduction. Elle fera plus encore.

IIe PARTIE. — SA FOI.

Le maître de Julie, devant faire un voyage dans les Gaules où il transportait de précieuses marchandises du Levant, la fit embarquer avec lui. Le vaisseau étant arrivé à la pointe septentrionale de l'île de Corse, il ordonna de jeter l'ancre et descendit sur le rivage. Les habitants du pays célébraient alors une fête en l'honneur de leurs dieux, auxquels ils allaient sacrifier un taureau. Eusèbe se joignit à eux; mais Julie se tint à l'écart ponr ne pas prendre part à la cérémonie; bien plus, elle s'exprima hautement contre l'impiété et l'extravagance des païens. Félix, gouverneur de l'île, fut bientôt instruit de la liberté généreuse avec laquelle la jeune esclave avait blâmé de tels actes. Il fit appeler le marchand et lui demanda quelle était cette femme qui osait parler ainsi contre les dieux de l'empire. Eusèbe lui répondit qu'elle était une chrétienne, son esclave; qu'il n'avait jamais pu la déterminer à quitter sa religion; qu'au reste, elle était très-fidèle et très-exacte à son devoir, et que jamais il ne la renverrait. Félix proposa alors à Eusèbe de la lui livrer, et lui offrit en échange quatre de ses meilleures esclaves. « Toute votre fortune, répondit Eusèbe, ne suffirait pas pour la payer ce qu'elle vaut. Je me déferais pour la conserver de tout ce que j'ai de plus précieux et de plus cher. »

Félix eut recours à un autre moyen. Il invita le marchand à dîner et donna des ordres pour qu'on l'enivrât. Quand il le vit endormi, il envoya chercher Julie et lui dit : « Sacrifie aux dieux, et, si tu m'obéis, je te rachète et donne la liberté; reçois-en ma parole. » La sainte rejeta cette proposition avec horreur : « Je suis libre, dit-elle, et on l'est toujours quand on sert fidèlement Jésus-Christ, et quoi qu'il puisse m'arriver, jamais je n'achéterai ce que vous appelez liberté par une lâche apostasie. Ne me vantez pas vos superstitions; loin de les respecter, je les abhorre. » Voilà le langage de la foi.

Le gouverneur, irrité de cette réponse, la fit frapper au visage et lui arracher les cheveux. « Si mon Sauveur, dit Julie, a bien voulu qu'on lui donnât des soufflets et qu'on lui crachât au visage, le traitement que vous me faites subir est honorable; il est juste que je sois traitée comme lui. » Pour en finir, le tyran la fit pendre. Les moines de l'île de Gorgone, entre la Corse et Livourne, vinrent enlever son corps pour l'enterrer. Didier, roi des Lombards, le fit transférer en Bresse, en 763.

Admirons à la fois la solide piété de cette sainte et la fermeté de sa foi. Elle est le modèle de toutes les jeunes filles, surtout de celles qui servent. Qu'elles sachent que l'exactitude à leurs devoirs est le meilleur moyen de satisfaire leurs maîtres et de mériter leur respect et leur estime; mais qu'elles n'oublient pas qu'en dehors

de ces devoirs d'état, elles doivent avoir une piété solide et profonde, une foi éclairée et ferme pour se conserver pures et fidèles aux yeux de Dieu, qui est leur premier maître; c'est lui que nous devons aimer et servir avant tous les autres; car les autres passent, mais lui seul demeure éternellement.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de cette sainte. — 5. Plans divers. — 6, Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Eme nos in servitutem regiam. (Gen., XLVII, 19.)

Servus sapiens dominabitur filiis stultis. (Prov., XVII, 2.)

Servo sensato liberi servient. (Eccli., X, 28.)

Nouveau Testament. —Nunc autem liberati a peccato, servi autem facti Deo, habebitis fructum vestrum in sanctificationem. (Rom., VI, 22.)

Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum. (I Cor., VII, 23.)

Libertatem illis promittentes. (II Petr., II, 19.)

2. — SS. PÈRES.

Ingenuitatem spiritalem non sordidat servitus corporalis. (S. J. Chrysost., *Hom.* 41.)

Servilis est omnis passio; et qui servus est peccati, multorum servus. (S. Augustin., *in Joan.*, c. III.)

Melior est subjecta servitus quam elata libertas. (S. Isidor. Hispal., *de Summo bono*, l. III, c. 4.)

3. — COMPARAISONS.

1. Centurio inter servum et dominum nullam differentiam æstimabat, sciens quoniam etsi dignitas in hoc sæculo diversa sit inter eos, una est tamen natura. (Origen., *Homil.* 22.)

2. Servi olim domini sui nomen, aut stigma inustum in corpore, ac præsertim in fronte gestabant; nunc omnes christiani sunt servi inscripti charactere Domini Jesu. (Rhodigan., l. V.)

4. — VERTUS DE CETTE SAINTE.

COURAGE chrétien à supporter le changement disproportionné de son état; de libre et riche être vendue et devenir esclave.

PATIENCE et RÉSIGNATION dans sa servitude.

MORTIFICATIONS continuelles qu'elle pratiquait.

DÉVOUEMENT qui lui gagne la confiance de son maître.

ZÈLE pour la religion en blâmant les sacrifices impies des païens.

RENONCEMENT à la liberté et aux richesses pour demeurer fidèle à Jésus-Christ.

CHASTETÉ des vierges chrétiennes.

JOIE SAINTE du martyre.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. De l'institution irreligieuse et inhumaine de l'esclavage.

II. Le christianisme, religion de justice et de fraternité, a amené successivement son abolition.

III. Actions de grâces à Dieu pour cet immense bienfait.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Sainte Julie, libre et riche, vouée à Jésus-Christ.

II. Sainte Julie, vendue et esclave, fidèle à Jésus-Christ.

III. Sainte Julie, tentée, persécutée, martyrisée, joyeuse de mourir pour Jésus-Christ.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Uzuard. — Adon. — Pierre de Catalogne. — Bollandus et les hagiographes modernes.

7. MARTYROLOGE. — SS. Faustin, Timothée et Venuste, mm. — SS. Castelle et Amelien, id. — Sainte Julie, v. et m. — Sainte Quiterie, id. — S. Marcien, év. — S. Romain, ab. — S. Fulce, conf. — Sainte Hélène, v. — S. Ausone, év. — S. Atton, rel. — Sainte Rite, veuve. — S. Basilique, soldat et m. — Sainte Jolende, v. et m. — S. Leu, év. — S. Vital, pr. — Sainte Alimène.

25 mai. — SAINT YVES, juge official.

(XIIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT YVES.

Yves naquit l'an 1253, le 17 octobre, au diocèse de Tréguier, de parents nobles et vertueux, qui lui procurèrent une éducation convenable à sa naissance. Ils auraient voulu l'engager dans le mariage ; mais l'inclination qu'il avait pour assister les pauvres le détermina à embrasser l'état ecclésiastique. Il serait toujours resté dans les ordres inférieurs, si son évêque ne l'eût forcé de recevoir la prêtrise. Il fut d'abord official, et quand il voyait des personnes que la pauvreté empêchait de poursuivre une cause juste, il leur fournissait l'argent dont elles avaient besoin. Pour fixer le saint prêtre dans le pays, l'évêque de Tréguier lui donna une cure, qu'il n'accepta que par obéissance.

Ce fut un pasteur vigilant et appliqué à ses devoirs. Comme ses instructions étaient solides, pressantes et pleines d'onction, et que, d'ailleurs, son air mortifié, la régularité de sa conduite, et tant d'autres vertus trop éclatantes pour être ignorées, annonçaient à tout le monde qu'il pratiquait le premier ce qu'il enseignait aux autres, Dieu convertit beaucoup de personnes par son ministère.

Il était l'arbitre de tous les différends : ceux qui avaient des affaires embarrassantes ou des querelles à terminer s'en remettaient volontiers à son jugement. Il avait un soin particulier des pauvres ; non-seulement il leur donnait l'aumône, mais il les faisait manger avec lui. Il fit construire une maison capable d'en contenir un certain nombre, ainsi que des malades. Il distribuait son blé à ceux qui n'en avaient point, ou il le vendait pour soulager les malheureux, dès que la récolte était faite, car il avait pour maxime qu'il ne faut pas faire attendre ceux qu'on peut soulager de suite. Un homme, meilleur économe selon le monde, informé de cette conduite, lui dit un jour : « Vous feriez mieux de garder votre blé ; vous le vendriez davantage dans quelque temps. — J'en conviens, dit saint Yves, mais je ne sais pas si je serai alors en vie. » A la fin de l'année, cet homme vint lui dire d'un air content : « Eh bien ! j'ai gagné le cinquième sur mon blé. — Et moi, répondit le saint, je prétends y avoir gagné le centuple en le distribuant aux pauvres. »

Pendant quinze ans il jeûna au pain et à l'eau tout le Carême et l'Avent, et même plusieurs autres jours de l'année ; il ajoutait toujours à ses austérités, afin de se rendre plus conforme à Jésus-Christ crucifié, qu'il se proposait pour modèle, et il disait qu'un chrétien, et surtout un prêtre, en devait être une image vivante. Il couchait tout vêtu sur une claie ou sur un peu de paille, avec un livre ou une pierre pour chevet.

Dans le Carême de l'an 1303, il sentit ses forces diminuer de jour en jour ; mais, loin de se relâcher d'aucun de ses exercices, il crut qu'il devait redoubler de zèle à mesure qu'il avançait vers le terme de sa vie. Rappelant ainsi toutes ses forces affaiblies, après avoir sacrifié à Dieu ses biens, ses talents, son repos, sa santé et sa vie, dans le ministère qui lui avait été confié, il voulut encore mourir dans les fonctions qui y étaient attachées. La veille de l'Ascension, il prêcha son peuple, dit la messe, étant soutenu par deux personnes, et donna des avis à tous ceux qui lui en demandèrent ; ensuite il se mit au lit, c'est-à-dire sur sa claie faite de branches d'osier entrelacées. En cet état il reçut les derniers sacrements avec une nouvelle ferveur. Depuis ce moment il ne s'entretint plus qu'avec Dieu, qu'il devait bientôt posséder, et qui avait été pendant toute sa vie le seul objet de son amour. Il mourut ainsi le dimanche après l'Ascension, le dix-neuvième jour de mai 1303.

PANÉGYRIQUE DE SAINT YVES.

TEXTE : *Non in vacuum cucurri, neque in vanum laboravi.* (Philip., II, 16.)

Ces paroles sont de saint Paul parlant de lui-même. Ne vous étonnez pas si nous les mettons dans la bouche de ce saint prêtre dont l'Eglise honore en ce jour la mémoire; il fit dans sa sphère ce que le grand apôtre fit dans la sienne : il se sacrifia tout entier au salut des âmes qui lui étaient confiées; il était leur apôtre. A ce propos je voudrais vous entretenir de ces deux points importants : *Mission du pasteur*, première considération; *obligations du paroissien*, deuxième considération.

1re CONSIDÉRATION. — MISSION DU PASTEUR.

Le prêtre est un autre Jésus-Christ. Par le sacrement de l'ordre, il en a reçu les pouvoirs et les obligations. Le Sauveur, parlant de ses prêtres à son Père, disait : « Comme vous m'avez envoyé dans le monde, ainsi je les y envoie. » (Joan., XVII) Plus tard il leur dit : « Allez dans tout l'univers, prêchez l'Evangile à toutes les créatures; baptisez-les, apprenez-leur à faire tout ce que je vous ai dit. » Il ajoute : « Celui qui vous écoute m'écoute; mais celui qui vous méprise me méprise. » C'est pourquoi saint Paul dit : « Que l'homme nous regarde comme les ministres de Jésus-Christ et comme les dispensateurs des mystères de Dieu. » Donc, le prêtre est l'homme de Dieu, appelé à instruire, à édifier, à sauver les âmes; à faire pour les pécheurs ce que Jésus-Christ et les apôtres ont fait pour eux; à vivre et à mourir pour ses paroissiens. Or, c'est bien ce qu'a fait saint Yves.

Né en 1253, de parents nobles et vertueux de la Basse-Bretagne, il reçut une éducation convenable à sa naissance; il étudia à Paris et à Orléans. Ses études et ses succès ne lui firent cependant pas oublier une recommandation que sa mère lui faisait souvent : « Mon fils, lui disait-elle, vivez de manière à devenir un saint. » La réponse de l'enfant était : « C'est bien le but où je tends. » Jeune homme, il y pensait chaque jour. Cette réflexion : Je dois devenir un saint, faisait sur lui une profonde impression, le portait puissamment à la vertu et l'éloignait de l'apparence même du mal. Les scandales de ses compagnons d'étude, loin de nuire à sa piété, ne servaient qu'à lui inspirer plus d'horreur pour le vice et plus de vigilance sur lui-même. Pendant qu'il brillait, par sa vaste intelligence, dans les sciences et les lettres; pendant que les Universités de Paris et d'Orléans admiraient à la fois ses talents et sa piété, le paisible jeune homme portait le cilice, jeûnait au pain et à l'eau, dormait sur une natte, n'ayant pour chevet qu'un livre ou une pierre. Pour se garantir contre les orages des plus dangereuses passions, il avait fait vœu de chasteté. Il ressemblait bien à Louis de Gonzague. Ses parents l'engagèrent souvent à se marier, en lui offrant plusieurs partis honorables; il les refusa tous avec modestie, disant que sa vie d'étude renfermait une sorte d'incompatibilité avec le mariage.

Enfin, il entra dans l'état ecclésiastique. Par humilité, il eut voulu rester toujours dans les ordres mineurs; mais son évêque l'obligea à recevoir la prêtrise. Bientôt il fut nommé official de l'église de Rennes. Il s'acquitta admirablement de ces fonctions difficiles et délicates. Les veuves, les orphelins et les pauvres trouvèrent en lui un avocat et un défenseur. Il fut chargé du même emploi à Tréguier, où il fut surnommé l'avocat des pauvres. Quelque temps après, il fut envoyé dans la paroisse de Tresdretz, qu'il desservit pendant huit ans, et ensuite dans celle de Lohanec, où il demeura jusqu'à sa mort.

Il fut toujours un pasteur vigilant et appliqué à ses devoirs. Dans sa vie privée, tout était ferveur, innocence, austérité. Il se levait toujours à minuit pour réciter son office, couchait sur la paille et vivait pauvre. Dans sa vie publique, tout était

édification, charité et humilité. A l'autel il paraissait un ange, en chaire un chérubin brûlant d'amour, au confessionnal un père et un ami des pauvres pécheurs; dans les familles un ange de paix. Mais ce qu'il fit pour les pauvres de sa paroisse est incroyable. Dans l'hôpital qu'il avait fait bâtir à la porte de son presbytère, on le voyait laver les pieds aux malades, panser leurs plaies, les servir à table et manger leurs restes. La récolte finie, il distribuait son blé aux indigents. Un jour, quelqu'un lui conseillait de le garder pour le vendre plus tard à meilleur prix : « Que sais-je, répondit-il, si je serai alors en vie. » A la fin de l'année, cet homme vint lui dire : « En attendant ainsi, j'ai gagné un cinquième. — Et moi, répliqua le saint, j'ai gagné le centuple en distribuant mon blé aux pauvres. » Il mourut comme meurent les saints, le 19 mai 1303, à l'âge de cinquante ans.

IIe CONSIDÉRATION. — OBLIGATION DU PAROISSIEN.

N'oublions pas, M. F., ce que sont les paroissiens à l'égard de leur curé. Les devoirs de l'un renferment ceux des autres. Saint Bernard dit aux prêtres : « Votre paroisse est une cité, veillez à sa garde et à sa concorde ; c'est une épouse, ornez-la ; ce sont des brebis, nourrissez-les. » Ainsi, vous êtes la cité, une cité d'âmes que la vigilance du chef doit maintenir dans la grâce et dans la paix avec Dieu et les hommes ; vous êtes pour lui une épouse qu'il doit purifier de ses vices et orner des plus belles vertus; vous êtes des brebis qu'il doit nourrir de sa parole et du pain eucharistique. Or, des devoirs du pasteur découlent ceux des ouailles. 1. Cité, vous devez obéir à votre chef, écouter ses avertissements et suivre ses conseils; dans vos peines, dans vos divisions, dans vos embarras de conscience ou de ménage, vous devez recourir à lui et le laisser agir pour votre plus grand bien. Combien de dangers sa sagesse éloignera de vous! Que de fautes sa prévoyance vous ménagera! 2. Épouse, vous devez savoir que, devant Dieu, votre âme appartient au prêtre. Souillés de péchés, vous devez vous adresser à lui pour être purifiés dans le sacrement de pénitence; malades, vous l'appellerez pour vous fortifier contre la mort par l'extrême-onction; du baptême à la mort, vous devez vous confier à votre pasteur pour qu'il vous enrichisse de vertus, qu'il déracine en vous les vices grossiers qui défigurent votre âme et la feraient rejeter de Dieu. 3. Brebis, vous écouterez la voix du pasteur qui doit vous nourrir, non pas par le pain matériel, mais de ce pain spirituel, dont il est dit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » En assistant à ses instructions, vous vous rappellerez ce mot du Sauveur : « Qui vous écoute m'écoute; qui vous méprise me méprise. » Vous croirez entendre Dieu lui-même qui vous parle par la bouche de son serviteur. Vous renfermerez sa parole dans votre cœur pour qu'elle y fructifie pour le grand jour de la moisson.

Le prêtre doit vous nourrir du pain eucharistique. Lors donc qu'il vous appelle à la communion, vous ne refuserez pas d'accourir, sachant la touchante profondeur de cette parole de Jésus-Christ : « Je suis le pain vivant descendu du ciel pour la vie du monde. » L'enfer est pour ceux qui n'en veulent pas ; le ciel est pour ceux qui s'en nourrissent dignement.

Oh! M. F., il me semble qu'en ce moment il est tel de nos auditeurs qui se dit : « Vraiment, jusqu'ici je n'avais pas compris ce que c'est que le prêtre ni ce que doit être un vrai paroissien. » Qu'au moins il en soit autrement dès aujourd'hui; c'est la voie du salut.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Axiomata. — 5. Vertus spéciales du saint. — 6. Plans divers. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Non habebis in sacculo diversa pondera, majus et minus. (Deut., XXV, 15.)

Si justitiam quis diligit, labores hujus magnam habent virtutem. (Sap., VIII, 8.)

Noli quærere fieri judex, nisi virtute valeas irrumpere iniquitates. (Eccli., VII, 6.)

Nouveau Testament. — Scimus quia verax es, et in veritate doces. (Matth., XXII, 16.)

Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei Deo. (Id., *ibid.*, 21.)

In carcere eram et venistis ad me. (Id., XXV, 36.)

Et appropians, alligavit vulnera ejus, infundens oleum et vinum. (Luc., X, 34.)

2. — SS. PÈRES.

Sciat advocatus non in clamore vocis, nec in forensis assertione patrocinii, sed in conscientiæ integritate esse innocentiæ defensionem. (S. Ambr., *in Ps.* CXVIII.)

Justus advocatus causas injustas nullo modo suscepit. (S. Gregor. Magn., *Hom.* 7 *in Ezech.*)

Mali advocati sunt in conviviis scurræ, in exactionibus harpyæ, in collocutionibus bestiæ, in quæstionibus statuæ, ad intelligendum saxei, ad judicandum lignei, ad ignoscendum ferrei, ad amicitias pardi, ad facetias ursi, ad fallendum vulpes, ad superbiendum tauri, ad consumendum Minotauri. (Cassiodor., *in Ps.* LXIII.)

Causa viduæ intret ad te, causa pauperis, et ejus qui non habet quod det. (S. Bernard., l. I *de Considerat.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Advocati mali, synagoga sunt Sathanæ. (Hugo, card., *in Apoc.*, c. III.)

2. Advocati mali in modum ranarum sunt, de ore diaboli exeuntes. (Id., *in Ps.* LXXVII.)

3. Salomon porticum in quo tribunal erat, cedrinis lignis a pavimento usque ad summitatem texit, ut indicaret judices, perinde ut cedros, rectos et incorruptos esse debere. (III Reg., VII.)

4. — AXIOMATA.

1. Militia, mercatio, procuratio seu advocatio vix fit sine peccato. (Fr. Titelm., *in Ps.* XLIV.)

2. Lucrum in arca, damnum in conscientia.

3. Pecuniam captatis, sed animam captivatis. (Innocent. III, *de comptentu Mundi*, l. I, c. 4.)

4. Fiat justitia, pereat mundus.

5. Justitia sola respublica sustentatur.

6. Summum jus, summa injuria. (Lohner, *Bibl. concion.*)

5. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

1. Son renoncement au mariage et aux avantages du siècle.

2. Faim et soif de la justice, soit en la rendant, soit en défendant les clients, soit en prêtant de l'argent à ceux qui n'en avaient pas pour défendre leur cause.

3. Mortifications. Il jeûnait au pain et à l'eau; il couchait tout vêtu sur une claie ou sur la paille.

4. Persévérance dans ses fonctions jusqu'à sa mort.

6. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(La Rue, *Panégyrique pour une assemblée de magistrats et d'avocats.*)

Texte : *Erudimini qui judicatis terram.* (Ps. II, 10.)

I. Défendre la justice, c'est la fonction de l'avocat; saint Yves s'acquitta admirablement de cette fonction.

II. Rendre la justice, c'est la fonction du juge; saint Yves est encore sur ce point un parfait modèle à imiter.

—

IIe PLAN.

(De la Boissière.)

Texte : *Provide de omni plebe viros prudentes et timentes Deum, in quibus sit veritas, et qui oderint avaritiam.* (Exod., XVIII, 21.)

Imiter dans ce saint : 1. Sa crainte de Dieu : *Timens Deum.* — 2. Son amour pour la vérité : *In quo sit veritas.* — 3. Son horreur pour l'intérêt : *Qui oderit avaritiam.*

—

IIIe PLAN.

(De la Tour-du-Pin, *Panégyrique prêché devant les avocats en* 1732.)

Texte : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatæ sunt.* (Ps. LXXXIV, 11.)

I. Grandeur d'âme de saint Yves, compatissante au besoin des pauvres, incapable de dé-

guisemeni et de faiblesse : *Misericordia et veritas.*

II. Sa probité exacte et accommodante pour décider équitablement ou terminer à l'amiable tous les procès : *Justitia et pax.*

—

IV[e] PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Saint Yves, modèle du magistrat, de l'avocat, du juge, par son application : 1. A rendre la justice. — 2. A défendre l'opprimé. — 3. A aider de ses secours le pauvre qui n'a pas les moyens de se défendre.

II. Saint Yves, modèle du bon chrétien : 1. Par ses mortifications. — 2. Par ses aumônes. — 3. Par son bon exemple.

III. Saint Yves, modèle du bon curé, par la perfection avec laquelle il remplit les devoirs de son ministère.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES.

Annales de la Bretagne. — Bollandus. — Giry. — Baillet. — Godescard. — Rorhbacher.

PRÉDICATEURS.

La Rue. — De la Boissière. — La Tour-du-Pin.

8. MARTYROLOGE. — S. Didier, év. de Langres, m. — SS. Epitace et Basilée, id. — SS. Quintien, Lucius et Julien, id. — Les SS. martyrs de Capadoce et de Mésopotamie. — S. Didier, év. de Vienne, m. — S. Michel, év. — S. Mercurial, id. — S. Euphèbe, id. — SS. Eutique et Florent, moines. — S. Sicarius, ab. — S. Guibert, id. — S. Yves, official et curé.

---

24 mai. — NOTRE-DAME DE BON-SECOURS.

(XIX[e] SIÈCLE.)

FÊTE DE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS.

Le saint pape Pie V, ayant organisé la croisade qui devait gagner la bataille de Lépante, mit la flotte et l'armée des croisés sous la tutelle de la sainte Vierge ; après la victoire, il ordonna qu'on ajouterait à ses litanies l'invocation *Auxilium Christianorum !* Secours des chrétiens! et depuis ce temps, on a invoqué Marie sous ce titre, dans les prières publiques de l'Eglise.

Le pape Pie VII, de glorieuse et sainte mémoire, invoqua Marie dans le cours de ses grandes tribulations, et il mit sous sa protection l'Eglise universelle ; après le triomphe, aussi merveilleux qu'inattendu, auquel participèrent les puissances même hérétiques et schismatiques, et qui le replaça sur son trône, il établit et fixa au 24 de mai une fête spéciale en l'honneur de Notre-Dame-de-Bon-Secours. O bonne Mère, secourez-nous!

FÊTE DE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS.

TEXTE : *Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui?* (Eccli., XLIX, 15.)

Dans les temps anciens, même chez les païens, on avait des lieux de sûreté pour les coupables, des asiles où le glaive de leurs ennemis ne pouvait aller les frapper. Ces asiles, ces lieux protecteurs étaient des temples, des autels, des sanctuaires, et même des villes entières. Ces lieux ont disparu ; mais Dieu n'a pas voulu nous priver d'un abri protecteur ; il nous a donné Marie, que l'Eglise invoque sous le beau titre de secours des chrétiens. Une foule de sanctuaires sont consacrés à la Vierge sous le titre de Notre-Dame de Bon-Secours. Là, la miséricordieuse Mère de Jésus opère les plus grands prodiges. C'est pour vous inspirer une filiale confiance en elle que je viens en ce jour vous exposer ces deux vérités : *Marie est le secours des chrétiens,* premier point ; *motifs de confiance,* deuxième point.

Ier POINT. — MARIE EST LE SECOURS DES CHRÉTIENS.

1. Ce n'est pas en vain que l'Eglise honore en ce jour la bienheureuse Vierge comme secours des chrétiens. Pour comprendre comment Marie est devenue notre refuge, il suffit de se transporter en pensée sur le Calvaire. Je vois là une femme, silencieuse au pied de la croix. C'est la mère de la grande victime. Que vient-elle faire là? Ah ! elle vient y recueillir un héritage et une mission auprès des hommes.

Jésus-Christ est sur le point d'expirer. Embrassant d'un dernier regard tous les pécheurs du monde, et voyant l'apôtre bien-aimé qui les représente, il dit à Marie : « Femme, voilà votre fils ! » C'est comme s'il eût dit : Cet homme et tous ses semblables seront désormais vos enfants ; dilatez votre cœur, ô Marie, je vous les donne, je vous les confie ; renfermez dans cet asile sacré toute la grande famille humaine pour la protéger contre ses ennemis. Marie a donc reçu de Jésus mourant le titre de Mère des hommes ; elle en a accepté les droits et les devoirs, et elle nous dit à tous : « Une mère peut-elle oublier l'enfant de son sein et n'avoir pas compassion de lui ? » Voilà dix-huit siècles qu'elle remplit à l'égard des pécheurs ce rôle sublime de Mère, qu'elle a reçu de son divin Fils. Des milliers de sanctuaires ont été témoins des grâces extraordinaires qu'elle a accordées à la prière de ses enfants : conversions, guérisons, consolations, secours de tout genre qu'elle ne cesse de leur prodiguer.

2. L'Eglise appelle Marie la mère de miséricorde. En effet, ce titre de mère l'attendrit sur le sort des pécheurs. Une mère donne la vie ; mais Marie s'intéresse particulièrement à la vie spirituelle, à la vie surnaturelle des âmes. C'est cette vie de la grâce qu'elle donne à ceux qui l'ont perdue par le péché mortel, Le pécheur, malgré les apparences extérieures de la santé et de la vie, est véritablement mort devant Dieu. Marie le voit, Marie le sait, et s'attendrit sur l'état déplorable de cette âme. Ses entrailles de mère s'émeuvent et elle demande sans cesse pour nous grâce et miséricorde. Elle fait chaque jour ce qu'elle a fait pour les pauvres époux de Cana, en faveur desquels elle sollicita le premier miracle de Jésus-Christ. Elle fait ce qu'elle a fait au pied de la croix pour le bon larron. Saint Pierre Damien dit : « Si le bon larron dut sa grâce aux prières de Marie intercédant pour lui au pied de la croix, que ne doivent pas espérer les pécheurs de la miséricorde de Marie. » Ah ! M. F., si je pouvais ici vous dérouler la touchante histoire des miséricordes de Marie ! S'il m'était donné d'ouvrir les annales de ces nombreux sanctuaires qu'elle a signalés à la piété des fidèles par les plus étonnantes faveurs ; si vous pouviez entendre les cris d'allégresse, les chants d'actions de grâces, et voir les larmes des pauvres pécheurs qu'elle a ramenés à la vertu, des affligés qu'elle a consolés, des malades qu'elle a guéris, des familles qu'elle a protégées, vous seriez transportés d'un enthousiasme involontaire et touchés vous-mêmes jusqu'aux larmes ; vous vous écrieriez comme les pieuses populations de l'Italie : Vive Marie ! vive la Mère de miséricorde ! vive Notre-Dame-de-Bon-Secours !

IIe POINT. — MOTIFS DE CONFIANCE.

1. Pourquoi se défier de Marie? Est-ce qu'elle ne serait pas assez puissante auprès de Dieu? Mais ce serait dire qu'une mère ne peut rien sur le cœur de son fils. Que sera-ce donc quand on parle d'une telle mère et d'un tel fils? Si le fougueux Coriolan a vu toute sa colère s'apaiser à la voix de sa mère, et a épargné Rome qu'il avait juré de détruire, combien plus Jésus-Christ n'arrêtera-t-il pas les foudres de sa justice prête à frapper les pécheurs? Saint Bernard dit : « C'est pour les malheureux, ô Marie, que vous êtes devenue la Mère de Dieu ! »

2. Si elle est si puissante en sa qualité de Mère de Dieu, son titre de mère des hommes lui inspire pour eux une bonté inépuisable. « Dieu lui-même ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » Or, Marie est la créature qui ressemble le plus à Dieu ; sa bonté est formée sur celle de son divin

Fils, et elle la rend sans cesse attentive à nos besoins. C'est ce que semble lui avoir voulu imposer le Sauveur mourant, quand il disait à Jean : « Mon fils, voilà votre mère ! »

3. Marie est en particulier l'avocate et la protectrice des pécheurs. Dieu aime les petits, les faibles, les pécheurs ; il a dit lui-même : « Je ne suis pas venu pour les justes ; mais pour les pécheurs. » Marie de même est là, entre Dieu et nous, particulièrement à cause des pécheurs. Elle prie sans cesse pour obtenir pour eux lumière, grâce et pardon. C'est pourquoi l'Eglise l'appelle : secours des chrétiens, refuge des pécheurs, consolatrice des affligés.

4. Marie a montré sa miséricorde envers les pécheurs en consentant au mystère de l'incarnation, en unissant ses larmes et ses souffrances à celles de son divin Fils, en remplissant le monde du bruit de ses faveurs innombrables et des preuves incontestables de sa puissante intercession.

Où est le pays qui n'ait ses sanctuaires privilégiés consacrés à Marie sous les titres les plus variés ? Quel est le siècle qui n'ait à offrir les exemples les plus touchants de son intervention miséricordieuse ? Surtout dans notre siècle et dans notre France, où, depuis plusieurs années, le culte de Marie s'est développé avec tant de rapidité et de puissance. Ah ! c'est que le monde commence à comprendre le rôle sublime que Marie remplit à son égard. L'histoire du passé est garante de l'avenir, et chacun cherche auprès de notre Dame un secours pour les besoins de cette vie, et particulièrement pour le moment fatal de la mort. O Marie ! secours des chrétiens, ne nous abandonnez pas à la porte de l'éternité !

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Titres relatifs à cette fête. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Salvum fac filium ancillæ tuæ. (Ps. LXXXV, 16.)

Qui me invenerit, inveniet vitam et hauriet salutem a Domino. (Prov., VIII, 35.)

In me omnis spes vitæ et virtutis. (Eccli., XXIV, 25.)

Nouveau Testament. — Ave, gratia plena, Dominus tecum. (Luc., I, 20.)

Dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent. (Joan., II, 3.)

Semper vivens ad interpellandum pro nobis. (Hebr., VII, 25.)

2. — SS. PÈRES.

Mihi patronam sentiam acceptissimam. (S. Greg. Nyss., *in tragœdia de Christo patiente.*)

Sancta Maria, succurre miseris, juva pusillanimes, refove flebiles, ora pro populo... sentiant omnes tuum juvamen quicumque celebrant tuam sanctam commemorationem. (S. Augustin., *Serm. de Sanctis.*)

Nullus est qui salvus fiat, Sanctissima, nisi per te. (S. German., Constantinop. *Hom. de Zona.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Cum diligat orationes sanctorum, Christus et exaudiat, multo magis Matrem suam exaudit pro peccatoribus orantem. (V. Beda, *Hom. de sancta Maria.*)

2. Eva veluti corvus in diluvio fuit infidelissima mediatrix ; Maria velut fidelissima columba fuit fidelium mediatrix. (S. Bonavent., *in Speculo.*)

3. Maria propter nos bene comparatur auroræ ; ipsa nobis est ad Deum mediatrix, ad angelos pacificatrix, ad dæmones defensatrix, ad nos illuminatrix. (Id., *ibid.*)

4. — TITRES RELATIFS A CETTE FÊTE.

Auxilium christianorum. (Pius V.)

Auxilium periclitanti. (S. Laurent. Justin., *de cast. Connubio.*)

Auxiliatrix præsens. (S. Bernard., *Serm. 2 de advent.*)

Propugnatrix confidentium in te. (S. Ephrem., *de Laudib. virg.*)

Virtus pugnantium et corona victorum. (S. Augustin., *Serm. de Sanct.*)

Confugium periclitantium. (S. Laurent. Just., *Serm. de Assumpt.*)

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Breton.)

I. Marie peut nous secourir. Elle est : 1. La fille du Père. — 2. La mère du Fils. — 3. L'épouse du Saint-Esprit.

II. Elle veut nous secourir, étant notre mère à tous. (Voyez le développement de ce plan au tome II, p. 176, de notre *Mois de Marie des Prédicateurs.*)

—

IIe PLAN.

(M. l'abbé Bolard, missionnaire.)

I. Bonté et miséricorde de Marie d'après l'Ecriture. Preuves tirées : 1. De la parole de Dieu. — 2. De la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

II. Bonté et miséricorde de Marie d'après la tradition de l'Eglise. Preuves tirées : 1. De la doctrine et de la conduite de l'Eglise. — 2. Des merveilles de conversions.

(Voir le développement de ce sermon au t. II, p. 197, de notre *Mois de Marie des Prédicateurs.*)

—

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Tous les hagiographes modernes, depuis saint Pie V, font mention de l'institution de la fête de *Notre-Dame de Bon-Secours* : AUXILIUM CHRISTIANORUM.

On trouvera d'excellents matériaux et instructions s'y rapportant, dans le tome II de notre *Mois de Marie des Prédicateurs*, aux titres : *Puissance* de Marie; *Miséricorde* de Marie; Marie est *notre Mère.*

7. MARTYROLOGE. — S. Manahen. — Sainte Jeanne. — S. Vincent, m. — Sainte Afre, id. — SS. Donatien et Rogatien, id. — SS. Zoïle, Servilius, Félix, Silvan et Dioclès. — S. Mélèce, général, et deux cent cinquante soldats, ses compagnons, mm. — Saintes Suzanne, Marcienne et Palladie, id. — S. Robustien, id. — S. Vincent de Lerins. — Translation de saint Dominique à Bologne. — S. François Régis, jésuite. — S. Siméon Stylite. — S. Missolin, c. — S. Guillaume, id.

---

25 mai. — SAINT GRÉGOIRE VII, pape.

(XIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT GRÉGOIRE VII.

Hildebrand, né à Loano, dans la Toscane, était fils d'un charpentier. Son intelligence et son amour de l'étude engagèrent un de ses oncles, abbé d'un monastère, à se charger de son éducation ; il répondit si bien aux soins de ses maîtres qu'il devint une des plus brillantes espérances de l'Église.

Grégoire VI, partant pour l'Allemagne, après s'être démis de la papauté, se fit accompagner du jeune Hildebrand. Ils passèrent à Cluny, où l'abbé saint Odilon, devinant les éminentes qualités de ce jeune clerc, le détermina providentiellement à rester avec lui : l'éducation sévère d'un cloître, pleine de sa ferveur primitive, devait former cette âme. Odilon le conserva sept ans, avec la consolation de pouvoir le proposer à tous ses religieux comme un modèle accompli.

La réputation de science, d'intégrité et de sagesse du moine Hildebrand, s'étendit hors du monastère; et quand l'évêque de Toul, Brunon, devenu pape sous le nom de Léon IX, passa par Cluny se rendant à Rome, il voulut emmener ce jeune moine pour en faire son conseiller ; il lui donna la direction du monastère de Saint-Paul, et le créa cardinal. Envoyé en France, pour l'extirpation des abus, le prêtre austère y fit une rude guerre aux vices, et dans un concile tenu à Tours, il força le fameux Bérenger à renoncer à ses erreurs. Sous les papes Victor II, Etienne IX, Nicolas II et Alexandre II, le grand cardinal jouit de la plus haute influence : il fut l'âme de leurs conseils ; nulle mesure importante ne fut prise sans lui.

A la mort du dernier, la multitude le demanda pour pape, et d'un commun accord, le Sacré-Collége se rendit aux vœux du peuple : il fut proclamé, en 1073, sous le nom de Grégoire VII. L'Église était alors dans un état déplorable, par suite de l'ambition des princes et des seigneurs, et par les désordres du clergé. A cette

époque de fer il fallait le bras de fer de Grégoire. Dans un concile tenu à Rome, il posa les règles d'une réforme nécessaire, et il mit toute son énergie à les faire passer dans la pratique universelle. Nul pape, depuis les apôtres, ne déploya peut-être un pareil courage pour procurer la liberté de l'Eglise ; nul sûrement ne soutint de plus rudes travaux, ne souffrit de plus amères tribulations, pour la cause de la vérité. L'empereur Henri IV, irrité d'un décret qui lui interdisait les investitures des bénéfices ecclésiastiques, poussa l'esprit de vengeance jusqu'à faire attenter à ses jours ; mais le pape fut sauvé par l'amour de son peuple. Grégoire cita l'empereur à comparaître devant lui, pour répondre des crimes dont on l'accusait de toutes parts. Henri fit déposer Grégoire, dans un conciliabule, à Worms ; Grégoire lança contre lui une bulle d'excommunication, et l'empereur se vit bientôt abandonné de tout le monde.

Vaincu par la défection de ses amis les plus ardents, Henri se soumit et prit le chemin de l'Italie, demandant d'être absous. Grégoire l'attendit à Canosse ; mais doutant de sa sincérité, il voulut le mettre à l'épreuve, et le fit attendre trois jours avant de l'admettre. Il l'avait bien jugé ; car, à peine absous, le tyran retourna en Allemagne, la rage dans le cœur, et prépara une expédition contre l'Italie. Le pape l'excommunia de nouveau ; l'empereur fit de nouveau déposer Grégoire, et créer un antipape, qu'il vint faire sacrer à Rome, à la tête d'une armée formidable. Arraché aux fureurs du tyran par le noble chef des Normands, Robert Guiscard, le saint pape se retira d'abord au Mont-Cassin, puis à Salerne, où le saisit la maladie qui devait le mener au tombeau. En présence des cardinaux assemblés, il protesta que jamais, dans ses actes, il n'avait eu en vue que le bien de l'Eglise et la réforme des mœurs. « J'ai aimé la justice, s'écria-t-il, et j'ai haï l'iniquité : c'est pour cela que je meurs en exil ! » Ce grand pape, qui fut le salut de l'Eglise et de la société, mourut saintement le 25 mai 1083, après douze ans de pontificat, et Dieu, pour répondre à toutes les calomnies qui, dans la suite, devaient essayer de flétrir sa mémoire, glorifia sa tombe par un grand nombre de miracles.

PANÉGYRIQUE DE SAINT GRÉGOIRE VII.

TEXTE : *Custodivit ab inimicis et certamen forte dedit illi ut vinceret.* (Sap., x, 12.)

Ces paroles s'appliquent parfaitement à un homme dont la vie entière n'a été qu'une lutte terrible contre les ennemis de Dieu et de l'Eglise. Il fut envoyé par la Providence pour mettre ordre aux affaires de l'Eglise, pour l'arracher à la corruption du monde, lui rendre sa splendeur première et lui restituer toute la puissance qui s'attache à la vertu. Comme Grégoire VII est une des plus grandes figures de l'histoire du moyen âge et en même temps un des plus grands saints, je m'attacherai aujourd'hui à vous démontrer : *Son génie,* première partie ; *ses vertus,* seconde partie.

Ire PARTIE. — SON GÉNIE.

Fils d'un pauvre charpentier de la Toscane, Grégoire naquit à Loano, et reçut au baptême le nom d'Hildebrand. Son père, frappé de l'intelligence précoce de cet enfant et de son amour pour l'étude, confia le soin de son éducation à son oncle abbé du monastère de Sainte-Marie sur le Mont-Aventin. Accompagnant Grégoire VI en Allemagne, il fut remarqué à Cluny par saint Odilon qui le retint au couvent, où il passa sept ans. Il en fut élu prieur. Un jour on y vit Brunon, archevêque de Toul, qui, nommé pape, s'en allait à Rome. Il consulta Grégoire sur des doutes qui le tourmentaient. Quel spectacle ! Un évêque, un futur pape, un parent du premier empereur du monde, qui s'humilie devant un pauvre moine, et implore ses conseils. Brunon l'emmène à Rome et le crée cardinal sous-diacre et abbé du monastère de Saint-Paul. Le saint religieux, formé par le cloître à la vie dure et

austère, et revêtu de toute la fermeté du génie, domine déjà toute son époque, et fait pressentir le grand rôle qu'il sera bientôt appelé à jouer. Après avoir remis son monastère sur le pied de celui de Cluny, il commença à troubler les consciences de quelques grands coupables. Il les ramena dans la bonne voie par le châtiment et la fermeté inébranlable de son caractère. Envoyé en France, il y présida le concile de Lyon (1055), où il opéra son premier miracle en frappant de mutisme un simoniaque; ensuite dans le synode de Tours il obtint la rétractation de l'hérétique Bérenger qui jura de défendre désormais la doctrine catholique sur la présence réelle.

De retour à Rome, il eut une grande influence sur les papes, dirigeant les conseils, éclaircissant les affaires les plus compliquées : il fut vraiment l'âme de la papauté. Les empereurs d'Allemagne avaient usurpé le droit de se mêler même de la nomination des papes. Hildebrand cherchait à rendre l'Eglise libre : « La plus misérable des femmes, disait-il, peut, suivant les lois de son pays, choisir son époux, et l'épouse de Dieu, traitée comme une vile esclave, ne peut à son gré se réunir à son fiancé. » Il repoussa le candidat impérial, et fit nommer l'évêque de Lucques, Alexandre II. Celui-ci étant mort en 1073, les cardinaux assemblés en conclave devaient lui choisir un successeur. Quand, après huit jours de jeûne et de prières, ils arrivèrent à Saint-Pierre, l'immense multitude s'écria : « Saint Pierre a choisi le cardinal Hildebrand pour pape ! » Les cardinaux furent unanimes à souscrire à ce cri du peuple. Et c'est ainsi que le fils d'un charpentier fut opposé aux rois prévaricateurs, sous le nom de Grégoire VII.

Cette nouvelle jeta la terreur dans toute l'Allemagne où on redoutait le génie et la fermeté du nouveau pape. La lutte devait commencer bientôt. Il voulut affranchir l'Eglise qui était dominée par le pouvoir temporel, régénérer le clergé et les fidèles : lettres, conciles, sévérités, tout fut mis en œuvre par le courageux pontife pour rendre à l'Eglise sa pureté primitive. Ensuite, il s'attaqua à Henri IV, empereur d'Allemagne, prince débauché, violent et despote, du reste un puissant et terrible adversaire, et un persécuteur de l'Eglise. Grégoire VII dut en venir à le retrancher de l'Eglise par l'excommunication. L'Allemagne se révolta contre son souverain qui feignit de céder au pontife, mais peu après (1082) il parut avec son armée devant Rome pour en chasser Grégoire. Il fut lui-même chassé par les Normands. Le grand pontife, après s'être posé comme un mur pour la maison du Seigneur, se sentait mourir d'épuisement. Il dut se retirer à Salerne où il expira en répétant ces belles paroles qui résument sa vie entière : « J'ai aimé la justice et fui l'iniquité; voilà pourquoi je meurs dans l'exil. » Son ennemi, Henri d'Allemagne, traîna dans le désespoir une vie extrêmement malheureuse et finit par mourir de faim sur les marches du perron d'une église. Son corps resta sans sépulture, comme celui d'un excommunié : Dieu avait châtié le persécuteur de son Eglise. Terrible leçon pour ceux qui la dépouillent et la persécutent dans la personne de son auguste chef !

IIe PARTIE. — SES VERTUS.

Grégoire VII ne fut pas seulement un vaste génie, une âme ardente, d'une énergie indomptable, possédant toutes les qualités nécessaires à la grande lutte qu'il devait entreprendre; mais, à côté des talents, Dieu lui avait donné toutes les vertus des saints. Il avait passé dans la solitude plusieurs années de sa jeunesse; là il avait mené la vie la plus austère et la plus humble, là il se forma à des vertus tellement solides que rien au monde ne put jamais les ébranler; là il apprit à mettre la conscience et le devoir au-dessus de toutes les considérations humaines. Ecoutons ce qu'il écrivait au roi de Castille en parlant des princes avec lesquels il allait se mesurer : « J'aurais pu, dit-il, me faire de ces hommes des serviteurs dévoués, en obtenir plus de trésors qu'aucun pape avant moi; mais outre la brièveté de la vie et le mépris qui est dû aux choses humaines, j'ai considéré que nul n'a jamais mérité le nom d'évêque qu'en souffrant persécution pour la justice, et j'ai mieux aimé

encourir la haine des méchants pour obéir aux commandements de Dieu que de m'exposer à sa colère en plaisant aux méchants par l'injustice. » Langage admirable et digne d'un saint!

Dans les grandes entreprises dans lesquelles il usa sa vie, il sacrifia tout à la gloire de Dieu, à la réforme de l'Eglise, au salut des âmes. Dieu qui l'avait armé pour le combat, lui donna aussi la victoire : l'Eglise de Rome délivrée de l'injuste tyrannie des pouvoirs civils d'alors, le clergé relevé, les fidèles purifiés, tel fut le résultat de ses efforts. Il fit plus encore, il désigna à ses successeurs le véritable danger qui menaçait l'Europe chrétienne du côté des Turcs; et ainsi, avant de descendre dans la tombe, il prêcha les croisades et rendit au monde le plus signalé service. C'est ainsi que le Seigneur soutient ceux qui travaillent pour sa seule gloire, en mettant de côté toute considération d'intérêt personnel.

Nous devons apprendre par l'exemple de Grégoire VII que si Dieu nous a donné quelque talent ou quelque grâce spéciale, nous devons employer les dons du Ciel pour agir autour de nous, défendre les intérêts de Dieu et de l'Eglise, sauver des âmes et résister au torrent des passions mondaines. D'autre part, il ressort de cette belle vie une leçon qui trouve en tout temps une trop juste application. C'est qu'il faut se garder de vouloir lutter contre Dieu ou son Eglise; l'homme, fût-il roi ou empereur, est trop faible; tôt ou tard il périt dans le combat. Grégoire mourut calme et heureux; Henri IV mourut misérable et de faim! Restons donc avec l'Eglise ; soyons-en les enfants respectueux et dociles; elle seule peut nous sauver.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Emittes Spiritum tuum et renovabis faciem terræ. (Ps. CIII, 30.)

Ego murus. (Cant., VIII, 10.)

Innova dies nostros. (Thren., V, 21.)

Projicite a vobis omnes prævaricationes vestras et facite vobis cor novum et spiritum novum. (Ezech., XVIII, 31.)

Nouveau Testament. — Renovamini in Spiritu mentis vestræ et induite novum hominem. (Eph., IV, 23-24.)

Admoneo te ut ressuscites gratiam quæ est in te. (II Tim., I, 6.)

Vincenti dabo calculum candidum. (Apoc., II, 17.)

2. — SS. PÈRES.

Non dormiat severitas disciplinæ, in quanto est efficacior emendatio pravitatis, quanto diligentior conservatio caritatis. (S. Augustin., *Ep. Parm.*)

Disciplina Domini ex moribus familiæ demonstratur. (S. J. Chrysost., *Hom.* 10 *in Matth.*)

Nihil est quod disciplina non aut emendet aut salvum faciat. (S. Valer., *Hom.* 1.)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Disciplina est filia justitiæ, soror religionis, amica pœnitentiæ, magistra castitatis, nutrix bonorum, medica omnium. (B. Alanus de Rupe.)

2. Vis et tu diligi a Deo tuo? Reforma in te imaginem suam et amabit te ; repara similitudinem suam et desiderabit te. (Richard. a S. Vict., *in Ps.* CXVIII.)

3. Disciplinæ austeritas, sola est clavis innocentiæ, religionis anchora, custodia cordis. (Petr. Bles., *Ep.* 86.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

SCIENCE religieuse qu'il cultiva avec soin.

INTÉGRITÉ et SAGESSE dans les fonctions qu'il remplit aux monastères de Cluny et de Saint-Paul de Rome.

ZÈLE à extirper les hérésies de son temps, à réformer les mœurs du clergé et des fidèles.

FERMETÉ persévérante à défendre les droits de l'Eglise usurpés par les autorités laïques.

PATIENCE dans les épreuves qu'il eut à endurer.

AMOUR profond de la justice dans tous ses actes, comme il le témoigna par ses dernières paroles. *Dilexi justitiam et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio.*

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Par M. l'abbé Davin, *Enseignement catholique*, 1860.)

Panégyrique historique de saint Grégoire VII.

Ce panégyrique, qui est tout un ouvrage, se compose de ces cinq parties : Saint Grégoire : 1° à Cluny ; 2° à Saint-Paul-hors-les-Murs; 3° à Canosse; 4° à Rome; 5° à Salerne.

—

IIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Mémoire de ce grand pape, injustement attaqué par : 1. Les hérétiques. — 2. Les courtisans des rois. — 3. Les incrédules.

II. Bienfaits religieux, sociaux et moraux, produits par son administration énergique et réformatrice.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

I. Etat déplorable où la tyrannie des grands, le relâchement du clergé, l'ignorance des peuples, avait réduit l'Eglise et la société au temps de Grégoire VII.

II. Efforts et succès de ce grand pape dans le rétablissement de l'ancienne discipline.

III. Luttes, persécutions qu'il endura, son exil et sa glorieuse mort.

6. — ENCOMIA.

« L'Eglise romaine sentit une grande douleur en perdant un si grand pasteur, d'un zèle et d'une autorité incomparables parmi tous les gouvernants; homme si constant, si tenace dans ses droits projets, que prières ou menaces ne le firent jamais fléchir d'un ongle seulement de la voie directe; homme d'un exemple antique et comparable à ces vieux pontifes romains qui souffrirent tous les genres de tortures pour le Christ, audacieux, prudent, avisé et promoteur de la liberté ecclésiastique. » (*Annales* de 1085.)

« A sa mort, tous les religieux de l'un et de l'autre sexe, et surtout les pauvres, pleurèrent. » (Berthold., l. II, c. III.)

« Il s'était fait la forme du troupeau, démontrant par l'exemple ce qu'il enseignait par la parole, et, comme un fort athlète en tout genre, ne craignant pas de se poser comme un mur pour la maison d'Israël. » (Othon de Frisingue.)

« Grégoire était un homme religieux et craignant Dieu, aimant la justice et l'équité, constant dans l'adversité, modéré dans la prospérité, toujours d'un grand cœur, défenseur intrépide des droits de l'Eglise et prêt à tout faire dans les choses de la justice, pourvu qu'il ne fît rien contre Dieu. » (Saint Antonin de Florence.)

« Grégoire VII fut mortifié selon la chair pour être mieux vivifié selon l'esprit. » (Baronius, *Annal.* 1085.)

—

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Lambert, *Vie de saint Grégoire VII.* — Mar. Scot. — Didier, abbé du Mont-Cassin. — Saint Pierre Damien, *Dial.* — Bollandus et tous les hagiographes.

8. MARTYROLOGE. — Urbain, p. et m. — SS. Pasicrate, Valention et deux autres, mm. — S. Denis, év. et m. — S. Boniface IV, p. — S. Grégoire VII, id. — S. Zenobius, év. — S. Aldeline, id. — S. Léon, c. — Translation des reliques de saint François, à Assise. — Translation des reliques de sainte Marie, à Verule. — Sainte Madeleine de Pazzi, v., carmélite. — SS. Manne et Venerand, mm. — SS. Volcade, Vinebaud, Gervar et Regénérar, id. — S. Injurieux, sénateur.

26 mai. — SAINT PHILIPPE DE NÉRI,

FONDATEUR DE L'ORATOIRE (XVIe SIÈCLE).

VIE DE SAINT PHILIPPE DE NÉRI.

Philippe, né à Florence de l'illustre famille de Néri, fut confié par son père à de saints religieux qui l'élevèrent dans la piété et les bonnes études. Craignant toutefois de le voir entrer dans un monastère, ce père le mit chez un oncle qui faisait un grand commerce. Il y passa deux ans, gagnant si bien l'amitié du bon oncle, que le riche négociant pensait à le faire héritier de tous ses biens. Philippe, qui rêvait à d'autres trésors, négligea ces avantages terrestres, de peur de perdre son âme dans le négoce. Il obtint de son père la permission d'aller a Rome, où il se fit précepteur des fils d'un noble Florentin. Il forma l'esprit et le cœur de ses enfants, et il eut la joie de les voir marcher avec un égal succès dans la science et dans la vertu.

Occupé d'instruire les autres, le jeune précepteur s'occupa aussi de s'instruire lui-même, en se livrant à l'étude de la théologie et de l'Ecriture sainte, et il accompagna ses travaux d'une vie si pure et si édifiante, qu'il ne tarda pas à devenir un sujet d'admiration. Le zèle qu'il avait pour porter les âmes à la vertu lui attira de nombreux disciples, à l'aide desquels il forma une confrérie de charité, en faveur des pèlerins qui n'avaient pas de retraite dans la ville. Son confesseur l'engagea, pour être plus utile au prochain, à entrer dans le sacerdoce; il le fit par obéissance, à l'âge de trente-six ans, et il fut reçu dans la communauté des prêtres de Saint-Jérôme. Il serait impossible de dire ce qu'il fit, dès lors, pour la conversion des pécheurs, et ses soins incroyables pour amener à la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Il se livra sans réserve à la conquête des âmes. Le concours de toutes celles qui venaient l'écouter lui donna occasion de faire tous les soirs, une prière publique dans un *oratoire*, qu'il obtint d'ouvrir à cet effet; d'où est venu le nom de la Congrégation qu'il forma pour atteindre le but de ses désirs.

La coutume de notre saint, dès sa jeunesse, était de faire un seul repas dans le jour, et ce repas était d'un peu de pain et d'eau, de quelques olives ou de quelques herbes : il passait trois jours parfois sans prendre aucune nourriture. Souvent il employait des nuits entières à prier, et il n'y avait point de jour qu'il ne visitât plusieurs églises, pour y adorer le divin Sauveur et y vénérer les reliques des saints; s'il goûtait un peu de sommeil, c'était sous le poids de la fatigue, sur la terre nue, ou dans le porche de quelque église, ou même au cimetière, sur les tombeaux des martyrs. Le sujet privilégié de ses méditations était l'amour du Sauveur pour les hommes, et la seule vue d'un crucifix lui arrachait des torrents de larmes.

Néri, au rapport de Baronius, son illustre disciple, était un des hommes les plus capables de son siècle; mais le désir de ne savoir que Jésus, et Jésus crucifié, le fit renoncer à l'étude suivie des lettres humaines : un jour il vendit tous ses livres pour en donner le prix aux pauvres. Occupé de Dieu seul, il reçut bientôt le don le plus sublime de contemplation; il y fut inondé des douceurs et des flammes divines de l'extase. Parfois on l'entendit, en ses ravissements, s'écrier : « Assez, Seigneur, assez! Suspendez le torrent de vos délices. » Où bien : « O Dieu, puisque vous êtes si aimable, pourquoi ne m'avez-vous donné qu'un seul cœur pour vous aimer? » Ou bien encore : « Eloignez-vous, Seignenr; je ne suis qu'un mortel, et vous allez me faire mourir d'amour! » C'est surtout au sacrifice auguste de nos autels que le saint éprouvait ces transports : on le vit plus d'une fois élevé au-dessus de la terre, et la tête resplendissante d'une auréole de lumière céleste. Ces élans d'amour divin devinrent si violents que son cœur, en se dilatant, lui brisa les cartilages des côtes et du côté gauche de la poitrine; aussi l'amour s'épanchait de son cœur en torrent sur ses frères.

Une humilité profonde était la base de ces héroïques vertus; les mépris et les persécutions étaient pour Philippe une nourriture exquise. Les plus hauts honneurs eurent beau s'offrir à lui, il repoussa toute dignité avec horreur; et s'il lui fallut subir celle de général de ses disciples de l'Oratoire, il s'en démit sur la fin de ses jours, pour être tout à fait à Dieu seul. Aussi Dieu récompensa-t-il cette humilité par les dons de prophétie et de miracle; il sauva beaucoup de personnes des plus grands périls; il guérit les malades et les mourants; il ressuscita même un mort; mais surtout il arracha une multitude d'âmes à la mort éternelle. Il jouit souvent de la conversation des anges, et de celle de l'auguste Vierge, mère du Sauveur, qui le délivra une fois, dans une extase, d'uue fièvre violente qui paraissait être à la mort. En sa dernière maladie, qu'il avait prédite, quand il vit arriver le saint viatique, il s'écria : « Voici mon amour, mon amour! les délices de mon âme; donnez-moi promptement mon amour. » Bientôt il alla se réunir à lui dans le ciel; ce fut le 26 mai 1595, à l'âge de quatre-ving-deux ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PHILIPPE DE NÉRI.

TEXTE : *Caritas enim Christi urget nos.* (II Cor., v, 14.)

La parfaite charité qui distingue les vrais serviteurs de Dieu a fait du saint que l'Eglise invoque en ce jour, une des plus brillantes lumières de l'Eglise dans ces derniers temps. Il fut tout rempli de l'amour de Dieu et du prochain. Jamais ministre de Jésus-Christ ne fut plus saintement passionné pour sa gloire, plus dévoré du zèle de sa maison, plus dévoué aux âmes rachetées de son sang, et n'eut plus le droit de dire, avec saint Paul : « La charité de Jésus-Christ nous presse. » Considérons en lui : *Son amour pour Jésus-Christ,* première partie ; *sa charité pour le prochain,* deuxième partie.

Ire PARTIE. — SON AMOUR POUR JÉSUS-CHRIST.

Philippe de Néri était de Florence et né en 1515. Son père était avocat, et, comme sa mère, d'une riche famille de la Toscane. Dès l'âge le plus tendre, son respect pour ses supérieurs, sa ferveur et son humilité, sa douceur et son affabilité le faisaient aimer de tous et lui avaient mérité le surnom de : *Le bon Philippe.* Son père, le destinant au commerce, le plaça chez son oncle, riche marchand du Mont-Cassin. Bientôt cet oncle affectionna tellement son neveu qu'il résolut de lui laisser son immense fortune. Philippe avait une bien autre ambition. Craignant les dangers du monde, il s'en alla à Rome en 1533. Il devint d'abord précepteur des enfants d'un gentilhomme florentin nommé Galeotto Caccia. Le jeune précepteur, âgé seulement de dix-huit ans, mena dans cette maison la conduite la plus édifiante. Pour résister aux passions de son âge, il pratiquait une grande mortification, ne faisant qu'un repas par jour, et ce repas se composait de pain et d'eau, passant souvent toute la nuit en prières. Déjà le Seigneur, pour le récompenser de son amour, le comblait de grâces et de joie au milieu de ces solitaires oraisons.

La crainte du péché et de l'occasion du péché était tellement vive en lui qu'il ne voulut se choisir aucun ami, de peur de mal choisir. Cependant il se trouva des compagnons qui essayèrent de le corrompre par leurs mauvais discours ; mais il leur parla avec tant de force et d'onction qu'il jeta la terreur et le repentir dans leurs âmes. O pourquoi tous les jeunes gens n'agissent-ils pas ainsi ? Pour se rendre plus capable de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, il étudia la philosophie, la théologie, l'Ecriture sainte, les Pères et le droit canonique. A l'âge de vingt-trois ans, il était l'un des hommes les plus savants de son siècle, et on venait le consulter comme un oracle. Quand il eut achevé ses études, il renonça aux lettres, vendit ses livres, en distribua le prix aux pauvres, résolu qu'il était de ne plus s'occuper que de Dieu et des âmes. Son confesseur dut triompher de son humilité pour le faire entrer dans le sacerdoce. Devenu prêtre à l'âge de trente-six ans, il reçut de Dieu des consolations extraordinaires le jour même de sa première messe : ses mains tremblaient de respect, et son cœur était tout brûlant de l'amour de Dieu. Souvent dans la suite, il eut des extases pendant le saint sacrifice. « Son oraison, dit Galloni, avait tout le degré possible de sublimité ; on voyait quelquefois son corps s'élever de terre, et alors son visage paraissait tout rayonnant de lumière. »

Saint Philippe était entré dans la communauté des prêtres de Saint-Jérôme qui avait alors une grande réputation. En 1564, il établit la congrégation de l'Oratoire, composée de missionnaires formés à son école pour instruire et convertir les pécheurs.

L'amour de Dieu rendit le serviteur de Dieu fort et inébranlable au milieu des peines et des calomnies dont l'accablaient les méchants et les jaloux. Le Vicaire de Rome, trompé par de faux rapports, lui défendit un jour de prêcher et de confesser, le menaçant même de la prison, s'il ne changeait de conduite. Philippe, bien

qu'innocent, se soumit sans réclamations, ni murmures, jusqu'à ce qu'on reconnût son innocence.

Convaincu qu'on ne saurait aimer Jésus-Christ, ni lui plaire, si on n'aime sa sainte Mère, Philippe pratiquait la plus tendre dévotion envers celle qu'il appelait sa mère. Aussi quand, attaqué sur la fin de ses jours d'une fièvre violente, il eut sa dernière extase, la sainte Vierge lui apparut : « O très-sainte Mère de Dieu, qu'ai-je donc fait pour que vous veniez à moi? » Tel fut le cri de son humilité. La vérité de ce fait est attestée avec serment par Galloni et les quatre médecins présents. Au milieu de ses douleurs, il répétait de temps à autre : « Seigneur, augmentez mes souffrances, pourvu que vous augmentiez en proportion ma patience. » Enfin, quand on dut l'administrer et qu'il vit entrer le saint Sacrement, il s'écria en fondant en larmes : « Voici mon amour! il vient celui qui fait les délices de mon âme. » Il mourut en 1595, à l'âge de quatre-vingts ans.

M. F., que sommes-nous, comparés à ces saints? Qu'est-ce que notre vie comparée à la leur? Celle-ci n'était qu'un long acte d'amour de Dieu; la nôtre n'est qu'amour du monde.

IIe PARTIE. — SA CHARITÉ POUR LE PROCHAIN.

Philippe était dévoré de zèle pour le salut des âmes. Encore laïque et très-jeune, il se mit à fréquenter les places publiques pour travailler à la conversion des pécheurs. Dieu bénit ses premiers efforts, et il eut le bonheur d'en voir un grand nombre revenir à Dieu. Plus tard, quand il fut prêtre, il puisait dans les secrètes et intimes communications ce feu de la charité qui brûlait son âme. Descendu de l'autel, il se sentait capable de tout faire et de tout souffrir pour arracher une âme à l'enfer. Il se dévoua tout entier à ce ministère, entendant les confessions pendant des journées entières. Sa bonté, sa douceur, sa charité, ses larmes avaient sur les pécheurs les plus endurcis une telle puissance, que leur conversion était assurée dès qu'il pouvait leur parler. On en voyait qui redoutaient son zèle, et le fuyaient de peur d'être obligés de quitter des habitudes qu'ils chérissaient. Les succès merveilleux qu'il obtenait au saint tribunal lui acquirent une telle réputation qu'on venait le consulter de toutes parts, C'est alors qu'il établit dans sa chambre une sorte de conférences spirituelles qui firent un bien immense. Un jour, un jeune homme vint le trouver en lui racontant avec bonheur qu'il venait d'obtenir la permission de faire ses études de droit. Quand il eut fini de dépeindre toute sa félicité, le saint lui dit avec affabilité : « Eh bien! quand vous aurez fini vos études, que ferez-vous? — Alors je serai docteur en droit, dit le jeune homme. — Et ensuite? demanda le saint. — Ensuite, je plaiderai des causes importantes, difficiles, et j'acquerrai une belle réputation. — Et ensuite? reprit Philippe. — Ensuite, je monterai en dignité, l'argent et la fortune me viendront à souhait. — Et ensuite? — Ensuite, je pourrai écouler dans l'abondance une vie calme et heureuse. » Le saint dit encore une fois : « Et ensuite? » — L'étudiant répéta : « Ensuite! ensuite! ensuite! ensuite je mourrai! » Alors saint Philippe éleva la voix et dit : « Et ensuite? » Le jeune homme, cette fois, ne répondit point. Le mot terrible : Et ensuite? lui resta dans l'âme. Peu après il entra dans un couvent, y vécut et mourut comme un saint. C'est ainsi que Philippe convertissait les plus endurcis. Dieu seul peut en compter le nombre, comme aussi de celui des âmes qu'il dirigeait dans les voies de la perfection.

Apprenons, M. F., par l'exemple d'un si grand saint, à aimer et à servir Dieu, en méprisant tout ce qui passe; employons au salut de nos frères les talents ou la fortune que Dieu nous a donnés; et pour enflammer notre cœur de ce double amour, disons-nous parfois aussi : Et ensuite! et ensuite! Ah! vous le savez bien, ensuite vient la grande éternité. Ce sera le ciel ou l'enfer, selon le chemin que nous aurons suivi.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Suscitabo mihi sacerdotem fidelem qui juxta cor meum et animam meam faciet. (I Reg., II, 35.)

Quia repulisti scientiam, repellam te, ne sacerdotio fungaris mihi. (Oseæ, IV, 6.)

Nouveau Testament. — Esto exemplum fidelium, in verbo, in conversatione, in caritate, in fide et castitate. (I Tim., IV.)

Attende lectioni, exhortationi et doctrinæ. (Id., *ibid.*)

2. — SS. PÈRES.

Quod sumus professione, actione potius quam nomine monstremus. (S. Ambros., *de Sacerd. dignit.*, c. 3.)

Sacerdotem virum oportet esse divinum. (Sines., *Ep.* 105.)

In via Domini socios habere desiderate, si ad Deum tenditis, curate ne ad eum soli veniatis. (S. Augustin., *in Joan.*)

Zelum tuum inflammet caritas. (S. Bernard., *Hom. in Cant.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Saint Philippe de Néri apaise Dieu par ses prières, comme le grand prêtre Aaron.

2. Il imite les premiers chrétiens dans sa visite au tombeau des martyrs.

3. La congrégation de saints prêtres que fonde saint Philippe peut être comparée à un cénacle d'anges et de saints.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Vertus de l'étudiant chrétien : vigilance sur sa personne, sur ses fréquentations ; modestie, chasteté, piété, application à l'étude, mortifications.

Vertus du saint prêtre : zèle pour le salut des âmes, pour la visite des malades, pour l'instruction des ignorants ; charité qui le porte à fonder l'hôpital de la Sainte-Trinité.

Poursuite quotidienne et sans relâche des pécheurs, dont il opère merveilleusement la conversion.

Vertus du religieux fondateur d'ordre : confiance en Dieu ; esprit apostolique, renoncement entier à tout ; sagesse administrative ; bon exemple.

5. — PLANS DIVERS.

(Fléchier.)

Texte : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem.....* (I Reg., II, 35.)

I. Dispositions que le saint aporta au sacerdoce : 1. Il en étudie la sublimité. — 2. Il en approfondit la sainteté.

II. Il en remplit scrupuleusement tous les devoirs : 1. Il prêche : *Opus fac Evangelistæ.* — 2. Il veille à la pureté de la doctrine et à la dispenser sagement : *Depositum custodi.* — 3. Il s'applique à l'exercice de toutes les vertus sacerdotales : *Tu vero vigila, in omnibus labora.*

—

IIe PLAN.

(Houdry.)

I. Saint Philippe a rempli exactement tous les devoirs d'un saint prêtre.

II. La fondation de son institut de l'Oratoire a concouru à l'édification de l'Eglise.

—

IIIe PLAN.

(Masson.)

Texte : *Erat enim sacerdos Dei.* (Gen., XIV, 18.)

Il fit à Dieu trois sacrifices : 1. Celui de son cœur. — 2. Celui de son esprit, en l'humiliant. — 3. De son corps, en le mortifiant.

—

IVe PLAN.

(Le P. Nouet.)

Imitation de ce saint : 1. Dans l'exercice de son ministère, où il pratique toutes les vertus. — 2. Dans sa piété, en célébrant le saint sacrifice de la messe.

6. — ENCOMIA.

1. PECTUS EJUS DIVINITUS DILATATUR.

Jure, Philippe, tibi laxatur pectoris arca,
Claudere divinas arcula nescit opes.

2. COR EJUS, AMORE DIVINO ÆSTUANS, DUAS COSTAS PERFRINGIT.

Ima quatit valido Divi cor pectora metu,
Rumpit et augusti fortia claustra sinus.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES ET ASCÉTIQUES.

Antonius Gallonius, Jacobus Baccuis, Jerome Barnabœus ont écrit la vie de ce saint. — Baronius. — Sponde. — Regnaldi : *Annales.* Bollandus. — Baillet. — Croiset. — Nouet. — Godescard. — Giry. — Rorhbacher, etc.

HISTORIENS.

Hermant : *Histoire de l'établissement des Ordres religieux.* — Helyot : *Histoire des Ordres religieux.*

PRÉDICATEURS PANÉGYRISTES.

Masson, Houdry, Fléchier.

8. MARTYROLOGE. — S. Eleuthère, p. et m. — S. Simitrien et vingt-deux autres martyrs. — S. Zacharie, év. et m. — S. Quadrat, m. — SS. Félicissune, Héraclius et Paulin, id. — S. Prisque, id. — S. Augustin, év. d'Angleterre. — S. Philippe de Néri, fond. des Oratoriens. — S. Gau, c. — S. Bobolin, év. — S. Hildevert, id. — S. Lambert, id. — S. Gou, solitaire et c. — S. Beranger, moine.

27 mai. — SAINTE MARIE-MADELEINE DE PAZZI,

VIERGE (XVIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE MARIE-MADELEINE DE PAZZI.

Catherine de Pazzi, née à Florence, en 1566, de l'une des plus illustres familles de cette ville, donna des présages d'une éminente sainteté dès les premières lueurs de sa raison. Son amour des pauvres la poussait, encore enfant, à jeûner pour les nourrir. Ennemie de tout amusement, elle laissait le jeu pour la prière, qu'elle faisait avec une ferveur d'ange, et qu'elle aimait à apprendre aux petites filles pauvres, ses affectionnées compagnes. Elle puisa, dans cet amour de la prière, un tel goût pour la vertu, que les choses de ce monde lui devinrent ennuis et amertumes : son unique bonheur était de parler à Dieu ou de parler de Dieu. Sa piété envers Jésus dans l'Eucharistie était incroyable ; elle recherchait la présence des personnes qui avaient eu le bonheur de communier : elle suivait le Bien-Aimé à l'odeur de ses parfums. Aussi devança-t-on pour elle le temps de la premiere communion ; à dix ans elle reçut son Sauveur dans son âme, et dans l'extase de son bonheur, elle lui fit vœu de n'être jamais qu'à lui seul.

Mise, comme pensionnaire, chez les religieuses de Saint-Jean, elle éprouva une joie incomparable de se voir séparée du monde ; elle y jouit de la douce liberté de se livrer aux mouvements de sa tendre ferveur. Elle demeura dans cette sainte maison jusqu'à l'âge de quinze ans, et alors son père voulut lui procurer un établissement magnifique ; mais jamais la jeune vierge, qui s'était secrètement fiancée au Dieu de son amour, ne put y donner son consentement ; et par ses larmes et par ses prières, elle obtint d'entrer en un monastère de carmélites. Elle y prit l'habit à l'âge de seize ans, avec le nom de Marie-Madeleine. A la profession, elle eut des ravissements pendant quarante jours : c'étaient les délices des noces spirituelles de cette brûlante épouse de l'Agneau sans tache. Elle reçut ensuite de son Epoux lui-même l'invitation de jeûner cinq ans, au pain et à l'eau, excepté les jours de dimanche. Craignant d'avoir sollicité sa profession avec uue trop vive ardeur, elle demanda de passer deux nouvelles années au noviciat, où elle amassa des trésors de toutes sortes de vertus, par son humilité profonde et par un désir inassouvissable de mortification.

La croix est le trône du divin amour : c'est à la croix que voulut être attachée cette amante céleste du Sauveur ; elle ne respira qu'amour et sacrifices. Le Seigneur exauça ses désirs ; il l'éprouva rudement pendant cinq années ; il lui fabriqua une de ces lourdes croix qui écraseraient les épaules d'un ange. Elle fut horriblement tourmentée par des tentations d'orgueil, d'impureté, de gourmandise,

d'infidélité et de blasphème ; elle ne goûtait plus aucun repos, ni jour ni nuit. Les jeûnes rigoureux, les disciplines sanglantes, les cilices armés de pointes de fer, les prières les plus ferventes, rien ne pouvait rendre le calme à son âme agitée. Les démons assiégeaient son esprit par mille spectres hideux ; à tout cela vint se joindre l'accablement des mépris extérieurs; elle ne voyait que sujet d'horreur, au dedans et au dehors. La vue de la croix fortifiait seule son courage ei l'enflammait d'un nouveau désir d'exprimer en elle parfaitement l'Homme de douleur. Thérèse s'écriait : « Ou souffrir ou mourir ! » Madeleine allait plus loin : Non, pas mourir, mais souffrir ! »

Dieu consola enfin cette âme bien-aimée; le jour de la Pentecôte elle eut une extase : l'orage était passé. Les faveurs alors descendirent en elle jusqu'à l'inonder. Devenue pendant quatre ans maîtresse des novices, elle versa du trop plein de son cœur, en abondance, sur ses jeunes postulantes : « La sainte volonté de Dieu ! » leur disait-elle sans cesse. Le seul nom de Dieu, de Jésus, de Marie, suffisait pour enflammer son âme; elle avait sans cesse à la bouche le *Gloria Patri*. Dans ses fréquentes extases ou dans ses transports, on l'entendait s'écrier : O Amour, pourquoi n'êtes-vous pas connu, pourquoi n'êtes-vous pas aimé? » Ou bien : « Que n'ai-je une voix assez forte pour crier jusqu'aux extrémités du monde, Amour ! Amour ! » Ou encore : « Que n'êtes-vous tout langues, ô créatures, pour louer mon Amour, tout cœurs pour aimer l'Amour infini? Ou bien encore : « O Amour, je me meurs de vous voir si peu aimé ! O Amour, Amour, si vous ne trouvez pas où vous reposer, venez, venez dans mon cœur ! » L'ingratitude des hommes, la perte des âmes, arrachaient de ses yeux des torrents de larmes ; elle se fut dévouée à toutes sortes de tourments pour leur salut. Et cependant cette âme, vraiment prodigieuse, se regardait comme l'opprobre de son monastère, le rebut de sa communauté, la plus abominable des créatures : « O néant, se disait-elle, que tu es peu connu ! »

Créée sous-prieure de sa communauté, malgré son énergique résistance, elle se donna toute à ses sœurs; elle passait des nuits entières, sans sommeil, à leur service et aux soins des malades, dont elle guérit plus d'une fois les ulcères en y appliquant ses lèvres. Elle souffrait elle-même cependant : sur la fin de sa vie, de violents maux de tête et de poitrine lui causèrent les plus vives douleurs; une humeur scorbutique lui fit tomber toutes les dents. Elle succomba enfin à toutes ces souffrances; en recommandant vivement à ses bonnes sœurs l'amour des croix, elle quitta la sienne, pour aller jouir des délices éternelles, le 26 mai 1607; elle avait quarante-et-un ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MARIE-MADELEINE DE PAZZI.

TEXTE : *Fratres, qui gloriatur, in Domino glorietur. Non enim qui seipsum commendat, ille probatus est, sed quem Deus commendat.* (II Cor., x, 4.)

L'Eglise honore en ce jour une des plus pures vierges, une des plus belles âmes que le monde ait vues. C'est une des vierges sages dont parle l'Evangile, qui n'ont pas laissé s'éteindre leurs lampes ou leur charité, qui se sont tenues prêtes à l'arrivée du céleste époux, et qui se sont munies en tout temps de l'huile des bonnes œuvres. Chose étonnante ! toute cette vie se résume en trois mots : grandes vertus, tentations, austérités. Arrêtons-nous à ces deux derniers points et exposons quant à nous : *L'utilité des tentations,* premier point; *moyens de les vaincre,* deuxième point.

Ier POINT. — UTILITÉ DES TENTATIONS.

Ne confondons point la tentation avec la faute. La tentation en elle-même n'est pas un mal, puisque Jésus-Christ, la sainteté même, a voulu être tenté, et que les saints l'ont été plus ou moins presque tous. Ainsi voilà sainte Madeleine de

Pazzi; elle n'y a pas échappé. Née à Florence (1566) et élevée très-chrétiennement, elle entra très-jeune dans un couvent de carmélites. Elle porta dans la solitude un cœur encore vierge, une âme que le vice n'avait point atteinte; ne devait-elle pas, plus que personne, se croire à l'abri des orages et des passions qui agitent les enfants du monde? Mais non, Dieu voulant lui accorder des lumières et des grâces extraordinaires, voulut l'humilier et la purifier par les tentations. En effet, c'est là le premier avantage de ces épreuves : elles humilient notre orgueil naturel; elles nous font sentir tout le néant et la corruption de notre nature; elles nous mettent clairement devant les yeux notre propre faiblesse et nous inspirent ainsi une salutaire défiance de nous-mêmes. Or, quand une fois on se défie de soi-même, il n'y a plus qu'un pas jusqu'à la confiance en Dieu. Défiance de soi-même, confiance en Dieu, c'est le commencement et la base de toute vertu solide. Madeleine de Pazzi a été tentée d'une manière extraordinaire; Dieu l'a humiliée au dernier point pour anéantir en elle tout sentiment d'orgueil, d'amour-propre ou de vanité. De cette manière, après avoir fait le vide dans son âme, il l'a remplie des dons du ciel les plus rares. Dieu bâtit sur l'humilité l'édifice de notre perfection, et il se sert des tentations pour enraciner l'humilité dans les âmes.

2. Les tentations apprennent au chrétien à prier. La prière est la grande source des grâces. Or, qui prie le mieux et le plus? Est-ce cette âme calme et exempte de toute tentation que semble avoir apporté avec elle la vertu en venant au monde? Ou est-ce cette âme orgueilleuse qui, comme le pharisien, croit posséder toutes les vertus? Certes non; on ne prie véritablement que dans la crainte, dans le danger, dans la tribulation. Les matelots les plus habitués aux tempêtes prient avec ferveur quand ils tremblent de voir l'abîme s'ouvrir sous leur vaisseau. Ainsi l'âme tentée, plongée dans un torrent de passions qui semble vouloir l'engloutir, sent aussi le besoin de crier vers le ciel et de dire comme saint Pierre : « Seigneur, sauvez-moi, je péris ! » Or, savoir prier, c'est la plus grande de toutes les sciences.

3. Enfin, la tentation est le secret le plus efficace pour enrichir de mérites l'âme qui combat : « Personne ne sera couronné que celui qui aura combattu. » A qui donne-t-il le prix de la course? A celui qui aura le mieux couru? A qui un roi remet-il la croix d'honneur? Au soldat qui aura le plus travaillé, combattu et souffert. Il en est de même auprès de Dieu. La tentation vaincue force en quelque sorte sa justice à récompenser le vainqueur. C'est ce qui vous explique pourquoi les saints les plus élevés en perfection ont été aussi les plus tentés.

C'est donc avec raison que l'Ecriture dit: « Celui qui n'a été tenté, que sait-il ? » La tentation est une source d'humilité, de prières et de mérite; mais non le signe d'une mauvaise conscience.

IIe POINT. — MOYENS DE LES VAINCRE.

Les tentations sont néanmoins un danger; mais seulement pour les âmes tièdes, lâches et imprudentes qui y succombent et y périssent. Il faut donc bien comprendre les moyens de défense que la foi nous fournit.

1. Notre-Seigneur nous indique le premier moyen, c'est la fuite des occasions : « Celui qui aime le danger y périra. » Et saint Paul dit : « Fuyez même l'apparence du mal. » Que fit notre sainte? Jeune encore, elle quitta le monde, ses honneurs, ses plaisirs, ses richesses, et alla cacher au fond d'un cloître ce cœur que les passions auraient peut-être bientôt corrompu. Jeunesse chrétienne, voilà la prudence des saints: ils craignent le péril; ils fuient les personnes, les choses et les lieux qui pourraient les faire tomber dans les piéges de Satan : « Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation. »

2. Notre sainte avait plus que personne l'esprit de prière. Ce n'est pas sans motif que le Sauveur nous dit : « Priez sans cesse. » Le démon redoute la prière; l'âme qui en a pris l'habitude est toujours victorieuse de ses attaques, parce que la prière éclaire, purifie et fortifie l'âme; la prière rapproche Dieu de nous et le place en quelque sorte entre le tentateur et nous pour amortir ses coups. Madeleine de

Pazzi était en quelque sorte toujours en prière; quand sa bouche n'en prononçait pas les formules, du moins son cœur priait; son cœur était uni à Dieu. Est-il étonnant si elle a constamment triomphé des plus violentes tempêtes?

3. Enfin, elle a appelé à son secours les plus rudes mortifications. Non contente d'avoir enchaîné son esprit par le vœu d'obéissance, sa chair par le vœu de chasteté et sa volonté par le vœu de pauvreté, elle y ajoutait des pénitences et des austérités qui épouvantent la nature. Les sens étaient ainsi domptés, soumis à sa raison, sa raison à sa conscience et sa conscience à Dieu. Voilà l'ordre que Dieu exige de nous.

Que font d'ordinaire, même les meilleurs chrétiens? Quelles mortifications volontaires pratiquent-ils? A peine s'ils acceptent sans murmurer celles que le Ciel leur envoie; mais n'est-il pas vrai que, chez la plupart, c'est le corps qui gouverne l'âme; ce sont les sens qui dominent la conscience? C'est donc l'esclave qui fait obéir le maître, Quel désordre! aussi en connaît-on les suites malheurenses.

Chrétiens, nous sommes tentés, attirés vers le vice; nous savons maintenant pourquoi Dieu le permet; mais aussi nous connaissons les moyens de triompher de nos ennemis. Imitons le soldat sur le champ de bataille; pour s'animer au combat il regarde son roi qui le contemple. Regardons Jésus-Christ, notre chef, prêt à nous couronner dans le Ciel.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de la sainte. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Omnis gloria filiæ Regis ab intus. (Ps. XLV, 14.)

Sponsabo mihi in sempiternum. (Oseæ, II, .)

Nouveau Testament. — Dilexit multum. (Luc., VII, 47.)

Semper mortificationem Jesu, in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. (II Cor., IV, 10.)

Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus. (Gal., VII, 20.).

Christo crucifixus sum cruci. (Id., *ibid.*)

2. — SS. PÈRES.

Fuit devotio supra ætatem, virtus supra naturam. (S. Ambros., *de Sancta Agnete.*)

Præceptorem habuit Spiritum sanctum. (S. Basil., *in Mart.*)

Da mihi ut amem te semper quantum volo et quantum debeo; ut tu sis solus tota intentio mea et omnis meditatio mea. (S. Augustin., *in Meditat.*, c. 25.)

Quæ amat ardentius, currit celerius et citius pervenit. (S. Bernard., *in Cant.*, l. III.)

3. — COMPARAISONS.

1. Sicut ignis quo plus accipit nutrimenti eo majorem accipit remunerationem; ea enim accessione materiæ augetur, non obtunditur; ita Dei dilectio accenditur divinarum rerum contemplatione. (Theodoret., *Orat. de caritate.*)

2. Sainte Madeleine de Pazzi peut être comparée, pour son amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, à sainte Marie Madeleine et à sainte Thérèse.

3. Sanctus Joannes vidit virgines in monte sequentes Agnum, quocumque ierit, quia, ut sanctus Gregorius loquitur, per meritum incorruptionis, quæ a terrenis et carnalibus delectationibus se dividunt, in superna Redemptoris gloria sublimantur. (*In l. I Reg.*)

4. Caritas est quasi arbor de qua omnes virtutes procedunt, inter quas primatum tenet obedientia, pro qua ego ipse Deus subire crucem et mortem non dubitavit. (S. Brigitt., l. VI *Revel.*, c. 120.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

Amour de la prière très-marqué dès son enfance.

Renoncement au monde à quinze ans.

Humilité profonde.

Mortifications continuelles. Sa devise était: Non mourir, mais souffrir.

Patience dans les sécheresses spirituelles, les tentations, les épreuves.

UNION avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. — AMOUR EXTATIQUE : *Venerunt nuptiæ Agni et uxor ejus præparavit se.* (Apoc., XIX, 7.)

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Le P. Nouet, *Vie de Jésus dans les saints.*)

TEXTE : *Dilexit multum.* (Luc., VII, 47.)

I. Elle reçut le don de quatre sortes d'amour divin : 1. L'unitif. — 2. Le communicatif. — 3. Le transformant. — 4. Le préservatif.

II. Elle s'infligea les plus grandes mortifications.

III. Sa piété tendre et ardente pour le saint Sacrement.

IIe PLAN.

(Le P. saint Jure.)

I. Ce que cette sainte a fait pour Jésus-Christ. — 2. Ce qu'elle a enduré pour son amour. — 3. Ce qu'elle a dit de ce céleste époux.

IIIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

Nous devons admirer dans sainte Marie-Madeleine de Pazzi : 1. Son esprit de pénitence, son désir des croix, qui fait contraste avec l'innocence de sa vie. — 2. Ses hautes lumières de la contemplation et des extases, qui fait contraste avec sa simplicité d'un enfant et sa docilité sous le gouvernement de ses directeurs.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Bollandistes. — Giry. — Godescard. — Rorhbacher et les hagiographes modernes.

7. MARTYROLOGE. — S. Jean, p. et m. — S. Jules, soldat, id. — Sainte Restitute, v. et m. — S. Ranulfe, m. — S. Eutrope, év. — Le V. Bède, pr. — S. Hildevert, év. — S. Gausbert, ab.

28 mai. — SAINT GERMAIN, évêque de Paris.

(VIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT GERMAIN.

Germain naquit dans le territoire d'Autun, de parents nobles, vers l'an 496. Il fut élevé dans les sciences et dans la piété, et il y fit de merveilleux progrès. Dès qu'il eut achevé ses études, il se retira à Luzi, auprès d'un de ses parents nommé Scopilion, homme d'une rare vertu, près duquel il passa quinze ans. Ils vivaient ensemble dans tous les exercices de la vie solitaire, priant et lisant sans cesse, mais sans négliger le travail des mains. Quoiqu'ils fussent éloigués de l'église d'une demi-lieue, ils s'y rendaient régulièrement, même pendant la nuit, quelque temps qu'il fît.

Saint Agrippin, évêque d'Autun, connaissant tout le mérite de Germain, le fit entrer dans son clergé et lui conféra successivement tous les ordres. Le saint prêtre, croissant tous les jours en vertu, fut fait abbé de Saint-Symphorien d'Autun. C'est alors que Dieu le favorisa du don des miracles et du don des prophéties, et que sa réputation de sainteté s'étendit au loin.

Après la mort d'Eusèbe, évêque de Paris, tout le clergé demanda Germain pour lui succéder. Le roi Childebert y consentit ; et le saint, malgré son humilité et sa résistance, fut obligé de se laisser sacrer vers l'an 555. Sa vie fut vraiment épiscopale. Comme il donnait tout le jour à l'instruction et aux soins que la charge pastorale impose, il croyait devoir employer une partie de la nuit à la prière. Il ne se chauffait point dans les froids les plus rigoureux ; et il pratiqua jusque dans sa vieillesse cette mortification, qui paraît si dure, même aux jeunes gens. Ses repas étaient si sobres, qu'il prenait à peine le nécessaire, et craignant encore de donner quelque chose à la sensualité, il se faisait lire des livres de piété pendant qu'il mangeait, afin de ne point penser à la nourriture qu'il prenait. Il admettait tous les jours plusieurs pauvres à sa table. En voyage, il parlait toujours de Dieu ou chantait ses louanges, Il disait l'office tête nue, même à cheval, quelque mauvais temps qu'il fît. Quoiqu'il dormît très-peu, il souffrait qu'on interrompît son sommeil toutes les fois qu'il se présentait quelqu'un qui désirait lui parler.

Il fut très-considéré de Childebert, qui, connaissant son amour pour les pauvres, le chargeait souvent de distribuer ses aumônes. Un jour ce prince lui ayant envoyé six mille sous d'or, le saint en distribua trois mille. Quand il fut revenu au palais, le roi lui demanda s'il en avait encore : il répondit qu'il en avait la moitié, parce qu'il n'avait pas trouvé assez de pauvres. Distribuez le reste, dit le roi; nous aurons toujours, Dieu aidant, de quoi donner; et, faisant briser sa vaisselle d'or et d'argent, il la fit porter chez l'évêque.

Saint Germain assista au troisième concile de Paris, en 557, au second de Tours, en 566, et au quatrième de Paris, en 573. On a encore sa signature dans les actes de ce dernier concile; elle est en ces termes remarquables : « Germain, pécheur, et, quoique indigne, évêque de l'Eglise de Paris, au nom de Jésus-Christ. » Dieu lui accorda la récompense qu'il destine à ses saints, en l'appelant à lui le 26 mai de l'an 576.

PANÉGYRIQUE DE SAINT GERMAIN.

TEXTE : *Sacerdos magnus, qui in vita sua suffulsit domum, et in diebus suis corroboravit templum.* (Eccli., L, 1.)

Dieu distribue ses grâces comme il l'entend; à l'un il accorde tel don, tel talent, à l'autre tel autre; mais c'est toujours le même esprit qui agit en nous et qui nous pousse à aimer et à servir le Seigneur selon la mesure des grâces et des forces qu'il nous a départies. L'essentiel pour nous, c'est de ne présenter aucun obstacle à l'action de la grâce, et c'est en quoi nous lui manquons souvent. Nous devons servir Dieu exactement dans l'état où il nous a placés. C'est ce qu'a fait admirablement le saint que nous honorons en ce jour : *Il a parfaitement rempli les devoirs de son état,* première considération ; *comment remplissons-nous ceux du nôtre?* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — IL A PARFAITEMENT REMPLI LES DEVOIRS DE SON ÉTAT.

Germain, né de parents nobles, dans les environs d'Autun (496), fut élevé dans la piété et dans les sciences, dans lesquelles il fit de merveilleux progrès. Après avoir achevé ses études, il se retira à Luzy, chez un oncle d'une haute piété. Là, ils se firent une sorte de solitude où, pendant quinze ans, ils se livraient aux exercices de la pénitence et de la mortification, priant et lisant sans cesse, sans cependant négliger le travail des mains.

Saint Agrippin, évêque d'Autun, connaissant toute la vertu de Germain, le fit entrer dans son clergé et le nomma abbé de Saint-Symphorien d'Autun. C'est là que Dieu le favorisa du don des miracles et des prophéties.

Le siége de Paris étant devenu vacant, tout le clergé de cette ville demanda Germain pour évêque. Malgré son humilité et sa résistance, il fut obligé d'accepter le fardeau de l'épiscopat, en 555.

Cette élévation ne changea rien à sa vie ; il resta dur et sévère pour lui-même comme il l'avait toujours été. Il travailla plus que jamais. Donnant toutes ses journées aux devoirs de sa charge épiscopale, il employait une partie de la nuit à la prière. Il ne se chauffait jamais dans les froids les plus rigoureux ; ses repas étaient si sobres qu'il ne prenait que le nécessaire ; et encore, pour ne pas penser à la nourriture, il se faisait lire des livres de piété pendant qu'il mangeait. Etait-il en voyage, il ne faisait que parler de Dieu ou chanter ses louanges. Alors, même à cheval, et par le plus mauvais temps, il disait son office et toujours tête nue.

Il donnait à ses ouailles, non-seulement la nourriture spirituelle de l'instruction, mais encore celle du corps à tous les pauvres qu'il pouvait découvrir. Chaque jour il en admettait quelques-uns à sa table. Le roi Childebert, qui l'estimait beaucoup, connaissant son amour pour les pauvres, le chargeait souvent de la distribution de ses aumônes. Un jour, ce prince lui ayant envoyé six mille sous

d'or, le saint en distribua trois mille. Quand il revint au palais, le roi lui demanda s'il en avait encore; il répondit qu'il lui en restait la moitié, parce qu'il n'avait pas trouvé assez de pauvres. « Distribuez le reste, dit le roi, nous aurons toujours, Dieu aidant, de quoi donner. » Et faisant briser sa vaisselle d'or et d'argent, il la fit porter chez l'évêque.

Pasteur vigilant, il assista à plusieurs conciles, et en dernier lieu, au quatrième de Paris. L'histoire a conservé à ce sujet un monument touchant de son humilité, sa signature, qui est conçue en ces termes : « Germain, pécheur, et quoique indigne, évêque de l'Eglise de Paris, au nom de Jésus-Christ. »

Voilà comment les saints se traitaient; et nous, remplis d'orgueil, sans pouvoir en trouver même un prétexte, nous ne craignons rien tant que le mépris; nous ne cherchons rien tant que l'estime et les honneurs du monde. Aussi, s'il y a entre la vie des saints et la nôtre une énorme différence, il y en a une aussi entre leur mort et la nôtre. Saint Germain mourut, paisible et heureux, en 576 ; mais quand et comment mourrons-nous? Il avait bien rempli les devoirs de son état.

IIe CONSIDÉRATION. — COMMENT REMPLISSONS-NOUS CEUX DU NOTRE.

Chrétiens, nous devons tous connaître, aimer et servir Dieu; c'est la condition absolue pour mériter la vie éternelle. « Celui qui n'a pas la charité est dans la mort. » Mais outre cette loi générale qui regarde indistinctement tous les chrétiens, il y a des devoirs particuliers attachés à certaines conditions spéciales. Remplir fidèlement ces devoirs d'état, c'est encore aimer Dieu, parce que, aimer Dieu, c'est accomplir sa volonté dans toutes les circonstances de la vie.

Entrons dans les détails. Je commence par moi-même : Les devoirs particuliers du prêtre, ses devoirs d'état, l'obligent à vous instruire, à vous avertir, à vous reprendre, à vous corriger, à vous distribuer les sacrements, à veiller sur vous, à prier pour vous, à vous donner le bon exemple. Dieu aidant, j'espère bien remplir ces devoirs de ma charge pastorale.

Maintenant, parmi vous, il y a d'autres personnes encore qui ont des obligations spéciales résultant de la situation où elles se trouvent.

1. Les chefs de la commune doivent maintenir le bon ordre, la tranquillité, la paix entre les habitants; surveiller et punir ceux qui mettent obstacle à l'ordre public, faire observer exactement les règlements de police locale, surtout en ce qui concerne la tenue des auberges.

2. Les aubergistes eux-mêmes ont à éviter de vendre des boissons mauvaises ou trop cher; ils ne doivent pas en donner jusqu'à ivresse, ni aux enfants; ils sont obligés de fermer leur auberge ou hôtel à l'heure déterminée par les règlements, comme aussi pendant les offices; enfin, ils ne doivent souffrir chez eux ni querelles, ni médisances, ni paroles, ni actions contraires à la modestie chrétienne.

3. Les parents doivent à leurs enfants les soins matériels ; et pour l'âme : l'instruction chrétienne, l'éducation, le bon exemple et toutes les facilités de remplir leurs devoirs de religion.

4. Les maîtres doivent à leurs serviteurs un juste salaire, des traitements charitables, la nourriture suffisante, le bon exemple et le temps de servir Dieu, qui est leur premier maître.

5. Les enfants sont tenus de témoigner à leurs parents le respect, l'obéissance, l'affection; de rendre service en toute occasion aux auteurs de leurs jours, de prier pour eux et de prendre soin d'eux; dans leur dernière maladie surtout, de les faire administrer; et s'ils meurent, de les faire enterrer convenablement en priant et en faisant prier pour le repos de leurs âmes. Les serviteurs doivent agir de même envers leurs maîtres.

Voilà, M. F., les devoirs d'état des diverses classes qui composent une population. Pouvons-nous maintenant nous rendre le témoignage de les avoir remplis avec cette fermeté et cette exactitude que nous admirons dans les saints? Si nous

ne l'avons pas fait, d'où vient notre faiblesse? D'où vient cette négligence apathique dans nos obligations les plus sacrées? Ah! c'est que nous n'aimons pas véritablement le Seigneur, sans quoi nous trouverions notre bonheur à remplir nos devoirs d'état. Souvenons-nous de l'exemple de saint Germain; marchons sur ses traces; il y va de notre âme, de notre tout, de notre éternité!

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Inveni servum meum; oleo sancto meo unxi eum. (Ps. LXXXVIII, 21.)

Sacerdos magnus in ascensu altaris sancti... et circa illum corona fratrum. (Eccli., L, 1.)

Nouveau Testament. — Proprias oves vocat nominatim et educit eas et ante eas vadit. (Joan., X, 3.)

Oves illum sequuntur quia sciunt vocem ejus. (Id., *ibid.*)

Docebo vos viam bonam et rectam. (I Reg., XII, 23.)

2. — SS. PÈRES.

Prælatus debet esse misericors aliis, sibi autem austerus. (S. Chrysost., *Hom.* 10.)

Qui præest fratribus, sic agat humili caritate ac benigna severitate, ut eorum servum se esse meminerit. (S. Augustin., *Ep. Parm.*)

Ad prælationem opus est viro forti ad propulsandas injurias, spirituali ad deprehendendas insidias, fideli, qui non quæ sua sunt quærat. (S. Bernard., *Serm.* 30 *in Cant.*)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Sint Antistites similes arcæ Noe, pereuntibus in naufragio gratiæ et violentiæ... illa sicut se objecit procellis, ventis, fluctibus, imbribus; ita quotquot sinu suo recepit, protexit, et incolumes servavit. Sic agant Episcopi, ut omnes salvent. (Oliva, *Conc. in S. Andr.*)

2. Prælatus debet subditis: subsidium orationis, pabulum prædicationis, dispensationem sacramentorum, defensionem contra opprimentes, auxilium in temporalibus, exemplum bonum, vitæ patientiam. (Hugo Card., *in Job.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

PIÉTÉ dès son bas âge.

PRUDENCE et SAGESSE dans l'administration de l'abbaye de Saint-Symphorien.

HUMILITÉ qui le porte à refuser d'être évêque.

MORTIFICATION continuelle.

CHARITÉ envers les pauvres.

ZÈLE pour la discipline ecclésiastique.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(De la Tour-du-Pin.)

TEXTE : *Cum ipso sum in tribulatione; eripiam eum et glorificabo eum.* (Ps. XC, 16.)

I. Saint Germain, par la voie des tribulations, devient un prodige de gloire.

II. Saint Germain, au faîte de la gloire, est toujours un prodige de sainteté.

—

IIe PLAN.

(Par l'abbé Boileau.)

TEXTE : *Apprehendi manum tuam et servavi te; dedi te in fœdus populi in lucem gentium.* (Is., XLII, 6.)

I. Germain tiré des portes de la mort et de la corruption des siècles.

II. Germain élevé au plus saint de tous les ministères, et chargé des plus grands emplois.

—

IIIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

Saint Germain : 1. Solitaire à Luzi. — 2. Abbé de Saint-Symphorien. — 3. Evêque de Paris.

—

IVe PLAN.

(Le même.)

I. Conduite exemplaire de saint Germain à la cour du roi Childebert.

II. Son zèle pour la foi et le maintien de la

discipline dans son administration et aux conciles de Paris et de Tours.

III. Son dévouement pour ses ouailles.

6. — ENCOMIA.

I. REX CHILDEBERTUS VASA AUREA COMMINUIT PER MANUS SANCTI GERMANI PAUPERIBUS EROGANDA.

Aurea munificus confringit pocula Princeps,
Conterit et propria regia vasa manu.
Accipe dona, inquit, tribuasque, Præsul, egenis.

II. SANCTI GERMANI FACIES LUCE PERFUSA CONSPICITUR.

Jure, velut Moses, Germanus lumina sparsit;
Numinis e vultu traxit uterque jubar.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Fortunat, év. de Poitiers, a écrit sa vie. — Grégoire de Tours, *in Histor. Francor.*, l. IV, c. LI, et l. V, c. VIII. — Surius. — Adon. — Uzuard. — Bède. — Baronius. — Bollandus et tous les hagiographes.

8. MARTYROLOGE. — SS. Emilien, Félix, Priam et Lucien, mm. — S. Carone, id. — Sainte Héconide, id. — SS. Crescent, Dioscoride, Paul et Hellade, id. — Les SS. moines de Palestine, mm. — S. Germain, év. de Paris. — S. Sénateur, év. — S. Juste, id. — S. Podius, id. — S. Chéron, m. — S. Mauvien, év. — S. Rigomer, id. — S. Guillaume, comte de Toulouse.

---

29 mai. — SAINT CYRILLE enfant, martyr.

(IIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT CYRILLE.

Dieu qui délie la langue des muets, et qui se fait rendre un témoignage éclatant par les personnes les plus faibles, se servit de Cyrille encore enfant, pour rendre gloire à son nom devant les tyrans. Il avait un père idolâtre qui ne pouvant le porter à invoquer les dieux qu'il adorait, le chassa de chez lui après l'avoir maltraité.

Le juge de Césarée l'ayant appris, ordonna qu'on lui amenât Cyrille. Surpris de ce qu'il prononçait toujours le nom de Jésus, il lui dit avec douceur et en le caressant, qu'il devait détester ce nom, et ne le plus prononcer : Mon enfant, dit-il, je te pardonne tes fautes : ton père te recevra chez lui, tu peux jouir de ses biens, pourvu que tu sois sage, que tu penses à toi, et que tu suives ce qu'il te dira. Le saint enfant devenu en un moment plus éloquent que tous les orateurs, et aussi constant que les plus parfaits dans la piété, répondit au juge : « Je me réjouis de souffrir des reproches pour ce que j'ai fait. Dieu me recevra et je serai bien mieux avec lui qu'avec mon père. Je suis bien aise d'être chassé de ma maison. J'en habiterai une qui est plus grande et bien plus estimable. Je renonce volontiers aux biens temporels pour être riche dans le ciel. Je ne crains point une bonne mort, puisqu'elle m'acquiert une meilleure vie. » Comme il parlait ainsi avec un courage qui montrait bien que Dieu parlait en lui, le juge le fit lier publiquement, comme pour le mener à la mort ; mais il donna ordre en secret que l'on se contentât de lui faire peur. Cyrille se laissa mener sans verser aucune larme. On l'approcha d'un grand feu, on le menaça de l'y jeter ; mais il ne perdit rien de sa constance. Quand on en eut fait le rapport au juge, il rappela Cyrille, et lui dit : Mon enfant, tu as vu le feu, tu as vu le glaive, sois sage, pour rentrer dans la maison et dans les biens de ton père. Le saint enfant répondit : « Vous m'avez fait grand tort de me rappeler ; je ne crains ni le feu ni l'épée. Je me hâte d'aller à une maison bien plus désirable, et je soupire après des richesses bien plus solides que celles de mon père : c'est Dieu qui me doit recevoir et me récompenser. Hâtez-vous de me faire mourir, afin que j'aille à lui plus promptement. »

Les assistants pleuraient en l'entendant ainsi parler, mais il leur disait : « Vous devriez vous réjouir au lieu de pleurer ; et loin de chercher à m'affaiblir par vos larmes, vous devriez m'encourager et m'animer à tout souffrir. Vous ne savez pas

quelle maison je vais habiter, ni quelle est mon espérance. Laissez-moi finir ainsi ma vie temporelle. » Ce fut dans ces sentiments qu'il alla au supplice, comme disent les actes de son martyre, qui ne rapportent point quel genre de supplice il souffrit. Son martyre eut lieu durant la persécution de Déce au troisième siècle.

PANÉGYRIQUE DE SAINT CYRILLE.

TEXTE : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.* (Ps., VIII, 3.)

Dieu, qui délie la langue des muets et se fait rendre gloire par les instruments les plus faibles, se servit aussi de Cyrille encore enfant pour proclamer en face des tyrans la puissance de la foi et de l'amour. Jésus-Christ a voulu, non-seulement le témoignage énergique de ses apôtres, il a demandé aussi celui même des enfants, afin que toutés lee classes de la famille chrétienne pussent trouver dans leurs rangs un modèle et un encouragement. Admirons ici la Providence en considérant cet enfant en face des bourreaux, la faiblesse qui triomphe de la force par la puissance de la grâce. Méditons : *Son courage,* première considération; *notre lâcheté,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — SON COURAGE.

Ce qui étonne dans la vie de saint Cyrille, c'est qu'il ait une foi si forte, un amour de Dieu si tendre, un courage si héroïque, bien qu'il ait été élevé sous les yeux d'un père idolâtre, et par conséquent, ennemi du christianisme. On ne peut comprendre ce mystère que par l'action toute-puissante de la grâce. La sagesse de ses réponses, à un âge si tendre, ne s'explique guère autrement. Son père, voyant qu'il refusait avec opiniâtreté d'invoquer les dieux du paganisme, le maltraita et le chassa de chez lui. Comme on était alors à une époqne de persécution ouverte, sous l'empereur Dèce, au troisième siècle, le juge de Césarée, ordonna qu'on lui amenât Cyrille. Etonné de l'entendre prononcer toujours le nom de Jésus, il lui dit, avec douceur et en le caressant, qu'il devait détester ce nom, et ne plus le prononcer. « Mon enfant, lui dit-il, je te pardonne tes fautes; ton père te recevra chez lui; tu peux jouir de ses biens, pourvu que tu sois sage, et que tu suives ses conseils. » Le sublime enfant répondit : « Je me réjouis de souffrir des reproches pour ce que j'ai fait : Dieu me recevra, et je serai bien mieux avec lui qu'avec mon père. Je renonce volontiers aux biens temporels pour être riche dans le ciel. Je ne crains pas la mort, puisqu'elle m'acquerra une vie meilleure. »

Le juge, étonné de ces paroles, mais non apaisé, le fit lier comme pour le mener à la mort, mais en donnant en secret l'ordre de se contenter de lui faire peur. Cyrille se laissa conduire comme un agneau qui ignore où il va; il ne versa pas une larme; on l'approcha d'un grand feu, on le menaça de l'y jeter tout vivant, mais il n'en fut nullement effrayé. Le juge l'ayant appris, rappela Cyrille, et lui dit : « Mon enfant, tu as vu le feu, tu as vu le glaive; sois assez sage pour rentrer dans la maison de ton père, et tu pourras jouir de ses biens. » Le saint enfant répondit : « Vous m'avez fait grand tort de me rappeler; je ne crains ni le feu, ni le glaive. Je me hâte d'aller à une demeure beaucoup plus désirable, et je soupire après des richesses bien plus solides que celles de mon père; c'est Dieu qui me doit recevoir et récompenser. Hâtez-vous de me faire mourir, afin que j'aille à lui plus promptement. »

Les témoins de cette scène étaient émus jusqu'aux larmes, ne pouvant assez admirer un enfant parlant ainsi; mais, se tournant vers eux il leur dit : « Vous devriez vous réjouir au lieu de pleurer; et loin de chercher à m'attendrir par vos larmes, vous devriez m'encourager et m'exhorter à tout souffrir. Vous ne savez pas quelle est mon espérance. Laissez-moi finir ainsi ma vie temporelle. »

Ce fut dans ces sentiments que cette innocente victime alla au supplice.

M. F., Dieu ne demande pas du commun des hommes qu'ils répandent leur sang pour lui, mais il ordonne à l'enfance, à la jeunesse, à l'âge mûr, à la vieillesse, à tous, de lui sacrifier leurs passions, toute haine, toute animosité, tout désir de vengeance.

Que les réponses admirables de cet enfant doivent confondre ces tièdes chrétiens qui, attachés à la terre et à ses vanités, sacrifient tant de fois leur conscience, leur santé, leur honneur aux biens ou aux plaisirs d'ici-bas. Ah! on peut leur dire aussi : ils ne savent ce qu'ils auraient à espérer s'ils agissaient autrement. Apprenons donc à souffrir quelque chose pour la gloire de Dieu et pour le salut de notre âme.

IIe CONSIDÉRATION. — NOTRE LACHETÉ.

1. Un enfant, pour rester fidèle à Dieu et mériter les biens éternels, méprise les biens de la terre, et nous, dans la plénitude de notre raison, nous avons la lâcheté de trahir Dieu et nos devoirs les plus sacrés pour un vil intérêt. Comme Judas, nous sacrifions notre divin Maître, et nous jouons notre couronne éternelle pour satisfaire notre avarice, notre orgueil, notre détestable égoïsme.

2. Un enfant voit le feu et le glaive, et, loin de s'en effrayer, il s'en réjouit, et prie qu'on se hâte d'en finir avec lui. Et nous, lâches chrétiens que nous sommes, un mot d'ironie, une légère moquerie, le honteux respect humain, nous effrayent au point d'omettre nos devoirs les plus essentiels. Ici, un homme qui, pour échapper à la critique des libertins, n'ose pas prier ni même saluer une croix ou une église; là, c'est un autre qui, pour ne pas se faire remarquer, n'ose aller aux offices de l'Eglise; ailleurs, c'est un autre qui, par le même motif, ose manquer à son devoir pascal; tel autre, pour imiter de mauvais camarades, parle et agit comme eux, bien que sa conscience le condamne sévèrement. Sont-ce là des hommes? Sont-ce là des chrétiens? Non, non, ce sont des lâches, des poltrons, des hommes sans force et sans caractère; disons tout en un mot : ce sont des hommes de rien. Jésus-Christ les méprise tellement qu'il a dit : « Je rougirai d'eux devant mon Père. » Y en a-t-il de ce nombre ici? Qu'ils se le tiennent pour dit.

3. Enfin, un enfant conjure son tyran de hâter son supplice, et court avec bonheur à la mort, en faisant de tendres reproches à ceux qui pleuraient sur lui. Et nous, faibles et lâches chrétiens, nous n'acceptons pas même avec résignation les épreuves communes que Dieu nous envoie. S'il nous vient une maladie, nous murmurons. Si une calomnie nous atteint, nous murmurons. Si la pauvreté nous visite, nous murmurons. Si la mort nous enlève quelqu'un des nôtres, nous murons. Si la moindre parole ou contradiction blesse notre orgueil, nous murmurons. D'où viennent toutes nos colères, nos haines, nos divisions, nos plaintes? De notre immortification, de notre orgueil, de notre amour de nos aises. Les saints acceptaient de la main de Dieu toutes les tribulations de cette vie; ils en remerciaient le Seigneur; ils en demandaient encore plus, encore plus. Non contents de partager ainsi le calice du Sauveur, ils y ajoutaient encore mille autres mortifications, austérités et pénitences, afin de soumettre la chair à l'esprit et de se faire une belle couronne au ciel. Les saints mouraient avec joie pour Celui qui était mort le premier pour eux sur la croix; la foi, l'espérance et la charité élevaient leur âme au-dessus des plus affreuses tortures. Saint Cyrille disait : « Laissez-moi finir ainsi ma vie temporelle! » Pourquoi donc sommes-nous ennemis de la croix, ennemis des souffrances! Ah! c'est que notre foi est faible et languissante, notre espérance est dans les biens et les créatures, notre amour pour Dieu est étouffé par les affections terrestres. Elevons donc enfin nos regards vers le ciel, regardons la patrie, et disons comme le jeune Cyrille : « Là, je serai mieux que chez mon père de la terre; là, je serai plus riche que dans la maison paternelle; là, Dieu me recevra et me récompensera! »

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Symboles. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos. (Ps. VIII, 3.)

Respondentes Sidrach, Misach, Abdenago dixerunt regi Nabuchodonosor : Ecce Deus noster quem colimus, potest eripere nos de camino ignis ardentis, et de manibus tuis, o rex, liberare. (Dan., III, 16-17.)

Nouveau Testament. — Sinite parvulos, et nolite eos prohibere ad me venire, talium est enim regnum cœlorum. (Matth., XIX, 14.)

Videntes pueros clamantes in templo et dicentes : Hosanna filio David. (Id., XXI, 15.)

Nolite fratres, nolite pueri effici sensibus, sed malitia parvuli estote. (I Cor., XIV, 20.)

2. — SS. PÈRES.

Martyrum seges, quando Rachel ploravit filios suos, ut lacrymis ablutos suis, pro Christo afferret infantulos. (S. Ambros., *Ep.* 39.)

Quam beata ætas ! quæ necdum Christum potest loqui, et jam pro Christo meretur occidi. Nondum infantiæ ingressi cunas, et jam perveniunt ad coronas. (S. Augustin., *Serm.* 2 *de Innoc.*)

Si infantuli, tam tenelli, tam innoxii, pro Christo tanta mala sunt passi, quid senes inveterati, peccatis omnibus pleni, facere debent amore Christi ? (S. Bonav., *Serm.* 21 *de Innocent.*)

3. — SYMBOLES.

Mane astabo. (Ps. V, 5.) Mane vitæ humanæ; et sic juventus dicitur *mane.* (S. Thom. Aquin., *in Ps.* V.)

Mane semina sementum (Eccli., XI, 6); hoc est in tempore juventutis; *quia bonum est viro si portaverit jugum a juventute sua.* (*Ibid.*) (S. Bonavent., HIC.)

Veniunt ab Oriente et Occidente. (Luc., XIII, 19.) Ab oriente juventutis, ab occidente senectutis. (S. Vincent. Ferr., *Serm.* 5 *in Epiph.*)

Tempus faciendi, Domine (Ps. CXVIII, 126); tempus adolescentiæ tempus est faciendi; id est : fugiendi mundana; resistendi voluptatibus; abstinendi ab illicitis ; tempus est orandi, crescendi in virtutem et sursum cor levandi. (Sim. Cass., *in Ps.* CXVIII.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Foi surnaturelle et au-dessus de son âge.

Constance inébranlable des plus invincibles héros chrétiens.

Amour ardent pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont il prononce continuellement le saint nom avec enthousiasme et allégresse devant les juges, devant les païens et au milieu des supplices de son martyre : *Hosanna filio David.* (Matth., XXI, 15.)

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Respect, estime, piété qu'inspire l'enfance, l'adolescence ou la jeunesse, lorsqu'elle pratique les vertus chrétiennes.

I. Saint Cyrille, modèle à imiter pour ces trois âges.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Conduite soumise et respectueuse de Cyrille dans la maison paternelle, malgré les mauvais traitements qu'il a endurés.

II. Conduite courageuse et exemplaire de ce jeune héros chrétien devant les juges païens.

III. Sa constance virile dans son martyre.

6. — ENCOMIA.

I. SANCTUS CYRILLUS ADHUC IMPUBER AD TRIBUNAL ADDUCITUR.

Bis senos quamvis nondum compleverit annos,
Attamen herois pusio robur habet.

II. FERVENTE OLEO PERFUNDITUR.

Risit at ille pugil calido perfusus olivo;
Ceroma ad luctam credidit esse suam.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Saint Uzuard. — Adon. — Bède. — Baronius — Surius. — Bollandus. — Giry. — Godescard. — Rorhbacher.

8. MARTYROLOGE. — S. Restitute, m. — SS. Sisus et Alexandre, id. — Saintes Théodosie et douze autres nobles matrones romaines. — Les quinze cents martyrs de l'Ombrie. — S. Maxime, év. de Trèves. — S. Maxime, év. de Vérone. — S. Eleuthère, c. — S. Colon et son fils, mm. — S. Gérault, c. — S. Gonon, ab. — S. Maximin, év. de Besançon.

30 mai. — SAINT FERDINAND, roi d'Espagne.

(XIIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT FERDINAND.

Ferdinand III, fils d'Alphonse, roi de Léon, et de Bérengère de Castille, sœur de la reine Blanche, de la mère de saint Louis, fut élevé, par ses parents, dans les principes de cette éducation qui, aidée par la grâce d'en haut, forme les saints. Devenu roi de Castille, à dix-huit ans, il épousa Béatrix de Souabe, princesse digne d'être son épouse; cette union, fondée sur la vertu, ne souffrit jamais aucune altération, et il en sortit une postérité nombreuse : sept fils et trois filles.

Docile aux conseils de sa pieuse et illustre mère, et à ceux de Rodrigue, archevêque de Tolède, le génie de Ferdinand, développé et réglé par une vertu sans tache, produisit des prodiges. Il fit dresser un code des lois les plus sages, et il les fit exécuter, plus par l'amour que par la force, mais avec un soin extrême. Son règne fut celui de la justice et de la charité.

L'Espagne alors était encore occupée en grande partie par les mahométans; Ferdinand leur fit de bonne heure une guerre qui fut l'œuvre de toute sa vie: le triomphe de la croix et la délivrance de sa patrie opprimée, c'était bien digne d'un grand et saint roi. En 1230, il enleva une vingtaine des meilleures places de l'Andalousie, et conquit ensuite tout le royaume de Baëça. Il suspendit le siége de Jaën, à cause de la mort de son père, à qui il succéda dans le royaume de Léon; mais en 1234, il reprit le cours de ses conquêtes, et pendant que le roi Jacques d'Aragon enlevait aux infidèles le royaume de Majorque, lui, leur enleva celui de Cordoue : Cordoue ! la capitale de leur empire en Espagne. Le royaume de Murcie se soumit devant ses armes victorieuses, qui forcèrent les portes de Carthagène et celles de Jaën. Le roi de Grenade, effrayé de cette dernière prise, se soumit volontairement à la vassalité, et Séville, après un siége de seize mois, se rendit aux chrétiens.

La conduite de Ferdinand nous montre bien que la piété n'empêche point l'héroïsme. Ce grand prince, dur à lui-même, était pour les autres plein de douceur ; toujours il sut commander à ses passions. Il voulait inspirer à ses soldate les sentiments d'une tendre piété; mais il leur donnait l'exemple de toutes les vertus. Il jeûnait strictement; il portait un cilice en forme de croix, il passait souvent les nuits en prière, surtout la veille d'une bataille. Il avait une confiance intime en la Mère du Sauveur, dont il portait une médaille sur sa poitrine, et dont il arborait l'image en tête de ses armées. Père de ses sujets, les guerres ne furent point pour lui un motif de les surcharger d'impôts, et à un de ses conseillers, qui lui proposait de lever un subside extraordinaire, il répondait: « A Dieu ne plaise que je surcharge mon peuple ! La Providence aidera; je crains plus les malédictions d'une pauvre femme que toute une armée de Maures. »

Ayant perdu, assez jeune, sa tendre Béatrix, il la pleura longuement, cependant par les conseils de sa mère et ceux de sa tante Blanche, il accepta une nouvelle épouse, digne de la première, fidèle imitatrice de leur piété, qui lui donna encore deux fils et une fille. Ferdinand se préparait à une expédition en Afrique, quand il tomba malade, à l'âge seulement de cinquante-trois ans ; sentant sa fin prochaine, ce prince s'y prépara saintement, et au moment de son agonie, il fit réciter un *Te Deum*, après quoi il expira paisiblement, le 30 mai 1252. Son règne avait duré trente-cinq ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FERDINAND.

TEXTE : *Justum deduxit (Dominus) per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei.* (Sap., x, 10.)

Saint Augustin, parlant du pouvoir, dit ces remarquables paroles : « Les rois ne sont pas heureux à cause de leurs richesses et de leur puissance ; ils sont véritablement heureux s'ils gouvernent avec justice les peuples qui leur sont soumis ; s'ils ne s'enorgueillissent point parmi les discours de leurs flatteurs et au milieu des bassesses de leurs courtisans ; si leur élévation ne les empêche pas de se souvenir qu'ils sont des hommes mortels ; s'ils sont lents à punir et prompts à pardonner ; s'ils font servir leur puissance à étendre le règne de Dieu ; s'ils préfèrent au royaume où ils sont les maîtres le royaume où ils auront des égaux. »

C'est bien là le portrait fidèle du saint roi Ferdinand d'Espagne. Prenons seulement deux traits de ce grand caractère et disons : *Il fut humble dans les grandeurs,* premier point ; *il fut roi de ses passions,* deuxième point.

Ier POINT. — IL FUT HUMBLE DANS LES GRANDEURS.

Né en 1199, Ferdinand fut élevé chrétiennement sous les yeux de ses parents qui lui donnèrent des maîtres et des gouverneurs chevaleresques, mais pieux et habiles. Cet enfant de la croisade aimait la croix avec une naïve ardeur ; souvent il la prenait dans ses petites mains et la baisait tendrement ; c'était le premier objet qu'il montrait aux seigneurs qui arrivaient au château paternel. Lui parlait-on des Maures, il trepignait, il pâlissait et pleurait d'indignation. A chaque instant il quittait ses jeux pour courir au balcon voir s'il n'y avait pas de pauvres dans les rues ou dans les cours ; alors il leur jetait, avec de douces paroles, de l'argent et du pain. Dans ces traits on trouve déjà le germe des vertus que Ferdinand, devenu roi, devait porter sur le trône, dans les batailles et au milieu de son peuple. Sous la direction chrétienne de ses maîtres, il était déjà un homme accompli lorsque sa mère ceignit son front candide et pur de la couronne victorieuse de Castille. Il ne se laissa pas éblouir par les grandeurs de ce monde ; sa pieuse mère lui avait inspiré le plus ardent amour de Dieu et le plus généreux dévouement au peuple. Au milieu de ses plus grandes guerres, il ne méprisa pas les petits et ne les écrasa pas d'impôts : « Dieu pourvoira, disait-il, par d'autres moyens à notre défense ; je crains plus la malédiction d'une seule pauvre femme que toute l'armée des Maures. » Ainsi l'amour de Dieu conservait en lui l'humilité et l'amour du prochain.

Bientôt commença pour lui une série de guerres longues, terribles et extrêmement fatigantes ; il passa presque toute sa vie sur les champs de bataille ; Dieu se servit de lui pour humilier les Maures encore maîtres d'une grande partie de l'Espagne. Tout réussit à Ferdinand : il chassa les Maures de tout le territoire. Quand il avait remporté la plus brillante victoire, il disait à ses chevaliers : « Mes amis, n'attribuons pas nos succès à nos mérites et à notre valeur, mais à l'infidélité de nos ennemis. » Il a été très-humble, dit le cardinal Baronius, c'est pour cela qu'il a été très- victorieux. Il a fallu en effet la sainteté, la pureté et l'humilité de Ferdinand pour délivrer l'Espagne du joug ottoman. Dévoué à l'Eglise de Jésus-Christ, il ne faisait pas la guerre par goût, mais il sentait que c'était Dieu qui le jetait dans les batailles. Aussi quand, prosterné devant le saint Sacrement, il invoquait le Dieu des armées, il lui disait souvent : « Mon Dieu, vous savez bien, vous, que je ne fais pas ces conquêtes pour agrandir mes Etats, mais seulement pour votre gloire et l'utilité de l'Eglise. » C'est pourquoi il se préparait à une bataille comme à une action sainte ; il répandait d'abondantes aumônes ; il mettait le cilice sous son armure de fer ; il priait et pleurait au pied de la croix. Enfin quand il se vit seul maître de toute l'Espagne, il ne se glorifiait pas de ses triomphes.

On le voyait alors visiter les pauvres, leur porter des secours, faire racheter les captifs dans les contrées barbares. En 1242, il établit cette précieuse coutume suivie par tous les rois chrétiens, de laver les pieds à douze pauvres le jeudi saint. Enfin quand vint l'heure de mourir, il ne s'en étonna point; il demanda la croix et la sainte Eucharistie, qu'il reçut à genoux, la corde au cou, se frappant la poitrine et s'accusant de ses péchés. Avant d'expirer, il leva les yeux au ciel et pria ainsi : « O mon Seigneur, vous avez tant souffert pour moi, et moi, malheureux, qu'ai-je fait pour l'amour de vous? Vous m'avez donné des royaumes, et l'honneur, et la puissance plus que je ne le méritais; à présent je vous rends tout cela avec mon âme, en vous demandant pardon de mes péchés, à vous et à tout le peuple. » Après cette humble prière, il fit chanter le *Te Deum ;* et pendant ce cantique d'actions de grâces, il rendit doucement son âme à Dieu (1252). Quel homme! quel roi! quel chrétien! quel saint!

IIe POINT. — IL FUT ROI DE SES PASSIONS.

Ferdinand fut certainement l'un des plus grands rois qui aient jamais régné. L'histoire l'eût surnommé par excellence le Grand, si l'Eglise ne l'avait proclamé le saint, en 1677. C'est qu'il y a plus de grandeur dans la sainteté que dans les plus brillantes couronnes de la terre. Les rois qui ne sont que rois, gouvernent des corps; mais les rois qui sont saints gouvernent leurs passions, le monde et le démon ; ce qui est plus difficile, plus noble, plus élevé que toutes les conquêtes terrestres. Jamais homme ne fut plus maître de lui-même que Ferdinand. Au milieu des batailles, c'était un lion poussant le courage jusqu'à la témérité, jouant sa vie et sa couronne, laissant à Dieu le soin de la victoire; mais la bataille terminée, il était doux comme un agneau, ne tirant jamais aucune vengeance des injures passées. Ainsi quand un jour un chef des Maures vint se jeter entre les bras de Ferdinand, sa grande âme en fut toute touchée; il le releva, l'embrassa tendrement en l'appelant son ami, et le laissa en possession de ses domaines. Quelle rare générosité! quelle grandeur d'âme! Mais ce n'était pas là l'effet naturel de sa fermeté de caractère; il puisait dans la prière, dans la fréquentation des sacrements, la force qui lui était nécessaire pour être d'abord roi de lui-même et bien véritablement le roi des autres. Aussi, malgré le tumulte des armes et les grandes entreprises de sa vie si agitée, il assistait chaque jour au saint sacrifice de la messe, soit dans son palais, soit dans son camp. Il mettait en Dieu seul sa confiance, et quand il avait dit : Dieu, Seigneur, vous êtes mon secours! il ne craignait plus rien sur la terre.

L'Espagne n'oubliera jamais saint Ferdinand, son protecteur. Elle se souviendra toujours du véritable titre de sa gloire immortelle; ce n'est pas d'avoir ceint l'une des premières couronnes du monde, mais d'avoir courbé sa tête devant Dieu, d'avoir été un modèle d'humilité et de pénitence ; car, pour soumettre la chair à l'esprit, et l'esprit à Dieu, il portait toujours une chaîne de fer sur les reins. Ainsi il s'est sanctifié, non-seulement en portant le glaive avec zèle et humilité, mais en domptant ses passions, étant encore plus le roi de lui-même que celui de son peuple : il a remporté plus de victoires invisibles sur les ennemis de son salut que de victoires extérieures sur les ennemis de son royaume.

M. F., Dieu ne nous a pas fait naître sur les marches d'un trône; il ne nous a pas poussés dans les batailles et les gloires de ce monde, ce qui importe peu pour notre salut; mais nous pouvons cependant et nous devons être rois de nos passions. Nous sommes tous soldats de Jésus-Christ, soldats de la croix; nous avons à combattre des ennemis pires que les Maures d'Espagne : nous en avons au-dedans de nous, nos passions; nous en avons au-dehors, les esclaves du monde; nous en avons d'invisibles, les démons; armons-nous des armes de l'humilité et de l'amour divin, et notre victoire est assurée : elle sera suivie du repos éternel.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

2. — SS. PÈRES.

Ancien Testament. — Elegisti me regem populo tuo : mitte, Domine, sapientiam de cœlis sanctis tuis, ut mecum sit, et mecum laboret; et ero dignus sedium patris mei. (Sap., IX, 7.)

Subvertit altaria peregrini cultus. (II Paral., XIV, 2.)

Fortis in bello, maximus in salutem electorum Dei, expugnare insurgentes hostes, quam gloriam adeptus est. (Eccli., XLVI, 1.)

Nouveau Testament. — Decet nos implere omnem justitiam. (Matth., III, 15.)

Dei minister in bonum. (Rom., XIII, 4.)

Erat Deus cum eo et eripuit eum ex omnibus tribulationibus. (Apoc., VII, 14.)

1. — ÉCRITURE.

Cor regis in manu Dei. Simus reges; imperemus corpori nostro et subjiciamus illud; et cor nostrum sit in manu Dei. (S. Hieron., *in Ps.* CXLV.)

Felices dicimus christianos imperatores si omnia bene faciunt, non propter inanis gloriæ ardorem, sed propter caritatem felicitatis æternæ. (S. Augustin., *de Civit. Dei*, l. V, c. 24.)

Reges magni sunt, qui tentationum suarum motibus non consentiendo succumbere, sed regendo præesse noverunt. (Ven. Beda.)

Magna et rara virtus est humilitas honorata. (S. Bern., *supra* MISSUS EST.)

3. — COMPARAISONS.

1. Saint Ferdinand peut être comparé à Salomon pour sa sagesse, à David pour sa vaillance, à Josias pour sa piété, et à saint Louis pour la pratique de toutes les vertus du monarque chrétien.

2. David non tantum pro se preces obtulit, verum etiam pro populi utilitate sibi commisso. (Theodoret., *in Ps.* XXIV.)

3. Venit avaritia et vendicat in me sibi sedem; jactantia cupit dominari mihi; superbia vult in me esse rex; luxuria dicit : ego regnabo; ambitio, detractio, invidia, iracundia certant in meipso cujus ego potissimum esse videar. Ego autem quantum valeo resisto; renitor, quantum possum; Dominum meum Jesum reclamo, ipsi me defendo; quia ipsius me juris agnosco, ipsum mihi Dominum teneo, et dico : non habeo regem, nisi Dominum Jesum. (S. Bernard., *Hom. 4 sup.* MISSUS EST.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT

VERTUS domestiques d'un fils, d'un époux et d'un père chrétien.

VERTUS d'un saint roi : zèle pour l'extension du royaume de Dieu et le triomphe de la croix sur le croissant; confiance dans le Dieu des combats et de la justice; persévérance dans la lutte; héroïsme chrétien en toute rencontre; bon exemple à ses troupes et à ses sujets; mortification par le jeûne, le cilice, les veilles; piété exemplaire; dévotion à la sainte Vierge; bonté, clémence, amour paternel pour ses sujets.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(*Essais de Panégyriques.*)

TEXTE : *Rex virtutum, ipse est rex gloriæ.* (Ps. XXIII.)

I. Le motif de ses guerres est le zèle de la justice et de la religion.

II. Le motif de ses actions comme fils, époux, père et roi, est dans sa foi de chrétien.

IIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Avantages qu'il procure à la civilisation, au repos de sa patrie et de l'Europe, et à la religion, par la prise de Grenade.

II. Il montra, par son exemple, que la paix se concilie parfaitement avec l'héroïsme.

IIIe PLAN.

(D'après un contemporain.)

TEXTE : *Quia dilexit Dominus populum suum, idcirco te regnare fecit super eum.* (II Paral. II, 12.)

1. Il fut un roi vertueux. — 2. Un législateur sage. — 3. Un conquérant béni de Dieu et des peuples.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Histoire d'Espagne. — Biographies. — Hagiographes modernes, notamment les Bollandistes. — Giry. — Rorhbacher, etc.

7. MARTYROLOGE. — S. Félix, p. et m. — SS. Gabin et Crispule, id. — SS. Syque et Palatin, id. — S. Exupérance, év. — S. Anastase, id. — SS. Basile et Emilie. — S. Gaultier, ab. — S. Ferdinand III, roi de Castille. — S. Urbice, ab. — S. Caidoc et Fricor, pr. — S. Isaac, solit. — S. Mauguille, id. — SS. Lambert et Belix. — S. Gamab.

31 mai. — SAINTE ANGÈLE DE MÉRICIE, vierge.

(XVIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE ANGÈLE DE MÉRICIE.

Angèle, née à Desenzano, dans le diocèse de Vérone, cultiva dès son enfance le lis de la virginité, qu'elle résolut de garder toute sa vie. Elle prit en horreur les vanités des femmes pour les habits, et pour plaire uniquement à l'Epoux des âmes, elle s'étudia soigneusement à détruire la ravissante beauté de son visage et la magnificence de sa chevelure. Privée de ses parents, dans la fleur de son adolescence, le désir d'une vie pénitente lui fit tenter une retraite dans un désert ; mais un oncle l'en ayant empêchée, elle sut pratiquer à la maison ce qu'elle ne pouvait dans la solitude. Elle se revêtit d'un cilice ; elle affligea sa chair innocente par de rudes disciplines ; elle se priva de viandes et de vin, sauf les jours de Noël et de Pâques ; parfois même elle passa des jours entiers sans prendre aucune espèce d'aliments. Livrée à une oraison presque continuelle, à peine goûtait-elle quelques heures de sommeil, toujours couchée sur la dure. Enfin, entraînée par l'Esprit de Dieu, après avoir mis en fuite le démon, qui lui était apparu sous la forme d'un ange de lumière, elle quitta les biens de son patrimoine, et fit le vœu d'unir la pauvreté évangélique à une angélique pureté, dans le tiers ordre de saint François.

Réduite à mendier pour vivre, elle donnait aux pauvres tout son superflu, c'est-à-dire la meilleure part, et soignait avec joie les infirmes et les malades. Pleine d'une charité sans bornes pour le prochain, elle fit bien des courses en des lieux divers, qu'elle remplit de l'odeur de ses vertus, soit pour consoler des affligés, soit pour obtenir le pardon à des coupables, soit pour réconcilier des ennemis, soit pour retirer de la fange du vice des âmes criminelles. Nourrie souvent du pain des anges, unique faim de son âme, la violence de son amour pour son Dieu la jetait souvent en des transports inénarrables. Cet amour de Jésus l'entraîna au pèlerinage des Lieux saints, qu'elle visita des yeux du cœur, et dans les ravissements de l'extase. Elle échappa, comme par miracle, au naufrage et à la captivité chez les barbares, et revint à Rome au tombeau des apôtres, pour y gagner les indulgences du Jubilé. Le pape Clément VII l'ayant vue, conçut une opinion grande de sa sainteté, et il ne lui eût point permis de quitter Rome, s'il n'eût cru la sentir appelée de Dieu à quelque autre mission.

De retour dans son pays, Angèle loua une petite maison à Brescia, près de l'église de Saint-Afre, et comme elle en avait reçu l'ordre, dans une vision, par une voix céleste, elle y fonda une société de vierges pieuses, sous le patronage et le nom de sainte Ursule, ce modèle des vierges invincibles : sa communauté réussit à merveille, et aux approches de la mort, Angèle lui prédit une longue durée. Cette gloire nouvelle des vierges chrétiennes, cet ange de la terre, était mûre pour le ciel : Dieu l'y reçut, au sein des éternelles délices, le 27 janvier 1540, à l'âge de près de soixante-dix ans, Pendant les trente jours qui suivirent, son corps demeura flexible et vermeil comme une chair vive ; des miracles nombreux s'opérèrent à son tombeau, et l'Eglise l'a mise au nombre des saints.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE ANGÈLE DE MÉRICIE.

TEXTE : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.* (I Joan., V, 4.)

Un jour Jésus-Christ, parlant à ses apôtres, leur dit cette parole remarquable : « Si vous aviez un grain de foi, vous feriez des prodiges ; vous diriez à cette montagne de se transporter ailleurs, et elle vous obéirait. » Si la foi a une telle puissance, elle peut vaincre aussi les obstacles qui s'opposent à notre perfection ; elle peut éloigner de nous cette autre montagne qui s'appelle le monde. Sainte Angèle a vaincu ce monde par sa foi ; elle a conservé son cœur pur de la corruption. Mais peut-être en est-il parmi vous qui ne se font pas une idée exacte de ce que l'Evangile appelle le monde ; d'autres peut-être n'estiment pas assez la vertu de pureté. Ce sont deux grandes victoires. Méditons-les pour nous confondre de notre lâcheté et de notre peu de foi : *Sainte Angèle triompha du monde,* première considération ; *elle conserva sa pureté sans tache,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — SAINTE ANGÈLE TRIOMPHA DU MONDE.

Il y a deux sortes d'ennemis de Dieu auxquels Jésus-Christ n'a jamais pardonné : ce sont les pharisiens et le monde. Il a toujours traité sévèrement les premiers et condamné le second. Il a même prononcé un jour cette terrible parole, qui vaut une malédiction : « Je ne prie pas pour le monde. » Or, celui pour qui Jésus-Christ ne prie pas est damné. Donc, le monde est damné aux yeux de Dieu. Ces paroles, qui ne font qu'exprimer la pensée de l'Evangile, vous étonnent sans doute, M. F. ; mais quand vous saurez ce que c'est que le monde, vous n'en serez plus étonnés.

L'Apôtre le dépeint ainsi : « Le monde n'est que concupiscence des yeux, concupiscence de la chair et orgueil de la vie. » Ainsi, le monde, ce n'est pas l'ensemble des hommes, mais cette partie des hommes qui est en contradiction ouverte avec la doctrine et la morale de Jésus-Christ, qui rejette l'Evangile, soit en théorie, soit en pratique.

Appartiennent donc au monde :

1. Ceux qui, par leur incrédulité, ou par leur indifférence en matière de religion, ou par leur mauvaise vie, sont comptés parmi ceux dont parle le Sauveur, quand il dit : « Celui qui ne croit pas sera damné. » Et encore : « Celui qui n'a pas la charité est dans la mort. » Et encore : Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. » Voilà le premier caractère du monde. Il est facile de le reconnaître à ce trait. Ainsi, ceux encore qui, sans se soucier de leur âme, ne cherchent ici-bas que les richesses qui plaisent aux yeux, les plaisirs qui aveuglent et rendent impénitent, et les égoïstes et honteuses jouissances de l'avarice, sont encore de cette classe de mondains.

2. Le second trait auquel on reconnaît le monde, c'est la concupiscence de la chair. Ces hommes qui se vautrent dans les infâmes voluptés des sens, soit celles de l'intempérance, soit celles de l'impureté ; ces jeunes gens corrompus et corrupteurs qui, rejetant le joug de la foi, se jettent à tête perdue dans les plaisirs de la chair ; ces jeunes filles qui, n'estimant plus même leur honneur, se laissent volontairement séduire et abandonnent leur jeunesse et la fleur de leur vie aux basses passions d'une créature sans mœurs et sans raison ; ces époux ou ces épouses qui, foulant aux pieds le serment que leur bouche a prononcé au pied des autels, portent ailleurs les affections d'un cœur qui ne leur appartient plus ; en un mot, tous les impudiques ; voilà le monde !

3. Enfin, voici son troisième caractère : l'orgueil de la vie. Jésus-Christ a dit : « Dieu résiste aux orgueilleux et donne sa grâce aux humbles. » L'orgueilleux est un homme qui ravit à Dieu tout l'honneur qui revient à la souveraine majesté. Tout don parfait vient de Dieu ; l'orgueilleux le nie, sinon en paroles, au moins

par sa conduite. Il s'attribue à lui-même tout ce qu'il est, tout ce qu'il fait et tout ce qui lui arrive d'heureux. Qu'arrive-t-il? Dieu, pour le punir, l'abandonne à lui-même et à ses passions, et alors il tombe si bas que souvent il ne se relève plus du fond de l'abîme. Ainsi, ceux qui, plein de mépris pour leurs égaux ou leurs inférieurs, cherchent leur gloire dans leurs richesses, leur science, leur habileté; leur beauté ou leurs dignités, voilà des esclaves du monde. Ceux-là ne cherchent pas la gloire de Dieu, ni l'éternelle gloire du ciel par la vertu et les bonnes œuvres. Cette vie passagère est tout pour eux; on pourrait parfois douter s'ils ont une âme ou s'ils jouissent de toute leur raison.

Comprenez-vous maintenant, M. F., ce que c'est que le monde? Et pourquoi Jésus-Christ le condamne? Sainte Angèle a eu horreur de ce monde; elle s'en est séparée; elle l'a fui comme un serpent. Sachons l'imiter, puisque nous ne voulons pas renoncer au ciel.

IIe CONSIDÉRATION. — ELLE CONSERVA SA PURETÉ SANS TACHE.

« La parfaite pureté, dit l'Ecriture, rapproche l'homme de Dieu. » Elle l'élève à la hauteur des anges, le met en union avec le Créateur, attire ses regards de complaisance et mérite sa protection spéciale. Bien plus, l'amitié même du roi suprême de l'univers est le prix d'une pureté inviolable. C'est pourquoi Jésus-Christ dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » L'apôtre bien-aimé, qui, par sa vertu angélique, avait eu le privilége de reposer sur le sein du divin Maître, est ravi d'admiration à la vue des âmes pures qui, dans le ciel, suivent l'Agneau sans tache et puisent avec abondance dans les torrents de lumière et de félicité qui jaillissent du cœur de Jésus. Saint Augustin ne craint pas de dire : « L'âme pure est un ange, et plus qu'un ange; mais l'impudique est un démon. »

Oh! que sainte Angèle avait bien compris tout cela! Dès sa tendre enfance, son cœur se tourne vers Dieu et le choisit pour son partage. Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, la comble de ses grâces les plus abondantes. Fidèle à leurs saintes impressions, elle ferme les yeux aux attraits perfides du vice. La foi lui montre l'ancien serpent caché sous les fleurs dont un monde profane couvre les plaisirs auxquels il convie l'imprudente jeunesse. C'est en vain que les abîmes sont cachés sous les noms séducteurs de jeux, de fêtes et de spectacles; Angèle, éclairée et fortifiée d'en haut, découvre toute la profondeur du précipice; elle le fuit avec horreur; elle se réfugie dans le sein de son Dieu; elle sait que le démon est extrêmement jaloux contre ceux qui possèdent l'incomparable trésor de la pureté : mais elle sait aussi qu'il ne faut qu'un souffle pour ternir la beauté de cette angélique vertu.

Que fait-elle? Elle choisit pour époux Jésus-Christ lui-même; elle lui consacre son cœur, son âme et son corps pour sa vie entière; et comme elle le connaît pour un Dieu jaloux, elle ne veut pas que jamais une pensée, un désir, une parole d'affection déréglée ne lui fasse ombrage. Elle vécut, elle mourut fidèle à ce divin contrat qu'elle avait fait avec le Dieu de toute pureté.

S'il est parmi vous, M. F., des imitatrices d'Angèle, n'est-il pas aussi des âmes qui semblent ne pas même soupçonner la grandeur, la noblesse, la sublimité de cette vertu? N'en est-il pas, hélas! qui depuis longtemps ont fait un triste naufrage, et d'autres qui sont encore, à l'heure qu'il est, entre les mains du Satan de l'impureté? A la jeunesse, vertueuse émule des anges par la pureté de sa vie, je voudrais crier bien haut : «Courage! courage! vous appartenez à la plus belle portion des anges de la terre et du ciel. Armez-vous de la force que donnent la foi, la prière et les sacrements; suivez Angèle, vous arriverez là où elle est. » Aux autres, aux esclaves de l'impureté, je dis : « Prenez garde où vous allez; le chemin que vous suivez est semé de roses; mais il mène à un abîme, et cet abîme s'appelle l'enfer; c'est la demeure éternelle des impudiques. »

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de la sainte. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Eo quod castitatem amaveris..... ideo benedicta eris in æternum. (Judith, XV, 11.)

Propter te, mortificamur tota die. (Ps. XLIII, 22.)

Nouveau Testament. — Regnum cœlorum vim patitur. (Matth., XI, 12.)

Vetus homo noster simul crucifixus est. (Rom., VI, 6)

Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. (Coloss., III, 1.)

Altissima paupertas eorum abundavit in divitias simplicitatis eorum. (II Cor., VIII, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Majus est castitate vivere quam pro castitate mori. (Tertull., *in Exhort. ad Castit.*)

Custodit Dominus virgines grandi cura. (S. Ambros., l. I, *de Virgin.*)

Gaudia virginum de Christo in Christo et cum Christo. (S. Augustin., *in Ps.* VII.)

Quæ est virginitatis mentis? integra fides, solida spes, sincera caritas. (Id., *ibid.*)

Nudum Christum, nudus sequere. Durum hoc, grande, difficile; sed magna sunt præmia. (S. Hieron., *Ep. ad Rusticum.*)

3. — COMPARAISONS.

Eras tanquam stella in manu Domini. (Apoc., I, 16.)

2. Splendebas ut argentum; fulgebas ut aurum quando cum sincera conscientia procedebas. (S. Ambros., *de Instit. Virg.*, c. 9.)

3. Porta clausa es, virgo; nemo aperiat januam tuam, quam semel clausit sanctus et verus, qui habet clavem David, *qui aperit et nemo claudit; claudit et nemo aperit.* (Apoc., III, 7.) (Id., *ibid.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

Mépris des vanités mondaines, des ornements, du luxe, de tout superflu.

Mortification par des privations de nourriture, des veilles, des discipline, l'usage du cilice dès son bas âge.

Vœu de pauvreté qui la porta à mendier pour vivre.

Visite des malades qu'elle encourage et console.

Charité angélique en toute circonstance.

Dévotion aux Lieux saints, où elle va faire un périlleux pélerinage.

Zèle des fondatrices d'ordre qui la porte à établir une société de vierges sous le patronage de sainte Ursule.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Renoncement de sainte Angèle à un établissement dans le monde et à toutes les vanités du siècle.

II. Son profond amour de l'humilité et de la pauvreté.

III. Sa féconde maternité, par laquelle elle enfante à Jésus-Christ une multitude de vierges qui suivent dans son monastère ses conseils et ses exemples.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Sainte Angèle, modèle de la jeune fille chrétienne encore dans le monde.

II. Sainte Angèle, modèle de tous les fidèles : Par ses mortifications; sa charité; sa conduite auprès des malades; ses pèlerinages pieux; ses dévotions.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Consulter les hagiographes modernes et les vies des saints et saintes de l'ordre de Saint-François.

7. MARTYROLOGE. — Sainte Pétronille, v. — SS. Cantius, Cantien et Cantianille, frères mart. — S. Crescentien, id. — S. Hermias, soldat, id. — S. Lupicin, év. — S. Pascase, diacre. — S. Simplicien, m. — S. Paul, ab., et ses compagnons, mm. — Sainte Moudane, id. — S. Alexandre et sainte Gale, c.

1er juin. — SAINT JUSTIN, martyr.

(IIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT JUSTIN.

Justin, né à Naplouse, en Palestine, fut élevé dans les erreurs et les superstitions de l'idolâtrie. Après avoir cultivé avec soin l'étude des poëtes, des orateurs et des historiens, il voulut se livrer à la philosophie, avec le désir ardent et sincère de connaître Dieu. Ayant essayé en vain de divers systèmes, il s'était attaché au platonisme, qui le mena au seuil de la vérité; mais Dieu seul pouvait la faire briller à ses yeux. Un jour qu'il se promenait au bord de la mer, il rencontra un vieillard majestueux, dont l'entretien grave et doux lui ouvrit les portes du christianisme. Justin laissa Platon pour Moïse et les prophètes, et bientôt devenu le disciple de Jésus, il embrassa la doctrine de l'Evangile; il avait alors environ trente ans.

Ce vrai philosophe, ayant une fois connu la vérité, l'aima de toute son âme; elle devint, pour toujours, la règle unique de sa conduite; il mena une vie extrêmement simple et fort austère. Il vint à Rome, où il annonça la bonne nouvelle à tous ceux qui voulurent l'entendre; et par ses paroles et par ses écrits, il s'appliqua, sans aucun repos, à propager le nom de Jésus. Un passage de ses écrits ne nous laisse guère de doute qu'il n'ait été prêtre : « Etant *disciple* des apôtres, dit-il, je suis *établi* pour *enseigner* les nations. » Tout son temps, à Rome, était employé à prêcher la foi, à former des chrétiens, et il avait un fort grand nombre de disciples.

Non content d'annoncer l'Evangile aux hommes de bonne volonté, Justin voulut aussi l'annoncer aux maîtres et aux sages du monde. Il écrivit aux savants et aux philosophes de son temps, aux empereurs et au sénat. Ses *Apologies* du christianisme produisirent un effet admirable : la première obtint à l'Eglise un assez long temps de paix au milieu des orages; la seconde obtint à son auteur la gloire du martyre. Saisi, avec plusieurs de ses disciples, il fut conduit devant le préfet de Rome. « A quelle science, lui demanda-t-on, vous appliquez-vous? — J'ai essayé de toutes, répondit-il; mais n'y ayant point trouvé la vérité, j'ai embrassé la philosophie des chrétiens. — Quoi! misérable, vous suivez cette abominable doctrine? « — Je m'en fais gloire; elle est la vérité! — Vous êtes donc chrétien? — Certes, oui, je le suis! » Les compagnons de Justin : Chariton, Hierax, Evelpiste, Libérien, ayant confessé généreusement le nom de Jésus-Christ, le préfet s'écria : « Sacrifiez aux dieux, ou je vous fais tous fouetter de la tête aux pieds. — Les tourments, répondirent-ils, hâteront notre bonheur! Le préfet, les voyant inébranlables, les condamna tous à être fouettés cruellement et à avoir la tête tranchée; ce qui arriva, sous le règne de Marc-Aurèle, vers l'an 167.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JUSTIN.

TEXTE : *Quis nos separabit a caritate Christi? Tribulatio, an angustia, an fœmes, an nuditas, an periculum, an persecutio, an gladius?* (Rom., VIII, 35.)

Voici un homme élevé dans les erreurs et les superstitions de l'idolâtrie, mais ramené à Dieu par la puissante impulsion de la grâce et par son sincère et ardent amour de la vérité. Dans sa personne, nous voyons clairement le néant et la folie du paganisme, et la supériorité incontestable de la doctrine chrétienne sur les inventions de

la philosophie humaine. Après avoir fait de Justin un philosophe chrétien et un saint, la foi en fit encore un puissant apologiste de la religion et un martyr. Considérons-le sous ce double rapport : *Son amour de la vérité*, première partie; *son amour pour Jésus-Christ*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — SON AMOUR DE LA VÉRITÉ.

Justin descendait d'une famille grecque que l'empereur Tite avait envoyée à Naplouse, capitale de la province de Samarie. Elevé dans le paganisme, il employa sa jeunesse à lire les poëtes, les orateurs et les historiens. Cette étude achevée, il s'appliqua à celle de la philosophie. Son but était de satisfaire l'ardent désir qui le poussait à la recherche de la vérité. Il s'adressa d'abord a un maître stoïcien; il y trouva peu de lumières sur la Divinité; il le quitta pour se mettre sous la conduite d'un autre qui le satisfit encore moins. Enfin il fréquenta l'école d'un académicien où il fit de rapides progrès dans la philosophie de Platon. Dieu ne l'abandonna pas à cause de la pureté de ses intentions et de la sincérité avec lesquelles il cherchait la vérité. Un jour, se promenant au bord de la mer, il aperçut un vieillard qui le suivait de fort près. Il le considéra attentivement, frappé de son port majestueux et de la gravité de toute sa personne. Le vieillard lui demanda s'il le connaissait. « Non, répondit Justin. — Pourquoi donc, répondit le vieillard, me regardez-vous si fixement? — C'est, répliqua Justin, que je suis surpris de rencontrer un homme dans un lieu si écarté et si solitaire. — J'y suis venu, dit le vieillard, par attachement pour quelques-uns de mes amis; ils sont en voyage, et je suis ici à les attendre. »

La conversation s'engagea davantage ; on parla de l'excellence de la philosophie. Justin vantait beaucoup celle de Platon, comme étant la seule qui conduisît au bonheur et à la connaissance de Dieu. Mais le vieillard lui parla admirablement des prophètes, supérieurs à tous les philosophes de l'antiquité. Puis, il conclut par ces paroles: Quant à vous, faites d'ardentes prières pour que les portes de la vie vous soient ouvertes. Les choses dont je viens de vous entretenir sont de nature à ne pouvoir être comprises, à moins que Jésus-Christ ne vous en donne l'intelligence. » Sur quoi le vieillard se retira, et Justin ne le revit plus.

Cet entretien avait fait sur lui une profonde impression, et lui inspira un vif désir d'étudier les prophètes. Il approfondit les motifs de crédibilité du christianisme, et se détermina à l'embrasser. Ce qui contribua beaucoup à sa conversion, ce fut le spectacle de l'innocence et des vertus des chrétiens qui préféraient la mort à l'apostasie. Voici comment il s'exprima sur ce point: « Lorsque j'entendais diffamer les chrétiens, et que je les voyais courir avec intrépidité aux tortures et à la mort, j'en concluais intérieurement qu'il était impossible que de tels hommes fussent vicieux et plongés dans le désordre. »

Justin avait trente ans quand il fit la conquête de la vérité. Dès lors il désira la communiquer aux autres. Pour s'en rendre capable et attirer sur lui les bénédictions du Ciel, il mena une vie sainte et austère, et se rendit à Rome. Il avait aimé la vérité; mais ce n'était pas seulement pour lui, mais encore pour les autres. Etant une fois ordonné diacre, il employa pour la répandre deux moyens: la prédication et les livres que la postérité admire encore. Mais aucun de ses ouvrages ne l'a rendu plus célèbre que les apologies qu'il composa en faveur de la religion.

M. F., un illustre prédicateur de notre temps s'écria un jour en chaire : « Ah! si je tiens à ma foi du fond de mes entrailles, c'est que je sais ce qu'elle m'a coûté : je l'ai conquise à la sueur de mon front. » Saint Justin a pu dire la même chose; il aima la vérité avant de la connaître; il la rechercha partout avec une ardeur incroyable; il la trouva. Et nous! nous l'avons trouvée à notre berceau, sans peine, sans fatigue : est-ce peut-être pour cela que nous ne l'estimons, que nous ne l'aimons pas assez?

IIe PARTIE. — SON AMOUR POUR JÉSUS-CHRIST.

Aussitôt que Justin eût connu Jésus-Christ il s'attacha à lui par les liens d'un amour sans bornes. Dans un de ses livres on croit voir au fond de son cœur le bonheur qu'il y trouvait; il dit à un de ses disciples : « Maintenant que vous le connaissez, de quelle joie ne devez-vous pas être comblé? Quels transports d'amour ne devez-vous pas éprouver pour celui qui vous a aimé le premier? Et quand vous l'aimerez, vous serez l'imitateur de sa bonté. On est véritablement l'imitateur de Dieu lorsqu'on supporte les fardeaux des autres, qu'on assiste le prochain; qu'on se place par humilité au-dessous de ses inférieurs; qu'on partage avec les pauvres les biens qu'on a reçus du Ciel. Vous comprendrez alors que Dieu gouverne cet univers, vous connaîtrez ses mystères; vous aimerez et vous admirerez ceux qui souffrent pour lui; vous condamnerez l'imposture du monde; vous mépriserez la mort du corps, et ne craindrez que la mort éternelle de l'âme, avec ce feu qui ne s'éteindra jamais. Quand vous saurez ce que c'est que ce feu, vous envierez le bonheur de ceux qui souffrent les flammes pour la justice. Je ne parle point de choses qui me soient étrangères; disciple des apôtres, je suis établi pour enseigner les nations. » Voilà ce que pensait saint Justin de l'amour dû à Jésus-Christ. Il ne se contentait pas de renfermer cet amour dans son cœur; il cherchait à le répandre autour de lui par ses prédications et ses nombreux ouvrages. Il en publia un dernier dans le but de défendre l'innocence des chrétiens contre les grossières calomnies des Juifs et des païens. Il l'adressa à l'empereur Marc-Aurèle et au sénat romain; mais comme il y prouvait l'injustice des persécuteurs, il pouvait s'attendre à tout. Aussi disait-il : « Je m'y atttends bien, cet écrit me coûtera la vie, et je deviendrai la victime de la fureur de ceux qui portent une haine implacable à la religion pour laquelle je me suis chargé de plaider. » En effet, les choses tournèrent comme il l'avait prévu. Sa mort fut décidée peu après qu'il eut présenté son *Apologie*. Il fut arrêté avec d'autres chrétiens, et conduit devant Rustique, préfet de Rome.

Le persécuteur lui demanda : « A quel genre de science vous appliquez-vous? — Justin répondit : J'ai essayé de toutes les sciences ; mais je n'ai trouvé la vérité dans aucune; je me suis enfin attaché à la philosophie des chrétiens. — Quoi! misérable, vous professez cette doctrine? — Je m'en fais gloire, parce qu'elle me procure l'avantage d'être dans le chemin de la vérité. » — Le préfet lui demanda de nouveau : « Vous êtes donc chrétien? — Oui, certes, je le suis. » Telle fut la réponse de Justin. Le tyran lui dit encore : « Etes-vous bien convaincu que si je vous fais fouetter depuis la tête jusqu'aux pieds, vous monterez encore au ciel? — Oui, si je souffre le supplice dont vous parlez, j'espère de recevoir la récompense qu'ont déjà reçue ceux qui ont observé les préceptes de Jésus-Christ. — Quoi! vous vous imaginez que vous irez au ciel et que vous y recevrez une récompense? — Non seulement je me l'imagine, mais j'en suis si assuré que je n'ai pas là-dessus le moindre doute. »

On voulut forcer les martyrs à sacrifier aux faux dieux; Justin, sur les dernières menaces du tyran, répondit au nom de tous : « Nous ne souhaitons rien tant que de souffrir pour Jésus-Christ. Les tourments hâteront notre bonheur et nous inspireront de la confiance à ce tribunal où tous les hommes doivent paraître pour être jugés. » Les autres confesseurs ajoutèrent : « Il est inutile de nous faire languir plus longtemps; nous sommes chrétiens, et nous ne sacrifions point aux idoles. »

Le préfet les voyant inébranlables les condamna tous à être fouettés et à avoir la tête tranchée. Ce qui fut exécuté vers l'an 167. C'est ainsi que cet illustre apologiste a versé son sang par amour pour son divin Maître.

Confondons-nous, M. F., devant ces grands exemples de foi et d'amour. Tremblons à la vue de notre lâcheté et de nos fautes sans nombre, et commençons une bonne fois à nous attacher fortement à la vérité catholique, à l'Eglise, à son chef, au Souverain-Pontife, à l'accomplissement de nos devoirs de chrétiens, car c'est là le seul chemin qui mène à la vie éternelle.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Apophthegmes sur la philosophie. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Nouveau Testament. — Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam, secundum traditionem hominum, secundum elementa mundi et non secundum Christum. (Coloss., II, 8.)

Profana autem et vaniloquia devita; multum enim proficiunt ad impietatem. (II Tim., II, 16.)

Quidnam est hoc? quænam doctrina hæc nova? (Marc., I, 27.)

2. — SS. PÈRES.

In animo tuo considera justitiæ solem. (S. Justin,, mart., *in Exposit. fidei.*)

Nomina imponuntur rebus ut per ea dignoscatur ipsarum varietas; Deus autem neque superiorem quemquam habuit, a quo nomen acciperet; neque se ipse nominare voluit; cum unus et solus esset. (Id., *Orat. ad Gentes.*)

In philosophis fuit venerabilis imago virtutis, cum sine fine et dilectione virtutis substantia esse non possit; et utinam inveniatur in nobis qui virtutis imaginem teneat! sed quia Christum non cognoverunt, in cogitationibus suis superbia tumescentes, vera humilitate carentes, humanam gloriam appetentes, et seipsos esse sapientes æstimantes et dicentes: stulti sunt. (Hugo, card., *in Didasc.*, l. III.)

3. — APOPHTHEGMES SUR LA PHILOSOPHIE

Philosophi, virtutis magistri. (2 Tuscul.)

Nemo philosophiæ expers, idoneus est regno.

Delicati pueri ad philosophiam non sunt idonei.

Turpissimum est philosopho secus docere quam vivit.

Is vere liber est, quem philosopha liberum facit.

Proprium est philosophi mederi vitiis hominum.

Philosophi libertas molesta est omnibus.

Frugalitatem exigit philosophia non pœnam.

Quid aliud philosophia quam vitæ lex. (Erasm., *in Apophthegm.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Désir ardent de connaître Dieu.

Amour de la vérité dès qu'il l'eut connue.

Apostolat du philosophe et du docteur en publiant ses deux éloquentes apologies, dont l'une procura la paix à l'Eglise et l'autre lui valut le martyre.

Foi, courage et héroïsme du martyre.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé Martin.)

I. Beaucoup de philosophie conduit au christianisme.

II. Saints Justin, Athénagore, Origène, saint Anselme, Albert le Grand, saint Thomas, Pascal, Bacon, etc., nous en fournissent l'exemple.

III. Dangers du rationalisme de notre époque, qui se pare du beau titre de philosophe.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Devoirs des savants et des guides des masses à l'égard de la vérité chrétienne.

II. Imitation de saint Justin dans son attachement inébranlable à la foi dès qu'il l'eut embrassée.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

S. Jérôme, *de Script.* — Sozomène. — Eusèbe. — Surius. — Uzuard. — Adon. — Baronius. — Bollandus et tous les hiagologues.

7. Martyrologe. — S. Yuvente, m. — S. Pamphile, p. et m — SS. Valens et Paul, id. — SS. Reverien, év., et Paul Ier, id. — S. Thesposie, id. — S. Ischyrion et plusieurs autres soldats. — S. Firmius, m. — SS. Felin, Gratiancis, soldats mm. — S. Second, m. — S. Crescentien, id. — S. Fortunat, pr. — S. Capraïs, ab. — S. Siméon, id. — S. Clair, év. et m. — S. Procule, id. — S. Fortuné, pr. — S. Couon, prévôt. — S. Mour, év. — S. Claude, id. — S. Jouir. — S. Bonan, hermite. — S. Médulfe, moine.

2 juin. — **SAINT POTHIN**, évêque, et ses compagnons,

MARTYRS (IIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT POTHIN.

L'empereur Marc-Aurèle, combattant contre les Quades et plusieurs autres peuples de Germanie, vit son armée près de périr par la soif; mais les soldats chrétiens qui étaient dans ses troupes s'étant mis en prière, il tomba une pluie abondante, qui les désaltéra, eux et leurs chevaux, pendant qu'une grêle horrible mêlée de foudre tombait sur les ennemis et les accablait sans nuire aux Romains. Marc-Aurèle, touché de ce miracle, défendit, en l'an 175, sous peine de la vie, de rechercher les chrétiens à cause de leur religion; mais, trois ans après, la persécution se ralluma en plusieurs villes avec plus de fureur qu'auparavant, moins par l'autorité du prince et des magistrats que par des émotions populaires.

La fureur de ces idolâtres contre les chrétiens alla si loin, que ces derniers n'osaient presque plus se montrer. C'est ce qui arriva surtout à Lyon, à Vienne et aux environs. On chassait les chrétiens des bains et des marchés; on voulait les exclure du commerce et de la société civile; partout on les accablait d'outrages, de mauvais traitements et d'injustices; jamais le troupeau de Jésus-Christ ne s'était trouvé exposé à une si violente tempête.

Ceux qui ressentirent plus particulièrement les effets de la barbarie du gouverneur, des soldats et du peuple, furent le diacre Sanctus, natif de Vienne; Maturus qui, quoique néophyte, parut plein de force et d'ardeur pour le combat; Attale de Pergame, qui avait été l'appui et l'ornement de l'Eglise; et une esclave, nommée Blandine, dont l'illustre exemple a fait voir que les personnes de la condition la plus basse aux yeux du monde sont souvent très-estimables devant Dieu, par la vivacité de l'amour qu'elles lui portent. Elle était d'une complexion si faible que les fidèles tremblaient pour elle. Mais la grâce de Jésus-Christ la soutint, au point qu'elle fut en état de braver les différents bourreaux qui la tourmentèrent depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit. Ces parolos : *Je suis chrétienne,* qu'elle répétait souvent, émoussaient la pointe de ses douleurs et lui communiquaient une sorte d'insensibilité.

Le diacre Sanctus endura aussi des tourments inouïs avec une patience plus qu'humaine. Les bourreaux lui appliquèrent des plaques d'airain chauffées aux parties du corps lea plus sensibles. Quelques jours après, il fut exposé à une nouvelle épreuve. Les bourreaux rouvrirent ses plaies, dans la croyance ou qu'il se laisserait vaincre, ou qu'il expirerait entre leurs mains. Leur espérance fut encore trompée. Au grand étonnement des spectateurs, le saint reprit tout à coup ses forces et recouvra miraculeusement l'usage de tous ses membres.

Biblis avait eu le malheur de renier Jésus-Christ. On voulut augmenter son crime, en la portant à calomnier les chrétiens. Alors, comme réveillée d'un profond sommeil, et comparant un supplice passager avec les supplices éternels de l'enfer, elle se déclara hautement et protesta contre les calomnies par lesquelles on noircissait sa religion. Ainsi elle fut rangée parmi les martyrs. On jeta ensuite ces généreux soldats de Jésus-Christ dans un cachot infect et ténébreux, où on les laissa privés de tout secours humain.

Parmi ceux qui souffrirent alors, on compte le bienheureux Pothin, évêque de Lyon. C'était un vieillard plus que nonagénaire, si faible et si infirme qu'il pouvait à peine respirer. On le traîna devant le juge pour y subir l'interrogatoire. Il était conduit par les magistrats et les soldats de la ville. La populace qui le suivait

poussait de grands cris contre lui et l'accablait d'injures. Le gouverneur lui ayant demandé quel était le Dieu des chrétiens, il lui répondit, pour prévenir les blasphèmes qu'il prévoyait, qu'il le saurait quand il en serait digne. Là-dessus il fut violemment tiré de tous côtés et traité avec beaucoup d'inhumanité. Ceux qui étaiant auprès de lui lui asénaient de rudes coups, sans respect pour son âge. Ceux qui se trouvaient éloignés lui jetaient tout ce qui se présentait sous leur main, croyant par là honorer leurs dieux. Pothin, qui n'avait plus qu'un souffle de vie, fut mené en prison, où il expira deux jours après.

Ceux qui, au moment de leur arrestation, avaient apostasié, furent aussi conduits en prison. Ils avaient un air triste, confus, embarrassé, parce qu'il souffraieut sans consolation et qu'ils avaient un surcroît de douleur dans les remords de leur conscience. Pour les martyrs, on les reconnaissait à un certain mélange de sérénité et de majesté qui éclatait sur leurs visages. Les païens insultaient même les premiers : « Vous étiez donc coupables, leur disaient-ils, des crimes reprochés à votre religion? »

Enfin on marqua le jour où le cruel spectacle de leur mort devait servir de divertissement au peuple. Lorsqu'il fut arrivé, on amena Maturus, Sanctus, Blandine et Attale, pour les exposer aux bêtes. Les deux premiers subirent d'abord une cruelle flagellation, après laquelle on les livra à la fureur des bêtes, qui les traînèrent autour de l'amphithéâtre. A la fin on les mit sur la chaise de fer rougie au feu. Comme ils vivaient encore, on les égorgea l'un et l'autre. Ainsi finit le divertissement de ce jour.

Les bêtes ayant refusé de toucher à Blandine, on la délia du poteau où on l'avait attachée. On la ramena en prison, d'où elle ne sortit que pour soutenir un nouveau combat.

Attale fut amené ensuite. C'était un homme de marque, aussi recommandable par la sainteté de sa vie que par son zèle à défendre la foi. Il fut promené autour de l'amphithéâtre avec cette inscription qu'on portait devant lui : *C'est ici Attale le chrétien.* Mais le gouverneur, apprenant qu'il était citoyen romain, le renvoya en prison. Il écrivit en même temps à l'empereur pour lui demander ses ordres, tant à l'égard d'Attale que des autres prisonniers.

Pendant ce délai, les fidèles donnèrent des marques de patience, de douleur, d'humilité et de charité. Ils touchèrent tellement par leurs discours et leurs exemples ceux qui étaient tombés, que plusieurs d'entre eux se trouvèrent disposés à confesser le nom sacré qu'ils venaient de renier. Lorsqu'on les amena une seconde fois devant le gouverneur, Alexandre, Phrygien de naissance et médecin de profession, était présent. Etant auprès du tribunal dans ce moment critique, il faisait signe à ses frères, et de la tête et des yeux, afin de les amener à confesser Jésus-Christ. On s'en aperçut, et les païens lui attribuèrent le changement des apostats. Il déclara sans détour qu'il était chrétien. Le gouverneur, sans autre information, le condamna à être dévoré par les bêtes. Le lendemain, on le conduisit dans l'arène avec Attale, et tous deux achevèrent leur sacrifice par le glaive.

Enfin, au dernier jour des combats, on amena dans l'amphithéâtre Blandine et un jeune homme de quinze ans, nommé Ponticus. On épuisa sur eux tous les genres de tortures. Ponticus termina sa vie par une mort glorieuse, après avoir parcouru avec joie tous les degrés du martyre. Blandine fut fouettée, déchirée par les bêtes et assise dans la chaise brûlante; après quoi on l'enveloppa dans un filet, pour être exposée à une vache sauvage et furieuse, qui la jeta en l'air et la meurtrit pendant longtemps. Elle finit aussi par être égorgée. Les païens, déconcertés, avouaient qu'il ne s'était jamais rencontré de femme qui eût souffert une si étrange et si longue suite de tourments. Leur rage n'épargna pas les restes des corps des martyrs; on les brûla et on en jeta les cendres dans le Rhône.

Nos saints martyrs souffrirent l'an de Jésus-Christ 177. On les appelle *martyrs de Lyon* parce que cette ville fut le théâtre de leurs souffrances. Plusieurs d'entre eux étaient de Vienne. On lit, dans saint Grégoire de Tours, qu'ils étaient au nombre de quarante-huit. On découvrit miraculeusemedt une partie de leurs reliques.

PANÉGYRIQUE DE SAINT POTHIN

ET DES MARTYRS DE LYON.

TEXTE : *Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit.* (Joan., XV, 18.)

Jésus-Christ a eu pour son Église un amour éternel et infini; pour la sauver, la purifier, l'attacher à lui pour toujours, il a donné son sang et sa vie; mais le monde ne l'a pas compris; le monde, tout ce qu'il y a de méchant, d'aveugle et de vicieux, lui a porté et lui porte encore une haine de tyran et de persécuteur. C'est pourquoi on le persécute et on le crucifie sans cesse dans la personne de ses fidèles serviteurs; mais il veut qu'ils n'en soient pas étonnés, il leur dit : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. »

Les illustres martyrs de l'Eglise de Lyon n'ont pas été étonnés de cette haine séculaire du monde : ils se sont estimés heureux d'en être les glorieuses victimes. Considérons : *Comment ils ont mérité la haine du monde,* premier point; *avec quel courage ils en sont devenus les victimes,* deuxième point.

Ier POINT. — COMMENT ILS ONT MÉRITÉ LA HAINE DU MONDE.

C'était en 175. L'empereur Marc-Aurèle combattait contre plusieurs peuples de la Germanie. Un jour il vit son armée sur le point de périr de soif; mais les soldats chrétiens qui étaient parmi ses troupes, s'étant mis en prières, il tomba une pluie abondante, qui les désaltéra, eux et leurs chevaux; en même temps, une grêle horrible, mêlée de foudre, tombait sur les ennemis et les accablait sans faire aucun mal aux Romains. L'empereur, touché de ce miracle, défendit, sous peine de mort, de rechercher les chrétiens à cause de leur religion. Mais trois ans après, la persécution se ralluma en plusieurs villes avec une nouvelle fureur, grâce à des agitations populaires soulevées par les ennemis de la religion chrétienne.

La fureur des idolâtres alla si loin, que les chrétiens ne pouvaient plus se montrer sans être découverts, dénoncés et mis à mort. C'est ce qui arriva à Lyon, à Vienne et aux environs. On les chassait des bains et des marchés; on voulait les exclure du commerce et de la société civile; partout on les accablait d'outrages, de mauvais traitements et d'injustices; jamais le troupeau de Jésus-Christ ne s'était trouvé exposé à une aussi violente tempête.

L'église de Lyon avait alors pour évêque le bienheureux Pothin, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Il avait quinze ans quand mourut l'apôtre saint Jean, et il était alors en Asie. Ainsi il a pu être disciple du saint évangéliste. Agé, infirme, exténué au point de ne pouvoir respirer qu'avec peine, Pothin était soutenu par la grandeur de son courage et son ardeur pour le martyre. Sa vie si pure, si apostolique était la condamnation solennelle des désordres de la société païenne; ses paroles, son exemple, ses œuvres devinrent l'objet de la haine des idolâtres, des juifs et des Judas de son époque. Comme leurs devanciers de Jérusalem, les persécuteurs se dirent : « Débarrassons-nous de cet homme qui nous condamne ! » Ainsi, on le voit, on haïssait en lui la doctrine, la morale et la vie de Jésus-Christ même. Sa doctrine était celle de l'Evangile, et comme elle est ennemie des tyrans et amie du peuple et des pauvres, les tyrans cherchèrent à l'étouffer en tuant ceux qui l'enseignaient. Sa morale était celle de l'Evangile, et comme elle condamne hautement les grossières passions, les honteux désordres et les criantes injustices des forts contre les faibles, les forts ont tué les faibles pour les réduire au silence. Sa vie était la vivante reproduction de celle de Jésus-Christ, et comme elle forme un contraste insupportable avec la vie des lâches et des païens, les lâches et les païens ont voulu effacer ces contrastes pour suivre en vain les immondes inspirations de leurs passions. Voilà comme saint Pothin mérita de s'attirer la haine du monde.

Sous la direction habile et puissante de saint Pothin, l'Eglise de Lyon s'était organisée avec courage et persévérance. Dans toutes les classes de la société, la foi

avait ses défenseurs et ses héros. Riches, pauvres, savants, ignorants, nobles et esclaves, couraient avec la même intrépidité vers le martyre. Blandine était une simple esclave, la dernière alors, et bientôt la première des femmes chrétiennes. Sa maîtresse charnelle, comme s'expriment les actes, siégeait à côté d'elle, sur les bancs de l'église, et l'accompagna sur la sellette du martyre : l'héroïsme eut bientôt corrigé les inégalités de la fortune, car le nom de la maîtresse est oublié, et celui de l'esclave est célèbre dans l'histoire.

Une foule d'autres chrétiens, hommes et femmes, languissaient en même temps dans les prisons de la ville. Troupeau chéri de Dieu, et pour cela même haï du monde, ils condamnaient par leur conduite admirable la vie corrompue des païens, et c'est pourquoi ils devinrent l'objet de leur haine et de leurs persécutions. Nous allons voir comment ces grands chrétiens savaient mourir pour la foi qui est encore la nôtre.

Pour le moment, recueillons-nous devant l'exemple de nos aïeux dans la foi. Demandons-nous si notre vie forme un sensible contraste avec celle des mondains; si notre langage, notre conduite, nos œuvres sont la condamnation solennelle du langage, de la conduite et des œuvres du monde. S'il en est ainsi, nous appartenons à la société des saints que le monde condamne, mais que Jésus-Christ couvre de son amour et de sa protection.

IIe POINT. — AVEC QUEL COURAGE ILS EN SONT DEVENUS LES VICTIMES.

Saint Pothin, tombé entre les mains des persécuteurs, fut porté par des soldats jusqu'au tribunal du gouverneur. Il parut en présence des magistrats et des idolâtres sans en être ému ; quoique cassé de vieillesse et épuisé par la maladie, il montra en cette occasion combien il avait l'âme élevée au-dessus des intérêts et des afflictions de cette vie. Il rendit hautement témoignage à Jésus-Christ, puis, le juge lui ayant demandé quel était le Dieu des chrétiens, il répondit : « Quand vous en serez digne, vous le connaîtrez. » A ces paroles, la foule se rua avec fureur sur le saint vieillard; les uns le frappaient des pieds et des mains, les autres lui jetaient des pierres; chacun croyait faire une bonne action en prenant part aux insultes dont on l'accablait. Le saint évêque fut jeté demi-mort dans une affreuse prison où il expira deux jours après.

Ce fut bientôt le tour de Blandine. Quand elle arriva devant le juge, tous les cœurs furent émus en la voyant faible et maladive; mais on fut aussitôt stupéfait de la force toute divine qu'elle montra dans les tortures. Vainement les bourreaux s'acharnèrent sur la pauvre esclave ; vainement ils se relayèrent pour la tourmenter jusqu'au soir ; elle les réduisit à s'avouer vaincus. Elle répétait par intervalles : « Je suis chrétienne ! Et on ne fait point de mal parmi nous. »

Elle fut conduite en prison pendant qu'on torturait une foule d'autres martyrs, et on la réserva pour la fin. Tout l'acharnement des bourreaux se concentra alors sur elle. Après avoir essayé tout ce que les amphithéâtres romains renfermaient d'instruments de supplice, on l'exposa, enveloppée dans un filet, à l'attaque d'un taureau furieux. Irrité par l'aiguillon, l'animal la frappait de ses cornes, la lançait en l'air, se précipitait de nouveau sur elle pour l'enlever encore; et la populace se levait, ivre de joie, battant des mains et tressaillant dans sa féroce allégresse. Quant à la courageuse esclave, elle semblait être insensible à tous les tourments; on eût dit qu'elle n'était plus de ce monde, et que, plongée dans une extase de béatitude, elle s'entretenait familièrement avec son divin Epoux. C'est ainsi qu'elle partit la dernière, semblable à une mère qui, après avoir exhorté ses fils au combat, les envoie en avant vers le roi comme les messagers de la victoire, puis, traversant le même champ de bataille, et victorieuse dans les mêmes luttes, elle court les rejoindre pour partager avec eux le triomphe.

Après bien des siècles, le temps a dévoré les arcs de triomphe et les trophées humains; les noms des persécuteurs sont oubliés ou maudits, mais le peuple de

Lyon et le monde catholique n'a pas encore oublié l'esclave Blandine. Quand vient sa fête, l'ouvrier sort de l'atelier, va prier devant son image, et raconte à ses petits enfants les souvenirs de ces jours illustres.

M. F., nous avons besoin de ces nobles encouragements de nos ancêtres; nous n'avons plus à craindre les tyrans qui tuent le corps; mais Dieu sait ce qu'il nous faut; il nous envoie des épreuves et des châtiments. Sachons au moins les accepter de la main de Dieu avec humilité; cette soumission est un témoignage de notre foi; et ainsi nous sommes toujours les témoins, les martyrs de la Providence.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de ces saints. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Coram cano capite consurge, et honora personam senis. (Levit., IX, 32.)

In antiquis est sapientia et in multo tempore prudentia. (Job. XII, 12.)

Corona dignitatis senectus, quæ in viis justitiæ reperitur. (Prov., XVI, .)

Nouveau Testament. — Injicient vobis manus suas et persequentur, trahentes ad reges et præsides propter nomen meum. (Luc., XXI, 12.)

Dabo vobis os et sapientiam cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri. (Id., XXI, 15.)

Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum. (Apoc., XXI, 4.)

2. — SS. PÈRES.

Beatissimus Pothinus Ecclesiæ Lugdunensis episcopus nonagenario major... interrogatus a præside quisnam esset christianorum Deus, respondit : Si dignus fueris cognosces. Post hæc inhumane raptatus et innumeris plagis affectus est. (Euseb., *Hist. Eccl.*, l. V, c. 1.)

Blandina ad palum suspensa, bestiis objecta est... maximam alacritatem addebat certantibus... post flagra, post bestias, post sartaginem, reticulo inclusa tauro objecta est, quo diu in altum jactata, tandem et ipsa instar victima jugulata est. (Id., *ibid.*)

Ecclesia in omni loco ob eam quam habet erga Deum dilectionem, multitudinem martyrum in omni tempore præmittit ad Patrem. (S. Iræn., *adv. Hær.*, l. IV, c. 63.)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Sicut milites vulnera quæ in præliis sibi inflicta regi monstrantes fidenter loquuntur; ita et illi manibus abjecta capita gestantes, et in medium afferentes, quæque voluerint apud regem cœlorum impetrare possunt. (S. Chrysost., *Orat. in juvent. et Maxim.*)

2. Fortissimus Abraham, sed beatus Photinus fortior fortissimo. (Hugo card., *de Claustro animæ.*)

3. Pueri et mulierculæ nostræ, cruces et tormenta, feras, et omnes suppliciorum terriculas inspirata patientia doloris illudunt. (Minut. Felix, *in Octav.*)

4. — VERTUS DE CES SAINTS.

VERTUS de saint Pothin : sagesse, piété, mortification, vigilance, zèle, bon exemple, constance.

VERTUS de sainte Blandine : douceur, obéissance, résignation, pureté, amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, zèle à encourager les martyrs, héroïsme.

VERTUS des autres saints leurs compagnons : foi, constance, courage surhumain.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Etat florissant de l'Eglise de Lyon dès le IIe siècle.

II. Histoire glorieuse de ses martyrs.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Imitation dans saint Pothin : De la sagess[e] et du bon exemple du vieillard chrétien.

II. Imitation dans sainte Blandine : De so[n] attachement à ses maîtres; de sa foi inébran[-]lable; de son héroïsme au milieu des plus hor[-]ribles tourments.

III. Imitation dans leurs compagnons : D[e] leur foi; de leur bon exemple; de leur fermet[é] jusqu'au dernier soupir.

IIIe PLAN.

SUR SAINTE BLANDINE.

(Par le P. Klée, *Breviar. Sanct.*)

Non aliud toties volvebat ore in tormentis sancta Blandina quam : *Christiana sum*, unde aliud nos interrogemus :

I. Quis dicendus christianus ?

II. Tres hostes christani : 1. Mundus. — 2. Caro. — 3. Dæmon.

III. De magna dignitate christiani.

6. — ENCOMIA.

I. BLANDINA ANCILLA ET MARTYR.

Servilis, Blandina, fuit tibi sanguis ab ortu;
Pro Christo fusus, nobilis ille fuit.

II. HERAM SUAM ET IN CARCEREM ET IN CŒLUM SEQUITUR.

Sectatur Dominam Blandina pedissequa, tristes
Dum cæci tenebras carceris illa subit.
Rite, etiam sequitur, superos dum scandit in orbes;
Carpere iter solam non decuisset heram.

—

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Eusèbe, *Histoire ecclesiast.*, l. V, c. II et III. — Saint Augustin, *L. de Cur. agend. pro mort.* — Eucher, Lugd., *in Serm. de sancta Blandina.* — Grégoire de Tours, *de Glor. mart.* — Bède. — Uzuard. — Adon. — Baronius. — Tous les hagiographes.

8. MARTYROLOGE. — SS. Marcellin, pr., et Pierre. — S. Érasme, év. et m. — Les saints martyrs de Lyon, Pothin, Blandine, Sanctus, Epagathe, Mature, Poutique, Billis, Attale, Alexandre et leurs compagnons. — S. Eugène, p. — S. Algise, pr.

---

3 juin. — SAINTE CLOTILDE, reine de France.

(VIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE CLOTILDE.

Clotilde, fille de Chilpéric, roi de Bourgogne, fut élevée dans le catholicisme, au sein même d'une cour arienne, et mariée à un prince païen, Clovis, roi des Francs. Prévenue des grâces du Ciel les plus abondantes, cette pieuse princesse évita tous les dangers de séduction, et s'affermit dans son innocence par une union intime avec Dieu, et la fuite de tout ce qui pouvait l'entraîner vers le mal. Elle sut gagner, par une douceur angélique et une patience à toute épreuve, le cœur d'un époux encore barbare, vif, emporté, violent. Son premier fils étant mort après son baptême, Clovis lui reprocha durement ce malheur, l'attribuant à la colère de ses dieux ; Clotilde, pleine de foi, ne fit pas moins baptiser le second ; mais comme il était encore en péril de la vie, elle lui obtint du Ciel la santé par ses ferventes prières : Dieu exauça la foi de son humble servante.

La pieuse reine exhortait, depuis longues années, son mari à se donner au vrai Dieu, en recevant le baptême ; mais Clovis, imbu des superstitions païennes, qui favorisaient ses vices, redoutait l'austérité d'une religion qui exige trop de vertus. La prière obtient tout d'en haut : la pieuse épouse, la vertueuse reine, la sainte femme obtint à son époux la foi, à la France un roi chrétien, à l'Eglise un glorieux appui. Le roi des Francs livra un jour aux Allemands une grande bataille ; il était sur le point de la perdre, quand il s'écria : « Dieu de Clotilde, si tu me sauves, je suis chrétien ! » La victoire suivit le vœu ; le prince accomplit sa promesse, et la nation franque devint la fille aînée de l'Eglise : Clovis instruit par saint Vaast, prêtre de Toul, fut baptisé à Reims par saint Remi.

Clotilde, dégoûtée du monde, ne pensa qu'à vivre dans la pénitence. Elle se retira à Tours, où elle acheva sa vie dans les prières, les aumônes, les veilles et l'exercice de toutes sortes de vertus. Elle fit voir par sa profonde humilité, qu'elle ne pensait plus qu'elle avait été reine, que ses enfants étaient sur le trône. Enfin étant devenue infirme et fort âgée, un jour qu'elle faisait sa prière sur le tombeau de saint Martin, elle se leva avec une joie extraordinaire, et dit à tous ceux qui se trouvaient auprès d'elle : « Mes prières sont exaucées, je mourrai dans trente

jours. » Elle appela auprès d'elle ses deux enfants, Childebert, roi de Paris, Clotaire, roi de Soissons; et mêlant dans ses avis la tendresse et l'autorité d'une mère, elle les exhorta à honorer Dieu et à garder ses commandements, à défendre l'Eglise, à soulager les pauvres, et enfin à vivre en paix et en union. Sa santé s'affaiblit de jour en jour, et elle ne cessait de répéter des versets des psaumes. Voyant qu'elle allait mourir, elle commanda à ses gens de distribuer aux pauvres tout ce qui lui restait de bien : mais il lui en restait peu; car elle avait pris le soin, pendant qu'elle était en santé, d'euvoyer ses richesses au ciel par les mains des pauvres. Elle reçut les derniers sacrements le trentième jour de sa maladie ; et après avoir fait publiquement sa profession de foi, elle rendit son âme à Dieu le 3 juin, vers l'an 545.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE CLOTILDE.

TEXTE : *Cum invocasset regina omnium rectorem et salvatorem Deum, convertit Deus spiritum regis.* (Esther, XV.)

C'est en ces termes que l'Écriture sainte célèbre le triomphe d'Esther sur l'esprit du roi Assuérus son époux; je ne saurais choisir dans les saintes Lettres un trait plus conforme à celui qui caractérise la vie de la grande reine dont je viens vous rappeler en ce jour la mémoire et les vertus. Elle aussi a triomphé par la prière de l'esprit d'un prince idolâtre; et, plus heureuse qu'Esther, elle n'a pas remporté un triomphe passager : elle a obtenu de Dieu une victoire définitive, la victoire de la foi sur l'infidélité, la victoire du christianisme sur la barbarie païenne.

Nommer sainte Clotilde, c'est rappeler les origines de la royauté et de l'Église de France, c'est rappeler l'enfantement d'une grande nation à la foi catholique, c'est rappeler l'alliance immortelle de la religion avec la patrie. Clovis, Remi, Geneviève; le champ de bataille de Tolbiac, les fonts baptismaux de Reims; la royauté chrétienne, l'épiscopat chrétien, la virginité chrétienne : tous ces noms, tous ces faits, toutes ces institutions rayonnent et se groupent autour de cette céleste figure qui paraît au milieu d'eux comme le type sacré de l'épouse, de la mère et de la reine chrétienne.

Epouse du premier roi des Francs, elle a aidé à l'établissement du règne de la foi en France. Mère des successeurs de Clovis, elle a aidé à l'affermissement du règne de la foi en France. Et, par l'exercice de ce double ministère, elle a inauguré dans notre pays la mission traditionnelle dévolue à l'épouse et à la mère chrétienne. C'est sous ce double aspect que j'ai dessein d'envisager la vie et les œuvres de sainte Clotilde dans les deux parties de ce discours.

Ier POINT. — SAINTE CLOTILDE A AIDÉ A L'ÉTABLISSEMENT DE LA FOI EN FRANCE.

Lorsque Dieu entreprit de fonder son Eglise sur la terre, il s'adressa d'abord aux trois peuples qui résumaient dans leur vie toute la vie des siècles passés. Il était naturel, en effet, il était logique que Dieu parlât d'abord aux trois principaux représentants de l'humanité : au peuple qui représentait la sainteté des traditions, au peuple qui représentait l'éclat du génie, au peuple qui représentait la majesté du pouvoir. Dieu donc fit un appel à l'Orient, à la Grèce et à Rome ; car Rome, la Grèce et l'Orient, c'est tout le monde ancien : c'est l'ancienne religion, c'est la science ancienne, c'est l'autorité ancienne. Eh bien ! qu'ont répondu à Dieu l'Orient, la Grèce et Rome, c'est-à-dire la religion, la science, l'autorité des temps anciens? L'Orient répondit à l'appel de Dieu en crucifiant son Fils; la Grèce, en se disputant pitoyablement les lambeaux de sa doctrine, et le peuple romain répondit à sa vocation divine en jetant les chrétiens aux lions. Dieu se lassa; il fit signe à des peuples nouveaux; il les appela des glaces du pôle, des steppes de l'Asie, des sables du désert, et il les lança à la conquête du monde. Et alors on put dire de l'Orient, de la Grèce et de Rome, ce qu'Isaïe prédisait autrefois de la superbe Babylone : « Malheur à Babylone ! j'ai entendu sur la montagne les voix de la mul-

titude; c'était comme la voix d'un grand peuple, comme les cris de guerre des rois et des nations réunies. » Un déluge de barbares inonda les races coupables, et le feu de l'Europe parut se renouveler sous le souffle de la colère de Dieu. Mais parmi ces nations païennes, parmi ces nations barbares, où est l'héritage de Jésus-Christ? Quelle sera parmi elles la première nation catholique? A qui est due cette grande initiative? Telle est la question qui surgissait pour l'Eglise du milieu des ruines de l'ancien monde et à l'origine d'un monde nouveau.

Dieu résolut cette question, je vais vous dire comment. A l'une des extrémités de l'empire romain se trouvait une race, la dernière qu'eût touchée l'épée de Rome, avant que l'épée de Rome ne se brisât dans des mains devenues trop faibles pour la porter. Tout ce qu'il y avait eu de grand dans le vieux monde s'était rencontré avec cette race, que Caton définissait par deux traits : l'éloquence et la bravoure, *res militaris et argute loqui*. Lorsque Alexandre promenait ses phalanges à travers l'Asie, il vint se heurter contre cette race, et elle avait dit a cet homme devant qui la terre s'était tue : Nous ne vous craignons pas, nous ne craignons qu'une chose, c'est que le ciel ne tombe sur nous. Aussi Rome ne tremblait-elle que devant cette race qui un jour était allée au Capitole venger d'avance les humiliations de vingt peuples; et chaque fois que l'écho d'une menace franchissait les Alpes, la grande république ordonnait à ses consuls de veiller à son salut. Enfin, pour la dompter, il avait fallu que le plus grand homme de guerre de l'ancien monde déployât contre elle la double ressource du génie et de la cruauté. Mais la Gaule vaincue n'en demeurait pas moins pour ses vainqueurs une menace et une terreur; et il ne fallait pas creuser bien avant dans la terre des Civilis et des Vindex pour voir qu'elle n'avait rien perdu de sa séve ni de sa fécondité. Telle est la race que Dieu avait choisie pour le dessein que je viens de dire: et comme si ce n'était pas assez d'elle pour former le premier royaume de son fils, il permit qu'un deuxième sang vînt rajeunir ses veines épuisées, et qu'une nouvelle race doublât son énergie en y mêlant la sienne propre. Debout sur les bords du Rhin, depuis des siècles, ce nouveau venu n'attendait pour entrer dans la Gaule que le signal de la Providence. Ce moment arrivé, la tribu des Francs avait franchi le fleuve pour occuper la terre que Dieu lui destinait; et, ce jour-là, la nation française était née, mélange providentiel des deux races auxquelles il a été donné d'accomplir les plus grandes choses sur la terre.

J'ai dit comment Dieu avait formé la nation française; je n'ai pas dit encore comment il la fit catholique, et c'est là mon sujet.

L'apôtre saint Paul, voulant formuler une des lois du gouvernement divin, écrivait ce mot qui étourdissait le sens humain et renversait toutes les idées reçues parmi les hommes : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; et ignobilia mundi et corruptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret*. Dieu a choisi ce qu'il y a de plus faible dans le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort; il a pris ce qu'il y a de moins noble et de plus méprisable selon le monde, et même ce qui n'est pas, pour détruire ce qui est; et cela afin que nulle chair ne se glorifie devant lui, *ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus*. Telle est la grande loi du gouvernement divin. Dieu donc, voulant faire de la nation française le premier royaume de son Fils, choisit pour instrument de cette conquête ce qu'il y a en apparence de plus faible et de moins puissant, c'est-à-dire une femme.

Et pour que vous ne soyez pas trop étonnés que Dieu ait inauguré d'une façon si éclatante la mission de la femme chrétienne dans notre pays, je dois vous rappeler ce qu'il avait fait pour la rendre digne de coopérer avec elle dans les choses de la foi. Et d'abord il avait effacé de son front la sentence de dégradation que le paganisme y avait écrite. Puis il avait dit à l'homme, par l'organe de son Fils: « Elle est ton égale: qu'elle cesse d'être ton esclave pour devenir ta compagne et ta sœur. » Avilie depuis tant de siècles, la femme s'était relevée sous l'influence de cette grande parole; et, mettant au service de la foi cette puissance d'aimer que Dieu lui a donnée, elle avait retrouvé dans le sang du martyre les titres de sa

noblesse. On l'avait vue, héroïque sous le glaive des persécutions, partager avec l'homme la gloire de la souffrance dans la grandeur du sacrifice. On avait vu les Thècla, les Perpétue, les Lucie, les Agathe, les Cécile, les Anastasie, réhabiliter leur sexe à force d'héroïsme et lui rendre dans la famille et dans le monde le rang que lui assurent ses vertus et son cœur. De ce moment-là, une ère glorieuse s'ouvrait pour la femme affranchie, relevée, ennoblie par le Christ. Dieu se servira de son ministère pour la conversion des âmes : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.*

Ne vous étonnez donc pas qu'une simple femme apparaisse à l'origine de la conversion des Francs comme instrument de ce grand œuvre : trois siècles de foi couronnés par le martyre avaient préparé la femme chrétienne à cet apostolat intime que sainte Clotilde devait inaugurer en France. Elle aussi était issue d'une de ces races nouvelles qui, touchées par l'Evangile, devaient régénérer le monde. Fille d'un chef de Bourguignons, elle croissait dans la retraite pour le salut et pour l'avenir de la France. Dieu, qui la destinait à de si grandes choses, n'avait pas épargné à sa jeunesse l'épreuve de l'adversité. Presque au sortir de l'enfance, elle avai vu périr son frère et sa mère sous les coups d'un usurpateur qui s'était fait du fratricide un degré pour monter sur le trône; et comme si ce n'était pas assez d'avoir formé son âme à l'école du malheur, Dieu permit qu'une deuxième épreuve vînt s'ajouter à la première. Catholique au milieu d'un peuple arien, elle avait retiré du contact de l'hérésie une foi pure et nne fidélité non troublée ; et tandis qu'autour d'elle l'erreur déployait une séduction aidée de la menace, la pieuse fille de Chilpéric conservait le don de la vérité dans l'innocence de son cœur. C'est ainsi que Dieu a coutume d'agir lorsqu'il veut confier à une âme quelque grande mission : il la détache de bonne heure des choses d'ici-bas par une infortune qui pour elle est une grâce; puis il la place en présence de l'erreur ou du vice pour éprouver, dans un premier combat, sa force et sa fidélité.

Or, pendant que cette fleur de sainteté s'épanouissait an soleil de la grâce, de grands événements se préparaient dans la Gaule. Un de ces hommes qui apparaissent à l'origine des empires, portant au front le génie de la fondation, préludait à sa mission par ces coups d'audace qui révèlent les grands hommes et les grandes œuvres. Quand ce chef de tribu, auquel il a été donné de fonder l'une des royautés les plus durables qu'il y ait eu dans le monde; lorsque, dis-je, cet homme eut enveloppé d'un regard la terre où il avait posé le pied, il comprit qu'entre le Rhin et l'Océan il n'y avait de place que pour un maître. Telle fut l'idée qu'il conçut, l'idée de l'unité territoriale; et nous, ses descendants, nous vivons encore de l'idée que le fer de ce barbare traça sur le sol, en lui ouvrant un sillon que mille ans n'ont pu fermer. Mais cet homme, qui croyait en son épée, ne croyait pas en Dieu, et sans Dieu et son Christ, la France ne se faisait pas. Donc, poussé par Dieu, il s'en alla quelque jour solliciter une alliance que l'esprit politique dictait à son cœur; mais la Providence dépassait les calculs de l'homme, et lorsqne, associant à sa fortune l'épouse de son choix, il croyait n'avoir fait monter sur le trône que la grâce et la beauté, c'était Jésus-Christ qu'à son insu il avait appelé à régner sur les Francs.

C'est ici, M. F., que j'entre au vif de mon sujet, en venant toucher à cet apostolat intime que Dieu réservait à Clotilde. Sans doute lorsque, assise avec sa sœur aînée aux portes de la ville des Bourguignons, elle exerçait l'hospitalité envers les pauvres voyageurs, la pieuse enfant ne se doutait pas qu'un jour tout un peuple lui devrait sa foi. Toutefois, quelque attrait mystérieux la poussait vers cette terre inconnue que la Providence ouvrait devant elle ; et ce ne fut pas sans une secrète conscience de sa mission qu'elle surmonta la résistance artificieuse de celui qui, après avoir rempli sa jeunesse de deuil, s'en était fait le tuteur. Unie à Clovis par les liens du sacrement, la nièce de Gondebaud comprit ce que Dieu et l'Eglise attendaient de sa foi. Dieu, comme disait Bossuet; Dieu, qui s'était servi des chastes attraits de la reine Esther pour gagner le cœur d'un prince infidèle, Dieu avait préparé un charme innocent au chef des Francs dans les agréments

infinis de sa pieuse épouse. Profitant de cet ascendant moral que lui donnait l'affection, Clotilde essaya d'abord de combattre dans l'esprit du roi franc son attachement à l'idolâtrie. « Les dieux que vous adorez, lui disait-elle, ne sont que vanité : impuissants par eux-mêmes, ils ne peuvent vous être d'aucun secours, puisque ce sont des dieux de bois, de pierre ou de métal. Le Dieu qu'il faut adorer, c'est celui qui de rien a fait toutes choses, qui a créé le ciel et la terre et a formé l'homme de sa propre main. » Mais ces paroles glissaient sur l'âme de Clovis sans y pénétrer; et je n'en suis pas surpris. Sans doute le raisonnement est une arme invincible contre l'erreur, et Dieu n'a pas voulu que la vérité arrivât au cœur de l'homme sans passer par l'esprit; mais par delà les résistances de l'esprit il est une force dont le raisonnement ne vient pas à bout, c'est la volonté. Là est le grand obstacle, et cet obstacle souverain, Dieu seul peut le briser. Nous pouvons bien faire fléchir une âme sous le poids de nos raisons, la placer entre l'évidence et l'absurde sans lui laisser de recours contre la vérité : la défaite de l'intelligence n'entraîne pas nécessairement la soumission du cœur. Voilà ce qui explique pourquoi tant d'hommes résistent à la religion, bien qu'ils n'aient d'arme contre elle que dans de misérables sophismes. Ce n'est pas que la religion ne s'impose à leur esprit par l'évidence de ses preuves. Appuyée sur des faits qui ne souffrent pas de réplique, confirmée par un témoignage qui tire sa force d'un sang librement versé, crue par les plus beaux génies dont l'humanité s'honore, victorieuse du temps, de l'espace et des passions, la religion s'offre à l'homme portant au front le signe irrécusable de sa divinité. Mais quand vous aurez enchaîné une âme par le lien de la conviction, vous n'aurez triomphé d'elle qu'à demi. Dieu seul peut achever la victoire par un de ces coups de grâce qui enlèvent l'homme à lui-même et le jettent dans les bras de la vérité tout frémissant de foi et d'amour.

C'est pourquoi le raisonnement ne suffit pas pour vaincre les rébellions d'une âme, et la prière a plus d'efficace contre elles que les plus belles démonstrations. Clotilde comprit à merveille cette loi des âmes que le Fils de Dieu a consacrée par son exemple et fécondée de son sang. N'ayant pu ramener par ses paroles l'esprit de son époux, elle eut recours à Dieu, qui tient dans ses mains le cœur des rois. Comme Esther dans le palais d'Assuérus, elle s'isolait au milieu d'une cour tumultueuse, et là, dans le silence de la retraite, elle priait Dieu de déchirer les ténèbres qui s'épaisissaient dans l'âme de Clovis. Oh ! qui dira la ferveur de cette prière qui puisait dans l'affection une force que Dieu devait couronner par la conversion d'un peuple ? Ce n'est pas qu'il ne plût au Seigneur d'éprouver la constance de sa douce servante. Les années s'écoulaient et le conquérant des Gaules demeurait sous le joug de l'idolâtrie. Clotilde avait obtenu que son premier-né, Ingomer, reçût le baptême; mais l'enfant était mort pendant qu'il portait encore les habits blancs, symbole de son initiation à la vie chrétienne, et Clovis avait trouvé dans cette perte un motif pour persévérer dans l'erreur : « Si l'enfant avait été consacré au nom de mes dieux, disait-il à sa pieuse femme, il vivrait encore; mais comme il a été baptisé au nom de votre Dieu, il n'a pu vivre. » Clotilde se consolait de la mort de son fils et des reproches de son mari par la pensée que Dieu l'avait jugé digne d'augmenter le nombre de ses anges. Quand la maladie de son deuxième fils, baptisé comme le premier, déchira son cœur de mère par de nouvelles angoisses, Dieu jugea que c'en était assez pour éprouver sa fidélité, et la prière de Clotilde sauva les jours du jeune Clodomir. Voilà, M. F., la persévérance que Dieu demande à la prière. Et vous qui m'écoutez en ce moment, peut-être demandez-vous à Dieu la conversion d'un époux ou d'un fils que vous aimez. Peut-être a-t-il plu au Seigneur d'éprouver votre constance par le retard qu'il met à exaucer vos prières. Les années se passent, l'indifférence s'accroît, les préjugés s'enracinent, les vices s'invétèrent, les égarements continuent; le ciel semble d'airain pour vous qui l'implorez, et ses miséricordes ne descendent pas sur vous. Eh bien ! ne désespérez pas; persévérez dans la prière à l'exemple de Clotilde. C'est quand Dieu paraît sourd à votre voix, c'est alors que vous touchez au terme de vos espérances. Un jour viendra où votre prière, pénétrant les nues, descendra

comme une pluie rafraîchissante sur des cœurs dont elle calmera les passions, dont elle ranimera la vigueur et la fécondité. Non, ne craignez pas : Dieu fera jaillir un miracle de sa toute-puissance plutôt que de laisser dans le cœur de l'épouse ou de la mère chrétienne des vœux impuissants et des larmes stériles.

Ce miracle, Dieu l'accorda aux prières de Clotilde et vous savez comment. Vous connaissez trop l'histoire de votre pays pour que j'aie besoin de m'arrêter à ce grand acte, qui a été le point de départ de sa vie religieuse. Dieu, qui destinait la France à devenir le soldat de sa providence, voulut que sa foi naquît sur un champ de bataille et qu'une victoire l'enchaînât au Christ par la reconnaissance. Lors donc qu'au fort de la mêlée, dans les plaines de Tolbiac, le chef des Francs jeta vers le Dieu de Clotilde le cri de la détresse, il écrivit sur la première page de notre histoire ce qui la remplit tout entière : il conclut pour les siècles futurs ce pacte sublime où la France engageait son dévouement et où Dieu promettait le succès. C'est ainsi que le christianisme est né en France, d'une prière et d'une victoire. Le Dieu de Clotilde, qui avait inspiré la prière et donné la victoire, dit à Clovis, par la bouche de l'Eglise : « Courbe la tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré. » Et debout, les mains étendues vers les fonts baptismaux de Reims, Clovis, et la nation française avec lui, jura de rester fidèle au Dieu de Clotilde. Vous y étiez, M. F., dans la personne du premier de vos vieux rois ; quinze siècles y étaient avec vous ; tous, nous étions rangés autour des fonts sacrés de Reims, et là, en face des Germains idolâtres, en face de l'Armorique où les Druides cachaient encore les débris de leur culte dans le silence de leurs forêts, en face du paganisme encore debout, le peuple français confessa publiquement et solennellement sa foi au Christ et à l'Eglise. Dieu reçut le serment de la patrie ; et, dans leur touchante simplicité, nos pères purent écrire en tête de la loi salique : Vive le Christ qui aime les Francs ! Un lien d'amour unissait à jamais au Christ le royaume très-chrétien et à l'Eglise sa fille aînée.

Voilà l'œuvre de sainte Clotilde, l'œuvre de sa foi, de ses prières, de ses vertus, de ses larmes.

J'ai dit la part qu'a eue sainte Clotilde à l'établissement de la foi en France comme épouse du premier roi des Francs ; il me reste à dire la part qu'elle a eue à l'affermissement de la foi en France comme mère des successeurs de Clovis. C'est le sujet de ma seconde partie.

IIe POINT. — SAINTE CLOTILDE A CONTRIBUÉ A RAFFERMIR LA FOI EN FRANCE.

Après la mort de son royal époux, Clotilde s'était retirée à Tours, auprès du tombeau de saint Martin, cette gloire de l'épiscopat des Gaules. Là, dans le silence de la retraite, elle partageait son temps entre la prière et les bonnes œuvres, offrant à ses fils comme à la nation entière l'exemple de la plus haute piété. Et je trouve, chrétiens, que c'est là une première influence que Dieu permet à la mère chrétienne d'exercer sur la famille, l'influence de l'exemple. Pour le prouver, je n'ai qu'à en appeler à vos souvenirs.

Ce n'est pas que sainte Clotilde se soit bornée à cette influence de l'exemple si féconde pour des fils qui aiment leur mère. Chaque fois que le bruit d'une rupture ou la menace d'une hostilité arrivait à son oreille, la noble femme quittait sa retraite et apparaissait au milieu de ses enfants comme un ange de paix et de conciliation. Et c'est là, chrétiens, un nouveau ministère confié par Dieu à la mère chrétienne, le ministère de la concorde et de la pacification. Elle est là au cœur de la famille, comme l'amour qui écarte ce qui divise, et qui cherche ce qui rapproche. C'est à cet office de méditation qu'elle doit employer cette puissance d'aimer que Dieu lui a donnée. A elle d'éviter les froissements, de concilier les intérêts, d'apaiser les différends, d'accorder les caractères, de faire régner enfin cette divine charité sans laquelle le christianisme n'est qu'un mot sans valeur et sans portée. Ce devoir, sainte Clotilde le comprit à merveille, et c'est à son heureuse intervention que l'histoire attribue cette union qui s'établit dans l'origine

entre les fils de Clovis et qui répondait si peu à la diversité de leurs caractères et à l'inquiétude de leurs désirs.

Le sentiment du droit et de la justice était si profondément gravé dans le cœur de sainte Clotilde, qu'il lui inspira dans une circonstance une réponse sublime jusqu'à l'imprudence. Son fils Clodomir était mort, laissant trois enfants en bas âge, et Clotilde les avait recueillis auprès d'elle pour les élever dans la crainte de Dieu. Sachant que leurs oncles convoitaient leur héritage, elle n'oublia rien pour faire triompher la justice sur l'iniquité. Mais Dieu permit qu'une épreuve suprême rompît le dernier lien qui l'attachait au monde. Un jour qu'elle était allée à Paris plaider la cause des pauvres orphelins, elle vit venir à elle un employé des rois francs, ses fils, qui lui dit, en lui présentant de leur part des ciseaux et une épée nue : « Choisis si tu veux qu'ils vivent les cheveux coupés, c'est-à-dire sans trône, ou qu'ils soient mis à mort. » A ces mots, la reine indignée s'écria : « S'ils ne sont pas élevés sur le pavois, j'aime mieux les voir morts que tondus. Cri héroïque d'une mère qui défend le droit des enfants de son fils! Elle espérait sans doute que cette réponse désarmerait les rois francs et que leur ambition reculerait devant un assassinat. Mais l'instinct du barbare se réveillant dans Clotaire trompa son attente. Ce terrible événement remplit son âme d'une immense douleur. Désormais, le monde se fermait devant elle. Atteinte dans ses plus chères affections, abreuvée de chagrin, affligée de ces désordres toujours croissants qu'elle ne pouvait plus réprimer, il lui restait ce qui reste à une mère aimante et désolée, il lui restait la prière.

Elle eut recours à cette dernière puissance que Dieu laisse à la mère dont l'exemple et la parole ont échoué contre les vices de ses enfants. Rentrée à Tours, elle ne quitta plus sa retraite, persévérant jusqu'à la mort dans les pratiques de la piété. Chaque fois que le bruit de ces désordres alors si fréquents parvenait à son cœur, elle redoublait de prières pour cette nation des Francs dont elle restait l'ange tutélaire, après en avoir été l'apôtre et la mère selon la foi. C'est à sa prière qu'autrefois Dieu avait accordé la conversion de ce peuple; c'est par sa prière que la foi fleurit de plus en plus sur ce sol providentiel, malgré tous les efforts faits pour l'en déraciner. C'est qu'en effet il a plu à Dieu de donner à la prière une grande part dans le sort des empires; et là où une politique humaine ne voit que le jeu des événements, les calculs de l'intérêt, les ressorts de l'habileté, les coups de la fortune, la religion aperçoit des mains qui s'élèvent vers le Ciel pour faire descendre sur la terre les bénédictions divines. Tel événement dont le génie s'attribue tout le succès est dû peut-être à la prière de quelques saintes âmes qui ont versé des larmes fécondes dans l'obscurité d'un cloître. Philippe d'Espagne disait : « Je crains plus les prières d'une pauvre femme qu'une armée de Maures. » Voilà ce que la foi dicte à l'homme qui sait voir dans les choses de ce monde une main souveraine qui les dirige à son gré. C'est pourquoi la pieuse mère des rois francs chercha dans la prière le seul moyen qui lui restât pour agir sur leur âme; et si elle ne parvint pas à prévenir toutes leurs fautes, elle obtint du moins qu'une fin chrétienne rachetât les désordres de leur vie. Douze ans après sa mort, on vit le plus indigne de ses fils, Clotaire, se traîner en sanglotant sur le pavé de cette église de Tours que sa mère avait arrosé de ses larmes, et cette pénitence tardive, fruit de la prière d'une sainte, a laissé sur sa tombe chargée des malédictions des hommes l'espérance du pardon de Dieu.

Tel est, M. F., l'auguste ministère de la mère chrétienne que sainte Clotilde a inauguré en France. Par là, elle a précédé de l'exemple les Bathilde, les Blanche de Castille, les Anne d'Autriche, et toutes celles qui sur le trône ou au-dessous du trône ont exercé depuis quinze siècles ce ministère de piété auquel nous devons en grande partie la consécration de la foi dans notre pays. Car ce que je disais tout à l'heure de l'épouse chrétienne s'applique encore mieux à la mère chrétienne. C'est à nos mères que nous devons la plupart du temps tout ce que nous sommes, nos qualités d'homme et nos vertus de chrétien. Ce que nous recevons d'ailleurs est peu de chose et ne fait que fortifier ce qu'a mis en nous ce ministère de l'affec-

tion, de tous le plus saint et le plus fécond. C'est pourquoi la mère chrétienne est devenue et elle reste encore par la grâce de Dieu le premier et le plus sérieux des instituteurs. L'Eglise catholique n'a pas d'auxiliaire plus puissant que cet apostolat intime qui sait retenir au foyer domestique la pureté de la foi et la dignité des mœurs. Et si l'esprit religieux aidé par l'esprit de famille s'est conservé parmi nous si fort et si vivant, si les théories mauvaises qui nous envahissent de toutes parts ont affaibli la foi sans l'éteindre, si dans la vie des hommes d'aujourd'hui, vie d'entraînement plutôt que de calcul ou d'opposition haineuse, nous sommes témoins de ces retours souvent tardifs, mais qui ne manquent presque jamais, c'est qu'on n'a pu toucher à cette base de l'éducation chrétienne, c'est qu'il reste au foyer domestique une puissance de foi qui ne perd jamais son empire, parce qu'elle s'impose à nous avec la double autorité de l'affection et de la vertu.

Sainte reine! vous qui avez inauguré dans notre patrie ce double ministère de l'épouse et de la mère chrétienne, vous qui par vos prières avez enfanté à la foi la nation française, jetez les yeux du haut du ciel sur cette France catholique qui après tant de siècles reste encore ce qu'elle est devenue aux fonts baptismaux de Reims, le royaume très-chrétien et la fille aînée de l'Eglise. C'est à vous que nous devons cette foi qui a fait la force, la grandeur et le salut de la France. Obtenez-nous par votre intercession la conservation de cette foi, sans laquelle il n'y a pour la France ni avenir ni bonheur. Conjurez par vos prières les malheurs qui menacent la patrie, les dangers que lui suscitent l'indifférence des uns et l'incrédulilé des autres; afin que, toujours forte, religieuse, dévouée à la cause de Jésus-Christ et de l'Eglise, elle accomplisse ici-bas ses grandes destinées, jusqu'à ce qu'elle fasse place à cette patrie céleste où nous jouirons avec vous de la félicité divine. Ainsi soit-il!

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS Pères. — 3. Actes principaux de sa vie. — 4. Vertus spéciales de la sainte. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Cum invocasset omnium rectorem et salvatorem Deum, convertit Deus spiritum regis. (Esther, xv, 5.)

Manum suam aperuit inopi. (Prov., xxxi, 21.)

Justitiam et fidem conservavit genti suæ. (I Mach., xiv, 15.)

Nouveau Testament. — Sanctificatus est vir infidelis per mulierem fidelem. (I Cor., vii, 14.)

Filios educavit, hospitio recepit, sanctorum pedes lavit. (I Tim., v, 10.)

2. — SS. PÈRES.

Magis gaudeat puella nobilis generis, nobilior sanctitate. (S. Augustin., *Ep.* 179 *ad Proban. et Julianam.*)

Regiæ virtutes præcipuæ sunt duæ : justitia et pietas, plus autem in rege aut regina laudatur pietas, nam justitia per se severa est. (S. Isidor. hispal., *Etymolog.*, l. IX.)

Benedicta tu in nobilibus, quæ pro gloria certantibus cæteris, de contemptu gloriæ gloriosius sublimaris, et sublimius gloriaris. (S. Bernard., *in Prov.*)

Insignior plane atque illustrior, quod de paucis facta es, quam quod orta de magnis; illud namque Dei munere tuum est, hoc tuorum. Quod tuum est tanto carius est, quanto varius. (Id., *ibid.*)

3. — ACTES PRINCIPAUX DE SA VIE.

Quos paris natos, renuente sponso,
Hos Deo reddis, meliore partu;
Sicque te prolis duplici parentem
Nomine prodis.

Annuis voto, precibusque sanctæ
Conjugis; sternit Clodoveus hostes,
Irruit terror, fugiunt relictis
Agmina castris.

Regium pectus tumidum triompho
Gaudet irrisæ Crucis in trophœo;
Arma deponit novus ille Christi
Miles ab hoste.

Orbata conjux, conjuge principe,
Aulam relinquit; nunc sibi reddita
Caduca grandi mente spernens
Corde Deum meditatur unum.

Ortos nepotes sanguine regio
Intaminatis moribus imbuit;
Monstrat perennes militando,
Christe, tibi, cumulare palmas.

Pro gente supplex hostia se vovet;
Ingens voluptas pauperiem pati.
Unusque mentem tangit ardor
Opprobrio crucis ebriari.
(HYMN.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

VERTUS d'une princesse chrétienne à la cour de Gondebaud : douceur, piété, obéissance, bon exemple, attachement à sa foi et répulsion de l'hérésie arienne.

VERTUS d'une sainte reine : prières pour la conversion de son époux ; vigilance sur l'éducation de ses enfants ; bienfaisance envers ses sujets ; charité envers les pauvres.

VERTUS de la sainte veuve : humilité, renoncement, mortification, patience, piété, bons conseils.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Dom Jérôme.)

TEXTE : *Magna est fides tua.* (Matth., xv, 28.)

Sainte Clotilde a rendu sa vie illustre et grande devant Dieu par la foi : 1. Dans les entreprises difficiles qu'elle lui fit former.—2. Dans les épreuves terribles qu'elle lui fit soutenir. — 3. Dans les succès heureux dont elle fut couronnée.

—

IIe PLAN.

(Par M. l'abbé Freppel, professeur à la Sorbonne.)

TEXTE : *Cum invocasset regina omnium rectorem et salvatorem Deum, convertit Deus spiritum regis.* (Esther, xv, 5.)

I. Comme épouse du premier roi des Francs, sainte Clotilde a aidé à l'établissement du règne de la foi en France : 1. En préparant le cœur indocile de Clovis. — 2. En le convertissant par ses prières.

II. Comme mère elle a aidé à l'affermissement de la foi en France, employant auprès de ses fils, devenus rois : 1. L'influence du bon exemple. — 2. L'autorité de ses paroles. — 3. L'efficacité de ses prières.

—

IIIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Sainte Clotilde, princesse catholique, au milieu d'une cour arienne.

II. Sainte Clotilde, reine pieuse, exerçant une heureuse influence sur son époux et sa cour, encore barbare.

—

IVe PLAN.

(Le même.)

I. Heureuse influence de l'épouse chrétienne dans une famille, par rapport : 1. A l'époux. — 2. Aux enfants. — 3. Aux domestiques. — 4. Au voisinage.

II. Cette influence, dont sainte Clotilde a été un parfait modèle, est d'une grande utilité dans notre époque de peu de foi.

6. — ENCOMIA.

CLODOVÆUM CONJUGEM AD FIDEM ADDUCIT.

Clara trophæa struit Clodovæi bellica virtus,
Clotildis pietas nobilior parit.
Fulmineis armis Alemanos ille triumphat;
Ista triumphalem vincit inerma virum.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Grégoire de Tours, *de Gestis Francor.*, l. II, c. II et III. — Aimon, l. Ier, c. XIX. — Sigebert, *Chronic.*, an 499 et 544. — Molan, *In Addit. ad Uzuardum.* — Tous les hagiologues.

8. MARTYROLOGE. — SS. Pergentin et Laurentin, pr. mm. — SS. Lucillien et ses quatre fils Claude, Hypate, Paul et Denis, id. — Sainte Paule, v. et m. — S. Balsaac, moine et m. — S. Cécile, pr. — S. Liphard, id. — S. Davin, c. — Sainte Clotilde, reine. — Sainte Olive, v. — S. Hilaire, év. — S. Valère, id. — S. Morand, ab. — S. Gênes, év.

4 juin. — SAINT FRANÇOIS CARACCIOLO,

FONDATEUR DES CLERS-MINEURS (XVIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT FRANÇOIS CARACCIOLO.

Ascagne, né à Sainte-Marie-de-Ville, dans l'Abruzze, de la noble famille de Caracciolo, fut dès ses premiers ans un modèle de piété. Adolescent, dans une maladie grave, il forma le vœu de se consacrer à Dieu, au service du prochain. Il partit bientôt pour Naples, où il se livra aux études sacrées ; initié au sacerdoce, il entra dans une confrérie pieuse, et se donna tout entier à la contemplation, au

salut des âmes, et en particulier à l'assistance des malheureux condamnés au dernier supplice.

Un jour il arriva qu'on lui remit, par erreur, une lettre destinée à un autre; il la lut sans prendre garde qu'elle ne fût pas pour lui. C'était une invitation de deux hommes de Dieu, Augustin Adorno et Fabrice Caracciolo, à former une nouvelle société de religieux ; frappé de la chose et admirant les secrets de la volonté divine, il se sentit poussé à se joindre à eux, et il entra de grand cœur dans leur dessein. Ils se retirèrent donc au désert de Camaldule, où, dans la prière, le jeûne, les veilles et l'étude, ils dressèrent les statuts d'un nouvel ordre; puis ils partirent pour Rome demander l'approbation du Souverain-Pontife, qui alors était Sixte-Quint. Ce grand pape les reçut avec bonté, approuva leur société et leur donna le titre de Clers-Réguliers-Mineurs, ajoutant, aux trois vœux ordinaires, un quatrième vœu, par lequel ils s'engageraient à n'ambitionner aucune dignité ecclésiastique.

A la profession solennelle, Ascagne prit le nom de François à cause de sa dévotion singulière à saint François d'Assise. Deux années après, Adorno étant mort, il fut élu, malgré ses prières et ses larmes, supérieur général de la société, et c'est alors qu'il fit éclater davantage les hautes vertus de son âme. Tout entier au désir et au soin de propager son institut, pour le bien des fidèles, il passait les jours et les nuits en prières, jeûnant, pleurant devant Dieu, et se livrant à tous les genres d'austérités. Aussi réussit-il à établir plusieurs maisons, en assez peu de temps, dans l'Italie. Il passa ensuite en Espagne, vêtu de l'habit de pèlerin, mendiant son pain, et supportant des fatigues et des peines inouïes; avec le secours du Tout-Puissant, il échappa au naufrage et à tous les dangers. La sainteté de sa vie, sa réputation d'homme de Dieu, lui ouvrirent la porte des cœurs, et à travers tous les obstacles, il vint à bout de fonder, en trois différents voyages, un bon nombre de monastères dans ce royaume, avec l'aide et la munificence des rois catholiques, Philippe II et Philippe III.

François excella surtout dans la vertu d'humilité : il était, à ses propres yeux, le plus misérable des hommes; il s'associait, dans les hôpitaux, à ce qu'il y avait de plus rebutant et de plus délaissé, pour en partager le sort. Il repoussa énergiquement les dignités ecclésiastiques à lui offertes par le pape Paul V. Son humilité fut embellie de la plus pure fleur d'innocence; il gagna, plus d'une fois, à la vertu, de malheureuses femmes, qui avaient tendu des embûches à sa chasteté. Son ardent amour pour Dieu éclatait au pied des autels, où le divin Sauveur demeure pour nous en état d'hostie; il y passait des nuits entières en adoration, et il voulut qu'en son ordre eût lieu l'adoration perpétuelle. Son amour pour le Fils rejaillit sur la Mère : il est impossible d'exprimer la tendresse de sa dévotion à la sainte Vierge. Sa charité pour le prochain, fruit de son amour envers Jésus et Marie, fut extrême. Dieu lui ayant donné le don de scruter les cœurs, il s'en servait merveilleusement pour le salut des pauvres âmes perdues, qu'il passa toute sa vie à sauver.

A l'âge de quarante-quatre ans, se trouvant en prière à Notre-Dame-de-Lorette, il eut révélation de sa fin prochaine; il se mit en route aussitôt pour l'Abruzze; il y tomba malade, au couvent de Saint-Philippe de Néri, à Agnone, et cette maladie fut à la mort. Il passa de cette vie à une vie meilleure, le 4 juin 1608. Son corps fut transporté à Naples, et les miracles opérés par ses reliques ont fait inscrire son nom au catalogue des Saints, en 1707.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS CARACCIOLO.

TEXTE : *Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine.* (Ps., LIX, 8.)

Voici un saint qui nous apprend bien combien nous devons éviter les dangers et les tentations du monde. Qui, plus que lui, est armé au combat ; qui, plus que lui, peut espérer être plus fort que l'ennemi ? Et cependant il crut ne pouvoir mieux éviter le péché qu'en fuyant les occasions et les périls qui menacent le salut. Le Sauveur n'a-t-il pas dit pour tous : « Celui qui aime le danger, y périra. » Nous sommes donc avertis ; mais notre imprudence, notre légèreté, nos passions nous poussent vers le monde et nous aveuglent au point de ne pas voir ou de nier même les dangers les plus évidents. Je voudrais vous ouvrir les yeux à ce sujet ; c'est pourquoi je vais méditer avec vous ces deux pensées : *Piéges du monde,* première considération ; *moyens de les éviter,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — PIÉGES DU MONDE.

1. Piéges pour la foi. Le monde est rempli de ces esprits légers, ignorants, mal élevés qui n'ont pas la foi ; mais qui, orgueilleux comme tous les sots, osent parler et raisonner de tout, même et surtout de ce qu'ils ne connaissent pas. Ne sachant pas ce qu'ils font, ils attaquent les dogmes les plus sacrés, les vérités les plus solides, les vertus les plus respectables. D'autres sont plus perfides et plus méchants ; ce sont des ennemis déclarés de la religion ; hommes astucieux qui, pour mieux tromper les faibles et les simples, prennent les dehors de la vertu ou de la science ; serpents cachés sous les fleurs, ils jettent le venin de leurs morsures à l'heure, au moment où l'on y pense le moins. Enfin, il y a les indifférents qui veulent se contenter d'être d'honnêtes gens, et qui s'imaginent que le même Dieu qui a fait les dix commandements se contentera pourvu qu'on en observe deux ; qui disent : Je ne tue pas, je ne vole pas. Ah ! qu'il y en a de ceux-là au fond des enfers ! Or, pour ne pas leur ressembler, pour ne pas avaler insensiblement le poison de leurs doctrines et de leurs exemples, appliquons-nous à les connaître et à les fuir, pour mettre notre foi à l'abri du danger.

2. Piéges pour les mœurs. Le monde compte encore d'autres maîtres : ce sont les maîtres du scandale et de l'immoralité ; ce sont ces bouches imfâmes qui vomissent les propos les plus grossiers et les plus dégoûtants. Cette bouche corruptrice parle de l'abondance d'un cœur livré tout entier au Satan de l'impureté, et jette son poison dans les âmes imprudentes qui l'écoutent. Et encore s'ils se contentaient de ce premier scandale ; mais ils profanent encore la voix que Dieu a donné à l'homme pour chanter les louanges du Créateur ; or, ils chantent la corruption ; ils chantent l'amour charnel et impudique ; ils chantent le scandale et empoisonnent ainsi plus sûrement les âmes. De là que de pensées, que de désirs, que de paroles, que de chansons coupables dont ils sont la cause ! Oserai-je parler des exemples que donnent ces corrupteurs éhontés ? Les libertés effrontées qu'ils osent prendre, les actions dégradantes qu'ils commettent, les piéges que, sous les dehors de l'amitié, ils tendent aux faibles et aux innocents, tous les désordres auxquels ils se livrent sont comme une peste dans une paroisse. Or, les mauvais discours et les exemples pernicieux rendent bientôt semblables à eux les imprudents qui les fréquentent.

3. L'esprit une fois perverti par l'impiété, le cœur une fois gâté et corrompu par les passions impures, on est bien près d'un troisième piége, c'est celui de l'anéantissement de la volonté. A force de fréquenter le monde si volage, si léger, si inconstant, on s'habitue à suivre ses moindres caprices, ses modes les plus insensées. Peu à peu, on ne suit plus ses inspirations privées ; on obéit à tout le monde ; la volonté devient esclave ; le caractère baisse et s'affaiblit : on n'est plus capable

d'aucune énergie. La vertu qui en exige devient comme impossible. Arrive enfin un moment où l'on désespère de rompre des habitudes si fortement enracinées, et on meurt, comme on a vécu ; on a vécu comme la foule, comme le monde ; on meurt comme la foule, comme le monde ; c'est-à-dire que l'on meurt dans l'impénitence finale.

Voilà, M. F., les piéges que le monde nons tend. C'est maintenant à nous à distinguer où sont ceux qui peuvent nous nuire dans notre foi, dans nos mœurs et dans notre caractère. Ah ! ils sont partout ; dans les villes et dans les hameaux ; ils sont peut-être dans votre propre maison ; car l'Ecriture dit : « Vos ennemis sont ceux de votre maison. » Vous les reconnaîtrez à leurs œuvres, comme on reconnaît un arbre à ses fruits. Il suffit de voir, d'entendre et de juger : Dieu les montre à ceux qu'il protége.

IIe CONSIDÉRATION. — MOYENS DE LES ÉVITER.

1. Les saints, plus clairvoyants que nous, savaient fort bien éviter les piéges dans lesquels nous tombons si légèrement. Ainsi saint François Carracciolo, a su fort bien s'armer contre le monde de l'incrédulité par la lecture et l'étude de la religion, par la prière et par la fuite des sociétés impies. Il avait, comme nous, mille occasions de les entendre ; on le flattait, on le cherchait, on l'entourait de mille embûches pour l'attirer ; mais il a su garder précieusement au fond de son cœur le trésor de la foi. De même, M. F., nous devons, avant tout, fuir la compagnie des impies, des incrédules, des indifférents et des chrétiens qui ne pratiquent pas tous leurs devoirs ; ensuite nous fortifier dans la foi par la lecture des livres qui traitent de la religion : nous devons aux jours consacrés à Dieu prêter une attention particulière aux instructions de nos pasteurs, enfin souvent demander à Dieu d'augmenter en nous la foi.

2. Pour échapper aux piéges que nous tend l'esprit d'impureté, la fuite est encore le principal moyen. En éloignant de nous les paroles, les exemples, les objets, les personnes qui séduisent et corrompent, nous n'aurons plus à lutter que contre les tentations personnelles et secrètes ; mais que nous soyons poussés au vice par les yeux, par les oreilles, par les scandales extérieurs, et en même temps sollicités par notre propre cœur, comment voulez-vous qu'on ne périsse pas? Ah ! puissions nous dire comme les saints : « J'ai fui bien loin, et je suis resté dans la solitude. »

Mais, me dira-t-on, je ne fréquente point le monde, je fuis les personnes dangereuses, et pourtant je suis accablé de tentations et j'ai à déplorer bien des fautes et des chutes honteuses. Sachons bien, M. F., que la fuite des occasions seule ne suffit pas pour conserver la pureté du cœur. La solitude sans Dieu est également dangereuse à cause de la faiblesse même de notre nature. C'est pourquoi Jésus-Christ ne nous dit pas seulement : Veillez ; mais il ajoute : priez, afin que vons ne tombiez pas dans la tentation. Il faut donc que notre solitude soit animée par la piété, comme celle de saint François Carracciolo. Il faut que notre cœur soit purifié par la prière, fortifié par les sacrements, et occupé par les bonnes lectures et les exercices de la piété chrétienne. Sans cela, M. F., Dieu n'est pas avec vous ; vous êtes alors véritablement seuls, et alors on peut vous appliquer cette parole de l'Ecriture : « Malheur à celui qui est seul ! » Saint Bernard, cet ami de la solitude, disait parfois : « Je ne suis jamais moins seul, que quand je suis seul. » Comment cela? C'est que dans sa pieuse solitude, il s'entrenait constamment avec Dieu ; Dieu lui parlait au cœur, le comblait de ses grâces, et le remplissait des joies spirituelles réservées aux âmes pures. Suivons cet exemple, et la solitude fera nos délices.

3. Pour ne pas contracter la légèreté de caractère qui distingue les esclaves du monde, attachons-nous fortement à quelques grandes vérités de la foi ; comme celles-ci : Je suis sur la terre pour connaître, aimer et servir Dieu, préparer mon âme au ciel, et lutter contre les ennemis de notre salut. Il y a un ciel et un enfer : la vertu mène à l'un, le péché à l'autre. Le Ciel souffre violence. Rien d'impur n'entrera dans le royaume de Dieu. Par la méditation des grandes vérités de la

religion, le caractère se fortifie, l'âme s'élève, le cœur s'affermit, la foi augmente, les mœurs s'épurent, et on avance ainsi de vertus en vertus, jusqu'à ce qu'enfin, victorieux de nos ennemis, nous puissions entonner dans le ciel l'éternel cantique des élus.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Vilior fiam plusquam factus sum, et ero humilis in oculis meis. (II Reg., VI, 22.)

Ego autem sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis. (Ps. XXI, 7.)

Nouveau Testament.— Nolite conformari huic sæculo. (Rom., XII, 2.)

In Christo Jesu per evangelium ego vos genui. (I Cor., IV, 15.)

Caritas mea cum omnibus vobis. (I Cor., XVI, 24.)

In omnibus exhibeamus nosmetipsos tanquam Dei ministros, in multa patientia, in tribulationibus, in necessitatibus. (II Cor., VII, 12.)

2. — SS. PÈRES.

Fundamentum sanctitatis semper fuit humilitas. (S, Cyprian., *de Nativ. Dom.*)

In infirmitate humilitatis perficitur virtus caritatis. (S. Augustin., *de Trinit.*)

Paupertatem forte et inopiam exprobrabunt; at istæ sunt divitiæ meæ. (S. Gregor. Naz., *in Apol.*)

Felices, qui vos et vestra sine omni exceptiuncula reliqueritis. (S. Bernard., *Serm. de quadr. debit.*)

Ille humilis censendus est qui pro nihilo se reputat, et ab aliis reputari vult. (S. Thom. a Villan., *Conc. de S.-Martino.*)

Ordo minorum, religio vera pauperum Crucifixi. (Anonym.)

3. — COMPARAISONS.

1. Humilitatis plantam diligamus cujus fructus cœlum. (S. Basil. Seleuc., *in Ps.*)

2. Cito turgens spuma dilabitur. (S. Hieron., *Ep.* 26.)

3. Arborem attendite : petit ima prius ut sursum excrescat; figit radicem in humili, ut verticem tendat in cœlum, nunquid nititur nisi ab humilitate? tu autem sine humilitate vis excelsa comprehendere; sine radice auras petis? Ruina est ista, non incrementum. (S. Augustin., *Serm.* 38.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Piété dès son bas âge.

Vœu de se consacrer à Dieu, encore adolescent.

Pratique des œuvres de miséricorde et particulièrement de l'assistance des condamnés.

Zèle de la perfection qui le porte à fonder l'institut des Clercs-Mineurs.

Mortification : veilles, jeûnes, prières, voyages longs et pénibles, pèlerinages en mendiant.

Humilité en laquelle il excella, repoussant toutes les dignités.

Dévotion à la sainte Vierge.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Caractères spéciaux de l'institut des Clercs-Mineurs : outre les trois vœux ordinaires, celui du refus de toute dignité ecclésiastique, et la pratique de la plus profonde humilité.

II. Admirables dispositions et longue préparation de saint François Caracciolo à la fondation de cet institut.

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Le renoncement aux dignités, aux biens terrestres, est une vertu inconnue hors du christianisme.

II. Ce renoncement, en nous détachant entièrement du monde, élève l'âme aux suprêmes degrés de la perfection.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Bollandus. — Godescard. — Giry. — Rorhbacher et tous les hagiologues modernes.

7. MARTYROLOGE. — SS. Aretius et Dacien, mm. — S. Quirin, év. et m. — S. Clatée, id. — SS. Rutile et ses compagnons. — Sainte Saturnine, év. et m. — S. Quirin, m. — S. Métrophane, év. — S. Optat, év. — S. Alexandre, id. — SS. Zotique, Attale, Eutique et plusieurs autres. — S. Pierre le Bon, relig. — Sainte Nennoc, abbesse.

5 juin. — SAINT BONIFACE apôtre d'Allemagne,

MARTYR (VIII[e] SIÈCLE.)

VIE DE SAINT BONIFACE.

Winfrid, surnommé Boniface, né à Kirton, en Angleterre, d'une famille distinguée, montra, dès son enfance, un plaisir singulier à ouïr parler de Dieu et des saints. Ayant eu l'occasion de voir des moines chez son pères il fut si touché de leur conduite édifiante, qu'il conçut un désir ardent de suivre le même genre de vie. Ce désir ne le quitta point, et plus tard, il obtint de son père, qui d'abord s'y était opposé, la permission de suivre sa vocation. Il entra au couvent d'Exeter, où il sanctifia ses études par son assiduité à la prière et à la méditation, où il fut reçu à la profession monastique. Il fut envoyé de là au monastère de Nutcell; il y fit des progrès étonnants dans la poésie, la rhétorique, l'histoire, les saintes Ecritures et la théologie, et il fut chargé d'enseigner aux autres ces mêmes sciences; à l'âge de trente ans, son abbé le fit ordonner prêtre, pour le charger du ministère de la parole et de la sanctification des âmes. Winfrid s'acquit dans l'exercice de ce ministère une haute réputation de sagesse et de vertu.

Brûlant de zèle pour le salut des âmes, le saint moine gémissait nuit et jour sur le sort malheureux des peuples encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ne pouvant douter enfin que Dieu ne l'appelât aux missions, il demanda de pouvoir aller prêcher l'Evangile aux infidèles, ce qu'on lui permit; mais il ne réussit pas cette fois, et il retourna en Angleterre, où il fut élu pour remplacer Wimbert, son abbé, mort quelque temps après son retour. Winfrid se démit bientôt de cette charge, prit des lettres de son évêque, et vint à Rome, vers le pape Grégoire II, pour lui demander une mission chez les païens. Le pape le chargea d'aller prêcher l'Evangile en Allemagne.

Boniface commença son apostolat par la Bavière et la Thuringe, où il baptisa un grand nombre d'infidèles; il continua dans la Frise, dont Charles Martel s'était rendu maître. Il parcourut ensuite la Hesse et la Saxe, occupé à baptiser les païens convertis, à renverser les idoles et à élever des temples à Jésus-Christ. Le pape, informé de ses immenses succès, le manda près de lui, le sacra évêque, et le renvoya, muni de nouveaux pouvoirs, chez les peuples qu'il aimait. La moisson y devint de jour en jour plus abondante; il lui fallut de nombreux ouvriers, et il en reçut d'Angleterre. Le pape Grégoire III le nomma archevêque et primat de toute l'Allemagne. Dans un troisième voyage à Rome, Boniface reçut le titre de légat du Saint-Siége, avec plein pouvoir de gouverner ce vaste pays; il établit en conséquence divers évêchés; il organisa toute cette grande église de Germanie, pour le spirituel, et il fixa le siége de son archevêché à Mayence; ce qui fut confirmé par le pape Zacharie.

Le saint apôtre fut puissamment secondé dans ses travaux apostoliques par le prince Carloman, duc d'Austrasie, fils de Charles-Martel; ce prince avait en lui une intime confiance : les exemples de Winfrid le remplirent tellement d'amour pour les choses du Ciel, qu'il abdiqua sa couronne terrestre, et se retira dans un monastère en Italie, où il vécut de manière à gagner une couronne céleste.

Boniface, pour assurer les conquêtes de la foi, érigea un grand nombre de monastères sur les divers points de l'Allemagne, et il fit venir d'Angleterre des hommes et des femmes recommandables par leurs vertus, afin d'inspirer à ces peuples barbares l'esprit de douceur et de piété du christianisme. De ce nombre furent les saints Wigbert, Burchard, Lulle, Willibaut, et les saintes Lioble, Thècle, Walburge, Bertigitte et Gontrude.

Sur la fin de sa vie, l'infatigable apôtre se démit de son siége, dont il sacra évêque saint Lulle, son disciple ; il recommanda sa chère église d'Allemagne au roi Pépin le Bref ; puis il alla prêcher à de nouveaux peuples les vérités du salut. Le prix du martyre, qu'il cherchait pour couronne de ses travaux apostoliques, ne fit point défaut à son zèle. Au moment où il se préparait à baptiser une multitude de nouveaux convertis, des idolâtres fondirent sur lui et ses compagnons et les massacrèrent en haine de la religion chrétienne; cinquante-deux de ses disciples reçurent avec lui la palme du martyre, le 5 juin 755.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BONIFACE.

TEXTE : *In omnibus tribulationem patimur, sed non angustiamur; aporiamur, sed non destituimur.* (II Cor., IV, 8.)

Les saints ne craignent qu'une chose sur la terre, le péché; parce que le péché seul nuit au corps et à l'âme; tandis que les tribulations d'ici-bas ne nuisent qu'au corps. C'est pourquoi ils disent avec saint Paul : « Nous sommes pressés par toutes sortes d'afflictions, mais nous n'en sommes pas accablés; nous nous trouvons dans des difficultés insurmontables, mais nous n'y succombons pas; nous sommes persécutés, mais non pas abandonnés; nous sommes abattus, mais non entièrement perdus. » Tout l'espoir des saints est en Dieu seul, et ils se sentent heureux quand ils peuvent sacrifier à son amour leurs biens, leur santé, leur vie. Tels étaient les sentiments du saint archevêque de Mayence dont l'Eglise célèbre en ce jour la mémoire. Méditons : *Sa vie animée par la foi,* première considération; *sa mort supportée par amour,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — SA VIE ANIMÉE PAR LA FOI.

En 712, au mois de mai, une petite barque de pêcheur glissait sur les eaux rapides du Rhin, portant deux voyageurs : l'un en habit de moine, une croix sur la poitrine, un capuchon rabattu sur le dos, la figure amaigrie par les souffrances et les veilles; l'autre, à peine âgé de vingt-trois ans, qui semblait plongé dans une profonde méditation. C'était Boniface accompagné de son jeune clerc. Ils vinrent aborder à Coblentz. Ils prirent terre, se mirent à genoux et se mirent à prier. Puis nos deux moines s'enfoncèrent dans les épaisses forêts qui s'étendaient de Coblentz jusqu'à Trèves et à Mayence. C'est de ces âpres solitudes que Boniface, apôtre du Christ, sans autres armes que sa croix de bois, entreprit d'arracher les peuples sauvages de la Germanie aux ténèbres du paganisme.

Boniface était né, en 680, à Kirton, dans ce paradis terrestre de l'Angleterre, d'où sortirent tant de missionnaires qui devaient porter l'arome de l'Evangile jusqu'au delà des Alpes. Son père, riche propriétaire, voulait lui confier l'administration de ses biens; mais Dieu avait sur cet enfant des vues bien différentes. Un jour quelques moines vinrent à Hirton; ils prêchèrent sur le bonheur de la vie contemplative des couvents. Boniface, alors âgé de dix ans, les entendit, et fut séduit par le tableau de cette vie chaste et mystérieuse, s'écoulant sans bruit sous l'œil de la Providence et loin du tumulte d'un monde corrompu et corrupteur. A peine étaient-ils partis, que Boniface alla se jeter aux genoux de son père pour lui demander la permission de se consacrer à Dien, de s'ensevelir dans la solitude et d'embrasser l'état monastique. Le père refusa, et chercha par les caresses et les menaces de le détourner de son projet. L'enfant se soumit pour le moment, en attendant que Dieu changeât le cœur de son père. Un jour celui-ci tomba malade. Boniface ne le quittait point, mais sans dire un mot qui pût tourmenter le malade. Mais ses regards tournés vers le ciel, ses soupirs à demi étouffés, ses larmes secrètes, n'échappèrent pas à l'œil de cet homme. Un jour il appela parents, amis, voisins et connaissances, et leur annonça que Boniface allait entrer au couvent.

Aussitôt le consentement donné, le malade recouvra les forces et la santé. Boniface partit pour Exeter. Les nombreux couvents de l'Angleterre étaient alors comme autant de ruches où s'étaient réfugiés le christianisme, les arts et les lettres. C'est dans un de ces asiles que Boniface passa treize ans sous la conduile d'un abbé qui était une des grandes lumières du siècle, sanctifiant l'étude par la méditation et la pratique de toutes les mortifications en usage dans la communauté! Après avoir prononcé ses vœux, il étudia la rhétorique, la poésie, l'histoire, l'Écriture sainte; il y obtint tant de succès, qu'il fut chargé d'en être professeur. A trente ans, il fut ordonné prêtre et commença à s'appliquer au ministère de la parole. C'est alors que, consultant le Ciel sur sa vocation, il vit, pendant son sommeil, de noires forêts de sapins enveloppés de ténèbres qui se dissipaient successivement aux rayons lumineux d'un livre d'Evangile : « Pars, disait une voix mystérieuse, et je serai avec toi, et les peuples se convertiront. Il alla trouver l'abbé et lui raconta ce songe prophétique : « Ces épaisses forêts de sapins, répondit l'abbé, ce sont les forêts de la Germanie. Allez, mon fils, y porter la lumière de l'Evangile, et rappeler les idolâtres qui les habitent des ombres de la mort. Dieu vous précédera et bénira vos paroles et vos travaux. » Boniface, au comble de la joie, s'embarqua avec Ratgaire; jamais nacelle ne porta tant de trésors. Boniface avait appris d'avance la langue des peuples qu'il allait convertir. Aussi eut-il des succès nombreux et rapides. Pour hâter l'œuvre de Dieu, il voulut fonder un séminaire. Bientôt il s'éleva à Fulde une maison de bois habitée par des moines qu'il appela d'Angleterre, et qui prirent pour patron saint Benoît. Ce fut l'origine de la fameuse abbaye de Fulde. Ratgaire la dirigea, Charlemagne la favorisa, Boniface y envoyait les enfants pour y être instruits dans la religion et dans les lettres. Le missionnaire anglais ne se fixait nulle part; mais, s'enfonçant toujours davantage dans les contrées idolâtres de la Germanie, grâce à sa vie chaste, à son zèle et à sa douce éloquence, il convertissait une foule de païens. Dès qu'un certain nombre d'idolâtres avaient embrassé la foi, il leur donnait pour chef temporel un vieillard, et pour chef spirituel un prêtre. La tribu s'assemblait près d'un ruisseau, y bâtissait des cabanes de bois, et finissait bientôt par y former un village. Boniface, pour rattacher ces peuplades chrétiennes à un centre commun, alla à Rome demander au pape de bénir son œuvre et de lui accorder les pouvoirs nécessaires à ses compagnons pour fonder et assurer le succès de leur œuvre évangélique. Revenu de Rome, il passa en Thuringe évangélisée en 685 par saint Kilian; mais depuis, le paganisme s'était mélangé avec le christianisme au point de ne plus reconnaître la vérité. Appelé par le saint évêque Wilibrod et Charles Martel, Boniface prêcha dans ce pays pendant trois ans dans la Frise. Apprenant qu'on songeait à l'élever à l'épiscopat, il s'enfuit dans la Hesse. Le pape Grégoire II apprenant les conquêtes qu'il y faisait, l'appela à Rome et lui conféra la dignité d'évêque sans diocèse déterminé. Il revint en Allemagne avec un nouveau courage. Sous Pépin, il fut nommé archevêque de Mayence. Dès lors il devint l'apôtre de l'Allemagne. Pour tout dire en quelques mots, rappelons qu'aidé de ses disciples, il avait baptisé plus d'un million de païens, fondé près de deux cents monastères, construit plus de cent églises, élevé quatre cents chapelles, doté près de trois cents écoles, et répandu en Allemagne plus de mille manuscrits des saintes Ecritures. Quelle vie de foi, et de foi pratique! mais aussi quelle mort!

IIe CONSIDÉRATION. — MORT SUPPORTÉE AVEC AMOUR.

Agé et infirme, saint Boniface se démit de sa dignité épiscopale. Libre encore une fois, il recommença sa vie de missionnaire; il enseigne, il prêche, il baptise; pour lui point de repos tant qu'il trouve sur son chemin des âmes à gagner à la vérité.

Après avoir mis ordre aux affaires de son église, il s'en va avec plusieurs compagnons sur les côtes les plus éloignées de la Frise pour en évangéliser les barbares habitants. Bientôt près de cinq cents enfants ou adultes sont baptisés. L'évêque

fixe la confirmation à la Pentecôte; mais l'église est trop petite. On fera la cérémonie dans une vaste plaine près de Doccum. Quand la foule vit descendre le saint vieillard de la montagne, elle entonna le cantique du Saint-Esprit; mais tout à coup la terreur succède à la joie de cette fête chrétienne. On a entendu les hurlements des hordes païennes et le cliquetis de leurs armes : ils arrivent en effet.

A cette apparition soudaine, évêques, prêtres, diacres, moines, clercs, se précipitent devant l'apôtre, lui demandant à mourir pour le sauver : « Non, non, dit Boniface, qu'aucun de vous ne cherche à me défendre, car il ne faut pas rendre le mal pour le bien : c'est la vie éternelle qu'ils m'apportent. » Et voyant à ses côtés ses amis et ses fidèles compagnons, il sourit et leur dit : « Courage, n'ayez pas peur de ceux qui tuent le corps; les cieux s'ouvrent; Dieu nous appelle dans sa gloire. » Et la sainte famille s'avance au martyre, en chantant. Leur père, Boniface, tombe le premier sous la hache des païens; Grégoire, son ancien élève converti, le suit; Rutgaire fut sauvé par un véritable miracle.

Les infidèles, aprés ce massacre, se mirent à piller la cabane du saint; mais au lieu de trésors, ils n'y trouvèrent que des livres et des reliques, qu'ils jetèrent dans les marais et les fossés. Son corps repose aujourd'hui à Fulde, et l'Allemagne l'honore comme son apôtre et son patron. Le roi de Bavière lui a élevé de nos jours, à Munich même, une basilique d'une richesse de peinture extraordinaire.

A la vue de cette vie et de cette mort, on ne sait trop qu'admirer le plus. Dans l'une tout tend à un but : s'instruire et se sanctifier pour instruire et sanctifier les autres, puis quand vint le moment du travail, c'est une activité incroyable pour étendre le royaume de Dieu. On s'étonne de la puissance que peut obtenir un seul homme sur une contrée entière. Ensuite quel empressement à mourir pour cette foi, pour le triomphe de laquelle il avait tant travaillé. C'est l'amour qui le poussait à la mort et qui la lui faisait regarder comme un bonheur; il disait bien : « C'est la vie éternelle qu'ils m'apportent. »

Toute cette vie est une merveille de foi, et cette mort est une merveille d'amour.

Modelons notre vie sur celle des saints : que la foi l'anime, et si Dieu ne nous réserve pas au martyre, sachons au moins vivre de manière à pouvoir mourir dans la grâce de Dieu et entrer dans la patrie éternelle.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Mittam ex eis ad gentes... ad eos qui non audierunt de me. (Is., LXVI, 19.)

Et annuntiabunt gloriam meam gentibus. (Id., *ibid.*)

Nouveau Testament. — Ite ad oves quæ perierunt domus Israel. (Matth., X, 6.)

Prædicate Evangelium omni creaturæ. (Marc., XVI, 15.)

Loquebantur verbum Dei cum fiducia. (Act., IV, 31.)

2. — SS. PÈRES.

Tradiderunt animas suas pro nomine Domini nostri Jesu Christi. (Act., XV, 16.)

Terram simul atque mare, Græciam simul atque Barbariam, omnemque prorsus quanta est sub sole regionem, quasi volitam circumivit, non simplici labore velut in vacuum itinera percurrens, sed peccatorum spinas pariter evellens, membraque pietatis ubique seminans, errores fugans, veritatem reducens, ex hominibus angelos faciens, quinimo ipsos homines quasi ex dæmonibus angelos provehens. (S. Chrysost., *de Laudib. Pauli, hom.* 1.)

Currunt utique ad metam martyrii, perveniunt ad coronam. (S. Augustin., *Serm. apost. Petri et Pauli.*)

Scimus quod viri isti nec sibi vixere, nec sibi sunt mortui, sed ei qui pro ipsis mortuus est, magis autem nobis omnibus

propter illum. (S. Bernard., *Serm. Petri et Pauli.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Sacros apostolos misit nudes in universam terram, ferentes lucernam miraculorum, et prædicationum tubam. (B. Theodoretus, *in Judic.*, IV.)

2. Vocantur apostoli igneæ sagittæ ad inflammanda corda credentium. (S. Augustin., *in Ps.* VII.)

3. Apostoli comparantur cervis qui cito currunt ut ad metam perveniant. (Theodoret., *in Cant.* III.)

4. Nubes vocantur apostoli et prædicatores; nam sicut nubes bajulant pluviam et effundunt eam super terram; sic apostoli accipiunt verba a Deo et effundunt super rationabilem terram. (S. Chrysostom., *Hom.* 20 *in Matth.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Plaisir singulier, jeune encore, à ouïr parler de Dieu et de ses saints.

Assiduité à la prière et à la méditation.

Application à l'étude des sciences, où il fit de grands progrès.

Zèle de l'apostolat, qui fut sa vertu particulière, laquelle il porta au suprême degré.

Persévérance dans ses travaux évangéliques, où il eut le plus grand succès.

Renoncement à son siége pour n'être qu'apôtre.

Recherche de la couronne du martyre qu'il finit par trouver.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Exercice perpétuel de l'apostolat dans l'Eglise depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours.

II. Etendue des conquêtes évangéliques de saint Boniface, le célèbre apôtre de l'Allemagne.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

De l'apostolat des fidèles : 1. Par la prière et par l'aumône en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la foi. — 2. Par la diffusion des bons livres. — 3. Par le bon exemple et la pratique de la religion.

—

IIIe PLAN.

(Par le P. Klee, *Brev. Sanct.*)

I. De labore quæstuoso pastorum animarum.

II. Vana timiditas pastorum impedit culturam vineæ mysticæ.

III. Quam multum laboravit in hoc vinea sanctus Bonifacius!

—

6. — ENCOMIA.

GERMANIAM CHRISTO SUBIGIT.

Quid domitos jactas, Germanice, Marte Sicambros,
 Crebraque, Teutonico fixa trophæa solo?
Vuinfridus plures meruit sine cæde triumphos,
 Retulit et victo majus ab hoste decus.
Barbara fudisti minitantibus agmina pilis;
 Nullis ille armis martia castra domat.
Corpora terrifico stravisti fulmine dextræ,
 Vuinfridus linguæ cuspide corda ferit.

BARBARO IN SE IRRUENTI EVANGELICUM CODICEM OPPONIT SANCTUS BONIFACIUS.

Sacrum objecisti gladiis, Vuinfride, volumen;
 Ille tibi codex scilicet ægis erat.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Bède. — Uzuard. — Adon. — Vuilibald. — Vicellius. — Surius. — Sigebert. — Bollandus et les modernes.

8. MARTYROLOGE. — S. Marcien, Nicanor, Apollonius et plusieurs autres martyrs. — SS. Florent, Julien, Cyriace, Marcellin et Faustin, id. — Saintes Zénaïde, Cyrie, Valérie, Marcie, id. — S. Dorothée, pr. et m. — S. Boniface, év. et m., et ses compagnons, mm. — S. Sancius, jeune mart. — S. Austrobert, év. — S. Elzeat, m.

6 juin. — SAINT CLAUDE, archevêque de Besançon.

(VIᵉ SIÈCLE.)

VIE DE SAINT CLAUDE.

Saint Claude naquit à Salins, ville du comté de Bourgogne ; il fut élevé dans sa jeunesse avec beaucoup de soin à la piété et aux sciences. Son plus grand plaisir était de fréquenter les églises et de prier Dieu ; mais comme il était d'une famille riche, l'honneur l'engagea à prendre le parti des armes ; mais la corruption qui y règne ordinairement l'en dégoûta et le fit résoudre à les quitter. L'archevêque de Besançon connaissant son mérite le fit chanoine de la cathédrale. Il vivait si retiré qu'on ne le voyait que dans l'Eglise : il lisait l'Ecriture sainte, et composait des livres qu'on garde encore dans l'abbaye qui porte son nom : Il vivait si sobrement qu'il ne mangeait qu'une fois le jour, à la réserve des fêtes et dimanches qu'il faisait deux repas.

Ayant été douze ans chanoine, l'archevêque tomba malade et mourut. Les chanoines ne pouvant s'accorder sur l'élection de son successeur, on dit qu'une voix céleste fit entendre que c'était la volonté de Dieu que Claude fût élu : il fit paraître tant de répugnance à accepter cette dignité, qu'il fallut que le pape lui commandât de l'accepter. Il fut donc sacré archevêque, et fut fait prince du Saint-Empire, l'an 626. Il s'acquitta avec beaucoup de soin et d'édification des devoirs d'un bon pasteur : il faisait ses visites régulièrement, il prêchait et travaillait de tout son possible à déraciner le vice et à retrancher beaucoup d'abus qui régnaient dans son diocèse.

Quand il eut gouverné sept ans, il fut intérieurement inspiré de se retirer du monde pour vivre en solitude, il choisit pour cela l'abbaye d'Ivrée qui porte à présent le nom de Saint-Claude ; il y vécut en simple religieux d'une manière très-exemplaire, se trouvant le premier à tous les offices et exercices de la communauté ; l'abbé étant mort il fut élu en sa place, et ses éminentes vertus attirèrent un grand nombre de personnes à venir faire pénitence sous sa direction, et comme le nombre augmentait tous les jours, et que le monastère était pauvre, plusieurs princes et grands seigneurs y firent de grandes libéralités, et entre autres Clovis donna cinquante muids de bled de rente annuelle à cette abbaye.

Après avoir gouverné durant cinquante ans cette sainte maison, et y avoir solidement établi la pratique de toutes les vertus, il tomba dans une longue maladie dont il se servit utilement pour se bien préparer à la mort. Le jour qu'il décéda, il se fit conduire à l'Eglise où il se confessa, reçut le saint viatique, et étant de retour à l'infirmerie, il n'eut que le loisir de recommander à ses religieux l'amour de la vertu, la paix et l'union entre eux, et il expira saintement en élevant les yeux au ciel. Son corps fut enterré dans l'église du monastère, où l'on dit qu'il est encore tout entier sans corruption, quoiqu'il y ait plus de mille ans qu'il est mort.

PANÉGYRIQUE DE SAINT CLAUDE.

TEXTE : *Erit magnus coram Domino.* (Luc, I, 15.)

La véritable grandeur n'est pas celle que les hommes donnent. Voici un riche qui fait plier sous sa main des milliers de bras, tout un pays vit de lui ; c'est un petit prince à la tête de son petit royaume : c'est un grand selon le monde ; un jour la mort frappe à sa porte : il est mort comme le moindre des pauvres qu'il nourrissait. Ici, c'est un empereur, un roi, un prince qui recueille les hommages de ses sujets, les flatteries

de ses courtisans; sans cesse on lui dit qu'il est un grand de la terre : la mort frappe à sa porte : il n'est plus. Ailleurs, c'est un savant dont la réputation s'étend au loin ; son nom retentit dans toutes les bouches; c'est un prince de la science ; tout-à-coup on dit : il est mort, et déjà il est oublié : « O vanité des vanités; tout est vanité ! » excepté aimer et servir Dieu. Il n'y a de grandeur que celle que Dieu donne, parce qu'elle ne passe pas. Saint Claude l'a bien compris. *Grandeur des saints dans la vie*, première partie ; *dans la mort*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — GRANDEUR DES SAINTS DANS LA VIE.

Quoi de plus noble et de plus élevé que le cœur d'un saint ! Rempli de l'amour de Dieu, il embrasse tout l'univers dans son immense charité ; il méprise comme de la boue tous les honneurs, plaisirs et richesses de la terre ; il n'en veut rien ; s'il les possède son âme n'y est pas attachée, ou il les quitte et va chercher l'humiliation, les austérités et la pauvreté. Alors seulement il respire et se sent libre des liens et des entraves que ces faux biens jettent sur le chemin du salut. Quoi de plus noble et de plus élevé que le courage des saints ! Ils ne craignent rien ici-bas que le péché. Le repos, la santé et la vie même ne sont rien à leurs yeux quand il s'agit de les sacrifier pour la gloire de Dieu ou pour le salut des âmes. Les maladies, les persécutions, la calomnie, les épreuves passagères de la vie, ce sont des biens à leurs yeux, puisqu'ils mènent à la vie et à la gloire éternelles. Voilà ce que fut saint Claude, archevêque de Besançon.

Né à Salins, dans la Franche-Comté, vers l'an 603, il entra dans l'état ecclésiastique et devint bientôt le modèle et l'oracle du clergé de Besançon. Il illustra par ses vertus la partie orientale de la Bourgogne. Après la mort de Gervais, archevêque de Besançon, arrivée en 686, il fut élu ponr lui succéder. A cette occasion, on reconnut combien était grand le mépris qu'il faisait même des dignités ecclésiastiques. Dans son humilité, il craignit de n'être pas capable de remplir les obligations attachées à l'épiscopat ; il prit donc la fuite et se cacha. On le chercha, on le trouva et on le força à se laisser sacrer. Pendant sept ans, il gouverna son église avec le zèle et la vigilance d'un pasteur selon le cœur de Dieu. Mais depuis longtemps il cherchait l'occasion de se démettre de l'épiscopat. Il la trouva enfin, et se retira au monastère de Saint-Oyend, sur le Mont-Jou, et y prit l'habit. A peine l'eût-on connu, qu'on se crut obligé de l'élire abbé du monastère. Ce fut pour lui une nouvelle mortification ; mais il s'y soumit par esprit d'obéissance. La suite prouva qu'on ne s'était pas trompé en choisissant un pareil homme pour diriger une communauté. La sainteté de sa vie et son zèle pour la perfection évangélique, lui firent donner les surnoms d'Antoine et de Pacôme. Ses moines vivaient si saintement qu'on les comparait aux solitaires de la Thébaïde. Ils joignaient au travail des mains l'amour du silence, de la prière et de la lecture, avec les jeûnes, les veilles, l'obéissance et la pratique de toutes les vertus monastiques.

Ainsi les saints ne se contentaient pas de tout quitter eux-mêmes pour Dieu, leur amour de Dieu se traduisait en zèle pour le salut des âmes ; ils se dévouaient donc à l'œuvre de la perfection du prochain. Saint Claude, après avoir consacré à son troupeau tous les dons que Dieu lui avait accordés, employa toutes ses forces pour former à la sainteté sa famille religieuse. La Providence veilla sur ce nouveau troupeau et y versa l'abondance de ses grâces, au point de réaliser le plus parfait idéal des vertus évangéliques.

Voilà ce que faisaient les saints pour assurer leur salut et sauver les âmes. Nous, au contraire, nous ne prenons pas même soin de notre âme ; nous vivons comme si nous n'en avions pas, comme s'il n'y avait rien à espérer, ni à craindre dans l'éternité. Prenons donc une fois une résolution énergique, disons-nous bien : Je n'ai qu'une âme ; il faut que je la sauve, coûte que coûte. J'aurai une place soit au ciel, soit en enfer ; je fais ma couronne ou mon supplice sur la terre. C'en est fait, je veux mépriser tout ce qui est inutile ou nuisible au salut de mon âme ; je veux aimer et chercher tout ce qui est utile ou nécessaire à mon salut. J'ai les mêmes motifs de craindre que les saints, et les mêmes raisons pour aimer et servir

Dieu : O terre ! s'écriait saint François, que tu me dégoûtes, quand je regarde le ciel !

Il n'y a que les premiers sacrifices qui coûtent à la nature. Une fois les chaînes tombées, l'âme commence à jouir de sa liberté; Dieu récompense les premiers efforts par l'abondance de ses grâces et de ses consolations. L'amour, qui est généreux de sa nature, se porte alors avec une nouvelle ardeur à de nouveaux sacrifices, et le Seigneur, qui ne se laisse pas vaincre en générosité, soutient l'âme dans ses détachements successifs et l'attire par l'attrait de sa grâce, et ainsi elle marche de vertus en vertus jusqu'au plus haut degré de la perfection chrétienne. « Jusqu'à quand, ô enfants des hommes, rechercherez-vous la vanité et le mensonge ? »

IIe PARTIE. — DANS LA MORT.

Rien de plus facile que de vivre selon les désirs de la chair et des sens; pour cela, nul effort, nulle gêne; on s'abandonne tout simplement à la pente vers laquelle incline la nature; tout va au gré de nos caprices; la vie est agréable et facile; mais arrive ensuite le fatal moment de la mort, qui déchire tous les voiles, dissipe toutes les illusions et montre dans toute sa réalité le mensonge de toutes les félicités terrestres. Ah ! qu'il est cruel le moment du désenchantement. Alors les pécheurs se voient obligés de s'écrier dans une indicible douleur : « Nous nous sommes donc trompés ; nous nous sommes égarés loin du chemin de la vérité et de la vie. Nous avons plaint le sort des justes, nous avons ri de leur vie, nous avons appelé folie la sagesse de leur conduite, et c'est nous qui sommes les insensés : nous nous sommes trompés ! Voilà que nous sommes donc l'opprobre, et les justes sont dans la gloire ! » Que la mort est dure pour les esclaves du monde et des passions !

Il en est tout autrement de la mort des saints. Loin d'être pour eux une ennemie, c'est une amie qui vient les délivrer de la prison de cette vie ; elle vient une dernière fois leur dire ce que Dieu et leur conscience leur avaient dit mille fois : « Vanité des vanités ! » Ils n'en sont ni étonnés, ni effrayés; d'une part, la mort ne fait que leur répéter ce qu'ils savaient depuis longtemps, et, de l'autre, elle leur apporte une bonne nouvelle : l'espérance assurée du ciel.

Ainsi mourut saint Claude ; après une vie passée tout entière au service du meilleur des maîtres, qu'avait-il à redouter ? Il avait été apôtre tout le temps de sa longue carrière, il pouvait donc dire avec saint Paul : « J'ai combattu un bon combat, j'ai conservé la foi, je n'ai donc plus qu'à attendre la couronne de justice que me réserve mon juste juge. Entouré de ses disciples, il rendit à Dieu sa belle âme, sans déchirement, ni douleur ; mais comme un voyageur qui arrive au but de son pèlerinage, il pouvait s'écrier : « Je vais être rassassié, Seigneur, quand apparaîtra votre gloire ! » La bienheureuse mort de saint Claude arriva vers 693 ou 696. Ses précieux restes furent enterrés dans l'église abbatiale du monastère de Contade ou Saint-Oyend. On les découvrit en 1243, et on les renferma dans une châsse d'argent. Aujourd'hut encore il se fait à la châsse du saint un des plus célèbres pèlerinages de France. Ainsi Dieu glorifie après leur mort ceux qui l'ont glorifié par leur vie oubliée, humble et mortifiée.

M. F., toujours absorbés par les soins de cette vie passagère, nous ne nous occupons guère de la manière dont nous mourrons un jour. Et cependant rien de plus certain que cette vérité : Je mourrai ! et rien de plus incertain que la manière dont je mourrai : de quelle maladie mourrai-je ? quel jour mourrai-je ? dans quel lieu mourrai-je? serai-je alors en état de grâce ou non ? Tous ces points sont incertains. Ah ! M. F., je puis vous dire comment vous mourrez : comme vous aurez vécu. Voilà la règle ordinaire : la mort ressemble à la vie ; l'une est le fidèle écho de l'autre. Or, vous tous ici présents, vous êtes vivants, mais comment êtes-vous au fond de vos âmes ? Il y a ici des âmes saines et bien portantes, ce sont les justes ; d'autres sont faibles et malades ; d'autres enfin sont mortes par le péché. Ames vivantes, animées par l'esprit et la grâce du Seigneur, persévérez et vous

mourrez paisiblement ; âmes tièdes, lâches, malades par les passions et les fautes qui vous font languir, ranimez-vous, sans quoi vous mourrez dans les angoisses d'un doute peut-être trop fondé ; âmes mortes parce que le péché grave vous enchaîne au démon, secouez vos chaînes, convertissez-vous au Seigneur, menez une vie de réparation et de pénitence, sans quoi vous mourrez dans le plus affreux désespoir. Que Dieu vous en préserve !

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et Maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Die noctuque fugiebat somnus ab oculis meis pro gregibus tuis, Domine. (Gen., xxxi, 40.)

Habitabit in solitudine. (Is., xxxii, 16.)

Nouveau Testament. — Oves illum sequuntur quia sciunt vocem ejus. (Joan., x, 4.)

Exemplum esto fidelium in verbo, in conversatione, in caritate, in fide, in castitate. (I Tim., iv, 12.)

Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus. (Matth., xix, 21.)

2. — SS. PÈRES.

In episcopo vita formatur omnium. (S. Ambros., *Ep.* 82 *ad Vercell. Eccles.*)

Nihil est in hac vita difficilius, laboriosius, periculosiusque episcopi officio. (S. Augustin., *Ep.* 148 *ad Valer.*)

O desertum Christi floribus vernans ! o solitudo ! in qua illi nascuntur lapides, de quibus civitas magni regis extruitur ! O eremus familiarius Deo gaudens ! (S. Hieron., *Ep.* 1 *ad Heliodor.*)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Solitarius est forma terrestris angeli. (S. Joan. Clim., *Gradus*, 27.)

2. Sit abbas sanctus exemplo, facundus dogmate, suavis alloquio, stabilis mente, favore placens. (J. Trithem., *in Regul. sancti Benedicti.*)

3. Hæc vera est sæculi fuga abdicatio domesticorum et quædam alienatio carissimorum ut suis se abneget, qui servire Deo gestit. (S. Ambros., *de Fuga sæculi.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Fréquentation des églises dès son bas âge.

Désir du service de Dieu qui le porte à quitter le métier trop libre des armes.

Vertus d'un saint chanoine : exactitude à l'office, modestie, humilité, vie retirée et studieuse, bon exemple.

Vertus d'un saint évêque : vigilance, visite de ses ouailles, réforme des abus, charité, pauvreté.

Vertus d'un saint religieux : renoncement au monde pour aller vivre dans la solitude, mortification, piété, bon exemple, préparation à la mort.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Conduite édifiante de saint Claude dans quatre états différents : 1. Chanoine. — 3. Archevêque. — 4. Simple religieux, puis abbé.

II. Chacun de nous peut, comme ce saint, pratiquer la vertu et se sanctifier dans les diverses situations où il plaît à Dieu de nous placer.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Le renoncement a été la vertu des saints.

II. Rareté de cette vertu parmi nous.

III. A quoi nous devons surtout renoncer.

—

IIIe PLAN.

(Masson.)

Texte : *Si quis episcopatum desiderat bonum opus desiderat.* (I Tim., iii, 1.)

Nous considérons dans ce saint : 1. Le miracle de sa promotion. — 2. Sa conduite merveilleuse dans toutes ses actions. — 3. L'exemple d'humilité qu'il donne dans sa démission.

—

IVe PLAN.

(Ballet.)

TEXTE : *Erit sepulcrum ejus gloriosum.* (Is., XI, 10.)

I. Son tombeau est le séjour d'une sainteté consommée, car il fut : 1. Le plus parfait des solitaires. — 2. Le plus zélé des évêques. — 3. Le plus éclairé des docteurs.

II. Son tombeau fut le séjour d'une gloire anticipée, car il y est : 1. Incorruptible. — 2. Puissant par les miracles qui s'y opèrent. — 3. Comblé d'honneurs et de vénération.

—

Ve PLAN.

(Bourrée.)

TEXTE : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te.* (Matth., XIX, 27.)

I. Saint Claude a vécu dans un entier dégagement des choses d'ici-bas, renonçant : 1. A tout plaisir. — 2. Aux richesses. — 3. Aux honneurs.

II. Il s'est attaché inviolablement à suivre Jésus-Christ : 1. Par sa piété. — 2. Son zèle. — 3. Son bon exemple.

6. — ENCOMIA.

1. SANCTUS CLAUDIUS FUGIT NE AD INFULAM EVEHATUR.

Frustra, Dive, fugis, ne te sectentur honores;
Umbra honor est; hinc te, dum fugis, usque premit.

2. EST IN PONTIFICIA DIGNITATE HUMILLIMUS.

Sæpius effertur, culmen qui scandit honoris;
Infimus ascensu factus es ipse tuo.

3. RELICTO EPISCOPATU, VITAM MONASTICAM AMPLECTITUR.

Hic ubi jurensis celsum ferit æthera vertex,
Consurgunt summo claustra dicata Deo.
Claudius hic bifidam deponit sponte tiaram,
Ut teneat spreto culmina sancta solo.
Jura placent illi procera cammina montis,
Ut curtam propius carpat ad astra viam.

—

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES.

Bède. — Surius. — Molanus. — Bollandus. — Baillet. — Godescard. — Rorhbacher.

PANÉGYRISTES.

Masson. — Bourrée. — Ballet.

8. MARTYROLOGE. — S. Norbert, év. et fondateur des Prémontrés. — S. Philippe, diacre. — S. Artémius, sainte Candide et Pauline, leur fille, mm. — Les vingts martyrs de Tarse. — SS. Amant, Alexandre et leurs compagnons. — S. Alexandre, év. et m. — S. Eustorge, év. — S. Jean, év. — S. Claude, év. de Besançon. — S. Bertrand, év. et m. — S. Cérat, id. — S. Bertringant, év. — S. Gudval, év. et solitaire. — S. Gilbert, abbé.

7 juin. — SAINT NORBERT, fondateur des Prémontrés.

(XIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT NORBERT.

Norbert, né à Santen, au duché de Clèves, du comte Héribert, et d'Hedwige, de la maison de Lorraine, tira plus d'éclat encore de ses belles qualités de l'esprit et du corps que de l'excellence de sa famille. Son application à l'étude perfectionna ses heureuses dispositions, et il parcourut le cercle des connaissances humaines avec un succès extraordinaire. Ce jeune homme, à qui tout souriait dans le monde, se laissa d'abord, quoique pourvu d'un canonicat, séduire par les charmes trompeurs des plaisirs; son caractère naturellement enjoué le rendait l'âme de toutes les assemblées mondaines. Entraîné par un tourbillon d'amusements, il ne rentrait jamais en lui-même et ne faisait aucune de ces réflexions sérieuses qui, seules, eussent pu dissiper le prestige qui l'enchantait. Admis à la cour de l'empereur Henri IV, sa conduite y fut absolument la même; c'en était fait de lui pour la vertu, si Dieu n'eût frappé un de ces coups qui réveillent une âme de son assoupissement léthargique.

Un jour, dans tout le luxe d'un équipage brillant, il traversait, en partie de plaisir, une superbe prairie; un orage des plus violents, subitement survenu, l'environna d'éclairs et de tonnerre; la foudre tomba aux pieds de son cheval avec

un fracas horrible; l'animal se cabra, culbuta son cavalier, qui demeura comme mort sur la place. Quand il revint à lui-même, Norbert s'écria : «Mon Dieu, que serais-je devenu? Que faut-il que je fasse? » Une voix intérieure lui répondit : « Fuis le mal et fais le bien! » Il forma, sur-le-champ, la résolution d'expier sa vie passée par une sincère pénitence; c'était vers l'âge de trente ans.

Le jeune chanoine, au lieu de rentrer à la cour, retourna dans son chapitre, y mena une vie de silence et de retraite, portant un cilice sous ses vêtements, et consacrant ses jours à la prière et au travail. Des larmes abondantes coulaient de ses yeux, au souvenir de ses infidélités; l'amour divin s'allumait dans son cœur. Enfin, deux ans après sa conversion, il se prépara aux saints ordres, et il fut élevé au sacerdoce par l'archevêque de Cologne. Alors, embrasé d'un désir absolu de vivre uniquement pour Dieu, il se démit de ses riches bénéfices, vendit ses biens, dont il distribua le prix en bonnes œuvres, se vêtit d'une soutane de peau d'agneau, prit une corde pour ceinture, alla trouver en Languedoc le pape Gélase II, se jeta aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, lui fit la confession de ses fautes, et obtint de lui la charge de missionnaire apostolique.

L'hiver n'empêcha point le nouvel apôtre de commencer le cours de ses prédications; bravant toutes les rigueurs des neiges et de la froidure, il se mit à observer un carême continuel, ne mangeant qu'au soir, et vivant d'une nourriture pauvre et grossière. Il parcourut le Languedoc, la Guienne, le Poitou, l'Orléanais, et partout il produisit des conversions merveilleuses. Etant passé dans le Hainaut, il trouva un fervent disciple dans le chapelain de l'évêque de Cambrai, et ils parcoururent ensemble le Hainaut, le Brabant et le pays de Liége, opérant de nombreuses conversions sur leur passage.

Le pape Calixte II présidant un concile à Reims, Norbert vint l'y trouver; il en reçut de nouveaux pouvoirs, et il suivit l'évêque de Laon dans son diocèse. Là, il choisit un val désert nommé *Prémontré*, où il fonda un monastère, qu'il peupla de treize disciples venus du Brabant; d'autres les imitèrent, et la communauté compta bientôt quarante personnes : tous firent leur profession le jour de Noël, 1121. Ils prirent un habit blanc et se mirent sous la règle de saint Augustin. L'hérésiarque Tanquelin ayant perverti la province d'Anvers, Norbert fut appelé dans cette ville pour remédier au mal effroyable que cet infâme et ses sectateurs avaient introduit; l'homme de Dieu parut; sa parole et ses vertus dissipèrent l'orage; la paix et le calme de la piété lui succédèrent.

Cependant son œuvre croissait sous les bénédictions du Ciel; son ordre comptait déjà huit cents religieux en dix maisons diverses; le saint fondateur voulut lui obtenir une confirmation solennelle; il fit le voyage de Rome, et le pape Honorius II approuva l'Institut des *Prémontrés* par une bulle du mois de février 1126. Cet ordre, dès lors, prit dans le monde catholique une immense extension.

Mais Norbert devait être arraché à sa chère solitude; l'empereur le nomma au siége de Magdebourg; le légat du Pape ordonna l'obéissance, et il lui fallut accepter malgré toutes ses résistances. C'était un choix du bon Dieu : le nouvel archevêque parut en habits si pauvres à Magdebourg, que le portier de son palais le mit à la porte, sans le connaître, et comme, ensuite, il se confondait en excuses : « Non, mon frère, lui dit le prélat; vous m'avez mieux connu que ceux qui m'ont fait évêque! » L'humble religieux ne diminua rien de ses austérités; son palais devint pour lui une vaste cellule, et ses vertus y jetèrent un éclat plus merveilleux encore. Il travailla au changement de son diocèse avec le zèle d'un saint de premier ordre; il y éprouva bien des difficultés; on lui suscita bien des obstacles; on alla même jusqu'à tenter de l'assassiner; mais son courage, sa fermeté et sa patience vinrent à bout de tout. En peu d'années il réforma les abus et fit refleurir la piété de toutes parts. Dieu l'enleva de trop bonne heure à son peuple et à la terre : après quatre mois de souffrances, Norbert mourut le 6 juin 1134, à l'âge de cinquante-trois ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT NORBERT.

TEXTE : *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis?* (Matth., XIX, 27.)

Le monde n'a pour récompenser ses serviteurs que des biens fragiles et passagers il se sert de ses esclaves comme de vils instruments de ses égoïstes et honteux plaisirs, puis, quand il en est dégoûté, il les méprise et les rejette, et c'est pour cela que chaque jour nous entendons les plaintes et les malédictions des victimes que le monde a délaissées, après les avoir ruinées de corps et d'âme.

Dieu n'agit pas ainsi envers ses fidèles serviteurs : il les accueille avec miséricorde alors même que le monde n'en veut plus; il récompense pendant toute une éternité ce qu'ils ont fait ou souffert pour lui, et souvent dès ce monde il les comble de joies spirituelles qui surpassent tout ce que les hommes peuvent donner.

Voici un saint qui a joui un instant du bonheur éphémère du monde, mais qui, après en avoir connu le vide, s'est dévoué entièrement au service de Dieu. Méditons : *Sa conversion,* première considération; *sa persévérance dans le bien,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — SA CONVERSION.

Norbert, né en 1080, à Santen, petite ville du duché de Clèves, était parent de l'empereur par son père, et de la maison de Lorraine par sa mère. Ses qualités d'esprit et de corps répondaient à sa haute naissance. Il y ajouta encore une instruction et une éducation distinguées : il obtint dans ses études des succès extraordinaires. Il avait donc tout ce qu'il fallait pour plaire au monde et s'y perdre. En effet, les charmes du monde le séduisirent d'abord, parce qu'il n'avait pas une piété assez solide pour y résister. Le luxe, l'abondance, la dissipation, c'était là tout son bonheur. Cependant une voix secrète semblait l'appeler à l'état ecclésiastique; il reçut la tonsure, mais ce premier degré de la cléricature ne changea pas ses sentiments; il fut nommé chanoine et ordonné sous-diacre, mais sa conduite resta aussi irrégulière. Son caractère gai et enjoué le rendait l'âme de toutes les parties de plaisir. Jamais une pensée sérieuse ne venait dissiper les illusions qui l'entraînaient, et il s'abandonnait sans résistance au tourbillon des amusements du monde.

Cependant on le pressait de recevoir les ordres supérieurs; mais il résista; une certaine pudeur l'arrêta; il comprenait qu'une telle démarche l'eût obligé à mener une vie toute différente. C'est ce qu'il redoutait. Il parut à la cour de l'empereur Henri IV, dont il avait été nommé aumônier. Sa conduite y fut encore toute mondaine. Néanmoins il était loin d'être parfaitement heureux. Un vide insupportable lui faisait sentir, malgré lui, que le vice ne rend pas heureux, que la vertu seule pouvait lui procurer le repos. C'était une lumière du Ciel; mais, esclave du monde, il aimait ses chaînes, et n'avait pas le courage de les rompre. C'en était fait de lui; mais Dieu le prit en pitié au milieu des fausses joies du siècle, et le sauva par un grand coup qu'il frappa pour le réveiller de son profond assoupissement.

Un jour Norbert se rendait à cheval dans un village de Westphalie, nommé Fréten. C'était encore l'amour du plaisir qui le poussait à ce voyage. Quand il arriva au milieu d'une belle prairie, il se vit tout à coup assailli d'un violent orage, accompagné d'horribles éclairs et de foudre. Comme il n'avait avec lui qu'un domestique et qu'il était éloigné de toute habitation où il pût se mettre à l'abri, il fut saisi de frayeur. Ne sachant que devenir, il prit la résolution de continuer sa route et de courir à toute bride pour arriver plus tôt. Mais nul ne peut échapper à Dieu : le tonnerre tomba aux pieds de son cheval avec un fracas épouvantable. L'animal effrayé jeta à terre son cavalier, qui resta sans mouvement pendant près d'une heure. On le crut mort. Revenu à lui, Norbert s'écria dans l'amertume de son âme, comme autrefois Saül : « Seigneur, que voulez-vous que

je fasse? » Une voix intérieure lui répondit aussitôt : « Fuyez le mal et faites le bien ; cherchez la paix et tournez de ce côté-là toute votre activité. »

Cet événement accompagné de circonstances si extraordinaires fit sur son âme une vive et profonde impression. Il résolut à l'instant même de changer de vie et d'expier ses fautes passées par une sincère pénitence. Une pareille détermination, prise sous l'influence de la grâce du Ciel, devait porter des fruits abondants.

Norbert prouva qu'il savait vouloir, et, pour ne pas s'exposer au péril de manquer à sa parole, il ne retourna pas à la cour, il se rendit à Santen. Là, il commença une vie de pénitence et de larmes qui ne devait finir qu'avec ses jours. On le vit portant le cilice, consacrant tout son temps à la prière, à la méditation ; détestant un monde frivole et perfide qui l'avait mis à deux doigts de sa perte éternelle. Bientôt il alla faire une retraite au monastère de Saint-Sigebert, près de Cologne : ces exercices mirent le sceau à sa conversion. Norbert avait alors près de trente ans.

Que de fois, M. F., Dieu nous a avertis par les hommes, par les choses ou des événements extraordinaires ; que de coups il a frappés sur nous pour nous réveiller de notre sommeil spirituel ! Que de fois même nous avons dit : « Je me convertirai ; il le faut ; c'est fini. » Et nous sommes restés les mêmes ! Oh ! sachons imiter les saints pénitents; changeons et persévérons comme eux.

IIe CONSIDÉRATION. — SA PERSÉVÉRANCE DANS LE BIEN.

Norbert pensa qu'il ne pouvait mieux réparer le passé qu'en devenant prêtre, parce que comme tel il aurait mille fois plus de moyens et d'occasions de faire le bien. Il pleura encore pendant deux ans les années perdues dans le siècle, puis il retourna au couvent de Saint-Sigebert, où il se prépara à recevoir les saints ordres. Devenu prêtre, il se disposa pendant quarante jours à célébrer sa première messe. Ce jour-là, après l'Evangile, il monta en chaire et prêcha avec beaucoup de force sur la brièveté de la vie humaine et sur l'impossibilité de trouver le vrai bonheur dans la possession des biens terrestres. Eclairé du Ciel, il désirait faire briller dans toutes les âmes la lumière qui illuminait la sienne.

Ensuite, embrasé du désir de ne vivre plus que pour Dieu, il se démit des bénéfices qu'il possédait, vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres et ne se réserva qu'une petite somme d'argent, une mule et les ornements dont il se servait à l'autel. Dégagé ainsi des derniers liens du monde et de son pays, il s'en alla en Languedoc, où était alors le pape Gélase II. Il lui fit une confession générale, lui demanda telle pénitence qu'il voudrait lui imposer. Le pape lui donna plein pouvoir de prêcher l'Evangile partout où il voudrait. Norbert commença sa course apostolique en plein hiver, marchant nu-pieds dans la neige, ne mangeant jamais que le soir, et faisant des missions dans le Languedoc, la Guienne, le Poitou. Il obtenait des succès merveilleux. Jusque-là, il n'avait eu d'autres compagnons que deux laïques. A Orléans, un sous-diacre se joignit à lui ; mais en 1119 la mort lui enleva ses trois disciples, à Valenciennes. Là, il fit la conquête du chapelain de l'évêque ; c'était Hugues, qui lui succéda plus tard dans le gouvernement de son ordre. Ils allèrent ensemble évangéliser le Hainaut, le Brabant et le pays de Liége. Norbert opéra de nombreuses conversions. Réconciliations, restitutions, usures réparées, les plus grands désordres abandonnés, tels furent les heureux fruits de ses éloquentes prédications.

Un jour Barthélemi, évêque de Laon, le prie de se choisir dans son diocèse un lieu où il pût bâtir un monastère. Norbert choisit une vallée déserte nommée Prémontré, et située dans la forêt de Coucy. Le monastère fut fondé ; il y logea treize de ses disciples venus du Brabant ; il en arriva d'autres ; bientôt il en compta quarante. Ils firent profession à Noël 1121. Le nouvel ordre suivait la règle de saint Augustin. Un hérétique, nommé Tankelin, porta le trouble dans les âmes à Anvers. Norbert lança contre ses adeptes la sainte légion de ses missionnaires, et en peu de temps les hérétiques furent convertis, et les abus réformés. Le saint mission-

naire ranima partout la dévotion des peuples pour l'auguste sacrement de l'autel, et rétablit la fréquente communion, que l'hérésie avait interrompue. Aussi le nouvel ordre prit-il des développements rapides : de son vivant, il vit huit cents religieux distribués dans dix maisons différentes. L'illustre abbé de Prémontré fut élu, malgré lui, archevêque de Magdebourg. Là, il se montra ce qu'il avait toujours été : simple, austère, zélé et pénitent. Après huit ans d'épiscopat, il mourut (1134) à l'âge de cinquante-trois ans. Ses reliques reposent à Prague dans l'église de Mont-Sion.

Telle fut la vie toute de réparation que mena notre saint depuis le jour où Dieu le détacha du monde. Nous avons péché, peut-être plus que lui, qu'avons-nous fait pour réparer nos fautes et nos scandales? Où sont nos pénitences? Où est notre conversion? Sommes-nous même convertis? Sachons bien qu'après la perte de l'innocence, il n'y a plus qu'un chemin pour arriver au ciel, celui de la pénitence.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. Elogia sancti Norberti. — 3. Comparaisons et emblèmes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia sancti Norberti. — 7. Encomia ordinis sacri Præmonstratensis. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Tonabit de cœlo Dominus et excelsus dabit vocem suam. (II Reg., XXII, 14.)

Misit fulgur et consumpsit eos. (Id., *ibid.*)

Tu lucerna meâ, Domine, et tu, Domine, illuminabis tenebras meas. (Id., *ibid.*)

Declina a malo et fac bonum. (Ps. XXXVI, 27.)

Nouveau Testament. — Subito circumfulsit eum lux de cœlo. Et cadens in terram, audivit vocem dicentem sibi : Saule, Saule, quid me persequeris? (Act., IX. 4.)

Tremens ac stupens dixit : Domine, quid me vis facere? (Id., *ibid.*)

Vas electionis est mihi iste. (Id., *ibid.*)

2. — ELOGIA SANCTI NORBERTI.

Norbertus candidæ princeps familiæ, lux procerum. (*Elogium Rhytmicum D. Norberto sacrum.*)

Quin enim Norbertum agnum vocemus? qui cum ex fera sæculi fieret primum agnus; agno vestiri voluit. (Capsarus, abbas Straboviensis, *in litteris ad ordinem Præmonstratensem.*)

Præmonstratenses sunt oves quarum pastor fuit sanctus Norbertus. (Kohel., *in Vit. sancti Norberti*, c. 46.)

Est gentis candidæ Patriarcha, servus pauperis Christi, veritatis præco, pacis artifex, justitiæ martyr, continentiæ victima. mansuetudinis exemplar, rogus geminæ caritatis, amicus sponsi. (*Histor. translationis sancti Norberti.*)

3. — COMPARAISOMS ET EMBLÈMES.

Prostatus ut Saulus exurgit ut Paulus. (*Elogium Rhytmic. sancti Norberti.*)

Columna Ecclesiæ, speculum veræ pœnitentiæ, norma abstinentiæ, regula paupertatis, flos sanctitatis, lux contemplationis, gemma Pontificum, speculum obedientiæ. (*Litaniæ de sancto Norberto.*)

Labia Norberti visa sunt lilia distillantia myrrham primam cum magno prædicationis fructu. Manus illius tornatiles aureæ, plenæ hyacinthis operum virtuosorum, ut undique illuminativa virtutum consideratione, exercitationeque plena reluceat. (*Præfat. in lib. II vitæ.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

DOCILITÉ à la grâce de conversion.

MORTIFICATION, à la cour, au chapitre, dans le monde.

RENONCEMENT aux richesses, qu'il distribue aux pauvres.

ZÈLE du missionnaire apostolique et du savant controversiste contre l'hérésiarque Tauquelin, qu'il confond.

VERTUS du prélat sur le siége de Magdebourg, où il réforme les anciens abus.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Richard, l'avocat.)

TEXTE : *Dextera Domini fecit virtutem, dextera Domini exaltavit me; non moriar, sed vivam et narrabo opera Domini.* (Ps. CXVII.)

I. Norbert soutenu par la droite de Dieu est tiré : 1. De la corruption du monde par la force

de sa grâce. — 2. De la cour de l'empereur, ou il eût péri : *Dextera Domini fecit virtutem.*

II. Norbert élevé aux premières dignités de l'Eglise par la main du Seigneur. Il y fait éclater sa vertu : 1. Application aux devoirs de son ministère. — 2. Sa profonde humilité. — 3. Son soin à réformer le clergé : *Dextera Domini exaltavit me.*

III. Norbert vivant toujours et devenu comme immortel pour annoncer les œuvres du Seigneur par l'établissement de son ordre. — Il élève son ordre par la pauvreté, l'humilité, le désintéressement : *Non moriar sed vivam et narrabo opera Domini.*

—

IIe PLAN.

(Séguy.)

TEXTE : *Directus est divinitus in pœnitentiam gentis et gubernavit ad Dominum cor ipsius, et in diebus peccatorum corroboravit pietatem.* (Eccl., XLIX, 1.)

On doit considérer, dans saint Norbert : 1. L'Apôtre des conversions : *Directus divinitus in pœnitentiam gentis.* — 2. Le fondateur d'ordre austère : *Gubernavit ad Dominum.* — 3. L'évêque zélé : *Corroboravit pietatem.*

—

IIIe PLAN.

(La Tour-du-Pin.)

TEXTE : *Misit Deus misericordiam suam et veritatem suam.* (Ps. LVI, 4.)

I. Ministre de la miséricorde, Norbert change les alarmes de l'Eglise en espérances : *Misit Deus misericordiam suam.* — 2. Apôtre de la vérité, il change les périls de l'Eglise en triomphes : *Misit veritatem.*

—

IVe PLAN.

POUR UNE MÉDITATION.

(Le P. Nouet.)

TEXTE : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* (I Cor., XI, 1.)

I. Saint Norbert, encore dans le siècle, a été un parfait imitateur de Notre-Seigneur Jésus-Christ : 1. Par le mépris des vanités du monde. — 2. Par l'amour des mépris.

II. Saint Norbert a été un parfait imitateur de Jésus-Christ dans l'état religieux, par son amour et sa pratique : 1. De la pauvreté. — 2. De l'obéissance. — 3. Du zèle évangélique. — 4. De sa pureté. — 5. De sa mortification. — 6. De la perfection.

III. Saint Norbert a été un parfait imitateur de Jésus-Christ dans l'état ecclésiastique, en employant son autorité épiscopale : 1. A l'extinction du schisme, de l'hérésie. — 2. A la réforme des mœurs.

6. — ENCOMIA

SANCTI NORBERTI

I. SANCTUS NORBERTUS ERGA BEATAM VIRGINEM PIISSIMUS, AB EADEM CANDIDA VESTE DONATUR.

Candida rite tibi Virgo dat tegmina, servum
Namque decet Dominæ symbola ferre suæ.

II. SUB LILII SPECIE IN CŒLUM TRANSPORTARI VISUS EST.

Candida cum cœlo tellus det lilia, non jam
Solos, ut quondam, fert maledicta rubos.

III. SANCTUS NORBERTUS CŒLO RECEPTUS.

Jure est sidereo polo receptus,
Quem sancte ambierat pius supernæ
Tanto tempore candidatus aulæ.

7. — ENCOMIA

ORDINIS SACRI PRÆMONSTRATENSIS

Ordo sacer Præmonstratensis fuit :

ACIES adversus diabolum congregata atque instructa.

HABITACULUM æterni Regis, turris eburnea virtutum munita propugnaculis, lectulus Salomonis veri. (Innocent IV.)

LUMINARIA, quasi luminaria in firmamento cœli quæ terrenos illuminent. (Lobbetius, *Gloria Patrum.*)

NOBILISSIMA CONSTELLATIO in Ecclesiæ firmamento. (Bonifacius VIII.)

Nam multi abdicatis reguis et ducatibus suis, ordini huic sese dederunt; sic habuit ille ordo et sanguine et sanctitate præclaros et præclaras. (Id., *ibid.*, *Quæst.*, 1.)

SEMINARIUM EPISCOPORUM. Multos Ecclesiæ Dei archiepiscopos, episcopos dedit ordo præmonstratensis. (Id., *ibid.*)

—

8. — AUTEURS A CONSULTER.

HISTORIENS.

Gauthier, évêque de Maguelone, *Biblioth. des Pères*, t. XXVI. — Guibert, abbé de Nogent, *ibid.* — Saint Bernard, *Ep.* 56. — Anselme, évêque d'Havelberg, *Dialog.*, l. I, t. XIII. — Herman, *de Miraculis*, l. III. — Albéric et Robert du Mont, *ad Annum* 1116. — Le cardinal Vitry, *Histor. occident.*, c. XXII. — *La Chronique de Westphalie*, *ad annum* 1127.

HAGIOGRAPHES.

Hugo, son premier disciple, *Vie de saint Norbert.* — Enschenius, Papembrochius. — Louis-Charles Hugo, id. — Bibliothèque de l'ordre de Prémontré. — Hélyot, *Histoire des Ordres religieux.*

PANÉGYRISTES.

Richard l'avocat, 1 Panégyr. — Duneau, id. — Houdry, id. — Le P. Nouet, 1 Méditation. — Croiset, id.

5. MARTYROLOGE. — S. Paul, év. de Constantinople. — S. Licarion, m. — SS. Pierre, pr., Sabinien, Vitremond, Jérémie, moines, mm. — S. Robert, ab. — S. Marcellin, év. — S. Meriadec, id. — S. Candide, id. — S. Vulphe, curé. — SS. Paul, Fortunat et Achaze, id. — S. Godoald, confesseur.

8 juin. — SAINT MÉDARD, évêque de Noyon.

(VI[e] SIÈCLE.)

VIE DE SAINT MÉDARD.

Saint Médard, l'un des plus illustres prélats de l'Eglise de France dans le sixième siècle, naquit à Salency en Picardie, vers l'an 457. Ses parents étaient issus de familles distinguées. Sa mère était une femme d'une rare piété; aussi forma-t-elle son fils de bonne heure à la vertu, autant par ses exemples que par ses leçons. Médard montra, dès son enfance, une tendre compassion pour les pauvres. Ayant vu à Salency un mendiant aveugle qui était presque nu, il lui donna son habit; et comme on lui demandait ce qu'il en avait fait, il répondit qu'il avait été si touché à la vue de la misère et de la nudité de l'aveugle, qu'il n'avait pu lui refuser une partie de ses vêtements. Lorsqu'il eut été chargé de veiller à la garde du troupeau de son père, comme cela se pratiquait autrefois en France, où les enfants de famille ne rougissaient pas d'imiter les anciens Hébreux, il se privait souvent de son dîner pour le distribuer à ceux qui se trouvaient dans le besoin. La pratique du jeûne faisait ses délices dans un âge où l'on sait à peine ce que c'est que de réprimer ses désirs. A ces vertus il joignait l'esprit de prière et de retraite, une grande innocence et une parfaite pureté de corps et de cœur.

Lorsqu'il fut capable de s'appliquer à des études sérieuses, on l'envoya à Vermand, capitale de la province, puis à Tournai. Son évêque se chargea du soin de l'instruire dans la science des divines Ecritures. Il étonna son maître par la rapidité de ses progrès, et surtout par sa ferveur et son assiduité aux exercices de religion. Ayant été ordonné prêtre, il devint un des plus beaux ornements du clergé. Il prêchait l'Evangile au peuple avec une onction qui touchait les cœurs les plus insensibles. Il donnait à la contemplation et à la prière tout le temps qu'il pouvait dérober aux fonctions du ministère. Ses jeûnes étaient continuels et rigoureux. Il était doux, patient et tranquille dans l'adversité, affable et bienfaisant dans la prospérité.

On l'élut évêque de la province en 530, et il fut sacré par saint Remi de Reims, qui était fort âgé. Son zèle ne se renferma point dans l'enceinte de son diocèse. Il volait partout où il s'agissait de procurer la gloire de Dieu et d'extirper les restes de l'idolâtrie. Il eut la douleur de voir son diocèse en proie aux ravages des Huns et des Vandales. Partout il se montra le consolateur et le père des malheureux. La fureur des guerres ayant réduit la ville de Vermand à un état si déplorable qu'elle était exposée aux incursions des barbares, le saint transporta son siége à Noyon, qui était une place forte.

Les autres provinces de France envièrent à celle du Vermandois le bonheur de posséder un si saint pasteur. C'est ce qui détermina le clergé et le peuple de Tournai à le demander pour évêque, après la mort de saint Éleuthère. Ils furent en cela secondés par le roi Clotaire I. Saint Remi, leur métropolitain, entra aussi dans leurs vues. Voyant d'ailleurs qu'il en résulterait beaucoup de bien pour la propagation de l'Evangile, et que le Pape donnait son approbation, il engagea Médard à gouverner les deux diocèses, qui depuis ce temps-là restèrent unis et eurent un même évêque pendant l'espace de cinq cents ans.

Une partie du diocèse de Tournai était encore plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie. Le saint vint à bout de l'arracher à ses superstitions et de la rendre chrétienne. Il éprouva d'abord de grandes difficultés, et fut même plusieurs fois exposé au danger de perdre la vie. On compte, parmi ceux dont la conversion lui coûta le plus de peines, les anciens habitants de la Flandre, qui l'emportaient en

férocité et en barbarie sur toutes les nations des Gaules et sur les Francs. Ils connaissaient peu les sciences et les arts par lesquels les Romains avaient civilisé l'Occident, quoiqu'après tout les Romains fussent encore barbares à bien des égards, si l'on examine le temps où ils ne faisaient point profession du christianisme. Il n'y avait que la morale de l'Evangile qui pût corriger les cœurs, éclairer les esprits et causer cette révolution qui rend les hommes doux, humbles, patients, charitables et fidèles à pratiquer ce que prescrit la raison d'accord avec la religion.

Après la conversion de la Flandre, saint Médard retourna à Noyon, où il donna le voile de religieuse à la reine Radegonde, du consentement de Clotaire son mari. Il fut ensuite atteint d'une maladie dont il mourut. Le roi Clotaire, qui l'avait toujours honoré comme un grand serviteur de Dieu, se rendit à Noyon pour lui faire une visite et recevoir sa bénédiction. La bienheureuse mort du saint évêque arriva vers l'an 545. On l'enterra dans la cathédrale de Noyon. Ses reliques furent depuis transférées à Crouy près de Soissons, où l'on bâtit une abbaye.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MÉDARD.

TEXTE : *Vir fidelis multum laudabitur, et qui custos est Domini sui, glorificabitur.* (PROV., XXVII, 18.)

Il est des chrétiens dont tous les devoirs se bornent à leur propre sanctification, et Dieu sait s'ils s'en occupent ; mais il est des hommes que Dieu s'est choisis entre mille pour être tout spécialement ses serviteurs ; il les a établis les gardiens de son peuple, les défenseurs de sa doctrine, les distributeurs de ses grâces : ce sont les évêques et les prêtres. C'est d'eux qu'il est dit : « L'homme fidèle sera comblé de louanges, et celui qui garde son maître sera élevé en gloire. » Saint Médard a été un de ces courageux et zélés serviteurs de Dieu. Tous nous trouverons dans le récit de sa vie de quoi nous instruire et nous édifier. Considérons : *Son enfance et sa jeunesse*, première partie ; *son épiscopat*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — SON ENFANCE ET SA JEUNESSE.

Je pourrais dire, à la gloire de saint Médard, qu'il fut d'une illustre famille, riche et distinguée, selon le monde ; mais, qu'est-ce que ces vains titres, quand il s'agit d'un évêque qui, par ses vertus, a été une des plus pures illustrations de l'Eglise de France au cinquième siècle. Ce qui doit nous édifier et nous toucher bien plus, c'est l'éducation solidement chrétienne que ses parents ont su lui donner et qui a servi de fondement aux grandes choses dont sa vie fut remplie. Médard naquit vers l'an 457, à Valency, en Picardie. Sa pieuse mère s'attacha à lui inculquer dès son jeune âge une piété sincère et profonde. Cette vertueuse femme avait déjà converti Nectaire, son mari, dans lequel elle trouva un aide fort zélé dans l'éducation de leur fils. Heureux les enfants qui ont de tels parents ! Heureux aussi les parents qui ont de tels enfants !

Parmi les vertus qu'on admirait le plus dans cet enfant, on remarquait surtout sa tendre compassion pour les pauvres. Un jour, bien jeune encore, il aperçut à Salency un mendiant aveugle, presque nu, et grelottant de froid. Emu à la vue de ce malheureux, l'enfant se dépouille de son manteau et en couvre le mendiant. De retour à la maison, on lui demande ce qu'il en a fait. « J'ai été tellement touché, dit-il, de la misère de ce pauvre aveugle, membre de Jésus-Christ comme moi, que je n'ai pu m'empêcher de lui donner une partie de mes vêtements. » Chargé de veiller à la garde des troupeaux de son père, comme le faisaient alors, dans les Gaules, les enfants des nobles familles, il distribuait souvent aux pauvres les provisions de sa journée. A un âge où les autres enfants savent à peine ce que c'est que se mortifier, il faisait ses délices de pratiquer le jeûne, de passer des

heures dans la prière et la retraite. Aussi avait-il conservé une parfaite pureté de cœur, et les plaisirs du monde ne purent lui ravir le trésor de son innocence.

Quand vint l'âge de s'appliquer à des études sérieuses, il fut envoyé à Vermand, puis à Tournai, où le roi Childéric Ier tenait sa cour. Ses parents, voyant ses heureuses dispositions pour la vertu, le rappelèrent à Vermand, et prièrent l'évêque de l'instruire dans la science sacrée. Le disciple étonna le maître par ses rapides progrès, sa ferveur et son assiduité à la prière. Son humilité était telle, qu'il cachait avec soin tout ce qui pouvait lui attirer quelque louange. Souvent il se plaignait de ce qu'on ne lui permettait pas de faire pénitence; car son humilité ne lui faisait voir dans sa personne que lâcheté et imperfection.

Ordonné prêtre à l'âge de trente-trois ans, il fut bientôt un des membres les plus éminents du clergé. Il prêchait l'Evangile avec une onction extraordinaire; les cœurs les plus endurcis en étaient troublés, touchés et convertis. On admirait surtout en lui cette parfaite égalité d'âme qui ne se démentait jamais. Supérieur à l'ivresse de la joie, il ne se laissait abattre par aucune vicissitude de cette vie. On le voyait doux, patient et tranquille dans l'adversité, et humble, affable et bienfaisant dans la prospérité. Il n'y a que la foi qui puisse former d'aussi nobles caractères et réprimer ainsi les passions, corriger les défauts et perfectionner la nature. Jeunes gens, vous êtes à cet âge périlleux où le jeune Médard a su si bien se maintenir dans le chemin de la vertu; savez-vous bien, où il a trouvé cette sagesse précoce, cette fermeté d'âme, cette maturité d'esprit qui en firent un homme si parfait à cette époque où tant d'autres ne sont encore que des enfants?

Ce fut dans la prière et dans la fuite des occasions que le saint jeune homme trouva la force de se garantir contre tous les écueils. Voulez-vous, comme lui, demeurer sains et saufs? Prenez garde de vous exposer témérairement à la tentation; comme lui, veillez et priez. Ah! si, comme tant de malheureux jeunes gens, il eût gaspillé dans les fêtes, dans les plaisirs, les plus belles années de sa jeunesse, comment se serait-il garanti de la corruption du monde? Serait-il devenu un saint et savant pontife. N'oubliez jamais qu'on récolte dans la seconde moitié de la vie ce qu'on a semé dans la première; si vous semez la corruption, vous recueillerez les larmes et les tempêtes; si vous semez la vertu, vous recueillerez l'estime de Dieu et des hommes.

IIe PARTIE. — SON ÉPISCOPAT.

Les vertus de Médard avaient jeté trop d'éclat pour qu'on pût le laisser dans les modestes fonctions qu'il exerçait; il était fait pour conduire et éclairer les autres. Aussi, quand l'évêque du Vermandois fut mort, tous les suffrages se réunirent en faveur de Médard. Il fut sacré par saint Remi, qui était alors fort âgé. La dignité épiscopale ne changea rien au genre de vie de notre saint. Il se livra tout entier aux travaux de son ministère et y ajouta encore les mêmes austérités qu'il pratiquait auparavant. Il lutta, plutôt par la charité que par la force, contre l'invasion des Huns et des Vendales; sa présence seule au milieu des barbares arrêta les massacres auxquels ils voulaient se livrer, et sauva d'une mort certaine les sœurs du Vermandois, qui s'étaient réfugiées près de leur évêque. Pour être lui-même à l'abri de tout trouble, il quitta Vermand et transporta son siége à Noyon.

Les autres provinces de France enviaient à celle du Vermandois le bonheur de posséder un tel pasteur. C'est ce qui poussa le clergé et le peuple de Tournai à demander saint Médard pour évêque. Ils furent secondés en cela par le roi Clotaire, fils de Clovis, et par saint Remi. Ce dernier engagea Médard à gouverner les deux diocèses, avec l'approbation du souverain pontife. C'est ce qui eut lieu; les deux diocèses de Noyon et de Tournai restèrent unis et eurent un même évêque pendant cinq cents ans.

Le diocèse de Tournai était encore en partie plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie : le zèle et les miracles de saint Médard dissipèrent ces restes du paganisme dans les deux diocèses. Le peuple qui lui coûta le plus de peines était le peuple

flamand ; ces anciens habitants de la Flandre l'emportaient en férocité et en barbarie sur toutes les nations des Gaules et sur les Francs ; mais que ne fait pas un homme voué tout entier à l'œuvre de Dieu. L'Evangile vint à bout de civiliser ces natures barbares, les transforma en chrétiens qui étonnèrent plus tard par la pureté et la régularité de leur vie. Après la conversion de la Flandre, le saint prélat retourna à Noyon, où il donna le voile de religieuse à la reine Radegonde, qui, avec le consentement de son mari, échangea les honneurs du trône contre l'humilité d'un cloître. Clotaire lui-même s'était rendu dans cette ville pour faire sa visite au saint et recevoir sa bénédiction.

Cependant l'actif et infatigable évêque sentait approcher sa fin : le poids des années et celui de l'épiscopat l'avaient épuisé. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 545. Les Français pleurèrent sa mort comme s'ils eussent perdu leur protecteur et leur pére. Depuis, sa mémoire est restée vivante dans le pays qu'il édifia par ses vertus. La capitale de la France s'honore d'avoir une église qui porte son nom, et où l'on conserve encore une partie de ses reliques.

M. F., nous devons nous demander : Quelle fut la cause des excellentes qualités et des vertus de ce grand évêque? Evidemment c'est la foi. Mais où la puisa-t-il? Principalement dans l'éducation chrétienne, solidement chrétienne qu'il reçut dans son enfance. Ce don, Dieu le confie aux parents pour qu'ils le transportent dans le sein de la famille et le transmettent aux enfants. Malheur aux parents qui ont négligé ce talent ! ils en répondront devant Dieu. Mais aussi, il est des enfants qui ont reçu cette éducation chrétienne, et qui la perdent pour n'avoir pas pris les précautions dont saint Médard entoura sa jeunesse. Malheur aussi aux enfants à qui Dieu a donné des parents chrétiens et qui ne profitent pas de leurs vertueux exemples et des leçons de leur expérience. Eux aussi répondront devant le souverain juge de l'abus qu'ils auront fait des grâces de Dieu !

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Qui faciunt eleemosynam et justitiam saturabuntur vita. (Tob., XIV, 12.)

Humiliabam in jejunio animam meam. (Ps. XXXIV, 13.)

Qui facit misericordiam offert sacrificium. (Eccli., XXXV, 4.)

Nouveau Testament. — Esurivi et dedistis mihi manducare. Sitivi et dedistis mihi bibere. Hospes eram et collegistis me; nudus, et operuistis me. (Matth., XXV, 35.)

Obsecratio ad Deum sit pro illis in salutem. (Rom., X, 1.)

Servus Jesu Christi semper sollicitor pro vobis in orationibus. (Coloss., IV, 12)

2. — SS. PÈRES.

Gloria episcopi est pauperum opibus providere. (S. Hieron., *in Ep.*)

Est episcopus multis curis occupatus, ut ego. (S. Augustin., *Ep.* 23.)

Oportet episcopum angelum esse, nullæ humanæ perturbationi vitiove subjectum. (S. Chrysost., *Hom.* 10 *in I Tim.*)

Illius indumenti honor humilitas atque justitia. (S. Gregor. Magn., *Indict.*, l. VII, c. 129.)

Illius domum decet sanctitudo, decet modestia, decet honestas. (S. Bernard., *de Consider.*, l. II, *ad Eugen. Pap.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Dixerit philosophorum princeps : *difficile esse largum fieri divitem* (Ethn., 5) ; non aliunde profecto Medardus tantus gratiæ divinæ divitias sibi comparavit, quam ex sua in pauperes largitate. (Klee, *Breviarum Sanctorum.*)

2. Esurientium cibus, spes miserorum, solamen lugentium. (S. Hieron., *Ep. ad Heliodor.*)

3. Humilitas pretiosissima corona Pontificum. (S. Laurent. Justin., *de Regim. prælat.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

1. COMPASSION extraordinaire pour les pauvres dès ses plus tendres années.

2. CANDEUR et PURETÉ aux écoles, avec les enfants de son âge.

3. FUITE des occasions dangereuses.

4. FERVEUR qui le fait admettre au sacerdoce.

5. VERTUS du saint prêtre : mortification, piété, étude, visite des malades, douceur, charité sans bornes, prédication fréquente et onctueuse.

6. VERTUS du saint évêque : vigilance, sollicitude pastorale, bon exemple, propagation de la foi parmi les infidèles, qui lui valut le titre d'apôtre de la Flandre.

—

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Bourrée.)

TEXTE : *Qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet.* (II Cor., IX, 6.)

I. Extraordinaire charité de saint Médard.

II. Son zèle pour la conversion des infidèles.

—

IIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Saint Médard, modèle du fidèle : Par les belles vertus qu'il pratique jusqu'à trente-trois ans.

II. Saint Médard, modèle des prêtres : Par sa piété, sa prédication onctueuse, sa charité, son bon exemple.

III. Saint Médard, modèle des évêques : Par son humilité, son désintéressement, sa sollicitude pastorale, son zèle dans l'apostolat.

6. — ENCOMIA.

1. SANCTUS MEDARDUS ADHUC PUERULUS VESTEM SUAM CÆCO MENDICANTI LARGITUR.

Se tibi mendici Christus sub schemate sistit,
Cujus frons oculis est viduata suis.
Ilicet a tenero deducis pectore vestem,
Et pius hac inopis frigida membra foves
Prodigium ! Te parva, Puer, prætexta tegebat,
Attamen immensum nunc tegit illa Deum.

2. IN FUNERE SANCTI MEDARDI CŒLUM DIDUCITUR.

Regifico vehitur dum Præsulis urna triumpho,
Fulgida sydereæ panditur aula plagæ.
Jure patent superum sedes. Capitolia nempe
Celsa triumphator vult patefacta sibi.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Bède. — Uzuard. — Adon. — Fortunat. — Surius. — Grégoire de Tours. — Sigebert. — Saint Grégoire, pape. — Molanus. — Bollandus et les hagiographes modernes.

8. MARTYROLOGE. — S. Maximin, év. d'Aix. — Sainte Calliope, m. — S. Médard, év. — S. Gildard, id. — S. Héraclius, id. — S. Clodulphe, id. — S. Séverin, id. — S. Sallustian, c. — S. Victorin, c. — S. Disibode, év. — S. Maire. — Sainte Trojerie, v.

---

9 juin. — SAINTS PRIME et FÉLICIEN, martyrs.

(IIIe SIÈCLE.)

VIES DES SAINTS PRIME ET FÉLICIEN.

Prime et Félicien étaient deux frères, plus unis encore par la conformité de vertu que par le sang. Ils menaient une vie ouvertement chrétienne, et s'animaient mutuellement à la prarique de toutes sortes de bonnes œuvres : ce qu'ils possédaient de biens était distribué en aumônes. Souvent on les voyait dans les prisons, où ils passaient les jours et même les nuits à consoler, à encourager les fidèles arrêtés pour la foi; à regagner ceux que la rigueur ou la crainte des tourments avait fait apostasier; à suivre au prétoire des proconsuls ou au lieu d'exécution les martyrs de Jésus-Christ. Malgré l'étendue de leur zèle et la vivacité de leur foi, les plus sanglantes persécutions les avaient oubliés, et ils étaient fort âgés quand ils furent appelés à la couronne due à leurs vertus.

Les idolâtres demandèrent leur mort, sous le règne de Dioclétien et Maximilien, qui les firent saisir et jeter en prison. Comme ils refusèrent de sacrifier aux idoles, on les fouetta tous les deux avec une cruauté inouïe, puis on les remit au préteur

Promotus, pour les traiter comme ennemis déclarés des dieux de l'empire. Après les avoir fait tourmenter ensemble, le juge les fit séparer l'un de l'autre, afin de les tenter et de les séduire plus aisément. Félicien, ayant résisté à tous les assauts et à toutes les ruses de l'ennemi du salut, on le suspendit à une poutre, pieds et poings liés, et on l'y laissa pendant trois jours, sans aucune nourriture. Le juge appela Prime : « Voyez, lui dit-il, combien votre frère est plus prudent que vous; il a obéi aux empereurs, et maintenant il jouit des faveurs les plus insignes. » — « Je sais, répondit le martyr, ce que vous avez fait à mon frère; un ange m'a tout raconté; plaise à Dieu que j'aie le même courage que lui! » Le juge irrité le livra aux bourreaux, et après diverses tortures, on lui versa du plomb fondu dans la bouche. Comme rien ne put dompter le généreux athlète, on le réunit à son frère, et on les condamna aux bêtes de l'amphithéâtre. La gueule des lions, fermée par la puissance divine, ne s'ouvrit point pour les dévorer; ces animaux féroces vinrent, dit la légende, caresser leurs victimes, de la tête et de la queue! A ce spectacle, où assistaient plus de douze mille hommes, il s'en convertit, dit-on, cinq cents avec toute leur famille. Le préteur, lui, insensible à la voix de la grâce, leur fit abattre la tête. C'était le 9 juin 286.

PANÉGYRIQUE DES SAINTS PRIME ET FÉLICIEN.

TEXTE : *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum ?* (Matth., XX, 22.)

Un jour la mère de saint Jean et de saint Jacques alla trouver le Sauveur et le pria de placer ses deux fils, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche dans son royaume. Jésus-Christ, pour leur faire sentir combien leur ambition était déplacée, leur dit, en parlant de sa passion : « Pouvez-vous boire le calice que je boirai? » — « Nous le pouvons, répondirent-ils sans hésiter. Voici deux autres frères, saints Prime et Félicien, à qui Dieu réservait le même calice, le martyre. Eux aussi, étaient prêts à mourir pour leur foi. Considérons : *Leur foi*, première partie; *leur courage*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — LEUR FOI.

L'apôtre saint Paul se demande quelle est la forme secrète, la puissance surhumaine qui triomphe du monde, et il répond : c'est la foi. En effet, la nature ne s'élève pas par elle-même à cette hauteur. La nature est inclinée vers le mal; elle aime les honneurs, les plaisirs, les richesses. Elle est insatiable et aveugle dans ses désirs : elle veut jouir, et jouir ici-bas, jouir tout de suite. Les honneurs du monde flattent le secret orgueil qui est en nous; les plaisirs répondent aux passions qui entraînent le cœur vers les satisfactions sensuelles; les richesses procurent honneurs et plaisirs, et voilà les basses régions dans lesquelles la nature borne et arrête toute son activité et tout son bonheur. Pour sortir de là et former le chrétien, élever les pensées, les sentiments et les désirs au-dessus des honneurs, des plaisirs et des biens terrestres, il faut le secours de la grâce, il faut la puissance surnaturelle de la foi. Eclairée et fortifiée par la foi, l'âme comprend la vanité et le néant de tout ce qui passe et s'en détache; de là au mépris des vanités de la terre, il n'y a qu'un pas : bientôt le chrétien méprise ce qu'il reconnaît pour un véritable néant. Ensuite la foi lui ouvre un autre monde, de plus vastes horizons : l'éternité avec ses magnifiques réalités lui apparaît comme le but suprême de la vie présente. Dès lors l'âme s'élance à grands pas vers le ciel; elle s'attache de toutes ses forces à Dieu, lui sacrifie tout, même la vie, ne voulant plus plaire qu'au créateur seul. Voilà le chemin du salut. La foi est la lumière qui le montre à travers les ténèbres de cette vie.

Et voilà la grande science qui a guidé tous les pas de nos deux martyrs. Ils vécurent plusieurs années à Rome où cette foi se raffermit de plus en plus. Ils

s'animaient l'un l'autre à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Leur zèle pour les confesseurs de la foi étoit tel qu'ils passaient souvent les jours et les nuits dans les prisons pour les servir. Ils allaient sur le théâtre même des souffrances des martyrs, afin d'y apprendre à mourir quand Dieu leur demanderait ce glorieux sacrifice. Voyant les courageux témoins de près, ils les exhortaient à la persévérance et cherchaient à regagner à Jésus-Christ ceux qui avaient reculé devant les tourments. En même temps ils tâchaient de se montrer en tout de véritables serviteurs de Jésus-Christ afin de rester dignes de ceindre un jour, eux aussi, la couronne du martyre. Malgré la vivacité de leur foi qui les exposait à la mort, ils échappèrent plusieurs fois à la fureur des persécuteurs; Dieu les laissait vivre pour l'exemple des autels, et ce ne fut que tard qu'il les appela à verser leur sang pour lui. Ils étaient dans un âge fort avancé quand la persécution put les atteindre.

Telle est la force de la foi qu'elle rend invincibles ceux qu'elle remplit de ses lumières. Voilà deux hommes qui, pendant de longues années, s'exposent à la mort par leur vie chrétienne, et qui trouvent, même dans les dangers, un motif de plus pour être plus fidèles à Dieu. Est-ce ainsi que nous suivons les lumières de la foi, malgré tous les obstacles? Hélas! la moindre difficulté nous arrête; le respect humain nous enchaîne; une parole de moquerie nous fait rougir de notre devoir; l'exemple du mal nous y jette; nous n'osons résister aux méchants.

D'où vient cette faiblesse de caractère qui est aujourd'hui si commune! C'est notre peu de foi, c'est notre peu d'amour pour Jésus-Christ. L'amour est plus fort que la mort; et si nous aimions Dieu véritablement, si notre foi était éclairée et solide, elle nous mènerait comme un phare sur la mer, à travers tous les obstacles du monde. Nous serions plus forts que toutes les tentations que nous suscitent la nature, le démon du siècle. Prions donc, lisons, méditons les vérités de la religion, afin que par ces moyens, le Seigneur fortifie en nous la foi.

IIe PARTIE. — LEUR COURAGE.

La foi apprend à vivre saintement; mais surtout elle donne la force et le courage de mourir pour Jésus-Christ. Aux yeux des saints, la terre n'est rien; Dieu, le ciel, l'âme, c'est tout; la mort qui réunit l'âme à Dieu dans le ciel, n'est donc pour eux qu'un passage, une grâce, un bienfait : elle les réunit à leur centre, à leur vie, à leur fin dernière.

Voilà ce qu'avaient parfaitement compris nos saints martyrs. Aussi virent-ils arriver sans trembler l'heure des tortures. Depuis longtemps les idolâtres avaient demandé leur mort à grands cris; Dioclétien et Maximien donnèrent ordre de les arrêter et de les conduire en prison. C'était vers 286. On les fit fouetter d'abord avec une cruauté inouïe; puis ils furent envoyés dans la petite ville de Nomento, à douze milles de Rome, pour les faire châtier durement. Le juge Promotus les remit entre les mains des bourreaux qui les livrèrent à diverses tortures. On employa mille ruses pour les porter à offrir de l'encens aux idoles. On les tortura séparément, espérant les affaiblir ainsi; mais la grâce de Dieu les soutint au point que rien ne fut capable de les ébranler. Enfin, désespérant de vaincre leur constance, on les condamna à avoir la tête tranchée. Leur exécution eut lieu le 9 juin. Les chrétiens enlevèrent leurs corps et les enterrèrent près de Nomento; mais en 645, le pape Théodore ordonna que leurs reliques fussent transférées à Rome; aujourd'hui elles reposent dans l'église de Saint-Etienne du mont Cœlius. Ainsi leurs noms sont encore en vénération, tandis que ceux de leurs bourreaux sont tombés dans l'oubli ou sous les malédictions de la postérité.

Voilà donc une seconde victoire de la foi : elle donne au chrétien la force de mourir pour Jésus-Christ.

Maintenant, M. F., examinons-nous; que sommes-nous en comparaison de ces courageux soldats de l'Eglise? Notre foi est-elle assez forte seulement pour régler notre vie selon la volonté de Dieu? Quels sacrifices nous fait-elle faire? Que

serait-ce donc si elle exigeait de nous celui de notre vie? Que dirions-nous aux bourreaux qui nous demanderaient notre tête ou l'apostasie? Mais ce n'est pas cette mort sanglante qu'elle exige de noùs. Il est une autre mort qu'elle nous impose, c'est de mourir au monde, à la nature et aux passions. Ce qu'elle nous demande, c'est de renoncer à cet attachement aveugle aux honneurs, à l'estime des hommes, à notre propre excellence; ce qu'elle exige de nous, c'est de renoncer à cet amour fatal des plaisirs, de la volupté, de l'intempérance qui nous met à deux doigts de l'enfer; ce qu'elle nous demande, c'est de faire mourir dans notre cœur cette avarice insensée, furieuse, qui rend notre cœur idolâtre des biens passagers de la terre. Ah! ce qu'elle condamne hautement en nous, c'est notre culte idolâtrique pour la créature. Oui, nous sommes des païens, des idolâtres, si nous appartenons à la classe de certains pécheurs qui vivent pour l'un des sept péchés capitaux. L'orgueilleux est un idolâtre : il s'adore lui-même; l'avare est un idolâtre : il adore son or et ses biens; l'impudique est un idolâtre : il adore une créature, et même ce qu'il y a de plus honteux dans la créature; l'envieux est un idolâtre : il prétend être adoré seul; l'homme haineux est un idolâtre : il hait ceux qui ne l'adorent pas; l'intempérant est un idolâtre : il adore les humiliants plaisirs de son ventre qui est son dieu; enfin le paresseux est encore un idolâtre : il adore son repos et sa paresse à laquelle il sacrifie tout.

Sommes-nous de ces malheureux chrétiens en qui la foi est affaiblie à ce point? Sommes-nous esclaves de l'une de ces passions? O alors, confondons-nous devant le spectacle de foi que nous donnent les saints, et apprenons au moins d'eux à vivre et à mourir chrétiennement.

MATÉRIAUX.

1. Écriture, — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et Maximes. — 4. Vertus spéciales de ces saints. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Stellæ manentes in ordine et cursu suo, adversus Isram pugnaverunt. (Judic., v, 20.)

Probasti nos, Deus; igne nos examinasti, sicut examinatur argentum. (Ps. LXV, 10.)

Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma. (Prov., XVIII, 19.)

Fratres in adjutorium in tempore tribulationis. (Eccli., XL.)

Nouveau Testament. — Omnes autem vos fratres estis. (Matth., XXIII, 8.)

Extinxerunt impetum ignis, convaluerunt de infirmitate, fortes facti sunt. (Hebr., XI, 34.)

Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen. (Id., XII, 1.)

Caritas fraternitatis maneat. (Id., XIII, 1.)

2. — SS. PÈRES.

Octoginta et sex anni sunt ex quo servio Christo, nec ulla me affecit injuria; et quomodo possum convicia dicere adversus regem meum qui me salvum fecit? (*Ex Act. mart. sancti Polycarpi.*)

Hæc est vera fraternitas, quæ nullis casibus scinditur, quam non solum dissociare vel deserere locorum vel temporum intervalla non prævalent; sed nec mors quidem ipsa divellit. (Raban. Maur., *in Matth.*)

Multi sanctissimi tribulationibus appetiti, certamen atrocissimum sustinentes, martyrii coronam consummata clade meruerunt. (Cassiodorus, *in Ps.* CXXVIII.)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Illi manibus post tergum positis, ac revincti tanquam arietes insignes ex magno grege dilecti qui gratissimum holocaustum afferentur. (*Ex Act. mart. sancti Polycarpi.*)

2. Quam pulchrum spectaculum Deo, cum christianus cum dolore congreditur! cum adversus minas et supplicia et tormenta componitur! cum strepitum mortis et horrorem carnificis irridens conculcat! cum libertatem suam adversus reges et principes erigit; soli Deo, cujus est, cedit! cum triumphator et victor, ipsi qui adversum se sententiam dixit, insultat! (Minut. Felix, *in suo Octavar.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CES SAINTS.

FRATERNITÉ du sang, de l'amitié et de la vertu.

ENCOURAGEMENT mutuel à la pratique des œuvres de miséricorde : visite des prisons, distributions d'aumônes, sépulture des martyrs, assistance des persécutés.

FOI, CONSTANCE héroïque durant leur long et cruel martyre.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Force que trouvent les familles dans le support, l'union, la sainte amitié de la vertu.

II. Saints Prime et Félicien en ont été de parfaits modèles.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Admirable spectacle de voir la vieillesse triompher avec héroïsme des persécutions et des cruels tourments du martyre.

II. A plus de quatre-vingts ans, saints Prime et Félicien donnent au monde cet édifiant spectacle.

IIIe PLAN.

(Le P. Klee, *Brev. Sanct.*)

I. Infirmitates nostras adjuvat Deus unctione suæ gratiæ spiritualis.

II. Per multas tribulationes introeundum est in regnum Dei.

6. — ENCOMIA.

1. HERCULI SACRIFICARE RENUUNT.

Herculis ad statuam rapitur par nobile fratrum,
Sed Pugil imbellem spernit uterque Deum.
Nam licet intentet nodosæ robora clavæ,
Fæmineum noscunt hunc tenuisse fusum.

2. IN OS SANCTI PRIMI LIQUIDUM PLUMBUM INFUNDITUR.

Prime lubens avido liquidum bibis ore metallum,
Ceu gelidi fontis limpida lympha foret.
Cum te namque sitis patiendi longa cremaret,
Ignea dulce tibi pocula nectar erant.

3. LEONES IN SANCTORUM MARTYRES IMMISSI MANSUESCUNT.

Dum vastum cingit plebes numerosa theatrum,
Objicitur Libycis martyr uterque feris.
E cavea hæc rabidos vidit prodisse leones,
At blandos stupuit mox rediisse canes.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Bède. — Uzuard. — Adon. — Surius. — Bollandus et les hagiographes.

8. MARTYROLOGE. — SS. Prime et Félicien, mm. — S. Vincent, id. — Sainte Pélagie, v. et m. — S. Maximien, év. — S. Richard, id. — S. Colomba, prêtre et c. — S. Julien, moine.

---

10 juin. — SAINTE MARGUERITE, reine d'Écosse.

(XIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE MARGUERITE.

Marguerite était fille d'Edouard IV, roi d'Angleterre, et petite-nièce de saint Edouard, que l'Eglise honore le 13 octobre. Elle s'accoutuma de bonne heure à mépriser les vanités du monde et à renoncer à tout ce que le siècle a de flatteur : elle ne cherchait qu'à plaire à Dieu et passait les journées entières dans les exercices de piété. Elle fut mariée à Malcolm, roi d'Ecosse, l'an 1070, étant âgée de vingt-quatre ans. Dieu, qui tient entre ses mains les cœurs des rois, la rendit maîtresse de celui de Malcolm, pour le porter à faire régner la justice et à rendre la religion florissante dans ses Etats. Elle se fit toujours un plaisir d'avoir pour lui la soumission et la complaisance qu'il pouvait souhaiter.

L'exactitude avec laquelle elle s'acquitta de ce qu'elle devait à ses enfants est un modèle parfait pour toutes les mères chrétiennes. Elle ne souffrit pas qu'on les élevât dans la vanité, le luxe et les délices, où l'on a coutume d'entretenir ceux qui naissent dans la pourpre. Elle leur inspira de bonne heure l'amour de la vertu, l'indifférence pour le monde, la piété envers Dieu, la crainte de ses jugements et la haine du péché. Souvent elle les faisait amener en sa présence par leurs gouver-

neurs, et les instruisait elle-même des principes de la foi et de leurs devoirs, joignant ordinairement à ses instructions des prières ardentes, et répandant devant Dieu des larmes abondantes, pour le conjurer de vouloir bien leur faire goûter ce qu'elle leur disait, et de conserver leur innocence. De son côté, elle tâchait d'aller au-devant de tout ce qu'elle croyait capable de les corrompre, et elle veillait autant sur ceux qui les approchaient que sur ses enfants mêmes.

Sa charité et sa tendresse pour les pauvres et les malheureux n'avait point de bornes. Les biens dont elle avait la disposition ne suffisaient pas ordinairement à ses libéralités : elle y employait souvent des sommes que le roi réservait pour d'autres usages. Elle ne sortait guère de son palais qu'elle ne fût environnée de pauvres veuves, d'orphelins et d'indigents qui accouraient à elle comme à leur mère commune : jamais elle ne les renvoyait sans assistance ou sans consolation.

Ses occupations du dehors ne furent jamais capables de faire diversion à l'œuvre intérieure de sa sanctification particulière : elle tâchait de demeurer toujours unie à Dieu par la prière. Les longues veilles, la liberté d'esprit que lui donnaient les jeûnes fréquents et le retranchement de tous les amusements que les grands ont coutume de prendre, lui laissaient plusieurs heures par jour pour vaquer aux exercices de dévotion. Toutes les nuits elle se levait pour aller à l'église, à l'office de matines.

Au milieu des mets dont la table du roi était couverte, elle gardait une sobriété si grande, qu'elle se levait toujours sans avoir satisfait son appétit. Quoique toute l'année fût pour elle un temps de jeûne presque continuel, elle faisait avant Noël un carême rigoureux de quarante jours, semblable à celui qui précède la fête de Pâques. Ses austérités lui causèrent des maux d'estomac et plusieurs autres infirmités : les médecins ne manquèrent pas de lui représenter qu'elle devait mener un genre de vie moins sévère ; mais rien ne fut capable de lui faire modérer la rigueur de sa pénitence.

Comme la diminution de ses forces l'avertissait que sa mort approchait, elle s'y disposa avec un soin particulier. Elle fit une confession générale mais avec une douleur si vive que la parole lui manqua plusieurs fois. Dieu acheva de la purifier par de longues souffrances ; pendant plus de six mois elle fut dans une telle langueur qu'elle ne put se lever que rarement. Elle mourut le 16 novembre 1093, à l'âge de quarante-sept ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MARGUERITE.

Texte : *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine.* (Job, XXXI, 1.)

Voici, M. C. F., une sainte qui, au milieu de toutes les séductions du siècle, sut conserver son cœur dans la pureté, parce qu'elle eut la sagesse d'employer les moyens que la foi suggère.

La vertu qui nous rend semblables et même supérieurs aux anges, la pureté, demande à ceux qui veulent la conserver une grande vigilance. Reine des vertus, elle suppose, elle exige l'exercice de toutes les autres vertus, selon saint Basile, toutes étant réunies dans une âme, deviennent de puissants moyens pour la conserver et la perfectionner : elles en sont les fidèles gardiennes. Il est surtout nécessaire d'être mortifié, et c'est ce que je veux vous développer aujourd'hui. 1. *La mortification des yeux*, première considération ; 2. *la mortification des sens*, comme premiers moyens d'acquérir ou de conserver l'angélique pureté, deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — MORTIFICATION DES YEUX.

La mortification des yeux est nécessaire à tout chrétien qui veut sérieusement devenir ou demeurer pur, ou acquérir la perfection de la pureté.

Jeremie dit ces paroles remarquables : « La mort monte par nos fenêtres. » (Jerem. IX, 21.) Ces fenêtres de l'âme par lesquelles la mort du péché arrive, ce sont les yeux du corps. Job le savait bien quand, pour rester pur, il résolut de faire un pacte avec ses yeux afin de ne pas même penser à aucune femme. Les pensées mauvaises entrent par les yeux, et si vous voulez, dit saint Grégoire, n'avoir aucune mauvaise pensée, ayez soin que vos yeux soient modestes et retenus, et faites un traité avec eux afin qu'ils ne regardent jamais que ce qu'il vous est permis de désirer. Chose étonnante, dit saint Chrysostôme, Job qui a tenu tête au démon, qui n'a pas craint de lutter si couragement avec lui, qui a triomphé de tous ses efforts et de toutes ses ruses, Job n'ose regarder une femme en face.

Grande leçon, M. F., pour tous ces chrétiens faibles et téméraires qui, avec leurs petites vertus et leurs grandes tentations, croient pouvoir se garantir du vice sans prendre aucune précaution, qui ne craignent rien, s'exposent aux plus grands dangers et tombent enfin dans les plus grandes fautes : c'est la présomption qui est la cause de leurs tristes chutes.

M. F., ne soyons pas plus sages que les saints. Imitons l'exemple de Job ; faisons un pacte, une alliance, un traité avec nos yeux, et défendons-leur de regarder ce qui peut apporter la mort dans l'âme, la mort de la pureté qui souvent tombe, se flétrit et meurt par le poison qui entre par les yeux. Job resta pur, grâce à ce moyen ; mais aussi David, pour l'avoir négligé, fit une chute qui a retenti jusqu'à nous et dont le bruit sera entendu jusqu'à la fin des siècles ; en parlant de sa douloureuse expérience, il faudra toujours dire : un regard l'a perdu !...

Les saints mêmes tremblaient ; et nous, qui ne leur ressemblons guère pour les vertus, nous croyons pouvoir nous passer de tant de précautions, nous traitons ces choses de minuties et de petitesses d'esprit, c'est aussi ce qui explique les effrayantes chutes qui viennent nous convaincre, mais trop tard, de notre aveuglement et de la sagesse des saints. Quelle âme angélique que saint Bernard ! et cependant il ne se rassurait pas comme nous : un jour, il se surprit à regarder une femme sans penser à mal ; quand il s'en aperçut, il en fut tellement indigné contre lui-même qu'il alla se plonger jusqu'au cou dans un étang glacé, et il y demeura jusqu'à ce qu'on l'en tirât à demi-mort. Admirable simplicité des saints, que tu es pleine de sagesse !

M. F., retenons-le, jamais nous ne serons purs, si nos yeux, ces fenêtres de l'âme, ne sont pas bien gardés ; mais aussi nous le deviendrons, nous serons de jour en jour plus parfaits, si défense est faite à nos regards de chercher au dehors des aliments à la corruption naturelle de notre cœur. Que la triste expérience de ceux qui ont péri, nous préserve du même malheur !

IIe CONSIDÉRATION. — MORTIFICATION DES SENS.

Sainte Marguerite, fille d'Edouard IV, roi d'Angleterre, et petite-nièce de saint Edouard, avait appris dès son enfance, à redouter la corruption du siècle, et à estimer par-dessus tout la pureté du cœur. Au milieu des occupations les plus dissipantes, elle savait conserver le recueillement de l'âme et l'union avec Dieu. Elle apprit de bonne heure à mortifier ses sens ; et plus tard, quand elle eut épousé Malcolm, roi d'Ecosse, en 1070, elle ne changea rien aux austérités de sa vie ; les longues veilles, les jeûnes fréquents, la fuite et le retranchement de tous les amusements profanes, lui laissaient cette liberté d'esprit nécessaire pour vaquer aux exercices de la dévotion. Toutes les nuits elle se levait pour aller à l'église, à l'office de matines. Etait-elle à table, au milieu des mets les plus délicats, elle gardait une sobriété extraordinaire : elle ne satisfaisait jamais son appétit. Bien qu'elle pratiquât dans l'année un jeûne presque continuel, elle faisait avant Noël un carême rigoureux de quarante jours, semblable à celui qui précède la fête de Pâques. Ses austérités lui causèrent même plusieurs infirmités ; les médecins ne manquèrent pas de l'exhorter à mener une vie moins sévère ; mais rien ne fut capable de lui faire modérer la rigueur de ses pénitences. Dieu acheva de la puri-

fier par de longues souffrances : pendant plus de six mois, elle se trouva tellement faible, qu'elle ne put se lever que rarement. Une autre épreuve vint contrister ses derniers moments : quatre jours avant sa mort, elle eut la douleur d'apprendre la mort de son époux et de son fils, tués dans la guerre. A cette nouvelle, elle leva les yeux au ciel et dit avec une sublime résignation : « Dieu tout-puissant ! Je vous remercie de m'avoir envoyé une si grande affliction dans les derniers moments de ma vie ; j'espère qu'avec votre miséricorde, elle servira à purifier mon âme de ses péchés. Marguerite mourut la quarante-septième année de son âge, le 16 novembre 1093.

Non-seulement elle se conserva pure par la mortification des sens, mais elle inspira l'amour de la pureté à ses six enfants. L'une de ses filles, Mathilde, fut l'épouse de Henri Ier, roi d'Angleterre : elle est honorée comme sainte. La seconde, Marie, épousa Eustache, comte de Boulogne ; Ethelred régna en Angleterre ; Edgard, Alexandre et David, montèrent successivement sur le trône d'Ecosse, et régnèrent tous avec une grande réputation de valeur, de sagesse et de piété. Tel fut le fruit de l'excellente éducation qu'elle sut donner à ses enfants. Malcolm lui-même, grâce à l'ascendant que la vertu de Marguerite exerça sur lui, devint un des plus vertueux rois d'Ecosse. Elle est grande, la puissance que la pureté donne à une âme qui se mortifie elle-même : elle regagne du côté d'elle-même et des autres tout ce qu'elle semble perdre du côté des sens soumis à l'esprit. Qu'il est beau de voir tant d'austérités et de mortifications cachées sous les dehors brillants de la royauté ! la pureté s'acquiert à ce prix ; les saints le savaient bien, ce mot des Ecritures : « L'esclave trop bien nourri se révolte contre son maître. » C'est pourquoi ils châtiaient leur corps et le réduisaient en servitude pour qu'il ne se révoltât pas contre l'âme et contre la loi de Dieu.

M. F., je suppose que vous estimez très-haut le prix de la pureté. Je suis convaincu que vous voulez être purs, sachant que rien d'impur n'entre dans le royaume des cieux ; sachant que Jésus-Christ a dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Mais qui veut l'effet, doit vouloir la cause et employer les moyens d'atteindre le but. Soyons donc bien persuadés que la pureté ne s'obtient et ne se conserve que par la mortification des sens. Ainsi, veillons sur nos yeux pour leur dérober tout ce qui pourrait nuire à l'âme ; fermons nos oreilles aux discours déshonnêtes et séducteurs ; interdisons à notre cœur toute pensée, tout désir qui pourrait le souiller ; évitons toute société, toute amitié intime, toute relation qui serait un danger pour la pureté ; mortifions notre corps par le jeûne, la pénitence, le travail, afin qu'il ne domine point sur les puissances de l'âme ; ayons l'esprit de prière jointe à la vigilance chrétienne, à l'humilité, à la défiance de nos propres forces. Alors Dieu, voyant notre bonne volonté, la secondera de sa grâce ; il se fera lui-même le gardien de notre pureté, et un jour, quand il nous appellera dans une vie meilleure, il nous accordera la couronne promise à ceux qui ont le cœur pur.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de cette sainte. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Da mihi cor docile ut sciam judicare populum tuum et discernere bonum a malo. (III Reg., II, 3.)

Corona aurea super caput ejus, expressa signo sanctitatis et gloria honoris. (Eccle., XLV, 14.)

Nouveau Testament. — Hæc erat plena operibus bonis et eleemosynis quæ faciebat. (Act., IX, 36.)

Sanctificatus est vir infidelis per mulierem fidelem. (I Cor., VII, 14.)

Omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora ut Christum lucrifaciam. (Philip., III, 8.)

2. — SS. PÈRES.

Serviant reges terræ Christo, etiam leges ferendo pro Christo. (S. Augustin., *Ep.* 48.)

Regina quæ in hoc sæculo bene imperat, sine fine in perpetuum regnat, et de gloria hujus sæculi ad æternam transeat gloriam. (S. Isidor. Hispal., *de Summo bono*, l. III, c. 48.)

Reges vitam subditorum facile exemplis suis ædificant. (Id., *ibid.*, c. 50.)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Remota justitia, quid sunt regna? nisi magna latrocinia. (S. Augustin., *de Civit. Dei*, l. IV, c. 4.)

2. Regni basis erga Deum pietas est. (Pincinelli, *Emblem.*)

3. Regnare et mori connexionem inter se habent. (Spanner, *Polyanth. sacr.*)

4. Facilius est gloriam omnino fugere quam vile quærere. (Drexellius, *in Rosis selectis.*)

4. — VERTUS DE CETTE SAINTE.

Courage dans l'exil où elle passe sa jeunesse.

Douceur et affabilité qui lui gagne le cœur de son époux.

Heureuse influence qu'elle exerce sur l'esprit du roi dans l'intérêt de la religion et des peuples.

Recueillement au milieu du tumulte de la cour.

Exercice continuel de la prière.

Mortifications, veilles, jeûnes austères.

Charité envers les indigents.

Soins des malades.

Zèle pour les fondations pieuses.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(*Essais de Panégyriques.*)

Sainte Marguerite a su éviter les trois écueils de la piéte des grands :

I. Les grands sont, par rapport à Dieu, orgueilleux, indévots : Elle fut humble, soumise, pieuse.

II. Les grands sont durs envrs leurs subordonnés : Elle fut douce, charitable, très-compatissante.

III. Les grands sont, pour eux-mêmes, mous, voluptueux : Elle fut mortifiée, résignée, contente dans les peines.

—

IIe PLAN.

(Anonyme.)

I. Jésus-Christ a régné dans son cœur : 1. Par son humilité. — 2. Ses mortifications. — 3. Les élans de l'amour divin.

II. Elle a fait régner Jésus-Christ à la cour : 1. Dans le cœur de son époux. — 2. Dans le cœur des grands. — 3. Dans ses serviteurs et au dehors dans le peuple par l'odeur de ses bons exemples.

6. — ENCOMIA.

IN PUBLICUM PRODIENS, VIDUARUM ET ORPHANORUM GREGE STIPATUR.

Regali ex Aula sacras dum tendis in ædes,
  Armatus non te, Diva, satelles obit.
Hinc viduæ augustum longa latus ordine vallant,
  Hinc pupillorum stipat amica cohors.
Utraque te merito præcingit turma per urbem
  Cum matrem in te habeat cætus uterque suam.
(Fasti sacri.)

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Deidonatus, *Historia Scotorum*, l. XII. — Durgotus, id. — Surius. — Molanus. — Bollandus et les hagiographes postérieurs.

8. MARTYROLOGE. — SS. Getule, Céréal, Amantius et Primitif, mm. — SS. Basline, Eupode, Mandal et vingt autres martyrs. — S. Zacharie, id. — S. Timothée, év. et m. — SS. Crispule et Restiue. — SS. Aresius, Rogatus et quinze autres martyrs. — S. Maurin, ab. et m. — S. Astère, év. — S. Censurius, id. — Sainte Marguerite, reine d'Ecosse. — S. Mammaire et ses compagnons, mm. — S. Aignan, év. — S. Bardou, ab. — S. Evremont, id.

11 juin. — SAINT BARNABÉ, apôtre.

(Ier siècle.)

VIE DE SAINT BARNABÉ.

Joseph, surnommé Barnabé, né en Chypre, était de la tribu de Lévi; il fut, comme Saül, élevé aux pieds de Gamamiel, dans la secte des pharisiens; mais il fit partie des soixante-douze disciples du Sauveur. Ce disciple, un des premiers, vendit ses biens pour en remettre le prix aux apôtres. C'est à lui que s'adressa

Paul, comme à un ancien condisciple, quand, après sa conversion, il vint trouver les apôtres à Jérusalem, et ce fut lui qui le présenta à Pierre et à Jacques.

L'Évangile ayant gagné des âmes dans Antioche, Barnabé y fut envoyé pour affermir dans la foi les nouveaux fidèles, dont il augmenta le nombre par ses vertus et par ses prédications. Il alla ensuite chercher Paul à Tarse, et ils demeurèrent ensemble à Antioche une année entière : le nombre de leurs disciples y devint tellement grand, qu'ils commencèrent à prendre un nom, celui de *Chrétiens*. S'étant rendus à Jérusalem pour y porter les aumônes des fidèles, ils en ramenèrent avec eux Jean, surnommé Marc, parent de Barnabé.

Tandis qu'ils travaillaient avec un zèle ardent à augmenter l'église d'Antioche, l'Esprit saint les choisit comme *apôtres* aux nations ; et c'est de là qu'ils ont reçu tous les deux ce beau titre. Ils allèrent d'abord à Séleucie, puis en Chypre, où ils visitèrent Salamine, ensuite la fameuse Paphos : dans cette dernière ils convertirent le proconsul Sergius-Paulus. De cette île les deux apôtres firent voile vers Perge en Pamphylie ; de là vers Antioche de Pisidie, et de là vers Icône, métropole de la Lycaonie ; partout ils annonçaient Jésus, au milieu des contradictions et des persécutions, et partout ils formaient des sectateurs à la vérité. A Lystre, les idolâtres, ayant vu les miracles qu'ils opéraient, les prirent pour des dieux, et voulurent leur offrir des sacrifices : Barnabé passait à leurs yeux pour le grand Jupiter. En effet, cet apôtre était un homme en qui reluisait une grâce toute divine. Il avait un air très-grave, un maintien modeste ; ses yeux exprimaient une douce gaieté ; sa bouche pleine de charmes et ses lèvres vermeilles distillaient la suavité du miel ; il apparaissait comme une belle et droite colonne divine, éclatante de la splendeur de toutes les vertns.

Les deux apôtres ayant voulu détromper les païens, les détourner du culte de leurs idoles, on voulut les lapider, et ils se sauvèrent à Derbe, où ils firent beaucoup de conversions. Ils retournèrent ensuite sur leurs pas, affermissant partout leurs disciples dans la foi, et revinrent à Antioche.

Alors s'éleva la fameuse dispute touchant les rites de la loi mosaïque ; Paul et Barnabé en référèrent aux apôtres, et dans un concile où ils assistèrent, à Jérusalem, on déclara ces rites abolis. Les deux apôtres des Gentils y furent confirmés dans leur mission, qui avait eu tant de succès, et ils retournèrent à leurs travaux. En sortant d'Antioche, ils se séparèrent pour aller en divers lieux ; Barnabé prit avec lui Jean-Marc, et Paul fut accompagné de Silas. Barnabé visita de nouveau l'île de Chypre, où il travailla au développement des églises. Plus tard il rejoignit Paul, qui l'envoya vers Corinthe avec Tite ; il passa ensuite en Italie, vint à Rome, puis à Milan, qui l'honore comme le fondateur de son illustre église. Étant retourné en Asie, il regagna sa chère île de Chypre, où l'attendait la couronne d'un glorieux martyre. Les Juifs, irrités des progrès du christianisme, soulevèrent contre lui la populace de Salamine. Barnabé sut que le terme de sa course était arrivé ; il assembla ses frères, les exhorta aux peines et au travail, par l'espérance des biens futurs, et leur annonça son martyre. Les fidèles répandirent beaucoup de larmes ; il prit *le pain* et *le calice*, célébra les *sacrés mystères*, se *communia*, puis *distribua l'Eucharistie* aux autres. Après quoi il dit à Marc : « Sors de la ville ; tu enseveliras mon corps ; ensuite tu iras vers Paul jusqu'à ce que le Seigneur dispose de toi ; car ton nom doit être célèbre dans l'univers entier. »

L'apôtre étant venu dans la synagogue, les Juifs entrèrent en fureur, se jetèrent sur lui et le précipitèrent dans un réduit obscur, où il passa toute la nuit. Le lendemain, ils l'en tirèrent et lui firent endurer divers tourments ; enfin, la foule ameutée l'écrasa sous une grêle de pierres. Son corps fut livré aux flammes d'un bûcher ; mais le feu respecta les restes du saint de Dieu. Marc l'enleva en secret, et l'ensevelit dans une caverne éloignée de la ville. Ses reliques furent, par la suite, découvertes en ce lieu. Dans son tombeau était un volume écrit de sa main, contenant l'évangile selon saint Mathieu, en hébreu.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BARNABÉ.

TEXTE : *Ecce ego mitto vos, sicut oves in medio luporum; estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut cumbæ.* (Matth., x, 16.)

Dans la communauté chrétienne formée à Jérusalem par les apôtres, il y avait un disciple d'un caractère très-doux, distingué entre tous par sa clémence et sa générosité, d'une physionomie si prévenante qu'elle inspirait le respect. Il se nommait Joseph; les apôtres lui donnèrent le surnom de Barnabé, c'est-à-dire fils de consolation, sans doute à cause de sa grande douceur et de la miséricordieuse bonté qu'il déployait à l'égard des faibles et des affligés. Il avait parfaitement compris cette recommandation du Sauveur : « Voici que je vous envoie comme des brebis parmi les loups; soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes. » *Douceur de l'agneau, prudence du serpent, simplicité de la colombe,* voilà les vertus que pratiqua saint Barnabé et qui nous sont à tous également nécessaires. Elles forment le sujet de cette instruction. Prêtez-moi toute votre attention.

Ire CONSIDÉRATION. — DOUCEUR DE L'AGNEAU.

Barnabé, de la tribu de Lévi, était d'abord établi avec sa famille dans l'île de Chypre. Vers l'an 42, il fut envoyé à Antioche pour prêter le secours de son ministère aux chrétiens qui y opéraient un grand nombre de miracles et de conversions. Dans cette première mission, on vit éclater en lui la douceur de l'agneau. L'écrivain sacré le dépeint comme un homme bon, simple, sans déguisement, plein de l'esprit de Dieu, et souhaitant avec ardeur le salut de ses frères. (Act., xi, 24.) Il avait des manières si douces et si engageantes qu'il gagnait promptement le cœur des peuples. C'est par cette douceur qu'il gagna à Dieu une foule d'âmes, comme le rapporte saint Luc. (*Ibid.*) Cette même douceur parut encore dans une circonstance marquée dans l'Ecriture. Jean-Marc, son cousin, avait quitté saint Paul et saint Barnabé dans la Pamphilie, au milieu de leurs besoins; c'était une faute considérable, que saint Paul crut devoir punir, pour rendre ce disciple plus ferme et plus attaché à ses devoirs. Craignant que Marc ne se décourageât, Barnabé le reprit avec lui et en fit le compagnon de ses voyages. Ce fait prouve que la douceur était le caractère dominant de saint Barnabé. Charmante vertu qui devait être la marque distinctive des vrais chrétiens? Qui n'en a besoin? Vous seriez heureux de l'avoir pour supporter les peines inévitables de la vie, les défauts du prochain, les mille embarras d'un ménage; les fatigues du travail et les contradictions inévitables de notre pèlerinage terrestre.

IIe CONSIDÉRATION. — PRUDENCE DU SERPENT.

Saint Barnabé eut aussi la prudence du serpent. En quoi consiste-t-elle? A faire comme le serpent : il expose le reste du corps pour conserver la tête. De même le chrétien doit tout sacrifier pour conserver son âme et sa foi. Le prudent apôtre possédait une terre à peu de distance de Jérusalem; il la vendit et en apporta le prix aux pieds des apôtres à l'exemple des fidèles d'alors. Ainsi il se dépouilla des biens temporels pour acquérir plus facilement le trésor des vertus. Il montra encore cette prudence, quand saint Paul le choisit pour aller porter les aumônes des fidèles d'Antioche à ceux de la Judée, dans un moment de famine. Bien qu'il fût très-éclairé, et que l'Ecriture le mette au nombre des docteurs de l'Eglise naissante, il ne voulut commencer ses fonctions et ses courses apostoliques qu'après que le Saint-Esprit l'eût ordonné expressément. (Act., xiii, 2.) Faut-il s'étonner des fruits merveilleux de son ministère? Jamais courses ne furent plus bénies de Dieu; jamais zèle ne fut plus efficace; jamais on ne vit plus de conversions. La prudence la plus accomplie accompagnait toutes ses paroles et toutes ses démarches.

Avons-nous cette céleste prudence qui, selon l'Ecriture, est un arbre de vie pour ceux qui l'embrassent. (Prov., III, 18). Nos paroles et nos actions sont-elles réglées par cette vertu qui est comme la directrice de toutes les autres. Nos occupations, nos entreprises, nos visites, nos discours, en un mot, tout ce que nous faisons, est-il assaisonné du sel de la sagesse? (Marc., IX, 49.) Ainsi, est-ce de la prudence que cette témérité d'un jeune homme qui commence des relations dangereuses où périssent à la fois son honneur, son repos, sa conscience et tout le bonheur de sa vie? Est-ce de la prudence que cette coupable complaisance de la part de cette jeune personne qui permet des fréquentations et des libertés dont elle est obligée de rougir ensuite toute sa vie? Est-ce de la prudence que cette fatale négligence des parents qui permettent à leurs enfants des liaisons où ils perdent leur pureté et l'honneur de leur famille? Est-ce de la prudence que de les laisser fréquenter le spectacle, les bals, la danse, les assemblées nocturnes, les fêtes et autres sociétés dangereuses? O mon Dieu! le démon et la nature corrompue ne suffisent-ils donc pas pour tendre des piéges à l'innocence? Faut-il donc encore appeler à leur secours la perfidie et la folie d'un monde corrupteur? Faut-il que les parents qui devraient être les anges gardiens de leurs enfants, en deviennent les ennemis et les bourreaux? Ah! que le souverain Juge se montrera sévère pour ces parents imprudents et traîtres à leurs devoirs les plus sacrés!

IIIe CONSIDÉRATION. — SIMPLICITÉ DE LA COLOMBE.

Enfin saint Barnabé eut la simplicité de la colombe. La colombe est simple, sincère, amie de la pureté, confiante; elle gémit dans sa douceur quand elle est seule dans sa solitude. Saint Barnabé ressembla à la colombe par la droiture de ses intentions et les gémissements de son cœur. Simple dans ses intentions, il ne chercha jamais, dans tous ses travaux apostoliques, que la gloire de Dieu et le salut des âmes. On peut s'en convaincre par le récit que saint Paul et lui firent au concile de Jérusalem, des grandes conquêtes que Dieu avait faites par leur ministère. Saint Augustin dit : « La colombe se plaint sans aigreur. » Né parmi les Juifs, Barnabé brûlait du désir de les éclairer et de les convertir; mais leur aveuglement fut tel que l'apôtre dut les abandonner, pour aller prêcher l'Evangile aux païens. Combien n'a-t-il pas dû gémir d'un pareil endurcissement! Que de larmes répandues devant Dieu dans le silence de la prière! « Je devais vous annoncer d'abord la parole de Dieu; mais puisque vous la repoussez, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, nous nous tournons vers les Gentils. » (Act., XIII, 46.)

Barnabé s'attacha donc à l'œuvre des idolâtres. Il accompagna pendant de longues années saint Paul pour porter partout la semence de l'Evangile. Il se sépara cependant du glorieux compagnon de tant de travaux, au moins pour un temps, alla en Ligurie, à Milan, puis dans l'Asie Mineure, enfin dans l'île de Chypre.

Etant à l'île de Chypre, il devint par son zèle l'objet de la haine des Juifs. Pour s'en venger, ils le lapidèrent. Ainsi le martyre vint couronner sa carrière apostolique. Au moment de mourir, il tenait sur sa poitrine l'Evangile de saint Matthieu, qu'il avait copié de sa main, et avec lequel les chrétiens l'avaient enterré.

Tel fut saint Barnabé : doux comme un agneau, prudent comme le serpent, simple comme une colombe. C'est dans la doctrine de l'Evangile qu'il puisa ces vertus qui le dirigèrent dans toutes ses actions; c'est là aussi qu'il trouva le courage de mourir, comme saint Etienne, pour la vérité qu'il avait prêchée.

Avons-nous cette simplicité de la colombe? 1. Avons-nous dans nos actions cette droiture d'intentions qui en fait tout le mérite devant Dieu? Nous agissons, nous travaillons, nous souffrons soit dans de mauvaises intentions, soit sans intention aucune; or, sachons que toute action faite avec une intention mauvaise, est mauvaise, et que toute action faite sans aucune intention, est nulle devant Dieu. Il n'y a que les actions faites dans l'intention de procurer la gloire de Dieu ou le salut des âmes ou de la nôtre, qui soient dignes de récompense. Attachons-nous donc avec soin à faire précéder, accompagner et suivre toutes nos actions de ces inten-

tions simples, pures et surnaturelles qui les rendent dignes de la vie éternelle. Alors nous aurons la simplicité de la colombe. 2. Avons-nous cette autre simplicité qui consiste à gémir sans aigreur? Que pensons-nous, que disons-nous quand la Providence nous envoie quelque épreuve? Que de plaintes, que de murmures! Nous cherchons alors des consolations dans le tumulte du monde et dans le cœur des hommes faibles et fragiles, au lieu de gémir en silence et de confier nos peines à Dieu qui seul peut les guérir. Apprenons de saint Barnabé à chercher aide et secours auprès du Seigneur, seule vraie source de tout don parfait. A ce compte, il sera avec nous durant les combats de la vie, et surtout dans les dernières luttes de l'agonie. Ensuite la joie sera éternelle.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Hymne de Santeuil, sur saint Barnabé. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Nouveau Testament.— Joseph qui cognominatus est Barnabas ab apostolis, cum haberet agrum vendidit eum, et attulit pretium, et posuit ante pedes apostolorum. (Act., IV, 36.)

Barnabas apprehensum Saulum duxit ad apostolos; et narravit illis quomodo in via vidisset Dominum et quia locutus est ei. (Act., IX, 27.)

Barnabas hortabatur omnes in proposito cordis permanere in Domino, quia erat vir bonus et plenus Spiritu sancto. (Id., XI, 23.)

Tacuit omnis multitudo, et audiebant Barnabam et Paulum narrantes quanta Deus fecisset signa et prodigia in gentibus per eos. (Id., XV, 12.)

2. — SS. PÈRES.

Barnabas et Saulus ordinati simul exierunt; et cum venissent Salaminam prædicabant verbum Dei in metropoli Cypri. (S. J. Chrysostom., *in Act.*, *Hom.* 28.)

Credit proconsul Sergius Paulus, accersitis Barnaba et Saulo, non simpliciter sed obstupescens. (Id., *ibid.*)

Secuti sunt eos multi judæi et pii advenæ, quos allocuti, persuadebant eis ut manerent in gratia Dei. (Id., *ibid.*)

Barnabas digressus a Paulo, una cum Joanne qui cognominatus est Marcus, navigavit in Cyprum, ibique circiter septimum Neronis annum, tertio idus junii ad apostolici muneris laudem martyrii coronam adjunxit. (*In Brev. rom.*)

3. — HYMNE DE SANTEUIL
SUR SAINT BARNABÉ.

Cœlo datur quiescere
Terris relictis, Barnaba;
Solemnis hæc affert tuis
Finem dies laboribus.

Quem propter, agro vendito
Opes caducas deseris,
Magno rependens fœnore
En fundus ipse fit tuus.

Tu sacra per jejunia
Tu publicas inter preces
Jubente sancto Spiritu
Christi crearis nuntius.

Quas non adis mundi plagas,
Pauli laborum particeps;
Vos unus ambo spiritus,
Vos una junxit caritas.

Quam vestra gens Christi fidem
Luci rebellis reppulit
Nil hæsitantes barbaris
Portastis illam gentibus.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

DÉTACHEMENT. Il vend ses biens et en remet le prix aux apôtres.

AMITIÉ SAINTE qui l'unit à saint Paul.

ZÈLE APOSTOLIQUE qui mérite à tous deux le titre d'apôtres des nations.

MODESTIE qui lui fait refuser les honneurs que lui offrent les païens.

HUMILITÉ, PATIENCE, MORTIFICATIONS, PERSÉVÉRANCE.

HÉROÏSME du martyre.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Denis le Chartreux, *ex Proprio de Sanctis.*)

I. De spontanea paupertate sancti Barnabæ propter Deum.

II. De constantia et fervida ejus prædicatione.

III. De excellentia sapientiæ suæ; fuit enim doctor et propheta.

IV. De ejus fervore caritatis Dei ac proximi.

IIe PLAN.

(Saint Thomas d'Aquin, *Serm. fest.*)

TEXTE : *Barnabas erat vir bonus plenus Spiritu sancto.* (Act., XI, 23.)

I. Beatus Barnabas habuit interiorem perfectionem quæ consistit : 1. In cognitione veritatis. — 2. Et dilectione bonitatis.

II. Beatus Barnabas habuit perfectam conversationem exteriorem quæ consistit : 1. In actuum utilitate. — 2. In morum gravitate.

—

IIIe PLAN.

(Guillaume de Paris, *in Proprio Sanct.*, c. LXIII.)

TEXTE : *Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis.* (Joan., XV.)

I. Amicitia Dei multum est optanda, quia est : 1. Honorabilis. — 2. Utilis. — 3. Durabilis.

II. Amicitia Dei acquiritur : 1. Deum amando. — 2. Mandata ejus implendo. — 3. Tali modo acquirit beatus Barnabas.

—

IVe PLAN.

(Senault.)

TEXTE : *Segregate mihi Saulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos.* (Act., XIII.)

Saint Barnabé fut le modèle des prédicateurs. 1. Il fut sans vaine gloire. — 2. Il a toujours associé des compagnons à ses travaux. — 3. Il n'a rien entrepris que par la conduite du Saint-Esprit. — 4. Il a constamment rejeté les louanges.

—

Ve PLAN.

(Caignet.)

TEXTE : *Barnabas erat vir bonus, plenus Spiritu sancto et fide.* (Act., IX, 36.)

I. Travaux de sa prédication apostolique, où il a à surmonter les trois épreuves du missionnaire : 1. Les fatigues des voyages. — 2. La rudesse des peuples à évangéliser. — 3. Les mille peines de la vie errante : la faim, la soif, le froid, le chaud, la contradiction, les persécutions.

II. Sainteté de ses travaux. On trouve dans cet apôtre la plénitude : 1. De la foi, *plenus fide*, — 2. De l'humilité. — 3. De la charité. — 4. De la chasteté.

III. Fruits de sa prédication : 1. Il opère dans plusieurs contrées de grandes conversions, et répand au loin l'esprit du christianisme. — 2. Ce qu'est cet esprit ; il consiste à renoncer au paganisme et à conformer sa vie aux préceptes et aux maximes de l'Evangile.

—

VIe PLAN.

(Nouet.)

TEXTE : *Segregate mihi Saulum et Barnabam.* (Act., XIII, 2.)

1. De son élection à l'apostolat. — 2. Sa séparation et sa préparation à ce ministère. — 3. De l'exécution et de la consommation de son œuvre.

6. — ENCOMIA.

1. SANCTUS BARNABAS A GENTILIBUS JUPITER HABETUR.

Magnum, Dive, Jovem te plebes Ethnica censet,
Ignea nempe loquens fulmina præco jacis.

2. IN IGNEM CONJICITUR.

Inclytus in medios est missus Apostolus ignes,
Phænicem cœlo, sed rogus iste dedit.

3. EVANGELIUM AD EJUS PECTUS IN SEPULCRO REPERITUR.

Divinum merito fers pectore, Dive volumen;
In te nempe hujus dogmata sculpsit amor :
Lex Dei ejus in corde ipsius.
(Ps. XXXVI, FASTI SACRI.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HISTORIENS ET HAGIOGRAPHES.

Act. apost. — Eusèbe. — Saint Epiphane. — Saint Chrysostôme. — *Alexand. monac. in Encom. de sancto Barnaba.* — Bède. — Surius. — Baronius, *in Annal. Eccl.* et tous les hagiographes.

PANÉGYRISTES.

Guillaume de Paris. — Denis le Chartreux. — S. Thomas d'Aquin. — Molinier. — Senault. — Caignet. — Nouet.

8. MARTYROLOGE. — S. Barnabé, apôtre. — SS. Félix et Fortunat frères, mm. — S. Parisius, c. — Translation de S. Grégoire de Naz. — S. Spinule, c. — S. Jean de Sahagun, id. — Sainte Macre, v. et m. — S. Ausone, év.

12 juin. — SAINT JEAN DE SAHAGUN,

(XVe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT JEAN DE SAHAGUN.

Saint Jean eut pour patrie Sahagun ou Saint-Fagondez, dans le royaume de Léon, en Espagne. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il s'attacha à la personne de l'évêque de Burgos. Ce prélat lui donna des marques de son estime, en lui conférant un canonicat de sa cathédrale. Il avait toujours mené une vie irréprochable ; mais il s'aperçut qu'il s'en fallait encore de beaucoup qu'il fût un parfait disciple de Jésus-Christ ; il vit en lui des défauts qu'il s'appliqua sérieusement à réformer. Il commença par demander à l'évêque de Burgos la permission de se démettre de ses bénéfices, permission qu'il n'obtint qu'avec beaucoup de peine. Il ne réserva qu'une chapelle, où il disait la messe tous les jours, et dans laquelle il prêchait et enseignait les mystères de la foi à ceux qui les ignoraient. La pauvreté, la mortification, la retraite, devinrent ses délices ; l'expérience lui apprit qu'on ne trouve une joie pure que dans l'exercice de la prière et de la méditation, ainsi que dans la lecture des livres de piété.

Le désir qu'il avait de se perfectionner dans la connaissance des dogmes de la religion, le porta à demander à son évêque la permission de se retirer à Salamanque ; il s'y appliqua durant l'espace de quatre ans à l'étude de la théologie ; il fut ensuite appelé à la conduite des âmes, dans l'église paroissiale de Saint-Sébastien. Les instructions fréquentes qu'il y faisait, produisirent les plus grands fruits. Neuf ans se passèrent de la sorte ; la pierre, dont il fut attaqué, lui causa longtemps de vives douleurs, et il se vit même obligé de se faire faire l'opération. Sa santé étant rétablie, il résolut de quitter entièrement le monde ; il se retira chez les ermites de Saint-Augustin établis à Salamanque, et prit l'habit en 1463. Il était si parfaitement animé par l'esprit de sa règle, qu'aucun des frères ne portait plus loin que lui la mortification, l'humilité et le détachement des créatures ; lorsqu'on l'eut chargé d'annoncer la parole de Dieu, il s'acquitta de cette fonction avec un zèle infatigable ; les instructions qu'il faisait en particulier et en public renouvelèrent la face de toute la ville de Salamanque. On y vit cesser cet esprit de haine et d'animosité qui régnait surtout parmi les gentilshommes, et qui produisait tous les jours les plus funestes effets.

En 1471, il fut élu prieur du couvent. Cette maison était fort renommée pour la sévérité de sa discipline et pour son zèle à conserver le véritable esprit de l'ordre ; il s'attacha à conduire ses religieux par la voie de l'exemple, qui est beaucoup plus efficace que celle de l'autorité ; la haute idée que chacun avait de sa sainteté donnait une force merveilleuse à ses paroles. L'amour de la prière et la pureté de cœur le préparèrent à recevoir de Dieu les grâces d'une prudence extraordinaire, avec le don du discernement des esprits.

Le vice allumait son zèle, dans quelque personne qu'il se rencontrât : la liberté avec laquelle il le reprenait lui attira diverses persécutions. Un certain duc, irrité de ce qu'il l'avait exhorté à ne plus opprimer ses vassaux, forma l'horrible projet de lui ôter la vie, et deux assassins furent chargés de l'exécuter. Mais ces misérables n'eurent pas plus tôt aperçu le saint homme, qu'ils se sentirent déchirés de remords ; ils se jetèrent à ses pieds, et lui demandèrent pardon de leur crime. Le duc, étant tombé malade, rentra aussi en lui-même ; il témoigna un vif repentir, et mérita de recouvrer la santé, par la vertu des prières et de la bénédiction du saint.

Jean de Sahagun prédit l'heure de sa mort, qui arriva le 11 juin 1479. Plusieurs miracles opérés avant et après sa mort attestèrent publiquement sa sainteté; il fut béatifié par Clément VIII en 1601, et canonisé en 1690 par Alexandre VIII. Benoît XIII ordonna d'insérer son office dans le *Bréviaire romain* sous le 12 de juin.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN DE SAHAGUN.

TEXTE : *Inveni quem diligit anima mea; tenui eum, nec dimitiam, donec introducam illum in domum matris meæ.* (Cant., III, 4.)

Une vérité essentielle au salut, c'est que l'homme n'est créé et mis au monde que pour aimer Dieu, le servir et par là mériter la vie éternelle. C'est là la base et le fondement nécessaire de notre vie terrestre; tant qu'un homme n'a pas compris le but de son existence, il n'est rien et ne peut devenir un chrétien. Mais qu'il y en a peu, même parmi les chrétiens, qui sentent réellement cette vérité et se disent : « Craindre Dieu et observer ses commandements, voilà tout l'homme; le reste n'est que vanité! » Les saints comprenaient admirablement cette nécessité absolue de ne vivre que pour Dieu, pour leur âme et pour le ciel. Saint Jean de Sahagun avait sans cesse cette pensée devant les yeux; elle a été comme la règle de toutes ses actions. Nous le verrons clairement en considérant : *Sa vie publique*, premier point; *sa vie solitaire*, deuxième potnt.

Ier POINT. — SA VIE PUBLIQUE.

Jean était né à Sahagun ou Saint-Fagondez, dans le royaume de Léon, en Espagne. Ses parents étaient distingués par leur naissance et leur vertu. Il fit ses études chez les Bénédictins de sa patrie. Entré dans le sacerdoce, il s'attacha à l'évêque de Burgos. Ce prélat, reconnaissant son mérite, le nomma chanoine de sa cathédrale. Jean possédait déjà trois bénéfices, auxquels l'avait promu l'abbé de Saint-Fagondez. Cette pluralité de bénéfice aurait été contraire aux lois de l'Eglise dans le cas seulement où chacun eût été suffisant pour l'entretien du jeune ecclésiastique. Mais ses goûts, ses sentiments intimes étaient si fort prononcés contre l'ombre même d'intérêt personnel, qu'il alla solliciter de son évêque la permission de se démettre de ses bénéfices; on le lui accorda, mais avec beaucoup de peine. Il ne désirait sur la terre qu'un coin obscur où il pût servir Dieu en toute liberté. C'est pourquoi il ne se réserva qu'une chapelle où il disait la messe tous les jours, prêchait souvent et enseignait les mystères de la religion aux pauvres et aux ignorants. Là il pratiqua à la perfection la pauvreté, la mortification et le silence.

Bientôt il éprouva le désir de se perfectionner dans la science théologique; il demanda à l'évêque la permission de se retirer à Salamanque, où il s'appliqua pendant quatre ans à l'étude de la théologie. Après ce temps, consacré uniquement aux exercices de piété et aux plus sérieuses études, il fut appelé à diriger l'église paroissiale de Saint-Sébastien. C'est là qu'il déploya tout son zèle et qu'il versa sur son peuple les trésors qu'il avait puisés dans la solitude. Ses fréquentes instructions y produisirent des fruits merveilleux; lui-même, demeurant chez un vertueux chanoine, avait la liberté de pratiquer les plus grandes austérités. Sa vie ressemblait à celle d'un anachorète. Neuf ans se passèrent de la sorte.

Cependant Dieu l'éprouva par une grave maladie qui lui causa de vives douleurs; il y vit un signe du ciel. Plus que jamais il médita sur la vanité des choses humaines et sur les années éternelles. Après avoir supporté l'épreuve avec une patience admirable, il résolut de quitter entièrement le monde pour ne s'occuper plus que de son propre salut.

Vous voyez, M. F., dans cette première partie de sa vie, que la pensée principale qui l'occupait, c'était de tendre sans ceese vers son centre, vers Dieu, vers le ciel. C'était là le but unique de sa vie et de toutes ses actions. Est-ce là ce qui

nous préoccupe le plus? Hélas! la plupart des hommes vivent comme s'ils ne devaient pas mourir; ils travaillent, mais ce n'est que pour la terre; ils sont accablés de soucis, mais ce n'est que pour des intérêts passagers; ils veulent s'enrichir, mais seulement des biens d'ici-bas; ils veulent jouir, mais seulement par la satisfaction de leurs sens et de leurs passions. Les aveugles! ils ne voient donc pas à quoi aboutiront un jour toutes ces vaines inquiétudes; ils ne savent donc pas que la mort renversera en un instant leurs plus beaux projets et les jettera aux pieds de leur juge sans qu'ils puissent en soutenir les regards irrités.

Que faisons-nous quand Dieu nous envoie des épreuves? Savons-nous comprendre, comme saint Jean, qu'elles sont des signes du Ciel, une voix de Dieu qui nous avertit et nous prêche lui-même quelque vérité salutaire. Saint Jean servait Dieu dans le monde; il tombe malade; l'éternité lui apparaît plus redoutable que jamais; il en conclut que Dieu l'appelle à une vie plus parfaite encore, dans la solitude. C'en en est fait; il quittera le monde.

Nous, au contraire, quand une maladie nous visite, nous trouvons mille raisons pour en expliquer naturellement les causes, tout en sachant que Jésus-Christ a dit: « Il ne tombe pas un cheveu de votre tête sans la volonté de votre Père, qui est dans les cieux. » Disons-nous donc une bonne fois: oui, c'est Dieu qui m'envoie cette épreuve. Que veut-il de moi? Que me manque-t-il? Et cherchons la volonté du Seigneur dans tous les événements de notre vie.

IIe POINT. — SA VIE SOLITAIRE.

Aussitôt que Dieu eut rendu la santé au curé de Saint-Sébastien, il fit ses adieux au monde, se retira à Salamanque, chez les ermites de Saint-Augustin, et en prit l'habit en 1463. On vit bientôt que ce novice était fort avancé dans la voie de la perfection, et après une année d'épreuve, il fit profession des vœux solennels.

Ses supérieurs lui ordonnèrent d'exercer le talent qu'il avait reçu pour la prédication. Il annonça la parole de Dieu avec un zèle et une force extraordinaires. Bientôt il renouvela la face de la ville de Salamanque. Depuis longues années il y régnait parmi les classes élevées un esprit de haine et d'animosité qui amenait souvent les plus tristes résultats. Jean avait un caractère extrêmement doux et conciliant. Non-seulement il savait réconcilier les ennemis les plus acharnés; mais il les amenait à oublier les injures du passé et à faire du bien à ceux qui leur avaient fait du mal.

Cependant on l'appela aux fonctions de maître des novices. C'est là qu'il donna de nouvelles preuves de sa douceur et de sa prudence, au point de donner la plus haute idée de sa sainteté.

En 1471, on l'élut prieur du monastère de Salamanque. Cette maison s'était acquis une grande renommée pour la sévérité de sa discipline et pour son zèle à conserver le véritable esprit de l'ordre. On ne pouvait donc mieux choisir que de mettre à la tête un homme qui depuis de longues années avait mené la vie la plus détachée et la plus austère. Jean, pour faire fleurir de plus en plus la vertu dans les membres de sa communauté, s'attachait surtout à les conduire par la voie de l'exemple. Ainsi, voulait-il leur imposer quelque pratique pénible à la nature, il l'accomplissait le premier pour la rendre plus facile aux autres. Il n'était sévère que pour lui-même et pour le vice obstiné. Il le reprenait avec une entière liberté, et sans acception de personnes. Un duc auquel il avait reproché sa dureté envers ses vassaux, prit la résolution de lui ôter la vie. Deux asssassins furent envoyés pour exécuter cet horrible projet; mais quand ils virent le saint, ils se sentirent déchirés de cruels remords, se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent pardon de leur crime. Dieu frappa en même temps le duc d'une maladie grave qui le ramena à de meilleurs sentiments; il témoigna également un vif repentir, eut recours aux prières du saint et recouvra bientôt la santé, grâce à son intercession. Le serviteur de Dieu, étant devenu malade, prédit le moment de sa mort et s'endormit dans le Seigneur le 11 juin 1479.

Cette seconde moitié de sa vie fut aussi pure, aussi pleine de bonnes œuvres que la première. On comprend qu'après avoir ainsi servi Dieu, on puisse mourir heureux.

Et nous, chrétiens, M. F., comment vivons-nous? Comment mourrons-nous? Nous vivons pour la terre, pour les créatures, pour les vanités de ce monde! Ah! qu'il est dur de mourir après une vie pareille! S'il est vrai, et il n'y a pas de doute, que la mort est l'image et l'écho de la vie, ne devons-nous pas trembler à cette pensée : Je mourrai! et peut-être bientôt. Mes chers amis, pensons-y donc; changeons donc une bonne fois de conduite, et préparons-nous par une vie vertueuse à une mort paisible et consolante.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Cum voveris votum Domino Deo tuo, non tardabis reddere, quia requiret illud Dominus Deus tuus. (Deut., XXIII, 21.)

Qui habitant in deserto securi dormient in saltibus. (Ezech., XXXIV, 25.)

Erit cultus justitiæ silentium. (Is., XXXII, 17.)

Nouveau Testament. — Quasi morientes, et ecce vivimus... tanquam nihil habentes et omnia possidentes. (II Cor., VI, 9.)

Ædificationem ex Deo habemus æternam in cœlis. (Id., V, 1.)

Exeamus ad Jesum extra castra, improperium ejus portantes. (Hebr., XIII, 13.)

2. — SS. PÈRES.

Ita inquit Macarius, debere monachum jejuniis operam dare, ut centum annis in corpore commoraturum; ita motus animi refrenare et injuriarum oblivisci, dolores quoque ac detrimenta contemnere, tanquam quotidie moriturum. (Joan. Cass., I. V.)

Hæc apud Ægyptum est ab antiquis patribus sancita sententia : operantem monachum dæmone uno pulsari; otiosum vero innumeris spiritibus devastari. (Id., *ibib.*)

Monachi sibi claustra faciunt, quibus homo exterior teneri possit; sed utinam claustra facerent, quibus homo interior ordinate teneretur. (Hugo, cardin., *de Claustro anim.*, l. I.)

Solitaria sane vita, cœlestis doctrinæ schola est, divinarum artium disciplina. (Petr. Raven., *de Sp.*)

3. — MAXIMES.

1. Quatuor sunt monacho principaliter observanda, id est : tacendi, servandi mandata Dei, humiliandi semetipsum, et paupertatem amandi. (Abbas Moyses.)

2. Monachus est ordo, et status angelicus, in corpore materiali et sordido consummatus. (S. J. Climac., *Gradus.*)

3. Monachus est castificatum corpus, excipiatum os, animusque semper divino lumine irradiatus. (Id., *ibid.*)

4. Religiosus status in quo debet esse angelica conversatio in corpore; prophetica expectatio in corde; apostolica perfectio in utroque.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT

Vie irréprochable dès son bas âge.

Renoncement à ses bénéfices pour s'adonner à la perfection.

Amour de la pauvreté, de la retraite, de la mortification.

Fuite du monde et entrée en religion, où il pratiqua au plus haut degré toutes les vertus monastiques.

Zèle dans l'exercice des fonctions de prieur, qui lui attire des persécutions qu'il endura avec patience.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1. Grâces abondantes que procure une vie irréprochable dès son bas âge. — 2. Saint Jean de Sahagun obtient toutes ces grâces.

1. Avantages de la fuite du monde. — 2. De quelle manière nous devons la pratiquer.

IIe PLAN.

(Le même.)

1. Il y a des âmes appelées à un plus haut degré de perfection que d'autres. — Saint Jean de Sahagun fut un de ces élus de la perfection.— 3. Nous ne devons rien négliger pour obtenir de Dieu d'être choisis et appelés à une grande sainteté.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Bollandus. — Giry. — Ribadeneira. — Godescard. — Croiset. — Rorhbacher.

7. MARTYROLOGE. — SS. Basilide, Cyrin, Nabore et Nazaire, soldats martyrs. — Sainte Antonine, v. et mart, — S. Olympe, év. — S. Amphion, id. — S. Onuphre, anachorète. — S. Jean de Sahagun, moine. — S. Léon, pape. — S. Gilbode, év. — S. Odulphe, pr. — S. Maur, ab. — Sainte Cunère, v.

13 juin. — SAINT ANTOINE DE PADOUE, franciscain.

(XIIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT ANTOINE DE PADOUE.

Ferdinand de Bullonès, né à Lisbonne, l'an 1195, fut élevé dans la piété par sa mère, Marie de Tevera, femme d'un rare mérite; mis, très-jeune, aux mains des chanoines de la cathédrale, il fut par eux formé aux sciences sacrées et aux vertus chrétiennes. Dès l'âge de quinze ans, plein de l'esprit de Dieu qui voulait en faire un vase d'élection, il entra chez les Augustins, où il donna subitement la mesure de ce qu'il serait un jour, par l'austérité de sa vie et son amour pour la retraite. Il y continua ses études, dans lesquelles, doué d'un esprit vif et pénétrant, d'un jugement sain et d'une application soutenue, il fit des progrès fort rapides. Il acquit une connaissance profonde de la théologie et de l'Ecriture sainte, et il se forma, au pied de la croix, à cette éloquence nerveuse et persuasive qui fit de lui un apôtre véritable.

Il habitait Coïmbre, quand on apporta du Maroc en cette ville, les corps des cinq disciples de saint François d'Assise, martyrisés en Afrique par les infidèles. La vue de ces précieuses reliques lui inspira le désir d'embrasser l'institut qui avait formé ces nouveaux athlètes de la foi, et de verser, lui aussi, son sang pour Jésus-Christ. Il entra donc chez les Franciscains, dont il prit l'habit, en 1221, avec le nom d'Antoine. Devenu profès, il obtint d'aller en Afrique, s'immoler au salut des infidèles; mais Dieu, content du sacrifice de son cœur, ne l'y voulait point. A peine arrivé chez les Maures, une maladie fort grave le força de s'embarquer pour l'Espagne, et une tempête l'emporta sur les côtes de la Sicile, à Messine.

Saint François tenait alors un chapitre général de son ordre dans Assise; Antoine s'y rendit : ses humbles entretiens avec son père spirituel furent pour lui la source d'abondantes consolations. Son projet d'abandonner sa patrie et de se fixer en Italie, fut approuvé; il se retira donc, pour servir à la cuisine, au monastère du Mont-Paul, près de Bologne. Là il vécut, ignoré des hommes, dans les austérités de la pénitence et les délices de la contemplation. Un jour, en une assemblée de Dominicains et de Franciscains, le gardien lui ordonna de parler : le pauvre frère s'en excusa bien humblement, mais il fallut obéir. Il parla avec une éloquence, une force, une onction, qui stupéfièrent ses auditeurs. Le fondateur de l'ordre en fut bientôt informé, et il arracha le trop humble frère à sa cuisine, pour le mettre à une œuvre plus utile.

Antoine enseigna la théologie à Verceil, à Bologne, à Toulouse, à Montpellier, à Padoue; puis il se livra tout entier au travail des missions. La nature et la grâce l'avaient formé à cet emploi : aussi entraîna-t-il à sa suite des flots d'auditeurs, et

opéra-t-il des merveilles de conversions. Le pape Grégoire IX, l'ayant entendu prêcher, fut si frappé de sa prodigieuse éloquence, qu'il l'appela *l'arche du Testament.* Le saint moine prêcha en Italie, en France et en Espagne, et partout avec les mêmes succès. Son zèle pour la pureté de la foi lui mérita le glorieux surnom de *fléau des hérétiques;* il fut, à un égal degré, le fléau de tous les vices, et il sut faire pâlir sur son trône usurpé le tyran Ezzelin.

Après la mort de saint François, Antoine sauva son ordre du relâchement, en combattant courageusement, héroïquement, en faveur de l'observance absolue des constitutions du grand patriarche, contre les idées de celui qui lui avait succédé dans sa charge, et qui fut déposé, à cette occasion même, du généralat par le souverain Pontife. Ce grand saint se démit alors lui-même de sa charge de provincial de la Romagne, pour se retirer au Mont-Alverne, dans une profonde solitude, et de là au couvent de Padoue, où il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 13 juin 1231, à l'âge de trente-six ans.

La vie de saint Antoine abonde de prodiges à la façon de ceux de saint François d'Assise. Un jour qu'il disputait avec un hérétique obstiné, il commanda au mulet de ce pauvre homme de se prosterner devant le Saint-Sacrement et de l'adorer, pour enseigner la vérité à son maître. Le mulet obéit à l'instant, et l'hérétique se convertit. Un autre jour, pour convaincre d'autres hérétiques, il avala, sans en recevoir aucun dommage, des viandes qu'ils avaient empoisonnées. Mais le plus étonnant de ses miracles fut sans doute celui-ci : c'était la derniere année de sa vie. Son père, accusé faussement d'un homicide, avait éte condamné à Lisbonne; le saint en eut révélation à Padoue; un ange le transporta dans sa patrie, où il ressuscita le tué, pour lui faire constater l'innocence de son père; puis il se retrouva subitement en Italie. Les miracles, après sa mort, furent si nombreux à son tombeau, que Grégoire IX le canonisa dès l'année suivante,

---

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANTOINE DE PADOUE.

TEXTE : *Dedit illi scientiam sanctorum; honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius.* (Sap., x, 10.)

Saint Antoine a été un des plus illustres prédicateurs de son époque. Héraut de Jésus-Christ, il laissait tomber les sublimes enseignements de son maître comme une flamme ardente qui pénétrait profondément dans les âmes, faisait couler les larmes; provoquait les gémissements ; les sanglots, les cris de douleur et de repentir couvraient la voix de l'orateur, puis la foule, avec toute l'impétuosité de la foi et de l'amour, se précipitait sur lui, baisait ses pieds, ses mains, et lui déchirait parfois les vêtements. Jamais homme ne fut plus populaire, ni plus aimé de la multitude. Ah ! c'est qu'il était à la fois : *L'homme de Dieu,* première considération; *l'homme du peuple,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — L'HOMME DE DIEU.

Fernandez, c'est le nom qu'Antoine reçut au baptême, naquit à Lisbonne en 1195. Il était de l'illustre famille qui donna au monde le fameux Godefroi de Bouillon, fleur de la chevalerie chrétienne. Convaincu de bonne heure que tout n'est que vanité sur la terre, il entra chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin, ordre pauvre, humble, dévoué, qui était regardé comme une véritable réformation de l'esprit monastique. Cet ordre se glorifiera à jamais d'avoir donné la première nourriture, la première séve, à un arbre que Dieu transplanta dans un autre sol pour le bien de l'Eglise entière. Fernandez reçut le saint habit et prit le nom d'Antoine. Après y être resté quelques années, il obtint du prieur la permission de passer dans l'ordre de Saint-François. Son indifférence pour la terre lui fit souhaiter de ne plus retourner dans son pays. Il demanda une place dans quel-

que couvent d'Italie, pensant que, plus il serait près de saint François, plus il participerait à son esprit. On le proposa à plusieurs gardiens de couvents; aucun ne voulut le recevoir, à cause de sa mauvaise mine et de la faiblesse de sa santé. On ne pouvait rien trouver en lui qui pût suppléer à ces défauts : son humilité cachant l'érudition et les talents qu'il avait reçus de Dieu, et comme il ne s'offrait que pour les plus bas offices de la maison, on le traitait de présomptueux, qui demandait des emplois réservés aux plus robustes. Enfin, il se trouva un gardien qui l'accepta et l'envoya dans un ermitage écarté du mont Saint-Paul. Dans une petite cellule taillée dans le roc et isolée, il se livra tout entier à la méditation des saintes Ecritures et à la mortification de ses sens. Vivant dans la simplicité au milieu des simples, il cachait sous des dehors faibles et humbles les grandes lumières qu'il recevait du Ciel. Dieu prépare toujours dans le secret les apôtres qui doivent répandre à grands flots la vérité et l'amour. Bientôt une occasion s'offrit de révéler à ses supérieurs et au monde le vase d'honneur sanctifié et préparé de loin. Pendant qu'il ne songeait qu'à s'ensevelir dans sa retraite pour goûter les douceurs de la contemplation, on l'envoya à Forli, dans la Romagne, pour y recevoir les ordres. Il s'y trouva des Franciscains, des Dominicains et des prêtres séculiers. L'évêque, à la suite d'une conférence, pria les Frères prêcheurs de faire une exhortation. Tous s'en excusèrent. Le gardien d'Antoine lui ordonna de parler. Il obéit. Sa parole fut d'abord simple et timide; mais, se livrant tout entier à l'inspiration du Saint-Esprit, elle prit un merveilleux caractère de force et de grandeur. Ce fut un véritable triomphe. Antoine n'avait alors que vingt-six ans. Bientôt François l'apprit; son âme en tressaillit de bonheur et d'espérance; il comprit qu'une nouvelle voie allait s'ouvrir devant son ordre et qu'il devait porter désormais sur la terre et au ciel la triple couronne de la sainteté, du martyre et de la science. Saint François envoya Antoine à Verceil pour étudier la théologie sous le célèbre docteur Thomas, qui y professait avec un succès immense. Bientôt l'élève surpassa le maître, et François le nomma lui-même professeur de théologie, d'abord à Montpellier, puis à Bologne, à Padoue, à Toulouse. Antoine ne cherchant en tout que la gloire de Dieu, obéit en tout au premier signe de son bien-aimé général,

On voit comme il se préparait, par l'étude, la pénitence, le silence, à servir les desseins de Dieu. Sans s'inquiéter de l'avenir, il n'avait d'abord qu'une pensée, qu'un désir : aimer et servir le Seigneur, et être oublié, méprisé du monde. C'est ainsi qu'il passa la première partie de sa carrière. On voit que le salut était à ses yeux la seule grande affaire de sa vie; tout le reste n'était rien, absolument rien pour lui : monde, patrie, gloire terrestre, il ne s'en occupait pas. Mépris de lui-même, brûlant désir des biens et de la gloire du ciel, Dieu enfin, Dieu seul, voilà le fond de son cœur et la raison de toute son activité.

Et nous, M. F., nous, enfants de Dieu comme Antoine, nous, rachetés par le même sang du Calvaire, nous, destinés au même royaume, nous ne faisons rien, ou presque rien pour Dieu, pour le ciel, pour notre âme. C'est là le moindre de nos soucis. O folie! ô aveuglement des enfants du siècle! Qui percera ces profondes ténèbres qui nous cachent les réalités de la vie future! Quel glaive tranchera les mille liens qui nous attachent à la terre, au péché et au démon? « Seigneur, éclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme pas dans la mort! »

IIe CONSIDÉRATION. — L'HOMME DU PEUPLE.

Jusque-là, Antoine avait cherché un lieu de repos pour lui-même : il l'avait trouvé à l'ombre du grand François d'Assise. Il était apparu au monde et au cloître comme un savant docteur; mais, avant toute chose, il était missionnaire, et c'est sous ce point de vue que sa vie doit être étudiée. Désormais il sera l'homme de la parole, l'homme du peuple. Jésus-Christ, dans son éternelle sollicitude pour l'Eglise, conserve toujours au fond du sanctuaire une flamme vivifiante, et aux époques de trouble et d'obscurité, il la tire de dessous le boisseau et il la place sur

le chandelier pour éclairer tous ceux qui habitent dans la grande maison du monde. Antoine était un de ces élus. Ses talents et ses vertus le rendaient merveilleusement propre à la prédication. Véritable disciple et imitateur de Jésus-Christ, il communiquait aux peuples de sa plénitude et de son abondance. Mûri dans l'étude des saintes Ecritures, il tirait de cette source inépuisable la lumière, la chaleur et la force de ses discours. Outre ses manières pleines d'aisance et de politesse, outre sa voix forte, pénétrante et agréable, il parlait avec une onction admirable; la charité dont brûlait son cœur passait dans sa parole, et allait, comme un trait enflammé, embraser tous les cœurs. Supérieur aux considérations humaines, mais plein de tendresse pour ses frères qu'il voulait sauver à tout prix, il était ferme sans dureté et bon sans faiblesse; ses reproches mêmes avaient quelque chose d'aimant et de doux.

Le pape Grégoire IX l'ayant entendu prêcher à Rome en 1227, lui donna le nom d'*Arche du Testament*, voulant exprimer par là toute la richesse des talents et des vertus cachés dans le cœur du nouvel apôtre. Son extérieur seul était une prédication. Un jour, ayant invité un de ses frères à venir prêcher avec lui, il rentra au couvent sans avoir adressé au peuple aucune parole; le frère lui demanda pourquoi ils revenaient sans avoir prêché; Antoine lui répondit : « N'avons-nous pas prêché par la modestie de nos regards et la gravité de notre conduite? »

Saint Antoine n'était pas seulement l'homme du peuple, en ce qu'il lui lui distribuait le pain de la doctrine, la lumière de la vérité et le sel de la morale chrétienne; mais, au temps où il vivait, il était l'homme du peuple, en ce que, par sa puissante parole, il apaisait les dissensions civiles et désarmait la fureur des partis. En lisant les vieux historiens d'Italie, on suit avec effroi le développement d'un drame horrible : les villes sont armées contre les villes; les familles sont divisées; les peuples se déchirent; des tyrans sacriléges les torturent; c'est une désolation partout. Mais voilà que du pied de la croix partent deux grandes voix, deux puissantes milices, les Frères prêcheurs et les Frères mineurs; ils parcourent le monde, prêchant au nom du Dieu de paix la réconciliation et le pardon des injures. A la voix d'Antoine, les populations se calment, se taisent et font cercle autour de lui. Souvent il prêchait dans la campagne à un auditoire de trente mille hommes. La nuit on voyait les chemins couverts d'hommes, de femmes, de chevaliers, de nobles dames, de paysans, portant de grands flambeaux et accourant pour le sermon du matin. Bientôt Antoine commence au milieu d'un profond silence : les cœurs blessés s'adoucissent, les colères s'apaisent, les larmes coulent, les injustices sont réparées, les violences cessent, tout rentre dans le calme. Le tyran Ezzelino désolait alors Vérone et Padoue. Antoine arrive au palais et lui dit : « Cruel tyran, monstre insatiable, le jugement de Dieu te menace. Quand cesseras-tu de répandre le sang des chrétiens innocents et fidèles? » On crut que les gardes allaient massacrer l'audacieux apôtre. Mais non, le tyran tombe à genoux et promet satisfaction. Le zèle d'Antoine ne connaît pas de bornes : il parcourt toute l'Italie et le midi de la France, opposant un enseignement positif aux subtilités de l'erreur. Partout on le saluait comme l'infatigable marteau de l'hérésie. Un an avant sa mort, il se retira à Padoue, épuisé et malade; il prêcha encore pendant tout le carême. Enfin, Dieu l'appela à lui de bonne heure : il n'avait que trente-six ans quand il mourut, en 1231. Plusieurs années après, saint Bonaventure ouvrit son tombeau; le corps était en poussière, mais la langue, instrument de sa parole, était vive et vermeille. Le grand docteur la prit entre ses mains et la baisa, disant : « O langue bénie, qui toujours a loué Dieu et l'as fait bénir par les hommes, combien tu es précieuse devant Dieu! » Et elle fut déposée dans une châsse d'or.

Quel homme! quel saint! quel apôtre! Apprenons de lui à aimer, à servir le bon Maître, à lui sacrifier tout pour le retrouver dans l'éternité.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Qui fecit magna et inscrutabilia et mirabilia absque numero. (Job, v, 9.)

Revelat profunda de tenebris, et producit in lucem umbram mortis. (Id., xii, 22.)

Est lingua orationis, est et mitigationis et misericordiæ. (Id., xxxvi, 25.)

Dedit mihi Dominus linguam mercedem meam, et in ipsa laudabo eum. (Id., li, 30.)

Nominatus est usque ad novissimum terræ, et congregavit pereuntes. (1 Mach., iii, 9.)

Nouveau Testament. — Bonus homo de bono thesauro profert bona, et malus homo de malo thesauro profert mala. (Matth., xii, 35.)

2. — SS. PÈRES.

Interrogemus ipsa etiam miracula, quid nobis loquantur de Christo? Habent enim, si intelliguntur linguam suam. (S. Augustin., *Tr. 24 in Joan.*)

Doctor debet esse defensor fidei et debellator erroris. (Id., *Ep. ad Dulcitium.*)

Si quæris miracula, mors, error, calamitas, dæmon, lepra fugiunt, ægri surgunt sani, cedunt mare, vincula, membra, resque perditas petunt et accipiunt juvenes et cani; pereunt pericula, cessat et necessitas; narrent hi qui sentiunt, dicant Paduani. (Ecclesia, *in Officio sancti Antonii.*)

3 — COMPARAISONS

SUR LES MIRACLES DE SAINT ANTOINE DE PADOUE.

Interrogemus operata ab Antonio miracula, et videamus si non ipse solus fere tot operatus est, ac cæteri sancti simul.

1. Habacuc propheta a Jerusalem ab angelo delatus est Babyloniam, ut Danieli in lacu leonum alimenta præberet, et Antonius ab urbe Paduana miraculose translatus est Ulyssiponem, ut innocuum parentem de carcere educeret, et ab infami supplicio liberaret.

2. Apostoli post adventum Spiritus sancti prædicaverunt Judæis, Græcis, Latinis, barbaris, et unusquisque audiebat illos lingua sua loquentes; et Antonius Romæ concionem habens, et lingua portugalica utens, auditus est a variis populis diverso sermone loquentibus et a quovis ita concio intellecta est ac si suo fuisset idiomate locutus.

3. Magnus Antonius dæmonum viribus resistit et psalmum : *Miserere mei* decantans, tartareas illas legiones fugavit : Antonius quoque Paduanus a diabolo in gutture apprehensus, fortem illum debellavit hostem, dicendo hymnum : *O gloriosa Domina !*

4. Deiparæ auxilio, amputata a præfecto Damasci, Damasceni manus, fuit redintegrata, et Antonius suis orationibus tibiæ rejunxit abscissum adolescentis pedem.

5. Franciscus Paulanus compescit tempestates et in tranquillam serenitatem convertit; Antonius quasi aer suo obtemperaret imperio, a pluvia multa hominum millia exemit, quibus suo die concionabatur.

6. Oves tacent præstantque auditum Francisco ad eas concionem habenti, et Antonius ad confundendos hæreticos garrulos, ad littus maris prædicans, accedentes pisces, attente sermonem audiunt, neque aquis immergunt caput, nisi accepta Antonii benedictione.

7. Christus præsentiam suam multiplicat, simul in cœlo existens, et Saulo in terra apparens; et Antonius semel et iterum duobus videtur in locis. (*Tertullianus prædicans, concio de sancto Antonio de Padua.*)

8. Si per merita Antonii res perditæ quæ fortunam duntaxat respiciunt, recuperantur, quantum a fortiori recuperabuntur ejus intercessione quæ ad salutem pertinent? Igitur imploremus Antonium pro recuperanda Dei amicitia, pro acquirenda gratia et comparanda gloria. (Id., *ibid.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Piété dès ses plus tendres années.

Application à l'étude de l'Ecriture et de la théologie chez les Augustins.

Zèle pour aller propager la foi chez les Maures d'Afrique.

Humilité et austérités chez les Franciscains.

Onction et grace de conversion qu'il porte dans ses prédications.

GRACE des miracles qu'il opéra en grand nombre.

RENONCEMENT à sa charge de provincial et recueillement dans sa retraite au couvent de Padoue.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Par saint Bonaventure, *Serm. de Sanctis.*)

TEXTE : *Iste est frater vester parvulus, de quo dixeratis mihi.* (Gen., XLIII, 29.)

Beatus Antonius habuit in se sapientiam : 1. Angelorum quæ consistit in ministrando. — 2. Patriarcharum, quæ est similis sapientiæ viatorum. — 3. Prophetarum, quorum est prævidere futura et nuntiare. — 4. Apostolorum, quæ similitudinem habet cum sapientia mercatorum. — 5. Martyrum quæ est sicut sapientia bellatorum. — 6. Confessorum, sive doctorum, quæ èst sapientia magistrorum. — 7. Virginum quæ consistit in fugiendo mala et hominum consortia.

—

IIe PLAN.

(Par le même, *ibid.*)

Beatus Antonius commendatur : 1. Ab excellentia sanctitatis quæ intus ardebat in anima. — 2. A contemptu mundanæ sublimitaiis, sive ab amore propriæ vilitatis quam exterius ostendebat in vita. — 3. A celebri gloria nominis qua cunctis innotescit in fama.

—

IIIe PLAN.

(Vivien, *in Tertulliano prædicante*, t. VI.)

Antonius perfecta Trinitatis imago, repræsentans : 1. Patris potentiam. — 2. Filii sapientiam. — 3. Spiritus sancti munificentiam.

I. PARS. Antonius patris potentiam representat, miraculorum : 1. Multitudine. — 2. Magnitudine. — 3. Solitudine.

II. PARS. Antonius filii repræsentat sapientiam : 1. Futurorum prædictione. — 2. Secretorum cordis manifestatione. — 3. Verbi Dei prædicatione.

III. PARS. Antonius mutuatus est a Spiritu sancto : 1. Bonæ indolis comitatem. — 2. Sanctitatem. — 3. Liberalitatem.

—

IVe PLAN.

(Nouet.)

TEXTE : *Os justi meditabitur sapientiam.* (Ps. XXXVI, 30.)

1. Eloquence, zèle et sainteté de sa prédication. — 2. Puissance et efficacité de ses prières.

6. — ENCOMIA.

1. PATREM SUUM CALUMNIA OPPRESSUM A MORTE LIBERAT.

Servatum ob civem si dantur præmia quæ te
Servatum ob patrem, Dive, corona manet!
Natus erat vitæ genitori debitor, illi
Debitor est vitæ nunc Pater ipse suæ.

2. UTRUMQUE TESTAMENTUM MEMORITER TENUIT.

Testamenti arcam summus te mysta vocavit,
Vidit ubi eloquii larga fluenta tui.
Hinc memori merito sacra Biblia mente tenebas,
Numinis ut legem clauderet arca sinu.

3. EJUS LINGUA POST MORTEM INCORRUPTA PERMANET.

Nescit in tumulo tua, Dive, putrescere lingua,
Doctrinæ multo nam sale sparsa fuit.
(FASTI SACRI.)

O lingua benedicta, quæ semper Dominum benedixisti, et alios benedicere fecisti, nunc manifeste apparet quanti meriti extitisti apud Deum. (S. Bonaventura, *Lect.* VI, *de Translat. sancti Antonii,*)

A Gregorio nono Papa appellatur : *Arca Testamenti* et ab aliis ob puritatem fidei : *Flagellum Hæreticorum.*)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES.

Surius. — S. Antoninus, *in Summa*, 3 p., t. XXIV, c. III. — Act., Chronic. franciscanorum, t. I, l. V. — Bollandus. — Giry. — Proust. — Croiset. — Rorhbacher.

PANÉGYRISTES.

S. Bonaventure. — Vivien, *in Tertulliano prædicante.* — Nouet, *Vie de Jésus dans les saints.*

8. MARYYROLOGE. — S. Antoine de Padoue, c. — Sainte Félicole, v. et m. — S. Fortunat et Lucien, mm. — Sainte Aquiline, v. et m. — S. Pèlerin, év. et m. — S. Faudille, pr. et moine. — S. Triphile, év. — S. Agrice, év. — S. Psalmodie, solitaire. — S. Rembert, c,

14 mai. — SAINT BASILE LE GRAND,

ARCHEVÊQUE DE CÉSARÉE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE (IVe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT BASILE LE GRAND.

Basile naquit, vers la fin de l'an 329, à Césarée en Cappadoce. Il eut pour père saint Basile l'Ancien : sainte Emmélie fut sa mère. Il étudia avec le plus grand succès les belles-lettres à Césarée, à Constantinople et à Athènes. Sa ferveur et la régularité de sa conduite faisaient l'admiration de tous ceux qui le connaissaient. Ce fut dans cette dernière ville qu'il retrouva saint Grégoire de Nazianze, son ancien condisciple. Leur amitié était d'autant plus solide, qu'ils s'estimaient mutuellement.

Basile avait acquis de grandes connaissances, il s'était surtout appliqué à se perfectionner dans l'éloquence : aussi jouissait-il à Athènes d'une réputation telle, qu'on voulut l'y retenir, lorsqu'en 355 il quitta cette ville pour revenir à Césarée, où il ouvrit une école de rhétorique. Voyant qne les applaudissements qu'il recevait de toutes parts l'exposaient à la tentation de la vaine gloire, il résolut de renoncer entièrement au monde. Il donna la plus grande partie de ses biens aux pauvres et embrassa l'état monastique.

Après avoir parcouru la Syrie, la Mésopotamie et l'Égypte, il revint en Cappadoce et fut ordonné lecteur en 363. Il se retira ensuite chez son aïeul, dans le Pont : il y fonda plusieurs monastères d'hommes et de femmes, pour lesquels il composa divers ouvrages ascétiques.

Son humilité et sa patience étaient extrêmes. La moindre faute contre la chasteté lui faisait horreur. Durant une famine, il vendit ce qu'il avait conservé de ses biens pour soulager les indigents. Il partageait son temps entre la prière, le travail des mains et la méditation de l'Ecriture sainte.

Il ne portait qu'une tunique et un manteau, couchait sur la dure et veillait quelquefois les nuits entières. Chaque jour il ne faisait qu'un seul repas. Il cultivait avec saint Grégoire de Nazianze, qui était venu le joindre, un vaste jardin. Ils s'entr'exerçaient à la pénitence et aux autres exercices d'une vie véritablement religieuse.

Pour élever Basile au sacerdoce, il fallut qu'Eusèbe, son évêque, lui fit une sorte de violence. Plus tard Eusèbe, par une de ces faiblesses où tombent ceux qui ne veillent pas sur eux-mêmes, se brouilla avec Basile, qui retourna dans le Pont, où son ami alla le rejoindre.

Les ariens, protégés par l'empereur Valens, mettaient tout en œuvre pour s'emparer des églises de Césarée. Basile fut appelé par Eusèbe, qui était alarmé du danger que courait la foi. Le saint fit tant par son zèle et sa prudence, que les tentatives des ariens furent inutiles. Ses discours confirmèrent les peuples dans la doctrine de l'Eglise. Sa conduite lui gagna l'estime et l'amitié d'Eusèbe, qui mourut en 370. Basile fut élu pour lui succéder sur le siége de Césarée.

Le nouvel évêque prêchait matin et soir. Il établit la coutume de faire le matin la prière en commun. Son peuple communiait quatre fois par semaine et aux fêtes des martyrs. Il portait au plus haut point l'amour des pauvres et fonda un vaste hôpital, où il allait souvent pour consoler ceux qui souffraient et leur apprendre à faire un bon usage de leurs peines.

L'empereur Valens, qui continuait de protéger les ariens, voulut obliger les évêques catholiques à s'unir à eux par les liens de la communion; mais Basile les

retenait, tantôt par la solidité de ses écrits et de ses lettres, et toujours par son exemple. Valens tenta de gagner le saint, persuadé que, s'il tombait, sa chute en entraînerait beaucoup d'autres dans le même parti. Pour cet effet, il lui envoya Modeste, préfet du prétoire, courtisan habile et artificieux, qui, étant à Césarée, envoya chercher le saint évêque, le reçut avec beaucoup de civilité ; mais tous les efforts qu'il fit furent vains.

Le préfet, surpris et irrité de cette fermeté lui dit : L'empereur vous fait trop d'honneur ; puisque sa bonté n'a pu rien gagner sur vous, craignez sa justice et son indignation. — Que craindrais-je? dit le saint. — Vous pouvez craindre, dit Modeste, qu'on ne vous enlève vos biens, votre liberté et votre vie même. — Ces menaces me touchent peu, dit Basile : qui n'a rien ne craint point la confiscation ; quant à l'exil, je n'en connais point, n'étant attaché à aucun lieu ; si vous m'enfermez dans une prison, je serai plus content dans le fond d'un cachot que les courtisans auprès de leurs princes ; pour ce qui est des autres supplices que vous pouvez me faire souffrir, où les appliquerez-vous? Je n'ai pas un corps capable d'en soutenir aucun. Le premier coup est le seul que toute votre puissance puisse me faire souffrir. A l'égard de la mort, elle sera pour moi une grâce et un bienfait, et me mettra plus tôt en possession de la vue de Dieu, l'unique objet de mes désirs et l'unique but de mes actions. Modeste, encore plus surpris, s'écria que personne n'avait jamais osé lui parler avec tant de hardiesse. Peut-être, reprit Basile, n'avez-vous jamais eu à traiter avec un évêque, car il aurait tenu le même langage, s'il avait eu la même cause à défendre. Le préfet lui dit qu'il lui donnait le reste de la nuit pour délibérer sur le parti qu'il avait à prendre. Le saint répliqua : Je serai demain ce que je suis aujourd'hui.

Cette tentative ayant été inutile, on la renouvela deux autres fois sans plus de succès. A la fin, Modeste alla trouver l'empereur et lui dit : Seigneur, nous sommes vaincus : Basile est au-dessus des menaces ; il n'en faut rien attendre que par la force. L'empereur défendit de lui faire violence, et, ne pouvant se résoudre à accepter véritablement sa communion, par la fausse honte de paraître changer de parti, il ne laissa pas d'y participer extérieurement en se rendant à l'église pour assister aux saints offices. Il y vint le jour de l'Epiphanie, environné de ses gardes, et se mêla avec le peuple catholique. Quand il entendit le chant des psaumes, qu'il vit ce peuple immense et l'ordre qui régnait dans le sanctuaire et aux environs ; les ministres sacrés, plus semblables à des anges qu'à des hommes ; saint Basile devant l'autel, le corps immobile, le regard fixe, l'esprit uni à Dieu ; ceux qui l'environnaient, remplis de crainte et de respect ; un spectacle si nouveau pour Valens étonna ce prince.

On avait lieu d'espérer que cet empereur se déclarerait en faveur du saint évêque ; mais les ariens, qui l'obsédaient, reprirent bientôt le dessus et lui persuadèrent d'exiler Basile. L'ordre en fut donné, et, la nuit même qu'il devait être en exil, le fils unique de Valens tomba dangereusement malade ; l'impératrice fut agitée de songes terribles et de frayeurs qui la troublèrent. Son mari, se doutant que l'injure qu'on faisait à Basile était la cause de ces maux, l'envoya prier par les premiers de sa cour de venir visiter le jeune prince. Basile y alla aussitôt, et l'enfant fut guéri ; mais l'empereur l'ayant laissé baptiser par les ariens, il mourut. Valens s'endurcit encore contre ce coup de la main de Dieu qui le frappait. Les ariens profitèrent de nouveau de sa faiblesse et lui persuadèrent de nouveau de bannir Basile. L'ordre en étant tout dressé, on l'apporta à Valens pour qu'il le signât ; il prit trois fois le roseau dont on se servait alors au lieu de la plume pour le souscrire ; mais les trois roseaux se rompirent : alors sentant trembler sa main et saisi d'horreur, il déchira le papier, révoqua l'ordre et laissa saint Basile en paix.

Le prélat n'en profita que pour s'opposer avec un zèle toujours nouveau aux desseins des hérétiques. Enfin, ayant achevé sa carrière et entendu la voix de Dieu qui lui annonçait sa mort prochaine, il imposa les mains à plusieurs de ses disciples pour donner des évêques catholiques aux églises de sa dépendance ; et,

après avoir donné diverses instructions de piété à ceux qui l'environnaient, il acheva sa vie par ces paroles : Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, en l'an 379.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BASILE LE GRAND.

Texte : *Vos estis sal terræ. Vos estis lux mundi.* (Matth., v, 13-14.)

Quand Dieu envoie quelque grand saint à son Eglise, d'ordinaire ce n'est pas pour le salut seul de ce saint qu'il lui donne la sagesse et la science. Le spectacle édifiant de sa sainteté doit être au milieu des corruptions de ce monde comme un sel qui conserve et préserve tout ce qu'il touche, et sa science, sanctifiée par sa sainteté, doit devenir une lumière éclatante placée sur le chandelier pour éclairer tous ceux qui sont dans la maison de Dieu. Tel a été le plan du divin fondateur de l'Eglise quand il a dit à ses apôtres : « *Vos estis sal terræ. Vos estis lux mundi.* » Telle est aussi la double mission confiée aux successeurs des apôtres, aux docteurs de l'Eglise : « *Ipse dedit... alios autem pastores et doctores : ad consummationem sanctorum in opus ministerii... ut jam non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ.* » (Eph., iv, 11-12-14.

Tel fut saint Basile. Il fut envoyé de Dieu pour être à la fois le sel de la terre par la sainteté de sa vie, et la lumière du monde par la profondeur de sa science. Il a réalisé à la lettre le portrait du saint docteur retracé dans ces paroles de Jésus-Christ : « *Qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum.* » (Matth., v, 19.) Appelé grand presque de son vivant, il le fut en effet. Son éminente sainteté l'a placé parmi ceux dont il est écrit : « *Vos estis sal terræ;* » par sa science et son éloquence il est de ceux à qui il fut dit : « *Vos estis lux mundi.* »

Afin donc d'embrasser d'un coup d'œil toute la carrière de notre illustre héros, je divise ainsi mon sujet : *Vie privée du saint, vie publique de l'évêque-docteur.*

Ier POINT. — VIE PRIVÉE DU SAINT.

Je ne m'arrêterai pas à vous décrire la noblesse, les richesses et l'illustration de la famille de saint Basile : les grandes âmes, les saints surtout, ne cherchent point leur gloire dans ces vains titres des grandeurs humaines. Je détacherai seulement une circonstance de l'histoire de sa naissance : il fut l'enfant d'une sainte famille. Son père, saint Basile l'Ancien, sa mère, sainte Emmélie, son aïeule, sainte Macrine l'Ancienne, sainte Macrine, sa sœur aînée, saint Grégoire, évêque de Nysse, et saint Pierre, évêque de Sébaste, voilà son entourage dans son enfance. De saints parents forment de saints enfants. Hélas! d'où vient que de nos jours tant de malheureux parents ont à se plaindre des désordres de leurs enfants? *Qui sème des vents recueille des tempêtes.* (Os., viii, 7.) La principale source de tout ce mal, c'est l'absence, la faiblesse ou le vice de l'éducation domestique. L'exemple de la famille est nul ou mauvais, voilà pourquoi l'enfance est vide de vertus ou corrompue dans sa racine. Il n'en fut pas ainsi de saint Basile. Elevé sous les yeux de plusieurs saints, il conserva son âme innocente et pure, et quand vint l'âge où nos enfants se perdent, l'âge des études, des passions et des séductions du monde, il se trouva assez fort, assez vertueux pour résister au torrent. Evitant avec soin les liaisons dangereuses, il contracta une forte amitié avec un autre saint, Grégoire de Nazianze, dont l'exemple ne faisait que l'encourager dans la vertu. Avec le riche fond de l'éducation reçue dans sa famille, il passa plusieurs années à Césarée, à Constantinople, à Athènes, dans les écoles publiques, au milieu de toutes les séductions, sans être atteint par le souffle corrupteur des passions. Sa jeunesse resta pure. Mais une tentation autrement délicate lui était réservée : nommé professeur de rhétorique à Césarée, sa patrie, applaudi de tous comme un génie d'eloquence, il fut exposé à la vaine gloire. Mais les saints ont la

vue prompte et pénétrante; Basile s'effraya devant sa propre élévation; et, un jour, il échappa soudain à toutes les louanges du monde par une résolution que le monde ne put s'empêcher d'admirer. Il quitte tout pour s'ensevelir tout vivant, tout jeune encore, dans une profonde solitude. Famille, fortune, avenir, gloire humaine, il abandonne tout par la seule crainte de trop mal servir Dieu dans le tumulte du monde. Il se fait moine pour ne vaquer plus qu'à la seule affaire de son salut. Il devint le fondateur de la vie cénobitique dans le Pont et la Cappadoce.

Bientôt il forma à la sainteté d'autres âmes également fatiguées du monde; il fonde des monastères qu'il gouverne pendant plusieurs années; il se multiplie pour être le sel préservateur de ces jeunes gens et de ces vierges qui voulaient servir Dieu dans la solitude. C'est alors que sa vertu brilla dans tout son éclat. Il se dépouilla de tous ses biens en faveur des pauvres pour être plus pauvre qu'eux. Il couche sur la dure, porte le cilice, ne vit que de pain et d'eau, mortifie son corps au point qu'il semble n'être plus qu'un cadavre. Quelle soif de la solitude, quel besoin de pénitence, quelle humilité à un âge où il pouvait si facilement briller dans les cercles du monde! Quel spectacle que l'ensemble de toutes ces vertus qui, en le sauvant lui-même, devenaient une école vivante pour des milliers d'autres : *Vos estis sal terræ!*

Il ne manquait plus à Basile que le caractère sacerdotal. Il fut ordonné prêtre, malgré les réclamations de son humilité, et dès lors il ajouta à ses œuvres ordinaires celle de la prédication. Quel contraste qu'une telle vie avec notre mollesse, notre orgueil, notre lâcheté et nos passions!

J'entre dans sa vie publique.

IIe POINT. — VIE PUBLIQUE DE L'ÉVÊQUE-DOCTEUR.

Nommé archevêque de Césarée, saint Basile se surpassa autant qu'il avait surpassé les autres. Ses vertus prennent alors, ainsi que sa vie, plus d'extension au-dehors. La lumière est placée sur le chandelier. Après s'être sanctifié lui-même dans le silence de la vie ascétique, il va désormais répandre autour de lui les grâces, la lumière, la science, l'amour de Dieu, qu'il avait amassés dans la solitude. Quel zèle pour distribuer à ses fidèles le pain de la parole de Dieu! mais aussi quels chrétiens que ceux de ces beaux siècles de la foi! A la voix de leur bien-aimé pontife, ils venaient chaque matin, avant le lever du soleil, faire en commun la prière et chanter des cantiques au Seigneur. Il prêchait soir et matin, et telle était l'avidité de son peuple à entendre ses ravissantes instructions, qu'il se vit obligé de les faire lors même que la faiblesse et la maladie lui rendirent cette fonction presque impossible. Aussi quels fruits de salut ne produisit-il pas parmi ces âmes ferventes que l'on voyait à la table sainte le dimanche, le mercredi, le vendredi, le samedi, et à toutes les fêtes de martyrs. Pourquoi, M. F., le monde est-il aujourd'hui si lâche, si corrompu, si méchant? Ah! c'est qu'il fuit la chaire catholique, c'est qu'il abandonne la table sainte où le pain des forts et le vin qui fait germer les vierges, sont distribués pour la sanctification des âmes.

Là aussi, saint Basile apprenait cette immense charité qui embrasse dans un même élan d'amour surnaturel Dieu et les membres souffrants de Jésus-Christ. Il conçut et exécuta le premier l'idée de ce que nous appelons *établissement de charité*. Il fonda, dans sa ville épiscopale, un hôpital pour les pauvres, qui fut si bien son œuvre qu'on l'appela *Basiliade*. Que de fois il allait dans ce vaste rendez-vous de la misère consoler les malheureux et les instruire à faire un bon usage de leurs peines : *Vos estis lux mundi*.

Quel courage, quelle fermeté pour soutenir l'unité et l'intégrité de la foi! L'empereur Valens veut le forcer à communiquer avec les ariens. Il le flatte, le menace de l'exil, du supplice, de la mort. Voici la noble réponse du saint au préfet de l'empereur : Celui qui n'a rien est à couvert de la confiscation. Je ne possède que quelques livres et les haillons que je porte; je ne m'imagine pas que vous soyez

jaloux de me les enlever. Quant à l'exil, il ne vous sera pas facile de m'y condamner ; reste le ciel, et non le pays que j'habite, que je regarde comme ma patrie. Je crains peu les tourments ; mon corps est dans un tel état de maigreur et de faiblesse, qu'il ne pourra les souffrir longtemps : le premier coup terminera ma vie et mes peines. Je crains encore moins la mort, qui me paraît une faveur ; elle me réunira plus tôt à mon Créateur, pour qui seul je vis. » « Nous sommes vaincus, dit le prince, cet homme est au-dessus des menaces. » Quel triomphe pour la foi : *Vos estis lux mundi*. Que fait Basile pour se venger de ses persécuteurs? Il prie sur le fils mourant de Valens et le rend miraculeusement à la vie ; il guérit de même et gagna à Dieu le préfet du tyran. Je ne dis rien de ses autres miracles, de ses voyages, de ses nombreuses relations, des négociations importantes dont le chargeait la confiance des princes et des peuples, de ses luttes contre l'hérésie, des innombrables conversions qu'il opéra dans tout le cours de son brillant épiscopat. On peut en juger par les titres qu'on lui donna : le *flambeau de l'univers*, l'*honneur et l'ornement de l'Eglise*, un *homme inspiré de Dieu*, le *grand Basile*, etc. Il mourut le 1er janvier 379, âgé de cinquante-un ans. Quelle vie, quelle mort ! M. F., que faisons-nous en comparaison des saints? Dieu peut-il nous dire : *Vos estis sal terræ. Vos estis lux mundi.*

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ibat proficiens atque succrescens, donec magnus vehementer effectus est. (Gen., XXVI, 13.)

Terra mota est, cœlique ac nubes distillaverunt aquis. (Exod., V, 4.)

Erat vir quispiam in solitudine Maon, et possessio ejus in Carmelo et homo ille magnus nimis. (I Reg., XXV, 2.)

Non secutus est quisquam domum David, præter tribum Juda solam. (III Reg., XII, 20.)

Magnus consilio et incomprehensibilis cogitatu, cujus oculi aperti sunt super omnes vias. (Jerem., XXXII, 19.)

Nouveau Testament. — Fui gratus Deo, eruditus omni sapientia ; et erat potens in verbis et in operibus suis. (Act., VII, 20-22.)

Hic est qui fuit in Ecclesia cum patribus nostris, qui accepit verba vitæ dare nobis. (Id., *ibid.*)

Potens sit (Episcopus) exhortari in doctrina sana. (Tit., I, 9.)

2. — SS. PÈRES.

O fidelis Basili ! velut Abel acceptus es ; et sicut Noe salvatus ; tanquam Abraham amicus Dei vocatus ; ut Isaac pro victima Deo oblatus ; instar Jacob tentationes fortiter tulisti, et sicut Joseph glorificatus es magnifice ; ut Moyses Pharaonem posteriorem virga crucis demersisti, mare passionum secans. Ut Aaron summus sacerdos Domini fuisti ; ut Jesus filius Nave inimicos in fugam vertisti. Ut Phinees æmulator gratia dignus habitus ; ut Isaias spirituali igne mundatus ; ut Ezechiel sedentem super Cherubim spectasti ; ut Daniel ora leonum obturasti, et sicut tres pueri adversariorum flammam recte conculcasti ; instar Petri prædicasti, instar Pauli docuisti, instar Thomæ filium Dei passum confessus es. Instar Matthæi, Marci, Lucæ, Joannis, de rebus divinis disseruisti ; instar Apostolorum iniquos erudisti, impios convertisti, et Deo gratus fuisti. (S. Ephræm., *in Encomio de S. Basilio.*)

Vox desuper audita est : Ephræm, Ephræm ! quemadmodum vidisti columnam hanc ignis, ejusmodi est illi Basilius. (S. Amphilochius, Iconii Episc., *de S. Basilio et Ephræm.*)

Splendida et lucens Ecclesiæ fax fuit Basilius. (S. Gregor. Naz., *Orat.* 20.)

Clades illi et calamitas erat, quod non sæpe posset martyrum pro veritate certamina imitari. (Id., *Orat. funeb. de S. Basilio fratre suo.*)

3. — COMPARAISONS.

Abraham. Ut Abraham fuit seminarium posteritatis sanctæ. (Lobbet., *in Glor. Patr.*)

Joseph. Basilius magnus Joseph fuit

secundus, ac novus frumenti distributor. (S. Gregor. Naz., *Orat in funere D. Basilii.*)

APIS. Noluit siquidem fratrum suorum turmas intra unius monasterii ambitum continere, sed instar apum, quæ de alvariis exeuntes ad alia subinde loca evolare solent, per totum Orientem sui ordinis colonias fecit prævalere. (Id., *ibid.*)

ACIES. Adversus Arianos terribilis ut castrorum acies ordinata. (Ibid.).

COLUMBA. Sicut columba in caverna maceriæ, in palæstra pœnitentiæ, absconditus morabatur. (Sigismundus Kahel Abb. Luc., *in vita S. Norberti.*)

MALLEUS. Hereticorum fuit malleus.

MURUS. Percussus ense non læditur, quia sui securus stat veluti murus. (*Elog. Rhytm.*, p. 3.)

OCULUS. Oculus es orbis, magnifica vox ac tuba, regiusque dicendi splendor. (S. Gregor. Naz., *Ep. 14 ad Basil. magnum.*)

MULTA. Fidei fulcimen, veritatis canon, Ecclesiæ caracter, canities prudentia referta, humanæ vitæ ac virtutis victor, fidus minister, sacerdos magnus, Spiritus sancti habitaculum. (Id., *Ep. 28 ad Simpliciam hæreticam.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

FIDÉLITÉ DANS L'AMITIÉ. Son amitié avec saint Grégoire de Nazianze, commencée à Athènes lorsqu'ils étudiaient les belles-lettres ne s'éteignit qu'à sa mort.

AMOUR DE L'ÉTUDE. Son amour persévérant de l'étude en fit un trésor de science et le rendit l'oracle de l'Orient.

AMOUR DE LA PAUVRETÉ. Il fait lui-même ainsi à l'empereur la déclaration de ses revenus : *Reditus Episcopatus mei sunt : unus ager, una mola, domus una, oves quadraginta, octo palmæ, tres fici, parvus hortus. Quorum ego me dominum non censeo, sed dispensatorem, cum mihi eorum incumbat cura ut inde pauperes alantur.* (S. Basil., *in Epist. ad Julian.*)

GRANDEUR D'AME. Ses admirables réponses au préfet Modeste, envoyé auprès de lui de la part de l'empereur Valens, pour le gagner à l'arianisme, montrent avec éclat qu'il possédait les plus hautes qualités de l'âme.

5. — PLANS DIVERS.

ANCIENS.

Ier PLAN.

Encomium in Sanctum ac Magnum Basilium.
(A sancto Ephræm Syrio.)

I. De variis virtutibus sancti Basilii.

II. De ejus singulatim constantia.

III. De ejus sana doctrina et sanctitate.

—

IIe PLAN.

Oratio funebris in laudem Basilii Magni.
(A sancto Gregorio Nazianzeno.)

I. Quam difficile et arduum sancti Viri encomium.

II. De Basilii parentum laude ac pietate.

III. Basilii vita a prima ætate ad ultimam.

IV. Basilii magni et Gregorii Nazianzeni amicitia.

V. Basilii scientia absolutissima.

VI. Basilii antistitis dignissimi virtutes.

VII. Basilii constantia et sancta audacia pro fide.

VIII. Illius viri sancti eleemosynæ multæ.

—

IIIe PLAN.

Sermo catechetistus in D. Basilii memoriam.
(A Theodoro Studito.)

I. De virginitate.

II. De virginum laude.

III. De contemplatione.

—

MODERNES.

Ier PLAN.

FAMILLE ET AMITIÉ.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Sa famille est le modèle des familles chrétiennes.

II. Son amitié avec saint Grégoire de Nazianze est le modèle des saintes amitiés.

—

IIe PLAN.

SCIENCE ET HUMILITÉ.

(Le même.)

I. Science du saint : 1. Il sait allier la science avec la sainteté. — 2. Il est le modèle de la jeunesse studieuse.

II. Humilité du saint : 1. Humilité au milieu de ses religieux. — 2. Humilité au milieu de ses ouailles.

—

IIIe PLAN.

MOINE ET ÉVÊQUE.

(Le même.)

I. Saint Basile, fondateur de la vie monastique en Orient : 1. Ses règles sont un chef-d'œuvre de sagesse. — 2. Ses rares vertus comme religieux.

II. Saint Basile, modèle des évêques : 1. Par sa science. — 2. Par ses vertus. — 3. Par sa doctrine. — 4. Par sa fermeté.

6. — ENCOMIA.

1. MAGNI COGNOMEN ADEPTUS EST.

Cedat Alexander Magni tibi nomen. Eoum
Ille orbem domuit, subjicis ipse stygem.

2. AD VALENTEM IMPERATOREM.

Tentabas frustra magnum proscribere, Cæsar;
Exilium, Divo, totus hic orbis erat.

3. SANCTUS BASILIUS OCCLUSAS ECCLESIAS FORES PRECIBUS APERIT.

Quid mirum precibus templi te pandere valvas?
Hac clavi reseras limina clausa poli.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

Saint Ephrem, in Encomio sancti Basilii Magni. — Saint Grégoire de Nazianze, Oratio funebris in laudem Basilii Magni. — Saint Amphiloque, de sanctis Basilio et Ephræm. — Théodore Studite, Sermo catechistus in sancti Basilii memoriam.

HAGIOLOGUES.

Bade. — Uzuard. — Adon. — Surius. — Bollandus et tous les hagiographes postérieurs. Les uns placent cette vie au 2 janvier, les autres au 14 juin.

8. MARTYROLOGE. — S. Basile, év. — S. Elisée, prophète. — S. Marcien, id. — SS. Valère et Rufin, mm. — SS. Anastase, pr., Félix, moine, et Digne, v., martyrs. — S. Méthode, év. — S. Méthère, id. — S. Quintien, id. — S. Bobon, id. — S. Léofoire, id.

15 juin. — SAINTS VITUS, MODESTE et CRESCENCE,

(IVe SIÈCLE.)

VIES DES SAINTS VITUS, MODESTE ET CRESCENCE.

Vitus ou Gui, étant encore très-jeune, fut baptisé à l'insu de son père, qui, lorsqu'il l'eut appris, ne négligea rien pour détourner son fils de la religion chrétienne. Le trouvant inébranlable dans sa résolution, il le livra au juge Valérien pour qu'i le fit châtier à coups de verges; mais comme il n'en persista pas moins dans son sentiment, on le rendit à son père. Tandis que celui-ci songeait à le punir plus durement, Vitus, averti par un ange, partit pour une terre étrangère, accompagné de Modeste et de Crescence, chargés l'un et l'autre de son éducation. Il acquit dans l'exil une telle renommée de sainteté que le bruit en alla jusqu'à Dioclétien, qui le fit appeler pour délivrer son fils tourmenté du démon. A peine lui eut-il rendu ce service, que l'empereur, sans doute par reconnaissance, tenta, à l'aide des promesses les plus magnifiques, de lui faire adorer ses fausses divinités. Comme il ne put y parvenir, il l'envoya en prison chargé de chaînes, et en même temps avec lui ses compagnons Modeste et Crescence. Convaincu que leur constance ne faisait que s'en augmenter, pour en triompher il ordonna de les jeter dans une grande chaudière remplie de plomb en fusion, de résine et de poix bouillantes. Les martyrs, à l'exemple des trois jeunes Hébreux précipités dans la fournaise, chantèrent alors des hymnes à la gloire de Dieu. Otés de là, on les exposa à la fureur d'un lion; mais cet animal, se couchant auprès d'eux, leur léchait les pieds; l'empereur, enflammé de colère, parce qu'il voyait la multitude que ce miracle remplissait d'émotion, donna l'ordre de les étendre sur un lit de fer, de leur y couper les membres et de leur arracher les os. Au même moment il y eut des coups de tonnerre, des éclairs et de violentes secousses de tremblements de terre qui renversèrent les temples des faux dieux, et écrasèrent beaucoup de monde. Une dame noble du nom de Florentia, après avoir embaumé les reliques des martyrs, les ensevelit avec honneur.

PANÉGYRIQUE DE SAINTS VITE, MODESTE ET CRESCENCE.

TEXTE : *Probasti cor meum et visitasti nocte; igne me examinasti, et non est inventa in me iniquitas.*
(Ps., XVI, 3.)

Avant d'envoyer ses apôtres dans le monde, Jésus-Christ leur avait dit : « Vous serez mes témoins à Jérusalem et partout ailleurs. » Et tous ont versé leur sang en témoignage de la vérité qu'ils enseignaient. Ainsi Dieu demande sans cesse à son Eglise le témoignage du sang; il y choisit des âmes à qui il fait l'honneur de dire : « Vous serez mes temoins! » Et voilà pourquoi il y a eu dans tous les siècles des persécutions contre l'Eglise : Dieu le permet pour le triomphe de la vérité; les persécutions passent, les persécuteurs meurent, mais la vérité reste et triomphe, affirmée qu'elle est par le sang des martyrs. Je voudrais, M. F., vous faire bien comprendre ce que c'est que le martyre aux yeux de Dieu et de l'Eglise en ce jour, fête des saints Vite, Modeste et Crescence. Je dis : *c'est un acte de foi,* première considération; *c'est un acte d'espérance,* deuxième considération; *c'est un acte d'amour,* troisième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — LE MARTYRE EST UN ACTE DE FOI.

Le martyre est tellement un acte de foi que Dieu et le monde y mettent les vrais fidèles à l'épreuve. Ainsi Jésus-Christ prédit à ses apôtres qu'on les maltraitera, qn'on les chassera des synagogues, qu'on les mettra à mort à cause de lui; mais vous serez mes témoins, vous saurez plutôt mourir que d'abandonner la vérité. Ainsi, aux yeux de Dieu, verser son sang c'est faire la plus énergique profession de foi dont l'homme soit capable; les martyrs peuvent dire à Dieu : « Seigneur, vous avez sondé mon cœur; vous m'avez visité pendant la nuit, vous m'avez éprouvé par le feu, et il ne s'est point trouvé de péché en moi. » Oui, par le martyre, Dieu met la foi de ses serviteurs à l'épreuve; il met d'un côté la parole de l'homme, la volonté de l'homme, le monde, ses promesses et ses menaces, et de l'autre l'Evangile, la croix de Jésus-Christ, ses promesses et ses menaces, et il dit à ses serviteurs : choisissez; à qui croyez-vous? De quel côté voulez-vous être? Avec le monde ou avec moi? Et le martyr proclame tout haut : Je suis et je reste avec vous, Seigneur. Et alors le monde le persécute et le fait mourir, et son sang crie vers le Ciel et en face du monde : « Je crois en Dieu! »

Les persécuteurs eux-mêmes l'entendaient ainsi. Quand ils traquaient les chrétiens comme des bêtes sauvages, ils leur demandaient bien : « Qui êtes vous? Que croyez-vous? Voulez-vous sacrifier aux dieux, abandonner Jésus-Christ? » Ils posaient clairement ces questions. C'était donc leur demander une profession de foi publique; c'était placer d'un côté le paganisme, et de l'autre le christianisme. Aussi les martyrs répondaient : « Je suis chrétien! Vos idoles sont des démons que je déteste; je méprise au même degré vos promesses et vos menaces. Je sais mourir, mais quitter Jésus-Christ, apostasier, jamais! » Après ces déclarations solennelles, commençaient les tortures; tout ce que la haine, la vengeance, la cruauté pouvaient inventer, était employé pour faire souffrir les enfants de l'Eglise; on torturait leur corps et chacun de leurs membres par mille supplices ; on torturait même leur âme en l'exposant aux plus infâmes tentations; on torturait leur conscience en la livrant à des corrupteurs salariés; mais le martyr, inébranlable dans sa foi, ne cessait de dire : « Je suis chrétien ! Laissez-moi mourir pour prouver ma foi et mes convictions; et leur dernière parole était encore un acte de foi mêlé à leur sang. Et c'est ainsi que depuis dix-huit siècles le sang chrétien coule, tantôt ici, tantôt là, pour éclairer le monde, toucher les âmes, les réveiller de leur torpeur, convertir les pécheurs, les impies et les lâches. Cette longue traînée de sang qui a commencé au Calvaire et qui ne finira qu'au dernier jour du monde, est une prédication et une morale en action; l'impiété même est forcée de dire : « Je crois à des témoins qui se laissent égorger.» Le martyre est donc un acte de foi.

IIe CONSIDÉRATION. — C'EST UN ACTE D'ESPÉRANCE.

Que de fois les tyrans offraient aux martyrs tout ce que le monde a de plus flatteur pour les engager à adorer leurs dieux : honneurs, plaisirs, richesses, même la gloire de monter sur le trône d'un roi ou d'un empereur, voilà les promesses qu'on leur faisait. Mais les saints avaient d'autres promesses de la part de Dieu : « Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père. » Ils avaient mis leur espoir en Dieu et en la vie éternelle : le ciel était le royaume qu'ils ambitionnaient ; là les attendait une couronne plus belle et plus durable que les fragiles couronnes de la terre. C'est cette pensée qui donnait un courage extraordinaire aux petits enfants, aux faibles vierges, aux femmes âgées, aux vieillards. Alors ils se disaient avec saint François : « Oh ! que la terre me paraît méprisable, quand je regarde le ciel ! » On leur promettait des honneurs ; ils répondaient : « Je n'en veux point, car j'attends des honneurs plus durables, des honneurs éternels ; on leur offrait des plaisirs ; ils répondaient : il y a des plaisirs et des joies qui dureront éternellement au ciel, et c'est là ce qui m'est promis, si je reste fidèle ; on leur offrait des richesses ; ils répondaient : les richesses de ce monde passent, nous en attendons qui sont éternelles. Ainsi leur âme était élevée au-dessus de tous les avantages que la terre peut donner, parce qu'ils avaient fait la différence entre les promesses du monde et celles de Dieu. Le monde promet beaucoup et tient peu ; Dieu au contraire donne plus encore qu'il ne promet : « Il n'est entré dans l'esprit, ni dans le cœur de personne ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. » Ils savaient que Dieu a dit : « Malheur à l'homme qui se confie en l'homme ! » Mais ils disaient avec le roi-prophète : « J'ai espéré en vous, Seigneur, et je ne serai jamais confondu. »

Aussi ont-ils obtenu une double gloire : celle de ce monde et celle de l'autre. Le nom de leurs tyrans sont oubliés ou maudits, le leur est en vénération dans tout l'univers catholique. Apprenons des martyrs que l'Eglise honore en ce jour à mettre en Dieu tout notre espoir.

IIIe CONSIDÉRATION. — C'EST UN ACTE D'AMOUR.

Notre salut ou notre condamnation dépend de l'objet de notre amour. Jésus-Christ a dit : « La première et la plus grande loi est : Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces. » Par conséquent, Dieu doit être l'objet principal de nos affections ; nous devons l'aimer plus que toutes choses, même plus que notre vie. Cet amour, nous devons le témoigner à Dieu par l'accomplissement exact de sa volonté exprimée dans ses préceptes et ceux de son Eglise. Jésus-Christ dit : « Celui qui m'aime, observe mes commandements. » Saint Paul dit : « Celui qui n'aime pas Jésus-Christ est maudit ! » Or, qu'est-ce que le monde opposait à cette loi de l'amour ? Il voyait les martyrs disposés à mourir plutôt que d'offenser Dieu, et alors il employait tous les moyens imaginables pour les tromper, corrompre leur cœur, et les tenter par les plus flatteuses propositions. On livrait l'enfance et la jeunesse à des êtres vieillis dans la plus affreuse corruption ; on faisait briller à leurs yeux les plus belles promesses ; on leur proposait les alliances les plus honorables selon le monde. Tout était mis en œuvre pour déplacer leurs affections, les détacher de Dieu et les ramener à la créature. On les prenait donc par les côtés les plus sensibles, par les sentiments les plus naturels. Ainsi on mettait d'un côté le monde et ses plus brillantes illusions, de l'autre la conscience des victimes. Que faisaient les saints ? Ils disaient comme sainte Agnès quand le préfet de Rome lui proposa de l'épouser : « Vous venez trop tard ; il y a quelqu'un à qui j'ai promis mon cœur depuis longtemps et qui surpasse tous les amis de la terre. » Ils méprisaient les tristes et indignes jouissances de la nature pour jouir des joies intimes d'un cœur pur. En un mot, ils aimaient Dieu plus qu'eux-mêmes, plus que leur vie : ils mouraient

avec joie pour échapper aux hommes et aux choses du temps. L'amour pour Dieu était le glaive qui les faisait mourir. Le martyre est donc un acte d'amour.

Voilà les saints, M. F., voilà comme ils méprisaient ce que nous estimons tant; voilà comme ils craignaient le péché, comme ils aimaient Dieu. Et nous, que faisons-nous pour lui? La foi qui nous anime nous élève-t-elle au-dessus de tous les intérêts temporels, quand il s'agit des interêts de Dieu, du ciel ou de notre âme? Notre espérance nous a-t-elle appris à ne point mettre notre confiance dans les créatures, mais de tout attendre de Dieu? Notre amour est-il plus fort que toutes les tentations, plus fort que la mort? Qui est le premier dans nos affections? Pour qui vivons-nous? A qui pensons-nous le plus souvent et le plus volontiers? Pour qui travaillons-nous? Est-ce pour Dieu comme il l'exige? Enfin s'il fallait mourir pour lui rester fidèles, serions-nous prêts à lui offrir ce dernier et suprême sacrifice. O Seigneur, donnez-nous la foi, l'espérance et la charité de vos martyrs!

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de saint Vite. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Transeuntes mare per ratem liberati sunt. (Sap., v, 5.)

Jussit ut ligatis pedibus Sidrach, Misach et Abdenago mitterent eos in fornacem ignis ardentis. Et confestim viri illi vincti, cum braccis suis et tiaris et calceamentis et vestibus missi sunt in medio fornacis ignis ardentis. (Dan., III, 20-21.)

Viri autem hi tres ceciderunt in medio camino ignis ardentis, colligati, et ambulabant in medio flammæ laudantes Deum et benedicentes Domino. (Id., *ibid*, 24.)

Nouveau Testament. — Eritis odio omnibus propter nomen meum. (Matth., x, 22.)

Tradet autem frater fratrem in mortem et pater filium. (Id., *ibid*, 21.)

Injicient vobis manus suas et persequentur, trahentes ad reges et præsides propter nomen meum. (Luc., XXI, 12.)

2. — SS. PÈRES.

Adolescentibus utile est ut claros et sapientes viros sequantur, quoniam qui congreditur sapientibus, sapiens est, et ad instructionem plurimum proficit et ad probitatis testimonium. (S. Ambros., *Offic.*, l. II.)

Adolescentium pædagogus crux est. (S. J. Chrysost., *Hom .de Cruce.*)

Quam pulcra et splendida gemma morum est verecundia in vita et vultu adolescentis, quam vera et minime dubia bonæ spei nuntia, bonæ indolis index? virga disciplinæ, specialis gloria conscientiæ, famæ custos, vitæ decus, virtutis sedes, virtutum primitiæ, naturæ laus, et insigne totius honesti. (S. Bernard., *in Cant. Serm.*, 86.)

3. — COMPARAISONS.

1. Sicut in senibus sobrietas et morum perfectio requiritur, ita in adolescentibus obsequium et subjectio et obedientia rite debetur. (S. Cyprian., *de XII Abusionibus.*)

2. Sicut in senibus gravitas, in juvenibus alacritas, ita in adolescentibus verecundia, velut quadam dote commendatur naturæ. (Id., *ibid.*)

3. Sicut superbia equi indomiti, præcipitio prona est, ita lascivia adolescentis indisciplinati, peccati ruinæ proxima est. (S. Bernard., *de Ordine vitæ.*)

4. Sicut oliva et uva priusquam ad usum valeant humanum, premi debent in torculari; ita debet homo persecutionem pati, priusquam idoneus sit ad regnum cœlorum. (S. Augustin., *Serm.* 8.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE S. VITE.

Fermeté dans sa foi, tout enfant encore, lorsqu'on le fait passer par les verges.

Constance inébranlable devant le tribunal de Dioclétien, résistant aux promesses les plus séduisantes, endurant les chaînes et la prison.

Sainte joie, comme les enfants de la fournaise, lorsqu'il est jeté avec ses compagnons dans une chaudière de plomb en fusion.

Modèle du jeune martyr chrétien.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Chaque âge trouve des modèles à imiter dans nos saints.

II. Saint Vite, héroïque martyr de douze ans, est un des admirables modèles de l'adolescence.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

Nous devons supporter les tribulations dès notre bas âge : 1. Avec résignation. — 2. Avec foi. — 3. Avec une sainte joie, comme ont fait les saints, et particulièrement ceux que nous honorons en ce jour.

6. — ENCOMIA.

1. JUSSU DIOCLETIANI IN ARDENTEM OLLAM CONJECTUS NON LÆDITUR.

Flammivomam, Cæsar, Vitum dimittis in ollam
Quæ liquido plumbo, quæ pice tota tumet.
Sentit at in mediis frigentia balnea lymphis,
Et puer ex piceis purior exit aquis.

2. SANCTUS VITUS DUODENIS POST VARIA TORMENTA, GLORIOSI MARTYRII CURSUM CONSUMMAT.

Impavidus martyr ferventes pertulit ollas,
Vincla, picem, plumbum, flagra, trucesque feras.
Si vetæ numeres annos, hunc jure puellum;
Si palmas, dices occubuisse senem.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Bède. — Uzuard. — Adon. — Surius. — Bollandus. — Giry. — Ribadeneira. — Croiset. — Rorhbacher.

8. MARTYROLOGE. — SS. Vite, Modeste et Crescence, mm. — S. Hesycluris, soldat, m. — — Sainte Beluide, m. — S. Dule, id. — Les saintes martyres Libye et Léonide, sœurs, et sainte Eutropie, âgée de douze ans. — S. Landelin, ab. — S. Abraham, c. — S. Orsise, religieux. — S. Bernard d'Aoste, archid. —S. Hilarien, m. — S. Lohière, év. — S. Vouger, id.

---

16 juin. — SAINT FRANÇOIS RÉGIS, jésuite.

(XVIIe SIÈCLES.)

VIE DE SAINT FRANÇOIS RÉGIS.

Jean-François, né le 31 janvier 1507, au village de Foncouvert, en Languedoc, de très-nobles parents, eut le bonheur d'appartenir à Dieu, dès son enfance. A l'âge de cinq ans, ayant entendu sa mère parler des peines éternelles des damnés, il en conçut une grande horreur, et il résolut de ne jamais les mériter. Il aimait les choses sérieuses, les jeux enfantins lui étaient insipides : l'église, où il épanchait sa jeune âme, en présence de Jésus au tabernacle, au pied de la douce Marie, la mère des enfants pieux, était le lieu de sa prédilection. Au collége, il fut un modèle d'édification pour ses jeunes camarades.

A dix-huit ans, étant tombé malade, il songea plus sérieusement encore à son éternité; après sa convalescence, il fit une retraite pour se choisir un état de vie, et il s'y décida pour la compagnie de Jésus, où il entra le 8 décembre 1616, dans la maison de Toulouse. Après les deux ans de de noviciat, qui furent deux ans d'une vie céleste, il alla, pour achever ses cours, à Cahors, puis à Tournon, où il mérita d'être appelé l'*ange du collége*. Il fut ensuite chargé d'enseigner les belles-lettres à Billom, à Auch, au Puy : aimant ses élèves comme une mère aime ses enfants, il les faisait marcher d'un pas égal dans les sciences et dans les vertus. Alors seulement il fut envoyé à Toulouse pour y étudier la théologie, dans laquelle un esprit ainsi préparé fit des progrès immenses. Chaque nuit il quittait sa couche, et allait puiser, au pied des autels, la science du cœur, et comme on le dénonçait pour ce trouble nocturne : « Laissez, dit le supérieur, cet ange a ses douces communications avec son Dieu. »

En 1630, François reçut l'ordre de se préparer à la prêtrise; il célébra sa première messe avec une incroyable ferveur; son cœur s'en alla tout en larmes pendant la durée des saints mystères. La peste ayant alors éclaté à Toulouse, il y fit

son noviciat de charité, avec un dévouement sans bornes. Ses supérieurs, voyant en lui une vocation sublime pour la vie apostolique, le destinèrent à l'œuvre des missions. Le Vivarais, le Vélay et le Forez furent le champ donné à son zèle, et ce champ, il le cultiva pendant dix années avec un succès prodigieux. Il passait l'été dans les villes, et l'hiver dans les campagnes. Ses discours étaient simples et familiers, mais remplis de mouvements vifs et tendres, prêchés avec une véhémence qui parfois lui coupait la voix, et une onction qui pénétrait les cœurs les plus durs: il entraînait la foule partout où il parlait. Il passait les matinées entières à l'église, en chaire ou au saint tribunal, et les soirées dans les prisons, les hôpitaux ou les rues, à courir après les brebis égarées, surtout les pauvres, objet de sa plus ardente dilection.

Jamais les rigueurs de la mauvaise saison, dans ces âpres pays de montagnes, n'arrêtèrent ses pas, ne suspendirent même sa marche; on eût dit qu'il avait un courage de bronze. Ses austérités étaient cependant extraordinaires; sa nourriture était du pain et de l'eau, un peu de lait ou quelques fruits; jamais, dans le cours de ses missions, il ne goûta ni viande, ni poisson, ni œufs, ni vin. Il ne quittait point son cilice, il mâtait sa chair innocente par de rigoureuses disciplines, et il prenait quelques heures de repos à peine, sur un banc ou sur la terre nue. Il passait les nuits en prières et en gémissements sur le pavé des églises ou même sur le seuil, exposé au vent, à la pluie ou à la neige, pendant des heures entières. Absorbé en Dieu, les misères du corps n'avaient plus le pouvoir d'éveiller l'attention de son âme: s'étant un jour cassé une jambe, en roulant au fond d'un précipice, par un voyage d'hiver dans les montagnes, il continua sa route l'espace de deux heures, et arrivé au but, il alla se mettre au confessionnal; quand on vint le forcer à quitter, pour laisser remettre sa fracture, le mal avait complétement disparu.

Un tel homme produisit des conversions innombrables. Les calvinistes abandonnaient leurs erreurs, les pécheurs pleuraient leurs iniquités, les femmes de mauvaise vie se changeaient en Madeleines pénitentes. La foi se ranimait, la piété refleurissait, la charité régnait, et les pauvres, évangélisés par ses paroles, étaient nourris, vêtus, réchauffés par les fruits de son zèle. Les prêtres, animés par ses exemples, devenaient autant d'ouvriers qui l'aidaient à son œuvre, et qui entretenaient le bien qu'il avait produit. Mais le démon ne céda point sans d'horribles combats, secrets et publics: le saint homme fut persécuté à toute outrance par les hérétiques et les libertins. Un d'entre eux lui donna un violent soufflet: « Merci, mon frère, s'écria l'homme de Dieu; voici l'autre joue. » Un autre forma le projet de l'assassiner, et alla l'attendre sur un chemin écarté: « O mon frère, dit François inspiré d'en haut, je veux votre vie aux dépens de la mienne, et vous voulez vous damner en m'assassinant! » Frappé comme d'un coup de foudre, le libertin se jeta à terre, à deux genoux, et promit de se convertir. Le saint, bien d'autres fois, fut insulté, frappé,, maltraité indignement, et jamais il ne voulut découvrir les auteurs de ces noirs attentats. Pardonner, c'est aimer! et lui était tout amour, pour gagner toutes les âmes. L'amour, il en était si plein! on eût dit qu'il ne respirait, qu'il ne parlait, qu'il ne pensait qu'amour: il aspirait Dieu, qui est amour, par tous les pores, dans l'oraison, dans l'adoration, dans la contemplation, et surtout à l'autel, où il paraissait visiblement brûler des ardeurs d'un séraphin, et d'où il descendait pour se répandre, comme un incendie, et enflammer tout ce qu'il rencontrait. Aussi sa seule présence opérait-elle des prodiges!

Ce saint apôtre des Cévennes mourut les armes à la main; allant vers Noël de 1640, pour une mission, à la Louvesc, il s'égara parmi les bois, où il erra longtemps, exposé aux rigueurs d'une bise violente; arrivé la veille de Noël, il se mit dès le lendemain à la besogne; mais ses forces le trahirent, il fallut se mettre au lit, et les médecins jugèrent le mal sans remède. Il demanda d'être placé dans une étable pour expirer au moins, comme Jésus était né, sur la paille: il n'obtint pas ce bonheur. Souffrant des douleurs aiguës, il était là, les yeux sur le Christ, dans une paix indicible, et rayonnant d'une douce joie. Sur le soir du 31 décembre, il

entra dans un transport extatique, et il s'écria : « O mon frère, que je suis content ! Je vois Jésus et Marie, qui viennent à moi pour me conduire au ciel ! » Un instant après il expira doucement, en recommandant son âme à Dieu. Il n'avait pas quarante-quatre ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS RÉGIS.

TEXTE : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.*
(I Thess., IV, 3.)

Il est des chrétiens qui semblent croire qu'il n'est pas nécessaire pour être sauvés de devenir des saints. Cependant la foi nous enseigne qu'il faut être saint pour entrer au ciel. Jésus-Christ proclame hautement cette nécessité : « Rien d'impur n'entrera dans le royaume de Dieu. » Déjà, dans l'ancienne loi, Dieu avait dit : « Soyez saints, parce que je suis saint. » Cette même loi est renfermée dans ces paroles : « Votre sanctification, telle est la volonté de Dieu. » La sainteté est tellement la condition du salut, que la justice divine a dû créer entre le ciel et l'enfer le purgatoire qui doit effacer les moindres taches qui empêchent l'entrée au ciel. C'est souvent la lâcheté qui feint de croire qu'on ne peut devenir saint ou qu'une si haute perfection n'est pas nécessaire. Il est bon de proposer aux lâches chrétiens une vie comme celle de saint François Régis; ils y apprendront : *ce qu'il fit pour sa propre sanctification*, première considération; *et pour celle du prochain,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — CE QU'IL FIT POUR SA PROPRE SANCTIFICATION.

Saint Jean-François Regis était né à Fontcouvert, village du diocèse de Narbonne, le 31 janvier 1597. Ses parents devaient plus encore à leur vertu qu'à leur noblesse la considération dont ils jouissaient dans le Bas-Languedoc. L'esprit de Dieu s'empara de bonne heure du cœur de François ; ceux qui l'avaient connu ont déclaré qu'il n'a jamais eu les puérilités de l'enfance, et que sa raison, éclairée par la piété la plus solide, fit, dès l'âge le plus tendre, son caractère particulier. Il fit ses études au collége des Jésuites, à Béziers. Il s'y distingua par sa rare vertu et par la pénétration de son esprit. Le jeu et les promenades n'avaient aucun attrait pour lui, l'étude et la prière se partageaient tout son temps : il n'eut jamais d'autres plaisirs que l'office divin, la lecture des livres de piété, la méditation des vérités éternelles. Aussitôt après sa première communion, il se fit recevoir dans la congrégation de la sainte Vierge qui a formé tant de saints. C'est là qu'il puisa cette sincère et profonde dévotion à la Mère de Dieu qu'il appelle un des plus solides fondements de la piété chrétienne. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il se montra d'une piété si consommée qu'il devint un objet de vénération pour tous ses condisciples.

Vint le moment de choisir la carrière qu'il devait suivre. Dans cette affaire importante, il eut avant tout égard à la sanctification de son âme. Il pria Dieu avec ferveur pour connaître sa vocation. Dès qu'il l'eût connu, il mit une générosité extraordinaire à tout sacrifier à Dieu. Arrivé à cette époque de la vie où le démon et le monde emploient tous les moyens pour tenter et séduire la jeunesse, Regis renonce à toutes les espérances de la terre : honneurs, plaisirs, richesses, famille. Il se sépare d'un père, d'une mère tendrement aimés, de frères qui l'affectionnent sincèrement, il leur abandonne avec joie le riche héritage qu'il pouvait attendre, et, à peine âgé de dix-huit ans, il va s'ensevelir dans la retraite, il entre dans la société de Jésus. C'est là que, dans le silence et la méditation, ses vertus prennent le plus rapide accroissement ; c'est là qu'à l'ombre des autels, cette jeune plante croît toute belle aux yeux de Dieu et des hommes. Promu au sacerdoce, il désira se consacrer aux missions du Canada, et d'y mourir pour le salut des sauvages. Ses supérieurs n'exaucèrent pas ce vœu; François, parfait modèle

d'obéissance, reconnaît dans la voix de l'autorité la voix du Ciel. Il se forma de plus en plus aux vertus les plus héroïques. Dans ses plus grandes fatigues, il ne vit que de pain et d'eau, et s'il est quelquefois forcé de prendre un peu de lait, il se le reproche comme un excès de délicatesse. Il portait toujours le cilice, et quand on l'exhortait à ménager sa santé, il répondait : « J'ai trop souvent éprouvé que le Seigneur prend soin de me ménager, je lui ferais tort de rien craindre. » On voyait briller en lui au plus haut degré la foi, la douceur, la patience, la modestie, la pureté, l'amour des souffrances et des humiliations. Calomnié, méprisé, persécuté, il s'écriait comme saint Paul : « Que m'importent les calomnies, les mépris, les dédains, pourvu que Jésus-Christ soit connu, aimé et glorifié. » Ce qui en faisait un séraphin à l'autel et expliquait ses progrès si rapides dans la perfection, c'était son amour incomparable pour Jésus-Christ dans l'auguste sacrement de l'autel. Comme les heures s'écoulaient rapides et délicieuses dans la société de ce céleste époux de nos âmes ! Occupé le jour, il prenait la nuit pour donner un libre essor à la véhémence de son amour. Un jour qu'il prêchait une mission, le curé de la paroisse s'aperçut que le pieux apôtre sortait la nuit, il le suivit, et le trouva à genoux, la tête découverte, à la porte de l'église, par une nuit épouvantable, rendant ses hommages au divin captif de l'Eucharistie. Quel spectacle édifiant ! Il se reposait en veillant sur son bien-aimé ! Il se délassait des fatigues de son amour en s'entretenant avec Dieu, comme s'il n'eût rien fait pour lui-même quand il avait donné aux âmes de ses frères toutes les heures du jour. On voit à travers ces pratiques et les divers événements de sa vie, cette grande résolution qui est comme la chaîne d'or qui enlace toutes ses actions : Je veux me sanctifier : « Votre sanctification, telle est la volonté de Dieu ! »

Et nous, M. F., que faisons-nous de notre âme? Ce qui était la première et presque l'unique pensée des saints, n'est-ce pas la dernière de notre vie? Hélas ! nous perdons les heures du jour et de la nuit au service d'un monde ingrat et perfide; nous allons, nous allons comme des aveugles et des insensés vers l'abîme de l'éternité, sans souci, sans nous demander : Où vais-je? Est-ce au ciel? Est-ce en enfer ! Quel malheur pour des chrétiens que de mener une vie aussi stérile, aussi coupable !

IIe CONSIDÉRATION. — POUR CELLE DU PROCHAIN.

François Régis avait dans le cœur une rare générosité pour se dévouer au salut de ses frères. Encore étudiant, il fit l'essai de son apostolat sur ses condisciples ; il sut leur inspirer l'estime, le respect et la pratique de la vertu par son exemple et ses conseils. C'est grâce à cette douce influence de l'angélique jeune homme qu'on vit fleurir parmi ses amis la modestie, la piété, l'amour de l'étude. Il en choisit dix parmi eux, se logea avec eux, et ils formèrent une petite communauté où l'on pratiquait à l'envi les plus admirables vertus. Pendant qu'il étudiait la théologie à Toulouse, il eut une excellente occasion de montrer son amour pour le prochain : la peste décimait cette grande ville ; Régis se consacra au service des malades sans se ménager en rien ; désirant de mourir pour sauver leur âme ; mais Dieu, qui le réservait à un autre apostolat, ne permit pas qu'il succombât. Il devait être par excellence l'homme du peuple. Il affectionna surtout les pauvres gens de la campagne. Un jour, demandant à son général la permission de se dévouer tout entier à l'œuvre de la sanctification, il écrivait : « Les habitants des villes ont le pain en abondance, tandis que le peuple de la campagne périt faute de secours. » Il fut donc envoyé dans les montagnes du Vélay et du Vivarais, fit des missions dans les villages les plus abandonnés de ces provinces, prêchant l'Evangile aux grandes personnes, faisant le catéchisme aux enfants, écoutant les confessions de ces peuples grossiers avec une patience et une assiduité incroyables. Dieu récompensa son zèle par de prodigieuses conquêtes : il ramena à l'Eglise une foule de brebis égarées par les mensonges des calvinistes; les plus grands pécheurs se convertirent; les plus endurcis se trouvaient désarmés devant cet homme qui savait employer le rai-

sonnement, la persuasion la plus puissante, la charité et surtout la prière, qui était son arme la plus ordinaire.

Pour arriver au cœur du pauvre peuple, il ne se contentait pas de lui donner son temps, son repos, ses sueurs et ses fatigues pour ramener les âmes dans la voie du salut, il s'occupa encore de ses besoins temporels. C'est lui qui introduisit la dentelle parmi les habitants du Puy et du Vélay; grâce à cette industrie, des milliers de familles purent gagner le pain de chaque jour. Cette œuvre seule, le met à la tête de tous les bienfaiteurs de ces contrées. Il se fit même mendiant pour voler au secours des malheureux dans un moment de disette. Il parcourut les villes et les villages pour quêter du blé; il en avait rempli un grenier qui fut bientôt épuisé. Un jour, la personne qui était chargée de la distribution, vint lui dire que le grenier était vide. Le saint répondit : « Il ne faut pas cesser de faire du bien aux pauvres. » La dame s'en retourna, et trouva le grenier rempli de nouveau : Dieu venait de récompenser la charité de son serviteur par un miracle semblable à celui de la multiplication des pains. Que de bienfaits répandus surtout à Montpellier et à Fontcouvert. Rien ne lui coûtait quand il s'agissait de soulager un pauvre. Un jour, il traversa la rue chargé de bottes de paille qu'il avait mendiées pour coucher un malade qui manquait de tout. Quelqu'un lui dit qu'il se rendait ridicule en agissant ainsi : « Tant mieux, répondit-il, on gagne doublement lorsqu'on soulage ses frères au prix de sa propre humiliation. » Enfin, épuisé par ses voyages et ses travaux apostoliques, il mourut pour le peuple de la campagne qu'il avait tant aimé; il venait de servir les pestiférés, et de donner une mission qui lui causa la mort le 31 décembre 1640. Il n'avait que quarante-quatre ans. On peut bien dire de François : « Voilà un homme de Dieu et un homme du peuple. » Sa vie entière est sous l'influence absolue de ces deux pensées : me sanctifier et sauver les autres. Pauvres chrétiens de nos jours! nous ne faisons rien pour nous, rien pour les autres. Nos cœurs sont vides de foi, glacés par la mort que le péché y a introduite! Réveillons-nous! Vivons, mourons pour Dieu!

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Emblèmes. — 5. Vertus spéciales du saint. — 6. Plans divers. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Nouveau Testament. — Ite ad oves quæ perierunt domus Israel. (Matth., x, 9.)

Infirmos curate, mortuos suscitate, dæmones ejicite; gratis accepistis, gratis date. (Id., 10.)

Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum. (Id., 16.)

Qui vos audit me audit; et qui vos spernit, me spernit. (Luc., x, 16.)

Castigo corpus meum et in servitutem redigo; ne forte cum aliis prædicaverim ipse reprobus efficiar. (I Cor., IX, 27.)

Ego libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris. (II Cor., XII, 15.)

2. — SS. PÈRES.

Libere et juxta fidem veram, sine adulatione Christum prædicantes et gesta pravæ vitæ arguentes. (S. Ambr., *in I Cor.*, IV.)

Merces prædicatorum est adjuvari orationibus auditorum. (S. Augustin., *de Cantico novo.*)

Sanctorum prædicatio solo caritatis ardore flammescit. (S. Gregor. Magn., *Moral.*, l. XXXV, c. 7.)

Oportet ut prædicatores sint fortes in præceptis, compatientes in infirmitatibus, in minis terribiles, in exhortationibus blandi, in ostendendo magisterio humiles, in tolerandis adversitatibus rigidi. (Id., *ibid.*, l. XXX, c. 9.)

Non in verborum splendore, sed in operum virtute totam prædicandi fiduciam ponat. (S. Prosper, *de Vita contemplat.*, c. 20.)

3. — COMPARAISONS.

1. Prædicatores nubes dicuntur, quia tonant minis, coruscant miraculis, pluunt doctrinis. (S. Bonavent., *in Ps.*, XVII.)

2. Recte prædicatorum verba scintillæ appellatæ sunt, quia eos qui in corde tetigerint, incendunt. (S. Gregor. Magn., *Hom.* 9.)

3. Prædicatio est via vitæ, scala salutis, et janua paradisi. (S. Innocent. III, *Præfat. ante Serm.* 1 *Advent.*)

4. — EMBLÊMES.

Adamas attrahit ferrum; ecce zelus qui attrahit peccatores. (Hugo, Card., *in* II *Reg.*, c. 23.)

Agricola est prædicator, quia in agro Ecclesiæ docet. (Id., *ibid.*)

Angelus. Per angelos intelliguntur homines angelorum officium habentes, qui sic aliis hominibus divina annuntiant. (S. Thom., *in I Cor.*, XIII.)

Custos. Prædicatores sunt custodes Ecclesiæ, legum et sacramentorum. (De Ponte, *in Cant.*)

5. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Piété dès l'âge de cinq ans.

Fuite des jeux enfantins.

Modèle d'édification au collége; ce qui lui mérita d'être appelé l'*ange du collége.*

Dévouement envers les pestiférés de Toulouse.

Zèle dans les missions qui lui fait tout endurer pour le salut des âmes.

Mortification. Il passait la nuit en prières, exposé au vent, aux pluies, à la neige, couvert d'un cilice.

Charité. Il ne songeait qu'à instruire les pauvres gens, à les remettre dans la voie du bien, à les sanctifier. C'est à juste titre que la société établie depuis peu pour la *réhabilitation des mariages* l'a choisie pour patron.

6. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Segaud.)

Texte : *Curavit gentem suam et liberavit eam a perditione.* (Eccli., I, 4.)

I. Les missions de saint François Régis, dans leurs entreprises, sans avoir l'affreux appareil des missions étrangères, en ont eu les plus héroïques vertus.

II. Ses missions, dans leur succès, sans avoir eu le brillant éclat des missions étrangères, en ont eu les plus rares prodiges.

—

IIe PLAN.

(Clément.)

Texte : *Ipse est directus divinitus in pœnitentiam gentis et tulit abominationes impietatis... et in diebus peccatorum corroboravit pietatem.* (Eccli., XLIX, 3.)

Je vous montrerai dans Régis : 1. Un héros de sainteté, digne de notre culte. — 2. Un héros de zèle digne de toute notre reconnaissance.

—

IIIe PLAN.

(La Tour-du-Pin.)

Texte : *Qui fidelis est in minimo, in majori fidelis est.* (Luc., XVI, 10.)

Ce saint sut : 1. Par son courage, être grand dans les choses les plus difficiles. — 2. Par son humilité, être grand dans les plus petites choses.

—

IVe PLAN.

(Le R. P. Lacordaire.)

Sermon en faveur de l'Œuvre de Saint-François Régis, prononcé par le R. P. Lacordaire, le 23 janvier 1851, dans l'église de Saint-Roch, à Paris.

Cette œuvre a pour objet la réhabilitation des mariages dans la classe pauvre, et la légitimation des enfants naturels.

I. La famille est le plus grand des biens créés et la plus sainte des choses humaines.

II. Ce qui tend à la fausser et à la détruire est un grand malheur et un grand crime.

III. L'Œuvre de Saint-François Régis a pour but d'empêcher l'altération et la destruction de la famille, du moins dans une certaine mesure, parmi la classe si nombreuse et si sacrée des pauvres.

IV. Nous devons venir efficacement en aide à cette Œuvre, qui depuis un quart de siècle a chaque année réhabilité environ deux mille mariages et légitimé en tout vingt-cinq mille enfants naturels, c'est-à-dire environ mille chaque année.

—

Ve PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Qualités spéciales du prédicateur qui veut ramener au bercail les hérétiques : 1. Science sacrée. — 2. Douceur évangélique. — 3. Patience inaltérable. — 4. Persévérance invincible.

II. Saint François Régis possède au plus haut degré ces précieuses qualités.

—

VI[e] PLAN.

(Le même.)

Saint François Régis peut être appelé à juste titre l'ange : 1. De la famille. — 2. Du collége. — 3. Du monastère. — 4. De l'apostolat.

—

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Voir les vies particulières de ce saint, publiées en grand nombre, et tous les hagiographes modernes.

PANÉGYRISTES MODERNES.

Segaud. — Clément. — La Tour-du-Pin.

8. MARTYROLOGE. — SS. Ferréol et Ferrution, mm. — SS. Qyr et Julitte, sa mère, id. — SS. Aurée et Justine, sa sœur, et plusieurs autres martyrs. — S. Tychon, év. — S. Aurélien, id. — S. Similien, id. — S. Benon, id. — Sainte Lutgarde, v. — S. Ilpide, m. — S. Domnole, év. — S. Berthaud, c. — S. François Régis, religieux.

17 juin. — SAINT NICANDRE et SAINT MARCIEN,

MARTYRS (III[e] SIÈCLE.)

VIES DE SAINT NICANDRE ET SAINT MARCIEN.

Il paraît, par diverses circonstances des actes de ces saints, qu'ils souffrirent sous Dioclétien, et probablement dans la Mésie, province de l'Illyrie, sous le même gouverneur qui condamna saint Jules. Quelques modernes cependant mettent leur martyre à Vénafro, présentement dans le royaume de Naples.

Nicandre et Marcien servirent quelque temps dans les armées romaines; mais ils se retirèrent, et renoncèrent à tous les avantages qu'ils pouvaient se promettre de la part du monde, lorsqu'ils virent publier des édits contre le christianisme. On leur fit un crime du motif de leur retraite. Ayant été arrêtés, ils furent conduits devant Maxime, gouverneur de la province. Celui-ci leur montra l'ordre de l'empereur, qui portait que tous eussent à sacrifier aux dieux. Nicandre répondit que cet ordre ne pouvait regarder les chrétiens, auxquels il était défendu par leur loi d'abandonner le Dieu immortel, pour adorer du bois et des pierres.

Darie, femme de Nicandre, qui était présente, exhortait fortement son mari à demeurer fidèle à Jésus-Christ. Maxime l'interrompant, lui dit : « O la méchante femme, qui souhaite la mort de son mari! Vous vous trompez, répondit-elle, je désire qu'il vive en Dieu, pour ne pas mourir éternellement.

MAXIME. Il est aisé de pénétrer votre dessein; vous voulez être défaite de celui-ci pour en épouser un autre.

DARIE. Si vous avez de moi cette pensée, vous n'avez qu'à me faire mettre à mort la première.

Maxime n'ayant point d'ordre pour les femmes chrétiennes, parce que l'édit de l'exécution duquel il était chargé ne regardait que l'armée, commanda qu'on la mît en prison; mais on lui rendit bientôt la liberté, et elle revint pour voir l'issue du combat où son mari était engagé.

Maxime se tournant vers Nicandre, lui dit : « Je vous donne quelque temps pour délibérer, afin que vous choisissiez entre la vie et la mort. Ce délai est inutile, répondit Nicandre; ma résolution est déjà prise, je ne désire autre chose que de me sauver. » Le juge, croyant qu'il parlait de la conservation de sa vie, et conséquemment qu'il allait sacrifier aux idoles, en rendit grâces à ses dieux. Déjà même il se félicitait de sa prétendue victoire, avec Suétone, l'un de ses assesseurs; mais Nicandre le détrompa bientôt, en priant le vrai Dieu de le garantir des dangers et des tentations de ce monde. « Quoi! reprit Maxime, vous paraissiez tout à l'heure

vouloir vivre, et vous désirez présentement la mort? La vie que je désire, répliqua Nicandre, est éternelle, est bien différente de celle-ci, qui ne peut avoir une longue durée. Faites ce qu'il vous plaira de mon corps, que je vous abandonne; je vous déclare que je suis chrétien. »

Le gouverneur interrogea ensuite Marcien. Voyant qu'il était dans les mêmes sentiments que Nicandre, il les envoya l'un et l'autre en prison. Vingt jours après, il leur fit subir un second interrogatoire. Comme il leur demandait s'ils étaient enfin résolus de se conformer aux édits des empereurs, Marcien répondit : « Tous vos efforts ne nous feront jamais abandonner le vrai Dieu. Nous le voyons ici présent par la foi, et nous savons où il nous appelle. Nous vous conjurons de ne pas retarder plus long-temps notre bonheur. Hâtez-vous de nous envoyer à celui qui a été crucifié, que vous ne craignez pas de blasphémer; mais que nous honorons et que nous adorons. » Maxime leur accorda ce qu'ils demandaient, en les condamnant à perdre la tête. Il s'excusa toutefois sur la nécessité où il était d'exécuter les ordres des empereurs. Les deux martyrs le remercièrent, et reconnurent qu'ils avaient été traités avec beaucoup d'humanité. Ils allèrent au lieu du supplice en louant Dieu; la joie dont ils étaient pénétrés éclatait sur leur visage.

Nicandre était suivi de sa femme et de son fils encore enfant, que Papinien, frère du saint martyr Pasicrate, portait sur ses bras. Marcien était environné de tous les parents qu'il avait dans le pays. Sa femme surtout se lamentait et fondait en larmes; mais avec des sentiments bien différents de ceux de Darie. Elle tâchait d'ébranler la constance de son mari par tout ce que la douleur pouvait lui inspirer de plus touchant. Tantôt elle lui montrait l'enfant qui était né de leur mariage, pour l'attendrir, tantôt elle le tirait par derrière, afin de le retenir. Il ne put s'en débarrasser qu'en priant Zotique, chrétien zélé, de l'arrêter. Lorsqu'il fut au lieu du supplice, il l'envoya chercher, et l'embrassa tendrement; puis, prenant son fils qu'on avait aussi amené, il le baisa, et dit, les yeux levés vers le ciel : « Seigneur, Dieu tout-puissant, prenez cet enfant sous votre protection. » Il ordonna eusuite à sa femme de se retirer, puisqu'elle n'avait pas le courage de le voir mourir.

Pour Darie, elle ne se sépara point de son mari, qu'elle exhortait elle-même à persister généreusement dans la foi. « Prenez courage, disait-elle. J'ai été dix ans privée de votre présence, et pendant ce temps-là je n'ai cessé de demander à Dieu la grâce de vous revoir. J'ai présentement cette consolation; je suis même assez heureuse de devenir la femme d'un martyr. Rendez témoignage à Dieu, et pensez aussi à me délivrer de la mort éternelle. » Son but, en prononçant ces dernières paroles, était de le solliciter de lui obtenir miséricorde par ses souffrances et ses prières. Le bourreau, ayant bandé les yeux à Nicandre et à Marcien consomma leur sacrifice en leur tranchant la tête.

PANÉGYRIQUE DES SAINTS NICANDRE ET MARCIEN.

TEXTE : *Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis. Visi sunt oculis inispientium mori : illi autem sunt in pace.* (Sap., III, 1.)

Dans nos malheureux temps d'indifférence, il est une classe d'hommes qui, à les voir, à les entendre, semblent dispensés du devoir de servir Dieu, puisqu'ils servent l'État; ce sont les soldats. Un jeune homme, élevé par des parents chrétiens, chrétien lui-même, tombe au sort; il part. Déjà il se croit détaché de Dieu : il s'en va, sans même recevoir les sacrements en entrant dans cette nouvelle carrière. Il revient de l'armée au sein de sa famille; qu'a-t-il fait pour Dieu et pour son âme pendant ces six ou sept années? Rien; il a eu la lâcheté de manquer à tous ses devoirs : à l'assistance des offices, à son devoir pascal, à la prière. Six, sept années de paganisme! Et combien

qui meurent dans cet état! Ils ne sont pas plus excusables devant Dieu que les autres : personne au monde ne peut leur donner la permission d'oublier le Dieu de leur enfance et de perdre leur âme. Voici que l'Eglise nous présente deux soldats, Nicandre et Marcien, pour confondre notre lâcheté. Regardons-les de près : *Ils vivent en chrétiens*, premier point; *Ils meurent martyrs*, deuxième point.

Ier POINT. — ILS VIVENT EN CHRÉTIENS.

D'où vient donc que la plupart de nos soldats négligent la pratique de leurs devoirs religieux? tout soldat qui le veut peut rester chrétien. Dieu a placé des prêtres partout; qui les cherche, les trouve.

Quelle est donc la véritable raison de cette grave omission des devoirs les plus essentiels? Le respect humain; voilà le fantôme qui les effraye; la crainte du ridicule, la lâcheté, qui n'ose agir autrement que les autres.

Eh bien! M. F., savez-vous ce que Jésus-Christ en pense? Le voici : « Celui qui rougira de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père. » Or, que deviendra celui dont le Sauveur rougira? Il sera éternellement réprouvé. C'est comme s'il lui disait : « Allez, maudit, je ne vous connais pas! » C'est l'enfer.

Nicandre et Marcien n'étaient pas de ces âmes basses et timides. Engagés dans la milice impériale, ils avaient le courage du chrétien à un plus haut degré que le courage du soldat. Ils savaient que, dans la cause de Dieu, tout chrétien doit être soldat. Revêtus des armes spirituelles de la justice et de la sainteté, ils méprisèrent la fausse gloire de ce monde et voulurent devenir soldats de Jésus-Christ pour ne plus combattre que sous ses enseignes. Bientôt le combat va commencer. Dioclétien et Maximien avaient ordonné, en 302, à tous les soldats chrétiens de sacrifier aux idoles. Nicandre et Marcien eurent à peine appris cette nouvelle, qu'ils demandèrent à Dieu la grâce et la force de ne pas rougir de son saint nom. Ils ne se crurent pas obligés de faire comme les autres : ils n'écoutèrent que la voix de leur conscience.

Cités devant le gouverneur Maxime, ils furent invités à apostasier : « Si vous n'ignorez pas les ordres des empereurs, dit le persécuteur, qui vous commandent de sacrifier aux dieux, approchez et obéissez. » Nicandre répondit : « Comment un chrétien peut-il abandonner le Dieu immortel et véritable, pour adorer des pierres et du bois? Comment peut-il rendre à ces statues un culte qui n'est dû qu'au Dieu qui a créé toutes choses de rien, et qui seul peut défendre et conserver tous ceux qui espèrent en lui. »

Ce qu'il y eut d'admirable en cette circonstance, c'était de voir la femme de Nicandre l'exhorter à la constance dans la lutte terrible qu'il avait entreprise contre les persécuteurs. Daria, présente à l'interrogatoire, et animée des mêmes sentiments que son mari, lui dit : « Gardez-vous de faire ce qu'on vous propose; ne renoncez point Jésus-Christ, notre maître. Elevez les yeux au ciel, vous y verrez Celui à qui vous avez engagé votre foi et votre conscience. — Méchante femme, s'écria le tyran, pourquoi hâtes-tu la mort de ton mari? — C'est, répondit-elle, afin qu'il possède plus tôt la vie éternelle, et qu'il ne meure plus. »

Le gouverneur, se tournant ensuite vers Marcien, lui dit : « Et vous, Marcien, que pensez-vous? que voulez-vous faire? » Le courageux athlète répondit : « Je n'ai point d'autres sentiments que mon compagnon. » Ayant entendu cette profession de foi, le païen s'écria, furieux : « Eh bien! vous irez tous deux en prison en attendant le supplice que vous méritez. »

M. F., tous ici présents nous sommes soldats de Jésus-Christ : par le baptême nous avons été inscrits et enrôlés à son service. Nous avons à combattre, sinon contre des tyrans visibles, au moins contre les démons, ennemis invisibles qui ont conjuré notre perte éternelle. Nous avons à lutter contre le monde, ses maximes, ses exemples et ses vanités. Nous portons l'ennemi peut-être le plus dangereux en nous-mêmes. Notre défaite est certaine, si nous cessons de combattre. Sachons

préférer la gloire de Dieu à toute considération humaine; répondons à toutes les sollicitations comme nos saints martyrs répondirent au gouverneur romain, et ne soyons pas de lâches déserteurs des promesses solennelles de notre baptême, car l'éternelle couronne est promise aux braves soldats de Jésus-Christ : « Le ciel souffre violence!... »

IIe POINT. — ILS MEURENT MARTYRS.

Nicandre et Marcien passèrent vingt jours dans une prison obscure. Puis on les en tira pour leur faire subir un second interrogatoire. Le juge leur dit : « Vous avez eu le temps de vous décider; voulez-vous maintenant obéir aux ordres des empereurs? » — « Tous vos discours, répondit Marcien, ne nous feront pas abandonner la foi et renier notre Dieu. Nous le voyons, ce Dieu qui nous soutient, il nous appelle : nous l'entendons. C'est aujourd'hui que notre foi recevra son accomplissement en Jésus-Christ. » — « Si vous êtes assurés de passer à un état plus heureux, dit Maxime, je m'en réjouis pour vous : que votre désir soit accompli! » Sur ces paroles, il les condamna à mort. Les saints martyrs répondirent d'une voix : « Que la paix soit avec vous! juge plein de bonté. » Et, d'un pas ferme, ils marchèrent à la mort, remplis de joie et bénissant Dieu. Comme jadis les apôtres à Jérusalem, ils s'estimaient heureux de souffrir pour le nom de Jésus. Arrivés au lieu de l'exécution, les deux champions de la foi se donnèrent le baiser de paix, comme pour se dire : « Amis durant la vie, nous ne nous séparerons pas à la mort. » Marcien aperçut dans la foule la femme de Nicandre, qui avait de la peine à approcher de la scène; il lui tendit la main et la mena à son mari. Nicandre ne lui dit que ces paroles : « La paix soit avec vous! » L'héroïque femme lui répondit : « Courage, seigneur, soutenez le combat avec force. J'ai passé dix ans dans votre pays sans vous, et j'ai demandé souvent à Dieu de vous revoir. Maintenant j'ai cette consolation; je suis heureuse de devenir la femme d'un martyr. Rendez donc à Dieu le témoignage que vous lui devez, et pensez à me délivrer aussi de la mort éternelle. » Peu après, l'exécuteur banda les yeux aux saints et leur trancha la tête.

Qu'il est beau, M. F., de voir ces deux amis s'encourager et se soutenir l'un l'autre dans les combats du Seigneur. Exemple qui doit nous engager à bien choisir nos amis. La vertu est contagieuse comme le vice; si nous donnons notre confiance et notre amitié à de braves et solides chrétiens, leur société nous sera aussi agréable qu'utile. Un ami chrétien n'abandonne pas son ami au jour de la tribulation. Mais si vous vous attachez à des amis vicieux et mondains, leurs discours, leur exemple, leur conduite agiront sur vous comme un poison lent, et un jour viendra où vous leur ressemblerez, en vertu du vieux proverbe : « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. » De plus, les amis du monde ne restent pas fidèles dans les épreuves; le malheur les chasse loin de ceux qui sont tristes et abattus.

Qu'il est beau aussi de voir la femme de Nicandre l'exhortant à la persévérance jusqu'à la mort. Elle ne se lamente pas; elle ne le plaint pas; elle semble envier son sort et s'estime heureuse d'être la femme d'un martyr. Voilà la force surhumaine que donne la foi; elle fait taire la voix de la nature et ne rend sensible qu'à la perte des biens éternels. Que de fois on entend des plaintes et des murmures, quand Dieu appelle à lui le chef d'une famille; on ne veut pas se consoler de cette perte; on cherche des consolations dans le monde, au lieu d'adorer la main de Dieu qui envoie les épreuves et sait aussi guérir les plaies qu'elle fait. Que de fois aussi on voit deux époux qui, au lieu de s'encourager l'un l'autre à la vertu et à la pratique exacte de leurs devoirs religieux, deviennent l'un pour l'autre un scandale vivant et une source continuelle de péchés et de désordres! Ce n'est pas là ce qu'ils ont promis devant les autels; ce n'est pas là ce que Dieu attend d'eux : ils se sont juré fidélité, amour et soutien, non-seulement pour les affaires temporelles, mais encore pour les intérêts éternels de l'âme.

Enfin, apprenons, par l'exemple de ces saints, à vivre pour Dieu, à mourir courageusement et à encourager les mourants quand nous les voyons lutter contre les tentations et l'agonie. Pratiquons ainsi l'ordre de Dieu, qui dit qu'il a confié à chacun le salut de ses frères.

MATÉRIAUX.

LES PERSONNES MARIÉES DOIVENT S'ANIMER MUTUELLEMENT AU SERVICE DE DIEU.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Maximes. — 4. Vertus spéciales de ces saints. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Tabernacula justorum germinabunt. (Prov., XIV, 11.)

Domus justi plurima fortitudo. (Id., XV, 6.)

Visi sunt oculis insipientium mori... illi autem sunt in pace. (Sap., III, 2.)

Nouveau Testament. — Dabo vobis os et sapientiam cui non poterunt resistere et contradicere adversarii vestri. (Luc., XXI, 15.)

Scimus quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur.... habemus æternam in cœlis. (II Cor., V, 1.)

Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum. (Apoc., XXI, 4.)

2. — SS. PÈRES.

Laus Domini, ubi munda possessio, et innocens familiæ disciplina. (S. Ambros., *de Offic.*, l. I, c. 50.)

Habet omnis familia Dei consolationem suam non fallacem, nec in spe rerum nutantium constitutam. (S. Augustin., *de Civit. Dei*, c. 29.)

Ille vero et bene præpositus est suæ domui qui familiam suam bene gubernat verbo et exemplo. (*Glossar.*, *Decret.*, *in Decret. Gratian.*)

Deus permittit justos occidi ad probationem pietatis. (S. Chrysost., *in Ps.* XCV.)

Sancti martyres præsentem vitam non despexissent nisi certiorem animarum vitam subsequi scirent. (S. Gregor. Magn., *Dial.*, l. IV.)

3. — MAXIMES.

Martyrii mater est fides catholica. (S. Ambros., *Serm.* 93.)

Tolle martyrum certamina, tulisti coronas; tolle cruciatus, tulisti beatitudines. (Id., *in Euc.*, c. 4.)

Centesimus fructus martyrum est. (S. Augustin., *Ep.* 50 *ad Bonifac.*)

Martyrium est dux salutis, magister patientiæ, domus vitæ. (S. Cyprian., *de Laude Mart.*, c. 3.)

4. — VERTUS DE CES SAINTS.

LEURS GLORIEUX SERVICES dans les armées romaines.

LEUR RETRAITE volontaire et leur renoncement aux avantages de leur position lorsque l'édit de persécution est porté.

ENCOURAGEMENTS de Daria, femme de Nicandre.

LEUR FOI, LEUR CONSTANCE, LEURS ADMIRABLES RÉPONSES dans leur interrogatoire.

SENTIMENTS D'HÉROÏSME qu'ils inspirent à tous leurs parents, qui les accompagnent au martyre.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Des époux chrétiens doivent continuellement s'encourager à la vertu.

II. Bel exemple qu'en donnent saint Nicandre et son épouse Daria.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. De la persévérance dans la voie du salut, malgré les plus grands obstacles.

II. Saint Marcien a eu cette persévérance, malgré les pleurs et les supplications de son épouse, qui le dissuade du martyre.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Ménologe des Grecs. — Bollandus. — Mabillon, *Mus. ital.*, t. I. — Ruinart.

7. MARTYROLOGE. — Les deux cent soixante martyrs de Rome, sous Dioclétien. — S. Montan, m. — SS. Nicandre et Marcien, id. — SS. Manuel, Sabel et Ismaël, id. — SS. Isaure, Innocent, Félix, Jérémie et Pérégrin, d'Athènes, id. — S. Himère, év. — S. Gendulphe, id. — S. Avit, pr. — S. Hypace, c. — S. Bessarion, anachorète. — S. Rainier, c. — S. Antide, év. — Sainte Alène, m. — S. Veredome, év. — S. Adulphe, év. — S. Ervé, ermite. — S. Veroul, c. — S. Julien, c.

18 juin. — SAINTE JULIENNE DE FALCONIÉRI,

VIERGE (XIIIe SIÈCLE).

VIE DE SAINTE JULIENNE DE FALCONIÉRI.

Julienne, de la noble famille de Falconiéri, vint au monde en 1270; ses parents, avancés en âge, n'espéraient plus le bonheur d'avoir des enfants; aussi regardant sa naissance comme une haute faveur du Ciel, en témoignèrent-ils leur reconnaissance en élevant une église, en l'honneur de l'Annonciation de la sainte Vierge, à Florence. Dès le berceau, cette enfant donna des marques de sa sainteté future: les noms qui sortirent les premiers de ses lèvres furent ceux de Jésus et de Marie. Elle se montra si pieuse dans toute son enfance, que le bienheureux Alexis Falconiéri, son oncle, dont elle suivait les leçons et les exemples, ne craignit pas de dire à sa mère: « Ce n'est pas une fille que vous avez mise au monde, mais un ange! » L'ombre d'une souillure n'approcha point de cet ange; elle était d'une modestie admirable; elle aimait éperdûment le bon Dieu: le seul mot de péché la faisait évanouir, tant elle en concevait d'horreur!

Dès l'âge de quinze ans, Julienne renonçant aux honneurs, aux richesses, aux plaisirs de ce monde, voua sa vie à la virginité, à la pauvreté et à l'obéissance. Ce fut saint Philippe Benizi qui lui donna le voile des mantillates, tiers-ordre des servites. Elle doit en être regardée comme la fondatrice; car elle en fut la première religieuse, et la première supérieure. Beaucoup de personnes pieuses, des meilleures familles, sa mère elle-même, se réunirent à elle, et formèrent ce nouvel ordre, qui eut pour but le soin des malades, et dont Julienne fut l'âme et l'exemple. Elle-même leur donna des règles, pleines de la plus pure sagesse, avec l'aide de saint Benizi, qui l'estimait si fort, qu'en mourant il lui remit entre les mains le soin de tout l'ordre des servites, dont il avait été le fondateur et le chef.

La servante du Seigneur fut d'une humilité rare: quoique supéireure, elle chercha toujours à rendre à ses sœurs les plus bas, les plus petits, les derniers services; elle en était vraiment la mère. Sa vie fut dépensée à dissiper les haines et les inimitiés, à ramener les pécheurs à la pénitence, mais surtout à soigner les maladés, dont elle guérit plus d'une fois les plaies invétérées, en les baisant de ses lèvres. Elle était l'innocence même, et cependant elle affligeait sa chair de toutes sortes de supplices, par les disciplines, les ceintures de fer, les veilles et les jeûnes. Le samedi elle jeûnait au pain et à l'eau, et deux jours de la semaine elle se contentait de la seule nourriture du corps sacré du Sauveur. Assidue à la prière, elle y passait des jours entiers ou des nuits entières, ravie en extase d'amour. Sa couche était la terre nue. La dure austérité de ce genre de vie lui causa, sur la fin de ses jours, d'intolérables souffrances, qu'elle supporta de la façon la plus gaie et la plus courageuse. La seule chose qui lui pesât, c'était de ne pouvoir participer à la sainte communion, à cause de ses continuels vomissements. Elle reçut néanmoins le saint viatique, d'une manière miraculeuse: elle pria le prêtre, qui lui administrait les derniers sacrements, d'approcher du moins de son cœur la sainte Eucharistie, puisqu'elle ne pouvait la recevoir: ce qui eut lieu; mais l'hostie, échappée aux mains du prêtre, pénétra dans la poitrine de la vierge séraphique, dont un sourire céleste annonça la douce présence de l'époux dans son cœur, et le bonheur du départ pour la sainte patrie, en 1340. Elle avait soixante-dix ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE JULIENNE DE FALCONIÉRI.

TEXTE : *Optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.* (Luc., x, 42.)

Un jour, le divin Maître entra dans la maison de Lazare. Grande fut la joie de ses deux sœurs, Marthe et Marie. La première s'empressa de préparer tout pour bien recevoir un pareil hôte. La seconde tomba à genoux devant le Sauveur pour entendre et goûter ses divines instructions. Marthe vint s'en plaindre à Jésus et le prie d'engager Marie à l'aider. Alors le Sauveur lui dit : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez de bien des choses; une seule est nécessaire; Marie a choisi la meilleure part et elle ne lui sera pas enlevée. » On peut dire la même chose de Julienne. Elle aussi, elle a compris de bonne heure qu'il n'y a en ce monde qu'une chose absolument nécessaire : aimer et servir Dieu; elle a choisi cette part qui ne sera jamais enlevée : *Julienne a choisi la meilleure part*, première considération; *elle ne lui sera pas enlevée*, deuxième considération.

Ire CONSIDERATION. — JULIENNE A CHOISI LA MEILLEURE PART.

Tout ce que la terre et le monde produisent est condamné à périr; la terre et le monde périront un jour eux-mêmes. Il n'y a d'impérissables que Dieu, les âmes, le ciel, l'enfer et nos bonnes œuvres. Voilà ce qui ne passera jamais. La meilleure part dont parle ici le Sauveur, ce sont les œuvres d'une vie chrétienne, œuvres accomplies en état de grâce et en vue de Dieu. En ce monde, tout passe, s'use et s'éteint : honneurs, plaisirs, richesses, santé, jeunesse, beauté, talents, et la vie même; tout cela sera enlevé à l'homme par la mort; mais les bonnes œuvres survivent au corps et au monde avec l'âme qu'elles suivent dans l'éternité. Savoir cela et vivre en conséquence, c'est toute la science des chrétiens et des saints. Ce fut l'unique science de sainte Julienne de Falconiéri. Sa naissance même fut déjà un miracle : elle fut l'enfant de la vieillesse de ses parents (1280). Par reconnaissance, ils se dévouèrent entièrement aux exercices de la piété; ils fondèrent de leurs deniers l'église de l'Annonciation, à Florence, qui, pour la richesse et la beauté de l'architecture, est encore aujourd'hui regardée comme une merveille.

Les premières paroles que prononça cette enfant bénie du Ciel, furent les noms de Jésus et de Marie. Dès sa plus tendre enfance, elle montra une grande ardeur pour la pratique des plus rares vertus. Toute jeune fille, elle chérissait déjà l'exercice de la prière et de la mortification. On admirait surtout en elle cette angélique modestie qui l'empêchait de regarder en face les personnes de l'autre sexe.

Le nom seul du péché lui faisait horreur. Cependant son cœur la poussait depuis longtemps à sortir du monde, et il était facile de voir que le monde n'était pas digne de posséder un tel ange de pureté, une âme si élevée, si noble, si riche en vertus. A l'âge de seize ans, à l'époque où les illusions les plus brillantes font tant de ravages dans les âmes, elle quitta tout pour se consacrer à Dieu de corps et d'âme. Son oncle, le bienheureux Alexis Falconiéri, avait un ami qui était une des premières colonnes des religieux servites, c'était saint Philippe Beniti. C'est de ses mains que Julienne reçut le voile des Mantillates, nom donné au tiers-ordre des servites, à cause des manches courtes qu'elles portent pour travailler plus commodément. Cet ordre fut institué pour servir les malades. Julienne en fut la première religieuse. Plusieurs femmes de piété vinrent se mettre sous sa direction, et elle se vit contrainte de gouverner la communauté naissante. Mais cet honneur ne la rendait que plus humble. C'était pour elle une véritable jouissance quand elle pouvait trouver l'occasion de servir ses compagnes. Son influence s'étendit bientôt au-delà des limites du couvent. Le zèle est un feu qui cherche et trouve toujours un aliment à sa dévorante activité. On vit notre sainte s'occuper avec ardeur à réconcilier les ennemis, à ramener les pécheurs de leurs désordres. Pendant qu'elle se

montrait l'ange consolateur des malades et des pauvres, elle employait mille saintes industries pour sauver leurs âmes.

Pendant qu'elle adoucissait les souffrances des autres, elle exerçait sur elle-même les plus rudes austérités. Pour se conserver dans la pureté virginale qu'elle avait vouée à son divin Epoux, elle accablait son corps de mortifications. Elle acceptait avec bonheur les diverses épreuves que lui envoya la Providence. Enfin, après une vie remplie de bonnes œuvres, elle mourut dans son couvent de Florence, en 1340, dans un âge fort avancé. Avant de la retirer de ce monde, Dieu opéra en sa faveur un prodige qui fut pour elle une grande consolation. Un vomissement continuel ne permettant pas de lui donner la sainte communion, Jésus-Christ fit un miracle pour satisfaire l'ardent désir qu'elle avait de recevoir son divin Epoux avant de mourir. Elle le reçut en effet.

Voilà comme sainte Julienne a choisi la meilleure part. Elle laissa au monde et à sa famille la terre et ses soucis inutiles, et elle prit pour elle tout ce qui ne passe pas. Elle vécut soixante ans dans l'exercice continuel des vertus chrétiennes. Là, point de tache, point d'ombre au tableau, point d'inconstance dans le service du meilleur des maîtres. O chrétiens ! Est-ce ainsi que nous avons passé notre enfance, notre jeunesse? Est-ce ainsi que nous employons les fugitives années que Dieu nous donne encore, et qui tombent une à une dans l'éternité? Nous sommes peut-être à la veille de mourir, et nous vivons encore pour l'enfer; nous n'avons pas encore choisi la meilleure part, le ciel!...

IIe CONSIDÉRATION. — ELLE NE LUI SERA PAS ENLEVÉE.

Qu'est-ce qui donne à nos œuvres le privilége de ne pas nous être enlevées par la mort, mais de nous suivre dans l'éternité? Trois conditions sont nécessaires pour rendre nos œuvres immortelles et méritoires : la première est que celui qui les fait soit en état de grâce, pur de tout péché mortel, au moment où il les fait. Dieu ne peut ni accepter, ni récompenser même les bonnes œuvres de ses ennemis; ce sont des révoltés, des rebelles séparés de lui; ils sont à ses yeux un objet d'horreur tant qu'ils sont dans le péché, et la foi nous enseigne que ces œuvres du pécheur sont mortes comme celui qui les a faites. La seconde condition est que nos œuvres soient bonnes en elles-mêmes, dans leur essence et leur nature, parce que la souveraine sainteté et la justice de Dieu ne peuvent agréer, ni récompenser au ciel des œuvres qu'il aurait défendues par lui-même ou par son Eglise. Ces œuvres-là cachent un péché qui les rend punissables devant Dieu. Ainsi, on ne pourrait pas voler à l'un pour faire l'aumône à l'autre, ni tuer quelqu'un pour l'envoyer au ciel. La meilleure intention ne pourrait pas changer la nature vicieuse d'un pareil acte. Enfin, la troisième condition pour rendre nos œuvres surnaturelles et méritoires, c'est que les intentions qui nous animent avant et pendant l'action, soient pures, saintes et surnaturelles.

L'intention est comme l'âme de nos œuvres. S'il n'y a point d'intention du tout, elles sont nulles; si l'intention est mauvaise, l'œuvre en devient mauvaise; si au contraire, l'intention est chrétienne, jointe aux deux autres conditions, elle rend l'œuvre sainte, méritoire et surnaturelle. Achevons de développer ce point important de la morale chrétienne. Je me demande : En quoi consiste donc l'intention chrétienne ou surnaturelle? A faire telle action, soit dans le but de plaire à Dieu, soit dans celui d'expier nos péchés, soit de sauver les âmes; en d'autres termes, que l'âme de nos actions soit l'amour de Dieu ou le salut de notre âme. Qu'elles soient faites uniquement pour Dieu.

Et voilà ce qui a été en quelque sorte la pensée unique qui a rempli l'âme de sainte Julienne depuis son berceau jusqu'à sa tombe. Elle ne voulait qu'une seule chose : aimer Dieu. Tout ce qu'elle a fait contre la nature, tout ce qu'elle a fait ou souffert pour le soulagement des pauvres ou des malades, toutes les bonnes œuvres que l'ombre du cloître a cachées aux yeux du monde et de l'histoire, toute cette longue série d'actes héroïques qui ont rempli sa vie, tout peut se traduire en un

mot : Amour de Dieu ! C'est le cas de dire avec saint Augustin : « Aimez Dieu, puis faites ce que vous voudrez. » Une fois que cette flamme de l'amour divin dévore une âme, elle ne fait plus rien qui ne soit inspiré, animé, accompagné de cet amour; elle n'a plus qu'un but unique, élevé, surnaturel en tout : plaire à Dieu ; faire sa sainte volonté en tout. C'est la vie des saints.

M. F., j'ai souvent plaint votre sort, et plaint doublement. Je suis témoin de votre vie si laborieuse, si tourmentée, si pénible, parfois si malheureuse. Les plus secrètes angoisses des âmes me sont confiées et trouvent certainement en moi un écho sympathique. Mais voyant vos travaux, vos sueurs et vos peines, je me dis parfois : Quand tout cela sera fini, que leur en restera-t-il? Qu'en recueilleront-ils à leur mort s'ils ont oublié Dieu? Rien, rien. Une longue vie passée à servir le monde, à travaillor pour le vêtement et la nourriture, ou pour amasser une fortune, puis la mort, puis rien ! Ah ! je me trompe : je dois dire : puis l'enfer!... « Ils ont travaillé en vain, et ils ont les mains vides ! » Vivons, travaillons donc saintement, alors tout servira à orner notre couronue éternelle, la meilleure part !

MATÉRIAUX.

SOINS DES MALADES.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et Maximes. — 4. Vertus spéciales de la sainte. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Nuntiatum est Joseph quod ægrotaret pater suus, qui assumptis duobus filiis Manasse et Ephraïm, ire perexit. (Gen., XLVIII, 1.)

Tres amici Job condixerant ut pariter venientes, visitarent eum et consolarentur. (Job, II, 11.)

Dominus opem ferat illi super lectum doloris ejus. (Ps. XL, 4.)

Non te pigeat visitare infirmum. (Eccli., VII, 38.)

Nouveau Testament. — Domine, quando te vidimus infirmum et venimus ad te et visitavimus... quandiu fecistis uni ex fratribus meis minimis, mihi fecistis. (Matth., XXV, 37.)

Domine, ecce quem amas infirmatur. (Joan., XI, 3.)

Qui consolatur nos in omni tribulatione nostra. (II Cor., I, h.)

2. — SS. PÈRES.

Hodie qui floret corpore, qui præ deliciis carnosus est, qui viget et acer est, hic idem cras miserabilis est, aut tempore marcidus, aut morbo dissolutus. (S. Basil., *in Hexameron, Hom.* 5.)

Corpore ægrotante anima belle habet; anima floret, atque ad cœlum oculos habet; cum voluptates decidunt, atque una cum corpore marcescunt. (S. Gregor. Naz., *Orat.* 4.)

Licet medici frequenter dicant, morbo non posse remedium afferri, instamus nihilominus rogantes aliquam vel tantillam afferri consolationem. (S. Chrysost., *Hom. ad eos qui scandalisati sunt.*)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Non solum in mari, aut in bello; sed etiam in lecto apparet virtus. (S. Laur. Justin., *de Patientia*, c. 4.)

2. Morbus corporis medicina cordis. (Geminianus, l. V, c. 66.)

3. Faciunt homines sicut nautæ qui cum sunt in mari dum serenum tempus est, vacant lusibus et dissolutionibus ; et Domini obliviscuntur; cum autem ingruit tempestas tunc devote invocant Deum et sanctos et vota multa faciunt. Sic homo fere quilibet, dum est in prosperitate, omnia mala et fere nulla bona, facit; sed in infirmitate promittit, quidquid potest; cum autem sanatur, nihil vult solvere quod promisit. (Hugo Cardin., *in* Ps. LXXVII.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

HORREUR du seul nom de péché dès son enfance.

AMOUR de Dieu profond et perpétuel.

PRATIQUE austère des trois vœux : *Chasteté, pauvreté, obéissance.*

CHARITÉ, SOIN DES MALADES. Elle fonda dans ce but l'ordre des *Mantellates*, et y consacra sa vie.

HUMILITÉ, DOUCEUR, CONCILIATION des haines, EXHORTATION des pécheurs à la pénitence.

MORTIFICATION continuelle dans les veilles, jeûnes, cilices, prières.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Le soin des malades est une œuvre de miséricorde très-méritoire aux yeux de Dieu. — 2. Très-honorée en tout temps aux yeux des hommes, quels que soient leurs principes et leurs croyances. — 3. Très-bienfaisante à l'égard des patients qu'elle soulage.
II. Moyens admirables qu'emploie sainte Julienne pour exercer complétement cette belle œuvre, soit de son vivant, soit après sa mort.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Sainte Julienne auprès de sa mère et de son oncle : 1. Son horreur du péché. — 2. Son amour de Dieu et ses progrès sensibles dans la vertu.

II. Sainte Julienne, fondatrice de l'ordre des Mantellates : 1. Vertus spéciales qu'elle s'applique à pratiquer pour atteindre ce but. — 2. But sublime de son institution.

III. Mortifications extraordinaires de la sainte.

6. — ENCOMIA.

Cælestis Agni nuptias
O Juliana, dum petis
Domum paternam deseris,
Chorumque ducis virginum.

Sponsumque suffixum cruci,
Noctes diesque dum gemis,
Doloris icta cuspide
Sponsi refers imaginem.

Quin septiformi vulnere
Fles ad genu, Deiparæ
Sed crescit infusa fletu
Flammasque tollit caritas.

Hinc morte fessam proxima
Non usitato te modo
Solatur et nutrit Deus
Dapem supernam porrigens.

(HYMN.)

1. SANCTISSIMÆ EUCHARISTIÆ SACRAMENTUM SANCTÆ JULIANÆ PECTORI ADMOTUM DISPARET.

Vix sacra virgineum tetigerunt fercula pectus,
Optatum cordis cum subiere sinum,
Jure cor attraxit divum in penetralia panem,
Namque suum pridem noverat esse cibum.

2. SANCTA JULIANA INTER RISUM EXPIRAT.

Arridet blandis virgo moribunda libellis,
Nam lachrymis vivens proluit ora suis.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Giani, *Vie de sainte Julienne.* — Bonanni, *Histoire des fondateurs des ordres religieux.* — Papebroch, *Append.*

8. MARTYROLOGE. — SS. Marc et Marcellin, frères mm. — SS. Cyriace et Paule, v., mm. — S. Léonce, soldat, id. — S. Æthère, id. — Sainte Marine, v. et m. — S. Amand, év. et c. — S. Calogère, ermite. — Sainte Elisabeth, v. — Sainte Marie, v. — S. Jubin, év. — S. Aulbert, id. — S. Fortunat, id.

---

19 juin. — SAINT GERVAIS et SAINT PROTAIS,

MARTYRS (Ier ET IIIe SIÈCLE.)

—

VIES DES SAINTS GERVAIS ET PROTAIS.

On sait que saint Gervais et saint Protais souffrirent le martyre à Milan; mais on en ignore les circonstances.

L'Eglise de Milan avait entièrement perdu la connaissance de ces saints dans le quatrième siècle, et, lorsque leurs corps furent trouvés, à peine les vieillards purent-ils se souvenir de les avoir entendu nommer autrefois. Comme l'Eglise de Milan se trouvait dans un grand danger en 586, et qu'elle avait besoin d'un secours extraordinaire, Dieu les découvrit pour arrêter la fureur de l'impératrice Justine, qui faisait tous ses efforts pour chasser saint Ambroise de son Eglise, et pour établir l'impiété des ariens sur les ruines de la foi catholique. Dans cette conjoncture, Dieu révéla à saint Ambroise, par une vision qu'il eut en songe, où étaient les reliques de saint Gervais et de saint Protais. Saint Ambroise ayant fait fouiller

la terre, on trouva deux hommes très-grands, dont tous les os étaient entiers et en leur disposition naturelle, hors la tête qui était séparée du corps. Ces reliques furent exposées pendant deux jours ; il y eut un concours extraordinaire de peuple, que Dieu rendit témoin de plusieurs miracles. On porta ces reliques dans la Basilique ambroisienne ; ce fut pendant la marche de la procession qu'arriva la guérison d'un aveugle nommé Sévère, connu de toute la ville. Les ariens firent de grands efforts pour infirmer la vérité de ce miracle et de plusieurs autres ; mais ils ne purent en venir à bout, et l'Eglise de Milan rentra dans le calme.

PANÉGYRIQUE DES SAINTS GERVAIS ET PROTAIS.

TEXTE : *In morte non sunt divisi.* (II Reg., I, 23.)

Les saints martyrs dont l'Eglise célèbre en ce jour la mémoire, appartenaient au premier siècle de l'Eglise. On sait qu'ils étaient frères, inséparables jusque dans la mort, fils de saint Vidal et de sainte Valérie, martyrs, et qu'ils versèrent leur sang à Milan, sous Néron ou sous Domitien ; mais on ignore les détails de leur martyre. Il n'en est pas moins intéressant d'apprendre de quelle manière on a découvert leurs reliques et les miracles que Dieu opéra par elles. J'appelle donc toute votre attention sur ces deux points : *Découverte de leurs reliques*, première partie ; *miracles opérés*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — DÉCOUVERTE DE LEURS RELIQUES.

On lit dans saint Ambroise que Gervais et Protais, aidés de la grâce, s'étaient préparés de loin au martyre par la pratique de toutes les vertus, et par la constance avec laquelle ils avaient résisté à la corruption du siècle. Il ajoute qu'ils furent décapités pour le nom de Jésus-Christ. L'Église de Milan avait perdu au quatrième siècle le souvenir de ces saints ; mais, grâce à la découverte de leurs reliques, elle fut préservée d'un des plus grands dangers qui l'eut jamais menacée. L'impératrice Justine, qui demeurait à Milan, portait jusqu'au fanatisme son attachement à la doctrine de l'hérétique Arius, et elle faisait tous les efforts imaginables pour chasser de son siége saint Ambroise, alors archevêque de cette ville. Persécutions, calomnies atroces, contradictions de tout genre, tout fut employé contre lui ; mais en vain. Dans cette conjoncture Dieu découvrit au saint prélat le trésor que cachait cette terre qui avait bu le sang de nos deux martyrs. Ils apparurent à saint Ambroise en désignant l'endroit qui renfermait leurs corps. Le saint prélat était alors sur le point de consacrer l'église, appelée depuis Basilique ambrosienne, et connue de nos jours sous le nom de Saint-Ambroise-le-Grand.

Les fidèles désiraient qu'il fît pour cette église, ce qu'il avait fait pour celle des saints apôtres, où il avait mis une partie de leurs reliques ; mais il ne savait où prendre des reliques. On ignorait encore que les restes de saint Gervais et de saint Protais avaient été ensevelis devant les barreaux qui environnaient le tombeau de saint Nabor et de saint Félix. Ambroise instruit par une lumière céleste, fit creuser la terre à l'endroit indiqué. On y trouva les deux corps avec toutes les marques qui pouvaient constater la vérité de ces reliques. Les os encore entiers étaient dans leur situation naturelle, excepté que les têtes étaient séparées du reste du corps. Le fond du tombeau était couvert de sang.

Cette découverte remplit de joie le clergé et le peuple. On plaça ces précieux restes dans des litières que l'on couvrit de divers ornements, et on les transporta solennellement dans la basilique de Fauste. On exposa les reliques pendant deux jours à la vénération des fidèles ; les pèlerins arrivèrent en foule et y passèrent la nuit en prière. Le troisième jour, qui était le dix-huit juin, on les transféra avec plus de pompe encore dans la basilique ambrosienne. Cette fête religieuse avait

fait une telle impression sur le peuple, qu'elle fut suivie de réjouissances publiques.

De tout ce que vous venez d'entendre, M. F., vous devez conclure quel profond respect nous devons avoir pour les reliques des saints, puisque Dieu lui-même fait appel à sa toute-puissance pour les révéler à son Eglise. L'Eglise elle-même nous donne l'exemple de ce culte des reliques: elle ne consacre aucun temple sans y mettre une portion de ces vénérables restes des corps sanctifiés par le Saint-Esprit. Elle ne consacre aucun autel sans y placer des reliques: elle défend même de dire la sainte messe sur la pierre d'autel si elle n'en renferme pas. C'est le souvenir des premières églises cachées au fond des catacombes où l'auguste sacrifice était célébré sur les tombeaux renfermant les ossements des martyrs. Rien de plus fondé que le culte des reliques. Ces corps ont été les temples vivants du Saint-Esprit; ils ont été sanctifiés avec l'âme au baptême d'abord, à la confirmation ensuite, et enfin à chaque communion. Ce n'est pas tout encore; après la résurrection des morts, ils seront reçus au ciel et éternellement récompensés et glorifiés pour avoir eu leur part dans les souffrances et les privations de la vie d'ici-bas. Apprenons aussi, chrétiens, à respecter nos propres corps à qui est réservée la même gloire. Ne les profanons pas par l'impureté, par l'intempérance, par le vol, par le mensonge. Rappelons-nous souvent ces paroles de saint Paul: « Ne savez-vous pas que vos corps sont les temples du Saint-Esprit et que vos membres sont les membres de Jésus-Christ. Portez donc et honorez Dieu dans vos corps. » Il prononce aussi un anathème terrible contre les malheureux pécheurs qui déshonorent leur corps: « Dieu perdra le profanateur de ce temple! » Oui, il perdra au fond des enfers les corps des impudiques qui les font servir à la corruption; il punira dans les feux éternels les corps de l'ivrogne et de l'imtempérant qui se seront mis au-dessous de l'animal sans raison par leurs débauches insensées et dégradantes. Dieu les découvrira, mais aussi ce sera pour leur confusion éternelle.

IIe PARTIE. — MIRACLES OPÉRÉS.

Il y avait à Milan un aveugle, boucher de profession avant que ce malheur lui fût arrivé. Il était connu de tous les habitants de la ville. Ayant appris quel était l'objet de la procession qui eut lieu lors de la translation des reliques, il se fit conduire à un lieu par où elles devaient passer. Il s'en approcha avec respect, toucha le bord des ornements qui les recouvraient; a l'instant même il recouvra la vue. Cet homme, appelé Sévère, se sentit pénétré d'une si vive reconnaissanée, qu'il fit vœu de servir Dieu le reste de ses jours dans l'église même où l'on allait déposer les reliques des saints martyrs. Saint Augustin l'y laissa quand il partit de Milan, en 387, et il y était encore en 411, quand Paulin écrivit la vie de saint Ambroise. Ce miracle qui a eu des milliers de témoins oculaires, est particulièrement attesté par saint Ambroise, par saint Augustin et par Paulin, qui étaient tous trois alors à Milan.

Ce ne fut pas le seul prodige que Dieu opéra pour récompenser la piété des fidèles. Saint Ambroise, écrivant à sa sœur, rapporte que plusieurs personnes, atteintes de diverses maladies, obtinrent également leur parfaite guérison en touchant les ornements ou les linges qui couvraient les reliques. Nous apprenons par le même Père qu'il s'opéra plusieurs miracles par la vertu du sang trouvé dans le tomba des martyrs. Les ariens firent tous les efforts pour nier ces prodiges, mais ils ne purent y parvenir, les preuves en étaient trop évidentes, et l'Eglise de Milan rentra dans le calme.

Les siècles ont transmis l'un à l'autre la dévotion envers saint Protais et saint Gervais. Saint Augustin parle d'une église dédiée sous l'invocation de ces saints dans le diocèse d'Hippone, et entre autres miracles qui s'y opéraient, il en cite un qui fut très-remarquable. On célèbre leur fête le dix-neuf juin dans tout l'occident. Il y a également à Paris une église placée sous leur invocation; on en trouve aussi un grand nombre d'autres dans différents pays. Leurs obscurs persécutenrs sont

oubliés dans le monde, mais les victimes recueillent les hommages de la postérité qui trouve dans leur sainte vie comme dans leur courageuse mort un encouragement de plus à la pratique de la vertu.

M. F., Dieu accorde aux reliques une triple gloire : l'une, c'est le respect et la vénération du monde catholique, culte qui se transmet de siècle en siècle et qui ne finira qu'avec le monde; l'autre, ce sont les miracles dont il les honore lui-même et par lesquels il montre à la fois sa puissance et son amour pour ses vrais serviteurs; la troisième ne commencera qu'au jugement dernier où Dieu recueillera la poussière des corps pour reconstituer l'homme tout entier, le récompenser ou le punir tout entier, et alors ces mêmes reliques que nous honorons ici-bas seront glorifiées par Dieu et ses anges dans le Ciel. Que veut donc le Seigneur par ces honneurs dont il entoure même le corps du chrétien ? Il veut nous apprendre qu'il lui appartient, qu'il est son œuvre, qu'il n'est pas fait pour être jeté en pâture au monde et à ses passions ; mais que, temple vivant de la Divinité, il doit être sacré à nos yeux et être conservé pur de toute tache, pour mériter les honneurs qui lui sont réservés. Dieu se plaint dans l'Ecriture de ce que l'homme n'a pas compris sa propre dignité : « L'homme était dans la gloire, et il ne l'a pas compris; il s'est comparé aux animaux et il s'est rendu semblable à eux. » O chrétiens ! Je voudrais avoir des paroles de feu et une voix comme celle de Dieu sur le Sinaï pour vous crier : Respect donc à votre corps; plus d'impureté, plus d'intempérance ! votre corps est fait pour le Ciel ! Respect au corps comme à l'âme de votre prochain : plus de scandale ! Que votre langue, que vos yeux, que vos mains sanctifiés ne déshonorent plus le temple vivant de Jésus-Christ !

MATÉRIAUX.

1. Écriture, — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et Maximes. — 4. Vertus spéciales de ces saints. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Efferte ossa mea hinc vobiscum. (Exod., XIII, 19.)

Cum tetigisset ossa Elisei revixit homo et stetit super pedes suos. (II Reg., XIII, 22.)

Exultabunt ossa humiliata. (Ps. L. 10.)

Opera Dei revelare et confiteri honorificum est. (Job, XII, 7.)

Nouveau Testament. — Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te; quid ergo erit nobis? (Matth., XIX, 27.)

Veniente Petro, saltem umbra illius obumbraret quemquam illorum, qui curabantur omnes. (Act., V, 16.)

Vidi sub altare animas interfectorum propter verbum Dei. (Apoc., VI, 9.)

2. — SS. PÈRES.

Jam in numerum martyrum diu ante ignorati Protasius Gervasiusque proferuntur. Gratias tibi, Domine Jesu, quod hoc tempore tales nobis sanctorum martyrum spiritum excitasti, quo Ecclesia tua præsidia majora desiderat. (S. Ambros., *Ep.* 22 *ad Marcellinam sororem.*)

Eruuntur nobiles reliquiæ e sepulcro ignobili ; ostenduntur cœlo trophæa; sanguine tumulus madet; apparent cruoris triumphalis notæ; inviolatæ reliquiæ loco suo et ordine repertæ; avulsum humeris caput. (id. *ibid.*)

Succedant victimæ triumphales in locum ubi Christus hostia est; sed ille super altare, qui pro omnibus passus est; isti sub altari qui illius redempti sunt passione. (Id., *ibid.*)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Tales ego ambio defensores Gervasium et Protasium, tales milites habeo ; hoc est non sæculi milites, sed milites Christi. (S. Ambros., *de SS. Gervasio et Protasio.*)

2. Quod non possunt aurum et divitiæ, reliquiæ martyrum operantur. (S. J. Chrysost., *Hom. de S. Drosid. mart.*)

3. Christus Dominus sanctorum reliquias velut salutiferos fontes præbuit ex quibus plurima nobis beneficia manant, suavissimumque unguentum profluit. (S. J. Damascen., *de fide Orthod.*, l. IV, c. 16.

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CES SAINTS.

FIDÈLES IMITATEURS des vertus de leur père saint Vital et de leur mère sainte Valérie, tous deux martyrs.

DÉVOUEMENT fraternel dans la paix et la persécution.

FOI et CONSTANCE héroïque durant leur martyre.

PROTECTION qu'ils accordèrent à la ville de Milan dans l'intérêt de l'intégrité de la foi.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Guillaume de Paris, *in propr. Sanctor.*, *serm.* 64.)

TEXTE : *Eritis odio omnibus hominibus propter nomen meum, qui autem perseveraverit usque in finem hic salvus erit.* (Matth., x, 22.)

I. Exemplo sanctorum martyrum Gervasii et Prothasii mala sunt perferenda et odia sustinenda; nec debent servi Dei de odio mundi mirari, quia ipsum Dominum mundus odio habuit.

II. Perseverantia est amplectenda, quia eam sacra Scriptura multum commendat, bona conservat, merita coronat.

—

IIe PLAN.

(Par Fromentières, évêque d'Aire.)

TEXTE : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* (Ps. CXXXII, 1.)

Ces deux frères jumeaux sont unis : 1. Dans leur naissance. — 2. Dans leur vie. — 3. Dans leur mort.

I. Ils reçoivent dans leur naissance l'esprit du martyre, en en puisant les sentiments dans les leçons et la conduite de leur père, saint Vital, et leur mère, sainte Valérie.

II. Ils se disposent, pendant leur vie, au martyre, vendant leurs biens, s'enfonçant pendant dix ans dans une caverne, rompant tous les liens de la chair et du sang.

III. Tous deux ont consommé leur martyre par leur mort, rivalisant de constance.

IIIe PLAN.

(L'abbé Boileau.)

TEXTE : *Deus qui inhabitare facit unanimes in domo, qui educit vinctos in fortitudine, similiter eos qui habitant in sepulcris.* (Ps. LXVIII, 7.)

La nature et la grâce, le tyran et l'Evangile, la terre et le ciel ont travaillé ensemble à la gloire de Gervais et de Protais : 1. La nature et la grâce pour les former. — 2. Le tyran et l'Evangile pour les éprouver. — 3. La terre et le ciel pour les récompenser.

—

IVe PLAN.

(Anselme.)

TEXTE : *Secundum magnitudinem brachii tui posside filios mortificatorum.* (Ps. LXXVIII, 11.)

I. Le martyre des saints Gervais et Protais est très-glorieux dans la religion.

II. L'invention de leurs reliques est un événement célèbre dans l'Eglise.

6. — ENCOMIA.

1. ANTE MARTYRIUM PAUPERIBUS PATRIMONIUM SUUM DISTRIBUUNT.

Frater uterque bonis cur se exuit ante palœstram?
Ad cursum ut levior nudus uterque foret.

2. EORUM CORPORA QUÆ DIU LATUERANT A SANCTO AMBROSIO INVENTA SUNT.

Viscera telluris ferro fodit astur avarus
Ambrosius parili scindit amore solum.
Ille sede terræ venis miser eruit aurum,
Cœlestes Præsul, quas humus abdit opes.

3. IN TRANSLATIONE SANCTORUM MARTYRUM EORUM UMBRA PLERIQUE INFIRMI SANATI SUNT.

AD SANCTOS MARTYRES.

Morborum si vestra procul fugat umbra catervam
Nunc quantum incuterent lumina vestra metum.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Saint Ambroise, *Ep.* 22, *ad Marcellinam sororem.* — Saint Augustin, *de Civit. Dei*, l. XXII, c VIII; — *Conf.*, l. IX. — Tillemont, t. II. — Saxi, *Dissertatio apologetica ad vindicandum Mediolano sanctorum corporum Gervasii et Protasii possessionem.* — Saint Paulin, *Nat. S. Felic.* — Duricelli, *Dissertat. Nazar. et Monum. Basilicæ ambros.*

8. MARTYROLOGE. — SS. Gervais et Protais, mm. — S. Visicin, id. — S. Zozime, id. — SS. Gaudence, év., et Culmace, mm. — S. Boniface, év., id. — S. Romuald, anachorète. — Sainte Julienne Falconiéri, v. — S. Innocent, év. — S. Dié, id.

20 juin. — SAINT SILVÈRE, pape et martyr.

(VIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT SILVÈRE.

Silvère, né en Campagnie, fut élu souverain pontife pour succéder à Agapet; il fit briller sa doctrine et sa sainteté en poursuivant sans relâche les hérétiques, et l'on vit quelles étaient sa grandeur d'âme et sa constance en maintenant le jugement d'Agapet, car, malgré les sollicitations souvent réitérées de l'impératrice Théodora, il ne voulut jamais rétablir dans sa dignité épiscopale Anthime, que le pape Agapet avait déposé de son siége de Constantinople, parce qu'il défendait l'hérésie d'Eutychès. Aussi Théodora, irritée de son refus, donna l'ordre à Bélisaire d'envoyer Silvère en exil. On l'exila donc dans l'île Pontia, d'où l'on rapporte qu'il écrivit à l'évêque Amateur : « Je suis nourri d'un pain de tribulation, et abreuvé d'une eau d'angoisse; et pourtant je n'ai point abandonné, et je n'abandonne pas ma charge pontificale. » Il en donna la preuve en réunissant dans le lieu de son exil un concile auquel prirent part un grand nombre d'évêques, et où il régla certaines choses qui concernaient l'intégrité de la foi catholique et le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Mais bientôt succombant sous le poids de ses infirmités et de ses chagrins, il s'endormit dans le Seigneur, le 20 juin, en l'an du salut 538.

PANÉGYRIQUE DE SAINT SILVÈRE.

TEXTE : *Certamen forte dedit illi Dominus ut vinceret.* (Sap., V, 10.)

L'Eglise sur la terre est une armée immense qui, sous l'étendard de la croix, s'avance à travers les siècles, pour combattre, souffrir et vaincre. Elle a pour chef invisible, Jésus-Christ, qui a voulu triompher du monde et de l'enfer en mourant sur la croix; son premier chef visible a été saint Pierre, qui est mort comme son divin Maître, et a laissé la conduite de l'armée aux papes ses successeurs. Sous l'œil et les ordres des papes, combattent les évêques, puis, sous la direction des évêques, combattent les prêtres, et sous la discipline des prêtres, ce sont les fidèles de chaque paroisse. Ainsi, dans ce grand combat spirituel, nous sommes tous soldats de Jésus-Christ. Il nous faut, pour vaincre, deux armes puissantes : *Les vertus chrétiennes*, première partie; *le courage militaire*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — LES VERTUS CHRÉTIENNES.

Le combat du chrétien est un combat tout spirituel : il a à lutter seulement contre des ennemis invisibles, qui sont : le démon, les fausses doctrines, la morale immorale du monde et de ses partisans, enfin les tentations provenant à la fois du démon, du monde et de notre propre corruption. Ce n'est donc pas contre des corps et des obstacles matériels que nous combattons. Il ne nous faut donc pas les armes brutales de la force, mais des armes toutes spirituelles; ce sont les vertus chrétiennes : la foi, l'espérance, l'amour de Dieu et du prochain, la chasteté, l'humilité, la douceur, la patience. Telles furent les armes des saints. C'est par elles

aussi que Dieu donna la victoire à saint Silvère, pape et martyr. Il faut connaître ce grand général en chef de l'armée chrétienne; il faut mesurer son rude combat et regarder les armes par lesquelles il triompha. Nous trouverons une grande instruction pour nous-mêmes dans cet examen.

Silvère était sous-diacre de l'Eglise romaine lorsqu'il fut élevé sur le trône pontifical, le 30 mai 536. C'était à l'époque où les barbares remplissaient l'Occident pour se le partager par le fer et le feu, et où l'Orient était dominé par l'hérésie des ariens. On comprend que la vérité a dû rencontrer des ennemis dans un siècle pareil. Théodat, roi des Goths, avait tout employé pour donner à Hormisdas, pape, un successeur qui pût servir sa politique guerrière contre les Grecs. Comme il crut trouver ce pape dans Silvère, il favorisa son élection. Le clergé de Rome, connaissant les vertus de Silvère, porta sur lui ses suffrages. Le nouveau pape, une fois monté sur la chaire de saint Pierre, n'écouta que sa conscience et déjoua les projets ambitieux et les espérances que le roi goth avait pu fonder sur la faiblesse de Silvère : il se montra digne de succéder aux généreux pontifes qui avaient préféré l'exil et la mort à l'abandon de leur devoir. Il triompha donc, par sa fermeté, de ces premiers piéges que la politique humaine tendait à sa conscience.

Mais voici un autre combat. En Orient, l'impératrice Théodora, femme de Justinien, vendue à l'hérésie, avait voulu profiter de la mort de saint Agapet, prédécesseur de saint Silvère, pour élever sur le trône pontifical le diacre Vigile, favorable à ses erreurs. N'ayant pas réussi une première fois, elle mit tout en œuvre pour se débarrasser de Silvère. Elle lui demanda d'abord toutes les concessions qu'elle avait attendues de Vigile, mais elle trouva le nouveau pape inflexible; il sut, comme tous les papes, prononcer le fameux *non possumus,* contre lequel tant de rois et d'empereurs ont vu se briser leur puissance et leurs projets ambitieux. Que fit cette femme audacieuse? Elle s'adressa à Bélisaire, général des armées de l'empire, grand capitaine et honnête homme, mais dominé par sa femme, Antonine, qui ne valait pas mieux que Théodora, avec laquelle elle s'entendait. Bélisaire reçut ordre d'agir contre Silvère, dans le cas où il ne voudrait pas céder aux exigences de l'impératrice, c'est-à-dire rejeter le concile de Chalcédoine et communiquer avec les eutychiens hérétiques. De son côté, Théodora demanda au pape de rétablir sur le siége de Constantinople l'hérétique Anthime. Le vertueux pontife lui fit cette réponse : « Jamais je ne me rendrai coupable d'un pareil crime. Je prévois bien que cette malheureuse affaire pourra me coûter la vie, mais je ne trahirai pas ma conscience en admettant à ma communion un hérétique justement condamné par mon prédécesseur. » La perte de Silvère fut résolue. Bélisaire, qui était alors assiégé dans Rome par Vitigès, roi des Goths, reçut une lettre de l'impératrice, qui lui disait : « Trouvez le moyen de déposer le pape Silvère, ou, du moins, envoyez-le ici; vous avez près de vous l'archidiacre Vigile, qui pourra le remplacer. »

Vous voyez, M. F., comme parfois les puissants de la terre prétendent se rendre maîtres de l'Eglise; comme ils veulent torturer la conscience de ses pontifes, en faire les serviteurs et les esclaves de leurs caprices et de leur ambition, les tyranniser et leur imposer leurs volontés. Mais un pape, successeur de saint Pierre, et, comme lui, vicaire de Jésus-Christ sur la terre, ne doit être le serviteur d'aucun roi, ni empereur; son chef est au ciel; sa règle unique est sa conscience, et elle agit selon la vérité et la justice, qu'il connaît mieux que personne. Le monde et les orgueilleux de la terre se révoltent contre ce rocher de la conscience pontificale, et voilà une lutte. Un pape meurt, mais ne se rend pas, quand on veut de lui l'injustice. C'est ce que nous voyons encore de nos jours. Le glorieux et doux pontife qui gouverne actuellement l'Eglise, Pie IX, reste ferme et inébranlable en face des erreurs et des contradictions du monde; il prononce, lui aussi, la magnifique formule des apôtres : « Nous ne pouvons pas, » et, comme ses illustres prédécesseurs, il résiste aux crimes et aux injustes exigences de la révolution, prêt à mourir, plutôt que de trahir sa conscience. O que cela est grand, que cela est beau! Qu'il fait bon appartenir à une Eglise qui donne de pareils exemples au

monde! Sachons, nous aussi, montrer le même amour, le même zèle, pour la vérité et la justice.

IIe PARTIE. — LE COURAGE MILITAIRE.

Un bon soldat meurt pour son devoir et pour sa patrie; il ne connaît pas la trahison, et, s'il faut mourir, il s'en réjouit et il meurt en criant une dernière fois : « Vivent mon devoir et ma patrie. »

Il en est ainsi du chrétien véritable; il en est ainsi surtout des chefs de l'Eglise militante. Il en a été ainsi du courageux pontife dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire.

Bélisaire, le général de Justinien, était placé entre les ordres impies de l'impératrice Théodora et sa conscience; il eut voulu n'écouter que sa foi et résister à la volonté de cette femme, mais il fut vaincu dans cette lutte : il craignait de perdre cette faveur impériale qu'il perdit tout de même plus tard, et il chercha un compromis entre sa conscienee et son ambition : « Je ferai ce qui m'est commandé, dit-il, mais ceux qui poursuivent la mort de Silvère en rendront compte au tribunal de Jésus-Christ. » Il ne songeait peut-être pas qu'il parlait comme Pilate; mais, plus tard, il fut puni comme lui : on le vit mendier son pain et mourir dans la misère, lui, le général en chef des armées impériales.

Il n'y avait donc plus qu'un prétexte à chercher pour perdre le pape. La femme de Bélisaire, Antonine, pire que la femme de Pilate, l'eut bientôt trouvé. On accusa le pape d'être d'intelligence avec les Goths, ennemis de l'empire. Silvère demanda une information juridique; mais, comme on ne voulait pas être confondu, on le refusa. Il se réfugia dans l'église de Sainte-Marie. Bélisaire lui promit par serment de respecter sa personne et sa liberté. Sur quoi le pape se rendit auprès du général, et on le laissa, en effet, revenir dans son lieu de refuge. Cependant, le lendemain, Bélisaire le manda une seconde fois et le retint prisonnier, comme si son serment ne regardait que la première entrevue. Voilà la politique humaine guidée par l'intérêt personnel. On amena de faux témoins, on fit semblant d'examiner sérieusement la conduite du pontife, et on répandit dans Rome le bruit que Silvère avait été légalement déposé. Il fut donc exilé à Patare, en Lydie.

Le pape absent, Vigile fut élu contre toutes les règles, grâce à la ruse de Bélisaire; mais l'empereur Justinien, qui avait ignoré ou feint d'ignorer ces intrigues, en fut indigné, quand il apprit l'exil de Silvère, et il donna ordre de reconduire à Rome le pape légitime. Il revint, en effet. Vigile, le faux pape, épouvanté un moment, compta ensuite sur l'appui et la protection de Bélisaire pour se débarrasser du pontife. Sûr de n'être pas contrarié dans ses projets criminels, il se rendit maître de sa personne et le fit transporter dans une petite île déserte de la mer de Toscane, vis-à-vis de Terracine, appelée Palmaria, aujourd'hui Palmerosa, où, après mille outrages, il le fit mourir de faim et de misère, en juin 538. Cependant, il faut dire que Procope, historien contemporain, raconte autrement sa mort. D'après lui, Silvère avait été assassiné par un soldat nommé Eugène, qu'Antonine aurait envoyé pour consommer son crime. Toujours est-il vrai que le pape Silvère mourut martyr de sa conscience et de son devoir, puisqu'il ne souffrit la persécution que pour n'avoir pas cédé à l'hérésie d'une femme orgueilleuse servie par des esclaves ambitieux.

Voilà comme au sixième siècle, comme dans tous les autres, on trouve le courage militaire caché dans l'âme des papes, sous les vertus les plus douces et les plus fermes. Honneur aux successeurs de saint Pierre, qui savent, comme lui, dire aux grands et aux petits de la terre : « Voyez s'il nous est permis d'obéir plutôt aux hommes qu'à Dieu! »

Chrétiens, M. F., vous n'êtes dans cette grande armée catholique que de simples soldats. Néanmoins, vous avez, dans cette condition, souvent les mêmes luttes, les mêmes contradictions et les mêmes devoirs. Vous devez, dans l'inté-

rieur de vos familles et dans le cercle restreint de votre modeste vie, montrer les mêmes vertus chrétiennes et le même courage militaire pour rester fermes, inébranlables, fidèles à vos devoirs. Si vous agissez ainsi, voici ce que Dieu vous promet : « Le Seigneur lui a donné un fort combat à soutenir, afin de lui faire remporter une victoire plus éclatante. »

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Maximes. — 5. Vertus spéciales du saint. — 6. Plans divers. — 7. Encomia. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Tollite Michæam et mittite virum istum in carcerem et sustentate eum pane tribulationis et aqua angustiæ. (III, Reg., 22-26-27.)

Simili pœna servus cum Domino afflictus est. (Sap., XVIII, 11.)

Lex veritatis fuit in ore ejus et iniquitas non est inventa in labiis ejus; in pace et in æquitate ambulavit mecum, et multos avertit ab iniquitate. (Malach., II, 6.)

Pater noster zelando zelum Dei, accepit testamentum sacerdotis æterni. (I Mach., II, 54.)

Nouveau Testament. — Cito proferte stolam primam et induite illum, et date annulum in manum ejus, et calceamenta in pedes ejus. (Luc., XV, 22.)

Excitaverunt persecutionem in Paulum et Barnabam et ejecerunt eos de finibus suis. (Act., XIII, 50.)

Traxerunt extra civitatem. (Id., XIV, 18.)

Et omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur. (II Tim., III, 12.)

2. — SS. PÈRES.

Si patria quis expulsus sit, ab omnibus miserabilis judicatur. (S. J. Chrysost. *Hom.* 23 *in Ep. ad Hæbr.*)

Consideremus quantum nobis in hoc exilio lugendum sit. (S. Augustin, *de Spiritu et Anima*, c. 49.)

Quanto magis æterna cognoscimus, tanto magis esse nos in hujus exilii miseria dolemus. (S. Gregor. Magn., *Moral. in* l. XI, c. 26.)

Sancti sunt in mundo, quasi in exilio (Hugo Cardin., *in Ps.* LXIV.)

3. — COMPARAISONS.

1. Sicut aromata fragrantiam suam non nisi cum incenduntur expandunt, ita sancti viri omne quod virtutibus redolet, in tribulationibus innotescit. (S. Gregor., *in Moral.*)

2. Sicut stellæ de die latent, de nocte lucent; sic vera virtus, quæ sæpe in prosperis non apparet, in adversis eminet. (S. Bernard., *in Cant.*)

3. Sicut corpus non potest constare citra exercitium; ita nec anima aut mens diu potest valere citra vexationem. (*In Polyanth.*)

4. — MAXIMES.

Dulcia non meruit, qui non gustavit amara. (Buchlerus.)

Vexatio dabit intellectum auditui. (Isaia, XXXVIII, 19.)

Occasio et tribulatio hominem fragilem non facit, sed qualis sit, ostendit. (Thom. a Kemp., l. I, c. 16.)

Fidem secunda poscunt, adversa exigunt. (Senec., *in Agamemn.*)

Ubi crux, ibi lux. (*Anonym.*)

5. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

RÉSIGNATION dans la persécution.

FIDÉLITÉ à son devoir. « Je suis nourri du pain de la tribulation, dit-il, et abreuvé de l'eau des angoisses, mais je ne manquerai point à mon devoir. »

6. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. La persécution et l'exil sont souvent plus profitables que les prospérités.

II. Il en fut ainsi pour le pape Silvère, qui y trouva : 1. Le sceau de la sainteté. — 2. Les honneurs du martyr.

IIe PLAN.

(Le même.)

I. Ni la fortune, ni les honneurs, ni les dignités, ni les titres ne nous mettent à l'abri de l'adversité.

II. Sentiments de résignation du vrai chré-

tien, à l'exemple de saint Silvère, dans les jours de l'épreuve.

—

7. — ENCOMIA.

1. POST EJUS OBITUM, ROMA A GOTHIS EXPUGNATA VASTATUR.

Cur Gothus extincto devastat Præsule Romam?
Pastore occiso captat ovile lupus.

2. BELISARIUS QUI SANCTUM SILVERIUM RELEGAVERAT EXCÆCATUS EST.

Orbaris merito, Belisari, lumine. Mundi
Extincto per te sole, videre nequis.

8. — AUTEURS A CONSULTER.

Liberat, *in Breviar.*, c. XXII. — Marcellin, *in Chron.*, *ad an.* 536. — Anastase, *in Pontif. conc.* — Papebroch. — Muratori, *Annales d'Italie.*

7. MARTYROLOGE. — S. Silvère, p. et m. — S. Novat. — SS. Paul et Cyriaque, mm. — S. Macaire, év. — Sainte Florence, v. — S. Maximin, év. et m. — Sainte Gemme, v. et m. — S. Latuin, év. — S. Baine, év. — Sainte Aldegonde, v. — Sainte Elie, abbesse. — S. Adalbert, év.

---

21 juin. — SAINT LOUIS DE GONZAGUE, jésuite.

(XVIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE.

Louis ou Aloïs, fils du marquis de Gonzague, vint au monde au château de Castiglione, le 9 mars 1586. Son père était chambellan du roi d'Espagne Philippe II, et sa mère dame d'honneur de la reine, son épouse, Isabelle de France. Cette mère, femme d'une piété parfaite, qui ne désirait rien tant que d'avoir un fils voué au service de Dieu, éleva son petit Louis dans une douce crainte et un fervent amour du Seigneur : les noms de Jésus et de Marie embaumaient souvent ses lèvres enfantines. Aussi, dès l'âge le plus tendre, cet enfant béni d'une sainte mère parut-il un ange revêtu d'une chair mortelle.

Son père, général de l'armée de Lombardie, voulait en faire un soldat, et il cherchait à lui en inspirer le goût ; mais les mœurs militaires, et surtout les jurements et blasphèmes, inspirèrent au jeune enfant une répugnance invincible. A sept ans, il prit la résolution de se donner tout à Dieu, et il se fit un devoir de réciter à genoux, chaque jour, l'office de la Vierge et les sept psaumes de la pénitence. A huit ans il alla commencer son cours d'études à Florence ; mais il s'y livra beaucoup plus encore à la piété ; prosterné un jour à l'autel de Marie, qu'il aima toujours si tendrement, il y fit un vœu de perpétuelle virginité, et le ciel sourit tellement à son angélique désir, que jamais il n'éprouva aucune tentation de la chair. Sa modestie, sa timidité, sa fuite des occasions dangereuses, lui gardèrent une innocence sans aucune tache.

A la garde de ses sens Louis ajouta, toute sa vie, la mortification secrète de son corps, qu'il domptait par les austérités, les jeûnes et les veilles. Il macérait sa chair par de rudes disciplines et par l'usage d'un cilice ; il semait en secret sa couche de têts et de vases brisés, ou couchait sur une planche ; il jeûnait trois fois la semaine, au pain et à l'eau ; il passait une grande partie de ses nuits en prières : l'oraison était le charme de sa vie ; l'extase l'y tenait des heures entières dans les ineffables jouissances des communications avec son Dieu. Sa plus grande peine était de n'avoir pas une pleine liberté de se livrer à son attrait pour la pénitence.

Le jeune Gonzague avait quitté Florence à douze ans, pour aller à Mantoue ; puis il obtint de son père de rentrer à Castiglione, où il mena plus aisément sa vie d'ange terrestre. Il eut le bonheur de voir et d'entendre, à Brescia, saint Charles Borromée, qui lui donna de tendres et paternels avis sur sa première communion. Louis suivit ensuite son père en Espagne, où il fut attaché à la personne de l'infant don Jacques. C'est à la cour de Madrid que cet adolescent, à qui tout souriait dans

le monde, conçut le projet d'abandonner le monde, et d'entrer dans la compagnie de Jésus. Ce projet causa une grande joie à sa mère; mais le père prit la chose autrement; il entra dans une colère étrange, et il menaça son fils de l'en punir avec rigueur. Le marquis lutta, pendant trois années entières, avant d'acquiescer à un tel désir, qui dérangeait toutes ses vues d'avenir pour sa noble famille. Cependant, à la fin vaincu par la vertu de son cher fils, il lui accorda son consentement. Louis au comble de ses vœux, abdiqua ses droits d'aînesse en faveur de son frère Rodolphe, et partit pour le noviciat, à Rome où le reçut le P. Aquaviva, qui le présenta au pape Sixte-Quint, le 21 novembre 1505; il avait dix-huit ans.

Sa cellule lui parut un petit paradis, et en y entrant, il s'écria, transporté de joie : « C'est ici le lieu de mon repos; j'y habiterai, puisque je l'ai choisi. » Le novice parut, dès l'abord, un maître dans l'exercice de toutes sortes de vertus. Une humilité profonde, une patience à toute épreuve, une obéissance sans bornes, une assiduité incomparable à l'observation des plus petits points de la règle, décelèrent bientôt un grand saint à tous les yeux. L'oraison devint ses délices : il l'appelait le chemin abrégé de la perfection ; la communion lui versa d'ineffables félicités : ses paroles sur la divine Eucharistie, qu'il visitait quatre fois le jour, étaient toutes de flamme, et sa piété envers Marie était tout son amour.

Son noviciat terminé et ses vœux prononcés, le 20 novembre 1587, Louis se livra aux études de philosophie et de théologie, dont un incident vint rompre le cours. Il fut envoyé dans sa famille, pour y apaiser des haines survenues par suite de prétentions à un riche héritage : le saint jeune homme eut bientôt, par sa douceur, réuni les cœurs divisés, dans un plein accommodement, et il alla continuer à Milan ses études. Là, Dieu lui révéla, dans l'oraison, sa fin prochaine : cette révélation produisit en lui des effets merveilleux ; il devint tout à fait absorbé, abîmé en Dieu. Il fut rappelé à Rome, où quelque temps après se déclara une maladie contagieuse. Louis se dévoua, corps et âme, au soin des malades, et il devint la victime de sa charité. La pensée d'aller à Dieu le remplit d'une joie immense. Cependant il languit trois mois à soupirer après l'heureux terme de son pèlerinage sur la terre; on crut même à un rétablissement; mais Dieu lui révéla de nouveau, dans une extase, sa fin prochaine : il entonna le *Te Deum*. Enfin arriva l'heure de son agonie; il prononça le doux nom de Jésus, et il expira, le 21 juin 1591, à l'âge de vingt-quatre ans. Il fut béatifié en 1621, et sa pieuse mère jouit de l'ineffable bonheur de prier devant la châsse de ses reliques.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE.

TEXTE : *Justorum semita, quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectum diem.* (Prov., IV, 18.)

Parmi les saints il y en a, et en grand nombre, qui ont fourni une longue carrière, et dont les exemples pourraient servir de modèles à tous les âges; mais les vertus et les actions éclatantes de leur âge mûr leur ont souvent fait oublier les vertus qu'ils avaient pratiquées dans le jeune âge, et ils n'ont pu être choisis d'une manière spéciale comme les modèles et les patrons de la jeunesse. Cependant, jeunes chrétiens, Dieu a voulu que vous eussiez votre modèle spécial au ciel, saint Louis de Gonzague, qui a toujours été jeune, car la mort l'a cueilli comme une fleur au moment où il aurait cessé de l'être. Dans les limites de la jeunesse, Dieu a voulu vous faire un tout parfait, un modèle achevé, grand et sublime, qui a réuni en lui seul tous les sacrifices et les pures vertus. Il vous offre pour modèle un jeune prince qui renonce à une couronne avant de l'avoir portée, qui commence à mener une vie parfaite à l'âge où la raison paraît à peine chez les autres enfants; qui avant l'âge de dix ans fait à Dieu le plus grand sacrifice qu'un

homme puisse faire, et qui à douze ans étonne par sa sainteté un Charles Borromée; un enfant que nous pourrions comparer à Jean-Baptiste pour son innocence et à Madeleine pour sa pénitence et son ardent amour; un enfant qui a de la force dans le caractère comme un Ignace de Loyola et de la douceur comme un François de Sales; qui lutte de candeur avec les anges et d'austérités avec les solitaires de la Thébaïde, qui ambitionne les travaux des apôtres et la mort des martyrs, qui aime Jésus-Christ dans la divine Eucharistie comme un Thomas d'Aquin, qui prie comme une Thérèse de Jésus, qui a des extases comme un François d'Assise, qui conserve sans tache l'innocence baptismale jusqu'au dernier soupir, et qui meurt tout jeune de l'amour de Dieu!

Nous allons considérer dans la vie de ce saint: 1°. Son renoncement au monde. 2°. Son entrée en religion et sa sainteté.

Ire PARTIE. — SON RENONCEMENT AU MONDE.

Les premières inclinations de Louis indiquèrent en lui l'amour de Dieu le plus ardent, et dès l'âge de quatre ou cinq ans il se retirait souvent à l'écart pour prier des heures entières. Heureux pronostic d'une vie angélique qui devait se consumer tout entière dans l'innocence et dans la ferveur de l'amour divin!

Une mère pieuse s'appliqua d'abord à cultiver ces heureuses dispositions, et le saint enfant profita merveilleusement des soins maternels. Mais son père avait d'autres vues: il le destinait à la carrière militaire pour en faire un jour le soutien de sa maison et la gloire de sa famille; et, afin de l'accoutumer tout jeune aux exercices et à la vie des camps, il lui fit faire de petites armes, et le fit assister à ses côtés à la revue des troupes. Dans les camps, Louis prit un peu de poudre aux soldats de son père, et il s'accoutuma avec les gens de guerre à prononcer quelques paroles grossières dont il ne comprenait pas le sens. Ce furent les deux plus grandes fautes de sa vie: fautes commises avant l'âge de six ans, qu'il pleura avec amertume, et dont il conçut une douleur assez vive pour tomber en défaillance aux pieds de son confesseur lorsqu'il en fit l'aveu. En permettant que Louis s'exagérât à lui-même ces fautes, Dieu voulait sans doute abriter les mérites que notre jeune saint devait acquérir sous la sauvegarde de son humilité, et lui faire unir aux charmes de l'innocence les saintes ardeurs de l'amour pénitent. Dieu voulait aussi que Louis fût le patron et l'exemple de toute la jeunesse chrétienne, et que, sans cesser d'être le modèle des âmes privilégiées qui conserveraient toujours l'innocence, il le fût encore des âmes infortunées qui auraient le malheur de la perdre.

Les premiers pas de notre jeune héros dans la carrière du sacrifice furent des pas de géant; car tout fut consommé, au moins dans son cœur, avant l'âge de dix ans, lorsqu'il fit vœu de chasteté perpétuelle devant l'image de Marie pour qui il ressentait la plus vive et la plus pieuse tendresse. Il ne s'agissait donc plus désormais pour Louis que d'attendre l'âge et le moment favorable afin d'exécuter ses généreux desseins. Mais avant combien de combats à livrer! combien d'obstacles à vaincre! Heureusement que Dieu est un bon père, et qu'avant de l'engager au milieu des épreuves et des périls, il voulait lui donner la force de triompher en le nourrissant d'un aliment divin. Et c'est ainsi que Dieu en agit toujours dans sa paternelle tendresse, avant de mettre notre vertu à l'épreuve, il a toujours soin de nous prémunir et de mettre en nos mains les armes du combat.

Il y a un beau jour dans la vie de chaque chrétien, M. F., et vous le savez tous ou par le souvenir ou par l'espérance: c'est le jour où Jésus vient se reposer pour la première fois dans une âme pure et régénérée; le jour où Dieu vient en nous pour séparer l'enfance de la jeunesse et nous initier lui-même à une vie nouvelle et presque divine. Il fut bien beau surtout ce jour dans la vie de Louis. Dieu, envers qui notre jeune saint avait commencé à se montrer si généreux, et qui était lui-même jaloux de venir prendre possession d'un bien qui lui appartenait déjà tout entier, voulut se montrer généreux à son tour. Aussi cette première

communion fut-elle accompagnée des circonstances les plus inattendues et les plus consolantes. Dieu envoya à Louis pour le communier un autre grand saint, un prélat illustre par sa naissance, par ses talents et par ses vertus, saint Charles Borromée, qui eut bientôt aperçu le trésor de grâce que ce jeune enfant portait dans son cœur. Les âmes des saints sur la terre ne sont pas longtemps à se comprendre, elles s'unissent et communiquent facilement ensemble, comme les enfants d'une même patrie, qui ne se seraient jamais vus sur le sol natal, se comprennent et s'aiment tout à coup lorsqu'ils viennent à se rencontrer sur une plage lointaine. Le saint cardinal ne pouvait se lasser d'admirer un ange de la terre à ce point favorisé du Ciel dans un âge encore si tendre; il s'entretenait longtemps avec lui; il était ravi de trouver au milieu des épines cette fleur d'innocence et de pureté, au milieu des cours et des pompes du monde, cette jeune âme si belle de candeur et d'amour divin, qui, sans le secours d'aucun mortel, s'était élevée à une si haute perfection. Et Louis aussi, qui jusque-là n'avait communiqué pour ainsi dire avec Dieu que directement et par lui-même, Louis était heureux de trouver un guide spirituel dans le sein de qui il pouvait librement épancher toute son âme, déposer ses doutes, puiser les lumières et le grand courage dont il avait besoin pour exécuter l'entreprise qu'il méditait. Les félicitations des deux illustres saints vinrent enfin se confondre dans les joies du même banquet; car l'archevêque de Milan, ayant appris que le jeune prince n'avait pas fait sa première communion, voulut lui donner lui-même le pain de vie. O festin suave! O délicieux banquet que le ciel contemple, que les anges admirent et que les âmes pures aiment à se représenter pour y nourrir leur piété! O délicieux banquet où Jésus se donne à un Louis de Gonzague par les mains d'un Charles Borromée!

Et maintenant, la victime est prête et couronnée de fleurs, le héros peut soutenir le combat que vont lui livrer toutes les puissances du siècle, et l'amour ardent d'un père et son orgueil trompé, le souvenir et la tendresse d'une mère et l'affection de ses nombreux vassaux; car, nourri de ce mets fortifiant, notre jeune saint continuera sa marche jusqu'au sommet de la perfection où Dieu l'appelle.

Depuis sa première communion, Louis, qui déjà avait fait vœu de chasteté, et qui avait pris la résolution d'entrer dans l'état ecclésiastique et même dans l'état religieux, s'appliqua de plus en plus à vivre en religieux dans le siècle. Etant à Cazal, il aimait surtout à venir prier dans l'église des Capucins ou dans celle des Barnabites, et à s'entretenir de spiritualité avec ces religieux. Ses abstinences devinrent plus rigoureuses: il jeûnait trois fois la semaine, et il mangeait si peu, même les jours où il ne jeûnait pas, qu'on pouvait à peine concevoir qu'il pût vivre. Il se mortifiait et le jour et la nuit, et en toute manière; comme saint Paul, il châtiait son corps pour le réduire en servitude. Saintes rigueurs de la pénitence, vous n'êtes plus connues, ni même plus comprises de nos jours: les chrétiens d'aujourd'hui, enfants dégénérés de la ferveur de leurs ancêtres, veulent aller au ciel par un chemin tout émaillé de fleurs, oubliant que le divin Maître a parcouru pour y arriver le chemin royal de la croix, et que tous ses vrais disciples dans tous les siècles ne l'ont suivi de la terre au ciel qu'à la trace de son sang. Pour Louis de Gonzague, il connaissait la vertu de la croix, et il se préparait peu à peu par toutes les pratiques de la mortification à son dernier sacrifice.

Il était facile de prévoir depuis longtemps que notre jeune saint ne demeurerait pas dans le monde; mais avant qu'il le quittât, Dieu voulut lui fournir la plus belle occasion de montrer son généreux amour et la force de sa résolution en le conduisant dans une des cours les plus brillantes de l'Europe et qui venait de s'enrichir de la découverte d'un monde. Louis à la cour d'Espagne continua sa vie tout angélique: les séductions de la grandeur et de la fortune n'auraient su le captiver à Madrid, pas plus qu'à Florence ou à Mantoue. Il ne veut rien de la terre: il ne s'inclinera pas pour cueillir les fleurs qui naissent sous ses pas, ni pour toucher même en passant au miel qui s'offre sur le chemin. Il ne veut rien du monde ni de ses plaisirs: il ne se mêlera jamais à ses folles joies; et la beauté qui captive l'Eu-

rope n'aura pas même un seul de ses regards. Il ne veut rien de la grandeur ; et, pour se délivrer plus facilement de ses poursuites, il lui laissera son manteau de prince et les joyaux de sa couronne pour s'envoler dans le sein de son Dieu, pauvre, mais fidèle ; dépouillé, mais chéri.

Louis voulait tout quitter et il ne s'agissait plus que d'obtenir l'autorisation du marquis, son père. Mais là justement se trouvait la difficulté ; et notre jeune saint l'avait pressenti, car il ne voulait pas être le premier à lui en parler. Il s'en ouvrit d'abord à la marquise, sa mère, qui, la première, en parla au marquis, et qui apaisa ses premiers transports. Louis vint ensuite avec respect et modestie lui demander la permission de se faire religieux. Etourdi par une pareille déclaration, don Ferdinand entra dans une grande colère ; il s'emporta jusqu'à faire des menaces à son fils et à le chasser de sa présence. Dès cet instant la lutte commença terrible, entre le père et le fils, car il y avait pour l'exciter des éléments plus que suffisants dans le cœur de l'un et de l'autre.

Mais qui cédera, qui sera vaincu ? Jamais Louis qui n'agit que par l'inspiration de Dieu. Don Ferdinand, désarmé une dernière fois par la fermeté de son fils, lui donne enfin cette liberté tant désirée, en lui adressant ces paroles qui expriment à la fois sa défaite, ses espérances trompées, sa vive douleur et son amour malheureux : « Mon fils, vous venez de faire à mon cœur une plaie qui saignera longtemps. Vous savez combien je vous aime : je fondais sur vous mes espérances et celles de notre maison ; mais puisque Dieu vous appelle, comme vous le dites, je ne veux plus m'y opposer. Allez, mon fils, où il vous plaira, je vous donne ma bénédiction. »

IIe PARTIE. — SON ENTRÉE EN RELIGION ET SA SAINTETÉ.

Jusqu'ici, nous avons considéré la vie de notre jeune héros dans son point de départ. Nous avons vu Louis de Gonzague, par les sacrifices les plus généreux, se détacher peu à peu de tout ce qui flatte la nature, s'élever au-dessus des sens et de tous les biens de la terre, au-dessus de l'éclat et des grandeurs, au-dessus des plaisirs du siècle et de la cour, au-dessus de toutes les considérations humaines, des affections les plus légitimes, des plus brillantes espérances. Il s'est dépouillé de tout, il a fait de tout un glorieux trophée à la volonté de son Dieu. Considérons maintenant la vie de Louis de Gonzague dans le but vers lequel il aspire. Voyons-le s'élever jusqu'à Dieu par la perfection de ses vertus, par la sublimité de son oraison, par l'ardeur de sa charité.

Louis venait dans la religion pour chercher Dieu, pour s'unir à Dieu, pour se revêtir de Dieu, pour le reproduire en lui-même. Mais pour fortifier dans les saints ce sentiment qui les porte vers lui, Dieu s'est toujours plu à les éprouver. Or, Louis fut soumis à ces nouvelles épreuves au moment même où il venait de se mettre dans l'impossibilité de revenir sur ses pas. Cette pensée vous fait mal. Ah ! ne craignez rien. Nous avons toujours trouvé du courage en Louis ; nous y en trouverons jusqu'à la fin. Notre jeune et saint novice s'en va droit à Dieu ; rien ne l'arrêtera.

Dans le siècle, Louis n'avait reçu des épreuves que d'une manière indirecte et de la part des hommes qui voulaient l'arrêter dans ses généreux élans ; maintenant c'est Dieu lui-même qui, avant de se communiquer sans réserve, veut purifier encore son jeune serviteur. Il lui envoie une grande désolation d'esprit dont il n'avait rien éprouvé dans le monde. Eh quoi ? mon Dieu ! Louis vient de combattre si vaillamment pour vous suivre, il n'a cherché que vous à travers tous les sacrifices, et, lorsqu'il va vous saisir, vous voulez vous soustraire à ses embrassements. Non, mon Dieu, non, vous ne prolongerez pas cette épreuve. Vous ne voulez pas vous faire aimer et désirer davantage. Louis vous cherchera dans la prière, et vous le ramènerez dans le calme, et vous le consolerez par votre aimable présence.

Le fervent novice eut une seconde tentation. Le démon lui mit un jour dans

l'esprit qu'il ne serait utile à rien dans la religion qu'il avait embrassée. Jeune héros, notre Louis, ne craignez pas, le Seigneur voudra bien que vous soyez utile pendant la vie, et même après la mort, même à cette compagnie déjà illustre par tant d'autres gloires. Oui, vous serez utile à vos frères par vos grands exemples et vos belles vertus; partout où vous passerez vous porterez l'édification et la piété, et vous répandrez autour de vous la bonne odeur des vertus de Jésus-Christ. Vous attirerez bien des cœurs à votre suite; et ceux qui, en grand nombre, seront captivés par vos exemples, viendront dans la religion exécuter les œuvres auxquelles le Seigneur ne vous a pas vous-même appelé.

Ce fut peut-être encore pour Louis comme une tentation d'apprendre la mort du marquis, son père, car nous avons dit que Louis l'aimait, et il l'aimait peut-être d'autant plus qu'il avait eu à lutter plus longtemps contre lui. Notre cœur est ainsi fait. Dieu, qui voulait être aimé seul de notre jeune saint, et qui voulait l'aider dans son ascension glorieuse pour monter jusqu'à lui, permit que le marquis de Châtillon fût enlevé par la mort peu de temps après l'entrée de son fils en religion, et Louis fut assez maître de lui-même pour supporter cette mort avec tout le courage qu'inspire le plus ardent désir de faire la volonté de Dieu.

Et maintenant, délivré de toutes les tentations, car il avoua qu'il n'en avait pas eu d'autres depuis, délivré de toutes les affections humaines, Louis va travailler de plus en plus à s'élever jusqu'à la vie parfaite de Dieu, jusqu'à sa transformation en Dieu par la perfection de ses vertus, et d'abord de son obéissance qui fit de lui en peu de temps un religieux accompli. Et c'est aussi le premier pas que nous devons tous faire ponr monter jusqu'à Dieu. L'homme est tombé, il a été séparé de Dieu par sa révolte, il peut remonter jusqu'à Dieu par son obéissance. Plus l'homme est obéissant, plus il devient semblable à Dieu; car l'obéissance lui donne la même volonté qu'à Dieu même. Et quelle ne fut pas l'obéissance de Louis de Gonzague? Cette obéissance allait au point qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais transgressé la volonté de ses supérieurs. Il ne demanda jamais raison des ordres qu'on lui donnait; mais il s'appliquait à conformer sa pensée et son jugement au jugement et à à la pensée de ceux qui était établis pour lui commander, car il les regardait comme les véritables représentants de Dieu, quels que fussent d'ailleurs leur âge, leur science, leurs talents et leurs vertus. Louis n'eut donc d'autre volonté que celle de Dieu, et c'est par là qu'il était au-dessus de tous les événements, et dans une tranquillité parfaite sur tout ce qui pouvait lui arriver. Voulons-nous donner du prix à toutes nos actions? voulons-nous avancer à grands pas vers la sainteté? Eh! n'allons pas faire de vastes plans et méditer de grandes choses; soyons obéissants, n'ayons d'autre volonté que la volonté de Dieu. Alors nous nous identifions en quelque sorte avec Dieu, et par quelque endroit nous nous faisons dieu.

Nous pourrions maintenant faire ainsi l'éloge de chacune des vertus de notre fervent religieux, de son humilité, de sa chasteté, de sa mortification, de sa douceur et de sa charité envers le prochain. Dans la religion, il fit tout pour faire oublier ce qu'il avait été dans le siècle; et c'était lui causer un déplaisir mortel que de le lui rappeler. La crainte d'un éloge le faisait rougir, et il aimait beaucoup plus les humiliations que nous n'aimons les applaudissements. Quoique, par un privilége inouï, il fût exempt, depuis son vœu, de toute révolte des sens, il exerçait sur lui-même la plus rigoureuse vigilance. Si Louis n'avait écouté que son zèle, et s'il avait eu moins de déférence pour ses supérienrs, il se serait donné infailliblement la mort par ses mortifications. Quoique naturellement vif et sensible, il ne céda jamais au moindre mouvement de colère. Il était plein d'attentions et d'égards pour ses frères et sans cesse préoccupé par les généreuses pensées de la charité. Qne vons dirai-je enfin? Louis eut le génie de toutes les vertus, car il savait saisir toutes les occasions, et il trouvait des moyens inaccoutumés pour les mettre en pratique, sans scrupule et sans faiblesse, sans lenteur et sans empressement, mais avec une tranquillité parfaite. Louis fut bientôt parvenu à une si grande sainteté que ceux de ses frères qui étaient chargés de l'examiner sans cesse

ne pouvaient rien trouver en lui qui ressemblât à une imperfection, et qu'il avait lui-même presque du chagrin de ne découvrir aucune faute dans sa conscience. Il y a vraiment de quoi s'étonner cent fois d'une perfection si grande, d'une attention si bien soutenue, d'une pureté si angélique dans un faible mortel. Quoi donc? pendant plusieurs années jamais de chute, jamais de relâchement, jamais de faiblesse, toujours plus de vertu, et jusqu'à la fin!...

C'en est fait, la fragile existence de notre jeune saint ne peut plus porter ce poids immense d'amour : le feu est descendu du Ciel, et l'holocauste va être consumé. Ce feu sacré a fini par user les liens qui retenaient encore notre jenne saint sur la terre. Louis est monté à la plus haute perfection : il s'est revêtu de Jésus-Christ ; et la mort seule doit mettre le dernier sceau à sa ressemblance et à son union avec Dieu. Mais si l'amour de Dieu fut la cause de la mort de Louis de Gonzague, l'amour du prochain en fournit l'occasion.

La capitale du monde chrétien était ravagée par la peste, et, au milieu de tous les dévouements que la religion inspira, la compagnie de Jésus déploya tout son zèle en faveur de ceux qui furent frappés par le terrible fléau. Louis fut des premiers à s'offrir comme victime. Quoique bien jeune encore, il avait travaillé dès les premiers jours de sa vie avec tant d'ardeur et de persévérance, qu'il était déjà à l'âge de vingt-deux ans, un fruit mûr pour le ciel. En peu d'années, il avait dépensé tout ce qu'il avait de forces et de vie pour arriver plus vite jusqu'à Dieu. Mille fois il avait dit à son bien-aimé qu'il languissait d'amour sur cette terre, et ses vœux furent enfin exaucés : il fut, lui aussi, frappé du mal destructeur. Dans ses ardeurs, il aurait voulu sans doute le martyre; mais, ne pouvant mourir par l'effusion de son sang, il était heureux de mourir au moins martyr de la charité. Sa maladie traîna en longueur ; mais plus la vie du corps diminuait, plus aussi celle de l'âme prenait d'empire. Ce fut alors que parurent en lui à découvert toutes les vertus qu'il avait pratiquées pendant sa vie. Tout le monde en était édifié. Les cardinaux venaient le visiter, et le pape lui envoya sa bénédiction. Louis parlait du ciel comme s'il y avait été déjà. Il écrivait à sa mère des lettres qui ne respiraient que l'amour divin et de célestes espérances. Son lit de mort offrit surtout le tableau le plus doux et le plus consolant lorsque, entouré de ses frères, il reçut son Dieu pour la dernière fois. Désormais, captivé plus que jamais par la beauté divine, il se prit à désirer une union plus intime avec Dieu que celle de l'oraison, que celle de l'Eucharistie, que celle de l'extase : celle du paradis où il s'envola, comme il l'avait dit. Louis de Gonzague exhala sa belle âme comme la plante qu'on froisse exhale une odeur plus suave, comme l'encens qui se consume sur l'autel exhale plus doux son dernier parfum, comme le flambeau jette plus vives ses dernières clartés. Il partit de la terre pour s'envoler au ciel, comme le roi des airs qui, après avoir été longtemps tenu captif, recouvre sa liberté chérie, s'élance heureux et vole dans l'espace, et dans son premier essor s'en va, plein d'assurance, saluer le soleil.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Maximes de ce saint. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Mane astabo tibi. (Ps. v, 5.)

Adhuc reliquus est parvulus. — Surge, unge eum : ipse est enim. (I Reg., xvi, 2.)

Noli dicere, puer sum. (Jerem., i, 7.)

Lætare, juvenis, in adolescentia tua, et in bono sit cor tuum in diebus juventutis tuæ, et ambula in viis cordis tui... aufer iram a corde tuo et amove malitiam a carne tua ; adolescentia et voluptas vana sunt. (Eccli., xi, 9.)

Nouveau Testament. — Beati mundo corde. (Matth., v, 8.)

Non omnes capiunt verbum istud. (id., xix, 11.)

Unusquisque proprium donum habet ex Deo. (I Cor., vii, 7.)

Virgines sequuntur agnum quocumque ierit. (Apoc., XIV, 4.)

2. — SS. PÈRES.

Beatus juvenis qui bene vixit. (S. Ambros., *Orat. de Obitu Valent.*)

Rara in juvenibus est humilitas; ideo que miranda dum ætas viget, dum sanguis æstuat (Id., *in Ps*. CXVIII.)

Si quis juvenis est, animi affectibus viriliter resistat. (S. Gregor. Naz., *Orat.* 25.)

Vides ne virginitatis præstantiam, quomodo terrarum incolas sic afficiat ut qui corpore vestiti sunt, eos incorporeis mentibus exæquet. (S. J. Chrysost., *L. de Virginit.*)

Fæces senectutis vestræ immolatis altissimo qui juventutis et adolescentiæ vestræ florem in rebus nugatoriis expendistis. (Petrus Cellens., *Epist.* 6.)

3. — COMPARAISONS.

1. Joseph cum sedecim esset annorum, pascebat gregem. (Gen., XXXVII, 2.)

2. Alius discipulus præcurrit citius Petro. (Joan., XX, 4.)

3. Qua, quæso, re differebant ab Angelis Elias, Eliseus, Joannes, veri hi virginitatis amatores? nulla, nisi quod mortali natura constabant. (S. J. Chrysost., *L. de Virginitate.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

1. SAINTE RÉPUGNANCE que lui font éprouver dès l'âge de six ans les jurements, les blasphèmes et les mœurs des militaires.

2. RÉSOLUTION qu'il prend dès l'âge de sept ans de se donner tout à Dieu.

3. VŒU DE VIRGINITÉ perpétuelle qu'il fait à dix ans.

4. MORTIFICATION par l'usage de la discipline, des jeûnes, du cilice.

5. PIÉTÉ qui fait de l'oraison le charme de sa vie.

6. RENONCEMENT au monde, à la cour, aux honneurs.

7. CHARITÉ envers les malades.

8. SAINTE JOIE qu'il éprouve en pressentant sa fin à l'âge de vingt-quatre ans.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

POUR UNE MÉDITATION.

(Par le cardinal Bellarmin, *Sermo habitus Romæ, anno* 1608.)

TEXTE : *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis, posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso.* (Ps. XX, 4.)

Trois priviléges accordés à saint Louis de Gonzague, auxquels nous ne pouvons aspirer : 1. Le premier, que Dieu l'a appelé à son service avant la première heure. — 2. Le second, qu'il fut prévenu d'un don de chasteté si rare, qu'il fut exempt toute sa vie de ce qui peut souiller le corps et l'esprit. — 3. Le troisième est l'exemption absolue de toutes distractions dans l'oraison.

—

IIe PLAN.

POUR UNE MÉDITATION.

(Par le P. Nouet, *Vie de Jésus dans ses saints.*)

TEXTE : *Humiliamini sub potenti manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis.* (I Petr., V, 6.)

I. Cinq espèces d'humilité : Celle qui humilie : 1. Notre jugement. — 2. Notre présomption. — 3. Notre libre arbitre. — 4. Notre corps et notre esprit sous le joug de la croix. — 5. Notre orgueil.

II. Ces cinq espèces d'humilité, recommandées par saint Pierre, ont été pratiquées à un haut degré d'excellence par saint Louis de Gonzague. Il a excellé : 1. Dans sa foi. — 2. Dans la défiance de soi-même. — 3. Dans une rare obéissance. — 4. Dans l'amour des souffrances. — 5. Dans l'abaissement de l'orgueil et le désir de rester petit et ignoré.

III. Gloire à laquelle a été élevé saint Louis de Gonzague en récompense de son humilité : 1. Devant les hommes par ses miracles. — 2. Devant Dieu par le rang qu'il occupe dans le ciel.

—

IIIe PLAN.

POUR UN SERMON.

(Par Texier.)

TEXTE : *Apprehende vitam æternam in qua vocatus es.* (I. Tim., VI, 2.)

Ce saint répétait souvent ces paroles : *Quid hoc ad vitam æternam?* ce qui se peut prendre en trois sens, sur lesquels nous appuierons trois considérations qui feront le partage de ce discours : 1. Qu'est-ce que cela en comparaison de la vie éternelle? — 2. A quoi sert cela pour la vie éternelle? — 3. Combien durera cela en comparaison de la vie éternelle.

—

IVe PLAN.

(Lafiteau.)

Panégyrique des saints Louis de Gonzague et Stanislas de Kostka.

TEXTE : *Laudamus viros gloriosos... in generatione sua.* (Eccli., XLIV, 1.)

I. Courage invincible avec lequel ils embrassent l'état auquel Dieu les appelle.

II. Leur fidélité inviolable à en remplir tous les devoirs.

Ve PLAN.

(Dessauret.)

TEXTE : *Sinite parvulos venire ad me.* (Marc., x, 14.)

I. Deux écueils vaincus par saint Louis de Gonzague, et que peut éviter tout jeune chrétien : 1. La timidité à l'égard des obstacles du salut. — 2. La présomption des passions.

II. Quoique jeune on peut, à l'exemple de saint Louis de Gonzague, pratiquer ce qu'il y a de plus parfait dans la religion.

—

VIe PLAN.

(La Tour-du-Pin.)

TEXTE : *Ait rex ut introduceret pueros qui starent in palatio.* (Dan., I. 4.)

1. Les plus grandes vertus sont à la portée de la jeunesse, comme saint Louis de Gonzague l'a prouvé par son exemple.

I. Les plus petites vertus ne sont pas au-dessous du héros chrétien.

—

VIIe PLAN.

(Par M. l'abbé Destrem.)

TEXTE : *Justorum semita, quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectum diem.* (Prov., IV, 18.)

Saint Louis de Gonzage est arrivé à la plus haute sainteté : 1. Parce que dans le siècle il a travaillé avec la plus grande ardeur à se dépouiller de tout ce qui est du monde.

II. Parce que dans la religion il a travaillé avec la plus grande ardeur à se revêtir de tout ce qui est de Dieu.

6. — ENCOMIA.

I, Nullo se peccato mortali fœdavit; nullum impuram carnis tentationem sensit; nullam turpem cogitationem etiam invitus expertus est; et tamen Deo plenus, tam Deo charus, tam a mundi vulneribus liber, mundum fugit. (Lancius, *in Medit. de S. Aloys. Gonz.*)

II. Mirare beati Aloysii vitam quoad æquales irreprehensibilem, quoad Deum unione seraphica semper illi immersam, animam ejus vix ullo levi peccato maculatam; perpetuis autem ferventissimorum operum sacrificiis plenam, et tanquam tabernaculum quoddam divinum, et Deum ex omni parte spirans; corpus nullo motu inordinato, nullo gestu indecenti indecorum; cor ab inordinatis moribus nunquam perturbatum, sed sanctis cogitationibus ac desideriis gratissimum Deo, emittere odorem suavitatis numquam fere cessans. (Id., *ibid.*)

III.

Scalarum in gradibus coluit Gonzaga Mariam.
Nam puer hanc scalam norat ad astra suam.

IV.

Intactum asservit florem Gonzaga, superbæ
Illecebras inter deliciasque domus.
Quæris cur illum nullus decerpserit unguis?
Clausus, cui florem credidit, hortus erat.

7. — MAXIMES DE CE SAINT.

1. Régler toutes ses actions d'après les principes de la foi.

2. Se défier de soi-même, et mettre toute sa confiance en Dieu.

3. Regarder Dieu dans ses supérieurs.

4. Aimer la croix et les mortifications. Je suis venu dans la religion comme un fer tordu, il faut me redresser par la mortification.

5. Toujours choisir le plus bas lieu : *Novissimus virorum.*

6. Quid hoc ad vitam æternam? Quamdiu hæc erunt.

8. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES.

Cepario, qui avait été son maître des novices, a écrit sa vie avec exactitude. — Le P. d'Orléans, id. — Le P. Janning, continuateur de Bollandus.

ASCÉTIQUES.

Lancius, *Meditationes.* — Klée, id. — Nouet, id.

PANÉGYRISTES.

Bellarmin. — Texier. — Lafiteau. — Dessamet. — La Tour du Pin. — M. l'abbé Destrem.

9. MARTYROLOGE. — Sainte Demétrie, v. et m. — SS. Rufin et Marcie, mm. — SS. Cyriaque et Apollinaire, id. — S. Alban, id. — S. Eusèbe, év. et m. — S. Ursisiène, év. — S. Martin, év. — S. Leufroi, ab. — S. Louis de Gonzague, c. — S. Jean, ab. — S. Englemond, pr. et m. — S. Raoult, év. — S. Raymond, id.

22 juin. — **SAINT PAULIN**, évêque de Nola.

(IV[e] SIÈCLE.)

VIE DE SAINT PAULIN.

Ponce-Mérope Paulin, l'objet de l'estime et de l'admiration des plus grands hommes de son siècle, comptait une longue suite de sénateurs dans sa famille. Paulin, son père, a été le fondateur de la petite ville de Bourg, sur la Garonne, et préfet des Gaules.

Il naquit à Bordeaux, l'an 353, avec toutes les qualités de l'esprit et du corps qui pouvaient le rendre accompli selon le siècle : ces avantages étaient soutenus par de grandes richesses, qui étaient depuis longtemps dans sa famille. Dès qu'il fut en état d'étudier, on lui donna pour maître le célèbre Ausone, l'un des premiers hommes de son siècle pour la poésie et l'éloquence. Sous un tel maître, Paulin réalisa en peu de temps les grandes espérances qu'on avait conçues de lui. On admira, dit saint Jérôme, la pureté et l'éloquence de son style, la délicatesse et la subtilité de ses pensées, la force et la douceur de son éloquence, la vivacité de son imagination pour la poésie.

Il épousa une jeune Espagnole nommée Thérasie, beaucoup plus recommandable encore par sa vertu et son mérite personnel, que par sa naissance et ses richesses. Il fut élevé à de grands emplois, dans lesquels il se comporta toujours avec une intégrité et une sagesse qui lui acquirent la plus haute réputation. Sa générosité, son humeur affable et ses autres vertus morales lui firent un grand nombre d'amis et de créatures : il gagnait les cœurs de tous ceux qui avaient affaire à lui, par sa douceur et ses bienfaits, montrant à l'égard de tout le monde une bonté qui n'avait presque point d'exemple. Une conduite si estimable aux yeux des hommes n'était pourtant encore que la vie de l'honnête homme du siècle, et toutes les bonnes qualités qu'on admirait dans Paulin lui étaient inutiles pour le salut, tant qu'elles n'avaient pas Dieu pour principe et pour fin : mais, enfin, la grâce en fit un chrétien.

Dieu le conduisit par la voie la plus ordinaire à ceux qu'il veut faire arriver au salut, c'est-à-dire par les afflictions. Les changements arrivés dans l'empire en causèrent aussi dans sa fortune : alors il comprit qu'il n'y avait rien de stable ici-bas, et que, pour être heureux, il fallait s'attacher à un bien qui ne pouvait périr. Il résolut de renoncer au sénat, d'abandonner pour toujours sa maison, sa patrie, sa famille; d'embrasser la profession monastique, et de passer le reste de ses jours dans sa retraite auprès de Nola. Toute son ambition était de servir Jésus-Christ au tombeau de saint Félix, d'être le portier de son église, d'en balayer le parvis tous les matins, de veiller la nuit pour le garder, et de finir sa vie dans cette occupation.

Thérasie le fortifia dans ses bonnes résolutions, et ne lui céda point en vertu. Elle vendit ses terres comme lui; et, pour accomplir entièrement ces paroles du Sauveur : Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, elle distribua comme lui ce qu'elle possédait. Elle n'eut point de regret ni de confusion de se voir avec des habits vils et pauvres, persuadée que la simplicité des habits convient à la pénitence, et que l'humilité se trouve rarement sous les habillements précieux.

Il n'y a point d'éloges que saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Martin, ne lui donnassent. Ils trouvèrent que leur siècle était heureux d'avoir vu ce grand exemple de foi et de vertu. Saint Augustin et saint Jérôme lui renvoyaient

ceux qui avaient encore quelque peine à vivre dans la pureté comme Jésus-Christ y avait lui-même vécu : Allez, disait le premier à Licientus, allez dans la Campanie; voyez Paulin, cet homme si grand par son esprit et sa noblesse, si élevé par ses grandes richesses; voyez avec quelle générosité ce digne serviteur de Dieu s'est dépouillé de tout pour ne posséder que son Dieu; voyez comment il a renoncé à tout le faste du siècle pour demeurer attaché au bois humiliant de la croix.

Il était dans cette haute réputation de sainteté, lorsque le siége de Nola vint à vaquer par la mort de Paul, vers l'an 409. On ne fut pas longtemps à délibérer sur le choix d'un successeur. Toutes les voix se réunirent sur saint Paulin; et, malgré les efforts qu'il fit pour éviter une dignité dont il se croyait indigne, il fut contraint de s'en laisser revêtir.

Il n'y avait pas un an qu'il était évêque, lorsque les Goths, conduits par Alaric, après avoir pris et saccagé Rome, vinrent ravager la Campanie.

La ville de Nola fut prise et pillée; saint Paulin fut aussi arrêté. Les barbares respectèrent sa vertu. On fouilla sa maison, mais on épargna sa personne. Au milieu de cette calamité publique, on l'entendit à plusieurs fois faire à Dieu cette prière : Seigneur, que je ne sois pas tourmenté pour de l'or ou de l'argent; car vous savez que tous mes biens sont entre les mains des pauvres.

Il n'avait plus rien, en effet; mais Dien lui fit trouver encore, soit dans les biens de l'Eglise, soit dans ce qu'il put ramasser du débris des richesses de son peuple, de quoi soulager les indigents et les captifs : tout son troupeau, malgré l'affliction extrême qu'il venait d'éprouver, se consola de ses maux, parce que son cher pasteur lui avait été conservé. Saint Paulin, après l'avoir gouverné pendant plusieurs années, alla enfin prendre dans le ciel, la place que Dieu lui avait préparée de toute éternité, et qu'il lui avait fait mériter par tant de travaux et de vertus.

Ce fut l'an de Jésus-Christ, 431.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PAULIN.

TEXTE : *Eleemosinas illius enarrabit omnis Ecclesia.*
(Eccli., XXXI, 11.)

Saint Paulin a été une des gloires chrétiennes de son siècle. Sa vie se trouve mêlée à de grands événements; son nom se place à côté des plus saints, des plus vénérés de la même éqoque : ceux des Ambroise, des Jérôme, des Augustin, qui furent ses contemporains et ses amis. Ne pouvant l'embrasser tout entière, nous nous bornerons à retracer de cette vie, les traits les plus remarquables et les plus édifiants.

Ier POINT. — HAUTE POSITION DE PAULIN DANS LA SOCIÉTÉ PAÏENNE.

Ponce Méropius Paulin naquit à Bordeaux vers l'an de notre ère 353, l'année même qui voyait naître sur la plage africaine le grand Augustin, avec lequel il eut tant de rapports. Son père, Pontius Paulinius, était préfet du prétoire dans les Gaules, et le premier magistrat de l'empire d'Occident.

Il possédait d'immenses domaines dans toutes les parties de cet empire, et Ausone les appelle autant de royaumes.

Ainsi, en entrant dans la vie, le jeune Paulin se vit environné de toutes les splendeurs de cette civilisation romaine, qui avait poussé aux dernières limites, les exigences de l'orgueil et de la volupté.

Le paganisme avait été vaincu dans son expression matérielle. Les passions humaines, divinisées sous des formes plus ou moins solennelles, plus ou moins gracieuses, ne devaient plus régner sur le monde, et le système religieux qui les avait consacrées avait reçu de ses propres mains un coup d'épée à jamais irrémédiable, en employant la force pour arrêter l'expansion régénératrice de la vérité.

Mais le paganisme n'est pas seulement une forme extérieure, il a ses racines dans les entrailles même de l'humanité. Il n'est que l'expression suprême des deux grands partis qui doivent à tout jamais se disputer les individus et les peuples.

L'esprit moderne apporté au monde par le christianisme, c'est l'oubli de soi; le mépris et la haine de la jouissance, de l'orgueil et de tout ce qui peut les nourrir; au profit de ceux qu'on aime et de l'humanité; au profit du devoir et du dévouement; et ces instincts puissants ont poussé parmi nous de si profondes racines, que même dans les temps les plus oublieux des maximes chrétiennes, nous le savons, l'estime n'est qu'à ce prix.

Or, pour définir le paganisme dans son essence, il suffit de dire qu'il est de tous points l'antagoniste irréconciliable de cet esprit moderne.

Eh bien! il n'était pas mort avec ses dieux; et il cherchait à reprendre son empire avec d'autant plus de dangers qu'il écartait toutes ses formes dégradantes, pour se montrer sous le couvert de la magnificence, des arts, des lettres, et de tout ce qu'on veut appeler parfois plus ou moins justement la civilisation.

Lutter contre cet ennemi redoutable fut la mission principale du quatrième siècle. Il est vrai; il eut à combattre de formidables hérésies. Mais celles-ci attaquaient le dogme, prenaient la chose de plus loin, allaient à découvert, tandis que l'esprit païen se glissait dans la société par le cœur, et devait s'avancer presque sans être aperçu.

Aussi, le quatrième siècle n'aurait pas suffi à cette tâche. Et il a fallu que Dieu appelât, par tous les grands chemins du globe, les peuples nouveaux qui prirent cette civilisation corruptrice, la foulèrent aux pieds, et attendirent, assis sur ses débris, la lumière de la vérité et de l'amour, seule base de toute civilisation véritable.

Saint Paulin fut un des plus puissants athlètes de cette lutte décisive, par le retentissement immense qui fut donné à l'un des plus beaux exemples dont l'histoire puisse garder le souvenir.

D'immenses richesses semblaient obliger sa famille à soutenir sa dignité par une magnificence proportionnée à l'élévation sans égale de son rang.

Or, quand il est passé dans les mœurs que le bonheur est dans la jouissance, la puissance d'un homme ne saurait suffire à combler notre capacité de jouir. Il faut que des milliers de bras se mettent au service de la délicatesse des fantaisies et des voluptés du plus heureux. Les domaines s'étendent, les mers et les mondes viennent apporter leurs tributs, hélas! et la terre entière et ses richesses prennent les proportions d'un grain de sable dans un abîme sans fond.

Ici les descriptions et les détails se présenteraient en abondance. Et les réalités sont tellement extraordinaires, même en présence des exagérations de notre luxe, que nous nous croirions transportés au pays des chimères. Nous nous contenterons de rappeler d'abord cette magnifique villa d'Ebromagus, citée souvent dans la correspondance de notre saint, et que nos traditions nous font retrouver dans la vieille cité de Bourg. Le gracieux panorama que présente aujourd'hui ce coteau populeux, pâlirait singulièrement devant les voluptueuses richesses de la maison de campagne qu'il a remplacée. Pauillac, Langon et Bordeaux lui-même, qui a conservé les traces de tant de grandeur dans le quartier de Puy-Paulin, n'ont jamais vu depuis un luxe aussi somptueux, ni des magnificences aussi splendides.

Mais les délices de la volupté ne peuvent satisfaire que des êtres dégradés; les âmes élevées doivent chercher ailleurs des jouissances plus pures.

Burdigala, une des villes les plus récentes des Gaules, était dès lors la plus célèbre par ses écoles de poésie, d'éloquence et de philosophie, si fort illustrées par Ausone. Il était entouré de professeurs venus de la Grèce, et c'est à leurs talents que les cités voisines demandaient de leur fournir les maîtres des beaux-arts.

C'est dans ces écoles célèbres que le jeune Paulin put puiser à son gré les connaissances littéraires dont il se montra très-avide. Il y obtint des succès extraordinaires, et Ausone se montrait tout fier d'un élève aussi remarquable, sur lequel il fonda dès lors les plus belles espérances de sa fortune et de sa gloire.

Bientôt le mérite du jeune Paulin attira l'attention des empereurs; à vingt-six ans, il revêtait la pourpre consulaire, et bientôt après, on lui donnait le gouvernement de la Campanie, réservé aux personnages les plus importants et les plus favorisés de l'empire. Il avait trouvé une épouse digne de son rang et de sa fortune. Thérasie joignit les immenses domaines qu'elle avait en Espagne aux royaumes de Paulin dans les Gaules et en Italie. Enfin, quelques années après, elle lui donnait un fils, héritier de tant de gloire et de richesses.

IIe POINT. — ÉVÉNEMENTS QUI LE DÉTACHÈRENT DU MONDE.

Pendant qu'il gouvernait la Campanie, un accident le priva de la vue, et tous les remèdes furent impuissants. Saint Martin remplissait alors les Gaules des splendeurs de la puissance surnaturelle que l'Evangile a promise aux vrais apôtres du Christ. La haute intelligence de Paulin, en s'inclinant devant ce pouvoir céleste, en lui donnant sa foi, ne dut céder incontestablement qu'à des témoignages sérieux et convaincants. Et bientôt une guérison miraculeuse donna raison à sa confiance.

Quand on a vu de si près la puissance divine, M. F., l'oubli n'est plus possible; le souvenir reste en dépôt au fond du cœur jusqu'au jour où il doit porter ses fruits, en nous faisant remonter vers sa source. D'ailleurs ce n'était pas là une de ces âmes heureuses par ce qui leur manque, et qui savent se contenter de peu.

Une heure vient, heure solennelle dans la vie d'un homme, où le cœur reçoit un coup décisif dont il ne revient plus. Le charme s'évanouit, le fantôme éclate, et quelque effort que l'on fasse pour en retenir quelques lambeaux, ils échappent un à un et sans retour; un abîme se creuse, et rien ne saurait le combler désormais.

Les occasions qui déterminèrent pour saint Paulin ce moment suprême, furent les malheurs de son frère, qui périt, croyons-nous, victime d'une intrigue de cour. Il fut atteint lui-même par cette disgrâce, et sa faveur déclina. Dès lors, la fragilité de ses espérances lui en découvrit l'insuffisance accablante. Le bonheur, dont on peut soupçonner le terme, devient pour nous la plus hideuse déception.

Au jour du malheur, les hommes s'éloignent, et il ne nous reste bientôt plus qu'un appui. C'est celui qu'on oublie au jour de la prospérité, mais que nous retrouvons toujours pour dernier ami de notre infortune délaissée. Paulin eut le bonheur de le comprendre, et ce fut vers le ciel qu'il tourna les yeux. Oh! de quelles tempêtes dut alors être agitée cette grande âme.

Augustin, vers la même époque, dépeignait ces déchirements solennels en copiant son propre cœur. « L'orage se fait à l'intérieur, disait-il, bien autrement cruel que ceux de l'Océan. On veut et on ne veut pas; on redoute l'heure désirée, et on se dit : tout à l'heure, et les mille futilités, nos anciennes amies, remuent notre vêtement de chair, en nous disant avec moquerie : Est-ce que tu nous quittes à jamais? Et on avance, et il semble qu'on va en finir, et on s'arrête. » Et parfois ce sont de longs jours, de longues années qui s'écoulent dans ces terribles perplexités. Elles furent abrégées pour Paulin.

Ambroise reçut à Milan ce glorieux infortuné, il lui ouvrit ses bras, dans lesquels Augustin versait naguère de si précieuses larmes, et puisait cette vie, d'où jaillit le torrent de science et de charité, qui couvrit l'univers et les siècles de sa lumière et de sa chaleur.

Mais ce fut l'un des plus illustres et des plus vénérés évêques de ce temps qui porta le coup décisif.

C'est à saint Delphin qu'il fut donné de verser de l'eau régénératrice sur le front du consul; et dès lors s'établirent entre eux ces liens de fraternité qui devaient faire arriver cette vertu naissante jusqu'à l'héroïsme.

Les germes de la vie chrétienne fructifièrent, en effet, au centuple, dans ce terrain fécond. Chaque jour, l'abîme creusé par les larges émotions d'une existence si brillante apportait des aspirations nouvelles vers l'infini.

Tout ce qui suspendait sa marche devenait un poids insupportable; car il ne pouvait s'arrêter dans la voie du dévouement. Il sentit que l'éloignement de tout ce qui avait nourri ses illusions passées était une mesure indispensable. Sa digne épouse, Thérasie, le poussait énergiquement sur cette pente. Ils partirent donc pour l'Espagne vers l'an 390, et là un coup suprême vint briser leurs derniers liens; leur fils unique fut moissonné par la mort. Dès lors, Paulin n'eut plus qu'une pensée : le renoncement et le dépouillement.

IIIe POINT. — ABANDON DE SES GRANDS BIENS AUX PAUVRES.

Un jour le monde, étonné, apprit une grande nouvelle. P.-M. Paulin, le fils du préfet des Gaules, le gouverneur de la Campanie, le possesseur de tant de riches domaines, ce talent célèbre qui avait ému le génie lui-même; P. Paulin, destiné peut-être, à monter quelque jour sur le trône impérial, comblé, enfin, de tous les biens que la fortune peut accumuler sur la tête de ses amis les plus chers, P. Paulin venait de tout abandonner, non point en faveur d'un héritier qui pût un jour reporter son opulence et sa gloire sur la tête d'un vieillard généreux, mais en faveur de tous les misérables qui voudraient en avoir leur part.

Ce fut pour le monde romain un coup de foudre, dont le contre-coup fut porté aux extrémités les plus reculées. Et en effet c'était là une bien solennelle protestation, que l'on pourreit, ce semble, traduire ainsi : la richesse, la puissance, la gloire, accumulées sur une tête au delà des espérances auxquelles un mortel puisse aspirer, ne suffisent pas à son bonheur; elles ne sont pas son bien; elles sont un obstacle à ses véritables aspirations, parce qu'elles nourrissent l'orgueil et l'égoïsme pour entraver le sacrifice et le dévouement dans lesquels se trouve la destinée de l'homme.

Aussi, c'est à ce point de vue que fut reçue cette importante nouvelle. Les hommes de l'esprit chrétien célébrèrent cette sublime révélation, qui devait seconder si puissamment l'œuvre de leur zèle. Saint Ambroise en fit retentir l'Italie, saint Augustin envoyait les grands de l'empire contempler ce spectacle; saint Jérôme, de la grotte de Bethléem, saint Martin dans les Gaules, portaient cet exemple à la face de toutes les illustrations de leur temps.

L'esprit païen s'émut aussi. Ausone, dans trois épîtres en vers, déplorait la chute de ce disciple chéri, dont il ne concevait la gloire que dans les splendeurs de son rang, pendant que ses parents le couvraient d'insultes et de dédains.

Leur égoïsme devait voir, en effet, une perte immense dans l'abaissement de cet astre qui leur prêtait son éclat, et supporter avec impatience une leçon trop sévère. Et il était bon qu'il en fût ainsi, pour que la postérité vît, dans cet acte généreux, autre chose que les bouderies d'un favori qui s'en prend à la fortune inconstante.

Du reste, le calme de cette existence dans les temps qui suivirent, l'expression suave et sereine dont elle se colore dans toutes les manifestations qui lui échappent, disent assez que le bonheur avait été trouvé, quelque étrange que puisse paraître cette assertion.

Mais cependant, pourrait-on dire, qne deviennent ces jours dont l'influence aurait pu être si considérable pour le bien, enfouis dans cette solitude de Nola, où il se retire loin de tous les regards? Ne sont-ils pas ensevelis dans l'inutilité d'un honteux oubli au détriment de l'humanité?

Ce n'est pas ainsi qu'en a jugé l'esprit chrétien. Pour lui, la valeur de l'homme est tout entière dans sa vie interne. Tant vaut la vie de l'âme, tant vaut l'homme tout entier.

Or, quelle activité dans cette âme qui avait si puissamment grandi par l'énergie d'un sacrifice aussi magnifique!

Elle débordait parfois : Voyez ses *Lettres*.

A toutes les illustrations de son temps, le célèbre auteur de la *Vie de saint Mar-*

tin, saint Sulpice-Sévère, à saint Augustin, à saint Delphin, à saint Amand et à tant d'autres.

On y retrouve toute la vivacité de sa foi et l'étendue de sa science dans les Écritures sacrées, fondues partout avec son style. Il y décrit avec un charme indéfinissable sa vie retirée et solitaire; sa médiocrité rustique, si éloignée du luxe de sa jeunesse, mais débarrassée des soucis qu'imposent à toute heure les soins multipliés dont nous surchargent les mille raffinements de notre délicatesse. La douce joie qui l'inonde s'échappe en mille saillies aimables, en bénédictions ardentes pour le ciel, en touchantes protestations pour ses amis et ses guides dans sa nouvelle vie.

Il était vraiment heureux! car Augustin définissait le bonheur : la paix de l'ordre, et Augustin le savait.

La ville de Nola voulut en faire son évêque et son refuge au milieu des ravages des barbares. Il consentit à ses vœux, et plusieurs fois le généreux pasteur exposa sa vie pour la défense du troupeau. Mais, hors de là, il ne changea rien à ses habitudes paisibles et modestes, et il mourut doucement, au milieu de son peuple, vers l'an 431.

Ah! M. F., soyons fiers de cet illustre patron; il fut grand, et dans un grand siècle!

Il fut grand, car un homme se mesure sur la puissance de sacrifice qui est en lui et sur l'influence qu'il a eue pour le bien. Difficilement on trouverait un sacrifice à plus grandes proportions; difficilement on peut voir descendre de plus haut pour se jeter volontairement plus bas. Car la pauvreté volontaire de saint Paulin eut tout son mérite, grâce aux humiliations dont elle fut environnée.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Maximes de saint Paulin. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Fœneratur Domino qui miseretur pauperis. (Prov., XIX, 17.)

Eleemosinas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum. (Eccl., XXXI, 11.)

Nouveau Testament. — Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis. (Joan., XV, 13.)

Scitis enim gratiam Domini nostri Jesu Christi quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis. (II Cor. VIII, 9.)

Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris. (Id., XII, 16.)

2. — SS. PÈRES.

Paulinus ex opulentissimo divite, voluntate pauperrimus et copiosissime sanctus, cum a Gothis teneretur, sic in corde suo precabatur : Domine, non excrucier propter aurum et argentum; ubi enim sint omnia mea tu scis. (S. Augustin., *Ep.* 32.)

Fuit Paulinus ferventissimæ fidei presbyter. (S. Hieron., *Ep.* 101.)

Peculiare Galliæ exemplum ac uberrimus eloquentiæ fons fuit Paulinus. (S. Eucherius, *Ep. Lugdun.*)

Est caritas, non nuda verba, non salutationes simpliciter præstitæ, sed præsidium ac patrocinium, operibusque ipsis conjuncta voluntatis demonstratio. (S. Chrysost., *Hom.* 7, *in Ep. ad Rom.*)

Proprium justorum opus est, alere pauperes ac redimere captivos. (Lact. Firm., *De divin. Instit.*, l. VI, c. 12.)

3. — MAXIMES DE SAINT PAULIN.

O beata injuria displicere cum Christo! (S. Paulin., *Ep.* 38.)

Christi sub nomine probra placebunt. (Id., *Carm.* 10, *ad Auson.*)

« Je suis étonné qu'on fasse un mérite à quelqu'un d'acheter le salut éternel, qui est le seul bien solide, par des choses viles et périssables, et qu'on le loue d'échanger la terre contre le ciel. Un homme qui doit passer une rivière à la nage, n'arrivera point de l'autre côté s'il se contente de quitter ses habits; il faut de plus, qu'il se

serve de ses jambes, et que tout son corps soit en action; il doit en un mot déployer toute sa force pour résister au courant. » (Id., *Ep.* 34.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

1. PAUVRETÉ volontaire. Il vend ses biens immenses, et en emploie le produit en bonnes œuvres.

2. CONTINENCE dont ils font vœu avec son épouse Thérasie.

3. RETRAITE absolue dans un ermitage, près de Nola.

4. AUSTÉRITÉS, veilles, jeûnes, prières.

5. BON EXEMPLE au moyen duquel il forme de nombreux disciples.

6. VERTUS de l'évêque, qu'il possède toutes à un degré éminent.

7. CHARITÉ. Ce qui prédomine dans sa vie, c'est son incomparable charité pour les pauvres, les captifs, les malades, les malheureux.

5. — PLANS DIVERS.

I[er] PLAN.

(Le P. Klée, *Breviariolum actuum Sanctorum.*)

I. Se dedit Paulinus, ut daret id quo majus non habuit. Unde sanctus Augustinus in Ps. XXXVI : *Semper habet unde det cui plenum est pectus charitatis.*

II. Nunquam in ille Dei amor otiosus fuit.

—

II[e] PLAN.

(Le P. Nouet, *Vie de Jésus dans ses saints.*)

TEXTE : *Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in seculum seculi, cornu ejus exaltabitur in gloria.* (Ps. CXI.)

I. Saint Paulin se dépouille de ses charges, de ses grands biens, renonce au monde, pour être tout en Dieu.

2. Saint Paulin trouve les honneurs en les fuyant, et est obligé d'accepter la dignité d'évêque.

3. Sa charité durant son épiscopat.

III[e] PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Renoncement admirable de saint Paulin : 1. Aux douceurs de la vie de famille. — 2. Aux grandes dignités dont il est revêtu. — 3. A ses immenses richesses.

II. Sa vie austère durant quinze ans dans un ermitage près de Nola.

III. Son élévation à l'épiscopat, où il devient une providence pour ses ouailles en un temps de dévastation.

IV. Ses beaux ouvrages, qui ont mérité les suffrages des Ambroise, des Jérôme, des Augustin, des Grégoire.

—

6. — ENCOMIA.

Ergo meum, patriæque decus, columenque senatus
Bilbilis, aut hærens scopulis Calagurris habebit.
Hic trabeam, Pauline, tuam, latiamque curulem
Constituis ! patriosque istic sepelibis honores ?
(AUSONIUS, *Ep.* 25, *ad Paulin.*)

Dans une lettre où il exhorte au mépris du monde un jeune patricien nommé Licentius, qui avait été son disciple, saint Augustin s'exprime ainsi :

« Allez dans la Campanie, voyez Paulin, cet homme si grand par sa naissance, par son génie, par ses richesses; voyez avec quelle générosité ce serviteur de Jésus-Christ s'est dépouillé de tout, pour ne posséder que Dieu; voyez comment il a renoncé à l'orgueil du monde, pour embrasser l'humilité de la croix; voyez comment il emploie présentement à louer Dieu ces trésors de science, qui sont perdus quand on ne les consacre pas à celui qui les a donnés. »
(SAINT AUGUSTIN, *Ep.* 26, *ad. Licent.*)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

Saint Ambroise, *Ep.*, 113, *ad Sabin.* — Saint Jérôme, *Ep.*, 10.— Saint Augustin., *Ep.*, 32, 34, 65, 260. — Saint Grégoire le Grand, *Dial.*, l. III, c. I, II. — Saint Prosper, *de Vita contemplat.*

HISTORIENS.

Grégoire de Tours, *de Gloria confess.*, c. CVII. — Ausonius Gallus, *in Carm.*

HAGIOGRAPHES.

Venantius Fortunatus, *in Vita sancti Martini.* — Bède. — Uzuard. — Adon. — Surius.

8. MARTYROLOGE. — S. Paulin, év. — Les dix mille martyrs crucifiés au mont Ararath. — S. Alban, m. — Mille quatre cent quatre-vingts martyrs de Perse. — S. Nicéas, év. — S. Jean, id. — Sainte Conserce, v. — SS. Galène et Vaîène, mm. — S. Prime, id. — S. Domitien, c. — S. Lambert, ab. — S. Aaron, id. — Sainte Rotrude, v.

23 juin. — SAINTE MARIE D'OIGNIES,

DANS LES PAYS-BAS (XIIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE MARIE D'OIGNIES.

Marie, né à Nivelles en Brabant, sortait d'une famille riche, ses parents l'élevèrent dans les principes de la piété chrétienne; et, lorsqu'elle eut atteint l'âge de quatorze ans, on lui fit épouser un jeune seigneur que sa vertu rendait recommandable. Son mari entra dans ses vues et se montra aussi zélé qu'elle pour la pratique des austérités de la pénitence. Ils convinrent l'un et l'autre de se retirer dans le quartier de Nivelles nommé Villembroke, et de s'y employer au service des lépreux. Le genre de vie qu'ils embrassaient les exposa aux railleries des prétendus sages du monde; mais l'amour qu'ils avaient pour les humiliations de la croix leur fit mépriser les jugements des hommes. Ils méditaient assidûment sur les souffrances de Jésus-Christ, afin d'apprendre de plus en plus à mourir entièrement à eux-mêmes. Marie surtout ne pouvait vaquer à cet exercice sans verser un torrent de larmes; elle ne faisait qu'un repas par jour, et ce repas consistait à manger un morceau de pain noir et fort dur, avec quelques herbes. Pendant son travail, elle mettait devant elle un Psautier ouvert, et y jetait les yeux de temps en temps, pour s'entretenir dans l'esprit de prière: elle avait une tendre dévotion pour la sainte Vierge. On lit, dans sa vie par le cardinal de Vitry, qu'elle eut souvent dans son oraison des extases et des ravissements, et qu'on ne pouvait l'entendre parler de Dieu, sans se sentir embrasé d'amour.

Une personne d'une piété éminente, qui était venue de fort loin pour voir la sainte, reçut tant de consolations de ses discours, et fut tellement pénétrée du feu de la divine charité, qu'elle en ressentit les effets tout le reste de ses jours. Un autre se raillait de ses compagnons qui se détournaient de leur chemin pour aller visiter la servante de Dieu, et refusa constamment de vouloir les accompagner; il consentit seulement à les attendre. Mais, voyant qu'ils ne revenaient point, il se détermina à aller les joindre. A peine eut-il vu Marie et entendu ses discours que son cœur fut entièrement changé; il fondait en larmes et ne pouvait se résoudre à repartir.

On remarqua en plusieurs occasions que la sainte possédait, à un degré supérieur, l'esprit de conseil et de discernement, et même qu'elle avait le don de prophétie. Ces grâces étaient la récompense de son humilité: elle se regardait comme une misérable pécheresse, indigne d'occuper une place parmi les créatures. Quelques années avant sa mort, elle alla fixer sa demeure auprès de l'église de Notre-Dame d'Oignies. S'étant délivrée par là des visites que lui faisaient les habitants de Nivelles, elle eut la liberté de se livrer avec moins de distraction aux exercices de piété; elle s'unissait fréquemment à Jésus-Christ par la sainte communion. Durant sa dernière maladie, elle fut visitée par plusieurs personnes de la plus haute qualité, et donna la plus grande édification à tous ceux qui la virent; elle mourut en 1213, à l'âge de trente-trois ans; ou, selon d'autres, de trente-six ans; ses reliques sont dans l'église de Notre-Dame d'Oignies, au diocèse de Namur.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MARIE D'OIGNIES.

TEXTE : *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur.* (Prov., XXXI.)

Le sage Salomon, en faisant la peinture de la femme forte, nous dit : « Sa main s'est ouverte au pauvre, et ses doigts se sont étendus vers l'indigent. Elle n'a pas à craindre pour sa maison les froids de l'hiver. Beaucoup de filles ont amassé des richesses, mais vous les avez surpassé toutes. La grâce est trompeuse, et la beauté est vaine; mais la femme qui craint Dieu sera comblée de louanges. » Voici une de ces femmes qui, sans bruit et sans ostentation, sait à la fois conduire avec sagesse sa maison, ses affaires domestiques, et servir Dieu avec fidélité et amour. Voilà ce qui fait la femme chrétienne. Mais combien n'en est-il pas qui s'imaginent qu'il est difficile, même impossible, de faire l'un et l'autre. Elles ne connaissent pas assez ce double devoir que je viens leur expliquer : *La femme chrétienne sert Dieu avec fidélité,* premier point; *Elle a soin de sa maison,* deuxième point.

Ier POINT. — LA FEMME CHRÉTIENNE SERT DIEU AVEC FIDÉLITÉ.

Notre premier titre de noblesse est celui de chrétiens; notre premier état c'est de remplir nos devoirs comme tels; c'est la première affaire de notre vie; toutes les autres lui sont subordonnées. Ainsi pour la femme chrétienne, ce n'est point sa maison, la tenue de son ménage, ni le soin de sa famille qu'elle doit mettre au tout premier rang de ses devoirs. Elle était chrétienne avant d'être mère de famille, elle appartenait à Dieu avant d'appartenir à un homme, et le tout premier de ses devoirs, c'est de servir Dieu avec fidélité. En effet, il n'y a aucune exception à cette grande loi du souverain Maître : « Vous aimerez Dieu, votre Seigneur, de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces. » Chacun est avant tout obligé d'accomplir ce commandement qui renferme en quelques mots tout l'Evangile. Aimer Dieu, c'est observer sa loi, faire sa volonté en toutes choses; par conséquent éviter ce qui lui déplaît et faire ce qui lui plaît. Ainsi Dieu le veut.

Ensuite, dans les desseins de la Providence, la femme chrétienne doit être au sein de la famille le modèle vivant de toutes les vertus, l'ange tutélaire, l'ange gardien des âmes qui vivent au foyer domestique. Si elle n'est pas cela, elle n'est rien; elle ne répond pas à sa vocation, ou plutôt elle est le démon de la famille. Il n'y a que la femme craignant Dieu qui sera louée aux yeux de Dieu et des hommes. Telle fut sainte Marie d'Oignies. Née à Nivelles, en Belgique, vers 1177, elle pratiqua, dès son enfance, les vertus les plus austères. Mariée à l'âge de quatorze ans, elle continua à mener la même vie de mortification et de pénitence qui avait fait son bonheur auparavant. Son mari était un homme remarquable par sa piété. Les deux époux, d'un commun accord, résolurent de distribuer toute leur fortune aux pauvres. Ils se consacrèrent au service des lépreux dans une ladrerie nommée Willembronck, à peu de distance de Nivelles. Pendant douze ans, ils se donnèrent l'un à l'autre, l'exemple de la plus héroïque charité. Mais l'humilité de sainte Marie d'Oignies souffrait de voir ses bonnes œuvres et ses vertus exposées ainsi aux regards de la foule. L'affluence de peuple que l'éclat de sa vertu attirait à l'hospice, la fatigua enfin, et elle cherchait quelque solitude où elle n'eût d'autre témoin de ses œuvres que Dieu seul. On venait de bâtir à Oignies même, sur la Sambre, un prieuré où elle désira passer le reste de ses jours. Elle s'y retira en effet. Alors, elle se détacha plus encore de tout ce qui passe, pour ne songer plus qu'à son propre salut. Sa vie ne fut plus qu'un acte d'amour de Dieu continuel mêlé aux plus rudes pénitences. Elle mourut de la mort des saints, le 23 juin 1213, à l'âge de trente-six ans.

Vous le voyez, M. F.; quoique engagée dans les liens du mariage, Marie d'Oignies a su trouver le moyen et le temps de servir Dieu avec une rare fidélité. C'est peut-

être elle qui, par son exemple, a inspiré une si haute piété à son époux. Que si Dieu n'en demande pas autant à chaque père ou mère de famille, au moins exige-t-il d'eux, que la religion règne et domine dans leur cœur et dans leur maison, que la pratique des vertus chrétiennes soit leur premier souci; qu'ils en donnent l'exemple frappant à tout ce qui les environne, et que le pauvre ait toujours sa part des biens que Dieu leur a donnés.

D'où vient que la société est si malade aujourd'hui? Pourquoi nos enfants, à peine sortis de la famille, tombent-ils si facilement, si promptement dans les désordres les plus honteux? Quelle est, en un mot, une des grandes sources de la corruption du siècle actuel? C'est que l'éducation de la famille est trop peu chrétienne, ou nulle, ou mauvaise. C'est que les parents, en devenant indifférents à leurs devoirs religieux, remplissent mal leurs devoirs envers leurs enfants; ils ont perdu ainsi le respect et l'autorité que donne la véritable vertu; ils n'ont pas su l'inspirer à leurs enfants; ne leur ont donné qu'une faible teinte, une ombre de religion; puis ils les jettent ainsi désarmés au milieu du tumulte des passions. La crainte de Dieu et le sentiment du devoir du chrétien, n'ayant pas jeté de profondes racines dans leur cœur, ils tombent au premier choc, et vont se perdre en peu de temps dans les voies du vice, si attrayantes pour leur jeunesse inexpérimentée. Pères et mères, ce n'est pas ainsi que les saints ont compris leurs devoirs envers Dieu et la famille. Apprenons donc à les prendre au sérieux et à les pratiquer avec fidélité : Que Dieu soit inscrit le premier au nombre de nos plus chers amis; qu'il soit le souverain de vos cœurs et de votre famille. Mères chrétiennes, soyez comme Clotilde, et vos époux deviendront comme Clovis.

IIe POINT. — ELLE A SOIN DE SA MAISON.

Il y a, sur ce point, deux excès à éviter, qui sont également graves. L'un consiste à s'occuper trop, l'autre à ne s'occuper pas assez du soin de sa famille ; excès de soins, excès de négligence. Une femme éclairée dans sa piété doit se dire souvent : Je suis créée et mise au monde pour Dieu, pour mon âme et pour mon ménage; mais remarquez bien : Dieu d'abord, Dieu avant tout; puis votre âme, puis seulement le ménage. Mais il est telle femme prétendue chrétienne qui renverse cette formule et dit : ménage, âme, Dieu! Oui, il n'en est que trop qui, tout absorbées dans les soins matériels de la famille, ne s'occupent guère de Dieu, ni de leur âme, comme si l'unique nécessaire était leur travail quotidien. Quel renversement des choses les plus simples! Qu'en résulte-t-il? Une telle femme ne trouve le temps ni de prier, ni de recevoir souvent les sacrements, ni d'assister aux offices de l'Eglise, peut-être pas même celui de faire ses pâques. A toutes les observations de son pasteur, aux cris de sa propre conscience, la femme tiède répond : « Je n'ai pas le temps! J'ai mon ménage! » Mais, de grâce! Est-ce donc que les saints n'en avaient pas? Est-ce donc pour cela seul que Dieu vous a placée sur cette terre? Ces misérables soins de votre maison sont-ils donc aux yeux de Dieu le seul devoir qu'il vous impose? Que vous en restera-t-il au moment de votre mort. Jésus-Christ n'a-t-il pas reproché à Marthe son trop d'empressement, même alors qu'elle s'occupait à le servir : « Marthe, Marthe, tu t'occupes de bien des choses; cependant une seule est nécessaire; Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera pas enlevée. »

Il est telle autre mère de famille qui tombe dans un excès contraire. Profondément pieuse, mais peu éclairée dans sa piété, elle donne tout son temps aux exercices de la piété. Elle néglige le soin de sa maison, ne surveille point ses enfants, ne satisfait pas son mari dans les exigences les plus légitimes et les plus raisonnables. Qu'en résulte-t-il? La maison est en désordre, les affaires temporelles vont mal; les enfants abandonnés à eux-mêmes sont mal élevés; le mari est mécontent, prévenu contre la religion. De là des querelles, des divisions et souvent de graves désordres. N'oublions pas que nous avons dit que la femme chrétienne est aussi créée et mise au monde pour son ménage, bien qu'il soit seulement dans le troi-

sième rang de ses devoirs. Nous prétendons qu'on peut, tout en soignant parfaitement sa maison, aimer et servir Dieu, et assurer le salut de son âme. La femme forte de l'Ecriture était une femme laborieuse, occupée de sa famille, de son mari, de ses enfants, et cependant toute dévouée à Dieu. Une femme active et résolue de faire tout pour plaire à Dieu, trouvera le temps pour tout, pour Dieu, pour son âme et pour sa famille. Sérieusement occupée de ces trois sortes d'obligations, elle ne perdra pas un moment en futilités, en médisances, en vaines conversations, en visites inutiles; par cette économie de temps, elle en aura de reste pour satisfaire à la piété la plus généreuse et la plus ardente.

Prenez donc, mères et épouses chrétiennes, ce juste milieu raisonnable qui évite à la fois les deux excès que j'ai signalés tout à l'heure. Que sur le tableau de vos devoirs de chaque jour vous inscriviez Dieu en haut, au-dessous votre âme, et au-dessous encore votre ménage. Faites bien ce que vous ferez; ainsi quand le temps est venu de servir Dieu, mettez-y toutes les forces de votre volonté et de votre cœur; s'agit-il de votre âme? chassez toute autre préoccupation; est-ce le moment de vous occuper de vos devoirs domestiques? mettez-y toute votre activité, mêlez-y la pensée de Dieu. Ainsi vous serez la femme forte dont il est écrit : « La femme craignant le Seigneur sera louée. »

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Omni tempore quo leprosus est et immundus, solus habitabit extra castra. (Lev., XIII, 46.)

Vide circa lepram : Levit., XIII, XIV; — Num., XII; — IV Reg., XXVI; — Paralip., XXVI.)

Nouveau Testament. — Ecce leprosus veniens adorabat eum dicens : Domine, si vis, potes me mundare, Et extendens Jesus, manum suam, tetigit eum, dicens; volo : Mundare. Et confestim mundata est lepra ejus. (Matth., VIII, 1 et seqq.)

Occurrerunt ei decem viri leprosi qui steterunt a longe et levaverunt vocem, dicentes : Jesu, præceptor, miserere nostri. Quos ut vidit, dixit : ite, ostendite vos sacerdotibus; et factum est dum irent, mundati sunt. (Luc., XVII, 12 et seq.)

2. — SS. PÈRES.

Cibum porrige, medicamentum adhibe, vulnus alliga, de calamitate aliquid percontare, de patientia orationem habe. (S. Gregor. Naz., *Orat.* 27.)

Fortium virorum est ferre infirmos. (S. J. Chrysost., *Hom.* 15 *in Act. apost.*)

Qui non fuerit cum infirmo infirmatus, non potest conferre sanitatem. (S. P. Chrysol., *Serm.* 50.)

Infirmo patienter serviens, instar Angeli est. (*In Vit. Patrum.*)

3. — COMPARAISONS.

LÉPROSERIES, LADRERIES OU MALADRERIES.

1. La lèpre était un objet d'horreur pour les Hébreux; aussi Moïse prescrivit les mesures les plus rigoureuses pour en empêcher la propagation. Tout lépreux était déclaré impur et exclu de la société jusqu'à ce qu'il fût guéri.

2. Chez les populations chrétiennes du moyen âge, les lépreux ne furent pas moins des objets de répulsion que chez les Hébreux. On les enfermait dans des établissements spéciaux appelés *Léproseries.* Ces sortes d'hôpitaux étaient très-nombreux; car nous voyons que Louis VII, dans son testament (1180) fit des legs à deux mille léproseries, et Mathieu Paris (vers 1250) porte à dix-neuf mille le nombre de ces asiles qui existaient alors dans la chrétienté. Les lépreux reconnaissaient pour patron saint Lazare, ressuscité par N.-S.-J.-C., parce que, suivant la tradition, il était mort de la lèpre. Le nom de ce saint avait été transformé par le peuple en celui de saint *Ladre,* d'où les lépreux furent eux-mêmes appelés *Ladres,* et leurs maisons de refuge : Ladreries ou Maladreries.

Aussitôt qu'un cas de lèpre était constaté par un médecin, celui-ci devait le signaler à l'autorité, qui condamnait le malade au sequestre. Après l'avoir revêtu d'une robe noire, et avoir chanté sur lui l'office des

morts, on le conduisait dans une *Léproserie.* Il ne pouvait entrer dans une église, dans un moulin ou dans un lieu où l'on cuisait le pain, il lui était interdit de se laver dans les ruisseaux et les fontaines, il ne devait toucher aux aliments ou aux autres objets qui lui étaient nécessaires qu'en se servant d'une baguette. Enfin, il était forcé de porter toujours une robe noire, et quand il se trouvait soit sur une route, soit à proximité d'un endroit habité, il était obligé d'agiter une crecelle pour avertir les passants de son approche. Cette législation était encore en vigueur au XVIe siècle.

Se consacrer au service des lépreux, de ces infortunés qui excitaient à un si haut degré la répulsion de tous, fut dans ce temps un acte éminemment chrétien et héroïque. Aucune œuvre ne pouvait être plus méritoire, ce fut celle que choisit sainte Marie d'Oignies et son vertueux époux.

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

1. CHARITÉ héroïque qui porta cette sainte à tout quitter pour se vouer avec son mari au service des lépreux.

2. AUSTÉRITÉS de la pénitence qu'elle pratiquait chaque jour.

3. MÉDITATION assidue sur la passion de Notre-Seigneur-Jésus-Christ.

4. DÉVOTION tendre envers la sainte Vierge.

5. ESPRIT de discernement, de conseil, de persuasion qui fut la récompense de son humilité.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Force et consolations que les peuples chrétiens ont trouvées dans la religion, au temps où ont sévi les trois cruelles épidémies de : la *peste*, la *lèpre*, le *choléra.*

II. Bel exemple d'héroïsme donné par sainte Marie d'Oignies en se vouant au service des lépreux.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. L'œuvre de la visite des malades est une œuvre : 1. De rémission. — 2. D'éducation. — 3. De sanctification.

II. Nous devons nous y appliquer à l'exemple de cette sainte : 1. Avec courage. — 2. Avec dévouement.

6. — ENCOMIA

1. PUER JESUS SUB AGNI SPECIE CUM EA COLLUDIT.

Jure, Mariæ, tibi puer adblanditur Jesus,
Mitis enim tendram diligit agnus ovem.

2. SACRAM EUCHARISTIAM MARIA PERCIPIENS TOTO VULTU SPLENDERE VISA EST.

Cælica cum sumit sacræ libamina Mensæ
Diva micans toto fundit ab ore jubar.

3. HYBERNO TEMPORE ORATIONI VACANS ÆSTUAT.

Sævit hyperboreæ dum vis asperrima bruma,
Diva, preces inter, te gravis æstus agit.
Nam tua cum sacris mens ardeat enthea flammis
Non sinit internus membra rigere calor.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Le cardinal Jacques de Vitry : *Vie de sainte Marie d'Oignies.* — Les Bollandistes. — Godescard. — Rorhbacher.

8. MARTYROLOGE. — Vigile de S. Jean-Baptiste. — S. Jean, pr. m. — Sainte Agrippine, v. m. — S. Félix, pr. m. — Les martyrs de Nicomédie. — S. Zénon et S. Zénas, son esclave, mm. — Sainte Ediltrude, reine et v. — Sainte Etheldrède, ou sainte Audrie, reine de Northumberland. — Sainte Marie d'Oignies. — S. Lietbert, év. — S. Valère, pr. et m. — S. Jacob, év. — S. Hidulphe. — S. Christine, v.

24 juin. — SAINT JEAN-BAPTISTE,

PRÉCURSEUR DU MESSIE (Ier SIÈCLE.)

VIE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Jean vint au monde à Hébron, l'année même où devait naître le Sauveur; son père Zacharie et sa mère Elisabeth, cousine de la sainte Vierge, marchaient sans reproche dans la voie de tous les commandements du Seigneur. Un jour, Zacharie offrait les parfums dans le sanctuaire, et le peuple priant dans le parvis du temple; l'ange Gabriel lui apparut debout près de l'autel, et lui dit : « Zacharie, votre prière a été exaucée; votre épouse Elisabeth aura un fils, et vous l'appellerez Jean; il sera grand devant Dieu, et il sera rempli de l'Esprit saint dès le sein de sa mère; il sera le précurseur du Seigneur. » Zacharie, qui était vieux, et dont la femme était vieille et stérile, douta un instant, et l'ange lui ajouta : « Je suis Gabriel, envoyé vers vous pour vous apporter cette nouvelle; et puisque vous avez douté, vous resterez muet jusqu'au jour de l'accomplissement de mes paroles. » Zacharie sortit du temple, muet; Elisabeth conçut, et après six mois, elle reçut la visite de Marie; son enfant tressaillit de bonheur dans son sein; elle-même, remplie de l'Esprit de Dieu, s'écria : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni; et d'où me vient cet honneur? la mère de mon Seigneur vient à moi! » Le temps venu, Elisabeth mit au monde un fils, et au jour de sa circoncision, on le nomma Jean, c'est-à-dire *plein de grâce*. Alors la langue de Zacharie se délia, et il prononça ce sublime cantique, par lequel il prophétisait la venue immédiate du Messie, et que l'Eglise chante chaque jour dans son office, à laudes.

L'enfant grandit en force et en sagesse, et il se retira au désert, où séparé du commerce des hommes, il se consacra entièrement aux exercices de la prière et à la pratique des plus dures austérités. Il portait un vêtement de poil de chameau, et une ceinture de cuir autour des reins. Il se nourrissait de ce qu'il trouvait dans le désert, de sauterelles, de miel sauvage, et jamais il ne but de vin ou d'aucune liqueur enivrante. Il vécut ainsi jusqu'au jour où sa missisn devait s'accomplir.

Jean-Baptiste, au sortir du désert, vint, pour accomplir sa mission, dans sa trentième année, prêcher aux bords du Jourdain; son nom devint grand dans la Judée, et de toutes parts on affluait pour l'entendre; plusieurs se firent ses disciples; il annonçait à tous la venue prochaine du Messie, les baptisait d'un baptême de pénitence, et les exhortait à mener une vie sainte. Il prêchait depuis six mois, quand le Sauveur lui-même, dont il était le précurseur, vint lui demander son baptême. Jean, inspiré d'en haut, s'écria, en voyant Jésus approcher. « Quoi? c'est à vous à me baptiser, et vous venez à moi! » Le Sauveur lui répondit : « Laissez faire maintenant; il le faut ainsi. » Et pendant le baptême, une colombe descendit sur la tête de Jésus, et une voix du Ciel cria : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances; écoutez-le. » Une autre fois Jean, voyant venir Jésus, dit : « Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. » Un autre jour, baptisant à Ennore, il dit formellement aux Juifs que Jésus était le fils de Dieu!

Peu de temps après, Jean-Baptiste, qui avait fort maltraité les pharisiens en démasquant leur hypocrisie, et les avait appelés race de vipères, reçut la récompense de son zèle en devenant leur victime. Hérode Antipas, fils d'Hérode Ier, entretenait un commerce scandaleux et public avec Hérodiade, femme de son frère

Philippe; le saint précurseur, animé d'un zèle généreux, prêcha vivement contre ce scandale. Hérode, esclave de son infâme passion, aigri par la femme perfide qui en était l'objet, fit arrêter Jean, et le jeta dans une prison, où il continua de prêcher avec le même zèle et la même liberté; ce qui alluma dans le cœur d'Hérodiade une haine qui ne put s'éteindre que dans le sang.

Le jour de sa naissance, Hérode fit aux grands de sa cour un festin splendide; Salomé, sa nièce, parée de superbes atours, rayonnante de beauté, entra dans la salle, et dansa devant le prince, qui, tout émerveillé d'elle, lui jura de lui donner ce qu'elle lui demanderait, fut-ce la moitié de son royaume. La jeune fille courut à sa mère, lui raconta le serment du prince. Hérodiade, — que ne peut la haine d'une femme blessée au cœur? — dit à sa fille : « Va, demande la tête de Jean-Baptiste dans un bassin. » Le prince fut attristé d'une telle demande; mais à cause de son serment, plus encore à cause de sa mauvaise passion, poussé encore peut-être, ou du moins non contenu par ceux qui étaient à table avec lui, et qui avaient été blessés, eux aussi, des prédications du grand prophète, il donna l'ordre de couper la tête à Jean, et de l'apporter à sa nièce, qui eut le courage de porter à sa mère un tel présent! Celle-ci, dans sa joie féroce, prit cette tête, la contempla d'un œil de vengeance satisfaite, et lui perça, dit saint Jérôme, la langue d'un poinçon pour punir la liberté de sa parole. C'était l'an 31 de Jésus-Christ; Jean-Baptiste avait trente-deux ans. Peu d'années après, Dieu vengea son prophète : Salomé, dit l'historien Nicéphore, tomba dans une rivière glacée, et eut la tête tranchée par une pièce de glace; Hérode et Hérodiade, privés de leurs Etats et relégués à Lyon par Caligula, y périrent de misère.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

TEXTE : *Erit magnus coram Domino.* (Luc., I, 15.)

Ainsi s'exprime l'Ecriture en parlant de saint Jean-Baptiste : *Il sera grand devant le Seigneur*; c'est-à-dire en vertu, en sainteté, en priviléges célestes, en missions augustes, en dignité, en élévation aux yeux de Dieu, aucun ne l'aura jamais égalé. Il se peut qu'il y ait eu des hommes en apparence plus honorés, plus puissants, plus magnifiques par leur opulence, comme l'étaient à l'époque où vivait notre saint : César, ce fameux empereur romain qui étendait son empire d'un bout de l'univers à l'autre; Hérode, ce fastueux roi de la Judée, qui tenait des audiences sur un trône éclatant d'or et de pierreries; mais ces grandeurs ne sont que des grandeurs mondaines, que Dieu dédaigne et méprise. Les hautes naissances, les carrières brillantes, les premières charges n'ont que l'éclat d'un jour; pourpre, dignités, honneurs, tout va à une fin prompte et humiliante qui est le néant.

Il n'en fut point ainsi pour Jean-Baptiste; il est véritablement grand dans les trois états où tous les hommes sont si petits : 1. dans sa naissance, qui est le grand ouvrage de la grâce; 2. dans sa vie, qui a été un modèle de sainteté; 3. dans sa mort, qui a été le triomphe de la vérité.

Trois grandeurs de saint Jean-Baptiste : 1° *dans sa naissance*, 2° *dans sa vie*, 3° *dans sa mort*. Voilà, M. F., ce que je me propose de vous montrer dans ce discours.

Ier POINT. — GRANDEUR DE SAINT JEAN-BAPTISTE DANS SA NAISSANCE.

La naissance de saint Jean-Baptiste est marquée du caractère de grandeur pour trois motifs principaux : 1° parce qu'elle est *miraculeuse* et consignée par le miracle; 2° parce qu'elle est *sainte*; 3° parce qu'elle annonce au monde la proximité du plus grand événement, la *venue prochaine du Messie*.

1° ELLE EST MIRACULEUSE. Qu'étaient les parents de Jean-Baptiste? Lisez l'Ecriture : *Zacharias et Elisabeth erant justi ante Deum, incedentes in omnibus mandatis et justificationibus Domini... non erat illis filius eo quod esset Elisabeth*

sterilis et ambo processissent in diebus suis. C'étaient deux justes, deux serviteurs de Dieu... mais tous deux dans l'âge. Un miracle seul pouvait rendre féconde la stérilité d'Elisabeth. Dieu fait ce miracle. Bien plus, ce miracle est confirmé par plusienrs autres opérés en la même circonstance. L'archange Gabriel est envoyé du ciel à Zacharie pour lui annoncer l'événement extraordinaire. Zacharie n'osant croire et hésitant d'ajouter foi aux paroles de l'archange est privé de la parole jusqu'au jour où l'enfant de bénédiction viendra au monde. En ce jour de grâce, son mutisme cesse, sa langue est déliée, et il reçoit le don de prophétie. Nous connaissons tous le beau cantique prophétique qu'il entonne à la louange de Dieu et au salut d'Israël : *Benedictus*... Ainsi, miracle de l'apparition de l'archange, miracle de la fécondité d'Elisabeth, miracle du mutisme de Zacharie, miracle de sa guérison, miracle de sa prophétie, cinq miracles qui s'opèrent coup sur coup à la naissance de notre glorieux saint Jean-Baptiste. Pouvez-vous nier après cela la proposition que j'ai émise : que saint Jean-Baptiste est grand dans sa naissance? En trouvez-vous une dans le monde qui puisse lui être comparée? Les naissances des grands de la terre, des fils de rois, d'empereurs, de potentats sont annoncées à la foule par le bruit du canon, par le cliquetis des armes, par le son des instruments, par les cent voix des feuilles publiques, mais ces bruits du fer, du feu, des voix humaines viennent-ils du Ciel? Ont-ils quelque chose de merveilleux? Vains échos de la misère humaine, ils annoncent la naissance d'un fils de péché, d'un fils de la mort, tandis que la puissante voix de l'archange annonce la naissance d'un enfant de la grâce, d'un élu du Seigneur, envoyé d'en haut pour remplir la sublime fonction de précurseur du Messie.

2° Passons au deuxième caractère de la naissance de Jean-Baptiste. — CETTE NAISSANCE EST SAINTE.

L'Eglise, M. F., ne célèbre que trois naissances : celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, celle de la sainte Vierge et celle de saint Jean-Baptiste. « Elle célèbre ordinairement la fête des saints au jour de leur mort, lequel est à proprement parler le véritable jour de leur naissance, celui où ils entrent dans la vie éternelle, dit saint Augustin. La nativité de saint Jean-Baptiste a été exceptée de la règle générale. La raison en est que le précurseur du Messie fut sanctifié dans le sein de sa mère, en sorte qu'il était saint en venant au monde. » (S. Augustin., *serm.* 290.)

Cette sainteté est indiquée dans l'Ecriture par ces paroles remarquables : *Exultavit in gaudio infans in utero meo.* (Luc., I, 44.) « En la présence de la mère du Sauveur, l'enfant tressaillit de joie dans mon sein, » c'est sainte Elisabeth qui parle. C'est-à-dire que la présence cachée du Messie, qui fut tout d'un coup révélée à saint Jean, le purifia, le sanctifia et lui donna aussitôt le don de prophétie; il fut sanctifié, disent les saints Pères, parce qu'il fut purifié du péché originel; il devint prophète et évangéliste, puisqu'il prophétisa avant de naître, et qu'il annonça la venue du soleil de justice avant d'avoir vu la lumière du jour : *De secreto materni uteri prophetavit*, dit encore saint Augustin, *et expers lucis, jam testis est veritatis.* (*Sermo* 20 *de sanctis.*)

3° Le troisième caractère de grandeur que nous remarquons dans la naissance de saint Jean-Baptiste est l'annonce du prochain avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Après quatre mille ans d'attente dans les ombres de la mort, dit l'Ecriture, le genre humain soupirait après sa délivrance : il saluait non plus de loin le soleil de justice qui devait paraître : *salutantes a longe* (Hebr.), mais de près, car les prophéties étaient accomplies, les années étaient révolues, le temps était venu. Or voici un nouveau signe qui assurerera au monde que son attente ne sera pas frustrée, c'est la naissance de Jean-Baptiste. Que disent les Ecritures de cet envoyé de Dieu? qu'il a été sonsacré comme prophète dès le sein de sa mère. (Eccli., XLIX, 9) ; qu'il sera la voix qui criera dans le desert pour préparer les voies du Seigneur qui doit venir (Is., XL, 3) ; qu'il sera l'ange du Seigneur qui marchera devant lui, pour préparer le voie. (Matth., XI, 10). Or cet ange, ce prophète, ce précurseur étant né, le Messie doit le suivre de près. Cette première naissance prépare la

seconde. Si cette seconde est le plus grand événement qu'attende le monde, nous pouvons dire aussi avec vérité que la première est un événement qui a de la grandeur, de l'importance : *Erit magnus coram Domino.*

IIe POINT. — GRANDEUR DE SAINT JEAN-BAPTISTE DANS SA VIE.

Cette grandeur se trouve surtout dans : 1° *la dignité de son ministère;* 2° *la sainteté de sa conduite.*

1° DIGNITÉ DE SON MINISTÈRE. — Les Juifs ne voyaient dans saint Jean qu'un prophète ; mais le Fils de Dieu a soin de leur apprendre qu'ils se trompent : *Etiam dico vobis plus quam prophetam.* Pourquoi, dit saint Jérôme, plus que prophète, parce que les prophètes n'avaient annoncé le Messie que dans l'avenir ; au lieu que Jean-Baptiste annonçait qu'il était venu : *Etiam dico vobis, plus quam prophetam; hic est enim de quo scriptum est : Ecce ego mitto angelum meum qui ante faciem tuam præparabit viam tuam ante te.* (Matth., XI, 10.)

Les prophètes annonçaient Jésus-Christ deux mille ans, mille ans, trois cents ans avant sa venue. C'est ainsi qu'ont fait Moïse, David, Isaïe et les autres.

Pour Jean-Baptiste, il le montre et lui donne le nom le plus doux : *Ecce Agnus Dei...* Ceci est tellement le caractère de la prédication de Jean-Baptiste et le propre de son ministère que les artistes, statuaires ou peintres ou dessinateurs, dont le talent consiste à reproduire dans un saint, le point de sa vie, de sa personne, de ses actes qui le caractérise le mieux, ne manquent pas de nous représenter soit en statue de marbre, d'ivoire ou d'or ou dans des tableaux, saint Jean-Baptiste debout sur les bords du Jourdain, un agneau à ses pieds, la main levée et le bras droit tendu vers les bords du fleuve par où Jésus s'avançait vers lui, la bouche ouverte et disant : *Ecce Agnus Dei;* voilà l'agneau de Dieu. Les autres jusqu'à moi n'ont fait que l'annoncer, moi, ma mission est plus précise, elle est plus définie, elle est le complément de toutes celles qui ont précédé. Je suis prophète, précurseur et évangéliste... je le montre : ... *Ecce;*... je dis ce qu'il est : *Ecce Agnus... cujus non sum dignus corrigiam solvere...*

N'est-il pas vrai de dire que son ministère a été grand, sublime? En est-il de comparable au monde?...

2° SAINTETÉ DE SA VIE. — 1° *Vêtement et nourriture.* Qui ne sera frappé d'étonnement de voir le portrait de l'Evangile trace que saint Jean-Baptiste. Il avait, est-il dit, un vêtement de poil de chameau et une ceinture de cuir autour des reins, il ne vivait que de sauterelles : *Habebat vestimentum de pilis camelorum et zonam pelliceam circa lumbos ejus, esca autem ejus erat locustæ et mel sylvestre.* (Matth., III, 4.) Mon Dieu ! s'écrie ici un saint docteur, quel effroyable habit, et quelle insipide nourriture ! Pourquoi cette nourriture de sauterelles et de miel sauvage? dit saint Jérôme, parce que ces aliments portent à la vertu et à la continence.

2° *Actes.* Que fait-il au désert? Il vaque à la prière, à la mortification, au jeûne, à la solitude, il se sequestre d'abord du monde pour mieux travailler ensuite à sa conversion. Jean, dit Origène, alla dans le désert où l'air est plus pur, les cieux plus à découvert, et où Dieu se communique avec plus de familiarité. Son but était d'y vaquer à la prière dans la compagnie des anges, jusqu'à ce que le temps de sa mission fût arrivé. Là, il manquait de tout secours humain ; il n'avait pas une pauvre chaumière pour se garantir de l'intempérie des saisons. » (*Hom. in Luc., cap.* 25.) Puis quand l'heure est venue, il quitte le désert et s'avance sur les bords du Jourdain, où il convoque le peuple à la pénitence et à la réception du baptême, libation préparatoire à la réception du Messie.

Sa sainteté est marquée dans ces interrogations de Notre-Seigneur lui-même aux Juifs : *Quid existis in desertum videre? arundinem agitatam?* Vous vous trompez... Jean est un cœur ferme et inébranlable dans le parti de Dieu; c'est une âme solide, à l'épreuve des tentations du monde; c'est un esprit supérieur à tout ce que la faiblesse humaine peut former d'obstacles dans l'accomplissement des

devoirs. — *Sed quid existis videre? hominem mollibus vestitum?* Vous avez vu au contraire un homme crucifié par le monde, un homme mort à tous les plaisirs du monde, un homme ennemi de son corps, un homme épuisé d'abstinences et de jeûnes, un homme couvert d'un rude cilice... Aussi, s'écrie Notre-Seigneur, en finissant son discours sur saint Jean, c'est plus qu'un prophète, c'est l'ange de Dieu qui prépare mes voies... C'est le plus grand de tous les hommes : *Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista.* (Matth., XI, 11.)

O vie admirable ! O vie vraiment sainte ! Elle est différente de la nôtre !...

IIIe POINT. — GRANDEUR DE SAINT JEAN-BAPTISTE DANS LA MORT.

1° Il meurt pour la justice et la vérité.

Mourir en reprochant aux grands du monde leur iniquité, mourir en instruisant Hérode de ses devoirs, mourir en faisant respecter jusque dans la cour la sainte liberté du prophète qui parle pour la cause de Dieu, c'est mourir pour la justice et la vérité. Or, c'est ainsi que mourut saint Jean-Baptiste. Vous connaissez la conduite coupable d'Hérode, ce roi cruel, qui avait commencé à souiller sa vie par le massacre des innocents, et qui la finissait par l'adultère et l'inceste.

Introduit dans cette cour voluptueuse, Jean-Baptiste reste pur, digne et saint, Il ne s'émeut ni des promesses, ni des menaces, il n'a sur la bouche que la parole du sévère gardien des lois sacrées : *Non licet*, dit-il au superbe violateur... Cela ne t'est point permis, et pas plus à toi qu'au dernier de tes sujets, quoique tu habites un palais, quoique tu sois assis sur un trône, quoique tu tiennes dans tes mains mon sort et ma vie... *Non licet.* Arrête.

2° Il continue sa prédication après sa mort.

Selon le témoignage de l'Apôtre, Abel a parlé après sa mort, parce que la voix de son sang s'éleva jusqu'à Dieu : *Defunctus adhuc loquitur;* nous pouvons dire aussi selon la remarque de saint Ambroise, que saint Jean-Baptiste a continué de prêcher après sa mort, et que la vérité a continué de triompher dans sa bouche. « Regarde Hérode, dit cet éloquent docteur, cette tête posée devant toi sur un plat » : « Intuere, rex acerbissime, tuo spectacula digna convivio. Bibe sanguinem « scaturientibus venis exsecti capitis profluentem. Cerne oculos in ipso mortuo « sceleris tui testes aversantes conspectum deliciarum. Clauduntur lumina non tam « mortis necessitate quam honore luxuriæ. Os aureum illud exsangue cujus sen- « tentiam ferre non poteras, contiscescit et adhuc timetur. (L. III, *de Virg.*)

Saint Jean Chrysostôme ajoute : « Caput amputas, capite truncatus est Joannes. Quis ergo beatus? quis imitandus proponitur? quis coronatur? (*Hom.* 28.)

AUTRE PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

TEXTE : *Spiritu sancto replebitur, adhuc ex utero matris suæ.* (Luc., I, 15.)

Il y a une bien grande différence entre la solennité de saint Jean-Baptiste, ce glorieux patron, et celle des autres saints, quoiqu'on les désigne également et sans distinction sous le nom de *naissances.*

Quand il s'agit des autres saints, ce n'est pas le jour où ils sont venus au monde que l'on solennise, mais celui où ils ont été affranchis des calamités de cette triste vie pour aller prendre possession de leur éternel repos dans le sein du Dieu.

Dans la fête de ce jour, au contraire, on célèbre le commencement d'une carrière de misères, l'entrée du saint précurseur de Jésus-Christ dans cette vallée de larmes. Il est vrai qu'il y a aussi une fête pour le jour où sa tête tomba sous la hache du bourreau; mais ce jour est beaucoup moins solennel. Pourquoi donc cette différence? pourquoi tant de pompe au début d'une vie qui ne sera remplie que de pénitence, de mortification et de douleurs, et tant de simplicité pour le terme d'une vie de souffrances?

L'Eglise, M. F., n'a point agi sans des raisons graves et puissantes : épouse de Jésus-Christ, elle n'est guidée que par son Esprit divin. Sa conduite ici renferme quelque salutaire leçon que je m'efforcerai de vous rappeler, en m'attachant aux pensées que suggérait à son peuple saint Charles Borromée, dans une circonstance semblable à celle qui nous réunit aujourd'hui.

Je pense, disait-il aux Milanais, que la conduite de l'Eglise dans la solennité de ce jour s'explique en ce qu'il n'est aucun saint dont la naissance et la vie soient marquées par des traits aussi frappants et aussi distingués que celles de Jean-Baptiste.

Examinons donc les *prérogatives de cette naissance,* et quelques-unes des *circonstances* de cette vie admirable, dans cette courte instruction.

Saint précurseur, qui êtes la voix du Verbe, et qui, en naissant, avez délié la langue de votre père Zacharie, obtenez de celui qui vous a tant élevé et tant célébré, que celui qui va parler ait un langage de vertu, et que ceux qui vont l'entendre montrent de la docilité pour le mettre à profit; afin que, comme vous avez fait rentrer un grand nombre de pécheurs dans le chemin de la vertu, il nous soit donné de voir se renouveler les prodiges que le Ciel a opérés par votre ministère.

Joignez, Vierge sainte, vos prières toujours si puissantes à l'intercession du saint précurseur de votre divin Fils. *Ave, Maria!*

Ier POINT. — PRÉROGATIVES DE LA NAISSANCE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Il suffirait, pour justifier la solennité de la naissance de saint Jean-Baptiste, de méditer sérieusement les paroles de l'ange Gabriel à Zacharie : « Cet enfant sera rempli de l'Esprit saint dès le sein de sa mère; plusieurs se réjouiront à sa naissance, et il sera grand devant le Seigneur. » (Luc., I, 14-15.) Mais si nous examinons attentivement les motifs qui ont déterminé l'Eglise à donner une si grande importance à cette solennité, nous trouverons qu'elle n'a rien fait en cela qui ne fût en harmonie avec la sainteté éminente du glorieux précurseur. Quand, dans la belle saison du printemps, les ténèbres commencent à faire place aux premiers rayons de l'aurore, tout dans la nature semble revivre. Les fleurs s'épanouissent, les herbes paraissent se ranimer, les prairies se montrent riantes et belles, il y a dans l'attitude des animaux un je ne sais quel air de satisfaction et d'allégresse. Est-il donc surprenant que lorsque le soleil de justice était sur le point d'éclairer le monde, l'apparition de Jean, qui était comme un astre avant-coureur, ait fait éprouver au monde un transport si marqué de bonheur? Jésus-Christ le suivait de si près; il allait venir racheter le genre humain, ouvrir les portes du ciel, combler les vides immenses qu'avait laissés dans l'immortel séjour la chute des anges rebelles, évangéliser les pauvres, annoncer le royaume céleste, montrer la voie qui devait y conduire, être la lumière du monde, le pasteur des brebis, le médecin des malades, la force des faibles, la nourriture des affamés, le consolateur des pauvres, la vie des morts, le docteur de la vérité, la source d'une infinité de biens pour les hommes qui allaient être affranchis d'une infinité de maux. Jean est député, à l'avance, comme le précurseur de toutes ces merveilles, et le héraut de toutes ces faveurs : voilà la raison de cette allégresse prédite pour l'époque de sa naissance : *Paravi lucernam Christo meo.* (Psal. CXXXI, 17.) Flambeau que célébra plus tard un évangéliste, comme brûlant par ses feux et étincelant par sa radieuse lumière : *Ille erat lucerna ardens et lucens* (Joan., V, 35), indiquant, par ces paroles, la ferveur de la charité de Jean-Baptiste et l'éclatante sainteté de sa vie. Le Seigneur avait dit encore, par la bouche du prophète Malachie : « Voilà que j'envoie devant vous mon ange qui vous préparera la voie. » (Malac., III.) Isaïe, annonçant cette venue, avait dit aux Juifs : « Consolez-vous, mon peuple, consolez-vous, dit votre Dieu; appelez Jérusalem, et faites entendre à son cœur ces douces paroles : Les maux de Jérusalem vont finir, et toutes ses iniquités vont être pardonnées; elle est doublement châtiée de ses crimes; mais voilà que se fait entendre la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur; redressez, dans la solitude, les routes qu'il doit suivre; toute vallée sera comblée, toutes les élévations et toutes les collines seront abaissées, les chemins tortueux deviendront droits, et les raboteux unis. » (Isa., XL, 1.)

Jean est donc la voix du Verbe, le précurseur du Christ, l'aurore du vrai soleil. Que de sublimité dans sa naissance prédite et annoncée si longtemps auparavant par les saints prophètes ! Mais rapprochons-nous plus encore de cet heureux événement.

La naissance de Jean-Baptiste fut annoncée par un ange ; non par un ange d'un degré inférieur, mais par l'archange Gabriel qui devait, peu de temps après, prédire et annoncer la naissance du Sauveur ; car, dit saint Luc, dans le temps que Zacharie remplissait les fonctions de son sacerdoce, et qu'ayant été désigné par le sort pour offrir l'encens au Seigneur, il était entré avec cette intention dans le temple, l'ange du Seigneur lui apparut, et, se tenant debout à la droite de l'autel du côté de l'encens, il lui dit : Ne craignez rien, Zacharie : votre prière a été exaucée ; Elisabeth votre épouse vous donnera un fils, et vous lui donnerez le nom de Jean ; il sera pour vous un grand sujet de joie et d'allégresse ; plusieurs se réjouiront à sa naissance, car il sera grand devant le Seigneur... Et après plusieurs autres paroles, comme le doute entrait dans le cœur de Zacharie sur tout ce que l'ange lui annonçait : Je suis, ajouta-t-il, Gabriel, qui assiste devant le trône de Dieu, et qui suis envoyé pour vous annoncer ces choses comme la plus heureuse des nouvelles. (Luc., I, 8 et seq.)

Il faut que cette naissance ait paru bien merveilleuse à Zacharie qour qu'elle ait fait naître le doute dans son cœur, comme étant une chose inouïe. C'est que l'ordre de la nature était ici changé : la vieillesse devenait féconde, et la stérilité d'une femme cessait. Bientôt la dignité de cette naissance se manifestera par des preuves plus frappantes encore, quand Zacharie deviendra muet subitement, en punition de son incrédulité, quand le nom de Jean, que l'ange avait donné d'avance à l'enfant, sera confirmé à sa naissance, et la parole rendue à Zacharie. Voilà des faits bien merveilleux et que l'on n'a remarqués à la naissance d'aucun autre saint. Mais ce qui l'emporte sur tout le reste, c'est qu'à l'exception de Jésus-Christ et de sa mère, tous les autres saints sont nés dans le péché, tandis que Jean a été sanctifié dans le sein de sa mère. Aussi ne célèbre-t-on pas la naissance des autres saints, parce qu'ils sont nés pécheurs, mais leur mort, parce qu'en mourant ils ont été délivrés des dangers du péché.

Marie n'eut pas plutôt mis le pied dans la maison d'Elisabeth, que Jean fut rempli de l'Esprit saint, quoique renfermé encore dans les entrailles de sa mère, et que celle-ci reçut subitement le don de prophétie.

La Reine des vierges demeura trois mois entiers chez sa parente. Elle en agit ainsi moins à cause des liens du sang qui les unissaient, que dans l'intérêt du précurseur qui devait en recueillir les plus grands avantages spirituels. En effet, si la seule entrée de Marie dans cette maison fut accompagnée de tant de grâces ; si elle produisit un tressaillement d'allégresse dans Jean-Baptiste encore renfermé dans le sein de sa mère ; si l'Esprit saint fit, dès lors, son sanctuaire de ce jeune cœur, est-il possible de conjecturer ce que la prolongation du séjour de Marie pendant trois mois dans cette maison dut y surajouter de faveurs célestes ?

Saint Charles Borromée y voit dans la personne du saint précurseur un athlète recevant perpétuellement l'onction de la grâce pour se préparer aux combats du Seigneur : *Ungebatur itaque, et quasi bonus athleta exercebatur in utero matris propheta : amplissimo enim ejus virtus certamini parabatur.* (*Hom.*, t. I, p. 300.)

Comment, d'ailleurs, des chrétiens s'étonneraient-ils de la solennité que l'Eglise a donnée à cette fête, quand l'histoire nous rappelle les preuves incontestables du respect et de la vénération qu'ont pour saint Jean-Baptiste les Turcs et les Sarrasins ?

Sa naissance doit causer une bien grande joie encore à ceux qui font réflexion dans quel état déplorable était réduit le monde avant cet heureux événement, combien il était dégradé et avili par tous les genres de désordres, et quel besoin il avait de Celui dont Jean-Baptiste était le précurseur. Quant à sa décollation, on ne la célèbre pas avec la même pompe, parce que, comme l'a remarqué saint Gré-

goire, quand Jésus-Christ termina sa carrière, les portes du ciel, qui ne devaient s'ouvrir qu'à l'Ascension de Jésus-Christ, étaient encore fermées : ce qui obligeait le saint précurseur à attendre quelque temps dans les limbes l'heureuse époque où tous les captifs devaient accompagner dans sa gloire leur divin libérateur.

Nous avons considéré les avantages de la naissance de Jean-Baptiste, disons deux mots des prérogatives de sa vie sainte.

IIe POINT. — PRINCIPALES CIRCONSTANCES DE LA VIE ADMIRABLE DE CE SAINT.

L'Eglise, autrefois, pour inspirer une plus haute idée des vertus du saint précurseur, voulait qu'on se préparât par un jeûne de quarante jours à célébrer sa naissance. Pendant un certain temps les prêtres avaient la faculté en ce jour de célébrer plusieurs messes, comme à la fête de Noël. Si j'entreprenais le détail de tout ce qu'il y aurait à rapporter sur ce sujet, le temps me manquerait plus que la matière.

Quand ce saint enfant vint au monde, ceux qui avaient été instruits des prodiges qui avaient accompagné sa naissance, et les prédictions qui l'avaient précédée ou accompagnée, ne purent s'empêcher de s'écrier : « Qui croyez-vous que sera cet enfant ? *Quis putas puer iste erit ?* (Luc., I, 66.) Mais il suffit de jeter un coup d'œil sur sa sainte vie pour avoir la réponse à cette question.

A peine âgé de cinq ans, selon les uns, de sept, selon d'autres, et de dix, suivant le plus grand nombre, il quitte la maison paternelle, renonce à toutes les espérances du monde et se retire dans le fond des déserts, où il passe sa vie d'une manière si pénitente à l'égard du vêtement, de l'aliment et de l'éloignement des hommes, que l'ange, en prédisant la sainteté qui devait être en lui, annonçait qu'il aurait l'esprit et les vertus d'Elie : ce qui se vérifie, soit que l'on considère la vie que le prophète Elie mena autrefois sur la terre, soit celle qu'il doit mener quand il reviendra avant la fin des temps. Jean a vécu comme vivait Elie dans le premier séjour qu'il fit jadis sur la terre. Tous deux se sont retirés au fond des déserts; tous deux ont été vêtus de peaux de bêtes.

L'un recevait la nourriture d'un corbeau et d'une pauvre veuve; l'autre la trouvait dans les sauterelles et le miel sauvage qu'il trouvait dans les bois. L'un divisa les eaux du Jourdain; l'autre fit des eaux de ce fleuve un bain salutaire, où Jésus-Christ devait, en quelque sorte, inaugurer son baptême sanctificateur. Tous deux montrèrent un zèle ardent pour la justice : le premier en reprenant Achab et Jézabel; le second en reprenant Hérode et Hérodiade de leurs crimes. L'impiété de Jézabel mit Elie en fuite; la vie criminelle d'Hérodiade occasionna la mort de Jean. Ne sont-ce pas là des traits de ressemblance déjà assez signalés entre l'un et l'autre? Jean-Baptiste peut être comparé à Elie, si l'on réfléchit à ce qui se fera remarquer dans ce dernier prophète à la fin des temps. Jean-Baptiste a prévenu le premier avénement du Sauveur : Elie préviendra le second; Jean-Baptiste vint prêcher aux hommes la pénitence : Elie viendra prêcher aux infidèles la foi de Jésus-Christ.

Remarquez maintenant combien est parfaite la vie que Jean-Baptiste mène dans le désert. Il s'éloigne de tout ce qui pourrait, dans le monde, devenir un obstacle à sa sanctification, de ce qui nous empêche de nous sanctifier nous-mêmes.

Vous connaissiez, ô saint précurseur, les dangers sans nombre auxquels on est exposé quand on vit au milieu du siècle; vous connaissiez les ruses qu'il emploie pour séduire les âmes : aussi avez-vous assuré votre salut par une prudente fuite. Et cependant vous aviez été sanctifié dans le sein de votre mère ; jamais le péché mortel n'avait souillé votre cœur, et vous vous traitiez avec une effrayante sévérité; vous affligiez votre corps par des jeûnes continuels et des pénitences pour nous apprendre, à nous qui sommes si faibles, à vivre sans cesse dans une religieuse crainte, et pour condamner à l'avance la témérité de ceux qui tournent les mortifications en ridicule, et qui prétendent qu'elles ne sont bonnes que pour les

cloîtres et les ministres de la religion : comme si ceux qui tiennent ce langage n'avaient point de fautes à expier et n'étaient redevables d'aucunes satisfactions à la justice divine. Mais pourquoi tant de macérations unies à tant d'innocence? Ah! c'est que vous vouliez vous préparer ainsi à remplir dignement les fonctions de précurseur; vous vouliez rendre à Notre-Seigneur Jésus-Christ un éclatant témoignage et recommander à l'avance les mystères qu'il venait prêcher.

Pasteurs vénérables, et nous, prêtres fidèles, de quelle manière ne devrions-nous pas nous préparer à remplir les mêmes fonctions de prêcher Jésus-Christ et d'inviter les hommes à la pénitence! Tant que Jean-Baptiste vécut, il continua ses jeûnes, sa vie solitaire, son éloignement du monde et ses pénitences pour se préparer à la prédication.

Jésus-Christ lui-même a vécu retiré et mortifié pendant trente ans, quoique aucun motif ne dût l'astreindre à ce genre de vie. Il se livra à la prédication les trois dernières années de sa carrière mortelle, ayant commencé, dit saint Luc, par faire lui-même ce qu'il devait ensuite enseigner aux autres.

Oh ! que notre ministère est grand! Le Seigneur nous a confié la prédication de son Verbe, la publication de son Evangile, l'administration de ses sacrements!

Songez, de votre côté, ô chrétiens, au cas que vous devez faire du ministère des prêtres; de quel respect vous devez être pénétrés envers eux, quelle confiance vous leur devez, quelle déférence méritent de votre part leurs avis.

Jean, dit le disciple bien-aimé, fut envoyé de Dieu : *Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes.* (Joan., I, 6.) Oh! la noble ambassade que celle qui vient, non d'un roi ou d'un grand de la terre, mais de Dieu lui-même, qui députe à l'univers un précurseur, et un précurseur dont la vie a été écrite par les mêmes évangélistes qui nous ont laissé celle de Jésus-Christ. Il est vrai que Jean-Baptiste ne nous est point présenté comme opérant des miracles, rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades, la vie aux morts. Mais ces prodiges n'étaient point nécessaires pour lui concilier l'estime et la vénération des hommes; sa sainteté, aussi éclatante que les rayons du soleil, lui tenait lieu des plus grands prodiges; on peut dire même qu'il mérite d'autant plus notre vénération, qu'ayant à annoncer des mystères jusque-là inouïs, il n'a pas été nécessaire qu'il fît des miracles pour inspirer de la confiance, la sainteté de sa vie y ayant suppléé abondamment. Aussi voyons-nous que les peuples pensaient qu'il était le Christ ou un grand prophète, et que Hérode lui-même le craignait et le révérait comme un saint, quoiqu'il ne lui eût vu opérer aucun prodige. Voulez-vous quelque chose de plus? Voyez son panégyriste. Les hommes apprécient d'autant plus les éloges que ceux qui les donnent sont plus vertueux ou plus haut placés. Mais être loué par la bouche du Fils de Dieu lui-même, et dans les termes les plus flatteurs et les plus honorables, est-il rien qui puisse d'une manière plus infaillible attester sa sainteté? Ecoutez les paroles qu'adressait au peuple juif le Sauveur du monde, en parlant de Jean-Baptiste : Qu'avez-vous été voir dans le désert? un roseau agité par le vent? Mais encore qu'êtes-vous allé voir? un homme vêtu mollement? Mais ceux qui sont vêtus ainsi habitent les palais des rois. Qu'avez-vous été voir? un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète. (Matth., II, 7-9.)

En considérant la sainteté de Jean, les peuples s'étaient imaginé qu'il pouvait bien être le Christ ou quelqu'un des prophètes; mais il ne balança pas à repousser toutes ces qualités. «Je ne suis pas le Christ, dit-il avec fermeté; je suis tout simplement cette voix dont parle Isaïe, et qui devait retentir dans le désert.» O homme invincible, que la prospérité n'enfle pas, et qui, dans le temps même qu'il inspire le plus de respect, persiste à dire qu'il n'est pas même digne de délier les souliers de celui à qui on le compare! L'adversité ne saurait l'abattre; le visage menaçant d'un roi cruel ne le frappe d'aucune terreur, et il expose avec courage sa vie si précieuse pour la défense de la vérité. Voyez avec quelle liberté il reprenait les pharisiens, les appelant race de vipères; avec quelle douceur en même temps il parlait à ceux qui venaient recueillir avec avidité ses précieuses instruc-

tions! Quelle sainte horreur il montrait pour le monde et les délices du monde! Voyez après cela, ô chrétiens mondains, si vous pouvez vous flatter d'aller au ciel en comparant votre vie à celle du saint précurseur. Il a toujours vécu dans la pénitence, et vous ne voulez goûter que les délices; dès l'âge le plus tendre, il s'est retiré dans la solitude, et vous précipitez vos malheureux enfants dans le gouffre dévorant du monde, lorsqu'à peine les premiers rayons de l'intelligence les éclairent; il ne craint pas de souffrir la mort pour la vérité, et les moindres bagatelles vous font reculer d'effroi quand il s'agit de confesser son nom! Quoi! il y a une telle opposition entre sa vie et la vôtre, et vous prétendez arriver à la même patrie!

Comparez maintenant la vie de Jesus-Christ avec celle de son saint précurseur, et vous verrez combien l'une et l'autre se ressemblent. Combattant sous les étendards de tels chefs et menant une vie tout opposée à la leur, auriez-vous l'espoir d'arriver au même terme? Mais il n'y a que ceux qui marchent sur leurs traces qui peuvent aspirer aux mêmes récompenses.

Jean fut encore plus que prophète. Les autres prophètes ne firent que prédire Jésus-Christ longtemps avant sa venue; Jean, non-seulement le prédit, mais le montra du doigt quand il eut le bonheur de pouvoir dire : Voici l'agneau de Dieu; voici celui qui efface les péchés du monde. Tous les prophètes, les patriarches et les justes qui ont précédé Jean-Baptiste, lui cèdent le pas; car au témoignage du Sauveur lui-même, il est le plus grand de tous ceux qui sont nés des femmes. Les apôtres n'en sont pas exceptés, puisque aucun d'eux n'a été honoré des mêmes prérogatives que le saint précurseur. Il y avait eu des prophètes qui étaient fils d'autres prophètes; Jean n'est pas seulement né d'un père qui avait cette qualité, mais d'une mère qui avait aussi reçu le don de prophétie.

Si l'on voulait envisager la noblesse de son origine, qui pourrait se flatter aux yeux des hommes de plus de titres de gloire? Zacharie et Élisabeth n'étaient-ils pas de la tribu d'Aaron; mais ce qui est beaucoup plus honorable que la naissance, tous deux avaient la crainte du Seigneur, tous deux marchaient sans reproche en sa présence.

De tous les prophètes Jean a été le premier qui a pu annoncer l'arrivée du royaume de Dieu, l'heureuse époque où les cieux allaient s'ouvrir pour ceux qui feraient pénitence.

O saint précurseur! on ne peut entreprendre de faire votre éloge sans l'affaiblir; mais vous êtes amplement dédommagé de la faiblesse de nos hommages par le privilége que vous avez eu d'être célébré par le Fils de Dieu. après avoir été annoncé par les prophètes, promis par un archange et exalté par les évangélistes.

S'il nous est impossible de rien dire qui ait quelque convenable proportion avec vos mérites, nous nous efforcerons du moins de nous rapprocher de vos vertus. Voilà le moyen le plus convenable de célébrer dignement votre naissance.

Oui, M. F., le grand résultat de la fête de ce jour doit être la ferme résolution d'imiter, selon votre pouvoir, votre glorieux patron. Oh! que vous serez heureux si vous marchez sur ses traces!

Je ne viens point vous inviter à faire des miracles, à ressusciter des morts; la vie de Jean-Baptiste ne présente aucune de ces merveilles; mais imitez son éloignement du monde et des choses de ce monde, et puisque vous n'avez pas comme lui la vocation à la vie solitaire, puisqu'il vous faut nécessairement passer vos jours au milieu des embarras du siècle, soyez du moins étrangers à ses vaines sollicitudes; rentrez dans votre propre cœur, fermez-en la porte, afin de vous entretenir avec Dieu. Imitez la vie pénitente du saint précurseur, et ne renvoyez pas injustement à d'autres une charge que vos infidélités passées et votre fragilité présente ne vous rendent pas moins obligatoire à vous-mêmes. Soyez constants et inébranlables dans le bien.

Dès l'âge le plus tendre, dévouez vos enfants au service de Dieu. Cherchez sa gloire en toutes choses, avec une sainte ardeur. Méprisez, pour l'amour de lui, le monde et tout ce qui est dans le monde. Sachez vous mépriser vous-mêmes, et

faire peu de cas de votre propre vie, quand il s'agit d'accomplir les devoirs que le Ciel vous impose, Souvenez-vous que ces courts instants de tribulation que nous passons sur la terre doivent produire en nous un poids immense de gloire. Vos souffrances seront passagères, et votre règne sera éternel.

Le chemin de la pénitence est, j'en conviens, étroit et difficile ; mais il conduit à la vie éternelle. La vie éternelle! ah! voilà bien ce que nous désirons, me dites-vous intérieurement ; mais nous sommes faibles et sans force, nous ne pouvons rien de nous-mêmes, et nous nous reconnaissons incapables de nous rapprocher de Dieu.

Eh bien! M. F., vous avez dans le ciel un patron et un avocat puissant qui sera médiateur entre Jésus-Christ et vous. Infiniment cher à Jésus-Christ, il lui fera agréer vos supplications et les siennes.

Oui, nous vous en conjurons, saint précurseur, soyez notre appui auprès de celui qui vous a comblé de tant de grâces et favorisé de tant de priviléges. Nous habitons ce monde dangereux que vous avez tant détesté; brisez par vos prières les liens qui nous enchaînent à lui, et obtenez que nous nous conformions à ce que vous avez enseigné et pratiqué. Plusieurs se sont réjouis à votre naissance temporelle ; nous la célébrons nous-mêmes avec une sainte allégresse ; mais nous soupirons après un bonheur mille fois plus parfait : c'est celui qu'on ne trouve que dans la patrie que vous habitez et où nous vous conjurons de nous obtenir une place.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — A ventre matris consecratus est propheta. (Eccli., XLIX, 9.)

Ecce ego mittam vobis Eliam prophetam. (Malach., IV, 5.)

Nouveau Testament. — Venit in omnem regionem Jordanis prædicans baptismum pœnitentiæ. (Luc., III, 3.)

Ipse Joannes habebat vestimentum de pilis camelorum. (Matth., III, 4.)

Amen dico vobis : non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista. (Id., XI, 11.)

Et allatum est caput ejus in disco. (Id., XIV, 11.)

2. — SS. PÈRES.

Erat Joannes magnus non virtute corporis, sed animi magnitudine. (S. Ambros., *in Luc.*, l. I, c. 1.)

Non surrexit major Joanne Baptista ; præcellit cæteros, eminet universis, antecellit prophetas, supergreditur patriarchas, et quisquis de muliere natus est, inferior est Joanne. (S. Augustin., *Serm.* 2 *de S. Joan.*)

Vivebat in eremo, et oculis desiderantibus Christum nihil aliud dignabatur aspicere; vestis aspera, zona pellicea, cibus locustæ, mel silvestre, omnia virtuti et continentiæ præparata. (S. Hieron., *Ep. ad Rustic.*)

Joannes Baptista propheta, fuit terminus legis et initium Evangelii. (S. Thom. Aquin., *P.* 3, *quæst.* 38, *art.* 1.)

3. — COMPARAISONS.

1. Sicut Helias præcursor venturus est judicis, ita Joannes Baptista præcursor factus est Redemptoris. (S. Gregor., *Hom.* 7.)

2. Joannes patriarcha imo patriarcharum finis et caput. (S. Bernard., *Serm. de privileg. S. J. Bapt.*)

3. Joannes propheta imo plusquam propheta quia quem venientem nuntiavit, digito demonstravit. (Id., *ibid.*)

4. Joannes angelus, sed inter angelos electus est. (Id., *ibid.*)

5. Joannes apostolus, sed et apostolorum primus et princeps; quia fuit primus homo missus a Deo. (Id., *ibid.*)

6. Joannes evangelista; sed Evangelii primus incisor, prædicans Evangelium regni. (Id., *ibid.*)

7. Joannes virgo, imo virginitatis insigne speculum, pudicitiæ titulus, castitatis exemplum. (Id., *ibid.*)

8. Joannes martyr, sed et martyrum lumen, inter nativitatem mortemque Christi constantissimi forma martyrii. (Id., *ibid.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Les quatre vertus cardinales. Joannes de virtutum quatuor cardinalium possessione et ornatu commendatur: 1° in vestitus asperitate *temperentia* notatur; 2° in lumborum succinctione *fortitudo*; 3° in mellis comestione *prudentia*; 4° Demum in aliorum eruditione et sui ipsius, respectu Christi humiliatione *justitia*. (Gerson., *Lect.* 2 *in Marc.*)

PÉNITENCE, AUSTÉRITÉS. *Esca autem ejus erat locustæ et mel silvestre.* (Matth., III, 4.)

ZÈLE. Erat lucerna ardens et lucens. (Joann., V, 35.)— *Vox clamantis.* (Matth., III, 3.)— *Prædicans.* (Luc., III, 3.)— Censor morum. (S. Petr. Chrysol. *Serm.* 177.)

HUMILITÉ. *Ego vox clamantis.* (Joan., I, 23.)

CHASTETÉ. Virginitatis speculum, castitatis exemplum fuit Joannes. (S. J. Chrysost., *Hom. in* Matth. XV.)

MODÈLE des vertus sacerdotales et monastiques : Fuit Joannes: 1° Sacerdotii speculum, schola virtutum, magisterium vitæ, sanctitatis forma, lucerna mundi, pœnitentiæ propalator. 2° Considerate, monachi, dignitatem vestram? Joannes princeps vestri est dogmatis, ipse monachus. (Id., *Hom. de S. J. Bapt.*)

5. — PLANS DIVERS.

§ I.

PLANS tirés des saints Pères.

Ier PLAN.

(S. J. Chrysostomus, *Serm.* 1, *in Præcursorem Domini.*)

1. De predicatione pœnitentiæ J. Bapt. — 2. De mysteriis ejus vestimenti. — 3. De baptismate Christi a Joanne collato.

—

IIe PLAN.

(S. Ambrosius, *Serm.* 3, *de Vita S. J. Bapt.*)

1. S. Præcursoris virtutes : humilitas. — 2. Fides. — 3. Abstinentia.

2. S. J. Bapt. indumenta et genus mortis mysteria præ se ferunt.

—

IIIe PLAN.

(S. Augustinus, *Serm. de Sanctis*, 22.)

1. Parentum beati Joannis virtutes et merita. — 2. Beati Joannis encomia.

§ II.

PLANS tirés des anciens prédicateurs.

Ier PLAN.

(Innocent., Pap. III, *Serm.* 1, *de Solemnit. sancti Joan.*)

Magnus fuit beatus Joannes Baptista : 1. In prædestinatione. — 2. In gratia. — 3. In officio — 4. In dignitate. — 5. In potestate. — 6. In prædicatione. — 7. In passione.

—

IIe PLAN.

(Abbas Guerricus, *Serm. in Nativ. sancti Joannis Bapt.*)

1. Præcursoris prærogativæ. — 2. Ejus humilitas. — 3. Ejus austeritas.

—

IIIe PLAN.

(Matthias Faber, *de Festis.*)

CONCIO I. Gaudium in Nativitate B. J. Baptistæ : 1. In domo Zachariæ. — 2. In domo vicinorum. — 3. In Limbis. — 4. In cœlo. — 5. In orbe universo.

—

IVe PLAN.

(Id.)

CONCIO II. Unde tanta fama sanctitatis Joannis : 1. Ex humilitate. — 2. Ex vitæ austeritate. — 3. Ex charitate in Deum et proximum.

—

Ve PLAN.

(M. Vivien, *Tertullianus prædicans.*)

Joannis magnitudo mutuanda est ex ejus : 1. Sublimi existimatione. — 2. Virtutum perfectione. — 3. Officii administratione.

I PARS. Joannes magnam sibi conciliavit existimationem : 1. Divinam. — 2. Dominicam. — 3. Humanam.

II PARS. Joannes fuit magnus : 1. In sanctitate. — 2. In charitate. — 3. In humilitate.

III. PARS. Joannes est : 1. Vox verbum declarans. — 2. Præco Agnum demonstrans. — 3. Præcursor Christum baptizans.

—

§ III.

PLANS tirés des prédicateurs modernes.

Ier PLAN.

(Caignet, *Année pastorale.*)

TEXTE : *Hic erit magnus coram Domino.* (Luc., I.)

I. Saint Jean-Baptiste grand aux yeux de Dieu : 1. Par son ministère. — 2. Par sa sainteté.

II. Saint Jean-Baptiste petit à ses propres yeux; il déclare : 1. N'être ni le Messie, ni Elie, ni un prophète. — 2. Mais une simple voix qui crie : *Vox clamantis.*

IIe PLAN.

(Biroat.)

Texte : *Erit magnus coram Domino.* (Luc., I.)

Grandeur de saint Jean-Baptiste : 1. A raison de la grâce abondante qu'il reçoit — 2. Par les vertus qu'il pratique. — 3. Par l'emploi sublime qu'il exerce.

—

IIIe PLAN.

(Senault.)

Texte : *Inter natos mulierum.* (Matth., III.)

Saint Jean-Baptiste unit en lui : 1. L'innocence avec la pénitence.— 2. La grandeur avec l'humilité. — 3. La jouissance avec la privation.

—

IVe PLAN.

(La Colombière.)

Texte : *Præibit ante faciem Domini.* (Luc., I.)

1. Renoncement de saint Jean-Baptiste. — 2. Son amour pour la solitude. — 3. Son zèle.

—

Ve PLAN.

(Bourdaloue.)

I. Témoignage de Jean-Baptiste en faveur de Jésus-Christ. Il a été un témoin : 1. Fidèle et désintéressé. — 2. Instruit. — 3. Irréprochable. — 4. Zélé. — 5. Constant.

II. Témoignage de Notre-Seigneur Jésus-Christ en faveur de saint Jean-Baptiste, en faveur : 1. De sa personne. — 2. De la dignité de son ministère. — 3. De l'excellence de sa prédication. — 4. De l'efficacité de son baptême. — 5. De la sainteté de sa vie.

—

VIe PLAN.

(La Tour-du-Pin.)

Texte : *Joannes est nomen ejus.* (Luc., I, 63.)

1. Priviléges de saint Jean-Baptiste, voilà sa gloire. — 2. Fidélité avec laquelle il y répond, voilà son mérite.

—

§ IV.

PLANS tirés des contemporains.

Ier PLAN.

(*Tribune sacrée*, 1861, imité de saint Charles Borromée.)

Texte : *Spiritu sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ.* (Luc., I, 15.)

I. Prérogatives de la naissance de saint Jean-Baptiste.

II. Exposition des actes les plus remarquables de sa vie.

IIe PLAN.

(*Journal de la Prédication*, 1863.)

Grandeurs de saint Jean-Baptiste : 1. Dans les grâces qu'il reçoit. — 2. Les vertus qu'il pratique. — 3. Le ministère qu'il exerce.

—

IIIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

Texte : *Erit magnus coram Domino.* (Luc., I, 15.)

Grandeurs de saint Jean-Baptiste :

I. Dans sa naissance, qui est : 1. Miraculeuse. — 2. Sainte. — 3. L'annonce du prochain avénement du Messie.

II. Dans sa vie : 1. Dignité de son ministère. — 2. Sainteté de ses actions.

III. Dans sa mort : 1. Il meurt pour la justice et la vérité. — 2. Il continue sa prédication après sa mort.

6. — ENCOMIA.

Alumnus eremi. Tu solitudinis alumne, ac nullius cibi homo. Tu nove Elia, propheta excellentior. (S. Greg. Naz., *Orat.* 39, *in sancta Lumin.*)
Angelus. Joannes non tantum Angelus Christi vocatus est, sed etiam lucerna lucens ante Christum. (Tertull., *contra Judæos.*)
Clausula prophetarum et legis. (S. Jean Damasc., *Contra gnostic.*)
Testis lucis est sanctus Joannes. (S. Thom., *Serm. in festo S. Joan-Bapt.*)

Lemma : In luna. — Cedit in diurno sideri. Illum oportet crescere, me autem minui.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. J. Chrysostôme, 4 serm., *in J. Bapt.* — Saint Ambroise, 3, id. — Saint Augustin, 4, id. — Saint Jérôme, *Ep.* 4, *ad Rustic. adv. Lucif.* — Saint Chrysol., 7. — Eusèbe d'Emèse, 2. — V. Bède, 2. — Saint Pierre Damien, 3. — Saint Bernard.

PANÉGYRISTES ANCIENS.

Guillaume de Paris, 2. — Albert le Grand, 2. — Saint Thomas d'Aq., 1. — Saint Bonaventure, 2. — Guerric, 4. — Denis le Chartreux, 3. — Hugues de Saint-Vict., 4.— Innocent III, 3. — J. Thaulère, 2. — Saint Laurent Justinien, 1. — Saint Thomas de Villeneuve, 3. — Vivien, 1. — Engelgrave, 1.

PANÉGYRISTES MODERNES.

Matthias Faber, 7. — Grenade, 3. — Caignet, 1. — Biroat, id. — Senault, id. — Texier, id. — La Colombière, id. — Bourdaloue, id. — Duneau, id. — Richard, id. — Marue, id. — Treuvé, id. — Odet Allier, id. — Houdry, id. — Molinier, id. — Bretteville, id. — Hubert, id. — Dom Jérôme, id. — Gaspard, id. — Terrasson, id. — Anselme, id. — Laroche, id. — La Tour du Pin, id.

PANÉGYRISTES CONTEMPORAINS.

Mgr de Villecourt, M. l'abbé C. Martin, M. l'abbé Hoffmann.

ASCÉTIQUES.

Le P. Nouet : 1 Méditation. — Haineuve, id. Dupont, id. — Klée, id.

THÉOLOGIENS.

Saint Canisius, *de Verbi Dei corruptela*. — Suarez, *Tr. de Præcurs*. — Philip. Diez, *in Summa*.

COMMENTATEURS.

Salméron, Sylveira et tous ceux qui ont expliqué les c. III *in Matth.* et *in Luc.*

HAGIOLOGUES.

Tous ont traité de cette fête.

—

8. MARTYROLOGE. — Nativ. de S. Jean-Baptiste. — Les martyrs de Rome. — Sainte Fauste et vingt-trois autres, mm. — Sept frères martyrs en Arménie : Orence, Héros, Pharnace, Firmin, Firme, Cyriaque et Lougin, soldats. — SS. Agoard et Aglibert, mm. — S. Simplice, év. — S. Thou, id. — S. Jean, surnommé Théreste, moine. — Sainte Ringarde, veuve. — S. Gohard, év. — Saintes Colombe, Materne et Perrine Vetus. — S. Heir, c. — S. Lupicin, solit. — Le B. Jean Berger.

---

25 juin. — SAINT PROSPER D'AQUITAINE,

PÈRE DE L'ÉGLISE (Ve SIÈCLE).

VIE DE SAINT PROSPER D'AQUITAINE.

Prosper, né dans l'Aquitaine, vers l'an 403, fut élevé de la manière la plus soignée; son éducation fut à la fois solide, brillante et surtout chrétienne; la pureté de ses mœurs le fit appeler par ceux de son temps un homme saint et vénérable. Ayant abandonné l'Aquitaine, il vint habiter la Provence; il était à Marseille, quand il reçut les livres de saint Augustin sur la grâce. Plusieurs s'élevèrent contre le saint docteur, l'accusant d'anéantir le libre arbitre, sous prétexte d'établir la nécessité de la grâce divine. Un laïque, nommé Hilaire, prit le parti d'Augustin, et engagea Prosper dans la même cause. Ces deux laïques, pieux et savants, lui écrivirent, et l'évêque d'Hippone leur envoya de nouveaux livres pour réfuter les erreurs qu'ils lui dénonçaient, et qu'on appela dans la suite le sémipélagianisme.

Comme il est de coutume, les partisans de ces erreurs en appelaient aux décisions de Rome; Hilaire et Prosper firent donc le voyage de Rome, et le pape Célestin, informé de l'état des choses, écrivit une lettre dogmatique à l'évêque de Marseille, où il combattait les ennemis de la grâce, et donnait de grandes louanges à saint Augustin. Prosper prit alors la plume, et il écrivit et publia son beau poëme contre les ingrats, c'est-à-dire les ennemis de la grâce divine. C'est l'œuvre capitale de ce Père, et il y brille autant par la solidité du fond que par l'élégance de la forme.

Léon le Grand, étant monté sur le siége de saint Pierre, appela Prosper, près de lui, et en fit son secrétaire. Ce zélé disciple d'Augustin acheva d'écraser le pélagianisme, qui voulait relever la tête, après la blessure mortelle que lui avait portée la plume de son éloquent maître. Ce fut à ses talents et à ses travaux infatigables qu'on dut l'entière extirpation de cette hérésie, qui sapait la foi chrétienne par sa base. On ne dit pas en quelle année est mort Prosper; nous savons seulement que l'Eglise l'a mis au nombre des saints, et qu'elle est glorieuse de ses œuvres.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PROSPER D'AQUITAINE.

TEXTE : *Omnia possum in eo qui me confortat.*
(Philip., IV, 13.)

Dans la grande et essentielle question de notre salut, nous ne sommes pas assez convaincus de cette double vérité, l'une proclamée par Jésus-Christ : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » L'autre, enseignée par saint Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » La première doit nous humilier, en nous faisant comprendre que, par nous-mêmes, nous ne pouvons rien faire de méritoire pour le ciel. La seconde doit nous inspirer une grande confiance en Dieu, par la puissance de la grâce qui peut tout opérer en nous, si nous y sommes fidèles. Saint Prosper a éprouvé par lui-même ces heureux effets de la grâce qui l'a sanctifié; il a été même le grand et savant défenseur de ces vérités. Considérons-le sous ce double rapport : *Docteur de l'Eglise,* première considération; *Fidèle à la grâce,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Selon l'opinion la plus générale, Prosper naquit dans l'Aquitaine vers 403. Le surnom d'Aquitaine lui a été donné pour le distinguer de saint Prosper, évêque d'Orléans. On ne connaît aucun détail sur ses parents, ni sur son enfance, ni sur sa mort. On ignore également quel a été son état dans la société. Plusieurs historiens pensent qu'il est resté laïque toute sa vie ; cependant nous le voyons dans le Martyrologe romain comme évêque de Riez ; d'autres auteurs disent qu'il fut évêque de Reggio, et qu'il administra ce diocèse pendant vingt ans. Ils ajoutent que son corps aurait été enterré dans l'église Saint-Appolinaire, dont il aurait été le fondateur.

Mais ce qu'on sait avec certitude, c'est qu'il aima la piété et la science dès sa tendre enfance, qu'il s'y consacra entièrement, et y réussit tellement qu'il passa pour l'un des plus savants et des plus saints personnages de son siècle. Ayant quitté sa patrie, il vint en Provence. Il y avait à Marseille, et dans quelques autres villes voisines des prêtres, recommandables par leur piété et par leur savoir, qui trouvaient quelque chose de dur et d'obscur dans les livres de saint Augustin sur la grâce, comme si, par sa doctrine, il détruisait la liberté de l'homme. Cependant l'évêque d'Hippone n'avait fait qu'établir la nécessité de la grâce. Ses contradicteurs convenaient d'une part que l'Ecriture et la tradition enseignent qu'on ne peut rien faire de méritoire pour le salut sans un secours naturel, mais, sous prétexte de maintenir la liberté de l'homme, ils soutenaient que le commencement ou le premier désir de la foi, et d'autres vertus ou actions surnaturelles, étaient uniquement l'ouvrage du libre arbitre ou de la volonté humaine. Cette erreur, connue sous le nom de semipélagianisme, attribuait à la créature seule la gloire de la vertu considérée dans son commencement ou dans ses désirs, et par là contredisait ouvertement la doctrine de Jésus-Christ : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Saint Augustin publia un livre contre cette erreur sous le titre de la correction et de la grâce ; mais il ne dissipa point le malentendu ; les contradicteurs n'en devinrent que plus ardents à soutenir leurs doctrines erronées. Alors Prosper, sur les instances d'un pieux laïque, nommé Hilaire, se chargea du soin de venger la foi de l'Eglise. Ses vertus et ses talents le rendaient capable de s'opposer, comme une digue puissante, aux progrès de l'hérésie.

Il écrivit d'abord à saint Augustin pour l'informer des erreurs qu'on répandait, et ce savant docteur écrivit pour les instruire et les confondre, les livres de la prédestination des saints et du don de persévérance. Ceci se passait en 428 et 429. Une lutte animée s'ensuivit. Rufin, ami de Prosper, saint Augustin et Prosper lui-même se mirent en mouvement pour défendre la vérité ; ils purent bien, par leurs doctes écrits, convaincre les semipélagiens, mais ils ne se convertirent pas : ils

eurent recours à la calomnie, dernière arme des incorrigibles: ils accusèrent saint Augustin et ses partisans d'enseigner une grâce nécessaire qui anéantissait la liberté humaine. Prosper écrivit de nouveaux ouvrages pour réfuter ces fausses accusations. Les hérétiques affectaient de dire qu'ils se soumettraient aux décisions du saint-siége. Prosper n'hésite pas à entreprendre le voyage de Rome, et en rapporte une lettre doctrinale du pape Célestin qui combattait pour saint Augustin et lui donnait de grands éloges, en condamnant les nouvelles erreurs. C'était en 431; saint Augustin était mort, et, comme les discussions continuaient toujours, Prosper se mit à écrire avec un nouveau courage, et composa contre les hérétiques le fameux poëme contre les ingrats, c'est-à-dire contre ceux qui ne reconnaissent pas la nécessité et la gratuité de la grâce de Jésus-Christ. Cet ouvrage est un chef-d'œuvre, tant pour la manière dont il est écrit que pour le fond du sujet. Saint Prosper, en défenseur infatigable de la vérité, composa d'autres ouvrages, toujours dans le but d'éclairer les hérétiques et d'empêcher leurs erreurs de se répandre. L'Eglise des Gaules lui doit l'extirpation du semipélagianisme. Le pape, saint Léon, ayant appris ses luttes et les vertus qu'il avait déployées, le fit venir à Rome, et l'employa avec succès dans les affaires de l'Eglise. Saint Prosper mourut vers l'an 463.

Quel zèle! Quelle activité pour le maintien et la propagation de la saine doctrine! Nous aussi, nous possédons ce précieux trésor, qu'avons-nous fait pour le répandre, le maintenir et le faire fructifier autour de nous? Quels sacrifices avons-nous faits pour la vérité ou contre l'erreur? L'illustre docteur, saint Prosper fut encore :

IIe CONSIDÉRATION. — FIDÈLE A LA GRACE.

L'Evangile nous enseigne que l'homme faible et dégénéré ne peut rien commencer, ni accomplir de surnaturel sans la grâce de Jésus; c'est-à-dire que nous ne pouvons pas même avoir le commencement de la foi sans le secours de Dieu. Mais d'autre part, il est enseigné aussi que Dieu ne refuse la lumière et la grâce suffisante à personne; Jésus-Christ en a mérité la surabondance par l'effusion de son sang; il nous a appris à prier, à y chercher la grâce, ainsi que dans les sacrements institués par lui. De cette doctrine, nous devons conclure que nous ne devons pas compter témérairement sur nos forces, ni nous attribuer le bien qui est en nous, mais de rapporter tout à la grâce et à la miséricorde de Dieu, qui est l'auteur de tout don parfait: « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Et encore: « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » Nous ne devons donc désespérer de rien; mais compter en tout sur le secours du Ciel; qu'aucune tentation ne nous effraye, puisque saint Paul dit: « Dieu est juste et il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces.» Tenté lui-même un jour, il demanda à trois reprises d'être délivré de la tentation, et il reçut de Dieu cette réponse: « Ma grâce vous suffit. »

Voilà ce que saint Prosper savait bien. Aussi a-t-il, dès son enfance, correspondu parfaitement aux mouvements de la grâce; et telle fut sa fidélité à pratiquer ce qu'il enseignait qu'on le vit sur son lit de mort tel qu'on l'avait connu à toutes les époques de sa vie. Dieu lui avait donné le talent de la discussion, la science théologique et le courage de la controverse; il employa ces dons uniquement pour instruire les ignorants, ramener les égarés, fortifier les faibles et confondre les méchants et les audacieux, ennemis jurés de la vérité catholique. Il se montra ainsi, comme un vaillant soldat, toujours sur la brèche, prêt à tout faire, à tout souffrir, à tout perdre pour le triomphe de la doctrine de l'Evangile. Sincèrement dévoué à l'Eglise, il ne cédait rien sur les principes, ne sacrifiait aucune vérité enseignée par le successeur de Pierre; mais profondément vertueux, il supportait avec patience les ennemis de la vérité, ne se vengeait d'eux que par une rare et touchante charité, et n'évitait la discussion qu'avec ceux qui étaient incapables d'entendre le langage de la raison;

Aujourd'hui, M. F., plus qu'à d'autres époques, on peut dire que dans la grande armée catholique, tout citoyen est soldat. De nos jours, il arrive au plus simple des chrétiens d'être en situation de défendre la vérité attaquée, calomniée, faussée ou ridiculisée. Ainsi en ce moment même, le monde est encore tout ému de la parole tombée de la chaire de saint Pierre. Son successeur a parlé, et le monde s'est divisé en deux parts: amis de la vérité d'une part, ses ennemis de l'autre. L'écho de ces disputes arrive parfois jusqu'à vous, si éloignés que vous soyez du champ de bataille. On colporte plus vite le mensonge que la vérité. Or, M. F., si vous entendez attaquer la parole et la doctrine du successeur de saint Pierre, il vous suffit de savoir et de comprendre cette simple parole: « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise... Confirme tes frères dans la foi! » Et cette autre: « Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, ma méprise! » Sachons donc défendre courageusement notre foi et notre noble titre de chrétiens. Efforçons-nous aussi d'être, pour notre propre compte, fidèles aux inspirations de la grâce, en nous défiant de notre faiblesse, et en nous appuyant en tout sur la grâce de Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de saint Vite. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Non potest homo accipere a se quidquam, nisi fuerit ei datum de cœlo. (Joan., III, 27.)

Gratia autem Dei id sum quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit, sed abundantius illis omnibus laboravi, non ego autem, sed gratia Dei mecum. (I Cor., XV, 10.)

Unicuique nostrum data est gratia secundum mensuram donationis Christi. (Eph., IV, 7.)

Noli negligere gratiam quæ est in te. (I Tim., IV, 14.)

2. — SS. PÈRES.

Christianus per gratiam, quod in natura non habuit, acquisivit. (S. Prosper., *de Promiss. part.* 2. c. 20.)

Sordet natura sine gratia. (Id., *Ep. ad Rufin., de Lib. arbitr.*)

Gratia Dei quoscumque justificat, non ex bono meliores, sed ex malis bonos facit; postea per profectum ex bonis factura meliores, non adempto libero arbitrio, sed liberato. (Id., *ibid.*)

Neminem prorsus Dei gratia intentabilem facit. (Id., *de Vocat.*, l. II, c. 35.)

Tanto quisque est beatior, Deoque conjunctior, quanto plus in eo fuerit gratiæ divinæ, quam actionis humanæ. (Id., *Ep. ad Demetriad.*)

Nil Deus in nobis præter sua dona coronat. (Id., *de Ingrat.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Sicut oculus corporis etiam plenissime sanus, nisi candore lucis adjutus, non potest cernere; sic homo etiam perfectissime justificatus, nisi luce divinæ gratiæ juvetur, non potest recte vivere. (S. Augustin., *de Natur. et Grat.*, c. 18.)

2. Terra si non colitur, spinas et tribulos germinat; sic anima nisi colatur per gratiam, non germinat nisi tribulos et punctiones peccatorum. (S. Thom. Aquin., *Opuscul.* 7.)

3. Sicut terra sine aqua inanis est et vacua; sic anima sine gratia Dei nullos producit fructus. (Bellarm., *in Ps.* CXLII.)

4. Sicut corpus nihil potest sine anima, sic interior homo nihil boni potest sine divina gratia. (Richard a S. Vict., *de Erudit., hom.*, l. I.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

1. Application à l'intelligence de l'Ecriture.

2. Pureté qui l'a fait appeler par un auteur contemporain : *Un homme saint et vénérable.*

3. Zèle, savoir, infatigables travaux qu'il emploie à combattre le pélagianisme, qu'il finit par extirper.

4. Défenseur persévérant de la saine doctrine sur la grâce.

5. — PLANS DIVERS.

er PLAN.

(S. Bonaventure, Serm. 5, *de Sanctis.*)

TEXTE : *Diffusa est gratia in labiis tuis.* (Ps. XLIV, 3.)

I PARS. De modo perveniendi ad gratiam : 1. Cor purum castitate. — 2. Humilitas in mente. — 3. Caritas in opere. — 4. Taciturnitas in ore.

II PARS. De usu gratiæ : 1. Honorando Deum. — 2. Refrænando propriam voluntatem. — 3. Misericordiam exercendo. — 4. Tolerando mundanam adversitatem.

III PARS. De fructibus gratiæ : 1. Animam impinguat. — 2. Vitam ornat. — 3. Ab omni malo liberat. — 4. In bono confirmat.

—

IIe PLAN.

(D'Alègre.)

I. Enseignement de la foi sur la grâce. Elle est : 1. Nécessaire. — 2. Efficace. — 3. Nous laisse notre liberté.

II. Notre conduite à l'égard de la grâce. Nous devons : 1. La ménager. — 2. Ne jamais desespérer. — 3. Coopérer à son efficacité.

6. — ENCOMIA.

SANCTUS PROSPER NESTORIANAM HOERESIM IN ORIENTE ; PELAGIANAM IN OCCIDENTE PROFLIGAT.

Prosper, Aquitanæ clarissima gloria gentis,
Toto Erebi pestes Victor ab orbe fugas.
Eoas primum feralia monstra per oras
Edomat, occiduas liberat inde plagas.
Heroem tantum cum Gallia fuderit orbi,
Num merito Alcidem se peperisse canit?

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Les nombreux écrits de saint Prosper et ceux de saint Augustin. — Tillemont, t. XVI. — Ceillier, t. XIV. — Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 369. — Jean Salinas, *S. Prosperi Aquitani et Honorati Massiliensis opera, notis illustrata*, *Romæ* 1732. — Le P. Cacciari : Exercit. *in op. sancti Léonis.* — Tous les hagiologues reproduisent sa vie.

8. MARTYROLOGE. — S. Guillaume, ab. — S. Sosipatre. — Sainte Lucie, v. et m. — S. Gallican, m. — Sainte Fébronie, v. et m. — S. Antide, év. et m. — S. Prosper d'Aquitaine, év. — S. Maxime, év. — S. Adelbert, c. — S. Salomon, roi de Bretagne. — S. Onin, pr. — S. Ethérie, év. — S. Lambert, pr. — S. Albert, moine. — SS. Amand et Domnolène.

26 juin. — SAINT JEAN et SAINT PAUL,

MARTYRS (IVe SIÈCLE.)

VIES DES SAINTS JEAN ET PAUL.

Jean et Paul, nés à Rome, étaient frères. Avec les biens que leur avait laissés Constance, fille de Constantin, dont ils avaient été les serviteurs fidèles et dévoués, ils nourrirent les pauvres de Jésus-Christ. Invités par Julien l'Apostat à faire partie de sa maison, ils refusèrent avec une liberté courageuse d'entrer chez un homme qui avait abandonné Jésus-Christ. Julien leur donna dix jours pour délibérer, leur annonçant qu'au bout de ce temps, s'ils ne s'étaient point décidés à s'attacher à sa personne et à sacrifier à Jupiter, ils s'attendissent à une mort certaine. Eux, dans cet intervalle, distribuèrent aux pauvres le reste de leurs biens, afin de pouvoir aller vers le Seigneur tout à fait dégagés des soins d'ici-bas, et de soulager un plus grand nombre de malheureux qui les recevraient dans les tabernacles éternels. Le dixième jour arrivé, Térentianus, préfet de la cohorte prétorienne, leur fut envoyé. Il apporta avec lui une statue de Jupiter pour qu'ils l'adorassent, leur déclarant que l'ordre de l'empereur était qu'ils mourussent s'ils refusaient de rendre un culte à ce dieu. Jean et Paul, qui étaient à prier, répondirent qu'ils n'hésiteraient point à subir la mort pour la foi de Jésus-Christ, qu'ils adoraient comme Dieu aussi bien d'esprit que de bouche. Mais Térentianus, qui craignait de l'agitation dans le peuple si on les exécutait en public, leur fit couper

la tête dans la maison où ils se trouvaient, le 26 juin de l'an 362, et prit soin de les faire enterrer secrètement. Ensuite il répandit le bruit que Jean et Paul avaient été envoyés en exil. Mais leur mort fut publiée par des esprits immondes qui tourmentaient les corps de beaucoup de personnes. Dans le nombre était le fils de Térentianus lui-même, et il ne fut délivré de cette obsession qu'au tombeau des martyrs. A ce miracle, il crut en Jésus-Christ ainsi que son père, qu'on dit avoir écrit la vie de ces bienheureux martyrs.

PANÉGYRIQUE DES SAINTS JEAN ET PAUL.

TEXTE : *Qui non accipit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus.* (Matth., x, 38.)

La croix et les souffrances sont tellement le partage de tous les disciples de Jésus-Christ, qu'il déclare que « Celui qui ne prend pas sa croix et ne le suit pas, n'est pas digne de lui. » Les apôtres ne comprirent pas d'abord cette vérité : ils croyaient, comme le commun des Juifs, que le Messie rétablirait le royaume d'Israël et réduirait en silence tous ses ennemis par la force de son bras ; mais le Sauveur leur fit comprendre que la croix soumettait à son empire toutes les nations, et que s'ils voulaient avoir part à sa gloire éternelle, il fallait partager ici bas ses humiliations, ses souffrances et boire le calice qu'il a bu. Ils comprirent enfin si bien cette nécessité qu'ils moururent tous pour l'amour de lui. Voici deux illustres imitateurs de Jésus-Christ, Paul et Jean, qui s'estimèrent heureux de prendre sa croix et de le suivre au Calvaire de la souffrance, pour pouvoir le suivre ensuite au Thabor des joies célestes : *ils nous apprennent l'amour de la croix*, première partie; *la manière de la porter*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — ILS NOUS APPRENNENT L'AMOUR DE LA CROIX.

C'est une grande grâce que de comprendre la nécessité de porter sa croix pour être élevé à la gloire céleste. Les apôtres, après la Pentecôte, le comprennent, éclairés qu'ils sont par le Saint-Esprit. Emprisonnés et battus de verges à Jérusalem, ils disent : « Nous sommes remplis de joie de ce que nous avons été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. » C'est ce qu'eurent aussi de commun avec les apôtres nos deux illustres martyrs, Jean et Paul. Ils servaient, en 362, comme officiers dans les armées de Julien l'Apostat. Par amour de la croix, ils repoussèrent avec mépris les honneurs du monde qu'on leur offrait pour les engager à sacrifier aux idoles. La prospérité passagère des méchants, loin de les éblouir, ne leur paraissait que comme le plus terrible effet des jugements de Dieu. Comme saint André, ils disaient en face des souffrances : « O croix bien-aimée, que j'ai si longtemps cherchée, et cherchée avec tant de peine, je t'ai donc enfin trouvée ! O croix que j'ai désirée sans cesse, tu ne fuis donc plus devant moi, me voici enfin devant toi pour t'embrasser et mourir ! »

Il est peu de chrétiens qui soient profondément convaincus de la nécessité de porter sa croix pour être du nombre des disciples de Jésus-Christ. Que de fois ils se scandalisent à la vue de la prospérité des impies, les estiment heureux et semblent envier leur sort ; ils disent peut-être : « Comment se peut-il que les ennemis de Dieu soient accablés de ses bienfaits ? Tout ce qu'ils entreprennent leur réussit ; tout va au gré de leurs désirs, tandis que moi je n'arrive à rien ; tout ce que je touche se brise entre mes mains ! Où ont-ils mérité les bénédictions de Dieu ? Et où ai-je mérité ses rigueurs ? » Quel langage dans la bouche d'un chrétien ! Enfant de la croix, ne savez-vous donc pas qu'il a fallu que Jésus-Christ souffrît pour entrer dans la gloire ? Ne savez-vous pas que le combat mène à la victoire et les blessures à la couronne ? Votre chef a dû mériter la gloire par la croix ; lui qui

était l'innocence même, et vous, ses membres, vous, misérables pécheurs, vous prétendez trouver un autre chemin du ciel que celui de la croix. Le Calvaire mène au Thabor. Ne vous heurtez donc pas contre les tristes prospérités des méchants. Bossuet dit : « Dieu donne les biens de ce monde à ses ennemis, parce qu'il leur réserve les maux de l'autre. » Ou bien prétendez-vous jouir à la fois des biens et des félicités de ce monde et de ceux de l'autre? Mais alors vous oubliez que le ciel est un royaume qu'il faut conquérir; une couronne qu'il faut enlever par violence ; un trône qu'il faut gagner à la sueur de son front; un repos éternel qu'il faut mériter par le travail et la souffrance? Laissez, laissez aux méchants les fragiles biens de la terre ; Dieu les leur laisse en récompense de quelque bien qu'ils ont fait, ou comme des épines qui les embarrassent, ou comme un châtiment de leur impiété, et n'ambitionnez pas leur maudite prospérité. Dites et pensez plutôt comme le jeune frère de saint Bernard. Le saint allait au couvent avec ses frères; ils rencontrèrent dans la rue le plus jeune d'entre eux, qui jouait avec les enfants de son âge; Bernard lui dit : « Maintenant tu seras riche, nous partons et tu auras tous nos biens pour toi seul. » Le sublime enfant répondit : « Ah! vous me laissez la terre et vous prenez le ciel pour vous : le partage n'est pas égal. » Et un jour vint où il quitta aussi les biens de la terre pour mieux s'assurer de ceux du ciel. Ainsi tous les saints ont cherché, aimé et porté la croix, sachant que, chargés de ce fardeau divin, ils marchaient sur les traces de Jésus-Christ dans le chemin royal qui mène à la gloire éternelle. O chrétiens! ne murmurez donc plus quand Dieu vous envoie une parcelle de sa croix, une goutte de son amer calice; rendez-lui grâces de ce qu'il vous juge dignes de cet honneur et dites-vous : c'est la marque des élus, le stigmate des martyrs, la destinée des rois. Cette couronne d'épines sera un jour transformée en une couronne de gloire impérissable.

IIe PARTIE. — LA MANIÈRE DE LA PORTER.

La récompense n'est pas pour tous ceux qui portent une croix; on trouve la croix partout : sur les épaules des rois et des empereurs, comme sur celles des pauvres et des mendiants. Toute la terre gémit sous le fardeau des épreuves, des souffrances et des croix; mais il est une foule de ces porteurs de croix qui la portent inutilement. Pourquoi? Parce qu'ils ne la portent pas bien ; parce qu'ils ne la portent pas à la manière de Jésus-Christ, le modèle des crucifiés. Comment donc faut-il la porter pour en recueillir les fruits? 1° La porter avec amour. S'attacher à Jésus-Christ et à la croix qu'il nous confie avec une telle force, que rien au monde, ni promesses, ni menaces, ni persécutions ne puissent nous en séparer. C'est bien ce que firent nos deux martyrs. Ils étaient soldats, officiers de l'empire ; ils pouvaient échapper à la croix, au martyre, gagner l'amitié et la faveur des princes, les louanges du monde et les jouissances d'un avenir plein d'espérance, et cela au prix d'une seule parole; mais comme cette parole était un crime, comme elle était une insulte pour la croix du Dieu sauveur, ils n'ont pas prononcé cette parole ; mais ils ont préféré la croix, la souffrance et la mort. C'est le cas de dire : « L'amour est plus fort que la mort. »

2° Nous devons porter la croix avec persévérance. Jean et Paul, inspirés par leur foi vive et ferme, montrèrent dès le début une constance inébranlable. Que leur eût-il servi de bien commencer pour mal finir? « Celui qui persévère jusqu'à la fin sera sauvé. » Dans leur lutte à mort contre les fureurs du paganisme, ils regardaient le ciel où ils découvraient en Dieu un spectateur de leurs combats et un rémunérateur magnifique qui leur destinait, après la victoire, des couronnes immortelles. De même nous ne devons jamais dire : c'est assez! ou c'est trop! Dieu seul doit régler la mesure, la violence et le temps de nos épreuves. Dire : c'est assez! c'est vouloir dicter à la Providence la manière dont elle doit nous conduire. Dire : c'est trop! c'est presque un blasphème, comme si la sagesse infinie pouvait faire un excès, ou comme si la justice éternelle pouvait être injuste. Parlons plutôt le langage évangélique de saint Paul qui dit : « A cause de vous nous mourons tous les

jours, et on nous regarde comme des brebis prêtes à être égorgées. » (Rom., VIII, 36.) Ce n'est pas, ô mon Dieu ! dès aujourd'hui ou dès cette heure que nous souffrons, mais nous regardons chaque jour et chaque heure de notre vie comme une mort continuelle.

Est-ce ainsi que le monde raisonne? Hélas ! le monde ne veut que jouir ici-bas, et jouir sans trouble et sans inquiétude. Instruit par des parents mondains, l'enfant apprend que tout le bonheur de l'homme consiste à jouir des biens d'ici-bas, et alors déjà il commence à dresser ses plans, à faire des projets de prospérité temporelle. Jeune homme, il se plonge dans les plaisirs, sans se douter de l'abîme qu'ils cachent sous les roses du printemps; homme d'un âge mûr, il s'attache à ce qu'on appelle le positif de la vie. Et qu'est-ce que ce positif de la vie? C'est le calme et opiniâtre attachement aux jouissances des biens et des aises d'une existence toute matérielle; et ainsi l'homme, le soi-disant chrétien, destiné à souffrir, n'a d'autre souci que de l'éviter toute sa vie. Mais si, malgré son horreur de la croix, il est forcé de la porter, il la porte de mauvaise grâce comme Siméon le Cyrénéen. Il murmure, se plaint et blasphème. La croix ne le sauvera pas; elle l'écrasera. O mes frères ! prenons-la donc avec amour et respect sur nos épaules; portons-la avec un saint orgueil à la suite du divin crucifié, et gardons-la tous les jours de notre vie, et alors elle nous servira d'échelle pour monter au ciel.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de ces saints. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Salva animam tuam; noli respicere post tergum. (Gen., XIX, 17.)

Homo apostata vir inutilis, graditur ore perverso. (Prov., VI, 12.)

Illi viri misericordiæ sunt quorum pietates non defuerunt. (Eccli., XLIV, 10.)

Nouveau Testament. — Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retro, aptus est regno Dei. (Luc., IX, 62.)

Dabo duobus testibus meis et prophetabunt. (Apoc., XI, 3.)

Hi sunt duo olivæ, et duo candelabra in conspectu Domini terræ stantes. (Id., *ibid.*, 4.)

2. — SS. PÈRES.

Omnes qui religione contempta revertuntur ad vomitum suum et perdito nomine filiorum impudentissimi canes apppellantur. (S. Hieron., *in Is.*, l. IX.)

Apostatæ transgressores sunt sponte legis suæ, suæque violatores. (S. Anacl. pap., *in Decret Gratian.*)

Pejor est desertor fidei, et ex desertore oppugnator ejus effectus, quam ille qui nunquam deseruit fidem quam nunquam tenuit. (S. Augustin., *de Civit. Dei*, l. XXI, c. 25.)

3. — COMPARAISONS.

1. Sicut avis transmigrans de nido suo, sic vir qui derelinquit locum suum. (Prov., XXVII, 8.)

2. Ne descendas in Ægyptum. (Gen., XXVI, 2.)

3. Apostatæ sunt similes uxori Loth. (S. Thom. Aquin., *Opusc. vit. spirit.*)

4. Desertores Deus desertus invitat. (S. J. Chrysost., *Serm. de Jerem.*)

5. Persecutio martyres facit, hæresis apostolos tantum. (Tertull., *L. de Præscrip.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CES SAINTS.

Leur DÉVOUEMENT fraternel.

Leurs LARGESSES aux pauvres.

Leur COURAGEUX REFUS d'entrer au service de Julien l'Apostat.

Leur ATTACHEMENT inviolable à la foi.

Leur CONSTANCE à endurer le martyre.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(Richard.)

I. Ingénuité et sincérité des paroles et des actes des deux saints martyrs Jean et Paul opposés aux dissimulations et aux mensonges des hypocrites.

II. Humilité des deux saints et leur constance opposée à l'orgueil et à la lâcheté des hypocrites.

—

IIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1. Du crime énorme de l'apostasie. — 2. Précautions des saints Jean et Paul à la cour de Julien l'Apostat. — 3. Apostasies de notre époque.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

Saints Jean et Paul doivent être nos modèles : 1. Dans leur renoncement aux honneurs, aux dignités, aux richesses. — 2. Dans leur courage à tout souffrir pour la foi.

—

IVe PLAN.

(A Guillelmo parisiensi, *Sermo in die SS. martyrum Joannis et Pauli.*

TEXTE : *Dico autem vobis amicis meis, ne terreamini ab his qui occidunt corpus.* (Luc., XII, 4.)

I. Non timendum eos qui occidunt corpus, quia : occisores corporis corpus occidunt quod est hostis noster familiaris; potestas eorum est modica in corpus non in animam extensa.

II. Timendum esse eum qui habet et in corpus et in animam potestatem, qui non solum pœnam transitoriam sed æternam infligit.

6. — ENCOMIA.

1. JUSSU JULIANI APOSTATÆ NOCTU OBTRUNCANTUR SS. MARTYRES.

Nobile par fratrum nocturna cœdis in umbra,
Ut de nocte tuum sit sine teste scelus.
Sed tegis incassum tua facta, tyranne, tenebris.
Tot spectant oculi, quot capit æthra faces.

2. SS. JOANNES ET PAULUS PRO CHRISTI NOMINE SIMUL CAPITE PLECTUNTUR.

Hos idem sanguis germanos fecit et ortus;
Mors eadem melius fecit, et una fides.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Rondinius, *de SS. Joanne et Paulo.* — Florus, diacre de Lyon, *Hymne* sur saints Jean et Paul. — Mabillon, *Annal. Ben.* — Les Bollandistes.

8. MARTYROLOGE. — SS. Jean et Paul, mm. — S. Vigile, év. — S. Pélage, m. — S. Sauve, év., et S. Supery, mm. — S. Anthelme, év. — S. Maxent, pr. — S. David, erm. — Sainte Persévérande, v. — S. Babolin, ab. — Sainte Theudechilde, v.

27 juin. — SAINT LADISLAS Ier, roi de Hongrie.

(XIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT LADISLAS Ier.

Ladislas, fils de Bela, roi de Hongrie, naquit en 1031. S'il monta, en 1080, sur le trône qui était pour lors électif, ce ne fut que parce qu'il y fut forcé par le peuple. Il s'appliqua d'abord au rétablissement des lois et de la discipline, pour l'observation desquelles saint Etienne avait montré tant de zèle, mais dont les temps de troubles avaient à peine laissé subsister quelques vestiges. On admirait en lui cet amour de la chasteté, cette douceur et cette gravité, cette tendresse pour les pauvres, et cet esprit de piété, qui, dès l'enfance, avaient, fait son caractère distinctif.

Vivement pénétré des maximes de l'Evangile, il détestait l'ambition et l'avarice; il avait même éteint dans son cœur jusqu'au germe de ces deux passions. La vie qu'il menait dans son palais était fort austère; il suivait à table les règles d'une exacte sobriété, et ne se permettait point l'usage du vin. Les églises, ainsi que les pauvres, ressentaient souvent les effets de sa libéralité. Ennemi des amusements frivoles, il donnait tout son temps aux exercices de piété et aux devoirs de son

état, se proposant dans chacune de ses actions l'accomplissement de la volonté divine, et cherchant en tout la plus grande gloire du Seigneur. Il ne négligeait rien pour que la justice fût administrée à ses sujets sans aucune partialité. Autant il était généreux avec ses ennemis, autant il était plein de vigueur lorsqu'il s'agissoit de maintenir les droits de l'Eglise, et de défendre son pays. Il ajouta à son royaume la Dalmatie et la Croatie; il chassa les Huns, et vainquit les Polonais, les Russes et les Tartares.

Ce fut à lui que l'on déféra le commandement de la grande croisade contre les Sarrasins, dont l'objet était d'enlever la terre sainte aux infidèles; mais il ne put partir pour la Palestine, étant mort le 30 juillet 1095. Il fut enterré à Waradin, où son corps se garde encore aujourd'hui. Ses miracles déterminèrent Célestin III à le canoniser en 1198. Il est nommé dans le Martyrologe romain, sous le 27 juin, qui est le jour auquel se fit la translation de ses reliques.

Il est bien triste qu'on réfléchisse si peu sur le vide et la puérilité de ces amusements, dans lesquels on perd un temps précieux qui ne nous a été donné que pour nous préparer à l'éternité. Que de folie et d'aveuglement dans la vie de la plupart de ceux qui occupent les premières places? Y trouve-t-on la moindre ressemblance avec celle des saints? Ceux-ci remplissaient tous leurs moments de bonnes œuvres; uniquement possédés du désir de mériter une couronne immortelle, ils ne daignèrent pas même arrêter les yeux sur ce qui paraît faire le bonheur de cette vie passagère. S'il leur arrivait des épreuves, la vertu les consolait; elle leur indiquait un remède à leurs maux, et leur faisait tirer avantage de la tribulation.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LADISLAS Ier.

TEXTE : *Collaudabunt multi sapientiam ejus, et usque in sæculum non delebitur.* (Eccli., XXXIX, 12.)

Qu'il est beau, qu'il est grand le spectacle que donne au monde un roi pratiquant les plus humbles vertus au milieu des grandeurs humaines! Un roi, pur comme un ange, au milieu de la corruption la plus raffinée! Un roi, doux comme un agneau, au sein d'une monarchie puissante et souveraine! L'Ecriture sainte loue l'homme qui pouvait faire le mal et ne l'a pas fait, omettre le bien et ne l'a pas omis. Combien plus doit-on louer l'homme entraîné vers le mal et qui l'évite, éloigné de la vertu et qui la pratique, rendant ainsi inutiles tous les efforts que fait contre lui l'ennemi de notre salut. Considérons de près ce grand saint; examinons : *son humilité*, premier point; *son détachement*, deuxième point.

Ier POINT. — SON HUMILITÉ.

Ladislas était fils de Beda, roi de Hongrie. Il était né en 1031. Le trône était alors électif. Le peuple, charmé de ses vertus et de ses qualités vraiment royales, lui donna tous ses suffrages. C'était en 1080. S'il accepta de monter sur le trône de ses pères, ce n'était nullement par amour des grandeurs humaines, mais uniquement pour obéir à la volonté du peuple, dans laquelle il reconnaissait celle de Dieu. Au comble des grandeurs et de l'élévation, il resta toujours le plus humble des hommes, se regardant comme un néant devant la majesté divine, se disant un misérable pécheur ayant sans cesse besoin des miséricordes de Dieu. De cette humilité sortaient, comme de leur source, plusieurs autres vertus. Ainsi on admirait en lui cet amour de la chasteté, cette douceur et cette gravité, cette tendresse paternelle pour les pauvres, et cet esprit de piété, qui, dès son enfance, avaient fait son caractère distinctif. Vivement pénétré des maximes de l'Evangile, il détestait l'ambition, et il avait même éteint dans son cœur jusqu'au germe de cette passion insensée.

Dans le monde, où l'on ne comprend rien aux choses de Dieu, on s'imagine parfois que la vertu d'humilité ne va pas aux têtes couronnées, ou qu'elle n'est dans les rois que de la faiblesse de caractère, ou de la petitesse d'esprit. C'est une erreur grossière. L'humilité, presque naturelle aux pauvres et petits, fait le plus bel ornement des riches et des grands, et elle n'empêche nullement la grandeur morale, la force de caractère et la gloire du génie; elle relève, au contraire, elle fortifie, elle double ces belles qualités. Ainsi nous voyons dans l'humble Ladislas une rare vigueur de caractère, une force de volonté extraordinaire, quand il s'agissait de maintenir les droits de la justice, de l'Eglise et de son pays. On le vit plein de courage, comme l'humble saint Louis, dans les guerres qu'il dut soutenir. Il ajouta à son royaume la Dalmatie et la Croatie, chassa les Huns de ses Etats, vainquit les Polonais, les Russes et les Tartares coalisés contre lui. On le connaissait ferme et intrépide, puisque, lors de la croisade contre les Sarrasins, on lui en conféra le commandement général; il accepta cette lourde charge, et s'il n'a pas pu verser son sang en chassant les infidèles de la Palestine, c'est que Dieu l'appela à lui avant l'expédition, le 30 juillet 1093. Un siècle plus tard, les miracles que Dieu opéra par son intercession, déterminèrent le pape Célestin III à le canoniser (1198). Ainsi Dieu, pour récompenser son humilité, lui donna, outre la gloire du ciel, la gloire des miracles et celle d'être honoré par l'Eglise catholique jusqu'à la fin des siècles.

Vraiment, M. F., quand on voit tant d'humilité jointe à tant de vertus cachées et à tant de grandeurs humaines, on est tout confus de sa propre folie. L'orgueil est véritablement une folie. C'est aussi une espèce d'apostasie : l'orgueilleux nie, au moins en pratique, la source des bonnes qualités qu'il peut avoir; il s'attribue à lui-même les bienfaits dont Dieu seule est la source, et il méconnaît ses faiblesses et ses défauts, ou, s'il les connaît, il s'en glorifie ou les excuse. Mensonge! mensonge! Et encore, s'il y avait chez la plupart des orgueilleux une raison honnête et apparente pour s'élever au-dessus des autres ou s'estimer quelque chose à ses propres yeux; mais, hélas! comme l'orgueil est le pire de tous les vices, comme l'humilité est la mère de toutes les vertus, pour l'ordinaire l'orgueilleux est criblé de vices, sans compter que Dieu, pour l'humilier, le laisse tomber dans les fautes les plus déshonorantes. De quoi donc sommes-nous si fiers? De notre savoir? Mais qui donc vous a donné l'esprit et le talent, si ce n'est le Dieu de toute science? De notre fortune? Mais elle n'est qu'une poussière dorée que le vent de la mort enlèvera en un instant. De nos dignités? Mais on n'en verra plus rien une heure après notre enterrement. De l'amitié et des vils attachements du monde? Ils nous damneront probablement. De notre jeunesse et de notre beauté? L'enfer est plein de ces idoles que ce don terrible a perdues pour toujours. Insensés que nous sommes! Revenons au bon sens et à la sagesse des saints qui trouvaient leur repos, leur salut et leur éternelle gloire dans les paisibles exercices de l'humilité.

IIe POINT. — SON DÉTACHEMENT.

Ce saint roi ne s'est pas laissé amollir par les plaisirs d'une cour voluptueuse; les attraits séducteurs du vice ne l'ont point aveuglé. Tempérant et crucifié, il menait au milieu de son palais la vie la plus austère; il suivait les règles de la plus sévère sobriété, ne se permettant jamais l'usage du vin. Ennemi des amusements frivoles, il donnait tout son temps aux exercices de piété et aux devoirs de son état. Il avait horreur de l'avarice, et pour vaincre sa nature égoïste, il faisait mille largesses aux églises et aux pauvres. Au milieu de l'abondance de toutes choses, il trouvait le secret de faire de son palais le séjour de la pénitence et de la mortification. Au sein des occasions les plus dangereuses, au milieu des piéges tendus à la pureté, il se montra plus sage et plus fort que Samson et Salomon. Le satan de l'impureté eut beau employer tous les artifices, Ladislas ne viola jamais le chaste traité qu'il avait avec la pureté : ses yeux, souvent tournés vers le ciel, étaient fermés à tous les objets capables de le séduire; son esprit, rempli de nobles

et saintes pensées, ne laissait aucune place aux images qui pouvaient le corrompre; son cœur, brûlant d'amour pour Dieu seul, était insensible aux charmes de la créature; les traits enflammés de l'esprit impur n'y entraient pas, et il sortit ainsi toujours victorieux des combats de la chair. Voilà, certes, une grandeur morale qui dépasse toutes les grandeurs terrestres; voilà une élévation de pensées qui vaut plus que le plus vaste génie; voilà une noblesse de cœur qui surpasse tous les vains titres de noblesse que le monde donne; voilà enfin une puissance de volonté qui est plus glorieuse que toutes les conquêtes sanglantes des rois. Voilà donc où ce saint roi chercha et trouva son bonheur et sa gloire : le détachement de toutes les vanités du monde, l'attachement à Dieu, à son devoir, le salut de son âme, la bienheureuse éternité, tels furent les objets qui dominaient sa vie entière.

M. F., prenons exemple sur cet illustre modèle de détachement. Voyons à quoi nous sommes trop attachés. Est-ce aux créatures, par des affections déréglées? Quittons les occasions de péché, les personnes, les maisons qui nous perdraient. Est-ce aux biens de la terre? Guérissons cette maladie par l'aumône et la libéralité chrétienne. Est-ce aux vaines louanges des hommes? Faisons le bien en secret, tant qu'il est possible et permis. Est-ce à nos aises et nos plaisirs? Mortifions notre chair par le jeûne, la mortification des sens et des œuvres de pénitence. Voilà le chemin de la vie éternelle; impossible d'y avancer tant qu'on n'est pas détaché de la terre, des hommes et des choses qui passent comme une ombre. Arrachons donc notre cœur à ces liens si fragiles qui le rendent esclave de mille faiblesses et l'expose à mille tentations; détachons-le des vanités pour ne plus aimer que Dieu es sa gloire, notre âme et son salut, les bonnes œuvres qui y mènent, et le ciel, qui est la récompense des bonnes œuvres. Ce sont là les seuls amis qui ne meurent pas : Dieu, la bonté infinie et éternelle; l'âme qu'il a faite pour le ciel; les œuvres du détachement et de l'amour; puis, enfin, le ciel, qui est la joie d'un amour éternel.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Judices et magistros constitues in omnibus portis tuis ut judicent populum recto judicio. (Deuter.. XVI, 18.)

Vere rex sapiens populi stabilimentum est. (Sap., VI, 26.)

Si delectamini in sedibus et sceptris, o reges populi, diligite sapientiam. (Id., *ibid.*)

Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit. (Rom., XV, 1.)

2. — SS. PÈRES.

In hoc serviunt reges Deo si in regno suo bona jubeant, mala prohibeant. (S. J. Chrisost., l. III.)

Rex servit Deo, leges justus præcipiendo et contrarias abrogando. (S. Augustin., *Ep.* 32.)

Princeps non debet dominari sed ratio. (S. Gregor., *Moral.*, I. 1.)

Reges a recte agendo vocati sunt. (S. Isidor. *de summo Bono,* l. III.)

3. — COMPARAISONS.

1. Ut a sole in subjecto hoc orbe lux aut tenebræ, sic a principe apud subditos prava pleraque aut recta. (Erasmus, *in Præfat. ad Politic.*)

2. Sicut anima corpori præest, et animæ ratio; sic princeps hac populum regit, et eadem illa ratio ipsum. (Id., *ad Princip.*)

3. Ut pater aliquis in magna familia, ad singulos animum atque oculos adjecit, ita princeps. (Id., *Ex comment. in Plin.*)

4. Bonus princeps non alio animo debet esse in suos cives quam bonus pater-familias in suos domesticos. (Id., *in Moral.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Amour de la justice.

Esprit de piété.

Extinction dans son cœur des sentiments d'ambition et d'avarice.

Sobriété et Austérités.

LIBÉRALITÉS envers les églises et les pauvres.

ZÈLE qui lui valut le commandement de la grande croisade contre les Sarrasins.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Excellence et avantages de la pratique de la vertu de justice.

II. Saint Ladislas, parfait modèle de cette vertu.

III. Elle n'est point l'apanage spécial des rois, mais aussi des magistrats, des dignitaires, des chefs de famille.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

I. A l'exemple de ce saint roi, nous devons réprimer les funestes sentiments : 1. D'ambition. — 2. D'avarice.

II. Nous appliquer à des actes : 1. De piété. — 2. De zèle. — 3. De charité.

—

6. — ENCOMIA.

1. SANCTUS LADISLAUS HUNGARIÆ CORONAM FERRE RENUIT.

Tempora gemmato cingunt diademata reges ;
Dive, tuos illud projicis ante pedes.
Scilicet hic renuis fluxam gestare coronam,
Ornet ut in cœlis non peritura caput.

2. AD SANCTUM LADISLAUM.

Terrestrem solymam Marte oppugnare parabas ;
Cœlestem moriens vi meliore capis.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Les historiens hongrois — Papebroch, t. V, *Junii.*

8. MARTYROLOGE. — S. Crescent, m. — S. Zoïle et dix-neuf autres, mm. — S. Anecte, m. — S. Sampson, pr. — S. Ladislas, roi. — S. Audelin, ab. — Sainte Pome, v.

---

28 juin. — SAINT IRÉNÉE, évêque de Lyon,

MARTYR (IIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT IRÉNÉE.

Irénée naquit en Grèce, vers l'an 120, et fut disciple de saint Papias et de saint Polycarpe, qui avaient été instruits par saint Jean l'Evangéliste. Quelque jeune qu'il fût lorsqu'on le mit auprès de saint Polycarpe, il remarquait avec soin tout ce qu'il voyait dans ce saint vieillard, afin d'en profiter. Par la miséricorde de Dieu, dit-il lui-même, j'écoutais ses instructions très-attentivement ; je gravais ses actions et ses paroles, non sur des tablettes, mais dans le plus profond de mon cœur : elles y sont demeurées très-vives et très-présentes, et Dieu me fait la grâce de les repasser sans cesse dans mon esprit.

On croit qu'il fut envoyé en France par ce saint évêque, vers l'an 157. Il exerça la fonction de prêtre dans l'église de Lyon, et saint Pothin étant mort vers l'an 177, Irénée fut mis en sa place et devint le chef des églises des Gaules, soit par son mérite personnel, soit par la dignité de son siége.

Toute sa vie paraît n'avoir été occupée qu'à instruire par ses prédications, et à soutenir par ses écrits le testament de Jésus-Christ, c'est-à-dire la vérité. Défenseur zélé de la foi, il attaquait vivement les erreurs des hérétiques, mais il avait une charité sincère pour leurs personnes. Nous les aimons, dit-il, plus utilement pour leur salut qu'ils ne s'aiment eux-mêmes ; et, s'ils veulent éprouver les effets de notre tendresse, elle leur sera aussi avantageuse qu'elle est véritable ; notre charité leur paraît dure et sévère ; c'est qu'elle perce leurs plaies pour en faire sortir le venin de l'orgueil qui les enfle. Plein de ces sentiments, il exhortait les fidèles à rejeter la doctrine des hérétiques et à demander à Dieu leur conversion.

Il y avait longtemps que les fidèles étaient partagés au sujet de la fête de Pâques. Les uns croyaient qu'il fallait la célébrer le 14 de la lune après l'équinoxe, quelque jour de la semaine qu'il arrivât; et c'était la pratique de l'Asie Mineure : d'autres soutenaient que l'on ne devait solenniser la résurrection de Jésus-Christ que le dimanche. On discuta longtemps sur cette matière sans troubler la paix de l'Eglise. Mais le pape Victor, qui succéda à saint Eleuthère, voulut établir dans toute l'Eglise l'uniformité sur ce point. On assembla des conciles en différentes provinces : saint Irénée en tint aussi un dans les Gaules. Partout il fut arrêté que l'on devait célébrer la Pâque le dimanche après le quatorzième de la lune, selon l'usage de Rome, et non le quatorzième du mois, selon l'usage des Asiatiques.

Malgré cela, les évêques d'Asie ne furent point d'avis de renoncer à la tradition de leurs églises, qui leur venait des apôtres saint Jean et de saint Philippe. Le pape Victor, qui les avait déjà menacés de l'excommunication, trouva leur résistance si répréhensible, qu'il ne fit point de difficulté de les retrancher de sa communion.

Cette conduite déplut à beaucoup de saints évêques d'entre ceux mêmes qui combattaient le sentiment des Asiatiques. Saint Irénée surtout, qui cherchait tous les moyens de conserver la paix dans l'Eglise et de faire régner la charité parmi tous les fidèles, s'opposa fortement à cette entreprise. Il écrivit au pape Victor, au nom de tous les chrétiens des Gaules, pour lui représenter qu'il avait agi en cette occasion avec trop de sévérité et de précipitation. Il lui fit voir qu'encore qu'il eût raison de vouloir qu'on célébrât la résurrection le dimanche, la pratique différente de quelques églises ne l'autorisait pas à les séparer de la communion des autres. Il appuyait ses raisons de l'autorité de plusieurs papes, prédécesseurs de Victor, qui avaient usé en ce point de la sage condescendance qu'il tâchait de lui inspirer. Il écrivit plusieurs autres lettres à Victor et à différents évêques, pour assoupir cette dispute et remettre la paix dans l'Eglise. Il réussit heureusement, et il fut cause que Victor et ses successeurs laissèrent en repos les Asiatiques, qui furent enfin obligés, par l'autorité du conseil œcuménique de Nicée, de se conformer à l'usage commun.

L'histoire n'apprend plus rien de saint Irénée, depuis cette grande action jusqu'à sa mort, dont on ignore les principales circonstances. On sait seulement qu'il souffrit le martyre sous l'empereur Sévère, l'an 202.

PANÉGYRIQUE DE SAINT IRÉNÉE.

TEXTE : *In Christo Jesu per Evangelium ego vos genui.* (I Cor., IV, 15.)

Voici un saint qui peut nous dire avec raison ce que saint Paul disait aux Corinthiens : « C'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ par l'Evangile. » Formé à l'école de saint Polycarpe, qui avait été disciple de l'apôtre saint Jean, il devint lui-même l'apôtre de Lyon et d'une partie des Gaules. Nous jouissons maintenant en paix des bienfaits de la religion; nous avons recueillis les fruits du sang des martyrs; mais, enfants dégénérés d'une Eglise qui est toujours la même, nous n'estimons pas assez les travaux et les sueurs de nos pères dans la foi, parce que cette foi elle-même s'est affaiblie dans nos cœurs par notre faute. C'est pour cela, laissez-vous dépeindre à vos yeux ce que saint Irénée a fait pour Dieu et pour nous, et peut-être serons-nous confus et humiliés à la vue de notre ingratitude. De là à la reconnaissance et à l'amour, il n'y a qu'un pas. Considérons donc deux objets dans la vie du saint pontife : *ses travaux,* première considération; *ses souffrances,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — SES TRAVAUX.

Irénée était né vers l'an 120 de parents grecs, et, selon toutes les apparences, de l'Asie Mineure. Il fut élevé dans la religion chrétienne et confié aux plus illustres évêques de sa patrie, parmi lesquels l'histoire cite saint Papias, évêque d'Hiéraple, et saint Polycarpe, évêque de Smyrne. Il fut l'ami et le disciple chéri de ce dernier, qui l'ordonna prêtre et l'envoya en mission dans les Gaules. Irénée s'arrêta à Lyon, et y exerça les fonctions de son ministère sous saint Pothin, premier évêque de cette ville. Il vit son évêque et son maître bien-aimé, entouré d'une foule de chrétiens, marcher à la mort d'un pas ferme et sceller de son sang les vérités qu'il avait prêchées. Cet exemple ne fut pas perdu. Tel maître, tel disciple. Le clergé et le peuple de Lyon le savaient bien. Aussi, après la mort de leur premier apôtre, ils mirent, d'une voix unanime, Irénée à sa place. La tempête de la persécution durait encore, furieuse et insatiable; mais le courageux pilote, en prenant la condnite du vaisseau, raviva la foi des chrétiens qui n'avaient pas succombé sous le fer des païens. Il mit une ardeur incroyable à repeupler son Eglise; Dieu était avec lui; il donna à sa parole une telle efficacité qu'en peu de temps la ville de Lyon était presque toute chrétienne. Mais le zèle du saint évêque ne s'arrêta pas aux limites de la ville et du territoire de Lyon, il s'étendit jusque dans les provinces voisines. Il était entouré de disciples qu'il avait instruits et formés à son école pour les rendre capables de devenir à leur tour les maîtres des peuples et de dignes ministres de l'Evangile. Il en envoya dans différentes contrées pour y planter la foi et y annoncer le royaume de Dieu, entre autres à Besançon, qui eut saint Ferréol et saint Fergeux pour apôtres, et à Valence qui eut saint Félix, saint Fortunat et saint Achillée. Irénée gouvernait avec fermeté son Eglise et paraissait l'âme des autres; ses éloquentes prédications ramenaient à Dieu une foule de païens et formaient des chrétiens capables de soutenir la gloire de l'Eglise, fut-ce même par l'effusion de leur sang. Les persécutions cessèrent pour quelque temps; cependant, outre les travaux journaliers de sa charge épiscopale, il avait à combattre un autre genre d'ennemis. Une foule d'hérétiques cherchaient à troubler l'Eglise. Le saint évêque, sentinelle vigilante, se jette avec nne ardeur infatigable dans cette lutte nouvelle; sa plume, dressée aux combats de la foi, confondait les faux docteurs; il écrivait une infinité de lettres et plusieurs ouvrages pour instruire les ignorants, encourager les faibles et prémunir contre le piége les imprudents qui sans cela y seraient tombés. Il résista ainsi aux hérésies avec une énergie que rien ne pouvait abattre. Il triompha de toutes les résistances et maintint la pureté et l'intégrité de la foi parmi les populations, l'unité dans le clergé et le courage dans toutes les âmes. On pouvait dire de lui cette belle parole de l'Ecriture : « Les justes seront debout, résistant avec une grande hardiesse à ceux qui les auront accablés d'afflictions. » (Sap., v, 1.)

Il avait quitté, par amour pour les âmes, le doux climat de l'Asie, sa famille, sa patrie; il était venu au milieu de nos tristes ancêtres plongés encore dans les ténèbres du paganisme le plus grossier; il trouva partout des temples superbes érigés en l'honneur des idoles, partout l'auteur de la nature était méconnu, et ses ingrates et aveugles créatures prostituaient leurs hommages et leurs adorations aux ouvrages de leurs mains. Mais les travaux, les sueurs, les prières, les larmes, les écrits du saint évêque eurent bientôt transformé les temples en églises, les païens en chrétiens, les chrétiens en saints et en martyrs. Il avait appris aux uns à vivre, aux autres à mourir; il les a engendrés tous, non pour la terre, mais pour le ciel; non pour le temps, mais pour la bienheureuse éternité. Il a semé la parole divine, la foi, la charité, toutes les vertus dans le cœur de nos ancêtres. Nous avons hérité des bienfaits qu'il a versés à pleines mains autour de lui; mais sommes-nous dignes de nos pères dans la foi? Leur ressemblons-nous par notre conduite et nos mœurs? Hélas! quelle différence entre eux et nous? Où est cette foi ardente, ce détachement de la terre, ce goût de la prière, cette joie dans les

souffrances, cette ferme attente des biens futurs, cet amour ferme et constant pour Jésus-Christ qui distinguaient nos ancêtres? Ah! on aurait bien le droit de nous adresser les reproches que Daniel faisait aux infâmes vieillards qui avaient condamné la chaste Suzanne. Il leur disait : « Vous êtes de la race de Chanaan et non de Juda ! » (Dan., XIII, 56.) Loin de mourir pour Dieu, nous ne voulons pas même vivre pour lui.

IIe CONSIDÉRATION. — SES SOUFFRANCES.

La paix dont jouissait l'Eglise de Lyon ne dura pas longtemps. Voici que gronde un nouvel orage. Il demeure à Rome un empereur païen qui se déclare un des plus cruels ennemis du christianisme. Il publie, en 202, un édit qui demande l'apostasie ou le sang des enfants de l'Eglise. C'est la cinquième persécution qui commence. Partout où l'empire romain a un mot à dire le sang coule. A Lyon, ce furent des cruautés inouïes. Certes, le pasteur qui avait sacrifié son repos et sa vie à instruire et à former son troupeau, ne pouvait pas l'abandonner au moment où le loup entrait dans la bergerie. Il se mit à la tête de ces ouailles chéries qu'il avait engendrées à Jésus-Christ par l'Evangile. Dix-neuf mille chrétiens versèrent leur sang pour la foi ; les rues de Lyon étaient changées en ruisseaux de sang : on eut dit que son dernier jour était arrivé. Le glaive tomba sur la tête du vénérable pasteur, et les mains consacrées du prêtre Zacharie enterrèrent sa dépouille mortelle entre celles de deux de ses enfants chéris, Epipode et Alexandre, ces deux nobles martyrs dont l'amitié et la piété ont jeté un si grand intérêt sur cette époque de l'histoire de Lyon. On y garde encore de nos jours la tête du saint évêque ; elle rappelle aux descendants de ses premiers enfants ce qu'il fut et ce qu'il fit pour les instruire, les consoler et les engendrer à la vie chrétienne et à la vie éternelle.

Quelle vie et quelle mort ! Quel exemple pour nous tous ! M. F. Nous entendons chaque jour prêcher les mêmes vérités. Nous avons un pontife et des prêtres qui nous guident et nous donnent l'exemple; nous recevons aux mêmes sources les mêmes grâces qui ont sanctifié nos pères si pieux et si courageux. Nous avons les mêmes sacrements, les mêmes exemples sous les yeux; nous avons, comme eux, un ciel à gagner, un enfer à craindre, une âme à sauver. Pourquoi donc ne marchons-nous pas sur leurs traces? Les chrétiens d'autrefois donnaient avec joie leur sang pour le triomphe d'une vertu; pourquoi ne savons-nous pas même la pratiquer dans la paix où on nous laisse. Les anciens travaillaient avec une infatigable ardeur à propager la foi qui les animait, pourquoi ne savons-nous pas même conserver la nôtre, pas même la garder au sein de nos familles. Ah ! je crains bien qu'au jugement dernier ces illustres confesseurs de Jésus-Christ ne nous désavouent pour leurs enfants, et ne soient nos juges, nos premiers accusateurs. Tremblons d'être condamnés, précisément à cause de l'abondance des grâces qui nous sont accordées. Que d'infidèles en auraient fait un bien meilleur usage! Ils auraient été sauvés, si, comme nous, ils avaient reçu la lumière de la foi, l'éducation chrétienne et les secours dont nous sommes entourés depuis le berceau jusqu'à la tombe.

Prenons garde, M. F., et ne plaisantons pas avec les choses de Dieu ; ce mépris des dons du Ciel ferait retomber sur nous les malédictions de Jésus-Christ ; car sa grâce ne doit pas rester stérile ; elle n'est jamais stérile. Si, par notre négligence, elle ne produit pas des fruits de vie, elle produira des fruits de mort. Il est dit dans les livres saints : « Dieu a placé devant l'homme la vie et la mort, le bien et le mal ; il recevra ce qu'il aura choisi. » Songeons donc une bonne fois à nous convertir entièrement et pour toujours. Enfants des saints, engendrés à Jésus-Christ par l'Evangile et par le sang des martyrs, faisons donc aussi les œuvres des saints ; comme Jésus-Christ disait aux Juifs : « Si vous êtes les fils d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham. » (Joan., VIII, 39.) Et nous aussi faisons les œuvres de la foi ; combattons, souffrons pour elle ; et alors quand viendra le grand jour des justices, nous recueillerons la récompense éternelle promise à la foi et à ses œuvres.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et Maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Vocavit eum Dominus et ait : Vidi afflictionem populi mei; veni, et mittam te, ut educas populum meum. Exod. III.)

Dixit ad Deum : Quis sum ut vadam... Qui dixit ei : Ego ero tecum. (Id., *ibid.*)

Nouveau Testament. — Nihil vereor, nec facio animam meam pretiosiorem quam me. (Act. XX.)

Nunc commendo vos Deo et verbo gratiæ ipsius. (Id., *idid.*)

Palmæ in manibus eorum. (Apoc., VII.)

2. — SS. PÈRES.

Magister Dominus noster, et bonus, vere filius Dei, et vere patiens fuit Verbum Dei Patris... Qui dicunt eum putative manifestatum, neque in carne natum, aut passum, adhuc sub veteri sunt damnatione. (S. Iræneus, *adv. hæres.* L. III, c. 20.)

Nos autem precamur non perseverare eos in fovea quam ipsi foderunt, sed legitime eos generari conversos ad Ecclesiam Dei, et formari Christum in eis. (Id. *ibid.*)

Pothino prope nonagenario ob Christum martyrio coronatum, in locum ejus substituitur. (S. Hieron., *De scrip. Eccles.*, c. 45.)

Beatissimus Iræneus, Pothini successor martyris, qui a beato Polycarpo Lugdunensem ad urbem directus est admirabili virtute enituit, qui in modici temporis spatio prædicatione sua maxime in integro civitatem reddidit christianam. (S. Gregor. Turon., *histor.* I, 27.)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

1. Locum ipsum possum dicere in quo beatissimus Polycarpus sedens disserebat, processusque ejus et ingressus, vitæque totius formam, et corporis speciem; sermones denique quos ad populum habebat et familiarem consuetudinem quæ illi cum Joanne, ut narrabat et cum reliquis qui Dominum vidissent, intercesserat. (S. Irenæus, *de Monarchia.*)

2. Verba beati Polycarpi, divina largiente mihi misericordia, tunc studiosius audiebam; non in charta, sed in corde; eademque per Dei gratiam assidue repeto ac revolvo. (Id., *ibid.*)

3. Veniente persecutione tanta Lugduni multitudo christianorum ob confessionem Dominici nominis est jugulata, ut per plateas flumina currerent de sanguine christiano. (S. Gregor. Turon., *Histor.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT

Docilité aux leçons de saint Polycarpe, de saint Pothin et de saint Papias.

Zèle. Il quitte l'Asie pour venir prêcher la foi dans les Gaules.

Pureté de doctrine. Il combat et confond tous les hérétiques de son temps.

Sagesse. Il devient l'oracle de toutes les chrétientés établies dans les Gaules.

Dévouement à ses ouailles. Il convertit par ses prédications le pays tout entier en peu de temps.

Fermeté dans son martyre . Beatum Irenœum diversis in sua præsentia pœnis affectum, carnifex Christo Domino per martyrium dedicavit. (S. Gregor. Turon., *Histor.*)

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. Antique origine de l'Eglise de Lyon.

II. Nombreuses et sanglantes persécutions qu'elle a eues à subir.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

Saint Irénée : 1. Disciple fidèle de saint Polycarpe, de saint Pothin et de saint Papias. — 2. Lumière des Gaules. — 3. Terreur des hérétiques.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Saint Grégoire le Grand, *Ep.* 50, *ad Ether. Lugil.*—Saint Grégoire de Tours, *Histor. Francor.*, l. I, c. 29. — Bède. — Adon. — Uzuard. — Ménées des Grecs. — Tillemont, t. III. — Ceillier, t. II. — Orsi, *Hist. ecclés.* — Le P. Colonia, *Hist. littér. de la ville de Lyon.* — Massuet, édition des œuvres de saint Irénée.

7. MARTYROLOGE. — Vigile des apôtres S. Pierre et S. Paul. — S. Irénée, év. et m. — SS. Plutarque, Serène, Saintes Rhaïde, Potamienne, Marcelle, mm. — S. Papias, m. — S. Benigne, év. et m. — S. Argimir, moine. — S. Paul, pape et c. — S. Léon, pape. — S. Lupercule, m. — S. Zacharie, év.

29 juin. — **SAINT PIERRE**, prince des apôtres.

(Ier SIÈCLE.)

La fête de saint Pierre et de saint Paul est célébrée avec solennité dans toutes les églises, si ce n'est au jour même, tout au moins le dimanche suivant. On prêche donc d'ordinaire dans toutes les paroisses à l'occasion de cette solennité sur l'un des trois sujets suivants analogues à cette fête : 1° sur saint Pierre; 2° sur l'Eglise; 3° sur la chaire de saint Pierre ou la Papauté. Pour cette raison, nous donnons ici trois sermons sur ces matières pouvant servir de modèles dans cette circonstance. A chacun de choisir lesujet qui convient auxbesoins de sa paroisse.

VIE DE SAINT PIERRE.

Simon, fils de Jonas, frère de saint André, était de Bethsaïde en Galilée; il avait quitté plus tard ce lieu pour habiter Capharnaüm, où demeurait sa belle-mère; André l'y avait suivi, et ils y continuèrent leur profession de pêcheurs. Quand saint Jean-Baptiste parut, ils s'attachèrent à lui, et ils devinrent ses disciples. André ayant entendu son maître appeler Jésus l'Agneau de Dieu, s'attacha au Sauveur, et son premier soin fut d'annoncer à son frère qu'il avait trouvé le Messie. Simon vint sans délai vers Jésus, qui lui changea son nom en celui de Pierre.

Quand Jésus choisit ses douze apôtres parmi les nombreux disciples qui le suivaient, il nomma Pierre le premier; un an avant sa mort, il lui promit de lui confier le soin de toute son Eglise; il lui confirma cette promesse après la résurrection. Cette primauté fut donnée à sa foi et à son amour : le premier, il nomma Jésus le Christ, Fils du Dieu vivant; quand le Sauveur dit à ses disciples, scandalisés de ses paroles dans la promesse de l'Eucharistie : « Voulez-vous me quitter? Pierre répondit : « Seigneur, où irons-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. » A la transfiguration il s'écria, dans un transport d'amour : « Il nous est bon d'être ici ! » Il s'élance vers Jésus, en marchant sur les flots de la mer; il ne veut point permettre que jamais son divin Maître descende à lui laver les pieds; la veille de la passion, il veut retenir Jésus, et quand il le voit décidé à mourir, il veut mourir avec lui. Il a le malheur de le renier trois fois, mais un regard du Sauveur le fait fondre en larmes amères, qui creuseront, dans le reste de sa vie, des sillons sur ses joues; avant l'Ascension, il efface ce triple renoncement par une triple protestation d'amour, et il reçoit du Maître la conduite de tout le troupeau.

Voilà Pierre constitué le chef de l'Eglise : aussi après la descente du Saint-Esprit, est-ce lui qui prend la parole pour annoncer le premier l'Evangile; qui fait le premier des grands miracles, au nom de Jésus, en guérissant à la porte du temple le boiteux de naissance; qui propose de substituer un nouvel apôtre au perfide Judas; qui vient à Samarie confirmer dans la foi les Samaritains; qui reçoit dans l'Eglise les prémices des païens en la personne du centurion Corneille; c'est à lui qu'échoit, dans le partage du monde, lors de la dispersion des apôtres, Rome, la tête de l'uivers.

Les miracles suivaient les pas du grand apôtre : à Lidde, il rend à Enée, le paralytique, l'usage de ses membres; à Joppé, il ressuscite la veuve charitable,

Tabithe; son ombre guérit les malades et les infirmes. Mais la plus grande de ses merveilles s'opérait par sa parole, qui tirait les âmes des ombres de la mort, pour leur donner la vie éternelle. Il fonda la grande Eglise d'Antioche, métropole de l'Orient, où il travailla de l'an 33 à l'an 40, sans oublier cependant Jérusalem : c'est à Jérusalem qu'il reçut, l'an 37, la visite de saint Paul, de loup devenu agneau. Avant d'aller à Rome, il prêcha dans le Pont, la Galatie, la Bithynie, la Cappadoce et l'Asie Mineure; mais le principal théâtre de son apostolat fut la grande Babylone, ce fut Rome. Il arriva en cette ville l'an 40, et il y siégea pendant vingt-cinq années, sans toutefois y demeurer toujours. En 44, il est emprisonné à Jérusalem par le roi Agrippa, et délivré de sa prison par le ministère d'un ange. En 49, il est forcé de sortir de Rome, avec les fidèles, chassés de cette ville par un édit de Claude. En 51, il préside à Jérusalem le concile général des apôtres, et il se retrouve à Antioche avec saint Paul. De retour à Rome, il étendit son zèle à l'Italie entière, où il prêha en une multitude de lieux.

Paul, le grand apôtre des Gentils, rejoignit Pierre à Rome, l'an 61, mais comme prisonnier de la foi; ce qui ne l'empêcha point d'y travailler à la diffusion des vérités évangéliques, et d'y aider le prince des apôtres à l'extension du royaume de Dieu. Après deux ans de captivité, Paul repassa en Orient, mais il revint à Rome, où il rentra avec Pierre l'an 64, et où ils furent témoins ensemble des extravagances de Simon le magicien. Cet imposteur avait séduit Néron par ses prestiges, et pour anéantir la vertu des miracles et de l'Ascension du Sauveur, il promit de ressusciter un mort et de s'élever publiquement dans les airs. Pierre fut présent à ce spectacle; Simon essaya vainement la puissance de sa magie, la mort les brava; mais elle reconnut la voix de l'apôtre, et à cette voix elle abandonna sa victime, un jeune homme, qui fut rendu plein de vie à sa mère. Pour se relever d'une telle humiliation, Simon, du haut du Capitole, voulut prendre l'essor, à l'aide de je ne sais quel moyen; mais que pouvait le démon en présence de l'apôtre? Le pauvre magicien tomba des airs, se brisa une jambe et mourut de sa chute, quelques jours après, dans la rage et le désespoir.

Le temps de la récompense était venu pour les deux hommes de Dieu. Néron, le plus méchant des hommes, furieux des conversions opérées par eux, suscita une persécution atroce contre les chrétiens. Pierre fut bientôt saisi, et réuni à Paul dans la prison Mamertine, où ils demeurèrent huit mois, et où ils firent un grand nombre de conversions. Pierre, délivré de sa prison par ses gardes convertis, sortit de Rome à l'instigation des fidèles; mais au sortir de la ville, Jésus lui apparut. « Où donc allez-vous, Seigneur? » lui demanda l'apôtre. « A Rome, pour y être de nouveau crucifié, » répondit le Sauveur. Pierre, à qui Jésus avait prédit ce genre de mort, comprit la leçon, et rentra dans Rome; saisi de nouveau avec Paul, ils furent enfin condamnés, l'un au supplice de la croix, et l'autre, comme citoyen romain, à périr par le glaive.

Arrivé au lieu du supplice, Pierre ne put contenir la joie de son cœur : « J'ai hâte, s'écria-t-il, de quitter ces liens de la chair et d'aller à mon Maître! » Aussitôt venant à sa croix, il demanda d'y être attaché les pieds en haut, ne voulant pas que le serviteur fût traité comme le seigneur. Quand il fut crucifié, « c'est ici l'arbre de vie, cria-t-il au peuple, l'arbre où a été vaincue la mort et le monde racheté. Grâces à vous, Jésus, Fils du Dieu vivant! ma voix et mon cœur vous bénissent; vous m'êtes tout, en tout, vous à qui, avec le Père éternel et le Saint-Esprit, est dû l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles. » C'était le 29 juin de l'an 65.

Lorsque l'apôtre eut expiré, Marcel, un de ses disciples, détacha lui-même le corps de la croix, l'embeauma de parfums précieux et le déposa dans son tombeau propre, au lieu nommé Vatican, où l'univers entier l'a honoré depuis, enseveli dans la gloire et la paix.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE.

TEXTE : *Respondeus Simon Petrus, dixit : tu es Christus filius Dei vivi.* (Matth., XVI, 16.)

Le premier but de la mission du Sauveur dans ses courses évangéliques, dans ses prédications, dans ses miracles, dans toutes ses œuvres, était de se faire connaitre : *Ut credant quia tu me misisti.* (Joan., XI, 42.)

Sur le point de ressusciter Lazare, il dit à son Père : « J'opère cette œuvre à cause du peuple qui m'entoure, afin qu'il croie que vous m'avez envoyé : » *Sed propter populum qui circumstat, dixi : ut credant quia tu me misisti.* (Id., XI, 42.)

Il avait deux choses à manifester au monde : sa qualité et sa mission ; sa qualité de Fils de Dieu et la mission qu'il avait reçue de son Père de venir sauver le monde. Cela connu, tout était dit. Les hommes devaient courir sur ses pas et croire en lui.

Ceci nous explique pourquoi il adressa un jour à ses apôtres cette question fondamentale : « Que dit-on du Fils de l'homme ? » Ce qui revient à demander : commence-t-on à me connaître ? Les apôtres répondirent : « Les uns disent c'est Jean-Baptiste, les autres Elie, les autres Jérémie ou l'un des prophètes » Vous le voyez, le Fils de l'homme n'était point encore connu de la multitude; on le prenait pour un des prophètes qui avait reparu dans le monde. Alors le Sauveur fait cette fois la demande aux apôtres eux-mêmes, pour voir si au moins eux, qui sont continuellement près de lui, le connaissent, et il leur dit : « Et vous, qui dites-vous que je suis? » Simon Pierre répondant, dit : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » *Tu es Christus Filius Dei vivi.* Voilà la manifestation, voilà le Fils de l'homme connu, dévoilé : il est Fils de Dieu, il vient de la part de Dieu.

Saint Pierre a donc été le premier à proclamer la divinité de Jésus-Christ d'une manière expresse. Saint Pierre est donc le premier qui l'ait connu parfaitement; sa foi a été plus éclairée que celle des autres apôtres.

Ier POINT. — FOI DE SAINT PIERRE.

Je remarque trois qualités dans la foi de saint Pierre : ce fut 1. une foi généreuse; 2. une foi à l'épreuve du scandale; 3. une foi pratique.

1. FOI GÉNÉREUSE. — Il quitte tout pour suivre Jésus-Christ: *Ecce nos reliquimus omnia* (Matth., XIX, 27.). Quoiqu'il ne fût point riche, il ne lui manquait pas d'attaches dans le monde, comme observe saint Chrysostôme ; il pouvait aimer ses filets et sa barque autant qu'Hérode aimait sa royauté, et d'ailleurs il quitta son père, sa mère, sa maison, et plus tard sa patrie : *Ecce nos reliquimus omnia!* Séparation cruelle et toujours coûteuse au cœur.

2. FOI A L'ÉPREUVE DU SCANDALE. — Jésus-Christ ayant, à Capharnaüm, commencé à parler du mystère adorable de l'Eucharistie, plusieurs de ses disciples s'en scandalisèrent et en prirent prétexte pour le quitter : *Ex hoc multi discipulorum ejus abierunt retro et jam non cum illo ambulabant* (Joan., VI, 67.) ; alors il dit aux douze : « Voulez-vous aussi me quitter? » Mais aussitôt Simon Pierre répondit : « A qui irons-nous, Seigneur? Vous avez les paroles de la vie éternelle. » Et ces paroles, vraiment d'un disciple dévoué et croyant, raffermirent la fidélité de tous.

3. FOI PRATIQUE. — Il suit le Sauveur dans la Galilée et la Judée; il sort le premier du cénacle le jour de la Pentecôte, et adresse la parole au peuple : il fonde l'Eglise de Jérusalem, il va à Césarée instruire et baptiser le centurion Corneille, il tient le concile de Jérusalem ; puis, comme son maître, lorsqu'il a assez prêché à la maison d'Israël, il va vers l'orient et l'occident faire appel aux nations qui doivent entendre la voix du Christ. Il s'établit dans l'Eglise d'Antioche, puis il porta son siége dans le lieu que Dieu lui a montré, où il doit demeurer inébranlable jusqu'à la fin. Ses œuvres sont innombrables : il baptise, il évangélise, il

adresse des épîtres aux fidèles, il va en prison. Toutes ses œuvres sont des œuvres d'apôtre; elles n'ont pour objet que de faire connaître Jésus-Christ et établir son règne.

Voilà quelques-unes des qualités de la foi de saint Pierre, voilà en quoi il a mérité d'être notre modèle. Sa foi *généreuse,* par laquelle il quitte tout, nous apprend à nous détacher de tout : des richesses qui nous captivent, des plaisirs qui nous corrompent, des honneurs qui nous enorgueillissent. Elle nous apprend à prendre la vie comme elle doit être prise, c'est-à-dire comme une demeure non permanente, où ne faisant que passer, nous devons garder notre cœur et ne pas le donner aux objets frivoles qui fuient devant nous. Nous aurons à quitter demain notre maison, notre famille, nos biens, comme il eut à quitter ses filets; ce que nous devons faire, c'est de dégager notre affection de ces possessions, d'en supporter la perte avec patience quand il plaît à Dieu de nous les enlever, c'est de nous en dépouiller avec joie pour en assister les membres de Jésus-Christ, les pauvres, nos frères. Une foi par laquelle on ne renonce à rien, on ne quitte rien, on ne se refuse rien, est une foi nulle, sans mérite et réprouvée.

Sa foi au-dessus du scandale nous montre la grandeur et la force que doit avoir le chrétien dans les actes de sa croyance. Le scandale, le mauvais exemple ne manquent pas. Que m'importe qu'il y en ait qui raillent la croix, qu'il y en ait qui ne viennent pas à l'église, qu'il y en ait qui mangent et boivent, disant qu'ils mourront sans inquiétude le lendemain, qu'il y en ait qui vivent luxurieusement : *vivendo luxuriose,* qu'il y en ait qui, comme les Capharnaïtes, ne comprennent ni la vertu de nos mystères, ni celles de nos sacrements : je ne veux suivre ni écouter aucun d'eux. Ce que je sais, comme Pierre, c'est que je ne sais où aller si je quitte Jésus-Christ. Mahomet est un imposteur, Luther un apostat, la philosophie seule une théorie vide, impuissante; aucun des trois n'a les paroles de la vie éternelle. Ce sont les paroles de la vie éternelle que je veux entendre, parce que je m'en vais au delà de la tombe dans quelques jours. Et c'est ainsi qu'on résiste au torrent fougueux et aveugle du mauvais exemple : *Etsi omnes scandalizati fuerint in te, sed non ego.* (Marc., XIV.)

Sa foi pratique nous enseigne que les œuvres doivent soutenir la croyance, pour la perfectionner, pour nous rendre dignes de notre vocation, pour nous mériter les récompenses promises. Une foi oisive, une foi en paroles, en belles et spécieuses maximes, en doux sentiments, sans aller jusqu'aux œuvres, est une foi que Dieu condamne. C'est la foi des démons qui croient, tremblent et ne font rien. Ce n'est pas de crier : Seigneur! Seigneur! qui sauve, a dit Jésus-Christ, mais de faire la volonté de mon Père. Ce n'est pas de croire qu'il y a un paradis qui vous fera aller en paradis, ni de croire qu'il y a un enfer qui vous fera éviter l'enfer, mais de faire des œuvres qui achètent le ciel, et d'éviter celles qui font condamner à l'enfer; ce n'est pas de regarder le pauvre qui passe devant votre porte, en lui disant : Je vous plains, que Dieu vous aide, qui vous aidera vous-même, mais d'ouvrir votre main dans la sienne, selon vos ressources.

Ainsi, foi de saint Pierre, foi généreuse, foi à l'épreuve du scandale, foi pratique : gardez-en le souvenir et faites vos efforts pour l'imiter.

Je dois maintenant aller au devant d'une de vos pensées, car il me semble vous entendre dire : Si Simon Pierre eut tant de foi, comment lui est-il arrivé cependant d'en manquer, lorsqu'il renia son Maître? Comment, après avoir dit à l'homme-Dieu : Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant, fut-il assez faible et assez lâche pour dire du même Sauveur devant une femme : Je ne le connais pas.

Les desseins de Dieu sont profonds, et il veut quelquefois faire reconnaître leur faiblesse et leur impuissance à ceux qu'il élève le plus près de lui : Moïse, qui était son ami, comme il le dit, l'offensa par un doute; Saül, par une désobéissance; David, par deux grands crimes; et que n'y a-t-il pas à dire de Salomon? La foi du prince des apôtres, tout éclairée d'en haut qu'elle était, n'était cependant pas encore inébranlable lorsqu'il prêcha; il n'avait point encore reçu le Saint-

Esprit : il était déjà la pierre qui devait servir de base à l'édifice, mais l'Eglise n'était point encore fondée.

Des docteurs ont attribué cette chute à trois causes : à sa *présomption*, à son *orgueil*, à son *imprudence*. Sa présomption lui avait fait dire à Jésus-Christ, avant qu'il se fût bien éprouvé : Je suis prêt à vous suivre jusqu'à la mort : *Etiamsi oportuerit me mori tecum, paratus sum, et in carcerem et in mortem ire.* (Luc., XXII, 33.) *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.* (Matth., XXVI, 35.) quoique Jésus-Christ lui eût dit : Avant que le coq chante, vous me renierez trois fois. Son orgueil l'avait porté à se préférer à tous les autres apôtres, car Jésus-Christ leur ayant dit : Vous m'abandonnerez tous aujourd'hui; Pierre, rempli d'une vaine opinion de lui-même, lui répondit hautement : Quand tous les autres vous abandonneraient, pour moi je ne vous abandonnerai pas : *Et si omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor.* (Matth., XXVI, 33.)

Son imprudence fut grande de s'exposer à l'occasion, en entrant dans la maison du pontife et en demeurant au milieu des ennemis de Jésus-Christ.

Quelles que soient, au reste, les causes de la chute du prince des apôtres, elle n'en est pas moins un enseignement de profonde miséricorde pour l'humanité, et, si je puis ainsi parler, un sujet de consolation et d'espérance pour le fidèle.

Si le Seigneur a eu pitié du pontife dans sa chute, s'il l'a relevé avec tendresse, s'il l'a réhabilité dans son honneur, après son péché, c'est qu'il a voulu encourager le fidèle pénitent; il donne à l'Eglise, fondée sur la miséricorde, un chef sauvé par la miséricorde, afin que les marques de son immense commisération soient visibles et palpables pour tous. Il vous convie à espérer en son infinie bonté, chétiens tombés, multitudes pécheresses, en vous montrant dans cet exemple la planche après le naufrage, la voie de salut au milieu des eaux.

Pierre ayant commis sa faute sortit et pleura. Ce pasteur humilié, qui verse des larmes pour son âme, apprend à son troupeau que s'il pèche, hélas! il peut, en se repentant, obtenir grâce. Qui d'entre vous est sans péché? vous demanderai-je comme le Sauveur à ceux qui voulaient lapider la femme adultère. Qui donc d'entre vous ne ressemble-t-il pas à Pierre et ne se doit-il pas trouver heureux d'avoir pour chef un pécheur qui lui montre comment on se relève et comment on se sauve après avoir offensé Dieu.

Notre vénérable apôtre est le guide royal qui mène à la piscine du second aptême la foule malheureuse qui a mal usé du premier, heureux si elle sait le uivre et aller trouver dans ces eaux la guérison de la lèpre, pour être ensuite présentée à Dieu purifiée et bénie.

Or pour conclure : chute de Pierre, chute qui doit nous faire trembler, car si cette colonne est tombée à côté de Jésus-Christ, son soutien, qu'en sera-t-il de nous, hommes de peu de foi? Si ce fondement de l'Eglise a été ébranlé, qu'est-ce de nous, frêles fragments de l'édifice? Si le rocher ferme a été remué, que sera-t-il du sable mouvant? Mais chute de Pierre, chute, après tout, qui nous console, parce qu'elle nous montre que les mains de Dieu sont assez puissantes pour réédifier un monument en ruines, pour refaire d'un vase souillé un vase d'élection et de sanctification; œuvre de miséricorde que le Seigneur, dans sa compassion, fera en moi, pécheur, puisqu'il l'a opérée dans mon chef.

IIe POINT. — AMOUR DE SAINT PIERRE.

La foi est le fondement de toutes les vertus, mais la charité en est le comble. *Major autem horum est caritas.* (I Cor., XIII, 13.) A cause de sa foi et de cette confession publique qu'il en fit, Jésus-Christ avait promis à Pierre les clefs du Ciel. Il lui avait dit qu'il bâtirait sur lui son Eglise, mais ce ne fut qu'à cause de son amour qu'il le mit en possession de ces clefs et qu'il ratifia sa promesse : « Ainsi, dit saint Augustin, l'amour acheva ce que la foi avait commencé. » C'est pourquoi nous voyons qu'avant de l'établir définitivement le pasteur du troupeau, il l'interroge en ces termes : *Simon Joannis diligis me plus his.* (Joan., XXI.) Le

Sauveur, dit saint Chrysostôme, n'avait pas besoin d'interroger ainsi saint Pierre pour connaître ses sentiments, puisque rien ne lui est caché de ce qui est dans le cœur des hommes; mais il en use ainsi, et par trois fois, pour donner occasion d'effacer par une triple protestation son triple reniement. Il en use ainsi, pour montrer que celui qui doit conduire le troupeau doit surtout aimer le maître, Jésus-Christ. Il en use ainsi pour montrer combien Jésus-Christ aime le troupeau, puisqu'il ne veut le confier qu'à celui qui a le plus d'amour. Pierre répondit: *Etiam Domine, tu scis quia amo te.* (*Ib.*) Et aussitôt le Sauveur dit: *Pasce agnos meos.* Et à la troisième interrogation, suivie d'une réponse plus sentie, il dit: *Pasce oves meas.* C'est donc sur l'amour de Pierre qu'est fondée la prééminence de sa dignité et de la juridiction qu'il a eue sur toute l'Eglise. Voyons maintenant quelles furent les qualités de cet amour. Ce fut un amour opposé à celui qui avait précédé sa faute, et qui avait été présomptueux et timide; il fut: 1° humble et solide; 2° héroïque.

I. Amour humble et solide. — Quand le Sauveur lui eut demandé: « Pierre m'aimez-vous plus que les autres? » Il ne répondit pas: oui Seigneur, je vous aime plus qu'eux; mais il dit simplement et humblement: « Je vous aime, » n'osant se comparer ni se préférer à eux. Il ne dit pas comme autrefois: « Quand même tous les autres ne vous aimeraient pas, pour moi je vous aimerai; » mais « Seigneur, vous qui sondez les cœurs, vous savez que je vous aime. » Voilà comment nous devons agir nous-mêmes, avant tout; être humbles, car sans l'humilité il n'y a point d'amour, point de vraie charité. Un amour de Dieu mêlé d'orgueil n'est point autre chose qu'un criminel amour de soi-même. Si Jésus-Christ a établi sur cette humilité la première des dignités, c'est pour nous apprendre que nous devons établir sur ce fondement toutes les vertus.

Nous remarquons que ce prince des apôtres s'attrista à la troisième interrogation de son Maître: « M'aimez-vous? » Pourquoi cela? C'est, répond saint Chrysostôme, qu'il commençait à se défier de lui-même; il commençait à douter si, en effet, il aimait Jésus-Christ autant qu'il prétendait l'aimer. Il craignait que le Sauveur ne vît dans son âme une disposition contraire à l'amour sincère qu'il se flattait d'avoir pour lui. N'avait-il pas précédemment, dans une autre rencontre, protesté de sa fidélité à son Maître pour faire défection aussitôt? Il craignit qu'il n'arrivât ici de même. N'aimer pas Jésus-Christ c'est ce qu'il regarde comme le souverain mal, et être seulement soupçonné de ne pas aimer cet aimable Sauveur, ce fut pour lui un sujet de profonde tristesse: *Contristatus Petrus.* Sa présomption est donc changée en défiance de lui-même. Aussi le Sauveur n'hésite pas, il lui confie le troupeau. Quand il avait trop présumé de lui, le Sauveur avait permis qu'il succombât afin qu'il connût sa faiblesse; maintenant qu'il s'humilie et que dans une grande défiance de lui-même il n'ose compter sur son cœur, il l'élève et le place au plus haut rang et le fait dépositaire de ses droits et de sa puissance. — Amour de saiut Pierre, amour sans présomption, c'est-à-dire simple, modeste, humble. Passons à l'autre qualité.

II. Amour héroïque. — Ce fut un amour fervent, patient, héroïque, par conséquent opposé à l'amour inconstant, timide et faible qu'il avait autrefois fait paraître.

Amour fervent. Il est animé d'une sainte ardeur quand il prêche Jésus-Christ. Ses paroles vont à l'âme, elles entraînent la multitude; aussi dans une prédication il en convertit trois mille, dans l'autre cinq mille. Le jour où il rencontre sur la porte du temple le paralytique qui lui demande l'aumône, comme il prononce le nom de son Maître avec amour pour opérer le miracle de la guérison du paralytique!

Amour patient. Il est emprisonné par Hérode, battu de verges; on lui défend de parler de Jésus-Christ. Les veilles, les misères, les prisons, les chaînes, les voyages, les contradictions, voilà son apanage en sa qualité d'apôtre et plus encore de prince dees apôtres.

Amour héroïque. Enfin il faut qu'il meure sur une croix comme son Maître, Jésus-Christ lui-même lui avait annoncé ce genre de mort, lorsqu'il lui avait dit : « Quand tu étais jeune tu ceignais tes reins et tu allais où il te plaisait ; dans ta vieillesse tu ne seras plus ton maître, tu étendras tes mains et un autre te garrotera et te mènera où tu ne veux pas. »

« Cum esses junior, cingebas te et ambulabas ubi volebas; cum autem senueris extendes manus tuas et alius te cinget, et ducet quo tu non vis. Hoc autem dixit significans qua morte clarificaturus esset Deum. » (Joan,, XXI, 18.)

Pierre allant à Rome sait donc qu'il va à la mort ; croyez-vous que cette pensée l'arrête : bien plutôt elle l'excite, parce qu'il lui tarde de donner enfin cette dernière marque d'amour à son bon Sauveur et Maître. La croix, qui fut autrefois son scandale, est maintenant sa joie. En tête des apôtres, il témoigna à Jérusalem la plus digne allégresse lorsqu'on les mit en prison et qu'on les flagella, ayant été ainsi trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Cette fois son allégresse est au comble, parce que c'est le dernier combat qu'il va livrer, parce que c'est l'instrument du supplice de son Maître qu'on lui présente et qu'il lui est doux de mourir comme celui qu'il a tant aimé.

« O bona crux, dut-il aussi s'écrier comme saint André, son frère, quæ decorem ex membris Domini suscepisti, diu desiderata, sollicite amata, sine intermissione quæsita et aliquando cupienti animo præparata, accipe me ab omnibus et redde me magistro meo ut per te me recipiat qui per te me redemit. » Bonne croix, croix bénie, croix souhaitée, c'est par toi que je vais aller à celui que j'aime ; c'est par toi que je ressemble à mon Maître ! Liez-moi, garrotez-moi sur cette croix, que je ne puisse m'en détacher, c'est sur ce trône de gloire que je dois mourir, c'est là que je dois prouver à mon Sauveur que je l'aime.

Tel fut l'amour de l'apôtre pour son Maître, il lui donna de bon cœur son sang : il ne pouvait faire davantage.

Maintenant, comme nous devons imiter les saints, demandon-nous si nous avons pour Jésus-Christ un amour généreux comme l'a eu saint Pierre.

Et d'abord notre amour est-il fervent? Sentons-nous quelque chose dans notre cœur au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Sommes-nous émus au souvenir de sa passion, pleurons-nous à son crucifiement? Le saint tabernacle, la divine Eucharistie suggèrent-ils des élans, des soupirs, transmettent-ils des feux à nos âmes?

Avons-nous un amour patient? Qu'avons-nous souffert, que souffrons-nous et que voulons-nous souffrir? — On suit Jésus-Christ à la cène et on l'abandonne au Calvaire. On ne veut pas se gêner, on ne veut rien se refuser...

Avons-nous un amour héroïque? C'est-à-dire sommes-nous disposés à verser notre sang pour l'amour de Jésus-Christ? Je doute que nous soyons dans cette disposition, quand je vois que nous sommes arrêtés dans le service de Dieu par les moindres difficultés.

Si donc Jésus-Christ nous demandait aujourd'hui comme à Pierre : *Amas me?* pourrions-nous lui répondre : *Domine, tu scis quia amo te*, nos œuvres ne nous démentiraient-elles pas? Cependant, sans l'amour de Jésus-Christ, nous ne pouvons être qu'anathèmes à ses yeux. Aimons-le donc, réchauffons nos cœurs, conjurons l'Apôtre de nous obtenir ce don de l'amour...

SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT PIERRE.

SUR NOS DEVOIRS ENVERS L'ÉGLISE

TEXTE : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* (Matth., XVI, 18.)

Nous fêtons ce glorieux apôtre auquel Jésus-Christ a confié les clefs du ciel, qu'il a posé comme une pierre principale et fondamentale sur laquelle devait porter son Église. Saint Pierre établit son siége à Rome, et il y laissa cette autorité première et supérieure qui, de droit divin, fait de ses successeurs les chefs des fidèles et des pasteurs, des agneaux et des brebis : *Pasce agnos, pasce oves*, etc. (Joan., XXI, 15.) Saint Pierre laissa aussi à Rome, avec son autorité, l'exemple de son zèle pour la foi et de son ardent amour pour Jésus-Christ, dont il fut le disciple et le martyr.

Ce serait un beau sujet d'instruction que la vie et l'autorité de saint Pierre; mais je préfère vous parler non du chef de l'Eglise, mais de l'Eglise elle-même. Au reste, dans plusieurs parties de ce discours, j'aurai occasion de vous faire remarquer combien cette autorité des souverains pontifes est nécessaire à la conservation et au développement de l'édifice admirable de la colonne de la vérité, construit par Jésus-Christ.

Et encore j'ai en vue, moins de vous prouver l'existence et l'autorité de l'Eglise, que de vous indiquer quels sont vos devoirs envers elle. J'en vois deux principaux, l'obéissance et l'amour. L'Eglise est une autorité infaillible, nous devons lui obéir.

L'Eglise est une autorité maternelle, nous devons l'aimer.

Ce sera le partage de ce discours. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave Maria !*

Ier POINT. — NOUS DEVONS OBÉIR A L'ÉGLISE.

On n'a jamais connu, M. F., de société sans autorité pour la diriger et la gouverner. Aussitôt que quelques hommes se trouvent réunis, il leur faut des lois qui fixent leurs droits et leurs devoirs, et une autorité qui fasse observer ces lois.

Voilà ce que reconnaît, ce que pratique la sagesse humaine.

Assurément la sagesse de Dieu ne se montrera pas inférieure, et s'il fonde une société il ne manquera pas de lui donner aussi une autorité et des lois.

Il l'a fait pour notre foi et nos consciences, M. F.; il a établi, créé, fondé l'autorité religieuse avec des conditions claires et positives pour la transmission des pouvoirs de mains en mains jusqu'à la fin des siècles.

Lorsque Jésus-Christ vint dans le monde pour le racheter et donner à la religion sa forme dernière, parfaite et éternelle, il prouva sa mission divine par les prophéties, par des miracles, par la sainteté de sa vie et de sa doctrine. Fils de Dieu, lui-même, héritier des promesses, objet des prophéties, successeur des patriarches, des prophètes et du ministère d'Aaron, il parut revêtu de tous les pouvoirs. « Toute puissance, dit-il, m'a été donnée au ciel et sur la terre. » (Matth., XXVIII, 18.) Son Père l'envoya pour évangéliser les pauvres, pour prêcher aux captifs la délivrance, et aux coupables la rémission des péchés. (Luc., IV, 18, 19.)

Le voyez-vous, avec quelle autorité il enseigne? l'Écriture sainte est son domaine. La vérité, c'est lui-même, il l'annonce avec autant de force que de simplicité, et on le suit dans les déserts attirés par sa divine éloquence.

Il gouverne les fidèles : on l'appelle Maître, Christ, Seigneur, Fils de Dieu. Il choisit de pauvres pêcheurs pour en faire des apôtres ; voilà les pasteurs qu'il va former à l'Eglise. Mais il les instruit lui-même, il crée la constitution de l'Eglise. Il établit saint Pierre chef du collége apostolique : il remplit enfin devant eux ses fonctions de législateur religieux, de fondatenr de la société chrétienne, de grand prêtre de la nouvelle loi.

Il dit aux apôtres : « Allez, enseignez les peuples, baptisez-les, et apprenez-leur ce que je vous ai ordonné de leur transmettre. » Il ajoute, pour la durée éternelle de leur mission : « Voici que je demeure avec vous jusqu'à la fin des siècles. » (Matth., XXVIII, 29.) Avec vous, tant que vous resterez sur la terre; vous serez représentés par les légitimes héritiers des pouvoirs que je vous donne. Ma présence les inspirera, les soutiendra, non pour un temps, ni pour des siècles, mais jusqu'à la fin du monde. Il leur avait dit ailleurs : « Remettez les péchés; déliez les consciences. » (Joan., XX, 23.) « Prêchez à toute créature. » (Marc., XVI, 15.) « Comme mon Père m'a envoyé je vous envoie. » (Joan., XX, 21.) « L'Esprit de vérité vous enseignera toutes choses. » (Joan., XIV, 26.)

Après Jésus-Christ on reconnut aisément les apôtres pour les maîtres et les pasteurs de l'Eglise, à leur zèle, à leurs miracles, à leur martyre, au succès de leur prédication.

Quand ils quittèrent le monde, la société chrétienne ne se trouva pas abandonnée au désordre et à l'anarchie ; les diocèses étaient établis et les églises formées. Les apôtres avaient imposé les mains sur leurs disciples, et de saints personnages leur conféraient les pouvoirs du sacerdoce. Ils les avaient placés à la tête des églises, de sorte que chaque diocèse avait son pasteur, et qu'ainsi l'autorité ne périt point, et depuis elle s'est perpétuée dans le corps des pasteurs et par l'ordre qui confère les pouvoirs et par la juridiction qui en règle l'étendue.

En tout temps, les évêques ont pu dire avec saint Paul aux fidèles : « Nous faisons la fonction d'ambassadeurs de Jésus-Christ auprès de vous; » nous sommes les ministres et les dispensateurs de ses mystères.

Ainsi a été formée l'Eglise, notre autorité dans la société chrétienne. Dans l'Eglise se trouvent nos pasteurs, nos guides, les représentants de Jésus-Christ et des apôtres. Saint Pierre vit à Rome dans la personne du Souverain-Pontife. Les autres apôtres nous parlent par la bouche des évêques. Ainsi se continue la chaîne des pouvoirs sacrés.

Voilà notre autorité, M. F., autorité certaine. Les monuments les plus anciens, les plus incontestables prouvent que Jésus-Christ a choisi les apôtres, que les apôtres ont établi partout des évêques, et qu'il y a eu légitime succession des pasteurs par la collation de l'ordre et par la juridiction donnée au nom de l'Eglise.

Autorité vénérable par son antiquité. Elle remonte de siècle en siècle jusqu'à Jésus-Christ, jusqu'au commencement du monde. Elle a continué l'autorité du sacerdoce lévitique, des prophètes et des patriarches ; elle touche à Dieu, source féconde du pouvoir religieux.

Autorité catholique ou universelle. Elle embrasse tous les lieux et tous les temps ; elle accomplit ces paroles d'un prophète : « Les portes de l'Eglise seront perpétuellement ouvertes; elles ne seront fermées ni le jour ni la nuit, afin que la multitude des nations y soit introduite. » (Isa., LX, 11.)

Autorité indestructible. Elle porte en elle un principe de vie qui ne périra jamais. On peut l'attaquer, non la détruire, La barque vogue sur les flots. Les flots peuvent se soulever et menacer de l'engloutir, mais Jésus-Christ veille sur elle lors même qu'il paraît dormir, afin d'éprouver la foi des siens. Il entendra ce cri de détresse : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. (Matth., VIII, 25), et d'un regard, d'un signe, il calmera les flots irrités.

Autorité positivement définie dans son étendue et ses attributions. Son royaume n'est pas de ce monde, mais les choses du ciel sont de son domaine. Jésus-Christ l'a créée pour recueillir ses enfants sous ses ailes, et leur apprendre à connaître et à aimer leur père qui est aux cieux. Elle ne touche point aux choses de la terre. Les intérêts de nos corps et de ce monde, les affaires qui agitent ici les hommes se trouvent sous la direction du pouvoir temporel. Elle a dans ses attributions les âmes, la foi et le culte que nous devons à Dieu. Fille du ciel, elle en apprend le chemin, et elle y conduit à travers les obstacles dont les passions humaines embarrassent ce chemin. Elle n'est dans le monde que pour le bénir, le sanctifier et lui

communiquer les vérités éternelles. Les autres autorités passent ; elle demeure inébranlable. Les autres autorités n'ont pour elles que le temps si court, si fertile en changements ; elle a l'éternité, l'éternité immense, immobile, immuable.

Dans l'Eglise se trouvent l'unité et la vie. Qui s'en sépare, tombe dans la confusion et meurt.

Elle est l'arche du salut. En sortez-vous? les eaux vous engloutissent.

Elle est le temple. Hors de ce temple, vous n'avez ni victime, ni prière, ni sacrifice.

Elle est le bercail. Si vous errez au dehors, vous deviendrez la proie des loups dévorants.

Elle est la cité de Dieu. Si vous n'habitez dans ses murailles, vous n'avez plus ni la sûreté, ni l'ordre, ni la paix.

Oh ! quel bien que cette autorité, et que Dieu a merveilleusement connu et secouru notre nature faible, impatiente et orgueilleuse !

On avait besoin d instruction ! La parole de Dieu et l'intelligence de cette parole sont données à l'Eglise pour éclairer et fixer notre esprit, pour qu'il ne soit pas emporté à tout vent de mensonge et d'erreur.

On avait besoin de sagesse, de vertus, de morale pour n'être pas séduit par les maximes corruptrices, par les principes faux et relâchés, par les arbitraires interprétations des commandements les plus simples et les plus évidents! On obéit à l'Eglise qui a les maximes de l'Evangile, qui conserve les lois divines, et dont la tradition sûre et vénérable explique ces maximes et ces lois, et nous en montre l'application dans les détails de la vie, comme elle nous parle sans cesse et de leur céleste origine, et de leur admirable efficacité, et de la bienheureuse récompense qu'elles nous mériteront.

Et pour dernier trait de providence et de précaution, Dieu a fait que l'autorité de l'Eglise est non-seulement le seul vrai système religieux, mais qu'il est encore le plus simple, le plus approprié à notre nature, et le plus facile de tous ceux que les hommes ont pu inventer.

Ce système de l'autorité de l'Eglise est le plus simple; il remplit ce besoin que nous portons en nous d'une autorité infaillible, qui nous parle, nous enseigne et nous dirige.

Ce système est le plus approprié à notre nature; car Dieu a pourvu ainsi au salut : 1° des ignorants et des simples qui, comme des enfants, apprennent de l'Eglise, leur mère, ce qu'ils doivent croire et pratiquer; 2° au salut des savants eux-mêmes, qui, guidés dans leurs recherches par le flambeau de la foi, s'instruisent et pénètrent aussi avant que la raison le peut dans la science religieuse, mais qui se tiennent dans de justes bornes et ne s'égarent point.

Ce système est le plus facile. Il ne s'agit pas de raisonnements métaphysiques, de subtilités, de laborieuses discussions ; il s'agit de se rendre témoins de quelques faits, ce qui est à la portée même des plus ignorants. Or, les monuments et les raisons qui établissent l'Eglise sont le plus souvent des faits éclatants, publics, incontestables, transmis par des histoires connues dont on ne peut suspecter la sincérité.

Ce système est le plus facile. On voit comment les pouvoirs donnés par Jésus-Christ se sont transmis de siècle en siècle, et comment s'est formée cette chaîne de pasteurs dont on n'a pu rompre aucun anneau.

On reconnait et on trouve aussi aisément les pasteurs de l'Eglise qu'on trouve les dépositaires du pouvoir temporel. Ils montrent les titres de leur succession ; on voit entre eux la communion et l'accord ; ils aboutissent comme des rayons au Souverain-Pontife, centre commun de vie, de foi et d'unité.

Tous ces faits forment un ensemble de preuves qui convainquent, qui donnent la joie et le calme de la vérité trouvée.

Maintenant si on nous propose des difficultés et des objections contre l'Eglise, ce sera comme si on venait disputer avec nous sur l'éclat du soleil ou sur notre propre existence, et lors même que nous aurions peine à démêler les sophistiques

subtilités où l'on nous jetterait, nous ne serions pas ébranlés pour cela, et nous en appellerions avec raison à ces principes évidents, à ces faits éclatants dont je viens de parler et qui établissent si clairement l'autorité de l'Eglise.

Je ne comprends pas tout, dirions-nous à ces curieux et importuns critiques; mais je sais que la raison humaine ne saisit que la superficie des objets; que, ne pouvant en connaître le fond et la substance, elle se trouble et se perd lorsqu'elle arrive à une certaine profondeur. Vous pouvez m'embarrasser par quelques inventions subtiles, de la fausseté desquelles je suis sûr, quoique je ne l'aperçoive pas de suite clairement; dès lors que vous les faites servir à attaquer ce qui m'est si nécessaire, ce qui convient si bien à ma nature, ce qui a été clairement montré par des faits, ce qu'ont professé tant de saints et savants personnages dont j'estime la science autant que j'honore les vertus.

Je remets enfin ma cause entre les mains de Dieu même.

O Providence! qui gouvernez les choses humaines, ce n'est pas en vain que vous m'avez donné le penchant à me confier à une autorité religieuse pour les intérêts de mon âme. Non, ce ne sont pas des mensonges et des illusions toutes ces preuves, tous ces faits, ces siècles de foi, cette nuée de défenseurs de l'Eglise, cette succession imposante de pasteurs, et si je me trompais, je dirais avec un Père de l'Eglise : O Providence! c'est vous-même qui nous induisiez en erreur en permettant que tant de raisons et de témoignagnes se réunissent pour autoriser une fausseté.

Et quel parti, du reste, prendriez-vous, si vous n'obéissiez pas à l'Eglise? Quelle autorité remplacerait la sienne? quelle autre société vous offrirait un asile et un abri? Voyez-vous quelque secte hérétique, schismatique ou philosophique qui vous présente plus de gages de vérité, plus de monuments de son droit et de sa divine origine?

Que sont devenues toutes ces sociétés qui ont paru pendant dix-huit siècles, se proclamant la véritable Eglise? Croyez-vous que celles que l'on construit aujourd'hui auronl des raisons d'existence plus fortes et plus puissantes? Tout a été tenté et en vain; la nouveauté attire, et tout tombe après; on se passionne un moment, mais bientôt on reconnaît qu'il faut commencer à chercher de nouveau; et que ne s'épargne-t-on toutes ces tentatives, et cette suite d'erreurs et d'espérances trompées? Que trouvera-t-on de mieux établi que l'Eglise? J'ajoute, où pourra-t-on trouver une autorité plus aimable et plus sainte!

IIe POINT. — NOUS DEVONS AIMER L'ÉGLISE.

Nous avons pour la foi, M. F., une autorité infaillible et divine à laquelle nous devons obéir : mais, devenus libres de la liberté des enfants de Dieu, pour autorité Jésus-Christ nous a donné une mère.

L'Eglise est son épouse : il l'a acquise par son sang, et il l'a purifiée, dit saint Paul, dans l'eau du baptême, par l'esprit de vie, pour qu'elle n'ait ni tache ni ride. (Ephes., V, 26-27.) Nous naissons de cette union mystérieuse à la lumière de l'Evangile. L'Eglise nous enfante à Jésus-Christ; elle nous nourrit, elle élève notre enfance, et nous fait parvenir sous sa discipline à l'état d'hommes parfaits dans la foi et la charité.

Pour montrer combien nous devons aimer cette mère si tendre pour nous, il suffit d'examiner ses travaux et ses souffrances dans la prédication et la conservation de la foi.

Les apôtres commencèrent. Dieu les envoya aux peuples pour les tirer de leurs erreurs et les mener à la lumière de l'Evangile. Ces peuples, civilisés ou barbares, offraient tous des obstacles à la propagation de la foi.

Les Juifs attendaient un Messie temporel, un Sauveur conquérant et glorieux, et ils avaient crucifié le Messie spirituel, le Sauveur pauvre et humilié.

Les Grecs, en possession de l'éloquence et des beaux-arts, ou tenaient à leur

brillante mythologie, ou suivaient les systèmes divers de leurs philosophes, qui devaient plutôt les diviser dans l'erreur que les réunir dans la vérité.

Les Romains croyaient leurs dieux maîtres et vainqueurs des dieux des nations; ils se vantaient que celui des Juifs était tombé devant Mars et Jupiter adorés au Capitole, du jour qu'un de leurs généraux avait soumis la Judée; et ils étaient loin d'attendre la sagesse d'un peuple vaincu et méprisé.

Les peuples barbares ne connaissaient que quelques principes de morale. Ils adoraient d'affreuses divinités; ils n'avaient conservé que des notions obscures sur l'âme et sa destinée. Tels étaient les hommes qu'il fallait changer, auxquels il fallait donner un culte et un autel pour leur donner souvent une société et une patrie.

Je l'avoue, en voyant la terre hérissée de mensonges, de vices et d'erreurs, cette terre, qu'il fallait labourer, préparer et féconder, elle qui n'avait donné que de mauvais fruits, je ne crois pas l'entreprise possible. Ainsi eût dit la sagesse humaine.

Mais, ô apôtres, vous êtes les envoyés de Celui qui a dit qu'élevé en croix, il attirerait tout à lui (Joan., XII, 32), que son esprit parlerait par votre bouche, qu'il vous accorderait le don des miracles, et que la grâce toucherait les cœurs. Allez donc, pauvres pêcheurs, devenus pêcheurs d'hommes, allez, saint Pierre à votre tête : *Duc in altum; laxate retia.* (Luc., v, 4.) Montez sur la barque mystérieuse: « Gagnez la haute mer, jetez les filets. » O Dieu, quelle merveille! voyez les peuples tirés du fond de l'abîme pris dans les filets de l'Evangile, non pour mourir, dit saint Ambroise, mais pour vivre. Ils passent des ténèbres à la lumière, ils suivent les apôtres, abandonnent leurs prêtres et leurs philosophes; ils veulent vivre et mourir enfants de Dieu et de son Eglise, et disciples de la croix de Jésus-Christ.

Mais Dieu n'a fait ce miracle de la propagation de la foi qu'en soumettant les apôtres à toutes les peines de leur ministère. Ce n'est qu'à leur patience, à leur travail, à leurs fatigues, à leur martyre enfin qu'il a accordé un aussi étonnant succès. Les peuples se convertirent, mais il fallut en souffrir les mépris, les tortures, les injustices avant de les mener à la croix. Beaucoup de Juifs se convertirent, mais avant; après avoir crucifié le Maître, ils persécutèrent les disciples. Les Grecs se rendirent, mais avant ils traitèrent saint Paul avec mépris, et les plus modérés renvoyèrent à un autre temps à écouter ses leçons. Rome quitta ses dieux, la croix fut plantée sur le Capitole; mais, avant, saint Pierre et saint Paul donnèrent leur sang pour fonder cette illustre Eglise, et Rome ne devint la ville sainte qu'après avoir été la cruelle Babylone, enivrée du sang des justes et des saints.

Et encore, M. F., les apôtres ne possédaient ni richesses pour corrompre, ni éloquence pour séduire, ni autorité pour commander. Ils n'avaient d'autre glaive que celui de la parole de Dieu, d'autre protection auprès des rois que celle qu'ils devaient attendre de princes persécuteurs; ils n'employaient d'autre résistance aux autorités de la terre qu'en mourant sans se révolter, ne connaissant qu'une loi injuste, celle qui leur défendait d'annoncer l'Evangile.

Enfin ils prêchaient la religion telle qu'ils l'avaient reçue de leur divin Maître. Peut-être que s'ils avaient supprimé des mystères, adouci des préceptes, ils l'auraient répandue plus facilement; mais ils savaient que le monde ne serait sauvé que par la vérité; que le dépôt était un dépôt qu'ils ne pouvaient ni changer ni altérer; qu'enfin ils n'avaient pas reçu la mission de rechercher des douceurs et des jouissances en ce monde, mais qu'ils avaient reçu la mission d'éclairer et de sanctifier les peuples. Ils acceptèrent cette mission, et avec elle toutes les fatigues et tous les périls. Fidèles à leurs engagements, ils comptent pour rien les obstacles et les mépris, les travaux et les tortures. On les rejette, on les méprise, on les persécute; ils s'attendent à tout. Les haines et les complots, les passions et les vices ligués contre eux, ne serviront qu'à leur montrer la grandeur des maux des peuples. Au lieu de les abattre, cela les encouragera; au lieu de leur faire aban-

donner les peuples, cela les leur fera plaindre, et la compassion pour tant de misères qui les accablent les excitera encore plus à travailler à les détruire.

O apôtres, pères et pasteurs des peuples, l'amour et la reconnaissance des chrétiens chanteront éternellement vos louanges. Ils ont devant leurs yeux vos courses, vos veilles, vos travaux. votre mort. Ils vous doivent la foi, bien précieux, trésor inestimable. Ah! la grandeur elle-même du bienfait est une garantie de leur pieuse reconnaissance et de leur éternelle vénération.

Les évêques successeurs des apôtres, en héritant de leurs pouvoirs, héritèrent aussi de leurs peines et de leurs travaux. Ils avaient la double mission de conserver et de gouverner les fidèles, et d'étendre ensuite le règne de la foi. Beaucoup de brebis errantes hors de la bergerie réclamaient par leur misère des pasteurs charitables qui vinssent les chercher pour les porter sur leurs épaules au bercail.

C'est ce que faisaient les évêques, surtout dans le temps de la primitive Eglise.

Si les bornes d'un discours me le permettaient, je serais heureux aussi de vous parler de tous ces saints pontifes; hommes vraiment apostoliques, des Polycarpe d'Asie, des Clément de Rome, des Cyprien de Carthage, des Irénée de Lyon, qui, à l'exemple des apôtres, travaillaient, souffraient et mouraient pour la foi. Oh! que l'Eglise se montrait mère tendre, fidèle et dévouée! L'évêque, comme disait saint Cyprien, exhortait les fidèles au martyre par ses leçons et surtout par son exemple. Ces saints hommes portaient la croix partout, non comme un signe inanimé et mort de bois ou de pierre, ils la portaient vivante dans leurs corps par le travail et la souffrance. C'est ce qui les rendit tout-puissants.

Ainsi, ajoute saint Cyprien, on pouvait tuer l'évêque, non le vaincre. Il couvrait chaque blessure par une couronne, dit Tertullien, et chaque goutte de sang tombant à terre en faisait sortir des chrétiens.

Après les persécutions vinrent les hérésies. L'Église, qui avait donné l'exemple du courage, donna celui de la vigilance et de la pureté de la foi.

Les évêques consumaient à soutenir les fidèles et à combattre l'erreur une vie que leurs prédécesseurs donnaient sur l'échafaud. Honneur et reconnaissance éternelle à ces illustres flambeaux de l'Eglise, Athanase, Augustin, Hilaire, Chrysostôme, Grégoire de Nazianze, Basile de Césarée, dont les savantes veilles conservèrent la foi et foudroyèrent l'erreur.

En tout temps et jusqu'à nos jours, ils ont eu des imitateurs. Combien, réparant le mal que pouvaient causer de mauvais pasteurs, se sont fait tout à tous à l'exemple de saint Paul, se sont fait infirmes avec les infirmes, se rendant serviteurs de tout le monde, charitables, patients, brûlant de douleur à la vue des désordres, gémissant des scandales, humiliés et demandant au ciel de dignes ouvriers pour travailler à sa vigne.

Et nous particulièrement, M. F., quelle reconnaissance ne devons-nous pas à l'Eglise? La France en fait une partie qui a toujours été florissante. Depuis quinze siècles, elle a conservé la foi, tandis que d'autres sont tombés dans le schisme et l'hérésie. Mais l'Eglise a souffert longtemps pour nous enfanter à Jésus-Christ. Saint Pothin et saint Irénée fondèrent l'Eglise de Lyon, et ils y répandirent leur sang.

Un peu après nous arrivèrent, envoyés par le Saint-Siége, saint Trophime, saint Saturnin, saint Gatien, saint Paul, saint Denis, qui convertirent les habitants d'Arles, de Toulouse, de Narbonne, de Tours, de Limoges, de Paris. Ces évêques, apôtres de la France, nos pères les reçurent comme lee Juifs avaient reçu Jésus-Christ, comme les autres peuples avaient reçu les apôtres. On les méprisa, on les calomnia, on les persécuta. Mais enfin leur patience, leur charité, gagnèrent les peuples, et leur martyre acheva de confirmer l'œuvre sainte.

Cependant, depuis dix-huit siècles que la foi a lui sur nos têtes, que de changements, que de révolutions, que d'hérésies, que de désordres sont survenus et ont donné de nouveaux sujets de travail, d'inquiétude et de tristesse aux pasteurs qui, depuis ce temps, ont gouverné les différents diocèses!

Et encore notre Eglise de France envoyait partout des missionnaires pour porter

en Amérique, en Afrique, aux Indes, au Japon, avec notre langue et nos mœurs, le flambeau de l'Evangile. Oui, il y a beaucoup d'âmes dans le ciel qui prient pour la France, d'où partirent les apôtres qui les convertirent à la foi.

Et malgré tout ce qu'on disait du clergé français, ne vit-on pas ce qu'il valait à la fin du dernier siècle quand on voulut le détruire, après avoir essayé de le faire tomber dans le schisme et l'hérésie?

Les uns périrent pour la foi, comme saint Denis et saint Irénée; les autres partirent pour l'exil, comme saint Athanase et saint Hilaire; les autres exerçaient leurs fonctions si périlleuses alors, comme au temps de la primitive Eglise.

Et que demandent aujourd'hui tous ces évêques, vénérables par leur âge, leur science ou leur vertu, la plupart confesseurs, qui sont revenus de l'exil, qui ont échappé à la mort, à la proscription, que demandent-ils? Qu'à soutenir les fidèles, qu'à toucher leurs ennemis, qu'à ramener les pécheurs, qu'à exercer en paix, pour le bien de tous, leur ministère si difficile et si pénible, au milieu de tant d'hommes prévenus, méfiants, et dont les intentions ne sont rien moins que favorables.

Saint Paul a dit aux pasteurs : « Prenez garde à vous et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour gouverner l'Eglise de Dieu qu'il a acquise par son sang. » Et puis, s'adressant aux fidèles : « Souvenez-vous, leur dit-il, de vos pasteurs, qui vous ont enseigné la parole de Dieu; obéissez-leur, soyez-leur soumis, parce qu'ils veillent sur vos âmes et qu'ils en rendront compte au jugement de Dieu. » (Hebr., XIII, 17.) Voilà le devoir des peuples.

Vous le remplirez ce devoir, M. F., vous aimerez l'Église et vous prierez pour elle. Sans doute, elle ne périra pas pour le monde; mais elle peut quitter notre terre. N'y en a-t-il pas qui l'abandonnent ou qui refusent de la reconnaître? et leur exemple n'est-il pas malheureusement trop suivi?

Il ne le sera jamais par nous. Enfants de l'Eglise, nous n'abandonnerons jamais notre mère.

Ah! il suffit de l'avoir connue, d'avoir reçu les secours et les témoignages de sa tendresse, pour frémir à l'idée seule d'un schisme et d'une séparation. Représentez-vous donc l'état d'un chrétien qui s'exclut lui-même de la maison où il est né à la vie de la grâce, où il a été élevé avec tendresse, et qui, comme l'enfant prodigue, ne peut trouver au dehors que la honte, la misère et le désespoir?

O Eglise! ô mère! pourrait-il arriver qu'un jour vous me seriez étrangère? qui prierait pour moi et avec moi? à quelle table sainte mon âme irait-elle chercher le pain de vie? Dans quel asile de miséricorde irait-elle déposer le secret de ses fautes, et le poids de ses remords et de ses regrets?

O Eglise! ô mère! lorsque souffrant sur le lit de mes dernières douleurs et que le monde ne pourra rien pour moi, je n'entendrai donc pas ces prières si touchantes qui endorment le fidèle dans les bras du Seigneur! Elle aurait été faite en vain pour moi cette invitation de l'apôtre saint Jacques : « Quelqu'un est-il malade parmi vous, qu'il appelle les prêtres de l'Eglise; ils prieront sur lui et feront l'onction sainte au nom du Seigneur (Jac., V, 14), » et moi je n'aurais ni onctions sacrées ni consolantes prières!

Non, je ne veux pas mourir ainsi; c'est entre les bras d'une mère compatissante que je veux rendre le dernier soupir.

O vous qui vous éloignez de l'Eglise, qui repoussez les bras qu'elle vous tend, que vous êtes à plaindre! De quelles consolations vous vous privez!

L'Eglise gémit sur leur malheureux sort. Consolons-la; nous devons lui tenir lieu des ingrats et des aveugles qui la quittent.

O Eglise! ô mère! nous sommes touchés de vos maux, et vos peines sont les nôtres. En tout temps, les fidèles ont partagé ses douleurs. Saint Chrysostôme fut obligé de consoler dans plusieurs lettres une sainte diaconesse dont la douleur, à la vue des progrès de l'hérésie arienne, allait presque au désespoir.

Et cela ne m'étonne point. L'Eglise, en effet, est tout pour nous; le paradis en ce monde, comme dit saint Irénée : « Le lieu, avait dit un prophète, où se trouve

la source des fleuves, et les ruisseaux profonds et accessibles de lumières et de grâces : *Paradisus in hoc mundo, locus rivorum, rivi latissimi et patentes.* » (Isa., XXXIII, 21.) Elle est la colonne et le fondement de la vérité, la Jérusalem de la terre, la ville sainte, la montagne de Sion, l'arche du salut, et pour tout dire en un mot, la mère et la nourrice des hommes.

Qu'il soit béni celui qui l'aime, celui qui prie pour sa conservation et sa prospérité, celui qui ne cesse de demander au Ciel qu'il suscite parmi nous des hommes apostoliques pour tourner les cœurs et les ramener à la piété.

Obéissez donc à l'Eglise, aimez-la, et à son tour elle priera pour vous; elle vous ouvrira le trésor des grâces et des bénédictions célestes.

Dans vos peines, elle vous consolera. Et si vous avez le malheur d'offenser Dieu, elle lui offrira votre repentir et vos larmes.

Elle vous protégera, vous animera par ses exhortations, et vous nourrira de la parole des saintes Ecritures qu'elle conserve dans leur pureté.

Et lorsque sera venu ce redoutable jour où la maladie vous renversera sans vous laisser l'espérance de vous relever, ah ! l'Eglise viendra à votre secours; elle soutiendra votre courage chancelant sur le bord de l'éternité. Quand vos yeux se fermeront à la lumière du monde, elle vous ouvrira les cieux; elle mettra dans vos mains le signe sacré du salut; elle l'appliquera sur vos lèvres, qui murmureront encore le nom de Jésus-Christ.

Et lorsque l'âme sera séparée du corps, étendant son amour et ses prières au delà de cette vie périssable, elle conduira votre corps inanimé devant l'autel du Seigneur. Elle bénira le lieu où il sera déposé; et sa main plantera sur votre tombe la croix, gage de résurrection et d'immortalité. Ainsi soit-il.

SERMON SUR LA PAPAUTÉ.

TEXTE : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* (Matth., XVI, 18.)

Il est dans le monde une royauté qui surpasse toutes les autres, je ne crains pas de le dire, par l'élévation de sa grandeur, et les sublimes phénomènes de son histoire. La royauté temporelle ne règne que sur l'homme extérieur; plus puissante et plus heureuse, la royauté spirituelle domine sur les âmes; elle en porte non-seulement le sceptre, mais encore les destinées dans ses mains; leur vie morale tout entière est pour ainsi dire attachée à deux secrets mystérieux dont elle est dépositaire : par l'un, elle leur ouvre dans le temps les trésors spirituels de la vérité qui éclaire et de la grâce qui sanctifie, et par l'autre, elle les introduit du seuil de la tombe et de l'espérance dans les régions de la gloire et de l'immortalité. Royauté sans bornes : les empires même les plus vastes ont leur limite; il est un rocher, une colonne, un fleuve, au-delà duquel le bras de leur chef, fût-il un Alexandre, un César, n'a pas le droit de s'étendre, ni sa voix celui de se faire écouter. Mais elle, commande partout; son domaine embrasse tous les temps, et la ligne de ses frontières se confond avec celle même des régions connues. Royauté immuable : immuable dans sa forme qui demeure invariablement identique avec elle-même, et toutefois merveilleusement accommodée à toutes les époques. Immuable dans ses doctrines et dans ses traditions, toujours ancienne et toujours nouvelle comme la vérité dont elle émane; déjà dix-huit fois séculaire, elle tient encore aujourd'hui par des racines peut-être plus vivaces que jamais aux entrailles de l'humanité. Royauté exemplaire : sur un espace de plusieurs siècles, vingt autres dynasties vous montreront tout au plus trois ou quatre princes immaculés, presque tous fléchissent sous le poids des séductions inséparables de la puissance. Elle, au contraire, elle est debout depuis deux mille ans;

plus de deux cent cinquante fois sa couronne a changé de front, et, chose admirable autant que certaine, parmi ceux qui l'ont ainsi représentée, le niveau de la vertu plane habituellement au-dessus de tous les trônes qui les entourent. Très-souvent ils la font monter jusqu'à l'héroïsme de la sainteté, et c'est à peine si à travers cette continuité de splendeurs, vous surprendrez trois ou quatre noms dont on puisse ne pas vénérer la mémoire.

Enfin, royauté bienfaisante et saintement libérale. Que de pouvoirs oppresseurs ou stériles dans le passé; pour elle, ce n'est pas sur la force qu'elle fut établie, c'est sur l'amour, et ce sentiment l'a toujours uniquement inspirée pour le bonheur du monde. Dissiper partout l'erreur et la barbarie; prévenir ou soulager les désastres publics; prêcher l'affranchissement ou défendre la sainte liberté des peuples; conjurer les périls; soutenir les droits légitimes et aussi protester contre certains excès de la puissance; sauver la civilisation moderne des ennemis, des naufrages qui l'ont menacée le plus solennellement dans sa marche laboreeuse; révéler, encourager, féconder les sciences, la poésie et les arts, et faire éclore par son sourire les plus brillantes merveilles; enfin s'associer et souvent donner le branle aux plus grandes réformes sociales, voilà ce qu'elle a fait dans tous les temps, voilà ce qu'elle fait encore.

Vous le comprenez, cette royauté unique, cette royauté incomparable, c'est celle dont l'auguste Pie IX est couronné, c'est la royauté du pape.

Tel est aussi le sujet dont je vais vous entretenir ; mais que de choses à développer entre les mille aspects sous lesquels la papauté se présente. Pour ne pas sortir du cadre que je me suis tracé en commençant ce discours, nous nous bornerons à la considérer dans son autorité dogmatique, dans sa mission patriarcale, et ce ne sera pas précisément pour en constater les droits, ce sera pour en faire ressortir les grandeurs.

Grandeur dans son objet, et, comme le dirait notre siècle, dans son idée. Grandeur dans la manière dont la papauté y a répondu. Grandeur dans les coups d'éclat par où Dieu s'est plu cent fois à l'entourer. Grandeur dans le sentiment de respect et j'ai presque dit de terreur involontaire dont elle pénètre ceux mêmes qui la méprisent et la combattent. Grandeur enfin dans l'abaissement dogmatique et moral où ne manquent jamais de tomber ceux qui se dérobent à son influence.

Nous ne ferons pas de la discussion, ce sera tout simplement de l'histoire.

Ier POINT. — ORIGINE DE LA PAPAUTÉ, SA GRANDEUR.

Un homme d'état illustre disait, au commencement de notre siècle, que la plus admirable des institutions, c'était sans contredit la papauté, et l'on ne peut se défendre de tenir le même langage, quand on examine dans son objet et dans son idée l'autorité dogmatique et la mission patriarcale du pontife de Rome. Il y a dix-huit cents ans un fait extraordinaire s'accomplit dans le monde. Un pêcheur de la Galilée raccommodait ses filets; il s'appelait d'un nom vulgaire, celui de Simon, et voilà qu'un nommé Jésus passe et lui dit : « Suis-moi, je te ferai devenir pêcheur d'hommes. » Et le pêcheur de le suivre. Quelque temps plus tard, Jésus dit encore, mais d'un ton plus solennel : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et quand le maître qui lui confiait ce grand mystère fut parti pour le ciel, le batelier galiléen s'en alla par l'univers remplir ses instructions, répandre la vérité, soutenir l'indépendance de la vérité. Voilà ce qu'il doit faire et ce qu'il fait à Jérusalem. De Jérusalem le voilà qui court à Antioche; mais ce n'est pas encore le lieu de son repos. Comme l'œuvre qu'il médite doit être universelle, comme son influence doit envelopper toutes les régions et tous les siècles, il choisit pour l'asseoir un sol plus ferme que la mobilité de l'Orient et plus haut qu'une cité subalterne.

Au sein du Latium, aux pieds de quelques monticules qui semblent peser sur son front comme une chaine de murailles crénelées, une ville repose dans la force

et la gloire, et sur l'une des colines qu'elle embrasse, un palais s'élève avec un rude orgueil. Cette ville, c'est Rome, qui par sept cents ans de sage politique et de colossales conquêtes est devenue la dominatrice de l'univers. Ce palais est celui de ses consuls, depuis quelque temps transformés en empereurs ; ils y ont fait leur séjour. C'est de là qu'ils ont promené en tous sens l'avidité de leur regard ; partout où ils ont aperçu un coin de terre libre, ils se sont dit : Tu seras ma proie ; et leurs aigles dévorantes se sont précipitées comme la foudre dont on les disait messagères ; elles ont apporté des chaînes et des erreurs à tous les peuples, et à leur retour, dans les plis des drapeaux qu'elles avaient arrachés à leurs nouveaux esclaves, elles ont rapporté aux Césars qui les avaient envoyées, autant de faux dieux pour leur Panthéon que de dépouilles et de trophées pour leur Capitole.

Voilà précisément où Pierre vole s'établir : c'est au cœur de cette autre Babylone qu'il place le centre de cette autre Jérusalem, dont il doit être la pierre fondamentale ; là où le despotisme et le mensonge règnent unis par des nœuds séculaires, il dresse un trône dont la vérité partagera l'usage et la gloire avec la charité ; enfin, sur les mêmes hauteurs d'où les conquérants romains n'ont entrevu les nations que pour leur envoyer la servitude, et en aggraver les ténèbres, lui, vient fonder une éternelle dynastie de pontifes qui, se disant à son exemple serviteurs de tous les hommes, débiteurs et appuis de toutes les âmes, s'occupent sans cesse et à tout prix de leur faire arriver et de leur garantir la plus riche de toutes les lumières, la plus précieuse de toutes les libertés ; la lumière et la liberté des enfants de Dieu. Voilà l'origine et le plan de la papauté. En voilà le type immuable et suprême, en voilà l'idée et la mission.

Ainsi un homme qui garde au sommet de l'Eglise catholique le trésor général des oracles célestes dont elle est dépositaire ; un homme qui en soit gardien, non pas pour en jouir seul, comme un sage égoïste, non pas simplement pour le communiquer à quelques rares adeptes, comme un chef d'école, mais pour en jeter les enseignements aussi loin que le jour lance ses feux, c'est-à-dire jusqu'aux extrémités du monde ; un homme qui pour cela, sentinelle perpétuellement attentive, cherche sans cesse à découvrir, dans le plus profond des espaces et sous les vapeurs les plus lointaines de l'océan, les peuples égarés qui s'y cachent ; un homme qui, du moment où il en aperçoit, se hâte de leur faire porter la bonne nouvelle par des anges de lumière ; un homme enfin qui non-seulement s'applique à doter de la science divine les nations qui ne l'ont pas, mais encore après cela veille à en maintenir l'unité sans division, l'intégrité sans tache, l'indépendance sans entraves ; c'est là le pape. Et quelle institution sublime ! quelle magnifique sollicitude que celle qui lui est imposée ! Qu'il sera beau sur la montagne sainte, avec son oreille toujours penchée sur l'abîme des siècles, épiant toutes les aspirations à la vérité pour y satisfaire, tous les bruits d'erreur pour les confondre, tous les soupirs de servitude religieuse pour affranchir ou consoler les âmes qui les exhaleront.

IIe POINT. — MISSION DES PAPES.

Admirable dans son idée, la mission des pontifes romains n'est pas moins admirables par la manière dont ils y répondent.

Qu'est-ce que l'Evangile? C'est en matière de vérité religieuse, une doctrine complète. Il ne contient pas seulement dans ce qu'ils ont de raisonnable ces dogmes d'égalité et de fraternité, il renferme encore d'un côté toutes les notions dont nous avons individuellement besoin pour être éclairés sur nos destinées et nos devoirs ; et d'un autre côté toutes les connaissances qui sont nécessaires à la société pour lui découvrir la source de l'ordre et du bonheur. Avec ce trésor, l'humanité possède tout ce qu'il lui importe de savoir, seulement il faut qu'il soit communiqué. C'est ce que font les pontifes romains avec une activité magnifique. Il n'y a pas longtemps encore l'auguste pontife qui nous gouverne disait en appe-

lant l'intérêt des catholiques sur la malheureuse Irlande, que la gloire du règne de ses prédécesseurs, fut toujours d'envoyer autant qu'ils le purent le pain de l'aumône aux peuples en détresse.

Un autre fait n'est pas moins certain, c'est qu'ils comprirent toujours cette parole : l'homme ne vit pas seulement de pain matériel, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu. Et cette parole dont ils sont dépositaires, ils l'ont toujours dispensée aux peuples avec une libéralité magnifique et vraiment royale.

Ire subdivision. — PROPAGATEURS DE LA VÉRITÉ.

A leur tête, voyez comment saint Pierre s'en va promenant l'Evangile, c'est-à-dire la vérité complète, à travers la Galicie, la Cappadoce, le Pont, la Thrace et l'Italie, et par les coopérateurs de son apostolat, dans la Perse, les Indes, dans l'Egypte et dans l'Ethiopie. Et quelle ardeur ceux qui lui succèdent ne mettent-ils pas à imiter son zèle pour la diffusion des lumières ; comme partout où pèse la nuit, ils s'empressent de faire éclater un rayon de l'astre évangélique ! Le polythéisme de Rome forme sur la Gaule des ténèbres épaisses ; à la voix du pontife suprême, toute une légion d'apôtres s'avance : ils l'envahissent par le nord, le midi, l'ouest, et devant eux l'obscurité disparaît. N'est-ce pas à la voix d'Eleuthère et plus tard de saint Grégoire le Grand que le jour de Dieu si brillant s'est levé deux fois sur la Grande-Bretagne. Et la vieille Germanie dont les croyances nous épouvantent ou nous font sourire, elle aussi a été évangélisée par les missionnaires de Rome, et elle garde encore dans les annales de sa foi le souvenir de Boniface, envoyé par le pape Grégoire II.

Les siècles se précipitent ; un monde jusqu'alors inconnu éclot, pour ainsi dire, des entrailles de l'Atlantique ; le vicaire de Jésus-Christ y fait retentir la parole de vie, en même temps que l'Espagne y plante le drapeau de la conquête. Maintenant, si la vérité a pénétré dans le grand empire de la Chine, si elle multiplie ses martyrs dans ces lointaines contrées, si elle cherche une issue pour entrer au Japon, si elle a des interprètes auprès des sauvages de l'Océanie, n'est-ce pas sa voix qui provoque, qui soutient ; n'est-ce pas sa bénédiction qui encourage ?

Oui, telle est la gloire de la cité pontificale ; telle est sa différence avec cent autres capitales de l'univers, qu'elle peut s'appeler la ville universelle. A Londres, à Copenhague, à Saint-Pétersbourg, il faut le dire, on apprend bien à parler toutes les langues, mais c'est dans un intérêt national. A Rome, s'il est un collége sublime où l'on enseigne tous les idiomes, c'est dans un intérêt religieux. Ailleurs, c'est pour former des ambassadeurs et des consuls ; ici, c'est avant tout pour former des apôtres. Ailleurs, je vois bien aussi des pontifes qui jettent leurs émissaires à tous les vents, mais des pontifes calculateurs et lâches ; de leurs missionnaires ils font avant tout des agents politiques ; ils leur commandent de parler et d'agir sous la tutelle du canon, et d'exploiter le sol sans trop s'occuper des hommes. Mais ici c'est un pontife qui, à la place du glaive, symbole trop souvent d'égoïsme et d'erreur, porte une croix, symbole de la lumière et du désintéressement ; il la donne à quelques-uns des siens et leur dit, dans un langage que la foi seule inspire et que la foi seule peut comprendre : « Voici l'arbre de la science du salut ! Allez le planter sur les plages les plus lointaines et les plus différentes ; dans ce travail, ne songez ni à mon intérêt, ni à votre propre vie. La seule chose que je demande à votre courage, c'est que le vaisseau qui doit vous emporter aujourd'hui comme prédicateurs de la vérité, demain vous ramène à moi comme des martyrs ! »

Propagateurs infatigables de la vérité, les souverains pontifes sont encore les tuteurs de son intégrité.

2e subdivision. — TUTEURS DE LA VÉRITÉ.

Voici un contraste merveilleusement étrange. Au sein des écoles antiques on vit bien des sages, Pythagore, Socrate, Platon, objets d'une certaine vénération in-

tellectuelle, consultés par des philosophes, des monarques, pour résoudre des problèmes plus ou moins formidables; mais ils n'étaient pas officiellement établis pour trancher les difficultés; mais ceux qui appellent de leurs décisions sont après tout assez rares, si nombreux qu'on les suppose; mais enfin, les réponses qu'ils font, trop souvent, on ne peut en disconvenir, sont ou insoutenables dans leurs détails, ou disparates dans leur ensemble. Tel est le sort d'Athènes et de ses sophistes; tel fut aussi celui de Rome et de ses sages.

Ce que je dis des rois de la pensée, on peut l'étendre aux rois de la puissance et aux trônes sur lesquels l'erreur s'est assise. Sous une couronne de fer ou de diamants, que de mains portant le sceptre qui se sont servies de leur autorité pour répandre le mensonge ou l'accréditer parmi les nations.

Mais voici une chose étonnante. Au sein de Rome chrétienne, un homme résidera pour être l'oracle universel; ce sera là sa destination durant tous les siècles. Aujourd'hui, comme il y a dix-huit cents ans, de tous les points de la terre, de Paris, de Varsovie, de Moscou, de Pékin, peu importe, on aura le droit de le consulter, et on le fera. Un doute s'élève sur la tradition, on le lui soumettra; une hérésie éclate, elle lui sera portée; dans une contestation religieuse, on en appellera à son tribunal. Des conciles s'assemblent; ils ne feront rien que sous sa présidence et comme par son inspiration. Des questions aussi diverses qu'innombrables lui seront adressées; questions parfois exclusivement dogmatiques et morales, mais aussi questions parfois liées de plus ou moins près, de plus ou moins loin, avec les bases de la politique, avec celles de la philosophie, avec l'expérience et le bon sens aussi qu'avec la foi. Tel sera le manichéisme, par exemple, qui détruit l'unité divine et la sainteté du mariage; tel sera le luthéranisme, qui renverse la liberté de l'homme; tel sera le calvinisme, qui anéantit la responsabilité morale par le rêve d'une impeccabilité chimérique; telle enfin, dans ces derniers temps, cette ère messianique qui exagère la raison et lui suppose la force de créer tout, de ruiner tout, même la révélation chrétienne.

A tout cela les papes répondront; les incertitudes, ils les fixeront; les difficultés, ils les trancheront; les différends, ils les termineront; ce qui semblera des principes ils le dégageront, et dans tous les jugements qu'ils porteront sur tant d'objets variés, et pendant dix-huit siècles, il y aura une telle continuité, un tel ensemble, une telle précision, qu'on ne pourra pas dire si elle fut même une seule fois troublée par un nuage. Près de trois cents pontifes se succèderont dans ce grand ministère; tous auront la même justice et le même enseignement; il y aura parmi eux des Alexandre VI, dont la sainteté pourra subir l'influence de la faiblesse humaine, mais la doctrine ne fléchira point; le niveau des lumières restera le même. En vain on essayera de les surprendre ou de les contraindre, on ne pourra affirmer authentiquement et incontestablement si une seule fois on a pu troubler leur coup d'œil et égarer leurs anathèmes. Rome a prononcé, la cause est finie.

Aussi, comme le disait Bossuet, en 1682, l'Eglise romaine restera-t-elle éternellement vierge et immaculée; elle ne connaîtra ni hérésie, ni faux systèmes; directement ou par contrecoups elle frappera tous les genres d'erreur sans en enseigner aucune, et, par une gloire au-dessus de toutes les autres, elle n'en sera pas moins la colonne et l'appui de la raison, que le fondement de l'orthodoxie.

Trouvez, si vous le pouvez, un seul démenti sérieux ou un seul exemple dans l'histoire.

Propagateurs de la vérité, tuteurs incorruptibles de son intégrité, les souverains pontifes ont encore été les défenseurs inflexibles de son indépendance.

3e *subdivision.* — DÉFENSEURS DE LA VÉRITÉ.

Attila, c'est-à-dire le fléau de Dieu, s'est abattu sur l'Italie; Pavie et Milan sont en armes; déjà le vainqueur pousse sur Rome ce formidable cheval dont le pied foule si bien l'herbe des champs et la gloire des cités qu'elles ne savent plus renaître. Saint Léon s'avance, et le barbare recule!

M. F., d'autres Attila se sont montrés dans l'histoire; celui-ci s'élançait contre les villes, ceux-là s'attaquaient aux croyances; celui-ci prétendait seulement mettre des monuments en ruines; les autres aspiraient à réduire la vérité divine en servitude; mais aux derniers comme au premier, le saint-siége a toujours eu des Léon pour leur opposer une digue.

A l'origine, vous voyez d'un côté Néron et tous ces tyrans qu'à défaut de grands princes Rome impériale produisit dans sa féroce décrépitude. D'un autre côté, vous voyez les chefs, les premiers nés de la papauté, saint Pierre mourant crucifié sur le Janicule, comme son maître sur le Golgotha. Viennent ensuite les princes hérétiques de Ravenne et de Constantinople; ils luttent de despotisme, de rage, d'atrocité, avec les persécuteurs païens; mais, fureurs inutiles! le Saint-Siége continuera toujours cette sainte, cette héroïque résistance.

Vers le moyen âge, les empereurs d'Allemagne veulent, comme les Musulmans, se mêler de trancher les questions de théologie, pour usurper ensuite des droits de juridiction; ils maltraitent ceux des évêques qui sont assez courageux pour refuser de puiser leurs pouvoirs à la source de ce pontificat laïque et sacrilége. Alexandre III, Grégoire IX, Innocent IV, seront là pour protester au nom du sanctuaire contre ces envahissements de la violence et d'une autocratie que l'orgueil égare.

Enfin, si, franchissant tous les intermédiaires, nous en venons à notre époque, s'il est permis de croire ce que les feuilles publiques nous ont donné par la transpiration d'un entretien mystérieux, d'une scène magnifique que le monde n'ignore pas, dont Dieu a été témoin et le Vatican le théâtre : deux souverains s'y sont rencontrés, l'un chef d'un empire gigantesque et d'une des armées les plus nombreuses dont le fardeau pèse maintenant sur le globe; l'autre, roi d'un Etat modeste, à peine gardé par quelques rares légions, mais en même temps père d'une famille spirituelle, prince de tous les enfants des cieux. Celui-là appuyant un sceptre d'airain sur les âmes jusqu'à y étouffer les libres palpitations de croyance catholique; celui-ci chargé par le Dieu dont il est le représentant, de protéger l'indépendance de la vérité et de la conscience qui l'abrite, et dans cette entrevue solennelle, le vieillard du Vatican aurait tiré de son cœur octogénaire une parole sublime, il aurait adressé ce mémorable mot à l'hôte couronné qui le visitait dans cette cité même où quelques-unes de ses victimes étaient venues chercher un refuge : « Tous deux, sire, nous paraîtrons devant le Juge suprême; tous deux nous aurons à rendre compte de notre gouvernement. Cette pensée m'impose le devoir de défendre ceux de mes fidèles enfants qui vivent dans les Etats de Votre Majesté ! » Tant il est vrai que l'esprit de Pierre vit encore dans la papauté et se révèle dans ce noble langage du dernier pontife que la mort nous ait ravi; ce langage nous rappelle celui du prince des apôtres soutenant les mêmes droits et proclamant la même liberté avec la même modération et cependant la même noblesse, devant les juges de la Palestine et les empereurs de la vieille Rome.

Ainsi, sublime par son objet, la mission des souverains pontifes est encore sublime par la manière dont ils l'ont remplie en propageant les bienfaits de la vérité avec un zèle infatigable, en en maintenant l'intégrité avec une irréprochable sagesse, en en soutenant l'indépendance avec une noble et incorruptible fermeté.

Je pourrais vous dire qu'à cette gloire Dieu en ajoute une autre, gloire lugubre il est vrai, mais qui pourtant est majestueuse : c'est qu'il appuie de temps en temps par des coups d'éclat magnifiques et terribles l'autorité et la mission patriarcale des souverains pontifes; c'est qu'il punit par des châtiments formidables, ou bien leur autorité méconnue, ou leur autorité mise aux chaînes; c'est enfin qu'on pourrait faire sur la mort des précurseurs des souverains pontifes un livre qui donnât à penser, comme celui que Lactance a composé sur la mort des saints précurseurs de l'Eglise. Mais j'abandonne cette idée.

Je pourrais dire encore que Dieu ajoute une autre gloire : c'est que, les bienfaits ou les coups des souverains pontifes ne sont jamais insensibles, indifférents, dis-je, à ceux qui ne croient même pas à leur autorité doctrinale; mais je laisse encore cette idée.

IIIe POINT. — ABAISSEMENT DES ANATHÉMATISÉS.

J'arrive à la troisième réflexion, par laquelle nous finirons. C'est que, frappé des coups de Rome, on s'attriste ou on s'irrite; séparé de son enseignement dogmatique et de sa vie, on se dessèche parfois comme individu et comme chef d'école. On pourrait en citer plus d'un qui, du moment où les foudres de Rome sont tombées sur sa tête, s'est vu condamné à une sorte de solitude, à une sorte de paralysie mortelle.

Mais on se dessèche encore comme peuple. C'est une grande époque de l'histoire ecclésiastique que celle où le schisme grec se prépare et se consomme, d'une part sous Photius, de l'autre sous Michel Cérulaire. Deux pontifes également remarquables et comme science et comme vertu occupent alors le siége de Pierre; et quand ils voient Constantinople et tout ce qui s'y rattache sur le point de briser avec Rome, ils prédisent à celle-là (je ne rappelle pas les mots, mais c'est l'idée) qu'elle ne manquera pas de passer par la pourriture pour tomber enfin en poussière. La prophétie s'est littéralement justifiée.

Qu'est devenue cette Eglise d'Orient qui produisit autrefois tant d'évêques aussi nobles de caractère qu'ils étaient sublimes d'intelligence? Qu'a-t-elle fait du sang et des souvenirs des Athanase, des Grégoire, des Chrysostôme? Ah! qu'elle horrible déchéance a daté pour elle de sa rupture avec le centre de la vérité catholique! A la place du pape elle a bien mis un patriarche, mais ce n'est qu'un fantôme; ses vrais chefs ont été les souverains du Bas-Empire, si dignes de son nom, misérables despotes dont l'esprit et la vie présentèrent le hideux mélange d'un mysticisme ridicule et d'une bizarrerie parfois bouffonne, presque toujours licencieuse et cruelle. L'épiscopat grec s'est fait alors esclave par complaisance pour les empereurs, et dans cette servitude il a perdu toute espèce de noblesse. Il n'y a plus d'indépendance dans la foi; il ne peut annoncer que ce que veut le prince; il n'y a plus de dignité dans la controverse; comme ses maîtres, il ne vit plus que d'erreurs et d'équivoques; enfin, il n'y a plus d'humanité dans les cœurs, et personne d'entre vous n'ignore que si tant de fois les catholiques d'Orient ont été persécutés par les empereurs de Constantinople, les évêques grecs schismatiques ont été pour beaucoup dans les outrages; que s'ils ne les ont pas toujours provoqués par de perfides manœuvres, presque toujours ils les ont vus avec une joie barbare.

Tel fut le schisme grec à l'installation définitive de l'islamisme dans la cité de Constantin; tel il est encore, je ne dirai pas par ses procédés, parce qu'il n'a plus le même avenir, mais par le fond de son caractère.

Pour les autres Eglises schismatiques, il en est presque toujours de même.

Voyez dans la Grande-Bretagne : l'Eglise établie d'une part n'est qu'une vassale, et de l'autre n'est qu'une rentière, si je puis ainsi dire, oisive et opulente, qui se plaint de sa peine quand elle a un psaume à chanter, et de son indigence quand elle n'a que deux cent mille livres de revenus!

Voyez en Suède : dans cette partie de la Pologne qui vient si tristement d'apostasier; en un mot, partout vous verrez un abaissement moral plus profond, à mesure qu'on aura rompu depuis plus longtemps avec l'Eglise de Rome.

Mais il en est tout autrement quand on tient par des nœuds plus étroits à cette tige sacrée. Tant que nous autres catholiques et enfants de ce royaume spirituel nous serons énergiquement affectionnés à Rome, nous garderons nos croyances pures, dans une conscience toujours haute, dans une âme toujours indépendante et noble. Mais du moment où nous briserions avec elle, l'abaissement de toutes les Eglises et de tous les Etats schismatiques deviendrait infailliblement le nôtre; en nous révoltant comme chrétienté, nous nous appauvririons comme valeur morale; astres imprudents, ayant abandonné notre centre, nous ne tarderions pas à descendre plus ou moins dans la nuit, c'est-à-dire dans la honte d'un peuple dégénéré.

Et qu'on ne dise pas : le joug de Rome est un joug étranger, et chaque nation doit à sa dignité et à son indépendance de s'en affranchir.

Un joug étranger! Vous savez ce que répondait autrefois Bonaparte? Un joug étranger! «Mais le pape, disait-il, c'est la meilleure de toutes les institutions; on ne peut pas s'en passer; et puisqu'il en est ainsi, au lieu de se plaindre de ce qu'il est un chef étranger, on doit en remercier le Ciel.

« Comment, poursuit-il, se figure-t-on une autorité pareille à côté du gouvernement de l'Etat, dans le même pays, lié au gouvernement; on aurait des rivalités à craindre; le pape est hors de Paris, c'est bien! D'un autre côté, il n'est ni à Madrid, ni à Vienne, c'est bien encore. Pour cela, nous pouvons supporter son autorité spirituelle; à Madrid, à Vienne, on est fondé à en dire autant. Croit-on que, s'il était à Paris, un Viennois ou un Espagnol consentirait à recevoir ses décisions? On est donc heureux qu'il existe, qu'il reste hors de chez soi, et qu'en restant hors de chez soi, il ne reste pas chez des rivaux, mais dans cette vieille Rome, loin de la main des empereurs d'Allemagne, loin de celle des rois de France ou d'Espagne, tenant la balance entre les souverains catholiques, et toujours prêt à protester contre le plus fort s'il devient oppresseur. »

Paroles qu'on dirait prophétiques! Voilà ce que répondait la politique de l'empereur. Mais que répond la foi?

Un joug étranger! Mais, chrétiens, l'Eglise est universelle; c'est un bercail qui doit embrasser tous les peuples; puisque le pape est le pasteur souverain, comment serait-il étranger quelque part? N'est-il pas chez lui partout où il compte ses ouailles?

Un joug étranger! Mais le pape, c'est le dépositaire de la vérité catholique; il en est le dispensateur; et comme la vérité n'est étrangère à personne, celui qui en est l'organe principal ne peut pas être tenu pour étranger! Et à quel dommage, je vous le demande, et à quel inconvénient penserait-on se soustraire en repoussant l'autorité de Rome comme un joug étranger? Il y a deux hommes dans le pape, on le sait bien : le prince temporel et le chef de l'Eglise. Si le prince temporel s'arrogeait quelque empire au dehors, je concevrais qu'on protestât; mais non, comme roi, il se renferme dans ses Etats sans toucher en rien aux institutions des autres peuples; il ne porte pas atteinte à l'indépendance légitime des gouvernements, quels que soient les actes qui en émanent, ni à la mesure de respect et d'obéissance à laquelle ils ont des droits, ni à la paix, ni à la prospérité des nations; au contraire, et moins on l'entrave et plus ces intérêts sont assurés. Quand Rome est plus libre, quand les pouvoirs lui font une plus large part de confiance et d'amour, elle n'use de cette latitude que pour donner plus d'essor au véritable esprit du christianisme, et plus cet esprit salutaire se développe sous son influence, et mieux aussi vont les choses, soit du côté des puissances, soit du côté des peuples.

Ainsi, rois et nations, soyons tranquilles, nous n'avons rien à craindre et tout à gagner en restant sous l'étendard de Pierre, malgré que celui qui le porte ne soit pas le chef de la patrie.

Et qu'on n'aille pas non plus rappeler ce moyen âge où l'on dit que les papes faisaient irruption dans le temporel. Ce serait jeter un épouvantail inutile. Les papes savent comprendre et discerner les époques. Au moyen âge, l'opinion générale et le droit public leur reconnaissaient dans certaines conditions la faculté d'intervenir entre les princes et les peuples; ils en usèrent, et tout le monde, aujourd'hui, convient que ce fut pour le bonheur de l'Europe et de la liberté. Mais maintenant, il me semble que d'autres idées ont prévalu; on leur conteste ce privilége; vous le voyez, ils se renferment sévèrement dans les limites de leur puissance spirituelle. Ainsi, comme ils étaient autrefois de leur temps, ils en sont encore aujourd'hui, et peut-être plus que personne, ils en seront toujours; et quand on voit des hommes raisonnables partir de ce motif pour porter à s'en détacher, on se demande, vraiment, si cet argument n'est pas de la plaisanterie. Non, les souverains pontifes n'aspirent pas à troubler la tranquillité des puissances et des nations, à se mêler indiscrètement de leurs affaires; ce qu'ils veulent, c'est de

maintenir leur religion sans oppression comme sans faiblesse, leur foi sans absurdité, sans abaissement; ce qu'ils veulent, c'est que nul malheur, nul désastre public ne leur soit étranger, et que de leur cœur, comme d'un vaste foyer de lumière et d'amour, déborde sans cesse un intarissable océan de vérité, de miséricorde qui s'en aille inonder et vivifier tous les coins de l'univers; ce qu'ils veulent, surtout, c'est que, si les diverses branches de la famille humaine, divisées de croyances et de communions, refusent de leur décerner le titre d'oracles et de pères, toutes, au moins, soient forcées de reconnaître qu'ils possèdent toutefois la sagesse et la bonté.

Heureuses les nations si elles savaient enfin rendre hommage à cette paternité si légitime, si éclairée et si bienveillante; heureuses si elles voulaient s'abriter toutes sous sa main; l'humanité jouirait alors du bonheur qu'elle poursuit à notre époque de ses rêves les plus ardents.

A croire ce que chacun répète, les peuples aspireraient à se fondre dans une vaste et plus intime unité de sentiments. De l'orient à l'occident, du pôle à l'équateur, on se dit que les cœurs s'appellent et se répondent, impatients de voir tomber les barrières qui les divisent et de substituer à leur vie morcelée, à leurs battements solitaires, une vie commune et de communes palpitations. Mais qui réalisera ce vœu sublime? La philosophie! Mais telle qu'on l'a faite en dehors de la foi, vous le savez, ce n'est pas la calomnier que de dire qu'elle ne fait que de désunir les intelligences et mettre le monde moral en poussière.

Les religions nationales! Mais elles n'apportent dans l'univers que des fractionnements, que des rivalités, comme elles n'engendrent que des malheurs et surtout la tyrannie pour les sociétés particulières qu'elles dominent.

Il n'est que le catholicisme et le pape qui puissent, ainsi que nous le désirons, lier en un seul et même faisceau les portions maintenant éparses du genre humain. Le pape seul représente des croyances dignes et capables de réunir tous les esprits; le pape seul exerce une puissance assez douce pour captiver tous les cœurs, assez haute pour que tous les hommes puissent la subir sans abaissement, assez indépendante pour que nulle jalousie n'ait le droit de la repousser, assez souple, enfin, pour s'étendre à volonté et créer sous ses ailes un abri à toutes les sociétés qui demanderont à y prendre place. Si elle devient générale, sans détruire les nationalités, elle peut effacer les divisions; avec elle, la patrie subsisterait, la forme des gouvernements demeurerait, et l'égoïsme serait détruit; les hostilités qu'il enfante se seront évanouies; d'un bout du monde à l'autre, par-dessus les frontières, je ne dis pas anéanties, mais du moins abaissées, on se pressera la main, et après s'être retourné vers le pontife suprême pour lui dire dans un amour commun : Père! On se tournera les uns vers les autres pour se dire avec une mutuelle affection : Frère!

Puisse cet âge d'or, que rêvait autrefois Liebnitz, se lever un jour sur le monde, et s'il doit être à jamais inconnu, si les autres peuples refusent de revenir ou de rester unis à celui qui peut seul nous en procurer les bienfaits, du moins, soyons-lui toujours fidèles.

La France fut toujours honorée par le Saint-Siége d'une affection spéciale; de nos jours encore, comme tous le racontent, il l'honore et la considère d'un œil de particulière tendresse. De son côté, l'Eglise gallicane se distingua toujours par sa soumission filiale envers les successeurs de Pierre. Evêques, rois et peuple lui en donnèrent de tout temps les marques les plus éclatantes. Ah! conservons à jamais intact ce dépôt que nous ont transmis nos pères. Comme eux, tenons toujours à passer pour les fils les plus dociles, les plus respectueux de l'Eglise romaine. C'est, soyez-en sûrs, une gloire qui vaut bien celle des armes et de la civilisation; plus nous serons appuyés sur cette auguste pierre qui sert de fondement à l'Eglise universelle, et plus aussi nous participerons à la sublime sollicitude et à l'impérissable existence de l'Eglise elle-même.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus principales de saint Pierre. — 5. Emblemata et Encomia. — 6. Plans divers. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Vidit Jesus duos fratres, Simonem qui vocatur Petrus et Andream... mittentes rete in mare, et ait illis : Venite post me et faciam vos fieri piscatores hominum. (Matth., IV, 18.)

Respondens Simon Petrus : tu es Christus filius Dei vivi. (Id., XVI, 16.)

Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam. (Id., *ibid.*)

Tibi dabo claves regni cœlorum. (Id., *ibid.*)

Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes et nos credidimus quia tu es Christus filius Dei vivi. (Joan., VI, 70.)

Egressus foras, flevit amare. (Matth. XXVI, 75.)

Pasce agnos meos... pasce oves meas. (Joan., XXI, 15.)

Petrus servabatur in carcere. (Act. XII, 5.)

2. — SS. PÈRES.

Primus est in Domini confessione, qui primus est in apostolica dignitate. (S. Cyprianus, *Serm.* 3.)

Magnum Ecclesiæ fundamentum Petrus. (Origen., *in Ps.*)

Cœli judex Petrus. (S. Hilarius, *in Ps.*)

Petra et crepido Ecclesiæ catholicæ, et rectum fidei fundamentum. (*Concil. Calcedon.*)

Petrus omnium erat os. (S. J. Chrysost., *hom. de Vinculis Petri.*)

Petrus in multis locis scripturarum apparet quod personam gestet Ecclesiæ. (S. Augustin., *Hom.* 45.)

Inter duodecim unus eligitur, ut capite constituto schismatis tolleretur occasio. (S. Hieron., *contra Jovinian.*)

Ut princeps caputque æternum, Petrus exclamat : Tu es Christus filius Dei vivi. (S. Cyrill., *in Joan.*)

Bono unitatis, Petrus et præferri omnibus apostolis meruit. (Optat, Milevit., *contra Parmenian.*)

De toto mundo unus Petrus eligitur qui universarum gentium vocationi, et omnibus apostolis, cunctisque Ecclesiæ Patribus præponitur. (S. Leo, *Serm.* 3, *de sua Elect.*)

3. — COMPARAISONS

A L'ÉGARD DE S. PIERRE ET DE S. PAUL.

1. Fecit Deus duo luminaria magna. (Gen., I, 16.)

2. Fac tibi duas tubas argenteas. (Num., X, 2.)

3. Statuit duas columnas in porticum templi. (III Reg. VII, 21.)

4. Duæ manus hinc atque inde tenentes sedile, et duo leones stabant juxta manus singulas. (Id., X, 19.)

5. Ecce duo calathi pleni ficis positi ante templum Dei. (Jerem., XXIV, 1.)

6. Duæ olivæ super illud, una a dextris lampadis, et una a sinistris ejus. (Zachar., IV, 3.)

ORATIO ENCOMIASTICA IN PRINCIPES APOSTOLORUM.

Petrus et Paulus jugati boves Ecclesiæ, qui orbi terrarum insignem operam navarunt; qui pro jugo crucem sustulerunt ac pro sessore Salvatorem; pro jugi nexu Scripturarum utrumque Testamentum, pro stimulo Spiritus sancti gratiam.

Petrus spiritualis meus amor — Paulus vas electionis, meus baculus. — Petrus templum Dei — Paulus os Christi, lyra spiritus qui tricubitalis est, et cœlum attingit. Cursor velocissimus, in cœlum aquila volans. — Sed de Petro quid dicemus? qui dulce spectaculum est Ecclesiæ, splendor totius mundi, columba castissima, apostolorum Doctor, Apostolus ardens, spiritu fervens; Angelus et homo... qui ob puritatem beatus et filius columbæ, ex dominico ore audivit.

Vos estis regum protectio, christianorum muri, barbarorum adversarii. (S. Chrytostom., *Oratio encomiastica in Principes Apostol.*)

4. — VERTUS PRINCIPALES DE S. PIERRE

Charitas. — Ferventissima Petri erga Christum charitas; desiderabat enim statim penes illum esse : *Domine si tu es jube me ad te venire.* (Matth., XIV, 28; Theophilact., *hic.*)

Humilitas. Marcus scripsit Evangelium juxta sibi relata a Petro, ut testatur Tertullianus. (L. IV, *contra Marcion.*)

Cum in enarranda historia Evangelica S. Petrus incidisset in suas laudes, eas omnino silet. (S. Chrysost., *Hom.* 49.)

POENITENTIÆ. *Egressus foras flevit amare.* (Matth., XXVI, 75.)

TRINA CONFESSIO. Redditur negationi trina confessio, ne minus amori lingua serviat quam timori. (S. Augustin., *Tract.* 128 *in Joan.*)

ZELUS. Prædicator audax, martyr fortissimus. (S. August., *Serm. de Sanctis.*)

5. — EMBLEMATA ET ENCOMIA.

COLUMNA. B. Petrus est primus apostolorum et magna columna veri tabernaculi. (S. Gregor., *hom.* 13 *in Exod.*)

CUSTOS FIDEI. Ipse est custos fidei, petra Ecclesiæ, janitor cœlorum. (S. Chrysol., *Serm.* 107.)

FUNDAMENTUM ECCLESIÆ, Petrum Dominus nominavit. (S. Augustin., *Serm.* 15 *de Sanctis.*)

MURUS ECCLESIÆ. Petrus et Paulus sunt murus orbis terrarum. (S. Chrysost., *de Orando Deum.*)

PETRA. *Tu es Petrus et super hanc petram.* (Matth., XVI.) Hæc petra Petrus est. (S. Ambr., *Serm.* 11.)

PRINCEPS APOSTOLORUM. Ipse Petrus in ordine apostolorum primus. (S. Augustinus, *Serm.* 13.) — Ex piscatore fecit Dominus Apostolorum principem. (Id. *Serm.* 28 *de Sanctis.*)

6. — PLANS DIVERS.

§ I.

PLANS tirés des saints Pères.

Ier PLAN.

(S. J. Chrysostôme, *Oratio encomiastica in Principes apostolorum.*)

1. Amborum laudes, merita et dignitas. — 2. Petri cum Paulo comparatio. — 3. Varia atque præclara eorum nomina, tituli et epitheta. — 4. Eorum gesta.

—

IIe PLAN.

(S. P. Damianus, *Sermo de S. Petro.*)

1. Beati Petri eminentia. — 2. Primatus ejus insignia, dignitas et potestas. — 3. Amor Petri erga Christum. — 4. Tres gradus amoris Petri erga Deum : 1° Dulciter, id est ex corde; 2° sapienter, hoc est ex anima; 3° fortiter, id est ex omnibus viribus.

—

IIIe PLAN.

(S. Bernard., *Serm. in SS. Petrum et Paulum.*)

1. Isti duo apostoli fuerunt : magistri, mediatores, pastores, doctores nostri. — 2. Quomodo nos docuerunt vivere. — 3. In quo consistit bona vita.

—

§ II.

PLANS tirés des anciens panégyristes.

Ier PLAN.

(Matthias Faber, *Conciones in festo SS. Petri et Pauli.*)

TEXTE : *Beatus es, Simon Bar-Jona.* (Matth., XVI, 17.)

Certamen virtutum inter utrumque apostolum : 1. In fide. — 2. In amore erga Christum. — 3. In zelo animarum. — 4. In pœnitentia et humilitate. — 5. In magnanimitate.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

TEXTE : *Tu es Petrus et super hanc petram...* (Matth., XVI.)

Quid debeamus summo Pontifici? Debemus : 1. Honorem et reverentiam. — 2. Timorem reverentialem. — 3. Obedientiam. — 4. Preces assiduas. — 5. Adherentiam.

—

IIIe PLAN.

(Vivien, *in Tertulliano prædicante.*)

I PARS. Petrus Christum confessus est : 1. Plene et integre. — 2. Palam et publice. — 3. Omnium apostolorum nomine.

II PARS. Petrus lachrymas fudit : 1. Frigidas ex timore. — 2. Amaras ex dolore. — 3. Calidas ex amore.

III PARS. Petrus passioni dominicæ adæquatur, moriens pro Christo : 1. Dilectione. — 2. Confessione. — 3. Crucis passione.

—

§ III.

PLANS tirés des panégyristes modernes.

Ier PLAN.

(Par le docteur et chanoine A. Caignet, *Année pastorale.*)

TEXTE : *Constituit eum Dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ.* (Ps. CIV, 21.)

Saint Pierre possède dans l'Eglise : 1. La primauté d'honneur : *Caput super omnem Ecclesiam.* (Eph., I.) — 2. La primauté de juridiction : *Pasce agnos ; Pasce oves.* (Joan., XXX.)

—

IIe PLAN.

TEXTE : *Respondens Simon Petrus, dixit : Tu es Christus filius Dei vivi.* (Matth., XVI, 21.)

I. Foi de saint Pierre opposée à notre incrédulité.

II. Amour de saint Pierre opposé à notre insensibilité.

IIIe PLAN.

(Houdry.)

TEXTE : *Pasce oves meas.* (Joan., XXI, 17.)

I. Saint Pierre élevé à la première dignité de l'Eglise.

II. Saint Pierre ayant des vertus et des mérites proportionnés à sa dignité.

III. Saint Pierre remplissant parfaitement tous les devoirs et les fonctions de sa dignité.

—

IVe PLAN.

(Du Jarry.)

Vertus principales de saint Pierre : 1. Fermeté dans sa foi. — 2. Profondeur dans son humilité. — 3. Etendue de son amour.

—

Ve PLAN.

(Fromentières.)

Saint Pierre, après sa chute, a été un pénitent : 1. Que les larmes ont purifié. — 2. Un pasteur que la confession a éprouvé. — 3. Un martyr que les souffrances ont couronné.

—

VIe PLAN.

(Mac-Carthy.)

TEXTE : *Tu es Petrus...* (Matth., XVI, 18.)

I. Saint Pierre, chef de l'Eglise. Preuves tirées : 1. De l'enseignement. — 2. De la pratique de tous les siècles.

II. Saint Pierre, centre de l'Eglise : 1. Nécessité de l'unité dans l'Eglise. — 2. Saint Pierre, centre de cette unité.

III. Saint Pierre, fondement de l'Eglise. Fondement : 1. Inébranlable. — 2. Perpétuel.

—

§ IV.

PLANS tirés des panégyristes contemporains.

Ier PLAN.

(Par M. l'abbé Faudet, curé de Saint-Roch, à Paris, *Sermon pour la fête de saint Pierre*, 1861.)

TEXTE : *Tu es Petrus...* (Matth., XVI, 18.)

I. L'Eglise est une autorité infaillible, nous devons lui obéir.

II. L'Eglise est une autorité maternelle, nous devons l'aimer.

—

IIe PLAN.

(M. l'abbé Lebrun, *Sermon sur saint Pierre*, prêché à la cathédrale de Poitiers, en 1860, en présence de Mgr Pie, évêque de Poitiers.)

I. Pierre en *lui-même* ou personnalité de Pierre : 1. Personnalité *naturelle.* — 2. Personnalité *surnaturelle* ou ce que la grâce en a fait.

II. Pierre dans *ses œuvres* ou pratique : 1. De sa foi. — 2. De sa charité. — 3. De son zèle. — 4. De son autorité.

—

IIIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

TEXTE : *Respondens Simon Petrus, dixit : Tu es Christus filius Dei vivi.* (Matth., XV, 16.)

Considérations sur les deux grandes vertus de saint Pierre :

I. SA FOI, qui est : 1. Généreuse : *Ecce nos reliquimus omnia.* (Matth., XIX.) — 2. A. l'épreuve du scandale : *Ex hoc multi discipulorum ejus abierunt..... Domine, ad quem ibimus?* (Joan., VI, 67.) — 3. Foi pratique, démontrée par tous les actes de sa vie. (Joan., VI, 67.)

II. SON AMOUR, qui a été : 1. Sans présomption, c'est-à-dire, simple, modeste, humble : *Domine, tu scis quia amo te.* — 2. Sans faiblesse, c'est-à-dire : 1° Fervent; 2° patient; 3° héroïque par opposition à l'amour inconstant, timide, faible, qu'il avait autrefois laissé paraître.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

Saint Cyprien, *de Unitate Ecclesiæ*, l. I. — Saint Jean Chrysostôme, *Oratio encomiastica*, in SS. Petr. et Paul; *Hom.* 55, in c. 16, Matth.; *Orat.* de vinculis Petri. — Saint Ambroise, 3 serm. in fest. SS. apost. Petri et Pauli; *Hom.* de fide Petri. — Saint Jérôme, *Ep.* 58, ad Damas. — Saint Augustin, 6 serm. in hoc festo. — Saint Maxime, id. — Eusèbe d'Emèse, 1. — Saint Léon, 2. — Le V. Bède, 3. — P. Damien, 2. — Saint Bernard, 2.

PANÉGYRISTES ANCIENS.

Albert le Grand, 2 serm. — Denis le Chartreux, 3. — L'abbé Guerric, 4. — Guillaume de Paris, 2. — Hugues de Saint-Victor, 2. — Innocent III, 2. — Saint Bonaventure, 2. — Saint Laurent Justinien, 1. — Saint Odilon, 1. — Saint Thomas d'Aquin, 1. — Saint Thomas de Villeneuve, 3. — Gerson, 1. — Matthias Faber, 6. — Vivien, Tertullianus prædicans, 2.

PANÉGYRISTES MODERNES.

Caignet, Molinier, Biroat, Senault, Lejeune, Texier, Duneau, Fromentières, Jarry, Bossuet, Bourdaloue, Houdry, Richard, Bretteville, La Rue, Anselme, Boileau, La Roche, La Boissière, Elisée, Gaspard, Terrasson, Neuville, Gery, Terrasson, Mac Carthy.

PANÉGYRISTES CONTEMPORAINS.

M. l'abbé Maupied, M. l'abbé Faudet, M. l'abbé Lebrun, M. l'abbé C. Martin.

ASCÉTIQUES.

Le P. Haineuve, *Méditations.* — Le P. Nouet, id. — Le P. Dupont, id. — Le P. Croiset, etc.

HAGIOLOGUES.

Ils ont tous longuement écrit sur cette fête.

7. MARTYROLOGE. — S. Pierre et S. Paul, ap. — S. Marcel, m. — S. Syr, év. — S. Cassius, id. — Sainte Marie, v. — Sainte Béate, v. — Sainte Humberge, id. — Sainte Benoite, id.

30 juin. — COMMÉMORAISON DE SAINT PAUL,

APÔTRE DES GENTILS. (1er SIÈCLE.)

VIE DE SAINT PAUL.

La vocation miraculeuse de saint Paul, que nous avons racontée au jour de sa conversion, le 25 janvier, lui a valu le titre d'apôtre, comme aux douze choisis pour être les colonnes et les fondements de l'Eglise naissante. Après son baptême, il annonça Jésus dans Damas, puis il se retira pour quelque temps en Arabie, d'où il revint à Damas prêcher de nouveau. Les Juifs, confondus par son éloquence, formèrent le projet de lui ôter la vie; mais les fidèles le descendirent secrètement hors des murs, et il continua d'annoncer Jésus dans les pays d'alentour.

Trois ans après sa conversion, il vint à Jérusalem, où il fut présenté à Pierre et à Jacques par Barnabé, son ancien condisciple. Il demeura quinze jours dans cette ville, s'entretenant avec les apôtres et prêchant dans les synagogues; mais les Juifs au lieu de l'entendre, cherchaient les moyens de se défaire de lui. Les fidèles le conduisirent à Césarée, d'où il partit pour Tarse, sa patrie. Il passa trois ans à prêcher l'Evangile dans la Cilicie, puis les apôtres l'envoyèrent avec Barnabé à Antioche, où ces deux ouvriers travaillèrent avec un zèle et des fruits admirables, pendant une année. Le Saint-Esprit les choisit ensuite pour aller porter l'Evangile aux Gentils; ils reçurent l'imposition des mains et partirent pour l'île de Chypre, où Paul convertit le proconsul Sergius-Paulus, en frappant de cécité le magicien Elymas, qui recouvra la vue en recevant le baptême. Ils passèrent de là en Pamphilie, en Pisidie, en Lycaonie, où ils convertirent une multitude de personnes : à Lystre, Paul ayant rendu l'usage de ses membres à un paralytique, le peuple les prit pour des dieux descendus sur la terre, et voulut leur offrir un sacrifice, qu'ils eurent peine d'empêcher; peu de jours après, ce même peuple lapida Paul, qui dut la vie aux soins des fidèles.

Les deux apôtres revinrent à Antioche, après une absence de trois ans. Paul employa les quatre années suivantes à prêcher dans la Syrie et la Judée, assista au concile de Jérusalem, en 51, avec Barnabé, et ils revinrent à Antioche avec Jude et Silas. De là, Paul, prenant Silas pour compagnon, visita les églises de Syrie, de Cilicie, de Pisidie, de Lycaonie, puis il vint en Phrygie, en Galatie, en Troade et en Macédoine, où il fut appelé par une vision miraculeuse. Paul avait avec lui Silas, Luc et Timothée. Ayant, à Philippes, chassé le démon d'une pythonisse, l'avarice des maîtres de cette jeune fille, qui était employée à la divination, souleva contre eux la populace, et ils furent mis en prison et battus de verges. Après avoir fondé en cette ville une église florissante, ils allèrent prêcher à Thessalonique, puis à Bérée, où Paul laissa Timothée et Silas, pour gagner Athènes, la ville des lettres et des arts. Il y annonça la sagesse de l'Evangile aux juifs, aux gentils, aux ignorants, aux savants, et jusque devant l'Aréopage, dont l'un des membres, Denys, devint son disciple. D'Athènes, l'apôtre vint à Corinthe, où il travailla pendant dix-huit mois à fonder une église.

Paul retourna ensuite à Jérusalem, en passant par Ephèse; de Jérusalem il revint à Antioche, parcourut de nouveau les diverses contrées de l'Asie, qu'il avait évangélisées d'abord, pour y confirmer les fidèles dans la foi, et vint faire à Ephèse un séjour de trois années, pendant lesquelles il alla cependant en divers lieux, et en particulier à Corinthe. Les miracles et les travaux du grand apôtre multiplièrent prodigieusement les chrétiens d'Ephèse, au point d'exciter une épouvantable sédition de la part des païens, en faveur de la fameuse Diane et de son temple. Paul y

fut livré aux bêtes de l'amphithéâtre, et miraculeusement conservé. Il visita de nouveau Troade, la Macédoine, Corinthe, et repartit pour Jérusalem, en repassant par Philippes et Troade. Pendant qu'il prêchait en cette dernière ville, un jeune homme se laissa tomber d'une fenêtre, et on le releva mort; il lui rendit aussitôt la vie. Parti de là, il visita en prêchant toujours, les îles de Lesbos, de Samos, l'Ionie, la Carie, les îles de Cos et de Rhodes, la Lycie et la Phénicie. A Tyr on le supplia de ne point aller à Jérusalem, en lui prédisant les maux qu'il aurait à y endurer; à Césarée, Agabe lui prédit la prison et les fers, et le supplia aussi de n'aller point à Jérusalem. Rien ne put le détourner de sa résolution : il était prêt à tout souffrir, la mort même, pour le nom de Jésus.

Paul arriva dans la ville sainte l'an 58; il y distribua les aumônes des églises de Grèce, et alla dans le temple offrir des sacrifices. Sept jours à peine après son arrivée, les Juifs se soulevèrent contre lui, le battirent, et ils l'auraient mis à mort, si le tribun Lysias ne l'eût arraché de leurs mains pour le jeter en prison. Ce tribun l'envoya, sous escorte, à Césarée, au gouverneur de la province, Félix. L'apôtre se justifia pleinement des accusations portées contre lui; il ne fut pas moins gardé dans les fers, pendant deux ans, par ce juge inique, qui cherchait à se faire payer son élargissement et à plaire aux Juifs. Festus ayant remplacé Félix tombé en disgrâce, Paul appela, comme citoyen romain, au tribunal de César, et il fut conduit à Rome. Le vaisseau qui le portait, après une tempête effroyable, vint échouer à l'île de Malte, où l'apôtre séjourna trois mois, en y établissant le royaume de Jésus-Christ, par sa parole et par ses miracles. De Malte, ce grand apôtre passa par Syracuse, Reggio, Pouzzoles, et il arriva au printemps de l'an 61 à Rome, où il fut remis au célèbre Burrhus, préfet du prétoire, qui le traita fort humainement. Pendant les deux ans de sa captivité à Rome, il put annoncer l'Evangile en toute facilité, et il fit un nombre considérable de conversions,

Quand il fut rendu à la liberté, l'infatigable apôtre retourna dans l'Orient, où il sema la parole de vie en une multitude de lieux, et où il eut à essuyer de mauvais traitements de toute espèce; il établit Timothée évêque d'Ephèse; il fonda l'église de Crète, lui donnant pour chef son disciple Tite; il visita encore une fois la Macédoine, l'Epire, le Péloponèse, et revint enfin à Rome, où Dieu lui avait révélé qu'il souffrirait le martyre. On pense qu'il rentra dans cette ville accompagné de saint Pierre. Les deux apôtres ne tardèrent pas à être arrêtés : Paul avait excité la fureur de Néron, en convertissant un de ses échansons, et surtout une de ses concubines, aimée plus passionnément. Après une captivité de près d'un an, il fut condamné à mort, et il eut la tête abattue par le glaive, le 29 juin 65.

Saint Paul, ce vase d'élection, fut un des hommes admirables dont s'empare l'esprit de Dieu, pour étonner le monde et le changer, et qu'il comble de faveurs célestes : il est appelé, du haut du ciel, par Jésus lui-même; il est choisi nommément comme apôtre des nations par le Saint-Esprit; il est ravi en personne jusqu'au troisième ciel, où il contemple la majesté du Dieu vivant, et où il voit et entend des choses qui ne peuvent se révéler aux hommes. De peur que l'orgueil ne s'empare de lui, à cause de la multitude et de la grandeur des grâces reçues, il est tourmenté de l'aiguillon de la chair, et souffleté par l'ange de Satan; et lui, de peur d'être réprouvé, après avoir sauvé les autres, il châtie son corps et il le réduit en servitude. Ce n'est point assez pour lui des fatigues, des courses, des prédications, de toutes les œuvres de l'apostolat; ce n'est point assez des prisons, des fouets, des naufrages, des privations de toutes sortes; il y joint les jeûnes, les veilles, les oraisons, les macérations de toute espèce. Aussi dispose-t-il d'une extraordinaire puissance, et manie-t-il comme une cire molle les esprits et les cœurs des hommes.

Saint Paul a écrit d'ineffables épîtres, qui sont comme un second Evangile, et dans lesquelles le Seigneur nous a révélé par sa plume les choses les plus merveilleuses. Elles sont un trésor inestimable pour toutes les âmes ambitieuses de vérité et de charité; tous les grands docteurs, tous les grands saints en ont fait leurs plus chères délices.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PAUL.

TEXTE : *Vas electionis mihi iste est.* (Act., IX, 15.)

A la première méditation de mon sujet, j'avais admiré le grand apôtre conquis par Jésus-Christ, et conquérant à Jésus-Christ l'univers entier; mais ce point de vue trop vaste m'eût entraîné bien au-delà des bornes d'un discours dont le premier mérite est de respecter l'attention et les précieux moments d'un si auguste auditoire. Je me suis donc réduit à montrer, en peu de mots : 1° *les grandeurs de Paul,* objet de notre admiration, et 2° *les abaissements de sa charité touchante,* motif de notre amour et de notre confiance.

Ier POINT. — GRANDEURS DE PAUL.

Jésus-Christ, qui, du haut des cieux, veillait sur son Eglise naissante, voulut, par un prodige de puissance et de miséricorde, consoler les douleurs de ses enfants, essuyer les larmes que lui faisait répandre la perte d'Etienne en lui donnant un nouveau défenseur, qui non-seulement fît la garde autour de son berceau, étouffant d'un bras invisible les hérésies monstrueuses prêtes à lui déchirer le sein, et repoussant les assauts de l'enfer conjuré ; mais par de plus grands travaux que ceux qui l'avaient enfanté, par des souffrances plus continuelles et plus multipliées, abattît devant elle le colosse de l'idolâtrie, et soumît à son empire la gentilité tout entière, dont Pierre allait bientôt recevoir les prémices.

1° Quel sera le mortel privilégié que la main de Jésus-Christ portera à cette dignité sublime? ce sera Paul de Tarse, le meurtrier d'Etienne, l'appui du judaïsme, le fléau de l'Eglise, la terreur des fidèles. O Paul! tu ne respires que menaces contre les disciples du Seigneur ; ta bouche a blasphémé celui que tu ne connais pas encore, et, frémissant de rage, comme un lion qui brûle de dévorer le troupeau, tu as dit dans ton cœur : j'exterminerai cette secte sacrilége, j'arracherai au fils de Marie jusqu'au dernier de ses adorateurs ! Mais tu ne prévaudras pas contre Jésus. Il t'a aimé, ce Jésus que tu persécutes, il t'a choisi dès le ventre de ta mère pour être à tous les siècles un monument éternel de ses miséricordes. Il t'attend sur le chemin de Damas; je vois partir d'en haut ces éclairs qui l'environnent, et sa voix puissante a retenti jusqu'au fond de ton âme ; et, terrassé de son adorable majesté, tu rends les armes et tu t'écries : Seigneur, que voulez-vous que je fasse !

2° Tel est le premier privilége de Paul et la première origine de sa grandeur future; il est l'apôtre choisi par Jésus-Christ glorieux; Jésus-Christ a voulu le conquérir par lui-même et le renverser d'un coup de sa main. Mais le Sauveur couronnera son triomphe par les plus signalées faveurs. Les autres apôtres ont été enseignés par Jésus-Christ passible et mortel; Paul n'aura point d'autre maître que Jésus-Christ, immortel et glorieux. Ravi jusqu'au troisième ciel, il y puisera, dans leur source, ces torrents de lumière qu'il doit répandre sur l'univers. C'est là qu'il mesurera toute l'étendue du mystère de Jésus-Christ, qu'il embrassera toute la grandeur de ce mystère, qui remonte à l'éternité et se termine à l'éternité ; qu'il embrassera toute la largeur de ce mystère, où sont renfermés tous les hommes depuis Adam jusqu'au dernier rejeton de sa postérité, où le Juif est confondu avec le gentil, le Grec avec le barbare, l'homme libre avec l'esclave, où toutes les distinctions disparaissent, parce que Jésus-Christ est tout en tous; c'est là qu'il découvrira la hauteur de ce mystère où les principautés célestes n'ont pu atteindre, qu'il en pénétrera les profondeurs inaccessibles aux plus perçants génies ; c'est là qu'il sondera l'abîme de la charité de Jésus-Christ qui surpasse toute science; c'est là qu'il comprendra toute la vertu de la croix par laquelle le Ciel est réconcilié avec la terre, l'Esprit saint réunit tous les peuples par les liens de la charité, les anges et les hommes ne forment plus qu'une même famille, dont Dieu est le père et Jésus-Christ le chef.

Transporté par la vue de ces ravissantes vérités que l'esprit de Jésus-Christ lui révèle, il s'abîme dans cet océan de sagesse et de science; il sort entièrement de lui-même pour se perdre en Jésus-Christ, où sont cachés tous ces trésors, et, s'élevant de clartés en clartés, il se transforme à son image par l'opération toute-puissante de son esprit. Tel que cet élément qui brûle et qui éclaire s'empare de ce qui est soumis à son action et le change en sa propre substance, ou tel que le soleil, en se réfléchissant sur un nuage, y imprime sa ressemblance, et cette image paraît un soleil nouveau; tel Jésus-Christ transforme Paul à sa ressemblance par la pleine manifestation de sa vérité. Ainsi devient-il un même esprit, un meme cœur avec Jésus-Christ; ce n'est plus lui qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en lui. Dès lors plus de désirs que de remplir le monde entier de la connaissance et de l'amour de celui qu'il aime, plus d'ambition que de lui ériger un trône dans tous les cœurs, plus de crainte que de le voir chassé des cœurs où il a établi son empire. De là cet amour ardent pour Jésus-Christ qui le possède, qui le presse, et met continuellement à sa bouche le nom sacré qu'il a toujours dans le cœur; de là ce zèle dévorant, ce zèle altéré de travaux et de souffrances, qui déjà lui a fait pousser ce cri apostolique : Malheur à moi si je n'évangélise!

Voilà le second privilége de saint Paul; il a été le plus éclairé et le plus zélé des apôtres.

3° Ce fut pour l'Eglise naissante un grand spectacle de voir, des yeux de la foi, Jésus-Christ glorieux, assis au plus haut du ciel et à la droite de son Père, et de là redescendant, en quelque sorte, sur la terre, reparaissant au milieu des hommes dans la personne de Paul, renouvelant en lui ses travaux et ses souffrances, déployant par là toute la force de son bras, parcourant à pas de géant l'univers idolâtre, renversant partout sur son passage le culte impie de Satan; et, sur les débris de ses temples, érigeant la croix, signe sacré de la réconciliation du Ciel avec la terre, et de l'alliance nouvelle de l'homme avec son Dieu.

O Paul, nouveau sauveur des hommes, volez où l'esprit de Jésus vous appelle; que par vous la voix du salut se fasse entendre d'un bout de l'univers à l'autre, que la terre se taise en votre présence, et que le ciel admire et se réjouisse!

Déjà la Cilicie a reçu l'Evangile, Chypre a ouvert ses yeux à la lumière céleste; l'Asie Mineure a reconnu Jésus-Christ, et la sacrilége Diane a vu déserter ses autels. Bientôt la Macédoine portera les fruits de la foi. Philippes, Bérée, Thessalonique, pareils à un champ fertile que le soleil a béni, exhaleront au loin la bonne odeur du christianisme; Athènes, la cité des sages, entendra, pour la première fois, annoncer le Dieu inconnu; et Corinthe, étonnée de sa fécondité, donnera à Jésus-Christ un peuple nombreux. Les îles de la mer Egée verront le Sauveur que Dieu envoie. Lesbos, Chio, Samos, le recevront tour à tour : Rome même, l'invincible Rome, dominatrice des nations, courbera sa tête devant le triomphateur; et, délivrée par lui des chaînes de Satan, elle conquerra par la religion ce qu'elle n'avait pu conquérir par les armes. Ainsi croule de toutes parts l'empire de l'enfer, ainsi disparaissent les ténèbres de l'idolâtrie; ainsi s'avance, avec une majestueuse rapidité, le soleil du christianisme, et la philosophie confondue se tait devant la folie de la croix.

Par quelles armes le grand apôtre a-t-il fait de si vastes et de si rapides conquêtes! par la puissance dont Jésus-Christ l'a revêtu, par l'immensité de ses travaux et de ses souffrances. En lui s'est accompli cette parole de Jésus-Christ : ceux qui croient en mon nom renouvelleront tous mes prodiges et en feront de plus grands. Je ne compterai point ici les malades qu'il guérit par la seule application des linges qui ont touché son corps, les démons qui lui obéissent, les morts qu'il ressuscite, les miracles qu'il sème sur ses pas. A Paphos, Eylmas, ministre de Satan, s'oppose à l'œuvre de Dieu, et retient le proconsul dans l'incrédulité. Paul commande à la lumière du jour de ne plus se lever pour lui, et aussitôt ses yeux se couvrent de ténèbres, et il cherche une main qui le guide, et le proconsul se rend à Jésus-Christ; à Rome, Simon, fils aîné de Satan, séduit le peuple par ses prestiges, et, s'élevant dans les airs sur un char traîné par les démons, se fait

adorer comme un Dieu. Paul a prié, et les démons ont fui; et Simon, écrasé par une chute soudaine, rend hommage, par son désespoir, à la puissance de son vainqueur. Mais le plus grand miracle de Paul, c'est le miracle continuel de sa vie apostolique.

Raconterai-je ses immenses travaux? décrirai-je la multitude incroyable de ses souffrances sans cesse renaissantes? Ah! il ne m'appartient pas de les célébrer, à moi qui n'ai rien fait, rien souffert pour Jésus-Christ.

Mais, puis-je oublier cette sollicitude de Paul pour les peuples que Jésus-Christ lui avait confiés? Puis-je oublier ces visites vraiment apostoliques, la joie et la consolation de l'Eglise, le soutien et la force des pasteurs, où Paul paraissait au milieu des fidèles avec toute l'abondance des bénédictions du Seigneur! A peine Timothée a-t-il annoncé son approche que le pasteur assemble ses ouailles, leur apprend l'heureuse nouvelle. Je vois Paul paraître parmi ses frères; tous les yeux sont attachés sur sa personne, tous les cœurs recueillent avidement sa parole, et ses mains, dépositaires de la grâce, la répandent par torrents sur ces jeunes plantes si souvent arrosées de ses sueurs et de son sang et que ses travaux ont fait naître à Jésus-Christ. Je l'entends déclarer aux fidèles qu'il est prêt à donner sa vie pour chacun d'eux, qu'il voudrait pouvoir multiplier sa vie, afin de multiplier son sacrifice. Alors les mères attendries montrent à leurs enfants celui à qui elles doivent la consolante espérance d'un bonheur qui n'aura point de fin, et le pasteur pénétré des paroles de l'apôtre, les rappellera longtemps à son troupeau. O visites apostoliques, vous êtes ce fleuve de grâce qui réjouit la cité de Dieu! Par vous se ranime la piété des fidèles, par vous s'enflamme le zèle des pasteurs et les conquêtes de Jésus-Christ s'affermissent. Heureuse l'Eglise de Jésus-Christ, heureuse même dans ses calamités, lorsqu'elle trouvera de nouveaux Paul dans ses premiers pasteurs.

IIe POINT. — SA CHARITÉ.

Si les grandeurs de Paul nous étonnent, si la vue de ses glorieux priviléges nous frappe d'une respectueuse admiration, que les abaissements de sa charité sont éloquents pour inspirer à nos cœurs la confiance et l'amour!

Il est beau de le contempler ravi au troisième ciel, et s'abreuvant, pour ainsi dire, à la source de la vérité; mais qu'il est touchant de le voir descendre de ces régions sublimes, s'abaisser jusqu'aux simples et aux ignorants, bégayer avec les petits, donner le lait aux enfants, varier sa voix et son langage, se faire tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ!

J'ai tremblé devant sa puissance, lorsque, comme un guerrier terrible, il abat toute hauteur qui s'élevait contre Dieu; mais lorsque je l'entends conjurer Philémon par ses chaînes, supplier ses enfants de Corinthe par la douceur et la modestie de Jésus-Christ, leur dire : Pardonnez-moi cette injure, quand cette injure est un excès d'amour; lorsque, dans ce conquérant invincible, je trouve et les entrailles d'une mère et les attentions de la plus tendre nourrice; alors mes yeux se baignent de douces larmes et je sens que mon cœur est à lui.

Je baise avec respect ces mains dispensatrices des mystères de Jésus-Christ, ces mains chargées de chaînes pour l'Evangile; mais comme je les arrose des pleurs délicieux de la plus vive tendresse quand je les vois s'exercer en silence à un obscur métier, pour assurer, à celui qui donne la vie éternelle, la nourriture du lendemain.

J'aime cette sollicitude qui s'étend à toutes les Eglises, cette latitude de cœur qui embrasse le monde entier; mais lorsque je vois le saint apôtre s'intéresser au dernier des fidèles, comme si lui seul était toute l'Eglise, et, malgré la multitude de ses enfants, dilater son âme et faire sentir à tous la plénitude de sa tendresse; lorsque je le vois pleurer avec ceux qui pleurent, se réjouir avec ceux qui se réjouissent, visiter les maisons comme les provinces, et faire entendre sa voix pastorale à la moindre brebis du troupeau; lorsque, captif dans les prisons de Rome,

il descend aux plus touchantes adresses de la charité, pour implorer la grâce d'un esclave fugitif; lorsqu'il le nomme, ce vil esclave, son frère chéri, son fils qu'il a engendré dans les chaînes, alors mon âme n'a plus assez d'amour, mes yeux n'ont plus assez de larmes et j'adore avec transport l'ineffable charité d'un cœur qui est le cœur même de Jésus-Christ.

Jetons-nous dans le cœur de Paul, il est ouvert pour nous recevoir, il n'a cessé de se dilater pour nous par d'inappréciables bienfaits; dilatons-nous pour lui par une confiance filiale, par une reconnaissance digne de sa charité!

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Encomia. — 5. Vertus spéciales du saint. — 6. Plans divers. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Vas electionis mihi iste est ut portet nomen meum coram gentibus et regibus et filiis Israel. (Act., IX, 15.)

Quis nos separabit a charitate Christi? (Rom., XII, 35.)

Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum, et hunc crucifixum. (I Cor., II, 2.)

Castigo corpus meum et in servitutem redigo. (Id., IX, 27.)

Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos. (Id., *ibid.*)

Bonum certamen certavi. (II Tim. IV, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Cor Christi cor Pauli. (S. Chrysost., *Hom.* 32, *in Ep. ad Rom.*)

Jesus totus in Paulo consumptus. (Id., *Hom.* 15 *in Act.*)

Os illud, per quod Christus majora quam per seipsum locutus est. (Id., *ibid.*)

Pauli vocatio Ecclesiæ firmitudo est. (S. Ambros., *L. de Isaac*, c. 4.)

Cæcitate Paulus percutitur ut intus illuminetur. (S. Augustin., *Ep.* 89, *ad Hilarium.*)

Sustinuit Paulus multo plura mala quam fecerat. (Id., *Serm.* 10, *de Sanctis.*)

Quem quotiescumque lego, videor mihi non verba audire, sed tonitrua. (S. Hieron., *Ep.* 50, *ad Pammach.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Si Pauli zelum inspicias, tanto illum invenies celsiorem, quanto Elias cæteris prophetis eminebat. (S. J. Chrysost., *Hom.* 55, *in Act.*)

2. Considera Paulum Apostolum prius persecutorem, postea annuntiatorem, prius pervasorem, postea dispensatorem, ante hoc zizania, post hoc frumentum, antea lupum, postea pastorem, antea plumbum, postmodum aurum, antea piratam, postea gubernatorem, primo evellentem vineam, postea plantantem, prius dissipantem, postea ædificantem. (Id., *Hom.* 2 *in Ps.* L.)

3. Ex persecutore prædicator, ex lupo ovis, ex hoste miles. (S. Augustin., *Serm.* 10 *de Sanctis.*)

4. — ENCOMIA.

ADAMAS, FERRUM. Anima Pauli inter adversa adamantem et ferrum superat. (S. J. Chrysost., *Hom.* 2 *Laudibus Pauli.*)

MILES. S. Paulus est castrorum Dei miles. (S. Gregor., *Moral. L.* III, *c.* 16.)

OS CHRISTI. Prædicator gratiæ, auspex Ecclesiæ, os Christi. (S. Gregor. Nyss., *in vita sancti Ephr.*)

PRÆDICATOR. Rorem prædicationis aspergebat Paulus. (Sanctus Gregor., *Moral.* L. XXIX.)

TONITRU. Audivimus de nube (id est de Paulo), magna tonitrua. (Sanctus Augustin., *Serm.* 29, *de Verb. Dom.*)

TORRENS. Paulus erat sicut torrens. (S. J. Chysost., *Hom.* 7.)

TUBA. Ille Apostolus tuba, ille terrarum præco. (S. Vincent. Lirin.)

VAS electionis. (Act., IX.) Fuit vas solidum, plenum, aureum, pretiosum... (S. Thom., *Serm. in Convers. Pauli.*)

5. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

PÆNITENTIA. *Castigo corpus meum.* (I Cor., IX.)

CHARITAS. Paulus charitate succensus totus factus est charitas. (S. J. Chrysost., *Hom.* 3 *de Laud. Pauli.*)

FORTITUDO ANIMI. *Cæsarem apello.* (Act., XXV, 12.)

LABOR. Abundantius illis omnibus laboravi. (I Cor., XV, 10.)

PATIENTIA. *Omnibus omnia factus sum.* (I Cor., IX.)

ZELUS. Quantam terram sol radiis suis illustrat, tantam curam et sollicitudinem habuit Paulus. (S. J. Chrysost., *Hom.* II, *in Gen.*)

MARTYRIUM. Quotidie moriens mortificatione corporis sui. (Id. *Hom.* I *de Laud. Pauli.*)

Mille supplicia quasi ludum putabat. (Id., Hom. 2, *ibid.*)

6. — PLANS DIVERS.

§ I.

PLANS tirés des saints Pères.

Ier PLAN.

(Saint Jean Chrysostôme, *Hom.* 1, *de Laudibus B. Pauli.*)

I. Beati Pauli virtutes : Charitas, magnanimitas, constantia.

II. Beatus Paulus omnia propter Christum contemnens.

IIe PLAN.

(Saint Thomas d'Aquin, *Serm. de Sanctis.*)

I. De triplici certamine Beati Pauli : 1. Hostili paganorum. —2. Civili Judæorum. — 3. Intestino falsorum christianorum.

II. De triplici cursu Beati Pauli : 1. Prædicatione. — 2. Cœlesti conversatione. — 3. Contemplatione.

§ II.

PLANS tirés des panégyristes anciens.

Ier PLAN.

(Matthias Faber, *Conciones in festo SS. Petri et Pauli.*

Petrus et Paulus duo Ecclesiæ architecti, ædificarunt eam : 1. Sapientia cœlesti. — 2. Indefesso prædicationis labore. — 3. Vitæ et morum sanctitate. — 4. Precibus et lachrymis. — 5. Virtute miraculorum. — 6, Pastorali cura et sollicitudine. — 7. Martyrio et sanguine.

IIe PLAN.

(Vivien, *Tertullianus prædicans.*)

Paulus triumphat : I. DE SEMETIPSO : 1. Intellectum suum in obsequium fidei captivans. — 2. Voluntatem suam gratiæ imperio substituens. — 3. Zelum legis Mosaicæ in zelum legis Evangelicæ commutans.

II. DE PAGANISMO : 1. Verbi Dei prædicatione. — 2. Miraculorum operatione. — 3. Virtutis exemplaris exhibitione.

III. DE TYRANNO. Constanter tolerans martyrium : 1. Varium. —2. Longum. — 3. Cruentum.

§ III.

PLANS tirés des panégyristes modernes.

Ier PLAN.

(Bourdaloue.)

TEXTE : *Paulus, servus Jesu Christi.* (Rom., I.)

I. Saint Paul a pleinement accompli le ministère de l'apostolat par la prédication de l'Evangile.

II. Il a parfaitement honoré ce ministère par sa conduite sainte.

III. Il s'est continuellement immolé pour ce ministère par les épreuves, les contradictions, les souffrances, les persécutions et enfin le martyre.

IIe PLAN.

(Duneau.)

TEXTE : *Vas electionis.* (Act., IX.)

Saint Paul a été un vase d'élection par rapport : 1. A la grâce. — 2. A l'apostolat. — 3. A l'office de docteur des nations.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Tous ceux que nous avons cités ci-dessus pour la fête de saint Pierre, et plus spécialement :

SS. PÈRES.

Origène, *in Gen.*, c. 49. — Saint Jean Chrysostôme est celui de tous les Pères qui a parlé le plus magnifiquement de saint Paul dans huit homélies de *Laudibus B. Pauli.* — Saint Augustin, *Serm. de Sanctis*, 25 et 26. — Saint Astère, *Orat. in S. Paulum.* — Saint Bernard, 2 *Orat. de Convers. B. Pauli.*

PANÉGYRISTES ANCIENS.

Guillaume de Paris, 2 serm. — Albert le Grand, 1. — Saint Thomas d'Aquin, id. — Matthias Faber, *Conc. in SS. Petr. et Paul.*, et *in Auctario.* — Vivien, *in Tertulliano prædicante,* 2. — Engelgrave, 1.

PANÉGYRISTES MODERNES.

Biroat, Molinier, Sénault, Duneau, Texier, Fléchier, Bourdaloue, Fromentières, Houdry, Bossuet, Richard, Bretteville, Anselme, Boileau, Laroche, La Boissière, Elisée, Gaspard, Terrassier, Latour-du-Pin.

COMMENTATEURS.

B. Justinien, *Explanationes in omnes Epistolas B. Pauli.* — Cornelius a Lapide, id. — Piquigny, id.

ASCÉTIQUES.

Le P. Haineuve, *Méditations.* — Le P. Nouet et le P. Croiset, id.

HAGIOLOGUES PARTICULIERS.

S. Pauli apostoli sanctitudo a Claudio d'Ausquino canonico tornacensi. — Godeau, *Vie de saint Paul,* d'après ses actes et ses épîtres.

HAGIOLOGUES.

Tous ont traité ce sujet.

8. MARTYROLOGE. — Commémoraison de S. Paul, apôtre. — S. Martial, év. — SS. Alpinien et Austricilien, pr. — S. Caïus, id., et S. Léon, diacre. — S. Basilide, m. — Sainte Lucine. — Sainte Emilienne, m. — S. Ostien, pr. — Sainte Clotfende, v. — Sainte Adilie, abbesse.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE GÉNÉRALE

DES

VIES DES SAINTS CONTENUES DANS CE VOLUME

MOIS D'AVRIL, MAI, JUIN

AVRIL

1. — Saint Hugues.... 1
2. — Saint François de Paule.... 5
3. — Sainte Marie Egyptienne.... 10
4. — Saint Isidore de Séville, évêque.... 16
5. — Saint Vincent Ferrier.... 20
6. — Saint Célestin Ier, pape.... 25
7. — Le B. H. Hermann, dit Joseph.... 29
8. — Saint Guillaume.... 34
9 — Sainte Wautrude, vulgairement sainte Vaudru.... 39
10. — Saint Macaire, archevêque d'Antioche.... 44
11. — Saint Léon le Grand, pape.... 49
12. — Saint Zénon, évêque de Vérone.... 55
13. — Sainte Erménigiide, martyre.... 59
14. — Saints Tiburce, Valérien et Maxime.... 63
15. — Saint Benezet, berger.... 68
16 — Saint Benoît-Joseph Labre.... 71
17. — Saint Anicet, pape et martyr.... 76
18. — Saint Appollone, sénateur romain et martyr.... 80
19. — Saint Léon IX, évêque.... 85
20. — Sainte Agnès de Mont-Pulcien.... 89
21. — Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry.... 93
22. — Sainte Opportune, vierge.... 99
23. — Saint Georges, martyr.... 103
24. — Saint Fidèle de Sigmaringen, capucin.... 109
25. — Saint Marc, évangéliste.... 113
26. — Saint Riquier, abbé.... 120
27. — Sainte Zite, vierge et servante.... 124
28. — Saint Vital, martyr.... 128
29. — Saint Pierre de Vérone, martyr.... 132
30. — Sainte Catherine de Sienne.... 136

MAI

1. — Saint Jacques et saint Philippe.... 141
2. — Saint Athanase d'Alexandrie.... 147
3. — Invention de la sainte Croix.... 151
4. — Sainte Monique, veuve.... 154
5. — Saint Pie V, pape et confesseur.... 159
6. — Saint Jean devant la Porte-Latine.... 164
7. — Saint Stanislas, évêque et martyr.... 167
8. — Apparition de saint Michel Archange.... 171
9. — Saint Grégoire de Nazianze.... 175
10. — Saint Antonin, évêque de Florence.... 179

11. — Saint Mamert, évêque de Vienne........ 183
12. — Saints Nérée, Achillée, Domitille et Pancrace, martyrs........ 187
13. — Saint Jean le Solitaire........ 190
14. — Saint Boniface, martyr........ 194
15. — Saint Isidore, laboureur........ 198
16. — Saint Jean Népomucène, martyr........ 202
17. — Saint Pascal Baylon, franciscain........ 207
18. — Saint Théodote, cabaretier........ 211
19. — Saint Pierre-Célestin, pape........ 216
20. — Saint Bernardin de Sienne........ 220
21. — Saint Félix de Cantalice, capucin........ 224
22. — Sainte Julie, vierge et martyre, esclave........ 228
23. — Saint Yves, juge official........ 232
24. — Notre-Dame-de-Bon-Secours........ 236
25. — Saint Grégoire VII, pape........ 239
26. — Saint Philippe de Néri........ 243
27. — Sainte Marie-Madeleine de Pazzi........ 248
28. — Saint Germain, évêque de Paris........ 252
29. — Saint Cyrille, enfant martyr........ 256
30. — Saint Ferdinand, roi d'Espagne........ 260
31. — Sainte Angèle de Méricie, vierge........ 264

JUIN

1. — Saint Justin, martyr........ 268
2. — Saint Pothin, évêque, et ses compagnons........ 272
3. — Sainte Clotilde, reine de France........ 277
4. — Saint François Carracciolo........ 285
5. — Saint Boniface, apôtre d'Allemagne........ 290
6. — Saint Claude, archevêque de Besançon........ 295
7. — Saint Norbert, fondateur de l'ordre des Prémontrés........ 299
8. — Saint Médard........ 305
9. — Saints Prime et Félicien, martyrs........ 309
10. — Sainte Marguerite, reine d'Ecosse........ 313
11. — Saint Barnabé, apôtre........ 317
12. — Saint Jean de Sahagun........ 323
13. — Saint Antoine de Padoue, franciscain........ 327
14. — Saint Basile le Grand........ 333
15. — Saints Vitus, Modeste et Crescence........ 339
16. — Saint François Régis, jésuite........ 343
17. — Saints Nicandre et Marcien........ 349
18. — Sainte Julienne de Falconiéri........ 354
19. — Saint Gervais et saint Protais........ 358
20. — Saint Silvère, pape et martyr........ 363
21. — Saint Louis de Gonzague, jésuite........ 367
22. — Saint Paulin, évêque de Nola........ 376
23. — Sainte Marie d'Oignies........ 383
24. — Saint Jean-Baptiste........ 388
25. — Saint Prosper d'Aquitaine........ 401
26. — Saint Jean et saint Paul........ 405
27. — Saint Ladislas Ier, roi de Hongrie........ 409
28. — Saint Irénée, évêque de Lyon........ 413
29. — Saint Pierre et saint Paul........ 418
30. — Commémoraison de saint Paul........ 445

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE PILLET FILS AÎNÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.



